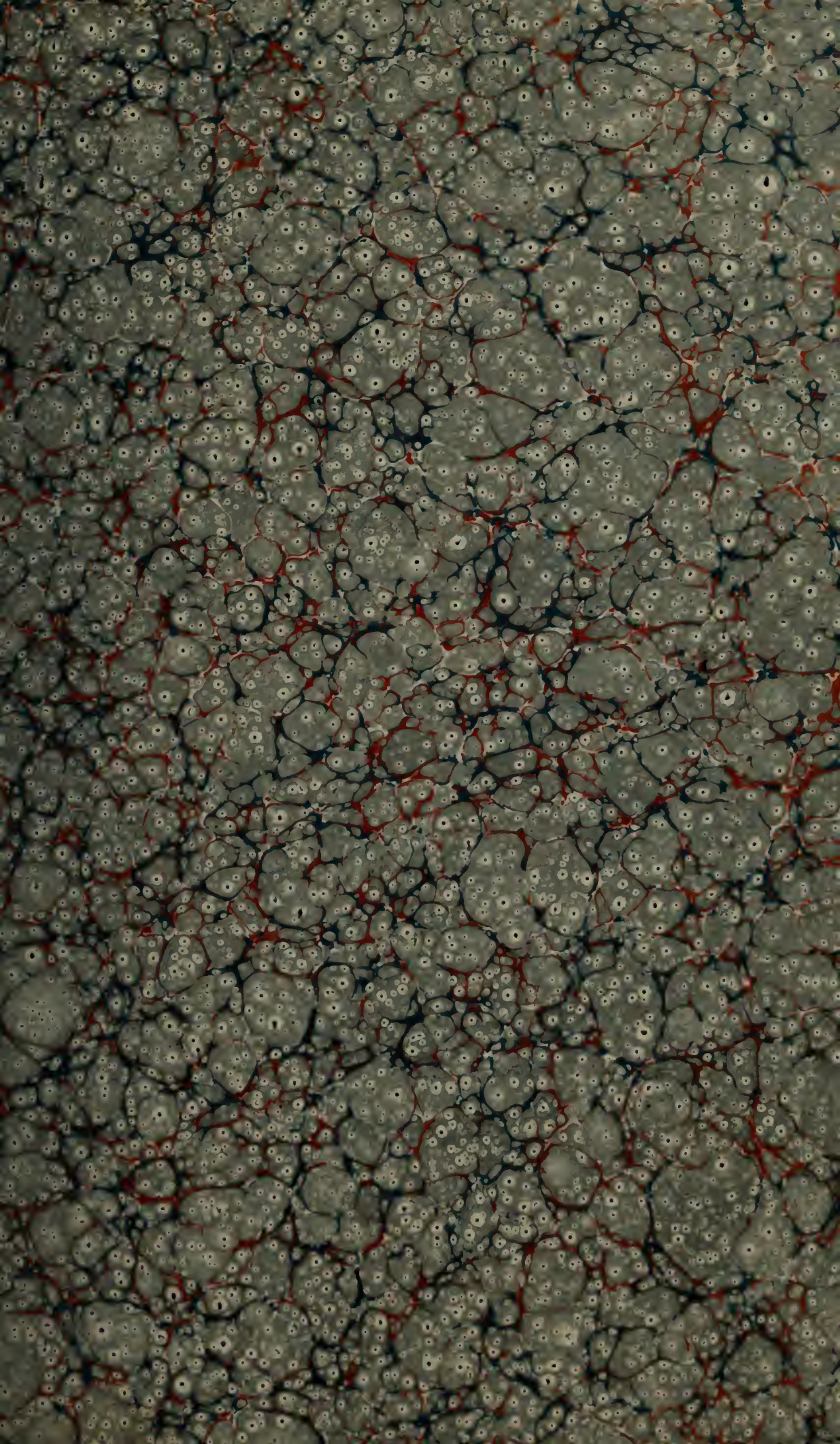




LE MARQUIS DE LA MAZELIÈRE.



Carl Maria

LE FREYSCHUTZ

OPÉRA ROMANTIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. Emilien Pacini,

(TRADUCTION DE L'ALLEMAND)

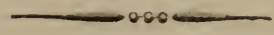
MUSIQUE DE CARL MARIA DE WEBER

DIVERTISSEMENTS DE M. MAZILIER,

Décors de MM. Philastre et Cambon.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THEATRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,
Le 7 juin 1841.

La musique des récitatifs est de M. Hector Berlioz.



PARIS

CH. TRESSE, SUCCESSEUR DE J. N. BARBA ET BEZOU,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES.

V^e JONAS, LIBRAIRE DE L'OPÉRA.

CHOEURS.

PREMIER ACTE.

CHASSEURS.

Premiers ténors. MM. Picardat, Laussel, Danger, Laissement, Desdet.

Deuxièmes ténors. MM. Ménard, Olen, Robert, Couteau, Génin, Kœnig, Sardon.

Premières basses. MM. Hens, Bouvenne, Delahaye, Beaugrand, Duclos, Picard.

Deuxièmes basses. M. Esmery 1^{er}, Doutreleau, Esmery 2^e, Douvry, Georget, Montamat.

VILLAGEOIS.

Premiers ténors. MM. Monneron, Laforge, Debarge, Chazotte.

Deuxièmes ténors. MM. Begrez, Cognet, Cajarie, Louvergüe, Clavé 2^e.

Premières basses. MM. Guion, Ducauroy, Tardif, Dombrowa.

Deuxièmes basses. MM. Gaudefroy, Forgues, Menoud.

VILLAGEOISES.

Premières dessus. Mmes Sèvres, Blangy, Barbier, Proche, Ragaine, Courtois, Capron, Langlade, Fontaine, Mariette, Valton, Hirschler, Pansard, Billard, Remy, Lemarre, Leroux.

Deuxièmes dessus. Mmes Groneau, Bouvenne, Jugrand, Bolard, Baron, Villers, Bournay, Tuffant, Gouffier, Vaillant, Moreau, Florentin, Mayer.

ENFANTS CHANTANTS.

Renaud, Aimès, Lejeune, Bréant, Roger, Boucher, Killian, François, Mayeux.

PREMIER TABLEAU.

Entrée de villageoises. Les dames du premier acte.

DEUXIÈME TABLEAU.

Chœur du rendez-vous de chasse.

CORYPHÉES.

Premiers ténors. MM. Picardat, Danger, Bernoux, Clavé *premier*. Laissement, Desdet.

Deuxièmes ténors. MM. Olen, Robert, Kœnig, Sardon.

Premières basses. MM. Hens, Delahaye, Duclos, Picard.

Deuxièmes basses. MM. Doutreleau, Douvry, Georget, Montamat.

GRAND COEUR.

Premiers ténors. MM. Laussel, Monneron, Cresson, Laforge, Debarge, Chazotte.

Deuxièmes ténors. MM. Ménard, Couteau, Génin, Begrez, Cognet, Cajani, Louvergüe, Clavé *deuxième*.

Premières basses. MM. Bouvenne, Beaugrand, Dombrowa, Guion, Ducauroy, Tardif.

Deuxièmes basses. MM. Esmery 1^{er}, Esmery 2^e, Gaudefroy, Forgues, Menoud.

VILLAGEOISES (*voyez le premier acte*).

CORYPHÉES.

MM. Coralli, Desplaces 2^e, Barrez 2^e.

Mmes. Caroline, Dimier, Morquet 1^{re}, Fleury.

DANSE.

PAYSANS, PAYSANNES.

MM. Gondoin, Scio, Chatillon, Constant, Cornet 2^e, Jules, Souton, Ronyet, Céliarius, Gourdoux, Duhan, Millot, Guiffard, Dimier, Dugit, Renauzy, Carrez, Briolle, Fromage, Josset, Feltis, Bégrand, Martin, Ponceau.

Mmes. Pérès, Galby, Robert, Dubignon, Dabas, Robin, Marivin, Chevalier, Colson, Bénard 1^{re}, Courtois, Josset, Gougibus, Marquet 2^e, Paget, Bouvier, Leclercq, Athalie, Laurent, Campan, Lacroix, Delacquit, Duménil, Saulnier 1^{re}.

Une servante, Mlle Vioron.

SEIGNEURS.

MM. Quériau, L. Petit, Lenfant, Isambert, Lefèvre.

BATTEURS.

MM. Cornet 1^{er}, Grenier, Ch. Petit, Lenoir.

GARDES DU PRINCE.

PIQUEURS.

Pas de deux. M. Mabille, Mlle Adèle Dumilâtre.

Pas de trois. M. Petipa, Mmes Maria, Blangy.

En produisant sur la scène française le chef-d'œuvre de Weber, nous nous sommes scrupuleusement appliqués à en donner une traduction aussi fidèle que possible, poème et musique, et non pas un arrangement.

La partition du maître n'a subi aucune altération : on en a respecté strictement l'ordre, la suite, l'intégralité, l'instrumentation. Seulement, comme le dialogue *parlé* est interdit à l'Académie royale de Musique, il a fallu y suppléer par des récitatifs dans lesquels on a tâché de conserver le coloris particulier qui distingue tout l'ouvrage. La musique des divertissements se compose des airs de ballets d'OPÉRON et de PRECIOSA (opéras de Weber), auxquels l'auteur de la musique des récitatifs a ajouté, en l'instrumentant pour l'orchestre sans y changer une note, le célèbre rondo de piano intitulé : *l'Invitation à la walse* (également de Weber).

Quant au poème, l'auteur s'est efforcé de rendre fidèlement cette simplicité candide du libretto allemand auquel il aurait craint d'apporter le moindre changement, s'attachant surtout à suivre invariablement le rythme de la musique, comme aussi à traduire, littéralement parfois, jusqu'aux détails les plus minutieux de cette pièce, dont la poétique naïveté germanique est le principal caractère, et dont l'imitation exacte est sans doute ici le seul mérite.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

OTTOKAR, prince bohème	MM. WARTEL.
KOUNO, maître des chasses du prince.	Ferdinand PRÉVOT.
AGATHÉ, sa fille	M ^{me} STOLTZ.
ANNETTE, jeune parente.	M ^{lle} NAU.
GASPARD, premier garde chasse	MM. BOUCHÉ.
MAX, deuxième d ^e	MARIÉ.
KILIAN, jeune paysan.	MASSOL.
UN ERMITE	ALIZARD.
SAMIEL, le <i>Chasseur noir</i>	GOYON.
UNE SERVANTE D'AUBERGE.	
FILLES D'HONNEUR.	
CHASSEURS ET SUITE.	
PAYSANS ET MUSICIENS.	
APPARITIONS, SPECTRES, etc. .	

La scène se passe en Bohême, peu de temps après la fin de la Guerre de Trente ans.

LE FREYSCHUTZ

OPÉRA ROMANTIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Place dans la forêt devant un cabaret assez spacieux, recouvert en chaume. Au fond une cible au bout d'une perche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAX, assis à une table sur le devant, un cruchon de bière est sur la table, FOULE DE PEUPLE, DE PAYSANS ET CHASSEURS, GASPARD, KILIAN.

Au lever du rideau (à la onzième mesure) KILIAN tire un coup de fusil, et le dernier morceau de la cible vole en éclats. MAX, jusque là les deux poings sur le front, frappe avec force sur la table.

INTRODUCTION.

CHOEUR, montrant KILIAN.

Victoire ! à lui tout l'honneur de la fête !

Sa gloire est complète !

Que pour sa conquête

Les fleurs qu'on apprête

Couronnent sa tête !

Amis et rivaux

Mêlons nos bravos !

Adresse indicible !

Son bras invincible

A mis dans la cible :

La balle est visible !

Heureux vainqueur

Honneur ! honneur !

(Max frappe à terre avec son fusil qu'il appuie contre un arbre.)

MARCHE, orchestre seul.

Un cortège s'est formé. En avant, les musiciens jouent une marche (musiciens réels). Ensuite des paysans portant le dernier morceau de la cible au bout d'une pique, ainsi que différents objets d'étain, prix de la victoire. Puis Kilian, comme roi des tireurs, avec un gros bouquet et un ruban sur lequel sont attachées les étoiles qu'il a gagnées. — Arquebusiers avec leurs armes. Plusieurs avec des étoiles sur leur bonnet. — Femmes et jeunes filles. — Le cortège fait le tour de la scène. — Chacun en passant près de Max le salue et le montre au doigt. — Kilian s'arrête devant lui.

CHANSON

KILIAN.

PREMIER COUPLET.

Roi de par ma carabine

Devant moi que tout s'incline !...

(A Max) Eh ! l'ami n'entends-tu pas ?

Chapeau bas !... (riant.) Ah ! ah ! ah ! ah !

LE CHOEUR, raillant Max.

Eh ! eh ! eh ! eh ! L'ami n'entends-tu pas ?

Chapeau bas !..... Ah ! ah ! ah ! ah !

DEUXIÈME COUPLET.

KILIAN.

Ce bouquet est mon partage,

Sur vous tous j'ai l'avantage !

Fin chasseur, quel prix, dis-moi

Est pour toi ?..... Ah ! ah ! ah ! ah !

LE CHOEUR, *de même.*

Eh! eh! eh! eh! Quel prix pour toi? Ah! ah! ah! ah!

TROISIÈME COUPLET.

KILIAN, *à Max.*

Rien ne manque à ma victoire,
Ta défaite fait ma gloire!
Applaudis à mes exploits!

Tu le dois..... Ah! ah! ah! ah!...

LE CHOEUR.

Eh! eh! eh! eh! Applaudis à ses exploits.

Tu le dois..... Ah! ah! ah! ah!...

(Kilian jette à terre le chapeau de Max, qui se lève tout à coup, et dégainant son couteau de chasse, saisit Kilian par la poitrine et le menace.)

RÉCITATIF.

MAX.

Malheur à toi!...

(Tout le monde se précipite sur Max.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, KOUNO, PLUSIEURS CHASSEURS
, ET BATTEURS *avec armes et épieux.*

KOUNO.

Que vois-je! et qui donc a l'audace

De menacer l'un de mes gardes-chasse?

KILIAN.

Monsieur le Grand-Veneur, on use de son droit :
Nous rions aux dépens d'un tireur maladroit.

KOUNO.

Se pourrait-il?

KILIAN.

Le paysan l'emporte,

Ma foi! sur le chasseur.

KOUNO, *à Max.*

Toujours manquer ainsi!

MAX.

Hélas!

GASPARD, *à part.*

Merci, Samiel, merci!...

(Haut.)

Pour viser de la sorte :

Va, le diable s'en mêle.

MAX.

Ah! que dis-tu?

GASPARD.

L'ami;

Ecoute : au carrefour de la forêt antique,
Vendredi prochain, vers le soir,
Avec un fer sanglant trace un cercle mystique,
En répétant trois fois le nom du Chasseur Noir.

KILIAN.

Au conseil de Gaspard garde-toi de te rendre,
Dieu nous préserve ici d'un suppôt de Satan!

KOUNO, *à Gaspard.*

Mauvais sujet, va-t'en!

Si je croyais sur toi ce que je viens d'apprendre..

(Gaspard fait un geste rampant.)

Pas un mot! (*à Max*) Max, tu dois justifier pourtant

Le bienfait éclatant

Du prince qui donne à mon gendre

Ma place héréditaire, et qu'un fils seul peut prendre.

Au tir royal sois donc vainqueur demain

Ou sinon de ma fille un autre aura la main.

MAX, *à part.*

Demain le coup d'épreuve!

KILIAN, *à Kouno.*

Et quelle est l'origine

De cet usage là?

Maître, contez-nous donc cela.

KOUNO.

Volontiers! — Mon aïeul, dont chacun, j'imagine,
A vu le vieux portrait dans ma maison des bois,
Était veneur du Prince. Un jour, allant en chasse,
On vit passer, lié sur un cerf aux abois,
Un braconnier puni d'avoir enfreint les lois.

TOUS.

O ciel!

KOUNO.

Le Prince ému promet soudain la place
De garde héréditaire à qui délivrera

Le malheureux; mon aïeul met en joue :

Le cerf tombe... Hourra!

Le braconnier vivra!

TOUS.

O bonheur!

KOUNO.

Mon aïeul, qu'à l'envi chacun loue,
Obtint l'emploi promis,
Et qui doit à mon gendre être après moi transmis.

KILIAN.

Cette prouesse en tous lieux fut vantée.

KOUNO.

Des envieux parlaient d'une balle enchantée.

GASPARD, *à part*

A mon aide, Samiel!...

UN CHASSEUR.

C'est de l'esprit maudit

Un piège m'a-t-on dit!

KILIAN.

Ma grand'mère souvent m'en a parlé de même :
Six de ces balles-là portent, mais la septième

Appartient au Démon

Qui la dirige à son gré.

CASPARD.

Bon!

Le joli conte!....

KOUNO.

A ce jour-là remonte

Un tel usage (à un batteur), or ça, va voir à la maison

(A Max.)

Si les batteurs sont prêts... Et quant au piège
Du diable, c'est l'amour qui fit le sortilège;
Mais tu triompheras demain aux yeux de tous;
Allons, courage! et sois exact au rendez-vous.

TRIO avec chœurs.

MAX.

Ah! quel nuage

A voilé l'horizon lointain!

KOUNO.

Joie ou dommage

Dans ton arme est ton destin;

MAX.

C'est le présage

D'un malheur certain!

KOUNO.

Ne crains nul présage;

Joie ou dommage,

Dans ton arme est ton destin.

CASPARD.

Le courage

D'un grand cœur

Le rend vainqueur,

Et du sort contraire

Un bras téméraire

Brave la rigueur!

MAX.

Agathe! ô mon ame,

L'amour te réclame...

Quel jour fatal a lui pour moi!...

LE CHOEUR, à part.

La terreur est dans son ame,

Son regard trahit l'effroi!

(A Max.)

Ah! renais à l'espérance:

Que ton cœur lui donne accès,

Une noble indifférence

Est le gage du succès.

MAX.

O ciel! si tu m'exauçais!

Un esprit malin m'enchaîne;

Son pouvoir est le plus fort.

LE CHOEUR.

Espère dans ton sort!

MAX.

Dans ma perte trop prochaine

Je vois l'horreur de mon sort;

Pour mon cœur en peine

Hélas! mieux vaut la mort.

KOUNO.

Si du ciel la loi t'enchaîne

Fièrement subis ton sort.

CASPARD.

La fortune avec transport

Couronnera ton noble effort.

Le courage est le plus fort

S'il se rit des coups du sort.

LE CHOEUR.

Il succombe! vain effort!

Non! il ne peut fléchir le sort.

KOUNO.

Mon fils, l'espoir en Dieu conduit au port.

(Aux chasseurs.) Allons! demain que la chasse

Eveille l'écho des grands bois.

LE CHOEUR.

Que l'aigle planant dans l'espace

Demain succombe, s'il passe,

Et tremble le cerf aux abois!

CHOEUR, VILLAGEOIS ET CHASSEURS.

KOUNO.

Sonnez, cors joyeux dans la plaine!

Sonnez, la victoire est certaine

Chasseurs

Am i

} au déclin d'un beau jour

Ensemble chantons à voix pleine:

Vive la chasse et l'amour!

Fêtons tour à tour

La chasse et l'amour!

(Kouno et sa suite sortent.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS moins KOUNO et QUELQUES CHASSEURS.

KILIAN.

« M. Kouno, c'est un brave homme

(à Max, en lui tendant la main.)

Sans rancune!

Soyons amis et meilleure fortune!

En attendant, viens danser.

MAX.

Moi! danser!

KILIAN.

Eh bien! sans toi le bal va commencer.

Avec moi qui veut bien valser?»

Quelques jeunes filles s'avancent. Kilian en choisit une et valse; les autres le suivent. — Les groupes font le tour du théâtre et disparaissent successivement au fond. — Max reste seul. — Le jour commence à baisser.

SCÈNE IV.

MAX, puis par intervalles SAMIEL.

AIR ET SCÈNE.

MAX.

Ah ! trop longtemps de mes souffrances
 J'ai dû subir l'horrible loi !
 Dieu ! qui brisez mes espérances,
 Votre anathème est donc sur moi !...

Moderato.

Frais vallons, bois, voûtes sombres,
 Solitudes que j'aimais,
 Je n'emporte sous vos ombres
 Que des larmes pour jamais !
 Ah ! je dis avec tendresse
 Deux beaux yeux brillant d'espoir
 M'accueillaient gaiement le soir,
 Et le prix de mon adresse,
 Belle Agathe, oui, c'était de te revoir !

(Samiel, sortant du taillis, avance d'un pas au fond du théâtre.)

Eh quoi ! le ciel dans sa colère
 A-t-il voulu m'abandonner ?
 Hasard fatal ou tutélaire,
 A toi mon sort va se donner.
 (Samiel disparaît.)

Andante.

Dans la nuit triste et déserte,
 Devinant au loin mes pas,
 Près de sa fenêtre ouverte,
 Elle écoute et n'entend pas ;
 Le bruit seul du vent qui pleure
 Lui fait croire que je viens :
 Elle appelle, voici l'heure,
 Ses soupirs cherchent les miens.
 (La nuit augmente.)

Allegro.

Un noir démon de moi s'empare.

(Samiel s'avance à grands pas du fond du théâtre, il va lentement et regarde fixement devant lui.)

O sort barbare,
 O revers,

Je sens les chaînes des enfers !
 Partout déjà la nuit profonde,
 La foudre gronde,
 Ah ! grand Dieu ! sauve-moi !

(Samiel disparaît avec un mouvement convulsif.)

Tout m'abandonne... jour d'effroi !
 Satan m'enchaîne sous sa loi !
 Au désespoir je succombe,
 Et c'est ma tombe
 Que je voi !

SCÈNE V.

MAX, GASPARD, *se glissant*, SAMIEL, *en grande partie invisible*, UNE SERVANTE D'AUBERGE.

RÉCITATIF.

GASPARD, aussitôt que Max l'aperçoit.

« Encor là, camarade ? ah ! tant mieux !

MAX.

Tu m'espionnes ?

GASPARD.

Le beau remerciement, après ce que je fais !...
 Il faut qu'à moi tu t'abandonnes.
 Pour toi la raillerie eut de fâcheux effets.
 Vengeons-nous !

(Il prend la cruche qui est devant Max.)

Mais quoi !... de la bière !...

Y penses-tu ?

(Il frappe sur la table, une servante paraît à la porte du cabaret.)

Du vin !... (*à Max*) Oui ! du vin à
 [pl. in verre !

(La servante apporte du vin et des verres.)

GASPARD.

A nous deux !

MAX.

(Il appuie sa tête sur sa main.)

Mais je ne puis boire ainsi !

GASPARD, *à part.*

(Versant à la dérobée quelques gouttes d'une fiole dans le verre destiné à Max.)

Certe il ne t'en faut guère !

(Il verse du vin dans le verre de Max.)

A moi ! Samiel !...

(Samiel paraît.)

GASPARD, *effrayé.*

Que vois-je !... ici !..

(Samiel disparaît.)

MAX, *se levant en sursaut.*

Avec qui parlais-tu ?

GASPARD.

Moi ! comment ? avec qui ?

Je te disais : buvons à notre premier garde !

MAX.

Soit !

(Ils trinquent et boivent.)

GASPARD.

Maintenant quelque chanson gaillarde.

(Max fait un geste négatif.)

GASPARD.

Tu ne veux pas ? Bon ! cela me regarde. »

RONDE.

PREMIER COUPLET.

GASPARD.

Dans la joie et les plaisirs,
Tout sourit à mes désirs.
Sort ! je te défie.
O Bacchus ! dieu des buveurs ;
Comble-moi de tes faveurs,
A toi seul je sacrifie. (*bis.*)

RÉCITATIF.

GASPARD.

« Mais à ton tour fais briller ton talent.
(Il lève son verre.)

A la santé de la charmante Agathe !
Ou sans cela...

MAX.

Tu deviens insolent !

GASPARD.

Aurais-tu... l'ame ingrate ? »
(Ils trinquent et boivent.)

RONDE.

DEUXIÈME COUPLET.

GASPARD.

Pour mon verre, pour mon cœur,
Non ! jamais fade liqueur,
Ni beautés rebelles !
Bon vivant, toujours en train,
Je répète mon refrain,
Vive le vin, l'or, les belles !...

RÉCITATIF.

GASPARD.

« Encore un coup ! tu trinqueras »
A la santé de Son Altesse !...
Qui ne boit pas,
Est un Judas.

MAX.

Pour la dernière fois.

GASPARD.

Va ! foin de la tristesse ! »

(Ils trinquent et boivent.—Max s'évente avec son chapeau ;
il paraît très animé.)

RONDE.

TROISIÈME COUPLET.

GASPARD.

Avec ce trio charmant,
Les jours passent tous galement
Au sein de l'ivresse.
Ma prière, c'est le jeu,
Et lorsque je fais un vœu,
C'est aux pieds de ma maîtresse !

RÉCITATIF.

MAX, *un peu irrité.*

« Agathe avait raison sur toi de m'avertir.

(L'horloge du village sonne sept heures.)
Max veut s'éloigner.—On aperçoit en lui un certain em-
portement pareil à un commencement de méchante
ivresse.)

GASPARD, *le retenant.*

Eh quoi ! déjà partir ?
Tu vas donc à ta belle apprendre ta défaite ?

MAX.

Hélas ! la pauvre enfant !

GASPARD.

Que pronostic de fête
Pour demain ! Reste, et suis mon conseil :
C'est un service pareil.....

MAX.

Un service ! Et lequel ?

GASPARD *avec mystère.*

Ecoute.

Certains secrets de chasse ont parfois réussi ;
Le disque de la lune est ce soir obscurci ;
Pour quelque grande chose on te garde sans doute.

MAX.

Tu distilles pour moi le poison goutte à goutte !

GASPARD.

Ingrat ! prends mon fusil. (*il regarde en l'air*) Eh
Ne passera-t-il rien ? [bien !
(Il donne son fusil à Max.)

Ah ! cet épervier, tien !

(Il fait signe du doigt.)

Fais feu.

MAX.

Moi ? quel délire !
Il est hors de portée, et je ne y vois pas là.....

GASPARD.

Fais feu, te dis-je.

(Max couche en joue précipitamment et touche avec incertitude le chien. Le fusil part. Au même moment on entend rire aux éclats.—Max épouvanté se retourne du côté de Gaspard.)

MAX.

Eh ! qu'as-tu donc à rire ?

(Un aigle gigantesque voltige un moment dans l'air, tourne et tombe aux pieds de Max.)

Dieu ! qu'est cela ?

GASPARD *relevant l'aigle mort.*

Vois, le plus grand des aigles.

Morbleu, quel coup ! et tué dans les règles !..

Juste sous l'aile : on pourrait l'empailler
Pour quelque muséum d'histoire naturelle.

MAX.

Dis : cette balle quelle est-elle ?

GASPARD, *arrachant quelques plumes de l'aigle et les mettant au chapeau de Max.*

Tiens, voilà ton trophée.

MAX.

Ah ! réponds sans railler ;

Cette baïle ?

GASPARD, *mystérieusement.*

Était enchantée.

MAX.

Allons donc, tu veux rire.

GASPARD.

O jeunesse entêtée !

Le roi de Suède au grand jour de Lutzen
Portait une cuirasse, et qui le couvrait bien :
Et pourtant...

MAX.

Ciel !

GASPARD.

Pour toi vois quel double espoir brille :
Prendre une bonne place, épouser une fille
Charmante.....

MAX.

Aurais-tu donc encor

De ces balles là ?

GASPARD.

Non ! j'épuisai mon trésor !

MAX.

Ma's il m'en faut, quoi qu'il en coûte !
Peut-on s'en procurer ?

GASPARD.

Sans doute !

Non pas une seule... beaucoup !

MAX.

Comment ?

GASPARD.

Viens à minuit dans la Gorge du Loup !

MAX, *effrayé.*

Ciel ! que dis-tu ? jamais !

GASPARD.

Tu manques de courage !

MAX, *furieux.*

Ah ! tremble ! cet outrage...

GASPARD, *le calmant.*

Eh bien donc, fais ce que je veux
L'existence d'Agathe est liée à tes vœux.
Ce n'est qu'un jeu d'enfant pour fondre cette balle
Si tu n'y souseris pas la fortune fatale
T'accablera. La mort pour Agathe ! pour toi !
La défaite, la honte... (*à part*) à moi, Samiel ! à moi !
(Samiel paraît.)

MAX.

Qu'entends-je ! Agathe ! morte !
Non, non ! j'irai !

(Il lui frappe dans la main.)

GASPARD, *lui tenant la main.*

Dans la Gorge du Loup ?

MAX, *avec résolution.*

Dans la Gorge du Loup.

GASPARD.

A minuit ?

MAX, *fermement.*

A minuit !

(Il sort.)

(Samiel, qui a entendu ce dernier mot, fait un geste menaçant et disparaît.)

SCÈNE VI.

GASPARD, *seul.*

Victoire ! pour le coup
Victoire ! je l'emporte !... »

AIR FINAL.

Non, tu ne m'échapperas pas.
Erèbe, ouvrez-vous sous ses pas !
Votre fatal pouvoir m'anime !
Que rien ne sauve la victime.

Le noir abîme
 Est là grondant !
 Oui, c'en est fait, malheur ou crime !
 L'Enfer l'attend
 Esprits des ténèbres
 Ouvrez vos linceuls
 Mélez vos cris funèbres,
 Fantômes ! il est à vous seuls !
 Triomphe ! à moi demain !
 Le noir démon sous sa main

Enchaîne à jamais son destin !
 Esprits des ténèbres
 Ouvrez vos linceuls !
 Brillez vous seuls
 Flambeaux funèbres !
 Triomphe ! demain !
 Enfers à vous son destin !

(Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

ambre dans la maison du garde-chasse : ramures de cerfs , tapisseries sombres , un portrait. Quelques tableaux délabrés donnent à cette demeure l'apparence d'un vieux bâtiment, et indiquent un château de chasse autrefois l'habitation du prince. Au milieu au fond une porte-fenêtre avec des rideaux, ouvrant sur un balcon au dehors (praticable). D'un côté le rouet d'Annette, de l'autre une grande table où brûle une lampe, et sur laquelle est étendue une robe blanche avec des rubans verts. Des fleurs dans un vase. Deux entrées.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE, AGATHE.

(Annette est sur une échelle et suspend le portrait d'un aïeul de Kouno. Elle frappe avec un marteau sur un clou.—Agathe, en négligé, s'attache un bandeau.)

DUO.

ANNETTE, sur l'échelle, clouant le portrait.

Ça ! tiens bien !... c'est là ta place :
Des lutins quelle est l'audace !
Ces vieux nids
En sont remplis !

AGATHE.

Ah ! respecte cette image !

ANNETTE.

Moi, je rends honneur
Au bon vieux seigneur ;
(En frappant sur le clou.)
Mais qu'on soit docile et sage,
Car déjà j'enrage.

AGATHE.

Quel langage !
Que dis-tu ?

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Tu l'ignores ? vois ce traitre !
Doit-il pas porter son maître ?
(Elle frappe encore sur le clou.)
Clou maudit, sois donc hattu !
Par mes soins mieux suspendu,
Vois-tu,
Hommage ici lui soit rendu !

AGATHE.

Très bien ! à mon aïeul, vois-tu,
Hommage ici soit donc rendu !
(Annette descend de l'échelle et la met de côté.)

AGATHE, seule.

Tout a pour toi des charmes,
Et jamais de sombre langueur.
Que d'alarmes }
Dans mon cœur ! } bis.

ANNETTE.

Les soucis et la tristesse
De moi n'approchent pas,
Plaisirs, joyeux ébats,
Suivent toujours mes pas.
Jamais de pleurs, rire sans cesse
Chasser l'ennui, quand il me presse :
Tel est mon seul soin ici bas.

AGATHE.

Ah ! quel vague effroi m'opresse ?
Et mon cœur gémit tout bas...
Bien aimé ! de ma tendresse
Tous les vœux suivent tes pas.

RÉCITATIF.

ANNETTE, considérant le portrait.

« Ton brave aïeul ainsi restera, je suis sûre,
Cent ans encore ... Et ta blessure ? »

AGATHE.

Ce n'était rien ... la peur ... l'étonnement ...
Et Max... que fait-il donc !..

ANNETTE.

Sans doute
Il n'est pas bien loin sur la route
M. Kouno m'a dit qu'il viendrait promptement.

AGATHE.

Autour de ce lieu solitaire
Tout est silencieux ; je ne sais quel mystère
Semble planer ici.

ANNETTE.

Ah ! quand le jour de noce arrive ;
Il est triste vraiment d'être seules ainsi ,
Au fond d'un vieux manoir, et sans ame qui vive,
Ah ! si les maîtres d'autrefois
Ranimés tout à coup sortaient de ces parois.....

AGATHE

Enfant !

ANNETTE.

Mais sans être craintive ,
Je l'avoûrai que j'aime mieux
Les vivants que les morts, les jeunes que les vieux.»

RONDE.

ANNETTE.

Qu'un garçon jeune et candide
Au teint frais , aux blonds cheveux ,
Passe auprès de moi timide ,
Faut-il donc baisser les yeux ?
On sait bien en fille sage
Se donner un air discret ,
On regarde son corsage.
Et pourtant dès qu'il paraît

En secret

Sur son passage
On voit tout d'un œil sournois
En tapinois.

Si l'œillade qui succède
Est surprise tout à coup ,
Devient-on aveugle ou laide ?
On rougit et voilà tout.

Doux langage

Qui s'engage

Du regard

Comme au hasard !)

L'un soupire, l'autre rêve,
L'un commence un mot d'hymen,

L'autre achève,

Puis soudain

On se prend la main.

Ce moment tous deux nous lie...

Venez voir mon fiancé !

Il est beau, je suis jolie,

Notre joie a commencé,

Qu'on s'empresse

Quelle ivresse

La tendresse,

Le bonheur

Remplit mon cœur.

(Pendant cette ronde, Agathe a garni de rubans sa robe de fiancée.)

RÉCITATIF.

ANNETTE.

« Oh ! les nœuds charmants ! à merveille,
Quand je me marirai je veux être pareille.

AGATHE.

Peusses-tu ce jour-là, du moins,
Ignorer les soucis dont tes yeux sont témoins.

ANNETTE.

Voyons, raconte-moi la fin de ta visite
Chez notre bon ermite,
Il t'a donné ces roses blanches.

AGATHE.

Oui,

Et sa main les a consacrées ;
Mais un astre fatal sur moi, dit-il, a lui.
Des visions, par le ciel inspirées,
Lui font voir mes périls : peut-être le portrait
M'eût tuée, en tombant, sans quelque vœu secret.

ANNETTE.

Bien expliqué ! jadis mon père,
Vaillant soldat, disait que pour braver la loi
Du Destin, un moyen efficace et prospère
Consistait dans ces mots : « ça, coquin, défends-
[toi !

AGATHE.

Que ces fleurs ont de prix !

ANNETTE.

Par les fraîches rosées,
Pour les conserver mieux, qu'elles soient arrosées.

AGATHE.

A ton gré, chère Annette (*à part.*) Et Max qui tarde
[encor !

ANNETTE.

Allons, retirons-nous ! c'est l'heure
De la prière sainte et des beaux rêves d'or.

AGATHE.

Jusqu'au retour de Max en ces lieux je demeure.

ANNETTE.

A ton aise... bonsoir ! car dans son doux essor
Le sommeil caressant de son aile m'effleure ! »

(Annette sort emportant le vase où sont les fleurs.)

SCÈNE II.

AGATHE, seule.

AIR ET SCÈNE

Sans le revoir encor faut-il fermer mes yeux ?
Ah ! quel tourment se mêle à mon amour pieux !
(Elle ouvre les fenêtres. On aperçoit la campagne très éclairée par un beau clair de lune.)

La lune au front mystérieux
Rayonne aux cieux.
(Elle s'agenouille et prie avec ferveur.)

Adagio.

Ma prière, prends des ailes
Vers les sphères éternelles !
O phalanges immortelles
Elevé ma voix
Au roi des rois !
(Elle se lève et regarde au dehors.)

Quel beau ciel et que d'étoiles
Dans les voûtes de l'azur !
Mais quoi ! sous de sombres voiles,
L'horizon devient obscur !

Quels nuages
En chemin !
Que d'orages
Pour demain !

(Elle s'agenouille de nouveau pour prier.)

Adagio.

Des Archanges Reine sainte,
Garde-moi, bannis ma crainte !
Daigne entendre une humble plainte ;
Bénis en ce jour
Mon chaste amour.

(Elle se lève, va de nouveau sur le balcon, regardant de tous côtés.)

Andante.

Tout s'enlort dans le silence,
Bien aimé, viens donc enfin !...
Mon cœur, hélas ! écoute en vain...
Mon oreille entend au loin
Le bruit seul du noir sapin
Que le vent des nuits balance.

RÉCITATIF.

Du rossignol la voix s'élançe
Dans l'écho du bois lointain.
O ciel ! n'est-ce pas un rêve...
Quelqu'un s'avance !.. Ah ! quel espoir s'élève !
On vient à moi. C'est lui ! c'est lui !
Mon cœur en a tressailli !
(Elle va vers la fenêtre et agite son mouchoir.)

Signal fidèle
Conduis ses pas.
J'appelle ;

Il ne me voit pas.

Dieu ! Dans la nuit brillante et pure
Je vois de fleurs son front orné ;
Le prix du tir l'a-t-il gagné ?
Pour lui, demain, heureux augure !
Espoir divin
Renaiss enfin !
Ah ! quel bonheur suprême !
Tout mon être vole à toi ;
C'est le ciel ouvert pour moi !

Le voilà celui que j'aime ;
Sa victoire, son retour
Couronnent mon amour.
Que la crainte enfin s'efface,
Douce ivresse, jour heureux !
Ciel clément, je te rends grâce,
Ta bonté comble mes vœux !
O transport, délire extrême !
Tout mon être vole à toi.
Pour mon cœur quel doux émoi !
Près de celui que j'aime
L'espoir a banni l'effroi.
Ah ! quel bonheur suprême !
C'est le ciel ouvert pour moi !

SCÈNE III.

AGATHE, MAX, *entrant distrait et agité. Aussitôt après lui, ANNETTE, en déshabillé de nuit.*

RÉCITATIF.

AGATHE.

« Te voilà donc enfin !

MAX.

O mon Agathe !

(Ils s'embrassent.)

AGATHE, *regardant avec étonnement les plumes qui sont au chapeau de Max.*

(à part) Ces plumes... qu'est cela ? j'avais cru voir
[des fleurs !]

MAX, *posant son fusil.*

Tu m'attendis bien tard ?

AGATHE.

Je te vois, plus de pleurs !..

Reste avec nous, je crains qu'un orage n'éclate.

(Il jette son chapeau sur la table, de manière que le plumet éteint la lampe.—La campagne que l'on aperçoit par la fenêtre s'assombrit.)

ANNETTE.

Ah ! mon cousin ! qu'as-tu fait !..

MAX.

Maladroit !..

(Annette bat le briquet et rallume la lampe.)

AGATHE.

Tu parais mécontent ?

MAX.

Mécontent ? au contraire !

AGATHE.

As-tu gagné ?

MAX.

Sans doute.

AGATHE.

Est-il vrai ?

MAX.

J'ai le droit,

Sans être téméraire,
D'espérer beaucoup pour demain !

AGATHE.

Mon bonheur était dans ta main.
Tu fus heureux, enfin !

MAX.

Certes ! mais non pas à la cible !
(Il lui montre les plumes de son chapeau.)

Vois ce que mon bras invincible
Hors de portée en l'air frappa d'un plomb certain !

(A Agathe.)

Mais qu'as-tu donc ?.. du sang !..

AGATHE.

Ce portrait m'a blessé.

(Max paraît contrarié.)

Quel accueil pour ta fiancée !

MAX.

Oh ! dis-moi, ce portrait...

AGATHE.

Était mal suspendu.

ANNETTE.

Aussi pourquoi donc à sept heures
Te mettre à ton balcon ?

MAX.

A sept heures, dis-tu ?

ANNETTE.

Elle guette toujours lorsqu'au loin tu demeures.

MAX, *à part.*

C'est l'heure où cet oiseau par moi fut abattu.

AGATHE.

Tu parles seul, tu paraîs triste ?
Te plaindrais-tu de moi ?

MAX.

Quand j'apporte joyeux
Un gage de succès, il offense tes yeux !..
Est-ce en cela qu'un tendre amour consiste ?

AGATHE.

Ah ! ne sois pas injuste, ami... Ces grands oiseaux
Sont d'un fatal présage.

ANNETTE.

Ils sont nobles et beaux !

AGATHE, *à Max.*

Pourquoi rêver ainsi ? Sais-tu combien je t'aime ?

O Max, sans toi le plus beau sort
Pour mon fidèle cœur... ne vaudrait pas la mort.

MAX.

Il faut pourtant partir à l'instant même.

AGATHE.

Eh quoi !

MAX.

Je fus heureux une seconde fois.

AGATHE.

Vraiment.

MAX.

Le plus beau des exploits,
Un vieux cerf seize-cors !

AGATHE.

Se peut-il !

MAX.

Pour le prendre
Les paysans au fond des bois
Cette nuit pourraient bien se rendre.
Je ne veux pas manquer le prix d'un si beau coup.

AGATHE.

Où donc l'as-tu laissé ?

MAX.

Dans la Gorge du Loup.

AGATHE et ANNETTE, *effrayées.*

Dans la Gorge du Loup !... »

TRIO.

AGATHE.

Non ! Non ! de grâce !..
Toi dans ce lieu d'horreur !

ANNETTE.

Le Chasseur Noir souvent y passe,
Et qui l'entend fuit de terreur !

MAX.

Mon cœur est fier et plein d'audace.

AGATHE.

Braver le ciel ! Malheur ! Malheur !

MAX.

Au fond des bois, parmi les ombres,
Je n'ai jamais connu l'effroi :
En vain les vents, les chênes sombres
Mugissent tous autour de moi.

(Il prend son chapeau, sa carnassière et son fusil.)

AGATHE.

Vois mon angoisse ! Reste !
Pourquoi partir déjà ?
Quitte un projet funeste,
Car le malheur est là.

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Oublie un vœu funeste
Quand son malheur est là.

MAX.

Non ce projet n'est pas funeste
Et rien jamais ne me troubla.

MAX, *regardant avec tristesse par le balcon.*

La lune au loin, flambeau céleste,
Embrase encor
Son disque d'or,
Mais il aura bientôt des voiles.

ANNETTE.

Quoi, tu regardes les étoiles!
Ma foi! j'y songe peu ce soir,
Aux cicux, dis-moi, que crois-tu voir?

MAX.

L'heure m'appelle dans ce lieu,
Le devoir et l'honneur m'ont imposé ce vœu.

TOUS TROIS.

Adieu!

(Max sort rapidement, mais il revient sur le seuil de la porte.)

ENSEMBLE.

AGATHE ET MAX.

La peine de l'absence
Remplit mon triste cœur :
Ce n'est qu'en ta présence
Qu'existe le bonheur!
{ Pardonne à ma frayeur, }
{ Allons, plus de frayeur. }

ANNETTE.

Ah! courir souvent cette chance,
C'est le sort du vrai chasseur;
Ne tremble pas d'avance,
Allons! allons! plus de frayeur.

AGATHE.

En ce moment d'alarmes;
Je sens mon cœur frémir.

ANNETTE.

Allons, pas tant d'alarmes,
Viens en paix t'endormir.

MAX.

Retiens, retiens tes larmes;
Je dois enfin partir.

(Ils se font des signes d'adieu et sortent de différents côtés.)

CHANGEMENT DE DÉCOR.

Gorge sauvage en grande partie entourée de sapins et de hautes montagnes, de l'une desquelles se précipite une cascade d'eau naturelle.—La pleine lune pâle.—Deux orages sont en marche et se croisent.— Sur le devant, un gros arbre séché et pourri. Il paraît calciné par la foudre.— De l'autre côté, sur une branche noueuse, un grand hibou roulant des yeux pleins de feu. Sur d'autres arbres, des corbeaux et d'autres oiseaux des bois.

SCÈNE IV.

GASPARD, puis SAMIEL.

GASPARD, nu-tête et habit bas, ayant sa gibecière et un couteau de chasse, est occupé à former avec de lourdes pierres noires un cercle au milieu duquel est une tête de mort. A quelques pas de là, l'aile abattue d'un aigle, une cuiller à fondre le plomb, un moule à balles.

FINAL.

CHOEUR D'ESPRITS INVISIBLES.

Uhui! uhui! uhui!.....

L'herbe tombe en pâlissant;
A ces fleurs pourquoi du sang?
Loin des feux du jour naissant
Sur le front de l'innocent,
O présage menaçant
Le linceul des morts descend!

(L'horloge dans le lointain sonne minuit lugubrement.— Le cercle de pierres est achevé.— Au douzième coup, Gaspard tire précipitamment son couteau de chasse et l'enfonce dans la tête de mort, puis le brandissant appelle Samiel.)

Samiel! Samiel! parais!

(Samiel sort tout à coup d'un rocher qui s'entr'ouvre.)

SAMIEL, *parlé.*

Que me veux-tu?

GASPARD, *remettant le crâne dans le cercle et se prosternant.*

Tu sais

Que des délais
Les jours bientôt seront complets.

SAMIEL, *parlé.*

Demain.

GASPARD.

De grace encor prolonge-les!

SAMIEL, *parlé.*

Non!

GASPARD.

Je pourrais
Payer tous tes bienfaits!

SAMIEL, *parlé.*

Comment ?

GASPARD.

Le jeune Max ce soir
En ton pouvoir
A placé son espoir.

SAMIEL, *parlé.*

Pourquoi ?

GASPARD.

Max veut avoir
Des balles enchantées.

SAMIEL, *parlé.*

Bien ! six pour lui, la septième pour moi !

GASPARD.

Promesses acceptées !
La septième pour toi.
Meure Agathe si chère !
Que sa mort désespère
Max et son père !

SAMIEL, *parlé.*

Elle ne m'appartient pas encore.

GASPARD.

Voudrais-tu donc mieux ? Réponds !

SAMIEL, *parlé.*

Nous verrons !

GASPARD.

Eh bien ! j'attends
Un délai de trois ans ;
J'aurai pour toi d'affreux présents.

SAMIEL, *parlé.*

Aux portes de l'enfer, demain,
Max ou toi !...

(Samiel disparaît au milieu de coups de tonnerre répétés par l'écho. — Gaspard se relève lentement comme épuisé et s'essuie le front. — La tête de mort et le couteau de chasse ont disparu. On voit à la place un petit brasier ardent. A côté quelques fagots.)

GASPARD, *regardant autour de lui.*

Tout va bien !

(Il boit.)

Mais où donc est ce Max ? le drôle
Manquerait-il à sa parole ?
A mon aide ! Samiel !

(Il erre çà et là dans le cercle et paraît très inquiet. — Le charbon menace de s'éteindre. — Il s'agenouille, met du bois au feu et souffle. — Les oiseaux agitent leurs ailes. — Le feu fume et pétille.)

SCÈNE V.

GASPARD, MAX.

(Max paraît au sommet d'un rocher très élevé de l'autre côté de la cascade. Il se penche pour regarder dans l'abîme.)

MAX.

Ciel !

Quel abîme horrible et sombre !

O terreur !

Mon froid regard se perd dans l'ombre !

Avec horreur !

Sur moi s'amasse la tempête.

La lune semble se voiler.

Des spectres planent sur ma tête...

Ces rocs sont animés... Ces rocs vont-ils parler ?

RÉCITATIF.

(Éloignant les chauves-souris qui s'approchent.)

Oush ! oush ! j'entends des cris d'oiseaux funèbres,
Et du sein des ténèbres

Un bras géant

Sur moi s'étend.

(Il descend quelques pas. — Gaspard lève les yeux et aperçoit Max.)

MAX.

Non ! plus de lâche effroi !

Pour moi

Il n'est pas d'épouvante !

(Il descend quelques pas.)

GASPARD, *après avoir soufflé le feu avec l'aile de l'aigle.*

Mon sursis est gagné, merci, Samiel, merci !

(Il fait signe à Max en agitant l'aile de l'aigle.)

Arrive donc, camarade ! l'attente

Me paraît longue ici,

Est-il bien de tarder ainsi ?

MAX, *la main sur le front et regardant l'aile de l'aigle.*

Cet aigle immense

Me doit la mort !

L'enfer commence,

Cédons au sort !

Malheur à moi !

(Il descend encore quelques pas et s'arrête.)

GASPARD, *parlé.*

Descends donc, l'heure avance !

MAX.

Non ! je n'ose pas.

GASPARD.

Poltron !

MAX.

Qui ? moi ? vois-tu là bas ?

(Sur un rocher éclairé par la lune, on voit un spectre blanc étendant les mains.)

Spectacle affreux ! c'est l'ombre de ma mère !

Dans son froid cercueil
Comme au jour du deuil,
Sa voix funéraire
Me dit : fuis,
Mon fils.

GASPARD.

(à part) A mon aide, Samiel ! (à Max) Sottises dont
[je ris ! (il rit) ah ! ah ! ah !
Allons, viens donc, et loin de toi la crainte
Dont ton ame est atteinte.

(Le premier spectre a disparu.—On voit l'ombre d'Agathe éperdue, les cheveux épars, singulièrement parée de feuillages et de branches de chêne. Elle ressemble à une folle et paraît vouloir se précipiter dans le torrent.)

MAX.

Agathe s'élançe au torrent,
Courons ! Malheur trop grand !

(L'ombre d'Agathe se jette dans la cascade.)

(Il descend tout à fait.—La lune commence à s'obscurcir.)

MAX, entrant dans le cercle.

« Me voici... qu'ai-je à faire ? »

GASPARD, lui jetant sa gourde.

Bois ! l'air des nuits est froid... et puis à notre af-
Tu n'as pas peur ? (faire !

MAX, à part.

Non, non !

Que va-t-il advenir de ceci ?

GASPARD.

Compagnon,

Veux-tu fondre toi-même ?

MAX.

Au pacte c'est contraire.

GASPARD.

Regarde pour apprendre à ton tour le métier.

(Gaspard prend successivement dans sa gibecière des ingrédients qu'il nomme et les met dans la cuiller à plomb.)

GASPARD, mettant les ingrédients.

Du plomb ! du vif argent, un peu de pierre grise,
Du verre pilé pris à des vitraux d'église,
L'œil d'un coq et d'un lynx ; du buis de bénitier.—
Et toi ! roi ténébreux, tu veilles ! Les cabales
A nos vœux ne font pas défaut
Viens, viens bénir les balles,
Que la tienne surtout soit bien comme il la faut. »

(Le mélange dans la cuiller commence à bouillir en bruissant et donne une flamme blanchâtre.—Un nuage passe sur le disque de la lune.—Le théâtre n'est éclairé que par le brasier, les yeux du hibou et le bois étincelant de l'arbre pourri.)

GASPARD coule une balle dans le moule et la retire en disant

Une !

L'ÉCHO répond :

Une !

(A ce moment les oiseaux de la forêt descendent et se placent autour du cercle en sautillant et battant des ailes.)

GASPARD coule une seconde balle et dit :

Deux !

L'ÉCHO répond :

Deux !

(Tout à coup un sanglier noir sort du bois en grognant et court comme effaré.)

GASPARD, saute effrayé, et compte.

Trois !

L'ÉCHO répond :

Trois!...

(Une tempête s'élève et mugit. On voit les pointes des arbres se rompre et jeter des étincelles.)

GASPARD compte :

Quatre !

L'ÉCHO répond :

Quatre !

(On entend des coups de fouet et un bruit de chevaux qui galoppent. Quatre roues en feu sillonnent le théâtre, sans qu'on puisse apercevoir la forme du char à cause de la vitesse.)

GASPARD compte :

Cinq !

L'ÉCHO répète :

Cinq !

(Aboiements et hennissements dans les airs.—On voit passer dans les nuages des fantômes de chasseurs à pied et à cheval, des cerfs et des limiers.)

CHASSE INFERNALE, CHOEUR, en dehors.

Par monts, par vaux, dans les ravines,
Au fond des bois, et dans les airs,
Avec les vents et les éclairs,
Parmi les morts et les ruines,
Chantons, amis, comme aux enfers :

Jowau ! Jowau ! etc.

GASPARD, comptant,

Six!... Malheur !

L'ÉCHO.

Six. Malheur!

(Tout le ciel est enveloppé d'une nuit profonde. Les nuages qui auparavant se croisaient, se réunissent et crévent accompagnés d'éclairs et de tonnerres épouvantables. Bruissement de pluie très forte. Flamme bleues sortant de terre. Feux follets errant sur les montagnes. Les arbres sont déracinés avec un fracas horrible. La cascade écume et bouillonne. Des quartiers de rochers roulent en bas. On entend de tous côtés le bruit de l'orage. La terre paraît s'ébranler. Gaspard est effrayé.)

GASPARD.

Samiel, au secours! (*il compte*) Sept, Samiel!

L'ÉCHO répète:

Sept, Samiel!

(Gaspard est renversé à terre.)

MAX, également menacé à droite et à gauche par la tempête, sort du cercle tenant une branche d'arbre et s'écrie:

Samiel!

SAMIEL, paraissant soudain et d'une voix terrible.

Me voici!

MAX.

Ciel!!!

(Il fait le signe de la croix et tombe à terre.—L'horloge sonne une heure. Aussitôt tout devient tranquille.—Samiel a disparu. Gaspard est prostré le front contre terre. Max se relève dans des convulsions.—Le rideau tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Chambre d'Agathe. Meubles antiques, mais bien tenus. Sur un prie-Dieu, un vase contenant un bouquet de roses blanches éclairées par un rayon de soleil.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, seule, vêtue de blanc pour la noce avec quelques rubans verts; elle est à genoux, puis se lève et s'approche.

CAVATINE.

I.

En vain au ciel s'étend un voile
Le roi du jour y brille encor;
Un Dieu sublime s'y dévoile,
Guidant le monde en son essor.
L'auteur puissant de la nature
Veille sur elle avec amour;
Son regard, que ma voix conjure,
Sur moi va luire dans ce jour.

II.

En lui, mon cœur tendre et fidèle,
S'est confié dès son matin;
Et si la mort bientôt m'appelle,
Je me sou mets à mon destin.
L'auteur puissant de la nature
Ouvre sur elle un œil d'amour;
Son regard, que ma voix conjure,
Sur moi va luire dans ce jour.

SCÈNE II.

AGATHE, ANNETTE, parée aussi.

RÉCITATIF.

ANNETTE.

« As-tu bien reposé? mais que vois je! des larmes?
Bon! pleurs de fiancée et brouillards du matin
Ne durent pas.

AGATHE.

Mon cœur est plein d'alarmes!
Max, sorti par ce temps affreux!...

ANNETTE.

Il est certain

Que cette nuit la pluie et la tempête
Semblaient faire écrouler ces murs sur notre tête.

AGATHE.

Et quel rêve j'ai fait!...

ANNETTE.

Oh! raconte-le moi, je crois à son effet;
Car dans ce jour c'est le présage
Du destin de ton mariage.

AGATHE.

Il me semblait changée en ramier blanc,
De rameaux en rameaux voltiger en tremblant:
Soudain on met en joue, et la frayeur me glace...
Il tombe... le ramier disparaît... à sa place
Un grand aigle noir roule à mes pieds tout sanglant.

ANNETTE, riant.

Fort bien!

AGATHE.

Que dis-tu donc?

ANNETTE.

Heureuse destinée

L'aigle est ton présent d'hyménée!
Le ramier blanc, c'est toi, parée ainsi,
T'élançant au bonheur — Tu vois: je sais aussi
Bien expliquer les songes.

AGATHE

Ton amitié pour moi cherche de vains mensonges.

ANNETTE (à part).

Ah! que lui dire! (haut) Un rêve a souvent réussi,
La preuve, c'est l'histoire que voici: »

BALLADE.

Un soir, défunte ma grand' tante
Voyait en songe un revenant.
Ah! quelle fut son épouvante!
Elle pâlit. — Incontinent,
Un monstre affreux,
La flamme aux yeux,
Agite une chaîne
Et se tralne

Vers elle à grands pas —
Je vois ma grand' tante
Muette et tremblante
Alors priant tout bas,
Et puis criant hélas !

Vite elle appelle au nom de l'ange son gardien !

A l'instant chacun vient
Et que voit-on là ? rien.

Car le monstre était... Qui ? Néron notre groschien !

Agathe paraît triste.

ANNETTE.

Quoi m'en veux-tu ? mais comment faire

Pour te distraire ?

Allons ! ici

Plus de souci !

La tristesse

Qui t'opprime

Qu'elle cesse

Désormais !

Que la crainte

Soit éteinte

Pour jamais !

Jeune épouse, sois contente,

Que ta grace si touchante

Nous enivre et nous enchante.

Charme nous

Par des regards plus doux.

Quand on est jolie,

Rêver est folie.

Envisage un doux espoir :

Des rayons purs de l'aurore

Déjà l'ombre se colore ;

Tout présage pour ce soir

Un ciel moins noir.

Dans l'avenir qui se fait voir,

Se révèle un doux espoir.

RÉCITATIF.

AGATHE.

« Je rends grâce aux efforts de ta gaieté si bonne.

ANNETTE.

Il faut ouvrir ce coffre où l'on mit ta couronne,

Car voici les filles d'honneur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES. — FILLES D'HONNEUR *en habits de fête et portant des fleurs.*

ANNETTE, *aux jeunes filles.*

Salut ! belles enfants ! Pour lui porter bonheur,
Célébrons la beauté que l'amour environne.

LE CHOEUR, à Agathe.

Acceptez ces bouquets que l'amitié vous donne. »

RONDE.

ANNETTE.

I.

Nos mains tressaient pour vous ces fleurs,

Prenez ce frais hommage !

De tous nos vœux, dans ces couleurs,

Voyez l'heureuse image.

LE CHOEUR *dansant autour d'Agathe.*

Refrain.

D'un époux

Comblez enfin l'espoir si doux

Et qu'à la plus belle

L'amour soit fidèle.

ANNETTE.

II.

Le myrte vert, le blanc jasmin

Composent la couronne,

Et pour bénir ce tendre hymen

Chacun vous environne.

Reprise du refrain en chœur.

ANNETTE.

III.

Voici venir l'amant joyeux.

A l'ombre de ce voile,

De son bonheur, oui, ses beaux yeux

Seront sa chaste étoile.

Reprise du refrain en chœur.

(Elles dansent en rond.)

RÉCITATIF.

AGATHE.

« De tous vos vœux mon cœur est pénétré.

(*A part*) Oh ! pourquoi dans mon ame une crainte
[fatale ?]

ANNETTE, *aux jeunes filles.*

Allons ! par nous que son front soit paré

De la couronne nuptiale.

Le chœur reprend le refrain.

(Pendant ce temps Annette coupe le cordon qui tient la boîte qu'elle a apportée. Annette se met à genoux devant Agathe et lui présente la cassette.)

AGATHE, *effrayée.*

O ciel !

(Toutes les jeunes filles qui s'étaient avancées reculent avec effroi.)

ANNETTE, *tressaillant.*

(*A part*) Grand Dieu ! la couronne de mort !

Comment, et par quelle méprise ?

(*Haut*) Allons ! on aurait tort

De s'effrayer ! Oui ! par la vieille Lise

L'erreur sans doute fut commise.

(*A part*) Mon triste cœur se brise !

(Elle referme la boîte et la met à l'écart.)

(Les jeunes filles se regardent d'un air réfléchi.)

AGATHE, *les mains jointes et le front baissé.*

Si le ciel me parlait par ce signe de deuil!...
O fleurs, ornerez-vous l'autel ou le cercueil?

ANNETTE *aux jeunes filles.*

Mais que faisons-nous donc? oh! la bonne pensée!
(Elle retire du vase les roses blanches et en fait tomber l'eau.)

Avec ces roses-là, que pour la fiancée,
Soudain par nous
Une guirlande soit tressée!

Elle arrange les fleurs en chaperon sur la tête d'Agathe.)
A merveille! (*aux jeunes filles*) On attend; c'est
[l'heure; hâtez-vous.

(Les jeunes filles sortent sur la reprise du refrain.)

SCÈNE IV.

CHANGEMENT DE DÉCOR.

(Le théâtre représente une contrée pittoresque. D'un côté et au fond les tentes de chasse du prince, dans lesquelles sont les hôtes de distinction et les courtisans, le chapeau orné de feuillages verts. Tous sont à table.— De l'autre côté sont assis à terre les piqueurs et batteurs prenant aussi leur repas. Derrière eux, en un grand tas, amoncelés les uns sur les autres, des cerfs, des sangliers, des bêtes fauves et du menu gibier.)

OTTOKAR, *dans la grande tente, et tout à fait au bas* KOUNO. MAX, *près de Kouno, mais pourtant en dehors de la tente, appuyé sur son fusil. Vis à Vis*, GASPARD, *aux écoutes derrière un arbre. Ensuite*, AGATHE, ANNETTE, L'ERMITE, LES FILLES D'HONNEUR ET UNE FOULE DE VILLAGEOIS.

CHOEUR DES CHASSEURS.

I.

Plaisir de la chasse,
Que rien ne surpasse,
Ranime l'audace
Qui brûle en nos cœurs!
L'ardeur que nous donne
Le cor qui résonne
Jamais n'abandonne
Les braves piqueurs!
Courir dans la plaine
Le cerf hors d'haleine;
Chanter à voix pleine;
Toujours sans effroi.
Le soir au bois sombre,
Vider, sous son ombre,
Des coupes sans nombre,
C'est digne d'un roi!
Joho! tra la la!

II.

La nuit solitaire,
Qui couvra la terre,
Au sein du mystère
Fait tout oublier.
Guider la poursuite
Des chiens qu'on excite,
Traquer dans son gîte
Le noir sanglier;
Courir dans la plaine, etc., etc.

DIVERTISSEMENTS.

Après les divertissements, RÉCITATIF.

OTTOKAR, *se levant.*

« Faisons trêve au banquet! Au tir je vous invite.
Brave Kouno, votre gendre me plait.

KOUNO.

Votre Altesse est trop bonne!

(Il parle bas à Max.)

GASPARD, *à part.*

Où donc est la petite

Samiel! à moi!

(Il grimpe sur l'arbre.)

OTTOKAR, *à Max.*

Qu'un éclatant haut fai
Justifie en ce jour leur choix et mon bienfait!

KOUNO.

Prince, croyez qu'il le mérite!

MAX, *à part.*

Dieu! si ma main tremblait!

OTTOKAR!...

Je ne vois pas la fiancée?...

KOUNO.

Daignez permettre, monseigneur
Que l'épreuve sans elle ici soit commencée:
L'émotion redouble au moment du bonheur.

OTTOKAR.

Volontiers! (*bas*) Ah! sans doute
A pareil jour nos cœurs battaient aussi!

MAX, *à part.*

Ah! te voici

Instant que je redoute.

(Il tient une balle.)

O toi qui dans ma main pèse plus d'un quintal,
Plomb enchanté, ne me sois pas fatal!

(Il charge son fusil avec précipitation.)

OTTOKAR.

Jeune chasseur, sois prêt!

(Après avoir promené ses regards autour de lui et indiquant du doigt.)

Tiens! cet oiseau!.. qu'il tombe!!!

MAX, *armant son fusil.*

Cette colombe blanche? (*à part*) Oh! soutiens-moi,

OTTOKAR. [mon Dieu!

Allons! courage! (*Max met en joue*) fen!!

(Au moment où il va tirer, Agathe sort d'entre les arbres avec ses compagnes.)

AGATHE, *accourant.*

Arrête!.. c'est moi!.. la colombe!! »

(L'oiseau s'envole et gagne l'arbre où est monté Gaspard, qui en descend avec précipitation.—Max, le fusil tendu, suit l'oiseau en visant. Le coup part, la colombe s'envole.—Agathe et Gaspard rient et tombent. On accourt, on prend Agathe, on l'emporte à l'écart.)

FINAL.

ANNETTE, OTTOKAR, MAX, KOUNO *au fond.*

LE CHOEUR, *se tenant divisé par groupes et paraissant inquiet en contemplant Agathe et Gaspard.*

O terreur!

Il l'a frappée au cœur!

Qu'a donc Gaspard le chasseur?

De regarder nous avons peur!

Destin perfide

Horreur!

Le regard de larmes humide

Est glacé par la stupeur,

Sur ce front déjà livide.

C'est la mort et sa pâleur!

(On apporte Agathe sur le devant du théâtre, et on la pose sur un banc.)

AGATHE (*revenant peu à peu*).

Où suis-je!

Pourquoi souffrir ainsi?

ANNETTE.

Reviens à toi!

Sauvée! o Dieu soyez béni!

LE CHOEUR, MAX ET KOUNO.

Ah! quel heureux prodige

Vient nous la rendre ici!

O ciel élément, merci!

GASPARD (*se trainant*).

Ah! c'est la mort, oui.. je la voi!

Le ciel l'emporte, hélas! c'est fait de moi!

AGATHE (*se relevant*).

J'existe encore, l'effroi m'avait troublée,

Au jour enfin j'ouvre les yeux,

De ma douleur me voilà consolée

Et je respire l'air des cieux.

KOUNO.

Elle renalt.

MAX.

Elle est sauvée.

AGATHE.

O Max, je te revois!

MAX.

J'entends encor sa voix.

TOUS.

O ciel élément, merci!

(Samiel paraît près de Gaspard qui le voit seul.)

GASPARD.

Eh quoi! déjà Samiel ici!

Ta main de fer me brise,

Fils de l'enfer, ma haine te méprise!

Maudit! maudit le ciel!!

(Il expire, Samiel disparaît.)

LE CHOEUR.

Quoi! sa prière est le blasphème!...

KOUNO.

C'est bien la mort d'un scélérat!

Le ciel voulut qu'il expirât

Pour que l'Enfer s'en emparât

Chargé du poids de l'anathème!

CHOEUR.

Toujours ce fut un scélérat!

Et Dieu voulut qu'il expirât

Pour que l'Enfer s'en emparât

Chargé du poids de l'anathème,

C'est bien la mort d'un scélérat.

OTTOKAR.

Ah! que l'abîme l'engloutisse.

(Quelques chasseurs emportent le cadavre de Gaspard.)

Et toi, du sombre maléfice

Raconte-nous l'affreux secret,

Malheur à qui me tromperait!

MAX.

Oui, je mérite ma disgrâce!

Par ce damné je fus séduit,

De la vertu quittant la trace

Le désespoir m'avait conduit.

Ces balles,

Franchissant les ars,

Par des cabales

Sont l'œuvre des Enfers.

OTTOKAR.

Hors de ces lieux porte ton crime!

N'espère plus un chaste hymen.

Du ciel vengeur sois la victime;

Non, non, pour toi jamais sa main.

MAX.

Hélas! la crainte

Retient ma plainte;

Mon cœur pourtant
N'eut pas de vil penchant.
Ni félon, ni méchant,
Il faiblit un instant.

KOUNO.

A l'honneur seul toujours il fut constant.

AGATHE.

Lui, me quitter ! mon cœur se glace !

LES CHASSEURS.

Il est si brave et valeureux !

LES VILLAGEOIS et ANNETTE.

Il est si bon et généreux.

TOUS.

O monseigneur ! faites-lui grâce.

OTTOKAR.

Non, non ; il est indigne de pitié.

(*A Max.*) Que ton forfait soit expié :

Crains ma menace !

Ne reparais

Jamais !

(L'ermite. Il s'avance au milieu. Tout le monde s'incline respectueusement en lui faisant place. Le prince lui-même se découvre.)

L'ERMITE.

Quel jugement ! quel déshonneur !

Quel crime doit subir tant de rigueur !

OTTOKAR.

C'est vous ! c'est vous, saint homme !

Dont on renomme

La ferveur.

Salut à vous, ministre du Seigneur !

Jugez vous-même son erreur ;

Daignez prononcer la sentence,

Et j'y souscris d'avance.

L'ERMITE.

Un noble cœur peut aussi quelquefois

De la vertu trahir les lois :

Pourtant dans ta bonté j'espère :

Pour ses remords soit moi us sévère

A ma prière.

Grand prince, accorde-lui

L'épreuve d'une année entière.

OTTOKAR.

Cet ordre sera suivi,

C'est l'arrêt du ciel, mon père.

Eh bien !

Un an pour leur hymen !

TOUS, *excepté* L'ERMITE et OTTOKAR.

Vive le prince ! oui c'est le vœu de tous.

Saint homme, honneur à vous !

OTTOKAR, à *Max* :

De mon pardon sois digne un jour,
Garde les vœux d'un chaste amour.

ENSEMBLE.

MAX.

Mon cœur toujours sera fidèle
Aux saintes lois de mon devoir.

AGATHE.

Moment si doux ! bonté nouvelle !
A vous, seigneur, je dois l'espoir.

L'ERMITE ET OTTOKAR.

Où, Dieu lui-même se révèle
Dans la clémence du pouvoir.

ANNETTE.

Heureuse, enfin l'amour l'appelle ;
D'un tendre hymen garde l'espoir.

KOUNO, à *Max*.

De la vertu touchant modèle
Vois ton bonheur dans ton devoir.

L'ERMITE, *seul*.

Vous tous levez aux cieux,

Vos cœurs, vos yeux,

Dieu seul à l'innocence

Prête un secours pieux.

LE CHOEUR.

Vers l'Éternel que notre hymne s'élançe.

Le ciel généreux

Daigne entendre nos vœux.

ENSEMBLE.

AGATHE, MAX, ANNETTE, KOUNO, OTTOKAR,
L'ERMITE.

L'hymen et la vertu vont combier { notre } ivresse.
leur }

Sa foi, son amour

Sont à { lui } sans retour.
moi }

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

TOUS LES PERSONNAGES ET LE CHOEUR

Unissons nos chants d'allégresse !

Un jour le Seigneur

Bénira { mon } bonheur.
leur }

(Le rideau tombe.)



ACTE III, SCÈNE VI.

PIQUILLO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Par M. Alexandre Dumas,

MUSIQUE DE M. H. MONFOU,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 31 OCTOBRE 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIQUILLO	M. CHOLLET.
DON MENDOCE, sous le nom de don Diègue.	M. JANSSENNE.
DON FABRICE D'OLIVARÈS.	M. REVIAL.
DON PAEZ.	M. HENRI.
DON HENRIQUE.	M. PALIANTI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'ALCADE ZAMBULOS.	M. RICQUIER.
SILVIA.	M ^{lle} JENNY-COLON.
LEONOR, sœur de don Mendoce.	M ^{me} ROSSI.
UNE CAMÉRISTE.	M ^{lle} EUDOXIE.
SEIGNEURS ET DAMES, ALGUAZILS, DOMESTIQUES.	

La scène est, au premier acte, aux portes de Séville; aux second et troisième, à Séville. — Vers 1650.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site demi-solitaire d'un côté, une maison fermée et isolée. En face, dans un petit bois, une tente dressée pour un rendez-vous de chasse; de jeunes seigneurs et de jeunes femmes y sont réunis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR.

A table, à table, amis! le temps est précieux;
Au rendez-vous nos beautés sont fidèles;
Elles sont belles,
Point cruelles;

Les vins sont vieux,
Les mets délicieux.
En vain
Dans le lointain
Le cor résonne,
Nous n'attendons personne:
Malheur aux amans, aux buveurs attardés!
Pour eux les cœurs sont pris, et les flacons vidés.

PAEZ.

Mais où donc est la reine de la fête ?
Où donc cette beauté parfaite
Qui ne s'attaque pas au gibier des forêts,
Mais qui choisit nos cœurs pour le but de ses traits ?
Silvia soulève le rideau de la tente.

LE CHOEUR.

La voilà !

PAEZ.

Belle comme un rêve,
Elle vient charmer nos éanuis ;
C'est Phœbé qui se lève
Et va présider à nos nuits.

SILVIA.

Je ne suis point Phœbé, la déesse voilée
Qui verse à pleines mains les pavots du sommeil,
Et dont le char parcourt une route étoilée,
Qui se fond en azur aux rayons du soleil.

Je suis, au contraire,

Le doux rossignol

Dont l'aile légère

Va rasant le sol,

Et dont la voix tendre

Le soir fait entendre

Son brillant accord.

Nocturne merveille

Dont le chant s'éveille

Quand le bruit s'endort.

LE CHOEUR.

Ah ! c'est charmant !

C'est ravissant !

Qui peut se défendre

D'admirer sa voix ?

Ah ! c'est charmant !

C'est ravissant !

On croirait entendre

L'oiseau dans les bois.

SILVIA.

Je ne suis point non plus la sévère Diane,
Qui cache au fond des bois son orgueil inhumain,
Et qui, lorsqu'elle joue en une eau diaphane,
Punit de mort celui qui la surprend au bain.

Non, non, je suis celle

Dont l'ardent regard

Dans l'ombre étincelle

Ainsi qu'un poignard

Dont on sent la lame,

Dévorante flamme,

Jusqu'au cœur courir ;

Mais dont les mains sûres

Ne font des blessures

Que pour les guérir.

LE CHOEUR.

Ah ! c'est charmant !

C'est ravissant !

Qui peut se défendre

D'admirer sa voix ?

Ah ! c'est charmant !

C'est ravissant !

On croirait entendre

L'oiseau dans les bois.

PAEZ.

Amis, un verre encore, et regagnons la ville ;

Il se fait tard, la nuit s'épaissit dans les cieux :

Partons ; d'ici l'on aperçoit Séville,

Nous y retournerons au bruit des chants joyeux.

LE CHOEUR.

Encore un coup de ce vin vieux ;

Il faut boire à la plus jolie,

A son esprit plein de folie,

A l'amour qui luit dans ses yeux.

SILVIA.

Ah ! ma gaiété s'envole,

Les amours ont fui,

Je ne suis plus folle

Qu'aujourd'hui.

PAEZ.

Que peut le chagrin

Contre les chants, le plaisir et le vin ?

Et que peut la mélancolie

Quand on est aussi jolie ?

LE CHOEUR.

Que peut le chagrin

Contre les chants, le plaisir et le vin ?

Oui, la folie

Peut tout guérir,

Et tout s'oublie

Dans le plaisir.

SCENE II.

LES MÊMES, puis FABRICE, en dehors de
la tente.

PAEZ, qui depuis un instant suit des yeux
Fabrice. Silence, messieurs, silence.

SILVIA. Qu'y a-t-il, et que voyez-vous ?

PAEZ. Une ombre qui me fait l'effet
d'être au service d'un assez drôle de corps ;
venez voir plutôt.

HENRIQUE. Ah ! ah ! qui diable cela peut
il être ?

SILVIA. Mais il me semble qu'il n'y a
pas à chercher long-temps, et qu'à cette
heure de nuit il n'y a guère dehors que
les amans et les voleurs.

HENRIQUE, prenant son épée. Eh bien !
amant ou voleur, je saurai qui il est.

Il sort par l'ouverture du fond et va se placer
entre Fabrice et la maison.

PAEZ. Et moi aussi.

Il sort comme Henrique et se place derrière Fabrice.

FABRICE. Que me voulez-vous, mes-
sieurs, et qu'avons-nous à faire ensemble ?

HENRIQUE. Vrai Dieu ! si je ne me trompe
pas.... Qu'en dites-vous, Silvia... vous
qui savez votre Madrid sur le bout du
doigt ?

SILVIA. Je dis que, s'il est aussi aimable,
aussi beau et aussi noble que celui dont il
a emprunté la tournure, je l'embrasse.

Elle s'approche de Fabrice et lui fait sauter son
chapeau.

TOUS. Don Fabrice d'Olivarès !

SILVIA, lui faisant la révérence. Je vous
dois un baiser, monseigneur.

FABRICE. Allons, je vois bien que ce que
j'ai de mieux à faire, c'est de le prendre.

PAEZ. Tu n'es donc pas mort ?

FABRICE. Mais vous voyez...

HENRIQUE. Et ton coup d'épée, qu'en
as-tu fait ?

FABRICE. J'en ai guéri.

PAEZ. Et tu viens en chercher un autre
à Séville ?

FABRICE. Point, messieurs, je voyage pour affaires de famille.

SILVIA. Laissez donc : lorsqu'on se promène à cette heure et dans un endroit comme celui-ci, ce n'est pas sans mauvaise intention contre la bourse des passans ou la fille de son voisin.

PAEZ, *levant un coin du manteau de Fabrice*. Une mandoline !

SILVIA. Messieurs... il n'y a plus de doute, et voilà la preuve du crime.

FABRICE. Eh bien ! j'en conviens, messieurs, je suis amoureux.

SILVIA. Amoureux ! vous ! par quelle aventure ?

FABRICE. La voici en deux mots : je logeais en face d'une jeune dame des environs de Burgos, qui habitait Madrid avec une vieille tante. Quelque chose que j'aie pu faire, impossible de parvenir jusqu'à elles ; des duègnes muettes, des valets sourds, c'était à croire à la magie.

SILVIA. Pauvre marquis !

FABRICE. Cependant, comme depuis deux mois je suivais mon inconnue, au spectacle, à la promenade, à l'église, je commençai à m'apercevoir qu'elle m'avait remarqué.

HENRIQUE. Fat !

FABRICE. Non, sur ma parole. Alors je me décide à faire un pas de plus, je risque la sénéraide.

PAEZ. Comment ! au bout de deux mois, tu n'en étais encore que là !

SILVIA. Oh ! ne l'interrompez pas, messieurs ; à la manière dont la chose se prolonge, nous en avons pour quelque temps.

FABRICE. Au contraire, nous sommes arrivés. A peine étais-je installé sous les fenêtres de ma belle, qu'un homme, un esprit, un démon, arrive au grand galop de son cheval, saute à terre et tombe sur mes musiciens à grands coups de plat d'épée, ils se sauvent ; je jette mon manteau, je l'appelle à moi, nous croisons le fer, et, ma foi, à la troisième botte, il me donne ce charmant coup d'épée dont vous avez entendu parler.

HENRIQUE. Et comment appelles-tu ce cher gentilhomme ?

FABRICE. Est-ce que j'ai eu le temps de lui demander son nom ? Tu es adorable, toi ! il m'a passé son épée au travers du corps.... Je suis tombé à la renverse, et, retrouvé le lendemain matin à la même place, on m'a rapporté chez mon père, qui a été désespéré, non pas précisément à cause de moi, je crois, mais à cause de son nom dont je suis le seul soutien. Trois jours après, lorsque je repris connaissance,

j'ai su qu'en sa qualité de premier ministre, mon père poursuivait mon inconnu ; j'eus beau soutenir qu'il s'était battu en brave chevalier, en brave gentilhomme, et non en assassin, on n'a pas voulu m'entendre. Heureusement mon homme n'était plus à Madrid.

SILVIA. Il s'était donc sauvé ?

FABRICE. La même nuit... Mais le plus malheureux de tout cela, c'est qu'il avait emmené avec lui Léonor.

PAEZ. Ta belle ?

FABRICE. Pardieu, oui, ma belle.... Aussi il ne faut pas demander si je me suis dépêché de guérir ; la chose aux trois quarts faite, je me suis mis en route. Je suis parvenu à découvrir leurs traces, et tandis que mon père le fait chercher inutilement du côté de la Galice et des Algarves, je l'ai rejoint à Séville.

SILVIA. Et quand cela ?

FABRICE. Hier soir... Et vous voyez que je ne perds pas de temps, cette nuit je commençais ma ronde.

PAEZ. Comment, la dame de tes pensées... ?

FABRICE. Demeure là.

PAEZ. Dans cette maison ?

FABRICE. Dans cette maison.

PAEZ. Mais il n'y a dans cette maison que don Diégo !

SILVIA. Vous le connaissez ?

FABRICE. Oui, non, peut-être ; vous dites qu'il s'appelle don Diégo, une espèce de sage, de solitaire, d'anachorète, qui va toujours pensant, écrivant.

PAEZ. C'est cela même.

SILVIA. Et vous dites qu'il habite cette maison.

PAEZ. Sans doute avec Léonor sa femme.

SILVIA, *à part*. Il est marié !

FABRICE. Elle est mariée !...

PAEZ. Tout ce qu'il y a de plus mariée, cher ami.

FABRICE. Et comment sais-tu cela ?

PAEZ. La maison qu'ils habitent est à mon oncle.

SILVIA, *à part*. Plus de doute, c'est lui.

FABRICE. J'avais trois chances : ce pouvait être un amant... un tuteur ou un mari... Je tombe sur le mari.

PAEZ. Mais c'est de la bergerie toute pure... Un amant qui poursuit sa maîtresse deux mois, qui reçoit un coup d'épée pour elle, qui, à peine guéri, se remet en quête, et tout cela sans savoir si elle est fille ou femme....

SILVIA. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? n'a-

t-on pas vu de ces amours sympathiques, qu'un premier coup-d'œil allume dans deux cœurs? est-il besoin de se connaître pour se chercher? est-il nécessaire de se parler pour s'être dit : Je t'aime?

PAEZ. Courage, Fabrice, voilà du renfort qui t'arrive.

FABRICE. Mariée!...

PAEZ. Eh bien! il y a là dedans un bon côté, c'est que tu pourras l'enlever sans être soumis à la loi d'Alphonse le Chaste, qui veut que le ravisseur épouse.

FABRICE. Eh pardieu! je ne demanderais pas mieux si j'en étais le maître.

SILVIA, *qui a long-temps réfléchi*. Écoutez : que diriez-vous, Fabrice, si le mari n'était plus là pour garder sa femme?

FABRICE. Je dirais que c'est partie à moitié gagnée : sauriez-vous un moyen de l'éloigner?

SILVIA. Peut-être.

FABRICE. Et lequel?

SILVIA. Laissez-moi faire. Voulez-vous m'obéir ponctuellement?

FABRICE. Oh! tout ce que vous voudrez.

SILVIA. Eh bien! d'abord, faites-moi le plaisir de tout éteindre et de tout faire enlever, de manière à rendre ce bois à sa solitude habituelle.

HENRIQUE. Esclaves, vous entendez les ordres de la reine.

On éteint les lustres et l'on enlève la tente.

SILVIA. Maintenant, messieurs, l'épée à la main, et attaquez-moi.

FABRICE. Vous attaquer, pourquoi faire?

SILVIA. Pour me voler.

PAEZ. Pour vous voler? mais quel résultat?

SILVIA. Cela me regarde, je n'ai pas besoin de vous mettre dans ma confiance. Allons l'épée à la main, messeigneurs.

PAEZ, *lui prenant la taille*. Vous êtes charmante...

SILVIA. Mais allons donc... vous ne me volez pas... mes mains ne sont pas des bijoux... mes bras ne sont pas des colliers... Au voleur!...

TRIO.

SILVIA.

Aux voleurs! aux voleurs! aux voleurs!

MENDOCE, *ouvrant sa fenêtre*.

Ah secours quelqu'un appelle....

SILVIA, *bas*.

Fuyez, fuyez, messeigneurs.

MENDOCE.

C'est la voix d'une femme! oh! Dieu! courons vers elle.

SILVIA, *se voyant venir*.

Je m'évanouis! je me meurs!

Aux voleurs! aux voleurs! aux voleurs!

MENDOCE.

Mais où donc êtes-vous dans l'ombre?

SILVIA.

Par ici.

MENDOCE.

La nuit est si sombre...

SILVIA.

Seigneur, ayez pitié de moi.

MENDOCE.

Je suis homme d'honneur, fiez-vous à ma foi.

Souffrez que je vous soutienne

Encoie un pas.

SILVIA.

Oui, seigneur.

ENSEMBLE.

Sa main frémit dans la mienne.

SILVIA, *à part*.

Ciel! c'est lui-même! ô bonheur!

C'est bien lui, celui que j'aime,

Celui que j'aime sans espoir;

Mais déjà c'est un bien suprême

De lui parler et de le voir.

MENDOCE, *appelant dans la maison*.

Léonor! Léonor!

SILVIA.

Sa femme.

LÉONOR.

Deux valets portent des flambeaux.

Me voici!

MENDOCE.

C'est dona Léonor, madame,

Qui réclame

L'honneur de vous servir aussi.

SILVIA.

Ah! quelle espérance!

Rend la confiance

A mon cœur blessé!

Mais sa femme est belle,

Et s'il est fidèle,

Ah! voici par elle

Mon rêve effacé.

MENDOCE, *regardant Silvia*.

Quelle ressemblance!

Ah! d'une espérance

Mon cœur est bercé.

Je sens qu'auprès d'elle,

Si noble et si belle,

Mon esprit rappelle

Un rêve effacé.

LÉONOR.

Seule et sans défense,

Ah! quelle imprudence!

Mon cœur est glacé.

Ce qui renouvelle

Ma frayeur mortelle

Est déjà pour elle

Un rêve effacé.

SILVIA.

A vos soins je suis sensible;

Mais il est tard, je dois quitter ces lieux.

MENDOCE.

Hélas! quel charme invincible

Dans sa voix et dans ses yeux!

SILVIA.

La ville est là, bientôt je l'aurai regagnée.

LÉONOR.

Eh quoi! vous exposer à des dangers nouveaux?

MENDOCE.

Vous serez accompagnée

(*À Pères.*)

Par Pères et par moi. Prépare les flambeaux.

LÉONOR.

Arrêtez : les bandits rôdent encor dans l'ombre.

MENDOCE.

Mais nous la défendrons.

LÉONOR.

Mais ils seront en nombre.

MENDOCE.

Prenez mon bras, madame, il n'y faut pas songer ;
Près de vous c'est mon cœur qui risque, et non ma vie.

SILVIA.

Il vaudrait mieux prévenir tout danger.

Pour moins exciter leur envie,
Permettez, seigneur cavalier,
Permettez que je vous confie
Ces bracelets et ce collier.

MENDOCE.

Mais où faudra-t-il vous les rendre ?

SILVIA.

Seigneur, j'enverrai les reprendre.

ENSEMBLE.

MENDOCE et SILVIA.

De la revoir
Quel doux espoir !
Je sens que je l'aime,
Et ce stratagème
Me donne l'espoir
De la revoir.
De le revoir
Quel doux espoir !
Ah ! déjà je l'aime,
Et c'est pour moi-même
Un doux espoir
De le revoir.

*Dona Léonor rentre, Silvia s'éloigne donnant le
bras à don Mendoce, précédés par Perès qui
porte un flambeau.*

OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO

SCÈNE III.

PIQUILLO, seul.

Il descend doucement et avec précaution d'un arbre.

Ouais ! il se passe de singulières choses ici ; et il me semble qu'on chasse sur mes terres. Fi ! les maladroits, qui font crier les femmes en les volant !... Ah ! Piquillo, Piquillo, tant que l'université de Madrid ne t'aura pas confié une chaire d'enseignement public, le grand art du vol restera dans son enfance... Enfin tout le monde est parti... Ces diables de chasseurs qui étaient venus poser leur tente justement au pied de l'arbre où je m'étais niché pour échapper à ce damné d'alcade, qui, je ne sais pas pour quoi, a la rage de vouloir me prendre !... il paraît que je lui aurai été recommandé par la police de Madrid. Du reste, ma faction n'a pas été perdue, puisque j'ai été témoin d'un certain dépôt de bijoux qui si j'en crois la lumière, que j'ai vue tout-à-l'heure à travers cette fenêtre, doivent être dans cette chambre... Je voudrais bien savoir quelle est la dame à qui ils appartiennent, je me ferais présenter chez elle ; ce doit être une charmante connaissance à faire ; malheureusement elle n'a pas dit son adresse, et je n'ai pas vu son visage ; enfin il faut bien se contenter de ce que la Providence nous envoie. (*Hautant la mandoline de Fabrice qui a été oubliée au pied d'un arbre.*) Au reste, ces bijoux tomberont à merveille pour m'ouvrir la porte de cer-

tain boudoir.... Piquillo, mon ami, c'est une grande faute d'être amoureux quand on veut faire fortune... enfin il faut bien que les mains fassent quelque chose pour le cœur... (*Il s'assied.*) Une mandoline... et fort belle, ma foi, mais une mandoline trouvée, si... c'est humiliant. Examinons d'abord les localités... personne par ici, silence parfait par là... Voyons... dans tous les pays du monde, il y a trois moyens de pénétrer dans les maisons : la porte, chemin du mari ; la fenêtre, chemin de l'amant ; la cheminée, chemin du ramoneur... la porte est close... la fenêtre grillée, reste la cheminée... Allons donc ! et mon pourpoint... un pourpoint du meilleur tailleur de Madrid, qui a fait l'admiration, par sa couleur et par sa coupe, de tout ce que le Prado a d'élégans et de coquettes !... Ceci est bon pour les moyens extrêmes et lorsqu'il n'en reste pas d'autres... Voyons... (*Il frappe le mur avec le poing.*) Vrai Dieu ! on bâtit merveilleusement à Séville, et je suis tenté de croire que les voleurs font une remise aux maçons... Si celui qui a bâti cette maison-là pouvait être nommé architecte des prisons du royaume, ce serait un brevet bien placé, et qui me donnerait une grande tranquillité sur mon avenir... Allons, à l'œuvre.

Amis, de l'architecture
Venez prendre une leçon
Dans cette ouverture
De ma façon.

La fenêtre où je m'applique
N'est mauresque ni gothique,
Et cependant je me pique
Que c'est un travail fort beau ;
Et quand l'art où je suis maître
Plus tard fleurira peut-être,
On l'appellera fenêtre,
Fenêtre à la Piquillo.

Ah ! quel homme habile !
Quelle main subtile
Fit un coup si beau !
C'est un grand maître,
Ce ne peut-être
Que Piquillo !
Bravo,
Piquillo !

On entend la marche de la ronde de nuit.

LA RONDE CHANTE.

Amis, marchons ensemble ;
Il faut veiller sans bruit
Au soin qui nous rassemble
Dans l'ombre de la nuit.

PIQUILLO.

Alerte ! prenons garde !
Du bruit,
Chut ! on vient ; c'est la garde
De nuit.
Vite, changeons de face
Gaîment,
Et que le voleur fasse
L'amant.

*Il prend la mandoline et prélude. L'alcade, qui
s'est approché avec défiance, recule.*

Cette aventure
A triste augure
Pour nous,
Nos cœurs s'émeuvent,
Quand sur nous pleuvent
Les coups !

*Mendoce s'ouvre un passage, et rentre chez lui
en fermant la porte avec colère. En ce moment
Piquillo paraît sur le balcon.*

PIQUILLO.

Stt ! stt !

L'ALCADE.

Eh ! mais c'est l'homme à la sérénade.

PIQUILLO.

Seigneur alcade,
A descendre aidez-moi.

L'ALCADE, à ses gens.

Voyons, le plus grand... toi !
Fais-lui la courte échelle.

Et de sa belle
Sauvons l'honneur.

Piquillo descend sur le dos de l'alguazil.

L'ALCADE, sur le devant.

Fermons les yeux, l'amant s'enfuit comme un voleur.

Pauvre garçon ! sur mon ame ,

Pour lui la dame

Doit avoir eu grand' peur !

*Piquillo s'enfuit après avoir remercié par un
signe.*

MENDOCE, sortant brusquement.

Seigneur alcade, arrêtez !

Faites courir de tous côtés :

On a volé chez moi, la muraille est percée ;

Une armoire est forcée ;

Où, sur ma foi !

L'on a volé chez moi.

L'ALCADE.

Grand Dieu ! quel soupçon !

Un vol dans la maison !

D'honneur, le trait est rare !

Quoi ! l'homme à la guitare

N'était qu'un fripon !

Ah ! quelle trahison !

*Ici l'on aperçoit l'ouverture, la maison étant
éclairée à l'intérieur.*

L'ALCADE, continuant.

Dans cette ouverture
D'étrange figure,
Et qui, je vous jure,
En architecture
Est un beau morceau,
Je crois reconnaître
La main d'un grand maître,
Et ce ne peut être
Que Piquillo !

TOUS.

Oui, c'est Piquillo.

ENSEMBLE.

MENDOCE et L'ALCADE.

Tant d'audace m'étonne,
J'en reste confondu.

LÉONOR.

Ah ! la force abandonne
Mon esprit éperdu !

LE CHOEUR.

Ah ! l'aventure est bonne !
Il reste confondu.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Poursuivons le coupable
Qui devant nous s'enfuit
La nuit.

Notre bras redoutable
Sans relâche et sans bruit
Le suit.

Ils allument des flambeaux.

Allons, courage !
Baissons la voix ;
Qu'on se partage
Et qu'on cerne à la fois
Le bois.

Poursuivons le coupable, etc.

ACTE DEUXIÈME.

L'appartement de Silvia.

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVIA, les FEMMES.

CHOEUR.

Ici l'on passe
Des jours enchantés !
L'ennui s'efface
Aux cœurs attristés,
Comme la trace
Des flots agités.
Heure qui vole

Et qu'il faut saisir !
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir !
Ici l'on passe, etc.

SILVIA.

Non, non, je ne veux plus de ces pensers frivoles,
Enfans capricieux d'un sentiment moqueur,
Non, je ne dirai plus de ces tendres paroles
Dont la source n'est pas au cœur.

Elle renvoie ses femmes.

un ange qui venait me chercher pour me conduire à Dieu... Je tendis les bras je voulus me soulever, la force me manqua, je m'évanouis une seconde fois, et lorsque je repris mes sens... elle n'était plus près de moi... Je demandai ce qui m'était arrivé et comment je me trouvais là... et l'on ne put rien me dire, si ce n'est...

SILVIA. Que cette femme vous avait rencontré mourant sur la route, vous avait recueilli dans sa voiture, et conduit, évanoui toujours, jusqu'à Tudela; que là, pendant deux jours et deux nuits, elle avait attendu votre retour à la vie... puis, que vous sachant enfin hors de danger, elle était partie sans dire son nom...

MENDOCE. C'était donc vous... vous, madame?... Oh! oui, oui, mon cœur vous avait reconnue avant mes yeux : ce n'était pas hier la première fois que vous m'apparaissez, et que cette voix si douce me fit frissonner jusqu'au fond du cœur!

SILVIA. Pardon, seigneur Mendoce; mais parmi tous les souvenirs qui vous reviennent, il y en a un que vous paraissez oublier, et qu'il est de mon devoir de vous rappeler, je pense?

MENDOCE. Et lequel?

SILVIA. Celui de votre femme.

MENDOCE. Léonor?

SILVIA. Oui; elle est cependant assez belle pour ne pas mériter cette injure.

MENDOCE. Oh! si vous saviez...

SILVIA. Quoi?

MENDOCE. Si je pouvais vous dire...

SILVIA. Parlez...

MENDOCE. Mais non, non... impossible.

SILVIA. Je n'insiste pas, seigneur Mendoce... vos secrets sont à vous.

MENDOCE. Non; mes secrets sont à l'exil. Mais vous, madame, vous n'êtes pas proscrire, forcée de vous cacher, de changer de nom... vous n'avez aucun motif de ne pas me dire qui vous êtes...

SILVIA. Aucun... car ma vie est beaucoup moins mystérieuse que la vôtre. Veuve à vingt-deux ans...

MENDOCE, à part. Veuve!

SILVIA. Maîtresse de ma fortune...

MENDOCE. Oh! que m'importe cela?

SILVIA. Douée, à ce que l'on dit, de quelques agrémens...

MENDOCE. Charmante!

SILVIA. Romanesque à l'excès, folle des modes nouvelles, coquette, vaine, insoucieuse... n'ayant jamais aimé, ne voulant aimer jamais... vous ayant retrouvé par hasard, et ne voulant pas vous revoir pour raison...

MENDOCE. O madame...

LA CAMÉRIÈRE. Senora...

SILVIA. Eh bien! qu'y a-t-il?

LA CAMÉRIÈRE. Un grand seigneur qui arrive en litière.

SILVIA. Je n'y suis pas.

MENDOCE. Oh! vous consentez pour moi...

SILVIA. Point du tout, monsieur, je n'y suis pas plus pour vous que pour les autres, je n'y suis pour personne; je déteste le monde et je m'enferme chez moi pour faire de la misanthropie à mon aise.

Elle sort et ferme la porte.

~~~~~

#### SCENE IV.

MENDOCE, seul.

Elle m'aime... et ce dépit n'est rien autre chose que la jalousie... Oh! si j'avais pu tout lui dire... mais non, cela était impossible... Un mot imprudent suffirait pour nous faire découvrir... Oh! le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je pourrai.... Mais si je lui écrivais... Oui, c'est le seul moyen... Eh quoi! on entre malgré l'ordre donné... Quelle insolence!

~~~~~

SCENE V.

MENDOCE, PIQUILLO, en grand seigneur, dans une chaise à porteurs, UNE CAMÉRIÈRE, VALETS, PORTEURS.

CHOEUR.

Honneur
Au noble seigneur
Qui de ses richesses
Fait si bien largesses!

Honneur
Au noble seigneur,
Honneur, honneur, honneur!

PIQUILLO.

Silence, marands, silence!
C'est trop vous étonner de la magnificence
D'un homme de ma qualité!
Ma bourse est pleine en vérité,
Mais aussi ma canne est bonne,
Et je frappe comme je donne,
Avec libéralité!

CHOEUR.

Honneur, etc.

LA CAMÉRIÈRE. Mais, monseigneur, je vous ai dit que ma maîtresse ne voulait recevoir personne.

PIQUILLO. Eh bien! tu t'es trompée, ma charmante, puisqu'elle a reçu monsieur... Dites-lui que c'est le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Riolles... Allez... (Tout le monde sort. Apercevant Mendoce.) Oh! oh! seigneur cavalier, il paraît que nous admirons tous deux le

même objet, et que nous pourrions bien avoir quelque démêlé sur la question de préséance.

MENDOCE. Vous vous trompez, monsieur, je connais à peine la signora Silvia, et vos droits sont probablement moins nouveaux et mieux assurés que les miens...

PIQUILLO. Ne parlons pas de mes droits; les vôtres en ce moment sont de toute évidence; vous êtes ici le premier.

MENDOCE. Mais je quitte la place... je me retire, monsieur!

PIQUILLO. Je ne demandais que mon tour, et vous me cédez le vôtre. C'est d'un admirateur bien froid, ou d'un visiteur bien timide; dois-je en remercier votre indifférence ou votre courtoisie?...

MENDOCE. Seigneur cavalier, je ne sais pas de quelle province vous êtes; mais il perce dans vos manières une certaine légèreté qui m'étonne beaucoup ici... Nous autres Castillans, nous avons l'habitude de ne pas laisser passer une parole hasardée sur une personne que nous estimons assez pour qu'on nous rencontre chez elle!

PIQUILLO, *s'ajustant devant une glace.* Ah! vous êtes de Madrid... j'en arrive... Il venait de s'y passer de très-grands événemens à l'époque de mon départ...

MENDOCE. De très-grands événemens. (*A part.*) Mon affaire, sans doute, avec don Fabrice.

PIQUILLO. D'abord on commençait à porter le haut-de-chausses lâche et flotant comme le mien, au lieu de le boutonner au genou, comme l'est encore le vôtre; ensuite la comtesse de Villafior avait pris pour amant le taureador Nunez, ce qui faisait grandement erier les actrices du Théâtre Royal... Enfin la belle des belles, le diamant de l'Espagne, l'étoile de Vénus, la déesse de céans, la belle Silvia s'était échappée de Madrid sans dire à personne où elle allait... Si bien que le lendemain de ce départ, nous avons trouvé clos son salon, qui était ouvert à la plus élégante compagnie de Madrid, ce qui a manqué de faire grande émeute dans la ville...

MENDOCE. Il suffit, monsieur!.. Seriez-vous assez bon pour me rendre un service?...

PIQUILLO. Avec plaisir, mon jeune seigneur...

MENDOCE. C'est de remettre de ma part à la signora Silvia ce collier que je comptais lui donner moi-même... et de lui dire qu'elle ne me verra de sa vie...

PIQUILLO. Comment!... vous me confiez ce collier, à moi!... vraiment...

MENDOCE. N'êtes-vous pas gentilhomme? n'êtes-vous pas des amis de la senora?...

PIQUILLO. Sans doute... Mais c'est qu'il est magnifique... des diamans de la plus belle eau; il vaut dix mille piastres comme un maravédis... Où diable avez-vous volé cela?

MENDOCE. Monsieur!...

PIQUILLO. Pardon! pardon! c'est un mot sans conséquence, qui m'échappe quelquefois, une manière de parler qui m'est familière. Et vous me laissez ce collier?

MENDOCE. A moins que vous ne refusiez de vous charger de ma commission...

PIQUILLO. Point du tout; je l'accepte, au contraire, avec grand plaisir... Mais de quelle part le lui remettrai-je?

MENDOCE. De la part de don Diègue!

PIQUILLO, *bas.* Tiens! c'est notre homme! (*Haut.*) Et vous ne reverrez jamais la signora?

MENDOCE. Je quitte Séville aujourd'hui.

PIQUILLO, *bas.* Diable! voilà qui est bon à savoir. (*Haut.*) Vous quittez Séville aujourd'hui?

MENDOCE. Je l'ai juré...

PIQUILLO. Serment d'amant!

MENDOCE. Serment de gentilhomme!
Il sort.

OOO OOO

SCENE VI.

PIQUILLO *seul.*

Diable, diable! il n'y a pas une minute à perdre alors.... et il faut écrire ce détail à don Fabrice... Une plume, de l'encre... bon, voilà... (*Écrivant.*) « Monseigneur, le seigneur don Diègue quitte Séville aujourd'hui... L'enlèvement qui devait avoir lieu cette nuit sera donc avancé, si tel est votre bon plaisir. Envoyez nos hommes sur la route de Burgos, dans une heure je les rejoins... (*Il sonne; un valet entre.*) Portez cette lettre à don Fabrice d'Olivarès, mon ami, arrivé depuis trois jours de Madrid, et logé mt rue de l'Alcazar, hôtel du Soleil. . Allez, voilà pour vous. (*Il met le collier dans sa poche.*) Allons, Piquillo, mon ami, si la chance continue, tu pourras te retirer des affaires avec une fortune de prince, et, en attendant, essayer de tous les plaisirs d'un grand seigneur, comme tu l'as fait, Dieu merci, jusqu'à présent...

AIR :

Moi, pauvre enfant de rien, moi, pauvre Piquillo,
J'ai, grâce à mon adresse,
J'ai bien plus de richesse
Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
Fiancé d'une altesse.

Car, lorsque j'aperçois riche d'un beau bijou
 Quelque fils de famille,
 Collier ou chaîne d'or, je suis sûr qu'à mon cou
 Le soir le bijou brille.
 Moi, pauvre enfant, etc.

Et, lorsque je désire un plus riche trésor,
 Beauté demi-farouche,
 J'ai, pour prix de ma chaîne ou de mon collier d'or,
 Un baiser de sa bouche.

Voilà, voilà comment, moi, pauvre Piquillo,
 J'ai, grâce à mon adresse,
 J'ai bien plus de richesse
 Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
 Fiancé d'une altesse.

Eh! oui, messieurs, enfant de rien, enfant perdu, enfant de grand seigneur peut-être... enfant de prince, enfant de roi, qui sait? mais, à coup sûr, enfant de gentilhomme... cela se voit tout de suite aux mains... mains qui savent prendre et qui savent donner... Sont-ce là des mains de roture, qui ne savent que mendier et retenir?... (*Se mirant à la toilette de Silvia.*) Messieurs, messieurs, ai-je volé mon titre et mes bijoux de famille, et mes habits de grandesse et ma bonne mine de seigneur? Ne suis-je pas le noble hidalgo y Fuentes y Badajos y Rioles?... Hein! je crois qu'il y a ici un certain Piquillo qui fait le plaisant et qui me raille: ce Piquillo, c'est un faquin, c'est mon valet, mon intendant, mon majordome, homme intègre d'ailleurs, qui prend soin de mon revenu et de mon patrimoine, que Dieu a dispersés dans les mains de la société. Il est utile, ce Piquillo; c'est lui qui remplit la bourse et moi qui la vide... cependant je le chasserai s'il fait l'insolent. Mais cette beauté se fait bien attendre, et me prend pour quelque autre. Holà, valets... venez à moi, et me procurez au plus vite un supplément de coussins pour établir ma jambe droite et n'en pas froisser les dentelles.

On apporte un coussin.

SCÈNE VII.

PIQUILLO, *assis*, SILVIA *entrant*, *fait signe aux valets de sortir*; Piquillo se lève.

SILVIA. Ne vous dérangez pas, monseigneur; je suis contente que vous preniez chez moi les aises qui conviennent à un homme de votre rang.

PIQUILLO. Ah! fussé-je sur un trône, madame, ma place est à vos pieds, du moment où je vous vois paraître.

SILVIA. Je n'oserais y tenir long-temps

une personne de si grande condition... Et cependant je ne sais encore de quel titre vous saluer; vos traits me sont inconnus et vous n'êtes assurément pas de Madrid.

PIQUILLO. Je suis don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Rioles, troisième fils du vice-roi du Mexique, et je viens simplement prendre l'air de la cour d'Espagne et lui donner un peu du ton de la nôtre, si vos seigneurs sont gens de goût... Avez-vous vu mes équipages?

SILVIA. Ils faisaient si grand bruit, que j'ai bien été forcée de regarder par la fenêtre.

PIQUILLO. C'était par mon ordre et pour vous faire honneur...

SILVIA, *à part*. Allons, c'est un original... (*Haut.*) Sont-ce là, seigneur don Alphonse, les dernières modes que l'on portait à Mexico?

PIQUILLO. Et les premières, je l'espère, que l'on portera à Madrid.... Nous ne suivons pas vos modes, nous les devançons. Mais parlons de vous, mon bel astre d'Europe, ma belle étoile d'Orient! Savez-vous que vous me faites marcher au rebours de mes aïeux? ils sont allés chercher un trésor d'Espagne en Amérique; moi, j'en viens découvrir un d'Amérique en Espagne...

SILVIA. Oh! que voilà une déclaration d'un goût supérieur et bien appropriée au sujet! cela me donne une grande idée de l'esprit qu'on a dans le Nouveau-Monde.

PIQUILLO, *lui montrant le pommeau de son épée*. Que pensez-vous de ce brillant?...

SILVIA. Qu'il est de grand prix, s'il est de bon aloi.

PIQUILLO. Fi! mon père en met de pareils aux gourmettes de ses chevaux, et je ne le porte que pour ne pas humilier les gentilshommes de ce pays... Et maintenant, ma divinité, maintenant que vous connaissez votre adorateur, permettez-lui de se déclarer l'humble soupirant de vos charmes, et de changer tous ses nœuds de ruban pour les porter de la couleur des vôtres.

SILVIA, *à part*. J'étais dans l'erreur, c'est un fat... (*Haut.*) Mais il n'y a qu'un inconvénient à cela, c'est que j'en porte tous les jours de différente couleur.

PIQUILLO. Je prendrai tous les soirs votre fantaisie du lendemain...

SILVIA. Prenez garde, je change aussi de soupirans tous les matins.

PIQUILLO. Que ce soit donc mon tour, si j'ai eu le bonheur d'arriver le premier.

SILVIA. Hélas ! non, seigneur Oliferno, il y avait quelqu'un inscrit avant vous.

PIQUILLO. Pour long-temps ?

SILVIA. Pour toujours.

PIQUILLO. Un caprice ?

SILVIA. Un amour.

PIQUILLO. Oh ! du sentiment ?

SILVIA. Mieux encore, de la passion.

PIQUILLO. Ainsi rien à espérer ?...

SILVIA. Pas la moindre chose.

PIQUILLO. Oh ! tout au moins je vous requiers, au nom des muses et des sirènes, de me faire entendre quelques sons de cette voix délicieuse dont l'Espagne dit des merveilles, et que mon pays envie à l'Espagne.

SILVIA. Veuillez m'excuser, je ne suis pas en voix.

PIQUILLO. N'est-ce que cela ? nous avons remède à la chose.

SILVIA. Êtes-vous médecin ?

PIQUILLO. Je suis enchanteur.

SILVIA. Et vous avez des recettes ?

PIQUILLO. J'ai des talismans.

SILVIA. Je serais curieuse d'en faire l'essai

PIQUILLO. Rien de plus facile... détournez la tête et tendez le bras... Là... (*Il lui met un bracelet.*) Vous n'aurez pas plus tôt regardé ce bracelet que la voix vous reviendra...

SILVIA. Ce bracelet... (*Elle regarde.*) Que vois-je ?

PIQUILLO. Eh bien ! n'éprouvez-vous pas du mieux ?

SILVIA. Oui, oui, déjà... (*A part.* Mais sans aucun doute... c'est le mien... Comment les bijoux que l'on m'a volés hier se trouvent-ils entre les mains de ce seigneur ?

PIQUILLO. Essayons-nous de filer un son ?

SILVIA, à part. Voyons jusqu'où cela ira... (*Elle chante.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Elle tousse.*) Il y a encore quelque chose

PIQUILLO. Diable !...

SILVIA. Pour que la cure soit complète, je crois qu'il faudrait...

PIQUILLO. Que faudrait-il, mon enchantresse ?

SILVIA. Il faudrait la paire... l'avez-vous

PIQUILLO. Sans doute...

SILVIA. Voilà de merveilleux bijoux !.. Viennent-ils du Mexique

PIQUILLO. Je les y ai fait fabriquer à votre intention.

SILVIA. Vous même ?

PIQUILLO. Moi-même.

SILVIA, à part. Je m'étais trompée, ce n'était ni un original ni un fat... c'est un fripon.

PIQUILLO. Eh bien ! cette voix...

SILVIA, tendant l'autre bras. Je vous ai dit ce qu'il manquait pour qu'elle revînt...

PIQUILLO. Oh ! ne soyons pas trop prodigue ; quand vous aurez chanté.

SILVIA. Allons, soit pour la ballade... (*Appelant.*) Paquita !

PIQUILLO. Que voulez-vous, madame ?

SILVIA. Ma guitare. (*A Paquita.*) Prévenez l'alcade, et qu'il vienne à l'instant même.

PAQUITA. Ici ?...

SILVIA. Ici... allez...

PIQUILLO. Permettez-vous que je vous accompagne ?

SILVIA. Volontiers. La ballade que je vais vous chanter est intitulée : *La femme du bandit.*

PIQUILLO. Ah ! je la connais !...

SILVIA.

Au pays d'Espagne
Une voix gémit ;
C'est dans la montagne
La triste compagne
D'un pauvre bandit :
« Ah ! pour ce qu'on aime
» Toujours s'affliger,
» Et sur son cœur même
» Craindre le danger !
» Reviens, Peblo,
» Reviens, Peblo. »

Une voix répond... N'est-ce que l'écho ?

Folle,

Que désole

Un danger lointain,
Ta crainte frivole
Passera demain.
Sois fidèle et forte ;
Ce soir je t'apporte
Ta part du butin ;
Tu pourras te faire
Avec ce trésor
Des colliers de verre,
Des aiguilles d'or.

Au pied des montagnes
Une femme en pleurs,
Le soir aux campagnes,
Loin de ses compagnes,
Redit ses douleurs.
Elle écoute, appelle ;
Mais rien ne redit
A son cœur fidèle
Le chant du bandit :
Bien ne redit
Ce chant lointain,
Ce chant du matin.

ENSEMBLE.

Folle

Que désole

Un danger lointain,
Ta crainte frivole
Passera demain ;
Sois fidèle et forte,
Ce soir je t'apporte
Ta part du butin.
Tu pourras te faire
Avec ce trésor
Des colliers de verre,
Des aiguilles d'or.

Alcade entre avec ses alguazils et les gens de Silvia.

SCENE VIII.

SILVIA, PIQUILLO, L'ALCADE, AL-GUAZILS, GENS DE SILVIA.

PIQUILLO. Bravo! bravo! délicieusement chanté... Eh bien! est-ce que vous ne finissez pas la ballade?

SILVIA. A quoi bon?... vous savez ce qui est arrivé au bandit?

PIQUILLO. Il est mort?

SILVIA. Non, il est pris!... (*A l'alcade.*) Soyez le bien venu, monsieur l'alcade.

PIQUILLO. Ah! pauvre moi!...

L'ALCADE. Vous m'avez fait demander, madame?

SILVIA. Oui, monsieur l'alcade; je désirerais vous présenter le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y....

PIQUILLO. Y Riales.

L'ALCADE, *s'inclinant*. Monsieur!

SILVIA. Deuxième ou troisième fils...

PIQUILLO. Précisément.

SILVIA. Du vice-roi du Mexique.

L'ALCADE. Monseigneur!

SILVIA. A qui son auguste père a fait don, pour ses menus plaisirs, des mines de diamans de Guadalajara.

L'ALCADE. Votre altesse!... Saluez, messieurs, saluez...

SILVIA. Et qui, pour ma bonne fortune, a découvert le coquin qui avait volé les bijoux que j'avais déposés hier soir chez don Diègue.

L'ALCADE. Voyez-vous!...

PIQUILLO. Hein! comme cela se rencontre!

SILVIA. De sorte que le seigneur Oliferno lui a repris les bijoux.

L'ALCADE. A-t-il fait résistance?

PIQUILLO. Hein! il en avait bonne envie.

SILVIA. Mais il a compris qu'il avait affaire à plus fort et plus habile que lui... N'est-ce pas?

PIQUILLO. Sans doute.

SILVIA. De sorte qu'il vous a remis....

PIQUILLO. Ce bracelet.

SILVIA. Il devait avoir aussi sur lui un collier?

PIQUILLO. Un collier... Non, je ne crois pas...

SILVIA. Oh! rappelez-vous bien...

PIQUILLO. Oui... oui, en effet... mais... oh! j'oubliais... Voilà, madame, voilà.

Il lui donne le collier de don Diègue.

SILVIA. Pardon, pardon... ce n'est pas celui-ci... celui-ci... Mais celui-ci, si je ne me trompe, appartient à don Diègue.

PIQUILLO. C'est possible.

L'ALCADE. Mais ce coquin-là avait donc la passion des bijoux?

PIQUILLO. Il a le faible de les aimer beaucoup, monsieur l'alcade.... il les adore...

SILVIA. Mais enfin, quand il se trouve entre sa sûreté et son amour pour eux....

PIQUILLO. Vous voyez qu'il s'en sépare.

SILVIA. Difficilement... car il paraît que mon collier... Vous avez eu grande peine à le tirer de ses mains?

PIQUILLO. Madame, il m'a avoué une chose qui m'a touché profondément: c'est qu'amoureux d'une belle dame, chez laquelle il ne pouvait se présenter avec le costume simple qu'il porte d'habitude, il avait, il faut le dire, troqué le malheureux collier contre un accoutrement de meilleur goût et de la dernière mode, dans le genre de celui-ci... Alors j'ai pensé... j'ai cru... j'ai espéré... que vous seriez assez bonne pour ne pas exiger...

SILVIA. Oh! certes!

L'ALCADE. Et quel est le nom de ce drôle?

PIQUILLO. Il a préféré ne pas me le dire.

SILVIA. Oh! mais vous l'avez deviné...

Ne serait-ce pas un certain Piquillo?

PIQUILLO. Oui... oui, je crois... en effet c'était Piquillo.

L'ALCADE. Je ne m'étais donc pas trompé?

PIQUILLO. Vous le connaissez, monsieur l'alcade?

L'ALCADE. De réputation, le drôle... J'ai dans ma poche certains papiers qui le concernent.

PIQUILLO. Son signalement peut-être?

L'ALCADE. Hélas! non...

PIQUILLO, *à part*. Ouf... je respire...

L'ALCADE. Mais, puisque vous avez eu affaire à lui, soyez assez bon pour me donner vous-même son signalement.

PIQUILLO. C'est difficile... je ne l'ai vu que de nuit... de sorte que je ne me rappelle plus bien.

SILVIA. Je vous aiderai, seigneur don Oliferno.

PIQUILLO. Merci, c'est inutile... la mémoire me revient.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

L'ALCADE, *écrivain*.

Puisque vous voulez bien éclairer la justice, Je vous écoute. Commençons.

PIQUILLO, *à part*.

Comment détourner les soupçons?

(*Haut*)

Permettez que je réfléchisse.

L'ALCADE.

D'abord

Quel est son port,

Son air....

PIQUILLO.
Son air?.....
L'ALCADE.
Oui, son abord,
Son apparence.
PIQUILLO.
Fort bien, fort bien ; il a, d'honneur,
L'air distingué...
SILVIA.
L'air d'un seigneur ;
On dit qu'il prend le ton d'un homme d'importance.
PIQUILLO, à part.
On veut m'embarrasser, je pense.
SILVIA.
On dit qu'il prend le ton d'un grand seigneur.
L'ALCADE.
Permettez que je m'informe
De sa taille.
SILVIA.
L'on m'a dit qu'il était
Mince et fluet.
PIQUILLO.
Quelle erreur!... c'est un homme énorme,
Et quand on le pendra
La corde cassera.
L'ALCADE.
Écrivons... Un homme énorme ;
Je vous crois... un tel bandit
Ne pouvait être petit.
Sans doute même il est difforme.
PIQUILLO.
Oh ! non pas, c'est un homme énorme,
Mais d'un port très-majestueux.
L'ALCADE.
Très-majestueux.
PIQUILLO, à part.
Ah ! si fort que je dissimule,
Vraiment je me ferais scrupule
De trop enlaidir le tableau.
Ne jetons pas de ridicule
Sur le beau nom de Piquillo.
L'ALCADE.
Sa figure ?
SILVIA.
On la dit ordinaire,
Très-ordinaire.
PIQUILLO.
Non, elle est fort bien, au contraire.
L'ALCADE.
Son front ?
PIQUILLO.
Très-grand.
L'ALCADE.
Ses yeux ?
PIQUILLO.
Très-bleus.
Nez retroussé, bouche agréable.
L'ALCADE.
Et ses cheveux ?
PIQUILLO.
Ah ! ses cheveux....
SILVIA.
On les dit noirs.
PIQUILLO.
Noirs ? oh ! non ! (*A part.*) Diable !
Les miens le sont...
(*Haut.*)
Ses cheveux... roux !
SILVIA.
Que dites-vous ?
Le portrait n'est pas aimable ;
Ce Piquillo doit être affreux.

PIQUILLO.
Mettez plutôt... d'un blond douteux.
L'ALCADE.
Il suffit... d'un blond douteux.
PIQUILLO.
Attendez, il faut qu'on sache
La couleur de sa moustache :
Elle est noire comme l'enfer.
L'ALCADE.
Comme l'enfer !
SILVIA.
Le signalement n'est pas clair ;
Cheveux roux, moustache noire,
Des yeux bleus !
S'il faut vous croire,
Ce doit être un homme affreux.
PIQUILLO.
Non, madame,
Il est fort bien, sur mon ame,
Et j'en dois croire mes yeux ;
Un abord majestueux,
Oeil brillant, figure aimable,
Cheveux d'un blond agréable,
Nez aquilin, front très-beau,
Avec de noires moustaches.
Comme en portent les bravaches
Qu'on voit le soir au Prado.
SILVIA.
Mais, d'après votre tableau,
Il est affreux ce Piquillo
PIQUILLO.
Non, tout lui va bien, madame ;
Sur mon ame,
C'est un cavalier très-beau.
ENSEMBLE.
L'ALCADE.
Ah ! que de grâces à vous rendre !
Vous m'avez donné le moyen
De reconnaître et de surprendre
Le vaurien.
LES ALGUAZILS.
Monseigneur, que de grâces à vous rendre !
Nous avons enfin le moyen
De reconnaître ce vaurien.
Quel honnête homme et quel excellent citoyen !
PIQUILLO.
Ce n'est rien, non, ce n'est rien.
Gnider la justice,
Éclairer la police,
C'est un devoir pour tout bon citoyen.
SILVIA.
En somme,
Il s'en retire fort bien,
Et ce vaurien
A plus d'esprit qu'un honnête homme.
Vraiment, il s'en tire fort bien.
*Ils accompagnent, en le remerciant beaucoup,
Piquillo jusqu'à sa chaise. Ils sortent.*

SCENE IX.

SILVIA, puis LA CAMÉRIÈRE.

SILVIA. Enfin ils sont partis... J'espère
que je trouverai, au milieu de toutes ces
aventures, une heure pour ma toilette.

LA CAMÉRIÈRE, entrant. Signora, le sei-
gneur Fabrice...

SILVIA. Fais entrer, et laisse-nous.

La camériste sort.

SCENE X.

SILVIA, FABRICE.

FABRICE. Bonjour, ma belle Circé; où en sommes-nous de nos enchantemens?

SILVIA. Vous le voyez, je les prépare.

FABRICE. Ne sommes-nous donc pas plus avancée que les apparences ne l'indiquent?

SILVIA. Si fait, il est venu.

FABRICE. Et il doit revenir?

SILVIA. Pour qui ai-je fait toilette?

FABRICE. Tencz, Silvia, j'ai une peur.

SILVIA. Laquelle?

FABRICE. C'est que vous n'oubliez mes intérêts pour vous occuper des vôtres.

SILVIA. Ne sont-ils pas les mêmes?

FABRICE. Mais moi, je suis amoureux.

SILVIA. Eh bien! moi, j'aime.

FABRICE. Vous, Silvia!... Ah! pardieu, voilà un habile homme et notre maître à tous, puisqu'en vingt-quatre heures il est plus avancé que Henrique et Paez au bout de six mois.

SILVIA. C'est que je connais le seigneur Diego depuis long-temps, voilà tout.

FABRICE. Vous le connaissez, dites-vous?

SILVIA. Oui, Fabrice; et à vous, qui paraissez sous l'influence d'un amour réel, je puis ouvrir mon cœur, fermé aux regards de ces jeunes fous... Oui, depuis long-temps je l'ai vu et je l'aime; et c'est cet amour qui m'a fait quitter Madrid, renoncer à la vie de plaisirs que j'y menais... A Séville, je l'ai retrouvé; je ne le cherchais pas... mais, en le revoyant, un espoir que j'avais toujours repoussé s'est emparé de moi... celui de me faire aimer de lui... Un projet, qui avait pour apparence de vous servir, à peine conçu, a été mis à exécution... Je l'ai revu hier... je l'ai revu aujourd'hui!

FABRICE. Eh bien?

SILVIA. Eh bien, Fabrice, je suis la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes; car je ne puis être à lui... Fabrice... il m'aime.

FABRICE. Il vous aime... il vous l'a dit?

SILVIA. Non, mais j'en suis sûre à sa voix, à ses yeux, à ses paroles mêmes...

FABRICE. Il vous a promis de revenir?

SILVIA. Vous voyez bien que je l'attends.

FABRICE. Pauvre Silvia!

SILVIA. Quoi?

FABRICE. Mais don Diègue qui quitte Séville à l'instant...

SILVIA. Don Diègue quitte Séville! Le croyez-vous?

FABRICE. J'en suis sûr.

SILVIA. Et vous me dites cela ainsi!

FABRICE. J'ai pris mes précautions.

SILVIA. Lesquelles?

FABRICE. Écoutez, Silvia, je suis un homme reconnaissant, moi... même de l'intention... Vous m'avez promis d'éloigner le mari, pour me laisser la femme... eh bien! moi, j'éloigne la femme pour vous laisser le mari.

SILVIA. Qu'est-ce que vous dites?

FABRICE. Que six hommes à mes ordres, commandés par le drôle le plus adroit de toutes les Espagnes, sont embusqués à cent pas d'ici...

SILVIA. Et vous croyez qu'ils oseront?

On entend un coup de pistolet.

FABRICE. Tenez, les voilà qui nous donnent de leurs nouvelles.

SILVIA. Mon Dieu! Seigneur, protégez-le!

FABRICE, *riant*. Soyez tranquille, Silvia, j'ai recommandé pour lui la plus grande considération... les plus grands égards...

SILVIA. Oh! vous avez fait là une chose affreuse, terrible!

FABRICE. Mais où allez-vous?

SILVIA. Je ne sais... je vais le défendre... me mettre entre lui et les assassins...

FABRICE. Mais vous êtes folle, Silvia, ce ne sont point des assassins.

SILVIA. Laissez-moi!

FABRICE. Quelqu'un vient... je ne me trompe pas, c'est don Diègue.

SILVIA. Don Diègue!

FABRICE. Allons, Silvia, à l'œuvre chacun de notre côté... Celui qui aura réussi le premier prévientra l'autre.

Il sort.

SCENE XI.

SILVIA, MENDOCE.

MENDOCE. Sommes-nous seuls, madame?

SILVIA. Oui, seigneur... Qu'y a-t-il?

MENDOCE. Il y a, qu'il m'arrive des choses si étranges, qu'il faut bien que, malgré la promesse que je m'étais faite de ne jamais vous revoir, qu'il faut bien, dis-je, que je demande l'explication de tout ceci à la seule personne qui peut me la donner!... Parmi ces bandits qui viennent d'arrêter ma voiture et de m'enlever dona Léonor... car il s'agit d'un enlèvement... d'un rapt à main armée, entendez-vous, madame?... eh bien! parmi ces bandits,

j'ai reconnu un homme que j'ai vu ce matin chez vous... Où retrouverai-je cet homme? son nom, son adresse?

SILVIA. Je ne le connais pas; je vous jure que c'était la première fois que je le voyais.

MENDOCE. Il vous connaît cependant bien... lui!

SILVIA. Il vous a dit...?

MENDOCE. Tout... Mais il ne s'agit plus ici de mon fol amour... il s'agit de Léonor... il s'agit de ma sœur!

SILVIA. De votre sœur!... Léonor était votre sœur?... Que ne me l'avez-vous dit, mon Dieu!... Que ne me l'avez-vous dit ce matin?

MENDOCE. Et pourquoi?

SILVIA. Parce que ce matin il était encore temps de la sauver.

MENDOCE. Mais vous saviez donc tout?... Parlez alors... Au nom du ciel, parlez!...

DUO.

SILVIA.

Grâce, grâce, monseigneur, grâce!
Oh! ne m'accablez pas, je suis à vos genoux.

MENDOCE.

A mes genoux, ce n'est point votre place,
Levez-vous donc, madame, levez-vous.

SILVIA.

Seigneur, je vous conjure
De m'écouter, il faut que je vous dise tout,
Et que vous connaissiez mon crime jusqu'au bout.
J'avais hier fait la folle gageure
D'obtenir votre amour
Dans l'espace d'un jour.
Ah! maintenant de ma coquetterie,
Seigneur, seigneur, suis-je punie assez?
A vos genoux c'est moi qui prie,
Et c'est vous qui me repoussez.

ENSEMBLE.

MENDOCE.

Mais vous ne dites rien, madame,
De l'enlèvement de ma sœur;
Si j'en crois le cri de votre ame,
Vous connaissez pourtant le ravisseur.

SILVIA.

Oui, j'étais du complot, et dans ce moment même
Don Fabrice quitte ce lieu.

MENDOCE.

Don Fabrice... c'est bien, adieu,
Je cours punir son insolence extrême.
Merci, madame...

SILVIA.

Non, c'est moi...

Don Diègue, je vous en conjure...
Qui dois courir... oh! voyez mon effroi!

MENDOCE.

Non, c'est à moi de venger mon injure;
Laissez-moi donc, madame, laissez-moi.

SILVIA.

Que Dieu me frappe, et que je meure
Sans pénitence et sans appui,
Si votre sœur n'est pas près de vous dans une heure.

MENDOCE.

Faites mieux que cela, conduisez-moi vers lui.

SILVIA.

Non, c'est impossible,
Votre cœur terrible
Est trop courroucé,
Et jusqu'à cette heure
Ah! déjà je pleure
Trop de sang versé.

MENDOCE.

Un pareil outrage
Veut que mon courage
En réponde encor,
Ou bien que le lâche
Qu'à mes yeux l'on cache
Rende Léonor!...

SILVIA.

C'est à moi de vous la rendre!

MENDOCE.

Non, je ne puis pas attendre!

SILVIA.

Au nom du ciel, demeurez,
Et si je ne la ramène,
Seigneur, ah! par votre haine
C'est moi que vous punirez.

Silvia tombe à genoux devant la porte que Mendocce n'ose franchir.

ACTE TROISIÈME.

Chez Fabrice.

SCENE PREMIERE.

PIQUILLO, *tenant la porte entr'ouverte et parlant au cabinet.*

Oh! mais, parole d'honneur, votre douleur est exorbitante, et vous vous désolerez à tort... je n'ai jamais vu un enlèvement mal tourner... Oh! alors... et si nous nous désespérons comme ça... j'y renonce... (*Il ferme la porte.*) C'est vrai... moi je ne peux pas voir pleurer les femmes. (*Regardant par le trou de la serrure.*) Tiens, la voilà qui se calme... ce que c'est que de croire qu'on ne vous regarde plus!... Allons, allons, don Fabrice se chargera du reste... Que diable peut-il faire, qu'il tarde si longtemps?... il ne sait donc pas qu'un enlèvement c'est tout-à-fait contre mes habitudes? Me voilà compromis moi... il faut que je parte... je sens que je respire ici un air de police excessivement malsain... un air qui me prend à la gorge... oui, oui, décidément, je crois qu'un petit voyage à l'étranger est nécessaire pour ma santé... mais pour revenir bientôt... car je veux consacrer à mon pays mes travaux et ma gloire! Oui, terre chérie, c'est dans ton sein que je veux vivre et mourir!

AIR:

Mon doux pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel,
Ton air pur qui vous enivre,
Tes jours moins beaux que tes nuits,
Tes champs où Dieu voudrait vivre
S'il quittait son paradis?
Mon doux pays, etc., etc.

Autrefois ta souveraine,
L'Arabic, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
La couronne d'Orient,
Et l'écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du More:
Gloire, amour et liberté.

SCENE II.

PIQUILLO, SILVIA, *frappant à la porte.*

PIQUILLO. Qui frappe?

SILVIA. Ouvrez!

PIQUILLO. Votre nom?

SILVIA. J'aime mieux vous dire le vôtre.

PIQUILLO. Dites!

SILVIA. Piquillo!

PIQUILLO, *ouvrant la porte.* Entrez...
Comment! c'est vous, signora!

SILVIA. Don Fabrice n'est pas encore arrivé avec la voiture et les chevaux?

PIQUILLO. Non, pas encore.

SILVIA. Bien!

PIQUILLO. La signora est donc du complot?

SILVIA. Sans doute.

PIQUILLO. C'est autre chose.

SILVIA. Et Léonor... où est-elle?

PIQUILLO. Dans ce cabinet.

SILVIA, *ouvrant la porte du cabinet.* Venez, signora.

PIQUILLO. Que va-t-elle faire?

SCENE III.

LES MÊMES, LÉONOR.

LÉONOR. Oh! venez-vous à mon secours, madame?

SILVIA. Oui, mon enfant.

LÉONOR. Soyez bénie... Et mon frère, où est-il?

SILVIA. Chez moi, où il vous attend.

PIQUILLO. Mais que dites-vous donc?

SILVIA. Je dis que la signora Léonor, n'a pas un instant à perdre, et que vous allez la conduire à la litière qui est à la porte avec deux de mes valets.

PIQUILLO. Mais, madame...

SILVIA. Dépêchez-vous... le troisième est allé chercher l'alcade.

PIQUILLO. C'est autre chose, madame, je suis à vos ordres.

SILVIA, *à Léonor.* Suivez cet homme jusqu'à ma litière, signora, mes valets savent ce qu'ils ont à faire.

LÉONOR. Que de grâces !

SILVIA. C'est bien , c'est bien ; ne perdez pas un instant...

PIQUILLO. Mais vous ?

SILVIA. Je reste à la place de la signora.

PIQUILLO. Ici !...

SILVIA. Dans ce cabinet... allez !...

PIQUILLO. Vous avez le secret de faire de moi tout ce que vous voulez , madame.

Il sort avec Léonor.

SCENE IV.

SILVIA , seule.

Sauvée ! sauvée !... j'aurai tenu ma parole... Mendoce n'aura aucun reproche à me faire... et si jamais... pendant cette absence éternelle qui va nous séparer , mon souvenir se représenté à sa pensée... oh ! ce ne sera pas , je l'espère , pour me maudire... mais pour me plaindre... On monte... c'est la voix de dou Fabrice et de Piquillo... allons , et que Dieu nous mène à bien.

Elle entre dans le cabinet.

SCENE V.

FABRICE , PIQUILLO , SILVIA ; puis
DES ALGUAZILS.

FABRICE. Mais où diable courais-tu donc ainsi quand je t'ai rencontré ?

PIQUILLO. Je courais... vous croyez que je courais... j'allais au-devant de vous. Voyant que vous ne veniez pas... je...

FABRICE. Et Léonor ?...

PIQUILLO. Elle est là.

FABRICE. Et comment la chose s'est-elle passée ?

PIQUILLO. Avec grande peine.

FABRICE. Le mari... ?

PIQUILLO. S'est défendu comme un lion.

FABRICE. Il ne lui est rien arrivé , je l'espère ?...

PIQUILLO. Non , non , non... on l'a contenu avec les plus grands égards.

FABRICE. Bien.

Il va à la porte du cabinet.

PIQUILLO. Monseigneur.

FABRICE. Quoi ?

PIQUILLO. Avec votre permission...

FABRICE. Eh bien ?...

PIQUILLO. Nous avons un petit compte...

FABRICE. Reviens dans la soirée.

PIQUILLO. S'il était égal à votre excellence , pendant que je suis là...

FABRICE. De la défiance ?

PIQUILLO. Non pas , seigneur Fabrice , Dieu m'en garde !... mais je ne serais pas fâché de m'éloigner de Séville ; je commence à y jouir d'une réputation qui m'inquiète...

FABRICE. C'est bien , l'argent est dans cette bourse.

PIQUILLO. Merci. La dame est dans ce cabinet.

FABRICE , la main sur la clef. Et si j'avais besoin de toi , où te retrouverais-je ?

PIQUILLO. Le renseignement est assez difficile à donner , monseigneur : je compte franchir la Sierra , visiter l'Estramadure ; traverser le royaume de Léon , et gagner incognito la Galice , où j'ai voté un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle ; et puis , s'il faut vous le dire , je ne suis pas fâché de m'éloigner momentanément des capitales ; on trouve en province plus de simplicité dans les mœurs et dans la police...

FABRICE , entr'ouvrant la porte du cabinet. Bon voyage , seigneur Piquillo.

PIQUILLO , ouvrant la porte du fond. Joyeuse vie , seigneur Fabrice !... (*A deux hommes en noir qui gardent la porte.*) Pardon , messieurs.

LES ALGUAZILS , croisant leurs hallebardes. On ne passe pas !...

FABRICE , se retournant. On ne passe pas ? Qui parle ainsi en maître chez moi ?

LES ALGUAZILS. La loi.

PIQUILLO. Nous sommes pincés , seigneur Fabrice.

FABRICE. Tu auras fait quelque bêtise !

PIQUILLO. Pas de récriminations , ce n'est pas l'heure... Je suis votre valet , vous êtes mon maître... tirez-moi du trou , je vous donnerai la main... silence , voici l'alcade !...

On entend la marche de l'alcade.

SCENE VI.

FABRICE , PIQUILLO , L'ALCADE ,
SILVIA , dans le cabinet.

L'ALCADE. Ah ! pardieu , seigneur Fabrice , j'avais peur de ne pas vous rencontrer chez vous....

FABRICE. Ah ! pardon , monsieur l'alcade , enchanté de vous voir... mais , vous le voyez , j'allais sortir... Pedrillo , mon manteau !...

L'ALCADE , s'asseyant. Je suis vraiment désolé d'arriver dans un moment comme celui-ci... Eh bien !...

FABRICE. Eh bien ?

L'ALCADE. Nous sommes donc amoureux?...

FABRICE. Après la guerre, l'amour n'est-il pas la plus noble occupation d'un Espagnol?

L'ALCADE. Bien répondu... mais il paraît que les parens nous refusaient la dame de nos pensées, de sorte que nous avons fait un petit enlèvement avec effraction... un petit rapt à main armée.

PIQUILLO. Diable! diable!...

FABRICE. Monsieur l'alcade!...

L'ALCADE. Il n'y a pas de mal à cela, monseigneur... il n'y a pas de mal, et le roi Alphonse le Chaste, dans son amour pour sa brave noblesse, avait prévu le cas où un grand seigneur, comme vous, serait réduit à en venir à cette extrémité.

FABRICE. Ah! oui, la loi, je la connais...

L'ALCADE. Vous la connaissez, alors il n'y aura pas de surprise. (*Se retournant vers Piquillo qui s'approche de la porte.*) Empêchez cet homme de sortir... « Article 31 de l'ordonnance de 1229... » Il paraît que vous aimez beaucoup la jeune dame... tant mieux... j'encourage toujours les mariages d'inclination... j'ai la main heureuse.

FABRICE. Mon Dieu, monsieur l'alcade, je profiterais avec reconnaissance de vos bons offices, d'autant plus que j'ai reçu ce matin du roi l'autorisation de me marier à ma guise...

Silvia entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.

L'ALCADE. Dans cette circonstance, vous n'aviez pas besoin de l'agrément de sa majesté... (*Voyant que Piquillo s'approche de la porte.*) Empêchez cet homme de sortir!

FABRICE. Mais dans le cas présent, il n'y a qu'une difficulté à ce que la loi d'Alphonse le Chaste s'accomplisse...

L'ALCADE. Et laquelle, monseigneur?

FABRICE. C'est que la femme que j'ai enlevée est déjà mariée.

L'ALCADE. Diable!...

SILVIA, s'avançant et levant son voile. Vous vous trompez, seigneur Fabrice, elle est libre...

PIQUILLO. Pécaire!...

Il fait un bond vers la porte.

L'ALCADE. Empêchez cet homme de sortir!...

QUATUOR.

L'ALCADE.

Puisque la chose se complique,
En attendant que tout s'explique,
Comme un enlèvement n'en existe pas moins,
A faire agir la loi je dois mettre mes soins.

ENSEMBLE.

L'ALCADE.

Plus de doute, la chose est claire :
Seulement, pour finir l'affaire,
Il faut un prêtre et deux témoins.

PIQUILLO.

Gagnons la porte avec mystère,
Sans moi, pour terminer l'affaire,
Ils ont bien assez de témoins.

SILVIA.

Pour vous, seigneur, la chose est claire,
Et l'affront qu'on vient de me faire
N'a déjà que trop de témoins.

FABRICE.

Ce n'est pas elle, quel mystère!
Je suis trahi la chose est claire ;
Mais lui me le paraît du moins.

Arrêtant Piquillo, qui est prêt à sortir.

J'ignore encor, seigneur alcade;
Ce que vous pouvez contre moi;
Mais suivez ce camarade
Qui veut se soustraire à la loi.
Il est plus coupable que moi!

L'ALCADE.

Comment!... mais celui-ci, je crois le reconnaître.
Ailleurs déjà je vous ai vu, mon maître.

PIQUILLO.

Diable!

L'ALCADE.

Mais sous de plus beaux habits.

PIQUILLO.

Aïe!... je suis pris!...

L'ALCADE.

Oh! de nouveau la chose se complique,
Il faudra bien que tout s'explique ;
Mais un enlèvement n'en existe pas moins :
A proclamer la loi je dois mettre mes soins.

Il ouvre un livre.

« Quiconque aura par force enlevé veuve ou fille,
» Si grands que soient son rang et sa famille,
» Devra par l'hymen le plus prompt
» Réparer son affront,
» A moins qu'il ne prètere
» De tous ses biens lui faire
» L'abandon. »

FABRICE.

O ciel!

SILVIA.

C'est tout, seigneur Alcade?

FABRICE.

Madame, dites-moi quelle sera la fin
De cette étrange mascarade :
Voulez-vous ma personne, ou voulez-vous mon bien?

SILVIA.

A l'édit qui sur nous prononce

Il faut céder,

Pour le destin qu'il nous annonce

Vous décider.

Je sais que votre cœur appelle

De cet arrêt ;

Je sais que je ne suis point celle

Qu'il vous faudrait.

Moi, je perds mon indépendance ;

Mais une si haute alliance,

C'est un honneur,

Seigneur!...

Mon droit ne peut faire aucun doute,

Et de l'invoquer il m'en coûte ;

Mais j'ai la loi

Pour moi.

FABRICE.

Bien... je réfléchirai.

L'ALCADE.

Cet autre qui se glisse
Vers la porte... à son tour, regardons son compte aussi.

FABRICE.

Tu vas payer ta trahison... Voici,
Seigneur, s'il est un crime en tout ceci,
Voici mon agent, mon complice.

Son nom ?

L'ALCADE.

PIQUILLO.
Oh ! monseigneur...

FABRICE.
Piquillo.

L'ALCADE.
L'aventure

S'éclaircit à la fin.
Traître, ton affaire est sûre ;
Ce jour, je l'assure,
Verra ta fin !...

PIQUILLO.
Monseigneur l'alcade, de grâce,
Apaisez-vous !
Ah ! voyez, je pleure et j'embrasse
Vos deux genoux.
Contre moi je veux qu'on emploie
Tous les moyens.
Oui, je m'y résigne avec joie :
Prenez mes biens,
Châteaux, terres, qu'on les confisque ;
Bien plus, à l'hymen je me risque,
Oui, de grand cœur,
Seigneur ;
Et qu'au refus de don Fabrice,
A la signora l'on m'unisse...
Appliquez-moi
La loi !...

L'ALCADE.
Non, point de grâce, ici dementre...
Je l'ai dit, l'arrêt est rendu.
Vous avez tous deux un quart d'heure :
Vous, pour être marié... toi, pour être pendu.

SILVIA.
Ah ! pour lui quelle surprise !
C'est me cianté vraiment.
Dans cette étrange méprise,
Pour son amour quel dénoûment !
Du sort qui vous désespère
Bien des cœurs seraient jaloux,
Mais le temps saura, j'espère,
Adoucir votre courroux !

L'ALCADE. Ainsi vous entendez bien mon arrêt, vous avez tous deux un quart d'heure ; vous, pour vous marier ; toi, pour être pendu.

SCENE VII.

PIQUILLO, FABRICE.

Ils se regardent.

PIQUILLO. Eh bien ! seigneur, Fabrice ?

FABRICE. Eh bien ! monsieur le drôle !

PIQUILLO. Vous avez un quart d'heure pour vous décider à vous marier.

FABRICE. Et toi, quinze minutes pour te préparer à être pendu.

PIQUILLO. Que dites-vous de la position ?

FABRICE. Je dis que nous l'avons méritée tous les deux... moi, par ma sottise... toi, par ta maladresse.

PIQUILLO. Ma foi, seigneur Fabrice, mon étonnement vaut bien le vôtre, et il y a là quelque tour de passe-passe du diable ; je fais entrer dona Léonor dans ce cabinet, et c'est dona Silvia qui en sort...

FABRICE. Misérable !...

PIQUILLO. Ah ! voilà... On n'est pas plus tôt dans une situation équivoque, que non seulement on vous abandonne, mais encore qu'on vous injurie... Eh bien ! monseigneur, je ne suis pas si ingrat que vous, et si je puis vous être bon à quelque chose dans l'embarras où vous vous trouvez, disposez de moi.

FABRICE. Trêve de fanfaronnades, monsieur le saquin ; votre position n'est pas tellement brillante, ce me semble, qu'il vous reste du temps à perdre à vous apitoyer sur celle des autres... Je ne suis pas forcé de vivre avec ma femme, moi, tandis que vous êtes forcé de mourir avec votre corde, vous !...

PIQUILLO. Tout beau, monseigneur, tout beau ; nous ne sommes encore que fiancés, et j'espère bien que le mariage n'aura pas lieu, par défaut de consentement de l'une des parties.

FABRICE. Pardieu, je voudrais bien savoir comment tu y échapperas ?

PIQUILLO. En mettant mon cou à une assez grande distance de la corde pour qu'ils ne puissent jamais se rejoindre.

FABRICE. Alors, si tu as un moyen de sortir d'ici, comment n'en profites-tu pas à l'instant même ?...

PIQUILLO. Parce que j'ai pour principe de ne jamais faire les choses qu'au moment où elles doivent être faites. L'alcade nous a donné un quart d'heure, c'est juste le temps qu'il me faut pour procéder à l'inventaire de quelque chose que j'ai là.

FABRICE. Ce drôle m'amuserait, sur mon honneur, si je n'avais autre chose à faire que de l'écouter !...

PIQUILLO. D'abord fermons la porte en dedans, afin de ne pas être dérangés dans nos petites affaires... Ah ! celle-ci... j'oubliais... et maintenant que nous sommes chez nous...

FABRICE. Que diable tires-tu de ta poche ?

PIQUILLO. De ma poche ?... Je tire la poche du commissaire que je lui ai coupée en embrassant ses genoux... Quand j'ai vu que je perdais mon temps à le prier, j'ai voulu tirer le meilleur parti possible de ma position, et alors je lui ai... je suis un peu curieux de savoir ce qu'il y a dans cette poche, et vous, hein ?...

FABRICE. Que veux-tu que cela me fasse à moi ?

PIQUILLO. Vous avez tort d'être si indifférent... qui peut dire ce que contient la poche d'un commissaire ?

FABRICE. Vide-la alors, et n'en parlons plus !...

PIQUILLO. Peste! comme vous y allez... ce n'est pas ainsi que cela se pratique... Procédons selon les règles... nous avons affaire à un homme de justice... gare les nullités... (*Il tire une montre qu'il pose sur la table.*) A huit heures de relevée.

FABRICE. Mais c'est ma montre que tu as là?

PIQUILLO. Vous croyez?

FABRICE. J'en suis sûr...

PIQUILLO. C'est possible: vous me l'aurez prêtée sans y faire attention... j'emprunte comme cela beaucoup de choses, et quand on ne me les redemande pas, j'oublie de les rendre.

FABRICE. Coquin!

PIQUILLO. La scéance est ouverte...

« Dans une poche de commissaire qui a été reconnue avoir fait autrefois partie d'un vieux pourpoint râpé, et avoir été violemment séparée dudit pourpoint à l'aide d'un instrument tranchant... avons trouvé...

» *Premièrement.* Une bourse assez plate, objet qu'il nous a paru inutile de mentionner au procès-verbal.

» *Deuxièmement.* Des lettres de noblesse accordées à l'alcade Zambulos, en récompense de l'habileté qu'il a déployée dans ses fonctions... Voilà une récompense méritée, mais comme ceci peut nous servir dans l'occasion, confisquons!...

» *Troisièmement.* Oh! oh! notes sur les faits et gestes du nommé Piquillo... liste des vols qu'il a commis... des vols!... dans les villes de Madrid, de Tolède, de Sarragosse, d'Irun, de Barcelone, de Ségovie, etc. »

Ceci étant des mémoires particuliers qui ne doivent être imprimés qu'après ma mort, je m'oppose à leur publicité.

« *Quatrièmement.* Ah! ah! le sceau royal, une lettre de Sa Majesté!

« Le seigneur Zambulos fera chercher » dans Séville et ses environs un jeune seigneur de Burgos, qui se cache sous le nom de don Diègue. »

FABRICE. Qu'est-ce que tu dis? don Diègue!

PIQUILLO. C'est écrit.

FABRICE. Après, après!...

PIQUILLO. « Pour plus ample renseignement, il saura que le fugitif, dont le véritable nom est don Mendocce, a près de lui sa sœur dona Léonor, qu'il fait passer pour sa femme. »

FABRICE. Sa sœur! dona Léonor! Léonor est sa sœur... mais lis donc, bourreau!

PIQUILLO. Ma foi, lisez vous-même, monseigneur, si vous êtes pressé...

FABRICE. « Il lui annoncera... »

PIQUILLO. L'alcade Zambulos, toujours.

FABRICE. « Oui, il lui annoncera... » Sa sœur! et moi qui ai cru... « Il lui annoncera que, sur la lettre que nous avons reçue de lui, et d'après les instances de don Fabrice d'Olivarès, nous lui accordons sa grâce pleine et entière, et qu'il peut revenir à Madrid... » Sa grâce! oh! Piquillo, mon enfant, quelle idée tu as eue là... de couper la poche de ce vieil imbécile!...

PIQUILLO. J'en ai souvent de pareilles.. seulement elles ne réussissent pas toujours aussi bien.

DUO.

FABRICE.

O bonheur étrange!
Qui tout-à-coup change
Mon mauvais destin!
Eh quoi! Léonore
Est donc libre encore,
Et j'aurai sa main!

PIQUILLO.

Aventure étrange!
Qui tout-à-coup change
Son mauvais destin!
Oui, sa Léonore
Sera libre encore
De donner sa main!

Mais un instant, seigneur, j'y pense,
Vous êtes engagé d'autre part.

FABRICE.

Ce n'est rien,
Je suis libre en perdant ma fortune et mon bien,
Et de cet abandon m'attend la récompense!
O Dieu! si je pouvais leur écrire....

PIQUILLO.

Et pourquoi
N'écrieriez-vous donc pas? que faut-il davantage?
Voici plume et papier....

FABRICE.

Mais par qui mon message
Leur sera-t-il porté?

PIQUILLO.

Par qui? parbleu! par moi!

FABRICE.

Par toi?...

PIQUILLO.

Mais sans doute!...

FABRICE.

Et moi qui l'écoute!

PIQUILLO.

Ah! monseigneur doute!

FABRICE.

Mais l'alcade ici

Nous garde.

PIQUILLO.

Qu'importe,

Pourvu que je sois?

FABRICE.

Par où?

PIQUILLO.

Par la porte!

FABRICE.

Elle est close...

PIQUILLO.

Ah! oui!

Montrant la porte

Celle-là, mon maître,
Est close peut-être;

Montrant la cheminée.

Mais pas celle-ci.

FABRICE.

Quoi ! tu vas t'en aller par cette cheminée ?

PIQUILLO.

A quel usage donc est-elle destinée ?

FABRICE.

Ah ! mon cher Piquillo, tu me sauves la vie !

PIQUILLO.

Seigneur, j'en ai l'âme ravie ;

Mais il ne s'agit point de perdre notre temps.
A peine s'il nous reste encor quelques instans !

Allons donc, mon maître ;

Vite à votre lettre !

Écrivez...

FABRICE.

J'écris :

« Chère Léonore, »

PIQUILLO.

Bien !

FABRICE, *écrivant.*

« Je vous adore. »

PIQUILLO.

Adorez encore ;

Si j'ai bien compris,

Plus à sa maîtresse

On peint sa tendresse

En mots insensés,

Plus on doit attendre ;

Car, pour un cœur tendre,

Qui songe à se rendre,

Trop n'est pas assez.

FABRICE.

Tiens, voilà la lettre.

PIQUILLO.

Je cours la remettre.

FABRICE.

Bientôt.

PIQUILLO.

Aussitôt !

FABRICE.

Prends garde, mon enfant, la route n'est pas sûre ;
Que feras-tu qui me rassure ?

PIQUILLO.

Je chanterai quand je serai là haut...

ENSEMBLE.

FABRICE.

Adieu donc, Piquillo ; le ciel te garde !

Qu'il te sauve de la garde.

Toi qui portes mon bonheur !

PIQUILLO.

Grand merci, monseigneur ! Dieu toujours garde

Des alcades, de la garde,

Tout amant, tout voleur ;

Adieu, monseigneur !

FABRICE. On frappe... il était temps...

Piquillo ! es-tu parti ?... Piquillo !... plus rien, il est en route, je puis ouvrir. (*Il ouvre, don Diègue paraît.*) Don Diègue !

SCENE VIII.

DON FABRICE, MENDOCE.

MENDOCE. Ne vous attendiez-vous pas à ma visite, seigneur don Fabrice ?

FABRICE. J'avoue que je l'espérais, mais pas sitôt...

MENDOCE. Et moi aussi, j'ai été trompé

dans mon espérance. Je cherchais un homme que je croyais libre, et je trouve un prisonnier ; je venais demander raison, et l'on me fait justice... Dans tout ceci, je ne trouve pas le compte de mon honneur, don Fabrice.

FABRICE. Oh ! plus de paroles hautaines et ennemies entre nous, don Diègue... ou plutôt don Mendoce.

MENDOCE. Vous connaissez mon nom ?

FABRICE. Écoutez, j'aime votre sœur ?

MENDOCE. Vous savez que Léonor... ?

FABRICE. N'essayez plus de me rien cacher, je sais tout...

MENDOCE. Et qui vous a livré mes secrets ?

FABRICE. Une lettre du roi qui contient votre grâce... la permission de revenir à Madrid...

MENDOCE. Cette lettre... ?

FABRICE. La voici... et je suis heureux de vous la remettre... Maintenant j'aime votre sœur, vous le savez... je l'aime avec passion ; ces folies que vous croyez avoir à me reprocher sont un signe de mon amour... ces poursuites qui vous fatiguaient sont un gage de ma constance... cet enlèvement dont vous veniez me demander raison est une preuve que je ne puis vivre sans elle... Allons, Mendoce, au lieu de me menacer de votre épée... tendez-moi la main ; au lieu de me croire votre ennemi, appelez-moi votre frère !...

MENDOCE. Mais comment le marquis d'Olivarès obtiendra-t-il de son père, duc et ministre, la permission de s'allier à un obscur hidalgo ?

FABRICE. J'ai celle du roi !...

MENDOCE. Et cette loi qui vous condamne à épouser Silvia ?

FABRICE. Me dégage de cette obligation en lui abandonnant mes biens et ma fortune.

MENDOCE. Et vous ferez ce sacrifice à votre amour pour ma sœur.

Entre Silvia avec Léonor voilée.

FABRICE. Un pauvre marquis, ruiné pour le moment, mais qui a quelques espérances dans l'avenir, vous convient-il pour beau-frère ?...

MENDOCE. Fabrice, dona Léonor a dix mille piastres de rentes, et dona Léonor est à vous.

FABRICE. Merci, frère, merci !... A Léonor mon amour... à Silvia ma fortune.

SCENE IX.

LES MÊMES, SILVIA, LÉONOR.

SILVIA, *s'avançant.* Et qui vous a dit, seigneur Fabrice, que Silvia était assez

orgueilleuse pour ambitionner l'un, ou assez vile pour accepter l'autre?...

FABRICE et MENDOCE. Silvia!...

SILVIA. Oui, Silvia qui, selon sa promesse, vous ramène votre sœur.

LÉONOR. Mendoce!

MENDOCE. Léonor!

FABRICE. J'ai le pardon de votre frère, madame.

LÉONOR. Puisque Mendoce me donne l'exemple, je ne serai pas plus sévère que lui.

SCENE X.

LES MÊMES, L'ALCADE.

L'ALCADE, *entrant*. Eh bien! le quart d'heure est passé... Sommes-nous décidé à nous marier?

FABRICE. Oui, monsieur l'alcade.

L'ALCADE. Bien! (*Se retournant et cherchant Piquillo.*) Et nous.... sommes-nous prêt à être...? Eh bien! où est donc mon prisonnier?

Il cherche Piquillo.

FABRICE. Que cherchez-vous donc, monsieur l'alcade?

L'ALCADE. Rien... rien... Vous dites donc que vous êtes prêt au mariage.

SILVIA. Oui; seulement il y a substitution de la fiancée, et je cède tous mes droits à dona Léonor, sœur de don Diègue.

L'ALCADE. Don Diègue?... attendez donc. Vous vous appelez don Diègue?

MENDOCE. C'est-à-dire maintenant que j'ai repris mon vrai nom, je m'appelle don Mendoce.

L'ALCADE. Oui, don Diègue, don Mendoce... C'est cela... (*Il fouille dans sa poche; sa main passe au travers; cherchant toujours Piquillo.*) Il faut pourtant qu'il soit quelque part...

MENDOCE. Aviez-vous quelque chose à me dire?...

Entre Piquillo en moine.

L'ALCADE. Certainement, que j'avais quelque chose à vous dire, une lettre du roi qui vous concerne. (*Regardant son bras qui est passé tout entier à travers sa poche.*) Eh bien! mais j'avais une poche cependant!...

SCENE XI.

LES MÊMES, PIQUILLO, *en moine*.

PIQUILLO, *froissant sur l'épaule de l'al-*

cade, et lui montrant sa poche qu'il tient. N'est-ce pas cela que vous cherchez, mon frère?

L'ALCADE. Tiens, tiens... justement... Et comment diable ma poche se trouve-t-elle à votre main?

PIQUILLO. Elle vient de m'être confiée par un grand pécheur nommé Piquillo, qui a eu le bonheur de se tirer sain et sauf des mains de l'alcade le plus habile!..

L'ALCADE. Oh! le brigand!

PIQUILLO. Cette poche contenait vos lettres de noblesse, et comme un alcade aussi habile ne saurait avouer s'être laissé duper de la sorte, il m'a chargé de vous proposer un échange.

L'ALCADE. Et lequel?...

PIQUILLO. Ces lettres contre un sauf-conduit.

L'ALCADE. Un sauf-conduit... Et qu'en fera-t-il?

PIQUILLO. Il se repent... et veut devenir honnête homme...

L'ALCADE. Mais il y avait dans la poche une bourse?...

PIQUILLO. La voilà.

L'ALCADE. En effet, je vois la bourse; mais l'argent qui était dans la bourse...

PIQUILLO. Il me l'a remis afin que je dise des messes pour son heureuse conversion...

L'ALCADE. La liste des méfaits que le drôle a commis?...

PIQUILLO. N'avez-vous pas son signalement?

L'ALCADE. Mais enfin la lettre du roi pour le seigneur Mendoce?

MENDOCE. Merci, monsieur l'alcade, elle est arrivée à son adresse?

L'ALCADE. Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose... C'est bien... c'est bien... voilà un sauf-conduit.

PIQUILLO. Merci, mon alcade.

L'ALCADE. Mais à la condition qu'il ne se représentera jamais devant mesyeux!...

PIQUILLO, *détachant un coin de sa barbe et se faisant reconnaître de l'alcade*. Peste, il n'aurait garde!...

CHOEUR.

Oh! quel homme habile!

Quelle main subtile

Fit un coup si beau?

C'est un grand maître!

Ce ne peut être

Que Piquillo!

Bravo!

Piquillo.

FIN.



UN MARIAGE

RAISONNABLE,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE,

De M. Aucelot.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le baron de NORMONT.	MM. PROVOST.	UN DOMESTIQUE.	ALEXANDRE
Le comte ARTHUR DE LA VILLETTE, chef d'escadron, aide-de-camp du ministre de la guerre.		LADY NELMOOR, jeune veuve.	M ^{es} PLESSY.
M. DE VERPY, oncle de lady Nelmoor.	MENJAUD.	EMMA DE MELVILLE, son amie de pension.	NOBLET.
	PÉRIER.	MARIETTE, femme de chambre de lady Nelmoor.	THIERRET.

La scène se passe à quelques lieues de Paris, dans un château appartenant à lady Nelmoor, en 1835.

Le théâtre représente un salon, porte au fond, deux portes latérales. Une fenêtre à la droite du spectateur ; à gauche une psyché. Une table. Sur la table, un vase plein de fleurs ; Lady Nelmoor a une robe blanche. Sur la table une grande mantille noire, un chapeau très simple et des gants.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY NELMOOR, puis EMMA. *Au lever du rideau, elle est assise la tête appuyée sur sa main et plongée dans la plus profonde rêverie. — Après un instant elle relève la tête, passe la main sur son front, sourit et se lève.*

A quoi bon tant réfléchir ? Ne suis-je pas décidée ? Et n'ai-je pas mis tant de rai-

son dans ma conduite que, si le bonheur, ne venait pas, ce serait sa faute, et non la mienne? . . .

EMMA, *elle s'est arrêtée au fond et a entendu la dernière phrase elle est en élégant négligé de voyage.* Bien certainement.

(*Elle s'avance.*)

LADY NELMOOR. Que vois-je ? ma chère Emma !

EMMA. Oui, moi qui viens te surprendre ici à la campagne. Toute la nuit dernière, j'ai réfléchi.

LADY NELMOOR, *souriant*. Bah ! toi aussi !

EMMA. Une fois n'est pas coutume... Tu étais l'objet de mes réflexions ; j'ai pensé qu'il n'était pas naturel que tu quittasses Paris deux jours avant celui où tu dois signer ton contrat de mariage, et dès le matin je me suis mise en route pour apprendre ce qui arrive à ma chère Adine ; quoi, partir au moment de te marier ! En vérité tu as l'air d'un soldat qui s'effraie et déserte devant l'ennemi.

LADY NELMOOR. Rien n'est plus simple que ma conduite.

EMMA. C'est ce dont je jugerai quand tu me l'auras expliquée.

LADY NELMOOR. Très volontiers.

EMMA. Eh bien, permets d'abord que je me dispose à t'entendre. (*Elle ôte son chapeau et son écharpe.*) Asseyons nous et causons.

LADY NELMOOR. A l'instant d'épouser M. le baron de Normont, j'ai voulu prendre encore vingt-quatre heures de solitude pour bien penser à tout et méditer à mon aise ; tant j'ai peur de faire un mariage qui ne soit pas parfaitement raisonnable.

EMMA. C'est une belle chose que la raison !... mais en fait de mariage, il y a plus de hasard que de bien joué.

LADY NELMOOR. Oui, lorsqu'à seize ans nos parens nous marient avec quelqu'un que nous ne pouvons ni connaître ni juger ; mais quand à dix-neuf ans, veuve, libre de mon choix, éclairée par les malheurs d'un premier mariage, je me décide à en contracter un second, je ne veux pas risquer de faire une nouvelle folie.

EMMA. Quoique ton ainée d'un an, et mariée depuis quatre, je commence à prendre pour toi un terrible respect ! Sais-tu que j'ai presque peur en songeant que tu vas être unie à M. de Normont... Vous serez bien le couple le plus épouvantablement raisonnable de tout Paris... Je connais ton futur depuis quelques années... Et mon mari l'a vu dès son enfance ; eh bien, il a toujours été aussi calme qu'il l'est à trente-cinq ans ! point de folies, point de jeunesse ! jamais distrait par le plaisir, jamais entraîné par le caprice ! Il n'a point de premier mouvement ! Il pense à tout, calcule tout, et il semble qu'il soit venu au monde à soixante ans.

LADY NELMOOR. Quel bonheur pour moi d'avoir rencontré un semblable caractère ! c'était là l'objet de toute mon ambition ! avec lui, point de crainte et de jalousie ! ce sera toujours la même personne et mon cœur sera toujours paisible.

EMMA. Je te l'avourai, ma chère Adine ; depuis trois mois que tu es arrivée d'Angleterre, je me donne une peine infinie pour retrouver en toi ma joyeuse compagne d'autrefois. Je sais bien qu'il s'est passé plusieurs années ; que tu as été mariée, que tu es veuve, et que ce sont là de ces événemens qui changent bien un peu les idées ! mais enfin, je n'ai jamais vu par exemple que cela donnât l'envie de paraître laide.

LADY NELMOOR, *souriant*. Voilà un grand crime, n'est-ce pas ?

EMMA. Il faut être bien généreuse pour te le reprocher, et je suis peut-être la seule femme qui ne soit pas enchantée de te voir constamment, depuis ton retour, affublée de cette grande et vilaine mantille noire qui cache entièrement ta jolie taille ; ensevelie sous ce chapeau qui ne laisse voir ni tes beaux cheveux, ni ton frais visage ! car aujourd'hui seulement et pour la première fois depuis que tu es à Paris, tu as figure humaine. Toujours enveloppée de cette horrible toilette on ne s'aperçoit pas que tu es charmante ; et vraiment il n'y a que M. de Normont qui ait pu songer à faire sa femme d'une personne aussi...

LADY NELMOOR. Allons tranche le mot ! aussi disgracieuse ! eh bien, j'ai donc réussi ! Il m'a choisie pour compagne en me croyant dénuée de tous les agrémens.

EMMA. Explique-moi cela un peu plus clairement, je te prie. Nous sommes seules c'est l'instant ou jamais de me faire tes confidences.

LADY NELMOOR. Te souviens-tu du jour où ta mère vint te chercher à la pension, et où tu me laissas si désolée de ton absence moi pauvre orpheline, qui ne voyais d'autre terme à ma captivité que le mariage ?

EMMA. Oui, sans doute ; mais j'appris bientôt que M. de Verpy, ton oncle et ton tuteur, l'avait confiée à une anglaise, une ancienne amie de ta mère. Tu la suivis à Londres.

LADY NELMOOR. Mon tuteur, qui a pris des années sans vieillir, crut faire merveille en me remettant à lady Nelmoor, parce qu'elle était l'arbitre du bon goût et de l'élégance de la société anglaise : sa réputation de femme à la mode durait depuis vingt ans.

EMMA. Nous serions bien heureux en France si celle de nos hommes célèbres en durait autant ! nos voisins ont du bon.

LADY NELMOOR. Grâce à ses conseils, je parus dans le monde avec éclat. Dans

ce pays les jeunes filles sont comptées pour quelque chose, elles parlent, agissent, plaisent et choisissent; elles sont élégantes, coquettes. . .

EMMA. Il paraît que c'est comme ici les femmes mariées! Nos voisins ont beaucoup de bon chez eux, point de temps perdu. .

LADY NELMOOR. Je fus bientôt l'objet de l'attention générale, les dandys les plus à la mode m'entourèrent, parmi eux le neveu et l'héritier de lady Nelmoor se faisait remarquer, c'était le plus joli homme de Londres, je l'aimai il m'adora. . . et je devins lady Nelmoor.

(Elles se lèvent.)

EMMA. Voilà un malheur avec lequel bien des femmes se trouveraient fort heureuses!

LADY NELMOOR. Les fêtes commencèrent alors, pour ne plus cesser; pendant un an toutes les têtes folles de l'Angleterre furent pénétrées d'admiration; nos chevaux, nos équipages, le train de notre maison, le luxe de nos raouts firent parler tous les désœuvrés et excitèrent l'envie de tous les étourdis! le fait est que nous étions si occupés de ces soins importans qu'au bout d'une année nous n'avions pas eu le temps de faire connaissance. Je savais que lord Nelmoor conduisait merveilleusement un tilbury, qu'il franchissait à cheval des fossés profonds, que ses habits étaient les plus admirablement coupés des trois royaumes. Il savait que le monde me trouvait jolie, qu'on admirait ma toilette, que je faisais à son gré les honneurs de sa maison! mais, nous n'avions jamais eu une demi-heure d'entretien intime; mais de l'esprit, des idées, du caractère de l'un et de l'autre, pas un mot!... et nous aurions pu passer toute notre vie de la même façon, sans en savoir davantage!

EMMA. C'est le moyen de ne pas se lasser l'un de l'autre.

LADY NELMOOR. Sans quelques petites scènes de jalousie et le nom de Lady Nelmoor que je portais, j'aurais oublié que j'étais mariée.

EMMA. Il y a tant de gens qui sont fâchés de s'en souvenir.

LADY NELMOOR. Au milieu de ce fol enivrement, Lord Nelmoor me fut enlevé. A la suite d'une perte considérable au jeu, une violente dispute amena un duel, et il fut tué.

EMMA lui tendant la main. Pauvre amie.

LADY NELMOOR serrant la main affectueusement. Pour bien connaître le monde et apprécier l'amitié, il faut avoir été malheureux. Lord Nelmoor laissait une fortune

en désordre; ceux qui l'avaient aidé à la manger, ne prirent pas sur leurs amusemens un instant pour pleurer sa perte! et moi, quand je fus triste, malade, vivant avec économie dans la retraite, je n'eus pas une compagne pour mes chagrins! J'en avais eu pourtant un si grand nombre pour mes plaisirs! Je compris alors qu'il n'y avait de relations durables, d'attachemens sincères que quand ils sont fondés sur des qualités et des vertus! J'ai bien réfléchi pendant deux années de veuve passées à la campagne.

EMMA. Je le crois bien, là, toute seule, tu ne savais que faire.

LADY NELMOOR. Et je pris la résolution de revenir en France! On ne me connaissait point à Paris. Je ne voulus pas m'y faire connaître par ces agrémens frivoles qui m'ont si peu servi. Je parus sans toilette, je ne cherchai point à me montrer aimable; j'annonçai une fortune si médiocre qu'elle ne peut tenter ceux qui pensent à spéculer sur les avantages d'un mariage; et encore, mon projet est-il, avant d'épouser M. de Normont, d'essayer l'effet que produira sur lui la nouvelle que je ne possède plus rien au monde. Tu vois, ma chère, que je me suis dépouillée de tous les moyens de succès; simple et sérieuse je n'ai pas eu d'adorateurs; mais j'espère avoir trouvé un ami! c'est tout ce qu'il faut!

EMMA. Tu auras beau dire, cela ressemble à de la fausseté. Depuis trois mois que tu es en France, tu t'es rendue laide, à faire plaisir à toutes les autres femmes.

LADY NELMOOR. Aussi, ma chère Emma, je vais faire ce que j'avais résolu, un mariage raisonnable.

EMMA, riant. Voilà qui est superbe! tu parles comme un livre, et tu agis comme un sage! Il n'y a au monde que M. de Normont digne de tant de raison! Lui qui ne dit et qui ne fait que ce qui est parfaitement convenable!

~~~~~

## SCÈNE II.

MARIETTE, LADY NELMOOR, EMMA.

Elle arrive en courant, et s'arrête en voyant Emma.

MARIETTE. Madame?

\* Mariette, Lady Nelmoor, Emma.

EMMA. Eh ! bien , que veut donc Mariette ?

MARIETTE. Quelqu'un à cheval entre dans l'avenue.

EMMA. Ah ! ce ne peut être que ton futur !

LADY NELMOOR. M. de Normont ? Il ignore que je suis ici.

EMMA. Mais non , c'est qu'il ne l'ignore pas.

LADY NELMOOR. Comment ?

EMMA. Il était si inquiet d'apprendre où tu étais. . . .

LADY NELMOOR. Que tu le lui as dit.

EMMA. Je crois qu'oui.

LADY NELMOOR. Et tu penses qu'il viendra ?

EMMA. J'ai peur de le lui avoir conseillé.

LADY NELMOOR. Mais c'est une trahison !

EMMA. Que tu me pardonneras !

LADY NELMOOR. Il le faut bien.

EMMA. Et j'espère que tu ne refuseras pas la porte à ton futur ?

LADY NELMOOR. Le moyen ? Allons , recevons-le ! mais aide moi d'abord à reprendre mon costume ordinaire. (*Elle prend la mantille de taffetas noir*).

EMMA. Laisse-moi faire ! Et vous Mariette , allez pour qu'il ne nous surprenne pas. (*Mariette sort*).

LADY NELMOOR , *riant pendant qu'Emma l'aide à placer sa mantille*. Il doit penser , j'en suis sûre , que j'ai au moins la taille de travers , tant je prends soin de la cacher.

EMMA , *lui donnant son chapeau*. Tiens , ton affreux chapeau qui te donne dix années de plus.

LADY NELMOOR , *riant en mettant ses gants*. Il doit me supposer des mains affreuses.

EMMA *arrangeant le bonnet qui est sous le chapeau*. Attends , cette dentelle ne tombe pas assez bas , elle laisse encore voir un peu de tes cheveux.

LADY NELMOOR *se regardant au miroir*. Oh ! mais tu me rends horrible !

EMMA. C'est par amitié. Tu m'as convertie à tes principes.

LADY NELMOOR *souriant*. T'en serviras-tu pour ton usage.

EMMA. Je ne suis pas encore assez parfaite pour cela ! Et puis , vois-tu , ma chère Adine , pour se faire aimer avant le mariage , on peut avoir du superflu en fait de beauté ; mais après on n'a rien de trop. . . (*Elle examine Lady Nelmoor de tous côtés*) Que dira M. de Normont qui t'a toujours vue ainsi , et qui croit n'épouser qu'une femme respectable , quand il trouvera une jolie femme ! Il est capable de se plaindre de ce que la mariée est trop belle.

LADY NELMOOR *riant*. Oh ! alors , je serai sa femme et il ne s'apercevra peut-être pas si je suis jolie.

EMMA. C'est possible ! d'ailleurs , avec un homme si raisonnable , la beauté. . . ce sera du bien perdu.

LADY NELMOOR *soupirant*. Ah ! . . .

EMMA. Voilà un soupir qui n'est pas du même avis que tes paroles de tout à l'heure.

LADY NELMOOR *avec un peu d'impatience*. Ecoute , Emma ! autrefois à la pension , tu passais pour la plus contrariante et la plus moqueuse de nos compagnes : est-ce que ce serait encore comme autrefois.

EMMA. Par exemple ! est-ce que toi , autrefois , tu n'étais pas étourdie , coquette ? Et à présent , Dieu merci , tu as de la sagesse plus qu'il n'en faut à une femme pour son usage ! Cela m'effraie , j'ai peur qu'il n'arrive quelque malheur.

LADY NELMOOR *riant*. Et que veux-tu qu'il arrive , folle ?

EMMA. Cela n'est pas naturel ! car enfin les autres femmes me trouvent déjà prude et sévère moi , parce que je n'ai envie de plaire qu'à mon mari ! Ce qui n'empêche pas pourtant que je sois bien aise quand les autres me trouvent aimable et jolie.

LADY NELMOOR. Ah ! ah ! mais c'est de la coquetterie , cela !

EMMA. Allons donc , il faut bien se distraire un peu , surtout lorsqu'on a un mari officier , qui passe la moitié de l'année à son régiment et qui ne nous aime que par semestre.

LADY NELMOOR. Eh bien ! cela n'est pas prudent ! On est sage. . . c'est vrai , mais il vaut encore mieux fuir le danger.

EMMA. C'est aussi ce que je fais. . . quand il peut y avoir du danger. L'hiver dernier , par exemple , j'ai consigné à ma porte un jeune fou , un de nos hommes à la mode , qui me suivait partout et faisait mille extravagances ! Ah ! j'ai été d'une sévérité , d'autant plus que ces mauvais sujets ont toujours un je ne sais quoi ! . . .

LADY NELMOOR. Quelle horreur ! peux-tu bien dire cela ?

EMMA. Que veux-tu , c'est que c'est vrai ! Ils réussissent souvent à plaire aux femmes les plus raisonnables , et l'emportent sur les hommes les plus sensés.

LADY NELMOOR. Tu as vraiment des idées ! . . . Pour moi , ma chère amie , on m'en avait présenté un de ce genre là , dès les premiers jours de mon arrivée à Paris ; on avait imaginé un projet de mariage. . . Ah ! si tu savais comme je l'ai traité. . .

EMMA. Moi , je n'ai jamais voulu recevoir le mien ! Eh ! bien , je te l'avoue , je

crois que j'ai eu tort ! il ne faut jamais prendre de résolutions extrêmes !

LADY NELMOOR. Au contraire ! et je lui ai fait fermer ma porte impitoyablement.

EMMA. Pourquoi cela ! tu ne risquais rien, toi, puisque tu as les hommes à la mode en horreur, et que tu serais digne de te mettre à la tête d'une croisade contre les étourdis.

LADY NELMOOR. Encore !

EMMA. Ne te fâche point ! Mais pourquoi donc M. de Normont n'arrive-t-il pas ? Mariette le retient peut-être.

LADY NELMOOR, *souriant*. Elle pense sans doute que je ne suis pas prête à le recevoir.

### SCÈNE III.

LADY NELMOOR, MARIETTE, EMMA.

EMMA. Eh ! bien, cette visite que vous nous aviez annoncée !

LADY NELMOOR. Vous vous étiez donc trompée, Mariette ?

MARIETTE. Non, madame ! la visite y est.

EMMA. Où est-elle ?

MARIETTE. Ici, à côté.

LADY NELMOOR. Comment.

MARIETTE, *hésitant*. Mais... je...

LADY NELMOOR. Achevez !

MARIETTE. J'ai refusé la porte ; ce n'était pas monsieur de Normont.

LADY NELMOOR. Qui était-ce donc ?

MARIETTE, *soupirant*. Le plus beau jeune homme.

EMMA ET LADY NELMOOR, *ensemble*. Ah ! Vous avez très bien fait.

EMMA. Son nom ?

MARIETTE. Je ne l'ai pas demandé ; j'ai vu tout de suite qu'il avait une charmante figure, pas trente ans, et alors... (*elle soupire*) j'ai refusé de le recevoir.

EMMA, *riant*. C'est donc là ta consigne... trente ans, l'âge de rigueur... comme à la chambre des Députés, tu ne veux te laisser donner des lois que par ceux qui sont d'âge à en faire.

LADY NELMOOR, *à Mariette*. Il est parti tout de suite, sans difficultés...

MARIETTE. Par exemple ! je ne pouvais lui faire entendre raison.

LADY NELMOOR. Mais du moins vous lui avez parlé poliment ? vous êtes quelquefois si brusque.

MARIETTE. Certes je ne lui ai rien dit de désagréable, J'ai dit que ces dames voulaient être seules, parce que les visites les ennuiant. Que lui, particulièrement, ne pouvait pas entrer, que...

EMMA. Je pense qu'il a dû s'en aller de fort mauvaise humeur.

MARIETTE. Ah ! bien oui... Il ne s'est pas en allé du tout !.

LADY NELMOOR. Qu'entends-je ?

MARIETTE. Puisqu'il est encore là...

LADY NELMOOR. Retournez donc le congédier.

MARIETTE. C'est que...

EMMA. C'est que ?... quoi ?...

MARIETTE. Ce monsieur a une manière de trancher les difficultés qui lui est particulière... Il m'a déjà embrassée trois fois... une pour chaque prétexte.

LADY NELMOOR. Est-ce possible ?

MARIETTE. Et gare pour la quatrième... car, tenez, je l'entends.

(*Une voix en dehors*).

Mademoiselle Mariette !

LADY NELMOOR, *à part*. Je connais cette voix.

EMMA, *à part*. Je ne me trompe pas, c'est lui.

### SCÈNE IV.

LADY NELMOOR, EMMA, LE COMTE ARTHUR DE LA VILLETTE.

ARTHUR, *avant d'entrer*. Vous ne plaidez pas ma cause assez vivement, mademoiselle Mariette... (*Il s'arrête en voyant les deux dames et les salue très gracieusement*).

EMMA. Monsieur le comte Arthur de la Villette ! (*A part*). C'est bien lui.

LADY NELMOOR, *à part*. Mon étourdi !... (*Elle fait signe à Mariette qui sort.*)

ARTHUR. Veuillez me pardonner mesdames si je viens plaider moi-même et solliciter l'hospitalité. Egaré sur la route...

EMMA. De Paris à Fontainebleau ! c'est avoir du malheur.

ARTHUR. Arrivé par hasard à la porte de ce château.

\* Lady Nelmoor, Le comte Arthur de La Villette, Emma,

\* Lady Nelmoor, Mariette, Emma.

LADY NELMOOR. Par hasard? et voulez y entrer de force.

ARTHUR. Surpris par l'orage qui menace...

EMMA. Le temps est superbe; i ne pleuvra pas de quinze jour s

ARTHUR. Mon malheureux cheval...

LADY NELMOOR. Galoppait dit-on, bien lestement dans l'avenue.

ARTHUR. Enfin... puisque l'on ne se contente pas de ces raisons là, j'en ai d'autres. (*Il avance des sièges aux dames*). Mais..

LADY NELMOOR, à part. Eh! bien. (*Arthur d l'air de les supplier de s'asseoir; les deux dames prennent place, moitié étonnées, moitié résignées*).

EMMA, souriant à part. Allons!

ARTHUR, debout entre-elles d'un air gracieux. Dans le monde où nous vivons, mesdames, dans ces élégantes habitudes qui sont les vôtres, ne voyez-vous pas le plus maussade, le plus ennuyeux des hommes avoir le droit d'importuner de ses visites la plus gracieuse et la plus spirituelle des femmes. Et il n'est pas que vous n'ayez été dans le cas d'exercer votre patience, à cette rude épreuve. Je n'ai même jamais vu que les ennuyeux fussent plus mal reçus que les autres. A plus forte raison ne sont-ils jamais expulsés. Je citerai, pour exemple, mon ami de Normont.

EMMA. Ah

ARTHUR. Je vous jure qu'il n'a jamais été éconduit; et pourtant, c'est bien l'ennuyeux le mieux conditionné...

LADY NELMOOR, sévèrement. Monsieur.

EMMA. L'homme le plus parfait.

ARTHUR. C'est ce que je voulais dire! Il n'a point de défauts et ce sont nos défauts qui nous amusent et qui amusent les autres. Eh! bien, puisque l'ennui ne fait pas exclure d'une maison un honnête homme, il faut qu'il y ait quelque chose de bien grave pour motiver une semblable punition; alors quand une femme nous bannit, on a le droit de lui dire: madame, il n'y a ni tribunaux, ni jurys, ni conseils de guerre qui condamnent sans dire pourquoi, et avant de me résoudre à subir mon jugement, je désire apprendre quel est mon crime. Veuillez donc me le dire, je vous en prie.

EMMA, à part. Eh! bien, est-ce qu'il faudra lui avouer qu'on le craignait.

LADY NELMOOR, à part. Voilà une question assez embarrassante.

ARTHUR. Pourquoi cette sévérité pour moi seul? une femme charmante à laquelle mon cœur vouait un culte involontaire, m'a banni de sa présence, mis hors

de la loi commune; quels sont donc mes torts?

LADY NELMOOR, à part. C'est qu'il n'en a pas.

EMMA, à part. J'étais sûre qu'en lui fermant ma porte j'avais fait une sottise.

ARTHUR, d'un ton caressant. Et l'on ne daigne pas me répondre! (*Les deux femmes échangent des regards. Enfin Lady Nelmoor prend son parti, elle se lève. Emma se lève aussi.*

LADY NELMOOR d'un ton froid. Lors même, monsieur, qu'on aurait été sévère à votre égard, il est peu généreux à vous d'abuser de la situation où se trouve une femme seule à la campagne avec une amie. Que penserait-on de votre séjour ici. Ce serait les compromettre toutes deux que d'y rester plus longtemps; mais demain nous retournons à Paris. Bientôt le mari d'Emma sera de retour.

ARTHUR. Ah!

LADY NELMOOR. Et monsieur de Normont aura reçu ma main.

ARTHUR, riant. Votre main! Normont! cela n'est pas possible!

LADY NELMOOR, après avoir jeté sur lui des regards d'étonnement. Si ces messieurs veulent vous voir chez eux, nous n'y mettrons point d'obstacle, et vous, monsieur, comme tout autre vous pourrez vous y présenter.

ARTHUR. Alors! Oh! non! ce n'est pas ainsi! je voudrais au paravant...

LADY NELMOOR, l'arrêtant du regard. Monsieur le comte!

EMMA, à part. Adine a vraiment très bien parlé, après cela je n'ai plus rien à dire.

ARTHUR. Eh! quoi, refuser obstinément de m'expliquer pour quel motif je suis consigné.

LADY NELMOOR. Monsieur, insister davantage ne serait pas digne de votre politesse. Je vous recevrai plus tard sous les auspices de M. de Normont.

ARTHUR. Allons, je vois qu'il faut me retirer; en m'éloignant du moins j'emporte le sentiment de mon innocence, et il me sera moins difficile de pardonner votre injustice, que de l'oublier. Daignez, mesdames, agréer l'hommage de mon respect.

(*Il sort*).

## SCÈNE V.

LADY NELMOOR, EMMA.

EMMA. Tu as été bien sévère,

LADY NELMOOR. Mais aussi quelle audace !

EMMA. Il est vrai qu'il n'est pas mal étourdi ! venir jusqu'ici et entrer de force.

LADY NELMOOR. Si M. de Normont fut arrivé.

EMMA. Il n'en faut pas davantage pour compromettre une femme.

LADY NELMOOR, *souriant*. Est-ce qu'il serait véritablement amoureux ?EMMA, *riant*. Mais j'en ai peur ! et je t'ai vraiment une grande obligation.LADY NELMOOR, *étonnée*. Et de quoi donc ?

EMMA. De m'avoir épargné l'embarras de le congédier moi-même.

LADY NELMOOR. N'est-ce pas moi seule que cela regardait ?

EMMA. Oui, parce que nous sommes chez toi ! mais enfin, cet embarras, c'est moi qui te l'ai attiré.

LADY NELMOOR. Comment ?

EMMA. Puisqu'il venait ici pour moi.

LADY NELMOOR. Tu te trompes, ma chère, c'est moi qu'il cherchait.

EMMA. Mais non. C'est mon étourdi, dont je te parlais tout-à-l'heure.

LADY NELMOOR. C'est celui que j'ai banni de chez moi.

EMMA. Est-ce possible !... (*riant aux éclats*). Un adorateur pour nous deux quand nous croyions en avoir chacune un ! Oh !

LADY NELMOOR. Peux-tu rire de cela ?...

EMMA. Veux-tu donc que j'en pleure. (*Elle rit*).

LADY NELMOOR. Voila bien, tes geus à la mode.

EMMA. C'est assez plaisant, il n'a pas eu l'air embarrassé et ne s'en est pas tiré trop mal ! chacune, a pu se croire seule adorée ! s'il fut resté, il serait peut-être parvenu à nous tromper toutes les deux.

LADY NELMOOR. Oh ! je l'en défie bien ! je méprise trop un semblable caractère.

EMMA. Ah ! oui, j'oubliais ! toi tu es invulnérable ! Mais comment l'as-tu donc connu ?

LADY NELMOOR. Cette étourdie de Caroline, notre ancienne compagne, ne me l'avait-elle pas présenté comme un parti convenable, il y a trois mois, dès mon retour en France ? Je l'ai vu quelquefois.

EMMA. Ah ! c'était lui ? En effet, il est le cousin de Caroline ! et j'aurais dû me rappeler. (*Elle rit*). Ah ! ah ! ah !

LADY NELMOOR. Tout te fait rire aujourd'hui.

EMMA *riant*. Et tu as cru vraiment ?

LADY NELMOOR. J'ai cru... quoi ?

EMMA, *d'un ton insouciant*. Oh ! rien !... un souvenir ! je te dirai cela plus tard ! mais sais-tu bien que c'était un parti charmant. Riche, d'une famille distinguée, lieutenant-colonel à vingt-six ans, neveu et aide de camp d'un maréchal de France !

LADY NELMOOR. C'est cela ! un aide de camp, un jeune fou faisant la cour à toutes les femmes et incapable d'en aimer une réellement.

(*On entend le bruit d'une voiture*).

EMMA. Oh ! pour le coup, voilà notre futur ! Il ne vient pas à cheval, lui, comme notre écervelé d'amoureux ! oh non. Un bon landaw ! Tout ce qu'il fait est grave et paisible ! Il n'a pas cet empressement qui nous troublerait, et il suit le précepte du sage : Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.

UN DOMESTIQUE *annonçant*. M. le baron de Normont, M. de Verpy...LADY NELMOOR *étonnée*. Ah ! mon oncle aussi.LE DOMESTIQUE *annonçant*. Et M. le comte Arthur de la Villette.

EMMA. Comment ?

LADY NELMOOR. Par exemple.

M. DE VERPY, *en dehors*. Prenez bien garde.M. DE NORMONT *en dehors*. Appuie-toi sur moi !(*La porte s'ouvre Arthur paraît, soutenu par MM. de Verpy et de Normont. Il a l'air de ne pouvoir se poser sur un de ses pieds.*)

## SCÈNE VI.

M. DE VERPY, ARTHUR, M. DE NORMONT, LADY NELMOOR, EMMA.

M. DE VERPY. Ma nièce, je vous amène un blessé !

ARTHUR. Daignerez-vous me pardonner madame ?

LADY NELMOOR *à part*. Est-ce possible !

M. DE VERPY. A peu de distance de l'avenue, M. de la Villette, qui allait de Paris à Fontainebleau, a été jeté violemment à terre par son cheval et il semble avoir le pied démis.

(On assied Arthur dans un fauteuil).

M. DE NORMONT. Un cheval trop vif! tu es si étourdi.

ARTHUR, d'un ton moqueur. C'est juste, tu as de la raison, toi!

M. DE NORMONT. Heureusement, nous arrivions au moment même...

ARTHUR. Quel bonheur pour moi?

M. DE VERPY. Et j'ai pensé que ma nièce, en noble châtelaine, voudrait bien recueillir un beau chevalier blessé.

EMMA à part. Je n'en reviens pas.

M. DE VERPY. Eh! bien, Adine, vous avez l'air tout étonnée?

LADY NELMOOR. J'avoue... que... cet accident...

M. DE NORMONT. Ce ne sera rien, j'ai une recette excellente pour les foulures.

ARTHUR. Oh! mon ami, combien je te serai obligé.

LADY NELMOOR, à part. Il se moque de lui, c'est sûr.

M. DE VERPY. Mais je ne vous comprends pas, ma nièce! vous ne dites rien, vous êtes là...

LADY NELMOOR. Pardon, mon oncle! pardon! c'est qu'en vérité j'ai été troublée.. Je m'attendais si peu... Mais je vais envoyer chercher un médecin.

M. DE NORMONT. J'ai pris ce soin, madame, en entrant ici, car j'ai pensé que vous permettriez... J'ai aussi à m'excuser d'être venu sans votre autorisation; mais votre amie...

EMMA. J'ai déjà obtenu le pardon pour vous et pour moi.

M. DE VERPY. Et M. de Normont est venu me chercher, pensant que ma présence rendrait sa visite plus convenable.

ARTHUR. Ce cher Normont, comme il songe à tout! Un autre, un étourdi comme moi, eût été si empressé, que l'idée ne lui serait pas venue de se choisir un témoin! à mon dernier duel, moi je l'oubliais! Jugez donc si pour une tendre entrevue...

M. DE NORMONT, d'un air satisfait de lui-même. C'est que toi, Arthur, ou moi, c'est un peu différent.

ARTHUR. Oh! je te rends justice! Aujourd'hui, par exemple, à ma place tu n'aurais pas eu le pied démis, comme moi.

M. DE NORMONT, riant. Certainement non.

M. DE VERPY. Ah! ça, ma nièce, savez-

vous que nous avons fait huit lieues... et que...

LADY NELMOOR souriant. Ah! mon oncle, veuillez m'excuser. (A un domestique qui entre). Qu'on prépare à déjeuner pour ces messieurs. (Le domestique sort).

ARTHUR. Oui, ces messieurs, après un voyage, ont besoin de réparer leurs forces; moi, pauvre blessé, je resterai ici pendant ce temps. (Ici M. de Verpy commence à examiner Arthur).

M. DE VERPY, à part. Ah!.. rester!..

EMMA à part. C'est cela, il espère n'être pas seul.

LADY NELMOOR à part. Je comprends! il veut parler à Emma.

M. DE NORMONT. Mais Arthur, tu dérangerais ces dames, à qui vraiment j'ai bien des excuses à faire pour tout l'embaras que je leur donne avec ta blessure.

ARTHUR. Laisse donc, laisse donc! c'est moi que cela regarde et je veux être chargé tout seul de la reconnaissance.

M. DE NORMONT. Non pas, c'est pour moi que madame veut bien te recevoir. (à Lady Nelmoor). N'est-il pas vrai?

LADY NELMOOR avec un peu d'impatience. Pour vous si vous le voulez.

M. DE NORMONT. J'ai bien l'honneur de vous remercier. (A Arthur) Tranquillise-toi donc et sois ici comme chez toi.

ARTHUR. C'est là tout ce que je voudrais. (A demi voix) Ah! si je pouvais lui parler seul!

M. DE VERPY, examinant le visage de tout le monde. A part. Diable, diable... (Haut). La blessure de monsieur me rappelle qu'en 1805, j'étais comme lui lieutenant-colonel...

ARTHUR. Et vous fûtes blessé à l'armée en défendant la patrie!

M. DE VERPY le regardant avec intention. Non pas? mais un jour, je fis semblant de l'être pour avoir accès dans une maison dont l'entrée m'était interdite.

ARTHUR. Ah!

LADY NELMOOR à part. Il a des soupçons.

EMMA, à part. Le cher oncle devine.

M. DE NORMONT, à de Verpy en souriant. Quelque amourette!.. ah! vous avez été un peu...

M. DE VERPY. Beaucoup.

M. DE NORMONT, d'un ton plus sérieux. Vous nous conterez cela entre hommes, ces dames ne permettent pas...

M. DE VERPY. Vous croyez que ces dames ne permettent pas... (A part) Ma nièce a rougi, Arthur est inquiet!.. Je ne me suis pas trompé.

M. DE NORMONT. C'est que, de votre temps, les jeunes gens étaient très-audacieux, sous l'Empire. Et les femmes étaient coquettes!...

M. DE VERPY. Oh! c'est si différent maintenant!...

M. DE NORMONT. Ce n'est plus cela! plus cela du tout!

M. DE VERPY. Oh! mon Dieu non!

M. DE NORMONT. Voyez plutôt Lady Nelmoor, quelle simplicité! quelle absence de toute coquetterie; aussi j'ai rendu hommage à tant de raison! Toujours douces, égales et bonnes, voilà les femmes que nous aimons maintenant; ce n'est pas comme à votre époque, une folie passagère; c'est une estime et une amitié de toute la vie...

EMMA *à part*. Ce pauvre Normont (*haut*) Ces messieurs avaient parlé de déjeuner?

M. DE VERPY. Oui, mais je desirais auparavant avoir quelques instans d'entretien avec ma nièce.

LADY NELMOOR *étonnée*. Avec moi?

M. DE VERPY. Oui, je vous en prie. (*Il a sonné, un domestique entre*). Aidez M. de la Villette à passer dans la salle à manger, où j'irai le retrouver bientôt.

ARTHUR. A vos ordres, monsieur. (*Il se lève soutenu par le domestique. À part*). Maudits souvenirs de 1805.

M. DE NORMONT *allant à son aide*. Prends donc garde! et le médecin qui n'arrive pas! J'ai bien envie de l'indiquer ma recette pour les foulures!

EMMA. Je vais te remplacer, ma chère Adine, et faire les honneurs du déjeuner en attendant ton arrivée à table et celle de monsieur.

M. DE VERPY. Nous ne tarderons pas à vous rejoindre. (*Ils sortent. Arthur est soutenu par Normont et le domestique*).

## SCÈNE VII.

LADY NELMOOR, M. DE VERPY.

M. DE VERPY. Ma chère nièce, une petite explication, s'il vous plaît.

LADY NELMOOR. Tant que vous voudrez mon oncle.

M. DE VERPY. Vous connaissez mon expérience. C'est une vertu qui coûte assez cher en général, pour qu'on n'en dédaigne pas l'usage; la mienne me sert donc à éventer une embuscade et à deviner les manœuvres d'un ennemi. Je suis comme ces vieux soldats qui ont encore du plaisir

à aider de leurs conseils ceux qu'ils ont le regret de ne plus pouvoir suivre dans les combats.

LADY NELMOOR. Je ne vous comprends pas mon oncle.

M. DE VERPY. Patience!... voici mes observations: au moment de vous remarier, vous fuyez brusquement Paris, et vous venez vous enfermer dans ce château; c'est peu naturel! votre futur vient vous y surprendre! c'est bien imprudent! Il se trouve des blessés sur la route, c'est fort extraordinaire. Voyons! avec qui la guerre est-elle déclarée? où est l'ennemi, quels sont les alliés... et qui est-ce qu'on veut attrapper?

LADY NELMOOR, *d'un ton sévère*. Personne, mon oncle; je suis libre! et mes actions dictées par ma volonté, le sont d'abord par la raison. Jamais je n'épouserai un étourdi; ce n'est pas moi qui pardonnerais à des folies, j'ai eu trop à en souffrir! si l'on eût mieux dirigé ma jeunesse on m'eût épargné les chagrins que m'a causés le caractère léger de lord Nelmoor, et ce n'est qu'au plus raisonnable des hommes que je veux confier le bonheur de mon avenir.

M. DE VERPY. Vrai? c'est bien vrai! alors je n'y comprends plus rien et je ne sais que penser de tout ce qui se passe ici! mais on vient...

## SCÈNE VIII.

LADY NELMOOR, M. DE VERPY, MARIETTE.

MARIETTE. On demande M de Verpy.

M. DE VERPY. Moi?

MARIETTE. Un homme accourant en toute hâte pour une affaire importante et mystérieuse.

M. DE VERPY. C'est impossible, je n'ai jamais eu d'affaires importantes et je n'en ai plus de mystérieuses.

LADY NELMOOR. Êtes vous bien sûr que ce soit mon oncle qu'on demande?

MARIETTE. Oui, madame, et cela paraît être très pressé.

M. DE VERPY. Que diable se peut-il être?... j'aurai plutôt fait d'aller voir moi-même. Je vous retrouverai tout-à-l'heure ma nièce et nous reprendrons l'entretien.

LADY NELMOOR, *souriant*. Allez mon oncle, et que l'inquiétude sur mon compte ne vous empêche pas de déjeuner! mon

cœur est si tranquille que rien ne pourra le troubler désormais.

M. DE VERPY. C'est ce que nous verrons. Allons Mariette, conduisez-moi vers cet homme. (*Il sort avec Mariette*).

SCÈNE IX.

LADY NELMOOR, puis ARTHUR.

LADY NELMOOR *seule un instant*. Oui, mon cœur est paisible! Peut-être pourrait-il y avoir un peu plus de tendresse pour l'homme à qui je vais m'unir? mais ce n'est pas ma faute, on ne règle pas les mouvemens de son âme! on n'y met pas ce qu'on veut, on y prend, ce qu'on y trouve! et je n'y trouve pas d'amour pour M. de Normont... mais cela vaut mieux! beaucoup mieux. (*En ce moment Arthur grimpe en dehors de la fenêtre qui est restée entre ouverte, il la pousse et saute dans la chambre*).

LADY NELMOOR. Ciel!

ARTHUR. Enfin.

LADY NELMOOR. Est-il possible!

ARTHUR. M'y voici donc!

LADY NELMOOR. Que vois-je, par cette fenêtre? vous, monsieur! quand votre blessure...

ARTHUR. Ah! cette blessure, vous n'en avez pas été dupe...

LADY NELMOOR. Mais que voulez-vous?

ARTHUR. Vous voir... vous parler, seul un instant. Qu'il m'a fallu de peines pour arriver là... mais, eussé-je dû risquer dix fois ma vie, j'y serais parvenu!

LADY NELMOOR, *reculant*. Oh! laissez-moi.

ARTHUR. Vous ne me fuirez pas! vous ne vous éloignerez pas! songez madame que depuis un mois je vous cherche, je vous poursuis partout pour saisir ce moment, pour obtenir une explication nécessaire à mon bonheur... au vôtre peut-être.

LADY NELMOOR. Monsieur!...

ARTHUR. Vous êtes la seule femme que j'aie aimée!

LADY NELMOOR. Si je le demandais à Emma?

ARTHUR. Si j'ai offert à elle ou à d'autres cet hommage qu'un jeune homme ne peut refuser à la beauté... c'est qu'alors je ne vous connaissais pas!... Mais quand j'eus entendu votre voix si douce, vos paroles dont la grâce et le charme m'ont seules

révélé ce que la raison peut ajouter à la l'esprit, ce que la bonté peut prendre d'empire sur le cœur, j'ai senti... que c'était vous, madame, que je devais aimer.

LADY NELMOOR. M'aimer, moi, si grave, si sérieuse!...

ARTHUR. Justement! ne me fallait-il pas dans l'objet de mon choix de la raison pour deux.

LADY NELMOOR. Vous, si élégant, si frivole!...

ARTHUR. Ah! cette austère sévérité de votre extérieur, cette simplicité qui prend autant de soins pour se dérober à nos hommages que les autres femmes en mettent à les chercher, n'est-ce pas un mérite qui n'appartient qu'à vous seule? et qui inspire plus d'admiration que tout l'art de la coquetterie peut inspirer d'amour?

LADY NELMOOR, *un peu troublée*. Monsieur, ne parlez pas ainsi!... je ne dois ni ne veux le permettre... Encore une fois, éloignez-vous!...

ARTHUR. Non, madame! j'ai appris que vous étiez engagée, que, par je ne sais quelle erreur, vous croyiez trouver un sort heureux avec l'homme du monde le moins fait pour vous convenir.

LADY NELMOOR. Son noble caractère, sa raison si sûre, conviennent à mes idées, à mes principes à mes projets.

ARTHUR. Vous vous trompez, madame! car vous avez une âme tendre, quoique vertueuse! le premier besoin d'une âme comme la vôtre est d'éprouver, en les inspirant des sentiments tendres et vifs, et avec mon ami Normont que ferez-vous de tout cela?

LADY NELMOOR. Mais monsieur!...

ARTHUR. Oh! je m'y connais! et d'ailleurs j'étais trop intéressé pour ne pas tout voir. Il n'y a qu'un instant, n'était-il pas là, près de vous, et je cherchais, madame, s'il y avait en lui quelque chose qui pût convenir à votre nature aimante et délicate! Je regardais ses yeux, rien n'y paraissait! il n'y avait pas une émotion dans ses paroles! le son de sa voix n'exprimait rien, et quant aux mouvemens de son cœur, il n'en perceait aucun! Ah!... il n'est point de sentimens qui puissent se contraindre si bien qu'un rival ne les sache deviner! Il ne vous aime pas, madame, il est froid, il est glacé!... s'il sentait quelque chose il s'animerait! l'amour est comme le feu, il échauffe du moins s'il ne brûle pas! non, madame, il ne vous aime point!... et quand il est des



cœurs pleins d'amour, qui recevraient avec ravissement le bonheur que vous lui destinez, irez-vous lui donner un bien dont il ne saura pas comprendre tout le prix?

LADY NELMOOR, *un peu émue*. En vérité, monsieur, ce langage... doit me surprendre... et je ne sais de quel droit...

ARTHUR. Du droit que me donne votre injustice envers moi! du droit que me donne l'amour le plus vrai, le plus sincère!

LADY NELMOOR, *se réveillant*. Et je vous écoute! et je vous réponds!... mais vraiment, je suis aussi folle que vous!

M. DE VERPY, *en dehors*. Ah! ça, où diantre êtes-vous donc, M. de Normont?

LADY NELMOOR, *inquiète*. C'est la voix de mon oncle.

ARTHUR, *avec embarras*. Quoi, déjà...

NORMONT, *en dehors*. Venez me délivrer, M. de Verpy, je suis enfermé...

LADY NELMOOR. Enfermé, comment?

ARTHUR. Oh! ce n'est rien... mais ils vont venir.

LADY NELMOOR, *troublée*. Et que leur dirai-je?... sortez, monsieur, sortez... (*Arthur va vers le fond on entend la voix d'Emma.*)

EMMA, *en dehors de la porte du fond*. Adine, es-tu là.

ARTHUR. Je suis pris de tous les côtés!

LADY NELMOOR. Et si l'on vous voit, que pensera-t-on? il ne faut pas... qu'on vous trouve ici... que faire... ah! entrez là! Et voyez, monsieur, à quel point vous expose votre imprudence. (*A elle même.*) Et la mienne!

ARTHUR, *saisissant sa main et la baisant*. Oh! pardonnez, pardonnez!

(*Il sort par la porte de gauche.*)

LADY NELMOOR. Quelle folie!... et si on l'eût vu, quelles idées on aurait pu concevoir!

(*Elle s'assied et arrange des fleurs sans trop savoir ce qu'elle fait.*)

## SCÈNE X.

EMMA, LADY NELMOOR, puis M. DE VERPY, NORMONT.

EMMA, *entrant*. Enfin, je te trouve! que fais-tu donc là?

LADY NELMOOR. Tu le vois... je... ces fleurs.

EMMA. Voilà une affaire bien pressée pour faire oublier le déjeuner!

LADY NELMOOR. Ah! oui, le déjeuner!

EMMA. Il y a une heure que je suis toute seule dans la salle à manger; sous prétexte qu'il souffrait de sa blessure M. le comte de la Villette s'est fait conduire par M. de Normont dans une chambre; j'attendais toujours ou l'un d'eux, ou M. de Verpy... personne n'a paru.

LADY NELMOOR. Vraiment!... (*Normont entre avec Verpy par la porte de droite.*)

EMMA, *à Normont*. Ah! c'est bien heureux! pourquoi donc, monsieur, ne vous ai-je pas revu?

NORMONT. N'en accusez qu'une étourderie inconcevable d'Arthur! Il me conduit dans une chambre, afin que je lui prépare ma recette pour les foulures, qu'il voulait employer en attendant le médecin; tout-à-coup il me quitte, appuyé sur le bras d'un domestique; il va revenir, me dit-il! point du tout! Il ne revient pas, et quand je veux sortir, je m'aperçois que sans y prendre garde, il a tourné deux fois la clé dans la serrure, et que je suis enfermé! point de sonnette! je crie, on ne me répond pas! et si M. de Verpy ne fût venu à passer et ne m'eût entendu, je serais peut-être resté toute la journée dans cette chambre! quel étourdi que cet Arthur!

LADY NELMOOR, *à part souriant*. Je m'en doutais!... c'est une nouvelle espièglerie.

EMMA, *riant*. Allons! et d'un!... je parie qu'il est aussi arrivé quelque aventure à M. de Verpy?

M. DE VERPY. Mais oui!... à peu près! une espèce de paysan m'a retenu presque de force pour me raconter une longue dispute accompagnée de coups de poing, qu'il a eue avec un de ses camarades. J'avais beau faire et beau dire, il ne voulait pas absolument me laisser partir, et ce n'est qu'au bout d'un grand quart d'heure que j'ai su qu'il me prenait pour le maire ou le juge de paix du canton.

LADY NELMOOR, *riant*. Oh! mais!... c'est drôle.

M. DE VERPY, *la regardant avec intention*. Je ne sais pas si c'est drôle; mais je crois savoir que c'est quelque mauvais plaisant.

LADY NELMOOR, *riant*. Bah!... vous soupçonnez toujours quelque malice.

M. DE VERPY. J'ai tort, n'est-ce pas?

EMMA, *regardant lady Nelmoor*. Mais, M. Arthur? est-ce qu'on le retiendrait aussi quelque part?

M. DE VERPY. Oh! il ne me semble pas de ceux qu'on attrappe lui, mais de ceux qui attrapent les autres.

LADY NELMOOR, *riant*. Ce n'est pas le plus mauvais rôle.

NORMONT. Est-ce que vous supposeriez Arthur capable de se moquer de nous?

M. DE VERPY. Il n'oserait pas... mais j'ai l'idée qu'il a voulu se ménager un tête-à-tête.

NORMONT. Et avec qui?

EMMA. Ce n'est pas avec moi qu'on a laissée seule à table.

M. DE VERPY. Alors!...

NORMONT, *indiquant lady Nelmoor*. Ce ne peut pas être avec madame.

EMMA. Je ne le crois pas, car ce serait bien singulier.

LADY NELMOOR. Singulier!...

M. DE VERPY. Pas si singulier que vous le pensez.

EMMA. Pardon, pardon!... et je peux prouver ce que j'avance.

LADY NELMOOR. Quoi donc!... que prouvrais-tu?

EMMA. Que M. Arthur ne peut pas, machère Adine, penser à te plaire, d'après la façon dont il s'exprime sur ton compte.

NORMONT. Et puis cela n'est pas possible, par la raison qu'il connaît nos engagements.

M. DE VERPY. Ah!... vous croyez...

EMMA. Je vous assure qu'il ne songe pas à Adine.

LADY NELMOOR. En vérité, je voudrais savoir ce qui te rend si sûre!...

EMMA. Mon Dieu!... si tu es si curieuse, j'ai de quoi te satisfaire... c'est là ce souvenir qui me faisait rire tantôt!... tiens, voici une lettre qu'il écrivit à sa cousine Caroline le lendemain du jour où elle te l'avait présenté... tu te rappelles?

LADY NELMOOR. Oui, mais comment cette lettre est-elle entre tes mains.

EMMA. Caroline, notre ancienne compagne, me l'avait communiquée. Je la priai de me la confier, parce que je voulais t'en donner connaissance, afin de te faire voir combien ton système de conduite réussissait auprès des étourdis comme monsieur Arthur. C'était pure amitié de ma part.

LADY NELMOOR, *amerement*. Oh! je n'en doute pas!

M. DE VERPY, *moqueur*. Cela se voit tout de suite.

EMMA. Et maintenant qu'on soupçonne M. de la Villette, l'instant de te faire lire son épître ne pouvait-être mieux choisi.

LADY NELMOOR *prenant la lettre*. Voyons donc!

M. DE VERPY *à part*. Bon petit cœur de femme! (*Haut*) Prenez garde, ma nièce, la curiosité est souvent dangereuse!

LADY NELMOOR *lisant*. « Ma chère cou-

« sine, chez quelle bizarre personne m'a-  
« vez-vous conduit. Et avez-vous perdu  
« la raison, en imaginant que je pourrais  
« en faire ma femme? (*parlé*) Comme si  
« l'on eût voulu de lui! (*Elle lit*) Son air de  
« puritaine, et sa toilette singulière dé-  
« guisent, j'en suis sûr, plus de défauts  
« que de beauté; les cheveux qu'on aper-  
« çoit par hasard, cachent ceux qu'elle ne  
« peut montrer. et ce n'est pas sans cause  
« qu'elle nous dérobe sa taille; son amie,  
« elle-même me l'a donné à entendre!  
(*Parlé*) Ah! je vous remercie, Emma.

EMMA, *à demi-voix*. J'entrais dans tes vœux, je voulais te rendre service.

LADY NELMOOR. Vous êtes trop obligeante! Mais continuons. (*Elle lit*). « Il n'y a qu'une chose qui pourrait donner l'envie de plaire à Lady Nelmoor; c'est qu'il semblerait très-original qu'on l'eût entrepris. »

NORMONT. Le moyen, après cela, de croire qu'il est amoureux de madame!

EMMA. Tu me pardones, ma chère Adine?

LADY NELMOOR *très-colère*. Et de quoi me demandez-vous pardon? Que me font vos paroles? Que me font les sottises impertinences d'un fat?..

M. DE VERPY. Remettez-vous, manières, remettez-vous!

LADY NELMOOR. Que je me remette? et qui vous dit que cela me trouble? Quel intérêt puis-je y prendre? Je ne sais en vérité pourquoi j'ai lu ces sottises! j'ai bien autre chose à faire, vraiment! Et dans ce moment puis-je m'occuper de ces pauvretés ridicules, moi qui peux à peine songer aux choses essentielles tant je suis souffrante, malade.

NORMONT. Comment, madame!

LADY NELMOOR. Oui monsieur, la fatigue, le bruit... Je viens ici à la campagne pour me reposer quelques heures dans la solitude... et je suis accablée de visites, d'embarras!

M. DE VERPY. Nous allons nous retirer.

LADY NELMOOR, *allant s'asseoir près de la table*. Je vous en prie! un moment de repos, je n'en puis plus.

EMMA. Si mes soins... .

LADY NELMOOR. Laissez-moi, de grâce.

EMMA *à part*. Quelle humeur!

M. DE VERPY *à part*. Infortuné Normont.

NORMONT. J'espère, madame, que votre indisposition n'aura pas de suite... Si c'était une migraine, j'ai une recette excellente... .

LADY NELMOOR. Merci, merci, ce ne sera rien.

NORMONT. Ce pauvre Arthur commence à m'inquiéter aussi !... où peut-il être ?

M. DE VERPY, *d'un air moqueur*. Ah ! c'est lui qui vous inquiète ? vous êtes bien bon ! Allons venez, suivez-moi, laissons ma nièce seule... c'est je crois la meilleure recette pour son mal.

## SCÈNE XI.

LADY NELMOOR, puis ARTHUR.

LADY NELMOOR *seule un instant. Elle se lève vivement, regarde la lettre qu'elle tient encore et la cache dans son sein. Voilà-t-il assez de choses désagréables ! Emma était-elle contente ! Il lui semble qu'il me serait impossible de plaire à monsieur Arthur. (Souriant) Pourtant, si je le voulais bien ! mais non certes, non pas ! Je vais le renvoyer de la bonne manière. (Elle va ouvrir la porte de la pièce où est Arthur). Sortez, monsieur, sortez, je vous prie !...*

ARTHUR. Ah ! vous êtes seule enfin, madame, ils sont partis.

LADY NELMOOR *émue et colère, mais tâchant de se contraindre*. Oui, je suis seule !

ARTHUR. Quel bonheur.

LADY NELMOOR *d'un ton froid et très sévère*. Et disposée, monsieur, à écouter ce qui vous reste à me dire ! c'est très-important sans doute à en juger par tout ce que vous avez fait pour obtenir cet entretien.

ARTHUR *souriant*. Ah ! vous savez, madame ?...

LADY NELMOOR. Parlez-donc, monsieur, puisque je veux bien vous entendre.

ARTHUR. Quel ton froid et sévère.

LADY NELMOOR. Vous trouvez ?

ARTHUR. Vous n'étiez pas ainsi tout à l'heure !

LADY NELMOOR. Tout à l'heure ? c'est possible ! mais que disiez-vous alors quand on vous a interrompu ?

ARTHUR. Oh ! il m'est bien facile de le répéter ; car c'est une pensée qui ne me quitte pas ! Je disais, madame, que le bonheur de vous plaire eût été la plus grande ambition de mon cœur.

LADY NELMOOR. Ah !

ARTHUR. Et qu'être aimé de vous eût réalisé toutes mes espérances !

LADY NELMOOR, *Vraiment ? « C'est original n'est-ce pas ? — « Et vous avez là une bien singulière idée !*

ARTHUR. Que signifie ce ton moqueur ?

LADY NELMOOR *avec beaucoup d'ironie*.

Non, je ne me moque pas ! pourquoi donc me moquerais-je ? il n'y a rien de plus sincères que vos paroles ! Vous exprimiez si naturellement tout à l'heure ce qu'une âme aimante et bonne peut éprouver, qu'on voit bien que vous êtes incapable d'essayer de tromper une femme sur les sentimens qu'elle vous inspire !

ARTHUR. Ce cruel langage est-il une punition du passé ? Quand je mentais, on me croyait ! ne me croit-on plus quand je dis vrai ?

LADY NELMOOR, *toujours ironique*. Oh ! sans doute, vous dites vrai, ce n'est pas vous qui cherchiez à pénétrer par surprise dans le cœur d'une femme craintive et réservée ! qui voudriez, par défi et comme difficulté vaincue lui inspirer des sentimens que vous n'auriez pas, que vous ne pourriez jamais avoir pour elle.

ARTHUR. Mais vos paroles, le ton dont vous les prononcez, m'étonnent et me troublent. Ah ! madame, cette amère dérision...

LADY NELMOOR *d'un ton plus sérieux*. Oh ! oui, ce serait une amère dérision, comme vous dites, si rencontrant une femme modeste, sans prétentions, un homme employait auprès d'elle, par bravade, ce langage fait pour séduire !

ARTHUR. Mais cela est impossible.

LADY NELMOOR. Si, la poursuivant jusque dans la retraite, où elle veut cacher plus de défauts que de beauté !

ARTHUR, *cherchant à se souvenir*. Qu'est-ce donc !... Je m'y perds.

LADY NELMOOR. Il venait lui exprimer tout ce qui peut porter dans l'âme, le trouble et la persuasion ! Et si alors, la pauvre dupe croyant qu'elle est aimée, imaginant que ce rêve de la vie des femmes, ce bonheur qu'elles devinent et qui fuit toujours devant elles, l'amour fondé sur l'estime, garanti par la noblesse du cœur, exprimé par la délicatesse ; s'imaginant dis-je, qu'elle a rencontré tout cela, si elle abondonnait son âme à cette espérance pour découvrir ensuite qu'un étourdi s'est joué de son repos, s'est moqué de son bonheur, et pour rester d'autant plus malheureuse qu'il lui faudrait renoncer à l'espoir d'être aimée après en avoir entrevu tout le charme ! (*elle s'est un peu attendrie vers les dernière phrases*). Oh ! oui, ce serait une amère dérision.

ARTHUR. Si vous saviez quel trouble agite mon âme.

LADY NELMOOR, *revenant à un ton plus*

*calme et essayant de sourire.* Heureusement, monsieur, rien de tout cela ne pouvait arriver ! vous nous avez donné des armes pour nous défendre, (*elle sourit et lui donne la lettre*) et voici un bouclier sous lequel notre cœur était aisément invulnérable !

ARTHUR, *attiré.* Ciel ma lettre ! à ma cousine !

LADY NELMOOR, *C'est dommage, n'est-ce pas. C'eût été une entreprise si originale que de chercher à plaire à Lady Nelmoor.*

ARTHUR. Je suis perdu.

LADY NELMOOR. Eh ! bien, monsieur ?

ARTHUR, *confus.* Eh ! bien madame ?

LADY NELMOOR. Cette lettre ? . . .

ARTHUR. Je ne puis la nier !

LADY NELMOOR. Et ?

ARTHUR. Et Lady Nelmoor ne la pardonnera jamais ! j'aurais beau lui dire que chaque fois que je l'ai vue depuis ce moment, une impression nouvelle, vive et profonde a rempli mon âme de tendresse et d'admiration. . .

LADY NELMOOR. Elle ne vous croirait pas

ARTHUR. Je suis bien malheureux !

LADY NELMOOR, *à la psyché, ôtant son chapeau.* Cette pauvre Lady Nelmoor est si laide ! . . .

ARTHUR. Je n'ai pas écrit cela !

LADY NELMOOR, *ajustant ses cheveux.* Elle cache ses cheveux parce que elle ne pourrait pas les montrer.

ARTHUR. Que vous êtes cruelle ? . . .

LADY NELMOOR, *ôtant sa mantille et la jetant sur la table.* Sa taille est certainement de travers, elle l'enveloppe avec tant de soin !

ARTHUR. Madame

LADY NELMOOR. Sans goût, comme sans grâces, elle ignore cet art de donner à la coquetterie un air de négligence ! d'être simple avec élégance ! gracieuse sans affectation.

ARTHUR, *l'examinant enchanté.* Mon Dieu, sous quel aspect nouveau !

LADY NELMOOR, *d'un ton plus sérieux.* Lady Nelmoor, monsieur, avait été choisie par son mari pour sa figure et ses talents ; elle avait brillé par son élégance ; et tout cela, en flattant sa vanité, n'avait pas satisfait son cœur ! aussi méprisait l'amour, elle s'était promis de ne sacrifier sa liberté qu'à la seule amitié !

ARTHUR. L'amitié ? vous ! . . .

LADY NELMOOR. Et vous êtes venu monsieur, insulter à sa raison, qui vous condamne, à délier son cœur, qui vous échappe, vous moquer de sa figure. . .

ARTHUR. Qui s'en venge bien.

MADY NELMOOR, *souriant.* Ah ! je lui en saurais gré.

ARTHUR. Vraiment ?

LADY NELMOOR, *riant d'un air mutin.* Oui, vous mériteriez qu'on fût assez jolie pour vous donner des regrets ! ce serait vengeance permise que de souhaiter de vous plaire ! . . . ma colère est si grande que je voudrais, monsieur, vous paraître charmante, et qu'en vous disant adieu . . . pour toujours, je voudrais vous laisser un souvenir qui ne s'effaçât jamais !

(*Elle le salue et sort par la porte de droite.*)

## SCÈNE XII.

ARTHUR, *seul et exalté.*

Elle est charmante, délicieuse ! j'en suis amoureux fou ! Elle a repris tous les attraits, toutes les grâces, toute la coquetterie, tous les défauts d'une femme ; il ne lui manque plus rien pour être adorée ! mais que faire maintenant pour l'apaiser ! (*Il s'assied à gauche et réfléchit.*)

## SCÈNE XIII.

NORMONT, ARTHUR, puis LADY NELMOOR.

NORMONT, *entrant du fond et se parlant à lui-même.* Je savais bien que lord Nelmoor avait laissé des affaires en désordre ; mais ruiné à ce point ! mais les dettes qui ne sont pas payées ! Mais cette terre (*il aperçoit Arthur*). Ah ! te voilà ! Eh bien, mon ami, il y a du nouveau.

ARTHUR. Quoi tu le sais déjà ?

NORMONT. Sans doute !

ARTHUR. C'est impayable !

NORMONT. J'en tremble !

ARTHUR. Comment.

NORMONT. Je croyais lady Nelmoor plus raisonnable que cela ?

ARTHUR. Elle veut être aimée pour ses seules vertus.

NORMONT. C'est bien romanesque.

ARTHUR. C'est charmant !

NORMONT. Je ne vois pas ce que tu peux trouver de charmant dans tout cela ! Une terre magnifique !

ARTHUR, *qui ne l'a pas écouté.* Elle est vraiment délicieuse,

NORMONT. Oui, mais elle n'est pas payée.

ARTHUR, étonné. Payée ?

NORMONT. Elle était déjà hypothéquée et je l'ignorais.

ARTHUR. Hypothéquée ? ah ! ça, as-tu perdu la tête.

NORMONT. Ne sais-tu pas qu'on va la saisir ?

ARTHUR. Saisir ? Quoi ?

LADY NELMOOR, entrouvrant la porte de droite et s'arrêtant quand elle les aperçoit. *A part.* Ah ! il est encore là !... et M. de Normont avec lui !

ARTHUR, à Normont. Acheveras-tu ?

NORMONT. Que j'achève ? mais je te dis depuis un heure qu'on va saisir la terre de lady Nelmoor !

ARTHUR. Cela se pourrait-il ?

LADY NELMOOR, à part. Écoutons !

NORMONT. Il ne lui reste rien ; cette terre étant sa seule propriété, et de nouveaux créanciers de son mari se présentant.

ARTHUR. Juste ciel !

NORMONT. Comment lui apprendre cette nouvelle ? et comment supportera-t-elle ce malheur ?

ARTHUR se levant vivement. Ah ! qu'on le lui cache ; un chagrin à elle ? oh non ! non !

NORMONT. Prends donc garde à ta fou-  
lure.

ARTHUR. Il s'agit bien de cela, qu'elle ignore toujours ce qui arrive.

NORMONT. C'est impossible.

ARTHUR. Impossible ! Ah ! s'il le faut, moi je réponds pour elle !

NORMONT. Toi, qui n'a jamais le son.

ARTHUR. Il est vrai que j'ai le tort, ou la raison de manger ordinairement mon revenu de l'année prochaine ; c'est une malice que je fais à mes héritiers ! mais je suis riche, mes biens sont considérables. Je peux répondre pour bien plus que ce château. Et, s'il était nécessaire, Normont, dispose de toute ma fortune.

NORMONT. Allons, tu n'es guères raisonnable non plus. Mais tu as bon cœur, voilà un trait qui me montre toute ton amitié pour moi.

ARTHUR. Hein, plaît-il ?

NORMONT. Il est vrai qu'entre anciens camarades ; puis tu sais qu'avec moi tu n'as rien à risquer. Mais c'est égal, c'est fort beau, et j'en garderai une vive reconnaissance.

ARTHUR. Encore une fois, cours donc vite, et toi qui sais si bien calculer, arrange tout cela.

NORMONT. J'y vais, j'y vais, mais sois tranquille, tu auras des sûretés (*Il sort par le fond*).

LADY NELMOOR *d part.* Ah ! comment n'être pas touchée en voyant un cœur si généreux. (*Elle vient en scène*). Merci, M. Arthur, merci ! Combien je bénis l'erreur à laquelle je dois de vous avoir vu si noble et si bon.

ARTHUR. Vous étiez là, madame.

LADY NELMOOR. Heureusement.

ARTHUR. Quoi, vous avez entendu ! et vous savez ce que je voulais vous cacher.

LADY NELMOOR. Ne craignez rien, je ne suis pas inquiète sur ma fortune ! je suis riche, fort riche ! et n'ai point cessé de l'être !

ARTHUR. Comment ! ces créanciers. . .

LADY NELMOOR riant. Ces créanciers ! une plaisanterie que j'avais imaginée, comme j'avais imaginé d'annoncer ma ruine ! . . .

ARTHUR. Ah !

LADY NELMOOR. Les deux années que j'ai passées dans la retraite, ont payé toutes les dettes de Lord Nelmoor ; mais, venant en France avec l'intention de m'y fixer par un second mariage, je n'ai voulu rien devoir à ma fortune, et, au moment de m'engager, une dernière épreuve devait m'assurer de la tendresse désintéressée de l'homme que j'avais choisi ! oui, je connaissais sa raison et je voulais éprouver son cœur !

ARTHUR. Ah ! vous l'estimez donc bien peu ?

LADY NELMOOR. Comment.

ARTHUR *d'un ton froid et contraint.* Je sais madame, que cela ne me regarde point, que je n'eus jamais de droits sur votre cœur et que vous venez à l'instant même de me bannir de votre présence, c'est pour celui que vous aimez, que je m'offense, que je m'afflige de vos soupçons ! Ah ! si j'avais été assez heureux pour être à sa place, si vous m'eussiez choisi, je souffrirais beaucoup en ce moment, je l'avoue et je ne sais si je pardonnerais à celle que j'aime, de m'avoir fait rougir devant elle, en me soumettant à cette outrageante épreuve.

LADY NELMOOR. Que dites-vous ?

ARTHUR. Cacher votre fortune, pour vous assurer que ce n'est pas elle qu'on cherche en vous aimant. Ah ! la femme à qui il faut une preuve convaincante de l'honnêteté d'un homme, et qui prend avec lui les précautions du mépris ; elle ne l'aime pas, madame, elle ne l'aimera jamais ! Il y a dans l'amour une estime si

grande, une admiration si vive, un sentiment si juste de ce que vaut celui qu'on aime, qu'il ne peut s'élever dans l'âme aucun doute, aucun soupçon! Les apparences fussent-elles contre lui, le monde l'eût-il condamné, c'est près de celle qu'il aime qu'un homme doit trouver justice. Pensez donc, madame, si, quand tous l'estiment, il peut lui pardonner d'avoir osé douter de lui.

LADY NELMOOR. Quel langage!

ARTHUR. J'ai tort peut-être, d'exprimer aussi vivement ma pensée! Excusez-moi, madame! Je me retire. Auprès de vous, je ne suis assez maître ni de mes paroles ni de mes sentimens.

*(Il fait un profond salut et sort par le fond).*

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE XIV.

LADY NELMOOR, puis M. DE VERPY.

LADY NELMOOR *seule et agitée*. Eh bien! il part, il s'éloigne et je ne puis le retenir. Que lui dire? Je l'ai offensé, je l'ai banni. Il ne reviendra plus! Quelle noblesse de pensées, quelle chaleur d'expressions, quelle délicatesse de sentimens; et je ne le reverrais jamais? Oh... il faut... *(Elle va vers la porte du fond sans trop savoir ce qu'elle fait. M. de Verpy parait)*. Mon oncle...

M. DE VERPY. Où couriez-vous ainsi, ma nièce? Et quel changement, bon Dieu. Cette robe, cette coiffure, c'est charmant, charmant en vérité? Mais qu'avez-vous? ce n'est pas seulement votre toilette qui est différente; vous, si calme d'ordinaire, si paisible, vous êtes troublée...

LADY NELMOOR. Moi!

M. DE VERPY. Vos yeux sont pleins de larmes.

LADY NELMOOR. Mais non.

M. DE VERPY. Mais si *(Il lui prend la main)* et vous tremblez?

LADY NELMOOR. Vous vous trompez, mon oncle.

M. DE VERPY. Non, je ne me trompe pas, et je viens de rencontrer M. Arthur, il était troublé aussi. Ma nièce, auriez-vous à vous plaindre de cet étourdi?

LADY NELMOOR. A me plaindre de lui? de M. Arthur; oh non! c'est impossible.

M. DE VERPY. Impossible, allons donc! un jeune fou, audacieux, inconséquent.

LADY NELMOOR. Et où avez-vous pris, mon oncle, qu'il est fou, audacieux et inconséquent.

M. DE VERPY. Où je l'ai pris, mais quand il n'y aurait que toutes les extravagances qu'il a faites aujourd'hui.

LADY NELMOOR. Quoi donc?

M. DE VERPY. Eh bien, sa chute de cheval?

LADY NELMOOR. Un événement malheureux.

M. DE VERPY. Malheureux! je voudrais savoir pour qui? Et Normont, enfermé dans une chambre, pendant qu'on me retenait d'un autre côté!

LADY NELMOOR. Une méprise sans doute!... un accident!...

M. DE VERPY. Un accident qui a des suites, il me semble!

LADY NELMOOR. Vous croyez?

M. DE VERPY. J'en ai peur!... et cet amour qu'il promène aux pieds de toutes les femmes, qu'il a offert à votre amie même!...

LADY NELMOOR. La vanité d'une femme peut si bien se tromper sur ces choses là!

M. DE VERPY. Ah! mais ses affaires en désordre.

LADY NELMOOR, *vivement*. Du désordre! lui qui tout à l'heure offrait une somme considérable qu'il croyait m'être nécessaire!

M. DE VERPY. Bah!... ah ça, mais c'est donc un garçon très rangé, un modèle de sagesse?

LADY NELMOOR. Et si bon... si noble...

M. DE VERPY. Oui d'abord?

LADY NELMOOR. Jamais aucun homme n'a si bien senti tout ce qui convient au caractère et au cœur d'une femme.

M. DE VERPY. Vraiment!

LADY NELMOOR. Il devine ses idées, partage toutes ses petites susceptibilités...

M. DE VERPY. Voyez vous ça!...

LADY NELMOOR. Comprend tout ce qu'elle peut éprouver, tout ce qui peut servir à son bonheur.

M. DE VERPY. Qui diantre se serait douté de pareille chose?

LADY NELMOOR. Certes, il faudrait une grande injustice pour ne pas trouver sa conduite et ses paroles pleines de bonté, d'esprit et de raison.

M. DE VERPY. En vérité!...

LADY NELMOOR. Oui, mon oncle...

M. DE VERPY. Malepeste! M. Arthur a fait bien du chemin pour un boiteux?

LADY NELMOOR. Que dites vous?...

M. DE VERPY. Je dis, ma nièce que je m'associe à vos inquiétudes, à votre trouble car vous êtes agitée, émue, comme quelqu'un qui aurait à réparer une erreur ou

une injustice !... envers M. Arthur, eh ! bien, nous réparerons cela ! n'est-ce pas ? (*Il la regarde malicieusement.*) Après votre mariage avec M. de Normont !

LADY NELMOOR, *reculant et comme frappée de stupeur.* Mon mariage avec M. de Normont !

M. DE VERPY. N'est-ce pas demain que nous signons le contrat ?

LADY NELMOOR. Demain !...

M. DE VERPY. Sans doute, est-ce que les vingt-quatre heures de réflexion...

LADY NELMOOR, *vivement.* Les vingt-quatre heures de réflexion prouvent que j'avais encore la possibilité de changer d'avis.

M. DE VERPY. Certainement !... si vous trouviez qu'il y avait moyen de faire un mariage plus raisonnable !... est-ce que... (*Il la regarde avec intention.*)

LADY NELMOOR, *maligne et caressante.* Convenez, mon oncle, que des gens méchans pourraient trouver M. de Normont... quelque peu ridicule !...

M. DE VERPY. Ah ! ah ! et vous avez découvert cela aujourd'hui ! tuidieu ! que de découvertes en un jour ! allons, allons !... j'y suis ! et moi aussi j'en ai fait une !

## SCÈNE XVIII.

EMMA, LADY NELMOOR, M. DE VERPY, NORMONT, ARTHUR.

NORMONT, *amenant Arthur.* Eh, non, je te répète que tu ne partira pas ainsi nous retournerons à Paris tous ensemble.

M. DE VERPY, *examinant Arthur et sa nièce.* Monsieur partait ! Oh ! je comprends le trouble !

EMMA, *à lady Nelmoor.* Quelle métamorphose ma chère Adine...

NORMONT. Tiens c'est vrai ! moi qui ne voyais pas (*d'un air de triomphe à Arthur*). Eh bien Arthur ?

ARTHUR. Je vous demande bien pardon, madame, d'être revenu sans votre permission... et...

NORMONT. Puisque c'est moi qui t'ai ramené ! Mais à propos quand je t'ai arrêté, tu courais comme un lièvre !

ARTHUR. J'ai été guéri par ta recette !

NORMONT. Tu ne t'en es pas servi !

ARTHUR. C'est égal, l'intention seule.

M. DE VERPY, *à Arthur.* Il est des gens qui ont obligation à M. de Normont de vous avoir fait rester, monsieur. Moi, d'abord, qui doit m'exouser car je vous

avais jugé légèrement, et ma nièce vient de me détromper sur une foule de choses.

ARTHUR. Comment ?

LADY NELMOOR, *bas.* Mon oncle !

M. DE VERPY. Oui, oui, j'avais la maladresse de vous prendre pour un étourdi, vous, si sage, si rangé, si fidèle, si...

NORMONT, *à Arthur.* Est-ce qu'on se moque de toi ?

M. DE VERPY. Pas le moins du monde ! si je répétais ce que ma nièce vient de m'apprendre !...

ARTHUR. Madame ?

LADY NELMOOR, *bas.* Encore une fois, mon oncle !...

M. DE VERPY. Oui, par exemple...

EMMA. Oh ! moi je sais à fond l'opinion d'Adine sur M. Arthur, car ce matin nous parlions de lui, et cela ne ressemble guères...

M. DE VERPY. Pas du tout... vous croyez savoir, et je gage que vous ne savez rien !... Tenez, entre autres choses, ma nièce m'a prouvé que la coquetterie de quelques femmes qui interprétaient comme témoignage d'amour, des politesses insignifiantes, valait seule à monsieur sa réputation de légèreté,

EMMA. Ah ! votre nièce a dit cela ! (*A part.*) C'est aimable !

LADY NELMOOR. Mon oncle ! je vous en prie.

M. DE VERPY. Elle ajoutait que M. Arthur, tendre, délicat, sensible !... Oh si je répétais tout... n'aime qu'une seule femme !

ARTHUR. Je le jure.

NORMONT. Bah !

M. DE VERPY. Oui, m'a nièce m'en paraît assez persuadée !

ARTHUR. Et croit-elle que je l'aimerai toute ma vie ?

M. DE VERPY, *après les avoir regardé l'un et l'autre.* Je pense que c'est là ce qu'elle sera bien aise de savoir.

ARTHUR, *allant à lady Nelmoor.* Madame ! (*Elle baisse les yeux et ne répond pas.*)

EMMA. Allons, allons, je devine !

NORMONT. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE VERPY. Que ma nièce s'était promis de faire un mariage parfaitement sage et raisonnable, et qu'il paraît que...

EMMA. M. Arthur lui a prouvé qu'il était le plus sage de vous deux.

NORMONT. Pas possible !

ARTHUR, *tendrement à Lady Nelmoor.* Est-il vrai que mes torts soient pardonnés ?

LADY NELMOOR, *lui tendant la main et se détournant timidement.* Il paraît que celui qu'on aime a toujours raison,

NORMONT, *pétrifié*. Ah! ça!... mais que suis-je donc venu faire ici?

M. DE VERPY. Vous avez guéri la foulure de monsieur.

NORMONT. Permettez... il me semble...

M. DE VERPY. Un homme sage comme vous êtes, prend son parti et ne se fâche point.

EMMA. Voilà un mariage raisonnable comme il s'en fait beaucoup.

M. DE VERPY. C'est qu'en fait d'amour une femme à beau en appeler à sa raison, c'est toujours son cœur qui décide... c'était déjà comme cela de mon temps.

FIN.





AL

SCÈNE XIII.

# LE CHATEAU DE MA NIÈCE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

Par *M<sup>me</sup> Ancelot*,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS, LE 8 AOUT 1837.

| PERSONNAGES.                                           | ACTEURS.         |
|--------------------------------------------------------|------------------|
| LE MARQUIS DESTAINVILLE.                               | M. MENJAUD.      |
| M. DE LUSSAN . . . . .                                 | M. FONTA.        |
| LE CHEVALIER D'ALBY. . . . .                           | M. MIRECOURT.    |
| GOMBAUD, valet-de-chambre de<br>la Présidente. . . . . | M. ARMAND-DAILLY |
| UN DOMESTIQUE. . . . .                                 | M. ALEXANDRE.    |

| PERSONNAGES.                                           | ACTEURS.                      |
|--------------------------------------------------------|-------------------------------|
| LA PRÉSIDENTE DE LAMO-<br>RINIÈRE. . . . .             | M <sup>lle</sup> MARS.        |
| LA COMTESSE DE SURGIS,<br>sa nièce. . . . .            | M <sup>lle</sup> FÉRANGER.    |
| MARGUERITE DE LUSSAN,<br>sœur de M. de Lussan. . . . . | M <sup>lle</sup> JENNY WEISS. |

*L'action se passe en 1745, au château de la comtesse de Surgis, à douze lieues de Paris.*

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre, le premier indiqué occupe la droite de l'acteur.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Portes latérales. Une table, et tout ce qu'il faut pour écrire, à droite de l'acteur. Fauteuil à gauche.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER D'ALBY, M. DE LUSSAN.

Le chevalier entre par le fond; l'autre par la porte à la gauche de l'acteur.

LE CHEVALIER. Eh bien ! Lussan, quel horrible ennui l'on éprouve au château !... Vingt-quatre heures de sagesse !... c'est trop fort, il faut que cela finisse.

LUSSAN, *il a l'air fort triste.* Je ne m'ennuie pas, moi.

LE CHEVALIER. Vous êtes malheureux... cela occupe ! (*Lussan fait un mouvement.*) Oui, vous êtes amoureux de ma cousine, et vous êtes jaloux du marquis de Stainville.

LUSSAN. Ah ! je n'y veux plus penser !... Oui, je l'aimais de bonne foi, et de toute mon âme... Elle paraissait touchée de ma

constance, et j'espérais... car, veuve et libre, son cœur devait seul être consulté pour un nouveau choix... Mais depuis l'arrivée du marquis, tout espoir m'a quitté, et mes regrets....

LE CHEVALIER. Raison de plus pour vous amuser!... Moi aussi j'ai des regrets : j'aime votre sœur, Lussan, et nous sommes tous deux sans fortune ; j'attends un héritage, il est vrai ; mais penser que mon mariage dépend d'un enterrement.... c'est triste!... Tant qu'on dansait, qu'on jouait la comédie, qu'on faisait mille folies au château... à la bonne heure!.. on pouvait supporter ses chagrins... mais à présent...

LUSSAN. A présent, M<sup>me</sup> la comtesse de Surgis attend sa tante, sa grand'tante, la présidente de Lamorinière, et tous nos amusemens sont interrompus.

LE CHEVALIER. Bah! c'est un prétexte.

LUSSAN. Comment?...

LE CHEVALIER. Je parie qu'elle n'a annoncé l'arrivée de cette prétendue tante que pour ramener le calme dans ce château, dont le bruit fatiguait l'indolence du marquis.

LUSSAN. Quoi! M<sup>me</sup> de Surgis, qui cherchait tant les plaisirs, le bruit, les fêtes!.. elle y renoncerait pour plaire à M. de Stainville?... Elle aimerait donc bien cet homme blasé que tout ennue, un fat qui, lui, ne peut rien aimer?...

LE CHEVALIER. Précisément: une difficulté vaincue, cela tente toutes les femmes!... D'ailleurs sa haute naissance, sa grande fortune.... O mon pauvre ami, il faut vous distraire, c'est ce que vous pouvez faire de mieux... et je veux vous aider!... Ecoutez: je vais vous faire une confidence.

LUSSAN. Quoi donc?

LE CHEVALIER. J'ai trouvé une petite vengeance!

LUSSAN. Ah!...

LE CHEVALIER. Ils nous menacent d'une tante imaginaire.... moi, je vais leur en donner une réelle.

LUSSAN. Une tante?...

LE CHEVALIER. Lasleur, mon valet de chambre, est un garçon très-intelligent; nous ne sommes qu'à douze lieues de Paris... il y est allé cette nuit, pour la seconde fois, et vous verrez tout-à-l'heure arriver un vieux carrosse à l'ancienne mode, des chevaux qui ressemblent à ceux de l'Apocalypse, et une tante en conséquence. Ils sont au village voisin et se disposent à faire ici une entrée triomphale, à ma grande joie, et pour leur mystification à tous.

LUSSAN. Ce n'est pas possible.

LE CHEVALIER. Mais cela est!... M<sup>me</sup> de Surgis n'a jamais vu sa tante: s'il est vrai qu'elle l'attende, elle s'y trompera... ce sera drôle!... Et dans tous les cas cette plaisanterie troublera un peu la tranquillité dont nous avons le malheur de jouir.

LUSSAN. Mais comment avez-vous pu vous procurer une tante?...

LE CHEVALIER. Soyez tranquille! ma tante est tout aimable, vive, gaie, ne pensant qu'à s'amuser! ah! si toutes les tantes étaient comme cela, il ferait bon être neveu, je vous assure.

LUSSAN. Mais enfin, qui est-ce?

LE CHEVALIER. Ah! ne grondez pas!... car c'est pour vous!.. Oui tenez, Lussan, je vois bien que depuis l'arrivée du marquis vous êtes tout changé, tout désespéré: le chagrin, cela fait mal!... Il faut des distractions, et, quand ce ne serait que par amitié, je veux faire quelques folies!... on se doit à ses amis!...

LUSSAN. Et ma sœur? que dira-t-elle?

LE CHEVALIER. Votre sœur?... c'est aussi dans son intérêt!... Toutes les folies avant le mariage, afin de n'en plus faire après!... Ah! mon Dieu!... j'entends sa voix.... chut!... je m'éloigne... on n'aurait qu'à me retenir.... Le secret, Lussan! le secret!...

Il sort vivement par le fond.

LUSSAN, à lui-même. Quel étourdi!...

## SCENE II.

LE MARQUIS DE STAINVILLE, LA COMTESSE DE SURGIS, LUSSAN, M<sup>lle</sup> DE LUSSAN.

Le marquis, la comtesse, et M<sup>lle</sup> de Lussan entrent par la porte à droite de l'acteur.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, vivement à Lussan. Quoi!... le chevalier n'est pas ici!...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, avec colère. Grand Dieu!...

LE MARQUIS, souriant. Il sera allé au-devant de la présidente.

LUSSAN. Que dites-vous?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Je parie, mon frère, que vous savez tout! vous êtes le confident du chevalier.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Ah! j'espère que M. de Lussan ne se prêterait pas à une pareille inconvenance!

LUSSAN. Une inconvenance?...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Ne faites pas l'étonné, mon frère!... La plaisanterie du chevalier est connue.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Nous savons tous ses projets.

LUSSAN, à part. C'était bien la peine de

tant me recommander le secret !... (*Haut.*)  
Mais comment ? qui vous a dit ?...

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Une de mes femmes a tout appris du valet de chambre du chevalier. Mais où est-il lui ?... comment empêcher cette folie ?...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *à part.* Je n'ose pas dire que je viens de lui écrire pour le supplier d'y renoncer.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Et devinez vous, monsieur de Lussan, quelle femme il a choisie pour jouer le rôle de ma grand'tante ?... Une soubrette de la Comédie Italienne.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Qu'on dit charmante !... Oh ! c'est affreux.

LUSSAN. Il s'ennuyait... beaucoup depuis qu'on était un peu raisonnable...

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Est-ce ma faute ?... J'apprends que ma tante est à Paris et veut me surprendre en arrivant ici à l'improviste ; eh bien, savez-vous ce que c'est que ma tante ?.. Une grave et sévère personne, élevée en province, mariée il y a vingt-ans à mon grand-oncle, qui en avait cinquante et qui était premier président au parlement de Dijon. Veuve depuis deux années, des affaires l'ont conduite en Allemagne, et elle aura ajouté à l'austérité des habitudes parlementaires la froide dignité germanique : qu'aurait-elle pensé en nous trouvant occupés de mille amusemens frivoles !

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Elle n'a point d'enfans, est immensément riche, et vous êtes son unique héritière.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Lui plaire, m'en faire aimer, moi qu'elle n'a jamais vue, c'est mon devoir et mon désir. J'ai donc voulu qu'elle fût reçue chez moi avec tous les honneurs et tous les égards que son âge, son caractère et ses habitudes commandent ; et cette espièglerie du chevalier....

LE MARQUIS. A été connue assez à temps pour empêcher que votre erreur ne prête à rire à la société et ne dérange la réception de votre tante. Je vous conseille donc, mesdames, de rentrer chacune dans votre appartement dès qu'on apercevra le carrosse de cette femme. Vos gens sont prévenus, la fausse présidente ne trouvera personne sur son chemin, et une fois qu'elle sera entrée ici, je me charge de la congédier. Fiez-vous à moi !

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Si... vous cherchiez à lui plaire !...

LE MARQUIS, *souriant malignement.* Ah ! vous croyez que je devrais lui faire la cour, peut-être ?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Rien que pour plaisanter.

LE MARQUIS, *souriant.* Et pour empêcher qu'un autre la lui fasse ?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Mais...

LE MARQUIS. Mon Dieu ! si cela peut rendre service à quelqu'un, et qu'elle soit jolie, moi je ne demande pas mieux.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *un peu mécontente.* Ah ! vous, monsieur, qui depuis quinze jours que vous êtes ici, semblez si insouciant, si dédaigneux.... vous prendriez cette peine ?...

LE MARQUIS. Dédaigneux ?... Ici ?... Oh, non !... mais, je l'avoue, le monde et ses frivoles amusemens ne m'inspirent plus qu'ennuis et dégoût, et je cherche un intérêt qui puisse redonner du charme à mes journées et du courage à mon cœur. Je savais, madame, que votre château était le rendez-vous de tous ceux qui placent la gaité et la liberté bien avant les plaisirs de vanité et d'ostentation ; que chez vous on s'amusait sans prétention et sans soucis ; que vous étiez bonne, indulgente et naturelle... Je suis venu, j'ai vu... je ne dirai pas comme César, mais enfin vous êtes veuve... il est vrai que vous n'avez pas vingt ans et que j'en ai plus de trente.... Quoi qu'il en soit, ma famille me presse de me marier, et vous ne me défendez pas d'espérer.

LUSSAN, *bas à sa sœur.* Je ne me trompais pas, il l'aime et je la perds, elle dont les promesses...

M<sup>me</sup> de Surgis jette un regard sur Lussan.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *bas à son frère.* Oui !... croyez aux promesses d'amour. Ah ! mon frère, je suis bien malheureuse aussi.

LE MARQUIS, *à M<sup>me</sup> de Surgis.* Dans ce moment, si je veux voir cette femme, c'est uniquement pour vous rendre service et vous venger. Permettez-moi de regarder déjà ce devoir comme mon droit.

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.* Un carrosse entre dans l'avenue.

LE MARQUIS. Déjà ! le chevalier n'a pas perdu de temps.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *à part.* Il n'a tenu aucun compte de ma prière.

LE DOMESTIQUE. Le carrosse arrive au galop des chevaux.

LE MARQUIS. Il est clair que ce n'est pas votre tante ; les chevaux du parlement ne vont qu'au pas.

LUSSAN, *à part.* Si je pouvais l'apercevoir avant de rentrer dans ma chambre !

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Retirons-nous jusqu'à ce que vous ayez éloigné cette femme.

LE MARQUIS, *lui offrant la main.* Permettez...

Le domestique est sorti ; M<sup>me</sup> de Surgis, le marquis et M<sup>lle</sup> de Lussan sortent par la porte de droite.

LUSSAN, *les regardant s'éloigner.* Oui, je

dois perdre tout espoir et chasser de mon cœur ce cruel souvenir. Je partirai, je quitterai le château dès aujourd'hui et je chercherai loin d'ici les plaisirs et les distractions. Mais tâchons de voir cette actrice qui a consenti à jouer un pareil rôle. (Il va à la porte du fond.) Eli! vraiment c'est une jeune et jolie femme. Comment n'a-t-elle pas seulement les habits de son caractère? Elle approche... allons, il faut qu'elle fasse une entrée aussi solitaire dans le salon que dans l'antichambre.

Il sort par la porte de gauche.

oooooooooooooooooooooooooooo

### SCÈNE III.

LA PRÉSIDENTE, *entrant seule par le fond.*

(Encore à la porte.) Quoi donc! personne ici!... (Elle entre.) Personne au bout de l'avenue, au perron, au vestibule!.. personne nulle part!... Si nous étions en temps de guerre, on pourrait croire que le château de ma nièce a été pris d'assaut et tous les habitans passés au fil de l'épée. Mais ici l'on ne fait la guerre qu'à l'ennui, et, si ce n'est pas toujours sans danger, les suites du moins n'en sont pas si funestes. Allons!... (Elle s'assied sur le fauteuil de gauche.) Peut-être ai-je eu tort d'arriver ainsi sans me faire annoncer? Feu M. de la Morinière aurait appelé cela une inconvenance. C'était un homme de mérite que M. le premier président!.. et je l'estimais tant que j'avais fini par l'aimer malgré ses quarante ans de trop. Mais moi, qui en ai maintenant près de trente, et qui, au sortir du couvent, entrai dans son austère maison, je n'y appris rien des plaisirs du monde. Ces plaisirs, disait M. le président, ces jeux, cette gaieté que d'autres peuvent se permettre et que moi-même j'ai connus jadis, mes sévères devoirs me les défendent aujourd'hui. Ceux dont l'honneur ou la vie est à la merci de mes lumières, que penseraient-ils si je me livrais à la dissipation?... Il avait raison, sans doute... et moi, pauvre femme de vingt ans, je vivais comme un juge de soixante. (Elle se lève.) Aussi, parfois, il s'éveillait en moi un vague désir de plaisirs inconnus. Ma pensée s'envolait vers ce monde qui m'était interdit, et je me disais : Il doit pourtant y avoir une autre manière d'être heureuse. Parfois aussi je sentais une folle gaieté, une envie de rire, de plaisanter! Mais il fallait comprimer ces joies d'enfant que les sévères habitudes de nos journées et les gens si graves qui m'entouraient ne me permettaient pas. Depuis deux ans que je suis veuve et libre, d'importantes affaires m'ont conduite en Allemagne : une année

passée à Vienne m'a fait voir la société; ses usages ne me sont pas tout-à-fait étrangers, car le grand monde est, dit-on, le même dans toutes les grandes villes. Mais c'est Paris surtout que je brûle de connaître! où il me semble que je vais commencer à vivre! Paris que je n'ai fait qu'entrevoir; car il faut le quitter bien vite si l'on ne veut pas s'y oublier. Il me tardait de voir ma nièce, de chercher près d'elle les douces et intimes affections de famille que j'ai toujours désirées. Oui, mon isolement m'attriste. Ma liberté, ma richesse sont de grands biens sans doute! mais le plaisir de les avoir ne vaut peut-être pas le bonheur de les donner. Aussi j'étais empressée d'arriver; et, grâce aux informations que j'ai prises, je sais qui je vais rencontrer dans ce château. C'est d'abord le brillant marquis de Stainville, dont la conquête tente la vanité de ma nièce... qui lui sacrifie l'amour sincère de M. de Lussan; puis le cousin de M<sup>me</sup> de Surgis, un étourdi de chevalier dont on m'a raconté mille extravagances, et enfin cette bonne petite Marguerite de Lussan, qui, dit-on, ne le voit pas avec indifférence. N'oublions pas ces renseignemens. Avec eux je ne serai pas dépaycée au milieu des gens qui habitent ici, et je tâcherai de ne pas trop prêter à rire aux dépens de la provinciale. Mais on tarde bien... en entrant, j'ai envoyé un de mes gens avertir ma nièce... Ah! le voici...

oooooooooooooooooooooooooooo

### SCÈNE IV.

LA PRÉSIDENTE, GOMBAUD, *effaré et en désordre, entrant par le fond.*

LA PRÉSIDENTE. Gombaud, mon valet de chambre, en cet état!...

GOMBAUD. Le ciel soit loué!... madame la présidente existe encore.

LA PRÉSIDENTE. Comment?

GOMBAUD. Mais il n'y a pas de temps à perdre pour prendre la fuite.

LA PRÉSIDENTE. Êtes-vous ivre, Gombaud?

GOMBAUD. Ah! cet affront après ceux que je viens d'endurer...

LA PRÉSIDENTE. Des affronts? ici? Que s'est-il donc passé?

GOMBAUD. Il s'est passé... D'abord j'ai annoncé, avec toute la dignité convenable, l'arrivée de madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE. Eh bien?

GOMBAUD. Eh bien! les gens m'ont ri au nez, et aucun n'a voulu dire à madame la comtesse que sa tante était au château.

LA PRÉSIDENTE. C'est incroyable.

GOMBAUD. Alors, j'ai voulu y aller moi-même. Ah bien! oui... Ils se sont jetés sur moi, m'ont assommé, et m'auraient tué sans doute si je n'étais parvenu à m'échapper de leurs mains.

LA PRÉSIDENTE. Je n'y comprends rien.

GOMBAUD. Je suis bien forcé, moi, de comprendre leurs coups de poing et leurs coups de pied..... C'est clair cela!.. et les injures donc?..

LA PRÉSIDENTE. Mais que pouvaient-ils dire? je veux le savoir.

GOMBAUD. Vous le voulez? Eh bien! ils disaient que madame la présidente n'était pas une présidente.

LA PRÉSIDENTE. Ah!

GOMBAUD. Qu'on les avait prévenus; que personne n'y serait trompé; que c'était abominable de venir ainsi sous un nom supposé, et de profiter de ce qu'on attendait une vraie tante...

LA PRÉSIDENTE, *se recueillant*. Un nom supposé? Il y a quelque méprise. Voyons, Gombaud, on attendait une tante?

GOMBAUD. Oui, madame, et l'on avait tout préparé; mais ce n'est pas vous.

LA PRÉSIDENTE. Ce n'est pas moi?

GOMBAUD. Quelque chose que j'aie pu dire, ils ont prétendu que j'étais payé pour jouer la comédie.

LA PRÉSIDENTE. Allons, il y a là-dessous un mystère que je pénétrerai.

GOMBAUD. Les coups que j'ai reçus...

LA PRÉSIDENTE. Ecoutez, Gombaud, il faut voir la suite.

GOMBAUD. Comment! il y aura une suite?

LA PRÉSIDENTE. Je veux éclaircir cette plaisanterie.

GOMBAUD. On a une drôle de manière de plaisanter dans ce pays-ci.

LA PRÉSIDENTE. Il est évident qu'on avait été averti de mon voyage; qu'on avait tout disposé pour l'arrivée de la présidente, mais qu'on ne croit pas que ce soit moi.... Tâchons donc de savoir pour qui l'on me prend.

SCENE V.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, LA PRÉSIDENTE, GOMBAUD.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *se montrant à la porte à droite. A part*. Voyons quelle figure elle a.

LA PRÉSIDENTE, *l'apercevant, à Gombaud*. Et tenez j'aperçois une petite mine qui ne doit effrayer personne. Rassurez-vous, Gombaud, et pourtant que mon carrosse reste au bas du perron. Allez.... (Gombaud sort par le fond; la présidente va à M<sup>lle</sup> de Lussan.) Approchez, mademoi-

selle... mais approchez donc... Je suis...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *avec ironie*. Madame la présidente de la Morinière, n'est-il pas vrai?

LA PRÉSIDENTE. Sans doute... et ce ton...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Allez! nous savons tout.

LA PRÉSIDENTE. Que savez-vous?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Que vous venez ici pour plaire au chevalier.

LA PRÉSIDENTE. Ah! au chevalier? (*A part*.) C'est la jeune Marguerite de Lussan.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Il est un peu étourdi! mais autrefois...

LA PRÉSIDENTE. Autrefois?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Il était bon, sage, excellent, avant d'avoir fait certaine connaissance...

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. S'il n'a pas pas fait d'autre connaissance que celle que vous supposez, je vous assure qu'il est toujours bon, sage et excellent.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Vraiment?

LA PRÉSIDENTE. Ecoutez, ma belle enfant, vous dites donc qu'on savait mon arrivée au château?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Certainement, vous veniez pour vous amuser.

LA PRÉSIDENTE. C'est vrai; eh bien?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Eh bien! suivez mon conseil, repartez tout de suite; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA PRÉSIDENTE. Vous trouvez?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. D'ailleurs, depuis qu'on a su que la présidente devait venir, presque toutes les personnes qui étaient au château ont reçu des lettres qui les forçaient de partir, et moi-même je vais le quitter aujourd'hui avec mon frère, car il n'y a plus ici pour nous que du malheur.

LA PRÉSIDENTE. Du malheur? mais on était si gai dans ce château, disait-on?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Sûrement... on se divertit pour se distraire. Est-ce qu'on aurait besoin de tant de bruit si l'on était heureux?

LA PRÉSIDENTE, *à part*. Serait-ce là ce bonheur qui de loin me semblait si beau?

(*Haut*.) Mais pourquoi toutes ces autres personnes sont-elles parties? Pourquoi n'ont-elles pas voulu se trouver avec la présidente?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. C'est qu'elle a mille préjugés ridicules.

LA PRÉSIDENTE. Ah!

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Elle ne connaît rien ni aux manières ni à l'esprit qui peuvent plaire ici.

LA PRÉSIDENTE. J'entends.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Je ne devrais pas être près de vous; mais j'ai voulu vous donner



LE MARQUIS. Vous n'êtes plus qu'une jolie femme.

LA PRÉSIDENTE. Ai-je gagné ou perdu au change ?

LE MARQUIS. Gagné cent pour cent !... et nous donc ?

LA PRÉSIDENTE. Nous ?

LE MARQUIS. Heureux celui qui peut faire reconnaître ses droits.

LA PRÉSIDENTE. On ne perd pas de temps pour les faire valoir, à ce qu'il me paraît.

LE MARQUIS. Le succès en toute chose se dispute ici à la course ; le prix est à celui qui va le plus vite.

LA PRÉSIDENTE. Ah !

LE MARQUIS. On commence par se plaire, par s'aimer.

LA PRÉSIDENTE. Avant de se connaître ? c'est peut-être prudent.

LE MARQUIS. Vous pensez ?

LA PRÉSIDENTE. Il y a tant de gens qu'on ne peut plus aimer quand on les connaît !

LE MARQUIS. Heureusement, je ne puis prendre cela pour une personnalité, car vous ne me connaissez pas.

LA PRÉSIDENTE. Oh ! qui ne connaît pas le marquis de Stainville, l'homme le plus spirituel de la cour, dont les bons mots sont cités partout ?

LE MARQUIS. Si l'on vous a dit cela, vous allez croire que je garde mon esprit pour une meilleure occasion.

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Ah ! l'on ne peut pas penser que M. le marquis soit pour l'esprit comme les autres pour l'argent ; qu'il vienne à la campagne afin de faire des économies ?

LE MARQUIS. A quoi bon faire des économies ?.. je ne compte plus rien dépenser.

LA PRÉSIDENTE. Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS. Que je suis rentré dans la vie réelle et positive.

LA PRÉSIDENTE. Quelle plaisanterie !

LE MARQUIS. Je ne plaisante plus.

LA PRÉSIDENTE. Vous, chargé d'amuser jusqu'au roi ?

LE MARQUIS. Si j'ai perdu l'esprit qu'il faut pour cela ?

LA PRÉSIDENTE, *riant*. Comment serait-il parti ?

LE MARQUIS. D'abord, il faudrait savoir comment il m'était venu.

LA PRÉSIDENTE. Vous n'avez eu qu'à parler.

LE MARQUIS. Au contraire !.. je n'ai rien dit.

LA PRÉSIDENTE. Ah !...

LE MARQUIS. Nous étions trois frères.

LA PRÉSIDENTE. D'une grande et illustre famille, je le sais... mais continuez donc, je vous écoute.

LE MARQUIS. L'aîné héritait naturellement du titre, de la fortune et d'une grande charge à la cour ; le second eut un régiment ; le troisième... c'était moi... devait entrer dans l'église ; je refusai... ma famille parla de Malte, de... que sais-je ?.. moi, je ne voulus rien entendre.

LA PRÉSIDENTE. Oui, l'on m'a dit que vous aviez toujours passé pour être un peu singulier.

LE MARQUIS. Pas du tout !.. j'étais seulement très-paresseux et fort ignorant ; un précepteur avait été chargé de m'enseigner le latin qu'il ne savait guère, et les usages du monde qu'il ne savait pas ; mais il ne me fallait à moi que ma liberté... commander ou obéir me déplaisait également, car ceux qui commandent et ceux qui obéissent ici me semblent également frivoles et inconséquens... Enfin on cessa les prières, et je me crus tranquille possesseur de ma personne... ah ! bien oui ! je m'aperçus tout-à-coup que j'étais l'objet de l'attention ; le roi me distinguait, on m'entourait... Devinez ce qui était arrivé ?.. Pour me donner à la cour une position particulière, ma famille conspirait contre moi ; on répandait que j'étais sans ambition, dédaignant la grandeur, méprisant le pouvoir... un original enfin !... ce qui suppose toujours un esprit supérieur.

LA PRÉSIDENTE. Vous étiez de la conspiration sans le savoir.

LE MARQUIS. On allait jusqu'à me prêter des bons mots, et je me trouvais sans m'en douter avec une réputation d'homme d'esprit à soutenir, c'est-à-dire avec la charge qui coûte le plus, et qui rapporte le moins.

LA PRÉSIDENTE. Et, au dire de tous, on ne pouvait la mieux remplir.

LE MARQUIS. Mon pauvre frère aîné, qui n'avait rien à désirer, et qui représentait la dignité de la famille, mourut... d'ennui peut-être ; le second se fit loyalement tuer l'année dernière, au siège de Fribourg... Fortune, titres, charge, tout me revint alors ; le roi va me donner un gouvernement ; mes parens veulent que je me marie ; ainsi, l'honneur, la gloire, la postérité de la famille reposent maintenant sur moi seul... se charge de l'esprit qui voudra... j'ai donné ma démission.

LA PRÉSIDENTE. Mais on ne l'a peut-être pas acceptée ?

LE MARQUIS. Au reste, moi je ne connais que deux choses au monde, l'ennui





LE MARQUIS. Du moins, chevalier, si quelqu'un ici est tenté de vous gronder, ce n'est pas moi ; car, en vérité, pour être juge contre elle, il ne faut ni la voir ni l'entendre.

LE CHEVALIER. Je ne l'ai jamais entendue, je ne l'ai jamais vue, et, je le répète, la crainte de vous déplaire m'a fait renoncer à la plaisanterie dont on vous a parlé.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Qui est-ce donc ?

Tout le monde s'est approché.

LA PRÉSIDENTE. Allons, chevalier, plus de mensonges !... Tout est fini... l'embaras où m'a jetée votre absence a trahi tous nos secrets.

LE CHEVALIER, *stupéfait*. Nos secrets ?

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *étonnée*. Comment ?

LA PRÉSIDENTE. Eh bien ! oui, nos secrets pour nous moquer ensemble des tantes, des nièces, des marquis, des...

LE CHEVALIER, *confondu*. Mais je ne vous connais pas, moi !

LE MARQUIS, *à part, étonné*. Qu'est cela ?

LA PRÉSIDENTE. Puisque je vous dis que la plaisanterie est terminée.

LE CHEVALIER. Laquelle ?

LA PRÉSIDENTE, *riant*. Ah çà ! qu'a-t-il donc, M. le chevalier ? Il ne reconnaît plus ses amis... il ne se souvient plus, dans le grand monde, de ceux avec lesquels il se délasse de l'ennui qu'il y éprouve ?

LE CHEVALIER, *allant à M<sup>me</sup> de Surgis*. Écoutez-moi, madame !

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *s'éloignant de lui*. Cette obstination... c'est trop inconvenant !...

LA PRÉSIDENTE. Il faut excuser le chevalier... trop sûr de la tendresse d'un enfant, il cherche des distractions.

LE CHEVALIER, *à M<sup>lle</sup> de Lussan*. Ah ! ne croyez pas !...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Fi, monsieur !... vous êtes impardonnable !... Nous ramener ici en protestant que vous ne connaissez pas madame... quelle imposture !... Je ne veux vous revoir de ma vie...

Elle sort par la porte de droite.

### SCENE VIII.

LUSSAN, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE.

LE CHEVALIER. Est-on plus malheureux ? (*À la Présidente*.) Et c'est vous, madame...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant*. Quoi donc ?... je viens ici (tout le monde le sait, car on me le répète depuis une heure), je viens uniquement pour vous faire plaisir...

et cela n'a pas l'air de vous faire plaisir du tout.

LE CHEVALIER. Comment ? moi, qui...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant*. Vous deviez tant rire de la figure que chacun ferait en me voyant !... et il n'y a que vous qui fassiez une figure risible !

LE MARQUIS, *à part*. Est-ce lui qui semoque de nous ? est-ce elle qui se moque de lui ?

LE CHEVALIER, *avec impatience*. Encore une fois, je n'y puis rien comprendre.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Ah ! c'est affreux, monsieur !... Et vous, madame, comment avez-vous eu l'idée de venir ici ?

LA PRÉSIDENTE. Mais... ne m'attendait-on pas ? n'étais-je pas invitée à prendre part à vos plaisirs, à jouer aussi un rôle dans la comédie ?

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Mais enfin...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant*. N'est-ce pas jouer la comédie, qu'essayer de passer aux yeux de tous pour ce qu'on n'est point ; qu'accepter, par exemple, la main d'un homme, c'est-à-dire lui promettre sa tendresse quand on ne peut la lui donner ?...

Elle fixe ses regards sur M<sup>me</sup> de Surgis, qui fait un mouvement.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Madame !...

LA PRÉSIDENTE, *regardant Lussan*. Quand un autre la possède, et qu'on sacrifie pourtant et l'amour qu'il éprouve et celui qu'il inspire à un rang, à une fortune qu'il ne peut offrir et dont la vanité ne saurait se passer ?...

LUSSAN, *à part*. C'est très-bien ce qu'elle dit là !

LA PRÉSIDENTE, *continuant et regardant le Marquis*. Offrir à toutes les femmes un amour menteur ; déployer l'esprit, les grâces qui peuvent les charmer ; et, s'il en était une qui mit son bonheur dans notre tendresse, l'abandonner bientôt pour des distractions nouvelles, ah ! voilà la comédie qu'on ne devrait pas jouer, voilà celle où je ne voudrais pas de rôle, moi, et à laquelle je conseillerai toujours de renoncer.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Quel langage !

LE CHEVALIER, *à demi-voix*. Vous voyez bien que c'est la présidente... Est-ce que Marton ferait de la morale ?

LA PRÉSIDENTE, *à Lussan*. Vous, monsieur, au lieu de vous charger du rôle de soupirant malheureux, ce qui est toujours un peu triste, que ne demandiez-vous conseil au chevalier ?

LUSSAN. A lui ?

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Sans doute !... un chevalier de Malte !... Est-ce que les

chevaliers de Malte ne sont pas institués pour soumettre les infidèles?

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *à part*. Infidèle!...

LE MARQUIS, *à demi-voix*. Vous voyez bien que c'est Marton... Est-ce qu'une présidente plaisanterait ainsi?

LA PRÉSIDENTE. Le bon sens naturel d'une femme étrangère au monde a dissipé le nuage qui enveloppait la vérité; chacun sait maintenant à quoi s'en tenir. Chevalier, vous êtes un étourdi, vous ne connaissez pas encore le prix d'un naïf et sincère attachement, et vous courez trop après toutes les femmes pour qu'on vous en donne une à vous.

LE CHEVALIER. Quoi... encore?...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant et s'adressant à Lussan*. Monsieur de Lussan, vous aimez de bonne foi: il vous en faut une qui sache préférer votre affection à de vains plaisirs: vous la cherchiez où elle n'était pas.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Je ne souffrirai pas plus long-temps...

Le Marquis l'arrête.

LA PRÉSIDENTE, *s'adressant au Marquis*. Quant à vous, marquis, ah! vraiment il n'est pas facile de savoir ce que vous voulez: vous ne le savez pas vous-même!... Il faudrait amuser votre esprit, qui a le droit d'être difficile, intéresser votre cœur... il faudrait... mais de plus habiles s'en chargeront, sans doute. (*Elle passe entre le Marquis et la Comtesse. A M<sup>me</sup> de Surgis.*) Vous, madame, vous apprendrez peut-être que les conquêtes sont plus faciles à faire qu'à garder, et que, si le brillant éclat d'une femme à la mode les attire, il faut quelque chose de mieux pour les fixer. (*Mouvement de M<sup>me</sup> de Surgis. La présidente continue.*) Recevez pourtant mes remerciemens pour votre hospitalité, quelque singulière qu'elle ait pu me paraître: je lui dois de connaître ce que vous cachez à d'autres, et la vérité est une si belle chose, qu'on ne peut la payer trop cher!... Chevalier, donnez-moi la main... Vous m'avez exposée à tant d'inconvéniens à mon arrivée, que vous ne pouvez vous dispenser de protéger mon départ. Adieu, madame, excusez-moi si je ne sais pas les beaux usages du grand monde.

Elle sort avec le Chevalier.

\*\*\*

### SCENE IX.

LUSSAN, M<sup>me</sup> DE SURGIS, LE MARQUIS.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Quelle est cette femme?

LE MARQUIS. Je l'ignore et n'y comprends plus rien.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Certes, ce n'est pas la présidente, mariée à mon oncle avant ma naissance, et dont j'entends parler depuis le berceau. Elle ne peut être une jeune et jolie femme; une grand'tante n'aurait pas cette tournure.

LE MARQUIS. Une soubrette de la Comédie Italienne ne saurait avoir ce langage.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. C'est juste; mais alors qui est-elle?

LE MARQUIS. Ma foi, je suis si curieux de le savoir, que je vais la suivre à l'instant même.

LUSSAN, *vivement*. Oh! c'est moi qui veux l'accompagner.

LE MARQUIS. Vous dont le cœur a tant d'occupations!

LUSSAN. Vous dont l'âme est si désœuvrée!

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Eh quoi! messieurs, vous disputer ici à qui s'attachera aux pas de cette femme?

LE MARQUIS. Pardon, madame, pardon! mais je n'aurai pas un moment de repos que je n'aie su qui elle est.

Il sort par le fond.

LUSSAN. Et moi, il faut absolument que je la rejoigne.

Il sort par le fond.

\*\*\*\*\*

### SCENE X.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, M<sup>me</sup> DE SURGIS.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *seul*. Partis!... occupés d'elle seule et me quittant ainsi!... Quoi! M. de Lussan!... lui!...

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *à la porte de droite*. Est-elle sortie?...

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Oui, ma chère Marguerite, et tous l'ont suivie!... Votre frère lui-même!... Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur!... ma douleur m'éclaire!... votre frère.... je l'aimais.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Vous l'aimiez?... et vous écoutiez le marquis?...

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Vous saurez tout!... Oui, cette femme a deviné!... Une folle dissipation a dérangé ma fortune, et le marquis m'offrait une opulence à laquelle je suis habituée.... mais je sens qu'elle ne me donnerait pas le bonheur, et que je ne peux le trouver qu'avec lui.... que j'ai perdu peut-être, car il est parti!

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Perdu?... parti?... non, non, c'est impossible!... On avait dit à vos gens de s'amuser un peu de ceux de cette femme: ils ont si bien usé du privilège que son cocher est enfermé au belvédère, les chevaux et la voiture à une demi-lieue

d'ici!... Un seul de ses gens échappé est allé, a-t-il dit, chercher secours à la ville voisine. Je venais vous avertir de tout cela.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Ah! mes gens ont abusé de la permission! je vais voir, et donner l'ordre qu'un carrosse soit préparé et emmène cette femme.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. Un mot de vous retiendra mon frère pour toujours!.... Mais, j'entends du bruit, c'est peut-être elle qui revient?

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Suivez-moi, ma chère, nous retiendrons aussi le chevalier!... quelque coupables qu'ils soient, il vaut mieux leur pardonner que de laisser cette inconnue l'emporter sur nous. Je l'entends!.. venez!.. et ne nous trouvons pas une seconde fois avec elle.

Elles sortent par la porte de droite; la Présidente entre par le fond.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE,  
LUSSAN, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *entrant*. Me voilà prisonnière!.. Aucun moyen de partir!.. mes gens, ma voiture, tout a disparu!.. et je pourrais m'effrayer; car je ne sais, messieurs, si vous êtes des gardiens pour une captive, ou des défenseurs pour une femme en danger!..

LE MARQUIS. Des gardiens?.. Vous doutez de notre loyauté?..

LA PRÉSIDENTE. Mais que dois-je penser? après avoir voulu me faire quitter le château, on m'empêche d'en sortir; et vraiment tout ce qui m'arrive, ce que je vois, ce que j'entends doit me paraître fort singulier! pourtant j'aime mieux en rire que m'en fâcher, et j'ai même envie d'occuper les loisirs de ma captivité à vous rendre service à tous. On ne veut pas que je me mêle à vos plaisirs? eh bien! je vais me mêler de votre bonheur.

LE MARQUIS. Et comment cela?

LA PRÉSIDENTE. Vous verrez! chacun ici est mécontent, et désire ce qu'il n'a pas: M. de Lussan est jaloux; M. le Marquis est ennuyé, et le Chevalier est, dans ce moment surtout, fort contrarié!.... Il ne tient peut-être qu'à moi que tout change! si vous me secondiez, avant une heure, chacun serait satisfait.

LUSSAN. Ce n'est pas possible?

LE MARQUIS. Oh! je serais curieux de voir cela

LE CHEVALIER. Et que faudrait-il faire?

LA PRÉSIDENTE. Rien! que me promette de suivre mes conseils.

LE MARQUIS. Je ne demande pas mieux.

LUSSAN. Qu'est-ce que je risque?

LE CHEVALIER. J'y consens, moi.

LA PRÉSIDENTE. Alors, messieurs, j'ai votre parole de m'obéir?

TOUS LES TROIS. Notre parole?... vous l'avez!...

LA PRÉSIDENTE. Je la reçois, et j'y compte!.. Ainsi, vous m'obéirez aveuglément pendant une heure!.. Vous, Marquis, par curiosité!.. M. de Lussan, par vengeance!.. et vous, Chevalier, par nécessité, puisque vous êtes mon complice.

LUSSAN. Quels que soient nos motifs, nous obéirons.

LA PRÉSIDENTE. Une heure, et trois chevaliers comme vous!.. mais avec cela je ferais la guerre à une province!.. jugez donc si je rétablirai la paix dans un château!.. Voilà qui est décidé?.. obéissance complète pendant une heure!...

LUSSAN. Pendant toute ma vie!...

LE CHEVALIER. J'ai promis une heure.

LA PRÉSIDENTE, *riant*. Oh! vous êtes un sujet révolté.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite*. Mademoiselle de Lussan demande M. son frère, et madame la Comtesse prie M. le Chevalier de passer chez elle.

LA PRÉSIDENTE. Eh bien! messieurs, mes projets réussissent... on ne peut pas mieux même!.... (*Au domestique.*) Dites à ces dames que ces messieurs n'iront pas.

LE CHEVALIER. Comment?...

LA PRÉSIDENTE. Silence!.... (*Au domestique.*) Ces messieurs présentent leurs respects à ces dames, et partent pour Paris... Allez; mais allez donc!... (*Le domestique sort après un peu d'hésitation.*) Monsieur de Lussan, vous avez ici des chevaux?

LUSSAN. Deux chevaux de selle.

LA PRÉSIDENTE. Quittez à l'instant le château tous deux; que l'on vous voie partir!.. puis, au bout de l'avenue, vous reviendrez par le village; vous y laisserez vos chevaux, et vous pourrez rentrer sans être vus dans ce salon, où je vous attends.

LUSSAN, *hésitant*. Mais enfin....

LE CHEVALIER, *de même*. Si cependant....

LA PRÉSIDENTE. Est-ce que l'obéissance doit se permettre les *si* et les *mais*? j'ai votre reçu parole.

LUSSAN. Nous n'y manquerons point, et nous partons!.. Venez, Chevalier!..



femmes, et ce qui ne laisserait jamais, ce serait de vous voir, de vous entendre!... Mais, dans tous ces moyens de bonheur, oublierez-vous celui qu'on ne peut oublier près de vous?... l'amour?

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Que dirais-je moi qui ne le connais pas?... moi qui ai seulement appris qu'on ne peut être amoureux sans faire de sottises, ni parler d'amour sans en dire?

LE MARQUIS, *vivement*. Il n'en serait pas ainsi si l'on trouvait un noble cœur et un esprit éclairé, si l'on s'estimait pour s'aimer, et qu'on s'aimât pour la vie!...

LA PRÉSIDENTE, *étonnée*. Est-ce un homme à la mode, dédaigneux et ennuyé, qui parle de la sorte?

LE MARQUIS, *vivement*. Ah! de même qu'il est une ambition et des plaisirs que j'ignorais, serait-il un amour que je ne connaîtrais pas? La femme qui a fait battre mon cœur à de graves idées, au projet d'une vie raisonnable et utile, aurait-elle un pouvoir que nulle autre n'exerça sur moi?... Il me semble que tout est changé là! Parlez encore!...

LA PRÉSIDENTE, *un peu troublée*. Moi!...

LE MARQUIS. Vous, dont la voix est si douce, dont les mots sont si touchans!... vous, que l'on ne peut s'empêcher d'aimer!... vous, qui avez réveillé en moi les nobles idées, qui, je le sens, pouvaient seules me rendre heureux!... vous, près de qui l'on conçoit si bien la gloire et le bonheur! parlez encore! Quelle est cette puissance de votre esprit qui vient ainsi ranimer tout le mien?

LA PRÉSIDENTE, *à elle-même*. Pourquoi suis-je troublée?...

LE MARQUIS. Vous, dont la pensée devine tant de choses!

LA PRÉSIDENTE. Mais dont le cœur ignore tout.

LE MARQUIS. Pourquoi ce trouble, cet embarras, parce que j'ose dire que je vous aime?... Ce langage...

LA PRÉSIDENTE. M'est inconnu, je le répète.

LE MARQUIS. Quoi!... vous ignorez?...

LA PRÉSIDENTE, *souriant pour cacher son trouble*. Eh mais... vous disiez bien tout-à-l'heure que jusqu'à ce moment vous n'aviez pas compris la gloire!

LE MARQUIS. Dites, oh! dites-moi aussi que jusqu'à ce moment vous n'aviez pas compris l'amour!

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Moi... qui ne voulais que vous parler raison!

LE MARQUIS. Moi qui voulais vous la faire oublier!

LA PRÉSIDENTE, *émue*. Oh! si vous pouviez profiter de mes conseils!

LE MARQUIS, *tendrement*. Oh! si vous vouliez suivre les miens!

LA PRÉSIDENTE. Si vous m'écoutiez, comme on vous admirerait!

LE MARQUIS. Si je pouvais me faire comprendre, comme vous m'aimeriez!...

LA PRÉSIDENTE, *troublée*. Mais... la raison?...

LE MARQUIS, *tendrement*. Mais... l'amour?

LA PRÉSIDENTE, *essayant de plaisanter pour déguiser son émotion*. En vérité, il me semble que nous ne nous entendons plus du tout.

LE MARQUIS, *remarquant son trouble*. Il me semble, au contraire, à moi, que nous commençons à nous entendre... Ah!... quelqu'un.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Le courrier de M. le marquis vient d'apporter pour lui des dépêches, des ordres.

LE MARQUIS. Des dépêches? des ordres?

LE DOMESTIQUE. De la part du roi.

LE MARQUIS. Donnez. N'ai-je pas bien raison de maudire les grandeurs dont je viens d'hériter?

Il prend le paquet, et par un geste demande à la Présidente la permission de lire : le domestique sort ; le Marquis a pris la droite de l'acteur.

LA PRÉSIDENTE, *à elle-même, pendant qu'il lit*. O mon Dieu!... aurait-il fait dans mon cœur tout le chemin que je voulais faire dans son esprit?... Donnez donc des leçons de morale!

LE MARQUIS. C'est ma nomination au gouvernement de la province de Bourgogne.

LA PRÉSIDENTE. Ah!...

LE MARQUIS. A la faveur qu'il me fait, le roi ajoute celle de me permettre de ne point résider.

LA PRÉSIDENTE. Et... (*Le marquis est près de la table où se trouve tout ce qu'il faut pour écrire.*) Et vous allez répondre que demain vous irez remercier le roi de la première de ces faveurs et refuser la seconde?...

LE MARQUIS. Comment?...

LA PRÉSIDENTE, *avec grâce et finesse*. Voyez comme je vous devine toujours!... L'occasion de faire le bien... quand on en a déjà la volonté!... (*Le marquis est debout devant la table, hésitant : elle continue en se reculant.*) Je me retire, si je vous empêche de répondre.

LE MARQUIS. Oh! restez...

Il s'assied à la table et a toujours l'air d'hésiter sur ce qu'il fera.

LA PRÉSIDENTE. Il est parfois loin du trône de grands talens ignorés, des vertus méconnues, des faibles persécutés et des pauvres qui souffrent; ah! c'est un beau droit que celui de les protéger, de les défendre et de les secourir; c'est une belle part de l'autorité royale que Sa Majesté vous confie.

LE MARQUIS, *vivement*. Oui, c'est un noble partage!... Que mes actions de grâces au roi lui prouvent...

*Il a commencé à écrire, puis il s'arrête.*

LA PRÉSIDENTE. Que nul n'en saurait si bien remplir les devoirs.

LE MARQUIS. Un pouvoir envié des plus grands!

LA PRÉSIDENTE. Qu'on peut faire bénir des plus petits!

LE MARQUIS, *après avoir écrit encore quelques phrases, il la regarde en souriant*. Mais plus de loisirs!...

LA PRÉSIDENTE. Plus d'ennuis non plus!

LE MARQUIS. Plus de ces belles fêtes de la cour!... Mais peut-être quelques bénédictions dans le peuple.

LA PRÉSIDENTE, *le regardant avec finesse*. Plus de succès enviés et de jours brillants.

LE MARQUIS. Mais si vous voulez, quelques heures heureuses?

LA PRÉSIDENTE. Plus de ces nombreuses conquêtes de femmes à la mode, éblouies par la grandeur, le luxe et l'éclat?...

LE MARQUIS, *l'interrogeant du regard*. Une seule nous aimant pour nous-même?

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton très-affectueux*. De bonnes actions souvent!... de la gloire quelquefois.

LE MARQUIS, *prenant sa main*. Du bonheur toujours... n'est-il pas vrai?

LA PRÉSIDENTE, *retirant sa main*. Écrivez donc!...

LE DOMESTIQUE, *deux lettres à la main, sort de la porte de droite et se dirige vers la porte du fond en disant*. J'exécuterai vos ordres, madame.

LA PRÉSIDENTE, *au domestique*. Approchez, on vient de vous remettre deux lettres? une pour M. de Lussan, l'autre pour le Chevalier?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame.

LA PRÉSIDENTE. J'en étais sûre!.. Vous avez l'ordre de partir à l'instant pour Paris, et de les porter à ces messieurs?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame.

LA PRÉSIDENTE. Vous ne les trouverez pas: il n'y a que moi qui puisse savoir où ils sont. Donnez, je me charge de rendre ces lettres. *(Elle les prend.)* Allez, votre course est faite.

LE DOMESTIQUE. Mais, madame!..

LA PRÉSIDENTE. Allez donc, je répons de tout.

LE MARQUIS, *qui a fermé sa lettre et qui la remet au domestique*. Donnez, je vous prie, celle-ci à mon coureur.

*Le domestique sort.*

LA PRÉSIDENTE, *les deux lettres à la main*. Je devine ce que contiennent ces deux épîtres.

LE MARQUIS, *qui a repris la gauche de l'acteur*. Vous devinez donc tout?

LA PRÉSIDENTE, *riant*. Et vous rien.

LE MARQUIS. Je sais ce que je voulais savoir.

LA PRÉSIDENTE. Et quoi donc?

Ici la comtesse de Surgis et M<sup>lle</sup> de Lussan sortent de la porte de droite, s'arrêtent et écoutent.

SCÈNE XIII.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *au fond*, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à la Présidente*. Ne m'avez-vous pas dit...?

LA PRÉSIDENTE. Que?

LE MARQUIS. Qu'être aimée est le désir de toutes les femmes.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *bas à M<sup>lle</sup> de Lussan*. Comment? encore au château?... Et il paraît qu'elle en veut aussi au Marquis!...

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis en riant*. J'ai dit cela, moi? mais c'est de la folie.

LE MARQUIS, *tendrement*. De la raison!... car cela promettait le bonheur.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *bas à M<sup>me</sup> de Surgis*. Il y va de votre gloire de ne pas la laisser faire.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *bas*. Oui, vous allez voir.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis*. Tout-à-l'heure je plaisantais.

LE MARQUIS, *lui prenant tendrement la main*. Et moi, maintenant je ne plaisante plus.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *s'avançant en riant avec éclats*. Bien, monsieur de Stainville, très-bien!... Je vous fais compliment.

LE MARQUIS, *contrarié*. Compliment?

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Savez-vous que, pour tromper avec tant de grâce, il faut en avoir une grande habitude.

LE MARQUIS. Tromper?

LA PRÉSIDENTE, *à part*. Que dit-elle?

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Votre voix était si tendre que si je n'avais su ce dont nous étions convenus...

LE MARQUIS, *étonné*. Convenus!... *(Se rappelant.)* Ah!...

*Il fait des signes à M<sup>me</sup> de Surgis.*

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Il est temps que tout cela finisse.

LA PRÉSIDENTE, *avec impatience*. Parlez donc, madame!... qu'y a-t-il?

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Il y a que ce matin nous convînmes d'une petite vengeance avec M. le Marquis.

LE MARQUIS, *vivement*. Moi, de rien du tout!... Je ne suis convenu de rien.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Il ne serait ni honnête ni généreux de faire durer cette plaisanterie, et M. le Marquis est trop dangereux pour qu'il n'y ait pas de la cruauté à exposer une femme à ses séductions.

LA PRÉSIDENTE, *à part, avec chagrin*. C'était un jeu!...

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Monsieur devait feindre de l'amour, chercher à plaire, et nous amuser ensuite par le récit de...

LE MARQUIS, *l'interrompant*. Ah! je jure que mes paroles...

LA PRÉSIDENTE, *commençant dignement, et finissant très-émue*. Qu'elles soient oubliées! et si les miennes ont été écoutées... eh bien, je ne veux pas les regretter... (*À part*.) Tous les combats ont leurs périls, et il n'y a pas de victoire qui n'ait coûté quelque chose.

LE MARQUIS, *à part*. Comme elle est émue!...

LA PRÉSIDENTE. Mais à présent tout est fini, et je me serais déjà retirée si mon carrosse était là, et si j'avais remis ces deux lettres...

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *étonnée*. Nos lettres!... vous avez nos lettres?

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN. C'est affreux!

LA PRÉSIDENTE. C'est que je les avais promises ces lettres (*elle va vers la porte de gauche*) à ces deux messieurs.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Comment?...

LA PRÉSIDENTE. Venez, monsieur de Lussan; venez, chevalier.

#### SCENE XIV.

LES MÊMES, M. DE LUSSAN, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE. Je vous délie de votre serment.

M<sup>lle</sup> DE LUSSAN, *à part*. Ils étaient ici.

LA PRÉSIDENTE. On vous aime, on vous rappelle pour vous le dire!... Je l'avais prévu, il ne fallait que la crainte de vous perdre pour qu'on sentît le prix de votre amour.

Elle leur remet les lettres.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Oh!... qui êtes-vous donc, madame?

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton digne mais fro-*

*nique*. Demandez à M. le marquis de Stainville; car s'il s'était engagé à séduire une femme qu'il n'aimait pas, il avait aussi parié de deviner son nom qu'il ignorait!... (*Souriant malignement*.) Est-ce qu'il aurait perdu toutes ses gageures?

Lussan et le Chevalier après avoir lu les lettres, sont allés près de M<sup>me</sup> de Surgis et de M<sup>lle</sup> de Lussan.

Les personnages se trouvent alors placés ainsi qu'il suit : Lussan, M<sup>me</sup> de Surgis, le Chevalier, M<sup>lle</sup> de Lussan, la Présidente, le Marquis.

LE MARQUIS, *vivement*. De par le ciel, je ne les perdrai pas!... Hier encore, mes jours fortunés étaient pleins de dégoût, de tristesse et d'ennui; maintenant, je sens que faire le bien donnerait du bonheur, même dans l'infortune!... Qui a prêté à mon ame cette force qui lui manquait?... C'est la puissance de l'esprit d'une femme, et cette femme... oh! je serais le plus malheureux des hommes si son nom, quel qu'il soit, ne changeait pas bientôt pour celui de la marquise de Stainville!

LA PRÉSIDENTE, *à part*. Serait-il possible?

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *surprise*. Quoi! vous l'aimeriez? vous, qui ce matin...

LE MARQUIS. Oh! c'est que le mensonge du matin est quelquefois une vérité le soir.

#### SCENE XV.

LES MÊMES, GOMBAUD, *accourant*.

GOMBAUD. Nous sommes sauvés!... Un ami de madame, M. le premier Président au Parlement de Paris, dont j'ai reconnu la voiture sur la grande route, vient au secours de M<sup>me</sup> la Présidente.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Qu'entends-je?..

Etonnement général.

LA PRÉSIDENTE, *riant*. C'est bon!... Il soupera avec nous... si ma nièce le permet.

GOMBAUD, *stupéfait*. Ah!...

Il sort.

M<sup>me</sup> DE SURGIS, *passant près de la Présidente tandis que le Chevalier et M<sup>lle</sup> de Lussan vont prendre la gauche de l'acteur*. Quoi! c'est ma tante!..

Tous. Sa tante!

LA PRÉSIDENTE, *riant*. Et pour achever de me faire reconnaître, je dote ma nièce et je répare les folies qui ont dérangé sa fortune! Monsieur de Lussan, comme vous allez devenir mon neveu, vous me permettrez de doter aussi votre sœur et de la marier au Chevalier, quoique notre connaissance ne date que de ce matin.

LE CHEVALIER, *à M<sup>lle</sup> de Lussan*. Vous voyez que je ne mentais pas.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Ma tante!.. ma grand'

tante... comment cela peut-il être? il y a plus de vingt ans que vous êtes mariée!

LA PRÉSIDENTE. J'avais dix ans, j'étais orpheline, riche héritière: un jour, on m'amena du couvent au milieu d'une grande assemblée, on me dit de signer quelque chose, et, quand cela fut fait, on m'appela madame la Présidente. Puis on me montra un monsieur à visage sévère, qui n'avait jamais ri; on me dit qu'il était estimé de tous depuis cinquante ans, qu'il se nommait monsieur de la Morinière, et que j'étais sa femme; moi, enfant, j'eus peur!... voilà mon mariage! Je rentrai au couvent pour quelques années, et depuis, mes jours se sont passés près d'un vieillard, homme d'esprit et homme de bien; je n'ai rien vu, rien su, rien appris que ce qu'a voulu M. le premier Président: voilà ma vie... J'arrivais pour apprendre si la raison et l'esprit de province peuvent aussi servir à Paris.

M<sup>me</sup> DE SURGIS. Pardonnez une erreur, une surprise!...

LA PRÉSIDENTE. Il faut n'avoir rien à cacher, et les surprises ne sont pas à craindre!... Mais moi aussi j'ai agi légèrement, et j'ai vraiment un peu peur d'avoir compromis le respectable nom du président de la Morinière.

LE MARQUIS, *lui présentant la main*. Vous voyez donc bien qu'il faut consentir à en changer.

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Ah!... pas si vite!...

LE MARQUIS. On ne saurait trop se presser d'être heureux.

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Je prêchais la raison, vous l'amour!... Est-ce qu'il se serait fait deux conversions?... Quelle singulière journée!... Ah! convenez qu'on a bien raison de dire qu'il se passe d'étranges choses dans le château de ma nièce.

FIN.





ACTE IV, SCÈNE II.

# CALIGULA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

Par M. Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 26 DÉCEMBRE 1837.

| PERSONNAGES.       | ACTEURS.          | PERSONNAGES.                   | ACTEURS.     |
|--------------------|-------------------|--------------------------------|--------------|
| CALIGULA. . . . .  | M. LIGIER.        | UN LICTEUR. . . . .            | M. MONLAUR.  |
| CLAUDIUS. . . . .  | M. AUGUSTE.       | UN PORTIER. . . . .            | M. MATHIEN.  |
| AFRANIUS. . . . .  | M. FONTA.         | CHEF DE PRÉTORIENS. . . . .    | M. FAURE.    |
| CHEREA. . . . .    | M. FIRMIN.        | MESSALINE. . . . .             | Mlle NOBLET. |
| LEPIDUS. . . . .   | M. MENJAUD.       | STELLA. . . . .                | Mlle IDA.    |
| ANNIUS. . . . .    | M. REY.           | JUNIA. . . . .                 | Mme PARADOL. |
| SABINUS. . . . .   | M. MIRECOUR.      | PHOEBÉ. . . . .                | Mme LARCHÉ.  |
| PROTOGÈNE. . . . . | M. SAINT-AULAIRE. | ESCLAVES, AFFRANCHIS, SOLDATS, |              |
| AQUILA. . . . .    | M. BEAUVALET.     | LICTEURS.                      |              |
| BIBULUS. . . . .   | M. ARSÈNE.        |                                |              |

## PROLOGUE.

Une rue donnant sur le Forum. Au premier plan, à gauche, une boutique de barbier avec ces mots écrits au-dessus de la porte : BIBULUS, TONSOR. Au deuxième plan, du même côté, la maison du consul Afranius, avec les deux haches pendues à la porte. Au deuxième plan, à droite, l'entrée d'un bain public, surmontée du *Balnea*. Au premier plan, une petite maison appartenant à Messaline. Au milieu du théâtre, la Voie Sacrée remontant la scène, et passant au septième plan, derrière les temples de la Fortune et de Jupiter-Tonnant. Au fond, la roche Tarpéienne.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PROTOGÈNE, DEUX GARDES et DEUX ESCLAVES, entrant au troisième plan de droite, traversant la scène et allant frapper à la porte du barbier.

PROTOGÈNE

Hola, barbier, hola! lève-toi.

UN DES GARDES.

Le pauvre homme  
En est sans doute encor, maître, à son premier  
Et rêve en ce moment que Jupiter Stator [somme,  
Pour enseigne lui fait don de sa barbe d'or.

PROTOGÈNE.

Raison de plus, s'il fait un rêve sacrilège.

Pour l'éveiller! holà! la porte.

UN DES GARDES, *s'apprêtant à frapper du pommcau de son épée.*

Enfoncerai-je?

BIBULUS ouvre sa fenêtre.

PROTOGÈNE.

C'est heureux à la fin! Eb!

BIBULUS.

Que me voulez-vous?

PROTOGÈNE.

Au nom de l'empereur, à l'instant ouvrez-nous.

BIBULUS.

Pardon, maître, on y va.

Il referme sa fenêtre. Au même moment, la porte de Messaline s'ouvre, et une esclave nubienne passe la tête et examine ceux qui sont dans la rue.

PROTOGÈNE.

N'attendez pas qu'il sorte,

Et dès qu'il paraîtra sur le seuil de sa porte,

Saisissez-le chacun par un bras.

LES DEUX GARDES, *exécutant l'ordre.*

Viens ici.

BIBULUS.

Maître! au nom des Dieux, que veut dire ceci? Pauvre, obscur, inconnu, de race populaire, Je n'ai point de César encouru la colère; Maître, songez-y bien, cela ne se peut pas.

PROTOGÈNE.

Le regard de César ne descend point si bas; Il porte au ciel un front radieux et superbe, Et c'est à d'autres yeux à regarder sous l'herbe Si quelque insecte impur, vainement épié, Ne rampe pas vers lui pour le piquer au pié.

BIBULUS, *vivement.*

Oui, César est un Dieu! Jupiter est son père, Diane est son épouse, et chacun sait, j'espère, Que jamais par un mot ma folle impiété N'osa porter atteinte à sa divinité. Je jure par César et par sa sœur Drusille Que l'Empereur n'a pas d'esclave plus docile Que le pauvre barbier qui, courbé devant vous, De sa bouche tremblante embrasse vos genoux.

PROTOGÈNE.

Aussi n'est-ce pas toi qui dois craindre à cette heure.

BIBULUS, *se relevant*

Oh!

PROTOGÈNE.

Non; mais on m'a dit, barbier, que ta demeure, Toujours pleine de beaux qu'attirent tes talens, Était le rendez-vous de jeunes insolens Dont la langue imprudente, en ses discours frivoles, Critique de César les faits ou les paroles.

BIBULUS.

Et qui donc oserait à Rome, sans terreur, Parler imprudemment du divin Empereur?

PROTOGÈNE.

Je ne sais; mais malheur à qui prend tant d'audace. Je vais dans ta maison m'établir à ta place; Je suis à mon souhait servi par le hasard: N'est-ce pas aujourd'hui que triomphe César? En cette occasion, la foule, ce me semble, Ayide de spectacle, au Forum se rassemble.

Autour du mille d'or, centre de l'univers, Il se presse en ce cas tant de peuples divers, Que peut-être, en planant sur ce confus mélange, Au vol j'arrêterai quelque parole étrange, Telle, m'assure-t-on, que l'écho quelquefois Autour de ta maison en dit à demi-voix.

BIBULUS.

Fais à ta volonté, car César est le maître. César, comme les Dieux, a droit de tout connaître, César distinguera le crime de l'erreur, Vive César! César est un grand Empereur.

PROTOGÈNE, *entrant chez Bibulus.*

Allez!

Les gardes emmènent Bibulus, Protogène referme la porte.

## SCÈNE II.

L'ESCLAVE, CHEREA, MESSALINE.

L'ESCLAVE, *qui a suivi des yeux les gardes, revenant à la porte de Messaline.*

Ils sont partis, la rue est solitaire,

Seigneur, tu peux sortir.

CHEREA, *descendant le premier et s'arrêtant au bas du seuil de la porte.*

Ah! quand donc, sans mystère,

Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je jusqu'au jour Entre tes bras chéris endormir mon amour, Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte Pour compter les momens que le plaisir emporte, Ne vienne tout-à-coup dire, quand je me croi Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi: Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te Il faut te séparer de ta belle maîtresse, [presse Car voici que déjà vers l'orient lointain Scintille Lucifer, l'étoile du matin.

Oh! quand serai-je donc en mon amour tranquille, Pareil au laboureur qui sous sa faux agile Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés, Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés? Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange Qu'il donne au vigneron ardent à sa vengeance, Qui, du matin au soir dans sa treille perdu, Cueille le raisin mûr sur son front suspendu. Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire, Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer Et rejette vingt fois ses filets à la mer. Oh! ce loisir si doux que l'homme aux Dieux envie Et que j'achèterais de dix ans de ma vie, Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort Me l'accordera-t-il?

MESSALINE.

Quand César sera mort.

CHEREA.

Eh quoi! toujours mêler des paroles sanglantes Aux baisers suspendus à nos lèvres brûlantes, Et faire à chaque instant briller à mon regard En ton œil la vengeance, en ma main le poignard? Oh! que tu devrais mieux, délices de mon ame, Tout entière à l'amour par qui règne la femme, De même qu'à l'instant je le ferais pour toi,

Oh! que tu devrais mieux oublier tout pour moi,  
 Pour moi qui, sur un mot de ta bouche chérie,  
 Quitterais aussitôt amis, parens, patrie,  
 Mon aigle consulaire et mes vieux vétérans,  
 Frères qui m'ont vu naître et grandir dans leurs rangs!  
 Veux-tu changer, fuyant cette Rome funeste,  
 En un trésor d'amour l'avenir qui nous reste?  
 Quitte ton vieil époux et ton royal amant.  
 Pour nous soustraire à tous nous pourrons aisément  
 Trouver quelque retraite éloignée et profonde.

MESSALINE.

César étend son bras et touche au bout du monde.

CHEREA.

César, toujours César! il revient aujourd'hui,  
 Et je m'en vais afin que tu sois mieux à lui,  
 Voilà de ces pensers qui brisent, qui torturent,  
 Et rendent insensés ceux-là qui les endurent.  
 Oh! tu ne m'aimes pas, cruelle, toi qui peux  
 Partager sans mourir un seul cœur entre deux.

MESSALINE.

Crois-moi, César n'a point consulté mon envie,  
 César m'a demandé mon amour ou ma vie.  
 Il n'obtint l'un ni l'autre en son désir brutal,  
 Mais en place il reçut un présent plus fatal;  
 Et depuis ce moment, sa luxure abusée  
 A caressé ma haine en plaisir déguisée.  
 Tu te plains quand tu peux te venger... insensé!  
 Oh! que si seulement mon bras mieux exercé,  
 Tribun, savait par où la pointe d'une lame  
 Peut ouvrir dans le corps un passage pour l'ame,  
 Que, seule accomplissant mes projets résolus,  
 L'Olympe compterait bientôt un Dieu de plus:  
 Alors, plus de terreurs, alors plus de mystère,  
 César au ciel, plus rien à craindre sur la terre,  
 Plus rien entre nous deux pour troubler nos plaisirs,  
 Qu'un fantôme d'époux sans droits et sans desirs  
 Qui, pourvu qu'on le laisse en une basse orgie  
 S'endormir chaque soir sur la table rougie,  
 Ne songera jamais, ivre jusqu'au matin,  
 A chercher d'autre lit que celui du festin.  
 Alors, mon Cherea, plus d'esclave importune  
 Qui trouble ces instans donnés par la Fortune,  
 Et qui preme, avant l'heure effrayant notre amour,  
 La lueur de Phœbé pour les rayons du jour.  
 Alors au moissonneur la moisson sans pareille,  
 Alors au vigneron les trésors de sa treille,  
 Alors au beau pêcheur qui vers moi voguera  
 Un océan d'amour...

CHEREA.

C'est bien, César mourra.

L'ESCLAVE, *accourant.*

On vient de ce côté, rentre vite, maîtresse.

MESSALINE, *entraînée par l'esclave.*

Adieu, mon Cherea, je t'aime.

Elle rentre.

CHEREA.

Enchanteresse,

Te tromper en amour est, dit-on, malaisé,  
 J'accepte le défi, c'est bien, au plus rusé.

### SCÈNE III.

CHEREA, *caché contre la porte*, ANNIUS MINUCI-  
 NUS, CORNELIUS SABINUS, CAIUS LEPIDUS.

Les trois nouveaux arrivans entrent couronnés de fleurs,  
 les vêtemens en désordre et riant aux éclats.

CHEREA.

Quels sont ces jeunes fous?

ANNIUS.

Que Cerbère m'emporte,  
 Si je ne vois là-bas, debout contre une porte,  
 Quelque chose qui prend forme de corps humain!

SABINUS.

Holà! qui va de nuit sur le pavé romain?

LEPIDUS.

Es-tu coupeur de bourse ou quêteur de caresses,  
 Et viens-tu nous voler notre or ou nos maîtresses?

SABINUS.

Ton nom, vite, ton nom, car nous sommes pressés,

CHEREA.

Patience, seigneurs, je ne sais point assez,  
 Pour vous répondre encor, qui vous êtes vous autres;  
 Je vous dirai mes noms quand je saurai les vôtres.

LEPIDUS.

C'est trop juste, et Minerve a parlé par ta voix  
 Écoute, celui-là qu'à ma droite tu vois,  
 Ou que tu ne vois pas, tant cette nuit avare  
 Est noire à défier la gueule du Tartare,  
 C'est Annius, son père et le mien autrefois  
 Furent amis, de plus, républicains, je crois.  
 Attends, oui, c'est cela, d'être exact je me pique;  
 Sais-tu ce que c'était, toi, que la république?  
 Dis-le s'il t'en souvient encore par hasard.  
 Du reste, vieux Romain, plus noble que César,  
 Et qui descend tout droit de la première pierre  
 Qui par Deucalion fut jetée en arrière.  
 Cet autre maintenant qu'à ma gauche voici,  
 Où donc es-tu? voyons, arrive par ici,  
 Cet autre dont la main cherche à toucher la mienne,  
 C'est Sabinus, tribun dans la prétorienne.  
 Il me faut l'avouer, c'est un homme nouveau;  
 Mais c'est un élégant, ce qu'on appelle un beau.  
 Il grasseye en parlant, met des mouches, du rouge,  
 Ce qui n'empêche pas qu'en quelque ignoble bouge  
 Avec des libertins il n'aille chaque nuit  
 Jouer à la tessere et boire du vin cuit.  
 Au reste, plein d'esprit mais de propos infâmes,  
 Ce qui fait que le drôle est adoré des femmes,  
 Et que quiconque est père, époux ou même amant,  
 Ne doit pas le quitter des yeux un seul moment.  
 Quant à moi qui te fais leur portrait de la sorte,  
 A moi, ton serviteur, qui, quoique Romain, porte  
 Le costume persan, par la raison, mon cher,  
 Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver,  
 Mon nom est Lepidus; mon père pour Athènes,  
 Avec un pédagogue appelé Callisthènes,  
 Depuis bientôt trois ans, m'a fait partir, et là  
 J'ai fort étudié la sagesse... voilà!  
 Mais la sagesse écrite en toute la nature,  
 Et qu'en ce livre immense enseignait Épicure.

Donc j'ai philosophé si long-temps et si bien  
 Que je doute de tout et ne crois plus à rien,  
 Si ce n'est au plaisir, divin rayon de flamme,  
 Que Jupiter a mis dans le vin et la femme.  
 Battu d'un ouragan par les dieux envoyé,  
 Et la preuve est que mon professeur s'est noyé.  
 Avant-hier j'ai touché le rivage d'Ostie;  
 Pour fêter mon retour nous avons fait partie  
 D'aller souper ensemble à la taverne hier soir,  
 Ce qui s'est accompli, comme tu peux le voir.  
 Là nous avons passé de nos nuits la plus belle,  
 Avec, devine qui? des prêtres de Cybèle,  
 Des faiseurs de cercueil, des juifs, des bateleurs,  
 Enfin tout ce que Rome a de mieux en voleurs:  
 De sorte qu'en sortant, nous trouvant tout hilares,  
 Nous n'avons pas voulu rentrer chez nos dieux laros  
 Sans rosser quelque peu les cohortes de nuit.  
 Cette occupation ici nous a conduits;  
 Si bien que, nous trouvant auprès de la boutique  
 Du barbier Bibulus, sur le Forum antique,  
 Nous avons résolu de voir passer César,  
 Qui, ce matin, mon cher, triomphe par hasard.  
 Ah! ah! ah! que la vie est amusante, et comme  
 Jupiter a dû rire alors qu'il créa l'homme.  
 Et maintenant, mon cher, n'ayant plus de raisons  
 De refuser encor de nous dire tes noms,  
 Parle, ainsi que j'ai fait, sans crainte et sans mys-

CHEREA. [tère.

Vous vous trompez, amis, je dois toujours les taire,  
 Car vous ne m'étiez pas assez connus tantôt,  
 Et voilà maintenant que je vous connais trop:  
 Ainsi donc trouvez bon qu'incognito je passe.

SABINUS.

Oh! la plaisanterie alors change de face,  
 Elle a, comme Janus, deux visages; c'est bien,  
 L'un rit et l'autre mord... faced'homme et de chien.

CHEREA

Me laissez-vous passer?

ANNIUS.

La chose est impossible

CHEREA.

Prenez garde!

SABINUS, riant.

Ah! ah! ah! sa colère est risible.  
 CHEREA, tirant son épée.

Arrière!

LEPIDUS.

Que dis-tu de ce ton menaçant?

CHEREA, se couvrant le visage de son manteau.

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.

Il sort en passant entre Annius et Lepidus.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté CHEREA.

LEPIDUS, se débattant dans les bras d'Annius qui le retient.

Que fais-tu?

ANNIUS, lui montrant Cherea qu'il a reconnu  
 Cherea, l'amant de Messaline.

LEPIDUS.

C'est autre chose alors... devant toi je m'incline,

Toi qui presses, trois fois et quatre fois heureux,  
 Un si riche trésor dans tes bras amoureux.  
 Je veux, pour mériter des faveurs aussi grandes,  
 A cette porte aussi suspendre des guirlandes,  
 Et verser dès demain sur son seuil embaumé  
 Et la myrrhe odorante et le nard parfumé,  
 Oui, dès ce soir.

SABINUS.

Permets! Du moment où l'orgie  
 Dégénère en idylle et tourne à l'élégie,  
 Je n'en suis plus, bonjour... Près d'ici, je connais  
 Une honnête maison où l'on joue... et j'y vais.

LEPIDUS.

Aurais-tu de l'argent?

SABINUS.

Quelques mille sersterces  
 Résultant de mes trocs, produits de mes commerces  
 Avec un usurier, qui, sur gage, mon cher,  
 Me prête à vingt pour cent, hein? Ce n'est pas trop  
 Pour qui connaît le taux où l'argent est à Rome. [cher  
 Je veux te présenter un jour à ce brave homme.  
 Où te retrouverai-je?

LEPIDUS.

Ici, chez le tondeur,  
 En face de l'objet de ma nouvelle ardeur.

#### SCÈNE V.

LEPIDUS, ANNIUS

ANNIUS.

Écoute, Lepidus, de nous trois le moins ivre,  
 Sans contestation, c'est moi.

LEPIDUS.

Soit!

ANNIUS.

Veux-tu vivre?

Veux-tu mourir? Choisis.

LEPIDUS.

Moi!

ANNIUS.

Toi!

LEPIDUS.

Mauvais plaisant!

ANNIUS.

Réponds

LEPIDUS.

J'aime mieux vivre.

ANNIUS.

Alors, allons-nous-en.

LEPIDUS.

Moi, m'en aller sans voir cette femme divine!

ANNIUS.

Insensé! qui demandes à voir la Messaline!

O trois fois insensé!

LEPIDUS.

Voyez comme en tous lieux

Le mérite après lui traîne des envieux!

ANNIUS.

Mais tu ne sais donc pas ce qu'elle est, cette femme?

LEPIDUS.

[flamme,

Je sais que son beau corps enferme un cœur de

Et quel'amour, à qui tous destins sont connus,  
La donna pour prêtresse à sa mère Vénus.

ANNIUS.

Eh bien donc, c'est à moi de te dire le reste:  
Écoute: mieux pour toi vaudrait, ainsi qu'Oreste,  
Avoir, par un forfait exécrable, odieux,  
Amassé sur ton front la colère des Dieux,  
Qu'avoir guidé sur toi, par quelque vœu profane,  
Le regard dévorant de cette courtisane.  
Crois-moi, n'arrête pas, en étendant la main,  
Le malheur qui suivait l'autre bord du chemin;  
Crains cette femme aux yeux sombres, aux lèvres pâ-  
Et qui naquit, dit-on, dans les ides fatales; [les,  
Car ne va pas penser, enfant, que son amour  
Soit un amour joyeux et qui chante au grand jour,  
Un amour que le soir, au feu de la résine,  
Reconduise à ton seuil la flûte tibicine,  
Et qui, las de bonheur, s'éveille le matin,  
Sur un lit tout jonché des roses du festin.  
Non pas, ami, ce sont des amours taciturnes,  
Cherchant des voluptés étranges et nocturnes,  
Qui veulent des plaisirs d'autres plaisirs suivis,  
Qui, lassés quelquefois, mais jamais assouvis,  
Vont dans l'ombre, laissant sur leur passage infâme  
Quelque corps inconnu d'enfant, d'homme ou de  
Carle Tibre déjà, complice aux flots prudens, [femme,  
Roule à la mer la tête, un bâillon dans les dents.  
Crois-moi, ne tentons pas les destins qu'elle couve,  
Nous avons bien assez du tigre sans la louve.

LEPIDUS.

Que dis-tu?

ANNIUS.

Je te dis ce que chacun tout bas,  
Te dirait... ou plutôt, non, ne te dirait pas.  
Car nul de nous ne sait, alors qu'à la lumière  
Il ouvre le matin sa joyeuse paupière,  
Dans quel cachot maudit ou quel tombeau pieux,  
Le soir, captif ou mort, il fermera les yeux.  
Aussi celui qui sait le péril, s'il le brave,  
Affranchissant bientôt son plus fidèle esclave,  
Lui met sous sa tunique un fer court et discret,  
Afin d'avoir sans cesse un assassin tout prêt,  
Qui, dans l'occasion, d'une main prompte et sûre,  
Bourreau reconnaissant, lui sauve la torture.  
Oui, c'est qu'incessamment nous sommes épiés,  
Épiés par le flot qui vient braver nos piés,  
Épiés par l'oiseau qui sur nos têtes passe,  
Par le serpent qui fuit et qui n'a point de trace,  
Par l'herbe de la plaine et par l'arbre des bois,  
Qui tous trouvent un son, un langage, une voix,  
Pour redire aussitôt à des maîtres farouches  
Le complot qu'en un rêve ont murmuré nos bou-  
Tu doutes? [ches.

LEPIDUS

Oui.

ANNIUS.

C'est bien, tu verras.

LEPIDUS.

La terreur

T'a rendu fou, mon cher; je crois bien l'Empereur  
Disposé quelquefois à faire trembler Rome,  
Mais, à tout prendre en fin, l'Empereur est un homme

Né du sein d'une femme, et qui fut, en naissant,  
Comme un autre nourri de lait et non de sang:  
Si c'est un tigre, alors qu'on le mette à la chaîne.

ANNIUS.

On voit bien, pauvre fou, que tu reviens d'Athènes,  
Et que tu n'as pas vu comme nous de tes yeux  
Sa colère monter des hommes jusqu'aux Dieux  
Oui, c'était un enfant comme un autre; son ame  
S'ouvrait aux sentimens humains, mais cette femme  
Pour quelque noir dessein, dans sa coupe a versé  
Un breuvage d'amour qui l'a fait insensé,  
Si bien que ce n'est plus César, mais Messaline  
Qui règne au Palatin, la royale colline!  
C'est pourquoi doublement il faut fuir son regard,  
Miroir incestueux, si brûlant que César  
Ne voit pas, ébloui du feu de sa prunelle  
Parmi tous ces amans qui tombent derrière elle,  
Cherea, seul debout, qu'elle tient attaché,  
Et laisse vivre encor dans quelque but caché

LEPIDUS.

Eh bien! soit! de conseils ma prudence pourvue,  
Renonce à son amour, mais non pas à sa vue.

La porte de Messaline s'ouvre.

ANNIUS.

Tiens, ton désir fatal est exaucé; voil  
Messaline qui va passer, regarde-la:  
J'ai fait ce que j'ai pu, libre à toi de la suivre

## SCÈNE VI.

LE MÊMES, MESSALINE, couchée dans une litière de  
pourpre à fleurs d'or, éclairée intérieurement par  
une lanterne avec des dessins dorés, portée par  
quatre esclaves, dont les deux premiers ont des  
colliers et des rênes d'or, et précédée par son  
esclave nubienne.

MESSALINE, traversant la scène.

Que cette nuit est douce et qu'il fait bon de vivre!

Elle sort par le troisième plan de gauche

ANNIUS.

Au palais la voilà qui rentre impunément;  
C'est bien: le soleil peut paraître au firmament.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, PROTOGÈNE en barbier, puis LE  
CONCIERGE de la maison d'Afranius, UN  
MENDIANT, LE CONSUL AFRANIUS, CLIENS,  
PEUPLE, venant demander la sportule, JEUNES  
ROMAINS, venant se faire raser, coiffer et épiler.

LEPIDUS.

Maintenant, Annius, que j'ai fini mon rêve,  
Si nous faisons lever Bibulus?

ANNIUS.

Il se lève.

PROTOGÈNE sort de la boutique et fait enlever par les  
deux esclaves les contrevents fermés par une  
chaîne de fer. Il s'avance vers les deux jeunes gens.  
Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître

A Annius.

Allons-nous

Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres, je suis à vous,

Un instant seulement pour ranger ma boutique.

En riant.

Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

LEPIDUS, *entrant*.Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,  
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule  
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!

Encore un dont en vain je cherche les exploits,  
Et que j'entends nommer pour la première fois.  
Quel est cet homme? est-il Maure, Gaulois ou Scythe?  
Est-il tombé du ciel ou monté du Coeyte?  
A-t-il une famille, un père, des aïeux?

ANNIUS.

S'il en a, je crois bien! ses parents sont des dieux,  
Des dieux comme il en faut pour les honneurs qu'il  
[brigue,

Son père a nom l'Orgueil, et sa mère l'Intrigue.

Le portier du consul ouvre la porte et chasse la foule; il est  
enchaîné par le milieu du corps et tient à la main une  
baguette.

LE PORTIER.

Holà! drôles, holà! vous êtes bien pressés,  
Plus loin, seigneur poète... arrière, vous, passez,  
Passe, noble Caius, tu trouveras mon maître.  
Quant à vous, attendez qu'il lui plaise paraître.LEPIDUS, *continuant*.Et comment a-t-il donc gagné le consulat?  
Est-ce par la débauche ou par le pécuniaire?  
A-t-il vendu sa sœur, prostitué sa fille,  
Ou prêté de l'argent au frère de Drusille?

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela, le noble Afranius  
S'est offert en victime ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher; oh! c'est toute une histoire,  
plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

LEPIDUS.

Alors, raconte-la.

ANNIUS.

divin empereur César Caligula,

Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,  
S'acheminait tout droit vers son apothéose,  
malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,  
Paraissait peu flatté de passer Dieu sitôt,De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,  
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,  
Et parmi tous ces yeux ceux qui pleuraient le plus  
Étaient ceux du futur consul Afranius.  
Si bien que se voyant près de fondre en rivière,  
« Jupiter, cria-t-il, exauce ma prière, [César.] »  
» Prends mes jours et pour eux rends-nous ceux de  
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard,  
Ou que le médecin, maître en son art sublime,  
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,  
Dès ce moment, César, qui marchait au trépas,  
Suspendit le voyage et revint sur ses pas.  
Si ravi de revoir la céleste lumière,  
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

Entrée des licteurs.

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir? j'aperçois les licteurs,

ANNIUS.

Oui, sans doute qu'au temple avec les sénateurs,  
Il va pour l'Empereur consulter les auspices.

AFRANIUS.

Romains, n'en doutez pas, les dieux seront propices,  
Vers les temples courez, que de joyeux festons  
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;  
De leurs armures d'or revêtez les statues,  
Répandez les parfums et les fleurs par les rues,  
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vain-  
Vive César! César est un grand Empereur! [queur.

Il sort suivi des licteurs et des chiens.

LE PEUPLE.

Vive César!

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très-volontiers.

Écartant la main de l'esclave, qui veut lui mettre du  
linge autour du cou.

Écoute:

Bibulus, donne-moi la pince et le miroir,  
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

Protogène les lui donne.

C'est très-bien.

PROTOGÈNE.

Quel mode de coiffure

Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux.

PROTOGÈNE, à l'esclave coiffeur.

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les Actes diurnaux?

PROTOGÈNE, les lui donnant.

Oui, seigneur.

LEPIDUS, *s'épilant.*

C'est très-bien, fais-nous-en la lecture,  
Cela nous distraira.

UN MENDIANT, *tenant à la main une écuelle.*

Il a la tête rasée, il s'appuie sur un bâton entouré de  
bandelettes ; il porte au cou pendu à une ficelle un petit  
tableau représentant un naufrage.

Maitre, je te conjure

D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé,  
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,  
Près du cap Paëthinum, par un affreux orage,  
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,  
Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,  
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DE BAINS, *criant.*

Au bain, Seigneur, au bain.

LE MENDIANT, *criant.*

Ah! mon maitre, ah!

LEPIDUS, *lui dormant une Philippus.*

Tiens, drôle.

LE MENDIANT.

De l'or!

Il baise la *r* ièce.

ANNIUS, *lisant la date.*

Le quinze de janvier... ils-ont déjà cinq jours.

PROTOGÈNE.

Ce sont les plus nouveaux.

LEPIDUS.

Allons donc, lis toujours.

ANNIUS, *lisant.*

Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélambre,  
Un riche commerçant venant de la Calabre,  
Et n'ayant point d'enfant, tous les deux les a pris  
Et reconnus pour siens.

LEPIDUS.

L'honnête homme!

ANNIUS, *continuant.*

Surpris,

Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,  
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,  
Fut conduit aussitôt chez le prêteur Urbain,  
Puis écroué.

LEPIDUS.

Volcur!

LE GARÇON DE BAINS.

Au bain, seigneur, au bain.

ANNIUS, *continuant.*

Le vingt-et-un janvier prochain, jour de comices,  
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,  
César imperator et maitre tout-puissant,  
Dans Rome rentrera,

LEPIDUS

Voilà l'intéressant

ANNIUS.

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie

LEPIDUS, *se regardant dans le miroir.*

Voilà, par Jupiter, une étrange manie,  
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,  
De vouloir, à son tour, se coiffer de laurier.  
C'était bon pour César chauve jusqu'à la nuque,  
Mais non pas pour Caius, qui porte une perruque.

ANNIUS, *effrayé*

Lepidus!

PROTOGÈNE, *l'arrêtant.*

Pas un mot.

LEPIDUS, *se mettant à arracher sa barbe.*

Héin.

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS.

Tu lis tout bas?

ANNIUS.

Non, j'ai fini...

LEPIDUS

Pourquoi?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las!

ANNIUS.

Oui, las! que veux-tu de plus que je te dise

PROTOGÈNE, *prenant le manuscrit.*

Mon maitre, te plait-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement,

A Sabinius qui entre.

Par Hercule, mon cher, tu viens au bon moment,  
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, *reprenant.*

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,  
Ramenant, pour parer les temples de nos Dieux,  
Vingt chariots chargés des objets précieux  
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

Et trainant après lui, comme Germanicus,  
Les fiers enfans du Nord enchainés et vaincus.

LEPIDUS

Oui, nous savons cela, c'est en sortant de table  
Que César a livré ce combat redoutable  
Où soixante Gaulois, déguisés en Germains,  
Sont tombés tout vivans dans ses vaillantes mains.  
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, *rentrant chez lui.*

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, *se levant et passant près de Lepidus.*

Prends garde à toi, jeune homme,

Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus.

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus,  
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,  
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends peur à tort, mon cher, je n'ai rien dit.

ANNIUS.

Rien dit!... tu viens d'en dire, en ce temps où nous

[sommes,

Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.  
Je vous ai compromis?

SABINUS.  
Non, pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.  
Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

ANNIUS.  
Pour toi seul!

LEPIDUS.  
En ce cas...

SABINUS.  
Fuis donc!

LEPIDUS.  
Non pas, je reste.

ANNIUS.  
Oh! quel aveuglement misérable et funeste!

SABINUS.  
Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,  
Mais la torture!

LEPIDUS.  
Aussi ne l'attendrai-je pas!

ANNIUS.  
Alors tu vas donc fuir?

LEPIDUS.  
Que Jupiter m'en garde!

SABINUS.  
Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.  
Moi! que je me hasarde  
A courir à travers les plaines et les bois,  
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,  
Ou, comme Marius, en mes terreurs nocturnes,  
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes!  
Moi! que j'aïlle, d'un jour pour retarder ma fin,  
Subir le froid, le chaud, et la soif et la faim,  
Oh! non pas!

ANNIUS.  
Cependant la torture ou la fuite...

LEPIDUS.  
N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite,  
Dis?

SABINUS.  
Je n'en connais pas.

LEPIDUS.  
Sabinus, sur mon sort  
Ton amitié t'aveugle; il en est un.

ANNIUS.  
La mort,

N'est-ce pas?

LEPIDUS.  
Allons donc!

SABINUS.  
Toi, mourir à ton âge?

Impossible.

LEPIDUS.  
Et pourquoi vivrais-je davantage?  
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,  
Frères, mais par les jours lumineux et remplis:  
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie,  
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.  
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;  
C'est un bienfait des Dieux de mourir à vingt ans,

Et de ne pas sentir de nos jeunes années  
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.  
Aujourd'hui pour jamais si je ferme les yeux,  
Je meurs candide et pur, croyant encore aux Dieux,  
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,  
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;  
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,  
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.  
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,  
D'avance, à ce moment, j'avais dû me soumettre,  
Et c'est bien! car plus tôt que je ne l'espérai  
La mort, qui vient à moi, me trouve préparé.  
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les  
[hommes?  
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes.  
Si le mal et le bien naissent du sentiment,  
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,  
Cesse de distinguer le plaisir de la peine,  
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne,  
La mort n'a point de prise aux esprits résolus,  
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.  
Lepidus?

SABINUS.  
Frère?

LEPIDUS.  
Assez.  
Faisant signe à l'esclave des bains.  
Esclave!  
L'ESCLAVE.  
Maître?  
LEPIDUS.  
Avance.  
Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avance  
Un bain voluptueux, tiède et parfumé,  
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.  
Va.  
L'esclave rentre.

SABINUS.  
Tu veux donc toujours?  
LEPIDUS, lui passant au cou son collier d'or.  
Cette chaîne est la tienne,  
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne;  
A Annius  
Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,  
C'est un ami fidèle et qui te secourra.  
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève.  
Le maître a dit: La mort est un sommeil sans rêve;  
Adieu, je vais mourir!

ANNIUS.  
O Lepidus! un Dieu  
Bientôt te vengera.  
LEPIDUS, sur le seuil des bains.  
J'en ai l'espoir, adieu!

Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule.

LE PEUPLE.  
Un courrier! un courrier!  
AFRANIUS, le regardant  
Criant.  
L'oncle de César. Place.



## SCÈNE VIII.

AFRANIUS, LES LICTEURS, LE PEUPLE, CLAUDIUS,  
*entrant vêtu d'une tunique, sans toge ni manteau,  
et portant à la main une lettre entourée de lau-  
riers.*

AFRANIUS.

Le noble Claudius.

CLAUDIUS.

Lui-même; mais, par grâce,  
Mets tes licteurs en cercle et défends ces clameurs.

AFRANIUS, à ses licteurs.

A Claudius

Entourez-nous. Qu'as-tu?

CLAUDIUS.

De fatigue je meurs.

César (que la faveur ne me soit pas fatale!)  
M'a choisi pour porter la lettre triomphale :  
Un autre eût désigné quelqu'un qui pût courir;  
Mais moi qui marche à peine. Ah!... c'est pour en

AFRANIUS, avec mystère. [mourir!]

N'importe, Claudius... c'est le ciel qui t'envoie.

CLAUDIUS.

C'est l'enfer, bien plutôt... Cette maudite voie,  
Elle est d'une longueur...

AFRANIUS, à demi-voix.

Les augures sont pris.

CLAUDIUS.

Quels sont-ils?

AFRANIUS.

Malheureux.

CLAUDIUS.

Je n'en suis pas surpris,

Ils présagent ma mort.

AFRANIUS

Crains que le coup ne porte

Plus haut que toi.

CLAUDIUS.

Plus haut? en ce cas peu m'importe;

Mais enfin quels sont-ils?

AFRANIUS.

Dans le ciel, cette nuit,

On a vu des soldats se heurter avec bruit;  
Une louve a mis bas son fruit, informe ébauche;  
Le tonnerre a brillé venant de droite et de gauche;  
En marchant à l'autel la génisse a mugé;  
Et quand le vicimaire eut, de son bras rougi,  
Avec le fer sacré creuse les deux entailles,  
En vain il a cherché le cœur dans les entrailles :  
Même chose arriva, soit présage ou hasard,  
Quand, frappé par Brutus, tomba le grand César.

CLAUDIUS.

Eh bien! que penses-tu de tout cela?

AFRANIUS.

Qu'Octave

N'eût jamais oublié, ne fût-il qu'un esclave,  
L'homme qui, le premier sur son chemin placé,  
L'eût instruit du péril dont était menacé  
Celui-là qui, tombant sur les degrés du trône,  
Devait faire à ses pieds rouler une couronne;

Si terrible qu'il soit, un présage irrité  
Se peut envisager sous un heureux côté,  
Car, fatal au soleil dont la course s'achève,  
Il devient favorable à l'astre qui se lève :  
Qu'en dis-tu, Claudius?

CLAUDIUS.

Silence, parlons bas.

Ces présages, consul...

AFRANIUS.

Eh bien!

CLAUDIUS.

Je n'y crois pas.

Et maintenant, adieu; j'ai repris quelque force.

Il continue sa course vers le Capitole.

AFRANIUS, le regardant s'éloigner.

Le vieux renard a vu le piège sous l'amorce.  
Tout insensé qu'il est ou qu'on le dit, je croi  
Que cet homme est encor plus prévoyant que moi.

## SCÈNE IX.

AFRANIUS, AQUILA, STELLA, puis PROTOGÈNE  
UN DÉCURION, *entrant et rangeant ses prétoriens de  
l'autre côté du théâtre.*

César! Vive César!

LES LICTEURS, repoussant le peuple.

C'est l'Empereur! arrière.

UN LICTEUR, dans la coulisse.

Descends de ton cheval, et toi de ta litière ;  
A terre tous les deux!

AQUILA, dans la coulisse.

Malheur à toi, licteur!

Si ta main...

Entrant et apercevant Afranius.

N'es-tu pas consul ou sénateur?

AFRANIUS.

Je suis consul.

AQUILA

Eh bien! près de toi je réclame.

AFRANIUS

Que veux-tu?

AQUILA.

Tes licteurs insultent une femme,  
Consul; ordonne-leur de nous laisser passer.

AFRANIUS.

Impossible, jeune homme, on ne peut traverser.  
Voilà César qui vient.

AQUILA, à part

C'est vrai, sur ma parole.

AFRANIUS.

Vois-tu le messager qui monte au Capitole?

LE PEUPLE.

Vive César!

AFRANIUS.

Vois-tu l'Empereur sur son char,

Là-bas?

AQUILA.

Oui, je le vois.

Faisant un mouvement pour entrer dans la coulisse.

Stella, viens voir César.

AFRANIUS, *l'arrêtant.*

A tes longs cheveux blancs tombant sur tes épaules...

AQUILA, *vivement.*

Je me nomme Aquila, je suis né dans les Gaules,  
J'ai droit de citoyen.

Prenant Stella par le bras.

Viens, ma Stella.

STELLA, *voilée.*

J'ai peur.

AQUILA

Viens donc.

AFRANIUS.

Et cette enfant?

AQUILA.

De César est la sœur,

Si l'on peut nommer sœur celle qui fut nourrie  
Du même lait que nous.

AFRANIUS.

Et Rome est ta patrie,

Jeune fille?

STELLA

Oui, seigneur; mais ma mère à Baïa  
Demeure. . . Connais-tu ma mère Junia?

AFRANIUS.

Sans doute... et sur César elle a toute puissance.

STELLA, *levant son voile.*

Je viens la retrouver après cinq ans d'absence.

AFRANIUS.

Approche donc Licteurs, protégez cette enfant.

STELLA.

Merci!

LE PEUPLE.

Vive César vainqueur et triomphant!

PROTOGÈNE, *entrant avec ses premiers habits.*  
Consul!

AFRANIUS

Héin! Ah! c'est toi!

PROTOGÈNE

Pour un ordre suprême  
Donne-moi deux licteurs.

AFRANIUS.

Prends-les.

Aux licteurs.

Comme à moi-même

A l'ami de César que vous reconnaissez,  
Sans hésitation, licteurs, obéissez.

Protogène prend les deux licteurs et entre avec eux aux  
bains. Le cortège commence à défilé. Les soldats, por-  
tant les trophées, entrent les premiers; puis Incinatus,  
le cheval de guerre de César, conduit par deux sena-  
teurs; puis des enfans couronnés de roses, qui jettent  
des fleurs; puis enfin César, sur un char d'ivoire et  
d'or, attelé de quatre chevaux blancs conduits par les  
Heures du jour et de la nuit. Derrière le char, les pri-  
sonniers vaincus; derrière les prisonniers, les soldats.

LES HEURES DU JOUR, *tenant des palmes d'or à la main.*

Nous sommes les Heures guerrières

Qui présidons aux durs travaux.

Quand Bellone ouvre les barrières,

Quand César marche à ses rivaux,

Notre cohorte échevelée

Pousse dans l'ardente mêlée

La ruse fertile en détours;

Et sur la plaine, vaste tombe

Où la moisson sanglante tombe

Souriant à cette hécatombe,

Nous planons avec les vautours.

LES HEURES DE LA NUIT.

Nous sommes des Heures heureuses

Par qui le plaisir est conduit;

Quand les étoiles amoureuses

Percent le voile de la nuit,

Près de la beauté qui repose,

Oeil entr'ouvert, bouche mi-close,

Vers un lit parfumé de roses,

Nous guidons César et l'Amour,

Et là nous demeurons sans trêve

Jusqu'au moment, où comme un rêve,

L'aube naissante nous enlève

Sur le premier rayon du jour.

*Un nuage descend et s'abaisse près du char; Messaline paraît en Victoire, une couronne d'or à la main.*

MESSALINE.

Et moi, Romains, je suis la Victoire fidèle  
Dont la puissante main enchaîne le hasard,  
Qui tresse au conquérant la couronne immortelle,  
Et qui descend du ciel pour couronner César.

CALIGULA.

Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée,  
Peuple nourri du lait de la louve sacrée,  
Vous pouvez contre tous combattre impunément,  
Il enlève Messaline de son nuage et la met près de lui sur  
son char.

Car la Victoire a pris César pour son amant.

En ce moment, Protogène sort précédant une litière sur  
laquelle est Lepidus, étendu, recouvert d'un manteau. On  
ne voit que ses longs cheveux qui pendent mouillés, et  
un de ses bras dont l'artère saigne encore.

SABINUS, *montrant le cadavre à Annus.*

Lepidus!

ANNIUS.

C'est le temps des courtes agonies

CALIGULA, *au peuple.*

Au Capitole, enfans!

PROTOGÈNE.

Licteurs, aux Gémonies

LE PEUPLE.

Vive César!

STELLA, *effrayée, à Aquila.*

Regarde!

ANNIUS et SABINUS.

O vengeance!

STELLA.

O terreur!

LE PEUPLE.

Vive César! César est un grand empereur!

Les deux cortèges se croisent; les chants recommencent.  
La toile tombe.

FIN DU PROLOGUE.

## ACTE PREMIER.

Une chambre élégante sur le modèle de la maison du Faune à Pompeï. A gauche, au premier plan, dans un enfoncement voûté, les dieux Lares; devant les dieux, un petit autel, un lit de repos en bronze, plusieurs meubles de forme antique. Une porte s'ouvrant au fond sur l'impluvium; deux portes latérales.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JUNIA, priant à l'autel de ses dieux.

Pénates familiers, divinités rustiques,  
Qui veillez au bonheur des foyers domestiques,  
Qui, protecteurs du champ, gardiens de la maison,  
Les défendez du vol et de la trahison,  
Si j'ai, chaque matin, pour couronner vos têtes,  
Tressé fidèlement l'ache et les violettes,  
Et si j'ai, chaque automne, offert sur vos autels  
Les plus beaux de mes fruits, ô mes dieux paternels!  
Daignez vous souvenir de ma piété sainte  
Et redoubler de soins autour de cette enceinte;  
Car, d'une longue absence interrompant le deuil,  
Aujourd'hui ma Stella doit en franchir le seuil.  
Vous vous souvenez bien de cette enfant rebelle?  
N'est-ce pas que déjà vous la trouviez bien belle,  
Avec son doux sourire, avec son front si pur,  
Et ses yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur,  
Et ses cheveux noyant son épaule adorée,  
Et soulevés au vent comme une onde dorée?  
Eh bien! c'est cette enfant grande et plus belle encor,  
Cet espoir de mon cœur, ce précieux trésor,  
Qu'agitée aujourd'hui d'une vaine chimère  
Vous confie en tremblant la terreur d'une mère.

Phœbé paraît à la porte, conduisant Stella et Aquila; elle veut s'avancer vers Junia; mais Stella la retient et descend doucement la scène avec Aquila, de manière à se trouver derrière sa mère.

Si vous la gardez bien, votre culte en ces lieux  
Égalera pour moi le culte des grands dieux!  
Alors à votre autel, outre les donatiques,  
Outre l'orge et le miel, ô mes dieux domestiques,  
Je verserai le vin le plus pur du cellier,  
Je vous immolerai tous les mois un bœuf;  
Et lorsque, accomplissant le cercle de l'année,  
Avril ramènera la joyeuse journée  
Où Lucine permit qu'ouvrit son œil au jour  
Cette fille, doux fruit d'un chaste et tendre amour,  
Pour fêter sa naissance, une blanche génisse,  
O mes dieux! vous sera conduite en sacrifice!  
Mais bien vite d'abord ramenez ma Stella,  
Car j'ai soif de la voir...

## SCÈNE II.

JUNIA, STELLA, AQUILA.

STELLA.

Ma mère... me voilà!

JUNIA, se jetant dans ses bras.

Ma Stella, mon enfant, ma fille... oh! oui, c'est elle!

Lui prenant les mains et la regardant.

Oh! laisse-moi te voir... Comme elle est grande et  
[belle!

STELLA

Ma mère!

JUNIA.

Laisse-moi toucher tes longs cheveux.  
Veux-tu que je t'embrasse encor?

STELLA.

Si je le veux!

Toujours, toujours...

JUNIA.

Enfant!... oh! que je suis heureuse!

STELLA.

Et moi donc!... N'est-ce pas que l'absence est affreuse,  
Dis?

JUNIA.

Ne m'en parle plus, j'ai retrouvé mon bien.

STELLA, montrant Aquila à sa mère.

Et lui, ma mère, et lui, ne lui dis-tu donc rien?

JUNIA, lui tendant la main.

Si!... sois le bien venu, fils aîné de mon frère.

AQUILA, s'inclinant.

O noble Junia!

JUNIA.

Nomme-moi donc ta mère!

AQUILA.

Ma mère, que ce nom m'est doux à prononcer!

JUNIA.

Mon fils ne vient-il pas à son tour m'embrasser?

A demi-voix en le retenant dans ses bras et lui montrant  
sa fille.

Aquila, suis-je donc aveugle en ma tendresse,  
Et n'est-elle point belle?

AQUILA.

Oh! comme une déesse!

JUNIA.

Ma fille, un bon génie a protégé tes jours.

STELLA, lui montrant Aquila.

Ce bon génie est là, les protégeant toujours;

Oh! si tu l'avais vu, pendant ce long voyage,

Conduisant ma litière, écartant du passage

L'obstacle, quel qu'il fût, sur mon chemin placé!

JUNIA.

Il faisait son devoir de tendre fiancé,

Et sa crainte veillait, prévoyante et jalouse,

Un peu sur mon enfant, beaucoup sur son époux!

Ah! voilà que ce mot te fait rougir... Allons,

C'est bien, n'en parlons plus; asseyons-nous, parlons  
D'autrefois.

STELLA, *s'asseyant*  
C'est ma place...

JUNIA.

Oui, ta place chérie...

Attends.

Lui montrant un ouvrage d'aiguille commencé

Reconnais-tu?

STELLA.

Quoi?

JUNIA.

Cette broderie?

STELLA.

Ce voile que pour toi...

JUNIA.

Vois, il a demeuré

Cinq ans interrompu.

STELLA

Je te le finirai.

JUNIA.

As-tu bien reconnu toute notre famille?  
Notre vieille Géta, qui t'appelait sa fille,  
Cette bonne Phœbé, que tu nommais ta sœur,  
Et le chien peint au mur qui te faisait tant peur?  
Mais je parle toujours, vois-tu, c'est du délire...  
A toi... tu dois avoir cent choses à me dire...  
Je t'écoute, voyons.

STELLA.

Oui, ma mère, j'ai là

Un grand secret.

JUNIA.

Vraiment... un secret, ma Stella!

Parle donc.

STELLA.

Et d'abord, ô ma mère chérie,

Mon nom n'est plus Stella, je m'appelle Marie.

JUNIA.

Que dis-tu là, ma fille, et d'où vient que le nom  
Que je t'avais choisi n'est plus le tien?

STELLA, *joignant les mains*

Pardon!

JUNIA.

Marie?

STELLA, *avec religion.*

Oh! c'est le nom d'une vierge sacrée.

JUNIA

Mais l'autre était celui...

STELLA, *l'interrompant.*

Qu'une mère adorée

Me donna, je le sais; à ce titre, je veux  
Le conserver aussi; laisse-les-moi tous deux.

JUNIA.

Mais d'où vient?

STELLA.

Le voici : cette tante si bonne,

La mère d'Aquila, possédait à Narbonne  
Une maison d'hiver; mais elle avait, de plus,  
Dans ces champs appelés les champs de Marius,  
Une villa d'été s'élevant sur la plage :  
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'om-  
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu, [brage,

Parlaient avec la mer un langage inconnu ;  
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine  
La nuit assombrissait au loin l'humide plaine,  
A venir lentement au rivage m'asseoir,  
Et, me penchant alors sur l'immense miroir,  
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage  
Dont j'espérais toujours comprendre le langage ;  
Puis, quand j'avais cherché long-temps, mon cœur

[jaloux,

Rappelant mon esprit à des pensers plus doux,  
J'interrogeais tout bas cette onde intelligente  
Qui roule de Sagonte au golfe d'Agrigente,  
Et je lui demandais si, passant à Baïa,  
Ses flots n'avaient point vu ma mère Junia!...

JUNIA.

Chère enfant!

STELLA

Une nuit qu'en cette solitude

J'étais restée encor plus tard que d'habitude...

JUNIA.

Comment t'exposais tu seule ainsi, ma Stella?

AQUILA, *souriant.*

O ma mère, jamais je n'étais loin!

STELLA, *continuant*

Voilà

Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,  
Une barque portant deux hommes et deux femmes,  
Et, spectacle inouï qui me ravit encor,  
Tous quatre avaient au front une auréole d'or  
D'où partaient des rayons de si vive lumière  
Que je fus obligée à baisser la paupière;  
Et, lorsque je rouvris les yeux avec effroi,  
Les voyageurs divins étaient auprès de moi.  
Un jour de chacun d'eux et dans toute sa gloire  
Je te raconterai la merveilleuse histoire,  
Et tu l'adoreras, j'espère; en ce moment,  
Ma mère, il te suffit de savoir seulement  
Que tous quatre venaient du fond de la Syrie :  
Un édit les avait bannis de leur patrie,  
Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,  
Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,  
Sur une frêle barque échouée au rivage,  
Les avaient à la mer poussés dans un orage.  
Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots,  
Qu'au cantique chanté par les saints matelots  
L'ouragan replia ses ailes frémissantes;  
Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,  
Et qu'un soleil plus pur, reparaisant aux cieux,  
Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux!...

JUNIA.

Mais c'était un prodige.

STELLA.

Un miracle, ma mère.

Leurs fers tombèrent seuls, l'eau cessad'être amère,  
Et deux fois chaque jour le bateau fut couvert  
D'une manne pareille à celle du désert :  
C'est ainsi que, poussés par une main céleste,  
Je les vis aborder.

JUNIA

Oh! dis vite le reste!

STELLA.

A l'aube, trois d'entre eux quittèrent la maison:

Marthe prit le chemin qui mène à Taraseon,  
Lazare et Maximin celui de Massilie,  
Et celle qui resta, c'était la plus jolie,  
Nous faisant appeler vers le milieu du jour,  
Demanda si les monts ou les bois d'alentour  
Cachaient quelque retraite inconnue et profonde  
Qui la pût séparer à tout jamais du monde.  
Aquila se souvint qu'il avait pénétré  
Dans un antre sauvage et de tous ignoré,  
Grotte creusée aux flancs de ces Alpes sublimes  
Où l'aigle fait son aire au-dessus des abîmes.  
Il offrit cet asile, et dès le lendemain  
Tous deux, pour l'y guider, nous étions en chemin.  
Le soir du second jour nous touchâmes la base :  
Là, tombant à genoux dans une sainte extase,  
Elle pria long-temps, puis vers l'autre inconnu,  
Dénouant sa chaussure, elle marcha pied nu,  
Nos prières, nos cris restèrent sans réponses :  
Au milieu des cailloux, des épines, des ronces,  
Nous la vîmes monter, un bâton à la main,  
Et ce n'est qu'arrivée au terme du chemin,  
Qu'enfin elle tomba sans force et sans haleine...

JUNIA.

Comment la nommait-on, ma fille?

STELLA.

Madelaine,

Ma mère! Cette femme, insensible aux douleurs,  
Avait pourtant, parmi les parfums et les fleurs,  
Au sein des voluptés par le ciel condamnées,  
Dissipé le trésor de ses jeunes années.  
Mais dans ses faux plaisirs le malheur apparut :  
Son frère bien-aimé, malgré ses soins, mourut.  
Pour la première fois, la prière à la bouche,  
Elle veillait auprès de la funèbre couche,  
Pleurant et gémissant, lorsqu'elle apprit soudain  
D'un homme nommé Jean, qui venait du Jourdain,  
Qu'allait bientôt passer, allant à Samarie,  
Celui qu'on appelait Jésus, fils de Marie,  
Prophète vénéré, que le peuple, en tout lieu,  
Suivait avec amour, en criant : Gloire à Dieu!  
Car cet homme, puissant à briser les obstacles,  
Comptait depuis long-temps ses jours par des mi-  
Madelaine était faible : elle alla vers le port, [raclés.  
Et tombant à genoux, cria : Mon frère est mort!...  
Mort!... et si cependant vous vouliez, sa paupière,  
Quoique close à jamais, reverrait la lumière ;  
Car votre voix commande aux mers, aux aquilons,  
A la vie, à la mort!... Jésus lui dit : Allons.  
Ils vinrent ; ô douleur! déjà des mains fidèles  
Avaient enseveli les dépouilles mortelles.  
Madelaine en pleurant tendit au ciel les bras !  
Mais le Sauveur lui dit : Femme, ne pleure pas  
Et, marchant aussitôt vers le sépulchre avare  
Où pour l'éternité s'était couché Lazare,  
Jésus, devant le peuple immobile d'effroi,  
Dit, étendant la main : Lazare, lève-toi!...  
A peine eut retenti cette voix tutélaire,  
Que, brisant de son front le marbre tumulaire,  
Lazare, obéissant au cri qui l'appela,  
Se dressa dans sa tombe, en disant : Me voilà.  
Alors, à ce spectacle, éperdue, hors d'haleine,  
Joyeuse et repentante à la fois, Madelaine

Courut vers sa maison, et prenant au hasard  
Un vase précieux plein de baume et de nard,  
Elle le versa tout aux genoux du prophète,  
Puis, jusque dans la poudre humiliant sa tête,  
En murmurant tout bas de pénibles aveux,  
Elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux...  
Mais, prenant en pitié cette grande détresse,  
Le Sauveur releva la sainte pécheresse,  
Disant : Il te sera par un Dieu désarmé  
Beaucoup remis, ô femme, ayant beaucoup aimé

JUNIA.

Sans doute on éleva des autels à cet homme?

STELLA.

Ma mère, il fut trainé chez le prêteur de Rome,  
Car il disait tout haut que le faible et le fort  
Sont égaux devant Dieu comme devant la mort :  
Et lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,  
Exprimer sa pensée, alors ses paraboles [peur!  
Poursuivaient les puissans... les puissans eurent  
Ils dirent que c'était un prophète trompeur!  
Sa mort fut résolue, et sur leur insistance  
Un juge se trouva qui rendit la sentence :  
Mais aux regards des Juifs, au Calvaire assemblés,  
Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,  
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,  
Mamère! ils étendaient ses deux mains sur le monde.  
Voilà l'homme divin dont j'ai reçu la loi :

Se mettant à genoux.

Si j'ai failli, ma mère, alors pardonne-moi.

JUNIA.

Sa loi ne défend pas que l'on aime sa mère?

STELLA.

Elle en fait un devoir et pieux et sévère

JUNIA.

Toute loi qui prescrit le respect et l'amour  
Pour ceux à qui l'on doit la lumière du jour,  
O ma fille, crois-moi, c'est une loi de l'âme.  
Ton culte n'a donc rien que je redoute ou blâme,  
Et notre Panthéon est assez spacieux  
Pour recevoir un Dieu de plus parmi nos Dieux!  
Sans doute que mon fils a la même croyance?

AQUILA

Non, ma mère.

JUNIA.

Et pourquoi?

STELLA, souriant.

C'est que dans ma science

Étant mal assurée encor, je n'ose point,  
O ma mère, presser Aquila sur ce point :  
Car ce n'est qu'en partant que j'ai senti moi-même  
Couler sur mes cheveux l'eau sainte du baptême.  
Son tour viendra sans doute, en ma foi je l'attends ;  
Et Dieu m'inspirera quand il en sera temps.

Phœbe entre.

JUNIA.

Que nous veux-tu, Phœbé?

PHŒBÉ.

Maîtresse, à notre porte

D'hommes et de chevaux s'arrête une cohorte.

JUNIA, se levant.

Quelque noble romain, qui nous vient par hasard  
Saluer en passant.

AQUILA, qui a regardé.

Ma mère, c'est César!...

STELLA.

Oh! je sors!

JUNIA.

Et pourquoi, Stella? c'est presque un frère.

STELLA.

Mais on le dit méchant?

JUNIA.

Non.

STELLA

N'importe, ma mère.

JUNIA.

Pour moi, je ne puis croire à cette cruauté.

AQUILA.

Vous l'avez nourri, vous.

STELLA.

Il vient de ce côté.

JUNIA.

Allez donc, mes enfans.

Aquila et Stella sortent.

### SCÈNE III.

JUNIA, CALIGULA, AFRANIUS

JUNIA, de la porte du fond.

Jupiter m'est propice,

César dans ma maison!

CALIGULA

Oui, moi-même, nourrice.

Je venais à Ponzole, et, si près de Baïa,  
J'ai voulu saluer ma mère Junia;  
Depuis plus de six mois je ne l'avais pas vue.

JUNIA.

C'est un Dieu qui me fait cette joie imprévue.  
Mais oserai-je encor appeler mon enfant  
Celui que je revois vainqueur et triomphant?

CALIGULA, s'appuyant sur le lit de repos.

Tu sais donc mes combats chez ces peuples farouches?

JUNIA.

César, la renommée a-t-elle pas cent bouches?

CALIGULA.

Tu me flattes aussi.

JUNIA.

Je dis la vérité.

CALIGULA, s'étendant sur le lit.

Tiens, nourrice, tais-toi, tu m'as toujours gâté.

JUNIA.

Nous avons eu grand'peur: le maître du tonnerre,  
Jaloux, dit-on, du dieu qui règne sur la terre,  
L'a voulu détrôner... juge de nos transports.

CALIGULA.

Oui, comme Thésée, oui, j'ai vu les sombres bords,  
Et déjà le nocher de l'Achéron avide  
M'appelait à grands cris... mais voilà mon Alcide,  
Aux portes du Ténare il m'est venu chercher!  
Tu sais son vœu?

JUNIA.

Je sais qu'il est un nom bien cher...

Que Rome, avec un cri de piété profonde,  
A dit à la province et la province au monde  
Un nom qui fait pâir celui de Curtius,

Et ce nom, c'est celui du noble Afranius.  
Du salut de son fils la mère te rend grâce.

AFRANIUS.

J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place,  
Je n'avais pas d'ailleurs un grand risque à courir,  
César est Dieu! César ne pouvait pas mourir!

CALIGULA.

N'importe, tant de dieux ont visité Cerbère,  
Du divin Romulus jusqu'au divin Tibère,  
Qu'avant de prononcer un vœu si hasardé,  
Tout autre eût à deux fois peut-être regardé!  
JUNIA, montrant à Caligula Phœbé, qui apporte sur  
un plateau du vin et des fruits.

César me fera-t-il cette faveur insigne  
De boire de ce vin récolté dans ma vigne,  
De manger de ces fruits cueillis dans mon jardin?

CALIGULA.

Oui; mais il me semblait qu'une plus noble main  
D'échanson près de moi devait remplir l'office.

JUNIA, prenant l'amphore.

C'est juste!

CALIGULA, l'arrêtant.

Que fais-tu?

JUNIA.

Je te sers.

CALIGULA.

Toi, nourrice!

JUNIA.

Mon fils me voudrait-il ravir cette douceur?

CALIGULA.

J'aurais cru que c'était un devoir pour ma sœur  
De verser, quand je viens visiter notre mère,  
Le vin hospitalier dans la coupe d'un frère...

JUNIA.

Oh! tu sais donc qu'elle est de retour en ce lieu?

AFRANIUS.

César sait-il pas tout?... César n'est-il pas dieu?

JUNIA.

Phœbé, va nous chercher Stella.

Phœbé sort.

Depuis une heure,

A peine elle a touché le seuil de ma demeure,  
Et ce jour, mes enfans, qui voit vos deux retours,  
Est un jour bien heureux parmi mes heureux jours.  
Tiens, la voilà qui vient, regarde qu'elle est belle!

CALIGULA.

Et quel est celui-là qui s'approche avec elle?

JUNIA.

C'est notre fiancé.

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, AQUILA, STELLA.

STELLA, s'agenouillant.

Te protègent les Dieux,

Divin César!

AQUILA, s'inclinant.

Salut, Empereur radieux!

AFRANIUS, bas à Caligula.

Eh bien, t'ai-je trompé?

CALIGULA.

Non, par ma sœur Drusille

A Junia.

Comment as-tu donc pu d'une pareille fille  
Te séparer cinq ans? Sans doute il t'a fallu,  
A toi, si tendre mère, un motif absolu :  
Raconte-moi cela, ma sœur?

STELLA.

Jamais ma mère  
Nem'a dit la raison de cette absence amère ;  
Un jour je l'ai quittée, et depuis ce jour-là  
J'ai bien pleuré, c'est tout ce que je sais...

JUNIA, *appelant sa fille.*

Stella !

CALIGULA, *souriant.*

Voilà pour Jupiter des mystères étranges.

JUNIA.

Stella, va nous cueillir les plus belles oranges  
Que tu pourras trouver.

CALIGULA.

Tu pars?

JUNIA.

Pour un moment.

Va, ma fille.

Stella sort.

César, tu veux savoir comment

J'ai pu me séparer de cette fleur chérie?  
C'était de crainte, hélas! qu'elle ne fût flétrie;  
Souviens-toi de Tibère et de ses derniers jours,  
Lorsque, pour réchauffer ses débiles amours,  
Le vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles,  
Par de vils affranchis faisait voler nos filles:  
Pouvais-je, dans ces temps de misère et d'effroi,  
Garder imprudemment ta sœur auprès de moi,  
Afin que quelque soir une barque furtive  
M'enlevât mon enfant errante sur la rive,  
Et qu'un flot me rendit son cadavre plus tard  
Tout meurtri des baisers de l'infânie vieillard?...  
Mais de pareils soupçons n'étant plus alarmée,  
J'ai rappelé vers moi mon enfant bien-aimée;  
Car, en cas de danger, maintenant elle aurait  
Un frère tout-puissant qui la protégerait...  
N'est-ce pas?

AQUILA.

Un Gaulois s'en remet à lui-même

Du soin de protéger la maîtresse qu'il aime,  
Et, sans l'aide d'aucun, j'espère parvenir  
A garder le trésor qui doit m'appartenir

JUNIA, *effrayée.*

César pardonnera ces paroles altières.

CALIGULA.

Oh! de mes vieux Gaulois je connais les manières,  
J'aime leur parler rude : ainsi rassure-toi;  
Puis ton gendre d'ailleurs est un frère pour moi...  
O femme! laisse donc, toute à tes soins vulgaires,  
Les hommes discourir de chasses et de guerres!

Se retournant vers Aquila.

Eh bien! mon jeune Brenn, quand l'orage en cour-  
Avec sa forte voix gronde au-dessus de nous, |roux,  
A courber notre front pouvons-nous nous résoudre,  
Ou croisons-nous toujours nos traits avec la foudre?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et quand la mer, gigantesque lion,  
Terrible et rugissante en sa rébellion,  
Franchit de nos rochers la barrière sauvage  
Et de flots insensés couvre notre rivage;  
Pour punir ses clameurs et repousser ses flots,  
Lui lançons-nous toujours nos hardis javelots?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et si jamais un second Alexandre,  
Phénix macédonien renaissant de sa cendre,  
Vous demandait encor quel danger pour vos jours  
Peut vous faire trembler, lui diriez-vous toujours  
Que vous ne craignez rien, impassibles athlètes,  
Si ce n'est que le ciel ne tombe sur vos têtes?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et voilà l'arc à nos mains familier,  
Les traits dont nous perçons l'ours et le sanglier,  
Alors que nous chassons parmi nos bois antiques?

AQUILA.

Hélas! nous n'avons plus nos forêts druidiques!...  
J'étais encor enfant, quand un jour sont venus  
D'un pays ignoré des faucheurs inconnus, [nes,  
Dont les profanes mains changeant nos bois en plai-  
Ont comme des épis moissonné nos vieux chênes.  
Ils venaient, envoyés par un maître odieux,  
Renverser nos autels et proscrire nos dieux;  
Et leur haine, fertile en funestes exemples,  
Abattit les forêts qui leur servaient de temples  
Depuis ce moment-là, non, César, hélas! non,  
Il n'est plus de chasseur qui mérite ce nom;  
Car ce n'est point chasser qu'à quelque daim timide  
De loin traitreusement lancer un trait perfide,  
Ou que frapper d'en bas l'aigle dont l'œil vermeil  
Nepouvait pas nous voir, regardant le soleil.

CALIGULA.

Pourtant de cette chasse aujourd'hui méprisée  
Ton adresse parfois s'est sans doute amusée,  
Et ton habile main sûrement enverrait  
La flèche droit au but où l'œil la guiderait.

AQUILA.

Je crois assez souvent en avoir fait l'épreuve  
Pour en être certain.

CALIGULA.

Donne-m'en donc la preuve.

AQUILA, *allant à la porte.*

César, ne vois-tu pas là-haut comme un point blanc,  
Ce cygne épouvanté que poursuit un milan?  
Lequel des deux veux-tu qu'en sa course j'empêche?

CALIGULA.

De si loin?

AQUILA.

Hâte-toi.

CALIGULA.

Le milan.

AQUILA, *visant et tirant.*

Suis la flèche.

CALIGULA.

Par Castor! le voilà qui tombe en tournoyant.  
Un tel coup ne se peut croire qu'en le voyant.  
Va le chercher.

AQUILA.  
J'y vais. Il sort.

## SCÈNE V.

CALIGULA, AFRANIUS

CALIGULA, *redescendant vivement la scène.*

Nous voilà seuls, écoute.

Dès demain, entends-tu, dès demain, quoi qu'il coûte,  
Il me faut cette enfant.

AFRANIUS.

Bien, César, tu l'auras;

Et le Gaulois?

CALIGULA.

Fais-en tout ce que tu voudras.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, STELLA, JUNIA, puis AQUILA.

STELLA, *apportant une corbeille de fruits.*

César, en ce moment nos vergers sont arides.

CALIGULA, *montrant les oranges.*

Mais voilà les fruits d'or du champ des Hespérides.

JUNIA.

Ce champ par le dragon, hélas! est mal gardé.

AQUILA, *entrant et jetant aux pieds de César le milan  
percé d'une flèche.*

Tiens, voilà le milan que tu m'as demandé.

CALIGULA.

C'est bien.

Prenant la coupe.

Verse, ma mère. A tes amours, jeune homme.

Il boit une partie du vin, et passe la coupe à Aquila.

AQUILA.

Merci, César.

Il boit.

STELLA, *offrant la corbeille.*

Un fruit?

CALIGULA.

Oui, je prends cette pomme ;

Mais, pareil au berger dont Vénus fit un Dieu,  
Ce n'est que pour la rendre à la plus belle. Adieu!

JUNIA.

Adieu, consul, adieu, mon noble fils; j'espère  
Que nous te reverrons à Baïa.

CALIGULA.

Oui, ma mère.

AQUILA.

Salut, César.

STELLA.

Salut.

Il commence à faire nuit.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins CALIGULA et AFRANIUS.

JUNIA.

Eh bien! pour l'Empereur,  
Enfant, conserves-tu toujours même terreur?

STELLA.

Non, ma mère; César paraît bon, César t'aime,  
Comment pourrais-je donc ne pas l'aimer moi-

JUNIA. [même ?

Et toi, mon fils ?

AQUILA

César a respecté nos lois,

César n'a jamais fait aucun mal aux Gaulois;  
Les dieux gardent César de douleur et de peine!..

JUNIA.

Bien!... Mon fils a, je crois, droit de cité romaine ?

AQUILA.

Je suis né sous le droit latin, mais dès long-temps  
Ayant rempli là-bas des emplois importants,  
J'ai rang de citoyen.

JUNIA.

Tu sais qu'il est d'usage,

En ce cas, toute fois qu'on achève un voyage,  
Chez le prêteur urbain d'aller, le même jour,  
Pour faire constater arrivée ou retour :

Le prêteur Lentulus non loin d'ici demeure...

Pour cette course à peine il faut le quart d'une  
[heure,

Allez donc, mes enfans... Revenez aussitôt.

AQUILA

Sois tranquille, ma mère.

JUNIA, *embrassant sa fille.*

Au revoir.

STELLA.

A bientôt.

## SCÈNE VIII.

JUNIA, PHOEBÉ, *entrant et allumant un grand  
candélabre de bronze*

JUNIA.

Phœbé!

PHOEBÉ.

Maîtresse!

JUNIA.

Viens : as-tu, selon mon ordre,  
De ce premier moment réparé le désordre ?

PHOEBÉ.

Je l'ai fait.

JUNIA.

Les parfums ?

PHOEBÉ.

Attendent préparés.

JUNIA.

L'officine des bains ?

PHOEBÉ.

Chauffe, et quand vous voudrez,  
Sans crainte de retard, vous pourrez vous y rendre.

JUNIA, *frissonnant.*

Phœbé!...

PHOEBÉ.

Quoi ?

JUNIA.

N'as-tu pas...

Écoutant.

Rien! Je croyais entendre  
Comme des cris... Dis-moi, la chambre de Stella...  
Est-elle?... Écoute donc!



PHOEBÉ.

De quel côté?

JUNIA, *étendant la main du côté où sont sortis ses enfans.*

Par là.

PHOEBÉ.

Rien.

JUNIA.

Non. As-tu choisi sa chambre bien-aimée,  
Et dans les lampes d'or versé l'huile embaumée?

PHOEBÉ.

Oui, moi-même.

AQUILA, *dans le lointain.*

Ma mère!

JUNIA.

Ah! cette fois, j'y cours!

Une plaintive voix appelle du secours;  
Tu vois, ce n'était pas une vaine chimère.AQUILA, *plus rapproché.*

Ma mère!

JUNIA, *se précipitant vers la porte.*

C'est la voix d'Aquila! Viens.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, AQUILA, puis LE PRÊTEUR URBAIN,  
PROTOGÈNE, DEUX TÉMOINS, DEUX LICTEURS.AQUILA, *l'épée à la main, les habits en désordre et pleins de sang, s'élançant en scène et rencontrant Junia à la porte.*

Ma mère!

JUNIA, *reculant épouvantée.*

Qu'as-tu fait de Stella?

AQUILA, *étouffant.*

Des brigands...

JUNIA.

Honte à toi,

Tu l'as mal défendue.

AQUILA, *lui montrant ses blessures.*

Oh! mais regarde-moi!

JUNIA.

Du sang!

AQUILA, *vivement.*

Le mien.

JUNIA.

Blessé?

AQUILA.

Qu'importe!

JUNIA.

Mais ma fille?

AQUILA.

Ils étaient dix!... Écoute, assemble ta famille;  
Armons tout et courons... Oh! je les rejoindrai,  
Ma mère, et, par le ciel! oui, je te la rendrai.JUNIA, *égarée.*Oui, tu l'as dit, c'est bien, qu'on s'arme et qu'on  
Esclaves, serviteurs, et courons tous... [s'apprête,Le préteur urbain, Protogène et les deux témoins par-  
raissent à la porte. Ils sont suivis de licteurs.

LE PRÊTEUR.

Arrête!

JUNIA.

Que veux-tu?

AQUILA.

C'est encor quelque autre trahison.

JUNIA.

A moi, mes serviteurs!

LE PRÊTEUR.

Silence! En ta maison

Tu viens de recevoir, aujourd'hui même, femme,  
Un esclave gaulois que son maître réclame.

JUNIA.

Tu te trompes.

LE PRÊTEUR.

Assez.

JUNIA.

Nul fugitif...

LE PRÊTEUR, *appelant.*

Holà!

JUNIA.

N'est venu, je te dis.

PROTOGÈNE, *s'avançant.*

Tu mens, car le voilà.

AQUILA.

Esclave, moi!

PROTOGÈNE.

Toi!

AQUILA.

Moi!

PROTOGÈNE.

M'oses-tu méconnaître...

Moi, ton maître?

AQUILA.

Toit toi!

PROTOGÈNE.

Moi-même!

AQUILA.

Toi! mon maître!

Prêteur, cet homme est fou!

PROTOGÈNE.

Prêteur, j'ai mes témoins.

JUNIA.

Mais c'est mon fils.

LE PRÊTEUR.

Silence!

JUNIA.

Entendez-moi du moins!

LE PRÊTEUR, *aux témoins.*

Avancez.

AQUILA, *les amenant violemment.*

C'est cela... regardons-nous en face!

Me reconnaissez-vous?

PREMIER TÉMOIN

Oui.

AQUILA.

Vous dites?

JUNIA.

De grâce,

On te trompe, prêteur, écoute... un seul moment!

AQUILA.

Vous me reconnaissez, moi... moi!

PREMIER TÉMOIN.

Parfaitement.

LE PRÊTEUR, *présentant aux témoins deux pierres qu'il a ramassées dans la cour.*

Jurez.

PREMIER TÉMOIN.

Par Jupiter... par le divin Auguste,  
Je jure dans tes mains que la demande est juste,  
Et que je reconnais cet homme que voilà

*Montrant Aquila.*

Pour l'esclave acheté, payé par celui-là.

*Montrant Protogène.*

Si je mens, Jupiter loin de lui me rejette,  
Ainsi que ce caillou que loin de moi je jette.

*Il jette la pierre derrière lui.*

LE PRÊTEUR, *au deuxième témoin.*

Fais-tu même serment?

DEUXIÈME TÉMOIN.

Je le fais.

AQUILA, *anéanti et laissant tomber son épée.*

Imposteurs!

LE PRÊTEUR.

Tout est dit, emmenez cet esclave, licteurs.

Les licteurs s'emparent d'Aquila, et tous sortent, excepté  
Junia.

## SCÈNE X.

JUNIA, *seule.*

Seule!... Aquila... Stella! Seule! oh! le sort avide  
A tout pris... la maison comme mon cœur est vide!  
Et cela devant moi! cela devant mes yeux!...  
Au foyer domestique, à l'autel de mes dieux,  
Encor tout couronnés des fleurs que j'ai tressées,  
Quand je priaïis pour eux! prières insensées!

*Marchant vers les dieux.*

Qui vous ôta la force ou qui vous aveugla,  
Que vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là!  
Ou bien que, l'ayant vu, pour les réduire en poudre,  
Vous n'avez pas sur eux fait descendre la foudre!  
En quels jours vivons-nous? et nos temps odieux,  
Changés pour les mortels, le sont-ils pour les Dieux?  
O simulacres vains! quand vous étiez d'argile,  
Une mère pouvait vous confier sa fille,  
Dans sa virginité vous gardiez ce trésor.

*Portant la main sur eux.*

[d'or

Mais depuis qu'on vous fait d'airain, de marbre ou  
Stériles défenseurs, égoïstes emblèmes, [mêmes;  
Vous n'avez plus de soin qu'à vous garder vous  
Quand vient la trahison vous détournez les yeux!

*Les brisant et les foulant aux pieds.*

Soyez anéantis! vous êtes de faux dieux!

## ACTE DEUXIÈME.

Une terrasse du palais de César au mont Palatin. Elle est entourée d'une galerie régnant en dehors d'une colonnade; elle est toute tendue d'étoffe attalique, et à la manière du velarium d'un théâtre. Deux portes latérales. Une porte au fond sortant du plancher et figurant le haut d'un escalier tournant. A droite du spectateur, un lit de bronze. A gauche, une table avec un coffre en bois de cèdre. Au lever du rideau, un orage terrible gronde.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, PLUSIEURS ESCLAVES.

CALIGULA, *se cramponnant à deux esclaves.*

Demeurez tout le temps qu'au-dessus de ma tête,  
Esclaves, grondera cette horrible tempête;  
Tant qu'un dernier éclair sillonnera les cieux,  
Esclaves, sur vos jours, ne quittez pas ces lieux.  
C'est le maître du ciel dont la jalouse rage  
Dirige contre moi cet effroyable orage.  
O Jupiter tonnant, apaise ton courroux!  
Je ne suis pas dieu! non. Un éclair! à genoux!...  
Allons, encore un coup qui passe sans m'atteindre.

UN ESCLAVE.

Maître, l'orage fuit, et tu n'as rien à craindre.

CALIGULA.

Dis-tu vrai? par les dieux protecteurs des sermens,  
Je jure d'affranchir toi, ta femme..

*Un coup de tonnerre.*

Tu mens

L'ESCLAVE.

César voit que le bruit s'éloigne.

CALIGULA.

Oui, c'est juste.

Écoute, Jupiter, je te veux, comme Auguste,  
Fonder un temple...

Éclair.

Attends!... que soutendront...

Tonnerre.

Encor!

Des colonnes de bronze et des chapiteaux d'or.  
L'ouragan diminue enfin, et je respire.  
Je suis toujours César, l'arbitre de l'empire,  
Le maître souverain... tout-puissant en tout lieu,  
Devant qui Rome tremble et qu'elle appelle Dieu.  
Ah! la foudre effrayée a fui devant ma gloire,  
Et Jupiter vaincu me cède la victoire.  
Allez! et que pas un ne reste en cette erreur  
Que Caius est un homme et que César eut peur

## SCÈNE II.

## PROTOGÈNE, CALIGULA.

PROTOGÈNE.

Sois tranquille, César, ni torture ni gêne  
Ne tireraient rien d'eux.

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Protogène?

Crois-tu que l'ouragan soit tout-à-fait passé?

PROTOGÈNE.

Oui, le dernier éclair au ciel est effacé,  
De tout danger présent Jupiter nous délivre.

CALIGULA.

N'y pensons plus alors, et laissons-nous revivre.  
Eh bien! dans l'entreprise avons-nous réussi?

PROTOGÈNE.

Oui.

CALIGULA.

La blanche colombe...

PROTOGÈNE

Elle doit être ici.

CALIGULA.

A notre ardent Gaulois a-t-on mis les entraves?

PROTOGÈNE.

Ce soir on le conduit au marché des esclaves.

CALIGULA.

Allons! je suis encor le maître du destin.

PROTOGÈNE.

César en doutait-il? En effet, ce matin

César est pâle.

CALIGULA.

Un rêve, ensuite cet orage.

PROTOGÈNE.

César n'ignore pas que tout rêve est présage.

CALIGULA.

Celui-là qui saurait trouver un sens au mien,  
Par Drusille! serait un grand magicien.

PROTOGÈNE.

César a quelquefois éprouvé ma science,  
En veut-il de nouveau faire l'expérience?

CALIGULA.

Soit! écoute-moi donc... Serein et radieux,  
J'étais assis au ciel près du maître des Dieux,  
Quand vers moi tout-à-coup il tourne un front

[austère,

Et, me poussant du pied, me lance sur la terre.

Je crus soudain passer de l'Olympe au néant;

Enfin j'allai rouler au bord de l'Océan.

Le reflux emportait les flots loin de leur rive;

Mais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,

Et, changeant de couleur, que l'onde, s'avancant,  
De verte qu'elle était, prit la teinte du sang.

Je voulus fuir; mais faible, ainsi qu'en une orgie,

Je fus rejoint bientôt par cette mer rougie,

Qui, passant la limite assignée à ses eaux,

Enveloppa mes pieds de ses mille réseaux,

Et, sûre que j'étais enchaîné sur la plage,

Alors continua d'envahir son rivage!

Cependant, par le flot me voyant submerger,

J'appelais du secours, ne sachant pas nager,

Lorsqu'une voix sans corps, effroyable mystère

Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire :

J'obéis, et tout fut au silence réduit,

Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,

Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine

Commençait d'étouffer sous la vague marine.

J'espérais que la mer cesserait de monter,

Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,

Chaque flot élevé sur la sanglante plaine

A son rouge sommet prit une tête humaine,

Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours

Furent tranchés par moi... La mer montait toujours.

Je vis passer ainsi devant moi sur l'abîme

Depuis Antonia, ma première victime,

Jusqu'à ce Cassius Longenus, mort d'hier,

Dont l'oracle m'avait dit de me défier :

Chaque tête jetant, avec sa bouche blême,

Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.

Cela dura long-temps, car nos morts sont nombreux!

Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,

Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,

Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.

De ce double présage alors épouvanté,

J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,

Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,

Ensemble eût emporté la tempête et le songe.

PROTOGÈNE.

César! il ne faut pas, de soi-même oublieux,

Négliger les avis envoyés par les Dieux.

A Rome, en ce moment, quelque chose s'apprête

Qui ressemble à ton songe, ainsi qu'à ta tempête.

CALIGULA.

Et quoi donc?

PROTOGÈNE.

Le blé manque à nos greniers.

CALIGULA.

Le blé?

PROTOGÈNE.

Oui, César, et hier soir le peuple rassemblé

A, dès qu'il a connu la nouvelle funeste,

Forcé les magasins pour en piller le reste.

CALIGULA.

Et comment donc le blé peut-il manquer?

PROTOGÈNE.

Comment?

Parce que l'Italie entière, en ce moment,

Où poussaient autrefois de nourissantes gerbes,

A semé des palais et des maisons superbes;

De sorte qu'un jour vint où palais et maisons

Ont sous leurs pieds de marbre écrasé les moissons,

Et qu'il fallut chercher de plus grasses contrées

Pour nourrir deux fois l'an nos famines dorées;

Ce qui fait qu'aussitôt que, défendant l'abord,

Un vent capricieux qui s'élève du port

Repousse quelque temps vers la mer en furie

La flotte de Sicile ou bien d'Alexandrie,

Alors de ses greniers voyant bientôt la fin,

Le Latium entier comme un seul homme a faim,

Et comme un mendiant vient demander l'aumône

A César, empereur et préfet de l'Annone.

CALIGULA.

Bien! comme un mendiant insensible à l'affront,

Qu'il vienne! et sous mon pied je courberai son front,

Car je suis las de voir ce peuple insatiable

Incessamment nourri des miettes de ma table ;  
Et puisqu'il est trop fier pour récolter son pain ,  
Et qu'il manque de blé... tant mieux ! il aura faim.  
N'est-il pas un devin qui lise dans les astres ,  
Et me vienne annoncer pour lui d'autres désastres ?  
Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup  
Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup.

PROTOGÈNE.

César ne veut-il point qu'on arrête la course  
De la rébellion faible encore à sa source ?

CALIGULA.

Non, laisse-la sortir de son obscur séjour,  
Et quand viendra son flot déborder au grand jour,  
Sans relâche pressant sa retraite craintive ,  
Nous le forcerons bien de regagner sa rive :  
Puis nous le châtirons avec nos fouets hardis,  
Ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis !  
Ce danger-là n'est point de ceux que je redoute.

PROTOGÈNE.

César veut-il savoir le nom des chefs ?

CALIGULA.

Sans doute !

Mais, pour conduire à fin ce projet hasardeux,  
Sont-ils beaucoup au moins ?

PROTOGÈNE.

Non, ils ne sont que deux.

CALIGULA, *souriant avec mépris.*

Voyons ?

PROTOGÈNE.

C'est Annius que le premier se nomme ;  
Sa noblesse remonte aux premiers jours de Rome ;  
Le second, Sabinus, un tribun, que je croi,  
Homme sans race, au reste.

CALIGULA.

A merveille ! ouvre-moi  
Ce coffre, et tires-en les livres qu'il renferme :  
Tous les deux de leurs jours demain sauront le  
Et ce terme fixé n'aura point de retard. [terme,  
PROTOGÈNE, *tirant du coffre deux livres sur lesquels*  
*les titres sont écrits en lettres de bronze doré.*  
César veut-il le glaive, ou veut-il le poignard ?

CALIGULA.

Le glaive !...

Prenant un roseau, le trempant dans l'encre et écrivait.

Réservez l'arme qui doit fendre  
A ceux à qui je fais cet honneur de les craindre ;  
Car c'est un luxe vain que pour de tels héros  
Payer des assassins quand on a des bourreaux.

PROTOGÈNE.

César connaît le fond de la vertu romaine.

CALIGULA.

Prends les prétoriens et la garde germane,  
Et par les souterrains amène et conduis-les  
Dans les caveaux voûtés qui sont sous ce palais ;  
Surtout garde-toi bien que personne les voie.  
Maintenant, Claudius.

PROTOGÈNE.

Tu veux...

CALIGULA.

Qu'on me l'envoie.

J'ai, pour me conseiller, besoin d'un grand penseur,

Puis il me plaît assez d'avoir mon successeur,  
Quand je suis à régler des affaires pareilles,  
Pas trop loin de mes yeux et près de mes oreilles.

PROTOGÈNE.

Et Messaline ?

CALIGULA.

Après.

PROTOGÈNE.

Veux-tu la voir aussi ?

CALIGULA.

Sois tranquille, elle sait quel chemin mène ici,  
Et peut-être déjà que ce matin m'arrive  
Avec Afranius notre belle captive.

PROTOGÈNE.

A propos, j'oubliais... Ton médecin Cnécus  
A fait chez le prêteur citer Afranius.

CALIGULA.

Dans quel but ?

PROTOGÈNE.

Dans le but très-juste qu'il lui paie  
Trente talens en bonne et valable monnaie,  
Qu'il promet pour savoir l'instant où, sans hasard,  
Il pouvait dévouer sa tête pour César.

CALIGULA.

C'est bien, merci.

La porte s'ouvre ; Afranius paraît.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, AFRANIUS

AFRANIUS.

César !

CALIGULA

Justement, c'est notre homme !

Salut, consul.

AFRANIUS.

César tient-il prête la pomme ?

CALIGULA.

La déesse Vénus est-elle déjà là ?

AFRANIUS.

Oui, César, elle attend.

CALIGULA

Bien ; qu'elle vienne.

AFRANIUS, *appelant un esclave.*

Hola !

Il lui donne des ordres tout bas.

CALIGULA, *à Protogène.*

Passe chez Claudius au retour des casernes.

PROTOGÈNE.

Et s'il manque au palais ?

CALIGULA.

Qu'on le cherche aux tavernes.

Il fait sortir Protogène par la porte à droite.

AFRANIUS, *s'approchant.*

César n'oubliera pas que c'est moi...

CALIGULA.

Non vraiment ;

Et César sait le prix que vaut un dévouement.

AFRANIUS.

Par où César veut-il maintenant que je sorte,  
Pour ne pas rencontrer Stella ?

CALIGULA, *le conduisant à la porte de gauche.*

Par cette porte.

Adieu, consul.

AFRANIUS.

César ne commande plus rien?

D'ailleurs je reviendrai.

CALIGULA.

César l'espère bien.

Afranius sort.

SCÈNE IV.

CALIGULA, *seul*

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde,  
Viens, car César t'attend; César, maître du monde,  
César, que tout un peuple implore pour ses jours,  
Et qui répond : Plus tard... je suis à mes amours.  
Oui, j'aime de mon lit à voir ce peuple esclave  
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;  
Par ses tressaillemens mes plaisirs sont bercés,  
Et si je veux dormir, alors je dis : Assez.  
Oui, j'aime à deviner que dans sa frénésie  
Rôde à l'entour de moi l'ardente jalousie  
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,  
A la bouche de feu qui mord en embrassant;  
Que jè veux torturer un jour pour savoir d'elle  
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,  
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,  
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.  
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.  
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,  
Grondez, transports jaloux! rugis, rébellion,  
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

SCÈNE V.

CALIGULA, *assis*, STELLA, *conduite par deux hommes.*

STELLA.

Où suis-je, et pourquoi donc m'avez-vous enlevée?  
Quel est ce palais?

Apercevant Caligula

Ah! César!

*Courant à lui et tombant à genoux.*

Je suis sauvée!

*Ceux qui l'ont amenée sortent.*

César, tu ne sais point que les gens que voilà  
A ma mère m'ont prise en frappant Aquila,  
Et qu'ils n'ont pas voulu retourner en arrière,  
Malgré ma douloureuse et constante prière.  
Ah! ce sont des méchans qui ne respectent rien,  
Et tu les puniras.

CALIGULA.

Je m'en garderai bien

STELLA.

Quoi! tu peux tolérer un semblable désordre?  
César, ce qu'ils ont fait...

CALIGULA.

Ils l'ont fait par mon ordre.

Ils avaient mission de te conduire ici,  
Et je les punirais s'ils n'avaient réussi.  
Je t'aime, et te voulais revoir morte ou vivante.  
Cela t'étonne, enfant?...

STELLA

Oh! cela m'épouvante!

CALIGULA.

C'est ainsi que j'en use avec mes bons Romains.  
Ignorais-tu cela?... Pourquoi donc dans mes mains  
Jupiter eût-il mis sa puissance suprême,  
Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même?  
Seule veux-tu nier les dons qu'il m'accorda?  
Allons, adoucis-toi; viens, ma belle Lèda.  
Je sais que des vertus tu suis la route austère,  
Mais un Dieu t'affranchit des devoirs de la terre;  
Ne repousse donc plus ton divin ravisseur

STELLA.

César, n'oubliez pas que je suis votre sœur.

CALIGULA.

Eh! mais j'em souviens, ce me semble, au contraire,  
Et je fus de tout temps un excellent frère.  
Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour,  
Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour,  
Que, lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie,  
J'ai couru comme un fou toute la Campanie,  
Et que, depuis ce jour, quand je fais un serment,  
Par sa divinité je jure constamment.  
Eh bien! je t'aimerai comme j'aimais Drusille;  
Mais les Dieux complaisans et le destin docile  
Nous feront, je l'espère, une plus longue ardeur  
L'entourant de son bras.

Viens donc, ma bien-aimée!

STELLA, *abaissant son voile et croisant ses deux mains sur sa poitrine.*

A moi, sainte pudeur!

Sur mon front rougissant viens épaisir mon voile.

CALIGULA.

C'est un tissu trop fin pour cacher une étoile.  
Et puis tu me parais mal comprendre en ce jour  
Que l'amour de César, ainsi qu'un autre amour,  
N'a pas l'heureux loisir d'attendre qu'on lui cede,  
Et que le sort lui mit pour lui venir en aide,  
Au cas où d'un refus il essuirait l'affront,  
Le glaive dans la main et la couronne au front.  
Enfant, ne fais donc pas de plus longues méprises,  
Et songe, il en est temps! qu'ou tu, vas tu te brises,  
Que ton bras est débile et que le mien est fort,  
Et que, si je le veux, à l'instant, sans effort,

*Arrachant son voile.*

Comme cette rive que de ton front j'arrache  
Pour voir en liberté les traits qu'elle me cache,  
Chaldéen renommé par mes enchantemens,  
Je puis faire tomber ces vains ajustemens,  
Et, si dans ma vengeance un doux mot ne m'arrête,  
Après eux et comme eux faire tomber ta tête.

STELLA, *tombant à genoux.*

O mon Dieu, donne-moi la force de souffrir,  
Et pardonne ma mort à qui me fait mourir!

CALIGULA, *la relevant.*

Eh bien donc...

JUNIA, *derrière la porte du fond.*

Je vous dis qu'à César je suis chère,

Et que j'entre à toute heure.

STELLA, *voulant s'élaner vers la porte.*

O ma mère!

Caligula l'arrête et lui met la main sur la bouche. D'une voix étouffée.

Ma mère!

CALIGULA, *l'entraînant vers la porte à droite, ouvrant cette porte et remettant Stella à des esclaves.*

Emmenez cette enfant et sur elle veillez,  
Vous m'en répondez tous sur votre tête. Allez!...

On entraîne Stella.

## SCÈNE VI.

CALIGULA, JUNIA.

CALIGULA, *courant à la porte du fond où frappe Junia, et ouvrant cette porte lui-même.*

Pourquoi n'ouvre-t-on pas? Pardonne-moi, nourrice, J'ai reconnu ta voix : que me veux-tu?

JUNIA.

Justice.

On m'a pris mon enfant, on m'a volé ta sœur, César!

CALIGULA.

Et connais-tu l'infâme ravisseur?

JUNIA.

Non, mais je viens à toi, le front couvert de poudre,  
A toi, le tout-puissant, à toi, qui tiens la foudre,  
A toi, mon fils, à toi, qui sais tout comme un dieu,  
Redemander ma fille; à toute heure, en tout lieu,  
Ton bras impérial peut librement s'étendre,  
Et chez les plus puissans aller me la reprendre.  
César, rends-moi Stella, ma fille, mon enfant,  
Et vraiment tu seras l'empereur triomphant,  
Quid'une main frappant l'ennemi comme un homme,  
De l'autre comme un dieu sèche les pleurs de Rome.

CALIGULA.

Mais sais-je où la trouver! ma mère?

JUNIA.

Écoute-moi.

Ne perdons pas de temps... viens... j'irai devant toi;  
L'instinct me guidera, noble fils d'Agrippine,  
Comme il guida Cérès poursuivant Proserpine;  
Et comme elle allumant deux flambeaux tour à tour,  
Pour chercher ma Stella la nuit comme le jour,  
J'irai sans m'arrêter, dans mes douleurs amères,  
Sur ma route, à grands cris, interrogeant les mères,  
Et suivant tous chemins qui me seront offerts,  
Dût celui qu'elle a pris me conduire aux enfers

CALIGULA.

Mais Aquila nous peut aider dans cette tâche.

JUNIA.

Ah! qu'un amour de mère est égoïste et lâche!  
Je ne t'avais pas dit... je l'avais oublié,  
Qu'ils l'ont comme un esclave, abattu, pris, lié,  
Conduit je ne sais où! Tu vois bien qu'il est juste  
A toi, César, à toi, le petit-fils d'Auguste,  
De punir sans retard deux crimes odieux  
Qui se sont accomplis près de toi, sous tes yeux;  
Et qu'il ne se peut pas que ta sœur outragée  
Ait rougi d'un affront et ne soit pas vengée.

CALIGULA.

Enfin accuses-tu quelque noble romain?

JUNIA.

Non, j'ai senti le fer et n'ai pas vu la main.  
Mais d'avance on connaît ceux-là que sans injure  
On devra soupçonner d'un rapt ou d'un parjure.  
Plus d'un, autour de toi, du fait est coutumier :  
Ton oncle...

CALIGULA.

Claudius?

JUNIA.

Oui, lui tout le premier.

CALIGULA, *avec mépris.*

Tu lui fais trop d'honneur lorsque tu le condamnes  
Il faut à Claudius de basses courtisanes,  
Voilà tout.

JUNIA.

Cherea peut être soupçonné...

CALIGULA, *avec l'air du doute.*

Le crime est bien pesant pour un efféminé  
Qui, couché sur des fleurs, à Vénus boit sans trêve  
Dans une coupe d'or plus lourde que son glaive.

JUNIA.

Sabinus...

CALIGULA, *souriant.*

Celui-là, nourrice, pour l'instant,  
S'occupe avec succès d'un soin plus important ;  
Il conspire.

JUNIA.

Malheur!

CALIGULA.

Et maintenant, écoute :

Le coupable est un noble, homme puissant, sans  
[doute.

Qui peut, craignant de voir ses crimes avérés,  
Étendre jusqu'à toi ses coups désespérés.

JUNIA.

Soit!... il m'a fait la vie et non la mort amère.

CALIGULA.

Mais moi, je dois veiller sur les jours de ma mère.  
Tu ne sortiras plus; je veux, dès ce moment,  
Te loger au palais dans un appartement,  
Où, de peur que te suive une trame imprévue,  
Mes soldats les plus sûrs te garderont à vue.  
Quant à ma sœur, c'est moi qui la retrouverai.

JUNIA.

Oh! je t'aimais, mon fils, mais je t'adorerai  
Comme un dieu; ne perds pas une journée, une heure.

CALIGULA.

Si je perds un instant, ma mère, que je meure;  
César ne promet pas vainement : de ma main  
Ta fille te sera remise.

JUNIA.

Quand?

CALIGULA.

Demain.

JUNIA.

O mon fils! mon César, mon empereur, mon maître,  
Avec ce mot, demain, tu viens de me soumettre;  
Où me faut-il aller? conduis-moi, me voilà.

Oh! demain, m'as-tu dit? demain.

CALIGULA.

Oui.

JUNIA, tressaillant au bruit du peuple qui commence à s'amasser au pied du palais.

Qu'est cela?

CALIGULA.

Rien! la réalité seulement suit le rêve.

JUNIA.

Ce bruit?

CALIGULA

C'est l'Océan qui monte sur la grève;  
Mais nous pouvons d'ici déjouer ses complots,  
Frappant du pied.

Et ce roc est, ma mère, à l'épreuve des flots.

Ils sortent par la porte du fond; au même moment, Messaline leve la tapisserie de la porte à gauche et les suit des yeux.

## SCÈNE VII.

MESSALINE, seule

Bien! écarte avec soin la fille de la mère,  
Commande à chaque porte une garde sévère,  
Malgré l'éloignement, et les soldats et toi,  
Je les rapprocherai, s'il me convient à moi.  
Par Vénus! contre lui César même conspire,  
Et le peuple est tout prêt pour un autre. Oh! l'em-  
L'empire à qui le monde apporte ses tributs, [pire,  
Avec un empereur pareil à Claudius,  
C'est-à-dire un manteau pour voiler notre épaule,  
C'est-à-dire un acteur chargé d'un mauvais rôle,  
Qui nous laisse fouiller, selon notre vouloir,  
Dans cette mine d'or qu'on nomme le pouvoir.  
Oh! malheur au dragon qui de mes mains avides  
Défend seul ce nouveau jardin des Hespérides,  
Qui du seuil me permet d'entrevoir ses fruits d'or,  
Et qui veut m'empêcher d'atteindre à mon trésor!  
Vainement par instinct contre moi tu te dresses!  
Serpent des voluptés, un jour de mes caresses  
Je n'aurai qu'à serrer les liens assouplis,  
Et je t'étoufferais dans mes mille replis!

## SCÈNE VIII.

CALIGULA, MESSALINE.

CALIGULA.

Je m'étonnais déjà de ne t'avoir point vue!

MESSALINE.

Je savais à César une tendre entrevue,  
Et je ne voulais pas, dans un si doux moment,  
Distraire l'empereur par mon empressement.

CALIGULA.

Nous sommes ce matin d'humeur bien complaisante,  
Prends garde à toi, César!

MESSALINE

Mon Jupiter plaisante;

Il imite le dieu dont il a pris le nom,  
Et je ne serai pas plus fière que Junon.

CALIGULA.

O femme! être mobile et changeant comme l'onde.

MESSALINE.

Eh bien! que dit César de cette beauté blonde?

Ses yeux bleus auraient-ils les funestes pouvoirs  
De lui faire oublier à jamais les yeux noirs?  
Ces femmes ont, dit-on, des grâces langoureuses  
Dont le charme est puissant aux âmes amoureuses;  
César est-il séduit par ces molles ardeurs?

CALIGULA.

Si César est séduit, ce n'est que par des pleurs.

MESSALINE.

Quoi! déjà l'innocente a répandu des larmes?  
Oh! que nous savons bien toutes quels sont nos char-  
Et combien est plus doux que le doux Orient [mes,  
Un visage à la fois pleurant et souriant.

CALIGULA.

C'était, je m'y connais, une douleur amère,  
Et des refus réels, j'en suis bien sûr

MESSALINE.

Chimère!

Si César eût subi l'affront de ses refus,  
L'audacieuse enfant déjà ne vivrait plus.

CALIGULA.

Ah! voilà que Junon dans sa colère oublie  
Quel empire nous tient et quelle loi nous lie,  
Et que tout front échappe au coup qu'il mérita,  
Tant qu'il peut se parer du bandeau de Vesta.

MESSALINE.

Les filles de Séjan, dans un cachot jetées,  
S'étaient sous cette égide en effet abritées,  
Tibère leur choisit un géôlier de sa main,  
Et toutes deux pouvaient mourir le lendemain.

CALIGULA.

Merci, l'avis est bon en ce qui me regarde,  
Surtout!

MESSALINE

Que dit César?

CALIGULA.

Que c'est moi qui la garde,  
Et que, ne sachant point d'homme à qui me fier,  
Je ne lui compte pas donner d'autre géôlier  
Mais on vient: c'est assez; sur ce point bouche close;  
Car nous allons avoir à parler d'autre chose

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, puis CHEREA, puis  
CLAUDIUS, puis AFRANIUS.

PROTOGÈNE.

Les ordres de César sont remplis.

CALIGULA.

Je le sais.

PROTOGÈNE

Que veut encore César?

CALIGULA.

Six lieutenants!

PROTOGÈNE.

Est-ce assez?

CALIGULA.

Où.

PROTOGÈNE.

Claudius est là.

CALIGULA.

Qu'il vienne.

PROTOGÈNE.

Seul?

CALIGULA.

N'importe.

Que tous puissent entrer, mais que pas un ne sorte.

MESSALINE.

Que veut dire ce bruit au pied du Palatin?

CALIGULA.

Ouvre donc ces rideaux à l'air pur du matin;  
Le ciel est radieux, et son dernier nuage  
A disparu, chassé par l'aile de l'orage.

MESSALINE.

Écoute donc, César ! César, n'entends-tu pas ?

CLAUDIUS.

Salut, César; sais-tu ce qui se passe en bas ?

CALIGULA.

Ah ! c'est toi, Claudius ? le ciel te soit propice,  
Je t'ai fait appeler pour me rendre un service.

CLAUDIUS.

Parle

CALIGULA.

Je te sais maître en l'art des orateurs.

CLAUDIUS.

César me flatte.

CALIGULA.

Non; voilà : les sénateurs,

Sachant de mon cheval le merveilleux mérite,  
Sont venus, l'autre jour, lui faire une visite.  
Le président alors à ce noble animal  
A dit un long discours, et qui n'était pas mal,  
Mais auquel, à défaut d'avoir appris le nôtre,  
Nous n'avons pu, ma foi, répondre l'un ni l'autre.  
Comme le cas se peut présenter de nouveau,  
D'avance, Claudius, tire de ton cerveau  
Quelle chose de bien. Je pensais à Sénèque;  
Mais c'est un vrai pédant, rat de bibliothèque,  
Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument  
En entassant des mots, poussière sans ciment.

LE PEUPLE, *d'en bas.*

Du blé !

CHEREA.

Salut, César; j'accours prendre tes ordres.

Après avoir commis d'effroyables désordres,  
Le peuple est en tumulte au Forum assemblé.  
Tiens ! l'entends-tu crier ?

LE PEUPLE.

Du blé ! César, du blé !

CALIGULA.

Par Drusille ! à ta vue, ami, je me rappelle  
Qu'entre Muester-le-Mince et l'histriion Apelle  
Un important débat s'est ouvert l'autre soir.  
Écoute, il s'agissait simplement de savoir  
Si l'on doit au théâtre, avec ou sans la lyre,  
Chanter le vers tragique ou seulement le dire...  
Ah ! te voilà, consul !

AFRANIUS, *entrant tout troublé.*

Oui, César, oui, c'est moi.

CALIGULA.

Qu'as-tu donc à trembler ainsi ?

AFRANIUS.

Je crains pour toi.

CALIGULA.

Vraiment !

AFRANIUS.

Ne vois-tu pas ces hordes insensées

Au pied du Palatin grondantes et pressées ?  
N'entends-tu pas leurs voix qui menacent d'en bas ?

LE PEUPLE.

Du pain ! César, du pain !

AFRANIUS.

Ne les entends-tu pas ?

CALIGULA.

Tu te trompes, consul, ce sont des cris de fête.

AFRANIUS.

Ne raille pas, César, il y va de ta tête.  
En sortant du palais, ces furieux m'ont pris;  
Sans gardes, sans lieuteurs et sans armes surpris,  
Je n'ai pu résister.

CALIGULA.

Mais enfin éclairée,

La foule a reconnu ta majesté sacrée,  
Puisque te voilà libre ?

AFRANIUS.

Oui; mais il m'a fallu

Prêter entre leurs mains un serment absolu  
Que je t'apporterais leur parole rebelle.

CALIGULA.

Ah ! tu viens en héraut ? ta mission est belle :  
Parle !...

AFRANIUS.

Que j'aïlle, moi, redire insolemment

Au divin Empereur...

CALIGULA.

N'as-tu pas fait serment ?

Au livre du destin tout serment fait demeure,  
Et se doit accomplir lorsque arrive son heure.

AFRANIUS.

Je ne transmettrai pas de si coupables vœux  
Que César ne l'ordonne.

CALIGULA.

Eh bien donc ! je le veux.

AFRANIUS.

César, depuis un mois une brise indécise  
Repousse loin du port la flotte de Sicile,  
Et du rivage on voit pilote et matelots  
Essayant de lutter en vain contre les flots;  
Sibien que, dans un vent si constamment contraire,  
Le peuple a cru du ciel remarquer la colère,  
Et pense que César aura fait... oh ! pardon !  
Quelque offense... c'est lui qui parle.

CALIGULA.

Achève donc.

AFRANIUS.

Quelque offense secrète à nos dieux, et que Rome,  
Porte dans ce moment la peine d'un seul homme;  
De sorte que le peuple, en sa prévention,  
Exige de César une expiation !

CALIGULA.

Oui, le peuple a raison, et sa sagesse est haute  
Oui, César a commis une effroyable faute,  
Et Jupiter enfin se sera souvenu  
Qu'un serment lui fut fait qui ne fut pas tenu.  
Mais réparer le crime est chose encor possible,  
Et l'expiation sera prompte et terrible.  
Consul, rappelle-toi que l'Aulide en son port  
Vit les Grecs enchainés par un calme de mort :  
Le cas était pareil, pareille fut la peine;



Leur chef avait fait vœu d'une victime humaine,  
Et puis il avait cru pouvoir impunément  
Se jouer de Diane et trahir son serment!  
Eh bien ! d'Agamemnon moi j'ai commis le crime :  
Un homme aux Dieux pour moi s'est offert en victime,  
Et je n'ai pas voulu, faible et compatissant,  
De cet homme non plus, moi, répandre le sang;  
Mais voilà que des Dieux l'implacable colère  
Me réclame ce sang par la voix populaire;  
Sans doute, en y cédant, mon cœur se brisera,  
Mais Jupiter le veut; c'est bien, il coulera!

AFRANIUS.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Que César se dévoue, et que Rome  
Nedoit pas expier la faute d'un seul homme.

AFRANIUS.

Grâce!

LE PEUPLE.

Du pain, César!

CALIGULA.

Oui, peuple, je t'entends;

Patience!

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Oui, dans quelques instans,

De même que les Grecs, après le sacrifice,

Virent soudain le vent redevenir propice,  
De même tu verras, sitôt cet homme mort,  
Notre flotte rentrer à pleine voile au port.

AFRANIUS.

Je porte de héraut le titre inviolable;  
Songes-y bien, César, songes-y.

CALIGULA.

Misérable!

AFRANIUS.

Peuple, à moi!

LE PEUPLE.

Le consul! mort à Caligula!

Le consul! le consul!

CALIGULA.

Tu le veux?

Le précipitant du haut de la galerie.

Le voilà.

Reçois, ô Jupiter, ta tardive hécatombe!

CHEREA, à Messaline.

Si nous profitons...

MESSALINE, l'arrêtant.

Vois, le peuple à genoux tombe.

LE PEUPLE.

Gloire à Caligula, l'Empereur sans rival!

Qui nous donneras-tu pour consul?

CALIGULA, avec mépris.

Mon cheval.

## ACTE TROISIÈME.

L'atrium de la maison de Cherea; tout autour, les portraits de ses aïeux; à gauche du spectateur, l'autel des dieux  
Lares. Une porte au fond, deux portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHEREA, SON AFFRANCHI.

CHEREA.

Personne n'est venu?

L'AFFRANCHI.

Personne.

Il s'incline et veut sortir.

CHEREA.

Bien, demeure.

Il est?

L'AFFRANCHI.

Nous achevons, maître, la troisième heure.

CHEREA.

C'est bien.

L'AFFRANCHI.

Mon maître encor a-t-il besoin de moi?

CHEREA.

Oui; car je crois pouvoir me confier à toi :  
Je vais donc te charger d'une mission grave.  
Attelle un chariot et va prendre un esclave  
Qu'en passant au Forum j'ai ce soir acheté,  
Et qu'on a dû me mettre à part, seul, de côté.

Afin qu'il ne conserve aucun espoir de fuite,  
Fais-lui lier les mains, bander les yeux, ensuite,  
Pour qu'il ne sache point où tu le conduiras,  
Perds-le par des détours, puis tu l'amèneras.

L'AFFRANCHI.

Faut-il le faire entrer ici même?

CHEREA.

Sans doute.

L'AFFRANCHI.

Tu seras content, maître.

CHEREA.

Écoute encore, écoute...

Non, rien... va sans retard, et fais ce que j'ai dit.

### SCÈNE II.

CHEREA, s'accoudant sur l'autel de ses dieux et se  
voilant la tête de son manteau.

Pardon, mes dieux, pardon, si, muet, interdit,  
Chaque fois qu'à vos pieds j'apporte mon hommage,  
Du pan de mon manteau je voile mon visage.  
C'est que je n'ose point lever sur vous les yeux,

O Lares, qui savez ce qu'étaient mes aïeux!  
 Car, en vous regardant, patriotique emblème,  
 J'ai honte au fond du cœur de Rome et de moi-même!  
 De moi, qui, jeune d'âge et pourtant vieux soldat,  
 De nos derniers beaux jours vis le dernier éclat,  
 Et que Germanicus, j'en ai gardé mémoire,  
 A fait centurion après une victoire;  
 J'espère toutefois que vos regards perçans  
 De ma feinte mollesse ont pénétré le sens,  
 Et dans tous les détours où ma ruse s'applique  
 Suivi l'amant pieux de la gloire publique.  
 Oh! si de mes ennuis seulement la moitié  
 Vous est connue!... alors vous aurez eu pitié,  
 Pitié quand vous m'avez, d'une voix ridicule,  
 Vu parler le jargon d'Ovide et de Tibulle;  
 Pitié quand vous m'avez vu porter mes amours  
 A cette Messaline, opprobre de nos jours,  
 Et pitié quand enfin aux insultes du maître  
 Vous avez vu mon cœur lâchement se soumettre.  
 Eh bien! vous le savez, tout cela n'est qu'affin  
 De mener mon projet à sa sanglante fin,  
 Et vous n'ignorez pas que pour qu'il réussisse  
 Je ne l'ai point voilé d'un trop long artifice.  
 Oh! sans doute qu'au temps des antiques vertus,  
 Ce n'était point ainsi que conspirait Brutus,  
 Et c'était au grand jour que son poignard stoïque  
 Vengeait en plein sénat la sainte république!  
 Mais dans un tel projet était-il affermi,  
 Alors l'ami pouvait dans le sein d'un ami  
 Le déposer sans peur, car le secret sublime  
 Y tombait englouti comme dans un abîme.  
 Mais aujourd'hui soldats, citoyens, sénateurs,  
 Pour un ami discret offrent cent délateurs;  
 Si bien que lorsqu'on veut un cœur loyal et brave,  
 Il faut l'aller chercher dans le sein d'un esclave.  
 O mes dieux! faites donc qu'en ce jeune Gaulois  
 Je trouve ce qu'en vain j'ai demandé cent fois  
 A ces Romains bâtards, race aveugle et flétrie,  
 Qui répond par des chants aux pleurs de la patrie.  
 On entre... Protogène... Et que vient faire ici  
 Cet espion bourreau?

### SCÈNE III.

CHEREA, PROTOGÈNE, ANNIUS, SABINUS, *entre*  
*deux lecteurs.*

PROTOGÈNE, *s'avançant seul.*

Salut, maître. Voici

Deux enfans que César, pour le temps où nous som-  
 Trouve trop disposés à devenir des hommes. [mes,  
 Tous deux ont été pris les armes à la main,  
 Croyant parler encore au vieux peuple romain,  
 Et voulant faire croire à notre plébicule  
 Un mensonge inouï tant il est ridicule :  
 C'est que quand le blé manque elle manque de pain,  
 Et que, le pain manquant, elle mourra de faim...  
 Heureusement la foule a compris l'artifice,  
 Et nous les a remis pour en faire justice.  
 Or le divin César, avant de les juger,  
 Te charge, Cherea, de les interroger,  
 Pour que tu saches d'eux si de telles idées

D'autres têtes encor ne sont point possédées.  
 Il sait ton dévouement, il compte sur ta foi,  
 Et veut te le prouver.

CHEREA, *à part.*

Douterait-il de moi?

PROTOGÈNE, *aux deux jeunes gens.*

Avancez.

A Cherea.

Aussi loin que ton zèle t'emporte,  
 Ne crains rien; des soldats veillent à cette porte,  
 Et moi-même en ce lieu je reste pour savoir  
 Si je n'ai pas de toi quelque ordre à recevoir.

CHEREA.

Oui, je comprends, c'est bien : que ton zèle funeste  
 Espionne à loisir ma parole et mon geste :  
 Tous deux ont dès long-temps étudié, crois-moi,  
 La langue qu'il convient de parler devant toi.  
 Se retournant vers les jeunes gens et les reconnaissant.  
 Annus! Sabinus!

ANNIUS.

Nous connaissons naguère

Un certain Cherea renommé dans la guerre;  
 Mais nous ne savions pas qu'infatigable acteur,  
 Il remplit dans la paix l'emploi de quésiteur.  
 Soit.

CHEREA.

Parmi les emplois que l'Empereur dispense  
 A titre de faveur ou bien de récompense,  
 J'engage mon honneur que, quel que soit le mien,  
 Le soldat n'aura pas honte du citoyen.

ANNIUS.

Que devons-nous penser et de l'un et de l'autre?

CHEREA.

Nos rôles sont tracés, gardons chacun le nôtre,  
 Et tant qu'il ne plait pas au sort de les changer,  
 Souvenez-vous que c'est à moi d'interroger.

SABINUS.

C'est vrai, par Jupiter! aussi te répondrai-je  
 Quand tu m'auras offert de m'asseoir.

CHEREA.

Prends un siège.

Et d'abord, Annus, quel génie insensé  
 A la rébellion aujourd'hui t'a poussé,  
 Toi, l'héritier d'un nom jusqu'ici plein de gloire?

ANNIUS.

C'est qu'il m'est tout-à-coup venu dans la mémoire  
 Que l'un de mes aïeux, fameux par ses vertus,  
 Était mort à Philippe à côté de Brutus.

CHEREA.

Et toi, Sabinus?

SABINUS, *jouant avec sa chaîne d'or*

Moi?

CHEREA.

Réponds.

ANNIUS.

Oui, réponds, frère.

SABINUS.

Ma foi, j'ai conspiré, tribun, pour me distraire :  
 Je suis, depuis huit jours, harcelé par le sort;  
 Lepidus, le meilleur de mes amis, est mort.  
 J'ai contre le chagrin au jeu cherché ressource;  
 Le jeu m'a dévoré jusqu'au cuir de ma bourse.

Pour me faire oublier la perte de mon or,  
Ma maîtresse restait comme un dernier trésor,  
Je cours chez elle... une heure avant mon arrivée,  
L'athlète Sergius me l'avait enlevée!  
Le peuple justement, quand m'advint cet ennui,  
En tumulte courait, je courus après lui;  
Il criait, avec lui je criai quelque chose,  
Comme mort à César, à ce que je suppose,  
Et ce fut au moment où je criais plus fort  
Qu'on m'a pris; je me suis laissé prendre, et j'eustort!

CHEREA.

A ce jeu vous savez, insensés que vous êtes,  
Que contre l'Empereur vous jouez vos deux têtes.

ANNIUS.

Chacun de nous attend en joueur résigné;  
César les prenne donc, c'est juste, il a gagné.

CHEREA.

Maintenant faudra-t-il recourir aux supplices  
Pour vous faire avouer le nom de vos complices?

SABINUS.

Fais comme tu voudras.

ANNIUS.

Des complices, tribun?

Quant à moi, j'eus long-temps l'espoir d'en trouver  
[un;

Mais l'espoir aujourd'hui n'est qu'un éclair dans  
[l'ombre,

Qui brille et disparaît, laissant la nuit plus sombre;  
Cethomme, presque enfant, chez les Marses vaincus,  
Simple décurion, suivit Germanicus,  
Puis, du septentrion remontant à l'aurore;  
Jusqu'à Nicopolis il le suivit encore,  
Et revenant enfin, en le suivant toujours,  
Vers les champs désastreux, domaines des vautours,  
Ou blanchirent six ans les os de notre armée,  
Il creusa de sa main, à vaincre accoutumée,  
Un de ces grands tombeaux où dorment disparus  
Les soldats que César demandait à Varus.

Mais depuis on m'a dit qu'oubliés de sa gloire,  
Il avait de ce temps perdu toute mémoire,  
Et que, traître à lui-même, il dépensait ses jours  
Près d'une courtisane aux banales amours,  
Dont il ne s'éloignait quelquefois à grand' peine  
Que pour lécher la main qui nous met à la chaîne;  
Ce nom jadis si haut et maintenant si bas,  
Le connais-tu, tribun?

CHEREA.

Je ne le connais pas.

ANNIUS.

C'est bien! Peut-on savoir quel sort tu nous destines?

CHEREA.

Vous serez reconduits aux prisons Mamertines,  
Et là vous attendrez, déplorant votre erreur,  
Ce que décidera le clément Empereur.

SABINUS.

Tribun, si sa clémence était pour la torture,  
Obtiens que des bourreaux nous sauvions la figure,  
Afin qu'en descendant demain au sombre lieu  
Nous ne fassions pas peur à Proserpine... Adieu.

#### SCÈNE IV.

CHEREA, *seul.*

Adieu, pauvres enfans aux ames fraternelles,  
Du feu républicain dernières étincelles,  
Qui vers un noble but trop ardens à courir,  
N'ayant pas su l'atteindre, au moins saurez mourir!  
Hélas! quoique mon cœur de vos deux cœurs soit  
[frère,

Au sort qui vous attend je ne puis vous soustraire.  
Oh! si j'avais pensé qu'à Rome fût encor  
Perdue en notre honneur une parcelle d'or,  
J'aurais si bien cherché qu'à cette heure au supplice,  
Enfans, je marcherais comme votre complice,  
Et qu'au même péril trop prompt à m'engager,  
Je mourrais avec vous au lieu de vous venger!

#### SCÈNE V.

CHEREA, L'AFFRANCHI, AQUILA, *les mains liées,  
les yeux bandés.*

L'AFFRANCHI.

Maitre, nous sommes là.

CHEREA.

Bien, tu m'as su comprendre,  
Et maintenant que nul ne vienne nous surprendre!

L'AFFRANCHI.

Sois tranquille.

*Il sort.*

AQUILA, *arrachant le bandeau qui lui couvre les  
yeux aussitôt que Cherea lui a délié les mains.*

Qu'es-tu?

CHEREA.

Ton maître ou ton ami.

AQUILA.

Ne nous expliquons point, en ce cas, à demi,  
Et parlons l'un à l'autre avec pleine franchise.

CHEREA.

Parle.

AQUILA.

Jouet d'un crime ou bien d'une méprise,  
Malgré les droits sacrés des citoyens romains,  
On m'a pris, insulté, mis ces cordes aux mains,

*Il les jette.*

Etsous l'œil du préteur, à Rome, aux bords du Tibre,  
Vendu comme un esclave; et pourtant j'étais libre!  
Oui, libre!... j'en appelle aux dieux de ta maison,  
Libre comme l'oiseau dont je porte le nom;  
Mais ces affronts auxquels il fallut me soumettre  
Ne te regardent point: tu m'as acheté, maître,  
On t'a vendu ma chair, et je ne suis plus rien,  
Plus rien qu'un homme à toi, ton esclave, ton chien!

CHEREA.

Après?

AQUILA.

Je sais le droit; tu peux, à ton caprice,  
Me frapper, m'enchaîner, ordonner mon supplice;  
Tu peux me promener au Forum, aux marchés,

Avec les bras en croix sur la fourche attachés ;  
 Tu peux, me condamnant aux tortures infâmes,  
 Labourer ma poitrine avec d'ardentes lames,  
 Ou, plus cruel encor, par un stigmate au front,  
 En moi de l'esclavage éterniser l'affront :  
 Voilà tes droits, tu vois que j'en connais le compte,  
 Et que j'ai mesuré ton pouvoir et ma honte.  
 Moi, je n'en ai qu'un seul en échange à t'offrir :  
 Lorsque je le voudrai, j'ai le droit de mourir ;  
 Celui-là, quoique seul, rétablit l'équilibre,  
 Si bien que, tu le vois, comme toi je suis libre.  
 Donc, parlons maintenant, seigneur, si tu veux bien,  
 Ainsi qu'un citoyen avec un citoyen.

CHEREA.

Soit !

AQUILA.

Fixe ma rançon en prisonnier de guerre ;  
 Crois-moi, je ne suis point un esclave vulgaire,  
 Et peux, selon la clause arrêtée entre nous,  
 Me racheter en or, en chevaux, en bijoux.  
 Voyons, est-ce de l'or que de moi tu réclames ?  
 J'en ai pour satisfaire aux plus cupides ames !  
 Hélas ! plus que le fer l'or est chez nous commun.  
 Donc, si pour ma rançon tu veux de l'or, tribun,  
 Calcule par talent et non point par sestercé,  
 Estime-moi le prix d'un satrape de Perse...  
 Et si le temps te manque à le compter... c'est bien,  
 Nous le mesurerons dans ton casque et le mien.

CHEREA.

Merci.

AQUILA.

Je te comprends : aux armes exercées  
 C'est vers un autre but que tendent tes pensées ;  
 Et pour payer le prix que tu crois que je vauz,  
 Il m'en coûtera dix de mes plus beaux chevaux !  
 Sur le sable leur pied ne laisse point de trace,  
 Car le vent d'Arabie a fécondé leur race,  
 Dont, traversant la Gaule, à l'un de mes aïeux  
 Annibala jadis fait le don précieux.

CHEREA.

Non, ce n'est point cela.

AQUILA.

Je vois que la tendresse  
 Destine ma rançon à parer ta maîtresse ;  
 Soit ; j'ai, pour compléter son brillant attirail,  
 Des filons de grenat et des bancs de corail,  
 Des mineurs dont la vie, à l'ombre accoutumée,  
 Creuse le sol, cherchant l'escarboucle enflammée,  
 Et des plongeurs hardis, qui sous les flots amers  
 Vont me cueillir la perle éclosée au fond des mers.

CHEREA.

Ce n'est point encor là ma volonté suprême.

AQUILA.

Eh bien donc, je t'attends, exprime-la toi-même.

CHEREA.

Je sais que tout Gaulois, soumis mais indompté,  
 Regrette au fond du cœur sa vieille liberté,  
 Et, pareil au coursier d'origine sauvage,  
 Ronge impatiemment le frein de l'esclavage :  
 Eh bien ! il est aussi, crois-moi, quelques Romains  
 Qui pensent que des fers sont trop lourds pour leurs

[mains,

Et que pour s'entr'aider dans leurs destins contraires,  
 Quel que soit leur pays, les opprimés sont frères :  
 Or à l'un de ceux-là cet espoir est venu  
 Qu'achetant au hasard un esclave inconnu,  
 Pourvu qu'il fût Gaulois, ce qui veut dire brave,  
 Il ne pouvait manquer d'avoir en cet esclave  
 Un confident loyal, un complice discret,  
 De qui le bras hardi puissamment l'aiderait,  
 S'il voulait partager avec lui ce saint rôle  
 De délivrer du joug l'Italie et la Gaule ;  
 Et, dans ce noble espoir affermi par les Dieux,  
 Il s'était, ce Romain, inspiré d'autant mieux  
 Que celui qu'il voulait choisir pour son complice,  
 Esclave, et ne pouvant déposer en justice,  
 Certes calculerait bientôt avec raison  
 Qu'il ne gagnerait rien par une trahison,  
 Tandis qu'en persistant dans son œuvre assidue,  
 Outre sa liberté, qu'il avait cru perdue,  
 Il pouvait conquérir celle de son pays,  
 Ou mourir en héros, voyant ses vœux trahis !...

AQUILA.

Et sais-tu les moyens que ce Romain propose ?

CHEREA.

Ceux dont un conjuré bien résolu dispose.

AQUILA.

Mais enfin quels sont-ils ?

CHEREA.

L'épée et le poignard.

AQUILA.

Et qui faut-il frapper ?

CHEREA.

Qui ? si ce n'est César ?

AQUILA.

Tu vois que sans trembler ni changer de visage  
 J'écoute le complot formé par ton courage ;  
 C'est que plus d'une fois, rêvant la liberté,  
 Un semblable projet à moi s'est présenté,  
 Et, lorsque j'arrivai, voilà cinq jours, à Rome,  
 Si, comme tu le fais en ce moment, un homme  
 S'était, dans un tel but, offert sur mon chemin,  
 Je n'eusse répondu qu'en lui tendant la main ;  
 Mais depuis, détruisant ce projet éphémère,  
 Le hasard amena l'Empereur chez ma mère,  
 Lequel m'a dans sa coupe, après lui, présenté  
 Ce qui restait du vin de l'hospitalité.  
 Je ne suis point séduit d'une faveur si haute ;  
 Mais de ce jour César est devenu mon hôte ;  
 Or, lorsqu'il est conduit même par le hasard,  
 L'hôte est sacré... Jamais je ne trahirai César.

CHEREA.

Gaulois ! et si pourtant de rompre ton entrave  
 C'est l'unique moyen ?

AQUILA.

Je mourrai ton esclave.

CHEREA.

Ce sort contre lequel tu sembles aguerri  
 Ne t'a donc séparé d'aucun objet chéri ?  
 Et tu n'as donc laissé, Gaulois, dans ta détresse,  
 Loin de toi ni pays, ni mère, ni maîtresse ?

AQUILA.

Tu te trompes, tribun ; à l'heure où me voilà,

Avec ma liberté j'ai perdu tout cela ;  
Le sol de mes aïeux, ma province chérie,  
Que j'aime de l'amour brûlant de la patrie !  
Ma mère, qui, de loin attachée à mon sort,  
Souffrira mes douleurs et mourra de ma mort !...  
Enfin ma fiancée, enfant douce et modeste,  
Qui me fut arrachée à cette heure funeste  
Où moi-même... Oh ! si fait, j'eus trois nobles amours,  
Et tous trois, j'en ai peur, sont perdus pour toujours.  
Voilà pourquoi j'offrais la moitié de ma vie  
À qui m'aurait rendu ma liberté ravie.

CHEREA.

Eh bien ! ta liberté, que tu regrettes tant,  
Ta maîtresse enlevée à ton amour constant,  
Ta mère qui t'appelle en son double veuvage,  
Ton pays par ta main sauvé de l'esclavage,  
Tout, je te rendrai tout, si tu prends ce poignard,  
Et si tu veux m'aider.

AQUILA.

Les Dieux gardent César !

CHEREA.

Gaulois, ne crains-tu pas qu'à présent ma prudence  
Ne s'alarme à raison de cette confiance,  
Que je n'ai hasardé de verser dans ton sein  
Que parce qu'affermi déjà dans mon dessein,  
Je puis, pour le mener plus sûrement à terme,  
Briser impunément le vase qui l'enferme ?  
Pour les jours de César tu priais ! pense aux tiens.

AQUILA.

Frappe quand tu voudras, maître, je t'appartiens.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'AFFRANCHI, puis MESSALINE.

L'AFFRANCHI.

Celle qui suit toujours l'esclave nubienne  
Désire te parler à l'instant.

CHEREA.

Qu'elle vienne.

L'affranchi sort.

Toi, dans ce cabinet entre pour un instant,  
Et tu sauras bientôt le destin qui t'attend.

Allant au-devant de Messaline, qui est voilée.

Salut à la beauté solitaire et voilée  
Qui, pareille à Phœbé, sur sa route étoilée  
Se levant radieuse à mon humble horizon,  
De sa douce lumière éclaire ma maison.

S'levant son voile.

Permet-elle un instant que de son beau visage  
Le souffle de l'amour écarter ce nuage,  
Et que ses traits chéris, éblouissant mes yeux,  
Du bonheur d'un mortel rendent jaloux les Dieux ?

MESSALINE.

Où ; mais, hélas ! ce soir ta déesse fidèle,  
Ami, ne conduit pas les plaisirs avec elle ;  
Toutenuit n'est point calme et sereine en son cours,  
Et la terreur parfois en chasse les amours !

CHEREA.

Cette sédition n'est-elle point calmée,  
Et ma reine pour elle en est-elle alarmée ?

MESSALINE.

Oh ! non... La liberté n'a pas de si longs cris ;  
La révolte est muette, et ses deux chefs sont pris,  
Et comme elle des dieux la colère amortie  
A permis aux vaisseaux d'entrer au port d'Ostie ;  
Mais ces dangers passés d'un autre sont suivis,  
Et j'accours, Cherea, pour t'en donner avis !  
À l'heure où tout était prêt pour notre vengeance,  
Où tout avec nos cœurs semblait d'intelligence,  
Où le complot pouvait, au résultat conduit,  
Après tant de retards, éclater cette nuit...  
Par une circonstance imprévue et soudaine,  
Il se peut que César échappe à notre haine.

CHEREA.

César nous échapper !... Soupçonnerait-il...

MESSALINE.

Non.

César, j'en suis certaine, est encor sans soupçon !

CHEREA.

Eh bien ! s'il est ainsi, qu'avons-nous donc à craindre ?  
Cet amour que tu dis si fatigant à feindre  
N'ouvre-t-il pas toujours à nos desseins secrets  
Un facile chemin pour entrer au palais ?  
Et lorsque Messaline aux gardes s'est nommée,  
Son nom n'ouvre-t-il pas toute porte fermée ?

MESSALINE.

Où, hier encor ce nom était un talisman ;  
Mais depuis ce matin il en est autrement,  
Et c'est un autre nom que, dès ce soir peut-être,  
Les gardes du palais apprendront à connaître.

CHEREA.

Que dis-tu ?

MESSALINE.

Que César, changé dans un seul jour,  
S'est tourné tout entier vers un nouvel amour,  
Et que ce sentiment a déjà sur son ame  
Un pouvoir abso u

CHEREA.

Quelle est donc cette femme  
Qui mêle à nos projets son amour ravisseur ?

MESSALINE.

Une enfant de seize ans, qu'il appelle sa sœur,  
Depuis deux ou trois jours à Baïa revenue,  
De moi comme de tous jusqu'alors inconnue,  
Qui restait à Narbonne, en Gaule, et que de là  
A ramenée à Rome un certain Aquila ;  
Vois-tu... c'est contre nous quelque complot infâme  
Qu'il nous faut déjouer.

AQUILA, à la porte du cabinet.

Que dit donc cette femme ?

MESSALINE.

Enlevée à sa mère, elle fut ce matin,  
Malgré ses cris, ses pleurs, conduite au Palatin,  
Où César près de lui l'a cachée, et peut-être  
Des ce soir...

AQUILA, s'élançant en scène.

Par le Styx ! un homme, as-tu dit, maître,  
Pour frapper l'Empereur te manquait aujourd'hui  
Cet homme, le voilà : veux-tu toujours de lui ?

MESSALINE.

Ou nous écoutait ?

AQUILA.

Oui.

CHEREA.

Tu consens donc?

AQUILA.

Sur l'heure

Frappé... mais par moi seul! que César tombe et

[meure;

Tribun, donne-moi donc, à l'instant, sans retard,

Voyons! une arme, un fer, une épée, un poignard!

CHEREA.

Mais enfin d'où te vient cette haine empressée?

AQUILA.

Tu ne comprends donc pas? C'était ma fiancée,

Cette sœur de César, cette jeune Stella,

Et moi, moi!... moi qui suis son amant Aquila!...

Moi, dont l'avengement l'a ramenée à Rome,

Pour la livrer en proie aux désirs de cet homme;

Moi, qui pour la sauver n'ai que quelques instans;

Vite donc... un poignard, dépêche-toi... j'attends!

MESSALINE.

Non pas, Gaulois... Crois-tu ta maîtresse fidèle?

AQUILA.

Oh! si je le crois...

MESSALINE.

Bien! alors veux-tu près d'elle,

Moi, que je t'introduise, et, comblant tous tes vœux,

La remette en tes bras?

AQUILA.

Le peux-tu?

MESSALINE.

Je le peux.

AQUILA, tombant à genoux.

Oh! fais ce que tu dis... et moi, moi qui dans l'ame

N'ai ni culte ni Dieu... je t'adorerai... femme!

MESSALINE.

Viens donc alors.

AQUILA.

Allons.

CHEREA.

Que fais-tu? quand je tiens

Un complice aussi sûr...

MESSALINE.

Je t'en rendrai deux.

A Aquila en l'entraînant.

Viens!

## ACTE QUATRIÈME.

Une chambre à coucher, un lit au fond, deux portes latérales; à droite, une fenêtre; à la tête du lit, un grand candélabre à un seul pied; au pied du lit, une coupe avec de l'eau lustrale; la chambre est soutenue par des colonnes d'ordre dorique.

## SCÈNE PREMIÈRE.

STELLA, seule, à genoux au pied du lit et enveloppée d'un grand manteau rouge; elle écoute avec anxiété.

N'ai-je point entendu du bruit vers cette porte?... Quelqu'un ne vient-il pas?... O mon Dieu, pure ou Non, pas encore!... Seigneur miséricordieux, [morte! Seigneur, ferez-vous moins que n'out fait de faux [dieux?

Quand, fuyant d'Apollon la poursuite profane,  
Daphné tomba mourante en invoquant Diane,  
Diane l'entendit, et d'un laurier soudain  
L'écorce, chaste armure, enveloppa son sein;  
De même, lorsque Pan d'une course hardie  
Allait joindre Syrinx, la nymphe d'Arcadie,  
Syrinx, pour échapper aux désirs ravisseurs,  
A son aïe appela les nades ses sœurs;  
Et l'on dit qu'aussitôt la nymphe fugitive  
Sentit ses pieds lassés s'attacher à la rive,  
Et, selon son désir, transformée en roseaux,  
Mêla son dernier souffle au murmure des eaux.  
En vous donc, Dieu puissant, je me fie et j'espère,  
Car les faibles en vous trouvent un second père.  
De Moïse au berceau sur le Nil écumant  
Vous avez entendu le sourd vagissement  
Votre souffle sauva de la flamme grondante  
Les trois enfants jetés dans la fournaise ardente,

Et votre esprit divin est descendu du ciel  
Pour garder des lions le jeune Daniel :  
Plus qu'eux à mon secours ma terreur vous convie,  
Car ceux-là ne tremblaient, Seigneur, que pour leur  
Tandis... Oh! cette fois, je ne me trompe pas, [vie,  
J'entends du bruit...

Se relevant.

On vient.

Se tordant les bras. Courant à la fenêtre.

Hélas, Seigneur, hélas!

J'échapperai du moins à son amour infâme :  
Adieu, ma mère, adieu. Seigneur! sauvez mon ame!

## SCÈNE II.

AQUILA, STELLA.

AQUILA, ouvrant la porte et soulevant la tapisserie.  
Stella!

STELLA, se précipitant vers lui  
Mon Aquila!

AQUILA.

Ma Stella!

STELLA, tombant à genoux.

Dieu puissant!...

AQUILA.

Ma Stella! mon amour! ma lumière! mon sang

STELLA.

Vous m'avez exaucée en ma douleur amère,

Soyez béni, Seigneur!...

Se relevant.

Et ma mère, ma mère?

AQUILA.

Ta mère, ma Stella, nous la retrouverons;  
Mais d'abord il faut fuir...

STELLA.

Crois-tu que nous pourrons?

AQUILA.

Je l'espère : une femme, ou plutôt un génie,  
Ayant pris en pitié mon ardente agonie,  
A travers cent détours, par un obscur chemin,  
M'a jusqu'à cette porte amené par la main.  
Cette femme pourra, sans doute, inaperçue,  
Nous reconduire encor par cette même issue,  
Et nous fuirons alors...

STELLA.

Où?

AQUILA.

N'importe... au hasard,

Pourvu que nous mettions entre nous et César  
Quelque chaîne élevée ou quelque mer profonde,  
Les Alpes, l'Océan, et, s'il le faut, un monde.

STELLA.

Alors, pas un instant à perdre.

AQUILA.

Non, suis-moi.

Essayant d'ouvrir.

Par le Styx! cette porte...

STELLA.

Est refermée?...

AQUILA.

Oui... voi!

STELLA.

Peut-être seulement est-elle difficile,  
Et va-t-elle céder?...

AQUILA.

Inutile! inutile!

O malheur! oh! voilà de tes coups imprévus!

STELLA.

Mais comment se peut-il?

AQUILA.

Nous aurons été vus,

Et César...

STELLA.

Oh! tais-toi!... tu doubles mes alarmes.

AQUILA.

Nous tient tous deux...

STELLA.

Tous deux!

AQUILA.

Et sans armes, sans armes!

STELLA.

Mon frère, mon ami, ne désespérons pas.

AQUILA, apercevant la seconde porte.

Oui, cette porte, vois...

Essayant d'ouvrir.

Fermée encore.

STELLA.

Hélas!

AQUILA.

N'est-il donc nulle issue? attends, cette fenêtre...

Par elle nous pourrons nous échapper peut-être.

STELLA.

Impossible.

AQUILA.

Et pourquoi, puisqu'elle est sans barreaux?

STELLA.

Des soldats sont placés dans la cour.

AQUILA.

Des bourreaux!

Revenant tomber sur un fauteuil.

Ah! nous sommes maudits!...

STELLA.

Frère!

AQUILA.

Plus d'espérance.

STELLA.

Frère, écoute-moi donc.

AQUILA.

Infernales souffrances!

STELLA.

Aquila, pour mourir je te croyais plus fort.

AQUILA.

Stella, si je n'avais à craindre que la mort!

Mais sous mes yeux peut-être aux bras de cet infâme  
Te voir...

STELLA.

Écoute-moi, pauvre et débile femme,  
Qui voudra me tuer n'a pas besoin de fer,  
Et me peut de ses mains aisément étouffer.

AQUILA.

Que dis-tu?

STELLA.

Jure-moi...

AQUILA.

Stella!

STELLA.

Qu'à l'instant même

Où cette porte...

AQUILA.

Assez...

STELLA.

Si mon Aquila m'aime,

Doit-il pas préférer ma mort au déshonneur?

AQUILA.

Oh!

STELLA.

Mourir de ta main, ce serait un bonheur!

AQUILA.

Tais-toi.

STELLA.

Mon Aquila, songe...

AQUILA.

C'est un vertige!

STELLA.

Que c'est le seul moyen, le seul...

AQUILA.

Tais-toi, te dis-je!

Tais-toi.

STELLA.

Donne-lui donc, ô puissant Jehovah,  
Ta force... car je sens que la mienne s'en va.

Sanglotant.

Mon Dieu, mon Dieu, mourir!...

AQUILA, *lui relevant la tête*

Oui, nous mourrons sans doute;

Mais avant de mourir...

STELLA.

Tu me fais peur.

AQUILA.

Écoute :

Que le dernier instant de notre dernier jour,  
Stella, soit tout entier réservé pour l'amour.

Il la prend dans ses bras.

STELLA, *se retirant.*

Que dis-tu? que fais-tu?

AQUILA.

Dans cette heure suprême,

Si tu m'aimes...

STELLA.

Eh bien! achève... si je t'aime.

AQUILA.

Et si jusqu'à ce jour, pur et religieux,  
Ton amour virginal fut béni par les Dieux,  
Eh bien! que cet amour, bravant la mort jalouse,  
En cette heure se change en un amour d'épouse;  
Et puisqu'il faut mourir, Stella, plus de regrets,  
Plus rien que le bonheur, et le néant après!...

STELLA, *se dégageant de ses bras.*

Malheureux! cette nuit de lumière suivie,  
Que tu crois le néant, c'est la seconde vie;  
C'est le jour éternel qui n'a point de couchant,  
L'espérance du juste et l'effroi du méchant!

AQUILA.

C'est le royaume obscur des déités funèbres.

STELLA.

O pauvre ame aveuglée et pleine de ténèbres!  
La tombe est la barrière où Dieu séparera  
De qui le méconnut celui qui l'adora!

AQUILA.

Eh bien! puisque ton Dieu, par une loi barbare,  
Change en crime l'erreur... puisque ton Dieu sépare  
Ce que la terre en vain tenta de rapprocher,  
Que ton Dieu de mes bras vienne donc l'arracher!...

STELLA, *inspirée.*

Que plutôt pour toujours sa bonté nous rassemble,  
Et qu'au pied de son trône il nous emporte ensemble.

AQUILA.

Ensemble pour toujours au ciel, au sombre lieu,  
Partout où tu voudras, mais ensemble!...

STELLA.

O mon Dieu,

Vous le voyez, l'aveugle entr'ouvre la paupière,  
Et dans l'ombre perdu marche à votre lumière.

AQUILA.

Mais ne m'as-tu pas dit...

STELLA.

Qu'à l'heure du trépas

Mon Dieu punissait ceux qui ne l'adoraient pas;  
Mais pour nous sa justice, égale et tutélaire,  
A des trésors d'amour ainsi que de colère,  
Et, toujours équitable, il fit l'éternité,  
Comme de son courroux, fille de sa bonté!  
Mon Aquila, mon frère, écoute: à l'instant même,  
Tu m'as, pauvre insensé, demandé si jet'aime  
Eh bien! dans ce moment terrible et solennel,  
Oui, je t'aime, Aquila, d'un amour éternel!

Éternel, car je veux que l'heure du supplice,  
Loin de nous séparer, pour toujours nous unisse.  
Oh! le Seigneur m'inspire et seconde mes vœux;  
Il me donne sa force... Écoute-moi: je veux  
Que mon Dieu soit le tien, ma croyance la tienne,  
Afin qu'au ciel encor ta Stella t'appartienne.

AQUILA.

Se peut-il?

STELLA.

Qu'eût été ce bonheur d'un instant  
Près du bonheur sans fin qui là-haut nous attend?  
Qu'eût été cette ardeur éphémère et coupable  
Auprès de cet amour immense, inépuisable,  
Dont Dieu, pour remplacer l'autre amour qui n'est  
Mit la source éternelle au cœur de ses élus? [plus,

AQUILA.

Mais je suis païen, moi.

STELLA.

Qu'importe, si ton ame

Est prête à s'allumer à la céleste flamme?  
Qu'importe, si tu veux te sauver aujourd'hui?

AQUILA.

Mais pour être sauvé, que faut-il?

STELLA.

Croire en lui.

AQUILA.

Écoute, je ne sais si ce Dieu qui t'inspire  
Jamais des autres dieux renversera l'empire.  
Si cette éternité promise à notre amour  
Fut de tout temps, ou bien doit exister un jour.  
Et si de mon ardeur l'inextinguible flamme,  
Quand mon cœur sera mort, doit revivre en mon ame.  
Mais je sais, en échange, ô Stella, que je crois  
A tout ce que tu dis avec ta douce voix;  
Que je veux sur nous deux que le même coup tombe,  
Afin de partager l'avenir de ta tombe,  
Et que c'est ou ta nuit ou ton jour qu'il me faut  
Pour dormir ici-bas ou m'éveiller là-haut.

STELLA.

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur qui m'en-  
De te conduire au ciel, ami, par cette voie, [voie,  
Et que la pauvre femme à qui son jour a lui,  
Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui;  
Puisque, pour enseigner la sublime croyance,  
L'intention suffit où manque la science;  
Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,  
Je vais t'interroger.

AQUILA.

Je t'écoute.

STELLA.

A genoux.

Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde  
Ait par sa volonté du néant fait le monde?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,  
Çonçu de l'Esprit saint, d'une Vierge soit né?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,  
Son sang ait racheté les crimes de la terre?



Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,  
Il souffrit et mourut... le crois-tu?

AQUILA.

Je le crois.

STELLA.

C'est bien. Fils exilé de la cèleste enceinte,  
Je te baptise au nom de la Trinité sainte.  
Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,  
Chrétien, le ciel t'attend...

Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.

Martyr, relève-toi!

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CALIGULA, LES FLAMINES, LES LIC-  
TEURS.

AQUILA.

L'Empereur!

STELLA.

O mon Dieu, voilà l'heure venue!

CALIGULA.

Ah! de tant de vertu la cause est donc connue?  
Notre pudeur le jour s'effarouche aisément,  
Mais la nuit s'apprivoise aux bras d'un autre amant.  
J'en suis aise.

AQUILA.

César, pas de soupçon infâme:

Ce n'est pas ma maîtresse.

CALIGULA.

Et qu'est-elle?

AQUILA.

Ma femme!

CALIGULA.

Alors en vain Vesta voudrait la secourir.  
C'est ta femme?

AQUILA.

Oui.

CALIGULA.

Tant mieux! elle pourra mourir.

AQUILA.

Mourir!

STELLA, sur la poitrine d'Aquila.

Hélas, mon Dieu!

AQUILA.

Mourir, et pour quel crime?

Parce que, respectant une ardeur légitime,  
Elle a par ses soupirs, ses larmes, sa pudeur,  
Repoussé de César l'incestueuse ardeur!  
Auguste, ton aïeul, ce grand maître en justice,  
Eût mis l'apothéose où tu mets le supplice!  
Car il se souvenait qu'aux jours républicains  
Le poignard de Lucrece a tué les Tarquins!

CALIGULA.

Tu te trompes, Gaulois, César n'a point de haine,  
César sait trop comment réduire une inhumaine!...  
Il réserve le fer pour les Brutus!... d'accord!...  
Mais pour les Danaés, il fait pleuvoir de l'or!  
Si, prenant en dédain une faveur si haute,  
Cette enfant aujourd'hui n'eût commis d'autre faute  
Que celle que tu dis, par moi-même honorés,  
Et son nom et ses jours m'eussent été sacrés;

Mais un plus grand forfait l'a faite criminelle,  
Et c'est l'impiété que je poursuis en elle.

STELLA.

En moi l'impiété?

CALIGULA.

De la Gaule en ce lieu  
N'as-tu pas rapporté le culte d'un faux Dieu?

STELLA.

Tu blasphèmes, César... c'est le Dieu véritable!

CALIGULA.

Prêtres, vous l'entendez... emmenez la coupable

AQUILA.

Punis-moi donc aussi, car ce Dieu, c'est le mien,  
Et depuis un instant, César, je suis chrétien.

STELLA.

Ne t'avais-je pas dit que notre Dieu rassemble?

AQUILA.

Que béni soit le Dieu pour qui l'on meurt ensemble!

CALIGULA.

Ensemble! oh! que non pas, et César s'entend mieux,  
Enfant, que tu ne crois, à bien venger les Dieux!

AQUILA.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Qu'à ton gré quelque autre eût fait peut-être,  
Mais qu'en torture, moi, je suis un plus grand maître.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Au nom du ciel, mon Aquila, tais-toi!

CALIGULA.

Oh! de l'art des bourreaux j'ai fait étude, moi!  
Et ne commettrai pas cette faute infinie  
De vous faire à tous deux une seule agonie:  
Je sais ce qu'au vivant le mourant fait souffrir,  
Et qu'on meurt mille fois en regardant mourir!

STELLA, à Aquila.

Je ne suis qu'une femme... exauce ma prière.

AQUILA.

Que veux-tu?

STELLA.

Permits-moi de mourir la première.

CALIGULA.

Enfant, César est bon, il t'accorde ton vœu;  
Rends-lui grâce!

AQUILA.

Stella!... mais où donc est ton Dieu?

STELLA.

Silence!

AQUILA.

De nos bras ose rompre la chaîne,

Viens...

CALIGULA.

Licteurs, séparez le lierre du chêne!

Un licteur lève sa hache entre les deux jeunes gens. Stella  
recule précipitamment. Aquila reste les bras étendus  
vers elle.

STELLA.

Ah!

Les flamines s'emparent d'elle et les licteurs d'Aquila.

AQUILA.

Démons de l'enfer!

STELLA.

Ma mère, ma mère!... Ah!...

Ma mère, au nom du ciel, secourez-nous!...

AQUILA, *se débattant.*

Stella!

CALIGULA.

Attachez cet esclave, emmenez cette femme.

AQUILA.

Infâme!

CALIGULA.

Obéissez.

AQUILA.

Infâme!

CALIGULA.

Allez.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Adieu donc, mon époux... adieu, ma mère, adieu;  
Nous nous retrouverons à la droite de Dieu!Les prêtres entraînent Stella par la porte qui est près de  
la fenêtre.

## SCÈNE IV.

CALIGULA, AQUILA, LICTEURS.

AQUILA, *qu'on attache à une colonne.*De plaintes et de pleurs si ton ame est avide,  
César, va voir mourir une femme timide,  
Car tu n'as plus ici, César, à torturer  
Qu'un homme qui ne sait se plaindre ni pleurer.

CALIGULA.

Peut-être en cherchant bien trouvera-t-on des armes  
Qui de ce roc brisé feront jaillir des larmes!

AQUILA.

Eh bien! éprouve donc alors, tigre insensé,  
Qui des bourreaux ou moi sera plus tôt assés!

CALIGULA.

Jamais dans un défi César ne se hasarde  
Qu'il ne soit sûr de vaincre...

AQUILA.

Eh bien! j'attends.

CALIGULA, *ouvrant la fenêtre.*

Regarde!

AQUILA.

Stella! Stella marchant au supplice... Stella...  
Devant moi... sous mes yeux... Grâce, Caligula!  
Grâce!... ordonne plutôt qu'à sa place je meure!  
Oh! vois, comme un enfant je supplie et je pleure!

Pour ces tortures-là j'étais mal résigné.

Oh!

CALIGULA, *riant.*

Qu'en dis-tu, Gaulois, je crois que j'ai gagné!

Il sort; les licteurs le suivent.

## SCÈNE V.

AQUILA, *seul, puis JUNIA, puis MESSALINE.*

AQUILA.

Et lié... garrotté, sans pouvoir la défendre!

La voir... Oh! c'est affreux! Mon Dieu, daignez m'en-  
[tendre!Mon Dieu, secourez-nous! Elle approche... voilà  
Que le licteur... A moi!... prend sa hache... Stella!...  
Quelqu'un... Oh! par pitié, que je meure avec elle!  
A moi... César... Phœbé... Junia...JUNIA, *dans la coulisse.*

Qui m'appelle?

AQUILA.

O ma mère, est-ce toi? Viens... accours...

JUNIA, *à la porte à droite.*

Me voici.

AQUILA.

Ma mère...

JUNIA.

Où donc es-tu?

AQUILA.

Par ici, par ici!

Prends ton poignard et coupe à l'instant cette corde,  
Coupe!

S'élançant à la fenêtre.

Stella!

JUNIA, *reconnaissant sa fille au milieu des licteurs*

Stella!

AQUILA.

Trop tard!

JUNIA.

Miséricorde!

Aquila referme vivement la fenêtre; Junia et lui restent  
un instant immobiles sans parler, puis Aquila ramasse  
les cordes qui l'ont attaché, Junia le poignard qu'elle  
a laissé tomber.

AQUILA.

Malheur à toi, César!

JUNIA.

César, malheur à toi!

AQUILA, *cherchant autour de lui.*

Où nous cacherons-nous pour le tuer?

MESSALINE, *soulevant la tapisserie de la porte.*

Chez moi!

---

 ACTE CINQUIÈME.

Le triclinium chez César. A gauche du spectateur, une table et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, César, ayant à sa gauche Claudius, et à sa droite le comédien Apelle; autour des convives, de jeunes esclaves vêtus de blanc avec des ceintures d'or, et tenant à la main des serviettes de pourpre : des nymphes de Cérès pour apporter le pain; des bacchantes pour verser à boire; au fond, des esclaves circulant précédés par des torches. La chambre où la scène se passe est entourée d'arcades cintrées s'étendant circulairement jusqu'au quatrième plan, chaque arcade, ouverte au lever du rideau et laissant apercevoir les immenses appartemens du Palatin, peut se refermer à volonté en laissant retomber les tapisseries de manière à resserrer la scène aux proportions d'une chambre ordinaire. Au fond, sur une estrade de trois marches, un lit de repos; aux deux côtés, deux portes. A gauche de l'acteur, un trépied où brûlent des parfums.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, CLAUDIUS, APELLE, UN CORYPHÉE,  
*une lyre à la main.*

Il est monté sur une estrade.

LE CORYPHÉE.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé  
Revient suivi des amours et de Flore;  
Aime demain qui n'a jamais aimé,  
Qui fut amant demain le soit encore.

L'hiver était le seul maître des temps  
Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde;  
Son premier souffle enfanta le printemps,  
Et le printemps fit éclore le monde.

L'été brûlant a ses grasses moissons,  
Le riche automne a ses treilles encloses,  
L'hiver frileux son manteau de glaçons;  
Mais le printemps a l'amour et les roses.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé  
Revient suivi des amours et de Flore;  
Aime demain qui n'a jamais aimé,  
Qui fut amant demain le soit encore.

---

 SCÈNE II.

LES MÊMES, MESSALINE EN BACCHANTE.

MESSALINE.

Salut à Claudius, le prince du festin.  
Salut, César; je viens, ce Falerne à la main,  
Plaider auprès de toi la cause de l'automne.

CALIGULA.

Dès que de sa défense elle charge Érigone,  
Nous ne la voulons pas condamner au hasard.  
Pour elle que dis-tu?

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

CALIGULA, *après avoir bu.*

Un si bon plaidoyer mérite récompense.

MESSALINE.

Que pense donc César maintenant?

CALIGULA.

César pense

Qu'entre les deux saisons on veut choisir en vain :  
Le printemps a l'amour, mais l'automne a le vin;  
Toutes deux ont reçu des faveurs sans pareilles,  
Si bien, pour dépouiller les lauriers et les treilles,  
Que d'une égale ardeur on attend leur retour,  
Car l'automne a le vin, mais le printemps l'amour!

MESSALINE.

Par Thémis! de Minos ce jugement est digne :  
Couronnez donc César de roses et de vigne,  
Car Bacchus et l'Amour l'ont fait victorieux  
Et maître sur la terre, ainsi qu'ils sont aux cieux!...

CALIGULA.

Maintenant, Claudius, toi qui de tout dispose  
Comme roi du festin, invente quelque chose;  
Tu nous trouveras prêts à seconder tes vœux.  
Voyons, amuse-nous, Claudius, je le veux!

CLAUDIUS, *une coupe à la main.*

C'est à tort que César à ma verve en appelle  
Quand il a près de lui son histrion Apelle.  
T'amuser est son art, ordonne, et tu pourras  
Le punir à bon droit s'il ne t'amuse pas!...

APELLE.

César n'a qu'à vouloir, je suis prêt à voix haute  
A lui dire des vers d'Ennius ou de Plaute,  
Ou, si César préfère en sa tragique ardeur  
La triste Melpomène à sa joyeuse sœur,  
Qu'il choisisse à son gré de Sophocle ou d'Eschyle.

CALIGULA.

Par Castor! quelque jour, de Pindare à Virgile,  
Je jure de brûler tous ces plats écrivains  
Jusquedans leurs tombeaux de leurs succès si vains!  
Qu'ont-ils donc fait que d'eux le monde s'entretienne,  
Et qu'ils pensent leur gloire être égale à la mienne?  
Ils parlaient, moi j'agis!... leur pouvoir avorté  
N'eut que la fiction, j'ai la réalité!

Par fois aux spectateurs, par de feintes alarmes,  
Ils ont péniblement fait verser quelques larmes,  
Tandis que moi, d'un mot je commande aux douleurs  
De me faire couler ce que je veux de pleurs!  
Leur talent à grand-peine emplissait un théâtre,  
Tandis que sur mes pas une foule idolâtre  
Se presse dans le Cirque immense, où pour acteurs  
J'amène des lions et des gladiateurs!  
Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable,  
Tandis que quand j'ai soif d'un trépas véritable,

A mon festin, muette et le front menaçant,  
Je fais asseoir la mort, convive obéissant,  
Qui, lorsqu'arrive l'heure, impassible se lève  
Pour verser le poison ou pour tirer le glaive!...  
Où vas-tu, Claudius?...

CLAUDIUS.

César, il m'a semblé  
Qu'en la chambre voisine on m'avait appelé.

CALIGULA.

Eh! non, tu te trompais, personne ne t'appelle.  
Eh bien! que fais-tu donc, tu ne bois pas, Apelle?  
Et cependant pour vin nous avons du nectar,  
Pour échanson Hébé!

MESSALINE.

Tends ta coupe, César!

CALIGULA, à Apelle.

Écoute, de ton art, malgré ton habitude,  
Je veux te faire faire une nouvelle étude!  
Que l'on m'aïlle chercher ces deux républicains  
Que l'on a pris hier criant: Mort aux Tarquins!...

Un esclave sort.

Et demain, dans Médée ou dans Iphigénie,  
Tu pourras sur la leur régler ton agonie.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CHEREA.

CALIGULA.

Ah! te voilà, tribun?

CHEREA.

Oui, César, c'est mon tour,

Cette nuit, au palais de veiller jusqu'au jour,  
Et je viens demander à mon auguste maître  
Le mot d'ordre.

CALIGULA.

Bacchus et Cupidon.

CHEREA.

Peut-être

Le divin Empereur a-t-il encor pour moi  
D'autres commandemens?

CALIGULA.

Oui, prends ce verre et boi.

Et vous qui, le front ceint de pampres et d'acanthés,  
Nous versez ce doux vin, ô mes belles baccchantes,  
Vous, nymphes de Cérès, dont les corbeilles d'or  
Nous offrent de vos champs le nourrissant trésor;  
Vous enfin, compagnons de Flore et de Zéphyre,  
Qui du printemps pour nous avez pillé l'empire,  
Tandis que nous buvons, effeuillez sous vos doigts  
Les roses de Prestum qui fleurissent deux fois,  
Et bercez notre ivresse à la molle harmonie  
De vos chants cadencés au mode d'Ionie.

MESSALINE, à demi-voix à Cherea.

Le sort, mon Cherea, par la main nous conduit.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Tout est prêt.

CHEREA.

Pour quand?

MESSALINE.

Pour cette nuit.

CHEREA.

Ton espérance alors n'a point été trompée?

MESSALINE.

Non. Et tout maintenant dépend de ton épée.

CHEREA.

Mais ces deux compagnons qui, secondant mon bras,  
M'avaient été promis?

MESSALINE.

Attends, tu les auras.

LE CORYPHÉE.

De roses vermeilles  
Nos champs sont fleuris,  
Et le bras des treilles  
Tend à nos corbeilles  
Ses raisins mûris.

Puisque chaque année,  
Jetant aux hivers  
Sa robe fanée,  
Renaît couronnée  
De feuillages verts;

Puisque toute chose  
S'offre à notre main,  
Pour qu'elle en dispose,  
Effeuillons la rose,  
Foulons le raisin.

Car le temps nous presse  
D'un constant effort!  
Hier la jeunesse,  
Ce soir la vieillesse,  
Et demain la mort.

Étrange mystère!  
Chaque homme à son tour  
Passe solitaire  
Un jour sur la terre;  
Mais pendant ce jour...

De roses vermeilles  
Nos champs sont fleuris,  
Et le bras des treilles  
Tend à nos corbeilles  
Ses raisins mûris.

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANNIUS, SABINUS, *vêtus d'une tunique  
noire, le corps ceint d'une corde, et couronnés de  
verveine.*

CALIGULA, *les voyant entrer.*

Changez vos chants de joie en hymnes funéraires,  
Voici venir, trahis par les destins contraires,  
Deux Gracches, deux Brutus, frères infortunés,  
Qui cinquante ans trop tard par malheur étaient nés,  
Et pour qui, dans nos temps, tout n'eût été que doute  
S'ils ne m'eussent hier rencontré sur leur route  
Pour réparer l'erreur commise par le sort,  
En faisant avancer de cinquante ans leur mort!

ANNIUS.

Et pourquoi faire trêve à vos chansons joyeuses?...  
Nos âmes de la mort sont plus ambitieuses  
Que les vôtres à vous jamais ne le seront

De ces jours où chaque heure amène son affront!  
 Quand notre liberté, par le sang reconquise,  
 Vous laisse au pied l'anneau des chaînes qu'elle brise,  
 Gardez, sur notre sort loin de vous attendre,  
 Vos chants les plus joyeux pour ceux qui vont mourir.

CALIGULA.

Sur mon ame, j'éprouve une joie infinie  
 De voir en nos désirs une telle harmonie;  
 Et la chose est si vraie, amis, que je vous veux  
 Accorder à chacun le dernier de vos vœux.  
 Demandez.

SABINUS.

Quant à moi, mon ame est satisfaite.  
 Par curiosité, je m'étais mis en tête  
 De voir, avant ma mort, au reste indifférent,  
 Quelle bête féroce était-ce qu'un tyran.  
 Je l'ai vue à loisir, et c'est, chose certaine,  
 Un animal qui tient du tigre et de l'hyène.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA.

Laisse-les, le moment n'est pas loin  
 Où... de ce que je dis tu seras le témoin,  
 Ils voudront racheter chaque parole amère  
 Par les jours de leurs fils et le sang de leur mère!  
 Mais il sera trop tard, car mon courroux sur eux  
 Terrible et sans pitié descendra.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA, à *Annius*.

Maintenant, que veux-tu, toi, pour faveur dernière?

ANNIUS.

Une coupe et du vin.

CALIGULA.

J'exauce ta prière.

Bois à qui tu voudras, et c'est moi, sans retard,  
 Qui te ferai raison.

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

ANNIUS, *prenant la coupe, et l'élevant au-dessus du trépid.*

Pâles divinités, vous à qui chaque tombe  
 Rend, ainsi qu'un tribut, toute chose qui tombe,  
 Contre Calus César, à cette heure écoutez  
 Mes imprécations, pâles divinités!  
 Au moment de mourir, libre, je me dévoue  
 Aux tourmens d'Ixion lié sur une roue,  
 De Tantale implorant l'eau qu'il ne peut toucher,  
 De Sisyphe roulant son éternel rocher,  
 Pourvu que même sort tous les deux nous rassemble,  
 Et qu'au gouffre profond nous descendions ensemble.  
 Pour rendre sans retour ma résolution,  
 O mânes, recevez cette libation  
 Où je mêle, à ce vin versé dans une fête,  
 La verveine funèbre arrachée à ma tête,  
 En signe que j'unis, par un dernier effort,  
 La joie à la douleur, et la vie à la mort!...

Pause.

Malheur à toi, César!... à mes désirs propice,  
 L'enfer, qui nous attend, reçoit mon sacrifice;  
 La preuve en est ce feu qui reprend son ardeur;  
 Malheur à toi, César! malheur à moi, malheur!...

CALIGULA, *prenant un couteau, et s'apprêtant à franchir le lit.*

Puisque les dieux, vers qui tu fais vœu de descendre,  
 T'attendent, *Annius*, ne les fais pas attendre,  
 Et dis-leur aujourd'hui que, frappé de ma main,  
 Tu viens leur annoncer qu'ils me verront demain.

MESSALINE, *l'arrêtant.*

Que fais-tu? Ce trépas pour une telle injure  
 Est trop doux!... A qui donc gardes-tu la torture,  
 Lorsqu'un homme à ce point t'insulte et peut mourir  
 Comme un autre mourrait, d'un coup et sans souffrir?

CALIGULA, *s'arrêtant.*

O démon de l'enfer, oh! que pour la vengeance  
 Ton cœur avec le mien est bien d'intelligence!  
 Mais quel autre de nous sera digne, et par qui  
 Leur ferons-nous donner la torture?

MESSALINE, *montrant Cherea.*

Par lui

CHEREA.

Par moi, César?

CALIGULA.

Par toi!

CHEREA.

Mais...

CALIGULA.

Fais ce que j'ordonne.

MESSALINE.

Prends-les donc, insensé, quand César te les donne,  
 Prends, ou bien à nos yeux César les frappe; prends,  
 Et venge-nous tous deux... Comprends-tu?

CHEREA.

Je comprends!

Pour moi ta volonté, César, est absolue!

ANNIUS.

Celui qui va mourir, Auguste, te salue.

CALIGULA.

Nous verrons si toujours tu conserves ce ton.

ANNIUS.

Je tâcherai, César... A revoir chez Pluton.

## SCENE V.

LES MÊMES, moins *CHEREA*, *ANNIUS* et *SABINUS*.

*Claudius* a disparu à la fin de l'imprecation.

*CALIGULA*, *debout et chancelant.*

Messaline!

MESSALINE.

Que veut mon Empereur auguste?

CALIGULA.

Messaline, leur mort était-elle pas juste?

Dis-moi?

MESSALINE.

Jamais trépas ne fut mieux mérité.

CALIGULA.

N'importe, de leur vœu je suis épouventé!

On dit, quand nous poursuit une telle menace,  
 Qu'il faut sacrifier sur l'heure à notre place,  
 Celui de nos parens qui nous touche le plus.

Si j'essayais...

MESSALINE.

Comment?

CALIGULA.

Où donc est *Claudius*?...

MESSALINE.

Que bien plutôt César efface dans l'ivresse  
Ce souvenir fatal dont la crainte le presse.

CALIGULA.

Non... je veux Claudius... le vin est impuissant  
A me désaltérer... Qu'on me verse du sang.

MESSALINE

Claudius n'est plus là!

CALIGULA.

Qu'on le trouve, et qu'il meure.

MESSALINE.

Eh bien! soit, il mourra, plus tard... Mais voici l'heure  
Où, les cheveux trempés des larmes de la Nuit,  
Le Sommeil, fils des Dieux, sur la terre conduit  
Ces mensonges si doux auxquels on aime à croire,  
Et qui sortent pour toi par la porte d'ivoire.  
Cesse de te soustraire à son charme puissant,  
Dors, mon noble Empereur.

CALIGULA, *tombant sur le lit.*

Du sang! du sang! du sang!

LE CORYPHÉE, *à la tête du lit*

César a fermé la paupière,  
Au jour doit succéder la nuit;  
Que s'éteigne toute lumière,  
Que s'évanouisse tout bruit!...

A travers ces arcades sombres,  
Enfants aux folles passions,  
Disparaissez comme des ombres,  
Fuyez comme des visions.

Allez, que le caprice emporte  
Chaque âme selon son desir,  
Et que, close après vous, la porte  
Ne se rouvre plus qu'au plaisir.

*Tous disparaissent. Les rideaux retombent.*

## SCÈNE VI.

CALIGULA, *conché*, MESSALINE, *au pied du lit.*

MESSALINE.

C'est bien! va dans la nuit trainer, foule servile,  
Les lambeaux de l'orgie au travers de la ville;  
Quand paraîtra le jour à l'orient vermeil,  
César aura dormi de son dernier sommeil!  
Car la garde imprudente à la porte placée,  
Distraite par le bruit de ta joie insensée,  
Sans s'en apercevoir, a, vers César qui dort,  
En ouvrant au plaisir, laissé passer la mort!  
Allons, te voilà donc enfin pris dans le piège!  
Voilà qu'un double rang de meurtriers t'assiège,  
Et voilà que ma main, se refermant sur vous,  
Victime et meurtriers, va vous étouffer tous!...

## SCÈNE VII.

CALIGULA, *conché*, CLAUDIUS, *soulevant la tapisserie*, puis AQUILA et JUNIA.

CLAUDIUS.

Que va-t-il se passer, et quelle fête infâme  
Aux démons de la nuit prépare cette femme?  
Elle a, je crois, tout bas, parlé, dans sa fureur,

D'assassins menaçant es jours de l'Empereur!  
En le frappant quel est leur but, leur espérance?  
Est-ce un autre esclavage, est-ce la délivrance?  
Oh! si je pouvais fuir avant que leur regard  
Ne parvint jusqu'à moi... Malheur! il est trop tard!  
De l'alcôve sans bruit le rideau se soulève.

Ne suis-je point en proie à quelque horrible rêve!...  
Aquila et Junia paraissent pendant ces derniers vers, l'un  
à la tête, l'autre au pied du lit.

Non... non... tout est réel!

AQUILA, *reposant sur son piédestal la lampe qu'il a  
prise pour regarder César.*

C'est lui.

Étendant la main vers Junia, qui fait un mouvement pour  
frapper.

Femme, attends-moi

Il lui passe la corde autour du cou. Junia lui appuie le  
poignard sur le cœur.

JUNIA.

Réveille-toi, César!

AQUILA.

César, réveille-toi.

CALIGULA, *se dressant tout debout.*

Qui m'appelle?

JUNIA.

Moi.

AQUILA.

Moi.

CALIGULA.

D'où vous vient cette audace

D'entrer ici?

AQUILA.

César, regarde-nous en face.

JUNIA.

Moi, je suis Junia.

AQUILA.

Moi, je suis Aquila,

Moi, le fiancé...

JUNIA.

Moi, la mère de Stella.

CALIGULA.

Que voulez-vous tous deux à de semblables heures?

AQUILA.

Ne t'en doutes-tu pas? nous voulons que tu meures.

CALIGULA.

A moi!

AQUILA.

Comme nos cœurs, César, les murs sont sourds.

CALIGULA, *saisissant le bras de Junia.*

Tu te trompes, on vient... Au secours, au secours!

JUNIA, *essayant de dégager son bras.*

Malheur!

CALIGULA.

Non, Jupiter ne veut pas que je meure.

Ils viennent.

AQUILA.

De ta mort ils avanceront l'heure,

Voilà tout.

CALIGULA.

Au secours!

JUNIA.

Tes cris sont superflus.

CALIGULA.

Je suis votre Empereur.

AQUILA, *l'étranglant.*

Tu mens, tu ne l'es plus.

Caligula tombe et entraîne Aquila, qui lui met le genou sur la poitrine.

CALIGULA, *expirant.*

Ah!

AQUILA.

Qui que vous soyez, maintenant je vous brave.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHEREA, ANNIUS, SABINUS, *l'épée à la main.*

AQUILA.

Cherea, le tribun!

CHEREA.

Aquila, mon esclave!

ANNIUS.

L'Empereur!

SABINUS.

L'Empereur!

AQUILA.

Vous cherchez...

CHEREA.

Oui, César.

AQUILA, *lui montrant le cadavre sur lequel il a le pied.*

Je viens de le tuer, vous arrivez trop tard!

SABINUS.

Mort! et ce n'est pas nous!

CHEREA.

Amis, pensons à Rome.

Notre but est atteint. Honneur à toi, jeune homme, honneur à qui nous rend la vieille liberté!

AQUILA, *s'éloignant.*

De Rome ni de vous je n'ai rien mérité,

Laissez-moi.

CHEREA.

Mes amis, avant que le jour brille,

Soyons maîtres de tout.

JUNIA.

O ma fille! ma fille!

CHEREA.

Toi, cours au Capitole, et toi, cours au sénat;

Moi, je répands le bruit de cet assassinat.

Dans un but arrêté que chacun de nous sorte.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, *paraissant sur le seuil de la porte à droite.*

PROTOGÈNE.

Pas un ne franchira le seuil de cette porte.

CHEREA.

Qui nous empêchera?

Tous les rideaux se relèvent, les meurtriers de César se trouvent entourés par la garde germanique.

PROTOGÈNE.

Regardez.

ANNIUS.

Par Jupiter!

Nous sommes entourés par un cercle de fer.

CHEREA.

Messaline!

PROTOGÈNE.

Soldats, emmenez les coupables,

Et précipitez-les des remparts.

CHEREA.

Misérables!

On les emmène.

LES SOLDATS.

Claudius! Claudius! oui, vive Claudius!

Claudius est le seul successeur de Caius!

La couronne est à lui, ce soir, pendant la fête,

Il nous a fait compter deux cents deniers par tête.

Qu'il soit nommé César après Caligula.

Où donc est Claudius? Claudius!...

MESSALINE, *entrant et tirant le rideau qui le cache.*

Le voilà.

CLAUDIUS, *entraîné par les soldats.*

Oh! ne me tuez pas...

PROTOGÈNE, *le faisant monter sur le bouclier d'or, et s'inclinant le premier devant lui.*

Sur nous que César règne,

Que chacun comme un Dieu le respecte et le craigne,

Qu'il soit de l'univers la gloire et la terreur!

CLAUDIUS.

A moi l'Empire!

MESSALINE.

A moi l'Empire et l'Empereur!

FIN.







ACTE V, SCÈNE III.

# MADemoisELLE DE BELLE-ISLE,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

par Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS, LE 2 AVRIL 1839.

| PERSONNAGES.                                                                               | ACTEURS       | PERSONNAGES.                                       | ACTEURS.      |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|----------------------------------------------------|---------------|
| M. LE DUC DE RICHELIEU, pair de France.                                                    | M. FIRMIN.    | CHAMILLAC.                                         | M. MATHIEN.   |
| M. LE CHEVALIER D'AUBIGNY, gentilhomme breton, lieutenant aux gardes du roi.               | M. LUKROY.    | PREMIER LAQUAIS de la marquise de Prie.            | M. ALEXANDRE. |
| M. LE DUC D'AUMONT, capitaine aux gardes.                                                  | M. MIRECOURT. | PREMIER LAQUAIS du duc de Richelieu.               | M. MONLAURE.  |
| M. LE CHEVALIER D'AUVRAY, lieutenant des maréchaux de France, greffier du point d'honneur. | M. FONTA.     | Mme LA MARQUISE DE PRIE.                           | Mme MASTE.    |
|                                                                                            |               | Mlle GABRIELLE DE BELLE-ISLE.                      | Mlle MARS.    |
|                                                                                            |               | MARIETTE, femme de chambre de la marquise de Prie. | Mme DUPONT.   |

*La scène se passe à Chantilly, les 25 et 26 du mois de juin 1726.*

## ACTE PREMIER.

Un boudoir attenant à une chambre à coucher.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LA MARQUISE DE PRIE à sa toilette ;  
MARIETTE décachetant des lettres qu'elle jette dans un brûle-parfums.

LA MARQUISE.

Va tout de suite à la signature, il n'y a pas une de ces lettres dont je ne sache d'avance le contenu.

MARIETTE.

Madame la marquise est bien indifférente aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Eh! ne voyez-vous pas, ma chère, que toutes ces protestations d'amour et toutes ces assurances de dévouement, ne s'adressent ni à la fille du traitant Pléneuf, ni à la femme du marquis de

Prie, mais à la favorite de M. le duc de Bourbon, successeur du régent, et premier ministre de Sa Majesté Louis XV ? Brûle donc, brûle.

MARIETTE, *lisant les signatures.*

M. de Nocé.

LA MARQUISE, *se coiffant.*

Brûle.

MARIETTE.

M. de Duras.

LA MARQUISE.

Brûle.

MARIETTE.

M. d'Aumont.

LA MARQUISE.

Brûle, brûle.

MARIETTE.

J'espère qu'en voilà de l'amour qui s'en va en fumée !

LA MARQUISE.

C'est tout ?

MARIETTE.

C'est tout.

LA MARQUISE.

Rien de M. le duc de Richelieu ?

MARIETTE.

Rien !

LA MARQUISE.

C'est bizarre !

MARIETTE.

Madame la marquise me permettra-t-elle de lui avouer qu'elle m'inquiète sérieusement ?

LA MARQUISE.

Comment cela ?

MARIETTE.

C'est que madame la marquise paraît menacée d'un véritable amour.

LA MARQUISE.

Pour le duc ?

MARIETTE.

Pour le duc.

LA MARQUISE.

Vous croyez !

MARIETTE.

J'en tremble ; que madame la marquise y prenne garde, on en meurt.

LA MARQUISE.

Bah !

MARIETTE.

M<sup>me</sup> Michelin.

LA MARQUISE.

Une tapissière...

MARIETTE.

N'importe, à la place de madame la marquise, j'y ferais attention.

LA MARQUISE.

Et qui fait croire que c'est dangereux ?

MARIETTE.

Les symptômes

LA MARQUISE.

Vraiment ?

MARIETTE.

Il y a inquiétude quand ses lettres n'arrivent pas, indifférence quand les lettres des autres arrivent, fidélité depuis trois semaines ; la maladie en est au troisième degré, dernier période.

LA MARQUISE.

Je t'étonnerais bien davantage si je te disais une chose.

MARIETTE.

Laquelle ?

LA MARQUISE.

Curieuse.

MARIETTE.

Que madame la marquise me pardonne ; c'est qu'il y a si long-temps que je n'ai été étonnée !

LA MARQUISE.

Eh bien ! c'est que le duc est fidèle.

MARIETTE.

Est-ce que madame la marquise me permettra d'en douter ?

LA MARQUISE.

Doute si tu veux, j'en suis sûre, moi.

MARIETTE.

Malgré son voyage à Paris ?

LA MARQUISE.

Malgré son voyage.

MARIETTE.

Madame la marquise lui a donc fait prendre un philtre ?

LA MARQUISE.

Non, je lui ai fait donner sa parole.

MARIETTE.

Ah ! le bon billet qu'à la Châtre !

LA MARQUISE, *tirant la moitié d'un sequin d'une bourse.*

Vois-tu ceci ?

MARIETTE.

La moitié d'une pièce d'or ?

LA MARQUISE.

Oui : eh bien ! le duc de Richelieu ne m'a pas encore renvoyé l'autre.

MARIETTE.

Ce qui veut dire ?

LA MARQUISE.

Qu'il m'aime toujours.

MARIETTE.

Cela demande explication.

LA MARQUISE.

Elle ne sera pas longue... Ce qui rend malheureux en amour, c'est moins de ne pas être aimé quand on aime que d'être encore aimé quand on n'aime plus.

MARIETTE.

Ce que dit madame la marquise est plein de profondeur.

LA MARQUISE.

Eh bien ! quand j'ai renoué avec M. le duc de Richelieu, à son retour de Vienne, nous avons arrêté une chose, c'est que, sous aucun prétexte, cette liaison ne deviendrait un tourment : en conséquence, nous avons brisé un sequin en deux parties égales, nous en avons pris chacun une, et nous sommes convenus que le premier qui n'aimerait plus, au moment même où il cesserait d'aimer, renverrait sa moitié, avec parole mutuelle que celui qui la recevrait n'aurait pas le plus petit mot à dire, et ne ferait pas le moindre reproche. M. de Richelieu ne m'a pas encore renvoyé sa moitié ; donc il m'aime encore.

M<sup>me</sup> de Prie remet sa moitié dans sa bourse, qu'elle referme et pose sur sa toilette.

MARIETTE.

Oh ! mais c'est du plus grand ingénieur, cela ; peut-être aussi est-ce l'habitude en Autriche ; cela prouverait énormément en faveur de la civilisation allemande.

UN LAQUAIS, *entrant*.

M. le duc de Richelieu désirerait avoir l'honneur de présenter ses hommages à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Le duc de Richelieu ?

LE LAQUAIS.

Il arrive de Paris à l'instant même, et fait demander si madame la marquise est visible.

LA MARQUISE.

Certainement. (*Le Laquais sort. A Mariette.*) Voilà pourquoi je n'avais pas de lettre.

MARIETTE.

C'est miraculeux ! Madame la marquise veut-elle que je la laisse seule ?

LA MARQUISE.

Dans un instant ; ce serait remarqué peut-être si vous me quittiez tout de suite.

SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC DE RICHELIEU.

LE DUC, *de la porte*.

Madame la marquise veut bien me recevoir à mon débotté ?

LA MARQUISE.

En aviez-vous douté, cher duc ?

LE DUC, *lui baisant la main*.

Est-ce trop de fatuité que de vous répondre non ?

LA MARQUISE.

Vous permettez que cette fille achève de m'ajuster ?

LE DUC.

Comment donc !

Il s'appuie au canapé sur lequel est assise la Marquise.

LA MARQUISE.

Et vous arrivez de Paris ?

LE DUC.

Il y a dix minutes.

LA MARQUISE.

Qu'y faisait-on de nouveau ?

LE DUC.

On portait dans les rues la châsse de Sainte-Geneviève.

LA MARQUISE

Et pourquoi ?

LE DUC.

Pour obtenir du soleil.

LA MARQUISE.

Et les Parisiens s'adressent à Sainte-Geneviève pour cela ?

LE DUC.

Que voulez-vous ? ils ne savent pas que c'est vous qui faites la pluie et le beau temps

LA MARQUISE.

A propos, avez-vous rencontré M<sup>me</sup> Daliainville ?

LE DUC.

Oui, chez Charrost.

LA MARQUISE.

Que fait-elle ?

LE DUC.

Elle continue de maigrir.

LA MARQUISE.

Oh ! bah ! impossible, elle était déjà impalpable.

LE DUC.

Eh bien ! elle devient invisible, voilà tout ! Et ici ?

LA MARQUISE.

Oh ! mon Dieu, rien qui mérite la peine d'être dit. M. le duc de Bourbon a chassé ; moi, je vous ai attendu ; voilà comme le temps s'est écoulé.

LE DUC.

Je croyais d'Auvray à Chantilly.

LA MARQUISE.

Il y est effectivement.

LE DUC.

Est-ce qu'en sa qualité de lieutenant de nosseigneurs les maréchaux, et de greffier du point d'honneur, il flairait quelque duel ?

LA MARQUISE.

Non pas que je sache.

LE DUC.

Est-il venu seul ?

LA MARQUISE.

Avec d'Aumont.

LE DUC.

Oh ! vraiment, ce brave duc, toujours coiffé de la veille et rasé d'une semaine, c'est bien, sur mon honneur, le gentilhomme le plus débraillé de France !

LA MARQUISE, *a Mariette*.

Cela suffit, mademoiselle ; je n'ai plus besoin de vous ; mais ne vous éloignez pas.

Mariette sort.

SCENE III.

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC, *s'asseyant près de la Marquise*.

Chère marquise, enfin nous voilà donc seuls !

LA MARQUISE.

Après huit jours d'absence, quand vous deviez n'en rester que cinq.

LE DUC.

Huit jours !.. était-ce trop pour faire ma cour au jeune roi, après deux ans d'exil à Vienne ?

LA MARQUISE.

Et puis pour revoir M<sup>me</sup> de Villars, M<sup>me</sup> de Duras, M<sup>me</sup> de Villeroy, M<sup>me</sup> de Sabran, M<sup>me</sup> de Mouchy, M<sup>lle</sup> de Charolais, M<sup>me</sup> de Soubise, M<sup>me</sup>...

LE DUC.

Mais cela m'a presque l'air d'un reproche.

LA MARQUISE.

Et si c'en était un, que diriez-vous ?

LE DUC.

Que vous venez au-devant de celui que j'allais vous faire.

LA MARQUISE.

Et lequel, s'il vous plaît ?

LE DUC.

Pendant ces huit jours, pas la plus petite lettre, pas le moindre mot d'amour ! Savez-vous que je ne connais pas même votre écriture ?

LA MARQUISE.

Ah ! duc, pour un diplomate, vous faites-là une lourde faute. Est-ce que la favorite d'un premier ministre peut écrire à son amant, et surtout lorsque cet amant s'appelle le duc de Richelieu ? nous savons trop bien le parti que vous tirez de pareilles pièces, monseigneur !

LE DUC.

Ah ! vous voulez parler de la lettre de la duchesse de Berry. Voilà que vous allez me reprocher le plus beau trait de ma carrière amoureuse ! une action à la Bayard ! Eh bien ! je lui ai rendu sa lettre pour ne pas désoler Riom. Est-ce que je vous parle de d'Aumont, moi, lequel a profité de mon absence pour venir traîtreusement à Chantilly ?

LA MARQUISE.

Le fait est que je ne sais pas si c'est d'amour, mais, d'honneur, il est à moitié fou.

LE DUC.

Oh ! marquise, vous lui faites tort de l'autre moitié. Vous m'aimez donc toujours ?

LA MARQUISE.

Et vous ?

LE DUC.

Moi, c'est de la folie ! A propos, permettez-vous, quoique vous n'écriviez pas, ma belle discrète, que je vous offre ces tablettes ? c'est ce que j'ai trouvé de plus nouveau et de plus digne de vous.

LA MARQUISE.

Vous croyez me prendre en défaut, et avoir un avantage sur moi. Me permettez-vous, mon fidèle chevalier, maintenant que l'on dit que vous êtes devenu économe, de vous offrir cette bourse que j'ai brodée de ma main ?

LE DUC.

Ah ! mais voilà qui est charmant de votre part, marquise, chère marquise !

LA MARQUISE, regardant les tablettes.

Mes armes ! décidément, c'était bien pour moi.

LE DUC, regardant la bourse.

Mon chiffre ! il n'y a pas à s'y tromper. (*Elle veut ouvrir les tablettes.*) Ah ! n'ouvrez pas ! quand je n'y serai plus, à la bonne heure.

Il se lève.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous me quittez déjà ?

LE DUC.

Il faut que j'aie à faire ma cour à M. le Duc.

LA MARQUISE.

Vous savez qu'il part demain ?

LE DUC.

Oui, j'ai appris cela ; il est invité aux chasses de Rambouillet, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Décidément, monseigneur l'évêque de Fréjus est en baisse, et nous sommes toujours roi de France ?

LE DUC.

Je baise les mains de votre majesté.

LA MARQUISE.

A bientôt.

LE DUC.

Vous le demandez ? (*A part, en sortant.*) Elle m'aime toujours, cette bonne marquise.

Il sort.

LA MARQUISE.

Ce pauvre duc, plus amoureux que jamais ! il n'a pas voulu me laisser ouvrir ses tablettes... quelque lettre d'amour ! quelque madrigal ! (*Elle les ouvre.*) Que vois-je ? la moitié de mon sequin !

LE DUC, reparaisant à la porte, tenant la bourse d'une main, et l'autre moitié de la pièce de l'autre, et montrant la pièce.

Marquise !

LA MARQUISE, tenant les tablettes d'une main, et lui montrant la pièce de l'autre.

Duc !

Ils éclatent de rire tous deux.

LE DUC.

Pardieu ! nos cœurs étaient faits l'un pour l'autre, ou je ne m'y connais pas !

LA MARQUISE.

Oh ! le fait est, mon cher duc, que c'est d'une sympathie miraculeuse !

LE DUC, s'approchant.

Vous ne m'aimez plus ?

LA MARQUISE.

Si, je vous aime toujours ; et vous ?

LE DUC.

Oh ! et moi aussi.

LA MARQUISE.

Comme amie.

LE DUC.

Comme ami.

LA MARQUISE.

Alors, vous en aimez une autre comme maîtresse.

LE DUC.

J'en ai peur ; et vous un nouvel amant.

LA MARQUISE.

Oh ! moi, j'ai la tête perdue.

LE DUC, se rasseyant.

Bah ! vraiment ! vous allez me conter cela !

LA MARQUISE.

Confidence pour confidence.

LE DUC.

C'est juste... d'autant plus que j'ai compté sur vous!

LA MARQUISE.

Ah! voilà que vous me donnez le rôle de M<sup>me</sup> de Villars; eh bien! je l'accepte: voyons, qu'y a-t-il?

LE DUC.

Vous, d'abord?

LA MARQUISE.

Un jeune gentilhomme breton que j'ai fait passer du régiment de Champagne dans les gardes du roi.

LE DUC.

Par l'influence du duc de Bourbon?

LA MARQUISE.

Oh non, par celle de Montrain de Fournaise.

LE DUC.

Ah! ce bon capitaine! c'est vrai, je l'avais oublié: toujours en enfance?

LA MARQUISE.

Mon Dieu, oui, depuis l'âge de raison.

LE DUC.

Et le nom du rival?

LA MARQUISE.

Le chevalier d'Aubigny.

LE DUC.

Ah! bonne famille, ma foi, bonne famille! et connaît-il son bonheur?

LA MARQUISE.

Il ne connaît rien du tout; les épaulettes lui sont venues toutes seules.

LE DUC.

Ah çà! mais, ce coquin-là, il doit se croire le filleul d'une fée. Et où est-il, sans indiscrétion?

LA MARQUISE.

Ici.

LE DUC.

Ah! ici!

LA MARQUISE.

Il fait partie du détachement en garnison à Chantilly.

LE DUC.

Diable! et comment ne m'avez-vous pas envoyé cette bourse plus tôt?

LA MARQUISE.

Il n'est arrivé que d'hier.

LE DUC.

Je suis dans mon tort; il n'y avait pas de temps de perdu.

LA MARQUISE.

A votre tour maintenant... j'espère que j'ai été franche.

LE DUC.

Je vais suivre l'exemple. Imaginez-vous une personne charmante.

LA MARQUISE.

Ah! ménagez mon amour-propre; je ne vous ai pas fait le portrait du chevalier.

LE DUC.

C'est juste... une provinciale.

LA MARQUISE.

Que vous avez rencontrée?

LE DUC.

Chez M. de Fréjus, d'abord.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Fleury.

LE DUC.

Puis chez le roi.

LA MARQUISE.

Quelque La Vallière?

LE DUC.

Point; c'est ce qui vous trompe: une fille de noblesse, qui vient de la Bretagne pour solliciter la grâce de son père et de ses frères prisonniers à la Bastille, et que monseigneur de Fréjus a renvoyée au roi, et le roi à M. le Duc, desorte qu'elle est arrivée ce matin une heure avant moi.

LA MARQUISE.

Et elle est ici?

LE DUC.

Comme M. le chevalier d'Aubigny... c'est d'un hasard étourdissant.

LA MARQUISE.

Vraiment, duc?

LE DUC.

En honneur!

LA MARQUISE.

Eh bien! qu'est-ce que tout cela va devenir?

LE DUC.

Je n'en sais rien; mais cela promet d'être assez amusant, pour peu que cela se complique.

LA MARQUISE.

Maintenant vous n'avez oublié qu'une chose.

LE DUC.

Laquelle?

LA MARQUISE.

Le nom de cette charmante Bretonne?

LE DUC.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

La petite-fille de Fouquet?

LE DUC.

Elle-même.

LA MARQUISE.

Mais vous le savez, duc, ces Belle-Isles sont mes ennemis.

LE DUC.

Bah! qui vous a dit cela? un Paris Duverney, qui est devenu, de garçon cabaretier, soldat aux gardes, et de soldat aux gardes, financier. Quelle foi voulez-vous ajouter aux accusations d'un pareil homme?

LA MARQUISE.

Cependant le père est compromis dans l'affaire Leblanc, et ses fils sont accusés d'assassinat.

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui; on dit ces choses-là pour faire mettre les gens à la Bastille; on y croit même tant qu'ils n'y sont pas; et puis, quand ils y sont, on les y laisse, mais on n'y croit plus.

Tenez, marquise, je ne sais pas si c'est parce que j'y ai été trois fois, à la Bastille, mais j'ai grande pitié des gens qui y vont, et surtout de ceux qui y retournent.

LE LAQUAIS.

Mademoiselle de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Eh bien ! pourquoi annoncez-vous ainsi sans vous informer si je puis recevoir ?

LE LAQUAIS.

Madame la marquise avait dit que ce matin...

LA MARQUISE.

Oui, j'aurais un lever ; mais pas pour tout le monde.

LE DUC.

Oh ! marquise, je vous en supplie.

LA MARQUISE.

Je n'ai rien à vous refuser, mon cher duc. (*Au Laquais.*) Faites entrer.

LE DUC.

Vous êtes adorable.

LA MARQUISE.

Il paraît que mon rôle commence.

#### SCENE IV.

LES MÊMES, M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Madame...

LA MARQUISE.

Approchez, mademoiselle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que vous êtes bonne d'avoir daigné me recevoir ainsi sur ma première demande !

LA MARQUISE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier ; c'est M. le duc de Richelieu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc !

LA MARQUISE.

Il m'a dit que l'affaire qui vous amenait était pressante et ne pouvait se remettre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Merci donc d'abord à monsieur le duc de Richelieu ! j'avais eu le bonheur de le rencontrer sur ma route pour m'ouvrir les portes de Versailles : il paraît qu'il ne m'a point abandonnée à Chantilly. Mais ensuite, merci à vous, madame, à vous, dont la grâce et la bonté me sont d'un si heureux présage !

LA MARQUISE.

Eh bien ! me voilà, dites-moi comment je puis vous être utile ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mon nom vous a appris qui je suis ; ma démarche doit vous dire quelle est la grâce que je sollicite. Mon père et mes deux frères sont à la Bastille depuis trois ans : mon père, un vieux gentilhomme accusé de fraude et de concussion ;

mes frères, des soldats accusés de meurtre et de guet-apent. Vous voyez bien que c'est impossible, madame, et cependant depuis trois ans j'attendais près de ma mère que justice leur fût faite ; mais ma mère est morte, et je me suis trouvée entre une tombe et une prison. Alors, je suis partie seule, sous la sauve-garde de mon malheur.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Voir M. de Fréjus, me jeter aux pieds du roi !

LA MARQUISE.

Eh bien ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien ! madame, j'ai été repoussée par tous, par M. de Fréjus, qui m'a dit que les affaires politiques ne le regardaient pas ; par le roi, qui, occupé des plaisirs de son âge, ignore jusqu'à l'existence de ceux que l'on persécute en son nom. Enfin on m'a renvoyée à M. le duc de Bourbon, et je suis venue à vous, madame, pourquoi ? par instinct, parce que vous êtes une femme, parce que moi, pauvre fille de la Bretagne, épouvantée des cours, tremblant à chaque instant de commettre quelque faute d'étiquette, je me suis crue sauvée du moment où je pourrais parler à une femme.

LE DUC.

Et vous avez eu raison, mademoiselle : madame la marquise fera tout ce qu'elle pourra, je vous le promets en son nom.

LE LAQUAIS.

M. le duc d'Aumont, M. le chevalier d'Auvray.

LE DUC.

Au diable les mal venus !

LA MARQUISE.

Vous le voyez, mademoiselle, quelque intérêt que m'inspire votre dévouement, je suis forcée de recevoir ; plus tard nous reprendrons cette conversation.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah ! madame, plus tard vous retrouverai-je aussi parfaite ? Il me reste tant de choses à vous dire, mon Dieu, qui convaindraient votre esprit, ou qui toucheraient votre cœur ! Qui sait même si je pourrai parvenir jusqu'à vous, et si les persécuteurs de ma famille ne lui auront pas fait demain une ennemie de celle que j'implore aujourd'hui comme mon ange sauveur ?

LA MARQUISE.

Comment faire ? Je voudrais vous entendre, mais...

LE DUC.

Eh bien ! marquise, il y a moyen de tout arranger ; entrez chez vous, avec mademoiselle, et je vais recevoir ces messieurs en votre nom.

LA MARQUISE.

Je me suis engagée à ne vous rien refuser au

jourd'hui, monsieur le duc; faites donc les honneurs à ma place. Venez, mademoiselle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah! madame, c'est le ciel qui m'a inspirée lorsque je suis venue à vous, et c'est lui qui vous récompensera tous deux; car moi, je ne puis que vous remercier.

SCENE V.

LE DUC, puis LE DUC D'AUMONT et LE CHEVALIER D'AUVRAY.

LE DUC.

Voilà qui va à merveille! je tire le père et le fils de la Bastille; et comme une bonne action trouve toujours sa récompense, je suis récompensé, ou il n'y a plus de justice humaine... Faites entrer ces messieurs. (*Ils entrent.*) Bonjour, duc.

D'AUMONT.

Bonjour, duc.

LE DUC, à d'Auvray.

Ah! c'est vous, chevalier! nous ne nous sommes pas vus, je crois, depuis le jour où je voulais me couper la gorge avec le comte Emmanuel de Bavière, et où vous m'avez arrêté. Oui, pardieu! bien arrêté, au nom de nosseigneurs les maréchaux de France. Sans rancune.

D'AUVRAY.

Sans rancune! sans rancune! c'est bientôt dit! Que vous me pardonniez de vous avoir sauvé un roup d'épée, peut-être, je le comprends, mais reste à savoir si nous vous pardonnerons, nous, d'être depuis une heure en tête-à-tête avec la marquise, tandis que nous ne serons pas même admis à baiser le bas de sa robe.

D'AUMONT.

Elle t'a donc chargé de ses pouvoirs vis-à-vis de nous?

LE DUC.

Oui, et j'en profiterai pour te donner un conseil en son nom.

D'AUMONT.

A moi?

LE DUC.

A toi.

D'AUMONT.

Donne.

LE DUC, lui mettant la main sur l'épaule.

Écoute, d'Aumont: Dieu t'a fait bon gentilhomme, le roi t'a fait duc et pair, M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans t'a fait cordon bleu, ta femme t'a fait... capitaine des gardes, moi, je t'ai fait chevalier de Saint-Louis, à telle enseigne que j'ai été forcé de t'embrasser ce jour-là: fais donc à ton tour quelque chose pour toi, fais-toi la barbe.

D'AUMONT.

Que veux-tu, mon cher? c'est une tradition de la régence: on nous aimait comme cela alors, et ce n'est pas nous qui avons changé, ce sont les femmes. Au diable la mode! tout le monde n'a pas été doué comme toi de la faculté de se plier à tout, et de passer partout; il n'était donné qu'à

Fronsac de devenir Richelieu! Mais nous verrons comment tu t'en tireras au milieu de l'amélioration des mœurs, comme disent les philosophes.

LE DUC.

Ah çà! véritablement, chevalier, est-ce que nous sommes devenus aussi prudes que le dit d'Aumont?

D'AUVRAY.

Mon cher duc, ne m'en parlez pas: autrefois, vous savez de fondation, toutes les femmes avaient un confesseur et deux amans; aujourd'hui c'est tout le contraire, elles ont un amant et deux confesseurs: c'est une conséquence naturelle des choses; nous sommes tombés de cardinal en évêque, passés de Dubois à Fleury.

LE DUC.

Bah! vous avez toujours été misanthrope, mon cher d'Auvray?

D'AUMONT.

Non, d'honneur, c'est la vérité pure; il tient la chose de bonne source; c'est sa femme qui la lui a dite.

D'AUVRAY.

Eh bien! voilà ce qui te trompe, d'Aumont, c'est la tienne.

D'AUMONT.

Alors, la chose n'en est que plus sûre. Tu vois bien, mon cher, qu'en échange de ton conseil, je puis t'en donner un à mon tour, c'est de retourner à Vienne.

LE LAQUAIS.

M. le chevalier d'Aubigny!

LE DUC.

Ah! ah! mon rival! Décidément, c'est une femme de goût que la marquise! Et pourquoi retourner à Vienne?

D'AUVRAY.

Parce qu'il n'y a plus rien à faire ici.

LE DUC.

Parlez pour vous, messieurs.

D'AUVRAY.

Ah! nous parlons pour tous.

LE DUC.

Eh bien! c'est ce que nous verrons.

D'AUMONT.

D'honneur, duc, je n'aurais pas cru que tu pusses devenir plus fat que tu ne l'étais. C'est la maîtresse du prince Eugène qui t'a achevé. Tu te crois un grand tacticien parce que vous vous êtes rencontrés sur le même champ de bataille: retourne à Vienne, mon cher.

LE DUC.

Un pari.

D'AUVRAY.

Lequel?

LE DUC.

J'ai besoin de mille louis. D'Aumont est si avare qu'il ne me les prêterait pas; vous êtes si prodigue que vous ne pourriez pas me les donner. Je veux vous en gagner à chacun cinq cents.

D'AUMONT.

Je ne demande pas mieux.

D'AUVRAY.

Ni moi.

LE DUC.

Vous dites que les femmes sont devenues, en mon absence, d'une vertu féroce ?

D'AUMONT.

C'est notre opinion.

LE DUC.

Eh bien ! moi, je parie, moi, duc de Richelieu, entendez-vous, d'Auvray ? entends-tu, d'Aumont ? je parie obtenir de la première fille, femme ou veuve que nous verrons, soit ici, soit en sortant du château, un rendez-vous dans les vingt-quatre heures.

D'AUVRAY.

Un instant, précisons, un rendez-vous d'amour ?

LE DUC.

Pardieu ! les rendez-vous d'affaires regardent mon intendant.

D'AUMONT.

Un rendez-vous d'amour ?

LE DUC.

Un rendez-vous d'amour.

D'AUVRAY.

Et où sera donné ce rendez-vous ?

LE DUC.

Dans sa chambre, si vous le voulez.

D'AUMONT.

A quelle heure ?

LE DUC.

A minuit, si cela vous convient.

D'AUVRAY.

Et comment la chose sera-t-elle prouvée ?

LE DUC.

Eh ! pardieu ! je vous jetterai un billet par sa fenêtre ; ce n'est pas plus difficile que cela.

D'AUMONT.

Tope.

D'AUVRAY.

Je suis de moitié.

LE DUC.

C'est bien entendu : la première fille, femme ou veuve que nous voyons, soit dans le château, soit en sortant du château, à une condition cependant.

D'AUMONT.

Laquelle ?

LE DUC.

C'est qu'elle sera jolie.

D'AUVRAY.

Cela va sans dire.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Madame la marquise de Prie.

LE DUC.

Ah ! celle-ci ne compte pas, messieurs, je vous volerais votre argent.

## SCENE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, entrant suivie d'un laquais qui porte son livre d'heures.

LA MARQUISE.

Pardon, messieurs, pardon. J'ai été empêchée ce matin, et maintenant il faut que j'aille à la messe ; demain il y a soirée au château, vous entendez.

D'AUMONT, saluant.

Marquise...

LA MARQUISE, au duc.

Revenez dans une heure, il faut que je vous parle.

LE DUC.

Merci.

D'AUVRAY.

Et madame la marquise ne nous recevra pas demain matin pour nous dédommager de sa rigueur d'aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Impossible, chevalier ; demain matin j'accompagne M. le Duc à Paris et ne serai de retour que pour le bal ! Adieu, duc ; messieurs, à demain.

Elle sort par la porte opposée ; le Laquais la suit.

D'AUVRAY.

Eh bien ! que disions-nous, duc ? la marquise à la messe ; si cela continue, M<sup>me</sup> de Parabère mourra aux Carmélites

D'AUMONT.

Eh ! messieurs, messieurs ! nous ne faisons pas attention.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle passe par la galerie.

LE DUC.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.

D'AUVRAY.

Ah ! ah ! ceci paraît vous gêner.

D'AUMONT.

Cette fois, tu ne nous voleras pas notre argent.

LE DUC.

Non ; mais j'espère vous le gagner.

D'AUVRAY.

Allons donc, va pour mille louis.

D'AUBIGNY, s'avançant.

Un instant, messieurs ; c'est moi qui tiens le pari.

LE DUC.

Vous ?

D'AUBIGNY.

Oui, moi.

D'AUMONT.

Et comment cela ?

D'AUBIGNY.

Parce que j'en ai le droit : j'épouse dans trois jours celle que M. le duc de Richelieu doit dés-honorer dans les vingt-quatre heures.



ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, et LE DUC, entrant.

LA MARQUISE.

Et vous avez tenu le pari?

LE DUC.

Je l'ai tenu.

LA MARQUISE.

Quelle folie!

LE DUC.

Ai-je la réputation d'un homme sage?

LA MARQUISE.

Vous avez perdu.

LE DUC.

J'ai jusqu'à demain onze heures du matin, et il n'est encore que cinq heures du soir.

LA MARQUISE.

Et a vec qui avez-vous fait cette belle gageure?

LE DUC.

Je vous le dirai quand j'aurai gagné; qu'il vous suffise de savoir que je défends vos intérêts, que je suis fidèle à ma parole; aussi je réclame la vôtre.

LA MARQUISE.

Ma parole?

LE DUC.

Oui; n'avez-vous pas promis de m'aider dans tout ce que j'entreprendrais?

LA MARQUISE.

Si fait.

LE DUC.

Eh bien! je compte sur vous.

LA MARQUISE.

Et vous avez raison.

LE DUC.

Vous me dites cela de manière...

LA MARQUISE.

Comment donc? n'est-ce point parole engagée?

LE DUC.

Adieu, marquise.

LA MARQUISE.

Vous me quittez?

LE DUC.

Je vais reconnaître la place.

LA MARQUISE.

Elle loge?

LE DUC.

Hôtel du Soleil.

LA MARQUISE.

Oh! oui, je m'en souviens maintenant; elle me l'a dit ce matin.

LE DUC.

Un brave homme d'hôtelier qui nous vole de père en fils depuis trois générations, et qui n'aura rien à me refuser.

LA MARQUISE.

Allez et revenez vite: vous savez que M. le Duc a des dépêches à vous remettre.

LE DUC.

Et puis, il faut que je vous tienne au courant.

LA MARQUISE.

Au revoir. (*Le Duc sort.*) Mariette!

SCENE II.

LA MARQUISE, MARIETTE, sortant d'un cabinet à gauche du spectateur.

LA MARQUISE.

Vous étiez là?

MARIETTE.

Je n'ai rien écouté.

LA MARQUISE.

Ce qui veut dire que vous avez tout entendu.

MARIETTE.

Oh! mais bien malgré moi.

LA MARQUISE.

Que dites-vous du duc?

MARIETTE.

Je dis que, pour un homme amoureux comme il l'était, il s'est bien vite consolé d'avoir reçu la moitié de son sequin.

LA MARQUISE.

N'était-ce pas chose convenue?

MARIETTE.

Et madame la marquise ne lui en veut pas un peu de cette fidélité à observer ses conventions?

LA MARQUISE.

Oh! si fait!

MARIETTE.

A la bonne heure! madame la marquise ne serait pas femme.

LA MARQUISE.

Le fat ! venir tout me dire, sous la seule promesse que je ne révélerai rien à M<sup>lle</sup> de Belle-Isle!

MARIETTE.

C'est mettre madame la marquise au défi.

LA MARQUISE.

Et croire qu'il peut compter sur moi pour cela!

MARIETTE.

J'espère qu'il s'est trompé.

LA MARQUISE.

Oh! oui, d'ailleurs c'est une bonne œuvre que de protéger une femme isolée, sans appui, sans expérience... contre les attaques d'un homme aussi corrompu que M. le duc de Richelieu.

MARIETTE.

Certainement que c'est une bonne œuvre; et une bonne œuvre en rachète deux mauvaises, dit M. de Fréjus.

LA MARQUISE.

Qu'entendez-vous par là, mademoiselle?

MARIETTE.

Qu'au jour du jugement, madame la marquise me donnera ce qu'elle en aura de trop.

LA MARQUISE.

Vous avez bien de l'esprit pour une femme de chambre.

MARIETTE.

Ce n'est pas ma faute, madame la marquise, l'esprit se gagne. Je le savais en entrant chez vous; c'est pour cela que je n'ai pas été difficile sur les gages... Ah! à la place de madame la marquise...

LA MARQUISE.

Eh bien?

MARIETTE.

Non seulement je ferais une bonne action, mais encore je trouverais moyen de mystifier M. de Richelieu, ce serait encore une action meilleure.

LA MARQUISE.

Eh! ne voyez-vous pas que c'est à cela que je pense?

MARIETTE.

Est-ce trouvé?

LA MARQUISE.

A peu près.

UN LAQUAIS.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Elle arrive à merveille. ( *Au Laquais.* ) Faites entrer.

## SCENE III.

LA MARQUISE, MARIETTE, M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pardon, madame... mais je n'ai pu résister à mon impatience; car j'ai espéré que vous excuseriez cette nouvelle importunité. Avez-vous vu M. le duc de Bourbon?

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant; mais je n'ai pas été heureuse.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! mon Dieu! que me dites-vous, madame?

LA MARQUISE.

M. le Duc est fortement prévenu...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Madame, je suis bien malheureuse de ne pas avoir reçu du ciel la faculté de faire passer dans votre ame la conviction qu'il a mise dans la mienne... oh! si vous saviez...

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas moi que vous avez besoin de convaincre... je suis toute convaincue, mais c'est M. le duc de Bourbon. Tenez, il y a un homme qui possède une grande influence sur lui, et qui, s'il voulait se charger de votre cause, la plaiderait d'une voix si puissante, que je suis sûre qu'il la gagnerait.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! quel est cet homme? dites-le-moi, madame, et partout où il sera, j'irai le trouver.

LA MARQUISE.

Vous n'aurez pas besoin de quitter Chantilly pour cela.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il est ici?

LA MARQUISE.

Ici même... Mais au fait j'oubliais... vous le connaissez.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Son nom, madame?

LA MARQUISE.

C'est M. le duc de Richelieu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je suis sauvée alors. Il a été déjà si bon pour moi à Versailles, et ici même, madame, vous vous rappelez, ce matin encore!

LA MARQUISE.

C'est vrai. Eh bien! il faut lui écrire pour lui demander un rendez-vous.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! mais voyez si ce n'est pas un présage heureux! nous nous sommes rencontrés dans notre espérance: vous me dites qu'il faut lui écrire, je l'ai fait.

LA MARQUISE.

Et vous avez envoyé la lettre?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Non, je voulais vous la montrer... vous demander si c'était une chose convenable pour moi que de solliciter un rendez-vous de M. le duc de Richelieu.

LA MARQUISE.

Comment, mais le motif est assez sacré pour vous mettre à l'abri de toute fausse interprétation.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

C'est ce que j'ai pensé, madame.

LA MARQUISE.

D'ailleurs, ce rendez-vous, vous pouvez le demander ici... chez moi.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! si vous le permettez...

LA MARQUISE.

Comment donc!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Où le trouvera-t-on?

LA MARQUISE.

Je le ferai chercher.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

Mais mieux que cela encore.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Vous êtes seule ici, n'est-ce pas? vous me l'avez dit du moins.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Toute seule.

LA MARQUISE.

Dans un hôtel?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui.

LA MARQUISE.

Dans un hôtel, exposée à tous les inconvénients d'une pareille maison. Vous ne pouvez pas rester dans un hôtel.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je ne connais personne à Chantilly, madame.

LA MARQUISE.

Oublieuse que vous êtes!... ne suis-je pas là, moi?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous!

LA MARQUISE.

Oui, moi! quand j'entreprends une affaire, c'est pour la mener à bien. Je me suis compromise, je n'en aurai pas le démenti; nous assiégeons M. le duc de Bourbon jusqu'à ce qu'il se rende... Eh bien! pour commencer, j'introduis l'ennemi dans la place... vous logerez ici.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bienveillance, moi qui tremblais de venir réclamer

vos protection?... Mais je ne puis accepter l'offre que vous me faites, madame.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc cela, je vous prie? Voyez un peu le dérangement que cela me cause!... Je vous cède ces deux chambres et ce cabinet de travail, et je prends l'appartement à côté: nous serons porte à porte, comme deux bonnes amies.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! madame la marquise! mon Dieu! si vous saviez quelle joie vous versez dans mon cœur!... Je suis si sûre que, si vous voulez, toutes choses iront au mieux!

LA MARQUISE.

J'ai déjà commencé, je l'espère... et quand nous serons l'une à côté de l'autre, nous aurons bien mauvaise chance si nous ne réparons pas les malheurs passés, et si nous ne parons pas aux malheurs à venir!... Mais l'important en pareille affaire est de ne point perdre de temps. Allez donc à votre hôtel, et faites transporter ici tout ce qui vous appartient. (*Elle somme, Mariette paraît.*) Demandez s'il y a une voiture attelée. (*A M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.*) Je vais envoyer votre billet au duc.

MARIETTE.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Conduisez-y mademoiselle, et restez à ses ordres.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je ne sais comment vous remercier.

*Elle veut baiser la main de la Marquise.*

LA MARQUISE.

Que faites-vous donc? (*Elle l'embrasse au front.*) Vous me retrouverez ici. Adieu.

*M<sup>lle</sup> de Belle-Isle sort, suivie du domestique.*

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARIETTE.

LA MARQUISE ouvre le billet et lit.

Vraiment, je ne connais rien de plus imprudent que la reconnaissance; il n'y a que deux mots à changer à cette lettre pour que M. le duc de Richelieu, grâce à la bonne opinion qu'il a de lui-même, y voie percer un autre sentiment. Vous ne connaissez pas mon écriture, monsieur le duc, cela tombe à merveille, car nous allons peut-être avoir, sous le couvert de M<sup>lle</sup> de Belle-Isle, une assez longue correspondance. Mariette.

MARIETTE.

Madame la marquise.

LA MARQUISE.

Restez ici, et si M. le duc vient, vous le priez d'avoir patience; dans cinq minutes je suis à lui.

*Elle entre dans le cabinet.*

MARIETTE.

Certainement, madame la marquise! si j'attendrai M. le duc de Richelieu?... je crois bien, il y a toujours quelque chose à gagner à l'attendre.

## SCENE V.

MARIETTE, LE DUC.

LE DUC, à la porte.

Eh bien! la marquise?

MARIETTE.

Pardon, monsieur le duc, elle est là, et va revenir.

LE DUC.

Ah! ah! c'est toi, Mariette?

MARIETTE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Mais je crois, Dieu me pardonne, que je ne t'ai jamais rien donné, mon enfant.

MARIETTE.

J'en demande excuse à monsieur le duc: il m'a donné vingt-cinq louis la première fois qu'il est passé par la porte secrète.

LE DUC.

Voilà tout?

MARIETTE.

Et puis cette bague, la dernière fois qu'il est sorti par la même porte.

LE DUC.

Cette bague, un pauvre diamant qui vaut à peine cent pistoles! Mais je me suis conduit en véritable croquant, ma chère... Tiens, mon enfant, tiens.

Il lui donne sa bourse en lui passant le bras autour du cou.

MARIETTE.

Ah! monsieur le duc, merci.

## SCENE VI.

LE DUC, MARIETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, duc! que faites-vous donc à cette fille?

LE DUC.

Je prends congé d'elle, madame la marquise, et je lui paie ses gages.

LA MARQUISE.

Allez, mademoiselle. (*Mariette sort.*) Il paraît que les choses vont à votre gré, monsieur le duc.

LE DUC.

Qui vous fait croire cela?

LA MARQUISE.

C'est que l'on n'est pas si généreux lorsque l'on est de mauvaise humeur!

LE DUC.

Le fait est que je ne suis pas mécontent.

LA MARQUISE.

Eh bien, duc! je vais encore augmenter vos espérances.

LE DUC.

Et comment cela?

LA MARQUISE.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle sort d'ici.

LE DUC.

Vraiment?

LA MARQUISE.

Elle vous cherchait.

LE DUC.

Bah!

LA MARQUISE.

Et ne vous trouvant pas...

LE DUC.

Eh bien!

LA MARQUISE.

Elle a laissé...

LE DUC.

Quoi?

LA MARQUISE.

Ceci.

LE DUC.

Une lettre?

LA MARQUISE.

Une lettre.

LE DUC.

Pour moi?

LA MARQUISE.

Pour vous.

LE DUC.

Que me veut-elle?

LA MARQUISE.

Elle désire un rendez-vous.

LE DUC.

Pardieu! cela tombe à merveille, j'allais lui en demander un.

LA MARQUISE.

Vous le voyez, la fortune vient au-devant de vous.

LE DUC.

Et qui me vaut cette grâce?

LA MARQUISE.

Votre mérite, d'abord; ensuite on lui a dit que vous aviez grande influence sur le duc de Bourbon, et elle vient vous prier de vouloir bien l'employer en sa faveur.

LE DUC.

Comment donc! mais je suis à ses ordres; j'en ai, au reste, déjà touché deux mots.

LA MARQUISE.

Et comment avez-vous trouvé le duc?

LE DUC.

Assez mal disposé.

LA MARQUISE.

Oh! vous savez, avec de la persistance, on obtient tout de lui : le duc d'Orléans donnait, le duc de Bourbon laisse prendre.

LE DUC.

A propos, il m'a demandé?

LA MARQUISE.

Non, pas encore; mais cela ne peut tarder: attendez-le ici.

LE DUC.

Vous me quittez?

LA MARQUISE.

J'ai quelques ordres à donner pour un déménagement; je cède cette chambre à une amie.

LE DUC.

Faites, marquise.

LA MARQUISE.

Au revoir, duc.

SCENE VII.

LE DUC, seul.

Voyons ce que me dit M<sup>lle</sup> de Belle-Isle. (*Lisant.*) « Monsieur le duc serait-il assez bon » pour accorder, le plus tôt possible, à M<sup>lle</sup> de Belle-Isle, la faveur d'un moment d'entretien? » Mais la faveur sera pour moi, ma toute belle; ces provinciales ont des mots d'une naïveté charmante! « M<sup>lle</sup> de Belle-Isle espère ne pas s'être trompée » en comptant sur sa protection, en échange de » laquelle elle lui promet une reconnaissance » sans bornes. » C'est marché fait, ma belle solliciteuse; vous aurez ma protection et j'aurai votre reconnaissance. C'est égal, ce billet n'est pas tremblé, pour une ingénue. Voyons, au reste... il y a quelque chose dans la manière dont la marquise me sert qui ne me paraît pas de bon aloi. Ne nous laissons pas jouer comme un enfant. La lettre m'a été remise par M<sup>me</sup> de Prie, assurons-nous qu'elle nous vient de M<sup>lle</sup> de Belle-Isle. La voici.

SCENE VIII.

LE DUC, M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc de Richelieu!

LE DUC.

Mais je crois qu'elle tremble, Dieu me damne!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pardon, monsieur le duc, mais, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une certaine émotion à votre aspect.

LE DUC.

Et de quelle manière dois-je l'interpréter, mademoiselle?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

D'une manière bien simple, mon Dieu! C'est que je ne puis vous voir sans me dire que vous êtes peut-être l'homme destiné à mettre fin à tous mes malheurs. Est-ce le hasard seulement qui vous a ramené pour moi de Vienne, où vous résidiez depuis deux ans, afin que je vous rencontre à Versailles, puis à Chantilly? Les affligés sont superstitieux, monsieur le duc, et je sais que vous ne vous défendez pas vous-même de croire aux pressentimens.

LE DUC.

Aux pressentimens, mademoiselle? mais je serais trop ingrat si je n'y croyais point, surtout depuis trois jours. Oui, oh! oui, je crois comme vous aux pressentimens, et je serai bien malheureux si les miens me trompent.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M<sup>me</sup> la marquise a eu la bonté de vous remettre un billet?

LE DUC.

Qu'elle m'a dit être de vous. Je dois beaucoup à M<sup>me</sup> de Prie, car, sans doute c'est elle qui vous a suggéré l'idée de vous adresser à moi.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Non, monsieur le duc, je veux être franche: j'y avais pensé avant qu'elle ne m'en parlât; prenez-vous-en à vous-même de mon importunité; mais j'ai songé que vous ne voudriez pas si tôt me ravir les espérances conçues. Monsieur le duc, on vous dit tout-puissant; ce que je sollicite, vous le savez, c'est la liberté d'un père et de deux frères. Le bonheur de toute une famille est entre vos mains.

LE DUC.

Il ne tiendra pas à moi que votre double dévouement, mademoiselle, n'obtienne la récompense qu'il mérite; mais ce que vous sollicitez dépend d'une volonté plus haute que la mienne... je ne puis être que l'intermédiaire entre la beauté et la puissance. Veuillez me donner un placet; écrivez-le comme vous parlez, avec votre ame, et aujourd'hui même je le remettrai au duc de Bourbon.

LE LAQUAIS.

Les dépêches que monsieur le duc de Richelieu attendait sont prêtes.

LE DUC.

Vous le voyez, il faut que je vous quitte un instant. Mille pardons, mademoiselle; voici tout ce qu'il faut pour écrire. Dans quelques minutes je reviens.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Comment vous remercierai-je jamais?

LE DUC.

En me donnant une place parmi vos amis.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh ! monsieur le duc !

LE DUC.

Écrivez. (*En sortant.*) De cette manière je saurai bien si le billet est d'elle.

SCÈNE IX.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, puis LA MARQUISE.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, *écrivant.*

Mon Dieu ! que me disait-on de la cour ! que je n'y trouverais que des êtres envieux et méchants ! (*Elle s'interrompt pour continuer d'écrire.*) Je ne me suis encore adressée qu'à deux personnes, et l'une est devenue pour moi une amie, et l'autre un frère.

LA MARQUISE, *entrant, et venant s'appuyer sur le fauteuil.*

Que faites-vous donc, ma chère ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah ! c'est vous ! vous le voyez, j'adresse un placet à M. le premier ministre.

LA MARQUISE.

Qui vous a dit d'employer ce moyen ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M. de Richelieu.

LA MARQUISE.

Et vous envoyez ce placet directement ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Non, il se charge de le remettre.

LA MARQUISE.

Et quand cela ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Tout-à-l'heure il va revenir le chercher.

LA MARQUISE, *à part.*

Il se doute de quelque chose. (*Haut.*) Voyons donc comment vous vous y prenez. Oh ! mais ce n'est pas comme cela, ma chère : il y a des formules d'usage que vous négligez.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Seriez-vous assez bonne pour me les indiquer ?

LA MARQUISE.

Je ferai mieux. Cédez-moi votre place, je vais vous l'écrire, moi.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh ! vraiment ! mais ne craignez-vous pas que M. le duc de Bourbon ne reconnaisse que c'est vous-même ?...

LA MARQUISE.

Croyez-vous que cela nuise à votre cause ? Voyons, donnez-moi votre place et regardez si le duc de Richelieu ne vient pas. Il est inutile qu'il sache, lui, que je vous rends ce petit service.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, *ouvrant la porte latérale.*

Je ne vois personne.

LA MARQUISE.

Bien. Les noms de votre père ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Charles-Louis-Auguste Fouquet de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Ses titres ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Duc de Gisors, marquis de Belle-Isle-en-mer, comte des Andelys et de Vernon.

LA MARQUISE.

Et vos deux frères, quels grades occupent-ils ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

L'un est capitaine, l'autre est lieutenant des armées du roi.

LA MARQUISE.

Et ils sont en prison... ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mon père depuis trois ans, mes frères depuis quinze mois.

LA MARQUISE.

C'est bien. Nous rendrons la liberté à tous ces pauvres prisonniers, allez.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh ! madame la marquise, puissiez-vous dire vrai !

LA MARQUISE.

Voilà qui est fait, tenez, et selon toutes les règles de l'étiquette.

MARIETTE, *à la porte de la chambre à coucher.*

Quand mademoiselle voudra prendre possession de la chambre, elle est entièrement disposée.

LA MARQUISE.

Tout-à-l'heure : mademoiselle attend quelqu'un ; ne vous éloignez pas.

MARIETTE.

Je serai là : si madame la marquise a besoin de moi, elle n'a qu'à sonner.

LA MARQUISE.

C'est bien, laissez-nous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, *sur la porte, regardant les deux femmes.*

Ensemble !

LA MARQUISE.

Le duc !

Elle ouvre un livre.

LE DUC.

Désolé de vous avoir fait attendre, mademoiselle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ne vous excusez pas, monsieur le duc ; cette pétition est à peine finie, et si vous voulez bien vous en charger...

LE DUC.

Certainement.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

La voilà.

LE DUC, *l'ouvrant.*

La même écriture, le billet était d'elle. (*Haut.*)  
Vous voudrez bien, mademoiselle, m'accorder la faveur d'aller vous donner aujourd'hui même des nouvelles des tentatives que j'aurai faites.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Demandez à madame la marquise, monsieur le duc, c'est d'elle que dépend la permission.

LE DUC.

Comment cela ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Madame la marquise a la bonté de me loger au château pendant tout le temps que je resterai à Chantilly.

LE DUC.

Ah! ah!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Elle se prive de son appartement pour moi.

LE DUC.

Vraiment? alors cette amie que vous attendiez, marquise...

LA MARQUISE.

C'était mademoiselle, monsieur le duc : vous comprenez, il n'était ni convenable, ni même prudent, que mademoiselle de Belle-Isle, seule et isolée comme elle l'est, demeurât dans un hôtel.

LE DUC.

Non, sans doute; et vous avez raison, marquise, et c'est très-bien fait à vous, mais cela ne changera rien, j'espère, à nos arrangemens, et vous ne me refuserez pas, marquise, la permission de rendre compte à mademoiselle de mes démarches.

LA MARQUISE.

Comment donc! elle est chez elle, et peut vous recevoir à sa volonté.

LE DUC.

Alors c'est de vous que j'implore cette grâce.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Venez quand vous voudrez, monsieur le duc, vous serez toujours attendu comme un ami et reçu comme un sauveur.

LE DUC.

Peut-être ne verrai-je M. de Bourbon qu'un peu tard.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

J'ai depuis trois ans veillé si souvent dans la crainte et dans les larmes, qu'il me sera doux de veiller aujourd'hui dans l'espérance et dans la joie.

LE DUC.

Ainsi donc, à ce soir, mademoiselle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

À ce soir, monsieur le duc.

LE DUC.

Les choses que j'aurai à vous répéter sont peut-être de celles que l'on ne peut dire devant témoins.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je tâcherai que nous soyons seuls, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous êtes charmante.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle rentre chez elle.

SCENE XI.

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC, *allant s'appuyer sur le dossier de la chaise de la Marquise.*

Ah! ah! voilà comme vous tenez votre parole, marquise?

LA MARQUISE.

Et en quoi donc y ai-je manqué, duc ?

LE DUC.

Vous promettez de me servir dans mes projets, et vous contremenez ma première combinaison.

LA MARQUISE.

Une combinaison fondée sur la vénalité d'un maître d'auberge, si donc! c'était trop facile, et devenait indigne de vous... Ici, à la bonne heure; il n'y aura ni surprise ni trahison! il faudra obtenir; car il n'y aura pas moyen de prendre. Au reste, je ne doute pas que vous obteniez.

LE DUC.

Mais ni moi non plus, marquise, s'il faut vous le dire; et je vous remercie de m'avoir donné cette occasion d'avoir recours à mes anciennes ressources; je m'étais rouillé chez mes bons Allemands.

LA MARQUISE.

Vous ne perdez donc pas l'espoir de réussir, quoique je sois passée à l'ennemi?

LE DUC.

Non, si toutefois vous voulez combattre comme je le fais moi-même, loyalement.

LA MARQUISE.

Et qu'exigez-vous de ma loyauté?

LE DUC.

Le secret le plus profond d'abord.

LA MARQUISE.

C'est déjà promis.

LE DUC.

À dix heures vous quitterez M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Je m'y engage.

LE DUC.

Enfin, de dix heures à minuit, M<sup>lle</sup> de Belle-Isle demeurera seule.

LA MARQUISE.

Précisément, je pars pour Paris ce soir; je précède le duc au lieu de l'accompagner.

LE DUC.

Eh bien! c'est tout ce que je demande, moi.

LA MARQUISE.

À mon tour.

LE DUC.

C'est trop juste.

LA MARQUISE.

Vous ne mettrez aucun valet du château dans la confiance de vos projets.

LE DUC.

Aucun.

LA MARQUISE.

Vous n'emploierez ni philtre ni breuvage, comme vous l'avez fait plus d'une fois, duc.

LE DUC.

Je renonce à ce moyen.

LA MARQUISE.

Enfin, vous me remettrez la clef de cette porte secrète.

LE DUC.

Je ne demanderais pas mieux, marquise ; mais, dans mon empressement à suivre M<sup>lle</sup> de Belle-Isle, je l'ai oubliée à Paris.

LA MARQUISE.

Ah !

LE DUC.

C'est comme je vous le dis.

LA MARQUISE.

Votre parole d'honneur ?

LE DUC.

Foi de Richelieu.

LA MARQUISE.

Vous êtes adorable d'impertinence, mon cher duc.

LE DUC.

Madame la marquise me gête.

LA MARQUISE.

Vous permettez que je dise un mot à Mariette ?

LE DUC.

Vous permettez que je donne un ordre à Germain ?

LA MARQUISE, à la porte de droite.

Mariette !

LE DUC, à la porte de gauche.

Germain !

LA MARQUISE, à Mariette.

Faites préparer ma voiture de voyage... celle qui n'a point d'armoires... et qu'elle attende toute attelée à la petite porte du parc.

MARIETTE.

Bien, madame la marquise.

Elle rentre.

LE DUC, à Germain.

Crève mes deux meilleurs chevaux, et que j'aie avant dix heures du soir une petite clef que tu trouveras à Paris, sur la cheminée de ma chambre à coucher, dans une coupe d'améthyste.

GERMAIN.

Cela sera fait, monsieur le duc.

Il rentre.

LA MARQUISE.

Vous persistez dans votre projet ?

LE DUC.

On a gagné des batailles plus désespérées.

LA MARQUISE.

Et contre de meilleurs généraux, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Je ne dis point cela ; car j'ai affaire, cette fois, à la jeunesse réunie à... l'expérience.

LA MARQUISE.

A ce soir donc, mon cher duc.

LE DUC, lui baisant la main.

A ce soir, ma chère marquise.

## SCENE XII.

LA MARQUISE, seule.

Oui, monsieur le duc... mais vous perdrez celle-ci, je vous en répons... Ah ! vous êtes parti si vite de Paris, que vous avez oublié la clef qu'aux autres voyages vous aviez si grand soin de prendre!... fat!... Eh bien ! faute de cette clef, vous passerez la nuit dans la rue, monsieur le duc : nous sommes au mois de juin, le temps est beau, et cela ne peut pas faire de mal à votre chère santé, qui nous est si précieuse à toutes.

## SCENE XIII.

LA MARQUISE, M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

LA MARQUISE.

Ah ! venez, ma toute belle !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Auriez-vous quelque chose de nouveau à me dire, madame ?

LA MARQUISE.

Peut-être... Tout-à-l'heure, en causant avec le duc, je pensais à vous, à la longueur des démarches qu'il vous faudrait faire.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh ! j'aurai du courage pour tout, même pour l'attente.

LA MARQUISE.

Pauvre chère ! quelle résignation !... Et il y a bien long-temps que vous n'avez vu votre père ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il y a trois ans, madame... pas depuis son entrée en prison.

LA MARQUISE.

Trois ans !... et vous n'avez pas sollicité un laissez-passer pour la Bastille ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh ! madame, j'ai prié, supplié... et jamais on n'a voulu m'accorder cette grâce... Comprenez-vous ?... refuser à une fille la faveur d'embrasser son père !... Sans doute que ceux à qui je me suis adressée n'avaient point d'enfants !

LA MARQUISE.

Et vous seriez heureuse de revoir M. de Belle-Isle ?



M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous le demandez ?

LA MARQUISE.

Bien heureuse ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah!...

LA MARQUISE.

La personne qui vous procurerait ce bonheur pourrait compter sur votre discrétion ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que me dites-vous là, et quelle espérance me donnez-vous, madame?... Moi... moi... je pourrais revoir mon père!... entrer tout-à-coup dans sa prison... au moment où il me croirait loin de lui, je pourrais me jeter dans ses bras, en criant : Mon père, c'est moi!... mon père, me voilà!... Oh! madame, pardon... Tenez, tenez, je vous le demande à genoux... que faut-il faire pour obtenir une pareille grâce ?

LA MARQUISE, *la relevant.*

Écoutez.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah! oui, oui, j'écoute.

LA MARQUISE.

Faites attention que nous jouons ici avec des positions et des existences.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, madame : je sais que tout est grave et sérieux ; ne craignez donc rien.

LA MARQUISE.

Le gouverneur de la Bastille est de mes amis, je puis vous donner une lettre pour lui.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Une lettre pour lui, madame! et avec cette lettre...

LA MARQUISE.

Vous verrez votre père. Il vous faut deux heures et demie à peine pour aller à Paris : vous partirez à dix heures, vous arriverez à minuit et quelque chose ; vous resterez jusqu'à trois heures avec le comte de Belle-Isle, et vous serez revenue ici avant que personne ne soit levé encore.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Comment! ce serait pour aujourd'hui, madame! ce serait pour ce soir! je verrais cette nuit mon père, que je n'ai pas vu depuis trois ans! Oh! mais ayez pitié de moi, car c'est à me rendre folle de bonheur!

LA MARQUISE.

Tout cela cependant à une condition que vous comprenez.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Dites, dites.

LA MARQUISE.

Songez à ce que je fais! je prends sur moi d'ouvrir devant vous une prison d'état qui ne s'ouvre qu'à la voix du premier ministre ou devant la signature du roi!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, je comprends et je vous en remercie!

LA MARQUISE.

Ce que je fais pour vous, songez-y, je ne l'ai

jamais fait pour personne. M. de Bourbon l'ignore. Jaloux de son autorité comme il l'est, il ne me pardonnerait pas de m'y être soustraite ; M. de Belle-Isle est au secret le plus absolu ; sa liberté, sa vie dépendent de votre fidélité à garder votre serment ; une indiscretion, et M. de Belle-Isle est perdu!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Grand Dieu!

LA MARQUISE.

Oui; rappelez-vous Fouquet : il pourrait arriver du fils comme du père! Jurez moi donc que, tant que M. de Bourbon sera ministre, vous ne direz à personne que vous avez vu votre père. Pour tout le monde, vous aurez passé la nuit au château; songez-y bien avant de vous engager.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Madame, par ce qu'il y a de plus sacré au monde, sur la vie de mon père, je vous jure que, tant que M. le Duc sera ministre, personne ne saura que j'ai revu mon père, et que, pour le revoir, j'ai quitté le château cette nuit.

LA MARQUISE.

Eh bien! voilà qui est dit. Vous n'avez pas de temps à perdre : vous prendrez une de mes voitures, des chevaux de poste, et vous serez de retour ici à six heures du matin par la petite porte du parc.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! madame, qu'ai-je donc fait pour tant de bontés?

LA MARQUISE.

Rien; je vous aime, voilà tout. De la discrétion.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! soyez tranquille!

LA MARQUISE.

Tenez-vous prête dans un instant.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Tout de suite.

LA MARQUISE.

Il me faut le temps de tout préparer.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pardon!

*La Marquise sort.*

## SCENE XIV.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE; puis LE CHEVALIER D'AUBIGNY.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! revoir mon père, mon Dieu quel bonheur! Oh! mais c'est un ange pour moi que la marquise!

LE LAQUAIS.

M. le chevalier d'Aubigny.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

D'Aubigny! et pour la première fois de ma vie,

avoir un secret qui ne soit pas à nous deux ! Faites entrer. (*Le chevalier entre, elle va à lui, lui tend la main.*) Bonjour, Raoul.

D'AUBIGNY.

Qu'avez-vous, Gabrielle ? vous paraissez bien joyeuse !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ce que j'ai... j'ai le cœur plein d'espoir, Raoul ; car, depuis que je suis arrivée, tout semble me réussir et marcher au-devant de moi. Ah ! nous sauverons mon père, nous sauverons mes frères, et nous serons doublement heureux ; heureux de notre amour, heureux de leur bonheur. Remerciez Dieu par votre joie, au lieu de l'irriter par vos doutes. Quant à moi, je ne puis vous en dire davantage, mais je prie, je crois et j'espère.

D'AUBIGNY.

Oh ! mon Dieu ! comment se fait-il que, lorsque vous êtes si confiante et si heureuse, je sois si froid et si triste, moi ? Vous voyez tout à travers l'espérance ; moi, je vois tout à travers la crainte ! Je ne sais pourquoi, mais je suis faible comme un enfant. Vous parlez de toutes ces choses qui viennent au-devant de vous et qui vous rassurent ; elles m'effraient, moi. Vous les croyez mues par une puissance supérieure et bienfaisante, je tremble qu'elles ne tiennent à un pouvoir humain et fatal ! C'est peut-être une folie, Gabrielle ; mais c'est une folie qui fait bien mal et qui mérite qu'on la plaigne à l'égal d'un malheur réel.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah ! vous êtes ingrat envers la Providence, Raoul, dans ce moment-ci surtout.

D'AUBIGNY.

Eh ! qu'a-t-elle donc fait pour vous ? dites-moi cela, Gabrielle ; voyons, je ne demande pas mieux que d'être rassuré : sur qui comptez-vous pour des jours meilleurs ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Sur M<sup>me</sup> de Prie, d'abord ! qui a été si bonne et si charmante pour moi, qu'elle me traite en amie et presque en sœur... Vous le voyez, elle n'a pas même voulu permettre que je continue d'habiter un hôtel : quelles précautions plus grandes aurait prises une mère pour sa fille ?

D'AUBIGNY.

Eh bien ! que voulez-vous ? les impressions, comme je vous le disais, dépendent sans doute du moment où on les reçoit ; il n'y a pas jusqu'à la bonté de M<sup>me</sup> de Prie qui ne m'inquiète. Vous ne lui avez point parlé de notre mariage, Gabrielle ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

N'est-ce point un secret ?

D'AUBIGNY.

Eh bien ! gardez-le surtout ici... J'ai tout lieu de croire que, si la marquise l'apprenait, cela pourrait changer peut-être ses dispositions à votre égard ; mais, dites-moi, n'avez-vous vu que la marquise, aujourd'hui ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh ! si fait, Raoul. J'ai vu une autre personne, sur laquelle je compte encore plus que sur la mar-

quise ; car elle n'a pas les mêmes craintes de se compromettre.

D'AUBIGNY.

Puis-je vous demander son nom ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Sans doute ; car son nom n'est point un secret !

D'AUBIGNY.

Enfin ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

C'est M. le duc de Richelieu.

D'AUBIGNY.

Le duc de Richelieu !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Qu'avez-vous ?

D'AUBIGNY.

Le duc de Richelieu ! Vous l'avez donc vu aujourd'hui ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il n'a presque pas quitté le château.

D'AUBIGNY.

Qu'y faisait-il ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il a travaillé une partie de la journée avec M. le Duc.

D'AUBIGNY.

Et vous devez le revoir encore ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il m'avait dit qu'il me rendrait compte peut-être d'une démarche qu'il devait tenter.

D'AUBIGNY.

Gabrielle !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mon Dieu ! vous m'effrayez.

D'AUBIGNY.

Connaissez-vous cet homme, auquel vous vous êtes adressée ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je le connais comme tout le monde le connaît ; qui ne connaît pas M. de Richelieu ?

D'AUBIGNY.

Et le connaissant, vous pouvez espérer que la protection qu'il vous accorde est désintéressée ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul ! peut-être ai-je tort ; mais, je l'avouerai, je ne sais pas voir ainsi le mal à travers le bien. M. de Richelieu ne s'est offert jusqu'à présent à moi que comme un ami ; s'il se présente sous un autre aspect, vous avez bien, je le présume, assez de confiance en moi pour croire que, si puissante que soit l'influence du duc, j'y renoncerais dès que sa protection pourra compromettre un honneur qui n'est plus à moi seule, et un nom que je vais échanger contre le vôtre.

D'AUBIGNY.

Oh ! c'est que, dans votre innocence, vous igno-

rez ce que c'est que cet homme, Gabrielle... Les ames les plus pures se sont ternies au souffle de son amour ; il n'y a pas une réputation à laquelle il ait touché sans y laisser une tache... Une fois sa résolution prise, aucun moyen ne lui coûte pour arriver au but qu'il s'est proposé ; et quelques-uns des moyens qu'il a employés eussent peut-être coûté cher à des hommes moins puissans que lui. Tenez, Gabrielle, vous voyez ce que je souffre ; eh bien ! ayez pitié de moi.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que faut-il que je fasse, Raoul?... Tout ce que vous demanderez, je suis prête, dites.

D'AUBIGNY.

Promettez-moi de ne pas recevoir M. le duc de Richelieu ce soir.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vous le promets.

D'AUBIGNY.

De ne pas le voir autre part qu'ici.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vous le promets encore.

D'AUBIGNY.

Je compte sur votre parole, Gabrielle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et vous avez raison.

D'AUBIGNY.

C'est que, si vous y manquez, vous ne savez pas ce qu'il en résulterait de malheurs pour nous deux.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Comment cela ?

D'AUBIGNY.

Je ne puis vous le dire ; mais enfin vous m'avez promis, vous me promettez encore de ne pas voir le duc de Richelieu ce soir, n'est-ce pas ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vous l'ai promis, je vous le promets encore ; êtes-vous plus tranquille maintenant ?

D'AUBIGNY.

Oui.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien ! alors, Raoul, laissez-moi.

D'AUBIGNY.

Déjà ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il est tard.

D'AUBIGNY.

Dix heures à peine.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

J'ai des lettres à écrire... je suis fatiguée... puis, pour moi, est-il convenable que vous restiez plus long-temps ?

D'AUBIGNY.

Vous deviez bien recevoir M. le duc de Richelieu, s'il était venu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M. le duc de Richelieu est un étranger : je n'aime pas M. de Richelieu, et je vous aime, vous, Raoul.

D'AUBIGNY.

Vous m'aimez, et vous m'éloignez ainsi, lorsque

sans inconvénient vous pourriez me donner une heure encore !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Une heure ! Ah ! impossible, Raoul... Écoutez, Raoul, je vous en prie.

D'AUBIGNY.

Vous me priez pour que je m'en aille ! mais, mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il ne se passe rien ; que voulez-vous qu'il se passe ? est-ce donc une chose si étrange, qu'après une nuit de voyage et une journée de fatigue, je désire prendre quelque repos ? Seriez-vous jaloux, Raoul ? mais de quoi ? Je ne vous ai jamais vu ainsi... Tenez... voilà dix heures qui sonnent.

D'AUBIGNY.

Je me retire, mademoiselle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mademoiselle ! Ah ! vous êtes cruel, savez-vous ? Vous me voyez heureuse, et, comme vous n'êtes point habituée à me voir ainsi, ma joie vous inquiète, et vous voulez me rendre à ma tristesse accoutumée... Oh ! mais c'est bien facile, allez... il ne faudra qu'un mot de vous pour cela ; il ne faudra qu'une inflexion de voix, dans laquelle percera le doute ou la douleur... Tenez, Raoul... eh bien !.. me voilà aussi triste que vous le vouliez ; êtes-vous content ?

D'AUBIGNY.

Pardon, Gabrielle, pardon ! mais je vous aime tant, que je ne puis croire à mon bonheur ; il me semble que tout nous est ennemi, que tout cherche à nous désunir... Pardon... je me retire... j'ai tort.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Au revoir, Raoul.

D'AUBIGNY.

A quelle heure pourrai-je me présenter demain ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Aussi matin que vous voudrez. A huit heures, par exemple.

D'AUBIGNY.

Adieu, adieu ! Vous ne recevrez pas le duc ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mais soyez donc tranquille !..

D'AUBIGNY.

Adieu !

Il sort.

SCENE XV.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, puis LA MARQUISE.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il est parti... qu'il m'en coûtait de le renvoyer ainsi, sans pouvoir lui dire ce qui me rend si heureuse ! (*Allant à la porte à gauche du spectateur.*) Madame la marquise, madame la marquise !

LA MARQUISE.

Me voici.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Voilà la lettre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

La voiture ?

LA MARQUISE.

Est prête.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Les chevaux ?

LA MARQUISE.

Attelés.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Par où faut-il que je passe ?

LA MARQUISE.

Suivez Mariette.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah ! madame ! madame ! comment reconnaitrai-je jamais... ?

LA MARQUISE.

Par le secret le plus absolu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pouvez-vous en douter ?

LA MARQUISE.

Si j'en doutais, je ne ferais pas pour vous ce que je fais en ce moment.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Adieu.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle sort.

## SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, seule, puis LE LAQUAIS.

LA MARQUISE.

La voilà partie enfin !... Dix heures un quart... il était temps... Je suis sûre que M. de Richelieu doit déjà être en campagne... Fortifions-nous... (*Elle sonne ; le Laquais paraît.*) Fermez les contreyents de cette fenêtre. (*A part.*) L'admirable chose que de combiner à la fois une bonne action et une vengeance !... (*Au Laquais.*) Vous ne voyez personne dans la rue ?

LE LAQUAIS.

Il me semble que j'aperçois un homme enveloppé dans un manteau !

LA MARQUISE, à part.

Un manteau au mois de juin !... Ce doit être lui... (*Au Laquais.*) Fermez.

LE LAQUAIS.

Madame la marquise a-t-elle d'autres ordres à me donner ?

LA MARQUISE.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle est très-peureuse : vous veil-

lez dans l'antichambre jusqu'au jour, et vous n'ouvrirez à personne.

LE LAQUAIS.

Madame la marquise sera obéie.

Il sort.

LA MARQUISE.

Bien !... Pour plus de sûreté, barricadons la porte... Il y a bien encore les cheminées ; mais elles sont grillées.

LE LAQUAIS, à travers la porte.

Voici M. le duc de Richelieu qui monte le grand escalier.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas plus pour lui que pour les autres. (*Écoutant.*) C'est bien !... Oui, on dort... A merveille ! le voilà qui se retire !... Nous ne tarderons pas à entendre quelque chose à cette fenêtre... Monsieur le duc, je vous ai tenu parole... Je n'ai rien dit... j'ai quitté M<sup>lle</sup> de Belle-Isle à dix heures... et M<sup>lle</sup> de Belle-Isle sera seule de dix heures à minuit... C'est à vous de courir après elle et de la rejoindre sur la grande route... Eh ! mais... est-ce que je n'entends pas dans le petit escalier... si fait ; je ne me trompe pas... c'est lui ; il avait la clef...

Elle souffle les bougies.

LE DUC.

Quand on vous refuse une porte, il faut bien passer par l'autre.

LA MARQUISE, à part.

Si j'appelle, il fera scandale... M. le duc de Bourbon saura tout, et je suis perdue alors... Il n'y a qu'un moyen pour qu'il ne fasse pas de bruit, lui... c'est de n'en pas faire, moi.

LE DUC.

Ma foi, Germain est un homme précieux !... vingt lieues en deux heures un quart !... Deux chevaux crevés... pour une clef !... Nuit close, à merveille !... Heureusement qu'à tout hasard j'ai écrit la lettre d'avance... J'ai vu en venant contre la muraille, juste au-dessous de cette fenêtre, un individu enveloppé dans son manteau : ce doit être mon homme. (*La pendule sonne.*) Dix heures et demie ; il est à son poste, et moi au mien... Remplissons les conditions arrêtées. (*Il va à la fenêtre et l'ouvre sans bruit.*) Dites donc, monsieur ! monsieur !... l'homme au manteau !... dites donc... par ici, s'il vous plaît... là, bien... Si vous connaissez, par hasard, le chevalier d'Aubigny, ayez la bonté de lui faire remettre ce billet de la part de M. le duc de Richelieu... Là !... (*Elle jette le billet par la fenêtre et referme les volets.*) J'ai rencontré la voiture de la marquise... M<sup>lle</sup> de Belle-Isle est maintenant seule ici ! .. Allons !...

## ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

## SCENE PREMIERE.

D'AUBIGNY, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Mais, monsieur le chevalier, il n'est que sept heures du matin, et personne n'est levé encore.

D'AUBIGNY.

N'importe, j'entre toujours; il faut que je parle à M<sup>lle</sup> de Belle-Isle aussitôt qu'elle sera réveillée. (*Le Laquais sort.*) Y serait-il encore? je suis resté jusqu'au jour à l'attendre et je ne l'ai pas vu sortir. J'en suis à me demander si je ne fais pas un rêve terrible!... Mais non, tous est bien réel... Voilà la chambre où je l'ai quittée hier, la fenêtre par laquelle il a jeté le billet, la rue où je suis resté... Oh! mon Dieu, mon Dieu! je n'y puis croire encore... Gabrielle me tromper! et d'une manière aussi infâme!... oh! impossible!

## SCENE II.

D'AUBIGNY, M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

C'est vous, Raoul! j'ai entendu votre voix et je suis venue.

D'AUBIGNY.

Déjà levée!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

N'aviez-vous pas dit que vous seriez ici de bonne heure?

D'AUBIGNY.

Oui, j'en conviens; mais comment, ayant si grande hâte de m'éloigner hier soir, êtes-vous si pressée de me revoir ce matin?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous y pensez encore, Raoul?

D'AUBIGNY.

Oui; que voulez-vous? on n'est point maître de ses pensées: ce souvenir m'est revenu dans la nuit et m'a étrangement tourmenté.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Tourmenté! et de quoi?

D'AUBIGNY.

Mais de cette fatigue si grande qu'elle vous faisait désirer que je me retirasse...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous me répondez ce matin d'une étrange manière... on dirait que vous êtes inquiet, préoccupé. De quoi? qu'avez-vous? voyons!

D'AUBIGNY.

Moi, rien! Je ne vous ferai pas le même reproche: vous avez un air de bonheur et de joie... Avez-vous encore de nouveaux motifs d'espoir?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, j'ai fait un beau rêve: j'ai rêvé qu'un bon génie m'emportait sur ses ailes et m'ouvrait les portes de la Bastille; je revois mon père, il me pressait sur son cœur, il me couvrait de baisers; il me parlait de vous, Raoul, de notre mariage retardé si long-temps, et il se consolait de sa captivité en pensant que j'allais avoir en vous un ami et un soutien. Oh! c'est un rêve merveilleux, comme vous voyez, et qui, toute éveillée que je suis, me laisse un souvenir plein d'espérance.

D'AUBIGNY.

Eh bien! moi aussi, Gabrielle, j'ai fait un rêve.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous, Raoul?

D'AUBIGNY.

Oui, moi... mais moins heureux que le vôtre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et c'est ce rêve qui vous rend triste?

D'AUBIGNY.

Oui; car j'ai rêvé qu'hier en me quittant; et malgré la promesse que vous m'aviez faite, vous aviez reçu M. le duc de Richelieu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que voulez-vous dire?

D'AUBIGNY.

Rien; vous m'avez raconté votre rêve, je vous raconte le mien, voilà tout.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et après?

D'AUBIGNY.

Moi, dans mon rêve toujours, j'étais dans la rue, en face de cette fenêtre, lorsque cette fenêtre s'ouvrit; un homme alors parut sur le balcon et me jeta un billet, et, chose étrange, qui fait que mon rêve m'a laissé une impression de réalité plus grande encore que le vôtre peut-être, c'est que ce billet... ce billet, Gabrielle, je l'ai retrouvé en me réveillant... et le voilà...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Le voilà!

D'AUBIGNY.

Oui, lisez.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, lisant.

« Il est onze heures du soir, je suis dans l'appartement de M<sup>lle</sup> de Belle-Isle; je vous dirai de

» main à quelle heure j'en suis sorti. DUC DE  
» RICHELIEU. »

Qu'est-ce que cela veut dire ?  
D'AUBIGNY.

Cela veut dire, mademoiselle, que M. le duc de Richelieu a proposé hier matin, en vous voyant passer, un pari infâme, et qu'il l'a gagné.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je ne vous comprends pas.  
D'AUBIGNY.

Eh bien ! je vais me faire comprendre : M. de Richelieu, que vous aviez promis de ne pas recevoir, M. de Richelieu, vous l'avez reçu ; il est venu hier après que j'ai été parti. M. de Richelieu était avec vous dans cette chambre ; M. de Richelieu a ouvert cette fenêtre, et par cette fenêtre il a jeté ce billet. Comprenez-vous, maintenant ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que me dites-vous là ?

D'AUBIGNY.

Ce que vous savez aussi bien que moi sans doute ! Seulement, ce que vous ignorez, c'est que j'étais prévenu de tout ; c'est que j'étais là, devant cette fenêtre, moi ; c'est que j'y suis resté jusqu'au jour, attendant qu'il sortit ; car votre honneur m'est encore assez cher pour que je ne permette pas qu'un pareil secret reste à la fois connu de deux hommes... Ah ! voilà donc pourquoi vous étiez si troublée hier ! voilà pourquoi vous étiez pressée que je partisse ! voilà pourquoi vous aviez besoin d'être seule ! Seule ! Ah ! voyez-vous, j'ai rôdé toute la nuit autour du château, car si j'avais pu trouver une porte ouverte, si j'avais pu arriver jusqu'ici ! savez-vous, Gabrielle, que je vous aurais tués tous les deux ? oui, tous les deux !... lui, comme vous, vous, comme lui, quand je vous eusse vue à mes pieds, à genoux et les mains jointes !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mais il faut que vous soyez insensé pour me dire de pareilles choses. Moi, j'ai reçu M. le duc de Richelieu après votre départ ! M. de Richelieu a passé la nuit ici ! Ah çà ! mais, êtes-vous le chevalier d'Aubigny ? suis-je M<sup>lle</sup> de Belle-Isle ? est-ce vous qui me parlez ainsi, à moi, à moi, votre fiancée ? à moi, qui dans trois jours dois porter votre nom ? Mais c'est affreux cela, Raoul !

D'AUBIGNY.

Aussi j'ai eu peine à le croire ! allez, il m'a fallu le témoignage de mes yeux !... et encore, oui, Gabrielle, oui, j'avais une telle confiance en vous, que, si mes yeux n'avaient fait que voir, j'aurais dit que mes yeux se trompaient, et j'aurais douté, je crois... mais ce billet, Gabrielle, comment me l'expliquerez-vous ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que voulez-vous que je vous réponde ? je ne me l'explique pas à moi-même ! quelqu'un ne peut-il pas être entré ici à mon insu ?

D'AUBIGNY.

Sans que vous l'entendiez ? un homme est entré ici, par où ? qui lui a ouvert ? les portes sont

bien gardées ; tout-à-l'heure on ne voulait pas me laisser passer, moi ! Oh ! Gabrielle, Gabrielle ! voilà ce qui est arrivé, voyez-vous, et je vais vous le dire, moi ! La fille vous a fait oublier l'amante, Gabrielle ! vous avez vu devant vous deux hommes dont l'un pouvait rendre la liberté à votre père, et dont l'autre ne pouvait que mourir sur un mot de vous ; celui qui pouvait le plus a mis sa protection à ce prix !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Monsieur...

D'AUBIGNY.

Je ne dis pas que vous soyez coupable, Gabrielle, je dis que vous n'avez pas osé refuser au duc le rendez-vous qu'il vous a demandé ; je dis que vous l'aurez reçu ici, n'est-ce pas, et que, dans un moment où vous l'aurez quitté, il aura écrit ce billet, et l'aura jeté par la fenêtre... voilà ce que je dis, Gabrielle... Eh bien ! avouez-moi cela, et je vous pardonne !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Merci, Raoul ; car je vois que vous m'aimez tant, que vous cherchez à vous tromper vous-même ; mais je n'accepte pas le moyen que vous m'offrez ! Après la promesse que je vous avais faite, si j'avais reçu M. le duc de Richelieu, je serais impardonnable ; mais il ne m'a pas demandé de rendez-vous ; mais je ne lui en ai pas donné ; mais je ne l'ai pas vu ; et j'ai un moyen bien simple de vous prouver tout cela.

D'AUBIGNY.

Lequel ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ce billet est du duc, dites-vous ?

D'AUBIGNY.

Il me l'a jeté lui-même par la fenêtre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vais faire prier M. le duc de Richelieu de passer ici. Vous vous cacherez là. Je le recevrai dans cette chambre. Vous entendrez notre conversation sans en perdre une syllabe ; et si M. de Richelieu m'a vue depuis hier, huit heures du soir, je vous permets de croire tout ce que vous voudrez, Raoul.

D'AUBIGNY.

Oh ! je n'aurais pas osé vous demander cela, Gabrielle ; mais vous me l'offrez... j'accepte... Il y a dans tout ceci quelque mystère d'infamie que je ne puis comprendre !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien ! ce mystère s'éclaircira. Soyez tranquille... seulement, Raoul : pas un mouvement, pas un mot qui puisse faire soupçonner que vous êtes là !

D'AUBIGNY.

Sur l'honneur.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Fou que vous êtes !...

D'AUBIGNY.

Oh ! vous n'aurez pas de peine à me convaincre, allez ! Non, il n'est pas possible avec ce charme dans la voix, avec cette pureté dans les

yeux, non, il n'est pas possible que vous me trompiez, et je vous crois déjà.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

N'importe : vous me croirez mieux encore quand j'aurai envoyé chercher le duc, n'est-ce pas ?

LE LAQUAIS.

M. le duc de Richelieu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

C'est le ciel qui l'envoie. Dans un instant. ( *A Raoul.* ) Entrez dans cette chambre, Raoul, et rappelez-vous votre promesse !

D'AUBIGNY.

Votre main, Gabrielle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous mériteriez...

D'AUBIGNY.

Votre main.

Elle la lui donne, il l'embrasse, et entre dans le cabinet.

### SCENE III.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, LE DUC.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous arrivez à merveille, monsieur ; entrez, je vous prie.

LE DUC.

Salut à ma toute charmante, chez laquelle je me présentais ce matin presque sans espérance de la trouver visible, et qui veut bien cependant me recevoir à cette heure.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

J'allais vous envoyer chercher, monsieur.

LE DUC, *voulant baiser la main de M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.*

Ah ! mais voilà qui me comble !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc !...

LE DUC.

Eh bien !...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pardon... mais j'ai une explication grave et sérieuse à vous demander, une explication qui touche mon honneur !

LE DUC.

Votre honneur ! et qui oserait y porter atteinte, mademoiselle ? Parlez ! je suis là si on l'attaque... Parlez donc... je vous écoute.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Il s'agit d'un pari que vous auriez fait, monsieur le duc.

LE DUC.

Eh ! mon Dieu, oui, mademoiselle ; il faut bien que je l'avoue ; oui ; mais je vous aimais, mademoiselle, avant de faire ce pari. Du moment où je vous avais aperçue, j'avais senti que mon cœur n'était plus à moi ; je vous avais suivie de Paris à Versailles, et de Versailles à Chantilly !.. J'étais venu ici pour vous... pour vous seule, je vous le jure... On m'a proposé un pari... deux autres fous

comme moi... vous n'en étiez pas l'objet, votre nom n'avait pas été prononcé dans ce pari ; il devait porter sur la première personne qui passerait !... Vous avez passé... mon honneur était engagé ; le hasard a fait que mon amour s'est trouvé de moitié avec mon honneur... Voilà la vérité, mademoiselle, la vérité toute entière. Si j'ai commis une faute, elle est involontaire, et j'espère que vous me la pardonneriez !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, certes, monsieur le duc, je vous pardonnerai cette faute, quoiqu'il soit étrangement cruel, convenez-en, lorsqu'on a perdu dignités, rang, fortune, lorsqu'il ne reste plus de tout cela qu'une réputation sans tache, convenez, dis-je, qu'il est cruel de voir cette réputation, qui devrait être respectée à l'égal d'une chose sainte, passer comme un jouet aux mains de courtisans désœuvrés, qui, ne pouvant la briser, tentent au moins de la ternir. Eh bien ! monsieur le duc... oui... en faveur de tout ce que vous avez fait pour moi, quoique maintenant je connaisse la véritable source de cette bienveillance et de cette bonté que je croyais désintéressée et pure, oui, je vous pardonnerai ce pari ; mais à une condition cependant ! vous m'expliquerez comment ce billet a été jeté hier soir par cette fenêtre, entre dix et onze heures du soir... Voyez, monsieur, lisez...

LE DUC.

C'est inutile... Je connais ce billet.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Comment ! vous le connaissez ?

LE DUC.

N'est-il pas de mon écriture ? D'ailleurs, je voudrais nier, que la signature est là.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous avez écrit ce billet ?

LE DUC.

Je l'avoue.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et vous l'avez jeté par cette fenêtre ?

LE DUC.

Par cette fenêtre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et à qui ?

LE DUC.

Le sais-je, moi ? à celui qui l'attendait, sans doute.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous étiez ici, dans cette chambre ?

LE DUC.

Certainement !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mais vous y étiez sans moi ?

LE DUC.

Comment ! sans vous ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous y étiez avec moi ?

LE DUC.

Mais, sans doute.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Avec moi !

LE DUC.

Avec vous.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous mentez, monsieur le duc.

LE DUC.

Je mens! moi?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, vous; et impudemment encore!...

LE DUC.

Pardon, mademoiselle; mais, lorsqu'une femme parle ainsi à un homme, il ne peut répondre qu'en se retirant.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, *l'arrêtant.*

Oh! non! non! vous ne sortirez pas ainsi!... parce que vous vous appelez Richelieu, parce que vous êtes deux fois duc et deux fois pair, il ne vous sera pas permis, monsieur, pour gagner un misérable pari où vous croyez votre honneur engagé, il ne vous sera pas permis de calomnier une femme, et, quand cette femme a tout perdu, excepté l'amour d'un homme qu'elle aime, de lui faire, par cette calomnie, perdre l'amour de cet homme! Oh! j'en appellerai à votre nom, à votre dignité, à votre honneur, qui fait fausse route, et qui peut se perdre, monsieur le duc; et vous direz la vérité... oui, la vérité, oui, et cela, ici, devant moi! devant moi, que vous avez offensée... et cette vérité... vous hésitez d'autant moins à la dire, que je ne suis qu'une femme, et qu'on ne pourra pas supposer que c'est la crainte qui vous fait revenir sur ce que vous avez avancé!

LE DUC.

Eh! mon Dieu! oui. J'ai eu tort; j'aurais dû avoir l'air de perdre. Voyons! voulez-vous que j'écrive au chevalier? Je lui dirai que j'ai trouvé cette porte fermée, par exemple, et que, par conséquent, cette lettre que j'ai jetée d'ici par la fenêtre ne signifie rien! Voulez-vous enfin que je lui avoue que j'ai perdu?... Tout ce que vous voudrez, je suis prêt à le faire! A Dieu ne plaise que manque, par ma folle vanité, un mariage auquel tient, dites-vous, votre bonheur! je sacrifierai le mien! c'est bien le moins que je vous doive!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Monsieur le duc, il y a quelque chose d'inférieur dans ce que vous me dites!... C'est vrai! Mais je ne pensais pas que la perversité pût aller si loin! Non! monsieur, non! non! ce n'est pas une lettre que je demande! non! c'est un aveu que j'exige! un aveu ici, un aveu à l'instant même... un aveu que tout ce que vous avez dit jusqu'ici est faux! que vous l'avez dit au mépris de la vérité, à l'oubli de votre nom! à la honte de votre honneur!... Je veux que vous disiez que vous m'avez calomniée, monsieur! oui, lâchement calomniée... je ne mesure pas les mots, je les dis comme mon indignation me les inspire... Oui, vous avouerez tout cela... Et je ne répons pas que je ne vous mépriserai plus! Mais je vous promets que je vous pardonnerai!

LE DUC, *à demi-voix.*

Je comprends: que ne me disiez-vous par un

signe que quelqu'un nous écoutait, que quelqu'un était caché?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, *à haute voix.*

Personne n'est caché, monsieur! personne ne nous écoute... il n'y a ici que moi... répondez donc à moi!

LE DUC.

Eh bien! s'il n'y a ici que vous... si je ne dois répondre qu'à vous, je vous dirai alors que je croyais connaître les femmes, et que j'étais un grand sot; que chaque jour elles m'apprennent quelque chose de nouveau, à moi, qui, chaque jour, crois n'avoir plus rien à apprendre, et qu'à vous, particulièrement, était réservé l'honneur de me donner la leçon la plus complète que j'aie jamais reçue!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Assez, monsieur le duc; sortez.

LE DUC.

J'obéis, mademoiselle; mais je n'ai pas perdu tout espoir; je me présenterai ce soir, à la même heure qu'hier, et peut-être serai-je mieux reçu que ce matin.

Il salue et sort.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! oh! mon Dieu! mon Dieu!

## SCENE IV.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, D'AUBIGNY.D'AUBIGNY, *ouvrant la porte du cabinet.*

Eh bien!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh!

D'AUBIGNY.

J'ai fait ce que vous m'aviez dit de faire. Je me suis caché, j'ai écouté; j'ai entendu, et malgré tout cela, j'ai tenu parole en ne paraissant pas... Êtes-vous contente?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, *l'arrêtant.*

Raoul!

Il traverse la scène pour sortir.

D'AUBIGNY.

Oh! laissez-moi!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul!... écoutez!... Oui, vous aviez raison de craindre hier; oui, vos pressentimens étaient fondés; oui, il y a une fatalité contre nous... contre nous... car elle vous atteint aussi bien que moi, Raoul. Mais vous ne me quitterez pas de cette manière. Il y a dans tout ceci quelque chose d'infâme, une machination dont je suis victime... et qui vient je ne sais d'où... une haine invisible enfin, qui m'enveloppe et qui m'étouffe... Raoul, il est impossible que ma voix soit devenue tout-à-coup sans puissance sur vous!... Raoul, il est impossible que vous soyez convaincu que j'aie oublié en une heure les principes de toute une vie; Raoul, il est impossible



que d'hier à aujourd'hui, je sois devenue une infâme... Oh! mais... si l'on venait me dire, à moi, que vous avez commis une lâcheté ou un crime... fui dans un combat ou assassiné quelqu'un, quelle que fût la personne qui me dit cette chose!... non, je vous le jure, Raoul, je ne la croirais pas!...

D'AUBIGNY.

Mais enfin, le duc... le duc est entré d'abord ici, madame!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je ne le nie point.

D'AUBIGNY.

De ce boudoir il est passé dans cette chambre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Cela se peut!

D'AUBIGNY.

Ah! vous l'avouez donc, enfin!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, je l'avoue... mais vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

D'AUBIGNY.

Alors, vous n'étiez donc pas dans cette chambre, vous avez donc passé la nuit dans un autre appartement?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul! j'ai fait un serment terrible; Raoul, je ne puis rien vous dire, j'ai juré!

D'AUBIGNY.

Mais n'y a-t-il pas quelqu'un, enfin, qui, par pitié pour vous et pour moi, puisse vous relever de votre serment?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, vous avez raison, et c'est une inspiration du ciel; oui, lorsqu'elle verra de quelle infamie je suis accusée, elle permettra que je vous dise tout, et vous verrez alors, vous verrez. (*Elle sonne. Mariette paraît.*) M<sup>me</sup> la marquise de Prie, M<sup>me</sup> la marquise, où est-elle? dites-lui que j'ai besoin de la voir à l'instant même, que je la supplie de venir... Allez.

MARIETTE.

Madame la marquise est partie pour Paris ce matin avec M. le duc de Bourbon, et ne sera de retour ici que ce soir.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! mais c'est une fatalité atroce... Raoul, attendez à ce soir... ce soir vous saurez tout. (*Il fait un mouvement pour sortir; elle l'arrête.*) Raoul... vous ne vous en allez pas... Raoul, je vous jure...

D'AUBIGNY.

Oui, vous avez raison, c'est une fatalité. Hier, à midi, vous quittez l'hôtel pour habiter le château; hier soir je viens, et, pour la première fois, ma présence vous gêne, et vous désirez que je vous quitte; je vous fais jurer que vous ne verrez pas le duc, derrière moi il entre; il y a une heure, vous niez qu'il soit venu, et maintenant vous avouez qu'il est possible qu'il soit resté jusqu'à trois heures du matin dans cette cham-

bre... Vous n'étiez pas, dites-vous, dans cet appartement, et vous ne pouvez pas me dire où vous étiez; un serment vous lie, vous avez juré: c'est un engagement sacré, quoique inattendu; mais une personne peut vous relever de ce serment, une seule! cette personne n'est plus à Chantilly. Vous avez raison, c'est une fatalité étrange, si étrange vraiment, que c'est à n'y pas croire, et que je n'y crois pas!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que voulez-vous que je vous dise, Raoul? Oui, oui, toutes les preuves sont contre moi: oui, il s'agirait de ma tête, que ma tête tomberait comme tombera peut-être mon honneur! Mais ma tête serait prête à tomber, que je ne manquerais pas au serment que j'ai fait. Agissez donc selon votre conviction, Raoul, je ne vous retiens plus.

Elle tombe sur un fauteuil.

D'AUBIGNY, *faisant un mouvement pour sortir, puis revenant.*

Écoutez, Gabrielle, je sais que cet homme a, pour arriver à son but, quel qu'il soit, des moyens mystérieux et inconnus. Eh bien! avouez que cet homme vous a donné quelque philtre, quelque boisson narcotique, quelque breuvage empoisonné et maudit! Avouez qu'il est entré ici pendant que vous dormiez, et que vous ne vous êtes réveillée que trop tard... avouez cela, et cela ne m'ôtera rien de mon amour, cela ne changera rien à notre avenir; je le tuerais, et voilà tout! Tenez, avouez-moi cela, Gabrielle, je l'aime mieux, car alors je comprendrai tout... Mais ne venez pas me parler d'absence impossible, de serment auquel je ne crois pas!... Vous le voyez bien, mon Dieu, je ne demande pas mieux que de vous aimer toujours, moi! je vous ouvre un moyen facile... eh bien! si vous m'avez trompé, si vous êtes coupable, employez-le! Oui, il a usé de ruse ou de force, n'est-ce pas? c'est un homme infâme, et je ne dois m'en prendre qu'à lui, et ne me venger que de lui! Oh! mais, dites-moi donc quelque chose que je puisse croire, quelque chose qui ait l'apparence d'une vérité, si vous ne voulez pas que je meure fou, en vous maudissant, en maudissant Dieu! Tenez, au nom du ciel, tenez, à genoux, Gabrielle! Voyez, voyez, c'est moi qui vous prie... j'attends... parlez, j'écoute!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je ne puis rien vous dire que ce qui est, Raoul. Je n'ai pas vu M. le duc de Richelieu depuis hier à huit heures du soir.

D'AUBIGNY.

Oh! ceci est trop fort, madame, et je sais ce qui me reste à faire.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vous supplie...

D'AUBIGNY.

Oh! laissez-moi, madame, laissez-moi!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul! Raoul! oh!

D'AUBIGNY.

Une dernière fois, voulez-vous m'avouer la vérité?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je ne puis rien vous dire.

D'AUBIGNY.

Que le ciel vous pardonne alors! Mais ce que

je sais bien, moi, c'est que je ne vous pardonnerai pas.

Il s'élançait dehors.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, tombant à genoux.

Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

## ACTE QUATRIEME.

### SCENE PREMIERE.

D'AUMONT, D'AUVRAY, CHAMILLAC, et QUELQUES AUTRES SEIGNEURS à une table de Pharaon, placée à droite du spectateur; DEUX AUTRES JEUNES SEIGNEURS jouant aux dés à une table à gauche; LA MARQUISE, RICHELIEU, se promenant.

LE DUC.

C'est à n'y rien comprendre, ma parole d'honneur! elle m'a soutenu qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire, avec un à-plomb miraculeux.

LA MARQUISE.

Mais enfin, comment êtes-vous entré dans le boudoir?

LE DUC.

Eh! par la porte secrète, donc!

LA MARQUISE.

Vous m'avez donné votre parole d'honneur que vous n'en aviez pas la clef.

LE DUC.

C'était vrai; mais je l'ai envoyé chercher.

LA MARQUISE.

A Paris?

LE DUC.

A Paris.

LA MARQUISE.

En deux heures? mais c'est fabuleux!

LE DUC.

En deux heures quatorze minutes; Germain m'a crevé mes deux meilleurs chevaux, Turenne et Romulus; j'en suis pour mille louis.

LA MARQUISE.

Vous êtes le gentilhomme le plus magnifique que je connaisse.

LE DUC.

Eh bien! marquise, voulez-vous que je vous avoue une chose?

LA MARQUISE.

Avouez.

LE DUC.

Eh bien! parole d'honneur, je ne les regrette pas!

LA MARQUISE.

Ah! duc, voilà un mot dont je me souviendrai

toute ma vie. Eh bien, maintenant, à mon tour, je vais vous dire une chose.

LE DUC.

Attendez donc, je n'ai pas fini.

LA MARQUISE.

Achevez, c'est trop juste.

LE DUC.

Vous perdiez le plus beau de l'histoire.

LA MARQUISE.

Il est difficile cependant qu'elle soit plus complète que cela.

LE DUC.

Si fait, elle est plus complète; car celui contre lequel j'ai parié...

LA MARQUISE.

Eh bien?...

LE DUC.

Eh bien!... c'est le chevalier d'Aubigny.

LA MARQUISE.

Le chevalier d'Aubigny?

LE DUC.

Attendez donc encore!...

LA MARQUISE.

Mais c'est une histoire des Mille et une Nuits que vous me racontez là?

LE DUC.

Lequel chevalier d'Aubigny devait épouser dans trois jours M<sup>lle</sup> Gabrielle de Belle-Isle.

LA MARQUISE.

Ah! vraiment?

LE DUC.

Foi de gentilhomme!

LA MARQUISE.

Quand je vous disais que ces Belle-Isle étaient mes ennemis!

LE DUC.

Maintenant, marquise, voyez combien il était indigne à vous de chercher à me faire perdre mon pari, moi qui n'avais qu'un but dans tout cela, celui de venger une amie.

LA MARQUISE.

Ainsi, elle allait épouser le chevalier?

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui: voyez un peu comme cela se rencontre! Cependant il paraît que le mariage

était assez éloigné encore : le jeune homme manquait de patrimoine, et, pour comble de malheur, n'occupait qu'un grade secondaire ; de sorte que, comme le comte de Belle-Ile, tout prisonnier qu'il était, exigeait que son gendre fût quelque chose de mieux qu'un spessade ou cornette, il est possible que les deux jeunes gens eussent encore soupiré long-temps en vain l'un pour l'autre ; mais voilà qu'un jour, c'est comme je vous le dis, marquise, sans que personne sache ni comment ni pourquoi, le jeune homme reçoit son brevet de lieutenant aux gardes de Sa Majesté. Dès lors, vous comprenez, marquise, plus d'empêchement, pas même celui de la distance : car, au moment où la fiancée débarquait à Versailles, le fiancé prenait terre à Chantilly ; aussi la chose allait marcher toute seule, et probablement qu'un de ces soirs votre aumônier allait les marier secrètement dans la chapelle du château, si je ne m'étais pas jeté à la traverse ; ce que je regrette, ma parole d'honneur ! en voyant le peu de gré que vous me savez de ce que je fais pour vous, marquise. Maintenant, à votre tour, parlez, n'aviez-vous point quelque chose à me dire ?

LA MARQUISE.

Oui ; mais je ne vous dirai rien.

LE DUC.

Et pourquoi, je vous prie ?

LA MARQUISE.

Parce que maintenant tout est bien comme cela est, et qu'il serait dommage d'y rien changer. Au reste, qu'a dit le chevalier de tout cela ?

LE DUC.

Il y a toute apparence qu'il a pris la chose au tragique.

LA MARQUISE.

Vraiment ?...

LE DUC.

Oui ; il s'est présenté trois fois chez moi dans la journée, laissant son nom chaque fois, avec l'heure à laquelle il était venu. Malheureusement j'étais à la chasse, où j'ai fourbu un troisième cheval ; mais vous comprenez qu'à mon retour, et aussitôt que j'ai eu connaissance de la peine que le chevalier avait prise, j'ai voulu lui rendre sa politesse, et, de mon côté, je suis passé chez lui... Mais il était dit que nous ne nous rencontrerions pas. On m'a répondu qu'il était dehors... je me suis inserit, et j'attends. Et vous, marquise, quelles nouvelles rapportez-vous de Paris ?

LA MARQUISE.

Aucune. Je n'ai fait qu'y toucher barre et je suis revenue. Le duc est arrivé juste à temps pour mettre le roi en carrosse, et Sa Majesté, plus aimable envers lui que d'habitude encore, lui a recommandé de ne pas se faire attendre au souper, parce qu'après le souper il l'avait désigné pour être de son jeu. C'est une faveur plus décidée que jamais.

LE DUC.

Prenez garde à notre évêque ; s'il y a une tempête, elle viendra de son côté. Quant à moi, la

dernière fois que je l'ai vu, il m'a fait si bonne mine, que j'en ai peur.

LA MARQUISE.

Bah ! vous le calomniez, duc. C'est un brave homme qui n'aspire qu'à la retraite et qui dédaigne les grandeurs... Avez-vous oublié qu'à la mort du régent il a lui-même présenté M. le Duc au roi ?

LE DUC.

Hum ! parce qu'il a pensé que s'il se présentait lui-même, la transition paraîtrait un peu brusque.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez ; et la preuve, c'est qu'à la moindre lutte, M. de Fréjus abandonne la partie et se retire.

LE DUC.

Oui ; mais deux fois il s'est assuré, par cet expédient, que son royal écolier ne pouvait supporter son absence. Il n'aime que la retraite, dites-vous ? il déteste les grandeurs, n'est-ce pas ?... Eh bien ! vous le verrez un jour premier ministre et cardinal... Pas vrai, d'Aumont ?

D'AUMONT.

Mon cher, j'ai un jeu atroce.

LE DUC.

Bah ! tu connais le proverbe, duc : malheureux au jeu, heureux en amour.

D'AUMONT.

Eh bien ! moi, je ne sais pas comment cela se fait, je perds de tous les côtés.

LA MARQUISE.

Vous prenez mal votre moment pour vous plaindre, duc. Je venais justement vous inviter à figurer avec moi dans le troisième quadrille.

D'AUMONT.

Vous me rejetez bien loin, marquise.

LA MARQUISE.

Je suis engagée pour les deux premiers. Monsieur d'Auvray, donnez donc vos cartes au duc, j'ai quelque chose à vous dire.

D'AUVRAY.

Auriez-vous cette complaisance, monsieur le duc ?

LE DUC.

Volontiers. Quand vous reviendrez, chevalier, vous retrouverez d'Aumont battu et content. Astu ponté, duc ?

D'AUMONT.

Oui.

LE DUC.

Eh bien ! donne les cartes, alors.

D'Aumont donne les cartes.

D'AUVRAY, se promenant avec la Marquise.  
Parlez, madame la marquise, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Tout-à-l'heure ; il ne faut pas que ces messieurs nous entendent.

D'AUVRAY.

Diable ! une confidence...

LA MARQUISE.

Ah ! voilà déjà votre amour-propre parti au ga-

lop. Il ne s'agit pas de ce que vous croyez ; il s'agit de toute autre chose , au contraire. Si vous voyez arriver le chevalier d'Aubigny, vous savez, ce jeune lieutenant, entré tout nouvellement dans les gardes du roi, ne le perdez pas de vue. Je crois qu'il doit y avoir quelque chose comme un duel entre lui et le duc de Richelieu.

D'AUVRAY.

Ce diable de Richelieu, c'est à n'y pas tenir, ma parole d'honneur ! il me donne plus de besogne à lui seul que toute la noblesse de France ! Et à propos de quoi, ce duel ?

LA MARQUISE.

Je ne sais ; mais quelle qu'en soit la cause, il est de votre devoir, comme lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France, de l'empêcher, chevalier. Maintenant, vous voilà prévenu. C'est à vous de vous tenir sus vos gardes, monsieur le greffier du point d'honneur. Reconduisez-moi dans la salle de bal à présent ; c'est tout ce que j'avais à vous dire.

LE DUC, ramassant l'argent de d'Aumont.

Tenez, d'Auvray, voyez les affaires que je fais pour vous.

D'AUVRAY, rentrant dans la salle de bal.

Très-bien, continuez.

LE DUC.

Quand je te le disais, d'Aumont... tu ne devrais jamais jouer contre moi, cela te porte malheur.

D'AUMONT.

Je tiens le double.

LE DUC.

Le double, soit.

## SCENE II.

LES MÊMES, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY, regardant de la porte, et apercevant Richelieu.

Enfin !...

Il entre, et vient lentement se placer en face du Duc.

LE DUC, levant les yeux.

Ah ! ah ! c'est vous, chevalier !

D'AUBIGNY.

Oui, monsieur le duc ; pourrais-je vous dire deux mots ?

LE DUC.

Aussitôt le coup joué, je suis à vous.

D'AUBIGNY.

C'est bien, j'attendrai.

LE DUC.

Tenez, voilà qui est fait. Passe-moi ton argent, d'Aumont. Bien, merci. Chamillac, prends ma place, elle est boune. (*Se levant.*) Me voilà, monsieur.

Un seigneur prend la place du Duc.

D'AUBIGNY.

Je vous ai attendu hier dans la rue jusqu'à quatre heures.

LE DUC.

Cela se peut, monsieur, j'étais sorti par la porte du parc.

D'AUBIGNY.

J'ai eu l'honneur de me présenter trois fois aujourd'hui chez vous.

LE DUC.

Je l'ai appris avec un vif regret, monsieur. J'étais à la chasse ; mais aussitôt mon retour, on a dû vous dire...

D'AUBIGNY.

Oui, que vous aviez pris la peine de passer à l'hôtel. (*Les deux hommes se saluent.*) Il est inutile, je présume, monsieur le duc, que je vous dise dans quel but je désirais vous rencontrer ?

LE DUC.

Mais je crois que je m'en doute, chevalier.

D'AUBIGNY.

Vous comprenez, monsieur, que, lorsqu'on a porté atteinte à la réputation d'une femme dont le père et les frères sont à la Bastille...

Le chevalier d'Auvray entre et s'approche doucement.

LE DUC.

On doit rendre raison à son amant. C'est trop juste, sur mon honneur, monsieur le chevalier, et je comprends parfaitement cela. Je suis à vos ordres.

D'AUBIGNY.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est inutile que la véritable cause de notre combat soit connue.

LE DUC.

La cause sera celle que vous voudrez : le renvoi de l'infante, si cela peut vous être agréable. D'ailleurs nous trouverons des témoins accommodans.

D'AUBIGNY.

Il y aurait peut-être quelque chose de mieux, monsieur le duc ; ce serait de n'en pas prendre.

LE DUC.

Fort bien. Vous vous promènerez à une heure dite dans une allée convenue ; je sortirai à cette heure, et je me dirigerai vers cette allée. Ce ne sera plus un duel, ce sera une rencontre.

D'AUBIGNY.

Et... quel est l'endroit que vous préférez ?

LE DUC.

Mais, le plus proche du château.

D'AUBIGNY.

L'allée qui conduit au bois de Sylvie, alors.

LE DUC.

Parfaitement.

D'AUBIGNY.

Votre heure ?

LE DUC.

La vôtre, monsieur.

D'AUBIGNY.

Neuf heures du matin, si vous voulez.

LE DUC.

C'est convenu. Les armes?

D'AUBIGNY.

Je n'ai pas besoin de vous en parler. Nous sommes gentilshommes tous deux, l'arme des gentilshommes est l'épée; nous sortons avec notre épée, personne ne le remarque, personne n'a rien à dire.

LE DUC.

A merveille. Demain, à neuf heures, au bois de Sylvie, sans autres armes que notre épée.

D'AUBIGNY.

C'est dit.

D'AUVRAY, leur frappant sur l'épaule avec une petite baguette noire à pomme blanche.

Halte-là, de par le roi! Vous êtes assignés à la connétablie de France, au terme de huitaine, par nous, clamant et proclamant, le chevalier d'Auvray, lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France et greffier du point d'honneur.

D'AUBIGNY.

On nous écoutait!

LE DUC.

D'Auvray!... que le diable vous emporte, chevalier! on ne peut pas avoir la plus petite explication maintenant, qu'on ne voie paraître le bout de votre baguette noire!

D'AUVRAY.

Oui, c'est moi, messieurs; et songez-y, duc, songez-y, chevalier! ceci n'est point une plaisanterie, car vous êtes prévenus, et, à compter de cette heure, vous avez la tête entre la hache et le billot. Donnez-moi donc votre parole que, d'ici au moment où nosseigneurs les maréchaux de France auront décidé s'il y a lieu à combat, il n'y aura entre vous ni duel ni rencontre.

LE DUC.

Ce n'est pas moi que cela regarde, chevalier, c'est M. d'Aubigny; qu'il vous donne sa parole, je vous donne la mienne. Autrement, je vous en prévienne, je suis obligé de le suivre partout où il lui plaira de me mener, même sur l'échafaud.

D'AUBIGNY.

Je désirais votre vie, monsieur le duc, mais je voulais vous la prendre moi-même. Un procès est inutile et des juges sont superflus. Il ne doit y avoir entre M. de Richelieu et moi d'autre juge que Dieu. Vous avez ma parole, monsieur d'Auvray.

D'AUVRAY.

Qu'il n'y aura entre vous ni duel ni rencontre?

D'AUBIGNY.

Foi de chevalier.

LE DUC.

Foi de duc et pair!

D'AUVRAY.

C'est bien, messieurs, je m'en rapporte à votre parole.

Il va s'appuyer à la chaise d'un des joueurs.

UN LAQUAIS, entrant.

Un courrier qui arrive de Paris demande parler à M. le duc d'Aumont à l'instant même, de la part de Sa Majesté.

D'AUMONT, se levant.

Messieurs, vous permettez?..

UN JOUEUR.

Comment donc, monsieur le duc!... le service du roi avant tout.

D'Aumont quitte la table et suit le valet.

LE DUC.

Chevalier, je suis désolé...

D'AUBIGNY.

Tout n'est pas perdu, monsieur le duc. Vous devez penser que cela ne finira point ainsi, et que je n'aurais pas donné ma parole si je n'eusse trouvé un autre moyen de terminer l'affaire. Avez-vous cru que je me contentais d'une explication si tôt et si facilement terminée? Alors, monsieur le duc, vous me faisiez une nouvelle injure.

LE DUC.

J'avoue, monsieur le chevalier, que j'étais étonné moi-même de la facilité avec laquelle vous vous étiez rendu.

D'AUBIGNY.

Vous devez la comprendre cependant; la cause de notre duel n'est pas une de celles qu'on porte devant un tribunal: M<sup>lle</sup> de Belle-Isle est bien assez compromise à cette heure, sans que nous la perdions publiquement par de pareils débats: non, non, monsieur le duc. Oh! soyez tranquille, cela ne se passera pas ainsi.

LE DUC.

Faites-y attention, chevalier; maintenant nous sommes engagés d'honneur.

D'AUBIGNY.

A ne point nous rencontrer ni nous battre, voilà tout. Mais celui qui veut véritablement se venger d'une insulte qu'il a reçue, celui qui n'a plus à espérer dans ce monde ni bonheur ni repos, celui qui est décidé à recevoir la mort de la main de son ennemi, ou à la lui donner de quelque manière que ce soit, celui-là, monsieur le duc, pour une ressource qui lui manque, en a mille autres prêtes. Il lui faut seulement rencontrer un adversaire assez loyal pour qu'il comprenne qu'à l'homme à qui l'on a fait tout perdre on n'a le droit de rien refuser.

LE DUC.

Cet adversaire loyal, monsieur, je me flatte que vous l'aurez trouvé en moi.

D'AUBIGNY.

Aussi est-ce dans cet espoir que j'ai donné ma parole; j'ai compté sur votre courage, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous avez bien fait; et que je perde mon nom, si vous me proposez quelque chose que je n'accepte!

D'AUBIGNY.

Eh bien! monsieur le duc, voilà des cornets, voilà des dés. En trois coups, et celui qui perdra...

LE DUC.

Celui qui perdra... après?

D'AUBIGNY.

Celui qui perdra se fera sauter la cervelle. C'est un genre de duel contre lequel la connétable ne peut rien.

LE DUC.

Ah! ah! c'est très-ingénieur, savez-vous? ce que vous avez trouvé là!

D'AUBIGNY.

Vous hésitez, monsieur le duc?

LE DUC.

Dam! écoutez donc, la proposition est étrange.

D'AUBIGNY.

Monsieur le duc, refuseriez-vous?

LE DUC.

Non; mais je me consulte.

D'AUBIGNY.

Monsieur le duc, faites-y attention, voilà la seconde fois qu'il vous arrive, au moment de vous battre...

LE DUC.

Que m'arrive-t-il, monsieur?

D'AUBIGNY.

De trouver là, derrière vous, à point nommé, un officier de la connétable.

LE DUC.

Après?

D'AUBIGNY.

De sorte que l'on pourrait dire qu'il est trop commode de n'avoir qu'à prévenir M. d'Auvray.

LE DUC.

On ne dira rien, monsieur, j'accepte.

D'AUBIGNY.

Bien, duc! j'attendais cela de vous.

LE DUC.

Seulement, je vous demanderai six heures d'intervalle. On a toujours, en pareil cas, quelques affaires à arranger, pour peu qu'on ne soit pas bâtarde.

D'AUBIGNY.

Six heures, soit!

Ils approchent de la table.

LE DUC, s'asseyant.

Echanté de faire votre partie.

D'AUVRAY.

Ah! vous jouez maintenant?...

LE DUC.

Eh! mon Dieu, oui, nous jouons: voulez-vous être de moitié dans ma partie, d'Auvray?

D'AUVRAY.

Volontiers; mais vous ne mettez pas au jeu.

D'AUBIGNY.

Non; nous jouons sur parole, monsieur. A vous, duc!

LE DUC.

Je n'en ferai rien. Commencez, chevalier.

D'AUVRAY.

Cinquante louis pour Richelieu, Chamillac.

CHAMILLAC.

Je les tiens.

D'AUVRAY.

Allons, messieurs!

D'AUBIGNY, secouant les dés.

Puisque vous le voulez, monsieur le duc... (Il amène.) Cinq.

LE DUC, amenant.

Huit.

CHAMILLAC.

Ma revanche.

D'AUVRAY.

Mais, auparavant, ces messieurs continuent-ils?..

LE DUC.

Oui.

D'AUBIGNY.

Vous avez la première manche, monsieur le duc; à vous de commencer.

LE DUC.

J'accepte; cela vous portera peut-être bonheur, chevalier. Neuf.

D'AUBIGNY, secouant les dés.

Vous n'avez pas de chance, monsieur de Chamillac, et je commence à croire que vous avez eu tort de parier pour moi. Onze. Je me trompais.

CHAMILLAC.

Nous sommes quittes, d'Auvray.

LE DUC.

Monsieur d'Aubigny, continuez-vous?

D'AUBIGNY.

Sans doute, monsieur le duc.

D'AUVRAY.

Toujours la même.

LE DUC.

Sept.

D'AUBIGNY.

Sept.

D'AUVRAY.

Coup nul.

LE DUC.

En restons-nous là, chevalier?

D'AUBIGNY.

Voilà ma réponse. Neuf.

LE DUC.

Onze.

D'AUBIGNY, se levant.

J'ai perdu, monsieur le duc.

CHAMILLAC.

Voilà vos cinquante louis, d'Auvray.

LE DUC, allant au chevalier d'Aubigny.

Chevalier... dites-moi... j'espère que vous n'avez pas pris cette partie au sérieux?

D'AUBIGNY.

Et qui vous fait croire cela, je vous prie, monsieur le duc?

LE DUC.

C'est que cette partie est impossible.

D'AUBIGNY.

Si elle eût été impossible, vous ne l'eussiez pas acceptée.

LE DUC.

Oui; mais si je l'eusse perdue...

D'AUBIGNY.

Si vous l'eussiez perdue, vous eussiez tenu votre parole comme je tiendrai la mienne. Les dettes de jeu sont sacrées, monsieur le duc.

LE DUC.

Oh! mais je vous en prie...

D'AUBIGNY.

Il est trois heures du matin. A neuf heures, duc, vous serez payé.

Il s'éloigne.

LE DUC, *le suivant.*

Ou vous êtes fou, monsieur, ou vous n'en ferez rien, je l'espère.

D'Aubigny se retourne, salue le Duc et sort.

SCENE III.

LE DUC, *sur le devant de la scène, laissé seul peu à peu par les autres personnages, qui rentrent dans la salle de bal.*

Il le fera comme il le dit, j'en suis sûr. Il y a des hommes qu'on n'a besoin que de voir un instant pour les juger!... Ah ça, mais... est-ce qu'il n'y a pas moyen de l'empêcher de faire une pareille folie?... Oh! penser que, rentré chez lui, de sang-froid, seul... il va... c'est quelque chose comme un assassinat! ma parole d'honneur!... De la jeunesse, du courage, un beau nom... et tout cela dans six heures!... tout cela aura cessé d'exister!... et pour un pari infâme, que j'aimerais mieux avoir perdu cent fois, d'autant plus que maintenant, le diable m'emporte si je comprends comment je l'ai gagné... S'il faut que ce garçon-là se brûle la cervelle, d'honneur! il me poursuivra toute ma vie! Si j'étais à Paris, j'irais trouver le roi, j'obtiendrais une lettre de cachet, et je le ferais mettre à la Bastille, et là, à moins qu'il ne se pendre aux barreaux... mais ici, il n'y a pas moyen!... c'est à en perdre la tête.

SCENE IV.

LE DUC DE RICHELIEU, LE DUC D'AUMONT.

D'AUMONT, *qui s'est approché par derrière et a entendu les derniers mots.*

Oui, c'est à en perdre la tête.

LE DUC.

Et de quoi?

D'AUMONT.

De ce qui m'arrive.

LE DUC.

Il t'arrive donc quelque chose aussi à toi? En effet, te voilà tout agité.

D'AUMONT.

Il y a de quoi. Tu ne sais pas les nouvelles de Paris?

LE DUC.

Non.

D'AUMONT.

Révolution complète dans le cabinet.

LE DUC.

Bah!

D'AUMONT.

L'évêque de Fréjus, premier ministre.

LE DUC.

M. de Fleury?

D'AUMONT.

Lui-même.

LE DUC.

Et M. le duc de Bourbon?

D'AUMONT.

Arrêté.

LE DUC.

Arrêté! un prince du sang!

D'AUMONT.

Arrêté.

LE DUC.

Comment cela?

D'AUMONT.

Au moment où il montait en voiture pour rejoindre le roi à Rambouillet, ainsi que Sa Majesté elle-même l'y avait invité, Charrost est venu lui demander son épée.

LE DUC.

Pas possible!

D'AUMONT.

C'est comme je te le dis, mon cher; une véritable révolution de sérail, faite par un évêque... mais ce n'est pas le tout...

LE DUC.

Comment! ce n'est pas le tout!... il y a autre chose encore?

D'AUMONT.

J'ai reçu une lettre de cachet qui exile la marquise de Prie à sa terre.

LE DUC.

Et pourquoi est-elle adressée à toi?

D'AUMONT.

Parce que c'est moi, mon cher, que, comme capitaine des gardes, on a chargé de l'y conduire.

LE DUC.

Ah! mon pauvre d'Aumont! Eh bien, que feras-tu?

D'AUMONT.

Il faudra bien que j'obéisse, pardieu!

LE DUC.

Et la lettre accorde-t-elle un délai, au moins?

D'AUMONT.

Pas une minute. L'exempt ne doit retourner à Paris qu'après nous avoir vus partir.

LE DUC.

Tiens, justement, d'Aumont, voilà la marquise qui vient te chercher pour danser avec elle.

D'AUMONT.

Je voudrais être à cent pieds sous terre!

## SCENE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, d'Aumont, que faites-vous donc là ? quand je vous attends !

LE DUC.

Ce qu'il fait, madame ? demandez-lui plutôt ce qu'il fera ; car je suis convaincu qu'il ne le sait pas encore.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

D'AUMONT.

Madame la marquise, pardonnez-moi, mais je suis bien malheureux, bien désespéré.

LA MARQUISE.

Vous, d'Aumont ! malheureux, désespéré ! et de quoi ?

LE DUC.

Marquise, quelque chose qui arrive, comptez-moi toujours au rang de vos amis, et usez de mon crédit, si toutefois il n'est pas perdu avec le vôtre.

LA MARQUISE.

Avec le mien ! mon crédit perdu ? mais que dites-vous donc tous deux ? êtes-vous devenus fous ?

D'AUMONT.

Vous savez, madame, qu'il est impossible de désobéir au roi.

LA MARQUISE.

Eh ! qui songe à désobéir à Sa Majesté ?

LE DUC.

Eh ! mon Dieu, lui ! ce pauvre d'Aumont, qui ne demanderait pas mieux, mais qui est forcé de suivre les ordres qu'il a reçus.

LA MARQUISE.

Et quels ordres avez-vous donc reçus, monsieur le duc ? parlez, au nom du ciel, parlez !

D'AUMONT.

Il ne faut pas vous effrayer, madame la marquise ; peut-être n'est-ce qu'une disgrâce momentanée.

LA MARQUISE.

Une disgrâce ! mais vous me faites mourir tous deux avec vos préparations. Voyons : j'ai du courage, dites-moi ce qu'il en est tout de suite.

LE DUC.

Eh bien ! marquise, M. le Duc est arrêté ; vous êtes exilée à votre terre, et d'Aumont a l'ordre de vous conduire à l'instant même au lieu de votre exil.

LA MARQUISE.

Impossible, duc ! (*D'Aumont lui montre l'ordre.*) Ah ! mon Dieu, la signature de Sa Majesté... Mais ne puis-je pas voir M. de Bourbon ?

LE DUC.

Pourquoi faire, puisqu'il est arrêté lui-même ?

LA MARQUISE.

Écrire au roi ?

D'AUMONT.

Inutile, M. de Fleury décachètera la lettre.

LA MARQUISE.

A la reine ?

LE DUC.

C'est autre chose.

LA MARQUISE.

Oui, oui ; elle se souviendra que c'est moi qui l'ai tirée de l'exil pour la porter sur le premier trône du monde. Mais qui lui remettra cette lettre ?

LE DUC.

Moi, marquise, et en personne.

LA MARQUISE.

Merci, duc. D'Aumont, passez-moi ce papier et ces plumes. (*Elle se met à écrire.*) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC, reconnaissant l'écriture.

Marquise !

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE DUC.

Marquise, c'est là votre écriture ?

LA MARQUISE.

Sans doute ; et pourquoi cela ?

LE DUC.

Pourquoi cela ? parce qu'alors... (*Tirant de sa poche le placet du deuxième acte.*) Cette lettre, ce placet, ne sont point de M<sup>lle</sup> de Belle-Isle, mais de vous ; et s'ils sont de vous, marquise ! oh ! mais s'ils sont de vous, qui donc m'a reçu dans cette chambre, où je croyais la trouver ?

LA MARQUISE.

Ingrat !...

LE DUC.

Oh !... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Il veut sortir.

LA MARQUISE.

Mais où allez-vous ? attendez donc ma lettre !

LE DUC.

Oh ! il s'agit bien de votre lettre maintenant !

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc ?



LE DUC.

Il y a! il y a, madame, que, dans six heures, un des plus braves gentilshommes de France se fait sauter la cervelle, et que c'est vous qui le tuez, si je n'arrive pas à temps : voilà ce qu'il y a.

Il va pour sortir, d'Auvray paraît.

LA MARQUISE.

Il est fou!

D'AUVRAY, à Richelieu.

Pardon, mon cher duc, mais je suis forcé de vous demander votre épée.

LE DUC.

Comment?...

D'AUVRAY, montrant une lettre.

Ordre de Sa Majesté.

LE DUC.

Prisonnier.

D'AUVRAY.

Mandé à Paris par le roi, pour lui rendre à l'instant même compte de votre conduite.

LE DUC.

Oh! madame! madame!... s'il faut que, par votre faute, il arrive malheur à ce jeune homme, je ne vous le pardonnerai de ma vie! Allons, monsieur, allons!...

## ACTE CINQUIEME.

Même décoration qu'au troisième acte.

### SCÈNE PREMIERE.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, UN LAQUAIS.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous le connaissez bien, n'est-ce pas, M. le chevalier d'Aubigny, ce jeune lieutenant au régiment du roi, qui s'est présenté hier et avant-hier ici, et que vous avez annoncé deux fois?

LE LAQUAIS.

Je le connais, mademoiselle peut être parfaitement tranquille.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, cachetant sa lettre.

Eh bien! cherchez-le jusqu'à ce que vous le trouviez; d'ailleurs, peut-être est-il encore chez lui, à peine est-il sept heures du matin... Puis, quand vous l'aurez trouvé, remettez-lui cette lettre et amenez-le ici; il faut que je lui parle à l'instant même. Attendez, avant de sortir, envoyez-moi Mariette.

LE LAQUAIS.

Elle a quitté cette nuit le château avec M<sup>me</sup> la marquise.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M<sup>me</sup> la marquise n'est plus au château?

LE LAQUAIS.

Elle est partie cette nuit avec M. le duc d'Aumont, avant même que la soirée ne fût finie.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mais elle reviendra; elle va revenir... aujourd'hui?

LE LAQUAIS.

Je l'ignore, et si mademoiselle veut, je m'en informerai.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, mais allez d'abord porter cette lettre, c'est

le plus pressé. (*Il sort.*) Mon Dieu! que se passe-t-il donc? Hier, elle me fait dire qu'elle ne peut pas me recevoir... ce matin elle est partie! D'Aubigny, dont je n'entends plus parler!.. C'est à n'y rien comprendre. (*Le Laquais rentre.*) Eh bien! vous n'êtes pas encore parti?

LE LAQUAIS.

Quelqu'un monte le grand escalier; mademoiselle veut-elle recevoir?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! non, non; je n'y suis pour personne.

LE LAQUAIS.

Pardon, mais justement...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien?

LE LAQUAIS.

C'est M. le marquis d'Aubigny.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! qu'il entre, qu'il entre! et avertissez-moi aussitôt que M<sup>me</sup> la marquise sera de retour.

### SCENE II.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY, dans l'antichambre.

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Venez, Raoul, venez; pour vous j'y suis toujours. Tenez, je vous écrivais, je vous attendais; mais je n'espérais pas vous voir.

D'AUBIGNY.

Aussi est-ce une circonstance imprévue qui m'amène.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Quelle que soit cette circonstance, soyez le bien venu. Ah ! vous voilà, Raoul, vous voilà !

D'AUBIGNY.

Oui ; je viens vous prier de me rendre un service.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Un service, à vous ? oh ! parlez.

D'AUBIGNY.

Je n'ai que vous, Gabrielle : ma mère est morte en me mettant au monde ; mon père a été tué à la bataille de Denain. Plus de famille, plus d'amis !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Plus d'amis !

D'AUBIGNY.

Je ne saurais donc à qui confier un dépôt d'une certaine importance, si vous ne vouliez pas vous en charger.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et quel est ce dépôt ?

D'AUBIGNY.

De papiers qui concernent ma fortune.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et pourquoi vous dessaisissez-vous de ces papiers ?

D'AUBIGNY.

Je pars, Gabrielle.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous partez ?

D'AUBIGNY.

Oui, je me sépare de vous ; et quand on se sépare, Dieu seul sait ce que dure l'absence.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Que me dites-vous là ?

D'AUBIGNY.

Je ne veux point vous effrayer ; mais qui peut prévoir les chances étranges de la vie ? Certes, j'eusse traité d'imposteur celui-là qui m'eût prédit il y a trois jours les événemens qui depuis trois jours me sont arrivés : je ne veux plus me laisser surprendre par le malheur, ainsi que je l'ai fait jusqu'à présent ; je n'y échapperai pas pour cela, je le sais ; mais au moins il me trouvera préparé et résolu.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vous écoute, Raoul, et je vous laisse dire, quoique chacune de vos paroles soit un coup de poignard au plus profond de mon cœur ; parlez donc, puisque vous ne craignez pas de me faire souffrir, parlez !

D'AUBIGNY.

Croyez que, de mon côté, il m'en coûte cruellement d'agir ainsi ; mais ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance ; et, une fois dit, ce sera tout.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

J'écoute.

D'AUBIGNY.

Je disais donc qu'au moment de partir, en

songeant aux accidens auxquels cette misérable vie est exposée, en réfléchissant que je pouvais ne plus vous revoir, je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous demander pardon pour mes emportemens d'hier. On ne perd pas tout-à-coup et aussi cruellement un espoir de bonheur comme celui que je nourrissais... depuis quatre ans ; car il y a quatre ans que je vous aime, Gabrielle ! sans que quelque chose ne se brise là ; mais, en y réfléchissant depuis, j'ai songé que, si je mourais loin de vous, vous pourriez croire que j'étais mort le cœur gros de reproches, et que cette idée tourmenterait peut-être le reste de votre vie... J'ai donc voulu, au moment du départ, venir prendre congé de vous ; non plus, hélas ! comme un fiancé de sa fiancée, mais comme un frère de sa sœur !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul, vous êtes bien cruel, et vous regretterez amèrement un jour tout ce que vous me dites là.

D'AUBIGNY.

Je ne vous dis cependant que ce que je dois vous dire pour que vous soyez heureuse encore, si toutefois vous pouvez l'être. Eussiez-vous mieux aimé que je me séparasse de vous en vous laissant croire que j'emportais des sentimens de haine, quand, au contraire, je vous avais pardonné ?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pardonné !

D'AUBIGNY.

Oui, pardonné ; et il n'y a pas long-temps que j'ai eu cette force, allez !... et c'est le ciel qui me l'a inspirée : j'ai passé une partie de la nuit dans une église ; car on peut oublier Dieu pendant le bonheur ; mais, lorsque le bonheur s'en va pour faire place à l'infortune, c'est toujours à Dieu qu'il faut revenir, voyez-vous ? Hélas ! je l'avais oublié depuis long-temps, j'étais si heureux ! mais, cette nuit, j'ai pensé à lui, ou plutôt il a pensé à moi ; j'ai passé deux heures dans cette église, priant et pleurant ! Cela vous étonne, Gabrielle ; Dieu ne vous fasse jamais sentir le besoin de la prière, des larmes et d'une église !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Pauvre insensé !

D'AUBIGNY.

Je l'étais, vous avez raison... Mais heureusement je ne le suis plus ; car je suis rentré chez moi, sinon consolé, du moins calme... Alors, j'ai fait mes préparatifs de départ, et je suis venu, comme je vous le disais, vous prier de me conserver ces papiers... Si je reviens, vous me les rendrez... Si je meurs, vous les ouvrirez... Ils contiennent quelques dispositions suprêmes, quelques volontés dernières que je vous prierais de regarder comme sacrées... Adieu, Gabrielle !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, à part.

Elle ne vient pas !

D'AUBIGNY.

Adieu, Gabrielle !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul !... vous ne partirez pas !

D'AUBIGNY.

Il le faut.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, parce que vous me croyez coupable... Mais écoutez... je vous le jure, Raoul, je vous le jure sur le salut de ma mère, sur la liberté de mon père, sur votre vie, à vous, qui m'est plus précieuse et plus chère que la mienne... Raoul, je ne suis pas coupable!

D'AUBIGNY.

Vous me l'avez déjà dit, et je ne l'ai pas cru... D'ailleurs, n'ai-je point entendu le duc?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien! malgré son accent de vérité, auquel je n'ai rien pu comprendre moi-même, le duc mentait... ou bien, comme moi, il était le jouet de quelque ruse infâme... Mais, écoutez-moi, Raoul.

D'AUBIGNY.

Je vous écoute... Eh bien?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! c'est que je fais mal en disant ce que je vais dire... car j'ai juré... Eh bien! cette nuit, où M. de Richelieu prétend que je l'ai reçu ici... je ne l'ai point passée au château.

D'AUBIGNY.

Vous n'avez point passé la nuit au château?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Non. Je l'ai quitté à dix heures du soir... et je n'y suis rentrée qu'à cinq heures du matin.

D'AUBIGNY.

Mais où étiez-vous donc?... au nom du ciel! où étiez-vous?...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Où j'étais?... ah! voilà ce que M<sup>me</sup> de Prie seule peut m'autoriser à vous dire... J'ai déjà manqué à une partie de ma promesse en vous révélant que je n'étais pas ici... Songez-y, Raoul! Ayez pitié de moi, et ne m'en demandez pas plus en ce moment... car, pour vous retenir ici... j'ai tant souffert depuis hier, que peut-être je vous dirais tout... tout, au mépris d'un serment sacré!

D'AUBIGNY.

Vous n'étiez pas ici!... Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Je vous l'ai dit, je n'étais pas ici... Maintenant je ne vous demande qu'une seule chose... une seule... et si vous attendez en vain, vous me tuerez, Raoul, ou vous m'abandonnerez en me méprisant, ce qui sera bien pis encore... Attendez que je puisse vous mettre en face de M<sup>me</sup> de Prie... tandis qu'à ses genoux, moi, je la supplie-  
rai de tout vous dire.

D'AUBIGNY.

M<sup>me</sup> de Prie! mais vous savez bien que vous ne la reverrez pas.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Comment?...

D'AUBIGNY.

M<sup>me</sup> de Prie est partie cette nuit.M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Partie!

D'AUBIGNY.

Pour sa terre, où elle est exilée.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Exilée?

D'AUBIGNY.

M. le duc de Bourbon, en tombant, l'a entraînée dans sa chute... Vous me demandez là des choses que vous savez aussi bien que moi...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M. le duc de Bourbon n'est plus ministre?

D'AUBIGNY.

Non, Gabrielle, et votre père va être libre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

M. le duc de Bourbon n'est plus ministre?

D'AUBIGNY.

Depuis hier midi.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Sur votre honneur... ce que vous me dites-là, Raoul, est-ce vrai?

D'AUBIGNY.

Que vous importe?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul! je vous demande, sur votre honneur, si M. le duc de Bourbon est ou n'est plus ministre?

D'AUBIGNY.

Il ne l'est plus.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mais je puis tout vous dire alors; car je suis dégagée de mon serment.

D'AUBIGNY.

Vous!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, moi... Ah! Raoul! nous sommes sauvés!

D'AUBIGNY.

Sauvés!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui... cette nuit... Ah! que je suis heureuse!

D'AUBIGNY.

Eh bien! cette nuit...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Cette nuit, munie d'une lettre de M<sup>me</sup> de Prie, je suis partie dans sa voiture. Cette nuit, pendant laquelle tu croyais que je t'avais trompé, malheureux! cette nuit! je l'ai passée dans les bras de mon père, que je n'avais pas vu depuis trois ans, tu le sais... Et si tu en doutes, Raoul... mon père, oui, mon père lui-même te jurera sur ses cheveux blancs que je dis la vérité.

D'AUBIGNY.

Taisez-vous! taisez-vous!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Voilà la cause de mon trouble, voilà pourquoi, pour la première fois, je te pressais de me quitter ; voilà pourquoi, enfin, je n'ai rien pu te dire : c'est que j'avais juré à la marquise, qui m'avait donné cet ordre à l'insu du duc de Bourbon, que, tant que M. le duc de Bourbon serait ministre, je lui garderais ce secret qui pouvait la perdre et causer la mort de mon père. Dix minutes après que vous eûtes quitté cette chambre, j'étais partie... et j'y revenais seulement lorsque vous y êtes entré.

D'AUBIGNY.

Oh !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Eh bien ! vous le voyez, c'est vous qui êtes le coupable, et c'est moi qui suis le juge... car rappelez-vous ce dont vous m'avez accusée ; rappelez-vous ce que vous avez cru ; rappelez-vous les paroles terribles que vous m'avez dites à moi, à votre Gabrielle. Savez-vous que, quand vous avez été parti, lorsque je me suis sentie chancelante, loin de mon père et loin de vous, mon seul et dernier appui, savez-vous que je me suis crue abandonnée de Dieu même, et que je me suis demandé si mieux ne valait pas mourir ?

D'AUBIGNY.

Gabrielle ! Gabrielle !...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, car puisque vivante je ne pouvais plus me justifier, peut-être du moins auriez-vous cru ma mort ! peut-être vous seriez-vous dit alors : Puisqu'elle est morte parce que je voulais la quitter, elle m'aimait donc, et si elle m'aimait, elle n'avait pu me tromper. Eh bien ! maintenant, est-ce vous qui me pardonnez, ou est-ce moi qui vous pardonne ? Non, c'est vous qui m'aimez, c'est moi qui vous aime. Oublions le passé, l'avenir est à nous ! l'avenir, tout entier renfermé dans deux mots : — Je t'aime toujours ; m'aimes-tu encore ?

D'AUBIGNY.

Assez, assez ! mais alors, dites-moi, car j'ai eu un instant la tête perdue, et voilà que tout me revient... si vous n'étiez pas ici, si vous étiez à Paris... tout ce qu'a dit cet homme était donc faux, il mentait donc ce duc ! c'était donc un infâme ! Oh ! (*Il regarde la pendule, qui sonne huit heures et demie.*) Et une demi-heure seulement pour le trouver, pour me venger de lui !... Une demi-heure ! rien qu'une demi-heure ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Il se précipite vers la porte, Gabrielle l'arrête.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul, je ne vous comprends pas. Je suis là ; je vous dis que je ne suis pas coupable ; je vous le prouve ; je vous répète que je vous aime ; et, au lieu de me répondre, vous pensez à cet homme ! mais laissez cet homme, méprisez ses calomnies ;

obtenons la grâce de mon père, ce qui sera facile maintenant, puis quittons Paris et retournons en Bretagne ; soyons heureux !

D'AUBIGNY.

Heureux, Gabrielle ?... heureux !... oh ! vous ne savez pas, à votre tour !... vous ne savez pas !...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Quoi donc ?

D'AUBIGNY.

Laissez-moi sortir, laissez-moi le retrouver avant neuf heures.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Vous ne sortirez point, Raoul... Je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne sais pas ce que vous voulez faire... mais vous resterez. Oh ! je vous dis, moi, que vous ne passerez pas cette porte. J'appelle, je crie.

D'AUBIGNY.

Oh ! mourir, mourir dans un pareil moment, mourir assassiné !... c'est impossible !

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Mais que dites-vous donc ?

D'AUBIGNY.

Oh ! Gabrielle ! Gabrielle ! viens ici... Dis-moi bien que tu m'aimais, répète-le-moi encore... C'est ma faute, aussi !... je n'aurais pas dû me fier à mes yeux ; j'aurais dû douter de moi-même plutôt que de toi ! mais je t'ai crue infidèle : j'ai cru qu'il fallait renoncer à toi pour toujours ! hélas ! mon Dieu, si tu m'avais cru infidèle, qu'aurais-tu fait, toi ? tu aurais voulu mourir, n'est-ce pas ?... voilà tout ! parce que tu es une femme, parce que tu es un ange, et que tu n'aurais pas pensé à la vengeance, et que tu serais morte en pardonnant. Mais moi !... oh ! moi, j'ai voulu me venger... j'ai été à cet homme, Gabrielle... je ne devrais peut-être pas te dire tout cela ! mais je n'ai plus de force. Je t'ai provoqué : nous allons nous battre.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Grand Dieu !

D'AUBIGNY.

On nous a arrêtés : M. d'Auvray... il nous a fait donner notre parole : il n'y avait plus moyen de nous rencontrer qu'en expliquant devant un tribunal de maréchaux la cause de notre combat !... et cette cause, c'était ton déshonneur, Gabrielle... Tu étais perdue, ou je ne me vengeais pas ! alors je lui ai offert de jouer sa vie contre la mienne sur un coup de dés.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Raoul !

D'AUBIGNY.

Il a accepté, car il est brave.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Et...

D'AUBIGNY.

Et j'ai perdu, voilà tout!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah! je comprends maintenant : vous ne revêniez à moi que pour me dire adieu!... ce départ, c'était la mort!... vous mouriez pour moi, Raoul, à cause de moi!... Oh! mais vous avez renoncé à ce projet : vous vouliez mourir, parce que vous me croyiez coupable... eh bien!... je ne le suis pas... vous savez maintenant que je vous aime, que je vous ai toujours aimé... Alors pourquoi mourir? vous ne pouvez pas mourir!... Oh! cet homme... mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ai-je rencontré cet homme?

D'AUBIGNY.

Vous voyez bien qu'il faut que je le tue.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oh! vous ne sortirez pas... Vous ne me quittez pas, pas d'une minute, pas d'une seconde.

D'AUBIGNY.

Il n'y a cependant que ce moyen de vous sauver... Lui mort, personne ne sait plus ce qui s'est passé... tout le monde ignore qu'aujourd'hui à neuf heures je devais... Tiens, Gabrielle, je dis des choses impossibles; je suis prêt à commettre des lâchetés infâmes... et tout cela pour vous!... Ah! voyez si je vous aime! voyez!

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Oui, tu m'aimes, Raoul! et moi aussi, je t'aime! et cependant... tu n'as pas pitié de moi... Oh! mon Dieu! mon Dieu! si tu étais à mes pieds comme je suis aux tiens, tu me ferais faire tout ce que tu voudrais... ma réputation, mon honneur, ma vie, tout serait à toi!... Ah! vous autres hommes, vous ne donnez jamais que la moitié de votre cœur à l'amour! le reste est pour l'orgueil. Voyons, dis-moi, que veux-tu que je fasse? je ne puis pas rester ainsi sans te venir en aide... veux-tu que j'aille le trouver? que je lui dise qu'il me tue, en te tuant?... Prends pitié de moi! Raoul!... je sens ma tête qui se perd... Je deviens folle.

D'AUBIGNY.

Gabrielle!... Mon Dieu! mon Dieu! du courage!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Du courage pour te voir mourir?... Mais que me dis-tu donc là, mon Dieu?... Pour mourir avec toi?... oui, j'en aurai, si tu veux, le courage.

D'AUBIGNY.

Oh! c'est affreux! Ayez pitié de moi, Gabrielle! Gabrielle!... grâce! grâce!...

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Écoute!

D'AUBIGNY.

Quoi?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

C'est sa voix!... c'est la voix du duc!...

D'AUBIGNY.

La voix du duc! Oui... je la reconnais. Oh! c'est la justice de Dieu qui l'amène.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE, *esseyant de l'arrêter.*

Raoul!

D'AUBIGNY.

A votre tour, Gabrielle, à votre tour, entrez là... J'ai droit d'exiger que vous fassiez aujourd'hui pour moi ce qu'hier je faisais pour vous.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Non, non! je ne vous laisserai pas seul.

D'AUBIGNY.

Gabrielle! si vous restez!... je ne réponds de rien... si vous restez, je le traîne à vos pieds.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Tout ce que vous voudrez!... tout!... tout!... Mais, au nom du ciel, Raoul!...

D'AUBIGNY.

Soyez tranquille... Allez... allez...

LE DUC, *derrière la porte.*

Va-t'en au diable, faquin! je te dis que je sais qu'il est ici... qu'il faut que je lui parle... et je lui parlerai.

Il ouvre la porte.

SCENE III.

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE *cachée*, D'AUBIGNY, LE DUC, *couvert de poussière et ayant de grandes bottes.*

D'AUBIGNY, *au Duc, qui s'est élancé dans la chambre.*

Ah! je vous tiens donc enfin!

LE DUC.

Et moi aussi. J'avais assez peur de ne pas vous retrouver. Je ne vous lâche plus.

D'AUBIGNY.

Monsieur le duc, vous en aviez menti!

LE DUC.

Je le sais, pardieu, bien, que j'en avais menti, puisque je viens de faire dix lieues à franc étrier pour vous le dire. Il y a six heures que vous le sauriez, si je n'avais pas été arrêté comme tout le monde, et conduit à Paris; mais, par bonheur, je n'ai eu qu'un mot à dire au roi pour me justifier, et j'arrive à temps...

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle sort de la chambre.

D'AUBIGNY.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE DUC.

Je dis, chevalier, que si vous ne recevez pas mes excuses, que si vous ne me pardonnez pas, je ne me consolerais jamais de ce qui vient de m'arriver vis-à-vis de vous. Je dis que j'ai été joué, dupé, berné comme un sot par M<sup>me</sup> de Prie, qui n'a pas senti elle-même l'importance de ce qu'elle faisait. Je dis, monsieur le chevalier, que M<sup>lle</sup> de Belle-Isle est l'ange le plus pur qui soit jamais descendu du ciel, et que je demande à être conduit à ses pieds pour m'incliner devant elle, pour obtenir un pardon de sa bouche! Car je l'ai insultée, monsieur, insultée, et je m'en repens comme d'une action lâche et honteuse. Êtes-vous content, chevalier, et est-ce assez comme cela?

M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE.

Ah! oui, monsieur le duc... tout est dit, tout est terminé! Oh! vous êtes un noble cœur! Oh! Raoul! Raoul! qu'attendez-vous encore pour partager ma joie et remercier Dieu de votre bonheur? (*Au Duc.*) Vous ne savez pas... il allait se tuer, le malheureux!

LE DUC.

Nous avons joué deux parties l'un contre l'autre, chevalier; mais je ne me souviens que de celle que j'ai perdue... Eh bien! maintenant, voyons... la paix est-elle faite?

D'AUBIGNY, *présentant M<sup>lle</sup> de Belle-Isle au Duc.*

M<sup>lle</sup> de Belle-Isle, ma femme. (*Présentant le duc de Richelieu à M<sup>lle</sup> de Belle-Isle.*) M. de Richelieu, mon meilleur ami.

FIN.



# COTILLON III,

OU

## LOUIS XV CHEZ MADAME DUBARRY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par MM. Anicet Bourgeois et Emile Vanderburck.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,  
le 27 février 1831.



| PERSONNAGES.                      | ACTEURS.                                           | PERSONNAGES.                       | ACTEURS.                   |
|-----------------------------------|----------------------------------------------------|------------------------------------|----------------------------|
| LOUIS XV.                         | M. CONSTANT.                                       | La comtesse DUBARRY.               | M <sup>lle</sup> BALTASAR. |
| L'ARCHEVÊQUE.                     | M. MILLET.                                         | HENRIETTE, sa première camériste.  | M <sup>lle</sup> CLORINDE. |
| JULES, secrétaire de la comtesse. | M. ANDRÉ.                                          | HÉLOÏSE, demoiselle à son service. | M <sup>lle</sup> SOPHIE.   |
| NICOLAS.                          | { M. PAUL.<br>M. FRANCISQUE HUTIN J <sup>e</sup> . | UN DOMESTIQUE.                     | M. FLEURY.                 |

*La scène est à Versailles dans les petits appartemens.*

Le théâtre représente un petit salon élégant de la comtesse.

### SCÈNE I.

L'ARCHEVÊQUE, à la cantonnade. Gentille camériste, dites bien à madame la comtesse de ne pas se presser pour moi ; son très humble serviteur attendra son bon plaisir... (*S'asseyant.*) Ah ! c'est bien dur pour un homme comme moi, pour un archevêque enfin, de venir chaque matin attendre le petit lever de cette comtesse de nouvelle fabrique, qui, du comptoir d'une marchande de modes, est venue sans façon se placer presque sur le trône... O vénérable Fleury, qui dirais-tu si tu voyais ce qui se passe.

Air : *Le verre en main sur l'affût d'un canon.*

Le temps n'est plus où ta rouge barrette  
Commandait seule en ce royal séjour.

Pouvais-tu croire alors qu'une grisette  
A ses genoux verrait toute la cour ?  
Toi, sous l'autel tu mettais la couronne,  
Tu gouvernais avec un goupillon ;  
Mais le pouvoir, hélas ! nous abandonne,  
De la soutane il passe au cotillon.

Du reste, je n'ai pas positivement à me plaindre de la comtesse... je fais d'elle tout ce que je veux... et cela ne me coûte qu'un peu de complaisance.

### SCÈNE II.

L'ARCHEVÊQUE, JULES.

JULES, *entrant.* Que vois-je ? monseigneur l'archevêque à Versailles... sitôt !  
L'ARCHEVÊQUE. Que voulez-vous, mon

cher? quand on sollicite, il faut se lever de bonne heure... Sous le règne de madame de Pompadour, j'ai manqué le chapeau de cardinal de vingt-cinq minutes; depuis ce temps je suis devenu matinal...

**JULES.** Et pourtant, vous n'êtes pas encore du sacré collège...

**L'ARCHEVÊQUE.** Non, mais cela viendra... Sous la duchesse de Châteauroux, Cotillon I<sup>er</sup> (comme l'a dit Frédéric, roi de Prusse) je n'étais qu'abbé; je voulus m'amuser à faire de la morale, on m'envoya dire ma messe. Sous madame de Pompadour, Cotillon II, je fus beaucoup plus indulgent, on me fit évêque; sous madame Dubarry, Cotillon III, je fus archevêque, et le chapeau de cardinal n'est suspendu que par un fil au-dessus de ma tête. Vienne un Cotillon IV, et je suis pape. Ah ça! et vous, mon cher, êtes-vous content de la place que je vous ai fait donner? Secrétaire particulier de la favorite, c'est un emploi d'or; vous devez avoir bien du crédit, et j'espère que vous m'aidez à obtenir ce que je viens solliciter.

**JULES.** Si votre demande est juste.

**L'ARCHEVÊQUE.** Il s'agit bien de cela. Je demande, voilà tout; je suis bien en cour on n'a rien à me refuser... je vous dirai, mon cher secrétaire, que mes créanciers me tourmentent.

**JULES.** Comment! vous avez des dettes?

**L'ARCHEVÊQUE.** Ah! mon Dieu! oui... elles datent de ma sortie du séminaire... aussi ces messieurs s'impatientent-ils, et je veux m'en débarrasser. La place de contrôleur des gabelles, à Rennes, est vacante; un riche traitant m'en a offert un bon prix si je puis la lui faire obtenir, et...

**JULES.** Comment! monseigneur, vous sollicitez un emploi pour le vendre!

**L'ARCHEVÊQUE.** Certainement... Ce sont les revenus fixes de la faveur... Est-ce que par hasard vous voudriez jouer ici le rôle de censeur? Mon cher ami, c'est un emploi qui n'aura pas de succès à la cour de Louis XV. Tenez, on voulut l'autre jour faire des remontrances au roi; le peuple murmure, lui disait-on, il finira peut-être par se fâcher. Sa Majesté fit là-dessus une réponse charmante: tant que je vivrai, le peuple restera tranquille; après moi, mon successeur s'arrangera comme il pourra.

**JULES.** Heureux si son règne s'achève en paix!

**L'ARCHEVÊQUE.** Eh bath!.. Il y a longtemps qu'on parle de tempête, de volcan, et rien ne bouge. Nous pouvons encore dormir tranquilles.

**JULES.** Insensés que vous êtes... fermez les yeux sur l'avenir...

*Air: N'espérez plus race maudite.*

Et demain peut-être la France  
Sortira d'un trop long sommeil.  
Ah! craignez tout de sa vengeance  
Quand sonnera l'heure de son réveil.  
Trop abreuvé de mépris et d'outrage,  
Le peuple enfin se lassera;  
Autour du trône on voit grossir l'orage;  
Et sur les rois la foudre éclatera.

**L'ARCHEVÊQUE.** Allons, allons, encore un que Voltaire a perdu... Voltaire... ah! cet homme nous a fait bien du tort.

**JULES.** C'est vrai, car il vous a fait connaître, messieurs du haut clergé.

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,  
Notre...

**L'ARCHEVÊQUE.** Taisez-vous, insensé, taisez-vous, ou je vous excommunie... Changeons d'entretien. On sort de chez la comtesse, dieu merci!

### SCÈNE III.

Les Mêmes, HENRIETTE.

**HENRIETTE.** Madame est encore en négligé; mais monseigneur peut entrer.

**L'ARCHEVÊQUE.** Je me hâte de profiter de la permission. Henriette, tâchez donc de convertir ce petit philosophe; c'est tout-à-fait un Grec dans les remparts de Troie; c'est un serpent que nous réchauffons dans notre sein.

**HENRIETTE.** Soyez tranquille, monseigneur, il y a ici quelqu'un qui se chargera de sa conversion.

**L'ARCHEVÊQUE.** Et ce quelqu'un n'est pas loin, n'est-ce pas? S'il résiste à ces yeux-là, je désespère de son salut. J'entre chez la comtesse.

### SCÈNE IV.

HENRIETTE, JULES.

Pendant les derniers mots de l'archevêque, Jules s'est assis devant un petit meuble et relit les papiers qu'il tient à la main.

**HENRIETTE,** s'appuyant sur le fauteuil. Eh bien! monsieur le secrétaire, vous craignez le sermon et vous vous faites un rempart de toutes ces paperasses.

**JULES,** se levant. Si vous voulez me prêcher la morale de monseigneur, n'ai-je pas



aison de me défier de mes forces ? je pense, comme lui, qu'on ne peut pas résister si l'on vous regarde ou si l'on vous écoute.

**HENRIETTE.** Allons... on finira par vous former, car vous devenez flatteur et vous contentez déjà avec infiniment de facilité.

**JULES.** Moi ! mademoiselle.

**HENRIETTE.** Oh ! n'essayez pas de vous en défendre. Tenez, moi qui ne fut pas levée à la cour, tant s'en faut ; j'ai beaucoup plus de franchise que vous. Il y a quelque temps, je vous voyais souvent triste, rêveur ; je surprenais par fois de tendres regards, de langoureux soupirs ; jamais l'amour-propre de croire que tout ce qui m'était adressé. Mais dans les tête-à-tête que j'avais la bonté de vous accorder, vos regards devenaient froids, vos soupirs se taisaient, et tout cela recommençait quand nous étions trois.

**JULES.** Comment ! mademoiselle, vous vous êtes aperçue...

**HENRIETTE.** Que vous ne m'aimiez pas. Ah ! mon Dieu, oui. Je ne tardai pas à découvrir mon heureuse rivale, et de ce moment je résolus de me venger de vous pour ne pas vous en consoler ; car si la vengeance est le plaisir des dieux, c'est aussi le bonheur des femmes.

*Air du vaudeville du Baiser au Porteur.*

En vous voyant si gauche et si timide  
Près de l'objet de votre amour,  
A vous servir alors je me décide :  
Pour vous je déclare en ce jour,  
Que votre cœur aime enfin à son tour.  
Confidente de votre flamme,  
Ma rivale aussi l'apprendra.  
Je veux qu'elle soit votre femme,  
C'est elle qui me vengera.

**JULES.** Comment ! vous aurez la bonté...

**HENRIETTE.** De parler pour vous ? oui, sans doute. Vous verrez comme je sais faire une déclaration d'amour.

**HÉLOÏSE, en dehors.** Oui, madame la comtesse (*Jules fait un mouvement.*)

**HENRIETTE.** Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Ah ! je comprends ; le son de sa voix... En vérité, mon cher, vous aimez comme au temps des chevaliers de la table ronde.

## SCÈNE V.

Les Mêmes, **HÉLOÏSE**, entrant sans voir Jules.

Mademoiselle Henriette, je viens ici réparer tout ce qu'il faut pour la toilette

de madame la comtesse. N'auriez-vous pas vu les bracelets de madame ? (*Apercevant Jules, elle baisse les yeux et s'arrête.*)

**HENRIETTE.** Comment, elle aussi... Eh bien ! ma chère amie, qui est-ce donc qui vous empêche d'approcher ?

**JULES.** Mademoiselle, si je suis de trop ici, je me retire.

**HENRIETTE, riant en les regardant.** Ah, ah, ah ! les drôles d'amoureux ; l'un n'ose plus bouger de place, et l'autre se sauve. Enfants que vous êtes, puisque le hasard vous rassemble, ne détruisez pas ce qu'il a la bonté de faire pour vous.

**HÉLOÏSE.** Mais... mademoiselle Henriette, je ne comprends pas...

**HENRIETTE.** C'est très bien ce que vous dites-là... Une demoiselle doit toujours faire semblant de ne pas comprendre... Mais, voyez-vous, avec vos petites dissimulations vous en resteriez dix ans au premier chapitre... Avancez, mademoiselle, et levez un peu les yeux... Monsieur a quelque chose de très important à vous dire.

**HÉLOÏSE.** A moi ?

**JULES, bas à Henriette.** Ah ! mademoiselle, vous avez deviné ce qui se passe dans mon cœur... mais je n'oserai jamais avouer...

**HENRIETTE, à part.** Ce pauvre garçon !.. je crois vraiment qu'il en est à sa première passion... A son âge... Allons, voyons, puisque je vous l'ai promis, je parlerai pour vous. (*Haut.*) Ma chère Héloïse, monsieur n'ose pas vous dire qu'il vous aime à la folie... Eh bien ! vous ne dites rien non plus ; allons, comme j'ai fait la demande, je vais faire la réponse. Mademoiselle Héloïse, camériste de madame la comtesse, reçoit avec plaisir l'hommage de....

**HÉLOÏSE.** Qu'est-ce que vous dites donc mademoiselle ?

**HENRIETTE.** Je réponds... Si j'ai mal dit parlez vous-même.

**JULES.** Non, non, continuez... vous parlez comme un ange.

**HENRIETTE, regardant Héloïse.** Hem ! faut-il que...

**HÉLOÏSE.** Puisque vous avez commencé...

**HENRIETTE.** Ah la bonne heure. Monsieur (c'est toujours mademoiselle qui parle), je suis sans fortune, profitez de l'amitié que vous porte madame la comtesse pour obtenir un riche emploi, et alors...

**HÉLOÏSE, à Jules.** alors...

**HENRIETTE.** Eh bien ! alors vous me demanderez en mariage... Je suis orpheline, seule maîtresse de dire oui ou non, et je

dirai... Hein! qu'est-ce que vous direz?

**HÉLOÏSE.** Dam! ce que vous voudrez, mademoiselle Henriette.

**HENRIETTE.** Voilà tout ce qu'on vous demande... Là-dessus, monsieur Jules va tomber à vos genoux, vous baiser la main... Allons donc, monsieur, en bonne conscience, je ne puis pas faire encore cela pour vous.

**JULES.** Ah! mademoiselle, je puis donc espérer...

**HENRIETTE.** A genoux.

**JULES.** m'y voilà.

**HENRIETTE,** tombant sur un fauteuil. C'est bien heureux!... Ouf! voilà une déclaration qui m'a donné bien du mal. A présent prenez-vous les mains, levez les yeux au ciel, et vous serez fiancés comme au temps des amours des Gaules, et puisqu'enfin vous voilà d'accord, je me charge de faire venir l'emploi le plus tôt possible.

**JULES.** Ah! mademoiselle, toutes les femmes ne se vengent pas comme vous.

**HENRIETTE.**

AIR: *du Siège de Corinthe,*

Silence, j'entends la comtesse,  
Je veux l'intéresser à vous :  
Comptez, enfans, sur ma promesse,  
Avant peu vous serez époux.

REPRISE.

Où, c'est madame la comtesse,  
Tous les deux nous comptons sur vous :  
Si vous tenez votre promesse,  
Avant peu nous serons époux.

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, L'ARCHEVÊQUE, LA COMTESSE.

**LA COMTESSE.** Oui, monseigneur, soyez tranquille, j'ai de la mémoire...

**L'ARCHEVÊQUE.** Alors vous vous rappellerez aussi que j'attends encore le chapeau de cardinal.

**LA COMTESSE.** Nous ferons écrire à Rome... Vous aurez votre chapeau pour l'hiver prochain... eh bien! Héloïse, et mes bracelets?

**HENRIETTE.** Ne la grondez pas, madame, c'est moi qui l'ai retenue.

**LA COMTESSE.** Monseigneur, voulez-vous bien permettre que devant vous j'achève ma toilette.

**L'ARCHEVÊQUE.** Comment donc ! mais c'est une faveur!

**LA COMTESSE.** Ah! bonjour, Jules...

vous m'apportez votre travail... attendez un peu, je l'examinerai tout-à-l'heure.

**JULES.** J'attendrai, madame.

**LA COMTESSE.** Allons, mesdemoiselles, dépêchons-nous. *(Pendant ce temps Héloïse a approché une toilette; la comtesse s'est assise.)*

**L'ACHEVÊQUE.** Si j'osais, j'offrirais à madame la comtesse mes humble services; à la cour j'ai la réputation d'être une excellente femme-de-chambre.

**LA COMTESSE.** Comment, monseigneur, vous savez habiller les dames?

**L'ARCHEVÊQUE,** à une femme-de-chambre qui apporte des souliers. Donnez, donnez, mademoiselle.

**LA COMTESSE.** Ah! voilà, par exemple, le superfin de la galanterie... Me présentez-vous-même...

L'ARCHEVÊQUE.

AIR: *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Comtesse, mes soins et mon zèle  
Se forment dans votre salon :  
Ce soulier mignon me rappelle  
La pantoufle de Cendrillon.  
*Bas à Jules, qui le regarde avec surprise.*  
Pourquoi cette mine ébahie?

JULES.

Le trait me passe, il est nouveau.

L'ARCHEVÊQUE. Eh! mon cher...

Dans cette pantoufle jolie,  
De loin, moi, je vois un chapeau.

**JULES.** Ce chapeau-là sera bien mérité! Pauvre peuple! et voilà les services que tu payes!

**LA COMTESSE.** Eh bien! monseigneur, la cour de Louis XV garde-t-elle toujours rancune à la grisette?

**L'ARCHEVÊQUE.** Madame la comtesse, nos grandes dames ne vous pardonneront jamais d'être plus jolie qu'elles.

**LA COMTESSE.** Ou du moins plus aimable. Quand je suis arrivée dans ce chapeau, personne ne s'y amusait qu'avec la permission du grand-maître des cérémonies. Le roi lui-même n'osait qu'en secret braver le cérémonial dont on voulait entourer ses plaisirs. Dieu merci! j'ai changé tout cela.

AIR: *d'Henri IV en famille.*

J'ai corrigé l'air trop pesant des cours,  
Et sur l'ennui ma victoire est complète :  
Dans ce palais ramenant les amours,  
J'ai chassé devant moi la morgue et l'étiquette,  
Noble sans nom, reigne sans majesté,  
Le plaisir seul a tressé ma couronne;

A mes genoux il met la royauté,  
Et mon boudoir est la salle du trône.

L'ARCHEVÊQUE. Ah! j'aimerais mieux être roi de France un seul jour tout entier, que pape pendant dix ans.

HENRIETTE. Heureusement qu'il ne sera ni l'un ni l'autre.

L'ARCHEVÊQUE. Voici l'heure de ma messe; je me rends à la chapelle du château. Vous le voyez, Dieu lui-même ne passe qu'après vous: vous avez eu ma première visite.

LA COMTESSE. C'est beaucoup trop d'honneur.

L'ARCHEVÊQUE. Vous m'avez promis, comtesse, d'avoir de la mémoire; j'y compte et je reviendrai prendre la commission que vous aurez fait signer au roi.

AIR: de la walse de Robin des Bois,

Sans adieu, ma belle comtesse;  
Oui, je me rends à mon devoir:  
Mais aussitôt après la messe  
Je reviendrai vite vous voir.

HENRIETTE.

En attendant qu'on le canonise,  
Pour lui va brûler l'encensoir:  
Et ce saint homm' pour entrer à l'église  
Aura pourtant passé par un boudoir.

REPRISE.

Il quitte à regret la comtesse,  
Et va se rendre à son devoir:  
Mais aussitôt après la messe  
Il reviendra vite la voir.

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, *excepté* L'ARCHEVÊQUE.

LA COMTESSE, *riant*. Ah! Ah! Ah! rien ne manque plus à ma gloire. Un archevêque m'a présenté mes mules... Certes, si je le puis, je ferai celui-là pape.

JULES. En se dégradant, il aura donc pris le meilleur chemin pour arriver à la fortune.

LA COMTESSE. Ah! voilà mon censeur! je m'étonnais qu'il n'eût encore rien dit; mais je ne me fâcherai pas. Autrefois les rois avaient aussi un fou privilégié qui seul osait leur dire la vérité. Tenez, Jules, vous vous porterez tous ces papiers dans mon cabinet; je n'ai pas le temps de les examiner; il faut que je parle à Henriette. Ah! préparez la commission de contrôleur des gabelles, je la ferai signer au roi aujourd'hui même.

JULES. A qui madame la comtesse fait-elle accorder cet emploi?

LA COMTESSE. Mon dieu! j'ai oublié de demander à l'archevêque le nom de son protégé. Vous le laisserez en blanc.

JULES. Ne savez-vous pas, madame, que cette place est importante... Si l'homme qui vous est recommandé n'était...

LA COMTESSE, *vivement*. Qu'un fripon... Eh! mon cher, il y en a déjà tant en place, qu'un de plus ou de moins...

JULES. Mais cependant.

LA COMTESSE. Assez... Faites ce que je vous dis, et sortez.

JULES, *bas à Héloïse, en sortant*. Ah! mademoiselle, sans vous je quitterais ce château pour n'y jamais rentrer. *(Il sort.)*

LA COMTESSE. Héloïse, laissez-nous.

HENRIETTE, *bas à Héloïse*. Ne vous désolerez pas... votre amant est un maladroit... mais je réparerai ses sotises.

## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE, *regardant sortir Héloïse*. Qu'a donc cette petite fille? elle avait presque les larmes aux yeux en sortant.

HENRIETTE. C'est que vous avez un peu maltraité son prétendu.

LA COMTESSE. Qui? Jules?

HENRIETTE. Lui-même.

LA COMTESSE. Comment! Jules que je croyais la sagesse en personne!

HENRIETTE. Eh! madame, l'amour aime à faire des miracles.

LA COMTESSE. Oui, ma présence ici en est la preuve. Tous les matins quand je m'éveille et que je regarde autour de moi, il me semble que je rêve encore... moi comtesse... et presque reine.

HENRIETTE. Toutes les jolies femmes ne vont pas si loin.

LA COMTESSE. Eh bien! croirais-tu que mon plus grand plaisir est de me rappeler le passé? je me vois encore petite marchande de modes, courant avec toi les rues de Paris, un carton à la main.

HENRIETTE. Oui, je me rappelle aussi les complimens qu'on nous adressait; ils étaient sincères, car vous n'aviez pas alors de chapeau à donner à vos flatteurs.

LA COMTESSE. J'aime à me reporter à ces jours d'indigence et de liberté; l'étiquette alors ne gênait pas mes plaisirs. Tiens, je veux pour aujourd'hui oublier que je suis comtesse, oublie-le toi-même. Plus de madame; reprenons toutes les deux nos surnoms de magasin; redeviens,

toi, mademoiselle Chonchon, et moi mademoiselle Manon.

**HENRIETTE.** Je ne demande pas mieux... l'amitié a besoin d'un peu d'égalité.

**LA COMTESSE.** Sais-tu que ces souvenirs-là ne nous rajeunissent pas? Il y a cinq ans que nous avons quitté le comptoir.

*AIR: Petit blanc.*

Modestes ouvrières  
Nous nous aimions déjà.

**HENRIETTE.**

Tu fis bien tes affaires  
Depuis ce moment-là.

**LA COMTESSE.**

Sans changer pour cela,  
Oui, notre premier âge  
Eut aussi ses beaux jours.  
De notre apprentissage  
Je me souviens toujours.  
Entre nous point de gêne,  
Je veux être à mon boudoir  
Le matin presque reine,  
Et grisette le soir.

**ENSEMBLE.**

Entre nous, etc.

**LA COMTESSE.** Il faut pourtant que je t'apprenne ce qui réveille si vivement en moi le souvenir du passé.

**HENRIETTE.** Une rencontre peut-être.

**LA COMTESSE.** Non, une lettre... oh! mais une lettre curieuse. Tiens, tu vas en juger; lis toi-même.

**HENRIETTE.** Quelle écriture! on la peut lire de loin. « Madame et respectable comtesse, je vous écris ces lignes pour vous dire que je suis une victime des recruteurs et de la milice. On m'a dit au régiment que vous étiez reine depuis huit heures du soir j'usqu'à neuf heures du matin, ou à peu près, et que vous pourriez me tirer du pétrin où je suis tombé. J'ai pas fait mes études pour être tambour; mais pour être pâtissier-rôtisseur. Soyez la bienfaitrice de l'humanité; rendez-moi à ma broche et à mes tourtes. J'ai compté sur votre complaisance, et j'attends pour demain votre réponse, avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre respectueux serviteur et sujet, Nicolas Mathon, ci-devant rue Saint-Martin, à la Bonne-Foi, et maintenant à la caserne du Châtelet, tambour.» Nicolas Mathon! notre ancien ami!

**LA COMTESSE.** Lui-même...

**HENRIETTE.** Ce pauvre Nicolas!

**LA COMTESSE.** Voilà justement ce que j'ai dit en lisant cette lettre. Malgré moi je

me suis rappelée combien j'avais aimé cet imbécile-là

**HENRIETTE.** Comment! vraiment... tu l'as aimé?

**LA COMTESSE.** A la folie. Que veux-tu... une première inclination... Enfin j'ai voulu le revoir.

**HENRIETTE.** Ici! quelle imprudence! Si le roi...

**LA COMTESSE.** Il n'en saura rien... J'ai écrit moi-même à Colas que la comtesse Dubarry l'attendait à déjeuner aujourd'hui. Ce pauvre garçon ne se doute pas qu'il va retrouver à Versailles cette simple ouvrière qu'il aimait tant, je ris d'avance de sa surprise.

**HENRIETTE.** Comment! il va déjeuner ici?

**LA COMTESSE.** Avec moi, quel grand mal, c'est bien sans conséquence.

**HENRIETTE.** Mais si Louis XV...

**LA COMTESSE.** Il est à la chasse. Je vais bien vite renvoyer Jules. Toi, reste ici pour attendre Colas; tu donneras l'ordre que personne ne vienne nous déranger. Le roi et le duc de Cossé ont seuls la clef des escaliers dérobés, et je n'attends ni l'un ni l'autre.

**HENRIETTE.** Réfléchis avant.

**LA COMTESSE.** Je n'ai jamais réfléchi de ma vie et je ne commencerai pas aujourd'hui. Un dernier coup-d'œil à ma toilette. Je veux absolument faire tourner la tête à M. Colas. Ah! tiens, je ne donnerais pas cette journée pour la moitié des diamans de la couronne. *Il sort.*

## SCENE IX.

**HENRIETTE, seule.**

Vit-on jamais un pareil caprice! Après tout ce n'est qu'une plaisanterie pour passer gaîment la matinée. Au fait, je me rappelle; il était gentil, monsieur Colas; ses grands yeux noirs quoiqu'un peu bêtes, disaient fort bien je t'aime, et Manon veut encore lire dans ces yeux-là. Allons, exécutons ses ordres... (*elle sonne; des valets paraissent.*) La comtesse n'est visible ce matin pour personne.

**UN VALET.** Soyez tranquille, mademoiselle, personne n'entrera.

**HENRIETTE.** Attendez encore... Vous introduirez seulement un jeune homme portant l'uniforme de tambour, et qui vous présentera une lettre de madame la comtesse elle-même. C'est un pauvre diable qu'elle protège...

UN VALET. Je l'introduirai moi-même.  
(Dans ce moment la porte du fond s'ouvre.  
Une tête passe; c'est Colas.)

## SCÈNE X.

Les Mêmes, COLAS.

COLAS. Messieurs, mesdames, c'est-ty ici que demeure madame la comtesse Dubarry?

HENRIETTE. C'est lui!

LE VALET. Quel est cet homme?

HENRIETTE. C'est le protégé de madame. Qu'il entre.

COLAS. C'est-ty ici que...

LE VALET. Oui... Donnez-vous la peine d'entrer.

HENRIETTE, *bas, au valet*. Maintenant, plus personne.

LE VALET. C'est entendu, mademoiselle.

Ils sortent.

## SCÈNE XI.

HENRIETTE, COLAS.

HENRIETTE. Puisque Manon est à sa toilette, je rirai avant elle de la surprise de ce pauvre Colas.

COLAS. Dieu! que c'est beau! On marche sur l'or et l'acajou... mais y paraît qu'à la cour c'est comme un verglas; car j' n'ai fait qu'une glissade de l'antichambre ici. Tiens, j'avais pas vu... v'la une demoiselle qu'est restée...

HENRIETTE. Il est toujours le même... l'air aussi bête sous l'uniforme que sous le tablier.

COLAS. C'est la bonne... Oh! non c'est du plus huppé. Voyons un peu comment elle va me recevoir: mademoiselle ou madame, c'est moi...

HENRIETTE, *lui faisant la révérence*. Je le vois bien.

COLAS, *la saluant*. Vous êtes bien honnête, madame; y paraît que c'est bien ici que loge la comtesse de... Ah! mon Dieu, je me souviens plus... Diable de nom, j'peux pas me le fourrer dans la tête; y a du tonneau dans ce nom-là.

HENRIETTE. La comtesse Dubarry; oui, M. Colas, vous êtes chez elle.

COLAS. Colas!.. tiens... vous savez mon nom de baptême?

HENRIETTE. Comment! M. Colas, vous ne reconnaissez pas vos anciens amis? Est-

ce que l'air de la cour vous fait déjà perdre la mémoire?

COLAS. Non... du tout... l'air de la cour, ça m'opresse un peu l'estomac, vû que je n'en ai pas l'habitude.

HENRIETTE. Regardez-moi bien!

COLAS. J'ai beau regarder... Oh! on dirait presque... non... ça ne peut pas être ça.

HENRIETTE, *lui tirant l'oreille*. Comment, tu ne devines pas, imbécille!

COLAS. Imbécille! c'est Chonchon; elle m'appelait toujours comme ça.

HENRIETTE. Moi-même, je suis donc bien changée?

COLAS. Non, au contraire; mais j'étais si loin de te croire si près; avec ça, depuis que je ne t'ai vue, il m'est arrivé une foule d'accidens. Tu sais, d'abord, que Manon a disparu depuis cinq ans. J'ai eu bien de la peine à me consoler de ça; enfin je m'étais fait une raison, et je pâtissais tout doucement, rue Saint-Martin, à la Bonne-Foi, tu sais, quand tout à coup... paf... me voilà milicien. On m'arrache à mes casseroles, à mes tourtières; on me met des baguettes dans la main, une caisse sur l'épaule, et on me dit: au nom du roi, t'est tambour et t'as le pompon de la patrie... tiens, le voilà le pompon de la patrie.

HENRIETTE. Pauvre garçon! mais ce costume te va bien!

COLAS. C'est ce qui vous trompe, il ne me va pas du tout. J'ai pas la moindre vocation pour la peau d'âne, et on m'a conseillé de faire une pétition à la comtesse de... de...

HENRIETTE. Dubarry.

COLAS. C'est ça. J'ai fait ma pétition, et, vois un peu quel bonheur, non seulement elle me répond, mais elle me fait l'honneur de m'inviter à déjeuner, et pas avec ses domestiques, avec elle. C'est ça qu'est populaire! Dis donc, je suis pas en retard, hein?

HENRIETTE, *riant*. Non, non.

COLAS. Au fait, le couvert n'est pas mis... c'est mon estomac qu'avance... Oh! mais fallait-il les voir à la caserne quand l'habit doré en argent est venu m'apporter c'te lettre; ils la mangeaient des yeux! Comment t'es invité par la comtesse?.. Ta fortune est faite. C'est une fameuse protection; elle a le bras long... Moi, qui ne l'ai jamais vue, je ne sais pas si elle a les bras plus longs qu'une autre... Et puis! y me demandaient ma protection; y me disaient: tu me feras caporal, tu me feras

sergent. J'ai dit, je commencerai par ne pas me faire tambour, et...

*Air de Turenne.*

Puisque je vais au pays des largesses,  
Du lux', des honneurs, du bon goût,  
Mes chers amis comptez sur mes promesses;  
Je ne vous promets rien du tout, *bis*.  
J'f'rai comm' ceux dont la cour abonde,  
A moi d'abord je vais songer,  
Puis, quand j' s'rai las de m' protéger,  
Je protégerai tout le monde.

HENRIETTE. Chut! voici madame.

COLAS. C'est ta comtesse? Oh! v'là mon courage qui s'en va... Chonchon ne m'abandonne pas!

HENRIETTE. N'aie donc pas peur, nigaud, c'est peut-être encore une figure de connaissance.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LA COMTESSE, *en grande toilette.*

LA COMTESSE. Je ne me trompais pas, Henriette n'est pas seule... C'est lui.

HENRIETTE, *à Colas, qui se baisse jusqu'à terre.* Au lieu de tant baisser la tête, lève donc les yeux, imbécille, et regarde!

COLAS. Ciel! dieux, c'est-y possible! Ces yeux, cette taille, cette figure!

HENRIETTE. Ah, ah, ah! pauvre Colas! c'est ici le palais des fées.

LA COMTESSE. Mon cher Colas, c'est donc toi!

COLAS. Ah! madame la comtesse, est-ce Manon qui vous ressemble, ou si c'est vous qui ressemblez à Manon?

LA COMTESSE. Allons, rassure-toi, mon ami... Pour toi, je ne veux pas être madame la comtesse, mais toujours Manon. Eh bien! est-ce que tu ne me reconnais pas encore?

COLAS. Pas tout-à-fait, mais ça va venir.

*Air du Château Perdu.*

Dans ces salons, en vous voyant paraître,  
C' lux' étonnant qui m'éblouit déjà,  
M'empêch' sans dout' madam' d' vous r'connaître,

On vous appell' comtesse, *et cætera*.  
J' me souviens bien encor, je vous le jure,  
ces beaux yeux qui me charmaient jadis,  
J' te reconnais bien à ta jolie figure,  
J' vous r'connais pas à vos brillans habits.

HENRIETTE. Allons, du courage, Colas!

Quand on ne s'est pas vu depuis si long-temps, on s'embrasse.

COLAS. Ah! j'oserai jamais...

HENRIETTE. Si madame la comtesse veut bien le permettre.

LA COMTESSE. Du tout, c'est Manon qui le permet.

COLAS. Quoi! vraiment!.. c'est drôle, je tremble comme une feuille de papier... Ah! bah! tiens, c'est Manon.

Il l'embrasse.

LA COMTESSE. C'est bien heureux.

COLAS. Ah! je commence à m'y mettre. Dam! d'puis long-temps j'en avais perdu l'habitude... mais comment se fait-il...

LA COMTESSE. Que je sois comtesse, n'est-ce pas? je te conterai ça en déjeûnant... Puisque mon convive est arrivé, Henriette, dis qu'on nous serve.

HENRIETTE. Tout de suite.

LA COMTESSE. Tu dois avoir faim, n'est-ce pas?

COLAS. J crois qu'oui... car j'ai pas été à la gamelle ce matin exprès pour vous faire honneur.

LA COMTESSE. Tant mieux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PLUSIEURS DOMESTIQUES *apportant des plats.*

HENRIETTE.

*Air : En avant (Ouverture de Guillaume Tell)*

Dépêchons, dépêchons,  
Courons  
De ce pas  
Ordonner  
L'déjeûner

De monsieur Colas,  
Dépêchons,  
Dépêchons,  
De son embarras,  
Ah! qui ne riarit pas.

COLAS.

Grand Dieu, quel gala,  
C'est pour moi tout ça!

LA COMTESSE.

Il faut que je te fête.

COLAS.

Je reste interdit,  
J'en perds l'appétit,  
Sj j' n'en perds pas la tête.

*Reprise des valets, qui sortent.*

Dépêchons, etc.

*Colas les salue en les voyant sortir.*

HENRIETTE. Qui donc salue-tu ?

COLAS. Tiens, je salue ces messieurs ; est-ce qui ne faut pas être poli à la cour ? dis-donc, ça doit être des généraux ou des tambours-majors ?

LA COMTESSE. Ah ! ah, ah ! ce sont mes gens, ma livrée.

COLAS. Ah ! c'est des gens ! Comment j'ai salué des gens !

HENRIETTE, à Colas. A présent, bon appétit, M. Colas

## SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, COLAS.

LA COMTESSE. Eh bien ! Colas, commence-tu à te remettre de ta surprise ?

COLAS. Oui, v'là que je m'apprivoise un peu.

LA COMTESSE. Eh bien ! voyons, assieds-toi.

COLAS. Sur ce beau fauteuil, à côté de vous ?

LA COMTESSE. Sans doute.

COLAS. Ah ! comme on enfonce ; on dirait que je m'assis sur un fromage à la crème.

LA COMTESSE. Approche-toi donc ! Comme tu me regardes ! est-ce que tu ne me trouves plus aussi jolie qu'autrefois ?

COLAS. Non... vous êtes trop belle à présent.

LA COMTESSE. Je veux pourtant que tu m'aimes comme dans notre jeune temps.

COLAS. J'pourrai jamais.

LA COMTESSE. Je le veux !

COLAS. Vous fachez pas, medame la comtesse... j'vas tâcher.

LA COMTESSE. Encore madame la comtesse ! je te défends de m'appeler ainsi ; appelle-moi Manon et dis-moi toi, comme anciennement.

COLAS. Comment vous voulez que je te tutoie !

LA COMTESSE. Oui, ça me rappelle mon enfance ; nous étions pauvres, ignorés ; mais nous étions heureux.

COLAS. Y m'semble que vous... que tu n'as pas perdu au change.

LA COMTESSE. Ah ! tu n'en sais rien. Voyons, mon ami, en causant tu oublies que tu es venu ici pour déjeuner.

COLAS. C'est vrai.. Vois-tu, si j'ai le cœur plein, je commence à sentir que j'ai l'estomac vide.

LA COMTESSE. Voyons, prends ce que tu voudras.

COLAS. Ma foi... je vas me découper ce

dindonneau ; il est supérieurement rôti... J'aurai pas mieux fait.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE DUC.

Au moment où Colas va manger, on frappe à une porte latérale. Colas reste la fourchette en l'air et n'ose plus manger.

COLAS. Ah ! bon Dieu ! qu'est-ce que c'est ça ?

LE DUC, en dehors, Comtesse, peut-on entrer,

LA COMTESSE, bas à Colas. Ce n'est rien ; c'est le duc.

COLAS. Un duc !

LA COMTESSE. Oui, le duc de Cossé, un de mes protégés.

COLAS. Tu protèges des ducs, toi ; Y va entrer : je me sauve !

LA COMTESSE. Du tout, du tout. Je vais le renvoyer... (*Haut.*) Mon cher duc, je n'y suis pas.

COLAS, bas. Y voudra pas te croire.

LE DUC. Avec qui causez-vous donc ?

COLAS. Là, tu vois bien.

LA COMTESSE. Avec mon coiffeur. Je suis à ma toilette ; je ne puis vous recevoir.

LE DUC. Alors... je reviendrai plus tard vous présenter mes hommages,

COLAS. C'est moi qui suis le coiffeur... Y donne dans le panneau... Ah ! mon Dieu ! qu'on est bête à la cour...

LA COMTESSE. Tu vois bien qu'il est parti. Eh bien ! tu ne manges pas.

COLAS. Si... si... ça va venir... mais vot' duc m'a coupé l'appétit.. Pauvre cher homme ! Ah ! au fait, il a la soupe chez lui.

LA COMTESSE. Tiens, bois, cela achèvera de te rassurer.

COLAS. Oui, au fait, du vin de roi ça doit être fameux. (*Au moment où il porte le verre à ses lèvres, on frappe à l'autre porte.*) V'là encore un duc !

LA COMTESSE. Chut !

COLAS, effrayé. Qu'est-ce que c'est ? hein ?

LA COMTESSE. C'est le roi !..

COLAS, se levant. Le roi !.. Ah ! pour le coup y va me faire fusiller au moins.

LA COMTESSE. Quel contre-temps !.. Enfin, celui-là je ne peux pas le renvoyer.

COLAS. Tu vas y ouvrir ?.. c'est fait de moi !

LA COMTESSE. N'aie donc pas peur.

Pendant qu'elle va à la porte.

COLAS. Miséricorde !.. où me cacher ? Si seulement j'avais apporté ma caisse, je

me fourrerais dedans... Dieu! v'là le roi!..

Il se cache sous la table. Louis XV entre; il est en costume simple et s'appuie sur une canne qu'il dépose en entrant près d'un fauteuil.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

#### SCÈNE XIV.

Les Mêmes, LE ROI.

LA COMTESSE. Soyez le bien arrivé, sire.

LE ROI. Bonjour, comtesse... La pluie est venue interrompre la chasse: il a fallu revenir... il me semble que vous m'avez fait bien attendre...

LA COMTESSE, *hésitant*. C'est que je ne pensait pas que votre majesté... (*Bas.*) Comment faire?

LE ROI. Eh bon Dieu! qu'est-ce que tout cela, comtesse? une table servie!

LA COMTESSE. Non, sire, j'avais invité quelqu'un... (*Elle regarde.*) Où est-il donc passé?

LE ROI. Vous attendiez quelqu'un... et qui donc?

En s'approchant de la table, il marche sur la main de Colas.

COLAS, *sous la table*. Haie! haie! la main!

LE ROI. Eh! parbleu votre convive est sous la table.

LA COMTESSE. L'imbécille!.. Excusez-le, sire; en apprenant l'arrivée de votre majesté... la crainte... le respect...

LE ROI. Mais qu'il se montre donc; est-ce ma présence qui l'effraie...

COLAS, *passant la moitié de son corps*. Sire! j'ai la permission du caporal.

LE ROI. Un tambour!.. Comment, comtesse, vous recevez des tambours chez vous!

LA COMTESSE. Ah! sire, celui-là est sans conséquence... nous avons été élevés ensemble.. c'est... c'est mon frère de lait.

COLAS. Me v'là son frère de lait... pourvu que sa majesté donne dedans...

LE ROI. Ah! je comprends, alors... Mais sors donc de là-dessous, mon garçon... Je ne te voyais pas... j'ai dû te faire mal?

COLAS. Au contraire, sire... vous m'avez écrasé la main...

LE ROI. Allons, voyons, comtesse, faites comme si je n'y étais pas... mettez-vous à table.

LA COMTESSE. Sire! en votre présence...

COLAS. C'est pour le coup que je pourrais pas avaler.

LE ROI. Allons, je le veux.

LA COMTESSE. Vous l'ordonnez, sire?

LE ROI, *riant*. Oui, oui, je l'ordonne.

COLAS. Quel bon roi!.. il veut que ses sujets mangent.

LE ROI. Ce qu'on vous a servi paraît excellent. Ma foi je me sens en bonne humeur... et je veux être des vôtres.

COLAS. Ah! par exemple!

LA COMTESSE. Quoi! votre majesté daignerait...

LE ROI. Oui, ma majesté daigne se mettre à table quand elle a faim.

COLAS. Au fait, sa majesté, il ne faut jamais bouder contre son ventre... Si vous voulez prendre ma place?

LE ROI. Du tout; garde-la... la comtesse t'a invité... et la table est assez grande pour trois... D'ailleurs, j'aime le changement, moi... Je mange tous les jours avec des ministres et des princes, je ne suis pas fâché pour la première fois de ma vie de dîner avec un tambour.

COLAS, *s'asseyant*. Nous nous ressemblons en ça, sire; c'est aussi la première fois qu'il m'arrive de dîner avec un roi.

LE ROI. Allons, verse-moi à boire. De la gaité, comtesse, nous ne sommes pas au grand couvert.

COLAS. A vot' santé, majesté... Dieu! quel bon vin!.. (*Voyant boire le roi.*) Le roi boit! le roi boit!

LA COMTESSE. Chut!

LE ROI, *riant très fort*. Et de plus, il boit comme un autre... Encore un verre, mon garçon. Tu n'as pas de si bon vin à ta caserne?

COLAS. Nous avons de l'eau à discrétion: mais ça ne vaut pas ça.

LE ROI. Ah ça! et que dit-on de mon gouvernement dans la troupe?

COLAS, *buvant et s'étourdissant peu à peu*. Dam, sire, pas grand chose... Après ça, vous sentez bien que moi qui ne suis milicien que depuis six semaines, je ne suis pas au fait des cancaus... Il y avait l'autre jour un sergent de chez nous qui disait que nous étions à c't'heure sous le règne de Cotillon III. Connaissez-vous ça?

LE ROI. Ah, ah, ah! C'est très plaisant; voilà le premier qui a osé me dire cela en face; *in vino veritas*.

COLAS, *se levant*. Vous voulez une tasse?

LE ROI. Tout cela est vraiment délicieux, il y a long-temps que je n'avais fait un si bon repas.

COLAS. C'est comme moi, j'en ai pris au moins pour quinze jours.

LE ROI. Allons, comtesse, laissons dire les mauvaises langues, et vive la joie! à ta santé, Manette!

COLAS. A ta santé, Manon!

LA COMTESSE. Allons... puisque votre



majesté commence... à ta santé, La France!  
**COLAS.** En v'là une fameuse... elle dit  
 i à une majesté!

**LE ROI.** Voyons, mon garçon... verse  
 onc.

*Air ; Verse, verse le vin de France.*

buvons, amis, et buvons frais,  
 A ma bonne humeur je me livre ;  
 C'est du bon temps pour les sujets,  
 Lorsqu'en paix le prince s'enivre.  
 Jamais dans ces doux momens-là  
 Il ne signe d'arrêts sévères,  
 Il croit que jamais il n'aura  
 De tracas, de troubles, de guerres,  
 Du trône oublions les misères ;  
 Ça, vidons gaîment nos verres,  
 La gabelle les remplira.

**ENSEMBLE.**

Oui, vidons, etc.

**COLAS**, un peu animé. Ah ça! dis donc,  
 ma chère, tu m'as pas mal fait aller, toi...  
 Et tu veux me faire accroire que ce mon-  
 sieur-là est le roi!

**LA COMTESSE.** Veux-tu bien te taire...

**LE ROI.** Comment! ce drôle me conteste  
 sa légitimité!

**COLAS.** Non ce n'est pas le roi... la  
 preuve c'est que tu l'appelles La France.  
 C'est pas celui qui a gagné la bataille de  
 Fontenoi... c'est ton roi à toi... c'est pas  
 not' roi, à nous.

**LE ROI**, bas à la comtesse. L'épigramme  
 n'est pas mauvaise, en passant; qu'en di-  
 sez-vous, comtesse? (*On ouvre la porte.*)  
 Qui vient là?

**COLAS.** Si c'est encore un roi, y a plus  
 de places.

## SCÈNE XVII.

Les Mêmes, JULES.

**LA COMTESSE.** Entrez... entrez, Jules...  
 Permettez, Sire que je vous présente à si-  
 gner la commission dont je vous ai parlé  
 hier soir.

**LE ROI.** Qu'est-ce que cette commis-  
 sion?

**JULES.** Sire, c'est l'entrepôt des sels à  
 Rennes.

**LE ROI.** Volontiers; à qui destinez-vous  
 cela?

**LA COMTESSE**, à part. Quelle idée!.. les  
 noms sont restés en blanc, nous les rem-  
 plirons plus tard.

**LE ROI.** Ah! vive Dieu! je suis content  
 de ce gros garçon-là! et pour lui prouver

que je suis roi, j'ai envie de le régaler des  
 sels de Bretegne.

**JULES.** Ah! sire; une place de dix mille  
 écus.

**COLAS.** Tiens, tiens, mais ça me va à  
 à merveille... Faut-il savoir écrire?

**LE ROI.** Mais à la grande rigueur, je crois  
 qu'oui.

**COLAS.** C'est que j'écris un peu gros,  
 voyez-vous.

**LA COMTESSE.** Sire, je tiens à disposer  
 de cette place... Jules, donnez-moi ce qu'il  
 faut pour écrire; je vais remplir moi-même  
 les noms.

Pendant ce temps elle sonne.

**JULES.** Voilà donc comme on distribue  
 les emplois! O France! voilà pourtant  
 comme on te gouverne!

Au bruit de la sonnette, Henriette est venue; la  
 comtesse lui a parlé à l'oreille.

**HENRIETTE.** Je devine... Je vais lacher-  
 cher.

Elle sort

**COLAS** bas. J'ai envie de demander au  
 roi qui me reprenne ma peau d'âne.

**LE ROI.** Eh! voilà notre joyeux arche-  
 vêque!

## SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, L'ARCHEVÊQUE.

**L'ARCHEVÊQUE.** Moi-même, sire.

**LE ROI.** Entrez donc, mon ami, entrez  
 donc.

**L'ARCHEVÊQUE.** Sire... je n'osais... Que  
 vois-je? Un tambour!.. voilà du nouveau.

**COLAS.** Tiens, un archevêque!.. me  
 v'là lancé dans une société bien comme il  
 faut.

**L'ARCHEVÊQUE.** Je venais, sire, vous  
 remercier de la nouvelle grace que Votre  
 Majesté a bien voulu accorder pour moi à  
 Mad. Dubarry.

**LE ROI.** Cette commission serait-elle  
 pour vous?

**JULES.** Sortons... je ne pourrais me  
 contenir.

**LA COMTESSE.** Jules... attendez... C'est  
 vous que je charge de remettre cette com-  
 mission au titulaire.

**JULES.** Madame, monseigneur n'est-il  
 pas là?

**LA COMTESSE.** Je veux que vous portiez  
 vous-même ce brevet à son adresse.

**L'ARCHEVÊQUE.** N'allez pas plus loin,  
 madame... Que vois-je? le roi accorde à  
 M. Jules Raimond...

**JULES.** A moi!

**LA COMTESSE.** Oui, monsieur le raisonneur; pour vous punir de vos impertinentes vérités, je vous renvoie et vous exile en Bretagne.

**COLAS.** Il paraît décidément que c'est lui qui aura les sels.

**LA COMTESSE.** Mais c'est à condition que vous épouserez Héloïse et que vous emmènerez, comme votre maître d'hôtel, mon protégé, M. Colas Mathon.

**COLAS.** Présent!.. Me v'là dans mon centre; pas de tambour et une cuisine.

**L'ARCHEVÊQUE.** Comtesse... c'est une horreur... un passe-droit.

**LA COMTESSE.** Une fois par hasard, il faut bien récompenser le mérite... si toutefois le roi daigne approuver.

**LE ROI.** J'approuve tout, comtesse; mais je veux voir la jeune future de mon nouveau comptable.

**LA COMTESSE.** La voilà, sire.

**LE ROI.** Elle est ma foi charmante!

**JULES, à la comtesse.** Ah! madame, comment reconnaître?..

**LA COMTESSE.** Vous penserez un peu moins mal de la cour.

**LE ROI.** Ma chère enfant, je veux que vous emportiez un souvenir de moi.

Il lui donne une bague.

**HÉLOÏSE.** Sire... c'est trop de bonté.

**LE ROI.** C'est à regret que je vous vois quitter Versailles... Cette petite est vraiment charmante.

**HENRIETTE** *bas.* mon cher secrétaire, vous m'en croyez, vous partirez demain.

**JULES.** Je vous comprends: je partirai ce soir. (*Il vient prendre Héloïse.*) Sire, permettez...

Héloïse fait la révérence.

**LA COMTESSE.** Allez, mes amis... et sur tout ayez soin de Colas.

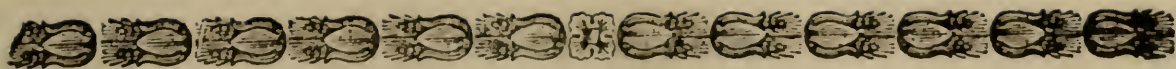
**COLAS.** Est-elle bonne! si elle n'était pas comtesse, et si sa majesté n'était pas là...

**LA COMTESSE.**

*Air : D'un tailleur on reconnaît l'ordre.*

Tendres amans, avec sollicitude,  
J'ai dans ce jour comblé votre bonheur;  
Mais je le sens, hélas, l'inquiétude  
Vient à présent faire battre mon cœur.  
Autour de moi je cherche un défenseur;  
De monseigneur je crains quelque chicane,  
Car dans ses yeux je lis la trahison;  
Vous qui savez ce que peut la soutane,  
Contr'elle ici protégez Cotillon.

FIN.



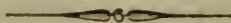
LA

# FILLE DE L'AVARE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et Paul Duport.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 7 janvier 1835.



| PERSONNAGES.              | ACTEURS.                       | PERSONNAGES.                | ACTEURS.                  |
|---------------------------|--------------------------------|-----------------------------|---------------------------|
| GRANDET,                  | M. BOUFFÉ.                     | M. MENU, notaire.           | M. KLEIN.                 |
| EUGÉNIE, sa fille.        | M <sup>me</sup> LÉONT. VOLNYS. | ISIDORE, son neveu.         | M. SYLVESTRE.             |
| CHARLES, cousin d'Eugénie | M. ALLAN.                      | NANON, servante de Grandet, | M <sup>me</sup> JULIENNE. |

*La scène se passe chez Grandet, dans une campagne du Loiret, à quelques lieues d'Orléans.*



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse. — Au fond, deux portes : l'une à droite, qui a un guichet, est la porte d'entrée, et donne sur la cour; l'autre au milieu, donne sur un escalier qui conduit au premier étage. Sous l'escalier, en dehors, une porte qu'on ne voit pas. — Au deuxième plan, à droite de l'acteur, la cuisine. Du côté opposé et sur le deuxième plan à gauche, le cabinet de Grandet. — Ameublement mesquin, usé, dans le style gothique et bigarré de la campagne. Une table près du cabinet de Grandet; une autre table auprès de la porte de la cuisine.

### SCÈNE I.

EUGÉNIE, NANON.

Au lever du rideau, Nanon regarde par la porte de la cour, Eugénie sur la porte de la cuisine.

EUGÉNIE. Eh bien! Nanon?

NANON. Eh bien! mamzelle, v'là qu'il part.

EUGÉNIE. Tout-à-fait?

NANON, à Grandet qui est dans la cour. Adieu, monsieur... Hem!.. la fenêtre du corridor?... (Après avoir regardé par la porte qui donne sur l'escalier, et revenant à celle de la cour, elle crie :) Elle est fermée... Adieu, monsieur, adieu... Ne vous pressez pas trop... ménagez la grise.

EUGÉNIE. Il est parti.

NANON. Il est sorti de la cour... il va faire sa ronde du matin, chez les vigneron, chez les métayers... En voilà pour deux bonnes heures.

EUGÉNIE. Tant mieux, ferme la porte. Je n'ai plus peur... nous pouvons nous

occuper du déjeuner de mon cousin Charles... Eh! vite, dépêchons-nous.

NANON. Oh! m'est avis que nous avons le temps... il dort ferme.

EUGÉNIE. C'est égal... il faut que tout soit prêt quand il se réveillera... et avant le retour de mon père.

NANON. Je crois bien... Dieu! si not' maître voyait toute cette dépense-là... tout ce *lusque*... du chocolat, des œufs, du beurre, une nappe!..

EUGÉNIE. Aussi je tremblais... (On frappe à la porte.) Ciel! c'est lui!..

NANON. Il aura oublié quelque chose.  
On frappe encore.

EUGÉNIE. Chut!.. je vais à la cuisine... faire le chocolat en cachette... tâche qu'il parte bien vite.

NANON, à la porte. Eh! oui.. on y va.

EUGÉNIE, *bien bas*. ensuite tu mettras le couvert. (Elle entre dans la cuisine.)

NANON. C'est vous, not' maître?

ISIDORE, *en dehors*. Ouvrez donc, Nanon.

NANON. Bah!.. (A la porte de la cuisine.)

N'ayez pas peur... ce n'est rien... c'est M. Isidore.

ISIDORE. Merci... Ouvre donc.

NANON, ouvrant. Voilà!

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE II.

NANON, ISIDORE.

ISIDORE, entrant. C'est heureux!

NANON. Ah! vous nous avez fait une souleur!.. si matin, par cette ruelle isolée!

ISIDORE. C'est mon oncle Menu qui m'envoie!.. et je ne me le suis pas fait dire deux fois... J'ai tant de plaisir à venir ici.

NANON. Tiens... votre oncle, qui est le notaire de not' maître, sait bien que tous ses matins il fait sa tournée à cheval, dans les fermes, aux environs d'Orléans.

ISIDORE. Et sa tournée doit être longue... le père Grendet; c'est le *Marquis de Carabas* du Loiret... Bois, prés, champs, vignes... tout lui va.

NANON. Et il va partout... Ainsi, mamzelle est occupée; moi itou... Vous reviendrez.

ISIDORE. Par exemple!.. (*A part.*) Mon oncle ne s'est pas trompé... Il y a quelque chose.

NANON. Puisque not' monsieur n'y est pas.

ISIDORE. Je l'attendrai... C'est qu'il s'agit d'une grande affaire... d'un beau domaine qu'il va ajouter aux autres... Il finira par acheter tout le département... C'est de ça, je crois, que mon oncle et lui causaient hier soir tout bas, quand ce jeune homme est arrivé... Tu sais... ce jeune homme.

NANON. Ah! M. Charles... le neveu de monsieur.

ISIDORE. C'est à dire de feu sa femme.

NANON. Pauvre chère défunte!.. Elle n'a pas eu tant seulement la consolation de le voir... et ce n'est pas faute qu'elle ait eu envie d'aller à Paris, chez son frère... mais not' maître n'a jamais voulu déboursier les frais du voyage... même qu'il grondait des trois jours pour un port de lettre... si bien que la pauvre femme n'osait plus écrire à son frère, crainte des réponses... Si l'autre l'avait su... Mais elle, une sainte du paradis, quoi!.. plutôt que de dire un mot de plainte contre son homme!..

ISIDORE. Il a donc toujours été avare comme à présent, le père Grandet?

*Air: J'ai vu le Parnasse des dames.*

Lui, ce n'est pas de l'avarice;  
Il tient à l'argent, Dieu merci!

Mais c'est, faut lui rendre justice, Pour le garder...

ISIDORE.

Tant pis pour lui.

NANON.

Amasser toujours, v'là ce qu'il aime... Du reste, il a l'œil sur la main; Traitant son prochain comme lui-même...

ISIDORE.

Et c'est tant pis pour le prochain!

NANON. Il a gagné sa fortune... il a le droit d'en faire ce qu'il veut.

ISIDORE. Il n'en fait rien.

NANON. C'est pour ne pas la défaire... Faut être juste... moi qui suis ici depuis quarante ans, je les ai vus commencer... Madame n'avait pas grand' chose, et lui n'avait rien... Pour devenir avec ça le plus fort propriétaire du pays, a-t-il fallu en mettre long-temps des petits écus sur les gros... aussi, pendant cette révolution... l'autre, la vicille, il ne s'amuse pas aux assignats, lui... il achetait du bien... il empilait les louis d'or... et comme il disait, en rognant sur les repas, pour acheter un quartier de terre: mes enfans, un morceau pousse l'autre.

ISIDORE. Et ça lui a joliment profité.

NANON. Mais à propos de repas, vous me faites oublier... mamzelle qui est en train de faire le chocolat. (*Elle va à la table.*)

ISIDORE. Hem! plaît-il? Qu'est-ce qu'elle dit là?.. chez le père Grandet du chocolat!.. (*Allant à la porte de la cuisine et flairant.*) Mais oui... cette odeur de vanille... Nanon...

NANON. Laissez moi... faut que je mette le couvert.

ISIDORE. Comment! un couvert pour déjeuner... chez le père Grandet! Ah ça! tout est donc ici en révolution?

NANON. Tiens, M. Charles... le fils d'un... Comment qu'ils appellent ça!.. un banquier, sous votre respect... c'est habitué à toutes les dorloteries de Paris... c'est pas élevé grossièrement comme vous et moi.

ISIDORE. Merci, encore... et le père Grandet fait toute cette dépense?

NANON. Du tout... s'il savait!.. c'est mamzelle qui s'est avisée de ça... même-ment que pour acheter le chocolat et le sucre en cachette, elle a changé une des pièces d'or que son père lui a données.

ISIDORE. Comment! il lui en donne?

NANON. Oui... une à une, dans le courant de l'année; pour les compter avec elle au jour de l'an... C'est leurs étrennes... elle n'y touchait jamais... mais pour son cousin!..

ISIDORE. Son cousin... son cousin!.. on

dirait qu'elle a pris tout de suite à lui un intérêt...

**NANON.** Dam! le neveu de sa mère, et gentil!.. D'abord en arrivant hier, il nous a surpris tous; et les surprises, ça plaît toujours aux jeunes filles... C'est vrai!.. nous étions là, bien tranquilles, notre maître et votre oncle à faire leur tas de chiffres, moi à coudre, mamzelle à lire... tout-à-coup, pan! pan! pan!.. un bruit à la porte qui nous fait sauter... Monsieur, surtout, qui a toujours peur le soir... je cours ouvrir!.. Deux ou trois commissionnaires, avec des malles, des paquets... et puis un beau jeune homme propre, huppé, cossu, qu'on aurait juré qu'il sortait d'une boîte, dans un manteau magnifique... Zeste! d'un saut, il est dans la chambre...

« L'ami, qu'il dit à notre maître, annoncez-moi à M. Grandet.—Grandet! « C'est moi.—Ah! mon cher oncle! mon cher oncle!.. » et des poignées de main... Tenez, cette lettre de mon père.— Nous deux, M. Menu, nous étions de là!.. et mamzelle!.. ah! si vous l'aviez vue... pâle comme une morte! des grosse larmes dans les yeux! l'air d'une folle!.. et puis, tout d'un coup, voilà qu'elle s'élançait vers lui en disant : « ma mère... ma mère!.. » Ah! ça, c'est vrai qu'il lui ressemble à la digne femme!

**ISIDORE.** Ah! elle lui a sauté au cou, comme ça!

**NANON.** Tiens!.. et lui, pas fier, il s'est mis à rire et à embrasser sa cousine sans se fâcher.

*Air: L'amour qu'Edmond, etc.*

Là! voyez-vous, le beau mérite!  
J'en ferais bien autant... Après?

**NANON.**

Elle était honteuse, interdite.

**ISIDORE.**

Et lui n'avait point de regrets?

**NANON.**

Au contraire, il semblait plus tendre;  
Ses yeux pétillaient... M'est avis  
Qu'il aurait bien voulu lui rendre  
Tous les baisers qu'il avait pris!

**ISIDORE.** Par exemple!

**NANON.** Je suis sûre qu'il n'a pas mieux dormi que mamzelle.

**ISIDORE.** Et moi, donc!.. quand mon oncle m'a conté ça.

### SCÈNE III.

**ISIDORE, EUGÉNIE, NANON.**

**EUGÉNIE,** sortant de la cuisine. Eh! vite, Nanon... le chocolat est prêt. (*A Isidore.*) Bonjour, monsieur Isidore... ça va bien?

(*A Nanon.*) Je viens d'entendre du bruit dans la chambre de mon cousin... et le couvert n'est pas mis!

**NANON.** Dam! il est là depuis une heure à me causer...

**EUGÉNIE.** Va donc... je l'écouterai à ta place.

**NANON.** C'est ça, relayez-moi. (*A part.*) Est-elle bonne, mamzelle!.. elle ne recule à rien. (*Elle entre dans la cuisine.*)

**ISIDORE,** regardant Eugénie. Mon Dieu! mamzelle, que vous êtes jolie comme ça!

**EUGÉNIE.** Vous trouvez?... merci... (*A Nanon, qui est dans la cuisine.*) Mets une nappe blanche.

**ISIDORE.** Oui, vous avez des petites couleurs qui font plaisir à voir... Aussi je resterais une journée entière à vous regarder... et quand mon oncle me dit de venir ici... ça me fait un bien... c'est loin pour tant.

(*Nanon apporte une nappe et une tasse brune, qu'elle met sur la table.*)

**EUGÉNIE.** Non, pas cette tasse-là... celle à fleurs... (*Nanon la reprend en l'emportant.*)

**NANON.** Qui n'a pas servi depuis votre mère?

**EUGÉNIE.** Eh bien! pour son neveu.

**ISIDORE.** Vous ne m'écoutez plus, mamzelle?

**EUGÉNIE.** Si fait, si fait... car, moi aussi, j'aime à vous voir... je sais le plaisir que vous avez à me rendre mille petits services... vous m'êtes dévoué comme un frère.

**ISIDORE.** Mieux que ça... oh! bien mieux... si vous saviez tout ce qu'il y a là... voyez-vous, mamzelle Eugénie, vous me diriez : « il faut te mettre dans le feu pour moi... » je m'y jetterais tout de suite... ça ne me changerait même pas trop... Car, rien que l'idée que vous pouvez être à un autre... ça me brûle, ça me donne la fièvre.

**EUGÉNIE.** Que voulez-vous dire?

**ISIDORE.** Oh! rien... enfin, qu'est-ce que ça peut me faire?... moi, simple clerc de mon oncle Menu... je ne peux pas espérer... quoi qu'en dise mon oncle... mais c'est égal... et s'il est vrai que votre cousin ne vienne ici que pour vous épouser...

**NANON,** rentrant. Épouser... qui donc?..

(*Elle apporte une tasse, une serviette, une cafetière et un gros morceau de sucre dans un papier.*)

**EUGÉNIE.** Mon cousin... qui vous fait croire?..

**ISIDORE.** Eh! parbleu! mon oncle... il s'est imaginé, à l'air préoccupé dont votre père a lu cette lettre d'hier au soir, que c'était...

NANON. Eh bien !

EUGÉNIE.

*Air de Haine aux hommes.*

Y pensez-vous ?

ISIDORE.

J'en suis certain.

NANON.

Je n'en ai pas même eu l'idée.

EUGÉNIE

Ni moi non plus... Pour mon cousin,  
Mon oncle m'aurait demandée !

ISIDORE.

Mon cœur soudain en a saigné,  
On devine ce qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Vraiment... (*A part.*) C'est pour cela, sans doute,  
Que je ne l'ai pas deviné !

Mais quelle apparence ! le fils d'un banquier... il est bien trop riche pour nous.

ISIDORE. Oh ! quant à ça, il ne faut pas qu'il s'en fasse trop accroire... ces fortunes de finance, comme dit mon oncle, c'est comme les ballons... ça se gonfle, ça s'élève en un clin-d'œil... mais au moindre accroc, plus rien... tombé à plat ! et c'est plutôt vous qui seriez trop riche pour votre cousin.

(Nanon et Eugénie mettent tout ce qu'il faut sur la table.)

EUGÉNIE. Vous croyez ?.. vraiment !.. (*Regardant sur la table.*) Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu as mis là ?

NANON. Dam ! c'est le sucre.

ISIDORE. Votre père, qui, outre ses propriétés, a, dit-on, des tonnes d'or.

EUGÉNIE. Mon père !

ISIDORE. Oh ! moi, ça m'est bien égal... je ne vous demande que de l'amitié.

EUGÉNIE. Bon Isidore... (*Lui présentant le sucre qui est dans un papier.*) Voulez-vous me casser du sucre.

ISIDORE. Tout de suite, mamzelle... avec plaisir.

(Il prend le sucre et va dans la cuisine.)

EUGÉNIE, *d* Nanon. C'est bien... maintenant il faudra le fauteuil de la chambre de mon père.

NANON. Not' maître ne s'en sert jamais, crainte de l'user.

EUGÉNIE, *d* demi-voix. Dis donc, Nanon... ce qu'Isidore vient de me dire... que mon père avait beaucoup d'or...

NANON, Dam ! c'est possible.

EUGÉNIE, *de même.* C'est vrai... car tu ne sais pas... cette nuit, j'entendais remuer dans la maison... je craignais qu'on ne réveillât mon cousin... je me suis levée pour voir ce que c'était... j'allais remonter dans ma chambre, quand j'ai aperçu mon père qui prenait une petite clef, derrière

ce vieux tableau enfumé... là, sous l'escalier, dans le corridor.

NANON. Bonté de Dieu !.. vous avez vu...

EUGÉNIE, *de même.* Alors, il a ouvert tout doucement, à côté du tableau, la petite porte du vieux garde-fruits, qu'il avait pris pour mettre des papiers, à ce qu'il disait... et il s'est assis par terre, à côté d'une valise, où il y avait de l'or... beaucoup d'or, qu'il s'est mis à compter... et puis des billets qu'il a tirés d'un grand porte-feuille.

NANON. Silence, mamzelle.

EUGÉNIE. Il ouvrait de grands yeux... il murmurait des mots en riant... mais d'un rire si singulier... et puis la lumière de la lanterne qui jetait sur tout cela un jour lugubre... ça m'a fait peur... et je suis rentrée dans mon lit toute tremblante.

NANON. Dieu ! s'il savait... ne parlez jamais de ça, au moins.

ISIDORE, *rentrant et présentant le sucre d Eugénie.* Voilà... (*Il en a un gros morceau d la bouche.*) Il est très-bon.

CHARLES, *en dehors.* Nanon... quel qu'un !

NANON. C'est lui, mamzelle.

EUGÉNIE. J'entends bien. (*Prenant le sucre des mains d'Isidore.*) Merci, monsieur Isidore. (*A Nanon.*) Ah ! vite le fauteuil.

#### SCÈNE IV.

Les Mêmes CHARLES, *en négligé, un nécessaire à la main*

CHARLES. Enfin, je suis en bas... ce n'est pas sans peine... quel escalier ?..

Il met son petit nécessaire sur la table qui est auprès de la porte de la cuisine.

EUGÉNIE. Ciel ! vous vous êtes fait mal.

CHARLES. Voilà de quoi me guérir... bonjour, ma jolie cousine... oh ! moins que rien... une erreur de calcul... trois marches que j'ai prises pour une.

NANON, *montrant l'escalier.* Il y a pourtant une corde.

CHARLES. Vraiment !.. eh bien ! ce n'est pas de luxe... je ne l'ai pas aperçue... il fait si sombre... quoique je ne m'en plains pas à cause du contraste.

*Air d'Aristippo*

Ici tout afflige la vue,  
Les murs, les meubles, tout est vieux ;  
Tout semble dire à l'âme émue  
Que l'ennui seul règne en ces lieux.  
Triste séjour, d'où, j'imagine,  
On fuirait vite et de bon cœur...  
Si vous n'étiez là, ma cousine,  
Pour y faire croire au bonheur.  
*Nanon entre dans le cabinet de Grandet.*

ISIDORE, *à part.* Le fade!.. un compliment... si je voulais j'en ferais bien autant.

EUGÉNIE Au moins, avez-vous bien passé la nuit?

CHARLES. Vous voyez, je me lève... pardon même de paraître en négligé.

ISIDORE, *à part.* Cette coquetterie!.. pour faire remarquer qu'il est superbe...

CHARLES. J'ai voulu écrire ce matin à mon père... et à une autre personne... mais il me manquait.

EUGÉNIE. Quoi donc?

Nanon apporte un fauteuil devant la table.

CHARLES. Presque rien... une table, de l'encre, une plume, du papier, etc...

EUGÉNIE. Ah! mon Dieu!.. vous aurez tout cela, mon cousin. (*À Isidore.*) Monsieur Isidore, vous nous aiderez, n'est-ce pas?

ISIDORE. Certainement, mademoiselle...

CHARLES, *regardant autour de lui.* Je n'aurait jamais cru qu'en France, au dix-neuvième siècle, il y avait des gens qui vécussent dans des endroits pareils, et de ma famille encore.

ISIDORE, *à part.* Comme il regarde partout!.. il a l'air de faire l'inventaire... c'est un prétendu.

NANON, *à Eugénie.* Dites-lui donc de déjeuner avant que monsieur ne revienne.

CHARLES, *à Eugénie, lui donnant l'encrier qu'il a pris dans son nécessaire.* Voici mon encrier... eh! mais cet air d'embaras... je vous gêne... pardon, je me retire...

EUGÉNIE, *qui a pris l'encrier.* Au contraire... mon cousin, si vous vouliez déjeuner.

CHARLES. Merci, ma cousine... ne vous inquiétez pas... je n'ai jamais faim avant midi.

NANON, *à part.* Miséricorde!

ISIDORE, *à part.* Oh! midi!.. moi qui déjeune à cinq heures... au petit jour.

EUGÉNIE. C'est que... pardon... je crains que le chocolat...

CHARLES. Du chocolat! non... je n'en prends pas le matin... rien que du thé des *Sandwichs*.

EUGÉNIE. Du thé!.. Dieu! si je l'avais su... et des *Sandwichs*... (*À Isidore.*) Qu'est-ce que c'est que des *Sandwichs*?

ISIDORE. Des *Sandwichs*... c'est quelque ragoût peut-être.

NANON, *à part.* Monsieur qui rentre à onze heures... (*Haut.*) C'est dommage... le chocolat est prêt... il est là.

EUGÉNIE, *à Charles.* Oui... il est là..

CHARLES. Il est prêt... ah! c'est diffé-

rent... je l'aime beaucoup... et au fait... je me sens une pointe d'appétit.

EUGÉNIE. Vrai!.. ah! tant mieux... je vous l'apporte de suite... ne vous impatientez pas... (*Remettant l'encrier à Nanon.*) Tiens, mets-y de l'encre... dans le cabinet de mon père... va... (*À Charles qui la regarde.*) Je suis à vous, mon cousin.

Elle entre dans la cuisine: Nanon entre dans le cabinet de M. Grandet.

## SCÈNE V.

ISIDORE, CHARLES

CHARLES. Pauvre petite cousine! qu'elle est bonne, empressée pour moi!.. et pas mal vraiment.

ISIDORE. Ah! monsieur trouve qu'elle n'est pas mal?

CHARLES. Monsieur... (*Il se saluent.*) Je n'ai pas l'honneur...

ISIDORE. Isidore... Isidore Menu... le neveu de mon oncle le notaire.

CHARLES, *souriant.* Ah! le neveu de votre oncle!.. (*À part.*) Un ami, un voisin.

ISIDORE. Monsieur compte-t-il faire un long séjour ici?

CHARLES. Eh! eh! eh! eh!..

ISIDORE. Eh! eh! eh!.. monsieur ne s'y plaît pas beaucoup?

CHARLES. Franchement, à moins d'y mettre de la bonne volonté... moi, j'avais entendu dire vaguement que mon oncle était riche... qu'il habitait la province... et là-dessus, je m'étais figuré qu'il avait un château... comme tout le monde... avec un parc, un théâtre... enfin une existence de patriarche!.. à la longue c'est bien un peu ennuyeux.

ISIDORE. Oh! chez le père Grandet, on n'a pas à craindre cet ennui-là

CHARLES. Je vois... c'est un autre genre de résignation... mais plus j'y pense, moins je comprends la précipitation que mon père a mise à m'envoyer à pareille adresse... moi qui me trouvais si bien dans notre hôtel... dans mon petit parloir gothique!.. et à la veille de tant de bonheur!..

ISIDORE. Et monsieur ignore la cause...

CHARLES. Oh! tout-à-fait.

ISIDORE. Il faut pourtant que le père de monsieur ait eu des raisons bien pressantes...

CHARLES. C'est assez probable.

ISIDORE. Dam!.. (*À part.*) Est-il sournois, le Parisien!

CHARLES, *à part.* Il est curieux, le provincial.

ISIDORE. Alors, cela ne concerne pas... mamzelle Eugénie?..

CHARLES. Ma cousine? (*A part.*) Ah! j'y suis... un prétendu!..

ISIDORE. Cela ne concerne pas?..

CHARLES, *le regardant.* Mais dam!.. je... (*Se retournant pour rire.*) Ah! ah! ah!

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, EUGÉNIE, NANON.

EUGÉNIE, *revenant avec une petite casserole.* Voilà, mon cousin, voilà... Vous êtes servi tout de suite... tenez un peu, monsieur Issidore. (*Elle lui fait tenir la casserole.*)

NANON, *rentrant.* Comment! ce n'est pas encore fini?.. Jésus, mon Dieu!

CHARLES. Ah! ma cousine, de grâce... que de peines vous vous donnez pour moi!

EUGÉNIE. Ne faites pas attention, mon cousin. (*Elle reprend la casserole des mains d'Isidore.* — *Allant à Nanon qui est près de la table.*) Ah! Nanon! que je suis contente!.. il aura de bon chocolat... Je crois que j'ai réussi.

CHARLES. C'est qu'au fait, elle est jolie ma cousine... malgré cette tournure un peu provinciale... Elle a un air de candeur et de bonté qui fait plaisir à voir. Et des yeux... ma foi, comme Elisa!

ISIDORE, *entre Charles et Eugénie.* La regarde-t-il!

CHARLES. Hem!.. (*Le regardant et détournant la tête.*) Ah! ah! la drôle de figure!

EUGÉNIE, *qui a arrangé le couvert et placé le fauteuil.* Maintenant, mon cousin... si vous voulez vous mettre à table... tout est prêt. (*Elle verse le chocolat dans la tasse.*)

NANON, *bas.* C'est ça dépêchez-vous... si votre père...

CHARLES. Avec plaisir, si M. Isidore veut permettre.

ISIDORE. Mon Dieu! je n'empêche pas... au contraire. (*Charles va à la table.*)

EUGÉNIE, *lui montrant le fauteuil.* Mettez-vous là... dans ce fauteuil.

CHARLES, *s'asseyant.* Volontiers... ils appellent ça un fauteuil.

NANON. Enfin il y est.

Charles est assis, Eugénie est debout à sa droite, Nanon à sa gauche, Isidore sur le devant du théâtre à droite.

CHARLES. C'est charmant, un petit déjeuner sans cérémonie.

ISIDORE, *à part.* Par exemple! sans cérémonie.

CHARLES. Et en si bonne compagnie... c'est un plaisir auquel je tiens beaucoup...

et les plaisirs doivent être rares ici... (*A Isidore.*) Hem!.. à quoi s'amuse-t-on dans ce pays?

ISIDORE. À quoi?

CHARLES. Oui...

ISIDORE. À ses affaires.

CHARLES. Et quand on en a pas.

ISIDORE. Alors, on ne s'amuse pas... on n'est pas forcé.

EUGÉNIE. Si fait, mon cousin, si fait... et si vous aimez la pêche, M. Isidore est très adroit...

CHARLES. C'est un plaisir bien tranquille... Ah ça! je ne vois qu'un couvert. (*A Eugénie.*) Eh bien! et vous.

EUGÉNIE. Moi, je vous servirai.

CHARLES, *voulant se lever.* Par exemple.

NANON. Eh! restez... Vous lanternerez si bien, que votre oncle va rentrer.

EUGÉNIE. Chut!

CHARLES, *étonné.* Quoi donc?

EUGÉNIE. Ne faites pas attention... Déjeunez, mon cousin, déjeunez à votre aise... ne vous pressez pas trop.

CHARLES. Me presser!.. je n'ai garde... je suis trop bien ainsi... Voilà un déjeuner qui a bonne mine... Nanon, du pain...

NANON! *lui présentant un gros pain rond.* Tenez, monsieur, coupez vous-même à la miche.

CHARLES, *à part et coupant le pain.* Oh! ce pain mollet! Si mes amis de Tortoni me voyaient dans cette attitude-là...

EUGÉNIE. Et que prendrez-vous avec cela, mon cousin?

CHARLES. Oh! peu de chose... quelques biscuits.

NANON. Là, encore!

EUGÉNIE. C'est bien. (*A Isidore.*) À l'entrée du bourg, chez Dupont... des biscuits... Oh! je vous en prie... allez vite.

ISIDORE. Oui, mamzelle, oui... (*A part.*) Elle fait de moi tout ce qu'elle veut... et pour l'autre, encore.

CHARLES. Ah! vous sortez... mais nous nous reverrons pour cette partie de pêche... mon cher ami.

ISIDORE. Certainement... (*A part.*) Son cher ami!.. je t'en souhate. (*A Eugénie.*) J'y vais. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, NANON.

CHARLES. Il est furieux contre moi... (*Goûtant son chocolat.*) Eh! mais, il est délicieux.

EUGÉNIE. Pas assez sucré peut-être.

CHARLES, *prenant du sucre.* Vous croyez...





*qui emporte la cafetière.*) Qu'est-ce que c'est ça ?.. qu'est-ce que tu emportes ?

CHARLES. Ça, mon oncle ?.. d'excellent chocolat que je viens de prendre et dont je vous fais compliment.

GRANDET. Du chocolat ?

NANON, *qui se trouve entre Eugénie et Grandet.* Not' maître.

GRANDET. Du chocolat !.. qu'est-ce que ça veut dire, du chocolat... (*Apercevant le sucrier sur la table.*) Et du sucre...

NANON. Dam ! il n'y avait rien pour déjeuner.

Charles s'est assis à la droite du théâtre.

GRANDET. Eh bien !.. qu'est-ce qu'il faut de plus, quand c'est offert de bon cœur... une tasse de lait, du fromage... à la campagne. (*A Charles.*) N'est-ce pas ? (*A Nanon.*) Qui est-ce qui t'a commandé autre chose ?

Il va poser son chapeau au fond, sur une chaise.

NANON. Mais...

GRANDET. Eh bien ! parle... tu as une langue.

NANON. Not' maître...

GRANDET. Qui donc ?

EUGÉNIE. Moi, mon père.

GRANDET, Ah ! toi.

CHARLES, *qui a montré la plus grande surprise.* *A part.* Qu'est-ce que cela signifie ?

GRANDET, *d'un air indifférent.* Toi !.. c'est bien... mon Dieu ! je ne me fâche pas... du chocolat... mais il n'y en avait pas dans la maison ?

EUGÉNIE. Aussi, mon père... c'est moi qui ai ordonné à Nanon de l'acheter.

GRANDET. Ah ! tu as ordonné d'acheter... (*De même.*) Bien... mais avec quoi donc ?.. C'est bientôt dit, d'acheter... il faut payer ensuite... (*Regardant Charles avec un sourire.*) N'est-ce pas ? il faut payer, c'est l'usage dans le pays... Et de l'argent, vous n'en aviez pas ?

EUGÉNIE. J'ai de l'or.

GRANDET. Tu aurais dépensé... tu aurais changé mon or, toi ?

EUGÉNIE. Vous me l'avez donné.

GRANDET. Pour le garder.

*Air : Un homme pour faire un tableau.*

Ma fille... elle a changé notre or.

NANON, *s'avançant et à la gauche de Grandet.*

Eh ! non, notr' maîtr', ce n'est pas elle ;

C'est moi qui, sur mon p'tit trésor,

Ai prêté quelqu' chose à mamzelle.

GRANDET

Bêh ! vraiment ? bonne fille, est-ce heureux !

NANON.

Oui, foi d' Nanon.

GRANDET.

N'y a pas de honte ;

Et puisque t'a prêté, tant mieux...  
(*A demi-voix.*)

Ça te restera pour ton compte.

CHARLES, *à part.* Je n'en reviens pas.

## SCÈNE XI.

Les Mêmes, ISIDORE.

ISIDORE. Les voilà... les voilà... ils sont tout chauds.

GRANDET. Heim ! qu'est-ce que c'est

NANON. A l'autre.

ISIDORE. Dam ! père Grandet... des biscuits.

GRANDET. Des biscuits !

EUGÉNIE, *à part.* Et tout cela devant lui.

ISIDORE. C'est mamzelle Eugénie qui m'a envoyé acheter...

GRANDET. Et de l'argent ?

ISIDORE. J'ai pris à crédit.

GRANDET. Et qui est-ce qui paiera ?..

ISIDORE. Moi.

CHARLES, *se levant et s'avançant vers Grandet.* Mon, mon oncle ; mais moi... c'est convenu... j'ai voulu ce déjeuner-là... à condition que je le paierais moi-même... c'est juste c'est convenable.

EUGÉNIE. Mon cousin.

GRANDET. Ah ! c'est différent... fallait donc le dire tout de suite... Liberté, mon garçon... tu es ici comme chez toi... il n'y a pas d'offense... puisque tu te lances dans les grands seigneurs, que tu te fais un dieu de ton ventre, mange ton avoir... t'es bien libre, tant qu'il te durera... (*A part.*) Et ensuite étonnez-vous donc si ça culbute... (*Haut.*) Nanon, mon déjeuner

NANON. Not' maître, il y a encore un brin de chocolat... le voulez-vous ?.. (*Bas.*) C'est votre neveu qui régale.

GRANDET. Ah ! il en reste... eh bien ! garde pour ma fille... moi, du fromage et du pain... j'aime mieux ça.

Nanon lui donne le pain... il en coupe une tartine sur laquelle il étend du beurre.

CHARLES, *à part.* Étonnant, mon oncle... (*Regardant Eugénie.*) Mais elle... un ange !..

GRANDET, *regardant la table.* Une nappe !.. un fauteuil... c'est scandaleux...

(*Voyant Isidore qui mange un biscuit.*) Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

ISIDORE. Dam ! ils son payés !

CHARLES, *tirant de son gousset un napoléon d'or.* Tiens, Nanon... que j'acquitte ma dette.

NANON, *regardant.* Une pièce d'or.

GRANDET *qui était auprès de la table, se retournant D'or...*

**NANON.** Ah ! bon... je n'aurai jamais assez de monnaie pour vous rendre.

**GRANDET,** *vivement et tendant la main.* Donne... j'en ai, moi... je te changerai.

**CHARLES,** *l'arrêtant.* Du tout, du tout, mon oncle, ça se trouvera plus tard... et maintenant permettez-moi de me retirer... il faut que j'écrive à mon père.

**GRANDET.** Ah !.. ton père... (*A part.*) Pauvre garçon !

**EUGÉNIE.** Voici votre encrier, mon cousin.

**CHARLES,** *allant chercher son nécessaire sur la table à droite et l'ouvrant.* C'est juste dans mon nécessaire.

**EUGÉNIE.** Ah ! qu'il est joli !

**CHARLES.** Vous trouvez, ma cousine... eh bien ! acceptez-le, je vous en prie... comme un gage de l'amitié la plus sincère.

**EUGÉNIE.** Merci... oh ! merci... je vous aimerai bien sans ça.

**ISIDORE,** *à part.* Des cadeaux !.. c'est fini.

**CHARLES.** Un refus.

**GRANDET.** Eh ! non... allons, Eugénie... au fait, il ne faut pas lui faire de la peine, à ce garçon.

**EUGÉNIE.** Mon père...

**GRANDET,** *entre Charles et Eugénie, prenant le nécessaire.* Elle accepte... (*Ouvrant le coffre.*) En or !.. non, en argent doré... (*Le passant à Eugénie.*) Serre-le bien... et garde-le au moins.

**EUGÉNIE,** *avec expression.* Oh ! oui...

**GRANDET,** *lui prenant le menton.* Pauvre chérie... ça te fait plaisir ?.. eh bien ! puisque c'est comme ça, je ne veux pas qu'il paie son déjeuner... il ne le paiera pas aujourd'hui, ça me regarde... Nanon, donne-moi la pièce d'or que je lui rende quatre pièces de cent sous.

**CHARLES.** Fi donc, mon oncle...

**GRANDET.** Comment, si ! c'est le compte.

**CHARLES.** N'en parlons plus... est-ce que j'aurais voulu reprendre ?.. garde, Nanon, garde, puisque tu me sers, le surplus est pour toi.

**NANON.** Pour moi ?

**GRANDET,** *attéré.* Pour elle !

**ISIDORE,** *à part.* Il est cousu d'or.

**NANON.** Est-il Dieu permis !.. vingt francs pour l'avoir servi une demi-heure ; quand je n'en gagne que quarante à servir not' maître toute l'année... (*Bas à Grandet.*) Faut-il que je prenne ?

**GRANDET,** *bas à Nanon.* Dam ! puisqu'il te donne, cet imbécille.

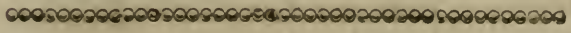
**NANON,** *bas.* Lui ! un si bon cœur.

**GRANDET,** *bas.* C'est ce que je voulais dire... (*Haut à Charles.*) Écoute, mon garçon, un conseil... prends garde... si tu

jettes, comme ça, tout ce que tu tiens, ce n'est pas le moyen d'avoir les mains pleines.

**CHARLES.** Laissez donc, mon oncle... l'argent est rond, c'est pour rouler.

**GRANDET.** Du tout.. il est plat... pour s'amasser.



## SCÈNE X.

**CHARLES, M. MENU, GRANDET, EUGÉNIE, NANON, ISIDORE.**

**MENU,** *entrant.* Amasser !

**CHARLES.** Ah ! le grand sec d'hier au MENU. Il n'y a pas besoin de demander qui est-ce qui parle ?.. c'est le père Grandet.

**GRANDET.** Ah ! ah ! Menu... vous voyez, toujours le petit doigt de morale.

**CHARLES,** *à part.* Elle est jolie sa morale.

**ISIDORE,** *s'approche de Menu et lui dit tout bas.* Il y a quelque chose... il y a quelque chose.

**MENU,** *à Charles.* Salut au jeune voyageur... c'est moi qui étais ici hier... l'oncle de mon neveu.

**CHARLES,** *gâiment.* Ah ! je sais... c'est bien ça... il m'a dit qu'il était le neveu de son oncle.

Nanon enlève tout ce qui était sur la table et l'emporte dans la cuisine

**MENU,** *d'Eugénie qui est pensive.* Bonjour, Eugénie... ah ! mon Dieu ! quel air triste !

**EUGÉNIE,** *revenant d'elle.* Ah ! mon parrain !

**GRANDET,** *à Eugénie.* Triste ! toi, mon enfant ?.. Comment ?.. Qu'est-ce que tu as donc ?.. serais-tu malade, contrariée ;

**EUGÉNIE.** Mais du tout.

**GRANDET.** Je veux que tu sois contente, que tu sois heureuse... Va te distraire, va... porte à manger à tes poulets, ça t'égaiera... mais surtout ne leur donne pas de pain... de la recoupe, à la bonne heure... Il ne faut pas gaspiller le bien de Dieu. Il y a tant de pauvres qui manquent, ma fille.

**CHARLES,** *à part.* Dieu ! quel homme ! ah ! comme j'en rirais, sans ma cousine.

**GRANDET.** A présent, tournez-moi les talons... que je cause tranquille avec le papa Menu... (*A Charles.*) Toi, mon garçon, je te parlerai ; mais plus tard... nous avons à causer.

Menu et Isidore passent à la gauche du théâtre.

**EUGÉNIE,** *se rapprochant.* Ah !

**CHARLES.** De la lettre de mon père.

**GRANDET.** De sa lettre... oui, oui... (*A part.*) Je ne pourrai jamais lui apprendre ce malheur-là.

EUGÉNIE, *qui l'a écouté.* Ce malheur !.. mon père ! vous dites...

GRANDET. Moi, je n'ai rien dit.

EUGÉNIE, *tremblante.* Si fait... si fait...

ISIDORE, à Menu. C'est un prétendu, bien sûr.

MENU. Chut ! nous verrons.

CHARLES, *dans le fond.* Ah ! monsieur Isidore... dans une demi-heure, je vous rejoins, à la pêche.

MENU. A vos ordres, monsieur.

ISIDORE. Moi !.. (*A part.*) Est-il politique, mon oncle !

GRANDET.

*Air : A chaque pas, dans ce charmant voyage.*

Va, mon garçon, il faudra te distraire,  
Dépêche-toi.

CHARLES, *à part.*

Dieu ! que je suis pressé

De retrouver le bonheur chez mon père.

EUGÉNIE, *à part, les regardant.*

De quel malheur est-il donc menacé ?

CHARLES, *bas, à Eugénie.*

Ce que je vois, et ce que je devine,  
Tout m'attendrit... je ne croyais, hélas !  
Que vous aimer... et maintenant, cousine,  
Je vous admire.

EUGÉNIE, *de même.*

Oh ! non, ne changez pas !

ENSEMBLE.

EUGÉNIE.

Quels mots tout bas a prononcé mon père !  
D'un juste effroi mon cœur est oppressé.  
Charles, grand Dieu ! que lest donc ce mystère ?  
De quel malheur serait-il menacé ?

CHARLES.

En philosophe il faut bien me distraire ;  
Car j'en serai dans peu récompensé  
En retrouvant le bonheur chez mon père...  
Par cet espoir tout doit être effacé.

GRANDET.

Va, mon garçon, il faudra te distraire,  
Car le bon tems est si vite passé ;  
Tous deux plus tard nous causerons d'affaire ;  
Amuse-toi, c'est là le plus pressé.

MENU et ISIDORE.

En ce pays sachez ce que vient faire  
sachons  
Ce beau dandy si coquet, si pincé ;  
Si son voyage ici cache un mystère,  
A l'éclaircir je suis intéressé.

*Charles remonte par l'escalier qui conduit au premier étage ; Eugénie passe dans la cour, et Nanon, qui finit d'ôter le couvert, rentre dans la cuisine. Isidore sort après les autres par la porte de la cour.*

SCÈNE XI.

GRANDET, MENU,

GRANDET, *regardant sortir Charles.* Il faudra pourtant bien lui apprendre...

MENU, *à part.* Je veux absolument savoir...

GRANDET. Asseyez-vous, compère.. Eh bien ! y a-t-il du nouveau ?

MENU. Je crois bien... l'arrivée de votre neveu a mis les têtes en fermentation... on se demande qui l'amène... on bâtit des conjectures... (*L'observant.*) On prétend même qu'il vient pour tâcher de se marier avec sa cousine... c'est le bruit de tout le pays.

GRANDET. De quoi se mêle-t-il !.. (*Il va prendre une chaise au fond, et la met près de la table.*) Il devrait s'occuper de ses affaires le pays... et nous aussi... (*Il s'assoit à gauche de Menu.*) Où en sommes-nous ?

MENU. Conclu.

GRANDET. Bah !

MENU. A peu près.

GRANDET. Quand je vous disais qu'il mettrait les pouces... il se rabat aux quatre cent mille francs ?

MENU. Il me l'a écrit ce matin de Blois.

GRANDET. Pas mauvais... pas mauvais... un bien qui vaut deux cent mille écus comme un liard.

MENU. Voilà pourquoi je vous blâmais de finasser... s'il avait renoncé à vendre ?

GRANDET. Lui !.. je l'en défiais... vous saviez bien, son fermier... ce vieux serviteur qui l'a élevé, qui pleurait à l'idée de cette vente... j'étais entré dans ses chagrins... je l'avais fait causer sur son maître d'amitié, avec bonhomie... (*Se penchant vers Menu.*) Un militaire... des dettes... des créancier las d'attendre... son état perdu, à moins d'argent comptant... je tenais mon homme.

MENU. Bah !.. et vous ne m'aviez pas confié...

GRANDET. Inutile... ça vous aurait gêné... vous n'auriez pas joué votre rôle si naturellement.

MENU. Ce père Grandet... quelle tête !

*Air : Voulant par ses œuvres complètes.*

Quel machiavélisme est le votre,  
Quel calcul !.. Vous seriez vraiment !  
Ministre...

GRANDET.

Eh ! mais tout comme un autre...

Si je l'étais... quel changement !  
Ah, ah, ce n'est pas moi qu'on triche  
Je mettrais les grugeurs au pas,

MENU.

L'impôt serait moins lourd !

GRANDET.

Non pas ;

Mais le trésor serait plus riche.

(*Se frottant les mains.*) Hein !.. dans le Loiret ; voilà trente ans qu'ils m'appellent le bonhomme Grandet... le bonhomme les joue sous jambe... ils ne sont pas de force... ça m'amuse.

MENU, Je crois bien... vous avez des

millions... aussi, on flaire ce trésor... (*Appuyant.*) Il y a des amateurs jusqu'à Paris... votre neveu, par exemple, qui va essayer d'être votre gendre.

GRANDET. Encore!.. laissez-moi donc tranquille... soyons à notre affaire... nous disons...

MENU. Que mon neveu Isidore partira ce soir pour Blois où l'acte doit se passer... et pour ne pas perdre de tems, nous prendrons des chevaux de poste.

GRANDET. Ça grossira les frais.

MENU. Bah! pour gagner deux cent mille francs!.. et puis c'est pressé... on touchera le prix ici.

GRANDET. Je me procurerai de l'argent... car je n'en ai pas... (*Mouvement de Menu.*) vrai!.. pas du tout.

MENU. Il y aura d'abord les premiers frais d'enregistrement à déboursier tout de suite.

GRANDET. Tout de suite? comme les affaires vont vite!.. comme ça dévore!.. et ça se monte...

MENU, lui présentant un papier. Voilà le bordereau.

GRANDET, le parcourant. Tant que ça... mais c'est ruineux d'être propriétaire! vous m'avez embarqué là dans une affaire... enfin, puisqu'il le faut... (*Tirant un portefeuille de sa poche de côté*) Tenez... quelques pièces de vin que j'ai vendues dans ma matinée... (*Montrant des billets de banque.*) Ça sent bon, ce papier... et votre reçu?

MENU. Au bas du bordereau.

GRANDET, le regardant vivement. Ah! oui... et puis, entre amis... (*Il lui donne les billets de banque.*) C'est le compte.

MENU. Sauf l'appoint... 321 fr. 15 centimes.

GRANDET, se levant et fouillant dans le gousset de sa culotte. Voilà d'abord les quinze centimes.

MENU. Après.

GRANDET, fouillant dans l'autre gousset. Voilà un franc.

MENU. Restent 320 fr.

GRANDET, fouillant dans une poche de son gilet. Voilà les vingt francs.

Il lui donne quatre pièces de cent sous.

MENU. Et les trois cents francs?

GRANDET, avec désespoir. Je n'ai plus que de l'or.

MENU. Ça m'est bien égal.

GRANDET. Mais à moi... (*A part.*) Il est très-cher en ce moment.

MENU. Parbleu! vous n'en manquez pas; et ce qui m'a toujours étonné en vous

c'est qu'un homme d'ordre... un homme qui connaît l'emploi des capitaux, se laisse aller quelquefois à entasser chez lui des espèces sans les faire rapporter.

GRANDET, qui s'est rassis. Je le sais bien... mais les voir donc... les toucher!.. que voulez-vous? c'est ma seule dépense.

MENU, appuyant. J'ai idée que si votre neveu tâche d'être votre gendre, ce n'est pas pour se contenter de cette dépense-là... et peut-être dès le lendemain du mariage.

GRANDET. Qui est-ce qui vous parle de mariage?

MENU. Ce n'est pas pour vous demander votre fille que son père vous a écrit?.. Dam! il est riche!

GRANDET. Son père... ah! bien oui... tenez, lisez, pendant que je vais compter. (*Il tire une lettre de sa poche et la donne à Menu.*) Et laissez-moi la paix.

MENU, se levant et passant à la droite du théâtre. La lettre d'hier soir... voyons un peu s'il est question de mariage. (*Il lit.*) Eh! mais... quest-ce que je vois!

GRANDET, comptant son or sur la table. Toutes pièces neuves.

MENU, poussant un cri. Le malheureux!.. ô ciel!.. la mort!

~~~~~

SCÈNE XII.

Les Mêmes, EUGÉNIE, entrant sur le dernier mot.

EUGÉNIE. La mort!.. la mort de qui donc?

MENU. Peut-être en ce moment votre oncle.

EUGÉNIE. Mon oncle! ah! donnez... (*Elle prend la lettre que tient Menu.*) Mon oncle...

On entend fredonner.

GRANDET. Pauvre cher homme!

MENU. C'est M. Charles.

GRANDET. Silence au moins... jusqu'à ce soir... c'est dans sa lettre.

EUGÉNIE. Ah! mon Dieu!

Elle laisse échapper la lettre.

~~~~~

## SCÈNE XIII.

MENU, EUGÉNIE, CHARLES, en frac, fredonnant, GRANDET.

L'or est une chimère,  
Sachons nous en servir.

CHARLES, entre en fredonnant.

GRANDET. Comment!.. qu'est-ce qu'il chante là?

CHARLES.

L'or est une chimère...

Ah! pardon... avez-vous quelqu'un à envoyer jusqu'à la poste!

GRANDET. C'est trop tard... l'heure est passée... (*A part.*) Une chimère!

CHARLES. En vérité!.. là! est-ce contrariant! moi qui me suis tant pressé d'écrire mes lettres. (*Voyant celle qu'Eugénie a laissé tomber.*) Tiens, à propos de lettre, en voilà une que vous laissez traîner...

Il va la ramasser.

MENU. Cette lettre...

EUGÉNIE, *la ramassant vivement.* Ah!.. elle est à moi.

CHARLES, *regardant Eugénie.* Eh! mais... cette pâleur... ma cousine, vous avez du chagrin

EUGÉNIE. Moi!

CHARLES. J'en suis sûr.

MENU, *à part.* Je n'ai par une goutte de sang dans les veines.

CHARLES, *à demi-voix à Eugénie.* Oui, vous avez pleuré, ma chère Eugénie... qu'est-ce donc?.. dites un mot, un seul... j'écrirai à mon père... il viendra trouver le vôtre... comptez sur lui... il est si bon.

EUGÉNIE. Votre père! (*A part.*) Ah! qu'il me fait de mal!

GRANDET, *qui est passé auprès de Menu.* Tenez, toute réflexion faite... je n'ai que deux cents francs en or... je vous donnerai plus tard...

MENU. Comme vous voudrez.

GRANDET, *à Charles.* Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, mon garçon?

CHARLES. Je cherche à consoler ma cousine... elle me cache des larmes... que mon père serait heureux d'essuyer, au prix de sa fortune... oui, mon oncle, au prix de sa fortune... et s'il le fallait, pour vous aider à faire le bonheur d'Eugénie...

EUGÉNIE. Mon cousin!..

GRANDET. Merci, mon garçon... vois-tu... faut garder ce qu'on a... nous sommes de pauvres gens; mais on se suffit.

MENU, *à part.* Pauvre millionnaire, va!

CHARLES. Mais oui, mon oncle...

GRANDET. Eh bien! va pêcher... va t'amuser... tu as encore une heure. C'est au moulin, n'est-ce pas? Eugénie va te montrer le chemin... (*A Eugénie.*) Va, bijou, va...

EUGÉNIE. Moi!.. oui, oui, mon père... et je reviens... (*A part.*) Oh! il le sauvera.

MENU. Nous écrivons au vendeur que les quatre cent mille francs...

Eugénie, qui sortait avec Charles, s'arrête et se retourne en entendant ces derniers mots.

GRANDET, *interrompt Menu et l'empêche de continuer.* Hum! (*A Eugénie.*) Va, mon enfant.

MENU. Et moi, je vais faire arriver ici la voiture et tout préparer pour le départ de mon neveu.

#### SCÈNE XIV.

GRANDET, *seul.*

L'or est une chimère... Voilà ce que son père lui a appris... ça porte malheur! pauvre diable!.. (*Il porte la table au fond du théâtre.*) Tiens, et ce père Menu qui me laisse mon or et son reçu... il y a des gens qui n'ont pas d'ordre... (*Il revient sur le devant de la scène.*) Ou plutôt, c'est un matois, mon compère... il me fait la cour... il croit que je ne vois pas ses finesses... il vise à ma fille et à mes écus pour son neveu... eh bien! qu'il vise!.. je le laisse faire... pourquoi le priver d'un plaisir qui ne me coûte rien?.. il m'en sert mieux, et il prend moins cher... Par exemple, pas bête!.. ma fille à son neveu... c'est qu'elle sera riche après moi... et il ne tiendra qu'à elle de briller... d'écraser les plus huppés du Loiret... d'avoir voiture comme eux et des chevaux... quatre, si elle veut... c'est-à-dire trois... un de rechange, s'il y en a un de malade... encore, en les soignant bien, deux, c'est assez... et même il y en a toujours un qui laisse tirer l'autre... par bonheur, je ne suis pas pressé... (*Il tire et examine machinalement l'or qu'il a mis dans sa poche.*) Je verrai encore s'arrondir mon avoir.

Aria: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ces près, ces champs qu'en espoir je dévore,  
Entre mes mains viendront avec le tems;

Voilà ces deux fermes encore

Que je guignais au moins depuis dix ans,

Et je les paie en beaux écus vaillans.

Ah! quel bonheur de pouvoir se rendre maître  
De tous les biens que l'on peut envier...

Dam! je n'en vois qu'un de plus doux peut-être,

Ce s'rait de ne pas les payer!

Est-il heureux ce vendeur!.. il ne me donne que de la terre... et je lui donne de l'or... à la vérité elle est bon marché sa terre... mais tant d'or!.. (*Regardant l'escalier.*) Mes pauvres jaunets si bien rangés, si bien étiquetés!.. ils me quitteront... ils sont là. (*Montrant la petite porte qui est sous l'escalier.*) Si j'allais les revoir un petit moment... (*Il va à la porte de la cuisine et la ferme.*) Me voilà seul... allons!..

Il va pour passer sous l'escalier.

## SCÈNE XV.

EUGÉNIE, GRANDET.

EUGÉNIE, *entrant par la porte de la cour et regardant en dehors. Il est dans son chemin.*

GRANDET, *auprès de l'escalier. Le cœur me bat.*

EUGÉNIE. Ah ! je ne me soutiens plus.

GRANDET, *se retournant. Hem ! qui est là ?.. qui m'espionne ?*

EUGÉNIE. Mon père.

GRANDET. Eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que tu as donc ? des larmes !.. (*Eugénie lui tend la lettre de son oncle.*) Cette lettre... je comprends... tu l'as lue...

EUGÉNIE. Oui, mon père, et j'ai cru que j'en mourrais... mais vous, vous ?..

GRANDET. Eh bien !.. moi aussi je la connais.

EUGÉNIE. Oh ! non... non... (*Lisant.*) « Au nom de ma digne sœur, c'est à vous que je confie ce que j'ai de plus cher au monde. »

GRANDET. Son fils, je sais.

EUGÉNIE. « Mes ressources sont épuisées... trompé, trahi... je vais déposer mon bilan... mais je ne survivrai pas à ma honte... Demain... demain, Charles n'aura plus de père. »

GRANDET. Je sais... je sais.

EUGÉNIE. Demain... mais c'est aujourd'hui.

GRANDET. Oui, je sais.

EUGÉNIE. Vous savez... depuis hier... et vous restez calme, froid, insensible... oh ! non... vous n'avez pas lu cette lettre... non, mon père, vous ne l'avez pas lue.

GRANDET. Si fait... mais que veux-tu que j'y fasse ?

EUGÉNIE. Ce que je veux ! mais hier... cette nuit... il fallait partir, le sauver... il en était temps encore peut-être.

GRANDET. Tu crois ! je n'y ai pas pensé.

EUGÉNIE. Aujourd'hui... en ce moment, qui sait ?.. tout espoir n'est pas perdu... vite, mon père... il faut envoyer, il faut courir vous-même...

GRANDET. Ah ! il est trop tard.

EUGÉNIE. N'importe, essayez... sauvez-le... sauvez-le.

GRANDET, *la soutenant dans ses bras. Par exemple ! comme si on avait des mille et des cent... tu n'as donc pas lu tout ce qu'il doit... puisque rien que pour hier, il lui fallait cent mille écus... tiens...*

Il prend la lettre et lui montre cette phrase.

EUGÉNIE. Eh bien ?

GRANDET. Eh bien...

EUGÉNIE. Tout ce que j'ai, mon père... tout l'or que vous m'avez donné, reprenez-le.

GRANDET. Pauvre enfant... tout ton or !.. mais ça ne fait pas six mille francs.

EUGÉNIE. Hélas ! je suis une pauvre fille sans expérience... je ne sais pas...

GRANDET. Ça viendra, et si tu es curieuse de mes affaires... tu les sauras quelque jour... plus tard... quand je serai bien vieux... bien vieux ! ah ! tu as besoin que je vive long-tems encore.

EUGÉNIE. Oh ! oui sans doute... et c'est pour cela... lui aussi... lui, Charles, il a besoin que son père vive... songez donc, si je me trouvais à sa place... si un pareil malheur vous arrivait ?

GRANDET, *en souriant. A moi !.. il n'y a pas de risque je suis trop fin .. et puis, cent mille écus... je ne suis pas à ça près.*

EUGÉNIE, *vivement. Vous avez donc plus ?.. vous pouvez donc le sauver ?.. oh ! oui, vous, mon père, on dit que vous êtes si riche, que vous avez tant...*

GRANDET, *l'interrogeant. Hem ! qui est-ce qui dit ça ?.. qu'est-ce que ça vous fait ?*

EUGÉNIE. Mais je sais...

GRANDET, *l'interrompant vivement et lui mettant la main sur la bouche. Non... ce n'est pas vrai... tu ne sais rien... tu n'as rien vu.*

EUGÉNIE. Mon père !

GRANDET. Je n'ai rien, que, des terres, des fermes... c'est ruineux !.. et puis, quand même, parce qu'on aurait cent mille écus... une supposition !.. s'il fallait les donner à tous ceux qui ne les ont pas !

EUGÉNIE. Mais tous ceux-là ne sont pas votre frère.

GRANDET. Mon frère !.. allons donc... celui de ma femme... et depuis qu'elle est morte...

EUGÉNIE. Ah ! elle revit dans mon cousin... les mêmes traits... ses yeux, son ame... mais vous ne l'avez donc pas regardé, là quand il ma dit : « Mon père ferait votre bonheur, au prix de toute sa fortune. » (*Grandet hausse les épaules.*) Oh ! il l'a dit... et je le crois... s'il n'est pas votre frère, il est mon oncle, à moi.

GRANDET. Il ne me demande rien.

EUGÉNIE. Non ; mais... oh ! j'en crois l'idée qui vient là me rassurer, me soutenir... en vous confiant son malheur, il comptait sur vous... il attend... Oh ! je vous en conjure, au nom de ma mère... écoutez... si c'est trop pour vous de lui

donner cet argent... eh bien! un moyen... prêtez-le-lui... (*Mouvement de Grandet.*) Ah!.. lui prêter,

GRANDET. Et sur quoi?

EUGÉNIE. Oh! il vous rendra tout... il travaillera pour vous le rendre... Charles aussi... il sera si heureux de travailler pour son père, qui est si bon.

GRANDET. Lui!.. un prodigue, un vaniteux!.. Oh! je le connais... je l'ai vu, il y a dix ans, à Paris, dans son bel hôtel, avec des tapis, des glaces, de l'or partout, que ça donnait la fièvre, quoi!.. «Frère, que je lui disais, vous allez trop vite... les chevaux, les bals, les dîners, ça coute; c'est ruineux!..» mais brrrr!.. il allait toujours!.. et moi, avec ma veste et mes gros souliers, parce que je comptais... parce que j'avais de l'ordre, sais-tu comment il m'appelait?.. Avare!

EUGÉNIE. Ah!

GRANDET. Avare... moi!

EUGÉNIE. Il fallait oublier cela.

GRANDET. Avare!.. c'est un mot que je ne lui ai jamais pardonné... Avare!.. Ah! il a tout jeté par la fenêtre.. il a voulu briller, faire le grand... et au bout de tout cela...

EUGÉNIE. Grâce! sauvez-le... j'embrasse vos genoux.

Elle se jette à genoux.

GRANDET. Allons, allons, relève-toi.

EUGÉNIE. Non; jusqu'à ce que je vous aie fléchi... ou si je n'y puis parvenir... si vous êtes insensible... j'irai, je chercherai... je demanderai à tout le monde de venir à son secours.

GRANDET. Es-tu folle!

EUGÉNIE.

AIR: *Un jeune Grec.*

Oui, je le suis... oui, ma tête se perd... Charles... ses cris... sa douleur, sa souffrance... Son nom de honte et d'opprobre couvert, Et son horreur pour notre indifférence... Ah! je succombe à de pareils combats! Si tant de maux frappent notre famille... Non, non, je n'y survivrai pas... Il n'aura plus de père, hélas! Mais vous... vous n'aurez plus de fille!

GRANDET. Toi!.. mon enfant... mon trésor!.. (*Il la presse dans ces bras.*)

## SCÈNE XVI.

Les Mêmes, MENU.

MENU, *en dehors.* Là, Jean... les chevaux contre la porte charretière.. (*Il entre. A Grandet.*) La cariole et les chevaux de poste sont là... J'ai prévenu mon neveu, qui

était avec le vôtre au bord de l'étang... ils viennent... Pauvre jeune homme! il riait... il me serrait le cœur.

EUGÉNIE. Ah! oui, n'est-ce pas?.. vous auriez compassion du désespoir où il va être... vous?

GRANDET. Ne te désole donc pas!.. est-ce que je lui refuse de l'amitié à ce garçon!.. Je l'ai reçu chez moi... il mange, il boit sans que j'y regarde... je le consolerais... enfin tout ce qui m'est demandé dans la lettre...

MENU. Vous ferez bien... car il vous aime tous... Il nous disait...

GRANDET, *l'interrompant.* Allons, compère... vous avez à me parler.

MENU. Oui de ce que j'écris à votre vendeur... que vous avez les quatre cent mille...

GRANDET, *vivement et l'interrompant encore.* Venez, passons là, dans mon cabinet...

Ils vont ensemble au cabinet, Menu passe le premier. Grandet va derrière lui.

EUGÉNIE, *arrêtant son père, et à demi-voix.* Mon père, mon père... vous ne voulez donc pas!

GRANDET, *Laisse-moi, petite... je suis pressé.*

EUGÉNIE. Vous ne voulez pas?

GRANDET. C'est trop tard... laissez-moi... il s'agit de choses sérieuses... (*A Menu avec impatience.*) Allez donc, lambin! allez... (*Menu entre dans le cabinet.*)

EUGÉNIE, *arrêtant encore son père.* Vous paierez pour lui?

GRANDET. Eh! non...

Il va pour entrer.

EUGÉNIE. Mon père...

GRANDET. Jamais.

Il entre dans le cabinet dont il ferme la porte.— Eugénie reste accablée... et après un moment de recueillement, comme frappée d'une idée, elle regarde du côté de la porte cachée sous l'escalier, fait quelque pas pour y aller... Elle s'arrête.

CHARLES, *en dehors, s'arrêtant à la porte, et tournant le dos.* Eh! venez donc, venez... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

Eugénie pousse un cri et entre sous l'escalier.

## SCÈNE XVII.

CHARLES, ISIDORE.

L'obscurité vient par degrés.

CHARLES, *entrant.* Eh! arrivez donc... est-ce votre poisson qui est lourd à porter? Ah! ah! ah!

ISIDORE. Oui; jolie pêche... deux barbillons.





GRANDET. Pauvre garçon... il sait tout.  
 NANON. C'est votre neveu.

SCÈNE XIX.

GRANDET, NANON, CHARLES, MENU, *ensuite* EUGÉNIE.

L'orchestre accompagne cette scène jusqu'à la fin.

CHARLES, *se précipitant tout en larmes*.  
 Mon père... mon père!

MENU, *le suivant*. Mais, mon ami... écoutez donc.

CHARLES, *courant à Grandet*. Mon oncle, vous saviez... Ah! cette lettre horrible... montrez-la-moi... cette lettre... ah! donnez..

GRANDET. Allons, allons, du courage.

NANON. Grand Dieu!

CHARLES, *ouvrant la lettre*. Mon bon père!..

Il parcourt les premières lignes et tombe dans les bras de Menu.

MENU. Évanoui... et vite une chaise.

GRANDET. Nanon!

NANON. Voilà.

Pendant qu'on place Charles évanoui sur une chaise, Eugénie rentre en s'appuyant sur le mur et se trainant à peine.

GRANDET. Doucement... attendez...

On entend rouler une voiture.

MENU. Une voiture qui part.

GRANDET, *allant regarder à la porec de la cour*. Mais c'est la vôtre.

EUGÉNIE, *qui se trouve derrière Charles, à part*. Il sera sauvé.

Grandet est à la porte, et regarde en dehors, Charles sur la chaise, Menu à sa droite, Eugénie à sa gauche, Nanon derrière. — Le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre très simple au premier étage. — Au fond une cheminée, porte à droite et à gauche de la cheminée. — La porte à droite de l'acteur est celle de l'escalier par où l'on monte dans la chambre; l'autre est celle du cabinet de Grandet. — Sur le deuxième plan, à droite de l'acteur, une grande croisée; à gauche et sur le même plan, la porte d'une chambre. Auprès de cette porte, une table sur laquelle se trouve un chandelier dont la chandelle qui brûle encore est presque à sa fin.

SCÈNE I.

NANON, EUGÉNIE, CHARLES.

Au lever du rideau, Charles est endormi dans un grand fauteuil, auprès de la table à gauche du théâtre; Nanon à droite, assise sur une chaise;

laisse retomber sa tête sur sa poitrine et s'endort... Eugénie entre par la porte de l'escalier et s'avance doucement.

EUGÉNIE, *très bas*. Nanon, Nanon... mon Dieu! elle dort aussi... Pauvre Charles! s'il s'éveillait... Nanon...

NANON, Hein! qu'est-ce que c'est?

EUGÉNIE. Chut! tu va le réveiller!

NANON. Ah, mademoiselle!.. déjà... vous qui ne vous êtes couchée qu'au jour

EUGÉNIE. Oui; c'est toi qui l'as voulu... j'ai cédé à tes prières... je comptais sur toi.. j'ai eu tort.

NANON. Soyez tranquille... il a bien dormi, et moi itou... Pauvre jeune homme! il en avait besoin.

EUGÉNIE. Ah! Nanon... quand il est revenu à lui... quelle horrible scène!.. comme il était malheureux!

NANON. Et il fallait le voir, mamzelle, comme il se débattait, en criant dans son délire: » Des chevaux!.. je veux partir, Mon père! « Mais enfin ses forces se sont épuisées, et nous l'avons transporté dans ce fauteuil, d'où il n'a pas bougé depuis... pas moyen, sans le réveiller.

EUGÉNIE. Tout-à-l'heure, à son réveil, il aura besoin de quelque chose... il est si faible... va dans ma chambre, tu trouveras de la fleur d'orange au fond dans mon armoire.

NANON. Cette fiole qui sent si bonne. Et votre père...

EUGÉNIE, *avec effroi*. Mon père!.. il s'est levé de bonne heure?..

NANON. Avant le jour, mamzelle... il a rôdé en bas... du côté de l'escalier, vous savez... mais il m'a vue, et crac!.. il s'est recogné dans son lit... sans avoir rendu visite à son magot.

EUGÉNIE. Et ce matin?

NANON. Ce matin, un de ses vigneron est venu le chercher... il n'y a pas eu moyen encoré... le tems doit lui durer de compter ses jaunets.

EUGÉNIE, *avec effroi*. Assez... Va donc, va... avant qu'il rentre. Nanon emporte le chandelier qui était sur la table et entre dans le cabinet de Grandet.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, *seule*. Ah! je suis tremblante!.. j'ai le cœur brisé! Mon père!.. ah! plus tard il m'en saura gré peut-être... oui, oui... pour mon oncle, et son fils, mon cousin... (*Le regardant*.) Ah! je ne sais... ce qu'elle m'a dit là m'a toute émue... Mon cousin... oh! oui... c'est lui qui m'a soutenue... Pauvre fille!.. j'en avais be-

soin... quand j'ai pris cette clef, il m'a semblé qu'elle me brûlait la main... et ensuite, dans le cabinet où j'avais vu mon père... je ne sentais plus... je succombais... j'étais folle... et quand cette valise, que je traînais avec effort, s'est tout-à-coup accrochée à la porte... j'ai cru que mon père m'arrêtait... j'ai tressailli... je suis tombée... enfin je repris courage... ma mère marchait devant moi... et, dès lors, je ne sais ce qui s'est passé là.

Air : *L'hymen n'eut pour moi que des fers.*

Depuis que j'ai porté secours  
A l'infortune, à la souffrance,  
Moi, qui voyais passer mes jours  
Sans désir et sans espérance...  
Je me sens renaitre soudain ;  
Il semble à mon ame moins triste  
Que j'espère, que j'aime enfin,  
Et que c'est d'hier que j'existe.

CHARLES, *endormi*. Laissez-moi, laissez-moi.

EUGÉNIE. Il a parlé...

CHARLES. C'est lui... je veux l'embrasser, je veux... (*S'éveillant.*) Mon père!.. Ah! où suis-je?

EUGÉNIE. Il s'éveille.

CHARLES, *l'apercevant*. Eugénie!

EUGÉNIE. Mon cousin!

CHARLES. Vous, ici... comme un ange qui veille sur moi...

EUGÉNIE. Comment vous trouvez-vous, ce matin?

CHARLES. Oh! je ne sais... bien troublé, bien agité, si vous saviez! quel rêve affreux, mon père était perdu pour moi... je ne devais plus le revoir.

EUGÉNIE. Un rêve!

CHARLES. Oui... et moi on m'entraînait loin de lui... je ne pouvais plus... (*Eugénie se détourne en essayant des larmes. Charles se lève.*) Vous pleurez... oh! non, non... ce n'était point un rêve... tout est vrai... tout... je me rappelle cette lettre horrible... mon père est mort.

EUGÉNIE. Non, mon cousin, non... espérez encore.

CHARLES. Et je ne suis pas parti pour le sauver!.. et l'on m'a retenu malgré moi!

EUGÉNIE. Oh! il le fallait bien... quel délire affreux! quels cris de désespoir! j'ai cru que vous alliez mourir.

CHARLES. Il fallait me rappeler à moi... me forcer à partir... Mais vous ne me retiendrez plus... un cheval, un cheval... que je coure à Paris... que je sauve mon père, ou que je meure avec lui!

EUGÉNIE. Rassurez-vous, peut-être était-il temps encore, et s'il a pu être sauvé?..

CHARLES. Sauvé!.. Ah! que dites-vous! sauvé!.. par qui?

EUGÉNIE. Mais, par mon père, peut-être.

CHARLES. Il aurait envoyé?..

EUGÉNIE. Tout ce qu'il avait.

CHARLES. Il se pourrait!.. Mon oncle!.. où est-il?.. que je le voie... que ma reconnaissance...

EUGÉNIE, *effrayée*. Oh! non, non... ne lui dites rien... il ne faut pas... (*Se reprenant.*) Et puis, il est sorti.

CHARLES. Il y a encore ici quelque mystère... vous ne me retiendrez pas... je pars...

EUGÉNIE. Impossible... Par quel moyen?

CHARLES. Je ne sais... mais n'importe... je pars... (*Il est près de la fenêtre, et pousse un cri.*) Ah! un cheval!

EUGÉNIE. Charles?

CHARLES, *ouvrant la fenêtre, et s'élançant dans la cour*.

EUGÉNIE. Ah!..

CHARLES, *en dehors*. Eugénie... ma cousine... pensez à moi... Adieu! je ne vous oublierai jamais.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, NANON.

EUGÉNIE. Grand Dieu!.. mon cousin!

NANON, *rentrant*. Eh bien! où va-t-il par ce chemin-là?

EUGÉNIE. Nanon... il veut partir... il veut aller rejoindre son père.

NANON. Il fait bien... il a raison... mais c'est trop tard.

EUGÉNIE, *à la fenêtre*. Oh! non, ne dis pas cela. Que vois-je!

NANON, *regardant aussi*. Pardine! le voilà qui vient d'enfourcher la grise.

EUGÉNIE. Il est parti?

NANON. S'il va comme ça jusqu'à Paris.

EUGÉNIE. Qui lui a donné ce cheval?

NANON. C'est la petite jument de votre père qui vient d'arriver.

EUGÉNIE. Mon père... il est ici!

NANON. Oui, au cellier, avec le charron; il va venir. (*Elle ferme la fenêtre.*)

EUGÉNIE. Oh! je ne le verrai pas... plutôt mourir!..

NANON. Le voilà.

EUGÉNIE, *s'arrêtant*. Ciel!

SCÈNE IV.

NANON, GRANDET, EUGÉNIE.

GRANDET, *entrant par la porte de l'escalier; il a son chapeau et est couvert d'un petit manteau*. Eh bien, mon enfant, tu t'en vas?.. reste donc... tu ne m'as pas encore dit bonjour, ce matin.

EUGÉNIE, *revenant*. Mon père!.. (*Avec*

embarras.) C'est que j'allais... je voulais...

GRANDET. Et moi, je veux que tu restes... Toi, Nanon, va mettre la grise à l'écurie.

NANON. Mais... c'est que ..

GRANDET. Eh bien! quoi? c'est que...

NANON. J'y vais, not' maître. (*A part.*) Je n'oserai jamais lui dire qu'on lui a pris son cheval... (*Grandet la regarde.*) J'y vas.

GRANDET. C'est bien heureux... (*La retenant.*) Ah! dis donc...

*Air : Je loge au quatrième étage.*

Surtout ne lui donn' pas d'avoine,

Pas de foin... ce serait abus...

Elle a, chez le fermier Antoine,

Dévoré pour deux jours et plus. *bis.*

*Nanon sort.*

Bonne Grise... il faut qu'on l'engraisse,

Qu'on en ait soin... C'est un plaisir :

Une bête qui court sans cesse

Et ne coûte rien à nourrir! *bis.*

*Regardant dans le fauteuil qui est auprès de la table.*

Ah! ah! ton cousin n'est plus là... il s'est couché, peut-être... (*Eugénie, tremblante, fait signe de la tête.*) Oui, tant mieux, ça lui fera du bien...

Il époussette le fauteuil et le porte au fond à gauche.

EUGÉNIE, *à part.* Ah! que j'ai peur!

GRANDET. Donne-moi une chaise. (*Attendant à elle.*) Eh! mais, qu'est-ce que tu as donc?

EUGÉNIE. Moi, mon père?... rien... Mais si vous alliciez vous reposer dans votre chambre.

GRANDET. Je suis bien là... et puis, je te vois, je te parle... ça me délasse... c'est que je t'aime bien, vois-tu.

S'asseyant sur la chaise au milieu du théâtre.

EUGÉNIE, *qui est debout à sa gauche.* Et moi aussi, mon père, je vous aime.

GRANDET. Tu es si gentille.

EUGÉNIE. Vous êtes si bon!

GRANDET, *l'attirant à lui.* Tu ne fais jamais chagrin à ton père.

EUGÉNIE, *d'une voix étouffée.* Jamais.

GRANDET, *la faisant asseoir sur ses genoux.* Si fait, pourtant... quelquefois tu me taquines.

EUGÉNIE. Moi?

GRANDET. Oui, tu me taquines. Hier, par exemple...

EUGÉNIE, *effrayée, veut s'en aller.* Comment?

GRANDET, *la retenant.* Eh bien! où vas-tu? reste donc. (*Il la fait asseoir sur ses genoux.*) Ne temble pas comme ça... Pauvre bijou, va!.. je ne t'en veux pas... ce n'est pas ta faute; si tu n'as pas assez d'économie... si tu fais trop de dépenses... tu ne sais pas ce que vaut l'argent... tu ne t'en

doutes même pas : ta pauvre mère, à la bonne heure... elle le savait... elle n'aurait pas osé dépenser un sou sans me le demander; elle se privait : voilà une bonne femme... faut faire comme elle, mon enfant... et cet or...

EUGÉNIE. Vous y tenez donc bien?

GRANDET. Si j'y tiens?... c'est mon bonheur... c'est ma vie... si j'y tiens... mais comme à toi... vois-tu, ce qu'on aime, on le garde précieusement; on ne s'en sépare jamais!.. ma fille, par exemple, je l'aime trop pour qu'elle me quitte... pour me passer d'elle... c'est comme ça qu'il faut aimer son or... pour le voir, le toucher... pour le mettre sous clé... il faut que ce soit avec lui; à la vie, à la mort...

EUGÉNIE. Mais si vous le perdiez?

GRANDET. Oh! tais-toi... j'en mourrais!.. tu n'aurais plus de père... Et tiens, je t'avoue ça, quand il faut payer une pièce de terre, une vigne, n'importe... quand il faut donner de l'or... c'est comme si mon cœur me quittait... et pour garder tout, je donnerais... (*Il la regarde et s'arrête.*) Oh! ne parlons pas de ça... ne parlons pas de ça... tiens, ça fait trop de mal.

EUGÉNIE. Oh! vous avez raison, je ne savais pas... je ne voulais pas deviner... (*A part.*) Oh! je n'aurais jamais osé...

GRANDET. Tu dis?

EUGÉNIE, *tombant à genoux devant son père.* Je dis qu'il doit être si doux de faire du bien à ceux qui sont malheureux autour de vous.

GRANDET. Prends garde, tu vas abîmer ta robe... Est-ce que tu crois que je ne fais rien pour eux? quand vient la moisson, mes fermiers les laissent glaner

EUGÉNIE. Ce n'est pas vous.

GRANDET. Moi, ou mes fermiers, c'est la même chose... et puis je suis un brave homme, un bon maître... pas fier du tout... je déjeune chez un vigneron... je dîne chez un métayer... je leur donne la main à tous... et pourvu qu'ils payent bien... comme ce matin... (*Très-gâiment.*) J'ai fait une raffe...

EUGÉNIE. Vous avez touché...

GRANDET. Un peu... et comme de coutume, j'ai là ta part... un double jaunet... (*Il tire de sa poche un petit paquet et le défait.*) Bien vieux, bien lourd... pour mettre avec les autres dans ton petit trésor... tiens... tiens.

EUGÉNIE. Merci, mon père.

GRANDET, *retenant la pièce d'or.* Comment!.. on dirait que ça ne réjouit pas de voir ce louis... ce beau louis... de le posséder à toi seule... de l'entendre son

ner... (*Il le fait sonner et se met à rire.*)  
 Hein! c'est gentil, n'est-ce pas? Ris donc...  
 ça ragaille... tiens, tiens... tu en auras  
 d'autres, sois tranquille... On le sait bien...  
 aussi, quand je passe quelque part, j'en-  
 tends murmurer autour de moi : « Ce petit  
 vieux, c'est le père Grandet... il a des écus  
 à remuer à la pelle » qu'ils disent... Ce  
 n'est pas vrai, mais c'est égal... je n'ai pas  
 l'air d'entendre!.. et les v'là qu'ils me font  
 des saluts... qu'ils me tirent des coups de  
 chapeau... les jeunes, surtout... ce qui  
 veut dire; sais-tu ce que ça veut dire?

EUGÉNIE. Votre fille est jolie.

GRANDET. Non... votre fille est riche...  
 et si tu veux choisir, il ne tiendra qu'à  
 toi... mais tu ne veux pas et tu as raison...  
 prendre un mari, qui emporterait ta dot,  
 ou qui la mangerait... il vaut mieux res-  
 ter fille... on risque moins.

EUGÉNIE. Ma dot!.. j'en ai une, mon père.

GRANDET. Une... certainement... c'est  
 possible... à la rigueur.

EUGÉNIE. Que vous me donneriez tout  
 de suite

GRANDET. Du tout... je n'ai pas dit ce-  
 la... je n'ai pas d'argent.

EUGÉNIE. Mais vous m'avez dit tout-à-  
 l'heure que vous aviez de l'or.

GRANDET. Oh! pas beaucoup... et puis,  
 je le dois... ces prés, ces terres et ce do-  
 maine du Champ-Vert que le notaire fait  
 acheter pour moi... il faudra payer... et  
 tiens, ça me rappelle qu'il va venir... son  
 imbécile de neveu qui est parti pour Blois,  
 sans attendre... Il faut que je prépare de  
 l'argent... je descends..

EUGÉNIE. Mon père! ah! me quitter déjà.

GRANDET. C'est l'affaire d'un instant.

EUGÉNIE, *le retenant*. Oh! je vous en  
 prie... un moment encore... je suis si heu-  
 reuse, quand vous êtes là... restez.

GRANDET. Vrai... tu le veux, petite?..  
 est-elle caline? mais comme tu es brû-  
 lante donc!.. est-ce que tu as la fièvre!

EUGÉNIE, *se levant*. La fièvre!.. oh!  
 oui... et bien fort.

GRANDET. Toi, mon enfant! il faudra  
 faire venir le médecin de la ville... de-  
 main, après-demain, si ça dure.

NANON, *entrant*. Monsieur Menu... je  
 l'ai fait entrer dans votre cabinet.

GRANDET, *à Eugénie*. Là, je te le disais  
 bien... il vient chercher...

EUGÉNIE. Ciel!

GRANDET. Il faut avoir soin de toi,  
 mon enfant, coûte qui coûte... je payerai  
 plutôt... (*A Nanon.*) Dis-lui de m'atten-  
 dre une minute, je suis à lui.

*Il descend l'escalier.*

## SCENE V.

EUGÉNIE, NANON, *ensuite* MENU.

EUGÉNIE. Ah! s'il allait savoir... après  
 ce qu'il m'a dit là... où va-t-il donc?

NANON. Dam! au petit caveau... visi-  
 ter son trésor... il ne l'a pas vu depuis hier.

EUGÉNIE. Oh! non.

NANON. Pauvre cher homme! il va se  
 donner du bon tems.

EUGÉNIE. Écoute donc... je crois enten-  
 dre... c'est lui... déjà! (*Elle va pour sortir.*)

MENU, *entrant par la petite porte à gauche*.  
 Eh bien! ce père Grandet, où est-il donc?  
 (*A Eugénie*) Conçoit-on ce nigaud d'Isidore?

EUGÉNIE, *revenant vivement*. Votre ne-  
 veu!.. vous avez parlé de votre neveu!..  
 il est de retour?

MENU. Ah bien oui!.. il est parti com-  
 me un fou, avec la moitié de mes instruc-  
 tions... il faut que je cours après lui jus-  
 qu'à Blois.

EUGÉNIE, *le regardant*. Jusqu'à Blois!

GRANDET, *en dehors*. Nanon!

NANON. Je crois que v'là notr' monsieur.

MENU. Enfin.

EUGÉNIE. Mon père! ah! jamais, jamais!

## SCENE VI.

MENU, GRANDET, NANON.

GRANDET, *paraissant dans le fond et  
 s'appuyant à la rampe de l'escalier*. Nanon,  
 Nanon!

NANON. Ah! mon Dieu! notr' maître...  
 comme vous v'là pâle... est-ce que vous  
 êtes malade?

GRANDET, *d'une voix étouffée*. Nanon!..

MENU, *le prenant par le bras*. Eh! mais...  
 qu'avez-vous?

GRANDET, *hors de lui et l'arrêtant*. Hem!  
 qui êtes-vous?.. que faites-vous ici?..

MENU. Mais, c'est moi... moi.

GRANDET, *le reconnaissant*. Ah!.. (*A  
 Nanon.*) Nanon, regardez-moi là.

NANON. Eh bien! notr' maître?

GRANDET. Tu ne sais rien... là?.. vrai?..  
 ah!.. de l'air... la fenêtre... j'étouffe...  
 (*Nanon ouvre la fenetre. Il court de côté et  
 d'autre.*) Nanon... mon neveu?

NANON, *hésitant*. Votre neveu... mais il  
 est...

GRANDET, *la prenant par le bras*. Il est...  
 quoi donc?.. parle... mon neveu?

NANON. Il est parti.

GRANDET. Parti!

NANON. Il est sauté par la fenêtre.

GRANDET. Par la fenêtre!.. plus de dou-  
 te... ah! je suis assassiné. Il se désespère.

MENU. Qu'est-ce donc ?

GRANDET, à Nanon. Eh ! vite un cheval... va seller la grise.

NANON. Mais notr' maître.

GRANDET, la poussant dehors. Va, dépêche-toi... (À lui-même.) Partil (Nanon se retourne.) Va donc. (Nanon sort.)

SCÈNE VII.

MENU, GRANDET.

MENU. Mais, enfin, me direz-vous ?

GRANDET, pouvant parler à peine. Vous allez courir... vous, Menu... vous allez... car je n'ai plus de forces... je n'ai plus de jambes... et je ne veux pas quitter ma maison... il me prendraient le reste... allez.

MENU. Et où voulez-vous que j'aille ?

GRANDET. Malheureux !.. au procureur du roi... pour porter plainte... il faut qu'il vienne... qu'il mette la garde nationale sur pied... qu'il fasse courir les gendarmes... allez vite.

MENU, impatienté. Qu'est-ce qu'il y a ?

GRANDET. Je ne vous l'ai pas dit ?.. il y a que je suis volé.

MENU. Grand Dieu !

GRANDET. Volé !.. il m'a tout pris... mon or, mes billets, mes fermes ! volé !..

MENU. Votre neveu !

GRANDET. L'infâme !.. courez donc... je veux qu'on le cherche... qu'on s'empare de lui.

MENU. Revenez à vous.

GRANDET. Hein ! qu'est-ce que vous dites !.. vous êtes encore là ?.. vous vous entendez avec lui... ah ! j'y cours, moi... je cours... je... ah ! je suis mort.

Il fait quelques pas pour sortir... il revient... il veut sortir encore... il chancelle... et tombe sur sur une chaise auprès de la table.

MENU, allant à lui. Allons, revenez à vous... nous le retrouverons... nous...

GRANDET, d'une voix étouffée. Mais allez donc.

MENU, en s'en allant. J'y vais... j'y vais... un vol ! ah ! c'est affreux.

GRANDET, assis. Et surtout, qu'on lui reprenne tout... qu'on le fouille bien... (Se levant précipitamment et courant à la porte d'où il crie à Menu.) Non... non... je le fouillerai moi-même... qu'il soit arrêté.

SCÈNE VIII.

GRANDET, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, entrant. Arrêtel.. Qui donc veut-on arrêter, mon père ?

GRANDET, se levant précipitamment. Qui ?.. Eh bien ! lui... lui... tu ne sais

pas... il m'a tout pris... ce Charles... ce scélérat.

EUGÉNIE. Votre neveu ?

GRANDET. Ce n'est pas le mien... il ne m'est rien... rien du tout...

EUGÉNIE. Grand Dieu !

GRANDET. Et son père qui me l'envoie, sous prétexte qu'il est malheureux !.. pour me piller... pour me... Mais ils l'arrêteront... je le verrai... je reverrai mon or... n'est-ce pas ?

EUGÉNIE. Ils l'arrêteront... et pourquoi ?

GRANDET. Pour m'avoir volé !

EUGÉNIE. Oh ! non, non... ne dites pas cela, mon père.

GRANDET. Si fait, l'infâme !

EUGÉNIE. Mon cousin !.. mais si ce n'est pas lui ?

GRANDET. Hem !.. laisse donc... il faudra bien qu'il avoue : le procureur du roi sera là... Je vais moi-même...

EUGÉNIE. Oh ! demeurez... ne faites arrêter personne.

GRANDET. Personne... quand on m'a réduit au désespoir... à la misère... heureusement, il y a des tribunaux.

EUGÉNIE. Eh bien ! non, non... il est innocent.

GRANDET. Impossible.

EUGÉNIE. Ce n'est pas lui.

GRANDET. C'est lui.

EUGÉNIE, tombant à genoux devant son père. Non... c'est moi.

GRANDET. Toi !

EUGÉNIE. Oui, moi, qui vous demande grâce à genoux.

GRANDET, tombant sur la chaise auprès de la table. Toi qui m'as pris... toi qui m'as... toi, ma fille !.. Oh ! non, non... tu mens, ce ce n'est pas vrai.

EUGÉNIE. C'est moi, mon père... Oh ! je ne savais pas vous faire tant de mal... Mais songez donc... mon oncle... vous me refusiez .. et il allait mourir...

GRANDET. Et tu m'as tué !.. (Changeant de ton.) Mais .. tu n'as pas envoyé... (se levant.) n'est-ce pas ? oh ! non, pas encore.

EUGÉNIE. Si fait.

GRANDET, furieux et hors de lui, saisissant une chaise. Misérable !

EUGÉNIE. Grâce... grâce...

GRANDET, rejetant loin de lui la chaise. Va-t'en... va-t'en... je te déshérite... je te maudis !.. va-t'en !..

EUGÉNIE, s'éloignant. Mon père !..

GRANDET, courant à elle et la retenant. Ou plutôt reste... Tu n'étais pas seule... tu avais un complice.

EUGÉNIE. Non.

GRANDET. Ton cousin !..

EUGÉNIE. Il ne savait rien... il ne sait rien encore.

GRANDET. Cela ne se peut pas.

EUGÉNIE. Je vous le jure par la mémoire de ma mère.

GRANDET. Mais mon argent... mon pauvre argent, où est-il donc?.. A qui l'as-tu remis?.. qui est-ce qui l'a emporté?.. parle... je veux le savoir...

EUGÉNIE. Et pourquoi vous le dirais-je?

GRANDET. Pourquoi?.. Mais pour poursuivre le traître... pour le faire arrêter... pour le faire condamner... lui, sa famille... tout le monde.

EUGÉNIE. En ce cas, mon père, je suis seule coupable.

GRANDET. Tu nommeras!

EUGÉNIE. Personne.

GRANDET. Prends garde!

EUGÉNIE. Personne, mon père.

GRANDET. Eh bien! c'est toi qui seras punie.

### SCÈNE IX.

NANON, GRANDET, EUGÉNIE.

NANON, *arrivant par la porte de l'escalier.* Mon Dieu! not' maître... ces cris...

GRANDET. Qu'est-ce que tu veux?.. qui est-ce qui te demande?.. tu n'as pas aidé ma fille, hein?.. ce n'est pas toi?

NANON. Quoi?

GRANDET, *allant à Eugénie.* Allons, sois bonne fille... là... entre nous... dis-moi à qui as-tu confié?..

EUGÉNIE. Vous ne le saurez pas.

GRANDET. Comment, tu refuses de m'obéir?

NANON. Qu'est-ce qu'il y a donc?

GRANDET. Il y a que vous allez renfermer mademoiselle ici, (*Montrant la porte latérale à gauche.*) Dans cette chambre, celle de sa mère... elle y restera jusqu'à ce qu'elle avoue... et sans sortir... je ferai murer la porte... vous ne lui donnerez rien.

NANON. Mais not' maître...

GRANDET. Rien.

EUGÉNIE. Oh! mon Dieu!..

NANON, *allant auprès d'Eugénie.* Comment, mamzelle!

GRANDET, *à part.* Ah! il en est temps encore... c'est peut-être caché dans la maison... et je vais...

EUGÉNIE. Mon père!

GRANDET, *s'arrêtant au moment où il va sortir, et regardant Eugénie.* Hein!.. elle veut avouer.

Eugénie se détourne, baisse la tête et ne répond rien.

GRANDET. Non? Renfermez-la. Il descend.

### SCÈNE X.

NANON, EUGÉNIE.

NANON. Bonté divine!.. qu'avez-vous donc fait, pour le mettre dans cette colère-là?

EUGÉNIE. Oh! oui... elle a été terrible, sa colère!.. mais, du moins, elle n'est tombée que sur moi... Nanon, il m'a maudite.

NANON. Allons donc, mamzelle, du courage... il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

EUGÉNIE. Ah! il est bien malheureux... si tu avais vu... il pleurerait... Oh! j'ai mal fait, je le sens bien... et pourtant, si j'ai sauvé la vie à mon oncle... au père de Charles...

NANON. Vrai, mamzelle?.. Ah! je ne sais pas comment... mais c'est égal... c'est bien à vous, et le ciel vous en récompensera,

EUGÉNIE. Je ne lui demande que le pardon de mon père.

NANON. Il fera mieux que ça... Vous quitterez cette maison... et votre cousin qui vous aime...

EUGÉNIE. Lui!.. ah! tais-toi...

NANON.

*Air: Un page aimait la jeune Adèle,*

Pourquoi donc êtes-vous honteuse?  
Monsieur Charles s'ra votr' mari.

EUGÉNIE.

Tais-toi, je suis trop malheureuse...

Ah! ne me parle pas ainsi!

Pour ceux que le malheur accable,

J'ai fait mon devoir, je le croi...

Mais je croirais être coupable

Si le bonheur était pour moi! (*bis.*)

### SCÈNE XI.

Les Mêmes, MENU, *entrant par la porte de l'escalier.*

MENU. C'est bien, c'est bien... cherchez toujours.

EUGÉNIE, *effrayée, et courant vers la porte à gauche.* Mon père!

MENU. Comment! vous voilà, vous autres?.. et Grandet qui la croit renfermée...

EUGÉNIE. J'y vais mon parrain.

MENU. Eh! non... un moment... il m'envoie près de toi... reste... j'aime autant que ce soit ici... Sais-tu qu'il a bien du chagrin, ton père? lui dérober son trésor.

NANON. Il serait Dieu possible!

MENU. Plus de cent mille écus!

NANON. Mamzelle!.. et il ne vous a pas tuée!..

EUGÉNIE. Mon parrain... je ne savais pas

ce que ça valait... et quand je l'aurais su.

MENU. Veux-tu te taire... s'il t'entendait... heureusement il rôde dans la maison... il cherche dans tous les coins... Écoute-moi... j'ai parlé en ta faveur... et je crois qu'il te pardonnerait, si tu lui nommais la personne à qui tu as confié...

NANON. Nommez, mamzelle...

EUGÉNIE. Il veut le faire arrêter... condamner.

MENU. Dam! il en a le droit... et à sa place, j'en ferais autant.

EUGÉNIE. Vous!.. mais celui que vous accusez, il n'a cédé qu'à mes larmes et à mes prières... je l'ai trompé... je lui ai dit que mon père lui-même ordonnait...

MENU. C'est égal... il a eu tort... c'est lui qui est le coupable, et s'il est ramené.

EUGÉNIE. Ah! vous le défendrez.

MENU. Je viens de donner des ordres pour le faire arrêter.

NANON. M. Charles!

EUGÉNIE. Vous, mon parrain?... Ah! c'est indigne... courez... courez révoquer cet ordre injuste.

MENU. Ça regarde la justice... elle doit le tenir en ce moment.

EUGÉNIE. Mais songez donc... ce n'est pas ce matin qu'il est parti... c'est hier.

MENU. Que dis-tu?... le complice?

EUGÉNIE. Ce n'est pas celui que vous croyez.

MENU. Le neveu du père Grandet?

EUGÉNIE. Ce n'est pas lui.

MENU. Eh! qui donc?

EUGÉNIE. C'est le vôtre.

MENU. Mon neveu!

NANON. M. Isidore.

MENU. C'est impossible... il est à Blois.

EUGÉNIE. Il est à Paris... je l'ai trompé... je lui ai dit... (*Grandet paraît sur la porte de l'escalier, les mains derrière le dos. Eugénie pousse un cri.*) Ah!

NANON, la suit et dit en sortant. Qu'allons-nous devenir, grand Dieu!

## SCÈNE XII.

GRANDET, MENU, ensuite NANON.

MENU, *d part.* Mon neveu, l'imbécile... avec nos projets de mariage! par bonheur il est à Paris, on ne l'arrêtera pas.

GRANDET, qui est venu lentement près de lui. Vous lui avez parlé?

MENU. Un peu.

GRANDET. Eh bien?

MENU. Eh bien?

GRANDET. L'idée que j'avais... que la somme était encore chez moi, cachée... je ne sais où?

MENU. Ah! c'est juste... vous pensiez...

GRANDET, le regardant en riant. Hem! ce serait... ce serait heureux...

MENU. Certainement.

GRANDET, riant toujours. Parbleu.

MENU. Mais il n'en est rien.

GRANDET. C'est donc cet infame... mon neveu?

MENU. Non, ce n'est pas lui.

GRANDET. Mais qui donc! qui vous a-t-elle nommé!

MENU. Personne.

GRANDET, avec colère. Bah!.. et elle n'a-vous pas? elle ne nomme pas? mais elle veut donc que je la déshérite?

MENU. Oh! la déshériter! vous ne pouvez pas. (*A part.*) Heureusement.

GRANDET. Je ne peux pas?

MENU. Non...

GRANDET. Si fait.

MENU. Mais non... un père...

GRANDET. Comment! un père peut mal-dire sa fille, et il ne peut pas la déshériter?... mais c'est révoltant!

MENU. Ecoutez-moi... Que diable!

GRANDET, avec désespoir. Laissez-moi... Ah! je ne peux pas la déshériter.

MENU.

*Air du Jaloux malade.*

Allons, calmez-vous.

GRANDET.

Je l'atteste,

Elle n'aura pas mon argent...

Moi-même, le peu qui m'en reste,

Je veux le dépenser comptant.

MENU.

Vous! le dépenser?

GRANDET.

Oui, sans doute,

Et me donner, coûte que coûte,

Tant de plaisir, que j'en mourrai! (*bis*)

Mais c'est égal; elle aussi, là! je ne veux plus la voir... je ne la verrai plus. (*Nanon sort de la chambre où est renfermée Eugénie*)

Ah! Nanon, qu'est-ce qu'elle fait?

NANON. Mamzelle Eugénie?... Dam! notr' monsieur, elle a bien du chagrin... elle pleure... elle est tombée à genoux devant le lit de sa mère.

GRANDET. Ah!.. Mais pourquoi aussi ne veut-elle pas tout dire... à moi, qui l'aimais, qui ne lui refusais jamais rien... Elle ne me demandait rien; ce n'est pas ma faute... (*Regardant dans la chambre.*) Ah! oui... à genoux.

MENU, allant à lui. Il vous en reste encore assez... laissez-vous attendrir.

GRANDET, pleurant. Non, non... (*A Nanon.*) Ferme cette porte... je ne lui pardonnerai jamais, à elle... et à l'autre.



(A Nanon.) Pas tout-à-fait... Va-t'en.

MENU, *à part*. Si je pouvais l'amener adroitement...

GRANDET, *regardant par la porte*. Méchante enfant!... je te rendrai malheureuse... va... comme moi.

MENU. Ecoutez donc, père Grandet... elle vous a pris votre argent... mais c'était un peu le sien.

GRANDET, *toujours auprès de la porte, qui est entr'ouverte*. Hem!.. Qu'est-ce que vous dites là? elle n'a rien... il n'y a rien ici à elle... tout est à moi... tout.

MENU. Allons, elle a hérité de sa mère.

GRANDET. Ce n'est pas vrai, tout est à moi.

MENU. Dans huit jours elle sera majeure.

GRANDET. Ce n'est pas vrai... tout...

MENU. Prenez garde, la loi est précise... elle a droit à la moitié... peut-être un million.

GRANDET, *fermant brusquement la porte et courant à Menu*. Taisez-vous... taisez-vous.

MENU. Ah! elle le sait bien...

GRANDET. Elle le sait?

MENU. Elle me le disait tout à l'heure... vous lui devez des comptes... personne ne peut refuser de les exiger en son nom... et moi-même s'il le fallait...

GRANDET. Vous, mon ami... vous, un notaire royal!... c'est une horreur!

MENU. Ça m'a fait venir une idée!...

GRANDET. A vous?.. quoi!.. (*à part*.) je suis sûr qu'elle n'a pas le sens commun, son idée.

MENU. Mariez-la.

GRANDET. La marier!.. ma fille!.. la laisser aller!

MENU. Pendant que vous êtes encore le maître.

GRANDET. Jamais,

MENU. Nous lui choisirons un mari.

GRANDET. Je n'en veux pas.

MENU. Qui vous donnerait suite sans compter.

GRANDET. Hein!

MENU. Et sans rien prendre.

GRANDET. Rien.

MENU. Que la créance sur votre beau-frère

GRANDET, *à part*. Au fait... elle n'est pas si bête que je croyais, son idée.

MENU. Dam! dans huit jours.. majeure.

GRANDET. C'est vrai. (*à part*.) Il pense à son neveu, le notaire.

MENU, *à part*. Après lui, le reste.

GRANDET. Du moins, on ne perdrait pas tout.

MENU. N'est ce pas?

GRANDET. Et ces comptes à rendre?

MENU. On ne les rendrait pas.

## SCENE XIII.

Les Mêmes, puis NANON, EUGÉNIE, CHARLES.

NANON, *en dehors*. Par ici, monsieur, par ici. On entend du bruit.

GRANDET. Qu'est-ce que c'est!

MENU. Eh! mais, ce bruit...

EUGÉNIE, *entrant*. Le voilà, mon cou.. (*Apercevant Grandet*.) Mon père...

MENU, *à la fenêtre*. Votre neveu qu'on ramène... Eh! mais... ces paysans... il est arrêté.

EUGÉNIE. Arrêté!

GRANDET, *criant par la fenêtre*. Eh! qu'on le laisse! qu'on le laisse!

NANON. C'est ça, venez donc.

CHARLES, *entrant*. M'arrêter! m'arrêter!.. et de quel droit? (*Courant à Grandet*.) Ah! mon oncle, est-ce par votre ordre?.. vous avez donc de bonnes nouvelles de mon père?.. et ce que Nanon m'a dit là, qu'il était sauvé, que votre argent lui avait été porté par M. Isidore?

MENU. Là.

GRANDET. Isidore!

CHARLES. Ma cousine me l'avait déjà dit; mais je n'osais croire... tant de bonté, mon cher oncle!.. Vous nous avez rendu l'honneur et la vie... Ah! disposez de moi, désormais je suis à vous... mon sang, mes jours vous appartiennent.

GRANDET. Je n'en veux pas tant... Écoute un peu... tu es un brave garçon... eh! bien!.. cette somme, cet or, ces billets qu'on m'a v...

Eugénie le retient et l'empêche de prononcer le mot.

CHARLES. Que vous avez envoyés à mon père.

GRANDET. C'est ce que je voulais dire.

CHARLES. Ah! toute ma reconnaissance.

GRANDET. Merci... entre nous, je suis assez payé par le plaisir... certainement... parce que lorsqu'on a obligé... Voilà comme je suis... Mais je veux faire mieux encore : je te donne tout.

TOUS. Comment?

CHARLES. A moi?

GRANDET. Oui, c'était la dot de ma fille... un autre trésor que je te donne aussi.

EUGÉNIE. O ciel!

MENU. Par exemple, mon idée...

NANON. Oh! que je suis contente!

CHARLES. Il se pourrait!

GRANDET. Tu as reçu la dot... c'est fini... et ce soir vous signerez un papier que le notaire griffonnera.

MENU, *passant vivement entre Charles et*

**Grandet.** Attendez donc... mais il n'est pas sûr qu'on soit arrivé à temps.

**CHARLES.** Monsieur!..

**EUGÉNIE.** Mon parrain!

**GRANDET.** Vous dites...

**MENU.** Je dis que mon neveu n'est parti qu'hier soir... et d'après la lettre de votre beau-frère... il était peut-être trop tard...

**GRANDET.** Trop tard!

**TOUS.** Grand Dieu!

On entend claquer un fouet dans la cour.

**CHARLES, allant à Grandet.** Qu'entends-je!.. Mais vous n'avez donc pas reçu de nouvelles?... vous ne savez donc rien?

**GRANDET.** Eh! non.

**CHARLES.** Vous m'avez fait revenir!.. Ah! laissez-moi! laissez-moi!

**EUGÉNIE, voulant le retenir.** Mon cousin!

SCENE XIV.

Les Mêmes, ISIDORE

**ISIDORE, entrant.** Me voilà.

**TOUS.** Isidore!

**CHARLES, courant à lui et l'entraînant.** Monsieur!.. ah! dites-moi! dites-moi!

**ISIDORE.** Attendez donc... je n'en peux plus... je suis rompu, brisé dans toutes les positions... (*Nanon lui donne une chaise.*)

**CHARLES.** Mais mon père!.. mon père!

**ISIDORE.** Eh bien!.. il se porte bien, votre père.

**CHARLES.** Ah! mon ami... mon cher ami.  
*Il l'embrasse.*

**EUGÉNIE.** Bon Isidore!

**GRANDET.** Et mon argent? (*De l'autre côté.*) Et mon argent?

**ISIDORE.** Votre argent aussi... (*Il s'assied.*) Dieu! ai-je couru!.. Quatre chevaux de poste, comme mamzelle Eugénie me l'avait ordonné... (*Charles la regarde.*) J'avais l'air d'un prince dans ma carriole... et pour revenir depuis Orléans, à cheval au grand galop... Aussi, je suis dans un état... (*Il se lève. — A Eugénie.*) Etes-vous contente, mamzelle?

Eugénie passe auprès de lui et lui serre la main.

**GRANDET.** Et mon argent?

**ISIDORE.** C'est-à-dire votre or... il est arrivé à temps... Dieu! ça lui a-t-il fait plaisir, à ce cher homme!.. d'autant qu'il n'y comptait guère... mais quand je lui ai dit que c'était de votre part...

**GRANDET.** Ce n'est pas!

**EUGÉNIE, le retenant.** Ah! mon père!

**MENU.** Eh! non, ce n'est pas...

**GRANDET, à Menu.** Taisez-vous.

Charles les regarde avec surprise et reporte les yeux sur Eugénie.

**CHARLES, à part.** Oh! quel mystère!

**ISIDORE.** Alors il a été tout surpris... il s'est jeté dans mes bras... (*A Charles.*) comme vous, tout-à-l'heure.

Charles prend la main d'Eugénie.

**GRANDET, à Isidore.** Et il a pris mon argent...

**ISIDORE, lui donnant un papier.** Voilà son reçu... vous êtes pour lui, non pas un homme, mais un ange, un dieu... « Dites à M. Grandet, s'est-il écrié, le banquier... que c'est entre nous à la vie et à la mort... quand à Charles, a-t-il ajouté, qu'il vienne bien vite... nous pourrions encore renouer son mariage. »

**CHARLES.** Grand Dieu!

Eugénie quitte vivement la main de Charles.

**TOUS.** Son mariage!

**ISIDORE.** Eh, oui! avec la fille d'un receveur-général, M<sup>lle</sup> Elisa.

**EUGÉNIE.** Elisa!

**CHARLES, allant vivement à Grandet.** Ah! mon oncle! vous avez ma parole, elle est sacrée... mon père ne sait pas tout ce qu'il vous doit... à vous... à Eugénie... et cette main qu'elle accepte...

**EUGÉNIE, qui est passée auprès de son père et qui se trouve entre lui et Charles, d'une voix étouffée.** Non, mon cousin, non... vous ne nous devez pas tant... mon père ne met point ses bienfaits au prix de votre liberté... de votre amour, qui appartient à une autre... adieu, soyez heureux... soyez.. avec celle que vous aimez. Ah!.. Elle tombe dans les bras de son père, tout le monde s'empresse autour d'elle.

**GRANDET.** Ma fille!

**CHARLES.** Eugénie!

**NANON.** Mamzelle!

**GRANDET, la tenant dans ses bras.** Ma fille... Eugénie... Oh! rendez-la-moi... ma fille! mon enfant! ma vie!..

**CHARLES.** Eugénie, ah! reviens à toi... ne doute pas de mon cœur... il est à toi... à toi seule... ce mariage que je ne renouerais pas, ne me donnait que du luxe, de la vanité, de l'ambition... ce que je veux, c'est de l'amour... Eugénie, me le refuseras-tu? (*Tombant à ses genoux.*) Je t'aime.

**EUGÉNIE, revenue à elle, regarde Charles un instant en silence, puis se jetant dans ses bras, elle s'écrie.** Ah! Charles!

**GRANDET.** C'est bien... c'est très bien...

**ISIDORE.** Oui, c'est bien... Tant pis.. pourvu qu'elle soit heureuse!

**MENU, à Grandet.** Hum!.. et le domaine du Champ-Vert.

**GRANDET.** Je l'ache terai tout de même.

FIN.



# ÊTRE AIMÉ OU MOURIR!

COMÉDIE - VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

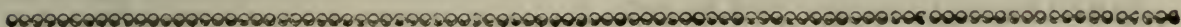
par MM. Scribe et Dumanoir.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 10 mars 1835.



| PERSONNAGES.                | ACTEURS.                      | PERSONNAGES.         | ACTEURS.                 |
|-----------------------------|-------------------------------|----------------------|--------------------------|
| BONNIVET, notaire de Paris. | M. NUMA.                      | HORTENSE DE VAREN-   |                          |
| CLOTILDE, sa femme.         | M <sup>me</sup> A-DESPIREAUX, | NES, jeune veuve.    | M <sup>me</sup> GRASSOT, |
| SAUVIGNY.                   | M. ALLAN.                     | FERNAND DE RANCÉ, so | M. PAUL.                 |
|                             |                               | frère.               |                          |

*La scène se passe à Rouen*



Le théâtre représente une salle d'hôtel garni. Porte d'entrée au fond. De chaque côté, au premier plan, portes avec des numéros. Au-delà de la porte, à droite de l'acteur, une fenêtre ouvrant sur un balcon. Entre la fenêtre et la porte à droite, un secrétaire. Près de la porte à gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

## SCÈNE I.

### BONNIVET, CLOTILDE.

Ils sont assis près d'une petite table à droite, et déjeunent. Un garçon les sert.

**BONNIVET.** Décidément, ma chère amie, je suis enchanté du détour que nous avons fait pour visiter Rouen, que tu ne connaissais pas... Ces nouveaux hôtels sur les quais sont d'un luxe tout parisien... des salles décorées avec élégance, une vue magnifique... et un excellent déjeuner, parbleu! (*Il boit, et en posant sa tasse, il s'aperçoit que Clotilde est distraite et ne touche pas à la sienne.*) A quoi penses-tu donc?

**CLOTILDE,** revenant à elle. Moi! à rien... Dites-moi, mon ami, à quelle heure partirons-nous demain matin?

**BONNIVET.** J'ai commandé les chevaux

pour huit heures... ainsi, nous avons une nuit complète pour nous reposer... Mais ça ne m'explique pas pourquoi tu es distraite et rêveuse... Qu'est-ce que c'est? Qu'as-tu donc?

**CLOTILDE.** Mais je n'ai rien.

**BONNIVET.** Si fait... Cela t'a pris deux ou trois jours avant notre départ de Boulogne, car auparavant tu étais d'une gaieté fort satisfaisante.

*Air de Voltaire chez Ninon.*

Tu me semblais chaque matin  
Aimable, contente et joyeuse :  
Quel accident ou quel chagrin  
Te rend ainsi triste et rêveuse ?  
Parle, d'où vient cet ennuï-là ?  
Epoux et femme, chère amie,  
Ne font qu'un seul.

*Nota.* Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite : les changemens dans le courant des scènes sont indiqués par des notes

CLOTILDE.

C'est pour cela :

*(A demi-voix)*. Quand je suis seule, je m'ennuie.*Ils se lèvent.*

**BONNIVET.** Je fais cependant tout ce que je peux pour te distraire... Tous les étés, un voyage de plaisir ou de santé, ce qui revient au même... Cette année, aux bains de mer de Boulogne... L'année précédente, en Italie... Il y deux ans, aux eaux de Bagnères...

**CLOTILDE, vivement.** Arrêtez, mon ami, je vous en conjure, ne me parlez jamais des eaux de Bagnères.

**BONNIVET.** C'est juste, et je t'en demande pardon... ce souvenir-là m'est aussi pénible qu'à toi... Ce pauvre jeune homme, avec qui j'herborisai dans les montagnes, et que j'avais pris en amitié.

**CLOTILDE.** Finir d'une manière aussi déplorable!

**BONNIVET.** Aussi absurde! aller se tuer, et sans dire pourquoi, encore!

**CLOTILDE.** On m'a assuré, à moi, que c'était par amour.

**BONNIVET.** Quelle bêtise!

**CLOTILDE.** Hein?..

**BONNIVET.** Je dis : Quelle bêtise!

**CLOTILDE.** Ah! c'est que vous ne pouvez comprendre un pareil dévouement... Vous ne seriez pas capable de mourir pour une femme.

**BONNIVET.** Jamais!

**CLOTILDE.** Pas même pour la vôtre?..

**BONNIVET,** J'en serais bien fâché... et elle aussi, je l'espère... Car il y a un raisonnement bien simple que devraient faire tous ces cerveaux brûlés... Ou celle que j'aime sera désolée de ma mort, et je suis trop galant homme pour lui causer un pareil chagrin : ou mon trépas lui sera indifférent, et alors je serais bien dupe de lui donner ce plaisir-là.

**CLOTILDE.** Est-ce qu'on raisonne, quand on aime?

**BONNIVET.** Certainement... C'est parce que j'aime ma femme et mes enfans, que je me dis : « Je leur serai plus utile en vivant » et en travaillant pour eux... » Aussi, sois franche, qu'est-ce qui te manque?.. Y a-t-il dans Paris, une femme de notaire plus heureuse que toi?.. La clé de ma caisse n'est-elle pas à ta disposition?.. Maison de campagne l'été, quatre bals dans l'hiver, et un quart de loge à l'Opéra... secondes de côté...

**CLOTILDE.** Je ne dis pas non...

**BONNIVET.** Et s'il te faut quelqu'un pour

t'obéir les jours de caprices, ou pour te plaindre les jours de migraine... est-ce que je ne suis pas là?.. Est-ce que je ne te suis pas nécessaire?.. J'en suis persuadé, et si tu devenais veuve, ma pauvre femme, j'en serais désolé pour toi... encore plus que pour moi.

**CLOTILDE.** Oui, sans doute, vous êtes un bon mari...

**BONNIVET.** Je m'en vante, et un mari qui aime à vivre... Aussi, ne parlons plus de tout cela; et pour dissiper tes idées noires, viens donc respirer l'air frais de la rivière.

Il ouvre la fenêtre et passe sur le balcon.

## SCÈNE II.

**BONNIVET,** sur le balcon, **CLOTILDE,**  
**FERNAND.**

**CLOTILDE,** apercevant *Fernand* qui paraît au fond, une lettre à la main. O ciel!..

**FERNAND,** à voix basse. Chut!..

Il lui montre de loin la lettre, en la suppliant du geste de la recevoir.

**CLOTILDE.** Encore lui!..

**BONNIVET,** se retournant. Hein? (*Fernand a disparu lestement.*) Est-ce que tu me parles?

**CLOTILDE,** troublée. Moi?.. je te demandais si tu ne voyais rien de nouveau.

**BONNIVET,** toujours au balcon. Mon Dieu, non... Eh! si, vraiment; voilà une charmante calèche qui vient sur la route de Paris, et qui s'arrête devant l'hôtel... une dame en descend... fort jolie tournure. (*Il prend son torgnon.*) Oh! que je vais t'étonner!.. Sais-tu quelle est cette dame?.. Devine.

**CLOTILDE.** Je la connais?

**BONNIVET.** Je crois bien, une compagne de pension... Nous qui tout à l'heure parlions de veuve...

**CLOTILDE.** Hortense!..

**BONNIVET.** Juste... ta chère Hortense, madame de Varennes.

**CLOTILDE.** Il serait vrai!.. Moi qui l'avais laissée à Paris... Qu'est-ce qui l'amène donc à Rouen, et toute seule? C'est bien étonnant.

**BONNIVET.** Et bien désagréable... car elle a l'air fort embarrassée au milieu des postillons, des paquets et des commissionnaires... Je suis trop galant pour ne pas voler à son secours...

**CLOTILDE,** effrayée. Comment, vous sortez?.. Eh bien!.. et moi?..

**BONNIVET.** N'as-tu pas peur ?.. Je cours et je te l'amène.

Il sort en courant.

SCÈNE III.

**CLOTILDE**, puis **FERNAND**,

**CLOTILDE** Il me laisse seule !.. Si l'autre, pendant ce temps... Mon Dieu ! le voilà !

**FERNAND**, après avoir jeté un coup d'œil du côté par lequel est sorti Bonnivet, entrant précipitamment. Au nom du ciel, madame, daignez recevoir cette lettre.

**CLOTILDE.** Non, jamais, monsieur !.. Et je ne sais ce que j'ai fait, ce que j'ai dit pour vous autoriser...

**FERNAND.** Il a bien fallu vous écrire, puisque vous refusez de m'entendre... Arrivé à Boulogne peu de jours avant votre départ, plus d'une fois j'ai trouvé l'occasion de vous parler seule, et toujours vous l'avez rendue illusoire en vous dérochant à une explication... Surpris de ce départ précipité, je n'ai eu que le temps de me procurer un cheval, et depuis Boulogne, je suis votre chaise de poste.

**CLOTILDE.** Je le sais, je vous ai bien vu... et c'est ce que je trouve très mal... certainement, monsieur ; et je ne puis m'expliquer ni votre conduite ni l'espoir que vous avez.

**FERNAND.** Ma conduite !.. c'est celle d'un fou, d'un insensé qui ose vous aimer, sans qu'un seul regard de bonté le lui ait permis... Mon espoir !.. c'est de me jeter à vos genoux et d'implorer votre indulgence.

**CLOTILDE.** Oh ! oui, un insensé... vous avec bien raison... car enfin, monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais qui vous êtes.

**FERNAND.** N'est-ce que cela ?.. Eh ! bien, madame, je ne suis pas tout-à-fait un étranger pour vous ; je suis allié, à une famille que vous connaissez, parent d'une de vos meilleures amies, qui tant de fois, m'a parlé de vous...

**CLOTILDE**, avec effroi. On vient !..

Elle passe à gauche de Fernand.

**FERNAND**, vivement. Non, madame... et pour la fidélité, la discrétion, je suis élève de Saint-Cyr,

**CLOTILDE**, de même. Mon mari va revenir !

**FERNAND.** Je le sais bien ; peut-être même remonte-t-il déjà.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Puisqu'ici je ne puis, madame...

**CLOTILDE.**

Monsieur, laissez-moi... je frémis !

**FERNAND.**

Vous faire l'aveu de ma flamme...

**CLOTILDE.**

L'entendre ne m'est pas permis.

**FERNAND**, lui présentant la lettre.

Ce billet qui peint mon martyre...

**CLOTILDE.**

Monsieur, je ne puis l'accepter.

**FERNAND.**

Un seul instant daignez le lire !

**CLOTILDE.**

Autant voudrait vous écouter.

**FERNAND.** Et vous ne le voulez pas !.. Vous regardez ce que j'éprouve comme un caprice que le temps dissipera... Oh ! non, madame, ce n'est pas cela... c'est un amour vrai et profond que le mien : c'est un de ces sentimens qui marquent dans notre vie, car ils la rendent belle ou la flétrissent pour jamais... de ces sentimens qui font qu'un homme est capable de tout pour obtenir le cœur d'une femme !

**CLOTILDE**, vivement. J'entends la voix d'Hortense !.. Si mon mari me voyait ainsi, seule avec un étranger !.. Adieu, monsieur, adieu... Je vous en prie, éloignez-vous.

Elle court au-devant d'Hortense, et sort par la porte du fond.

**FERNAND**, la suivant. Encore un mot, un seul...

Il s'arrête à la porte.

SCÈNE IV.

**FERNAND**, seul.

Il redescend la scène en froissant la lettre.

Et elle me reste dans les mains !.. une lettre où j'avais épuisé toute mon éloquence... Cinquième occasion de perdue !.. Je commence à croire... Eh bien ! non, morbleu ! je n'en aurai pas le démenti... Je ne sors pas d'ici qu'elle ne m'ait entendu... et répondu... On monte !.. passons sur ce balcon, et peut-être qu'un heureux hasard... Les voici !

Il passe sur le balcon et en referme la fenêtre.

## SCÈNE V.

HORTENSE, CLOTILDE, BONNIVET.

Clotilde et Hortense entrent en se tenant encore embrassées. Bonnivet porte plusieurs petits cartons. Une femme de chambre en porte d'autres plus grands.

TOUS TROIS.

Air : *Pour l'honneur de la France.*

Quelle rencontre aimable !  
Nos cœurs doivent bénir  
Le destin favorable  
Qui vient nous réunir.

CLOTILDE, regardant autour d'elle. Il est parti... je respire.

HORTENSE, à la femme de chambre, montrant la porte à gauche de l'acteur. Portez ces cartons... là, au numéro six... c'est l'appartement qu'on avait retenu pour moi.

BONNIVET, tenant une boîte en acajou. Et cette boîte, qui est assez lourde ?

HORTENSE, souriant. Ce n'est point à mon usage... c'est à mon frère Fernand, qui m'a priée de m'en charger... des pistolets de chez Lepage... (*A Bonnivet.*) Là, sur cette table, je vous prie.

Bonnivet pose la boîte sur la table, puis il passe à la droite d'Hortense.

BONNIVET. Vous attendez donc votre frère?...

HORTENSE. Nous devons nous rencontrer ici, à Rouen, où nous nous sommes donné rendez-vous... Je viens de Paris, et lui de Bretagne... ou peut-être de plus loin encore... car c'est une tête éventée, qui n'a jamais de but et qui est capable de tout... excepté d'aller droit son chemin... (*A Clotilde.*) Du reste, un charmant cavalier, que je te présenterai... car il brûle de te connaître, et t'adore déjà sur ton seul portrait.

BONNIVET. Le gaillard n'a pas mauvais goût, et ça prouve en sa faveur... Moi, j'aime d'avance tous ceux qui aiment ma femme.

HORTENSE, souriant. Je vois que vous êtes l'ami de tout le monde.

BONNIVET. Trop aimable... Ah! ça, si je vous gêne, vous me le direz... (*Regardant sa femme.*) Oui?... je m'en doutais... vieux amis de pension qui ne se sont pas vus depuis long-temps... (*A Hortense.*) Si vous avez des emplettes, des commissions, je vais faire celles de ma femme, ne

Bonnivet, Hortense, Clotilde.

vous gênez pas... traitez-moi comme un mari... trop heureux d'exercer auprès de vous par *interim*.

Air de la *Dugazon*.

Adieu, d'être indiscret je tremble ;  
Je pars, de peur d'être fâcheux :  
Vous avez à causer ensemble.

HORTENSE.

Nous allons parler toutes deux  
De veuvage et de mariage.

BONNIVET.

*Montrant sa femme.*  
C'est bien. J'aime mieux, sur ma foi,  
Qu'elle connaisse le veuvage  
Par vous, madame, que par moi.

ENSEMBLE.

CLOTILDE et HORTENSE.

Lorsque le sort qui nous rassemble  
Cumble le plus cher de nos vœux,  
Qu'il est doux de causer ensemble !  
Ainsi, recevez nos adieux.

BONNIVET.

Adieu, d'être indiscret, je tremble,  
Je pars, de peur d'être fâcheux ;  
Vous avez à causer ensemble.  
Et je vous laisse toutes deux

*Il sort.*

## SCÈNE VI.

HORTENSE, CLOTILDE.

HORTENSE. Sais-tu que c'est un excellent homme que ton mari ?

CLOTILDE. Oui, il devine tous mes desirs... il nous laisse. (*Prenant dans ses mains les deux mains d'Hortense.*) Chère Hortense!... voilà pourtant trois ans que nous ne nous sommes vus... Oui, il y a trois ans que nous avons quitté notre bon pensionnat de Paris, où nous nous aimions tant... et où nous jouions au cerceau... Et, depuis ce temps-là, que d'événements!..

HORTENSE. Mariées toutes les deux, toi à un notaire, M. Bonnivet...

CLOTILDE. Et toi, à M. de Varennes, à un colonel!.. Que j'aurais aimé cela!.. des épauettes!.. et un si joli uniforme!.. Que tu as dû être heureuse!..

HORTENSE. Eh! mais... je n'en suis pas bien sûre... Et pendant les huit mois qu'a duré ce mariage, que de fois j'ai regretté le temps où j'étais demoiselle!

CLOTILDE. Est-il vrai ?

**HORTENSE.** N'en parlons plus... c'est fini .. je suis veuve.

**CLOTILDE.** C'est presque la même chose... Et déjà, je le parie, il a dû se présenter bien des prétendants.

**HORTENSE.** Eh mon Dieu, oui... un, surtout, qui est aimable, qui est riche... un jeune négociant du Havre, que mon frère, que toute ma famille me presse d'accepter... et je n'ai encore pu m'y décider.

**CLOTILDE.** Et pourquoi?

**HORTENSE.** Parce qu'il m'aime trop.

**CLOTILDE.** Est-il possible?..

**HORTENSE.** C'est une ardeur, des transports, un délire!..

**CLOTILDE.** Et tu appelles cela un défaut?

**HORTENSE.** Dans un mari, certainement.

**CLOTILDE.** Ah! si le mien était ainsi!

**HORTENSE.** Je te plaindrais... car en ménage, vois-tu, il faut des qualités qui résistent et qui durent, et les grandes passions ne durent pas... tandis qu'un bon caractère, c'est de tous les temps... M. Ponnivet, par exemple, me semble le chef-d'œuvre des maris... bon, aimable, complaisant.

**CLOTILDE.** Je ne dis pas non... il m'aime bien... mais d'un amour si bourgeois, si tranquille!.. Un parfait notaire... qui quelquefois la nuit me parle de son étude et de ses clients... Ce n'est pas là ce que j'avais rêvé... J'aurais voulu un époux qui m'adorât... qui fût tendre, empressé, galant... qui me fit des vers

**HORTENSE.** Un notaire!.. y pense-tu?

*Air de la Famille de l'Apothicaire.*

Il fait des contrats, c'est bien mieux...  
 Contre toi-même tu conspires :  
 Car pour toi ses actes poudreux  
 Se transforment en cachemires.  
 Un poète! Dieu! quel travers!  
 Tant d'éclat ne vaut pas grand' chose...  
 Ma chère, la gloire est en vers,  
 Mais le vrai bonheur est en prose.

Et si, dans ton ménage, tu n'as pas d'autres sujets de chagrin...

**CLOTILDE.** C'est ce qui te trompe... car, depuis quelques jours, j'ai beau redoubler d'efforts pour le cacher à mon mari... je suis d'une inquiétude!..

**HORTENSE.** Pourquoi donc?

**CLOTILDE.** Une aventure, ma chère!

**HORTENSE.** Vraiment! et tu ne me le dis pas?

**CLOTILDE,** *baissant la voix.* Un jeune homme qui m'aime, qui m'a fait une dé-

claration, là-bas, à Boulogne: qui nous a suivi jusqu'ici à cheval... et qui tout à l'heure encore, vient de me répéter en me présentant une lettre. .

**HORTENSE,** *partant d'un éclat de rire.* Ha! ha! ha!.. de quel air tu me dis cela!.. Qu'y a-t-il donc là de si effrayant?.. Quand ces messieurs sont amoureux de nous, il faut les faire parler et les écouter... c'est très amusant.

**CLOTILDE,** *d'un ton grave.* Oh! pour moi, c'est bien différent, va... Pour peu que quelqu'un me regarde, j'ai l'air de m'aimer, la peur me prend, et je deviens toute triste.

**HORTENSE.** Pourquoi donc cela?.. Ah! la crainte de leur faire du chagrin... Je te reconnais bien là... toujours ton bon cœur, que l'on citait au pensionnat... le trépas d'un petit oiseau te faisait pleurer

**CLOTILDE,** *lui pressant la main et du ton le plus pénétré.* Ah! ma chère Hortense... quand on a déjà à se reprocher la mort d'un homme!..

**HORTENSE,** *effrayée.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là?.. La mort d'un homme!.. explique-toi.

**CLOTILDE.** Je crains. .

**HORTENSE.** Nous sommes seules... parle vite.

**CLOTILDE,** *regardant autour d'elle.* En effet, personne ne peut nous entendre... C'était aux eaux de Bagnères, il y a environ deux ans... il y avait là un jeune homme que personne ne connaissait, qui était venu, on ne sait dans quel but, et sans nom de famille... on l'appelait Edouard, Alfred, que sais-je?.. Monsieur Bonnivet, l'avait pris en grande amitié, parce qu'il herborisait avec lui, et il ne s'apercevait pas qu'il me faisait la cour.

**HORTENSE.** Et tu n'appelles pas cela un bon mari?

**CLOTILDE.** Mais moi, je voyais bien qu'il m'aimait; car chaque jour il me le disait avec un accent plus vrai, plus passionné... Tu sens bien que je ne voulais ni lui répondre, ni même l'écouter.

**HORTENSE.** Cela va sans dire.

**CLOTILDE,** *s'attendrissant peu à peu.* Un jour enfin... je le vis paraître pâle, agité, en désordre... il se mit à mes pieds, et me supplia avec des yeux pleins de larmes, qui me navraient le cœur... Eh bien! je résistai, je fus sans pitié... Alors il se releva, me dit que, repoussé par moi, la vie lui devenait à charge, et qu'il allait mourir... il s'éloigna, et ma bouche ne s'ouvrit pas pour le rappeler!.. Le lende-

main, ma chère Hortense, le lendemain, le journal des eaux nous apprit que ce malheureux avait mis fin à ses jours... Une lettre adressée à son domestique l'avertissait de cet affreux dessein... On fit de vaines recherches dans les montagnes, vers lesquelles on l'avait vu se diriger... on ne retrouva que son chapeau à côté d'un précipice.

**HORTENSE.** Quelle histoire, juste ciel!

**CLOTILDE.** Il s'était tué pour moi!.. pour moi!..

**HORTENSE.** Mais c'est affreux... il y avait là de quoi te compromettre... C'est une grave inconséquence de la part de ce jeune homme.

**CLOTILDE,** *avec feu.* Une inconséquence!.. l'action la plus courageuse, la plus sublime!.. Il fallait aimer vraiment pour cela... il fallait une de ces âmes fortes, puissantes, généreuses...

**HORTENSE.** Ah! bon, voilà que c'est un héros, à présent... toutes les qualités possibles... parce qu'il est mort!

**CLOTILDE\*.** Pauvre jeune homme!.. Ah! si j'avais su ce qui arriverait!..

**HORTENSE,** *vivement.* Eh bien?..

**CLOTILDE.** Eh bien!.. dame, que veux-tu?.. on les contente quelquefois avec si peu!

**HORTENSE,** *secouant la tête avec incrédulité.* Si peu, si peu...

**CLOTILDE.** Cela vaut toujours mieux que de les laisser mourir.

**HORTENSE.** Cependant, ma chère...

**CLOTILDE,** *avec bonté.* Ce n'est pas tant pour eux encore; mais songe donc qu'ils ont une mère, des sœurs...

**HORTENSE.** Oui, mais nous, nous avons des maris.

**CLOTILDE,** *impatiente.* Les maris n'en meurent pas, eux!

**HORTENSE.** Il ne manquerait plus que cela!

**CLOTILDE.** Tu dois comprendre quels remords, quelle tristesse cet événement m'a laissés...

*Air: Je ne vous vois jamais rêveuse.*

Qu'un amant s'enflamme et s'anime,  
Je tremble... et craignant ses regards,  
Je rêve précipice, abîme,  
Et partout je vois des poignards.  
Un de mort!.. c'est déjà terrible!  
S'il fallait canser deux trépas!..  
Moi, d'abord, je suis trop sensible,  
Et si j'étais en pareil cas...

† Clotilde, Hortense.

**HORTENSE.**

Que ferais-tu?

**CLOTILDE.**

Je ne sais pas...

Mais, à coup sûr, il ne périrait pas,  
Non, non, ma chère, il ne périrait pas!  
L'infortuné ne mourrait pas!

*Fernand ouvre doucement la fenêtre du balcon, témoigne par son geste qu'il a tout entendu, et s'esquive sur la pointe des pieds.*

**HORTENSE.** Ah! ça, mais, et ton inconnu de Boulogne?.. J'espère qu'il est plus raisonnable

**CLOTILDE.** Oh! d'après mon accueil de ce matin, je suis sûre qu'il y a renoncé et qu'il est reparti... dans tous les cas, je ne le ménagerai pas, celui-là!

**HORTENSE.** Tu feras bien... J'aime beaucoup M. Bonnivet, et ça me ferait vraiment de la peine si...

**CLOTILDE.** Que tu es bonne!.. Mais je te retiens ici pour te parler de moi, et je t'empêche de reposer...

**HORTENSE.** Je n'en ai pas besoin... Je ne rentre dans ma chambre que pour réparer un peu ma toilette de voyage... J'attends mon frère, qui ne peut tarder

**CLOTILDE.** Des frais de toilette pour un frère?

**HORTENSE.** Et peut-être pour une autre personne... car je ne t'ai pas dit que j'allais au Havre, et il se pourrait bien, quoique je l'aie défendu, qu'on vint au-devant de moi jusqu'ici.

**CLOTILDE.** Vingt-quatre lieues pour te voir une heure plutôt!.. C'est là de l'amour!

**HORTENSE.** C'est de l'impatience, et voilà tout... Avant le mariage on ferait deux cents lieues pour voir sa femme; après, on ne ferait pas vingt pas pour la conduire au bal.

**CLOTILDE.** Laisse donc! Monsieur Bonnivet m'y mènerait tous les soirs, si je le voulais.

**HORTENSE.** Et tu te plains!.. (*A demi-voix.*) Crois-moi, tu ne trouveras jamais mieux... Adieu, adieu... Retourne près de ton mari, et embrasse-le de ma part

**CLOTILDE.** Je le veux bien. (*Hortense entre dans la chambre à gauche de l'acteur.*) Allons, j'y vais.



## SCÈNE VII.

CLOTILDE, puis FERNAND.

Au moment où elle se dirige vers la porte à droite, elle aperçoit Fernand qui entre, la coiffure et les vêtements en désordre.

CLOTILDE. C'est lui!.. Encore ici!.. et je suis seule!.. Hâtons-nous.

FERNAND. Un seul instant!..

CLOTILDE. Comme il est défait!..

FERNAND. J'étais parti, madame, je m'étais éloigné de cette ville...

CLOTILDE. J'en étais sûre.

FERNAND. De cette ville, où une sœur chérie m'attendait.

CLOTILDE. Que dites-vous?..

FERNAND. Que je suis le frère d'Hortense de Varennes, de votre meilleure amie...

CLOTILDE. O ciel!.. Je vais la prévenir.

FERNAND, la retenant. C'est inutile... ce n'est pas pour elle que je suis revenu sur mes pas... c'est pour vous, pour vous seule, que j'ai voulu revoir encore une dernière fois... Il est impossible, me suis-je dit, que tant d'amour ne trouve pas pitié dans son cœur... Si elle me repousse comme ce soir, comme hier, comme toujours, eh bien! je m'éloignerai sans murmure, et elle n'entendra plus parler de moi... Cette fois, ma volonté sera forte, comme la sienne, et mon projet s'exécutera.

CLOTILDE. Je n'ose vous comprendre!.. Mais vous savez, monsieur, que je ne puis vous écouter, que mon mari...

FERNAND. Votre mari!.. Ah! voilà ce nom qui m'a exaspéré... ce nom qui tout à l'heure, après vos derniers refus, est venu se placer comme une barrière devant le bonheur que j'avais rêvé... La seule femme que je puisse aimer, celle dont dépend mon avenir, je la vois au pouvoir d'un autre, et cet autre elle l'aime... car pour lui elle me repousse, elle me condamne à mourir... Cette pensée était affreuse... Alors je n'ai plus consulté que le désespoir... et le désespoir, madame, ne donne qu'un conseil, n'inspire qu'une résolution.

CLOTILDE. Malheureux!..

FERNAND. Que m'importe à présent une vie sans espérance et sans but?.. Ma vie, c'est vous... et vous ne voulez pas que je vive!

CLOTILDE. Calmez-vous, ayez donc un peu de raison... (A part) Que lui dire?.. (Haut et vivement.) Oh! tenez, je vous en

conjure, au nom de votre sœur qui vous aime tant.

FERNAND. C'est aussi en son nom que, moi, je vous supplie... voulez-vous qu'elle n'ait plus de frère?

CLOTILDE, à part. O ciel!.. cette pauvre Hortense... qui n'a que lui de famille... (Se retournant et voyant Fernand ouvrir la boîte de pistolets qui était restée sur la table.) Monsieur que faites-vous!

FERNAND, qui a pris un pistolet. Votre silence est un arrêt...

CLOTILDE. Tout mon sang se glace!..

FERNAND, avec désespoir. Vous voulez ma mort!..

CLOTILDE. Monsieur?..

FERNAND, de même. Vous l'avez prononcée!..

CLOTILDE, courant à lui. Mais pas du tout, mais au contraire!.. Car enfin, monsieur, que voulez-vous? que demandez-vous?

FERNAND, se rapprochant vivement. Oh! bien peu... rien qu'un moment d'entretien.

CLOTILDE. Et mon mari que j'attends, qui va rentrer!

FERNAND. Eh bien! tantôt, dans cette salle, à quatre heures, quand votre mari sera sorti... je me charge de l'éloigner.

CLOTILDE. Eh! quoi!..

FERNAND. La promesse de m'entendre sans colère, voilà tout... Un amour comme le mien ne forme pas d'autre vœu.

CLOTILDE, à part. Il n'est pas trop exigeant... l'autre, l'ancien, demandait bien plus... (Haut.) A ce prix, consentez-vous à me remettre ces armes qui me font tant de peur?..

FERNAND. À l'instant.

CLOTILDE. Donnez. (Fernand s'avance pour lui présenter la boîte avec les pistolets. Clotilde recule effrayée.) Non! non! ne donnez pas... Fermez la boîte et portez-la vous-même dans ce secrétaire.

FERNAND. J'obéis... (Il porte la boîte dans le secrétaire, et s'en éloigne. Clotilde court au secrétaire et le ferme.) Que faites-vous?

CLOTILDE. Moi, je le ferme, et j'en garde la clef. (Elle met la clef à sa ceinture.) Maintenant, je suis plus tranquille.

ENSEMBLE.

Air de walse.

FERNAND.

A ce soir!.. Donnez espérance,  
Qui met un terme à ma souffrance!  
Ah! qu'ici l'heure s'avance  
Au gré de mon impatience!..

Songez bien au serment qui vous lie,  
Et je vous en supplie  
Soyez au rendez-vous.  
A ce soir, etc.

CLOTILDE.

Je frémis ! car l'espérance  
Chez lui succède à la souffrance.  
Et déjà, lorsque j'y pense,  
L'effroi saisit mon cœur d'avance.  
Mais pourtant ma promesse me lie,  
Et sa voix me supplie :  
Hélas résignons-nous.  
Je frémis, etc.  
*Elle entre dans la chambre à droite.*

FERNAND, *seul*. A ce soir ! elle y consent !.. Oh ! l'excellent moyen ! C'est fini, je ne veux plus me servir que de celui-là... Les femmes ont pour elles les attaques de nerfs... il faut bien que nous ayons quelque chose.

SCÈNE VIII.

SAUVIGNY, FERNAND.

SAUVIGNY. Le maudit postillon ! être ainsi en retard !

FERNAND. Qui vient là ?.. Sauvigny !.. notre amoureux du Havre ! mon ancien camarade du Lycée !

SAUVIGNY, *courant à lui*. Mon cher Fernand !.. Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivés ?

FERNAND. Moi, depuis quelques heures... Ma sœur, il n'y a qu'un instant.

SAUVIGNY. Et je n'étais pas là pour la recevoir... pour lui offrir la main !.. Je suis au désespoir.

FERNAND. Il n'y a pas de quoi.

SAUVIGNY. Si, vraiment.. J'avais ordonné au postillon d'aller si vite, qu'il nous a versés... Une roue cassée, un cheval tué, deux heures de perdues... est-ce malheureux !

FERNAND. Pour le cheval.

SAUVIGNY. Pour moi, mon cher ami, pour moi qui espérais précéder ici madame de Varennes... J'ai si peu d'occasions de lui prouver mon amour, elle a tant de peine à y croire !..

FERNAND. Mais du tout... ma sœur est persuadée que tu l'adores... je le lui ai dit, et elle a confiance en moi.

SAUVIGNY. Pourquoi alors ne pas se décider quand je lui offre ma main et ma fortune ?

FERNAND. Pourquoi ?.. parce qu'elle a été malheureuse avec un premier mari qui

l'adorait, et qu'elle se défie des grandes passions et de leur durée... Elle craint que tu ne changes.

SAUVIGNY, *avec chaleur*. Moi, changer !.. On voit bien qu'elle ne me connaît pas... mais je ne change jamais : quand j'aime, c'est pour la vie... et je n'ai jamais aimé que ta sœur, c'est la seule.

FERNAND, *froidement*. Je le veux bien.

SAUVIGNY. Je le lui ai dit, je le lui ai juré, et c'est la vérité.

FERNAND. Tu me dis cela, à moi... qu'est-ce que cela me fait ?.. Tu es un brave garçon... c'est tout ce qu'il faut pour un beau-frère, et ma sœur t'épousera.

SAUVIGNY. Tu en es sûr ?..

FERNAND. Je t'en réponds... Et si elle tardait trop à se décider, je t'enseignerai un moyen...

SAUVIGNY. Lequel ?

FERNAND. Un moyen dont je viens de faire la découverte, et qui est d'un effet immanquable auprès des dames.

SAUVIGNY, *vivement*.

*Air Du partage de la richesse.*

Ah ! dis-le-moi.

FERNAND.

De sa vertu secrète

Il faut user sobrement, mon ami :

Et je pourrai te donner ma recette...

Mais quand je m'en serai servi.

Je veux bien que tu l'enrichisses

De ce moyen, qui fera ton bonheur ;

Mais après moi... les premiers bénéfices

\* Appartiennent à l'inventeur.

SAUVIGNY. C'est trop juste... Mais tu me promets ?..

FERNAND. A une condition.

SAUVIGNY, *vivement*. Je l'accepte d'avance.

FERNAND. Un service à te demander.

SAUVIGNY. Est-ce de l'argent ?.. ma bourse est à tes ordres.

FERNAND. Eh ! non, vraiment.

SAUVIGNY, *allant à la table*. \* Un bon sur mon caissier ?.. entre beaux-frères, on ne fait pas de façons...

FERNAND. Il ne s'agit pas de cela... plus tard, je ne dis pas, c'est possible... mais dans ce moment, ce n'est pas là ce qui me gêne... c'est un mari.

SAUVIGNY. Un mari ?

FERNAND. Qu'il faut éloigner, et je compte sur toi.

SAUVIGNY. Moi, qui n'ai pas encore vu ta sœur ?

\* Fernand, Sauvigny.

**FERNAND.** Elle est à sa toilette, et ne peut te recevoir; et d'ailleurs, ce n'est pas encore maintenant... c'est à quatre heures qu'il faut l'emmenner.

**SAUVIGNY.** Et où ça?

**FERNAND.** Où tu voudras... Tu iras avec lui visiter les quais, la cathédrale, acheter de la gelée de pommes de Rouen... cela te regarde.

**SAUVIGNY.** Mais ce mari, je ne le connais seulement pas.

**FERNAND.** Qu'importe? tous les maris se ressemblent... Et puis, celui-là a un avantage... c'est un notaire... On peut toujours lui parler de ventes, d'achat, de donations...

*Air: Vos maris en Palestine.*

Tu peux broder sur ce texte:  
Un tel époux... c'est de droit,  
Ne veut pas d'autre prétexte;  
Car au public il se doit...  
Allons, tâche d'être adroit.

**SAUVIGNY.**

Puis-je ainsi, je t'en fais juge,  
Aider à tromper un mari?

**FERNAND.**

Tu le peux encore aujourd'hui...  
Jusqu'au moment où, transfuge,  
Tu passeras à l'ennemi.

Tiens... tiens, le voilà.

## SCÈNE IX.

**BONNIVET, FERNAND, SAUVIGNY.**

**BONNIVET,** portant plusieurs paquets. Ma femme et ma petite fille seront contentes... car je leur ai trouvé là les deux plus jolies robes... (*Il salue Fernand, puis s'avançant et apercevant Sauvigny.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois!..

**SAUVIGNY,** courant à lui.\* Monsieur Bonnivet!..

**FERNAND.** Tu sais son nom?..

**SAUVIGNY.** Oui... oui... mon ami.

**BONNIVET,** stupéfait. Vous, que j'ai cru mort!

**FERNAND.** Comment cela?

**BONNIVET.** Votre lettre... votre disparition de Bagnères...

**SAUVIGNY.** Monsieur!..

**BONNIVET.** Ce n'est donc pas vrai?.. vous existez encore?.. J'en suis ravi... car je vous aimais de tout mon cœur, et c'est un grand plaisir de se retrouver ainsi.

\* Bonnivet, Sauvigny, Fernand.

**FERNAND.** C'est charmant... vous voilà en pays de connaissance... (*Bas à Sauvigny.*) et tu peux le mener maintenant aussi loin que tu voudras... A quatre heures, n'oublie pas... (*Haut*) Adieu, je vais faire tes affaires... n'oublie pas les miennes.

Il entre dans la chambre à gauche.

## SCÈNE X.

**BONNIVET, SAUVIGNY.**

**BONNIVET.** Que je vous regarde encore... Vous que nous avons tous pleuré à Bagnères de Luchon!.. vous dont le journal a imprimé le suicide et la mort bien constatée!.. C'est un miracle à crier partout.

**SAUVIGNY,** vivement. Au contraire!.. et je vous prie en grâce de ne point parler de cette aventure... ici surtout.

**BONNIVET.** Pourquoi donc?.. un suicide par amour!..

**SAUVIGNY.** Raison de plus... Cela me perdrait... cela ferait manquer mon mariage.

**BONNIVET.** Comment cela?

**SAUVIGNY.** Vous êtes un galant homme... un homme discret?

**BONNIVET.** Un notaire... c'est mon état.

**SAUVIGNY.** On peut se fier à vous, et d'ailleurs vous m'avez toujours témoigné tant d'amitié... (*Après un court silence.*) Apprenez donc que lorsque je vous ai rencontré aux eaux de Bagnères... j'étais attaqué d'une maladie nerveuse qui avait produit sur moi une sensibilité si vive, que j'étais amoureux de toutes les femmes... une, surtout...

**BONNIVET.** Cette belle Anglaise?..

**SAUVIGNY.** Non.

**BONNIVET.** La femme du médecin des eaux?

**SAUVIGNY.** Du tout.

**BONNIVET.** Et qui donc?..

**SAUVIGNY.** Ça ne fait rien à l'histoire.

**BONNIVET.** J'y suis... cette jolie comtesse.

**SAUVIGNY.** Si vous voulez... d'autant qu'inflexible et sévère, elle me traita avec tant de cruauté, qu'entraîné par le délire, le paroxysme de la passion... peut-être aussi par cette maladie nerveuse dont je vous parlais... j'avais pris la résolution d'en finir, mais une bonne et solide résolution... J'y allais franchement... Et le genre de mort que j'avais choisi, comme le plus en harmonie avec l'état de mes idées, consistait à me précipiter dans un de ces abîmes si

fréquens sur les Pyrénées. . Il y avait là-dedans du grandiose.

BONNIVET. Oui... en extravagance.

SAUVIGNY. C'est possible... Or donc ; après avoir écrit à mon domestique, pour lui faire cadeau de mes effets et prier qu'on n'inquiétât personne à cause de moi... je me dirigeai vers le lieu adopté... C'était le matin... et, tout en marchant! déjà je me calmais... je me sentais refroidi... j'avais les pieds dans la neige et il faisait un vent de tous les diables.

*Air : du Vaudeville de Turenne.*

Mais arrivé sur le bord du cratère,  
Dont je sondais l'horrible profondeur,  
Un mouvement involontaire  
Me fit reculer de terreur!..

Puis, je revins, honteux de ma frayeur...

Mais de nouveau sentant mon cœur s'abattre,  
Je reculai, les yeux troublés...

BONNIVET.

Comment ! deux fois ?

SAUVIGNY.

Parbleu ! vous qui parlez,  
Je vous le donnerais en quatre !

Enfin ! bien malgré moi, et par respect humain, j'allais peut-être m'élançer les yeux fermés... quand tout à coup, dans la montagne, un grand bruit se fait entendre... C'était... devinez.

BONNIVET. Une avalanche ?..

SAUVIGNY. Non... Charles d'Avernaïs, un de mes amis, et quelques jeunes gens de sa connaissance... des artistes, des peintres, qui faisaient la chasse aux chamois... Ils riaient tant, ils étaient d'une telle gaieté, que je n'osais leur raconter mon histoire, de peur qu'on ne se moquât de moi... Et quand ils se mirent tous à crier : Viens avec nous, viens avec nous... je me dis : Je me tuerais tantôt, à midi, aussi bien que maintenant ! et même j'aurai plus chaud... Me voilà donc chassant des chamois, courant dans les montagnes... perdant mon chapeau, mon mouchoir ; et arrivant enfin au rendez-vous harassé et mourant de faim.

BONNIVET. Vous aviez faim ?

SAUVIGNY. Je devorais !.. un appétit de chasseur, ou plutôt de revenant... car j'avais tout-à-fait oublié l'affaire principale... J'étais à cent lieues de mon abîme, et je me disais : Si le désespoir m'a permis de vivre trois heures et demie... j'irai bien à quatre, cinq, douze... et ainsi de suite... Dans ces cas-là, il n'y a que le premier pas qui coûte... Voilà mon raisonnement, le meilleur, sans contredit, que

j'aie jamais fait à mon usage... Mais le plus difficile n'était pas de revenir à la vie... c'était de rentrer à Bagnères... Comment m'exposer aux brocards, aux quolibets... donner un démenti au journal?... Et puis, aux yeux de celle que j'aimais, comment me présenter vivant?... ce n'était pas possible... Aussi, prenant mon parti et une place dans la diligence de Tarbes, je revins à Paris, de là au Havre... où mon père me mit à la tête de son commerce... Et depuis ce temps, les sucres, les cafés, les cotons... j'ai été si occupé..

BONNIVET. Que vous n'avez plus trouvé un moment pour vous tuer...

SAUVIGNY. C'est vrai.. Et puis, j'ai fait fortune... une belle fortune, ce qui distrait toujours un peu et donne d'autres idées... des idées de mariage.

BONNIVET. Je comprends... cette fortune, vous voulez maintenant l'offrir à votre ancienne passion.

SAUVIGNY. Non... à une autre...

BONNIVET, *riant*. De sorte que cet amour qui devait être éternel...

SAUVIGNY. Existe encore, plus ardent, plus brûlant, si c'est possible... C'est toujours le même... seulement il a changé d'objet.

BONNIVET. C'est le phénix qui renaît de sa cendre.

SAUVIGNY. Voilà... Une veuve charmante, adorable... mais, malgré mon amour, je n'ai pu encore obtenir un consentement formel.. elle se défie de moi et de ma constance.

BONNIVET, *froidement*. Elle a bien tort.

SAUVIGNY. Et comme elle est ici, dans cet hôtel, pour un jour ou deux, si vous vous avisiez de parler devant elle de cette malheureuse histoire de Bagnères...

BONNIVET. Pauvre jeune homme ! soyez tranquille, je ne vous trahirai pas, et s'il faut même vous aider...

SAUVIGNY. Ah ! monsieur ! tant de bonté, tant de générosité ! après ce que j'ai fait !.. J'en ai vraiment des remords... Car si vous saviez...

BONNIVET. Quoi donc ?

SAUVIGNY, *voyant la porte à gauche qui s'ouvre*. Rien... C'est celle que j'aime. la voici avec son frère.

BONNIVET. Hortense de Varennes ?

SAUVIGNY. Vous la connaissez ?

BONNIVET. C'est l'intime amie de ma femme.

SAUVIGNY, *avec effroi*. De sa femme

## SCÈNE XI.

ONNIVET, SAUVIGNY, HORTENSE,  
FERNAND.

Fernand et Hortense sortent de la chambre à gauche.

HORTENSE, *saluant*. Je viens d'apprendre votre arrivée, monsieur, et j'attendais votre visite.SAUVIGNY, *troublé*. J'ignorais si vous étiez visible... et puis j'avais trouvé ici un ami... un ami véritable...HORTENSE, *souriant*. Vous en avez beaucoup; car voici mon frère qui depuis une demi-heure a plaidé votre cause avec tant de chaleur...

FERNAND. J'ai tenu mes promesses... songe aux tiennes.

HORTENSE. Quoi donc?

SAUVIGNY. Rien... Il vous a dit que mon amour, que ma tendresse, ma constance... qui, je le jure, sera éternelle...

HORTENSE. Eh! mais, comme vous êtes ému!..

SAUVIGNY. Quand je vous vois... et, en outre, je me trouve dans une position...

BONNIVET, *s'avançant*. Si gênante...HORTENSE, *l'apercevant*. Ah! monsieur Bonnivet... Eh! mais, où est donc cette chère Clotilde?

BONNIVET. Dans sa chambre probablement.

HORTENSE, *à Sauvigny*. Je veux vous présenter à elle, à ma meilleur amie.SAUVIGNY. O ciel!.. (*Bas à Bonnivet.*) C'est fait de moi!.. sa surprise, son effroi...

BONNIVET. C'est juste.

HORTENSE, *passant entre Bonnivet et Sauvigny et lui tendant la main*. Venez...

SAUVIGNY. Pardon... une affaire importante... dont je parlais à monsieur Bonnivet, et dont il a la bonté de s'occuper...

FERNAND, *bas à Sauvigny*. C'est bien.

SAUVIGNY. Il faut que nous nous rendions ensemble chez un notaire de Rouen.

FERNAND, *de même*. C'est cela.

SAUVIGNY. Dont l'étude est toujours fermée de bonne heure.

FERNAND. Et voilà quatre heures qui vont sonner.

BONNIVET, *prenant son chapeau*. Je suis à vos ordres.FERNAND, *à part*. L'excellent homme!SAUVIGNY, *à Hortense*. Vous ne m'en voulez pas, je pense?..

HORTENSE. De vous occuper de vos af-

fares?... au contraire... c'est agir en homme raisonnable et sensé. D'ailleurs, j'ai aussi mes emplettes à faire... chez Cadot-Anquetin... Vous me conduirez jusque là... je vous laisserai ensuite avec M. Bonnivet, dont j'aime à vous voir prendre les leçons... et puis, tantôt, à diner... car nous dinons tous ici ensemble, avec M. Bonnivet et sa femme...

SAUVIGNY. Sa femme!.. (*A part.*) Heureusement que d'ici là nous l'aurons prévenue.

## ENSEMBLE.

Air : du quatuor du quatrième acte de Gustave.

## FERNAND.

Ah! quel bonheur je me promets,  
Et que ce jour aura d'attraits!  
Quel espoir! *bis.*  
Je pourrai donc la voir,  
Oui, dans l'instant, combien ces lieux  
Vont tout à coup charmer mes yeux  
Et soudain s'embellir  
Par l'attrait du plaisir,

BONNIVET, *à Sauvigny*.

Je veux servir vos intérêts,  
En cachant vos anciens projets  
Aujourd'hui, *bis.*  
Je serai votre appui.  
Évitez ma femme en ce lieu,  
Avant de paraître à ses yeux,  
Je veux la prévenir,  
Et tout doit réussir.

## HORTENSE.

A peine je le reconnais :  
D'où viennent ses regards distraits!  
Près de moi, *bis.*  
Qu'a-t-il donc, et pourquoi  
Cet embarras, lorsqu'à mes yeux  
Il devrait paraître joyeux?  
Craint-il de réussir?  
Je n'en puis revenir.

## SAUVIGNY.

Quand il défend mes intérêts,  
Et lorsqu'il sert tous mes projets,  
Quoi! c'est lui, *bis.*  
Que je trompe aujourd'hui?  
Ah! je le sens, ah! c'est affreux;  
Je ne puis rester en ces lieux;  
Mais pour le secourir,  
Je veux y revenir.

FERNAND, *bas à Sauvigny*.

Mais va-t'en donc.

SAUVIGNY, *passant à droite.*

Ah ! quel supplice !

BONNIVET, *riant.*

Il divague ; et se croit vraiment

Toujours au bord du précipice.

SAUVIGNY, *regardant Bonnivet avec intérêt.*

Et lui donc, lui, dans ce moment !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FERNAND.

Ah ! quel bonheur je me promets, etc.

HORTENSE.

A peine je le connais, etc.

BONNIVET.

Je veux servir vos intérêts, etc.

SAUVIGNY.

Quand il défend mes intérêts, etc.

*Bonnivet, Sauvigny et Hortense sortent.*

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE XII.

FERNAND, *seul.*

Enfin, ils sont partis tous les trois ; je reste maître de la place, et seul de ce côté de l'hôtel... seul avec elle !.. Cette fois, il faudra bien qu'elle m'entende ; il faudra bien enfin que je m'explique... Mais avant tout, de la prudence ; et de peur de surprise, empêchons l'ennemi d'arriver jusqu'à nous... (*Montrant la porte du fond.*) On ne peut venir du dehors que par cette porte... et en la fermant au verrou... (*Il met le verrou et aperçoit Clotilde qui entre par la porte à droite. C'est elle ! Il est temps.*

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCÈNE XIII.

CLOTILDE, *sortant de la porte à droite ;*

FERNAND, *au fond du théâtre.*

CLOTILDE, *sans le voir.* Quatre heures viennent de sonner... heureusement mon mari n'est pas encore rentré... Je me souviens à peine... Ah ! j'ai une frayeur !.. (*Elle passe à gauche du théâtre ; se retournant et apercevant Fernand.*) Le voilà !

FERNAND, *s'avançant près d'elle.* Oh ! que vous êtes bonne ! Laissez-moi tomber à vos genoux et vous bénir comme mon ange gardien... Ah ! madame, vous sauvez la vie d'un malheureux !

CLOTILDE, *avec candeur.* Oh ! bien certainement, c'est pour vous sauver la vie... sans cela...

\* Fernand, Clotilde.

FERNAND. Je n'ose croire à tant de bonheur... et cependant c'est bien vous, là, près de moi, et nous sommes seuls, et je puis vous dire que je vous aime, que désormais je ne puis vivre loin de vous !

CLOTILDE. Parlez plus bas... votre sœur...

FERNAND. Je l'ai éloignée.

CLOTILDE. Mais mon mari ?..

FERNAND. Je l'ai remis en mains sûres.

CLOTILDE, *effrayée.* Ah ! mon Dieu.

FERNAND, *la retenant.* Vous m'avez promis de m'écouter.

CLOTILDE. Et qu'est-ce que je fais donc ?

FERNAND. Oui, c'est beaucoup, sans doute... mais suffit-il de m'écouter, si vous vous obstinez à ne pas comprendre tout ce qui se passe au fond de mon âme ?.. et pour cela, il ne faudrait pas détourner vos regards que j'implore...

Il s'approche davantage.

CLOTILDE, *voulant s'éloigner.* Monsieur !.. monsieur !.. est-ce là ce que vous m'avez promis ?.. Oh ! je m'en souviens, moi... vous m'avez juré que la raison...

FERNAND. La raison !.. Et quel empire pourrait-elle conserver sur celui qui ne se connaît plus ?.. sur celui dont l'âme est en proie au plus violent désespoir ?

CLOTILDE, *effrayée, et à part.* O ciel ! (*Haut.*) Certainement, monsieur, je serais désolée d'être cause d'un malheur... vous le voyez bien... Mais vous, de votre côté, aidez-vous un peu et soyez raisonnable... car, enfin, vous ne demandiez ce matin que juste ce qu'il fallait pour vivre.

FERNAND. Et à quoi me servira cette vaine faveur ?.. à prolonger de quelques jours mon existence.

CLOTILDE. Que dites-vous ?

FERNAND. Que je ne serai pas mort à vos yeux... que vous vous serez épargné un pareil spectacle... voilà tout... (*Avec égarement.*) Mais demain, madame, nous serons séparés !.. Demain, vous partirez !..

CLOTILDE. Certainement... Aujourd'hui, si je le peux.

FERNAND, *avec frénésie.* Et vous voulez que je vive.

CLOTILDE. Eh bien, non, monsieur, non, je ne partirai pas demain, je vous le promets.

Air : *On me dit gentille, (de Labarre.)*

Ah ! quelle souffrance !

Il y va, je pense,

De son existence...

Point de cruauté.

Je tremble,  
Voyez, et pour cause,  
A quoi l'on s'expose  
Par humanité.

FERNAND.

Ah! si ma voix a su se faire entendre,  
Si vous avez pitié d'un malheureux,  
Prouvez-le-moi par un regard plus tendre,  
Un seul regard!.. ou j'expire à vos yeux!  
Ou j'expire à vos yeux!

CLOTILDE, à part.

Ah! quelle souffrance!  
Il y va, je pense,  
De son existence...  
Point de cruauté.

*Elle le regarde avec douceur, et dit à part.*  
C'est si peu de chose!  
Mais voyez, pour cause,  
A quoi l'on s'expose  
Par humanité.

*Se rapprochant de Fernand.*

Mais désormais vous jurez de suspendre  
Vos noirs projets?..

FERNAND.

Pour qu'ils soient oubliés,  
Sur cette main que vous daignez me tendre,  
Un seul baiser... ou je meurs à vos pieds  
Ou je meurs à vos pieds.

CLOTILDE, à part.

Ah! quelle souffrance!  
Il y va, je pense,  
De son existence...  
Point de cruauté.

*Elle lui laisse baiser sa main, et dit à part*  
C'est bien peu de chose...  
Mais voyez, pour cause,  
A quoi l'on s'expose  
Par humanité.

ENSEMBLE.

C'est bien peu de chose, etc.

FERNAND, qui s'est jeté à ses pieds.  
Délire et tendresse!  
Sa main que je presse  
Fait battre d'ivresse  
Mon cœur enchanté!

CLOTILDE, se défendant et le repoussant.  
Monsieur! monsieur!.. (On frappe à la porte.) Silence!

BONNIVET, en dehors. Ma femme, ouvrez-moi.

CLOTILDE. C'est mon mari!

FERNAND, à part. Comment, diable Sauvigny l'a-t-il laissé échapper?

CLOTILDE, à voix basse. Partez, de grâce!

FERNAND, de même. A condition qu' aussitôt son départ nous reprendrons cet entretien... Vous me le promettez?

CLOTILDE, hors d'elle-même. Oui.. oui, tout ce que vous voudrez, si vous partez à l'instant.

FERNAND, pendant que l'on frappe encore. Et par où?.. Ah! la chambre de ma sœur... c'est un asile assuré.

CLOTILDE, voyant qu'il s'y enferme. Surtout, quoi qu'il arrive, n'en sortez pas... Et moi, allons ouvrir cette porte... Mon Dieu! mon Dieu! que de peine pour lui sauver la vie!

Elle va ouvrir la porte du fond.

### SCÈNE XIV.

CLOTILDE, BONNIVET.

BONNIVET Pardon, ma chère amie, de t'avoir dérangée.

CLOTILDE, à part. Il me demande pardon encore!

BONNIVET Tu étais dans ta chambre... et tu ne m'as pas entendu..

CLOTILDE, troublée. C'est vrai... C'est pour cela que je vous ai fait attendre.

BONNIVET. Il n'y a pas grand mal... pour moi, du moins... mais je ne suis pas revenu seul. (A part.) Usons de précautions oratoires. (Haut.) Il y a là, avec moi, quelqu'un pour qui les momens sont précieux.

CLOTILDE. Et qui donc?..

BONNIVET. Une personne que tu ne t'attends pas à revoir, et qui désire instamment t'être présentée.

CLOTILDE. Et pourquoi?..

BONNIVET. Pour te demander une grâce, que tu ne lui refuseras pas.

CLOTILDE. Eh! mon Dieu, on ne voit aujourd'hui que des gens qui demandent... Qu'ils viennent donc, qu'il se dépêche, qu'il paraisse.

BONNIVET. A condition que tu n'auras pas peur?..

CLOTILDE. Eh! mais!.. voilà que vous m'effrayez...

BONNIVET. Que tu ne jeteras aucun cri d'effroi!

CLOTILDE. Mais qu'est-ce donc?.. (Apercevant Sauvigny qui vient d'entrer, elle vous-se un cri.) Ah!..

Bonnivet la soutient.

## SCÈNE XV.

CLOTILDE, BONNIVET, SAUVIGNY.

ENSEMBLE.

Air : *L'amour de la patrie.*

CLOTILDE.

O ciel ! terreur soudaine !  
Est-ce un rêve imposteur ?  
Je me soutiens à peine ,  
Et tremble de frayeur.

BONNIVET et SAUVIGNY.

Quelle terreur soudaine.  
S'empare de mon cœur !  
Elle respire à peine  
Et tremble de frayeur.

SAUVIGNY.

Qu'ici votre frayeur se rassure.

CLOTILDE.

Non, je ne puis y croire encor.

SAUVIGNY.

C'est moi, c'est bien moi, je le jure...  
Je veux mourir, si je suis mort !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CLOTILDE.

O ciel ! terreur soudaine ! etc.

BONNIVET ET SAUVIGNY.

Quelle terreur soudaine, etc.

SAUVIGNY, *d part.* Quel bonheur qu'Hortense n'ait pas été là !CLOTILDE, *encore troublée.* C'est bien vous... vous qui existez encore ?SAUVIGNY, *d'un air honteux et balbutiant.* Je... je voudrais en vain le nier.

BONNIVET. Il est même très-bien portant.

CLOTILDE, *d'un ton de reproche.* Et comment, monsieur, n'êtes-vous pas mort ?..

SAUVIGNY. Je vous en demande bien pardon... Ce n'est pas ma faute.

BONNIVET. Oui, tu sauras tout... nous te le conterons en détail, ça t'amusera... car, moi, ce matin, ça m'a fait bien rire.

SAUVIGNY, *d'un air suppliant.* Monsieur !BONNIVET, *vivement.* Vous avez raison... ce n'est pas là ce qui nous amène... Il s'agit en ce moment de lui sauver la vie.CLOTILDE, *étonnée.* Encore !..BONNIVET, *vivement.* Il y a ici quelqu'un qu'il aime et qu'il va épouser.CLOTILDE, *indignée.* Lui ! grand Dieu !SAUVIGNY, *baissant les yeux.* Hélas ! oui.

BONNIVET. Ta bonne amie Hortense, madame de Varennes.

CLOTILDE, *stupéfaite.* O ciel !.. ce prétendu, ce jeune homme du Hâvre dont elle me parlait ce matin ?

BONNIVET. C'est lui.

CLOTILDE. Cet amant à qui elle ne reprochait qu'un excès de passion ?

BONNIVET. C'est lui.

CLOTILDE. Ce cœur qui n'avait jamais aimé qu'elle, et qui devait l'aimer toujours ?

BONNIVET. C'est lui.

CLOTILDE. Quelle horreur !.. elle saura tout... elle connaîtra la vérité !

BONNIVET. Voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

SAUVIGNY. Oui, madame, je vous en conjure...

BONNIVET. Nous te prions en grâce de garder le silence.

CLOTILDE. Je laisserais tromper ma meilleure amie !

BONNIVET. Mais il ne la trompe pas... il l'aime réellement, il en perd la raison.

CLOTILDE, *en hésitant.* Et l'autre ?.. et la personne de Bagnères ?..

BONNIVET. Il ne l'aime plus... il ne l'a jamais aimée... il me l'a dit.

SAUVIGNY, *vivement.* Je n'ai pas dit cela !

BONNIVET. A peu près.

SAUVIGNY. Je vous ai avoué qu'elle méritait toute ma tendresse et que je l'avais réellement adorée...

BONNIVET. Oui, un jour... une matinée... Il se fait là plus coupable qu'il n'était... Une passion de jeune homme, un caprice, une plaisanterie...

CLOTILDE. Une plaisanterie !.. quand il voulait se tuer !..

SAUVIGNY, *vivement.* Oui, madame, j'y étais bien décidé, je vous le jure, et la seule considération qui m'en ait empêché...

BONNIVET. C'est un déjeuner qu'on lui a offert... des amis et du vin de Champagne qu'il a rencontrés... et une demi-heure après, il n'y pensait plus... il m'a tout raconté.

SAUVIGNY. Monsieur !..

BONNIVET. Et vous avez bien fait, et je vous approuve.

CLOTILDE. C'est une indignité !..

BONNIVET. D'abord... et tu aurais tort de lui en vouloir... C'est tout simple, tout naturel... celui qui jure d'être toujours amoureux est un fou, un insensé, qui s'abuse lui-même... Est-ce que ça dépend de lui ? est-ce qu'il en est le maître ?.. Au-



tant vaudrait jurer de toujours se bien porter.

**CLOTILDE.** A la bonne heure... mais menacer de se donner la mort ?

**BONNIVET.** Laisse-moi donc tranquille... est-ce que tu crois à ça ?

**CLOTILDE,** regardant Sauvigny. Mais... jusqu'à présent, j'y croyais.

**BONNIVET,** riant. Ma pauvre femme !

**CLOTILDE.** Vous riez de moi ?..

**BONNIVET.** Sans doute... tout le monde le dit et personne ne le fait... Témoin Monsieur, qui était de bonne foi... à plus forte raison, quand ils ne le sont pas, quand il jouent la comédie.

**CLOTILDE,** poussant un cri d'indignation. Ah!..

**BONNIVET.** Qu'as-tu donc ?..

**CLOTILDE,** passant à gauche. Rien.... {A part.} Et moi qui tout à l'heure, ici même!.. (Regardant la porte de la chambre où Fernand s'est enfermé, haut.) La présence de Monsieur me rend un grand service, et je le reconnâtrai, en gardant le silence qu'il me demande.

**SAUVIGNY.** Est-il possible!..

**BONNIVET.** Quand je vous disais que c'était la bonté même...

**CLOTILDE,** regardant la porte à gauche. Oui... une bonté... (A part, avec dépit.) dont on ne sera pas joué impunément... (Haut.) Mais Hortense, où donc est-elle ?

**BONNIVET.** Nous l'avons laissée faisant des emplettes.

**CLOTILDE,** qui s'est mise à la table et qui écrit. Eh bien ! mon ami, il faut tâcher de la rejoindre, et de lui donner ou de lui faire parvenir ce petit mot... (A Sauvigny.) Ne craignez rien... je ne veux pas vous trahir... au contraire. (A Bonnivet.) Mais il est nécessaire que ce billet lui soit remis sur-le-champ... ou du moins avant dîner.

**BONNIVET.** Sois tranquille... Il y a un magasin de nouveautés par lequel elle devait finir ses courses... Je vais y envoyer un des commissionnaires de l'hôtel.

**CLOTILDE,** lui remettant la lettre qu'elle vient de cacheter. A la bonne heure.

**BONNIVET.** Et, en attendant son retour, veux-tu que nous fassions une promenade sur les quais ?..

**CLOTILDE.** Je préfère rester.

**BONNIVET.** Comme tu voudras... Je reste aussi.

**CLOTILDE.** Non, il vaudrait mieux sortir quelques instans, vous promener un peu.

**BONNIVET.** C'est juste, avec ma fille...

Il fait un soleil superbe... et cette pauvre petite Ninie qui n'a pas pris l'air d'aujourd'hui...

**SAUVIGNY,** à part. Ah ! mon Dieu ! elle veut l'éloigner... Serait-ce pour Fernand ?..

**BONNIVET.** Venez-nous, mon jeune ami ?..

**SAUVIGNY,** à part. Ah ! l'honnête homme !.. Et comment le prévenir ?.. (Haut.) Non, non ; j'ai des lettres à écrire, et je reste... (A part.) pour veiller sur lui.

Il entre sans être vu, dans le cabinet à droite.

**BONNIVET.** Adieu, femme.

**CLOTILDE,** l'embrassant. Adieu, mon ami.

**BONNIVET.** C'est gentil... Il y a longtemps que tu ne m'as embrassé ainsi.

Il sort par le fond.

**CLOTILDE,** après avoir fermé la porte du fond, allant à la porte à gauche. Vous pouvez sortir... tout le monde est parti.

Elle prend une chaise et son ouvrage, et s'assied au milieu du théâtre.

**FERNAND.** Ah ! Madame, qu'elles m'ont paru longues, ces minutes d'attente!.. Mon cœur battait avec tant de violence, que je sentais s'épuiser en moi les sources de la vie... et dans ce moment encore, je me soutiens à peine.

**CLOTILDE,** froidement. Eh bien... il faut vous asseoir.

**FERNAND,** avec chaleur. M'asseoir!.. quand je suis près de vous!.. quand je vous contemple avec ivresse!..

**CLOTILDE,** s'occupant de son ouvrage. Je vois que les forces vous reviennent.

**FERNAND.** Elle me reviennent pour souffrir... pour souffrir plus que jamais.

**CLOTILDE,** faisant de la tapisserie. Cela serait fâcheux... car enfin, après tout ce que nous avons fait, vous et moi... s'il n'y avait pas de mieux, il faudrait y renoncer.

**FERNAND,** étonné. Que voulez-vous dire ?..

**CLOTILDE.** Que par intérêt pour votre sœur, qui est ma meilleure amie... j'ai voulu sauver son frère.

**FERNAND.** Quoi ! ce n'était pas pour moi ?

**CLOTILDE.** En aucune façon... Je ne vous connaissais pas... Mais dès qu'il s'agit de la vie de quelqu'un... vous, ou un autre... qu'importe la personne ?.. C'est une question d'humanité.

**FERNAND.** Quoi ! nulle affection, nulle tendresse ?.. Ah ! ce n'est pas possible... Et cette tranquillité, ce sang-froid... quand vous voyez auprès de vous le plus malheu-

reux des hommes !.. (*A part.*) Allons, c'est une scène à recommencer... Ce que c'est aussi que d'être interrompu au meilleur moment. (*Haut.*) Oui, Madame, vous daignerez m'écouter... Vos yeux ne resteront pas éternellement attachés sur votre ouvrage, sur cette tapisserie qui me désespère; vous jetterez sur moi un regard de pitié... ou ces paroles que vous entendez seront les dernières de moi qui frapperont vos oreilles... et cette croisée, qui donne sur le fleuve... cette croisée élevée !.. (*Il fait quelques pas vers le balcon, Clotilde reste assise et sans remuer.\* A part.*) Eh bien ! elle reste tranquille ?.. (*Haut.*) Cette croisée, d'où je vais me précipiter !.. (*A part.*) Elle ne me retient pas ?.. (*Haut et revenant vivement.*) Non, ce n'est pas loin de vous... c'est sous vos yeux, c'est à vos pieds que je veux jeter une existence que vous dédaignez.

**CLOTILDE, froidement.** J'en serais désolée; mais je ne peux pas vous en empêcher.

**FERNAND.** Ah ! vous parlez ainsi, cruelle, parce que vous savez bien que mon bras est désarmé, et que je n'ai d'autre aide que mon désespoir... Mais si je pouvais trouver une arme !..

**CLOTILDE.** N'est-ce que cela, Monsieur ? (*Détachant froidement la clef qui est à sa ceinture.*) Tenez...

**FERNAND.** Qu'est-ce que c'est ?

**CLOTILDE, se levant.** Ouvrez ce secrétaire... (*Voyant qu'il hésite.*) Ouvrez... vous trouverez là une boîte.

**FERNAND, à part.** Ah ! mon Dieu ! (*Haut.*) Où donc ?

**CLOTILDE.** Sous votre main.

**FERNAND, prenant la boîte.** Ah !.. ces pistolets...

**CLOTILDE.** Ils sont à vous.

**FERNAND, stupefait.** Ô ciel !.. (*Haut.*) ouvrant la boîte, prenant un pistolet et jouant le désespoir.) Vous le voulez donc !.. Vous le voulez...

**CLOTILDE, froidement.** Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de vous guérir... C'est pour vous... cela vous regarde.

**FERNAND.** Dites plutôt que c'est pour vous-même, qui êtes trop heureuse de vous délivrer ainsi d'un amour qui vous est odieux, qui vous importune, qui vous gêne peut-être... Car j'ai un rival... j'en ai un, j'en suis sûr.

**CLOTILDE.** Raison de plus pour...

**FERNAND.** Ah ! c'est trop fort !.. (*Eclatant.*) Eh bien ! non, madame, je ne me tuerai pas !.. Je vous rendrais trop conten-

\* Fernand, Clotilde.

te, trop joyeuse... Vous osez rire encore !.. dans un pareil instant !..

**CLOTILDE, riant.** Oui, vraiment... Allez donc, Monsieur, allez donc... je n'attendais que ce moment-là pour vous adorer.

## SCÈNE XV.

FERNAND, HORTENSE, CLOTILDE.

**HORTENSE entre vivement, aperçoit Fernand, pousse un cri et se jette dans ses bras.** Ah ! mon ami ! mon frère !.. je te revois !.. tu respirez encore !

**FERNAND, cherchant à se dégager de ses bras.** Qu'as-tu donc ? morbleu !

**HORTENSE.** Tu n'es pas blessé ?..

**CLOTILDE.** Non, non, je te l'atteste.

**HORTENSE.** J'étais toute tremblante... car ce billet de Clotilde que vient de m'apporter un commissionnaire... Lis plutôt...

**FERNAND, lisant.**

*Air: Fragment de Gustavo.*

« Arrive à mon secours; ton frère, chère amie,  
« Court dans ces lieux les dangers les plus grands !

*A Clotilde.*

Quoi ! madame, c'est vous ?

**CLOTILDE, riant.**

Prêt à perdre la vie,  
On est toujours charmé d'avoir là ses parens.

## ENSEMBLE.

CLOTILDE et SAUVIGNY qui entr'ouvre la porte à droite.

Le bon tour, la bonne folie !

Cet amant

Qui faisait serment

D'expirer aux pieds d'une amie,

Le voilà frais et bien portant.

**HORTENSE.**

De frayeur ah ! j'étais saisie !

Mais je vois fort heureusement

Que mon frère tient à la vie,

Et qu'il est frais et bien portant.

Ah ! je irai long-temps de cette comédie

*A Fernand.*

Toi, conserve le jour

Pour en rire à ton tour.

**FERNAND.**

Je ne me pardonne point semblable raillerie

Je veux d'un pareil tour

Me venger à mon tour.

*A Sauvigny.*

Vous étiez du complot ?

**SAUVIGNY.**

Non, j'en étais témoin.

FERNAND.

De me railler épargnez-vous le soin.  
Après un tel affront, oui, chacun dans le monde  
Va me montrer au doigt; et, que Dieu me confonde!  
*Prendait un pistolet.*

Je me tuerai, si vous ne jurez pas  
Qu'un silence éternel..:

TOUS.

Nous le jurons, hélas!

ENSEMBLE.

FERNAND.

Tenez bien ce serment;  
Sinon, Dieu me confonde!  
Moi, je fais le serment  
De périr à l'instant

TOUS.

Si c'est le seul moyen  
Pour qu'il reste en ce monde,  
Vivez... Nous jurons bien  
Que nous n'en dirons rien.

## SCÈNE XVI.

Les Mêmes, BONNIVET.

BONNIVET, *s'élançant et retenant le bras  
de Fernand qui tient encore le pistolet.* Jeune  
homme, qu'est-ce que ça signifie\*!..

CLOTILDE, *regardant sa main qui est en-  
veloppée de noir.* Qu'est-ce donc?.. qu'est-  
ce que vous avez là?..

BONNIVET, Rien...

CLOTILDE. Mais si, vraiment!..

BONNIVET. Je te dis que non... Ma peti-  
te fille jouait tout à l'heure dans le jardin  
de l'hôtel avec un gros chien noir, et des  
hommes couraient en criant: « Garde à  
vous, il est enragé! » Je me suis élan-  
cé alors entre lui et mon enfant... il m'a mor-  
du, c'était tout simple.

TOUS. Enragé!

BONNIVET. Eh! non... fausse terreur...  
car un instant après il a bu comme si de  
rien n'était.

HORTENSE. Mais vous l'avez cru...

BONNIVET. Ma foi, oui.

HORTENSE. Et malgré cela!.. Quelle gé-  
nérosité!.. quel dévouement!

BONNIVET. Du dévouement!.. Y pensez-  
vous?.. quand il s'agit de sa fille ou de sa  
femme!.. C'est comme pour soi... c'est  
presque de l'égoïsme.

FERNAND. Et vous qui ne voulez pas  
qu'on expose ses jours?..

BONNIVET. Quand il le faut... c'est trop

juste... Raison de plus pour s'en abstenir,  
quand il ne le faut pas... Ah! ça, dinons-  
nous?

CLOTILDE, *avec attendrissement.* Mon-  
sieur, vous êtes le meilleur des hommes.

BONNIVET. Tais-toi donc.

CLOTILDE, *de même.* Le meilleur des  
maris... et je vous aime comme jamais je  
ne vous ai aimé.

BONNIVET. Tu es bien bonne, et ça me  
fait plaisir... Ça m'en fera aussi de dîner...  
Moi à côté de ma femme... Madame à côté  
de son prétendu, qui bientôt sera son  
mari... et tous ensemble, nous boirons  
aux bons vivans... (*A Fernand.*) Parce  
que, voyez-vous, mon cher ami...

Air: *Quand on est mort, c'est pour long-temps.*

« Quand on est mort, c'est pour long-temps, »

Disait Désaugiers, notre maître;

Ce jour va naître

Et disparaître:

Imprudens,

Profitez des instans.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour long-temps, »

Etc., etc., etc.

BONNIVET.

Qui donc vous pousse

Vers le trépas?

N'avez-vous pas

Le Champagne qui mousse?

La vie est douce

A caresser,

Et sans secousse

Tâchons de la passer.

Car, ici-bas,

A chaque pas,

N'avons-nous pas,

pour abrèger la vie,

Peine, chagrin,

Et médecin,

Dont la voix crie

A tout le genre humain:

« Quand on est mort, c'est pour long-temps, »

Disait Désaugiers, notre maître;

Ce jour va naître

Et disparaître:

Imprudens,

Profitez des instans.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour long-temps »

Etc., etc., etc.

FERNAND.

Sur notre scène

Que montre-t-on?

Viol, poison.

Forfaits à la douzaine;

\* Sauvigny, Hortense, Fernand, Clotilde.

Et Melpomène  
 Chaque semaine  
 Part pour la chaîne  
 De Brest ou de Toulon.....  
 Vers ostrogoths  
 Et visigoths,  
 Des noirs tombeaux  
 Sur vous tinte la cloche;  
 Sombre roman,  
 Drame de sang,  
 Votre heure approche;  
 Hardi ! donnez-vous-en !..  
 « Quand on est mort, c'est pour long-temps, »  
 Disait Désaugiers, notre maître.  
 Bientôt vous allez disparaître :  
 Ainsi donc, profitez des instans.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour long-temps »  
 Etc., etc., etc.

SAUVIGNY.

Levant la nuque,  
 Le jeune Franc  
 Traite gaiment  
 Racine de perruque.  
 « O siècle eunuque, »  
 Disaient-ils tous,  
 « Gloire caduque,  
 « Qui va revivre en nous ! »  
 Ils le disaient,  
 Ils l'imprimaient,  
 Ils le croyaient...  
 Et, malgré leur mérite,  
 Nul jouvenceau  
 De leur tombeau  
 Ne ressuscite

On Molière ou Boileau...  
 « Quand on est mort, c'est pour long-temps, »  
 Disait Désaugiers, notre maître.  
 Grands talens,  
 Pour vous voir renaître,  
 Il nous faut attendre encor du temps.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour long-temps, »  
 Etc., etc., etc.

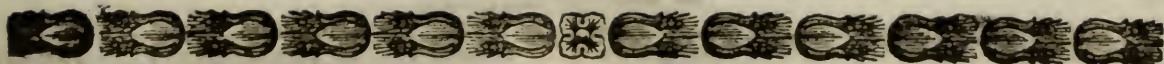
CLOTHILDE, *au public.*

Sur le qui vive,  
 En cet instant,  
 L'auteur attend  
 Son heure décisive;  
 Sa crainte est vive  
 Il va savoir  
 S'il faut qu'il vive  
 Ou qu'il meure ce soir...  
 Montrez-vous tous  
 Clémens et doux,  
 Et que pour nous  
 La critique traîtresse  
 Reste à l'écart :  
 Point de brocard  
 Sur notre pièce;  
 Ne l'immolez pas... car,  
 « Quand on est mort, c'est pour long-temps, »  
 Mais grâce au public, notre maître,  
 Que cet ouvrage qui va naître  
 Soit long-temps  
 Au nombre des vivans.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour long-temps »  
 Etc., etc., etc.

FIN.

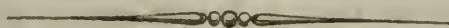


# CHUT !

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. Scribe,

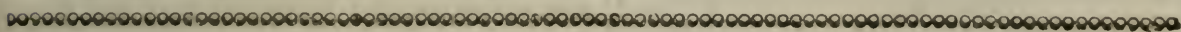
REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 26 MARS 1836.



| PERSONNAGES.             | ACTEURS.                          | PERSONNAGES.                                | ACTEURS.    |
|--------------------------|-----------------------------------|---------------------------------------------|-------------|
| LE PRINCE POTEMKIN.      | M. SAINT-AUBIN.                   | LADISLAS, officier polo-                    |             |
| LA COMTESSE BRANIS-      |                                   | nais .....                                  | M. PAUL.    |
| KA, sa nièce.....        | M <sup>lle</sup> ALLAN-DESPRÉAUX. | UN PREMIER DOMES-                           |             |
| RIELOF, trésorier du pa- |                                   | TIQUE.....                                  | M. BORDIER. |
| lais.....                | M. NUMA.                          | OFFICIERS DU PALAIS.                        |             |
| ALEXINA, femme de Rié-   |                                   | DOMESTIQUES AU SERVICE DE POTEMKIN ET DE LA |             |
| lof.....                 | M <sup>lle</sup> ÉLISA FORGEOT.   | COMTESSE.                                   |             |

*La scène se passe, au premier acte, dans le jardin de l'Hermitage; au deuxième acte, dans le palais du prince Potemkin.*

S'adresser pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au Théâtre; ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, N° 33.



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de l'Hermitage près Saint-Petersbourg. L'ouverture finit par le duo de l'Irato :  
*Promenons-nous donc.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

LADISLAS, L'INCONNU.

(Au lever du rideau, Ladislàs à droite du théâtre, droite de l'acteur\*, se promène vivement et avec impatience. A gauche un inconnu marche lentement, les bras croisés, et semble plongé dans de profondes réflexions.)

LADISLAS. Personne encore à cette heure dans les jardins de l'Hermitage !..... per-

sonne ! que monsieur... ce qui revient au même..... car il ne me voit pas et ne dit rien.

(Il recommence à se promener.)

L'INCONNU, à part, et rêvant. Oui, c'est là le chemin de Constantinople... et nous y arriverons !..

(Il recommence à se promener en changeant de direction et se trouve nez à nez avec Ladislàs.)

LADISLAS. Pardon, monsieur; quelle heure est-il?

L'INCONNU, surpris, s'arrête, le regarde de la tête aux pieds. Neuf heures...

(Il recommence à se promener.)

\* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués au bas des pages.

LADISLAS. Il paraît qu'il n'aime pas à causer... Il a tort.... c'est ce qu'on a de mieux à faire quand on attend... et il a l'air d'attendre comme moi... (*En ce moment, l'inconnu qui a remonté le théâtre se trouve encore près de lui.*) Pourriez-vous me dire, monsieur, à quelle heure se lève le prince Potemkin?

L'INCONNU, *froidement*. On n'en sait rien ! souvent il ne se couche pas.

LADISLAS. C'est juste ! les ambitieux ne dorment point, et n'ont pas le tems de s'amuser... et quoique dans ce moment il soit de fait empereur de toutes les Russies.... c'est un pauvre diable que je plains bien.... Le connaissez-vous, monsieur ?

L'INCONNU. Oui, monsieur, et vous ?

LADISLAS. Je ne suis jamais venu à Saint-Petersbourg. J'arrive de Varsovie... Ladislas, enseigne au régiment des gardes.... J'ai obtenu du roi Auguste Poniatowski notre souverain trois mois de congé, dont j'ai voulu profiter... et, pour prendre l'air, je suis venu à pied en me promenant jusqu'à Saint-Petersbourg...

L'INCONNU. À pied...

LADISLAS. Mes finances ne me permettent pas d'autre équipage... Officier d'infanterie : deux mille roubles de traitement ; ce qui fait, avec ce que j'ai, quinze cents roubles...

L'INCONNU, *étonné*. Comment cela !.. et qu'avez-vous donc ?

LADISLAS. Des dettes !.. comme tout le monde... on n'est pas officier pour rien... ça ne m'empêche pas de voyager comme un prince...

*AIR du Piège.*

Rêvant gaîment en mon chemin,  
Je suis, au gré de mon envie,  
Roi, général... j'ai dans ma main  
Tous les trésors de la Russie !  
Fier conquérant, j'ai dans mon lot  
Tout le pays qui sur la carte existe...  
Et ne m'éveille, hélas ! que quand il faut  
Payer celle de l'aubergiste !

L'INCONNU. Je comprends... alors vous venez ici chercher de l'avancement ?

LADISLAS. Du tout !

L'INCONNU. De la fortune ?

LADISLAS. Encore moins... je n'y tiens pas... je ne suis ni avide, ni ambitieux comme Potemkin... ou plutôt je le suis bien plus encore ; car l'objet de tous mes vœux, le but auquel j'aspire, et que j'atteindrai... en un mot, l'idée fixe qui me poursuit... c'est la plus aimable et la plus belle femme de la cour... rien que cela.

L'INCONNU, *vivement*. C'est Catherine !..

LADISLAS. Y pensez-vous?... celle-là n'est qu'impératrice ! mais l'autre ! c'est un ange.... une magicienne qui m'a ensorcelé, et pourtant je ne l'ai vue que deux soirées en ma vie.... aux bals du roi à Varsovie, lorsqu'elle traversait la Pologne...

L'INCONNU, *à part*. Il est d'une confiance très-amusante.. (*Haut.*) Et vous avez dansé avec elle?..

LADISLAS. Mieux que cela, mon cher ami ! j'ai valsé... concevez-vous toute l'étendue de ce mot là?... j'ai valsé avec elle... si elle était ma femme, elle ne valserait avec personne !.. Aussi, je ne conçois pas comment ma raison y a résisté, comment je n'en ai pas perdu la tête.

L'INCONNU. Il y a bien quelque chose.

LADISLAS. Et ce n'est rien encore !... plutôt au ciel qu'elle fut née dans la condition la plus pauvre ou la plus obscure. quoique gentilhomme, je l'aurais épousée sur-le-champ... Mais jugez de mon désespoir, lorsque j'apprends que cette femme si jeune et si belle est comblée de tous les dons de la fortune et de la naissance ! ah ! quelle injustice ! et qu'en avait-elle besoin ? il en est tant d'autres qui ne peuvent s'en passer... et je sentis mon sang se glacer dans mes veines quand on me dit : C'est la plus illustre dame de la cour de Russie... en un mot, la nièce du prince Potemkin.

L'INCONNU, *vivement*. La comtesse Braniska...

LADISLAS. Oui, mon cher ami !... sa nièce... sa seule héritière... et bien plus... une réputation inattaquable... une rigidité de principes... enfin, de toute la cour, la seule vertu peut-être... c'est jouer de malheur... aussi quand je songe à la peine que j'aurai à réussir...

L'INCONNU. Quoi, sérieusement vous y pensez ?

LADISLAS. Je ne pense pas à autre chose...

*AIR : Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Oui, quel qu'en soit le résultat...

L'INCONNU.

Quelle extravagance est la vôtre !

LADISLAS.

Amonreux d'elle est mon état,  
C'est le seul, je n'en veux pas d'autre !

L'INCONNU, *souriant*.

C'en est un...

LADISLAS.

Pour un amateur,  
Fort agréable, je le pense ;  
Mais dans celui-là, par malheur,  
On trouve trop de concurrence.



commandation... Mais, pardon, dans ce moment mon service m'oblige à me rendre près de l'impératrice... excusez-moi si je vous laisse avec mon mari.... j'espère que plus tard vous m'en dédommagerez.

RIELOF, *qui a ouvert la lettre*. Allons !.. c'est un cousin... encore un !..

ALEXINA. Celui-là du moins est fort bien.

RIELOF. Qu'importe ?.. c'est un demandeur, j'en suis sûr.

ALEXINA. Encore faut-il savoir ce qu'il demande ! et tâchez, monsieur, de le contenter... sans cela il s'adressera à moi.... (*Rielof veut insister, Alexina lui dit :*) C'est bien ! c'est bien !

AIR Nouveau de M. Hormille.

(A Ladislas.)

Croyez que je serai ravie  
D'obliger un jeune parent !..

RIELOF.

Voyez quelle coquetterie !  
Mais à la cour, dans ce moment,  
Voilà bien comme elles sont toutes,  
Toutes coquettes !

ALEXINA.

Il le faut !

Il le faut bien, sans aucuns doutes,  
Lorsque l'exemple vient d'en haut.

ENSEMBLE.

RIELOF.

Voyez quelle coquetterie !  
Et par malheur en ce moment,  
Je vois à la cour de Russie  
Que chaque dame en fait autant.

LADISLAS.

Ah ! combien mon ame est ravie !  
C'est un fort bon commencement.  
Avec cousine aussi jolie  
On doit parvenir promptement.

ALEXINA.

Croyez que sans coquetterie,  
Nous avons le cœur obligeant ;  
Et, d'honneur ! je serai ravie,  
De servir un jeune parent.

(*Elle sort par la gauche.*)

### SCÈNE III.

RIELOF, LADISLAS.

LADISLAS, *à part*. Elle est gentille, ma petite cousine... et si cela continue ainsi, tout ira bien.

RIELOF. Je vois, mon cher cousin... (*à part*) puisque ma femme le veut... (*haut.*) que vous voilà en voyageur dans notre Russie !..

LADISLAS. Oui, monsieur le baron ! je viens admirer.

RIELOF. Le moment est peu favorable !.. un nouvel empire déjà épuisé par sa grandeur, et par un luxe toujours croissant... et c'est sur nous autres particuliers que

retombent les prodigalités et les fêtes de la cour ; les toilettes seules de ma femme consomment tous les revenus de ma place, et je me plaignais encore hier d'être ruiné.

LADISLAS. C'est un danger que je ne redoute pas !.. et si vous le voulez, mon cher cousin, je vous donnerai mon secret.

RIELOF. Quoi ! vraiment, vous êtes toujours au-dessus de vos affaires, et vous n'avez besoin de rien ?..

LADISLAS. Que de votre amitié !

RIELOF, *à part*. Quel bonheur ! (*Haut.*) Je vous prie cependant de croire, mon cher parent, que malgré la gêne des affaires, ma bourse est toujours ouverte à ma famille...

LADISLAS. Comme la mienne à mes amis.

RIELOF, *à part*. Ce n'est pas de l'argent qu'il veut... (*Haut.*) Grâce au ciel, on trouve encore de l'or à la cour de Catherine... mais, par exemple, ce qu'il est impossible d'y trouver... ce sont des places... elles sont toutes prises...

LADISLAS. En vérité...

RIELOF. Les créatures de Potemkin ont tout envahi.

LADISLAS. Ça m'est bien égal !

RIELOF, *à part*. Ce n'est pas une place qu'il demande... ma femme avait raison... il est charmant ce cousin-là... (*Haut.*) Il ne faut pas croire cependant que nous soyons tout-à-fait sans crédit... M<sup>me</sup> la baronne de Rielof est femme de chambre de l'impératrice ; et moi-même, comme trésorier du palais, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de pousser ma famille.... je ne demande que cela.... l'occasion d'être utile.

LADISLAS, *lui tendant la main*. Touchez là... je suis votre homme.

RIELOF, *à part*. Ah ! diable !

LADISLAS. Vous me parliez tout-à-l'heure du prince Potemkin.... vous le connaissez ?

RIELOF. Qui ne le connaît pas ? la fortune la plus bizarre et la plus extraordinaire de notre siècle... De simple enseigne dans les gardes...

LADISLAS. Comme moi !

RIELOF. Il est devenu... prince, premier ministre, généralissime de toutes les armées russes, grand hettman des cosaques, grand amiral des flottes de la mer Noire, de la mer d'Azoff... que sais-je ? Ses titres, quand je les écris, tiennent toute une page.



LADISLAS. Cela suppose un grand mérite.

RIELOF. Il n'en a eu qu'un!

LADISLAS. Celui de plaire à sa souveraine.

RIELOF. Ce n'est pas là le plus difficile... mais son grand art, son talent inexplicable, c'est de se maintenir en faveur... malgré les nombreux caprices de l'impératrice.

LADISLAS. Elle en a donc?

RIELOF. Silence, mon cher cousin; je sais là-dessus, et par ma femme qui est admise dans les secrets d'état, bien des mystères que je dois ignorer... sans cela la Sibérie, ou mieux encore... chaque jour nous espérons que Potemkin sera renversé... point du tout... il reste au pouvoir; et l'impératrice, malgré son goût pour les idées nouvelles...

LADISLAS. Tient toujours aux anciennes!..

RIELOF. Précisément!

LADISLAS. Ce qui vous fâche... car j'ai entendu tout-à-l'heure M<sup>me</sup> de Rielof... qui en veut à Potemkin...

RIELOF. Vous l'avez entendu!.. quelle imprudence!

LADISLAS. Il n'y a pas de danger avec moi!

RIELOF. Mais avec d'autres... ce serait de même... elle lui en veut... je ne sais pas pourquoi... elle veut me persuader à moi-même que je le hais... ce qui n'est pas vrai, car je l'estime... je le respecte... Dieu! le grand Potemkin.

(Il s'incline.)

LADISLAS. C'est inutile, il n'est pas là!..

RIELOF. Que voulez-vous... c'est l'habitude.

LADISLAS. Et je viens vous proposer à vous et à ma cousine un projet qui pourra servir les vôtres... tâchez de me faire entrer chez Potemkin, en qualité de secrétaire... sans traitement, peu importe... pourvu que je sois près de lui.

RIELOF. Pour nous servir... c'est une idée... j'en parlerai à ma femme... Mais sa recommandation sera peu puissante près du prince. Il vaudrait mieux arriver par la comtesse Braniska sa nièce.

LADISLAS. La comtesse!

RIELOF. Que ma femme n'aime guère; mais avec qui elle est très-liée... en attendant... parce qu'ici on ne sait pas ce qui peut arriver.

AIR de la *Girouette* (du Fils du Prince).

A la cour mainte girouette,  
Etourdliment tourne à tout vent;

Sa fortune faite et dé faite,  
Hélas! ne dure qu'un moment.  
Ceux sur qui les faveurs séjournent, } (bis.)  
Et qui deviennent des héros,  
Ne sont pas ceux qui tournent, tournent,  
Mais ceux qui tournent à propos,  
Sont ceux qui tournent, tournent, tournent,  
Qui tournent à propos. A

LADISLAS. Vous avez raison; et si ma cousine pouvait parler en ma faveur à la comtesse Braniska...

RIELOF. Silence... c'est elle qui sort de l'église Saint-André; car pour sa morale et sa piété il n'y a rien à dire.

LADISLAS. Ah! je le sais... toutes les vertus... Comme le cœur me bat!

#### SCENE IV.

LA COMTESSE et deux ou trois de ses domestiques qui restent derrière elle, RIELOF, LADISLAS.

RIELOF. Madame la comtesse me permettra-t-elle de lui offrir mes hommages...

LA COMTESSE. Bonjour, monsieur de Rielof... je vous trouve à propos... je voulais demander à votre femme une invitation pour le bal de ce soir... C'est elle, je crois, que l'impératrice a chargée de ce soin.

RIELOF. Oui, madame.

LA COMTESSE. C'est pour quelqu'un de l'ambassade française qui ne connaît point les fêtes de l'Hermitage, et qui voudrait assister à celle-là.

RIELOF. Trop heureux de vous être agréable... J'aurai l'honneur de vous porter moi-même ce billet d'invitation dans la journée.

LADISLAS, le poussant. Allez donc...

RIELOF. Et d'ici là, si j'osais... j'aurais à réclamer de vous une faveur...

LA COMTESSE. C'est trop juste!.. je tiens à m'acquitter! De quoi s'agit-il?

RIELOF. D'un de mes parens, que je voudrais vous présenter et recommander à votre protection... Ladislav Radzinski... officier polonais, une jeune homme inconnu.

LA COMTESSE. Point du tout. (Elle passe au milieu, entre Rielof et Ladislav.) J'ai déjà vu monsieur, il y a quelque tems, à la cour du roi Auguste, à Varsovie.

LADISLAS, s'inclinant. Quoi! madame, vous daignez vous rappeler...

RIELOF. Oh! il n'est pas sans mérite.

LA COMTESSE. Certainement! d'abord

\* Rielof, la comtesse, Ladislav.

il valse à merveille ! talent très-rare ! surtout ici à Saint-Pétersbourg, où l'on ne s'en doute pas !

RIELOF. C'est vrai ! et je me rappelle encore l'effet que produisit, il y a quelques années, aux bals de la cour, le comte Poniatsowski.

Air : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Mais il n'était pas dans ce tems  
Roi de Pologne ! et l'on nous donne  
Comme certain qu'à ces talens  
Plus tard il a dû la couronne !

LADISLAS, à la comtesse.

Mon cousin veut rire de moi !

LA COMTESSE, souriant.

Non, si l'on en croit l'apparence.

LADISLAS.

Quoi ! par la danse on devient roi ?

LA COMTESSE, de même.

Quand les reines aiment la danse !

LADISLAS. Moi, du moins, je lui aurai dû un grand bonheur.

LA COMTESSE. Et lequel ?

LADISLAS. Un souvenir de vous, madame...

LA COMTESSE. Je vous remercie du compliment ; mais il me semble, si l'on ne m'a pas trompée, que cette soirée a dû vous en laisser d'autres moins agréables... J'ai entendu parler d'un duel... d'une affaire qui, je ne sais à quel propos, eut lieu à la suite de ce bal... et je crois que vous fûtes blessé.

LADISLAS. Je ne me le rappelle pas, madame.

RIELOF. Il a peu de mémoire !.. mais il a d'autres talens, dont je peux répondre ; et comme en ce moment il sollicite une place qui dépend de vous...

LA COMTESSE. De moi !.. parlez vite.

RIELOF. Il désirerait entrer au nombre des secrétaires du prince Potemkin, votre oncle.

LA COMTESSE, N'est-ce que cela ?

LADISLAS. Quoi ! madame, vous ne me refusez pas !... ce serait possible... (*tirant un papier de sa poche.*) et cette demande...

LA COMTESSE, prenant le papier. Je crois, sans me vanter, que mon crédit ira jusque-là... Vous avez donc quitté le service de Pologne ?

LADISLAS. Oui, madame.

LA COMTESSE. On peut alors demander mieux que cela... les bons officiers sont rares en Russie ; et je me flatte d'obtenir pour vous...

LADISLAS, vivement. Non, madame,

non, je désire être secrétaire... pas autre chose.

LA COMTESSE. Et pourquoi donc !

LADISLAS. C'est ma vocation... je suis né pour cela.

LA COMTESSE, riant. Comme on nait poète.

LADISLAS. Oui, madame.

LA COMTESSE. C'est différent... (*A un de ses laquais.*) Portez cette pétition au prince, et dites-lui...

LADISLAS, à part, pendant que la comtesse parle à son laquais. O mon étoile, je te remercie !

Air de la *Girouette*.

Par cette apostille opportune,  
Notre projet a réussi.

Une valse a fait ma fortune,  
Vous disiez vrai, mon cher ami,

Ceux sur qui les faveurs séjournent { *(bis.)*

Et qui deviennent des héros,  
Ne sont pas ceux qui tournent, tournent, { *bis.*

LA COMTESSE, après avoir renvoyé ses domestiques, à Ladislas. Ainsi, monsieur, c'est une affaire terminée.

## SCENE V.

RIELOF, LA COMTESSE, LADISLAS,  
ALEXINA.

ALEXINA, entrant en riant. Ah ! ah ! ah ! j'enrirai long-tems.

LADISLAS. C'est ma cousine.

LA COMTESSE. \* Eh ! mon Dieu ! baronne, qu'avez-vous donc ?

ALEXINA, riant plus fort. Ah ! ah ! l'histoire la plus originale... ah ! ah !... et je vous demande pardon si votre présence me cause un nouvel accès... ah ! ah !.. c'est que vous y êtes pour quelque chose.

LA COMTESSE. Moi !

ALEXINA. C'est-à-dire pour beaucoup !.. vous êtes l'héroïne !

LADISLAS. Alors, dites-nous vite.

ALEXINA. Laissez-moi respirer un peu... Je sors des appartemens de l'impératrice... il n'y avait que des dames, et Sa Majesté, qui était d'une humeur charmante, s'est prise à nous raconter une aventure qu'on venait de lui apprendre ; mais elle n'a jamais voulu nous dire de qui elle la tenait.

LA COMTESSE. Pour de bonnes raisons, peut-être !

ALEXINA. Non... non, l'histoire est vériditable... je vous l'assure... elle s'est passée ce matin... Imaginez-vous qu'un icune

\* Riclof, Alexina, la Comtesse, Ladislas.

homme... un officier polonais, vient d'arriver de Varsovie à Saint-Petersbourg, à marches forcées... devinez pourquoi?

LA COMTESSE. Une conspiration...

ALEXINA. Non...

RIELOF. Une estafette?..

ALEXINA. Du tout... il a fait deux cent cinquante lieues, pour venir ici sur-le-champ, et sans désespérer, se faire aimer de la comtesse Braniska.

LA COMTESSE. De moi?...

LADISLAS, à part. O ciel!...

ALEXINA. C'est son but, son intention formelle et avouée.

LADISLAS. Ce n'est pas possible...

LA COMTESSE. Quelle folie!

ALEXINA. Du tout... il a son bon sens... il raisonne très-bien... il s'est constitué votre amoureux, c'est son seul état, il n'en veut pas d'autre; et le plus original... c'est qu'il a un plan, au succès duquel s'intéresse l'impératrice... et elle vous prie de vouloir la tenir bien au courant...

LA COMTESSE. Quelle mauvaise plaisanterie!..

LADISLAS, à part. Elle ne se taira pas!

ALEXINA, riant. Et ce plan... le voici!

LADISLAS, voulant l'empêcher de parler. Ma cousine!..

ALEXINA. Soyez tranquille... je vais vous le dire... il a le dessein... et cette fois vous rirez comme moi... il a le dessein de se faire recevoir secrétaire... ah! ah!...

LA COMTESSE, regardant Ladislas. O ciel!...

LADISLAS. C'est fait de moi!

LA COMTESSE, vivement. Secrétaire du prince Potemkin?

ALEXINA. Justement! vous connaissez donc l'histoire?

LA COMTESSE, regardant Ladislas. Oui... quelque invraisemblable qu'elle paraisse, je commence à y ajouter foi... si j'en crois du moins le trouble et la confusion du comble...

LADISLAS. Madame!...

LA COMTESSE. Il suffit, monsieur, vous ne vous étonnerez pas si je retire la parole que je vous avais donnée; vous ne devez plus y compter.

LADISLAS. Daiguez au moins m'écouter...

LA COMTESSE. C'est inutile! je crois être généreuse en bornant là ma vengeance... éloignez-vous, monsieur... je vous ordonne de ne plus reparaitre devant moi...

LADISLAS. J'obéis!... (A Alexina en s'en allant.) Ah! ma cousine, qu'avez-vous fait là?... j'en mourrai...

## SCÈNE VI.

RIELOF, LA COMTESSE, ALEXINA.

ALEXINA. Est-il possible!... ce pauvre garçon, c'était lui... c'était notre cousin...

RIELOF, vivement. Cousin très-éloigné... que je n'ai jamais vu... que je ne connaissais pas...

LA COMTESSE. Je vous en fais compliment!

ALEXINA. Il n'est pas si mal!... il est gentil... et moi qui ne me doutais de rien, je suis désolée de mon inconséquence.. vous l'avez traité avec tant de rigueur, que le pauvre garçon en avait les larmes aux yeux!...

LA COMTESSE. Eh bien! n'allez-vous pas le plaindre?

ALEXINA. Pourquoi pas? je suis comme toutes ces dames et comme l'impératrice elle-même, qui s'intéressaient à lui, et au succès de sa cause.

LA COMTESSE. Est-il possible?

ALEXINA.

AIR du Fleuve de la vie

Et tout est fini, quel dommage!  
Pour ces dames, c'est désolant,  
De voir à la première page,  
Terminer ainsi le roman...

LA COMTESSE.

Oh! c'est fâcheux à plus d'un titre;  
Mais s'il leur offre tant d'attraits,  
A ma place, je leur permets  
D'achever le chapitre.

ALEXINA. Elles pourraient plus mal choisir! car enfin, comme le disait Sa Majesté elle-même... il y a là de l'amour... de l'amour véritable... et il n'y a qu'un tort, c'est d'en parler à tout le monde... ce n'est pas sa faute... c'est plus fort que lui...

LA COMTESSE. C'en est assez, baronne; votre intention n'est pas de me désobliger; et je vous prie désormais de ne plus me parler d'une aventure qui m'est pénible, qui me blesse... et où je ne pardonnerai jamais qu'on m'ait donné, malgré moi, un rôle que je ne demandais pas et dont je me serais fort bien passée...

(Alexina salue la comtesse, et sort avec son mari par la droite au moment où Potemkin arrive du côté opposé.)

## SCÈNE VII.

POTEMKIN, LA COMTESSE.

POTEMKIN, *entre brusquement et aperçoit la comtesse.* Ah! c'est vous, comtesse!

LA COMTESSE. Je viens de l'église... et rentrais chez moi avant d'aller faire ma cour à l'impératrice... mais quel air sombre et soucieux!

POTEMKIN. J'ai de l'humeur...

LA COMTESSE. Ça se trouve bien... moi aussi... contre tout le monde.

POTEMKIN. Et moi contre vous!

LA COMTESSE. C'est donc cela, mon cher oncle, que vous m'honorez d'un style si respectueux et que vous me dites *vous*, comme à la cour.

POTEMKIN. Nadéje! tu sais qu'il ne faut pas me railler quand je suis en colère... et j'y suis...

LA COMTESSE. Et pourquoi?

POTEMKIN. Quelle est cette pétition que vous m'adressez, et que vous me recommandez avec tant d'instance... cette place de secrétaire... ce Polonais... ce Ladislas?

LA COMTESSE. Je vous le dirai... je vous raconterai comment d'abord je m'y suis intéressée...

POTEMKIN. Ah! vous lui portiez de l'intérêt? vous en convenez!... vous ne savez donc pas que ce jeune homme vous aime, et que cet amour, il ne s'en cache pas, que c'est pour vous qu'il a quitté son état et son pays... qu'il est venu ici à Saint-Pétersbourg...

LA COMTESSE, *avec impatience.* Eh! monsieur, je ne le sais que trop...

POTEMKIN. Vous le savez... et vous me le recommandez...

LA COMTESSE, *appuyant.* Je ne vous le recommande plus...

POTEMKIN. Il est bien tème... quand déjà son étourderie et sa folie vous ont compromise; car, depuis ce matin, j'ai pris sur lui des renseignements... c'est lui qui à Varsovie, et pour danser avec vous, a reçu du comte Orlof une blessure dont il a pensé mourir...

LA COMTESSE, *avec émotion.* Ah! je ne savais pas que ce fût si dangeux!

POTEMKIN. Eh! qu'importe? il s'agit bien ici de lui, et de son existence... il s'agit de vous.

LA COMTESSE. Me rendrez-vous responsable de ses extravagances? puis-je les empêcher? croyez-vous que je n'en sois pas plus contrariée que vous-même?

POTEMKIN. Dis-tu vrai?

LA COMTESSE. Certainement, et cette passion dont tout le monde se croit obligé de me parler, cet amour qui est maintenant de notoriété publique... j'étais seule à l'ignorer, lorsque je vous ai adressé cette pétition, que je retracte, que je désavoue, et que je vous prie de déchirer.

POTEMKIN. A la bonne heure!... et tu me promets que ce jeune homme n'obtiendra jamais un regard de toi?

LA COMTESSE, *souriant avec dédain.* Quelle idée!

POTEMKIN. Pas même un souvenir!

LA COMTESSE. Qui peut vous le faire supposer?

POTEMKIN. Ah! c'est que vous autres femmes, vous accordez tant par reconnaissance...

LA COMTESSE. Il me semble que j'ai refusé micux!... que j'ai vu à mes pieds, sans en être émue! le souverain de la Russie... presque le czar!... l'amant de Catherine...

POTEMKIN. Tais-toi, tais-toi, ne me rappelle pas ces jours de fièvre et de délire, où j'ai manqué renverser ma fortune, c'est ma seule faute en politique, et c'est toi qui en es cause.

LA COMTESSE. Moi!

POTEMKIN. Oui, il n'y a que toi que j'aie aimée... toi jeune fille que j'avais élevée... et si tu ne m'avais rappelé à la raison... l'amour d'une souveraine, le trône de la Russie... j'aurais tout sacrifié pour un seul de tes regards...

LA COMTESSE, *souriant.* C'eût été un beau jour que celui-là!

POTEMKIN. Sans doute!

LA COMTESSE. Mais le lendemain...

POTEMKIN. Le lendemain... je ne dis pas... y songe-t-on quand on aime?

LA COMTESSE. Vous avez donc cru être amoureux?

POTEMKIN. Je l'aurais juré... et pour un rien je le jurerais encore!

LA COMTESSE. Erreur! vous ne serez jamais qu'ambitieux! et moi je ne serai jamais que votre amie, votre nièce, votre fille... tout le monde vous craint, vous respecte ou vous admire!... Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui vous aime... ce sera moi...

POTEMKIN.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Oui, tu dis vrai, j'ai besoin d'une amie,  
Qui me console au sein de la grandeur;  
Esclave roi, l'on m'encense, on m'envie...  
Et je n'ai pas un instant de bonheur,  
Pas un instant de repos, de bonheur...  
Oui, ce fardeau qu'on nomme la puissance

Oui, cette place, objet de mes ennuis,  
Je l'ai souvent, dans ma vengeance,  
Désirée à mes ennemis !

LA COMTESSE. Vous, favori de Catherine !... notre magnanime impératrice !

POTEMKIN. Oui, c'est un grand souverain... un grand homme pour tout le monde, mais pour moi !... maîtresse d'un empire immense, ses caprices sont plus grands encore que son pouvoir... ce despotisme intérieur, ces royales fantaisies d'une imagination en délire... moi seul en suis le témoin et la victime... aux yeux de l'Europe, c'est la raison, la philosophie sur le trône, et Voltaire l'appelle un sage !... ah ! s'il avait été à ma place, il saurait à quoi s'en tenir...

LA COMTESSE, *riant*. Vraiment !

POTEMKIN. Aussi... et je ne puis encore y penser sans frémir... je me rappelle qu'un jour, honteux de moi-même et de mon esclavage... j'ai voulu le briser ; et, dans un transport de colère et de rage... je levais le bras pour frapper...

LA COMTESSE. O ciel !

POTEMKIN. Qu'ai-je dit ? je te confie tout, Nadéje... et j'ai tort peut-être... si tu me trahissais ?

LA COMTESSE. Se défier de moi !

POTEMKIN. Non pas de toi... mais tu es entourée de courtisans qui t'adorent... tu n'aurais qu'à les aimer... tu leur livrerai mes secrets... aussi tu ne me quitteras pas... tu n'aimeras et n'épouseras personne ; je le veux, ou sinon...

LA COMTESSE. Sinon... le knout ! la Sibérie !

POTEMKIN. Oui, je peux tout, et malheur à eux ! malheur à toi !

LA COMTESSE. À merveille !... voilà qui est galant, qui est aimable... et j'admire, Potemkin, comment votre caractère réunit à la fois les qualités et les défauts les plus opposés ! Semblable en tout à l'empire russe, que vous sont enez et dont vous êtes la vivante image, vous êtes comme lui, moitié civilisé et moitié barbare. Il y a en vous de l'asiatique, de l'européen, du tartare et du cosaque !... mais ce dernier domine... je n'en veux pour preuve que la déclaration que vous venez de me faire.

POTEMKIN. Pardonne-moi !

LA COMTESSE. Et à laquelle je répondrai par une protestation non moins énergique... je reste avec vous, mon cher oncle, et probablement j'y resterai toujours, car tel est mon plaisir et mon bonheur... mais je n'ai pas pour cela enchaîné ma liberté à vous... comme vous à Catherine :

et je déclare ici, au vainqueur d'Oczakof, au prince Potemkin, premier ministre, et généralissime des armées russes, que, malgré son autorité et son pouvoir, s'il me plaisait d'aimer quelqu'un...

POTEMKIN, *vivement*. Ah ! je sais pourquoi tu dis cela.

LA COMTESSE. Du tout... je parle en général !

POTEMKIN. Mais tu penses à ce jeune homme... à Ladislas !

LA COMTESSE. Mon Dieu ! je l'avais déjà oublié ! et c'est vous qui semblez prendre à tâche de me le rappeler

POTEMKIN. Non pas !... et pour plus de sûreté... il faut qu'il parte... (*La regardant.*) Qu'en dis-tu ?

LA COMTESSE. Comme vous voudrez.

POTEMKIN, *la regardant*. Cela ne fera pas mal de l'envoyer un peu loin... en Sibérie, par exemple !

LA COMTESSE, *avec effroi*. O ciel !... y pensez-vous ?

POTEMKIN. Ne dois-je pas punir son insolence... et venger tes injures ?

LA COMTESSE. Je vous en remercie !... mais cela me semble un peu sévère... Si nous punissons ainsi ceux qui nous aiment, comment traiterons-nous les autres ?

POTEMKIN. Quand je le disais... ce sont là de ces crimes que vous pardonnez toujours.

LA COMTESSE. Non... mais pourvu qu'il s'éloigne... il y a des troupes qui demain, dit-on, partent pour Astrakan... et si, dans l'un de ces régimens, vous lui donniez une compagnie...

AIR du *Pot de fleurs*.

Vous imposez votre clémence  
À qui voulut nous outrager !  
Quand un ennemi nous offense,  
C'est ainsi qu'il faut se venger !  
En le forçant au fond de l'âme  
À nous aimer !...

POTEMKIN.

C'est, vous avez raison,  
La vengeance d'un prince...

LA COMTESSE.

Eh ! non !

C'est la vengeance d'une femme.

POTEMKIN.

Oui, vraiment, vous avez raison,  
C'est la vengeance d'une femme.

Mais ce n'est pas assez d'une compagnie... il aura un régiment !

LA COMTESSE, *lui prenant la main*. C'est bien... proposez-le à l'impératrice.

POTEMKIN, *après un instant de silence*. J'aimerais mieux que cette demande fût faite par toi... Catherine et ces dames verront alors que c'est toi-même qui l'éloignes... qui l'exiles de Saint-Petersbourg.

**LA COMTESSE.** Cela me paraît inutile... mais, dès que vous le voulez... je vais écrire pour bannir Ladislas... avez-vous encore des soupçons?

**POTEMKIN,** *lui baisant la main.* Je n'ai plus que de la reconnaissance.

(Il la reconduit ; la comtesse sort par la droite.)

SCENE VIII.

**POTEMKIN,** puis **LADISLAS,** *qui rentre par la gauche.*

**POTEMKIN.** Et maintenant, grâce au ciel, je crois que mon jeune Polonais est mal dans ses affaires.

**LADISLAS,** *apercevant Potemkin.* Ah ! je vous retrouve enfin.

**POTEMKIN,** *à part et riant.* C'est lui... je ne suis pas fâché de la rencontre.

**LADISLAS.** Savez-vous, mon cher ami, que vous êtes diablement indiscret ?

**POTEMKIN.** En quoi donc ?

**LADISLAS.** Comment ! j'ai confiance en vous, parce que je vous regarde comme un ami... je vous parle de ce qui m'intéresse, de mes projets, de mes espérances... et vous allez les raconter à tout le monde ?...

**POTEMKIN.** Moi !

**LADISLAS.** Il faut du moins que vous en ayez causé avec des personnes de la cour... car c'est arrivé jusqu'aux oreilles de Catherine... qui connaît tous les détails comme si elle les tenait de moi.

**POTEMKIN.** Il est possible, en effet, que j'aie confié à un ou deux amis...

**LADISLAS.** Qu'est-ce que je disais ?... voilà de ces gens qui ne peuvent se taire !... Et savez-vous ce qu'a produit votre indiscretion ?... c'est que mes affaires allaient à merveille ; j'avais été accueilli par la comtesse, qui ne se doutait de rien ; j'allais obtenir cette place que je désirais... et puis, une fois mes projets connus, tout a été renversé.

**POTEMKIN.** J'en suis désolé.

**LADISLAS.** Je m'en doute bien !... vous n'y avez pas mis mauvaise intention ; mais il n'en est pas moins vrai que la comtesse m'a banni de sa présence...

**POTEMKIN.** Voyez-vous cela !

**LADISLAS.** Et m'a défendu de jamais me présenter à ses yeux.

**POTEMKIN.** Ce qui vous a désespéré ?...

**LADISLAS.** Certainement !... d'abord ;

mais maintenant j'en suis enchanté... parce que, grâce à cet incident, mes affaires vont mieux que jamais !

**POTEMKIN.** Que me dites-vous là ?... et comment se fait-il ?...

**LADISLAS.** A d'autres ! on ne m'y prend pas deux fois. J'ai pu vous confier mes projets... cela ne nuisait qu'à moi ; cela ne pouvait la compromettre !... mais maintenant c'est bien différent.

**POTEMKIN,** *avec inquiétude.* Il y a donc quelque chose ?... quelque espoir ?...

**LADISLAS.** C'est possible !...

**POTEMKIN.** Vous avez donc obtenu ?...

**LADISLAS.** Je ne dis rien... vous m'avez donné une leçon dont je profite... je ne vous en veux pas, au contraire ; et pour vous le prouver, dites-moi, mon cher ami, comment vous nomme-t-on ?

**POTEMKIN,** *avec embarras.* Mais... mon nom...

**LADISLAS.** Vous pouvez bien me le dire... vous qui dites tout...

**POTEMKIN.** Mon nom... est Gregorief...

**LADISLAS.** Militaire... à ce que je vois !

**POTEMKIN.** A peu près... sous-intendant aux charrois de l'armée...

**LADISLAS.** Eh bien !... mon cher Gregorief... qui êtes sous-intendant, pour vous prouver que je n'ai pas de rancune... si je peux vous être utile, si par le crédit de la comtesse Braniska, je puis vous faire nommer intendant en chef... comptez sur moi ! je ne vous dis que cela !... vous verrez que je n'oublie pas mes amis.

**POTEMKIN,** *avec impatience.* Un mot seulement...

**LADISLAS,** *vivement.* A la condition, par exemple, que cela vous servira aussi de leçon, et qu'à l'avenir vous serez plus discret...

**POTEMKIN,** *avec colère.* Par saint Nicolas !...

**LADISLAS.** Pour commencer... faites-moi le plaisir de vous en aller... car la voici... elle vient de ce côté... et j'ai à lui parler...

**POTEMKIN.** Vous !...

**LADISLAS.** Eh ! oui, sans doute !... partez donc !

**POTEMKIN,** *à part.* C'est trop fort... et, à tout prix, je veux savoir ce qui en est...

(Il sort par le bosquet à gauche.)

## SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LADISLAS.

LA COMTESSE *entre par la droite, en révant; puis elle lève les yeux et aperçoit Ladislas.* Vous ici, monsieur!.. vous osez encore!..

LADISLAS. Pardon!.. je ne dois plus vous parler en public... je le sais, vous me l'avez défendu... mais, dans ce moment, il n'y a personne, nous sommes seuls, et je viens vous remercier.

LA COMTESSE. Et de quoi, s'il vous plaît?..

LADISLAS. Des ordres que vous avez bien voulu me prescrire, et que j'exécuterai au prix de mon sang... vous m'avez recommandé le silence et la discrétion, et j'y serais resté fidèle... je n'aurais cherché ni à vous voir, ni à vous parler, si dans ce moment la délicatesse me permettait de me taire; mais vous sentez bien vous même que cela ne se peut pas.

LA COMTESSE. Qu'est-ce que tout cela signifie?

LADISLAS. Vous essaieriez en vain de nier, ou de me donner le change... car avec la lettre que vous m'aviez adressée à mon hôtel, sont arrivés deux chevaux superbes, un équipement magnifique.

LA COMTESSE. Est-il possible?..

LADISLAS. Oh! vous n'en conviendrez pas! et vous aurez raison... vous êtes riche, je le sais... vous êtes une grande dame, et moi je ne suis rien qu'un malheureux qui vous aime!.. mais ce que j'aime en vous, croyez-vous que ce soient vos titres, vos richesses, votre rang?.. non! c'est vous! c'est vous seule...

AIR : *Au tems heureux de la chevalerie.*

Pensez-vous donc, et mon cœur s'en étonne,  
Qu'au prix de l'or se paye un tel amour?  
Il ne saurait s'acheter, il se donne..  
Il est à vous jusqu'à mon dernier jour!  
Il est à vous et je vous l'abandonne,  
Comme mon sang, qui vous est destiné!  
Mais mon honneur n'appartient à personne,  
Pas même à vous à qui j'ai tout donné!

LA COMTESSE, *avec impatience.* Mais, monsieur... daignez m'écouter...

LADISLAS. Pardon, si je vous offense... il suffisait, pour me rendre heureux, de ces mots tracés par vous, et que j'ai couverts de mes baisers!.. c'était là mon vrai trésor; et si vous me l'aviez laissé... si vous ne vous étiez pas empressée de me le ravir...

LA COMTESSE. Et pourquoi donc?.. où est-il?.. ce billet... je veux le voir...

LADISLAS. Vous savez bien que je ne l'ai plus... vous me recommandiez de le brûler à l'instant même... et quoi qu'il m'en coûtât, j'ai obéi, comme j'obéirai toujours

LA COMTESSE. Et que disait-il?

LADISLAS. L'avez-vous déjà oublié?..

LA COMTESSE. N'importe... je veux savoir...

LADISLAS. Si je l'ai retenu par cœur... oui, madame, il est là... et la mort seule pourra l'effacer... le voici : « Votre imprudence a failli me compromettre!.. il » a bien fallu alors vous bannir... ne cherchez point à me voir ni à me parler en » public; attendez mes ordres... silence et » discrétion. Brûlez sur-le-champ ce billet... »

LA COMTESSE, *avec émotion.* C'est une indignité!.. monsieur, il y a ici une trahison dont tous deux nous sommes les jouets... car je vous atteste que ni ces présents ni ce billet ne viennent de moi!

LADISLAS. Que dites-vous?

LA COMTESSE. La vérité!

LADISLAS. Ah! vous repentez-vous déjà de mon bonheur? ou vous défiez-vous de ma discrétion?.. qui donc, si ce n'est vous, pouvait m'écrire ainsi?.. en est-il une autre à qui j'aie adressé des vœux; en est-il une autre que j'aime?..

LA COMTESSE, *avec émotion.* Monsieur.. je voudrais... je désirerais bien ne pas vous affliger... mais je ne puis cependant vous laisser une pareille erreur!

LADISLAS. Une erreur!.. ce n'est pas possible... vous ne parlez pas sérieusement... c'est une nouvelle épreuve... vous voulez vous jouer de moi...

LA COMTESSE. Ah!.. ce serait indigne... et s'il faut vous jurer ici...

LADISLAS, *se soutenant à peine.* Non... n'achevez pas... si cela est, madame, il vaut mieux me tuer tout de suite... car je n'y survivrai pas... si vous saviez ce que c'est que de passer ainsi d'un extrême bonheur à un extrême désespoir... de rêver votre amour... et de s'éveiller avec votre haine...

LA COMTESSE. Ma haine... en quoi donc?.. je ne puis que vous plaindre... vous pardonner peut-être... ou du moins désirer pour vous un sort plus heureux... (*Voyant entrer un officier qui lui présente un papier.*) Vous en verrez la preuve dans ce papier qui vous était adressé... voici ce que j'ai demandé et obtenu pour vous... (*L'officier présente le papier à Ladislas, puis,*

sur un signe de la comtesse, il sort.) Prenez, monsieur, c'est ma seule réponse! et celle-là, vous pouvez y croire, car elle est bien de moi!.. adieu!.. je vais chez l'impératrice.

(Elle lui fait la révérence et s'éloigne. Ladislav veut la suivre; elle lui fait signe de s'arrêter. lui montre de nouveau le papier et sort par le fond à gauche, en jetant sur lui un regard de compassion.)

\*\*\*\*\*

## SCÈNE X.

LADISLAS, immobile et comme accablé, tenant toujours à la main le papier que la comtesse vient de lui remettre, POTEKIN, sortant du bosquet, à gauche.

POTEKIN, éclatant de rire. Ah! ah!.. c'est vraiment trop singulier!

LADISLAS, tressaillant et sortant brusquement de sa rêverie. Comment... c'est vous!.. vous étiez là?

POTEKIN. J'arrive!.. et sans le vouloir, j'ai entendu une partie de votre conversation!

LADISLAS. Décidément! mon cher ami, vous êtes très-indiscret; c'est là votre défaut.

POTEKIN, lui montrant le papier. Eh bien! vous ne lisez pas?

LADISLAS, se fâchant. Halte-là! je n'aime pas qu'on se moque de moi! c'est bien assez d'elle... mais d'autres..

POTEKIN. Pourquoi se décourager?.. c'est peut-être moins fâcheux que vous ne croyez.

LADISLAS qui a déchiré l'enveloppe et regardé le papier. Un brevet!.. on m'accorde un régiment... à moi!.. est-ce que je l'ai demandé?.. un régiment qui doit partir..

POTEKIN. Ça, c'est moins agréable!..

LADISLAS, tournant avec humeur la première feuille et prenant entre les deux feuilles du brevet un petit papier qu'il lit. O ciel!.. avant mon départ... ce soir... un rendez-vous!

POTEKIN, vivement. Qu'est-ce que c'est?

LADISLAS, de même et se reprenant. Rien... ce n'est rien!.. je n'ai rien dit!

POTEKIN. Si vraiment...

LADISLAS. Moi... du tout!..

POTEKIN. Vous avez parlé de rendez-vous!

LADISLAS. Silence!.. et si ce mot m'est échappé!.. taisez-vous!.. il y va de ma vie et de la vôtre... oui, mon ami, oui... un rendez-vous!..

POTEKIN. Où donc?.. à quelle heure?

LADISLAS. Ça! c'est ce que vous ne saurez pas... ni vous ni personne au monde!.. on me tuerait plutôt...

(Il déchire le billet.)

POTEKIN. Que faites-vous?

LADISLAS. Je déchire! on me l'a ordonné.

POTEKIN, avec colère. Et moi.. monsieur.. (S'arrêtant.) Qu'allais-je faire? parler en prince... pour ne rien savoir! (Haut, et s'efforçant de rire.) En vérité... voilà qui est charmant...

LADISLAS, avec joie. N'est-ce pas?.. et surtout la manière dont cela m'arrive... me traiter si froidement en apparence, pour ajouter par la surprise un nouveau prix à ce bonheur... avec cela... j'aurais dû m'en douter... car après tout elle était moins sévère que ce matin. Tout-à-l'heure, quand elle m'a quitté, sa voix était émue...

POTEKIN, avec colère. C'est vrai!..

LADISLAS. Il y avait dans ses regards une expression...

POTEKIN, de même. C'est vrai!

LADISLAS. Et dant toute sa personne... un trouble... qu'elle voulait et ne pouvait dérober entièrement à mes yeux... vous n'avez pu le remarquer comme moi...

POTEKIN. Si vraiment... et je vois que votre bonheur est assuré...

LADISLAS. Pas encore!.. ce n'est pas certain...

POTEKIN. Comment cela?

LADISLAS. On ignore si l'on pourra me recevoir... si l'on sera libre... et dans ce cas j'en serai averti par une invitation au bal de la cour... une invitation imprimée, que je dois trouver chez moi... je saurai ce que cela vaudra dire... et je cours à mon hôtel pour chercher ce billet... ou pour l'attendre; et si je le trouve... cette fois, mon cher Gregorieff, vous pouvez être sûr de votre place... dès demain vous serez intendant en chef... intendant général, je vous le promets... mais pour cela du silence... c'est dans votre intérêt et le mien... vous comprenez... adieu! adieu!.. je suis le plus heureux des hommes...

(Il sort en courant par le fond à droite.)

\*\*\*\*\*

## SCÈNE XI.

POTEKIN, puis LA COMTESSE.

POTEKIN. Je me vengerai d'une ruse et d'une fausseté aussi insignes... (Voyant la comtesse qui entre par le fond à gauche.) C'est elle... elle sort de chez l'impératrice...



(*A la comtesse.*) Vous venez de chez Catherine?

LA COMTESSE. Qui a été toute gracieuse!... et ne m'a parlé que du bal de ce soir...

POTEMKIN, *cherchant toujours à modérer sa colère.* Et ce bal... vous comptez y aller, vous?

LA COMTESSE. Certainement.

POTEMKIN. Et si je vous y donne le bras... si je ne vous quitte pas de la soirée... cela ne contrariera en rien vos projets?...

LA COMTESSE. Cela me fera grand plaisir.

POTEMKIN. A vous?...

LA COMTESSE. D'autant plus que je n'y comptais pas...

POTEMKIN, *laissant éclater sa colère.* Nadéje!... croyez-vous que l'on me trompe impunément?... croyez-vous que je sois le jouet d'une femme?... Ce que Catherine elle-même n'oserait pas, vous l'avez tenté!..

LA COMTESSE. Moi!...

POTEMKIN. Vous ne savez donc pas que l'exil ou la mort ont puni des trahisons moins odieuses que la vôtre?...

LA COMTESSE. Eh! mon Dieu! Potemkin, quel nouvel accès de galanterie! Et qui a pu vous inspirer ce madrigal tartare?

POTEMKIN. N'espérez plus m'abuser... vous aimez ce jeune homme... ce Ladislav... vous l'aimez, je le devinerais en ce moment, rien qu'à votre trouble.

LA COMTESSE. Et comment ne pas en éprouver, en voyant se renouveler les soupçons les plus absurdes, en entendant sans cesse retentir à mon oreille un nom qui m'était indifférent et qui me devient odieux? Oui, monsieur... et c'est bien injuste!... mais voilà ce qui m'arrive pour ce pauvre jeune homme... c'est que maintenant je le déteste... je l'ai pris en aversion!...

POTEMKIN. Tu me trompes encore; tu le sais toi-même!... Écoute, Nadéje, tu sais que j'ai des momens de bonté et de générosité... Ils sont courts... il faut en profiter... dis-moi la vérité... dis-moi que c'est malgré toi, que tu n'as pu t'en défendre... que tu l'aimes...

LA COMTESSE, *avec impatience.* Mais non, monsieur...

POTEMKIN. Convieus-en, et je lui fais grâce... je ne fais pas tomber sa tête...

LA COMTESSE. Je ne peux pas convenir de ce qui n'est pas...

POTEMKIN. Eh bien! tu as prononcé son

arrêt... car je sais tout, j'en ai les preuves... tu lui as écrit.. tu lui as donné un rendez-vous pour ce soir...

LA COMTESSE. Moi?...

POTEMKIN. Et le signal convenu de ce rendez-vous... est une lettre de bal... une invitation que tu dois lui envoyer...

LA COMTESSE, *hors d'elle-même.* Mais tout le monde extravague! tout le monde ici a donc perdu la tête!

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE XII.

POTEMKIN, LA COMTESSE, RIELOF.

RIELOF \*. Je vous apporte, madame la comtesse, le billet que vous m'avez demandé tantôt pour le bal de la cour...

LA COMTESSE. O ciel!

POTEMKIN. Comment... une invitation?..

RIELOF. Que madame voulait envoyer à quelqu'un...

LA COMTESSE, *vivement.* Oui, à quelqu'un de l'ambassade de France... à M. de Verneuil, à qui je l'ai promis... et qui vous le dira.

POTEMKIN, *qui a pris le billet.* A d'autres!... Je sais à quoi m'en tenir... et je vous répons, moi, que Ladislav n'aura pas ce billet...

RIELOF. Il n'en a pas besoin... il en a un!

POTEMKIN. Que dites-vous?

RIELOF. Que je viens de lui porter moi-même; et j'ai eu assez de peine à trouver son hôtel... dans une petite rue au bord de la Néva...

LA COMTESSE, *bas à Potemkin.* Vous l'entendez!... Croirez-vous encore que ce rendez-vous vienne de moi?...

POTEMKIN, *de même.* Peut-être... tant que je ne saurai pas qui l'a donné...

LA COMTESSE, *de même.* Je m'en vais le lui faire dire. (*Haut à Rielof.*) Est-ce de ma part, monsieur le baron, que vous avez adressé ce billet à Ladislav?

RIELOF. Non, madame, vous ne m'en aviez pas parlé... sans cela...

LA COMTESSE. Qui donc alors vous avait chargé de le lui porter?

RIELOF. Ma femme!

POTEMKIN *et LA COMTESSE.* Sa femme!..

RIELOF. Et elle y a mis une insistance... Il a fallu y aller moi-même, pour être bien sûr que ce billet ne s'égèrerait pas... et lui serait remis de bonne heure... Les femmes sont étonnantes pour s'occuper des détails!

\* Rielof, Potemkin, la comtesse.

LA COMTESSE, *avec dépit*. Quoi! c'est sa femme!... c'est indigne!

POTEMKIN, *riant, bas à la comtesse*. C'est très-bien, au contraire, et tout s'explique... (*Regardant Rielof.*) Le pauvre homme!

LA COMTESSE. Et vous ne l'avertissez pas?

POTEMKIN. A quoi bon?

LA COMTESSE. Comment, monsieur, vous souffririez que Ladislas...

POTEMKIN, *à demi-voix*. Cela ne vous regarde pas! et pas un mot, ou je croirais...

LA COMTESSE, *avec fierté*. Quoi donc?

POTEMKIN. Silence!... car le voici...

~~~~~

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LADISLAS, *entrant par la droite, et tenant un papier**.

FINAL.

Fragment de la Juive.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

A ce soir! (*bis.*)

Je crois voir

Quel espoir

Entretient son amour,

Et l'attire à la cour.

Un si doux rendez-vous

Fera bien des jaloux.

~~Nous~~ rirons tous les deux

De ses vœux amoureux.

LADISLAS.

A ce soir! (*bis.*)

J'ai l'espoir

De la voir.

Le plaisir et l'amour

Vont m'attendre à la cour.

Un si doux

Rendez-vous,

Malgré tous

Les jaloux.

De mon cœur amoureux

Va combler tous les vœux.

POTEMKIN.

A ce soir! (*bis.*)

Je crois voir

* Ladislas, Rielof, Potemkin, la Comtesse.

Quel espoir
Entretient son amour,
Et l'amène à la cour.
Un si doux
Rendez-vous
Fera bien des jaloux;
Nous rirons tous les deux
De ses vœux amoureux.

RIELOF.

A ce soir! (*bis.*)

J'ai l'espoir

De vous voir.

Les plaisirs dans ce jour

Vont régner à la cour.

Un si doux

Rendez-vous

Est charmant pour nous tous,

Et ce bal à nos yeux

Va briller radieux.

LADISLAS, *seul, à Potemkin**.

Ah! j'ai trouvé chez moi la lettre,

Où, l'on venait de l'y remettre;

POTEMKIN.

Et l'amour semble vous promettre
Ce soire sort le plus heureux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

A ce soir! etc.

LA COMTESSE.

Ah! son audace insigne

Et m'irrite et m'indigne.

LADISLAS.

Elle m'a fait un signe.

POTEMKIN.

Vous croyez?

LADISLAS.

Je l'ai vu.

Un regard doux et tendre,

Je ne puis m'y méprendre;

J'ai bien su la comprendre,

Et tout est convenu.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

A ce soir! etc.

(Ladislas sort par la gauche, en regardant la comtesse; Rielof sort par la droite; la comtesse et Potemkin sortent par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

* Ladislas, Potemkin, la comtesse, Rielof.

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de la comtesse dans le palais de Potemkin. Porte au fond, deux portes latérales. Une table à droite du théâtre, un peu sur le devant.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, seule, assise auprès de la table et tenant un livre qu'elle ne lit point.

Il est grand jour depuis long-tems!... je n'ai pu dormir, je suis d'une inquiétude et surtout d'une humeur... Potemkin a beau dire que cela ne nous regarde en rien, non sans doute... mais il suffit que mon nom ait été mêlé à tout cela pour que je craigne encore d'être compromise... c'est tout simple, tout naturel, et si, hier soir, à ce bal j'avais rencontré M^{me} de Rielof... je l'aurais prévenue, dans son intérêt, que ses projets étaient connus... et qu'elle eût à y renoncer... mais je ne l'ai pas aperçue... ni elle, ni ce Ladislas... il reçoit une invitation de bal... et il n'y vient pas... c'est juste, c'était convenu entre eux... ils s'entendaient, ils étaient d'accord; après tout, que m'importe? L'essentiel, quoiqu'en dise Potemkin, était de soustraire M. de Rielof au complot qui le menaçait et dont je ne pouvais me rendre complice... je l'ai donc fait avertir hier de se tenir sur ses gardes... que des malfaiteurs voulaient, dit-on, cette nuit et pendant le désordre du bal, s'introduire dans l'hôtel du grand trésorier... c'était bien, cela ne compromettait personne et cela déjouait tous les projets... j'ai cru avoir fait merveille, pas du tout! ce M. de Rielof, qui est absurde, me fait répondre qu'il me remercie, que l'on peut être tranquille, qu'il a demandé un supplément de gardes qui, l'arme au bras et le fusil chargé à balle, feront feu sur quiconque tenterait de pénétrer cette nuit dans son hôtel... et si ce jeune homme se présente... s'il est blessé... s'il est tué... c'est moi qui en serai cause... de quoi me suis-je mêlée? et à quoi bon prendre intérêt à ce M. de Rielof?... qui après tout aurait bien mérité... non, non, ce n'est pas là ce que je veux dire... et pourvu qu'il ne soit rien arrivé... voilà tout ce que je demande... je promets bien après cela de ne plus penser ni à lui, ni à personne... car depuis hier...

(Deux domestiques paraissent.)

LE PREMIER DOMESTIQUE, annonçant.
M. Ladislas...

LA COMTESSE, poussant un cri. Ah!

LE PREMIER DOMESTIQUE. Demande à parler à madame la comtesse...

LA COMTESSE, avec émotion. Ladislas... vous en êtes sûr... vous l'avez vu...

LE PREMIER DOMESTIQUE. Il est là!

LA COMTESSE, reprenant son assurance. Il est bien hardi! que me veut-il? de quel droit et à une pareille heure ose-t-il se présenter ici?

LE PREMIER DOMESTIQUE. Il prétend qu'hier madame la comtesse l'a invité pour ce matin... à déjeuner...

LA COMTESSE, stupéfaite. Moi!... voilà qui est fort! qu'il vienne!.. (Le premier domestique sort.) Je le traiterai comme il le mérite... je lui apprendrai... ah! mon Dieu!.. et mon oncle qui va venir... et s'il le rencontre ici après ses soupçons d'hier... (Au deuxième domestique qui est resté au fond.) Non, non... dites-lui que je ne peux... que je ne veux pas le recevoir... que j'attends le prince Potemkin... et que je lui ordonne... (Le deuxième domestique sort.) Ah! je l'entends!... c'est lui!...

(Elle s'élançe par la porte à droite de l'acteur et disparaît.)

SCÈNE II

LE PREMIER DOMESTIQUE, LADISLAS, amené par le second et entrant par la porte du fond.

LADISLAS, causant avec le deuxième domestique. Je le savais bien... elle m'attendait... merci, mon garçon.

LE PREMIER DOMESTIQUE. Non, monsieur... non, madame ne peut pas.

LADISLAS, tirant un fouet et s'y asseyant. Qu'est-ce qu'il dit celui-là?

LE PREMIER DOMESTIQUE. Elle ne peut vous recevoir...

LADISLAS. Dans ce moment! qu'à cela ne tienne... qu'elle ne se gêne point... je suis à ses ordres, maintenant comme toute ma vie...

LADISLAS. Je n'ai pas besoin de vous le dire...

POTEMKIN. J'y suis, à M^{me} de Rielof?..

LADISLAS. Ma cousine... je ne l'ai pas aperçue depuis hier...

POTEMKIN. En vérité?..

LADISLAS. Je vous le jure... d'ailleurs, elle n'aurait pas eu assez d'influence ou de crédit... (*A demi-voix.*) Tandis que la comtesse Braniska...

POTEMKIN. Quoi! c'est elle?.. et quand donc lui avez-vous parlé?..

LADISLAS, *souriant*. Vous êtes bien curieux...

POTEMKIN. Ce n'est ni hier soir... ni ce matin.

LADISLAS. C'est vrai!

POTEMKIN, *cherchant à se modérer*. Quand donc, alors?

LADISLAS, *souriant*. Que vous importe?... pourvu que vous soyez nommé; et vous l'êtes... la comtesse, à qui l'on ne peut rien refuser, aura, en ma faveur, obtenu cette place de Potemkin ou de Catherine.

POTEMKIN, *regardant le brevet et vivement*. Oui... oui... de Catherine... c'est sa signature; et la comtesse n'a eu garde d'en parler à son oncle...

LADISLAS, *souriant*. C'est juste! il y a de bonnes raisons pour cela...

POTEMKIN. Des raisons... et lesquelles?

LADISLAS, *le regardant en face*. Il m'est impossible de vous les dire, et même, comme avec vous, mon cher, j'en agis sans façon, je vais être obligé de vous congédier. (*A demi-voix.*) Car la comtesse va venir ici déjeuner avec moi...

POTEMKIN, *stupéfait*. Ici?

LADISLAS. Oui... elle m'a dit de ne pas m'impatiser... Le prince Potemkin dont elle a peur doit venir ce matin lui rendre visite...

POTEMKIN. C'est vrai!...

LADISLAS. Peut-être en ce moment est-il avec elle, ce qui ne l'amuse pas beaucoup, et dès qu'elle l'aura congédié... (*Mouvement de Potemkin.*) Ainsi, mon cher, vous comprenez...

Air des Quadrilles espagnols. (El boléro.)

L'amour est piquant,

Quand,

Avec mystère,

Il nous éclaire

A l'écart;

Car

Un liers nous gêne

Et nous enchaîne

On est bien mieux

Deux

L'amitié tendre

Doit m'entraîner

Et sans bruit elle s'en

A s'échapper.

POTEMKIN, *à part*.

Avant de frapper,
Tâchons de connaître
Qui m'a pu tromper;
Et malheur au traître!...
Oui, de tout connaître,
Je sais le moyen;
Adieu!... je reviens.

LADISLAS.

Il part... c'est très bien.

ENSEMBLE.

L'amour est piquant,
Quand, etc.

(Potemkin sort par le fond.)

SCÈNE IV.

LADISLAS, puis LA COMTESSE.

LADISLAS. Le pauvre garçon est encore tout est interdit de sa nouvelle fortune... Il ne sait comment s'acquitter envers moi.. je l'en dispense... voilà qui vaut mieux... voilà mon bonheur qui revient... c'est la comtesse.

LA COMTESSE, *entrant par la droite et apercevant Ladislav*. Comment, monsieur, encore ici!

LADISLAS, *vivement*. D'où vient votre effroi? est-ce que Potemkin est encore là?... est-ce qu'il n'est pas parti?

LA COMTESSE. Il ne s'agit pas de lui, monsieur, mais de vous... et je ne reviens pas de votre audace.

LADISLAS. Pourquoi donc? aucun danger, et quand il y en aurait... croyez-vous que je balancerais un instant... ce déjeuner où vous m'avez invité...

LA COMTESSE. Le déjeuner!...

UN DOMESTIQUE *paraît à la porte du fond et dit*: Madame est servie!

LADISLAS, *au domestique*. Le prince n'est donc plus au palais?...

LE DOMESTIQUE, *s'inclinant*. Non, monseigneur... Il vient de sortir à l'instant.

LADISLAS, *lui faisant signe de s'éloigner*. C'est bien!

LA COMTESSE, *le regardant et laissant tomber ses bras de surprise*. En vérité, j'ai besoin de toute ma raison... pour m'assurer que je suis bien éveillée... quand je vous vois... vous... monsieur... dans ce palais... donnant des ordres...

LADISLAS. Pardon... c'est à moi, je le sais, d'en recevoir... et ce déjeuner...

LA COMTESSE. Mais, c'est qu'avant tout, monsieur, et je dois vous l'apprendre, vous n'avez reçu de moi aucune invitation.

LADISLAS. Est-il possible?

LA COMTESSE. Oui, monsieur...

LADISLAS. Pour cela, madame... je puis vous assurer que vous vous trompez... Que vous n'avez changé d'idée, à la bonne heure...

mais bien certainement, en me quittant... vous m'avez dit très-bas... demain... à déjeuner...

LA COMTESSE. Moi ?

LADISLAS. Mais après tout, peu importe... à quoi bon discuter... nous y voici... cela revient au même...

LA COMTESSE. Non pas, monsieur, non pas... car j'ai, à ce sujet, des explications à vous demander, et j'exige de vous la plus grande franchise.

LADISLAS. Est-il une de mes pensées qui ne vous appartienne.

LA COMTESSE, *s'assied et fait signe à Ladislas de s'asseoir. Ladislas prend un fauteuil et s'assied à la gauche de la comtesse.* Ce que je veux savoir, monsieur, c'est comment vous avez échappé aux dangers qui menaçaient vos jours... dangers dont j'ai été la cause involontaire... et ces soldats armés qui entouraient l'hôtel de la Trésorerie.

LADISLAS. L'hôtel de Rielof... je ne m'en suis même pas approché; il était inutile d'y passer pour me rendre où l'on m'attendait.

LA COMTESSE. Quoi! ce n'était pas là?

LADISLAS. Vous le savez mieux que moi.

LA COMTESSE. Mieux que vous?...

LADISLAS. C'est tout simple... ces deux hommes qui m'ont couvert les yeux... ne m'ont pas dit où ils me conduisaient... c'est seulement arrivé à un pavillon en ronde... éclairé à peine par une lampe d'albâtre, qu'une jolie esclave grecque, une suivante, m'a ôté mon bandeau... en me disant: « Beau chevalier, avez-vous peur? — Eh! de quoi? — Chut!... jurez d'observer le plus grand silence... de ne pas proférer un mot... et s'il faut risquer vos jours... » Vous devinez ma réponse... « Eh bien! donc, m'a-t-elle dit, venez, la comtesse Braniska vous attend. »

LA COMTESSE, *avec indignation.* Est-il possible?...

LADISLAS, *se levant.* Oui, madame.

LA COMTESSE. Elle m'a nommée!... elle a osé prononcer mon nom!

LADISLAS, *vivement.* Si elle a eu tort... si elle a manqué à vos ordres, ne lui en veuillez pas... ne la punissez pas de mon indiscretion, c'est moi qui suis coupable... moi, qui aurais dû me taire, et qui désormais me tairai... je ne dirai plus rien...

LA COMTESSE, *vivement.*

Si, monsieur, et j'exige, au contraire... (*Se reprenant.*) Plus tard, je vous dirai ce que je pense... et pour quels motifs je tiens en ce moment à connaître... achevez, de grâce, achevez ce récit.

LADISLAS, *se rasseyant.* Eh! madame, à quoi bon?

LA COMTESSE. Je vous en prie...

LADISLAS. Il me semble qu'il ne doit rien vous apprendre...

LA COMTESSE. Si je le veux... si je l'exige!... auriez-vous déjà oublié?...

LADISLAS. Oh! non, madame, oh! non... l'on n'oublie pas des momens aussi doux et aussi cruels.

LA COMTESSE, *d'un air de doute.* Si cruels!

LADISLAS. Sans doute... ce silence que vous m'aviez prescrit, et qu'il m'a été impossible d'observer... mais auquel vous, madame, vous n'avez été que trop fidèle.

LA COMTESSE. Ah! j'ai gardé le silence!

LADISLAS. Si ce n'est quand vous avez dit à mon oreille ces mots: « Demain je me ferai connaître... je serai toute à vous. »

LA COMTESSE, *avec indignation.* Toute à vous!

LADISLAS, *vivement.* Vous l'avez dit... c'est votre promesse... je viens la réclamer... et quel que soit désormais mon sort... Dussé-je, errant et proscrit, expirer dans les déserts de la Sibérie... je ne me plaindrai pas du ciel, ni de la part qu'il m'a faite... il y a là désormais assez de bonheur pour défier l'adversité, assez de souvenirs pour embellir ma vie entière!

(Il tombe à ses genoux.)

LA COMTESSE, *se levant.* Assez, monsieur, assez... je ne veux pas en savoir davantage, ni prolonger l'erreur où vous êtes.

LADISLAS, *se levant aussi.* Une erreur!...

LA COMTESSE. Ce n'était pas moi...

LADISLAS. Oh! non... vous voudriez en vain me donner le change... c'est vous... c'était bien vous... on peut abuser un indifférent; mais moi... moi qui vous aime... moi qui devinerais jusqu'à la trace de vos pas...

LA COMTESSE. Quand je vous atteste, monsieur...

LADISLAS. Crôyez-vous que je ne vous aie pas reconnue?... croyez-vous que mon cœur ait pu s'y tromper?

LA COMTESSE, *avec colère.* Oui, monsieur, oui... il s'y est trompé, voilà qui est indigne... voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais... croyez donc aux hommes, croyez donc à la pureté, à la réalité des sentimens qu'ils éprouvent pour nous... j'ai voulu savoir jusqu'à quel point l'on avait abusé de votre étourderie... de votre folie... et de mon nom que l'on a osé prendre.

LADISLAS, *interdit.* Votre nom!

LA COMTESSE. Oui, monsieur, je connais l'auteur de cette trahison qui ne restera pas impunie... mais, avant tout, et pour moi, pour mon honneur, j'ai dû vous détromper.

LADISLAS, hors de lui. Me détromper! moi!... oh! ne parlez pas ainsi... plutôt que de renoncer à une pareille idée, je me tuerais de désespoir.

LA COMTESSE. Vous en êtes bien le maître... mais j'ai dit la vérité... et je vous dirai encore plus... Depuis hier, cet amour auquel je ne pouvais me soustraire, et qui partout me poursuivait... cette passion dont je blâmais l'extravagance, mais que je ne pouvais du moins m'empêcher de croire réelle... tout cela, malgré moi, m'avait émue, m'avait touchée, m'avait inspiré pour vous un sentiment d'intérêt, de crainte, de pitié... peut-être plus encore... ou du moins cela pouvait venir... c'est possible... je n'en sais rien... mais ce que je sais, monsieur, c'est que maintenant, et après votre conduite, je n'éprouve plus pour vous que de l'indignation, de la colère, un éloignement invincible!... Oui, monsieur... c'est le mot; et la preuve, c'est que jusqu'ici, par égard, par procédé, je vous avais caché le nom de la personne... qui avait usurpé le mien... mais peu m'importe à présent de vous la faire connaître... vous pouvez courir à ses pieds et la remercier... ou plutôt... tenez... tenez, monsieur... la voici... je vous laisse avec elle.

(Elle sort par la porte à droite.)

LADISLAS, se retournant, et apercevant Alexina qui entre par le fond. Ma cousine!... adieu toutes mes espérances!

SCENE V.

ALEXINA, LADISLAS.

LADISLAS, tombant dans le fauteuil. Oh! Dieu!

ALEXINA, l'apercevant. C'est vous, mon cousin... Dieu soit loué... je vous cherchais.

LADISLAS, restant toujours dans le fauteuil. Vous êtes bien bonne, je vous remercie. (Lui tendant la main sans la regarder.) Ma cousine... (A part.) car, après tout, ce n'est pas à elle que je dois en vouloir... au contraire.

ALEXINA, qui, pendant ce tems, a remonté le théâtre pour voir si personne ne venait. Je craignais tant de ne pas vous retrouver... Écoutez-moi : (Ladislas la regarde en silence.) Eh bien! qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

LADISLAS, a part, et la regardant dououreusement. C'était elle... (Après un soupir.) Elle est très-bien, très-gentille... et si ce n'étaient d'autres idées que j'avais... il n'y aurait pas de quoi se désespérer.

ALEXINA. Mon cousin, voulez-vous m'écouter? car c'est de vous qu'il s'agit...

LADISLAS, froidement. Je vous écoute... (A part, et la regardant toujours.) C'est inconcevable qu'on se trompe à ce point là!

ALEXINA. Je viens du palais impérial, du salon de Catherine où Potemkin est entré avec une figure sombre et soucieuse... il a fait signe à un officier des gardes qui causait avec moi, le comte Bestutchef, d'aller à lui, et il lui a parlé quelque tems à l'oreille vivement et d'un air agité, ce qui m'a donné sur-le-champ le désir de savoir ce dont il s'agissait, et je l'ai demandé à M. de Bestutchef, un charmant jeune homme, un de mes adorateurs, qui n'oserait rien me refuser... et, après s'être un peu fait prier... « Soyez discrète, m'a-t-il dit, c'est l'ordre d'arrêter un jenne Polonais... Ladislas, qui, dans ce moment, est dans le palais de Potemkin... je dois veiller à ce qu'il ne puisse en sortir; puis, dans une heure, jeté sur un kibitche... de là en Sibérie, sans autre explication... et demain, il ne sera plus question de lui?... » Vous entendez.

LADISLAS. Très-bien.

ALEXINA. Et je suis alors accourue pour vous prévenir, et vous engager à fuir au plus vite...

LADISLAS, se levant. Je vous remercie bien, ma cousine, de cette preuve de dévouement qui ne m'étonne pas après toutes celles que vous m'avez données déjà... mais je n'en profiterai pas...

ALEXINA. Et pourquoi?

LADISLAS. Parce qu'il y a sans doute erreur, attendu que, malheureusement pour moi, Potemkin n'a aucune raison de m'en vouloir ni d'être mon ennemi... Si c'était M. de Rielof, votre mari, je ne dis pas...

ALEXINA. Pourquoi cela?

LADISLAS. Pour des raisons... que vous savez... et que maintenant je sais aussi... Oui, ma cousine, ne vous effrayez pas... vous pouvez être sûre de ma discrétion...

ALEXINA. Sur quoi?

LADISLAS. Mon Dieu! je sais tout, vous dis-je, (Avec un peu d'embarras.) et je ne puis vous exprimer combien j'ai été sensible, ma cousine... Pourvu maintenant, et c'est ma seule crainte, que cette démarche ne vous compromette pas.

ALEXINA. Me compromettre, mon cousin ? de quoi donc parlez-vous ?

LADISLAS. Eh ! mais... de notre entrevue de cette nuit.

ALEXINA. Une entrevue avec moi !

LADISLAS, étonné. Elle aussi !

ALEXINA. Et où donc ?

LADISLAS, avec impatience. S'il faut vous rappeler encore ce pavillon vitré en ronde... au milieu des jardins.

ALEXINA. Ah ! mon Dieu !... une lampe d'albâtre?...

LADISLAS. Précisément.

ALEXINA. Une esclave grecque...

LADISLAS. C'est cela !

ALEXINA. Qui, pour mot d'ordre, a dit à vos conducteurs : *Armide et Renaud*.

LADISLAS. C'est cela même.

ALEXINA. Et qui ensuite, au bout d'un corridor en marbre, vous a conduit...

LADISLAS. Vous voyez bien que c'est vous.

ALEXINA, poussant un cri et vivement. Ah ! plus de doute !... et maintenant que je me rappelle... c'est bien cela. (*A part.*) Le billet de bal qu'on m'a dit de lui envoyer... la colère de Potemkin... l'ordre de tout-à-l'heure... tout s'explique... (*Haut et se rapprochant de Ladislav.*) Ah ! mon cousin ! quel bonheur pour nous !... (*Geste de Ladislav.*) Mais, silence !... il y va de nos jours.

LADISLAS, étonné. Comment cela ?

ALEXINA. C'est mon mari !

LADISLAS. C'est juste ! il faut qu'il ne soupçonne rien !

SCÈNE IV.

RIELOF, ALEXINA, LADISLAS.

ALEXINA, à Rielof. Venez donc, monsieur, venez vite...

RIELOF. Eh ! mon Dieu !... quelle émotion !...

ALEXINA. Ce n'est pas sans motif... Voici d'abord Ladislav, notre parent, notre ami... qu'il faut sauver...

RIELOF. Moi?...

ALEXINA. Vous-même!... et vous n'hésitez pas quand vous saurez ce qui est arrivé aujourd'hui.

LADISLAS, s'approchant et lui faisant signe de se taire. Y pensez-vous ?

ALEXINA. Et s'il faut ici vous l'apprendre...

(Elle parle bas à l'oreille de Rielof.)

LADISLAS, stupéfait. Comment ! elle va lui dire...

RIELOF, avec joie. Est-il possible?... c'est bien différent !... (*Otant son chapeau avec respect.*) Mon cher cousin...

ALEXINA. Silence donc... c'est un mystère pour tout le monde, même pour lui...

RIELOF. J'entends... (*Regardant Ladislav.*) Mais je puis toujours lui offrir mes services...

LADISLAS, avec impatience. Eh ! monsieur !...

ALEXINA. Vous pouvez les accepter... il ne s'agit que de sortir de ce palais... (*A Rielof.*) Avez-vous votre voiture... vos gens?...

RIELOF. Un moujik en bas, sous le vestibule...

ALEXINA. Que Ladislav prenne sa toque et sa casaque ; qu'il vous suive négligemment... qu'il traverse avec vous la cour du palais... Et une fois qu'il en aura franchi le seuil, je me charge de le soustraire à la colère de Potemkin.

LADISLAS, passant entre Rielof et Alexina, à Rielof. Et pourquoi, maintenant ?

RIELOF. Chut !

LADISLAS, à Alexina. A quoi bon

ALEXINA. Chut !

LADISLAS. Depuis hier je n'entends que ce mot-là.

(Il remonte le théâtre.)

ALEXINA, se rapprochant de Rielof. Je cours chez l'impératrice... (*Bas.*) Vous, pas un mot avec lui... Le succès en dépend.

RIELOF. Je serai muet...

AIR de la Jota Aragonesa.

ENSEMBLE.

RIELOF et ALEXINA.

Ah ! pour nous quel bonheur !

Sa future grandeur

Ajoute à la splendeur

Dont la famille

Brille.

S'il devient favori,

Nous le sommes aussi ;

Nous montons aujourd'hui

Avec lui.

LADISLAS.

Est-ce un rêve, une erreur ?

D'où vient donc son bonheur ?

Ce n'est point par l'homme

Que la famille

Brille.

Il me traite en ami,

Et puis sa femme aussi,

Et ce brave mari

Est ravi.

ALEXINA.

Il croyait donc dans son erreur extrême,
Que c'était moi !

RIELOF.

Partez donc... hâtons-nous.

ALEXINA.

J'y vais...

(*A Ladislav.*)

Plus tard, songeant à qui vous aime,

N'oubliez pas ce qu'on a fait pour vous.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Alexina sort par le fond; Rielof la conduit jus-*
qu'à la porte.)

SCÈNE VII.

RIELOF, LADISLAS.

LADISLAS, à part, pendant que Rielof reconduit Alexina. C'est trop fort... On n'a jamais vu charger un mari de sauver un rival!... Quelque avancée que soit, en Russie, la civilisation, je ne croyais pas que cela allât jusque-là.

RIELOF, revenant auprès de Ladislav. Eh bien! mon jeune ami, partons-nous?

LADISLAS, se remettant dans le fauteuil. Ma foi, non!

RIELOF. L'heure s'écoule; et si Potemkin s'empare de vous... S'il vous envoie en Sibérie avant seulement que vous ayez pu réclamer... c'en est fait de vous... de votre fortune... vous ne servez plus à rien à votre famille... qui, au contraire... se trouve compromise et désolée...

LADISLAS, avec impatience. Désolée?... vous êtes trop bon!

RIELOF. Non, mon cher cousin, j'ai promis à ma femme de vous sauver, et vous serez sauvé...

LADISLAS, se levant. Eh bien! non!... je ne consentirai pas à l'être par vous... parce que, si cela ne vous fait rien, moi, cela me fait quelque chose... Il y a en moi un fond de probité, absurde peut-être, mais qui me défend d'accepter vos services...

RIELOF. Et pourquoi donc?

LADISLAS. Vous me le demandez... après l'aveu que vous a fait ma cousine... puisqu'elle vous a tout confié, tout raconté...

RIELOF. Certainement!.. elle me dit tout..

LADISLAS, avec impatience. Eh bien! alors... Et quoiqu'il n'y ait rien qui puisse vous alarmer... cette entrevue... ce rendez-vous avec elle...

RIELOF. Avec elle?... Mais du tout... vous êtes dans l'erreur... Oser soupçonner ma femme!... Halte-là! jeune homme...

LADISLAS, vivement. Et qui donc alors?

RIELOF. Qui donc?... C'est juste... vous l'ignorez, et je ne puis vous le dire... Cela m'est défendu... Mais ce n'est pas M^{me} de Rielof... cette chère Alexina qui m'aime... en qui j'ai confiance, et que je n'ai pas quittée un seul instant.

LADISLAS. En êtes-vous sûr?

RIELOF

AIR de Turcane.

Oni, nous avons passé la nuit entière,
 Dans notre hôtel, ou de peur des larous,
 J'avais requis, par extraordinaire,
 Un double piquet de diagous
 Qui cernait tous les environs.
 A la vertu toujours je me coolie,

Alors qu'elle est de toute part
 Gardée et par l'honneur et par
 Un piquet de cavalerie.

LADISLAS, avec joie. C'est donc bien vrai!... ce n'est pas elle!... Ah! mon cher ami, que je vous remercie... Que je vous embrasse!... parce que, voyez-vous, j'en suis enchanté...

RIELOF. Moi aussi...

LADISLAS. Cela me rend toutes mes anciennes idées... mes idées de bonheur... Et maintenant je comprends... je devine...

RIELOF, riant. Vous devinez?... Vous y êtes donc enfin?

LADISLAS. Certainement... on s'est méfié de moi... de ma discrétion... et l'on a voulu avec art détourner sur une autre des soupçons qui maintenant sont une certitude, car je suis comme vous, je sais que...

RIELOF, vivement. Silence! alors... N'oubliez pas que je n'ai rien dit... que je n'ai trahi aucun secret... Et maintenant hésitez-vous encore à partir?

LADISLAS, vivement. Non, vraiment!... je conçois enfin pourquoi Potemkin m'en veut... pourquoi cet ordre de m'arrêter... de m'envoyer en Sibérie. (A part.) Il voulait punir ce rendez-vous avec sa nièce... et la comtesse!.. Ah! je lui écrirai.. (Haut.) Partons, mon cousin... Je vais prendre le manteau et la toque de votre domestique, et je sors avec vous de ce palais... eh bien! venez vous? que je suis heureux! c'est elle!

(Il sort le premier par le fond.)

RIELOF. Ce n'est pas sans peine... et je crois qu'il était tems... (remontant le théâtre et s'apprêtant à sortir.) O ciel!.. c'est fait de nous!.. c'est Potemkin!.. (Regardant avec étonnement.) Eh! mais... Ladislav lui saute au cou... il lui parle... il l'embrasse encore; et tous deux se séparent les meilleurs amis du monde... qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII.

POTEMKIN, paraissant à la porte du fond avec deux officiers; RIELOF, sur le devant du théâtre.

POTEMKIN, au premier officier. Emparez-vous de ce jeune homme que je viens de quitter... vous le trouverez sous le vestibule, revêtu de la livrée de M. le baron.

(L'officier sort.)

RIELOF. Moi! monseigneur... qui a pu vous dire?..

POTEMKIN. Ladislav lui-même qui m'a confié ses projets de fuite et l'appui généreux que vous lui prêtiez!..

RIELOF, à part. Il a donc perdu la tête?

POTEMKIN, à Rielof. Tout-à-l'heure, nous compterons ensemble, monsieur, et je m'acquitterai envers vous et envers votre femme.

RIELOF. C'est fait de nous !

POTEMKIN, au deuxième officier. Quant à vous, monsieur, je vous charge de conduire Ladislas Radzinski dans la chapelle de ce palais... vous ferez venir un prêtre, et dans un quart d'heure...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, sortant de la porte à droite.

LA COMTESSE, qui a entendu les derniers mots. O ciel !..

POTEMKIN, à l'officier. Vous m'avez entendu... partez !

(L'officier sort.)

LA COMTESSE, à Potemkin. Qui donc, monsieur, venez-vous ainsi de condamner ?

RIELOF. Ce pauvre Ladislas... mon cousin.

LA COMTESSE, poussant un cri. Ah !... ce n'est pas possible... il n'est pas coupable.

POTEMKIN. Qu'en savez-vous ?

LA COMTESSE, joignant les mains. Je vous jure, monsieur...

POTEMKIN. De quoi vous mêlez-vous ?.. qui vous amène ?..... que me vouliez-vous ?

LA COMTESSE, troublée. Ce que je voulais... (Regardant un papier qu'elle a à la ceinture.) Ah ! cette lettre pour vous.... cette lettre de l'impératrice... que M^{me} de Rielof vient d'envoyer par un aide-de-camp.

POTEMKIN, avec colère. Madame de Rielof !...

RIELOF. Ma femme ?

POTEMKIN, prenant la lettre avec fureur, la décochète et la percourt avec agitation. Malédiction !... Voilà ce que je craignais.

Air du Fils du Prince.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Grand Dieu ! que présage
Ce nouveau message ?
Pourquoi cette rage
Et cette fureur ?

POTEMKIN.

Où, tout me présage
Un nouvel outrage,
Ce fatal message
Double ma fureur.

RIELOF.

Ah ! quel doux présage !
Cet heureux message
Est un nouveau gage
De notre grandeur.

POTEMKIN.

Que l'on suspende à l'instant même
L'arrêt que j'avais prononcé.

RIELOF.

Ma femme, avec un art extrême,
A manoeuvré.
Mon cousin est placé ;
Nous l'emportons, il est placé.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, qui se tient à l'écart ;
POTEMKIN, assis dans le fauteuil, et dans la plus grande agitation.

LA COMTESSE, s'approchant de lui doucement, et après un instant de silence. Au nom du ciel ! mon cher oncle, qu'avez-vous ?

POTEMKIN. Laisse-moi... éloigne-toi !.. je veux être seul.. malheur à qui m'approcherait !

LA COMTESSE. Il a raison... laissons passer l'accès.

(Elle s'éloigne de quelques pas.)

POTEMKIN, assis. Je le savais déjà !.. cette invitation de bal envoyée hier par M^{me} de Rielof... c'était d'après un ordre supérieur... Et cette entrevue... ce rendez-vous mystérieux !.. je me doutais bien... mais maintenant ce ne sont plus des doutes !.. On le nomme gouverneur du palais.... et c'est moi qui ce matin dois le présenter comme tel au déjeuner impérial où on l'admet... où on l'attend... C'est aux yeux de toute la cour un favori déclaré... et impossible maintenant de l'éloigner, de le bannir.... ou même de le frapper dans l'ombre... On m'en demanderait compte !.. ce serait me perdre !.. Et ce Rielof... et sa femme, et tout leur parti qui déjà triomphe, et ces courtisans qui me détestent !.. Je me verrais renversé à leurs yeux... par un jeune étourdi, un insensé... qui ignore même sa fortune... un extravagant, qui depuis hier venait à chaque instant me confier ses projets, que je n'ai pu déjouer ! (Se levant avec fureur.) C'en est trop ! et quoi qu'il arrive, sa perte précédera la mienne.

(Il se lève.)

LA COMTESSE, s'approchant. Ciel !

POTEMKIN. Encore ici !

LA COMTESSE. Vous parlez de votre perte.

POTEMKIN. Oui, sans doute... elle est assurée. (Avec calme, et après un moment de silence.) Ou plutôt (Regardant la comtesse.) je m'effraie d'un obstacle que d'un souffle je puis renverser... Allons, allons, calmons-nous... j'ai gagné des parties

plus désespérées... et celle-là n'est qu'un jeu.

(Il s'est mis dans son fauteuil et se retourne vers la comtesse qu'il regarde d'un air riant.)

LA COMTESSE. Ah! mon Dieu! il sourit à présent.

POTEMKIN, *tendant la main à la comtesse*. Approche, Nadéje.

LA COMTESSE, *à part*. Le Tartare est parti.

POTEMKIN. Tu as eu peur tout-à-l'heure?

LA COMTESSE. Sans doute... Vous disiez que votre perte était assurée... que rien ne pouvait vous sauver.

POTEMKIN. Une seule personne... et c'est toi.

LA COMTESSE. Moi? grand Dieu!.. Parlez, que demandez-vous?

POTEMKIN. Es-tu capable pour moi d'un grand dévouement, d'un grand sacrifice?

LA COMTESSE. Faut-il partager vos dangers? vous suivre dans l'exil?

POTEMKIN. Il faut plus encore.

LA COMTESSE, *tremblante*. Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

POTEMKIN, *vivement*, *à l'officier*. Que voulez-vous?... qu'y a-t-il!

L'OFFICIER. Une lettre que le prisonnier vient d'écrire, et qu'avant tout j'ai jugé convenable de vous remettre... Elle est adressée à un intendant général, un nommé Gregorief, que nous ne connaissons pas.

POTEMKIN. Je le connais, moi... (*Il déchire l'enveloppe, regarde la seconde adresse, et dit à l'officier.*) Donnez à madame.

(L'officier remet la lettre à la comtesse, et sur un geste de Potemkin, il sort. Potemkin, qui est toujours auprès de la table à droite, écrit pendant que la comtesse lit.)

LA COMTESSE, *lisant*. « Pour remettre à la comtesse Braniska. On m'a dit que j'allais mourir, et je n'y pense guère... je ne pense qu'à vous! qu'à vous seule! On vient de suspendre l'arrêt, et c'est un grand bonheur, je peux vous écrire... je peux vous dire que, grâce au ciel, je connais enfin la vérité... C'était vous, madame, c'était bien vous! » Il y revient encore! c'est une idée fixe! « Ne me plaignez pas... aimé de vous, je meurs le plus heureux des hommes, et j'en changerais point ma place contre celle de Potemkin. Signé LADISLAS. Post scriptum... »

POTEMKIN, *écrivain toujours*. Ah! il y a un post scriptum?

LA COMTESSE, *essuyant vivement une*

larme. Oui, mon oncle... (*À cheval de lire.*)

« Consolez ce pauvre Gregorief, qui vous remettra cette lettre, et qui doit être désolé. » Qu'est-ce que cela signifie?

POTEMKIN, *froidement*. Qu'il est en bas dans la chapelle du palais... à côté est un prêtre... Iglou, mon chapelain, pour l'assister dans ses derniers momens.

LA COMTESSE. O ciel!.. sa mort est-elle donc si prochaine?

POTEMKIN. Oui... car je veux que tu sois vengée!.. et si je tombe, il n'en sera pas le témoin... je l'ai juré.

LA COMTESSE, *timidement*. Et si vous triomphez de vos ennemis... si vous restez au pouvoir?

POTEMKIN. Je t'ai dit que cela dépendait de toi.

LA COMTESSE, *tremblante*. Et moi, monsieur, je vous ai dit que je me dévouais... (*Vivement.*) Pour vous... pour vous seul... quelque terrible que ce fût.

POTEMKIN. C'est bien!

LA COMTESSE. Mais que faut-il faire?

POTEMKIN, *prenant le papier qui est sur la table*. Porter cet ordre à Iglou mon chapelain; et quand il l'aura lu, songe à ta promesse.

LA COMTESSE, *tremblante*. Oui, monsieur.

POTEMKIN. Songes-y!

LA COMTESSE, *de même*. Oui, monsieur.

POTEMKIN. Et hâte-toi... car on vient... il ne sera plus tems.

LA COMTESSE, *se précipitant par la porte à gauche*. Ah! j'y cours.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

POTEMKIN, puis RIELOF.

POTEMKIN, *à part*. Allons!.. du courage!.. (*Voyant entrer Rielof.*) Ciel! déjà Rielof!

RIELOF, *à part*. Je veux être le premier à jouir de son dépit et de sa fureur.

POTEMKIN, *un peu ému*. Déjà de retour, baron?... quelles nouvelles?

RIELOF, *d'un air goguenard*. Une seule qui occupe toute la cour... Je ne sais comment il se fait que ma femme vient d'être nommée par notre souveraine comtesse de Rielof.

POTEMKIN. Ah!

RIELOF. Et moi... comte.

POTEMKIN. Par-dessus le marché.

RIELOF. De plus, et par un hasard bien étonnant, Ladislas Radzinski, notre cousin, reçoit de l'impératrice une terre en Ukraine avec dix mille paysans.

POTEMKIN, à part, et cherchant à se contenir. O Ciel!.. (Regardant la porte à gauche.) Et pas de nouvelles?

RIELOF. On va même plus loin... Des gens qui se disent bien informés... prétendent.... mais? je n'en crois pas un mot...

POTEMKIN, avec impatience. Achevez.

RIELOF. Prétendent que dans ce moment même... le premier ministre a un successeur désigné!..

(On entend tinter la cloche d'une chapelle. Potemkin fait un mouvement de joie et se retourne en riant vers Rielof.)

POTEMKIN, à part. La cloche de la chapelle!.. (A Rielof, d'un air triomphant.) Un successeur?... en vérité?

RIELOF. C'est étonnant!.. ça ne lui a pas fait l'effet que j'espérais!..

POTEMKIN, se penchant sur son fauteuil. Je vous remercie, mon cher baron... je veux dire, mon cher comte... de l'heureuse nouvelle que vous m'apprenez.

Air : *Fandecille des Pères de la t.*

Depuis longtemps j'aspire à la retraite.

RIELOF, étonné.

Notre retraite?

POTEMKIN.

Eh! oui, mon cher ami,

De l'obtenir mon ame est satisfaite;

J'ai grand besoin de repos... vous aussi. (bis.)

Pour moi, pour vous, messieurs, il va naître,

Vieux courtisans, je pars, relevez-vous...

Depuis vingt ans, vous devez être

Bien fatigués d'être à genoux.

(Il se lève vivement.)

Relevez-vous, messieurs, vous devez être

Fatigués d'être à genoux.

RIELOF, qui s'est un peu courbé, se relevant sur-le-champ. C'en est trop!.. vous allez nous connaître... et voici ma femme qui vous dira...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALEXINA*.

ALEXINA. Que l'impératrice vous attend et trouve que l'on tarde bien à se rendre à ses ordres.... Elle vous avait chargé de lui présenter ce matin Ladislav Radzinski...

RIELOF, avec fierté. Notre cousin!

POTEMKIN, souriant. Ladislav, dites-vous...

ALEXINA. Oui, celui que vous retenez en ces lieux.

RIELOF. Ladislav votre prisonnier?

POTEMKIN. Hélas! il est trop tard... car, en ce moment, il n'est plus en mon pouvoir.

* Potemkin, Alexina, Rielof.

ALEXINA, effrayée. Que voulez-vous dire?

RIELOF, de même. Est-ce que vous auriez osé?..

POTEMKIN. Oui, vraiment!. N'avez-vous pas tout-à-l'heure entendu cette cloche?..

RIELOF. Cette cloche funèbre...

ALEXINA. Qui nous annonce sa mort...

POTEMKIN, souriant. Non, mais son mariage.

RIELOF et ALEXINA, stupéfaits. Son mariage!..

POTEMKIN, montrant Ladislav et la comtesse qui entrent en ce moment par la porte à gauche. Et je vais avec vous, présenter à l'impératrice mon neveu.

TOUS, étonnés. Son neveu!

LADISLAV, à la comtesse. Que dit-il?... lui, mon ami Gregorief!

LA COMTESSE. C'est le prince Potemkin!

LADISLAV, allant à Potemkin. En vérité... Potemkin... qui a permis, qui a signé notre mariage?..

POTEMKIN. Cela vous étonne, mon cher?

LADISLAV. Eh! oui... car à présent, je suis sûr que ce n'est pas elle... elle me l'a dit... elle me la juré.

POTEMKIN. Vous n'y comprenez plus rien?

LADISLAV. Si, vraiment! (A demi voix à Potemkin.) Il paraît que décidément c'était ma cousine; ce n'est pas ma faute... (Haut et vivement à Rielof en allant à lui.) Et croyez bien, mon cher ami, que si je peux trouver quelque occasion...

RIELOF, avec humeur. Joliment!

ALEXINA, de même. Le maladroit!

RIELOF. Quand déjà j'étais comte de l'empire!

ALEXINA. Quand il avait en Ukraine une terre de dix mille paysans!

LADISLAV, à Potemkin. C'est trop... c'est trop, mon cher oncle... je n'en ai pas besoin. (Montrant la comtesse.) Voyez plutôt quel trésor j'ai gagné...

RIELOF. Le malheureux! quelle belle place il a perdue!

LADISLAV. Comment cela?

TOUS, lui faisant signe de se taire. Chut!!!...

CHOEUR.

Air du Ballet de la Sommanbule.

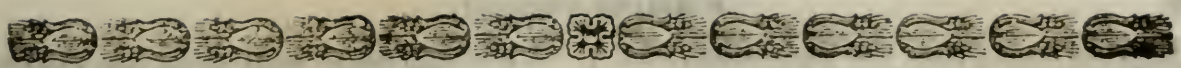
Gardons sur ce mystère

Un silence prudent.

Être heureux et se taire

Est un double talent.

FIN.

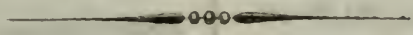


LE GAMIN DE PARIS,

GOMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et E. Vanderburch,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
LE 30 JANVIER 1836.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE GÉNÉRAL MORIN..... M. FERVILLE.
AMÉDÉE, son fils..... M. KROZEVIL.
M^{me} DE MORIN, belle-sœur du
général..... M^{me} UZANNAZ.
M^{me} MEUNIER, grand-mère.. M^{me} JULIENNE.

PERSONNAGES.

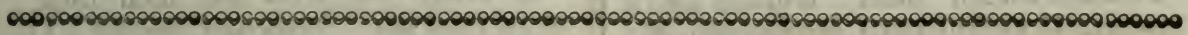
ACTEURS.

JOSEPH, } ses petits enfans. } M. BOUFFÉ.
ÉLISA, } M^{lle} E. SAUVAGE.
M. BIZOT, vieil employé... M. KLEIN.
HILAIRE, valet de chambre du
général..... M. BORDIER.
DEUX DOMESTIQUES.

La scène se passe à Paris, au premier acte chez M^{me} Meunier, au deuxième acte dans l'hôtel du général Morin.



S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre; ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.



ACTE PREMIER.



Le théâtre représente une chambre simplement meublée. Porte d'entrée, au fond à l'extrême gauche; auprès se trouve la porte d'un cabinet. Une commode près du mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉDÉE, M^{me} MEUNIER, ÉLISA.

(Au lever du rideau, M^{me} Meunier est assise, tricotant sans voir son ouvrage, le regard fixe et le sourire sur les lèvres. Amédée, assis à sa droite, fait son portrait au crayon. Élisà, assise à une table, à gauche, s'occupe à copier de la musique.)

AMÉDÉE. Voilà un nez dont je ne suis pas content, il faut le refaire...

M^{me} MEUNIER. Mon nez!... mais vous

n'en finirez donc pas, monsieur Amédée?... voilà trois heures que vous le tenez...

ÉLISA. Allons, grand'mère, un peu de courage!... ça avance...

AMÉDÉE. Encore deux ou trois séances...

M^{me} MEUNIER. Deux ou trois... si vous croyez que c'est amusant d'être toujours le nez en l'air et la bouche entr'ouverte, à vous regarder sans rien dire... en riant!... ah!... si ce n'était pas à cause de mes petits enfans!...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Us veul'ot avoir mon portrait bien fidèle,
Pour qu'il soit là quand je ne serai plus;
Mais chaque jour, j'ai quelqu'ride nouvelle,
Un peu trop tard, les nœceaux sont venus.

V'là ben d'sanné's que le tems me fait trêve,
Un beau matin, il pourrait se fâcher...
Si vous voulez que le tableau s'achève,
Pauvres enfans, il faut vous dépêcher.

ÉLISA. Grand'mère... et votre sourire...

M^{me} MEUNIER. C'est juste...

(Elle se remet à sourire en regardant Amédée.)

ÉLISA. Voyez-vous, grand'mère, il faut profiter du voisinage de M. Amédée, qui est venu demeurer dans notre maison.

M^{me} MEUNIER. Le fait est que c'est heureux...

AMÉDÉE, regardant Elisa. Oh! oui... bien heureux!...

M^{me} MEUNIER. C'est un si bon jeune homme, monsieur Amédée... un si aimable voisin...

AMÉDÉE, saluant. Madame.

M^{me} MEUNIER. Et si rangé... il n'est jamais chez lui!.. toujours dehors à travailler... on ne le voit presque plus de la journée...

ÉLISA. C'est vrai...

AMÉDÉE, d'un air suppliant à Elisa. Ah! {Haut.} Que voulez-vous... j'ai mon atelier... je travaille en ce moment aux décors de l'Ambigu...

M^{me} MEUNIER. Ah! quelle différence, avec mon petit-fils Joseph!.. tâchez donc, monsieur Amédée, vous qui êtes de si bon conseil... de le tarabuster un peu... il me desole, voyez-vous, cet enfant-là!.. un paresseux... un flâneur... enfin comme dit M. Bizot... un vrai gamin...

AMÉDÉE. Oh! M. Bizot... le grand sec...

ÉLISA. Il ne faut pas l'écouter, grand'mère... il en veut à Joseph... qui lui fait toujours des niches.

AMÉDÉE, riant. Ah!.. ah!.. ah!..

M^{me} MEUNIER. Mon Dieu!.. vous riez!.. mais à son âge, il devrait travailler... et pas du tout... il n'aime qu'à jouer, à courir les rues... toujours battant ou battu.. j'ai peur qu'il ne se trouve dans une bagarre... dans une émeute, quoi!.. (S'attendrissant.) Il arrivera quelque malheur... c'est pénible voyez-vous... quand on est d'une famille...

ÉLISA. Grand'mère!.. et votre sourire!..

M^{me} MEUNIER, souriant. C'est juste!..

AMÉDÉE. D'ailleurs... c'est un enfant... joueur... léger... mais le cœur est bon... le caractère excellent... il m'amuse... et savez-vous qu'il a de l'intelligence...

ÉLISA. Certainement... c'est ce que le prote de son imprimerie nous disait : « Joseph serait bien vite le premier de nos ouvriers... s'il voulait se mettre au travail. »

M^{me} MEUNIER. Mais il ne veut pas...? et pourtant, il a un si bon exemple sous les yeux... sa sœur... mon Elisa... qui n'est jamais à rien faire... toujours à coudre... à broder...

AMÉDÉE, se levant. C'est un ange!...

M^{me} MEUNIER. Dam!.. c'est bien élevé, c'est sage... une conduite exemplaire, ça fait l'admiration du quartier.

(Elisa, qui est devenue rêveuse, laisse tomber une feuille de musique qu'elle tenait à la main.)

AMÉDÉE, allant vivement auprès d'Elisa. Mademoiselle... (Il ramasse la feuille de musique, et la rendant à Elisa, lui dit tout bas.) Oh!.. je t'en prie...

M^{me} MEUNIER. Au lieu que Joseph...

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. BIZOT.

(Amédée va reprendre sa place, et s'occupe du portrait.)

M. BIZOT, entrant. Joseph est un polisson...

M^{me} MEUNIER *. Ah! monsieur Bizot...

M. BIZOT. Bonjour, mes chers voisins... car je ne vois ici que des voisins... comment vous portez-vous?... ça ne va pas plus mal... et moi aussi... vous êtes bien bons, je vous remercie...

AMÉDÉE. Ah ça!... qu'est-ce qui lui parle?

M^{me} MEUNIER. Vous n'allez pas à votre bureau du mont-de-piété aujourd'hui.

M. BIZOT. Ce n'est pas mon jour... on ne vend pas... (regardant Amédée.) Ah! ah! ce portrait. (Il va auprès d'Amédée, et regarde le portrait.) Ah! il est fort bien!

AIR De sommeiller encor, ma chère.

On vous voit, je crois, trop en face,
Vos yeux me semblent trop ouverts...

Votre bouche fait la grimace,
Le nez est un peu de travers.

On vous allonge trop la mine,
On vous a fait le teint trop blanc...

Mais à cela près, ma voisine,
C'est un portrait fort ressemblant.

M^{me} MEUNIER. Eh bien! je suis jolie, comme ça... je vous remercie.

AMÉDÉE, se levant. Dites donc; moi aussi, monsieur le connaisseur.

M. BIZOT. Ce qui m'étonne, c'est que monsieur ait le tems de vous dessiner... il est si peu dans la maison... on dirait que ce n'est pour lui qu'un pied-à-terre.

AMÉDÉE, passant auprès d'Elisa. Moi!.. quelle idée!

ÉLISA. Ce n'est pas moi qui lui fais dire.

* Amédée. M^{me} Meunier, Bizot, Elisa.

M^{me} MEUNIER *. C'est vrai qu'il s'absente une partie du jour.

M. BIZOT. Et toute la nuit...

ÉLISA. Monsieur Amédée!

AMÉDÉE. Laissez donc, il ne sait ce qu'il dit...

M. BIZOT. Comment, je ne sais ce que je dis... je n'invente rien... je n'ai jamais inventé...

AMÉDÉE. Pas même la poudre...

M. BIZOT. C'est M^{me} Fromageot, notre portière, qui, en faisant ma chambre ce matin, m'a dit que tous les soirs, vers minuit, vous sortiez pour ne rentrer que le lend....

AMÉDÉE. Oui... quelquefois... c'est possible.... pour les décors de l'Ambigu.... parce qu'aux lumières on voit mieux l'effet. (*A part.*) Maudit bayard...

ÉLISA, *à part.* Il se trouble...

M^{me} MEUNIER. C'est drôle!..

M. BIZOT. Après ça... vous concevez que je n'y tiens pas... cela regarde vos amis!.. ceux qui vous reçoivent.

ÉLISA *à part.* Le vilain homme...

M. BIZOT. Si je viens... c'est pour parler d'une chose plus intéressante pour M^{me} Meunier.

AMÉDÉE, *s'efforçant de rire et de prendre de l'aplomb.* C'est peut-être encore quelque plainte contre ce pauvre Joseph?..

M. BIZOT. Non... pas tout-à-fait... quoique le motif ne manque pas... et tout tout-à-l'heure encore...

M^{me} MEUNIER. Il est à son atelier...

M. BIZOT. Lui!.. le garnement...

ÉLISA. Eh! mon Dieu!.. qu'a-t-il donc fait, ce pauvre garçon?..

M. BIZOT, *passant entre M^{me} Meunier et Elisa.* Ce qu'il a fait?.. j'en ai vraiment honte... et j'en boite encore... Imaginez-vous que je me promène assez volontiers le long du canal Saint-Martin... quand il fait beau... Je regarde l'eau qui coule, les bateaux qui vont et viennent... les écluses qui se vident, qui s'emplissent... ça m'occupe... ça m'échauffe... très-bien... tout-à-l'heure... ah! bah!.. il n'y a pas vingt minutes... je vois des jeunes ouvriers... des enfans qui jouent au bouchon... je ne m'arrête pas sérieusement à ces puérités... mais pas du tout, au moment où j'y pense le moins... paf!.. il m'arrive dans la jambe... juste au-dessus de la cheville, un énorme gros sou... aplati sur les bords... je suis sûr que j'en ai la marque.. et une voix goguenarde

m'a dit : *gare tes quilles!...* Je laisse échapper une prise de tabac que j'allais prendre, et je pousse un cri de douleur... ah!... lorsqu'en me retournant avec indignation, qu'est-ce que je vois? Joseph!.. votre fils Joseph, qui joue au lieu d'aller chez son imprimeur, et qui se met à rire en me reconnaissant... je me fâche... je m'avance... mais aussitôt une nuée de polissons m'entoure en riant comme lui... et me reconduit jusqu'au boulevard en me bousculant et en criant : sur tous les tons. *Oh! c'te tête!..* (*Amédée rit. A M^{me} Meunier.*) Vous voyez bien, madame Meunier, que c'est un mauvais sujet et qu'il finira mal.

M^{me} MEUNIER. Ah!.. j'en ai peur...

AMÉDÉE. Pour un sou qu'il vous a jeté dans les jambes...

ÉLISA. Un grand mal qu'il vous a fait!..

M. BIZOT. Comment!.. un grand mal... (*A Elisa.*) Tenez, ne nous brouillons pas... chère demoiselle Elisa... c'est votre frère... vous le défendez... je n'ai rien à dire... ça ne m'empêche pas de vous rendre justice à vous... et d'estimer votre famille. La preuve, c'est que je viens de parler de vous à la bonne maman... un grand secret...

ÉLISA. De moi...

AMÉDÉE. En ce cas, je me retire...

(On entend Joseph en dehors.)

M^{me} MEUNIER. Qu'est-ce que j'entends-là?...

M. BIZOT. Parbleu ça ne se demande pas!...

SCENE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

(Il arrive en courant... en blouse, sans casquette et tout mouillé.)

JOSEPH, *grelottant.* On... on... gon... on... hon... une blouse, grand'mère... une blouse... avec le dessous... je grelotte...

ÉLISA. Ah!.. mon Dieu!..

M^{me} MEUNIER. Comme le voilà fait...

M. BIZOT. Hein?... quel état...

JOSEPH, *allant à M. Bizot.* Papa Bizot, voulez-vous battre la semelle... hon, hon, hon...

AMÉDÉE. Où diable a-t-il passé?..

ÉLISA. Mais tu vas attraper un rhume...̄

* M. Bizot, M^{me} Meunier, Elisa, Amédée.

** M^{me} Meunier, M. Bizot, Elisa, Amédée.

JOSEPH *. Ce n'est rien... Lisa, ce n'est rien... une blou... blou... blouse..

M^{me} MEUNIER. Mais d'où sors-tu, malheureux enfant, d'où sors-tu?..

JOSEPH. Du canal Saint-Martin, grand'mère... l'eau y est tiède tout juste...

FOUS. Du canal Saint-Martin?

M. BIZOT. Il se sera disputé, on l'aura jeté à l'eau.

JOSEPH. C'est ce qui vous trompe, père jacasse .. je m'y suis jeté moi-même...

AMÉDÉE. Dans quelque bagarre.

(Il tire de sa poche son mouchoir mouillé, et l'eau saute à la figure de M. Bizot.)

M. BIZOT. Oh!... la... la ..

JOSEPH. Ah! c'est vous, monsieur Médée...

M^{me} MEUNIER. Mais enfin, comment ça s'est-il fait?..

JOSEPH. Mais, grand'mère, c'est rien du tout, j'veous dis... Pardine!.. s'il fallait y regarder de si près... Supposez que j'ai reçu une averse, n'est-ce pas... c'est absolument la même chose... et donnez-moi mon autre blouse... la bleue... avec ma chemise de dimanche, mes bas idem... le pantalon de même, avec un mouchoir conforme.

AMÉDÉE, à part. Diable de gamin.

M^{me} MEUNIER. Vite, Elisa, vite... donne ce qu'il faut... (*Elisa va à la commode et y prend ce qui est nécessaire à Joseph.*) Mais parlez, monsieur, je veux savoir la vérité...

M. BIZOT. Oui... répondez à M^{me} Meunier... dites-lui...

JOSEPH. Et si je ne veux pas le dire devant vous, moi!.. est-ce que vous êtes ma grand'mère?.. est-ce que ça vous regarde?... (*A Amédée.*) Je dois avoir le nez rouge, hein?

AMÉDÉE. Mais d'abord ôtez donc cette blouse qui doit être glacée...

JOSEPH, pendant qu'on lui ôte sa blouse. Monsieur Médée, il paraît que vous n'êtes pas fier tous les jours comme hier... vous faites bien...

AMÉDÉE. Moi...

ÉLISA, venant vivement. Monsieur Amédée...

M^{me} MEUNIER, fouillant dans la poche de Joseph. Qu'est-ce qu'il a donc dans ses poches?... Ah! mon Dieu!...

(Elle en retire une toupie.)

M. BIZOT. Une toupie...

JOSEPH. Un sabot, père Bizot, donnez, ça me connaît...

ÉLISA, à Joseph, en lui donnant un blouse,

* M. Bizot, M^{me} Meunier, Joseph, Elisa, Amédée.

une chemise et un pantalon. T'iens... va vite changer... va vite.

M^{me} MEUNIER, tirant un sou. Et un gros sou...

M. BIZOT, le regardant. Juste!.. je le reconnais... celui de mes jambes... je vous demande un peu quand on a reçu ça...

AMÉDÉE. Miséricorde... un sou, monsieur...

JOSEPH. Oh!.. oh!.. c'est ma pièce à taper!.. j'y vas, grand'mère. (*A Elisa.*) Je te dirai tout à toi... (*A Amédée.*) Parce qu'il est en tilbury, il ne salue pas ses connaissances... oh! oh! les faquins... on lon lon... j'y vas!

(Il s'en va en sautant et entre dans la chambre à gauche.)

SCENE IV.

M. BIZOT, M^{me} MEUNIER, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, à part. Encore un bavard... heureusement, ils n'ont pas entendu..

M^{me} MEUNIER. Mais je vous demande un peu où il a été se mettre...

ÉLISA. Il vous dira ça... grand'mère...

M^{me} MEUNIER. C'est un enfant qui me fera mourir de chagrin...

M. BIZOT. Le fait est qu'il a la main meurtrière... mais, venez-vous, madame Meunier... il faut que je vous parle... c'est important...

M^{me} MEUNIER. Ah! mon Dieu!.. vous me faites peur...

AMÉDÉE, prenant son carton. Et moi, j'emporte mon carton... (*Saluant Elisa.*) Mademoiselle... (*Saluant M^{me} Meunier.*) Madame Meunier...

AIR : *Vive un tête-à-tête.*

A demain, j'espère,
Achever votre portrait;
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous trait pour trait.

M^{me} MEUNIER.

Vous lui donnerez, je pense,
La bonté qu' j'ai là,
Pour qu'en mon absence,
Ils dis'nt : la voilà.

ENSEMBLE.

AMÉDÉE.

A demain, j'espère(
Achever, etc.

LES AUTRES.

Demain il espère
Achever votre portrait,
Croyez-moi, grand'mère,
C'est vous, trait pour trait.

(M^{me} Meunier sort à droite avec M. Bizot. Amédée par le fond. Dès qu'ils ont disparu, il rentre vivement.)

* M. Bizot, M^{me} Meunier, Amédée, Elisa.

SCÈNE V.

ELISA, AMÉDÉE.

ELISA. Sortez, monsieur, sortez.

AMÉDÉE. Oh! non, ne crains rien... ils sont partis...

ELISA. Ah! vous me faites trembler...

AMÉDÉE. Rassure-toi... mais je veux te gronder... tu n'a pas confiance en moi... ce n'est pas bien...

ELISA. Mais aussi, convenez que j'ai raison, cette existence mystérieuse...

AMÉDÉE. Eh! non, je t'assure... ce sont mes travaux.

ELISA. Autrefois, vous n'étiez pas ainsi. Vous restiez chez vous... et vous ne cherchiez pas de prétexte pour nous quitter... vous m'aimiez alors...

AMÉDÉE. Oh! maintenant plus que jamais...

ELISA. Songez-y donc... je ne suis qu'une pauvre fille... et si vous me trompiez... moi qui vous aime... qui ai confiance...

AMÉDÉE. Oh! tu as raison... je t'aimerais toujours... et quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais cette grâce... cette bonté...

(Il lui baise la main.)

JOSEPH, *rentrant et voyant Amédée baiser la main de sa sœur.* Excusez du peu!... Ah! c'est comme ça que ça se joue!

ELISA. Ciel! mon frère!

AMÉDÉE. Adieu, Joseph.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ELISA, JOSEPH.

JOSEPH. Il t'a baisé la main... comme un grand monsieur... voulez-vous permettre?... que c'est bête... une main... quand il y a une figure.

ELISA. Enfin, te voilà séché... tu n'as pas froid...

JOSEPH. Ah! bien oui... j'étouffe! dis donc, j'ai l'air faraud comme ça.

ELISA. La toilette te va... tout comme à un autre.

JOSEPH. Et même mieux... tu vois bien, si j'avais un habit bleu comme M. Amédée, mon Dieu! on me prendrait pour un monsieur tout comme lui... avec seulement cinquante-cinq, soixante francs, j'aurai l'air notaire, quand je voudrai; et le dimanche quand j'ai ma redingote marron que maman m'a fait retourner et mon

gilet fond bleu que tu m'as fait faire avec un restant de ta robe, je ne suis pas mal tout de même, et je ne serai pas fier comme M. Amédée...

ELISA. Comment, il l'a été pour toi...

JOSEPH. Je crois bien... l'autre jour que je portais les épreuves d'un roman à M. Paul de Kock, que je lisais en route, je manque d'être écrasé par un cheval superbe... Oh! eh!... je recule, et qu'est-ce que je vois dans un beau tilbury...? M. Amédée qui menait, et qui me détache un coup de fouet sans me reconnaître... Monsieur Amédée!... que je lui crie... Ah! bien oui... il part comme l'éclair... sans seulement me regarder... C'est un faquin, vois-tu.

ELISA. M. Amédée... quelle apparence qu'il ait un tilbury!...

JOSEPH. Dam! à moins qu'il ne soit le cocher... Mais il y avait un domestique, un groom, vois-tu, que je reconnaîtrais entre mille.

ELISA. Tu es fou... mais enfin, me diras-tu ce qui t'est arrivé ce matin... comment es-tu tombé dans le canal?...

JOSEPH. Oh! c'est une aventure bien drôle, mais je ne veux la raconter qu'à toi seule... tu es gentille, tu ne me grondes pas, je t'aime, toi, ma sœur... toi, ma Lisa... qui as grand soin de notre grand'mère... pauvre vieille femme!... elle gronde bien par-ci, par-là, c'est de son âge... et puis, elle est si bonne... quand elle pleure... quand elle a du chagrin à cause de moi... des riens... des bêtises... eh bien! ça me fait venir de grosses larmes... Grand'mère, vois-tu... oh! grand'mère... je l'aime... et quand je l'embrasse... je la mangerais, quoi!... je me jetterais au feu pour vous...

ELISA. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit...

JOSEPH. Ah! oui, revenons à l'eau... Il faut donc te dire que les rencontres et les camarades, voilà ce qui m'entraîne toujours... les boulevards ou le canal... c'est ma perte. S'il n'y avait ni canal, ni boulevards, je ne flânerais jamais... tu comprends ça... on joue, je passe... ça vous tente... un quart d'heure est bien vite pincé!... on dit au chef d'atelier qu'on attend pour les épreuves... j'ai gâgé onze sous mercredi; dis donc... c'est p mal. (*A part.*) Il est vrai que j'en ai perdu dix-huit à l'imprimerie.

ELISA. Très-bien... très-bien... tu t'es loignées du canal...

JOSEPH. C'est juste... m'y voilà... pour lors, je trouve là un tas d'amis... Maigret, le fils du tourneur; Benoît, le fils du

sculpteur, menuisier en fauteuils... sept, huit, et Gambin ; oh ! Gambin... on parle de flâneur... en voilà un fameux numéro, pas un pouce d'ouvrage.

ATR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Il commene' par fair' le dimanche,
Il n'travail' jamais le lundi ;
Si l'mardi quelqu' parti' s'emmanche,
Ça dure jusqu'au mercredi,
Car c'est tous les jours fêt' pour lui.
C'est le jeudi qu'il se promène,
Il fait ses fare's le vendredi ;
Et quand il n'ribott' pas l'samedi,
Il dit qu'il a perdu sa s'maine.

Pour lors, qu'est-ce que je vois?... dix-huit sous sur le bouchon... je dis... j'en suis... avec ça que j'ai des doubles décimes qui sont soignés... un pour piquer, un pour abattre... est-ce que je ne te les ai pas montrés ?

ELISA. Mais le canal... le canal

JOSEPH. J'y rentre... je tire mes papiers de ma poche, comme ça... (*Il tire son mouchoir de sa blouse et fait tomber une toupie avec sa corde.*) Tiens ! c'est ma dormeuse... autre jeu ça... c'est sur le boulevard... à côté du *Gybnase*, il y en a qui sont très-forts !... (*Tout en continuant son récit, il corde sa toupie, la prend dans le creux de sa main, etc., jeu de l'acteur.*) J'abats le bouchon du premier coup... ils étaient vexés... ils marronnaient... on relève de trois sous... il y avait du monde à nous regarder... des bonnes, des enfans... est-ce que je sais?... au moment où j'allais jouer mon second... voilà un grand cri !... qu'est-ce que c'est que cela?... figure-toi, une imbécille de bonne qui causait avec je ne sais qu'est-ce, sans s'occuper de son marmot, et le moutard était tombé dans le canal ; un pauvre petit mioche de quatre ans et demi. Ils étaient tous à crier : Ah ! mon Dieu !... au secours !... au secours !... un enfant qui se noie... Je n'en fais ni une, ni deux, v'lan... je me jette à l'eau... je repêche le gamin, au moment où il allait disparaître sous un bateau de tuiles... c'est encore heureux, n'est-ce pas... un petit moment plus tard, bonsoir... (*Il fait aller sa toupie et la prend dans la main.*) Ma jobarde de bonne s'était trouvée mal pendant ce tems-là... j'avais beau lui dire... maistenez donc, la Picarde... ce n'était peut-être pas une Picarde... c'est égal... voilà, votre enfant... faites-y attention une autre fois... Parole d'honneur... c'est indigne, les parens sont si imprudens... on devrait traduire des filles comme ça à la correctionnelle... Si jamais j'ai des enfans, je les promènerai moi-même. Il y avait foule... on m'entourait... on me serrait

les mains... on m'aurait embrassé sans la peur d'être mouillé... j'en étais tout honteux... avec ça que j'étais trempé comme tu as vu... Je me suis sauvé... et je suis rentré tout courant à la maison... voilà mon histoire du canal... n'est-ce pas qu'elle est drôle ?...

(Il fait aller sa toupie.)

ELISA. Bon Joseph... si gentil... si modeste... et on l'accuse toujours.

JOSEPH. Qui donc... mais qui donc... M. Amédée, peut-être ?...

ELISA. Non... il te rends justice... et tiens... je t'en prie ; pas de rancune pour lui... aime-le par amitié pour moi... n'en dis pas de mal devant grand'mère surtout... ça m'a fait du chagrin.

JOSEPH. Eh bien, non... je te le promets...

ELISA. J'ai déjà tant de peine à le défendre contre M. Bizot.

JOSEPH. M. Bizot... je m'en moque... c'est un vieux sarcophage... un être de l'ancien régime... couvert de préjugés.

ELISA. Écoute donc ? ce matin, ce gros sou qu'il a reçu...

JOSEPH. Pourquoi qu'il vient se mettre dans notre bouchon ? D'ailleurs, il n'a rien à dire... je l'ai prévenu... j'ai dit : *Gare les quilles*...

(Et en disant cela, il lance une seconde fois sa toupie qu'il a cordée, et il attrape M. Bizot, qui entre en ce moment avec M^{me} Meunier.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M^{me} MEUNIER, M. BIZOT.

M. BIZOT, en entrant. Ainsi c'est... (*Recevant la toupie et sautant en l'air.*) Allons bon... Ah ! mon Dieu...

JOSEPH. Monsieur Bizot...

M^{me} MEUNIER. Qu'est-ce que tu as fait là ?

JOSEPH, sans l'écouter, prend son tricot s'assied sur son fauteuil et se met à tricoter. Laissez-moi, laissez-moi... je vais... ce n'est rien, grand'mère...

M. BIZOT, s'asseyant près de la table. Non... achève-moi.

M^{me} MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

JOSEPH. Mais aussi, est-ce que je pouvais savoir?... tenez, monsieur Bizot, j'ai la main malheureuse avec vous... ne venez plus sur mon chemin, je vous casserai quelque chose, c'est sûr...

M. BIZOT. Aussi, je m'en vais... je rentre chez moi. Madame Meunier, je reviendrai chercher la réponse tout-à-l'heure... Adieu, petite... Diable ! je suis meurtri...

JOSEPH. Avec de l'eau fraîche et du sel.

M. BIZOT, passant devant Joseph, et en s'en allant.. Heim !... révolutionnaire, va !...

(Il sort.)

JOSEPH, qui s'est retenu de rire, éclate. Ah ! ah ! ah ! ah !...

SCÈNE VIII.

ELISA, M^{me} MEUNIER, JOSEPH.

M^{me} MEUNIER. Et il rit encore... il rit !... mauvais sujet... qui me fait du chagrin... qui me rend malheureuse... qui me fera mourir...

JOSEPH. Ah !... si la grand'mère pleure, je n'en suis plus...

M^{me} MEUNIER. Allez-vous-en... allez à votre atelier, mauvais sujet...

JOSEPH. Non, grand'mère, non... je ne m'en irais pas comme ça... par exemple... nous quitter brouillés !... j'en serais malade toute la journée...

ELISA. Allons, grand'mère...

M^{me} MEUNIER. Non, non !... qu'il s'en aille... je ne veux plus voir... un drôle... un paresseux... un fainéant.

JOSEPH. Allez, grand'mère... grondez bien... abîmez-moi... aplatissez-moi... voulez-vous me battre un peu... si ça vous soulage, ne vous gênez pas... (*A part.*) Elle me tape quelquefois... comme ça pour rire... elle ne me fait jamais mal...

M^{me} MEUNIER. Vous le mériteriez bien... un brise-tout... toujours déchiré... que sa sœur s'arrache les yeux pour lui faire des reprises...

ELISA. Je ne m'en plains pas, grand'mère.

JOSEPH. Bonne Lisa !...

M^{me} MEUNIER. Et ta casquette, malheureux, où est ta casquette ?

JOSEPH. Ma casquette... tiens, c'est vrai !... elle est restée dans le canal, grand'mère...

M^{me} MEUNIER. Une casquette de cinquante-cinq sous... Tiens, va-t'en... tu mourras sur l'échafaud !...

(Elle va s'asseoir sur son fauteuil.)

JOSEPH. Pour avoir perdu ma casquette... (*A part.*) Nous en sommes déjà là... ça va être fait tout de suite.

ELISA, assise sur la chaise auprès de madame Meunier. Elle était bien vieille sa casquette.

JOSEPH. Et puis demandez-moi, grand'mère, s'il y a du bon sens de se mettre dans des états comme ça... pour une méchante casquette âgée de dix-huit mois !...

pardi, j'en manque bien de casquettes... voulez-vous que je vous en fasse vingt-quatre, et tout de suite?... Nous autres, à l'imprimerie, nous n'avons pas besoin de chapelier... (*Il va à la table, prend une grande feuille de papier, et fait un bonnet.*) Voulez-vous un colback, un chapeau à la Napoléon... un bonnet d'évêque. Vous n'avez qu'à parler... par brevet d'invention...

(Il se coiffe du bonnet qu'il vient de faire, monte sur une chaise, et prenant une attitude, il chante.)

Voilà, voilà, le chapelier français.

Voilà, voilà...

M^{me} MEUNIER. Le moyen de se fâcher avec un monstre comme ça.

JOSEPH. Elle a ri.

M^{me} MEUNIER. Mais qu'est-ce que tu as été faire dans le canal?... voyons ! qu'est-ce que tu as été faire dans le canal?..

ÉLISA. Oh ! pour ça, grand'mère, ne le grondez pas... c'est à son éloge... il a sauvé un enfant qui se noyait...

M^{me} MEUNIER. Vrai !... à la bonne heure, tu as sauvé quelqu'un... c'est bien, je ne dis pas... mais pourquoi qu'il abîme ses effets?..

JOSEPH. Dam !.. je ne sais pas me jeter à l'eau sans me mouiller. Allons, la paix, bonne grand'mère... (*Il va auprès d'elle et la caresse.*) Vous n'êtes pas si méchante que vous en avez l'air, ni moi non plus, un mauvais sujet, un scélérat comme vous dites... mais un bon enfant, qui vous aime bien...

(Il l'entoure de ses bras.)

ÉLISA, *d part.* Calin !..

M^{me} MEUNIER. Je sais... je sais... mais alors il ne faut pas me faire de la peine... il faut travailler... il faut être un homme...

JOSEPH, se laissant glisser de genoux auprès d'elle. Oui, oui, c'est vrai... et je ne suis qu'un gamin... mais, soyez tranquille, ça viendra quelque jour... encore un an de bouchon, et ce sera fini... au travail... ferme !.. j'enfoncerai les autres à l'atelier... je serai maître, contre-maître... et qui sait !.. notre patron, voyez-vous, grand-mère, il est venu à Paris, en veste et en sabots... le sac sur le dos... il n'avait pas plus... il avait moins que moi... et maintenant il a une imprimerie... des ouvriers... et des rentes... mille écus à manger par jour... dans la vaisselle plate encore ; et à la dernière exposition des industries, la croix qu'on lui a donnée... la croix d'honneur ! Dam ! pourquoi que je ne serais pas comme ça un jour?... Dieu ! se-

rais-je content pour vous, grand'mère! il ne vous manquerait rien... votr'café tous tous les matins... avec une bonne douillette, bien ouatée, bien chaude... une citadine pour faire les courses... et une loge à l'Ambigu le dimanche... Comme je vous dorloterais... comme je vous mijoterai... (*L'embrassant.*) Bonne grand'mère... va!..

ÉLISA. Est-ce que vous lui tenez rancune?

JOSEPH. Et une dot... à cette bonne Lisa!.. une dot énorme!..

M^{me} MEUNIER. C'est d'un bon garçon, ce que tu dis là... vous ferez votre chemin... Oh! oui, je prie tous les jours le bon Dieu pour qu'il vous bénisse... voyez-vous, mes enfans, nous ne sommes pas riches... votre père ne vous a rien laissé... un soldat, c'est tout simple... mais un brave, un honnête homme qu'on estimait... Faut être comme lui... pauvre Etienne... je l'ai perdu... ça sera ma consolation... et du moins, quand je vous quitterai, je me dirai : Ils sont pauvres, mais honnêtes comme leur père.

ÉLISA, à part. Ah! mon Dieu!..

M^{me} MEUNIER, pleurant. Mon pauvre fils!

JOSEPH. Allons!... allons! grand'mère!.. v'là que vous pleurez... vous vous ferez mal... rencognez-moi donc ça. (*Il lui prend son mouchoir et lui essuie les yeux.*) Tenez, voilà que vous faites pleurer Lisa...

ÉLISA, vivement. Moi... mais non... mais non... qu'est-ce qu'il dit donc là...

JOSEPH. Riez, maman Meunier... riez vite, allons, une petite risette, que je m'en aille content...

M^{me} MEUNIER, en riant. Pars, voyons... va à ton atelier... (*Il l'embrasse, elle se lève.*) Mais ne va donc plus au canal Saint-Martin, malheureux*.

JOSEPH. Dam!... il y a quelquefois des bonheurs... comme aujourd'hui.

M^{me} MEUNIER. Et surtout, ne joue pas au bouchon... entends-tu?

JOSEPH, revenant. Oh! ça... je ne promets pas, maman Meunier, j'ai le goût... c'est venu au monde avec moi... et je vous dirais non...

M^{me} MEUNIER. Joueur...

JOSEPH. Dam!... ça ne coûte rien à personne... il n'y a pas de frais à ce jeu-là... ne craignez rien, le tapis est là... pour tout le monde... Ce n'est pas comme au billard... douze sous par heure... et quinze sous le soir... à cause des quinquets... au lieu que le bouchon...

* Elisa, Joseph, M^{me} Meunier.

AIR nouveau. (Musique de M. Hornille.)

Je suis gamin, fait qu'jeunesse se passe.
Les gamins sont de bons enfans;
Avec le tems tout s'efface,
J'serai moins jeu' quand j'aurai trente ans.
Flâner est dans mes habitudes,
Je ne suis pas fort sur le latin;
J'ai complété mes études
Le long du boulevard Saint-Martin.
A croix pile j'ai du génie,
Aux quilles je suis un luron;
J'suis l'César de la toupie,
Et l'Alexandre du bouchon.
Je suis gamin, etc.

(Il sort en courant et en sautant.)

SCENE IX.

ELISA, M^{me} MEUNIER.

ÉLISA. Quel bon cœur!..

M^{me} MEUNIER. Mais, je vous demande un peu ce qu'il a contre M. Bizot, ce bon voisin qui nous aime tant.

ELISA. Lui!... pas Joseph, du moins...

M^{me} MEUNIER. Ah! tu vas aussi crier après lui... n'est-ce pas?... quand il s'occupe de toi... quand il vient de m'annoncer une affaire magnifique qui te regarde...

ELISA. Moi, maman Meunier...

M^{me} MEUNIER. Un mariage...

ELISA. Que voulez-vous dire?...

M^{me} MEUNIER. Je veux dire... que ce matin... le gros mercier qui demeure au coin... tu sais...

ELISA. M. Durand...

M^{me} MEUNIER. Oui!... il fait signe à M. Bizot qu'il voulait lui parler. — Vous connaissez mademoiselle Elisa Meunier, qu'il lui a dit? — Oui, a répondu le voisin. — Elle n'est pas riche? — Elle n'a rien. — Mais bien élevée? — Parfaitement. — Elle a passé trois ans à la pension de Saint-Denis comme fille d'un légionnaire; et puis, a continué ce bon M. Bizot, un ange, un trésor pour celui qui l'épousera. — Eh! bien, a repris M. Durand, ce sera moi...

ELISA. O ciel!...

M^{me} MEUNIER. « C'est une bonne ouvrière... une fille de ménage... qui ne « sort pas... qui aime bien sa grand-
« mère... c'est bon signe... je suis veuf,
« riche... sans enfans... et si elle veut de
« moi, je l'épouse... sa famille sera la
« mienne. — Eh bien, qu'est-ce que tu as
« donc?

ELISA. Rien, maman Meunier, rien.

M^{me} MEUNIER. Alors, M. Bizot est vite

accouru me dire ça... pour me faire plaisir, ma fille, et à toi aussi... je lui ai dit que nous consentions...

ELISA. Et vous avez eu tort...

M^{me} MEUNIER. Hein?

ELISA. Pardon... je veux dire... vous n'avez pas eu raison... car, bien certainement, je ne veux pas épouser M. Durand, je ne l'épouserai pas...

M^{me} MEUNIER. Elisa?... qu'est-ce que ça veut dire? un parti superbe!... ma fille... penses-y donc, tu n'as pas de fortune, toi... c'est cent fois mieux que tu ne pouvais espérer...

ELISA. C'est possible... mais... mais je ne l'aime pas...

M^{me} MEUNIER. Tu l'aimeras... on aime toujours son mari quand c'est un homme établi... honnête, surtout... songe donc qu'il peut aider ton frère, et puis... on peut le dire... ça ne fait pas mourir... je ne serai pas toujours là... il te faut un soutien... ne pleure pas, enfant!..

ELISA, dans les bras de M^{me} Meunier. Ah!... grand-mère... je ne l'aimerai jamais.

M^{me} MEUNIER. Jamais, ma fille!... jamais!... tu aimes donc quelqu'un?

(Elisa se cache la tête dans ses mains.)

AIR du Partage de la richesse.

Quelqu'un, que je connais sans doute...

Un amour que tu m'avoueras.

Qu'est-ce donc que ton cœur redoute?

ÉLISA.

Mère, ne m'interrogez pas!

M^{me} MEUNIER,

Pourquoi donc? parle, sois sincère...

Et surtout ne vas pas mentir:

Cacher un secret à sa mère,

C'est être bien près d'en rougir.

ELISA. Je ne puis pas... je ne dois...

M^{me} MEUNIER. Comment!... celui que tu aimes, tu n'oses pas le nommer? tu baisses les yeux... est-ce que par hasard... oui, ce doit être ça... M. Amédée...

ELISA. Oh! je n'ai pas dit...

M^{me} MEUNIER. Je le devine... ses assiduités chez nous... un inconnu... dont l'existence est fort équivoque.

ELISA. Oh!... vous ne disiez pas cela... ce matin encore

M^{me} MEUNIER. Non! et j'avais tort... M. Bizot m'en a fait l'observation... on jase dans le quartier... ses visites sont remarquées... et il faut que ça finisse aujourd'hui même... ou qu'il s'explique...

allons!... pas de chagrin surtout, ma fille...

ELISA. Ne croyez pas M. Bizot... car il en veut à Joseph.

Le Gamin de Paris.

SCENE X.

LES MÊMES, M. BIZOT.

M. BIZOT, *entrant*. Là?... il est arrêté...

ELISA. O ciel!

M^{me} MEUNIER. Arrêté... qui donc?

M. BIZOT*. Eh! parbleu, Joseph... votre garnement.

ELISA. Mon frère!..

M^{me} MEUNIER. Joseph!... Ah! monsieur Bizot!...

M. BIZOT, *la soutenant*. Voyons!... voyons!... calmez-vous... ce ne sera rien, je l'espère... mais enfin, je l'avais prédit... avec une conduite comme celle-là...

ELISA. Expliquez-vous, monsieur... mon pauvre frère... où est-il?

M. BIZOT. Dam!... il est pris!

M^{me} MEUNIER. Mais où est-il?..

M. BIZOT. Ils l'emmenent... les soldats qui l'ont arrêté...

M^{me} MEUNIER. C'est le coup de grâce...

ELISA. Mais parlez donc! (*A part.*) Vilain homme!

M. BIZOT. Un petit tour à la salle Saint-Martin... il n'y aurait pas de mal... s'il n'y a rien de grave.

M^{me} MEUNIER. Mais enfin la raison... pourquoi l'ont-ils arrêté?

ELISA. Oui... pourquoi?

M. BIZOT. Dam!... je ne sais pas trop... si je dois vous dire...

M^{me} MEUNIER *et* ELISA. Mais oui!.. mais oui!...

M. BIZOT. Eh bien! je revenais de chez monsieur Durand... à qui j'ai dit votre réponse...

M^{me} MEUNIER. Oh!... j'ai à vous parler... après?...

M. BIZOT. Lorsqu'au coin de la rue du Faubourg... je vois du monde... beaucoup de monde... et deux jeunes gens que la garde emmenait... c'est-à-dire... deux jeunes gens... il y en avait un vieux...

ELISA. Après?...

M. BIZOT. Eh bien!... dans ces deux malheureux... jugez de ma surprise... surprise, c'est-à-dire!... enfin, c'est égal... je reconnais votre Joseph...

M^{me} MEUNIER. Ah! mon Dieu!...

ELISA. Vous l'avez vu?...

M. BIZOT. Comme je vous vois... je demande à une dame qui était là... pourquoi on arrête ce petit brun.

ELISA. Eh bien?...

M. BIZOT. Elle n'en savait rien... je m'a

* Elisa, M. Bizot, M^{me} Meunier.

dresse alors à l'épicier qui était sur le seuil de sa porte... et il me répond . dam!... faut-il?...

M^{me} MEUNIER. Vous me faites mourir à petit feu...

M. BIZOT. Il me répond qu'il s'agit d'une pièce d'étoffe. . qui a été volée au magasin en face...

M^{me} MEUNIER. Volée!..

ELISA. Mon frère!... oh! c'est impossible...

M. BIZOT. On me l'a dit...

ELISA. Oh! je cours... moi... je réclamerai... je dirai, un vol!... mon frère... ça ne se peut pas...

M^{me} MEUNIER. Un voleur!... Joseph... j'en mourrai.

(Elle tombe sur une chaise auprès de la table.)

~~~~~

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant sur les derniers mots.* Hein!... qu'est-ce que c'est?

ELISA. C'est lui!...

M. BIZOT. Joseph!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Voyez-vous!... ils l'ont relâché...

JOSEPH. Eh! oui, me v'là... ne pleurez donc pas comme ça... c'est bête...

M<sup>me</sup> MEUNIER. N'est-ce pas, Joseph... mon enfant... que ce n'est pas vrai... que tu n'as pas volé...

ELISA. Non... non.

JOSEPH, *stupéfait.* Volé!... vous avez pu croire... on a pu dire... moi... me soupçonner... d'un vol... d'un vol... c'est affreux!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Calme-toi...

JOSEPH, *hors de lui.* Mais qui donc... le scélérat!

ELISA. Eh!... M. Bizot, donc...

M. BIZOT, *reculant.* Oh!... j'ai dit...

JOSEPH, *veut aller à lui, M<sup>me</sup> Meunier et Elisa le retiennent.* Monsieur Bizot!... c'est lui!... toujours lui!... m'accuser... venir dire à grand'mère que je suis... que j'ai volé... vous voulez donc que je vous tue... Vous voulez donc... vieux coquin... non, laissez-moi!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Joseph... je vous ordonne...

ELISA, *le tirant par sa blouse.* Mon frère!..

JOSEPH. Allez-vous-en... tenez, allez-vous-en... car je ne sais pas ce que je vous ferais... sans le respect que j'ai pour votre âge...

M. BIZOT. Oui... il y paraît!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais enfin... tu étais arrêté... et il a pu croire...

JOSEPH. Arrêté... arrêté...

ELISA. C'est pour quelque espièglerie!

JOSEPH. Moins que ça, encore moins... vous n'avez qu'à demander à votre M. Médée...

ELISA. Amédée!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Il est là dedans?

M. BIZOT, *bas.* Lui aussi... hein?...

JOSEPH. Oh!... il passait... (*Bas à Elisa.*) Un fameux secret que j'ai appris, va:...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Enfin, dis-nous donc... \*

JOSEPH. Voilà ce que c'est... grand-mère... Je sortais de mon imprimerie, où c'que j'avais pris ces épreuves, et je les portais à M. Paul de Kock... qui les attend depuis trois jours... quand je me trouve au milieu d'un houra... Bref, je vois des municipaux... des agens de police... on court... on crie... les chiens aboyaient... j'ai cru que c'était une émeute... comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je ramasse quelque chose...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Tu as toujours des idées.

JOSEPH. Ce n'était pas une idée, grand-mère... c'était une pierre... écoutez donc... on peut avoir besoin pour se défendre... ça s'est vu!... Bref, voilà une pierre qui casse un réverbère... ce n'était pas la mienne... parole d'honneur. Un municipal qui était devant moi se retourne... il prétend que c'est moi qui viens de casser un réverbère... (*Variam sa voix.*) Municipal... vous vous trompez, que je lui dis. — C'est toi, gamin... qu'il me répond. — Municipal... je vous jure que c'est une erreur profonde. — Tais-toi, insolent... galopin... ces gens-là ont des expressions... défaut d'usage. — Municipal... je porte les épreuves à M. Paul de Kock... je suis pressé. — Je m'importe peu que tu sois pressé... toi et ton monsieur Paul de Kock... c'est toi... je t'ai vu. — Quelle bêtise!... il me tournait le dos... comme si un municipal avait des yeux derrière la tête. — Municipal... v'là encore ma pierre! — Ah!... vois-tu! — Bref... il veut m'empoigner... Moi qui vois sa couleur, je lui passe la jambe... un crochet... et v'lan... en deux temps, le voilà par terre à se reposer de ses fatigues. Pendant qu'on rit, je veux me sauver... mais qu'est-ce que je trouve derrière moi!... trois sergens de ville, qui me prennent au collet.

ELISA. Ah! mon Dieu!...

JOSEPH. Trois; plus que ça de monnaie pour passer mon hiver... et comme je n'ai que deux jambes, je ne pouvais pas les as-

\* M. Bizot, Elisa, Joseph, M<sup>me</sup> Meunier.

soir sur la même banquette... il n'y avait pas moyen, cette fois... je suis pris et emmené... avec l'autre... un grand, qui avait volé.

M. BIZOT. C'est donc ça...

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il dit?...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Mais enfin... enfin?...

JOSEPH, regardant Elisa et appuyant. Enfin... il s'est trouvé là... un monsieur... un jeune homme décoré... qui a dit un mot tout bas au commissaire.

ELISA, à part. Un jeune homme.

JOSEPH, vivement. Le commissaire... vous savez, ce gros, qui louche d'un œil... et qui a l'autre de moins. Il est laid... mais c'est un brave homme...

AIR : Vaudeville du Premier Prix.

Sans lui, ma foi! j'avais mon compte,  
Et bon gré, mal gré, c'est certain,  
J'allais, j'en serais mort de honte,  
Coucher à la salle Saint-Martin.  
Ça m'rappell', malgré ma colère,  
Qu'j'ai fait l'plongeon... j'en ris d'un cœur,  
Dans l'canal Saint-Martin!... grand'mère,  
C'est un saint qui m'porte malheur.

ÉLISA. Ainsi c'est le commissaire?.

JOSEPH. Il a vu que je n'étais pas fautif et il m'a fait mettre dehors... voilà pour-quoi je ne suis pas dedans.

M<sup>me</sup> MEUNIER. C'est tout!...

JOSEPH. Dam! oui... excepté qu'il m'ont déchiré ma blouse.

M<sup>me</sup> MEUNIER. Encore!... c'est la seconde d'aujourd'hui...

JOSEPH. Ah! bas... c'est devant... ça ne se voit pas...

ELISA. Quand on en est quitte pour cela...

M. BIZOT. Alors... c'est l'autre...

JOSEPH. Hein?... vous dites?...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Taisez-vous! flâneur... se faire arrêter... nous faire une peur pareille.

JOSEPH. C'est pour de rire...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Pour le coup... c'est trop fort... et c'est fini... je ne vous le pardonnerai pas... mauvais sujet... Venez, monsieur Bizot... j'ai bien des choses à vous dire... mais pas devant ce garnement.

M. BIZOT. Je ne demande pas mieux...

JOSEPH. Mais, grand'mère...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Non, jamais...

JOSEPH, suivant M. Bizot, et imitant l'aboiement d'un chien. Hou, hou, hou!..

M. BIZOT, effrayé. Ah!...!

M<sup>me</sup> MEUNIER. Qu'est-ce que c'est? (A Joseph.) Jamais!...

(Elle sort avec M. Bizot par la droite.)

## SCENE XII.

JOSEPH, ELISA.

JOSEPH. Oh!... jamais... et dire que

sans ce vieux hibou... elle n'aurait rien su... rien...

ÉLISA. Enfin, nous sommes seuls... me diras-tu ce que signifient ton air mystérieux... tes demi-mots... tes regards.

JOSEPH. Ah! oui... M. Médée.

ELISA. Silence!... eh bien?

JOSEPH. Je n'ai pas voulu dire devant grand'mère... parce que tu m'as prié...

ÉLISA. Bien!... bien!... explique-toi...

JOSEPH. Bref!... ton monsieur Médée... (à demi-voix) c'est un mouchard!

ELISA, poussant un cri. Ah!...

(Elle s'appuie à une chaise.)

JOSEPH. Je le crois.

ELISA, se contraignant. Non... non!... ne dis pas... lui!...

JOSEPH. Oh! mon Dieu!.. comme tu te révoltes pour un mot, parce qu'il vient ici, il ne faut pas, vois-tu... ces gens-là on leur dit: Va t'en, et ils filent...

ÉLISA. Mais sur quels indices... qui t'a dit?

JOSEPH. Voilà!.. quand j'ai été pris et conduit chez le commissaire... toujours le gros qui a un œil dépareillé, un monsieur s'est glissé auprès de lui tout doucement... comme pour n'être pas vu de moi...

ÉLISA. C'était lui!..

JOSEPH. Médée, avec un habit noir et un ruban à sa boutonnière...

ÉLISA. Non, non, je ne puis croire... Amédée!..

JOSEPH. Hein?... tu dis?..

ÉLISA. Je dis que tu es fou... tu te trompes... ce n'était pas lui?..

JOSEPH. Oh!.. pour ce qui est de lui... je suis bien sûr... que je n' me trompe pas... et puisqu'il faut te le dire, je n'en suis pas surpris... parce qu'il me promet toujours des billets d'Ambigu où il fait les décors, soi-disant... et je ne vois rien venir... Lui, M. Médée, un élève de M. Cicéri!.. un simple barbouilleur... avec un tilbury et une croix!.. ah! ouiche!.. Il ne ressemble pas plus à un rapin que moi à un évêque...

ÉLISA, à part. Oh! mon Dieu!

JOSEPH, qui s'est assis sur le fauteuil de la grand'mère. Il ne faut rien dire à grand'mère... Ah!.. bien... si elle savait qu'elle a reçu chez elle un... ah!... elle qui tient tant à l'honneur... ça la suffoquerait... pauvre bonne femme...

ÉLISA. Tu as raison... je lui parlerai moi-même.

JOSEPH. Dam!... si tu veux... je lui donnerai son compte.

ÉLISA. Non, non... Ah! le voilà, laissez-nous.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE\*. Enfin!.. je suis libre.. Elisa!.. Ah!... c'est toi, Joseph...

JOSEPH Comme vous voyez, monsieur Médée (*Bas à Elisa.*) Dis donc, le ruban n'y est plus...

ÉLISA, *bas.* Va-t'en!...

AMÉDÉE. Est-ce que tu as congé à ton imprimerie aujourd'hui, mon garçon...

JOSEPH. Non!... au contraire... en vous remerciant tout de même du service...

AMÉDÉE. Hein!... je ne sais ce que tu veux dire...

JOSEPH. Comment... vous n'étiez pas?..

AMÉDÉE. J'étais à mes décorations...

JOSEPH, *passant auprès de lui.* Ah! oui, c'est juste... à l'Ambigu... (*Bas à Elisa.*) Il nie... c'est ça... (*Haut.*) De belles décorations, je suis sûr... Vous devriez bien nous en montrer une... seulement une... en rouge...

AMÉDÉE, *à part.* Il m'a vu!...

ÉLISA. Mais, va-t'en donc, Joseph... on attend après tes épreuves...

JOSEPH Ah oui... J'y vais!... (*Bas.*) Il a l'air capot (*Haut.*) Seulement une...

(Il sort.)

## SCÈNE XIV.

ÉLISA, AMÉDÉE.

ÉLISA. Monsieur Amédée...

AMÉDÉE. Elisa... quel trouble!... quels regards... Qu'avez-vous?

ÉLISA. Ce que j'ai?... Ne le devinez-vous pas? Ah! monsieur Amédée, si vous m'aviez trompée... ce serait affreux, voyez-vous?...

AMÉDÉE. Allons... quelles idées vous avez encore... laissons cela... de grâce...

ÉLISA. Non!... non!... non!... il faut vous expliquer... Vous n'êtes pas ce que vous nous disiez... un pauvre artiste...

AMÉDÉE. Si fait...

ÉLISA. Non... ce n'est pas vrai... vous m'avez trompée... vous me trompez encore... Ce tilbury dans lequel mon frère vous a rencontré... annonce une fortune que vous nous cachez...

AMÉDÉE. Comment, Joseph m'a rencontré?... Où donc?

ÉLISA. Ah!.. vous voyez bien... Et cette croix que vous portiez tout-à-l'heure... et

ce crédit que vous avez eu de le faire mettre en liberté.

AMÉDÉE, *embarrassé.* Puisque vous le savez, je ne le nierai pas... Votre frère était arrêté pour une faute légère... moins que rien... Je passais... et à ma demande, à ma prière, on l'a mis en liberté sur-le-champ. Je n'ai pas même eu besoin de me nommer.

ÉLISA. De vous nommer!... Avoue-moi donc enfin que tu m'as trompée... Dis... je te pardonnerai... Mais, dis-le-moi.

AMÉDÉE. Eh bien! oui... puisqu'aussi bien il n'y a plus moyen de te le cacher... oui, je t'ai trompée!...

ÉLISA. Ah! mon Dieu!

AMÉDÉE. Parce que je t'aimais... parce je voulais ton amour!... Mais, si sage, si timide... tout ce qui pouvait séduire une autre n'aurait fait que t'éloigner de moi... Je suis devenu un artiste sans crédit, sans fortune, sans famille... J'ai échangé mon appartement contre une mansarde...

ÉLISA. Monsieur!... monsieur... Mais qu'êtes-vous donc?

AMÉDÉE. Ton ami... ton amant... Je t'aime... tu le sais bien... je n'aime que toi... et tes larmes... je voudrais les racheter au prix de ma vie entière...

ÉLISA. Eh bien! alors, venez trouver ma grand'mère... dites-lui que vous m'aimez... Elle sait que je vous aime... et si vous ne m'avez pas trompée... demandez-lui ma main... Tenez vos promesses... toutes vos promesses!... Venez!...

AMÉDÉE. Elisa!... calmez-vous... écoutez-moi...

ÉLISA. Vous refusez... Vous ne vouliez donc que me séduire... me perdre...

AMÉDÉE. Je ne suis pas libre non plus... J'ai un père dont la sévérité...

ÉLISA. Une famille!... et vous disiez...

AMÉDÉE. Grâce!...

ÉLISA. Ah! malheureuse!...

(Elle tombe assise et pleure.)

AMÉDÉE. Oui, une famille qui pourrait exiger pour moi un sort plus brillant peut-être... Mais, plus tard... (*Mouvement d'Elisa.*) Rassure-toi... tout ce qui doit te rendre la confiance, le bonheur... c'est mon amour, qui jamais n'a été plus tendre!... Et qu'as-tu besoin de sermens nouveaux... d'engagemens plus sacrés que ceux que ton amour a sanctifiés pour moi?... Ne peux-tu m'aimer tel que tu me connais... tel que je suis... en secret, toujours... Laisse-moi t'assurer un sort digne de toi... te faire partager une fortune...

\* Joseph Elisa, Amédée.



ÉLISA, se levant vivement. Ah ! monsieur...

(Elle passe à gauche.)

AMÉDÉE. Pardon !.. ne repousse pas mes vœux... tu es ma femme ; et...

## SCENE XV.

LES MÊMES, M. BIZOT, puis JOSEPH.

M. BIZOT, à la cantonnade. Oui, je m'en charge... je m'en...

(Il aperçoit Amédée et s'arrête.) \*

AMÉDÉE, changeant de ton. Ainsi, mademoiselle, quand M<sup>me</sup> Meunier voudra...

ÉLISA, bas. Et cacher mes larmes...

M. BIZOT. C'est lui... tant mieux ?.. Ah ! monsieur Amédée, je suis bien aise de vous voir...

AMÉDÉE. Monsieur... certainement... Je venais prendre un rendez-vous pour finir le portrait de M<sup>me</sup> Meunier...

M. BIZOT. Ah ! oui... mais en attendant, elle m'a prié d'avoir avec vous un quart-d'heure d'entretien...

AMÉDÉE. Avec moi, monsieur !... (A part.) Qu'est-ce qu'ils me veulent ?..

ÉLISA. Avec M. Amédée... En ce cas je vais...

M. BIZOT. Non, restez !... Si monsieur veut me permettre de l'accompagner jusqu'au boulevard...

AMÉDÉE. Comment donc !... avec plaisir !... (A part.) Que le diable l'emporte...

M. BIZOT, bas à Elisa. Vous avez tort... c'était un bon parti... monsieur Durand...

AMÉDÉE, à M. Bizot.. Je suis à vos ordres.

M. BIZOT. En ce cas, suivez-moi.

(Il remonte la scène.)

AMÉDÉE, se rapprochant d'Elisa. À bientôt.

(Au moment où M. Bizot est près de la porte et va l'ouvrir, Joseph rentre, et l'ouvrant brusquement, il heurte vivement M. Bizot, qui va tomber sur le mur.)

JOSEPH, entrant et criant. Ah ! enfin, je sais... je sais...

M. BIZOT. Eh bien ! eh bien !...

AIR : Venez, mon père.

C'est encor lui, j'en mourrai, c'est certain.

ÉLISA.

O ciel ! mon frère !

M. BIZOT.

Il en veut à ma vie !

JOSEPH.

Est-ce ma faute ?... là ! j'vous en prie, Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

M. BIZOT, à Amédée.

Venez, monsieur...

\* Amédée, M. Bizot, Elisa

AMÉDÉE.

Je vous suis... au revoir.

JOSEPH.

C'est encor lui.

M. BIZOT.

Je perds courage.

Je donnerai congé ce soir,

Et dès demain je déménage.

ENSEMBLE. \*

AMÉDÉE.

Pauvre Elisa, son malheur est certain,  
Mon abandon peut lui coûter la vie ;  
Que fuire, ô ciel ! par cette perfidie  
Mon fol amour a rompu son destin.

JOSEPH.

Je vous cas'rai quelque chose, c'est certain.

C'est com'm' ce matin, la toupie ;

Est-ce ma faute là, je vous en prie ;

Pourquoi toujours est-il sur mon chemin ?

ÉLISA.

Oui, c'en est fait, j'ed mourrai de chagrin.

Sa trahison doit m'arracher la vie.

Pouvais-je croire à tant de perfidie...

Lorsqu'il parlait ici de notre hymen ?

M. BIZOT.

Je suis rompu, j'en mourrai, c'est certain.

Le drôle, il en veut à ma vie ;

Est-ce ma faute, je vous prie,

S'il est toujours aussi sur mon chemin ?

(Amédée et M. Bizot sortent.)

## SCENE XVI.

JOSEPH, ÉLISA

ÉLISA, à part. Que va-t-il lui dire ?... si c'était...

JOSEPH. Eh bien !... je le connais.

ÉLISA. Qui donc ?

JOSEPH. M. Médée...

ÉLISA. Ah ! tu sais...

JOSEPH. Tout... son nom, son père, son numéro... Je me trompais, ce n'est pas un...

ÉLISA. Et qui t'a appris ?

JOSEPH. Ah ! voilà... ça sert d'être gamin quelquefois... Je portais donc mes épreuves... ces guenues d'épreuves ont-elles du guignon !... elles n'arriveront pas aujourd'hui.

ÉLISA. Parle donc.

JOSEPH. Tout-à-coup, au détour du boulevard, dans la rue Basse, j'aperçois un tilbury... juste celui de l'autre jour, avec un joli cheval... J'aime ça, les chevaux... et puis le petit groom, avec un galon doré à son chapeau et un collet vert à son habit... une livrée... pas gêné !...

ÉLISA. C'était à M. Amédée...

JOSEPH. Attends donc... Je le reconnais tout de suite... il avait l'air d'attendre son maître... Il était descendu, le groom... un mioche... Bon ! que je me dis : je vais

\* Joseph, M Bizot, Amédée, Elisa.

te repincer au demi-cercle, toi!... Pour lors, je m'approche très-poliment... C'est vous qui êtes le bourgeois... je lui dis... pour le flatter... Juste, il s'y laisse prendre... Je le fais causer de sa bête, et de lui... Il laisse échapper le nom de son maître; et de carotte en carotte, j'apprends que M. Médée est un beau jeune homme, très-riche.... fils d'un vieux général ou amiral... criblé de décorations et de blessures, avec beaucoup de gloire et un grand nombre de rhumatismes... Enfin, un pair de France, ma chère...

ÉLISA. Un pair de France...

JOSEPH, *gaiement*. Rien que ça... M. Médée a une tante!.. une folle, qui ne lui refuse rien... Il est très-dépensier... il donne dans les plaisirs jusqu'au cou... Les parties... les dîners!.. Farceur fini, quoi!.. Et en ce moment il file un mariage au treizième arrondissement...

ÉLISA. Que veux-tu dire?

JOSEPH, *riant*. Dam!... ce qu'il m'a dit, le petit... M. Médée est amoureux d'une jeunesse, qu'il trompe comme tant d'autres... parce que... (*Elisa chancelle..*) Eh bien!... Quoi donc?... Qu'est-ce que tu as?...

(Il la soutient dans ses bras.)

ÉLISA. Ah! j'étouffe... je n'y vois plus... mon frère...

JOSEPH. Lisa!.. ma sœur!.. Eh bien!..

ÉLISA, *fondant en larmes*. Déshonorée! perdue!..

JOSEPH. Que dis-tu?..

ÉLISA, *se jetant à son cou*. Moi!.. moi!.. partons!.. emmène-moi!.. Qu'ils ne sachent pas... qu'ils ne voient pas... (*Revenant à elle.*) Joseph!.. Ah! malheureuse... j'ai dit...

JOSEPH, *pâle et immobile*. Toi, perdue... ma sœur!... C'est donc toi... Ah! oui... j'aurais dû... je... Mais, ma sœur... comment penser?...

ÉLISA. Joseph!.. oh!.. ne dis jamais... Il m'a trompée... il m'avait promis... juré...

JOSEPH, *lui mettant la main sur la bouche*. Oh!.. tais-toi... tais-toi... que grand-mère ne sache pas... Pauvre femme, ça la tuerait...

ÉLISA. Non, non, c'est moi.

JOSEPH, *apercevant M<sup>me</sup> Meunier*. La voilà!...

## SCENE XVII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MEUNIER, M. BIZOT.

M<sup>me</sup> MEUNIER, *sortant de la droite, et allant vers le fond*.) Allons donc, monsieur Bizot... je vous attendais de ma fenêtre...

JOSEPH, *s'efforçant de paraître gai*. Ah! ah!... monsieur Bizot... (*Bas à Elisa.*) Ris donc, voyons... tâche de rire... n'étouffe pas comme ça...

(Il pleure.)

M. BIZOT, *entrant*. Me voilà! me voilà!

M<sup>me</sup> MEUNIER. Eh bien?

M. BIZOT. Il ne viendra plus...

ÉLISA, *vivement*. Qui donc?..

JOSEPH, *lui serrant fortement la main*. Ah!...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Tu vois... parce qu'on lui a dit de s'expliquer.

M. BIZOT. J'en étais sûr...

JOSEPH, *gaiement*. Vous dites, grand-mère...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Je dis, drôle, paresseux, que s'il n'y avait que vous pour veiller sur l'honneur de la famille, comme vous l'aviez promis à votre père, quand il vous recommandait Elisa...

M. BIZOT. Un beau protecteur...

JOSEPH, *s'attendrissant peu à peu*. C'est vrai, grand-mère... vous avez raison... Oui, je me rappelle mon pauvre père... il allait mourir... Vous nous aviez amenés tous les deux... près de son lit... Elisa et moi... deux pauvres enfans... En nous regardant il pleurait... et nous aussi... et vous aussi... grand-mère... et puis il me dit... Oh! ça me revient comme si c'était hier... il me dit : « Joseph... tu aimes bien ta sœur, n'est-ce pas?.. et plus tard, quand tu seras un homme, ce sera à toi, mon enfant, de veiller sur elle... de la protéger... de la défendre... Pour tout bien, je te laisse le nom d'un brave homme, et son honneur, qui sera le tien!.. gardez-les bien tous deux! » Et il nous embrassa... et il mourut en nous bénissant... Et moi, je n'ai rien fait pour mériter ça... j'ai été un fainéant, un flâneur, un gamin qu'il faut battre, qu'il faut chasser... Elisa, ma pauvre sœur... vous ne me pardonnez pas, vous ferez bien...

ÉLISA, *lui serrant la main*. A toi!... oh! mon Dieu!..

M<sup>me</sup> MEUNIER, *essuyant ses larmes*. Eh

\* Bizot, M<sup>me</sup> Meunier, Joseph, Elisa

bien ! quoi !.. tu vas nous faire pleurer, à présent...

M. BIZOT, *de même*. C'est vrai!... il fait tout ce qu'il veut...

M<sup>me</sup> MEUNIER, *à Elisa*. Ça te suffoque ! Allons, il est parti, ce M. Amédée... Tu l'oublieras...

AIR de Renaud de Montauban.

Il est parti, cet inconnu,  
Pour l'honneur de notre famille.

ÉLISA, *d'une voix éteinte*.  
Il n'est plus temps.

JOSEPH.

Qu'ai-je entendu !

M<sup>me</sup> MEUNIER.

Allons, tu l'oublieras, ma fille.  
Toi, Joseph, tu n'es qu'un enfant.

JOSEPH.

Un enfant ! qui moi ? non, grand'mère,  
Oh ! non... je sens à ma colère,  
Que je suis un homme à présent.

ÉLISA Je me meurs...

M<sup>me</sup> MEUNIER. Ma fille !

M. BIZOT. Eh bien ! elle se trouve mal...

(Elisa est tombée sur une chaise. M<sup>me</sup> Meunier et M. Bizot sont occupés d'elle.)

JOSEPH, *seul, sur le devant de la scène, à droite*. Elisa !.. ma sœur... secourez-la... Un homme!... oui, je veux être un homme!... il faut que je sois un homme.. Adieu!..

( Il sort rapidement par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Le théâtre représente un salon chez le général Morin. Entrée par le fond. Portes latérales. La porte à la droite de l'acteur est celle du général ; à gauche une seconde entrée. Sur le devant du même côté, un canapé ; de l'autre côté une table.

### SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, le général et M<sup>me</sup> de Morin entrent par la porte du fond.)

M<sup>me</sup> DE MORIN, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Et moi, je vous dis que non...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Et moi, je vous dis que si...

LE GÉNÉRAL. Vous êtes une folle...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Et vous un bourru...

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant sur le canapé*. Parce que je vous dis vos vérités...

M<sup>me</sup> DE MORIN, *s'asseyant auprès de la table*. Parce que vous aimez à me contrarier... c'est votre plaisir.

LE GÉNÉRAL. J'y tiens... je n'en ai pas d'autres... ça... et ma goutte... voilà ce qui me reste...

M<sup>me</sup> DE MORIN. C'est trop de moitié...

LE GÉNÉRAL. Voulez-vous de ma goutte?... je vous la cède... et de tout mon cœur...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Merci, mon cher beau-frère... Mais, quoi que vous en disiez... je vais écrire à mon médecin de venir le voir.

LE GÉNÉRAL. Pour un rhume!... ça n'a pas le sens commun...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Cela peut être grave...  
(Elle écrit.)

LE GÉNÉRAL. Laissez-moi donc tranquille!... Au reste... écrivez... Vous aimez à déranger les gens pour rien... Et quand mon pauvre frère vivait, c'était la même chose... pas un instant de repos...

M<sup>me</sup> DE MORIN. Avec cela qu'il était si complaisant... comme vous...

LE GÉNÉRAL. Ah ! parbleu ! madame.

AIR de Tuonne.

Vous le tourmentiez ce bon frère,  
C'était le meilleur des époux.  
Lorsqu'une paix involontaire,  
Nous renvoya chacun chez nous,  
Nous revînmes bien malgré nous.  
Fou que j'étais, dans mon vengage,  
Je regrettais la guerre... et je le vois,  
Mon frère, plus heureux que moi,  
La retrouvait dans son ménage!

M<sup>me</sup> DE MORIN, *riant*. Toujours aimable!...

HILAIRE, *qui est entré depuis un moment*. Général?...

LE GÉNÉRAL. Après?...

HILAIRE. Je viens prendre vos ordres pour le déjeuner... si vous déjeunez à l'hôtel...

LE GÉNÉRAL. Imbécille!... est-ce que je peux sortir?... est-ce que je sors?... est-ce que la goutte ne m'a pas cloué ici!... je ne vais pas même à la chambre...

M<sup>ME</sup> DE MORIN. Vous en êtes fâché?

LE GÉNÉRAL. Je ne dis pas... c'est si amusant...

HILAIRE. Qu'est-ce que monsieur le général prendra ce matin?...

LE GÉNÉRAL. Eh! parbleu!... du chocolat!... voilà mon ordinaire depuis six semaines... Je me prive de tout... et l'on parle des progrès de la médecine; je leur en fais mon compliment!... l'homéopathie est une belle découverte!... depuis qu'elle s'en mêle, je ne dors plus... A propos, Hilaire... qu'est-ce que c'est donc que ce tapage que j'ai entendu hier soir... au moment de me coucher?...

M<sup>ME</sup> DE MORIN. Ah!... j'en ai eu un mal de tête affreux!...

HILAIRE. Mon Dieu!... madame, je ne sais que vous dire... nous n'y comprenons rien... C'est un petit jeune homme... une espèce d'ouvrier en blouse... Il voulait absolument entrer... il était fort ému... fort agité... il demandait à voir M. Morin...

LE GÉNÉRAL. Moi?...

HILAIRE. On lui a dit que vous reposiez... il n'en a tenu compte... Il voulait entrer de vive force... c'était un diable... En se colletant avec le concierge, il a cassé deux ou trois carreaux... et sans une patrouille qui est venue à passer et qui l'a fait fuir... je ne sais pas comment cela aurait fini...

LE GÉNÉRAL, *souriant*. Ah! il a cassé des carreaux?...

M<sup>ME</sup> DE MORIN. Il faut le faire arrêter...

LE GÉNÉRAL. Non!... il faut les faire remettre...

## SCENE II.

LES MÊMES, AMÉDÉE. \*

AMÉDÉE. Bonjour, mon père... comment avez-vous dormi?...

LE GÉNÉRAL. Mal!... et toi, t'es-tu couché?...

AMÉDÉE. Non père!...

M<sup>ME</sup> DE MORIN, *se levant*. Amédée, tu ne m'embrasses pas?

AMÉDÉE. Ma tante ici... déjà...

(Il l'embrasse.)

M<sup>ME</sup> DE MORIN. Levée sitôt... cela t'étonne... et moi aussi... Octave est souffrant... J'envoie chez le médecin... tu

\* M<sup>ME</sup> de Morin, Amédée, le général.

passeras chez moi ce matin... j'ai à te parler de la grande affaire... tu sais?...

AMÉDÉE. Ma tante.

LE GÉNÉRAL. Ah! oui, le projet... vieille noblesse.

(M<sup>ME</sup> de Morin passe auprès du général.)

AIR de la Robe et les Bottes.

Terminez donc ce brillant mariage.

M<sup>ME</sup> DE MORIN.

Eh! oui vraiment.

LE GÉNÉRAL.

C'est difficile au moins.

M<sup>ME</sup> DE MORIN.

Mais pourquoi donc?

LE GÉNÉRAL.

La famille, je gage,

A de l'orgueil?

M<sup>ME</sup> DE MORIN.

Fiez-vous à mes soins.

C'est moi qui mènerai l'affaire.

LE GÉNÉRAL, *avec ironie*.

Vous ma sœur?

M<sup>ME</sup> DE MORIN.

Il faut en ce cas

De la douceur, et j'en répons, mon frère,

Si vous ne vous en mêlez pas.

LE GÉNÉRAL. Hein?

M<sup>ME</sup> DE MORIN. Adieu... je rentre chez moi... j'envoie ma lettre. (*A Amédée.*) Es-tu je t'attends. (*En passant près du général.*) Hon! bourru.

(Elle sort par la porte à gauche.)

## SCENE III.

AMÉDÉE, LE GÉNÉRAL, *assis sur son canapé*, HILAIRE.

LE GÉNÉRAL. L'aimable compagnie pour un goutteux!...

HILAIRE. Monsieur Amédée déjeunera-t-il?

AMÉDÉE. Non, merci... à moins que mon père...

LE GÉNÉRAL. Oh! je ne te retiens pas... du chocolat.. c'est assez maussade. (*Hilaire sort.*) Il te faut le café anglais, des amis, ou du moins des convives pour parler de chevaux et de femmes... C'est tout simple... c'est de votre âge, et je ne m'en plains pas... si ce n'étaient les habitudes d'oisiveté où cela te jette...

AMÉDÉE. Mais je m'occupe, mon père, autant que ma position et ma fortune l'exigent...

LE GÉNÉRAL. Oui, à rien faire... Parce que tu as de la fortune, tu te crois dispensé d'être bon à quelque chose... L'Opéra... les Italiens... après cela, les bals... le bois de Boulogne... et puis, c'est tout. (*Amédée prend une chaise et s'assoit à la droite de son père.*) Je ne te parle pas de

ton grade... C'est gentil, c'est brillant... au Carrousel; mais ce n'est pas là que tu attraperas ma goutte et mes rhumatismes.

AMÉDÉE. C'est la seule chose que je ne vous envie pas.

LE GÉNÉRAL. Tu fais bien, mon garçon... et je ne te souhaite pas le reste... Il y a des momens, vois-tu, où je donnerais tout ce que j'y ai gagné pour le quart de ce que j'y ai perdu... Je regrette Napoléon, et je n'ai pas tort... il m'aurait fait tuer sur un champ de bataille, lui... cela valait mieux que de venir mourir en détail sur un canapé... Mais laissons cela; j'ai l'air de gronder... parce que je souffre en diable... Que veux-tu!... nous autres momies de l'empire, comme vous dites, nous vivons du passé; nous en sommes aux regrets... cela ne t'arrivera pas à toi... c'est une consolation...

AMÉDÉE. Vous êtes sévère, général...

LE GÉNÉRAL. C'est de l'enfantillage... touche-moi la main... Et décidément, te maries-tu?...

AMÉDÉE. Ma tante y tient beaucoup...

LE GÉNÉRAL. Ta tante est une folle, capricieuse, insupportable... mais il faut la respecter... d'ailleurs elle t'aime... ce mariage en est une preuve... c'est un fort beau parti... de la noblesse, des titres...

AMÉDÉE, l'observant. Oh! vous n'y tenez pas...

LE GÉNÉRAL, vivement. Si fait!... Je suis fier comme les autres... voyez-vous! plus fier qu'eux, peut-être... et je veux m'allier à quelqu'un qui en vaille la peine.

AMÉDÉE. Mais, mon père, je suis bien jeune encore... et puis, s'il faut vous le dire, j'ai des idées...

LE GÉNÉRAL. Des idées, toi!... c'est curieux...

AMÉDÉE. Je ne crois pas au bonheur en ménage...

LE GÉNÉRAL. Parce que le moindre devoir vous pèse... parce que l'état de mari ressemble à une occupation... mais ce mariage me plaît... et s'il peut se faire, il se fera... je ne m'en mêle pas; je ne veux pas me commettre avec ces grands seigneurs d'autrefois... ça vous regarde... ta tante et toi.

AMÉDÉE. Puisque vous l'exigez, mon père...

LE GÉNÉRAL. J'exige que tu te ranges avant que je m'en aille... Quand tu tiendras à une grande famille, tu changeras d'avis, de connaissances; elles ne sont pas toutes bonnes, je le sais...

AMÉDÉE. Comment! que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL. Rien... Je répète des sottises, sans doute... A la dernière soirée du maréchal, tout en m'ennuyant à la bouillotte, j'entendais votre nom autour de moi... c'était, je pense, de vos amis intimes... de la jeunesse dorée. «Amédée, disait l'un d'eux qui venait de perdre en un tour de table son traitement d'une année, Amédée est toujours bon enfant; mais il nous néglige, il ne joue plus, il ne boit plus, il donne dans le sentiment... Quelque grande dame? reprit l'autre... Eh! non, mon cher, une grisette... c'est son genre!»

AMÉDÉE. Et quel est l'insolent?... vous aviez pu croire...

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas?... J'en ai ri comme eux... je t'aimais mieux quand tu me faisais de la musique, le soir, pour m'endormir... ou quand tu me peignais des petits tableaux de bataille, comme ce pauvre *Lejeune*... Mais il n'est pas défendu d'avoir vingt-trois ans... (*Lui prenant amicalement la main.*) Tu es un honnête garçon... tu n'es pas homme à te fourvoyer. (*S'emportant.*) S'il en était autrement, malheur!... (*Avec calme.*) Je suis tranquille... il faut dire une bonne fois adieu aux amours de magasin; et puis il me faut une bru et des petits-enfants, pour gronder un peu... (*s'attendrissant*) pour avoir des caresses, là... sous ma main.

AIR: *J'ai vu le Parnasse des Grâces.*

C'est une triste compagnie,  
Que la goutte, et je voudrais mieux.  
Des marmots, une bru jolie,  
Des caresses, des cris joyeux.  
Tâche d'égayer ma retraite,  
Car, à mes côtés désormais,  
Il faut que le plaisir s'arrête,  
Je ne puis plus courir après.

(Il se lève.)

AMÉDÉE, très-affectueusement. Ah! mon père!...

LE GÉNÉRAL, le conduisant jusqu'à la porte. C'est bien! c'est bien!... va trouver la baronne... elle te décidera tout-à-fait... finissez-en... Je vais prendre mon chocolat...

HILAIRE. Général, faut-il servir?

LE GÉNÉRAL. Dépêchez-vous, j'attends.  
(Il entre à droite.)

~~~~~

SCENE IV.

AMÉDÉE, seul.

Oui, voyons ma tante... Ma position n'est plus tenable; du courage... ne réfléchissez pas... Aussi l'en, quand on a un

violent chagrin ou un remords dans le cœur, il faut prendre tout de suite une bonne résolution... Pauvre Elisa! (*A Hilaire qui porte le chocolat.*) M^{me} la baronne est chez elle?

HILAIRE. Oui, monsieur. (*Amédée sort par la gauche, Hilaire va pour entrer chez le général. On entend du bruit au dehors.*) Eh! mais, qu'est-ce que j'entends encore là?

(Les portes du fond s'ouvrent.)

SCENE V.

HILAIRE, puis DEUX DOMESTIQUES; ensuite JOSEPH, et enfin LE GÉNÉRAL.

(Joseph est en redingote et en casquette élégante.)

PREMIER DOMESTIQUE. Monsieur Hilaire, c'est encore ce tapageur d'hier soir.

HILAIRE, posant le chocolat sur la table. Jetez-le à la porte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE, retenant Joseph à la porte. Je vous dis que vous n'entrerez pas!

PREMIER DOMESTIQUE, allant à lui. Certainement non.

JOSEPH, se débattant. Et je vous dis que j'entrerai... Valets! gringalets! paltoquets!...

HILAIRE. Faites-le arrêter.

JOSEPH, entrant. M'arrêter!... laissez donc... je sors d'en prendre.

HILAIRE, allant à lui. Voyons, sortez! et sur-le-champ.

JOSEPH. Ah! mon ancien, tu n'es pas encore de calibre à ça, toi... (*Hilaire veut le saisir, il lui donne un croc en jambe.*) Passe la jambe! (*Hilaire tombe assis.*) Descendu, laquais!...

LES DEUX DOMESTIQUES, éclatant de rire. Ah!... ah!... ah!...

HILAIRE, assis et stupéfait. Eh bien!... eh bien!...

PREMIER DOMESTIQUE, voulant saisir Joseph. Comment, ce manant-là se permet...

JOSEPH. Halte-là! ou nous allons dire bis.

LE GÉNÉRAL, paraissant à sa porte. Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?...

HILAIRE, se relevant. Vous voyez le tapageur d'hier, général.

JOSEPH. Général... (*Il ôte violemment son chapeau.*) Oh!...

LE GÉNÉRAL. Comment, drôle!... c'est toi qui viens livrer bataille chez moi?

JOSEPH, d'une voix tremblante. Pardon, monsieur le général! mais quand on vient

demandé justice, on ne se laisse pas mettre à la porte.

HILAIRE. On lui a dit ..

LE GÉNÉRAL, aux domestiques. Silence! (*A Joseph.*) Justice de qui?.. à qui?...

JOSEPH. C'est à M. Amédée Morin...

HILAIRE. Mais, ce n'est pas...

JOSEPH, du même ton que le général. Silence!.. monsieur le général vous a dit.

(*Au général.*) C'est votre fils...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! mon fils?.. (*Aux domestiques.*) Laissez-nous.

HILAIRE. Le chocolat...

LE GÉNÉRAL. C'est bien; je vais le prendre.

JOSEPH, à part. Ça me fait un singulier effet... je ne m'attendais pas...

(Les domestiques sortent.)

SCENE VI.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH.

LE GÉNÉRAL, observant Joseph. Eh bien! que veux-tu à mon fils?.. Parle.

JOSEPH, roulant sa casquette. Ce n'est pas vous que je cherchais; c'est M. Amédée.

LE GÉNÉRAL. Que diable!... je suis son père!

JOSEPH. Je ne dis pas, mon général, et j'en suis bien fâché.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce à dire? explique-toi.

JOSEPH. Ah! mon Dieu! mon général, je ne sais comment... Je croyais pouvoir... et je n'ose pas. Je voudrais voir Amédée... (*Se reprenant.*) M. Amédée.

LE GÉNÉRAL, avec impatience. Ah! tu m'impaticentes à la fin...

AIR: Un homme pour faire un tableau.

Allons, voyons, rassure-toi.

JOSEPH.

Général, vous êtes trop aimable.

LE GÉNÉRAL.

Voyons, avance auprès de moi.

JOSEPH.

Au fait il a l'air d'un bon diable.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien!

JOSEPH.

Pour moi, c'est trop d'honneur.

LE GÉNÉRAL.

Mais tu recules, il me semble.

JOSEPH.

Certainement vous n'avez pas peur, Mais c'est singulier comme je tremble.

LE GÉNÉRAL. Parle, ou va-t'en.

JOSEPH. C'est juste: je suis franc, et je vas tout vous dire... vous conter...

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure!.. Approche et dépêche-toi.

(Il s'assied et s'occupe de son chocolat.)

JOSEPH. Voici ce que c'est, mon général... Je vis chez nous, avec ma grand-mère qui est une bonne femme... et ma sœur, un ange... Nous sommes de braves gens... c'est-à-dire moi... hier encore, un enfant... mais aujourd'hui...

LE GÉNÉRAL. Oui, hier, tu as cassé mes carreaux, et aujourd'hui tu me débités un tas de sornettes...

JOSEPH. Pour ce qui est des carreaux, c'est l'affaire du vitrier.

LE GÉNÉRAL. Mais voyons... Quels rapports as-tu avec mon fils?... te doit-il de l'argent?

JOSEPH. Eh! si ce n'était que ça... Votre fils, voyez-vous... oh! c'est indigne... il vient loger à côté de nous... comme un pauvre jeune homme, un ouvrier, un artiste sans ouvrage, quoi!... avec un habit râpé, un air honnête... (*Le général laisse son chocolat.*) Et puis, entre voisins, on se dit un mot en passant... comme ça... bonsoir... de rien à rien... il n'y a que la main... Et sous prétexte de faire le portrait de ma grand-mère, pauvre bonne femme... comment se douter?... et moi donc... je l'aimais, M. Amédée... comme un frère... il me tutoyait... (*Le général se retourne et le suit avec intérêt.*) Et puis, ma sœur, si bonne, si sage!... Ah! votre fils, votre fils, c'est un faux ami... c'est un... c'est un...

(Il suffoque.)

LE GÉNÉRAL, *se levant*. Allons, assieds-toi... continue... du courage donc... Il a du cœur, cet enfant.

JOSEPH. Oui, du cœur... c'est ce qui m'étouffe.. j'en mourrai, et ma grand-mère... ah! mon général!

LE GÉNÉRAL. Continue, mon garçon... Je tremble de deviner...

JOSEPH, *avec énergie*. Votre fils, c'est un traître, un lâche... (*Mouvement du général.*) Oui, oui, un lâche! il nous trompait tous... Hier, sur quelques soupçons, quand on lui a dit: « Eh bien! parle... demande sa main... épouse-la, tiens ta promesse... » il a répondu: *non*... et il est parti... et ma pauvre sœur m'a sauté au cou en pleurant... et elle m'a dit: « Déshonorée... perdue! » Voilà, mon général...

LE GÉNÉRAL, *croisant les bras et le regardant*. Oui, j'attendais cela... déshonorée... perdue!... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

JOSEPH. Mais vous n'avez donc pas entendu?... déshonorée!...

LE GÉNÉRAL, *se promenant*. Eh! parbleu! voilà le fruit de l'oisiveté, de la paresse! Séduire une pauvre fille... des roueries du bon temps... une régence au petit pied. Qu'il vienne!... oh! je le traiterai... Il partira... il quittera Paris... il le faut...

JOSEPH. Et ma sœur, monsieur... que voulez-vous qu'elle devienne?

LE GÉNÉRAL. Ta sœur... ta sœur... c'est malheureux sans doute, mon garçon... Je conçois ton chagrin; mais au bout du compte, pourquoi ta sœur s'est-elle laissée séduire?

(Il va s'asseoir.)

JOSEPH. Pourquoi?... Ah! vous aviez l'air d'un brave homme, vous m'aviez écouté avec tant de bonté!... je vous aimais déjà... mais vous êtes dur, insensible; je ne vous aime plus... Pourquoi?... parce que votre fils a menti... lâchement menti; parce qu'il n'a pas dit: Je suis M. Amédée, fils d'un général, d'un pair de France, d'un comte, est-ce que je sais?... parce qu'il n'a pas dit: je suis noble, riche, puissant... On voit la distance alors, on se méfie... mais un ouvrier, un artiste qui vous aime, qui vous épousera... Il l'a juré... il avait l'air malheureux... Parbleu!... nous l'aimions tous... ma sœur aussi! et si elle a failli, c'est qu'un ange aurait failli comme elle... Dam! il cachait son nom... son rang... et jusqu'à cette croix... cette croix d'honneur qu'il porte... oh! il a bien fait... il n'y avait pas de cœur dessous!

LE GÉNÉRAL, *vivement*. Malheureux!... (*Se contraignant.*) Mais oui... un déguisement, une trahison... une lâcheté...

JOSEPH. Et vous son père... un brave général de l'empereur... vous demandez ce qu'il faut que vous fassiez?...

LE GÉNÉRAL. Parbleu!... tu me ferais plaisir de me l'apprendre.

JOSEPH. C'est bien difficile.

LE GÉNÉRAL. Je voudrais te voir à ma place.

JOSEPH. Tiens! et moi aussi...

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que tu ferais?..

JOSEPH. Oh! si vous ne devinez pas... ce n'est pas la peine... Mais si fait!... A votre place, moi, voyez-vous, je ferais venir mon fils; je lui dirais: « Monsieur le comte, vous êtes un gueux, un misérable, vous avez trompé de braves gens... une pauvre jeune fille... vous vous êtes fait passer pour ce que vous n'étiez pas, pour un artisan, un ouvrier... Eh bien! vous

« serez artisan, monsieur, vous travaillerez pour vivre. »

LE GÉNÉRAL. Eh bien !

JOSEPH. Et vous épouserez la pauvre jeune fille que vous avez trompée.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. Comme tu y vas !...

JOSEPH.

AIR: *Époux imprudent. fils rebelle.*

Je n'vous demand' pas votr' richesse,
On s'pass' de fortune et d'grandeur ;
Je m'moqu' que ma sœur soit comtesse,
Mais j'veux qu'on lui rende l'honneur ;
Son uniqu' bien est son honneur !
Victime d'une ruse infâme,
J'veux qu'elle épous' tout d'suit' son séducteur,
Elle ne s'ra pas la femme d'un grand seigneur,
Mais ell' doit être une honnêt' femme !

LE GÉNÉRAL. Bien ! bien !... mais épouser... (*A part.*) C'est qu'il y a du bon dans ce gaillard-là... de l'âme, de la franchise, du désintéressement !

(Il se lève.)

JOSEPH. Eh ! pourquoi pas épouser ?...

LE GÉNÉRAL, *avec bonté*. Eh ! mon pauvre ami, tu ne sais pas que c'est précisément la chose impossible...

JOSEPH. Impossible !... mais alors, où est-il donc ? car ce n'est pas vous que je cherchais... c'était lui !... Impossible !... vous n'êtes pas un honnête homme.

LE GÉNÉRAL. Eh ! va te promener... tu lasses ma patience... Il n'y a pas moyen de s'entendre avec ce drôle-là.

(Il se rassied.)

JOSEPH *avec une fureur croissante*. Impossible... je veux qu'il me dise ce mot-là lui-même... Alors... alors... il me tuera ou je le tuerais... oui, je le tuerais... je ne sais pas comment... c'est égal ; les épées, les pistolets... ça ne me connaît pas ; mais entre hommes, il doit y avoir des moyens. Oui, oui, il y en a, monsieur le général, n'est-ce pas ?... il y en a ?

LE GÉNÉRAL. Allons donc ! es-tu fou ?... c'est à moi qu'il demande...

SCENE VII.

LES MÊMES, M^{me} DE MORIN*.

M^{me} DE MORIN, *entrant*. J'attendrai Amédée ici.

JOSEPH, *tressaillant*. Amédée !

(Il veut courir vers la porte.)

LE GÉNÉRAL, *le retenant*. Reste !

M^{me} DE MORIN. Qu'est-ce ? à qui en a-t-il donc, ce garçon ?... Eh bien ! général, ce n'était rien, disiez-vous Je sais enfin la

vérité ; la malheureuse bonne m'a tout avoué... Savez-vous ce qui est arrivé à Octave ? hier, en jouant sur les bords du canal... il y est tombé.

JOSEPH, *écoutant*. Hein !

LE GÉNÉRAL. O ciel !

M^{me} DE MORIN. Et sans un... je ne sais qui... un ouvrier... qui s'est trouvé là....

(Mouvement de Joseph.)

LE GÉNÉRAL. Cela vous apprendra à confier votre enfant à une jeune fille, la première venue... Mais, tenez, vous arrivez fort à propos, et puisque vous aimez tant votre neveu, venez entendre son éloge.

JOSEPH, *à part*. Oh ! la tante... je sais.

M^{me} DE MORIN. Tant mieux ! car j'ai pour lui une bonne nouvelle à vous donner.

LE GÉNÉRAL. Une bonne nouvelle... Eh ! que m'importe ?... (*Il se lève.*) Savez-vous ce qu'il a fait votre élève ? car c'est votre élève, madame la baronne... Vous me l'avez gâté, et je devrais m'en prendre à vous de ses sottises. Il se déguise, il court les ruelles, il porte le désordre dans les familles...

M^{me} DE MORIN. Bah ! vraiment !

LE GÉNÉRAL. Demandez à ce garçon... Une jeune fille trompée...

M^{me} DE MORIN. Amédée ! vrai !... une séduction... Voilà donc ce qu'il me cachait... une amourette ! (*Riant légèrement.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

JOSEPH. De quoi rit-elle donc, cette baronne-là ?

LE GÉNÉRAL. Taisez-vous ; vous voyez bien que cet enfant-là vous écoute.

M^{me} DE MORIN. Bien ! bien !... et qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il demande ?..

LE GÉNÉRAL. Il demande une réparation... un mariage... ah !

M^{me} DE MORIN. Un mariage... Amédée, votre fils... avec... J'y suis... une jeune fille, bien timide et assez ingénue pour écouter... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! un mariage !...

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main*. Taisez-vous donc !... Son frère...

JOSEPH. Ah ça ! madame, est-ce de moi que vous riez ?... Est-ce de ma sœur que vous parlez ainsi ?

M^{me} DE MORIN. Qu'est-ce qu'il a ce petit bonhomme ?

JOSEPH. Ah ! c'est que je me moque des grands airs.

M^{me} DE MORIN. Insolent !

JOSEPH. Elle a dit ?

* Le général, Joseph, M^{me} de Morin.

* Joseph, le général, M^{me} de Morin.

LE GÉNÉRAL. Et c'est bien à lui... Vous croyez que tout est fini quand vous avez dit : voilà de l'or ! Eh morbleu ! madame, l'or ne paie pas tout ; c'est la façon de donner qui fait le bienfait... et quand on a de l'âme comme ce garçon-là... En vérité, cet enfant m'a tout bouleversé. Avez-vous vu ce sang-froid, ce courage ?...

M^{me} DE MORIN. Je n'ai vu qu'un ouvrier fort mal appris, je vous assure.

LE GÉNÉRAL. Qui vous a donné une bonne leçon, et vous la méritiez.

M^{me} DE MORIN. C'est cela, prenez son parti... Je suis étonnée que vous ne donniez pas sa sœur pour femme à votre fils, pendant que vous êtes dans un de vos accès... de... *populasserie* !

LE GÉNÉRAL. Eh ! vous saviez bien que je ne le ferais pas, que je n'irais pas me punir des fautes de votre neveu !

M^{me} DE MORIN. C'est heureux...

LE GÉNÉRAL. Vous me croyez donc aussi extravagant que vous ! Mais, voyez-vous, mon fils ne vaut pas ce garçon-là...

M^{me} DE MORIN. Laissez-moi donc tranquille !

LE GÉNÉRAL. Non, non, il ne le vaut pas.

M^{me} DE MORIN. A votre avis... parce que pour vous, le peuple...

LE GÉNÉRAL. Eh ! le peuple, le peuple !.. qu'est-ce que je suis donc ?.. d'où suis-je donc sorti ?.. et votre mari ?..

M^{me} DE MORIN. Général...

LE GÉNÉRAL. Eh ! oui... votre mari... nous étions, comme celui-là, des enfans de Paris, non pas des imprimeurs, mais deux fils de charron, mais comme celui-là aussi, nous avions du cœur... nous voulions faire notre chemin... et nous serions peut-être restés en route... sans l'empereur !.. qui s'est trouvé là... qui nous a emportés dans son tourbillon... La chance était tout... celui-là était tué, l'autre devenait duc, maréchal... que sais-je ?.. c'est comme ça que votre mari a été fait baron et moi comte de l'empire... voilà notre noblesse, madame... nobles nouveaux !.. ce qui ne nous empêche pas quelquefois d'être fiers comme les anciens... dont nous nous moquons... et d'oublier comme eux que nous sommes sortis... du peuple, voyez-vous ?.. eh ! mon Dieu ! moi le premier... Quand je me vois avec mon grand cordon... mes ordres et mon habit brodé, assis à la chambre, à côté de quelques vieux noms, et que l'on donne du *monsieur le comte* à ma vanité... je me surprends quelquefois à être aussi ridicule que vous... lorsque vous ajoutez un *de* à votre nom de Morin...

et que vous allez vous pavaner dans le salon de quelque famille princière ou dans un cercle de la cour... vous, la fille du bonhomme Vacherot... un marchand de laine d'Arpajon, qui ne vous avait, ma foi, pas créée et mise au monde pour être une duchesse...

M^{me} DE MORIN. Général !... général... rappelez-vous que mon mari...

LE GÉNÉRAL. Votre mari... était du peuple...

M^{me} DE MORIN. Ce n'est pas vrai !..

AIR de *Téniers*.

Oui, du peuple. comme moi-même.

M^{me} DE MORIN.

Ce n'est pas vrai !

LE GÉNÉRAL.

Si fait vraiment,

Il était soldat.

M^{me} DE MORIN.

Quel blasphème !

Mon mari !

LE GÉNÉRAL.

Soldat simplement.

C'est notre gloire la plus belle !

Quel cœur d'orgueil ne battra pas,

Quand, arrivé si haut, on se rappelle

Qu'on était parti de si bas.

LE GÉNÉRAL. Et mon fils pour l'avoir oublié ?..

M^{me} DE MORIN. Votre fils !.. c'est un noble jeune homme !..

LE GÉNÉRAL, *s'asseyant à droite*. C'est un misérable... et si je l'avais au bout de ma canne !..

(Il brandit sa canne.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉDÉE puis HILAIRE.

AMÉDÉE, *entrant vivement par la porte à gauche*. Ma tante, dites-vous ?..

LE GÉNÉRAL. Le voici !..

M^{me} DE MORIN, *se jetant au-devant d'Amédée*. Amédée ! sortez !..*

AMÉDÉE. Eh ! pourquoi ?

LE GÉNÉRAL. Restez, monsieur... approchez.

(Il jette sa canne.)

M^{me} DE MORIN, *à mi-voix*. Surtout ne l'irritez pas...

(Elle passe à la droite du général.**)

AMÉDÉE. Qu'est-ce donc, mon père ?.. cet air agité...

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes déshonoré, monsieur...

* Le général, M^{me} de Morin, Amédée.

** M^{me} de Morin, le général, Amédée.

AMÉDÉE. Général...

LE GÉNÉRAL. Vous vous êtes introduit depuis quelque temps dans une famille pauvre, mais honnête... à ce que je puis croire...

AMÉDÉE. Général... vous savez...

LE GÉNÉRAL. Point de feinte... point de phrase!.. répondez...

AMÉDÉE. Il est vrai...

LE GÉNÉRAL. Vous y avez porté le désordre... l'opprobre... en abusant une jeune fille sans défiance.

M^{me} DE MORIN. Folie de jeune homme.

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Une jeune fille que vous avez trompée pour la perdre.

AMÉDÉE. Vous savez tout, mon père... oui, j'aimais cette jeune fille vers laquelle mon cœur m'a emporté malgré moi... et cette faute que je voudrais payer de mon sang...

M^{me} DE MORIN, *lui faisant signe de la tête.* Bien! bien!..

LE GÉNÉRAL. Cette faute!.. c'est un crime, monsieur... Eh! je sais ce que l'âge permet... ce que la passion excuse... mais, quand c'est une trahison... une lâcheté...

AMÉDÉE. Général... je suis coupable sans doute... mais le ciel m'est témoin que vingt fois, honteux, désespéré... j'aurais voulu me jeter à vos pieds... vous avouer notre amour... vous demander votre aveu... mais j'ai craint votre colère...

LE GÉNÉRAL. Et vous avez bien fait!.. le nom que vous portez vous impose des devoirs...

M^{me} DE MORIN. Assurément... il ne peut...

LE GÉNÉRAL, *brusquement à M^{me} de Morin.* Je ne vous parle pas... (*A son fils.*) Des devoirs qu'il fallait vous rappeler plutôt!.. l'honneur de cette fille... de son frère... de sa bonne vieille mère, dont elle est le soutien sans doute... Qu'était-ce donc pour un dandy? pour un fashionable?... il fallait tuer ce temps que vous perdez... et c'est sans doute en sortant d'une orgie que cette belle idée vous est venue!

AMÉDÉE. Il me semble que ma conduite?..

LE GÉNÉRAL. Votre conduite est celle d'un imposteur... d'un infâme...

AMÉDÉE. Monsieur!..

M^{me} DE MORIN. Monsieur le comte... songez...

LE GÉNÉRAL, *à M^{me} de Morin.* Je ne vous parle pas... (*A Amédée.*) Oui... infâme!.. Comment vous êtes-vous présenté

dans cette maison? Avez-vous dit à ces bonnes gens: « Je suis un homme à la mode, l'héritier d'une grande famille... » perdant mon temps dans l'oisiveté ou pis que cela... parce que mon père a eu l'avantage de se faire cribler de blessures pour me laisser un nom, un rang, une fortune? » On vous eût fermé la porte... mais non... mais non... vous avez eu recours au mensonge... vous vous êtes donné pour artiste... pauvre comme elle... vous avez promis d'épouser...

AMÉDÉE. Oh! grâce, mon père!..

LE GÉNÉRAL. Pour l'abandonner un jour...

M^{me} DE MORIN. Parce qu'il a caché son nom!..

LE GÉNÉRAL. Oui, son nom... son rang... et jusqu'à ce ruban que vous avez obtenu pour lui... pour le mettre à la mode... on vous l'a donné à cause de moi... pour me flatter, me cajoler peut-être... (*A Amédée.*) et vous, vos titres?... rien, comme tant d'autres...

(Mouvement d'Amédée.)

AIR : *J'aime Agnès.*

Pour quel talent, pour quel mérite,
Vous a-t-on accordé cela?

Avec cette croix est-on quitte,
Quand on l'obtient?... Tout ne finit pas là

Non, non, tout ne finit pas là!

Le cœur sur lequel on l'attache,
A des devoirs qu'il lui faut respecter,
Monsieur!.. Et celui qui la cache
N'est pas digne de la porter.

(*Il lui arrache le ruban noué à sa boutonnière.*)

AMÉDÉE, *hors de lui.* Monsieur...

M^{me} DE MORIN. Grand Dieu! que faites-vous?..

LE GÉNÉRAL, *avec noblesse.* Eh bien! monsieur?..

AMÉDÉE. Monsieur... vous êtes mon général... vous êtes mon père... je dois baisser la tête... mais je me vengerai.

(*Il sort précipitamment par la gauche.*)

M^{me} DE MORIN. Vous êtes un cheval de bataille...

LE GÉNÉRAL. Je ne vous parle pas, madame, laissez-moi...

(*Il se jette dans un fauteuil à droite.*)

M^{me} DE MORIN. Mais vous pardonnerez à votre fils...

LE GÉNÉRAL. Jamais, si vous vous en mêlez.

M^{me} DE MORIN. Je me charge de cette jeune fille... je vais m'en occuper... sachez de votre fils... je ne le quitte pas...

(*Elle sort comme Amédée.*)

LE GÉNÉRAL, *se levant et traversant le théâtre.* Allez-vous-en au diable et lui

aussi ! et toutes les grisettes de Paris... ils me feront remonter la goutte... ils me tueront !.. (Il se jette sur son canapé. Hilaire paraît au fond.) Qu'est-ce ?

HILAIRE. Pardon ! je venais... Monsieur ne déjeune pas ?..

LE GÉNÉRAL. Non !.. emportez cela... et laissez-moi... je ne veux voir personne... personne, entendez-vous ?

(Hilaire sort par la chambre du général.)

SCENE X.

LE GÉNÉRAL, JOSEPH, puis ELISA.

JOSEPH, *entr'ouvrant la porte du fond.* Général !..

LE GÉNÉRAL, *se retournant.* Hein ? encore ! qu'est-ce que tu me veux ?

JOSEPH. Ce n'est pas moi, général... c'est ma sœur.

LE GÉNÉRAL. Ta sœur...

JOSEPH. Chut !.. vous vouliez la connaître... je ne demande pas mieux... et comme votre goutte vous retiendrait encore long-tems peut-être... il paraît que c'est très-gênant... alors, j'ai dit : c'est elle qui viendra... chaud ! chaud ! et je l'ai amenée.. et puis la grand'mère, voyez-vous, nous ne voulons pas qu'elle se doute de rien.

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! ta sœur ! ta sœur !..

JOSEPH. Je vais la faire entrer. (Il va pour sortir et revient.) Dites donc, elle ne sait pas qu'elle est chez vous au moins... elle n'aurait jamais voulu... je lui ai parlé d'ouvrage... de musique à copier.

LE GÉNÉRAL. Ah ! c'est son état... .

JOSEPH. Causez-lui de ça... mais n'ayez pas l'air de savoir...

LE GÉNÉRAL. Bien ! bien ! mon ami... (Joseph va au fond.) Bon petit homme, j'aurais été fâché de ne pas le revoir.

JOSEPH, *dans le fond.* Entre, Lisa... as-tu essuyé tes pieds ?.. N'aie pas peur, salue M. le général... (à mi-voix) c'est un général... un vieux...

LE GÉNÉRAL. Approchez, mademoiselle, approchez ! (Apert.) Un enfant !..

ÉLISA. Monsieur... (A Joseph.) Mais tu m'avais dit que c'était une dame...

JOSEPH. Oh ! une dame... ou un général... qu'est-ce que ça fait ?

LE GÉNÉRAL. Oui, j'ai voulu vous voir, causer avec vous... asseyez-vous...

ÉLISA. Monsieur...

LE GÉNÉRAL. Asseyez-vous donc !..

JOSEPH. Assieds-toi... et ne tremble pas. (A mi-voix.) Il a l'air brutal... mais c'est un bon homme... tu sais, les vieux troupiers... c'est toujours comme ça... tu en as vu au Cirque.

(Elisa s'assoit auprès du général.)

LE GÉNÉRAL, *d'un ton brusque.* Mademoiselle... c'est donc vous ?..

(Élisa se relève.)

JOSEPH, *à mi-voix, au général.* Ah ça ! dites donc... ne brusquez pas ma sœur comme ça, vous... c'est qu'elle n'y est pas habituée... avec votre grosse figure... votre grosse voix... quelqu'un qui ne vous connaît pas... moi, je vous connais, c'est différent.

LE GÉNÉRAL, *doucement.* Tais-toi ! (A Elisa.) Allons, mon enfant, asseyez-vous, je vous en prie... (avec bonté) je vous en prie...

(Il regarde Joseph qui lui fait signe que c'est bien.)

JOSEPH, *derrière le fauteuil d'Elisa.* A la bonne heure, c'est gentil.

LE GÉNÉRAL. Mademoiselle, rassurez-vous... j'ai à me plaindre, mais pas de vous... vous m'avez l'air honnête !..

ÉLISA. Monsieur, mon frère m'a dit que c'était pour...

JOSEPH. Tais-toi donc !.. laisse-le parler, cet homme...

LE GÉNÉRAL. Vous ne me connaissez pas... je suis le général Morin... le père de M. Amédée...

ÉLISA. Monsieur... monsieur...

(Voulant se retirer.)

JOSEPH. Comme c'est adroit !..

LE GÉNÉRAL, *la retenant.* Restez !.. je ne vous accuse pas... je ne me fâche pas...

ÉLISA. Ah ! Joseph ! tu m'as trompée...

JOSEPH. C'est pour ton bien, ma fille... n'est-ce pas, général... Allons, ne pleure donc pas comme ça !.. tu vas me faire pleurer aussi.

LE GÉNÉRAL. Allons, éloigne-toi... laisse-nous...

ÉLISA. Mon frère...

JOSEPH. Sois tranquille... je suis là... (Il va au fond et s'assied sur un bras de fauteuil.)

LE GÉNÉRAL. Oui, je suis son père... il vous a trompée, n'est-ce pas ?

ÉLISA. Ah ! monsieur... si vous saviez quelle perfidie... je l'aimais tant ! je le croyais de si bonne foi !..

AIR d'Henri IV.

Il se disait notre égal, notre ami ;
Et tous les jours de le voir, de l'entendre
J'étais contente, et ma grand'mère aussi,
C'était pour elle un fils, et le fils le plus tendre.

De moi, toujours il semblait s'occuper,
Et je croyais à son amour extrême...
J'ignorais que l'on pût tromper
Celle à qui l'on dit : je vous aime !...

LE GÉNÉRAL. Mais votre mère...

ÉLISA. Ce n'est que d'hier qu'elle a eu des soupçons, et s'il faut jamais qu'elle sache la vérité... Oh ! non, monsieur, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas comprendre à quel point je suis malheureuse... (Joseph tient son mouchoir, et s'essuie les yeux)

LE GÉNÉRAL. Voyons, voyons... mon enfant, du courage... (A part, s'essuyant les yeux.) Allons, allons. (Haut, l'observant.) Vous ignoriez donc tout-à-fait qu'il était noble, riche... et...

ÉLISA. Oh ! oui, monsieur... ce n'était qu'un peintre de décors, travaillant pour un théâtre...

JOSEPH, s'approchant vivement. Puisqu'il me promettait des billets et que...

LE GÉNÉRAL, vivement. Je t'ai dit...

JOSEPH. Oui, mon général !... (Il retourne s'asseoir en disant à Élisabeth.) Après !... après !...

ÉLISA. Il venait toujours assez tard... à l'aube... après son travail, disait-il... quand ma grand-mère était endormie... et que j'étais seule à copier de la musique... il m'en faisait copier même... pour lui ou ses amis... je ne sais pas...

LE GÉNÉRAL. Il vous payait votre travail... bien cher...

ÉLISA. Il le voulait toujours... mais moi je n'ai jamais rien reçu... (Le général se rapproche d'elle.) Oh ! mon Dieu !... j'ai bien fait !...

LE GÉNÉRAL. Il devait vous épouser... il disait...

ÉLISA. Oui, monsieur le général... mais toujours des retards... je lui en faisais des reproches... mais il avait toutes sortes de raisons... et moi je le croyais toujours. « Mon père est très-dur, très-sévère, » disait-il !...

LE GÉNÉRAL. Ah !... il disait cela...

ÉLISA. « Il ne me laissera me marier que lorsque j'aurai mon état fait... mais ce sera bientôt !... tu seras ma femme ! » Et puis il était triste... il ne travaillait plus... il voulait mourir... et moi, pauvre fille... ma confiance était sans bornes comme mon amour. (Se laissant aller à genoux.) Oh ! pardon, monsieur le général...

JOSEPH, se rapprochant. Ma sœur...

ÉLISA. Je ne l'aime plus... je veux le fuir... je ne jamais le voir... ce n'est que d'hier seulement que j'ai appris mon malheur... c'est de savoir qu'il m'a trompée... c'est de voir ma pauvre mère mourir de cha-

grin... oh ! oui... je le déteste autant que je l'ai aimé... et je voudrais être morte...

LE GÉNÉRAL, très-ému. Soyez tranquille... je l'ai chassé de ma présence... il n'est plus rien pour moi...

ÉLISA, se relevant. O ciel !... chassé par son père... et pour moi !... à cause de moi... Oh ! non, monsieur... que je sois la seule à plaindre, ne chassez pas votre fils... je vous en conjure à genoux... il serait si malheureux... c'est votre fils... votre enfant... oh ! de grâce... pardonnez-lui, monsieur... pardonnez-lui...

(Joseph vient auprès du canapé, et se place à la gauche du général.)

LE GÉNÉRAL, ému et à part. Et elle dit qu'elle ne l'aime plus !...

JOSEPH, s'essuyant les yeux. Il a bien fait, le général.

ÉLISA, avec plus de chaleur. Un père ne plus revoir son fils... est-ce que c'est possible ? mais, non, vous souffririez trop... et votre vieillesse serait trop malheureuse...

LE GÉNÉRAL, réprimant son émotion. Oui, seul... toujours seul... mais vous... (après réflexion.) vous savez lire ?...

ÉLISA, étonnée. Oui, monsieur...

JOSEPH. Cette bêtise ?... ma sœur qui a été élevée à Saint-Denis, à la Légion-d'Honneur... une éducation superbe...

LE GÉNÉRAL. Ah !... votre père, un militaire ?...

ÉLISA. Oui, monsieur...

LE GÉNÉRAL. Et son nom ?

JOSEPH. Meunier.

LE GÉNÉRAL. Meunier !... je connais ce nom-là... oui... un sergent.

JOSEPH. Passé lieutenant à Eylau... rien que ça.

LE GÉNÉRAL. Une connaissance de Wagram... un brave homme... c'est moi qui l'ai fait décorer.

JOSEPH. A Wagram !... c'était lui.

LE GÉNÉRAL, avec hésitation. Et... il est... est...

ÉLISA. Mort.

LE GÉNÉRAL. Mort !... encore un !

JOSEPH. Il est mort capitaine aux Invalides.

LE GÉNÉRAL. Ah !...

JOSEPH, s'emportant. S'il vivait... nous ne serions pas là... on ne nous insulterait pas...

ÉLISA et le général se lèvent. Mon père...

LE GÉNÉRAL. Allons, voyons... qui est-ce qui vous insulte ?... qui est-ce qui vous dit ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M^{me} DE MORIN.

M^{me} DE MORIN. Ah!.. mon frère, je vous retrouve...

JOSEPH *. Ah!... celle qui n'est pas bonne...

M^{me} DE MORIN, sans voir Éliisa qui est cachée par le général. C'est encore toi, petit... j'ai une bonne nouvelle à te donner.. et à vous, général.. cette jeune fille, vous savez... Ah! je suis enchantée de faire quelque chose pour eux... je ne puis pas la prendre parce que vous concevez... chez moi...

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous dire?

M^{me} DE MORIN. Eh bien, oui... je la place fille de confiance chez ma sœur...

LE GÉNÉRAL. Oui... femme de chambre...

JOSEPH. Plaît-il?...

ÉLISA. Moi!..

M^{me} DE MORIN, l'apercevant. Ah! c'est elle... bien... très-bien!... cinq cents francs... et j'ajouterai...

JOSEPH. Femme de chambre...

ÉLISA. Jamais!...

JOSEPH. Merci, madame... mais voyez-vous, ma sœur est ouvrière... elle n'est pas faite pour être domestique... nous ne mangeons pas de ce pain-là... notre père ne nous a pas élevés à ça... faut avoir un cœur fait exprès, et si cela vous convient..

M^{me} DE MORIN. Mais quelle fierté!.. je n'y comprends rien. Ils refusent de l'argent... ils refusent des places...

JOSEPH. Ça dépend de l'idée...

M^{me} DE MORIN. Vous êtes un sot...

ÉLISA. Madame...

M^{me} DE MORIN. Que deviendrez-vous?

LE GÉNÉRAL. Cela ne vous regarde pas... et pour réparer vos sottises... je lui offre une place aussi, moi.. une place qu'elle ne refusera pas, près de moi... à mon hôtel, à la campagne, pour les soins, la lecture... elle ne me quittera plus... ce sont les enfans d'un brave homme... des orphelins... je m'en charge... s'ils y consentent...

ÉLISA. Ah! monsieur le général...

JOSEPH. Et grand'mère aussi, n'est-ce pas?...

M^{me} DE MORIN. Mais, mon frère.. les convenances... au moment d'un mariage pour mon neveu.

LE GÉNÉRAL. Eh! allez vous promener avec votre neveu... je ne le verrai plus.. je ne veux plus entendre parler de lui!... (Montrant Éliisa en larmes.) Voyez... mais voyez donc...

ÉLISA, apercevant Amédée qui entre. Ah!.. c'est lui!...

JOSEPH. Amédée!

(Il s'élançe vers lui. M^{me} de Morin le retient.)

LE GÉNÉRAL. Eh!... veux-tu bien... enragé...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE *. Votre main, mon père!... votre main!... ne me repoussez pas... car pour être digne de vous.. (Apercevant Éliisa.) Ciel! Éliisa! Ah! mon père... je suis encore plus coupable à vos yeux que je ne croyais...

LE GÉNÉRAL, sévèrement. Que venez-vous faire ici, monsieur?...

AMÉDÉE. Je viens vous dire que tout est fini entre moi et ce monde dont vous me reprochez les plaisirs et les folies... je n serai plus un homme inutile... j'ai un air front à effacer.

M^{me} DE MORIN. Comment!...

AMÉDÉE. J'ai vu le ministre de la guerre à votre nom il m'a accordé ce que je lui demandais... l'honneur de prendre du service... et je vous le jure, mon père... si je ne suis pas tué... je reviendrai du moins digne de vous.. et d'elle... d'elle que j'aime plus que jamais...

ÉLISA. Et il part!

JOSEPH. Ah! mais dites donc... avant ça....

M^{me} DE MORIN. Eh!... nous ne permettons pas...

LE GÉNÉRAL. Je permets, moi!.. allez, monsieur, distinguez-vous, je le désire, je l'espère... ce que vous faites-là est déjà bien... vous avez du cœur... de la résolution.. je suis content (Lui tendant son ruban.) Tenez, prenez cela..

AMÉDÉE, lui baisant la main qu'il lui tend. Ah! merci, général, merci.

AIR: *J'aime Agnès.* (Le même.)

Je le reprends, mais comme un gage,
Pour l'avenir.. qui commence aujourd'hui!
Vous m'avez rendu mon courage,
Et vous me reverrez ici,
Digne de vous et digne d'elle aussi.

* Elisa, le général, Amédée, M^{me} de Morin, Joseph.

Par cette croix j'effacerai, j'espère,
L'affront que j'ai pu mériter;
Je veux que vous disiez, mon père,
Il est digne de la porter!

ÉLISA, étouffant de larmes et d'une voix suppliante. Ah! monsieur, vous resterez donc seul...

AMÉDÉE. Éliisa!...

LE GÉNÉRAL. Seul!... non... puisque tu me restes... ma fille... mon enfant...

ÉLISA. Ah!... ce n'est pas la même chose...

LE GÉNÉRAL, à Amédée avec émotion. Et quand vous aurez un état... un nom à vous... quand vous serez digne d'elle... de la fille d'un brave officier, eh bien! vous reviendrez, vous me demanderez la main de ma fille... et je verrai si je puis vous l'accorder...

AMÉDÉE, d'une voix éteinte. Oui, mon père!...

JOSEPH, attendri. Bien... bien... bien!..

ÉLISA, se soutenant à peine. Ah! mon Dieu!...

M^{me} DE MORIN. A la bonne heure... mais vous n'irez pas jusque-là...

LE GÉNÉRAL, se montant peu à peu. Et qui n'en empêcherait?..

M^{me} DE MORIN. Assez de folie!... quant au mariage...

LE GÉNÉRAL. Je le ferai si je veux...

M^{me} DE MORIN. Vous ne le ferez pas...

LE GÉNÉRAL. Mais si... si... si...

M^{me} DE MORIN. Mais non... non, non!...

LE GÉNÉRAL. Vous m'en défiez...

M^{me} DE MORIN. Certainement...

LE GÉNÉRAL, hors de lui à Amédée. Eh! bien... tiens... prends-la tout de suite... ne fût-ce que pour la faire enrager...

(Il fait passer Amédée auprès d'Elisa.)

AMÉDÉE. Mon père... se peut-il?...

ÉLISA. Amédée!... ah! monsieur..

JOSEPH, sautant de joie. Très-bien.. très-bien... très-bien....

M^{me} DE MORIN. L'accès va loin, général!...

LE GÉNÉRAL. Vous marierez votre baron comme vous voudrez... je marie mon fils comme je l'entends!... (A Éliisa et à Amédée qui lui pressent les mains.) Merci!... merci... il faut être homme d'honneur avant tout!..

JOSEPH, s'essuyant les yeux. Brave général, va! Vive la vieille garde! et ma pauvre grand'mère... ah! que je suis content?... (Il fond en larmes.) J'ai envie de rire et je ne peux pas...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! toi qui dances là-bas... drôle que tu es... c'est pourtant toi qui as fait tout cela... qu'est-ce que tu veux être?..

JOSEPH. Moi, mon général... je veux continuer mon état, faire mon chemin, comme mon patron... qui est riche... décoré... député, marié... enfin, tout!... ça viendra... dam!... faut le tems...

(Musique jusqu'à la fin.)

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure... mais pendant que je suis en train, je veux faire quelque chose pour toi... Qu'est-ce que tu voudrais?.. voyons...

JOSEPH. Je voudrais quelque chose qui me ferait bien plaisir; mais vous ne voudrez peut-être pas?

LE GÉNÉRAL. Voyons, qu'est-ce que c'est?... parle.

JOSEPH. Tenez, mon général, je voudrais vous embrasser...

LE GÉNÉRAL, lui tendant les bras. Eh! viens, mon garçon.

(Joseph s'y précipite. Le rideau tombe.)

FIN.

Note essentielle aux directeurs de province.

Joseph devant paraître très-jeune, ce rôle peut, au besoin, être distribué à l'acteur qui joue les jeux des premiers, ou même à l'emploi des *Déjazet*.



ACTE I, SCÈNE XIV

MAURICE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

par M. M. Mélesville et C. Duveyrier,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
LE 16 FÉVRIER 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA MARQUISE DE VILLEBLANCHE.	M ^{me} JULLIENNE.	FERDINAND, petit-fils de la Marquise.	M. RHOZEVIL.
LE BARON DE LA BRIANNE*, fils cadet de la marquise et oncle de Ferdinand.	M. NUMA.	MAURICE, Médecin de village.	M. BOUFFÉ.
CAROLINE DE LA BRIANNE, sa femme.	M ^{lle} HABENECK.	MARIE, sa gouvernante.	M ^{lle} SAUVAGE.
		LANDOUGUÉ, garde de la Marquise.	M. SYLVESTRE.
		VALETS, PAYSANS, ETC.	

La scène se passe dans un village du Bourbonnais, à soixante lieues de Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse de la maison du médecin. Meubles simples et propres. A droite du spectateur, une table et un grand fauteuil ; à gauche, autre table ; un secrétaire surmonté d'une pharmacie ; puis la porte de la cuisine. Au fond, porte et fenêtre donnant sur la campagne. A droite, vers le fond, porte vitrée conduisant à une petite serre ; au fond, armoire et buffet.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, seule, assise près de la table à droite et finissant une page d'écriture.

Là !... encore deux lignes, et ma page est achevée !... c'est-il gentil d'écrire comme ça, couram-

ment ! moi qui, il y a six semaines, ne savais pas tenir une plume ! (*Ecrivant.*) C'est vrai !... pendant quinze ans, près de ma pauvre mère, toujours souffrante, c'est tout au plus si mon travail pouvait la nourrir !... mais j'ai rattrapé le temps perdu !... avec un si bon maître ! un marquis !

* MM. les directeurs des départemens sont invités, dans la distribution des rôles, à ne point donner celui du Baron à un comique visant trop à la charge ou aux effets burlesques. Ce rôle est tout-à-fait spécial ; et ceux qui connaissent le talent souple et de bon goût de M. Numa auront la mesure exacte et parfaite de la bonhomie comique, des manières distinguées, et de la fatuité spirituelle, nécessaires à ce personnage.

rien que ça ! et qui ne plaint pas ses peines... Bon jeune homme ! il reste là des heures entières à me regarder ! Je suis quelquefois obligée de lui dire : Mais, monsieur Ferdinand, la cloche du château a sonné le dîner ! vous ferez attendre M^{me} la marquise votre grand'mère !... Si elle savait que c'est pour apprendre à écrire à une pauvre petite gouvernante de médecin de village !... (*Se retournant comme si quelqu'un entrerait.*) Qui est-ce qui vient là ?... (*Regardant.*) Personne ! c'est qu'il ne faut pas qu'on sache... M. Ferdinand m'a bien recommandé de ne pas parler de ses visites... surtout à M. Maurice !... Il a raison... ça lui fera une surprise ! (*Baissant la voix.*) Un beau matin qu'il aura oublié ses lunettes, je lui lirai son journal ou j'écrirai ses ordonnances ! sera-t-il étonné ! — Comment, Marie, c'est toi qui fais ces petites pattes de mouche !... et sans pâté encore !... (*Se levant encore.*) Oh ! cette fois, voici quelqu'un ! c'est M. Landougué, le garde du château.

Elle serre ses papiers dans le tiroir de la table.

SCENE II.

MARIE, LANDOUGUÉ.

LANDOUGUÉ, *parlant au fond à ses chiens.*

Là, Blaireau ! Museau noir, à bas !... couchez tout de suite ! C'est ça ! amours de bêtes !...

MARIE.

Comment, monsieur Landougué, encore vos vilains chiens ? ils vont faire un beau dégât dans ma basse-cour !

LANDOUGUÉ.

Du tout, mam'zelle Marie... ils respecteront vos canards... ils me l'ont promis... d'ailleurs je les ai attachés.

MARIE.

C'est plus sûr. — M. le marquis chasse donc aujourd'hui ?

LANDOUGUÉ.

Un gros marcassin d'un an, sauf votre respect ! Joli animal ! en passant près de moi, hier, il a éventré deux chiens.

MARIE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu !...

LANDOUGUÉ, *à part.*

Elle se trahit. (*Haut.*) Calmez-vous, mam'zelle, Landougué n'a rien eu.

MARIE, *naïvement.*

C'est pour M. le marquis que j'ai peur ; s'il lui arrivait quelque accident !

LANDOUGUÉ.

M. Ferdinand ! ah ben ! ça ferait de beaux cris au château !

MARIE.

Un jeune homme si bon, si aimable !

LANDOUGUÉ.

Et qui est adoré dans le pays !... Dès l'âge de quinze ans, quand il venait dans le village...

AIR : *Adieu ! je vous fais, bois charmans.*

Il aimait le peuple à tel point

Qu'en passant à chaque bon drille
Il donnait un bon coup de poing,
Un baiser à chaque joli' fille.
On r'gardait ça comme un présent ;
Personn' n'aurait voulu s' défendre...

En souriant.

Et c' qu'il donnait, les fill's seul'ment
Avaient le droit de le lui rendre.

Oh ! il n'était pas fier ! A propos de ça, et M. Maurice, le guérisseur, comment qu'il va ?... hein ?... un beau nom pour un médecin, le Guérisseur !... et il ne l'a pas volé, lui ! Quel brave homme !... et dire que celui qui guérit les autres a manqué sauter le pas, et que sans vous...

MARIE.

Ah ! vous faites bien de me rappeler... il y a long-temps que j'ai à vous gronder.

LANDOUGUÉ.

Moi ?... pourquoi donc ?

MARIE.

Pour vos maladresses. Toutes les fois que vous venez voir le docteur, vous n'en finissez pas avec vos rabâchages. (*Le contrefaisant.*) Dieux ! monsieur Maurice... l'avez-vous échappé belle !... Et comment que ça vous a donc pris ?... et comme c'est heureux que mam'zelle Marie, que vous ne connaissiez ni d'Ève ni d'Adam, se soit trouvé là !

LANDOUGUÉ.

Dame, ça me fait du bien de faire vot' éloge !...

MARIE.

Et vous ne vous apercevez pas de mes signes ? de l'embarras du docteur, qui se donne un mal pour retrouver ses souvenirs ?...

LANDOUGUÉ.

Oui... c'est drôle !... il paraît que la tête est revenue sur tout... excepté sur sa maladie !... oh ! là-dessus... bernique... pas plus de mémoire...

MARIE, *avec un soupir.*

J'espère bien qu'il ne la retrouvera jamais ! Il ne voudrait plus me voir !... car... c'est moi qui suis cause de tout !...

LANDOUGUÉ.

Vous, mam'zelle ?

MARIE, *baissant la voix.*

Je n'en ai jamais parlé à personne !... mais, comme vous pourriez me faire encore quelque gaucherie...

LANDOUGUÉ.

Dame ! quand on ne sait pas... une bêtise est si vite lâchée...

MARIE.

Et si vous saviez, vous seriez discret ?

LANDOUGUÉ.

Pardi !

MARIE, *lui montrant le fauteuil.*

Mettez-vous là.

LANDOUGUÉ, *s'asseyant auprès d'elle.*

De tout mon cœur. Eh bien ?

MARIE.

Eh ! bien, il y a six mois, j'arrivais de Paris, à pied, sans ressources, n'espérant d'appui que d'une personne pour qui ma mère, en mourant, m'avait

donné une lettre... et qu'après bien des recherches inutiles on m'avait dit habiter ce village. J'avais déjà frappé à plusieurs portes, quand je me présentai à celle-ci... M. Maurice était là... dans son grand fauteuil... — Que voulez-vous? que cherchez-vous, dit-il? — Une personne à qui je suis recommandée... M. Auvray...? A ce nom... il se retourne vers moi, pâle, tremblant.— Auvray!... qui vous a appris ce nom? qui vous a dit?... Auvray est mort!

LANDOUGUÉ.

Quelque pauvre diable que dans le temps... Il aura peut-être envoyé...

MARIE.

Par exemple!... lui qui guérit tout le monde!

LANDOUGUÉ.

A présent... oui! mais autrefois! les commencemens sont durs!... demandez aux malades!...

MARIE.

Mort, m'écriai-je! que vais-je devenir? Je n'avais d'autre espoir que cette lettre pour lui! Et je la tenais à la main. Ah! dit-il, si jeune!... pauvre enfant! Il la prit; mais, sans savoir pourquoi, je me reprochais déjà de la lui avoir donnée; j'aurais voulu la reprendre! En effet, à peine eut-il jeté les yeux sur l'adresse, qu'il poussa un cri étouffé et tomba à mes pieds comme frappé de la foudre!

LANDOUGUÉ, ému et se levant involontairement.

Ah! mon Dieu!

MARIE, se levant aussi.

Jugez de mon désespoir!... je le soutenais... j'appelais au secours! heureusement M. Ferdinand, qui passait à cheval, envoya son piqueur chercher un confrère de M. Maurice, qui le rappela à la vie! mais dans quel état.... mon Dieu! un délire affreux... pendant plus d'un mois!

LANDOUGUÉ.

Ah! tout le village était consterné! nous étions tous là, à la porte... et l'on vous bénissait, car vous ne le quittiez pas d'une minute.

MARIE.

Pouvais-je faire moins? j'aurais donné mes jours pour le sauver!

AIR : Pour le chercher, j'arrive en Allemagne.

Quand l'espérance était évanouie,
Le ciel enfin de mes pleurs eut pitié;

Mais en revenant à la vie,

Plus de mémoire; il avait oublié

Mon nom, le sien, le mal dont j'étais cause...

Mais toujours bon, en me gardant chez lui,

Son cœur n'avait retenu qu'une chose...

Que j'étais pauvre et sans appui!

LANDOUGUÉ.

V'là-t-il une histoire!... le plus drôle, c'est qu'on ne sait pas lui-même d'où il est venu!... mon père m'a dit qu'il était tombé ici un beau matin, comme un *ecce homo*, pâle, maigre!... on croyait qu'il allait passer! si bien qu'on le prévint qu'il n'y avait pas de médecin dans le village. Pas de médecin, qu'il dit... Pauvres gens!... Je pourrais encore être utile! C'est bien!... j'y reste! — Et depuis vingt ans il est devenu notre

providence! courant le pays, soignant les uns, aidant les autres!... et ne faisant jamais payer ses visites; voilà comme je comprends un médecin!... et obligeant malgré son air brusque!

MARIE.

Quand on n'a pas d'ouvrage, il vous en trouve! il abattrait plutôt un de ses murs pour le faire rebâtir!

LANDOUGUÉ.

Et quand on lui demande un service, il vous refuse toujours; et puis ça se trouve fait; et quand on le remercie, il vous tourne le dos! (*Se croisant les bras.*) Mais qui est-ce qui a donc eu le cœur de faire de la peine à un homme du bon Dieu comme ça? car il a eu des chagrins, mam'zelle!

MARIE

Bien sûr.

LANDOUGUÉ.

Oh! oui; mais il a bien pris le dessus! il est gai, ouvert auprès de ses malades.

MARIE.

Oh!... gai!... pas toujours... il y a des moments...

LANDOUGUÉ.

Encore!... mais à quoi cela tient-il donc?... car ces chagrins on pourrait savoir... si on voulait... cette lettre dont l'adresse a causé tout le tremblement... vous n'avez jamais eu l'idée de...?

Il fait le signe de regarder à travers les plis.

MARIE.

Par exemple!...

LANDOUGUÉ.

Ça, si fait, ça se fait.

MARIE.

Fi donc!... c'est son secret!

LANDOUGUÉ.

C'est ce que je dis; mais si elle lui retombait sous la main... sa maladie n'aurait qu'à le reprendre!

MARIE.

Oh! il n'y a pas de danger... je l'ai cachée... il ne la verra jamais! C'est pour cela qu'il ne faut pas réveiller ses souvenirs!... et maintenant que vous voilà prévenu...

LANDOUGUÉ.

On me couperait plutôt la langue! on me haïrait menu, menu!

MARIE, écoutant de côté.

Justement, je l'entends qui rentre avec Cotte...

LANDOUGUÉ.

Bien!... moi qui voulais vous parler de quelque chose de personnel...

MARIE, riant.

Une consultation? ça sera pour une autre fois!

LANDOUGUÉ, à part.

Dieux!... est-elle gentille!... et quelle joie mame Laudougué ça ferait!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE, PAYSANS, *en dehors, qui l'entourent et le remercient.*

MAURICE, *les congédiant.*

C'est bien!... c'est bien!... allez-vous-en au diable, avec vos remerciements!... Vous êtes guéris? tant mieux!... bonsoir!...

UN PAYSAN.

Merci, monsieur Maurice... Et la mère Gervais...

MAURICE.

La mère Gervais?... j'y passerai à deux heures... Allez, allez, adieu...

TOUS, *en disparaissant.*

Adieu, monsieur Maurice. Vive le guérisseur!

MAURICE, *au fond.*

Jacques bouchonne bien Cocotte... qu'elle n'aille pas gagner un rhumatisme!

MARIE, *courant à lui.*

Bonté divine! il est tout en nage!

MAURICE.

Ce n'est rien, ma bonne!... un petit bain de vapeur.

MARIE, *l'essuyant avec son mouchoir.*

Si ça a du bon sens de se mettre dans des états pareils!... Mais d'où venez-vous donc?

MAURICE, *débarrassant ses poches de troussees, d'étoiles à lancettes, etc.*

De nous promener.

MARIE.

De vous promener?

MAURICE.

Oui, figure-toi... Je revenais d'Épinay... (Le gros Pithou est hors d'affaire, je le purge demain.) Je rencontre au bois Carreau M. Ferdinand, M. d'Hérigny et tous leurs amis qui allaient entrer en chasse! Ah!... (décidément, l'enfant de Millochou, c'est la rougeole, elle se présente très-bien) Ils allaient donc entrer en chasse; un tapage d'enfer, les cors, les chiens et des cris dès qu'on m'aperçut!... Ah! c'est le docteur, c'est le docteur! il va être des nôtres!

MARIE, *se récriant.*

Vous! ah! ben!... et Cocotte, qu'est-ce qu'elle aurait dit de ça?

MAURICE, *gaiment.*

Cocotte est une vieille folle, ma chère, qui ne sait pas résister à la tentation! ce vacarme l'avait mise en gaité, elle me faisait déjà de petites courbettes; ma foi, je me suis dit: Cette pauvre bête n'a jamais rien vu de semblable; quand je lui donnerais ce plaisir-là une fois dans sa vie!

LANDOUGUÉ.

Et vous avez suivi la chasse?

MAURICE.

Pendant une heure, jusqu'à un fossé de vingt pieds! Cocotte s'est arrêtée tout court; la raison lui est revenue. Je lui ai dit: «Vois, ma bonne? pendant que nous y sommes? si le cœur t'en dit.» Elle a secoué les oreilles; alors, j'ai crié à ces jeunes fous: «Amusez-vous bien, rompez-vous les os; comme il faut quelqu'un pour vous les remettre, vous savez où je demeure. Et me voilà.

MARIE, *le grondant.*

C'est joli! vous exténué, risquer une rechute, quand vous êtes à peine remis!

MAURICE.

Allons, gronde, gronde, gronde! (*A Landougué.*) Les gouvernantes de curés et de médecins, c'est leur bonheur! (*A Marie.*) Après cela, ma bonne Marie, tu as le droit de me gronder, toi! (*A Landougué.*) Elle m'a soigné cette chère enfant, avec un cœur, un dévouement...

LANDOUGUÉ.

Oh! ça, c'est vrai; quand vous battiez la campagne, elle pleurait!

MAURICE, *lui prenant la main.*

Pauvre petite! Je t'ai donc bien effrayée?

MARIE.

Oh! oui... surtout le jour où, au milieu de votre fièvre, vous avez dit en vous tâtant le pouls: On m'a appelé trop tard! le malade est perdu.

MAURICE, *étonné.*

J'ai dit cela?

MARIE

Heureusement que le lendemain vous aviez meilleure opinion... vous vous ordonniez des tas de drogues.

MAURICE, *effrayé.*

J'espère qu'on n'a tenu aucun compte...

MARIE.

Si fait! vous avez tout pris.

MAURICE.

Tout? cela fait frémir!

AIR: *Je loge au quatrième étage.*

Se peut-il, ma pauvre Marie?...

J'avais perdu l'esprit, vraiment!...

Avaler une pharmacie...

De quoi tuer un régiment!...

Et me retrouver bien portant!

Plus d'un confrère qu'on admire

(*Avec un geste expressif.*)

M'eût peut-être... Ça prouve enfin

Que l'on a bien raison de dire

Qu'on est son meilleur médecin.

MARIE.

Votre confrère de Châtillon l'avait bien recommandé! Il disait que dans votre délire vous aviez encore plus de tête que tous les médecins du département.

MAURICE, *gaiment et se touchant le front.*

C'est donc cela qu'il ne m'en est plus resté; car je veux mourir si je me rappelle un mot, et quand j'essaie de chercher...

MARIE, *vivement.*

Eh bien! ne cherchez pas... moi, je vous le défends.

MAURICE, *lui donnant une petite tape sur la joue.*

Oh! ce petit docteur en cornette!... Il n'y a pas de danger, va... je me porte bien... j'ai un appétit...

LANDOUGUÉ.

C'est comme moi... je dévore!.. ça fait plaisir.

MAURICE.

Oui; mais toi, tu manges trop, ça te jouera

quelque mauvais tour. (*Lui montrant sa pharmacie.*) Je me chargerai de ton déjeuner un de ces matins.

LANDOUGUÉ, *faisant la grimace.*

De votre bouteille noire?... oh! non, monsieur Maurice.

MAURICE.

Tu es bien dégoûté... A propos, tu ne sais pas un bonheur qui t'arrive?... ta cousine Gloussard va encore donner un héritier à ton cousin Gloussard.

MARIE.

Pauvres gens! c'est le cinquième.

MAURICE.

Je leur ai dit : Mes enfans, vous n'êtes pas raisonnables! tous les ans... tous les ans!... Enfin j'ai promis d'être parrain de celui-ci... c'est mon droit! (*A mi-voix à Marie.*) Tu diras au boucher de leur porter de temps en temps... et puis quelques bouteilles de vieux vin.

MARIE.

C'est ça, vous pensez toujours aux autres et jamais à vous. Vous êtes encore sorti à jeun ce matin... je vais vous chercher un bon bouillon, bien chaud.

MAURICE, *qui a pris le bras de Landougué machinalement et qui lui tâte le pouls.*

Hé non, je vais déjeuner!...Fais plutôt donner double ration à Cocotte, parce que nous autres chasseurs...

SCENE IV.

MAURICE, LANDOUGUÉ.

MAURICE, *le regardant.*

Ah ça, mais tu n'as rien, toi?

LANDOUGUÉ.

Je l'espère bien, saperlotte!

MAURICE, *le repoussant.*

Pourquoi me tends-tu le bras, imbécile?

LANDOUGUÉ.

C'est vous qui l'avez pris.

MAURICE, *brusquement.*

Moi! tu me ferais croire... après ça... c'est possible! l'habitude. Eh bien! qu'est-ce que tu me veux?

LANDOUGUÉ, *se grattant l'oreille.*

Vous parler d'une chose que je remets depuis deux mois. Vous disiez tout-à-l'heure que la maman Gloussard en était à son cinquième... je voudrais bien être à mon premier et que vous en soyez le parrain, monsieur Maurice!

MAURICE, *qui s'est assis à gauche.*

Tu veux te marier? Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? est-ce que cela me regarde?

LANDOUGUÉ, *lui montrant Marie qui prend une tasse au fond, dans l'armoire.*

Mais dame... vu que l'objet en question...

MAURICE, *baissant la voix.*

Bah! c'est Marie?

LANDOUGUÉ.

Juste.

MAURICE.

Tu n'as pas mauvais goût! Mais pourquoi viens-tu me dire cela? ce sont tes affaires.

LANDOUGUÉ.

Je sais bien; mais si c'était un effet de votre part de lui dérouler les avantages... je ne pourrais pas... soi-même...

MAURICE.

Par exemple! est-ce que je me mêle...? Va te promener, je ne lui en parlerai pas. (*A Marie, qui repasse avec sa tasse à la main.*) Dis donc, Marie, est-ce que tu aurais envie de te marier?

MARIE, *étonnée.*

Moi, monsieur Maurice?... Ah ben! je n'y ai jamais pensé.

Elle pose la tasse vide sur la table.

MAURICE.

C'est qu'il paraît que Landougué y pense pour vous deux.

LANDOUGUÉ, *bas.*

C'est ça.

MARIE.

M. Landougué?

LANDOUGUÉ, *bas.*

Les qualités maintenant, ferme!

MAURICE.

Et si tu ne le trouvais pas trop simple ni trop laid...

LANDOUGUÉ, *bas.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?

MAURICE, *à Landougué.*

J'arrange ça...

MARIE, *riant.*

Moi, votre femme, monsieur Landougué! Sérieusement?

MAURICE.

Il ne faut pas rire, ma bonne! après tout, une jeune fille doit se marier... et, si tu le préférerais? c'est un brave garçon qui nous est attaché... s'il n'avait pas la mauvaise habitude de boire quelquefois...

LANDOUGUÉ.

Oh! du petit blanc, c'est léger! et pas souvent encore!

MAURICE, *à Marie, se levant.*

Oh! pas souvent. Enfin voyons... l'aimes-tu?

MARIE, *naïvement.*

Est-ce que je sais?

MAURICE.

Je ne peux pas le savoir pour toi. En aimes-tu un autre?

MARIE.

Ah! dame! je vous aime bien d'abord, vous, monsieur Maurice.

MAURICE.

Je n'en doute pas, mon enfant; mais je ne suis pas à marier, moi... Je veux dire si tu as un autre amoureux?

MARIE.

Je ne crois pas.

LANDOUGUÉ, *se passionnant.*

O Dieux! mam'zelle...

MAURICE, *le poussant.*

Tais-toi donc! (*Bas.*) Tu ne te figures pas comme tu as l'air bête quand tu fais du sentiment! (*A part.*) Mon Dieu, est-ce que nous avons tous été comme ça? (*Haut à Marie.*) Enfin, il ne te déplaît pas?

MARIE.

Je ne me le suls jamais demandé ! mais si vous pensez qu'il faut me marier, monsieur Maurice?... comme vous dites, c'est un bon garçon ! Quelquefois je suis triste, j'ai envie de pleurer, sans savoir pourquoi, et quand il arrive, il m'amuse, il me fait rire.

LANDOUGUÉ.

Vous l'entendez ?

MAURICE, *souriant*.

C'est clair ! allons, c'est une affaire arrangée !

LANDOUGUÉ.

Ma bonne petite femme !

MARIE, *vivement*.

Mais je ne quitterai jamais M. Maurice, au moins!... sans cela...

LANDOUGUÉ.

C'est bien comme je l'entends ! nous nous établirons ici, j'y amènerai maman Landougué.

MAURICE, *souriant*.

Tu es sans gêne !

LANDOUGUÉ.

Nous vous devons bien ça, monsieur Maurice !

MAURICE.

Pour le moins !

LANDOUGUÉ.

Quel bonheur ! dès aujourd'hui, je vais demander à M^{me} la marquise son consentement.

MAURICE.

A quoi bon ? est-ce que c'est ta mère ?

LANDOUGUÉ.

Non ; je le voudrais bien, saperlotte !... mais vous savez tout ce qui tient aux droits et à l'honneur de la maison de Villeblanche ! la vieille dame est à cheval... si on ne la consultait pas, elle serait capable de me mettre à la porte ; et comme la place est bonne, je suis esclave de mon devoir. (*On entend le cor dans le lointain.*) Dieux ! la bête est lancée et je n'y suis pas ! (*Appelant ses chiens et reprenant son fusil.*) Museau noir ! Bec-de-lièvre !

AIR de Sarah.

Adieu, le cor résonne au bois,
Et de nos chiens j'entends la voix.
L'amour m'enflamme, et j'crois qu' dans peu
Le marcassin va voir beau jeu.

ENSEMBLE.

MAURICE et MARIE.

Le cor résonne, allons, adieu,
Mais surtout { calme } ce beau feu,
Et { ne vas } pas dans le hallier
Prendre { tes } chiens pour le gibier.

LANDOUGUÉ.

Le cor résonne, allons, adieu,
Et je sens, à ce nouveau feu,
Que je vais être sans quartier
Pour mes chiens et pour le gibier.

(*Remontant pour partir.*) Dites donc, monsieur Maurice, si vous rencontrez le maire par hasard, pour les publications...

MAURICE, *brusquement*.

C'est ça ! il faudra que j'épouse aussi pour toi, n'est-ce pas ? Va-t'en au diable !

LANDOUGUÉ.

Je m'en rapporte à vous !

Il sort en courant.

MAURICE, à lui-même.

Il s'imagine que je n'ai que ses amours en tête ! le maire ! le maire !... Au fait, c'est sur mon chemin, et je pourrais bien en revenant... (*A Marie, qui regarde au fond.*) Allons. Marie, mon déjeuner... Eh bien ! qu'est-ce que tu regardes là ?

MARIE, *au fond*.

La calèche du château qui vient ici... Oui, c'est M. le baron de la Brienne, l'oncle de M. Ferdinand, celui qui dit toujours qu'il a une santé si déplorable ! et sa femme, la jeune baronne !

MAURICE.

Que le ciel les confonde ! Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Mon Dieu, que c'est terrible ces gens qui n'ont rien à faire et qui sont toujours sur les épaules des autres !

MARIE.

Les voici !

SCENE V.

LES MÊMES, LE BARON, *en tenue de campagne*,
LA BARONNE, *en toilette élégante*.

LA BARONNE, à un laquais qui ressort aussitôt.

C'est bien ! que la voiture attende ! (*A Maurice.*)

Eh ! bonjour, docteur !

LE BARON.

Ah ça ! docteur, il faut donc venir vous chercher ! on ne vous voit plus au château !

MAURICE.

Comment ! est-ce qu'il y a quelqu'un de malade ?

LE BARON.

Non, excepté moi, qui ai toujours la santé la plus déplorable.

LA BARONNE.

Ne faut-il pas être mort, pour vous voir ? on vient dîner avec ses amis.

LE BARON.

Faire un piquet avec ma mère.

MAURICE.

Eh ! mon Dieu, madame la marquise a monsieur le curé.

LE BARON.

Oui, mais il gagne toujours, il n'est pas com-
plaisant.

MAURICE.

Ni moi non plus, je vous en préviens !

LA BARONNE, *souriant*.

Oui, vous êtes un ours ! mais j'ai mis dans ma tête de vous apprivoiser, et d'abord... (*Apercevant Marie.*) Eh ! c'est la petite Marie... Bonjour, mon enfant.

MARIE.

Votre servante, madame la baronne !

LA BARONNE.

Charmant sujet que vous avez là, docteur... un vrai trésor !

MAURICE.

Oui, un trésor qui ne veut pas me faire déjeuner... Allons, ma fille, tu sais bien qu'il faut que je sorte, que je suis pressé... chacun a ses affaires ! va dire à Manette de faire cuire mes côtelettes.

MARIE, *bas.*

Et le couvert qui n'est pas mis!

MAURICE, *la poussant.*

Je m'en charge! (*A part.*) Ça les obligera peut-être à s'en aller.

SCENE VI.

MAURICE, LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah çà, docteur! vous venez dîner au château aujourd'hui, je l'ai promis à ma mère.

MAURICE, *grommelant, et allant du buffet à la table.*

Dîner! dîner! cette manie des châteaux, de s'emparer des curés, des médecins! On croit avoir tout dit : Docteur, vous viendrez dîner! Je ne peux pas, madame! je n'irai pas!

LA BARONNE, *au baron.*

Il viendra! (*Voyant Maurice qui pose des assiettes sur la table.*) Tiens! vous savez mettre votre couvert, vous?

MAURICE.

Parbleu! à l'armée nous n'avions pas de maître d'hôtel!

LA BARONNE.

Ah! vous avez servi, docteur?

LE BARON, *assis dans le fauteuil à droite.*

Comme carabin, mon cœur! tous les grands médecins ont commencé ainsi... les Larrey, les Desgenettes... et ce pauvre Auvray que j'ai cherché si long-temps!

MAURICE, *laissant tomber une assiette sur la table.*

Auvray! Auvray!

LE BARON.

Vous l'avez connu, docteur?

MAURICE, *se remettant.*

Non, non, Auvray! je ne crois pas.

LE BARON.

Au fait... vous ne pouvez pas... puisqu'il est mort depuis vingt ans!... C'est domage!... un homme du plus grand talent, que Bonaparte affectionnait beaucoup... Il paraît qu'à la peste de Jaffa, il sauva toute une brigade... Mon frère aîné, le père de Ferdinand, qui s'y trouvait..

MAURICE, *cherchant ses souvenirs.*

Votre frère! en Égypte?

LE BARON.

Oui... une tête!... A l'époque de nos troubles, au lieu d'émigrer, ne changea-t-il pas de nom pour aller se battre sous les drapeaux de la république!

MAURICE, *vivement.*

C'était bien!

LE BARON.

Parbleu! nous en avons tous fait autant... Moi aussi, j'ai changé de nom.

MAURICE, *distrain.*

Pour servir?

LE BARON.

Non... pour m'en aller!... J'ai toujours eu une santé si...

LA BARONNE.

C'est bien, baron!... il n'est pas question... plus tard...

MAURICE, *à lui-même.*

Ferdinand!... C'est donc ça... qu'en le voyant je me disais... (*Au Baron, involontairement.*) C'est étonnant... comme il ressemble à son père!

LE BARON, *vivement.*

Comment, docteur!... vous avez donc connu mon frère?

LA BARONNE.

Vous avez donc été en Égypte?

MAURICE, *embarrassé.*

Non...

TOUS DEUX.

Mais cependant...

MAURICE, *d'un ton sec.*

Eh bien! oui, après tout... Quand j'aurais été en Égypte?... Est-ce qu'on n'est pas libre d'aller en Égypte?... Est-ce que tout le monde ne peut pas aller en Égypte?

LE BARON.

Hé, bon Dieu, docteur...

MAURICE, *jetant son pain sur la table.*

Non... c'est que vous êtes là... à me questionner... (*Sèchement.*) Monsieur, à un homme qui souffre, à un malade... mes soins, mon temps, tout lui appartient... A un indiscret qui veut fouiller dans ma vie, je lui dis : Vous vous portez bien... tournez-moi les talons... et allez vous promener!

LA BARONNE, *le calmant.*

Eh bien! eh bien!... mon ours qui se fâche!.. lui qui est si gentil d'ordinaire!... Pour nous rac commoder, vous viendrez dîner.

MAURICE, *se remettant à son couvert.*

Mais quelle rage!...

LA BARONNE.

Nous avons besoin de vous, pour sermoner Ferdinand, votre Benjamin... car vous l'aimez?

MAURICE, *avec un reste d'humeur.*

Je ne m'en cache pas; c'est le meilleur... D'abord, je ne le vois presque jamais.

LE BARON.

Merci!

MAURICE.

Je ne dis pas cela pour madame.

LA BARONNE, *riant.*

Alors, bien obligé pour le baron!

MAURICE.

Non... ce n'est pas non plus pour le baron... Eh bien! oui, je l'aime votre neveu!... un jeune homme franc, loyal... (*touchant sa poitrine*) qui a de ça!... (*Au Baron.*) Je ne sais pas si vous me comprenez, vous... mais il a de ça!

LE BARON.

Parbleu... si je vous comprends!... Vous voulez dire... qu'il a... de ça?

LA BARONNE.

Oui, oui, un charmant garçon... dont je suis très-mécontente... Nous voulons le marier à l'ainée des d'Ablançay... cent mille écus de rentes... la tête du faubourg Saint-Germain!... la grand-mère le désire ardemment... mais M. mon neveu ne paraît pas disposé...

LE BARON.

Il paraît même assez éloigné...

LA BARONNE.

Je lui avais dit de me donner la main pour aller inviter les d'Ablançay... ah! bien oui! il est à la chasse... il a l'air de les fuir.

MAURICE.

Écoutez donc... l'aînée des d'Ablançay n'est pas jolie.

LE BARON.

Elle est même laide.

LA BARONNE, *étourdiment.*

Très-laide... Mais ce n'est pas une raison... moi, j'ai bien épousé...

Elle va pour montrer le Baron.

LE BARON.

Heln ?

LA BARONNE, *se reprenant.*

Non... ce n'est pas cela que je voulais dire.

MAURICE.

Et puis, il a peut-être des amourettes? c'est de son âge.

LA BARONNE.

Des amourettes!... Plût au ciel!... il me les contera, ça m'amuserait... Je ne suis pas ridicule, moi... Il me dirait : Ma petite tante... hum?... Je lui dirais : C'est bon... va t'amuser, mon garçon... la grand'mère et l'oncle n'en sauront rien... parce que les jeunes gens...

LE BARON, *secouant la tête.*

Hum! les jeunes gens...

LA BARONNE, *au Baron et gaiement.*

Où vous... vous avez fait des horreurs dans votre temps, j'en suis sûre!... Prenez-y garde... si je découvre quelque chose... (*Au docteur.*) Ainsi, c'est convenu, à six heures.

MAURICE, *hors de lui.*

Pour la centième fois, madame, je vous répète que je ne sors que pour mes malades.

LA BARONNE, *montrant le Baron.*

Raison de plus... En voici un que je vous laisse et qui vous amènera.

MAURICE, *tombant assis sur sa chaise.*

Il y a de quoi en faire une fièvre bilieuse!

LA BARONNE.

C'est convenu; je cours inviter les d'Ablançay... Baron, je prends la voiture.

LE BARON.

Eh bien! et moi, mon cœur?

LA BARONNE.

Vous reviendrez à pied.

LE BARON.

Une demi-lieue!

LA BARONNE.

Ça vous fera du bien! vous savez que Marjolin me dit toujours : *Faites marcher votre mari... faites-le donc marcher!* Adieu, adieu, docteur, soyez exact!

Elle sort.

SCENE VII.

LE BARON, MAURICE; puis MARIE.

MAURICE, *à part.*

Allons! bien! elle me laisse avec cet emplâtre!

LE BARON, *en confidence.*

Après tout, je ne suis pas fâché que ma femme soit partie.

MAURICE.

Vous avez encore quelque chose à me dire. (*Elevant la voix.*) Voyons donc, Marie, ces côtelettes! (*Au baron.*) Alors, vous me permettez de déjeuner, je vous écouterai plus commodément.

LE BARON.

Comment donc!... voyez-vous? c'est très-grave... mon neveu m'inquiète sérieusement!

MARIE, *qui apporte le déjeuner.*

Monsieur Ferdinand? qu'est-ce qu'il a donc? est-ce qu'il est malade?

MAURICE, *assis à la table, et tournant le dos au Baron.*

De quoi te mêles-tu, toi? est-ce que cela te regarde? Mets là ton déjeuner, et dis à Jacques d'atteler la carriole! (*Regardant le Baron.*) Il faut que je sorte, tu comprends? Je suis très-pressé.

MARIE.

Oui, monsieur Maurice! (*A part.*) Ce pauvre M. Ferdinand! c'est peut-être pour ça qu'il n'est pas venu me donner ma leçon! Mon Dieu! comment savoir?...

Cherchant à s'approcher du Baron.

MAURICE.

Eh bien! Marie?

MARIE.

Oui, monsieur Maurice, oui... (*A part.*) Je vais guetter si je vois quelqu'un du château.

Elle sort.

SCENE VIII.

MAURICE, *déjeunant,* LE BARON.

LE BARON.

Comme je vous disais, docteur, je ne suis pas fâché que ma femme...

MAURICE.

Vous voulez me consulter?

LE BARON.

Oui, d'abord sur ma santé, qui est vraiment... car on n'y fait pas attention!... Ma mère ne rêve, ne voit que son petit-fils... Et moi, on ne s'aperçoit pas de mon état! je suis sûr qu'il y a dix ans que je couve une grande maladie!

MAURICE.

Qu'est-ce que vous avez? la tête... les jambes... pas de sommeil?

LE BARON.

Non... tout cela est assez bon! ce sont des faiblesses intérieures... un laissez-aller...

MAURICE.

Vous avez déjeuné?

LE BARON.

Oui, j'ai pris ce matin ma tasse de tilleul.

MAURICE, *étonné.*

Une tasse de tilleul!

LE BARON.

Comme à l'ordinaire! oh! je ne sortirais pas sans cela... ça me conduit jusqu'à six heures!

MAURICE, *se levant.*

Et vous vous tenez sur vos jambes! (*Avec colère.*) Ça fait pitié! (*Le faisant asscoir à sa place et lui mettant un couvert devant lui.*) Mettez-vous donc là, et mangez une côtelette.

LE BARON, *effrayé.*

Une côtelette, moi!...

MAURICE.

J'en mangeais bien trois dans mon temps.

LE BARON, *regardant les côtelettes.*

Ce n'est pas qu'elles ont une mine... Vous allez me faire faire quelque sottise, docteur!

MAURICE, *s'asseyant en face de lui.*

Ça me regarde!

LE BARON, *hésitant.*

Ça décidera la maladie que je couve...

MAURICE.

Je m'en charge. (*Mettant une côtelette sur son assiette.*) Eh! mangez donc, corbleu!... car vraiment, vous me faites mal!

LE BARON, *mangeant.*

Je la mets sur votre conscience... Elle est très-tendre! Vous avez du pain?

MAURICE.

Voilà...

LE BARON.

Et du sel?

MAURICE.

Devant vous... (*Lui versant à boire.*) Un peu de vin pur.

LE BARON, *buvant.*

Oh! ces médecins!...

MAURICE.

Hein? ça vaut mieux que du tilleul...

LE BARON.

Hum!... (*Buvant encore.*) Enfin, pendant que j'y suis... (*Reprenant son air mystérieux.*) Comme je vous disais, docteur, c'est très-grave. (*Baissant la voix.*) Vous avez mis le doigt dessus, au sujet de Ferdinand.

MAURICE.

C'est une amourette?

LE BARON.

Une passion, mon cher... une passion désordonnée, qui peut compromettre son nom, l'honneur de la famille! je sais tout!

MAURICE.

Bah!

LE BARON.

Sauf la personne, que j'ignore!

MAURICE.

Alors, vous ne savez rien.

LE BARON.

Pardonnez-moi... j'ai des données!... on a parlé d'enlèvement.

MAURICE.

D'enlèvement? comment avez-vous découvert?

LE BARON.

Ah! voilà! j'ai une habitude! Après dîner, je me campe dans un fauteuil, et je fais semblant de dormir; je dors même réellement quelquefois... mais j'entends parfaitement ce qui se dit autour de moi: c'est une faculté... c'est une faculté qui

m'est particulière. Or, donc, avant-hier, mon neveu et son ami, vous savez, ce mauvais sujet de d'Hérigny, causaient tout bas près de la cheminée; et j'ai entendu ce dernier qui disait à Ferdinand: «Tu n'as pas le sens commun, cher bon! On enlève la petite, on va passer un mois en Italie, et tout est fini!»

MAURICE.

Eh bien?

LE BARON.

Eh bien?

MAURICE.

C'est peut-être ce d'Hérigny qui voulait enlever quelque pauvre fille, et votre neveu s'y opposait.

LE BARON.

Ta, ta, ta, ta; on voit bien, docteur, que vous n'avez jamais fait de folies!... moi, qui en ai fait...

MAURICE.

Vous?

LE BARON, *regardant derrière lui avec crainte.*

Ma femme n'est pas là!... moi qui en ai fait beaucoup!

MAURICE, *le regardant, à part.*

Ce que c'est que de nous!

LE BARON.

Je puis vous assurer... (*Baissant la voix.*) J'ai fait jaser adroitement son piqueur; tous les jours il va à la chasse.

MAURICE.

Le grand mal!

LE BARON.

C'est un prétexte; il la quitte au bout d'une heure, il s'échappe et se rend secrètement chez sa belle.

MAURICE, *attentif.*

Vous croyez?

SCENE IX.

LES MÊMES, FERDINAND, *paraissant au fond et s'arrêtant à la porte au moment d'entrer.*

FERDINAND, *à part.*

Ciel! mon oncle et le docteur!

LE BARON, *à Maurice.*

Vous comprenez! il choisit le moment où le père, le tuteur, le mari, que sais-je? n'y est pas; il se faufile, il se cache, et voilà le loup dans la bergerie!

Pendant ce temps, Ferdinand écoute et disparaît avec précaution.

MAURICE.

Mais, puisque vous ne connaissez pas la personne!

LE BARON.

Je suis sur la trace. Écoutez, il chasse toujours dans les bois de Morangy: qu'est-ce que c'est qu'une jeune inconnue qui a loué, il y a trois mois, le pavillon qui est au bout du parc?

MAURICE.

Une jeune femme... une actrice, une cantatrice, je crois; j'ai été appelé pour sa femme de chambre, il y a une quinzaine de jours... une gastro-entérite.

LE BARON.

Une actrice !... jolie ?

MAURICE.

Pas mal... une blonde.

LE BARON.

Nous y voilà !... c'est elle !

MAURICE.

Mais du tout ; on lui avait ordonné de changer d'air, et...

LE BARON.

Brrr ! vous n'y entendez rien, docteur ; je vous dis que c'est elle, il y a connivence, et si je pouvais les surprendre... Vous n'allez plus à Morangy ?

MAURICE.

Presque tous les jours... (*se levant*) eh ! tenez, à l'instant même, je vais voir la mère Gervais... une paralysie...

LE BARON, *vivement*.

Dans votre carriole ? Vous me donnerez bien ne place ?

MAURICE.

Vous serez furieusement secoué, je vous en préviens.

LE BARON, *se levant*.

Ça m'est égal ; je veux tirer cela au clair... diable ! l'honneur de la famille !... Vous me jetterez au bout du parc ?

MAURICE.

Je vous jetterai où vous voudrez. (*Appelant.*) Marie !

LE BARON, *se rajustant*.

Une actrice !... je ne serai pas fâché...

MAURICE, *avec ironie*.

Vous la soufflerez à votre neveu, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Oh ! (*Souriant.*) Ma foi, si l'honneur de la famille l'exigeait. (*Regardant derrière lui.*) Ma femme n'est pas là ?

MAURICE, *à part*.Vieux fat ! (*Appelant.*) Marie !

SCENE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *à part*.

Il ne paraît pas.

MAURICE.

Eh bien, la carriole ?

MARIE, *montrant la gauche*.

Elle est là, qui vous attend au bout du jardin.

MAURICE.

Mon chapeau, mes gants.

MARIE, *les lui domant, et à mi-voix*.

Monsieur Maurice, qu'est-ce que M. Ferdinand a donc ?

MAURICE, *de même*.

Hum ! petite curieuse !... eh bien, il est amoureux.

MARIE, *étonnée et souriant*.

Amoureux !

MAURICE.

Cela te fait *visé*, parce que tu penses à Landougué.

MARIE.

Moi ! oh ! du tout.

MAURICE.

Rusée !... on tâchera de hâter les publications... (*Au Baron.*) Allons, monsieur le baron, l'équipage vous attend.

LE BARON, *achevant son verre de vin*.

Voilà, docteur.

ENSEMBLE.

AIR : *Oui, vraiment, sur-le-champ.* (Suzanne.)

MAURICE.

Partons vite !...

A part.

En secret

De bon cœur j'enrage.

Son projet

Indiscret

Me divertirait...

Si l'ennui,

Grâce à lui,

N'était du voyage !...

En voiture avec lui

Va monter l'ennui !

LE BARON, *à part*.

Partons vite... en secret

L'espoir m'encourage...

Ce projet,

En effet,

Me séduit, me plaît !

Sois ici

Mon appui,

Petit dieu volage !

Que l'amour aujourd'hui

M'emporte avec lui !

MARIE.

Partez donc !

A part.

Moi, je vais

Terminer ma page !...

Mais, hélas !... quels regrets !

Malgré mes progrès,

Aujourd'hui,

Loin de lui,

Je suis sans courage ;

Loin de lui,

Tout ici

Double mon ennui !

Ils sortent par la gauche.

SCENE XI.

MARIE, puis FERDINAND.

MARIE, *à la porte et les suivant des yeux*.

Vous ne serez pas long-temps, monsieur Maurice ?... (*A elle-même.*) Décidément, il ne viendra pas aujourd'hui.

FERDINAND, *paraissant au fond, et à part*.

Ils sont partis ! et mon oncle qui a des soupçons !... D'Hérigny a peut-être raison ; si je pouvais vaincre mes scrupules...

MARIE, *sur le devant de la scène*.

Amoureux !... ça ne devrait pas l'empêcher de me donner mes leçons... on ne laisse pas comme ça une éducation incomplète... (*Elle remonte et se trouve près de lui.*) Ah ! (*Avec joie.*) Comment ! vous étiez là, monsieur Ferdinand ?

FERDINAND.

J'arrive à l'instant, ma chère Marie.

MARIE, *émue.*

C'est unique, je ne vous ai pas vu venir ; j'étais cependant là à guetter... (*Se remettant.*) J'ai bien travaillé, allez, vous serez content ; vous allez voir...

FERDINAND, *l'arrêtant.*

Oh ! je n'en doute pas... tu as une facilité... mais dans ce moment je ne pourrais... une affaire qui me préoccupe...

MARIE, *souriant.*

Oh ! oui ; maintenant, vous avez bien d'autres choses en tête !

FERDINAND, *étonné.*

Que veux-tu dire ?

MARIE, *avec une malice ingénue.*

Ah ! ah ! je sais de vos nouvelles... (*A mi-voix et souriant.*) Vous êtes donc amoureux, monsieur Ferdinand ?

FERDINAND, *vivement.*

Amoureux, moi !... Qui a pu t'apprendre... ?

MARIE.

Ne vous fâchez pas, mon Dieu, je n'en dirai rien ; je ne vous en parle que par attachement ; si vous êtes amoureux, c'est de quelqu'un qui vous aime ; et un cœur de plus qui vous sera dévoué, qui s'occupera de vous, de votre bonheur... cela me fait plaisir ; il me semble qu'il n'y en aura jamais assez pour vous rendre aussi heureux que vous le méritez.

FERDINAND.

Bonne Marie ! (*A part.*) Elle ne sait rien (*Haut, et d'un air confiant.*) Eh ! bien, oui, c'est vrai, je suis amoureux.

MARIE, *d'un air triomphant.*

Voyez-vous !

FERDINAND, *le doigt sur la bouche.*

Mais garde-moi le secret.

MARIE.

Je le crois bien, une confidence... (*D'un air d'intelligence.*) Dites donc, est-elle gentille ? (*Se reprenant.*) Oh ! cette question, un marquis... elle doit être très-jolie.

FERDINAND.

Sans le savoir, et c'est la moindre de ses qualités. (*S'animent peu à peu.*) Figure-toi, Marie, la simplicité même, un trésor de bonté, d'innocence ; une âme tendre, confiante, qui ne soupçonne jamais le mal, et qui fait le bien par instinct, par nature, sans se douter qu'il y ait quelque mérite à le faire.

MARIE.

Qu'elle serait heureuse de vous entendre !

FERDINAND.

C'est chaque jour un nouveau trait de bonté !... (*Changeant de ton.*) Dis-moi donc, Marie, la bonne Madeleine est venue ce matin me rapporter les mouchoirs que je lui avais donnés à broder ; elle m'a avoué qu'une autre les avait faits à sa place.

MARIE, *baissant les yeux.*

Comment ! elle vous a dit...

FERDINAND, *d'un air attendri.*

Oui ; elle m'a dit que, malade, alitée, elle avait été obligée de renoncer à tout travail, et qu'en venant la veiller, la nuit, tu avais trouvé moyen de finir ce qu'elle avait commencé.

MARIE.

C'était bien naturel... pauvre femme ! deux enfants, et rien !... d'ailleurs, je savais que vous étiez pressé de ces mouchoirs, que vous les destiniez à votre grand'maman.

FERDINAND, *la regardant avec émotion.*

Non, j'ai changé d'idée, le dessin me plaît, je garde ceux-ci pour moi.

MARIE.

Tant mieux, ce sera une autre commande pour la pauvre Madelaine ; et puis, si vous voulez, moi, je vous en ferai de bien beaux, oh ! mais, de bien beaux... vous savez ? pour elle... quand vous vous marierez.

FERDINAND, *frappé.*

Quand je me marierai !

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que, sans le vouloir, je vous ai fait de la peine ?

FERDINAND, *avec désordre.*

Ah ! c'est que tu ne peux deviner... je l'aime, vois-tu, comme un insensé ! s'il me fallait y renoncer, j'en deviendrais fou ! et ce qu'il y a d'affreux, c'est que personne ne me comprendra ! le monde est si absurde ! ma famille, mes amis, ces femmes de Paris, si futiles, si légères... dont pas une n'a son cœur ! ils me condamneront tous !.. Ah !.. pour échapper à ce tourment, je n'ai qu'un moyen : oui, je m'éloignerai, je partirai !

MARIE, *inquiète.*

Vous, monsieur Ferdinand ?... oh ! ne dites pas cela !

FERDINAND, *lentement et la regardant avec amour.*

Et cependant, si elle le voulait, nous pourrions être si heureux ! il ne dépendrait que d'elle...

MARIE, *vivement.*

Eh bien, est-ce que je la connais ? J'irai la trouver, je lui dirai combien vous êtes bon, comme nous vous aimons tous, et elle vous aimera aussi, allez ! elle consentira à tout ce que vous voudrez ! mais ne partez pas ! mon Dieu, ne plus vous voir ! qu'est-ce que nous deviendrions ? moi, d'abord, je serais trop malheureuse !

FERDINAND, *avec joie.*

Il serait vrai ! (*La voyant essuyer une larme.*) Ah ! je ne me trompe pas ! Eh bien ! Marie, prends donc...

LANDOUGUË, *en dehors.*

Ah ! ça ne peut pas se passer comme ça !

FERDINAND, *se retournant et avec humeur.*

Qui vient là ?

MARIE, *de même.*

C'est Landougué ! qu'il est insupportable ! il allait me dire son nom !

SCENE XII.

LES MÊMES, LANDOUGUÉ, *accourant.*

LANDOUGUÉ.

Ah! monsieur le marquis! quel coup du ciel! j'allais courir au château.

FERDINAND.

Que veux-tu? qu'est-ce qu'il y a?

LANDOUGUÉ, *agité.*

Il y a, monsieur le marquis, qu'il faut venger l'honneur de votre maison... outragé dans ma personne!

FERDINAND.

Comment?

LANDOUGUÉ.

Voilà ce que c'est : J'ai été pour vous rejoindre là-bas, je ne vous ai plus trouvé, vu que vous veniez de partir! mais je suis tombé au milieu de vos amis, M. d'Hérigny, M. d'Holbach et tous ces dandys enragés, qui m'ont reçu en me riant au nez... mais d'une force!...

MARIE.

Pourquoi donc?

LANDOUGUÉ.

C'est la question que je me suis faite! Ce M. d'Hérigny surtout s'en donnait! — « Ah! ah! qu'il me dit, mon pauvre Landougué! tu laisses donc chasser sur tes terres! — Qui ça? que je dis, des braconniers? — Oui, oui, il y en a un qui t'enlève le gibier à ta barbe! »

FERDINAND, *à part.*

Le maladroit! avec ses plaisanteries!

LANDOUGUÉ.

« — Ah! ah! que je l'y prenne, que je dis, je dresserai procès-verbal! » Oh! dame, à ce mot de procès-verbal, les éclats de rire ont redoublé, et comme ils chuchotaient entre eux, j'ai entendu le nom de mam'zelle Marie.

MARIE.

Mon nom?

LANDOUGUÉ.

J'ai compris alors...

FERDINAND, *vivement.*

Tu as compris, quoi?

LANDOUGUÉ.

Que le braconnier, c'était ce M. d'Hérigny.

MARIE.

Il ne m'a jamais parlé.

LANDOUGUÉ.

C'est égal! avec ses petites moustaches et son cigare perpétuel, je me doutais depuis long-temps... Mais qu'il ne s'y joue pas! ah! qu'il ne s'y joue pas!... si je le trouve près de ma femme, je le tue comme un lapin!

FERDINAND, *frappé.*

Ta femme?... comment! ta femme!

LANDOUGUÉ.

Où, monsieur le marquis: est-ce que vous ne savez pas la nouvelle? (*A Marie.*) Vous n'avez pas fait part à monsieur le marquis...?

MARIE.

Non, je l'ai oublié.

LANDOUGUÉ.

Vous l'avez oublié? c'est gentil!

FERDINAND, *avec impatience.*

Quoi, Marie?

FERDINAND, *d'un air fier et la faisant passer près de Ferdinand*

Où, monsieur le marquis, c'est décidé, je l'épouse... (*A Marie.*) Faites donc la révérence... nous avons tous les consentemens.

FERDINAND, *à Marie.*

Il serait vrai?

MARIE.

M. Maurice m'a dit qu'il fallait me marier; que Landougué me convenait... (*A mi-voix, et remarquant le trouble de Ferdinand.*) Mais si ça vous déplaît, monsieur Ferdinand, vous n'avez qu'à dire! je n'y tiens pas!

FERDINAND.

Il suffit! (*A lui-même.*) Pas un moment à perdre! (*Il court à la table à droite.*)

LANDOUGUÉ, *à Marie.*

Là, j'étais sûr qu'il prendrait l'affaire chaudement!

FERDINAND, *s'asseyant.*

Un mot à d'Hérigny.

LANDOUGUÉ.

C'est ça; dites-lui que c'est indécemment de s'attacher à un brave garçon.

FERDINAND, *écrivain, et à part.*

Me la laisser enlever! et par qui?

LANDOUGUÉ, *continuant sa pensée.*

Vous ne pouvez pas le souffrir! Ah! M. le marquis ne laisse pas molester ses gens! (*A Marie, en regardant Ferdinand écrire.*) Il est capable de se battre avec lui... d'abord à sa place, moi, je me battrais!

MARIE.

Se battre! si donc!

LANDOUGUÉ.

Oh! oh! oh! il lui dira au moins sévèrement son fait!

Ils parlent bas.

FERDINAND, *à part, et répétant ce qu'il écrit.*

« Je suis décidé! envoie-moi ton coupé, et tes deux meilleurs chevaux! à l'entrée du petit bois, derrière le village! Retiens Landougué jusqu'à demain! trouve un prétexte. Je t'écirai de Milan. »

Il cachète la lettre.

LANDOUGUÉ, *le regardant.*

Là! maintenant, je peux dormir sur les deux oreilles.

FERDINAND, *à Landougué.*

Au château d'Hérigny...

LANDOUGUÉ.

Voilà.

FERDINAND.

Tu remettras cette lettre toi-même.

LANDOUGUÉ.

Soyez tranquille! je serai trop content de voir la figure qu'il fera.

FERDINAND.

Et ne reviens pas sans une réponse.

LANDOUGUÉ.

Je l'attendrais plutôt jusqu'au jugement dernier ! (*A Marie.*) Ce que c'est que d'avoir des bons maîtres ! (*Comme s'il parlait à son chien.*) Houp, à nous deux, Museau noir ! et du jarret !

Il sort en courant.

SCENE XIII.

FERDINAND, MARIE.

MARIE.

Comme vous êtes agité !

FERDINAND.

C'est de bonheur ! Oui, Marie, à présent, tout dépend de toi, et si tu m'es dévouée...

MARIE.

Vous en doutez !

FERDINAND.

Eh bien ! dans une heure, trouve-toi à l'entrée du petit bois, près de l'étang.

MARIE.

Près de l'étang ! ce n'est pas pour vous battre ?

FERDINAND.

Non... ne crains rien... mais tu y viendras, n'est-ce pas ?

Air : *Désormais plus d'absence.*

A ton cœur je me fie.

MARIE.

C'est sacré !

FERDINAND.

Il y va de ma vie...

MARIE, *vivement.*

J'y serai.

FERDINAND.

Surtout du mystère,
Sois exacte et ne dis rien.

MARIE.

Je saurai me taire,
Puisque c'est pour votre bien.

FERDINAND.

O bonheur extrême !

MARIE, *naïvement.*

Je puis conduire avec moi...
Le docteur lui-même...

FERDINAND, *vivement.*

Non pas... je ne veux que toi !...

MAURICE, *parlant en dehors.*

Marie ! Marie !

FERDINAND.

C'est lui !

MARIE.

Il descend de carriole !

FERDINAND, *la poussant.*

Va vite ! retiens-le ; je ne veux pas qu'il m'aperçoive... dans une heure, près de l'étang !

ENSEMBLE.

Reprise.

FERDINAND.

A ton cœur je me fie,

C'est sacré,

Il y va de ma vie ;

J'attendrai.

MARIE.

Ma promesse me lie,

C'est sacré !...

Il y va de sa vie !...

J'y serai !

Elle sort un moment par le fond.

FERDINAND, *seul.*

Et moi, au château ! une petite histoire à ma grand'mère. (*Il va pour sortir et aperçoit Maurice qui arrive.*) Ah ! mon Dieu, le docteur qui accourt de ce côté ! impossible de m'échapper sans qu'il me voie. (*Courant à la porte de droite.*) Ah ! cette petite serre abandonnée !.. il va ressortir sans doute.

Il entre dans la serre et ferme la porte sur lui.

SCENE XIV.

MAURICE, MARIE, FERDINAND, *caché.*MAURICE, *à Marie.*

Je te dis que nous avons tous des têtes de linottes.

MARIE.

Pourquoi donc ? (*A part, en regardant.*) Il est parti.

MAURICE.

Nous avons oublié le principal : après avoir vu la mère Gervais, qui va à merveille, et avoir laissé le baron à ses grandes aventures, j'ai rabattu chez le maire, pour ton mariage... les publications...

MARIE.

Mon mariage !... oh ! nous avons le temps.

MAURICE.

Nous avons le temps, nous avons le temps !... ces petites filles sont toutes les mêmes ; et puis quand ça ne va pas à leur idée... ! Figure-toi, j'arrive comme un étourneau ; le maire me demande tes papiers pour commencer l'acte ; je suis resté là, devant lui, la bouche ouverte.

MARIE.

Mes papiers !..

MAURICE.

Mais certainement, ma bonne, on ne se marie pas sans papiers ; j'ai promis de les lui envoyer tout de suite ; ainsi, voyons, donne-les-moi.

MARIE, *troublée.*

Mes papiers ! (*A part.*) Je n'y pensais plus ; ils sont avec cette malheureuse lettre qui a failli le tuer, et s'il la revoyait...

MAURICE.

Eh bien ! où les as-tu mis ?

MARIE, *troublée.*

Je ne sais, monsieur Maurice... je ne me souviens pas...

MAURICE.

Tu me les as peut-être donnés à serrer, et avec ma tête... il faut chercher.

Il va vers son secrétaire.

MARIE, *l'arrêtant.*

Non, non ; je me rappelle maintenant, je n'en avais pas.

MAURICE.

Tu n'avais pas de papiers ! quelle histoire !..

tu les tenais à la main en arrivant; je te vois encore... j'étais là: tu es entrée...

MARIE, à part.

O mon Dieu!... la mémoire qui lui revient!

MAURICE, allant au secrétaire.

Je suis sûr que nous allons les trouver dans quelque coin...

MARIE, s'élançant devant le secrétaire.

Eh bien! non! vous ne les verrez pas!

MAURICE.

La belle finesse! ils sont là.

MARIE.

J'aime mieux ne pas me marier!

MAURICE, riant.

Pour ne pas montrer ton acte de naissance... tu veux faire la coquette avec l'état civil. (Il la repousse du secrétaire et l'ouvre.) Quel enfantillage!

MARIE, plus troublée.

Monsieur Maurice! monsieur Maurice! je vous en prie... j'aime mieux tout vous dire: (Hésitant.) C'est qu'avec ces papiers il y avait une lettre...

MAURICE, cherchant toujours.

Pour moi?... d'un malade peut-être? Le pauvre diable a eue le temps d'attendre! Ne fais donc plus de ces oublis-là. (Ouvrant un tiroir.) Eh! tiens! j'étais bien sûr!... les voilà dans le tiroir à secret... ton extrait de baptême... et cette lettre... (La regardant et poussant un cri étouffé.) Ah... cette écriture!... encore elle! au bout de vingt ans!

MARIE, s'élançant et le soutenant.

Monsieur Maurice, ne l'ouvrez pas, ne la lisez pas!

MAURICE, tremblant d'émotion.

Pourquoi?... je veux savoir... Henriette! l'indigne! oser m'écrire!...

MARIE, à part.

Ma mère! (Haut.) Qu'avez-vous donc?

MAURICE, hésitant.

Tu t'étonnes, ma pauvre Marie, de me voir si tremblant? c'est que, vois-tu, sous cette écorce grossière, il y a une âme faible... l'âme d'un enfant, qui n'a pu résister au premier choc qu'il a rencontré dans la vie. (Affectant de la fermeté et ouvrant la lettre.) Mais cette fois, j'aurai du courage, de la force...

Il s'essuie les yeux pour lire.

MARIE, à part.

Que faire?

MAURICE, lisant.

« C'est mon pauvre enfant, c'est ma fille qui » vous remettra cette lettre... » (Avec colère et regardant Marie.) Sa fille, sa fille!... toi, malheureuse?

MARIE, effrayée.

Monsieur Maurice.

MAURICE, hors de lui.

Sa fille! près de moi! c'était un piège!

MARIE, les mains jointes.

Oh! mon Dieu!

MAURICE.

Va-t'en, va-t'en! je ne veux pas te voir!

MARIE.

Par pitié!

MAURICE, avec désordre.

De la pitié!... Sais-tu ce que je dois à ta mère? (lui saisissant le bras) le malheur, le désespoir, ma vie perdue!... Je l'aimais ah! Dieu! je l'aimais!... elle, moi, tous deux jeunes, mais pauvres; je lui dis: «Henriette, je pars, les dangers me donneront la fortune; jereviendrai tel'offrir, à toi, à toi seule...» car c'était là mon rêve! cette fortune, jel'avais acquise... et quand je revenais fier et heureux... séduite, disparue!... pendant mon absence... un misérable!... Oh! alors, j'ai fui de Paris, de cette ville d'ingrats... j'ai voulu être mort pour le monde entier... Et toi, l'enfant du parjure, toi dont chaque trait me donne des mouvemens de rage, tu viendrais encore troubler le repos de mes derniers jours!...

MARIE, éperdue.

Monsieur Maurice!

MAURICE, avec emportement.

Va-t'en! va-t'en!

MARIE, accablée.

Où voulez-vous que j'aille?

MAURICE.

Où tu voudras!

MARIE.

Mais encore?

MAURICE.

Va retrouver ta mère!

MARIE, tombant à genoux.

Elle est morte!

Moment de silence.

MAURICE, frappé.

Morte! morte! Henriette! (D'une voix étouffée.) Tout à la fois!

Il cherche en tremblant la chaise pour s'appuyer.

MARIE, le voyant chanceler et voulant aller à lui.

Monsieur Maurice.

MAURICE, se tenant à la table, et la repoussant du geste.

Ne m'approche pas! ne me touche pas!... je suis calme, je suis calme... (En disant ces mots, il tombe épuisé et reste un moment la tête cachée, dans ses deux mains. Reprenant avec larmes.) Ainsi donc... cette lettre?... Henriette!...

MARIE, toujours à genoux et timidement.

Elle était mourante en l'écrivant... je la soutenais, elle pleurait, et moi aussi... «C'est ton dernier appui, me dit-elle... mais si mon souvenir l'irrite, s'il refuse de me lire... alors, ma pauvre enfant, que Dieu t'assiste, car tout sera fini pour toi sur la terre!»

Pendant ces derniers mots, Maurice a repris la lettre, et, après une pause, la lit d'une voix faible et entrecoupée.

MAURICE, lisant.

« C'est ma fille qui vous remettra cette lettre. » Maurice. Depuis dix-huit ans vous avez été » bien vengé!... Trahie, abandonnée par celui » qui me devait protection... » (A lui-même.) L'infâme! (Continuant.) « Dieu seul sait tout ce que » j'ai souffert! Je vais mourir; mais ma pauvre » Marie, que deviendra-t-elle après moi? C'est à » celui que j'ai tant offensé, Maurice... c'est à vous, » que je l'adresse avec confiance; je connais votre » cœur, si elle arrive jusqu'à vous, je mourrai » tranquille, ma fille sera sauvée!... » (Il laisse

tomber la lettre sur la table; Marie est toujours à genoux; sans prononcer une parole; Maurice se lève, va à elle, la relève en détournant la tête, puis l'embrasse en fondant en larmes: d'une voix entrecoupée.) Tu ne me quitteras plus, tu seras ma fille!

MARIE, avec un cri de joie.

Ah!

MAURICE, la serrant dans ses bras.

Oui, ma fille bien aimée!... il ne sera pas dit que j'aurai repoussé le dernier vœu de la malheureuse Henriette!

FERDINAND, qui a paru de côté, et à part.

Voilà donc le sort que je lui réservais... Ah! jamais, jamais! dussé-je en mourir!

MAURICE, à Marie.

Allons, calme-toi!

MARIE, lui baisant les mains.

Bien vrai, monsieur Maurice, vous ne me renverrez plus?... je resterai toujours avec vous?

MAURICE.

Toujours! oui, mon enfant, nous chercherons ton père... (Regardant les papiers.) Il y a des lettres de lui sans doute. (Lisant une signature.) Le chevalier de Faverolles... Faverolles?... je ne connais pas! mais je le trouverai, je le ferai rougir... ou plutôt, non... tiens, nous ne le chercherons pas, il nous gênerait, nous n'avons pas besoin de lui pour être heureux; d'ailleurs en le cherchant j'aurais peur de le trouver. Votre petit ménage me suffira... (avec hésitation) et plus tard, quand tu seras moins agitée, nous parlerons... (avec hésitation) d'elle... de ta mère...

MARIE, émue.

Je ne pourrai vous raconter que ses chagrins...

MAURICE, avec des larmes.

Elle a donc bien souffert?

MARIE.

Oh! oui.

MAURICE.

Elle était seule?

MARIE.

Avec moi.

MAURICE, étouffé par ses pleurs.

Et cet autre!... et je n'étais pas là! je l'aurais peut-être sauvée!...

MARIE, lui essuyant les yeux.

Ne pleurez pas, monsieur Maurice!

MAURICE.

Je te le disais bien, Marie, ces souvenirs... tu n'es pas encore en état... Parlons d'autre chose, de quelque chose de plus gai, de ton mariage. Ne pleure plus... allons... tu ne voudrais pas faire de peine à ton vieux Maurice... que je te voie sourire...

MARIE, souriant à travers ses larmes.

Oui... oui, monsieur Maurice.

MAURICE, l'embrassant.

Allons... allons, c'est bien! nous vivrons ici, tous trois, bien heureux... bien tranquilles!...

LANDOUGUÉ, criant en dehors.

Suivez-moi! suivez-moi!

Aux premiers mots, Ferdinand referme la porte sur lui.

MAURICE, se retournant.

Quels cris!

MARIE.

C'est la voix de Landougué!

SCENE XV.

LES MÊMES, LANDOUGUÉ, précédé de gardes à la livrée de la marquise, et de paysans.

CHOEUR.

AIR du Domino noir.

Suivez-moi! } de celui qui { m'offense,
Suivons-le! } l'offense,
Quel qu'il soit, oui, nous aurons raison...

Mon } bras { va } punir son insolence
Nos } vonl }

Et { me } venger de sa trahison.
nous }

LANDOUGUÉ.

Veillez bien sur la maison... le scélérat! (Courant à Maurice et à Marie.) Ah! monsieur Maurice... mam'zelle... il est encore temps... Dieu soit loué!

MARIE.

Qu'avez-vous donc?

LANDOUGUÉ, balbutiant de colère.

Le misérable! Non, non... d'abord, il faut que je tue quelqu'un.

MAURICE.

Ne tue personne et explique-toi.

LANDOUGUÉ, parlant alternativement à Maurice et à Marie.

C'est une horreur! M. d'Hérigny... vous savez, mam'zelle, cette lettre que monsieur le marquis m'avait donnée pour lui?

MARIE.

Eh bien

LANDOUGUÉ.

Je la lui remets. « On va te répondre, qu'il me dit; attends là! » Il sort, et j'entends fermer la porte à double tour; je dis: Je suis pincé... c'est un piège... Je m'élançai par la fenêtre, je déchire ma veste, mais c'est égal, je cours à travers champs pour l'empêcher d'enlever ma femme!

MAURICE.

L'enlever!... Marie?

MARIE.

Moi?

LANDOUGUÉ.

Et qui donc? v'là une heure que je vous le dis! Qu'est-ce que je trouve à l'entrée du petit bois, près de l'étang? une voiture aux armes de M. d'Hérigny, avec deux chevaux et un postillon qui se cachaient dans le fourré...

MARIE, étonnée.

Près de l'étang?

MAURICE.

Une voiture! l'enlever! (Serrant Marie dans ses bras.) Pauvre enfant! (A lui-même.) Comme sa mère! Ils ne veulent donc pas me laisser une seule consolation! (Haut.) Je verrai ce M. d'Hérigny. (A Landougué et aux gardes.) Suivez-moi! il y a des lois, des tribunaux, et s'il le fallait... Venez! venez!...

TOUS, *voulant le suivre.*

Où, où.

Pendant ce temps, Ferdinand est sorti doucement de la serre, derrière les paysans, et paraît au fond, comme s'il arrivait du dehors.

SCENE XVI.

LES MÊMES, FERDINAND, *pâle et ému.*

LANDOUGUÉ *et les gardes.*

Monsieur le marquis...

FERDINAND.

Où courez-vous ?

MAURICE.

Punir un séducteur.

LANDOUGUÉ, *montrant Marie.*

Empêcher M. d'Hérigny d'enlever M^{lle} Marie.

FERDINAND.

D'Hérigny !

LANDOUGUÉ.

Sa voiture, ses chevaux sont cachés à deux pas d'ici.

FERDINAND, *d'une voix altérée.*

Je le sais...

MAURICE.

Vous le savez !

FERDINAND.

Oui, je savais que quelqu'un avait des projets qui pouvaient compromettre le repos, la réputation de Marie... J'ai vu le coupable, je lui ai parlé, il y renonce. Vous n'avez plus rien à craindre de lui, je vous le jure sur mon honneur !

MAURICE.

C'est bien, monsieur Ferdinand !

TOUS.

Est-il possible ?

MARIE.

Quoi ! c'est vous...

LANDOUGUÉ.

V'là-t-il un maître ! il n'y en a pas deux comme ça !

MAURICE, *lui serrant la main.*

Cela ne m'étonne pas de votre part, monsieur

Ferdinand ; il y a long-temps que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme... (*Le regardant.*) Mais comme vous êtes pâle !

MARIE.

Est-ce que vous souffrez ?

FERDINAND, *s'efforçant de sourire.*

Non, rien... un peu de fatigue peut-être. Adieu, docteur ! adieu, mes amis !

CHOEUR.

AIR de la Lucia.

Honneur

A monseigneur !

Contre un malheur,

Qui va nous atteindre

C'est notre protecteur !...

Nous n'avons plus rien à craindre

Près de monseigneur !

La musique continue pianissimo pendant le dialogue suivant.

MARIE, *bas à Ferdinand.*

Toujours près de l'étang ? dans un quart d'heure ?

FERDINAND, *bas et très-ému.*

Non, non, Marie ; c'est inutile... je pars.

MARIE, *bas.*

Vous partez ?

FERDINAND.

A l'instant !

MARIE, *avec émotion.*

Mais nous vous reverrons ?

FERDINAND, *avec effort.*

Jamais !

MARIE, *frappée, et s'appuyant contre une chaise.*

Jamais !... ô mon Dieu !

Elle porte la main à sa tête, comme saisie d'un sentiment nouveau qu'elle ne peut comprendre. Pendant ce temps, Ferdinand a serré la main de Maurice, en remontant la scène. Landougué et les paysans se rangent avec respect pour le laisser passer.

CHOEUR.

Reprise.

Honneur à monseigneur ! etc.

(*La toile tombe.*)

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon du château de Villeblanche. Deux portes au fond, donnant sur un vestibule, et au milieu, une cheminée. A gauche, l'appartement de Ferdinand ; à droite, une grande porte vitrée qui conduit aux autres appartemens du château. Portraits de famille. Meubles riches et gothiques. A gauche, sur l'avant-scène, un canapé.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *près de la cheminée et préparant un verre d'eau sucrée, LA MARQUISE, sortant avec LA BARONNE de la chambre de Ferdinand.*

LE BARON, *spercevant la marquise.*

Eh bien ! ma mère ?...

LA MARQUISE.

Ne faites pas de bruit !... il est un peu

moins agité !... A-t-on mis les chevaux ?... a-t-on envoyé ?... (*S'asseyant de côté.*) Ce Maurice qui n'arrive pas ! c'est inouï qu'il n'y ait qu'un médecin dans le pays... et qu'il ne soit pas là... quand l'héritier des Villeblanche... Pauvre Ferdinand !... qui pouvait s'attendre !... (*Au Baron, qui remue son verre d'eau sucrée.*) Vous lui préparez un verre d'eau sucrée, baron ?...

LE BARON, *d'un air dolent.*

Non, maman... c'est pour moi!... ces secousses m'ont tellement bouleversé!...

LA MARQUISE.

N'allez pas tomber malade aussi... mon Dieu ! qu'est-ce que nous deviendrions !

LE BARON, *secouant la tête.*

Je me retiens tant que je peux!... mais voilà dix ans que cela s'amasse... et dès que mon neveu sera hors d'affaire... on verra!

SCENE II.

LES MÊMES, MARIE, puis MAURICE.

MARIE, *accourant tout essoufflée.*

Voilà M. Maurice!... j'ai couru le chercher moi-même à la maison neuve... (*Apercevant la marquise.*) Ah! pardon... madame la marquise.

LA MARQUISE.

Quelle est cette petite ?

LA BARONNE.

C'est Marie... de chez le docteur!... excellente fille!... Voyez comme elle est émue, tremblante!

MARIE.

C'est que le valet de chambre de M. le baron m'avait tant effrayée!... Mais ce n'est rien, n'est-ce pas?... une indisposition... un peu de fièvre?..

LE BARON, *regardant sa mère.*

Oui... oui... on aurait tort de s'alarmer. (*Bas à Marie.*) La vérité est que je ne suis pas tranquille.

MARIE.

Comment ?

LA MARQUISE, *apercevant Maurice.*

Ah! docteur!

TOUS, *l'entourant.*

Arrivez donc !

MAURICE, *entraut.*

Eh bien ! eh bien !... qu'est-ce qu'il y a ? des figures consternées ! le château sens dessus-dessous... pour une misère, je parie!... (*A la Marquise.*) Car c'est votre habitude! dès qu'il s'agit de ce cher petit-fils...

LA MARQUISE.

Vous avez raison, docteur ; il n'y a pas de danger, n'est-ce pas ?...

MAURICE.

Quand je l'aurai vu, je vous le dirai.

LA MARQUISE.

D'ailleurs ! avec votre talent ! vous n'avez jamais perdu de malades, vous !

AIR : *Tenez ! moi, je suis un bonhomme.*

A la Baronne.

Approchez un fauteuil, ma chère,

A Maurice.

Mon bon docteur, mettez-vous là !

Maurice refuse.

Vous avez chaud... eh ! vite ! un verre

D'Alicante ou de Malaga !..

Maurice fait signe qu'il n'a besoin de rien.

Au Baron.

Baron, fermez donc la fenêtre !

Prenez son chapeau !...

MAURICE, *à part.*

Que de frais !

Secouant la tête.

Diab! diab!... cela doit être

Plus grave que je ne pensais !

MAURICE, *apercevant Marie *.*

Tiens ! Marie, te voilà ! tu es donc venue plus vite que Cocotte ?

MARIE, *embarrassée.*

On vous attendait avec tant d'impatience!...

MAURICE, *à la Marquise.*

Elle est si dévouée ! Ah çà ! mettez-moi un peu au courant ! comment cela s'est-il déclaré ?

LA MARQUISE.

Il faut que vous sachiez, docteur, que nous allions nous mettre à table... Ferdinand n'était pas encore rentré...

LA BARONNE.

Mon Dieu, c'est tout simple... j'étais à ma toilette, quand mon mari m'a fait appeler...

LA BARONNE.

Il y avait long-temps que je soupçonnais que mon neveu couvait quelque grande maladie...

MAURICE, *tranquillement.*

Si cela vous était égal de parler l'un après l'autre.

LE BARON.

Je vais vous expliquer... Il y avait long-temps...

LA MARQUISE, *vivement.*

Taisez-vous donc, mon fils, c'est à moi... Vous saurez, docteur... (*Se tournant vers son fils.*) Là, baron, vous êtes insupportable... je ne sais plus ce que... Ah ! si... Comme je vous le disais, docteur, il y a aujourd'hui quinze jours, au moment de nous mettre à table, Ferdinand rentra pâle, abattu ; je lui demandai ce qu'il avait... Le pauvre enfant balbutia quelques mots, et tomba presque évanoui, sur la chaise qu'on venait de lui avancer.

MAURICE.

Quinze jours !

MARIE.

Juste au moment où il venait de nous quitter !

MAURICE.

C'est vrai ! tu m'y fais penser ! mais il se portait à merveille.

MARIE.

Ah ! monsieur Maurice ! il était bien pâle ! Vous souvenez-vous ? vous lui avez demandé s'il souffrait ?

MAURICE.

C'est vrai ! cette petite a une mémoire prodigieuse ! (*Aux autres.*) Et cet évanouissement ?

LE BARON.

N'a duré que peu d'instans.

LA BARONNE.

On l'a transporté dans sa chambre...

LA MARQUISE.

Qu'il n'a plus quittée...

MARIE.

Depuis quinze jours !

MAURICE, *remontant **.*

Et vous ne m'avez pas appelé ?

* Marie près du canapé, la Baronne, Maurice, la Marquise, le Baron.

** Marie, la Baronne, la Marquise, Maurice, le Baron.

LE BARON.

Il s'y est toujours opposé!

MARIE.

Mon Dieu, si l'on avait pu deviner!

MAURICE.

Parbleu! je serais venu! Il n'a pas de fièvre?

LA MARQUISE.

Non, mais une humeur sombre!

LE BARON.

Un silence obstiné!

LA BARONNE.

Impossible de lui arracher une parole!

LA MARQUISE.

Tout le fatigue, l'irrite... ou s'il s'aperçoit de nos soins, il y répond par un sourire, qui me perce l'âme!

MAURICE.

Lui connaissez-vous quelque chagrin?

LA MARQUISE.

Aucun!

MAURICE, *bas au Baron.*

Et cette idée que vous aviez? cette cantatrice de Morangy?

LE BARON, *de même.*

Elle était partie depuis huit jours, mon cher! et il n'y avait jamais mis le pied!

MAURICE, *haut.*

Il n'a pas eu des momens d'agitation?

LE BARON.

Si fait, ce matin, quand la cloche de l'église a sonné, je ne sais quoi, un baptême, un mariage...

MARIE.

Oui! c'était un mariage!

LA BARONNE.

Cette malheureuse cloche est d'un faux!

LA MARQUISE.

Un vrai chaudron!

LE BARON.

Ça lui a donné une crise... il courait d'une chambre à l'autre...

LA BARONNE.

En criant: Mon Dieu, mon Dieu! faites donc cesser ce bruit!

LA MARQUISE.

C'est alors que je vous ai envoyé chercher!

MAURICE.

Tout cela ne m'apprend pas grand'chose!

LA MARQUISE, *à Maurice.*

J'avais pensé, moi, que les eaux de Vichy...?

LE BARON.

Ou des bains russes...?

LA BARONNE.

Du tout! les distractions de Paris! les bals, les spectacles! si l'on veut, je me sacrifierai... je l'y conduirai.

MAURICE, *les regardant l'un après l'autre.*

Il paraît que vous êtes tous médecins! alors, je vais prendre mon chapeau et vous tirer ma révérence.

TOUS, *remontant et l'arrêtant.*

Ah! docteur!

MARIE.

Monsieur Maurice!

MAURICE, *revenant.*

Mais non! que diable! chacun sa besogne! des bains, des drogues! c'est excellent quand le corps est malade... mais ici, il est évident qu'il y a quelque affection morale qu'il faut d'abord connaître?

LA MARQUISE.

S'il ne veut rien dire?

MAURICE.

Il faut deviner... c'est mon affaire!... Un médecin qui ne sait que donner de l'émétique ou de la rhubarbe est un âne... Nous en avons quelques-uns de cette robe! mais il en est d'autres qui vont plus loin, qui interrogent l'âme!... et je me flatte que je suis de ceux-là! (*A la Marquise.*) Je m'installe ici pour la journée.

LA MARQUISE.

Ah! docteur...

MAURICE.

Et, comme il ne faut pas oublier ses autres malades... (*A Marie.*) Marie, tu as bien fait de venir*.

MARIE, *avec joie.*

N'est-ce pas, monsieur Maurice?... Je pourrai vous aider... et s'il faut veiller...

MAURICE.

Mais non, ma bonne; cela ne te regarde pas... et ton ménage!... Tu vas retourner à la maison.

MARIE, *déconcertée.*

Ah!

MAURICE.

Tu prendras dans mon secrétaire, le second tiroir à main droite... deux consultations et une ordonnance que l'on attend à Dammartin... Jacques les portera sur-le-champ... Ne va pas te tromper, au moins... Tu entends bien?... dans le tiroir... (*Voyant qu'elle est distraite.*) Tu ne m'écoutes pas?...

MARIE, *regardant la porte de la chambre de Ferdinand.*

Si fait... si fait... monsieur Maurice... le tiroir... le secrétaire... à Dammartin...

MAURICE.

Va vite!

MARIE, *à part.*

Partir!... et sans savoir... Oh! je reviendrai... Mam'zelle Victoire, la femme de charge, me donnera des nouvelles.

Elle sort.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté MARIE.*

LA MARQUISE, *avec joie.*

Ainsi, nous vous gardons toute la journée?

MAURICE.

Et peut-être la nuit... J'aime à étudier mon malade jusque dans son sommeil!... Si madame la baronne veut me faire préparer une chambre?

LA BARONNE.

J'y cours.

* La Baronne, la Marquise, Marie, Maurice, le Baron.

LA MARQUISE.

Le meilleur lit!

MAURICE, à la Baronne.

Non pas... un lit de sangles, un matelas... le plus près de lui, sans qu'il s'en doute... pour que je sois à portée...

LA MARQUISE, effrayée.

Vous croyez donc que c'est sérieux?

MAURICE.

Quand je le saurai, je vous le dirai. Baron, voyez s'il peut me recevoir.

LA MARQUISE, au Baron, qui passe vers la gauche.

Sans l'effrayer!...

LA BARONNE.

Comme si le docteur était venu par hasard.

LE BARON, haussant les épaules.

Parbleu! il ne faut que du tact.

MAURICE, les ramenant.

Et surtout pas de visages tristes... pas de ces figures allongées, qui semblent dire à un malade: *Vous êtes bien bas, mon pauvre ami!*... Il y a de quoi tuer l'homme le mieux portant... (*Montrant la Marquise émue.*) Si la bonne maman n'est pas raisonnable, d'abord, je la consigne sur sa chaise longue!

LA MARQUISE, le cœur gonflé.

Non, non, docteur... nous serons gais!

LE BARON.

Nous serons très-gais!

MAURICE.

Allez, allez!...

La Baronne sort par le fond; le Baron entre chez Ferdinand.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MAURICE.

LA MARQUISE, tombant dans son fauteuil à droite, et fondant en larmes.

Ah! docteur!...

MAURICE, courant à elle.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?...

LA MARQUISE.

Je me suis contenue devant eux; mais... si j'aurais le perdre comme son père!...

MAURICE.

Quelle idée!

LA MARQUISE.

Ah! je ne m'abuse pas... c'est le même caractère concentré... Mon pauvre Henri!... Tout ce qu'il souffrait, il le renfermait en lui!... Si vous saviez!... Malheureux enfant!... enthousiaste du génie de ce Bonaparte, il l'avait suivi en Égypte... Au consulat, il voulut encore lui offrir ses services... Nous, qui devinions l'ambition de l'homme, nous lui représentâmes que l'honneur de son nom ne lui permettait pas... Il obéit sans se plaindre; il vécut seul, ici... triste... sombre... étouffant, sous l'apparence d'une résignation froide, l'espèce de honte qui le dévorait... Mais je le vis s'étein-

dre peu à peu; et ce fut lorsqu'il n'était plus temps que je connus la vérité.

Elle s'arrête suffoquée par ses sanglots.

MAURICE.

Ah! voilà!... les tyrannies d'opinions, de famille!

LA MARQUISE, se levant.

N'était-ce pas mon devoir?... Et tout ce qui peut entacher le nom des Villeblanche...

MAURICE.

Ne vous enflammez pas!... Mon Dieu! chacun à sa manière de penser... Mais nous n'avons plus de Bonaparte qui tourne la tête aux jeunes gens; ainsi, votre petit-fils...

LA MARQUISE.

Ah! dites-lui bien, docteur, que tout ce qui dépendra de moi... fortune, sacrifices...

MAURICE.

Chut!... c'est lui!

LA MARQUISE, souriant et allant à Ferdinand.

Mon ami... c'est le docteur...

SCENE V.

LES MÊMES, FERDINAND, pâle et défait, conduit par le Baron. Ferdinand est en négligé.

FERDINAND.

Le docteur?... certainement, je le verrai avec plaisir!

MAURICE, gaiement.

Eh! le voilà, ce cher ami!... Y a-t-il des siècles!... (*A part, en le regardant.*) Oh! quels ravages!... (*Haut.*) Parbleu! je faisais ma petite tournée... je venais voir... (*montrant le Baron*) votre oncle.

LE BARON, étonné.

Moi?... (*A part.*) Ah! oui... c'est adroit!

MAURICE, à Ferdinand.

Et j'ai profité de l'occasion... car vous ne chassez plus... on ne sait ce que vous devenez... Qu'est-ce que c'est donc que ça, jeune homme?

AIR: Vaudeville de l'Écu de six francs.

D'honneur, vous vivez en ermite!

Toujours en méditation!

Moi, je viens, pieux cénobite,

Avec vous dîner sans façon.

Vous consentez?

FERDINAND, avec joie.

Comment!...

MAURICE, gaiement.

C'est bon!

Je ne tiens pas à l'étiquette!

Et j'accepte votre repas,

Pourvu qu'ici nous n'allions pas

Faire un dîner d'anachorète!

LA MARQUISE.

Que c'est aimable à vous de venir ainsi!...

MAURICE, bas.

C'est bien!... c'est bien!... laissez-nous.

LA MARQUISE, avec embarras.

Ce bon docteur!... puisqu'il nous fait l'amitié... je vais donner quelques ordres au chef d'office.

LE BARON, *suivant les signes de la Marquise.*
Et moi, au sommelier... Ces médecins sont
gourmets... Nous avons un certain vin d'Arbois...

MAURICE, *gaiement.*

Que je ne déteste pas... c'est vrai.

LA MARQUISE, *à Ferdinand.*

Tu tiendras compagnie au docteur, n'est-ce pas,
mon ami ?

LE BARON.

Oui... il nous remplacera.

LA MARQUISE, *lui arrangeant un coussin sur le
canapé.*

Mets-toi donc là... tu parais fatigué.

FERDINAND, *indifféremment.*

Non, maman.

LA MARQUISE, *le faisant asseoir.*

Si fait... (*Au Baron.*) Doucement donc, baron...
vous avez des mouvemens brusques!

LE BARON.

Je ne l'ai pas touché!

LA MARQUISE, *arrangeant les oreillers.*

Appuie ta tête, là... (*A Maurice.*) Vous le
trouvez un peu changé, docteur?... Nous n'avons
plus nos bonnes couleurs!... Mais ça reviendra;
nous ne sommes pas inquiets... parce que, s'il
souffrait, il vous le dirait tout de suite... Il ne vou-
drait pas nous chagriner, n'est-ce pas, mon ami?...
tu ne voudrais pas chagriner ta bonne maman ?

FERDINAND, *à part.*

Pauvre mère!...

LA MARQUISE.

Mais nous sommes bien tranquilles... ce n'est
rien.

LE BARON.

Le changement de saison...

MAURICE, *à part.*

Aussi fins l'un que l'autre!

LA MARQUISE, *faisant des signes au Docteur.*

Adieu, adieu, mon petit Ferdinand!

ENSEMBLE.

AIR : *Dévide ma blonde quenouille.* (*Suzanne.*)

LA MARQUISE et LE BARON, *au Docteur à mi-voix.*

Adieu! nous allons vous attendre!

Ce qu'il n'a pas voulu m'apprendre,

Je le sens là,

Au docteur il le confiera,

Et le docteur nous le dira!...

Au premier mot, nous serons là!

MAURICE, *de même, à la Marquise et au Baron.*

Avec adresse il faut surprendre

Ce qu'il ne veut pas nous apprendre.

Je reste là!

Dans ses regards je lis déjà

Que son secret est caché là!

Oui, son secret est caché là.

FERDINAND, *à lui-même.*

Hélas! je crois toujours l'entendre!

Cette voix si douce et si tendre

Me répond là!

A son nom mon cœur bat déjà!

Son souvenir est gravé là.

Qui, pour toujours est gravé là!

Ils sortent.

SCENE VI.

MAURICE, FERDINAND, *sur le canapé à
gauche.*

FERDINAND, *à part et les bras croisés.*

Ils me croient leur dupe!...

MAURICE, *au milieu du théâtre et l'examinant.*

Ah çà!... s'il reste toujours les bras croisés...
je ne sais pas comment je pourrai lui tâter le
pouls.

FERDINAND.

Eh bien! docteur?...

MAURICE, *s'approchant.*

Eh bien! eh bien! vous êtes gentil!... c'est comme
ça que vous me recevez!... un ami qui vient vous
voir!... Vous ne m'avez pas seulement tendu la
main!

FERDINAND, *la lui tendant.*

Ah! pardon!

MAURICE, *la prenant.*

A la bonne heure!... (*A part.*) La peau sèche
et brûlante!... (*Lui tâtant le pouls en causant.*) Je
n'aime pas les façons; mais, au moins, on vous té-
moigne qu'on est le bien venu!

FERDINAND.

Vous!... toujours!... J'éprouve un bonheur à
vous voir!... (*Avec hésitation.*) Il n'y a rien de
nouveau dans le pays?

MAURICE, *lui tâtant toujours le pouls à la dérobée.*

Non... Ah! si fait. Le sous-préfet vient d'être
changé... et puis, le chemin de la commune, vous
savez bien, le chemin creux, il va être pavé... dé-
cidément... dans une vingtaine d'années!...

FERDINAND, *avec plus d'embarras.*

Et... chez vous... tout va bien ?

MAURICE.

Dam... vous voyez... je me porte à merveille.
(*A part.*) Une fièvre lente!... et ce regard morne...

Il laisse aller sa main en secouant la tête.

FERDINAND, *souriant.*

Vous avez fini, docteur?... Je ne vous ai pas
gêné... je me suis laissé tâter le pouls tout à vo-
tre aise!...

MAURICE, *un peu déconcerté.*

Tâter le pouls!... moi?... Le diable m'emporte
si j'y ai pensé! (*Voulant lui reprendre la main.*)
Après cela, si vous y tenez absolument...

FERDINAND, *la retirant.*

Allons, point de détours!... les malades ont
l'oreille fine, docteur... Ma grand'mère est in-
quiète... on vous a fait venir.

MAURICE, *souriant d'un air de confiance.*

Vous croyez?... Que voulez-vous?... ces bonnes
gens s'inquiètent de tout... Ils vous voient un
peu triste, un peu souffrant... et tout de suite...
ils s'imaginent... (*S'asseyant près de lui et se pen-
chant à son oreille.*) Est-ce que la bonne maman
ne m'a pas chargé de vous faire des questions...
(*riant*) de vous faire jaser!

FERDINAND.

Ah!...

MAURICE.

Elle s'adressait bien!... moi qui déteste... C'est vrai, j'ai en horreur les médecins qui vous mettent sur la sellette... Qu'est-ce que cela signifie de tourmenter un malade... de lui rabâcher sans cesse : *Avez-vous des contrariétés, des peines?*... Eh! mon Dieu! s'il a quelque chose... il vous le dira!... Il sait bien qu'on n'est pas sorcier!... (*Changeant de ton, et interrogeant son regard.*) Ils se figurent que vous avez quelque grand chagrin?...

FERDINAND, ému.

Un chagrin!

MAURICE, l'observant.

Oui! comme je disais à la bonne maman, ça n'est pas probable... avec sa fortune, son nom.

FERDINAND, à part, en soupirant.

Mon nom! ah! qu'il me coûte cher!

MAURICE, suivant tous ses mouvements.

Ce n'est pas l'ambition? Qu'est-ce qu'il pourrait désirer? des pertes de jeu? si donc! il ne joue jamais! (*Plus lentement.*) Il ne pourrait donc y avoir qu'un amour secret.

FERDINAND, tressaillant.

Un amour! non.

MAURICE, à part.

C'est cela! (*Haut.*) Eh bien, on n'en meurt pas. J'ai été jeune comme un autre, je m'en souviens! on a peur de tout, on ne voit que des obstacles... quand il serait si facile, en s'expliquant, en disant: Voilà la personne; il y a peut-être quelques difficultés, voyez à arranger cela, etc...

FERDINAND, se levant et lui prenant la main après un silence.

Ecoutez, docteur!

MAURICE, à part et se levant aussi.

Il va me la nommer... il n'y a que manière de s'y prendre!

FERDINAND, lentement

Je ne chercherai pas à le nier! oui... (*montrant son cœur*) il y a là un amour profond, qui n'est connu que de moi... de moi seul... car, Dieu merci, je n'ai pas à me reprocher... mais ce secret mourra avec moi, et jamais personne ne le saura!

MAURICE, à part.

Excepté moi! je le saurai! (*Haut, et brusquement.*) Eh bien, qui est-ce qui vous le demande? est-ce que cela me regarde?

FERDINAND, à lui-même et avec émotion.

Non! jamais! un désespoir! un scandale pour toute la famille!... et ma pauvre grand-mère! elle en mourrait!

MAURICE, à part.

Un désespoir? un scandale!... qui diable ça peut-il être? Mais je ne lâche pas prise facilement, et j'épierai si bien ses moindres émotions...

FERDINAND, sortant de sa rêverie.

Parlons d'autre chose, docteur!

MAURICE, se rapprochant de lui.

De tout mon cœur! Comme je vous le disais, le chemin de la commune passe près de votre parc, ça vous coupe net trente arpens... mais vous aurez l'indemnité pour vingt-cinq perches! voilà à peu près le tracé...

Il promène sa cravache sur le parquet en continuant sa description. Ferdinand ne l'écoute pas.

MARIE, entr'ouvrant la grande porte vitrée à droite.

Je me perds dans ces grands corridors. (*Apercevant le docteur et Ferdinand, et refermant la porte sur elle.*) Ah! mon Dieu!

FERDINAND, qui a levé la tête en même temps et qui l'a aperçue.

Qu'ai-je vu?

MAURICE, le regardant.

Hein? qu'est-ce que c'est?

FERDINAND, à lui-même et très-agité.

Marie! Marie! près de moi!

MAURICE, l'observant.

Eh! mais, ce trouble...

FERDINAND, à lui-même.

Oh! non, non, c'est un jeu de mon imagination! Insensé!

Il se jette sur le canapé en se cachant la figure.

MAURICE, saisissant les derniers mots.

Qu'est-ce qu'il a cru voir? est-ce que par hasard la personne serait ici dans le château? (*Il tourne la tête et aperçoit la Baronne qui est entrée par le fond à droite, et qui s'avance sur la pointe des pieds.*) Ciel! sa tante!

SCENE VII.

LES MÊMES, LA BARONNE *.

LA BARONNE, de loin et à mi-voix.

Eh bien! comment cela va-t-il?

MAURICE, lui faisant signe de ne pas avancer.

Chut! (*A part.*) Sa tante!... Ah! le malheureux! j'en ai un tremblement.

LA BARONNE, montrant Ferdinand.

Il repose?

MAURICE.

Non, il est absorbé.

LA BARONNE, à mi-voix.

Avez-vous découvert quelque chose?

MAURICE, la regardant.

Mais oui... c'est-à-dire, je crois... (*A part.*) C'est qu'elle est fort bien, je n'y avais pas fait attention, moi! cependant depuis le peu de temps qu'elle est au château... (*Bas à la Baronne.*) Dites-moi, madame la baronne, vous n'avez connu Ferdinand qu'à l'époque de votre mariage?

LA BARONNE.

Oh! si fait! bien ayant.

MAURICE.

Hein?

LA BARONNE.

Il venait au couvent avec son oncle, quand celui-ci me faisait la cour! il m'apportait des bouquets, des bonbons! Il était très-gentil pour moi.

MAURICE, s'essuyant le front, et à part.

Ah! mon Dieu! plus de doute! il n'aura pu se défendre... et par respect pour son oncle, l'infortuné... et le baron qui ne voit rien, qui ne s'aperçoit de rien!

La Baronne remonte vers le canapé.

* Ferdinand, sur le canapé, Maurice, la Baronne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON, paraissant au fond.

LE BARON, à mi-voix.

Hum ! comment cela va-t-il ?

MAURICE.

Ah ! le voilà, lui !

LA BARONNE, au Baron en lui montrant Ferdinand.

Ne faites pas de bruit !

LE BARON, s'approchant de Maurice avec précaution.

Êtes-vous parvenu à découvrir... ?

MAURICE, entre ses dents*.

Oui, j'ai fait de belles découvertes !

LE BARON, se frottant les mains.

Tant mieux ! je suis curieux de connaître l'objet...

MAURICE, à part.

Je lui conseille de se frotter les mains !

LE BARON.

Eh bien ?

MAURICE, à part.

Le diable m'emporte si je sais... et pourtant, il faut qu'ils soient instruits ! il faut prendre des mesures... (*Haut.*) Baron... connaissez-vous l'histoire de Stratonice ?

LE BARON, étonné.

L'histoire de Stratonice ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

MAURICE, appuyant.

Enfin, connaissez-vous l'histoire... ?

LE BARON, cherchant.

Mais oui, je me rappelle confusément ! un roi grec, ou perse, dont le fils se mourait d'amour pour sa belle-mère. Est-ce cela ?

MAURICE.

C'est parfaitement cela ! Eh bien... ?

Il lui montre Ferdinand.

LE BARON.

Eh bien ?

MAURICE.

Votre neveu ?

LE BARON.

Comment ?

MAURICE.

Voilà !

LE BARON.

Mon neveu ! ah !... mais Ferdinand n'a pas de belle-mère ?

MAURICE, à son oreille.

Non... mais il a une tante.

LE BARON, troublé.

Une tante ! qu'est-ce que vous dites ? (*À la Baronne, qui s'est approchée pas à pas de Ferdinand.*) Ma chère amie, venez donc par ici !

MAURICE, lui imposant silence.

Silence !

LA BARONNE, revenant à eux.

Vous savez ?

LE BARON, ému.

Je sais, je sais ! (*À Maurice.*) Ce n'est pas que j'aie peur, au moins, parce que ça ne se peut pas ; d'ailleurs mon neveu m'est trop attaché.

* Ferdinand, la Baronne derrière le canapé, le Baron, Maurice,

LA BARONNE, avec curiosité.

Qu'est-ce donc ?

LE BARON, s'efforçant de rire.

Rien, une folie ! le docteur qui s'imagine que la maladie de Ferdinand... c'est qu'il est amoureux de vous.

LA BARONNE.

De moi !

MAURICE, bas au Baron.

Que faites-vous ?

LE BARON*.

Il n'y a pas le moindre danger.

LA BARONNE, flattée et souriant.

Amoureux de moi ! Oh ! ce pauvre garçon ! Pourquoi donc ne m'en a-t-il rien dit ?

LE BARON, choqué.

Comment, madame ?

LA BARONNE.

Certainement, je lui aurais parlé raison, je lui aurais dit : « Mon petit Ferdinand, c'est ridicule ! je ne peux pas me fâcher, parce que je suis ta tante, mais... Ah ! quand tu venais avec ton oncle... tu te serais présenté... j'aurais vu... »

LE BARON.

Vous auriez vu ?

LA BARONNE, se reprenant.

J'aurais vu à le calmer, à lui faire comprendre... parce qu'au fond, c'est un excellent garçon, un charmant cavalier. (*Le regardant de loin.*) Et j'aurais autant aimé... (*Se reprenant encore.*) Mais est-ce étonnant que je ne me sois pas aperçue... !

LE BARON, de loin, à Maurice.

Allons, voilà que ça va l'occuper ; vous aviez bien besoin...

MAURICE, à voix basse.

Mais c'est vous-même ; pourquoi diable aller lui dire... ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE, paraissant au fond à gauche.

LA MARQUISE, de même, à mi-voix.

Eh bien ! comment cela va-t-il ?

MAURICE.

Bon ! toute la famille.

LE BARON, à mi-voix.

Ça va très-mal !

MAURICE, faisant signe à la Marquise.

Chut ! (*Allant du côté de Ferdinand et l'observant par-dessus le canapé.*) Il ne voit rien, n'entend rien ! tout à ses pensées... le tonnerre gronderait...

Il retourne à la Marquise.

LA MARQUISE, bas à Maurice.

Avez-vous surpris son secret ?

LA BARONNE.

Oui, maman ; nous savons tout.

LA MARQUISE.

C'est quelque chose qu'il désire ; dites-lui d'espérer, docteur.

LE BARON, vivement.

Du tout... il ne faut pas qu'il espère.

* Ferdinand, toujours absorbé sur le canapé ; Maurice qui est remonté pour l'observer ; la Baronne, le Baron.

LA MARQUISE *.

Pourquoi donc, mon fils? Rien ne nous coûtera.

LE BARON.

Permettez, il y a des choses...

LA MARQUISE, avec humeur.

Ah! vous voilà déjà, avec votre esprit taquin et pointilleux!

LE BARON.

Non; mais...

LA MARQUISE, à voix basse.

Je vous l'ai dit cent fois, vous avez un mauvais caractère. Je suis sûre que c'est vous qui êtes cause de tout.

LE BARON.

C'est moi, à présent!

LA MARQUISE.

Vous l'aurez contrarié, ce pauvre enfant.

LE BARON

Mais, si vous saviez...

LA MARQUISE, s'emportant, à voix basse.

Je sais, je sais, monsieur, que mon petit-fils souffre; que le dernier des Villeblanche est menacé, et que, si, pour sauver le chef de la famille, vous n'êtes pas le premier à faire tous les sacrifices, vous n'avez pas d'âme!

LE BARON, près d'éclater.

Ah!

MAURICE, revenant à eux.

Avez-vous perdu la tête?... dans la chambre d'un malade!... Que l'on se taise, ou je mets tout le monde à la porte.

LA MARQUISE, bas.

Oui, docteur; dites-moi seulement ce qui le tourmente, et je vous réponds que je saurai bien obliger monsieur...

MAURICE.

Ce que je vous demande, c'est du silence. (*Les faisant asseoir à droite.*) Tenez-vous là, ne bougez pas; car, avant de prendre un parti, encore faut-il s'assurer... (*A la Baronne, qui est debout près de lui.*) Vous, madame, vous n'êtes pas peureuse comme M. le baron, j'espère! (*montrant Ferdinand*) et vous voulez le sauver?

LA BARONNE **.

Si je le veux! comment donc! pauvre garçon!

MAURICE, montrant le canapé.

Allez tout doucement vous asseoir près de lui.

LE BARON, se levant.

Près de lui!

LA MARQUISE, le faisant rasseoir d'un regard.

Mon fils! je ne vous croyais pas un si mauvais cœur.

MAURICE, bas.

Ne vous effrayez pas de sa surprise, de sa joie; ça va être une explosion.

LE BARON, à part.

On n'a jamais placé un mari...

Maurice leur fait signe de se taire; la Baronne va s'asseoir près de Ferdinand.

LA BARONNE.

Il ne me voit pas. (*L'appelant doucement.*) Ferdinand.

* Ferdinand, la Baronne, Maurice, la Marquise, le Baron.

** Ferdinand, la Baronne, Maurice, la Marquise et le Baron assis.

LE BARON, bas.

S'il dort... il ne faudrait pas...

LA BARONNE, l'appelant plus haut.

Ferdinand!...

FERDINAND, sortant de sa rêverie et se tournant tranquillement vers elle.

Ah! c'est vous, ma petite tante?

LA BARONNE.

Oui, c'est moi.

MAURICE, à part.

C'est singulier, quelle tranquillité!

LA BARONNE, d'une voix douce.

Je viens te tenir compagnie.

FERDINAND, froidement et sans voir les autres personnages.

Ah! c'est bien gentil à vous de ne pas abandonner le pauvre malade. (*Détournant la tête et retombant dans ses rêveries.*) Ça me fait bien plaisir de vous voir.

MAURICE, à part et l'observant.

Pas la moindre agitation! il ne la regarde plus.

LA BARONNE, continuant.

Oh! cela te fait plaisir! cela te fait plaisir!... Tu détournes les yeux cependant... parce que tu sais que j'ai des reproches à te faire.

FERDINAND, distrait.

Des reproches?

LA BARONNE.

Oui, tu n'es pas raisonnable, mon enfant!... je ne m'en formalise pas, parce que je suis ta tante, et qu'après tout, on ne peut pas empêcher...

LE BARON, de loin.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

LA MARQUISE, lui imposant silence.

Mon fils!

LA BARONNE, continuant.

Mais si c'était de tout autre... (*d'un ton doux*) vois-tu, je serais très en colère.

Ferdinand la regarde d'un air étonné.

MAURICE, à part et stupéfait.

Ce n'est pas cela! je me suis trompé.

LA BARONNE, à Ferdinand qui la regarde toujours.

Qu'est-ce que tu regardes donc? Ma toilette? n'est-ce pas qu'elle est jolie? ce petit bonnet et cette pèlerine à fleurs, qui prend la taille!...

FERDINAND, ne la regardant plus.

Hum! ce n'est pas mal!

LA BARONNE.

Oh! c'est très-joli!... cette petite Marie brode dans la perfection.

FERDINAND, vivement.

Marie! quoi! c'est Marie?

MAURICE, étonné, et à part.

Eh! mais à ce nom seul...

FERDINAND, admirant la broderie.

Oh! c'est charmant, d'une finesse, d'une élégance!...

LA BARONNE.

N'est-ce pas? Elle est remplie de goût, cette petite!

FERDINAND, s'animant de plus en plus.

Et bonne, sensible, modeste! si vous saviez tout

ce que son cœur renferme de simplicité, de candeur, de qualités!

MAURICE, à part.

Quel transport! comme son œil s'est animé!

FERDINAND.

Dites-moi, ma tante, est-ce qu'elle n'est pas venue aujourd'hui au château?... il m'avait semblé entrevoir...

LA BARONNE.

Sans doute; elle était ici avec le docteur; mais elle est retournée...

MAURICE, paraissant de l'autre côté du canapé.

Elle est retournée auprès de son mari.

FERDINAND, frappé.

De son mari!

LA BARONNE.

Mais, non, docteur, ça ne peut pas être, puisqu'on nous a dit que ce mariage...

MAURICE, appuyant et lui faisant signe.

A été célébré ce matin... le bruit des cloches a dû vous avertir?...

FERDINAND, se levant et avec fureur.

Je ne m'étais donc pas trompé!... (A lui-même.) Ah! j'aurais dû courir... j'aurais dû l'arracher...

MAURICE, bas et lui saisissant la main.

Imprudent!

Il lui montre la Marquise, qui s'est approchée avec inquiétude.

LA MARQUISE.

Mon ami!...

FERDINAND, balbutiant, à part.

Ma mère! (Haut.) Pardon! une faiblesse... un étourdissement!... je ne puis... (Bas à Maurice.) Docteur! docteur! si vous m'avez deviné, pas un mot, par pitié!

TOUS.

Ferdinand!

FERDINAND, remontant et se précipitant dans sa chambre.

Rien! rien! laissez-moi!... laissez-moi!

Il disparaît.

MAURICE, à part.

Plus de doute!

LA MARQUISE.

Il nous fuit!

LA BARONNE*.

C'est inconcevable.

MAURICE, à part.

Qui pouvait s'attendre...? une passion si terrible!... (Haut.) Baron, ne le laissez pas seul.

LE BARON, à mi-voix.

Mais, ce que vous disiez tout-à-l'heure...

MAURICE, brusquement.

Il n'est plus question de cela.

LA BARONNE.

Comment?

LE BARON, montrant sa femme.

Il n'est plus question de Stratonice?

MAURICE.

Hé non! (Entre ses dents.) C'est bien pis, ma foi! (A tous deux.) J'avais donné à gauche; ça nous arrive quelquefois.

LE BARON, avec joie.

Quand je disais qu'il était impossible!... ce

* La Marquise, le Baron, Maurice, la Baronne.

cher neveu, je vais l'embrasser de bon cœur!

Il le suit.

LA MARQUISE, inquiète.

Ca va donc mieux?...

LA BARONNE, avec dépit.

Là... c'était bien la peine!... (A elle-même.) Ces médecins sont d'une légèreté... venir me dire... enfin, ça me fait plaisir, parce que... ça me fait bien plaisir. (Avec un petit soupir, et à la Marquise.) Je vais à mon piano, essayer mes nouveaux quadrilles.

Elle sort par le fond.

SCENE X.

LA MARQUISE, MAURICE.

LA MARQUISE, tremblante.

Son piano à présent!... Qu'est-ce qu'il y a donc, docteur?

MAURICE, à part et se promenant avec agitation, sans faire attention à la Marquise.

Je voudrais être à mille lieues d'ici... Comment diable lui apprendre...? la fierté des Villeblanche!... il y a de quoi mettre le feu aux quatre coins du faubourg Saint-Germain!

LA MARQUISE, qui l'a suivi des yeux.

Mais répondez-moi donc, docteur! car vous me faites mourir! vous savez tout?

MAURICE.

Oui, je sais!

LA MARQUISE.

Vous allez me le dire.

MAURICE, prenant son parti.

Du tout, je ne vous dirai rien!

LA MARQUISE.

Quoi?

MAURICE.

Non, je ne vous dirai rien!... à quoi bon?... pour vous tourner le sang, vous donner une attaque!

LA MARQUISE.

Un amour violent, n'est-ce pas!

MAURICE.

D'autant plus violent qu'il l'a combattu et qu'il n'est pas le plus fort!

LA MARQUISE.

Un mariage peut le sauver.

MAURICE.

Impossible!... des obstacles insurmontables!...

LA MARQUISE, vivement.

Il n'y en a pas! il ne peut pas y en avoir!

MAURICE, la regardant et plus lentement.

Et s'il avait porté les yeux plus haut que lui?

LA MARQUISE, étonnée.

Plus haut que lui!... il n'y a personne.

MAURICE, de même.

Quelqu'un du sang royal!

LA MARQUISE.

O ciel!... ah! j'irais me jeter à ses pieds! pour sauver mon petit-fils... je lui dirais...

AIR: De Paris et le village.

Qu'importe un titre plus brillant,

Une plus illustre naissance,

Un nom plus vieux, un plus haut rang!

Quand il y va de l'existence!...

Oui! tout doit céder à cela!

Fortune ! orgueil !...

MAURICE.

Je vous admire !

Et j'approuve ce discours-là,
Mais c'est à vous qu'il faut le dire.
Oui, tout ce que vous disiez là,
C'est à vous qu'il faut le redire.

LA MARQUISE.

Comment, docteur ?

MAURICE.

Eh bien, oui... une fille sans nom, qui ne connaît pas même son père.

LA MARQUISE, *se récriant.*

Ah ! l'horreur ! un enfant trouvé !... Ferdinand m'est bien cher, mais plutôt que de consentir, j'aimerais mieux le voir...

MAURICE, *à part.*

J'en étais sûr, ils sont tous les mêmes !

LA MARQUISE.

Ah ! Dieu ! taisez-vous, docteur, taisez-vous... D'ailleurs c'est impossible !

MAURICE.

Impossible !

LA MARQUISE.

Jamais un Villeblanche ne se laisserait prendre...

MAURICE.

Quand je vous dis que j'ai vu...

LA MARQUISE.

Vous avez mal vu...

MAURICE.

Des preuves...

LA MARQUISE.

Vous vous trompez.

MAURICE, *piqué.*

Je me trompe ! moi !

LA MARQUISE.

Je ne dis pas cela pour vous blesser.

MAURICE.

Je ne me blesse jamais... je me suis trompé, c'est clair.

LA MARQUISE.

Hé ! pourquoi pas ? il y en a de plus habiles...

MAURICE, *ironiquement.*

Parbleu !

LA MARQUISE, *s'échauffant.*

Cela arrive à tout le monde.

MAURICE, *de même.*

Comme vous au piqué, quand vous marquez les points que vous ne faites pas.

LA MARQUISE.

Mais, mon cher docteur...

MAURICE.

Mais, ma chère dame...

LA MARQUISE, *s'emportant.*

Après tout, un médecin de village !...

MAURICE, *de même.*

Est un imbécile !

LA MARQUISE.

Je ne dis pas cela.

MAURICE.

Mais vous le pensez.

LA MARQUISE.

Il y en a d'autres.

MAURICE.

Appelez-les.

LA MARQUISE.

Eh bien, oui, j'en appellerai dix, s'il le faut.

MAURICE, *criant.*

Vingt ! trente !

LA MARQUISE, *criant plus fort.*

Oui, monsieur ; oui, monsieur !...

MAURICE, *prenant son chapeau.*

A votre aise ! moi, je ne remets plus les pieds ici.

Il remonte pour sortir.

LE BARON, *paraissant à la porte à gauche.*

Venez donc, docteur, il me paraît plus mal.

LA MARQUISE, *tombant dans un fauteuil, à droite.*

Plus mal !... Docteur, docteur ! au nom du ciel !

MAURICE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA MARQUISE.

Ne nous abandonnez pas, je n'ai confiance qu'en vous ; il est plus mal !

MAURICE *.

Ce n'est rien, un spasme inévitable. *(Au Baron.)*
Quelques gouttes d'éther. *(Le Baron disparaît.)*
Allons, calmez-vous, je ne m'en vais pas, là, je ne m'en vais pas, je reste.

LA MARQUISE.

Mais que devenir, docteur ? que faire pour le guérir de cette folle passion ?

MAURICE.

Il n'y a qu'un seul moyen, il n'y a plus à balancer ; il faut qu'il parte, qu'il voyage... en Espagne, en Russie...

LA MARQUISE.

M'en séparer !...

MAURICE.

Et ce n'est pas demain, ce n'est pas ce soir ; c'est à l'instant même, ou je ne réponds de rien !

LA MARQUISE, *éperdue.*

Mais qui l'accompagnera ? je n'ai personne.

MAURICE, *vivement, après un temps.*

Vous n'avez personne... vous n'avez personne... Eh bien, moi, je partirai avec lui.

LA MARQUISE, *se levant.*

Vous, docteur ?... Ah ! vous êtes notre auge tutélaire !

MAURICE.

Est-ce que je n'appartiens pas aux malades ?... le plus souffrant m'entraîne avec lui ; mon confrère de Châtillon soignera mes bons paysans pendant mon absence. Mais ne perdons pas une minute...

Il fait passer la Marquise à gauche, *pour sortir.*

LA MARQUISE, *revenant à lui.*

Mais comment le décider ?

MAURICE.

C'est mon affaire ; allez donner vos ordres ; la voiture, les chevaux... Moi, je vais m'entendre avec son valet de chambre ; dans une heure il faut que nous soyons loin d'ici.

* Le Baron, Maurice, la Marquise.

LA MARQUISE.

Ah! mon ami! mon sauveur! pourvu qu'il soit encore temps!

Elle sort.

MAURICE, *seul.*

Oui, morbleu! je m'attache à lui; je ne veux pas qu'il soit victime comme son père, que j'ai tant aimé. Pauvre ami, je le vois encore. Un ancien d'Aboukir... Je sauverai son fils!... oh! oui... Et ma pauvre Marie que je vais laisser seule... Heureusement Landougué ne peut tarder à revenir de Moulins, où la succession de sa tante l'a appelé, et leur mariage... Mais cet amour du marquis, comment a-t-il pu naître? ils ne se voyaient jamais.

SCENE XI.

MAURICE, MARIE, *paraissant au fond* *.MARIE, *à mi-voix.*

Pst, pst... monsieur Maurice!

MAURICE.

C'est toi! que viens-tu faire ici?

MARIE, *entrant en scène.*

Ne vous fâchez pas; j'étais si troublée, j'ai oublié votre commission; je me suis souvenue seulement qu'il était question de papiers, et je vous ai apporté tout ce qu'il y avait dans le tiroir.

Elle lui donne un paquet de papiers.

MAURICE, *les prenant.*

Allons! je ne sais pas où tu as la tête, ma bonne, il est temps que Landougué revienne.

MARIE, *timidement.*

Vous l'avez vu, n'est-ce pas?

MAURICE.

Qui, Landougué?

MARIE.

Non, M. Ferdinand.

MAURICE.

Oui, oui. (*Parcourant les papiers.*) Du diable si je pourrai m'y reconnaître!

MARIE.

Ce n'est pas sérieux, j'espère? qu'est-ce qu'il a?

MAURICE, *continuant à chercher dans ses papiers.*

Il a une névralgie. (*Regardant un papier qu'il a ouvert.*) Ah! je crois que voilà mon affaire... Le jour baisse... c'est tout au plus!... (*Cherchant à lire.*) Consultation...

MARIE, *lisant par dessus son épaule.*

Mais non, monsieur Maurice, c'est... constitution qu'il y a.

MAURICE.

Constitution?

MARIE.

Certainement! (*Lisant.*) « Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions de l'empire, empereur des Français, roi d'Italie... »

MAURICE.

Oh! je sais. Comment diable cela se trouve-t-il? (*Il serre le papier dans sa poche de côté, puis sera-*

? Marie, Maurice.

visant et regardant Marie.) Ah çà! depuis quand lis-tu si couramment?

MARIE, *confuse.*

Oh!

MAURICE.

Tu sais donc lire?

MARIE, *souriant avec un air de satisfaction.*

Et écrire aussi; c'est une surprise que nous voulions vous faire.

MAURICE, *étonné.*

Ah! Et à qui dois-tu ces nouveaux talents?

MARIE, *d'un air d'intelligence.*

A M. le marquis.

MAURICE, *troublé.*

M. Ferdinand!... Ah! c'est lui...

MARIE.

Sans doute! Il est si bon, si complaisant!... il a vu combien j'étais honteuse de mon ignorance; et il m'a proposé... seulement, pour ne pas vous déranger, il guettait les heures où vous vous absentiez, et dès que vous aviez le dos tourné... il arrivait.

MAURICE.

Ah! je comprends; il arrivait dès que j'avais... (*A lui-même.*) Je ne suis plus étonné si je ne le rencontrais jamais!

MARIE.

Si vous saviez comme il montre bien, et comme j'apprenais vite... j'étais si heureuse pendant les leçons! mais dès qu'elles étaient finies, et qu'il était parti, je me sentais toute triste, toute découragée; il dit que cela annonce de grandes dispositions.

MAURICE.

Oui, oui! (*A part.*) Ah! mon Dieu! la pauvre enfant ne se doute pas qu'elle-même... il ne manquait plus que cela! Vite, vite! les chevaux de poste!... (*Haut.*) C'est bien, c'est bien, ma bonne, je suis enchanté que ton éducation... parce que des talents d'agrément, c'est toujours... certainement... pour une jeune personne... Va dire à Jacques de me préparer ma valise; quelques mouchoirs, une couple de chemises...

MARIE.

Vous partez pour un petit voyage?

MAURICE, *distract.*

Oui, pour Saint-Pétersbourg.

MARIE.

Comment?

MAURICE.

Une affaire, un malade en danger... je te dirai plus tard... Pendant mon absence, tu tiendras tout bien en ordre, et quand Landougué reviendra, vous m'attendrez; entends-tu? vous m'attendrez.

MARIE.

Oh! certainement!... Mais expliquez-moi...

UN VALET, *accourant et bas à Maurice.*

Monsieur le docteur... monsieur le docteur! madame vous demande tout de suite, M. le marquis est auprès d'elle, il consent à partir.

* Maurice, Marie. (*Dans son agitation Maurice a traversé le théâtre.*)

MAURICE.

Il consent!... il faut profiter!... (Au valet.) J'y vais. (A Marie.) Tu vois, je n'ai pas le temps... (l'embrassant) retourne vite à la maison.

MARIE.

C'est que j'ai des dentelles à remettre à M^{lle} Victoire.

MAURICE ouvrant la porte vitrée à droite.

Eh bien!... par cet escalier.

MARIE.

Mais cependant, monsieur Maurice...

MAURICE.

Va, ma bonne, va... je t'aime toujours, je t'aime plus que jamais... mais va-t'en... va-t'en bien vite, et ne remets plus les pieds au château... va.

Elle sort; il la conduit, et pousse la porte sur elle. On aperçoit toujours Marie qui reste dehors.

MAURICE à lui-même.

Comme ça... ils ne se reverront plus... c'est l'essentiel; courons retrouver M^{me} la marquise.

Il sort par le fond.

SCENE XII.

MARIE, puis FERDINAND.

MARIE, qui l'a suivi de l'œil et qui rouvre doucement la porte vitrée.

Qu'est-ce qu'il a donc?... cette agitation!... Oh! il est inquiet de M. Ferdinand, et il me le cache! je crois qu'on se trompe sur son état; M. Maurice lui-même! et, si on pouvait lui parler de cet amour qui le tourmentait tant, je suis sûr que cela lui ferait du bien. (Voyant la porte de Ferdinand s'ouvrir.) Ah! mon Dieu... le voilà.

Elle se retire de côté.

FERDINAND, sortant de sa chambre.

Ils le veulent!... eh! bien, oui, je partirai, je ne la verrai plus; car je sens que je n'aurais pas la force... (Il se retourne et l'aperçoit.) Marie! Marie! c'est vous!

MARIE, troublée.

Pardon, monsieur le marquis... je passais... j'en ai pu résister au désir de m'informer... (S'approchant un peu.) Comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

FERDINAND, doucement et lui faisant signe de la main de s'éloigner, à part.

Ah! cette épreuve... (Haut.) Marie! va-t'en... va-t'en!

MARIE, inquiète.

Vous êtes fâché contre moi! mon Dieu! qu'ai-je donc fait?

FERDINAND, troublé, et lentement.

Oh! rien, rien, je serais injuste... Ma tante se chargera, en mon absence... de t'offrir... le cadeau de nocces... que je te dois. (Avec effort.) Sois heureuse avec ton mari!... Adieu!

MARIE, étonnée.

Ma nocce!... mon mari!... mais je ne suis pas mariée!...

FERDINAND, revenant.

Que dis-tu?

MARIE, souriant.

Non, vraiment; ils veulent tous que je sois mariée de ce matin, et Landougué est parti depuis trois jours pour une succession.

FERDINAND.

Tu n'es pas mariée! (Avec une joie qu'il peut à peine réprimer.) Et qui a pu retarder?...

MARIE, avec un peu d'embarras.

Mais... moi d'abord... Je n'ose pas le dire à M. Maurice, mais M. Landougué ne me paraît pas... (elle secoue la tête) et puis, quand je vous ai appris ce mariage, j'ai bien vu que vous ne l'approuviez pas; et, depuis ce moment... ce pauvre garçon... c'est bien mal, mais il me semble que je ne peux plus le souffrir!

FERDINAND, avec transport.

Il serait vrai, Marie! ah! je ne pars plus, je reste.

MARIE, effrayée.

Vous souffrez davantage?

Ici le Baron paraît, venant de la chambre de Ferdinand. La Marquise, le Docteur et la Baronne paraissent au fond.

FERDINAND, hors de lui.

Au contraire! jamais je ne fus plus heureux! si tu savais quel bien j'éprouve.

MARIE, joyeuse.

Oh! que je suis contente!

MAURICE, à part, voyant Marie près de Ferdinand.

Ah! diable!...

LE BARON, allant à eux.

Regardez donc quel changement!...

LA MARQUISE.

Vraiment!

FERDINAND, à Marie.

Oui... il me semble que je renaiss!... mon cœur...

MAURICE, se mettant entre eux, et avec volubilité.

Bat plus librement... n'est-ce pas?... ça va mieux... ça va beaucoup mieux... (Bas à Marie.) Va-t'en. (Haut.) C'est bien... une crise inattendue... je suis enchanté... mais... (A Marie.) Va-t'en donc.

FERDINAND, sans voir sa mère.

Ah! docteur, vous m'avez trompé!...

MAURICE, parlant toujours en même temps que lui.

Moi... non... hum! hum!

FERDINAND.

Mais je vous devrai mon bonheur; et maintenant, je ne veux plus mourir, je veux vivre!...

LA MARQUISE, courant à lui.

Il est sauvé!... mon ami!...

FERDINAND, l'apercevant.

Ciel!

MAURICE.

Miséricorde!... je prévois une tempête!

Le Baron, la Baronne, la Marquise, Ferdinand Maurice, Marie.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LE DOCTEUR,
LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON et LA BARONNE.

Ce cher neveu!

LA MARQUISE, avec ravissement.

Oui! oui! il est sauvé!... ce regard vif, animé!...
et c'est à vous, docteur, que nous devons...

MAURICE.

Du tout.

LA BARONNE.

Quel talent!

LE BARON.

Quel homme admirable!

LA MARQUISE.

Il n'y a que lui au monde!...

MAURICE, avec humeur.

Eh, non; je n'y suis pour rien! (*montrant Marie*) c'est cette petite qui a tout fait.

LA MARQUISE, regardant Marie.

Cette petite?... quelle physionomie intéressante!... Viens m'embrasser, mon enfant!

MAURICE, l'arrêtant.

Un moment... (*Bas à la Marquise.*) C'est elle!

LA MARQUISE.

Comment?

MAURICE.

C'est elle, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Elle?

MAURICE, s'emportant.

Eh oui! celle qu'il aime! faut-il le répéter vingt fois?

LA MARQUISE.

Marie!...

MAURICE.

Embrassez-la maintenant si ça vous fait plaisir!

TOUS.

Marie!

MARIE, troublée.

Moi!

LA MARQUISE, tremblante de colère.

Une petite paysanne!... cela n'est pas, cela ne peut pas être!... un Villeblanche!... (*A Ferdinand.*) Démentez-le donc, mon fils!... dites à cet homme qu'il est fou... qu'il vous outrage!

FERDINAND.

Non, ma mère; il a dit la vérité.

TOUS.

La vérité!

La Marquise tombe accablée sur le canapé; Ferdinand cherche à la calmer

MARIE, près de Maurice.

Qu'entends-je?... moi, pauvre fille!... c'était moi qu'il aimait... monsieur Maurice! (*Avec bonheur.*) O mon Dieu! voilà donc ce que je ne pouvais m'expliquer... ce qui me rendait si malheureuse! car moi aussi... sans le savoir... je l'aim...

MAURICE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi! tais-toi!

MARIE, bas, et étouffée par des larmes de joie.

Oui, oui, je me tairai!... il ne saura pas que je

l'aime... que je l'aimerais toute ma vie!... je renfermerai ma joie, mon bonheur!... Ah! je ne croyais pas qu'on pût être si heureuse!

Elle se cache dans les bras de Maurice.

FERDINAND, près de la marquise.

Ma mère!...

LA MARQUISE, repoussant Ferdinand.

Laissez-moi, laissez-moi!... Sans égard pour votre rang, votre nom!...

FERDINAND, avec force.

Eh! que parlez-vous de ce rang qui a fait mon malheur!... par respect, par tendresse pour vous, j'étouffais un secret qui me tuait!... Je renonçais à la seule femme qui porte un cœur plus noble que tous ces grands noms que vous me destiniez! (*passant au milieu du théâtre*) mais maintenant que je sais qu'elle est libre, qu'elle m'aime!... rien ne me séparera d'elle!... Marie sera ma femme!

TOUS.

Sa femme!

MARIE.

Que dit-il?

LE BARON, élevant la voix.

Mon neveu!

LA BARONNE.

Ferdinand!

LA MARQUISE, avec colère.

Jamais!... un pareil déshonneur!... (*Regardant Maurice et Marie.*) C'était un piège... c'était concerté d'avance.

MAURICE, offensé.

Madame...

LA MARQUISE.

Voilà ce que c'est que de se familiariser; mais j'empêcherai bien... (*Appelant au fond.*) Holà! quelqu'un! (*Deux laquais en livrée paraissent au fond.*) Que l'on chasse du château cette petite malheureuse.

MAURICE, prenant Marie dans ses bras.

La chasser!...

FERDINAND, courant aux laquais qui font un pas.

Le premier qui oserait... (*Aux valets.*) Sortez!... sortez, vous dis-je! (*Avec fierté.*) Je suis le chef de la maison, et seul j'ai le droit d'y commander! (*Les valets se retirent. A la Marquise, qui est restée stupéfaite.*) Et vous, madame...

LA MARQUISE, se récriant.

Madame!... madame!... il ne m'appelle plus sa mère!

FERDINAND, à ses genoux.

Ah! pardon!

LA MARQUISE, avec force.

Eh bien, puisque vous êtes un mauvais fils, moi aussi, je vous oublierai... je vous maudirai!

MARIE, s'arrachant des bras de Maurice, et courant à elle les mains jointes.

Oh! non, non, madame; que je ne sois pas la cause! Mon Dieu!... moi qui donnerais ma vie...! ne lui retirez pas votre tendresse!... je partirai... vous ne me reverrez plus!... je l'oublierai, je vous

* Le Baron, la Baronne, la Marquise, Ferdinand, Maurice, Marie.

le promets... oui, oui, je l'oublierai, si je le puis sans mourir !... (A Maurice, au milieu des sanglots.) Emmenez-moi, monsieur Maurice, emmenez-moi, je vous en conjure!

FERDINAND, voulant aller à elle.

Marie!

MAURICE, avec dignité.

Elle a raison, monsieur, sa place n'est plus ici, (A Marie.) Va, mon enfant, va m'attendre chez la bonne Madeleine, je t'y rejoindrai bientôt; et moi, du moins, je ne te chasserai pas!

FERDINAND, à la marquise, avec emportement.

Vous l'avez voulu, ma mère! eh bien, soit, j'obéis, je me résigne! mais périsse le nom de Villeblanche, plutôt que de m'enchaîner à une autre! Je ne me marierai jamais!

ENSEMBLE.

Air : Anathème!... (La Juive.)

LA MARQUISE, à son petit-fils.

Fils ingrat! fils rebelle!
Quand ma voix vous appelle,
Votre amour est pour elle,
Et l'emporte sur moi!
Désormais plus sévère,
Redoutez ma colère!
Je saurai d'une mère
Faire suivre la loi!

LA BARONNE et LE BARON, à Ferdinand.

Fils ingrat! fils rebelle!
Au devoir qui t'appelle,
Montre-toi plus fidèle,
A ses vœux sou mets-toi!
Renonce à ta chimère!
Vois ses pleurs, sa colère!
Obéis à ta mère,
Et respecte sa loi.

MARIE.

O douleur éternelle!
Mais mon cœur est fidèle
Au devoir qui m'appelle,
Et je cède à sa loi!

A Ferdinand.

Ah! craignez sa colère!
Écoutez ma prière!
Respectez votre mère;
Ne pensez plus à moi.

FERDINAND.

O douleur éternelle!
O contrainte cruelle!

A Marie.

Je te reste fidèle
En vivant loin de toi!
Je respecte ma mère;
Mais son ordre sévère,
Ses refus, sa colère,
Ne pourront rien sur moi.

MAURICE, montrant la Marquise.

O contrainte cruelle!
Il me faut devant elle
D'une offense mortelle
Subir l'injuste loi!

A Marie.

Mais tu m'en es plus chère,
Et malgré sa colère,
Ne crains rien près d'un père;
Car je veille sur toi.

Maurice a conduit Marie, qui sort par le fond. Ferdinand rentre chez lui.

LA MARQUISE, à Ferdinand, qui sort.

Oui, je l'abandonne!... Mon Dieu! il n'a pas d'armes!

LE BARON.

Non, ma mère, j'ai tout enlevé.

LA MARQUISE.

Suivez-le, baronne, parlez-lui raison, dites-lui que je ne l'aime plus... Non, non, ne lui dites pas cela! mais allez, allez donc vite!

La Baronne suit Ferdinand.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, MAURICE, LE BARON*.

LA MARQUISE, s'appuyant contre le canapé.

Y a-t-il une mère plus à plaindre?

MAURICE, s'approchant froidement.

Un mot, madame.

LA MARQUISE, avec hauteur.

Ah! monsieur!

MAURICE, de même.

Ah! madame!... les grands mots et les grands bras ne me font pas peur! quand on a tenu tête à Napoléon...

LA MARQUISE, brusquement.

Enfin, que voulez-vous?

MAURICE.

Vous dire un seul mot, en partant! non pour cette pauvre enfant, qui n'est coupable de rien, elle! et que je vais voir s'éteindre, comme sa mère... le ciel me gardait encore ce chagrin!... mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler; c'est de votre petit-fils!... il en mourra!

LA MARQUISE.

Lui!

MAURICE, appuyant.

Il en mourra, vous dis-je; souvenez-vous de son père.

LA MARQUISE.

Ferdinand! un Villeblanche!

MAURICE.

Comme un autre!

LA MARQUISE.

Il mourra!

MAURICE, brusquement.

Eh! certainement, il mourra! moi aussi, vous aussi, nous mourrons tous! un peu plus tôt, un peu plus tard; mais qu'est-ce que cela fait, qu'il n'y ait plus personne pour porter le beau nom de Villeblanche, pourvu qu'il brille toujours de tout son éclat!

LA MARQUISE.

Mais, docteur, soyez donc raisonnable!... s'il y avait la plus légère apparence de noblesse, une espèce de nom...

MAURICE.

Parbleu, si c'était une Montmorency, vous lui ouvririez les bras... le beau mérite!

LE BARON.

Non, mais ce ne serait que de la noblesse de robe...

* Le Baron, la Marquise Maurice.

LA MARQUISE, *se tournant vers lui avec colère.*

Taisez-vous, baron; c'est vous qui êtes cause de tout!

LE BARON.

Moi!

LA MARQUISE.

Oui, vos mauvais exemples lui auront tourné la tête! croyez-vous donc que j'aie oublié vos fredaines, vos amours de grisettes; quand, sous le nom du chevalier de Faverolles, vous faisiez le scandale...

MAURICE, *frappé.*

Le chevalier de Faverolles! qu'est-ce que c'est?

LE BARON, *effrayé.*

Ma mère, prenez donc garde, ma femme peut vous entendre!

MAURICE.

Le chevalier de Faverolles!

LE BARON.

Chut! mon cher... un temps de folies! (*À la Marquise.*) Vous m'avez promis...

LA MARQUISE.

Est-ce que j'ai la tête à moi, quand mon pauvre Ferdinand...

MAURICE, *troublé, et regardant toujours le Baron.*

Courez auprès de lui, madame la marquise, j'ai encore un espoir...

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

MAURICE, *regardant le Baron.*

Oui, je crois... je me flatte... mais il faut que je rassemble mes idées! que je cause... (*Montrant le Baron.*) Laissez-nous, laissez-nous!

LA MARQUISE, *en entrant chez Ferdinand.*

Ah! docteur! toute ma fortune...

Elle disparaît.

SCENE XV.

MAURICE, LE BARON.

Maurice, sans dire un mot, va fermer la porte.

LE BARON, *étonné.*

Eh bien? Qu'est-ce qu'il a donc?

MAURICE, *le regardant avec une colère concentrée.*

Ah! c'est vous... c'est vous! qui êtes le chevalier de Faverolles?

LE BARON, *souriant d'abord.*

C'est-à-dire... qu'autrefois... Eh, mais! docteur, vous avez une manière de me regarder!...

MAURICE, *tremblant de colère.*

C'est vous, qui, sous ce nom, avez séduit une pauvre jeune fille?... Henriette!

LE BARON, *plus effrayé.*

Silence, mon ami! si ma femme entendait...

MAURICE.

Qui l'avez abandonnée, perdue!

LE BARON.

Plus bas!

MAURICE.

En lui laissant un malheureux enfant!

LE BARON.

Plus bas, je vous en conjure!

MAURICE.

Savez-vous que cet enfant, c'est celui que l'on vient de chasser avec mépris! là, devant vous?

LE BARON, *ému.*

Marie! Eh! quoi... cette petite serait ma fille!

MAURICE.

Oui! j'en ai les preuves.

LE BARON.

Pauvre enfant!

MAURICE.

Vos lettres... je puis vous perdre.

LE BARON.

Mais, docteur... quel intérêt pouvez-vous prendre?

MAURICE, *avec force.*

Quel intérêt! quel intérêt! il me demande... regardez ces traits flétris, ces cheveux blanchis avant l'âge... je devrais vous détester... je devrais vous tuer.

LE BARON.

Hein?

MAURICE, *avec plus de force.*

Oui, je devrais vous tuer.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Car par vous seul j'ai perdu le bonheur!

Vous m'avez enlevé sa mère!

Vous avez déchiré mon cœur!

Vous avez comblé ma misère;

Pendant vingt ans, exilé dans ces lieux,
J'ai vécu seul, sans amis, sans famille...

Eh bien! pour prix du mal affreux

Que vous m'avez fait... je ne veux

Que le bonheur de votre fille!

LE BARON.

Comment?

MARIE, *avec force.*

Mais ce bonheur, il me le faut, je le veux, et je l'obtiens!

LE BARON, *troublé.*

Je ne demande pas mieux; sans doute... j'en prendrai soin.

MAURICE.

Cela ne suffit pas.

LE BARON.

J'assurerai sa fortune!

MAURICE.

Je n'en veux pas! toujours de l'argent! c'est son bonheur que je vous demande, monsieur... combien de fois faut-il vous le répéter?

LE BARON.

Mais enfin qu'exigez-vous donc?

MAURICE.

Qu'elle rentre dans ce château, dont on l'a chassée... qu'elle y rentre en maîtresse... qu'ils soient mariés aujourd'hui même, ou je la proclame votre fille devant toute votre maison!

LE BARON.

Bonté divine! qu'ils soient mariés... et comment?

MAURICE.

C'est votre affaire.

LE BARON.

Mais enfin...

MAURICE.

Tirez-vous, en! je ne m'en mêle pas! (*Frappé*)

d'une idée subite.) Ou plutôt! attendez, je n'y songeais pas! ce papier que tout-à-l'heure Marie m'a apporté! c'est le ciel... (*Courant à la porte de Ferdinand.*) Madame la marquise! (*Au Baron.*) C'est arrangé, ils sont mariés! vous n'avez rien à faire qu'à n'appuyer auprès de votre mère.

LE BARON.

Mais que lui dire?

MAURICE.

Vous le saurez!

LE BARON.

Et vous me garderez le secret?

MAURICE.

Cela dépendra de vous! (*A la porte de Ferdinand.*) Madame la marquise... madame la marquise.

SCENE XVI.

LES MÊMES, LA MARQUISE, puis LA BARONNE et FERDINAND.

LA MARQUISE.

Eh bien?

MAURICE, avec joie.

Il est sauvé!

LA MARQUISE, l'embrassant, avec un cri.

Sauvé! Ah! docteur.

MAURICE.

Rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite tout-à-l'heure... pourvu qu'il y ait une apparence de noblesse.

LA MARQUISE.

Sans doute.

MAURICE.

La fille d'un baron... ça vous va-t-il?

LE BARON, à part, voyant sa femme entrer.

Ah! le bourreau! qu'est-ce qu'il fait?

LA MARQUISE.

La fille... c'est donc un autre mariage?

MAURICE.

Peut-être!

LA MARQUISE.

Mais Ferdinand?...

MAURICE.

Consentira.

LA MARQUISE.

La future?

MAURICE.

Ça me regarde!

LA MARQUISE

Expliquez-nous...

MAURICE, avec désordre.

Je n'ai pas le temps... restez-là! faites venir votre fils... moi, je cours... je reviens... mais, je vous le répète, il est sauvé! il est sauvé!

Il sort en courant.

LE BARON, plus troublé.

Docteur, arrêtez! (*A part.*) Le misérable! c'est pour le coup que je vais faire la maladie que je couve...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

! La Baronne, la Marquise, Maurice, le Baron.

LA BARONNE.

Vous savez donc ce que c'est, baron?

LE BARON, troublé.

Moi? non... c'est-à-dire... quelques mots... mais ne croyez pas... dans la précipitation... on peut se tromper... tout-à-l'heure... il me parlait... de Stratonice... (*A part.*) Je bats déjà la campagne, je n'y suis plus!...

LA MARQUISE, voyant paraître Ferdinand.

Ferdinand!... viens, viens, mon ami; tout est oublié... je te disais bien d'avoir confiance... tu seras heureux; tu vas être gai, te bien porter.

FERDINAND, avec espoir.

Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien! c'est le docteur qui a trouvé un moyen... un autre mariage...

FERDINAND.

Jamais!...

LA MARQUISE.

Il répond de tout! je l'entends...

LE BARON, à la baronne.

Ma chère amie, nous allons partir pour ma terre de la Brienne.

SCENE XVII.

LES MÊMES, MAURICE, tenant MARIE par la main.

MAURICE, à Marie et dans le fond.

Allons, n'aie donc pas peur! je te dis que tu es chez toi!

MARIE, bas.

Ah! je n'oserai jamais!...

TOUS.

Que vois-je? Marie!

FERDINAND, avec bonheur.

Marie?

LA MARQUISE, fièrement.

Encore!... est-ce pour me braver?

MAURICE, froidement.

Non, madame. Je vous présente la fille du baron...

LE BARON, voulant lui imposer silence.

Monsieur...

MAURICE, reprenant tranquillement.

La fille du baron Auvray, médecin en chef des hôpitaux militaires de Jaffa.

TOUS.

Auvray!

MAURICE, regardant le Baron.

C'est moi, monsieur... (*Montrant Marie.*) Je l'adopte, c'est ma fille.

MARIE.

Quoi!... monsieur Maurice!...

Maurice la serre sur son cœur

MAURICE, regardant toujours le Baron.

Oui, ma fille! aussi bien elle devait l'être; on me l'a volée!...

* La Baronne, Ferdinand, la Marquise, Marie, Maurice, le Baron.

LE BARON, à part.

Ah! je respire!...

FERDINAND.

Au vray!

LA BARONNE.

C'est vous!

LA MARQUISE.

Et vous êtes baron?

MAURICE, gaiement.

De la façon de l'empereur, madame. Je n'y songeais guère, et, comme Gil-Blas, j'avais oublié ce parchemin dans le fond d'un tiroir, croyant que ce n'était bon à rien; mais s'il peut assurer leur bonheur...

LA MARQUISE, à la Baronne.

Ah!... noblesse de l'empire!

LA BARONNE.

Elle a bien son mérite.

LE BARON, appuyant.

Certainement, la noblesse de la gloire! les prodiges des temps modernes! J'en fais le plus grand cas.

MAURICE, montrant le parchemin.

Mon Dieu! ça ne demande qu'à vieillir; dans cinq cents ans, vous m'en direz des nouvelles.

FERDINAND, à la marquise.

Eh bien, ma mère, vous hésitez encore:

LA MARQUISE, ouvrant ses bras à Marie.

Non, non! viens, mon enfant... viens, ma fille.

MARIE, courant à ses genoux, avec un cri.

Ah! madame!

FERDINAND, baisant les mains de la marquise.

Ma bonne mère!

MAURICE.

Ce n'est pas sans peine... il a fallu que l'empereur s'en mêlât!

LE BARON, à part.

Ouf! j'ai eu une peur...

LA BARONNE, embrassant aussi Marie*.

Chère petite Marie!

LA MARQUISE, les tenant tous les deux dans ses bras.

Oui, oui, toujours! nous serons heureux!... nous passerons l'hiver ici, pour former un peu son éducation.

LA BARONNE.

Je lui apprendrai la musique, le dessin...

LA MARQUISE.

Moi, je m'occuperai de sa toilette; et dans six mois, ce sera la plus jolie petite marquise... (Se

* Ferdinand, la Marquise, Marie, la Baronne, Maurice, le Baron.

ournant vers Ferdinand.) Cela va mieux, n'est-ce pas, mon ami?

FERDINAND, avec bonheur.

Oh! oui, maman!

LA MARQUISE, regardant Marie tendrement.

Eh bien, elle devait être de la famille... vous allez vous moquer de moi... mais elle a tout le front des Villeblanche!

LE BARON, à part.

Parbleu! je le crois bien. (La regardant de loin, au milieu du groupe formé par la marquise, Ferdinand et la baronne.) Le fait est qu'elle est charmante! (Bas à Maurice, qui est près de lui.) Je n'y tiens plus, mon ami, il faut que je t'embrasse.

Musique.

MAURICE, bas.

C'est facile! (Haut.) Eh bien! Marie, te voilà bien heureuse!... tu n'embrasses pas ton père?

MARIE, courant dans ses bras.

Ah! mon bon père! vous ne me quitterez pas!... vous resterez toujours avec moi.

MAURICE, la serrant sur son cœur*.

Oui, oui, ma fille! ma fille!... (Bas au Baron, qui a baissé les yeux d'un air confus.) C'est ma seule vengeance! (Haut, et retenant Marie.) Et ta nouvelle famille... ton oncle que voilà.

MARIE, s'approchant du Baron.

Monsieur!

LE BARON, l'embrassant.

Chère enfant!

LA BARONNE, de loin, et le menaçant gaiement.

Eh bien, eh bien! monsieur...

LE BARON, s'excusant.

C'est ma nièce, ma bonne, c'est ma nièce! (Marie retourne près de la marquise. A part.) Au fait, c'était le seul moyen qu'elle portât mon nom... qu'elle fût mon héritière; car je ne crois pas que maintenant... (Regardant derrière lui.) Ma femme n'est pas là... (Allant au docteur.) Vous êtes un brave homme, docteur; je suis content de vous!

MAURICE, les yeux au ciel, avec satisfaction.

Et toi aussi, Henriette, j'espère!


Marie est à genoux sur un tabouret devant la Marquise, qui prend plaisir à arranger sa toilette et ses cheveux; Ferdinand et la Baronne sont groupés debout auprès d'elles; le Baron et Maurice sont de l'autre côté et contemplent ce tableau. La toile tombe**.

* Ferdinand, la Marquise, la Baronne, Marie, Maurice, le Baron.

** Dans les indications de changement de position, le premier acteur inscrit tient la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages composant le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre.

FIN.



MICHEL PERRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET CH. DUVEYRIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique,
le 19 février 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MICHEL PERRIN, ancien curé.....	M. BOUFFÉ.
FOUCHÉ, ministre.....	M. MONVAL.
DÉSAUNAIS, chef de division.....	M. KLEIN.
JULES DE CRUSSAC.....	M. DAVENNE.
BERNARD.....	M. PAUL.
THÉRÈSE, nièce de Michel Perrin.....	M ^{lle} HABENECK.
CHEFS DE BUREAU.	
COMMIS.	
HUISSIERS.	
GENDARMES.	

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de Michel Perrin; au deuxième acte, au ministère de la police.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre très simple, près des mansardes. La porte d'entrée au fond, à gauche de l'acteur. Du même côté, et sur le premier plan, la porte de la chambre de Michel Perrin. Sur le deuxième plan, une cheminée avec un réchaud en terre. A droite et au fond, la porte qui conduit à la cuisine. Du même côté, sur le deuxième plan, une croisée. Quelques chaises de paille et deux petites tables, dont l'une est couverte de livres et de papiers. Un miroir au-dessus de la cheminée.

SCÈNE I.

BERNARD, seul *.

(Il entre par le fond, et écoute à la porte à droite.)

J'ai trouvé la clé chez la portière... Thérèse n'est pas encore rentrée... tant mieux! ça me donnera le temps de me remettre!... C'est-il drôle! je viens d'avoir peur... moi, un soldat de l'an III, un vainqueur d'Arcole! qui ai brûlé plus d'une fois la moustache des Autrichiens!... et avec agrément, j'ose le dire; qui, dernièrement encore, au 18 brumaire, malgré que je sois rentré dans la menuiserie et le civique, avais repris ma clarinette de cinq pieds pour donner un coup de main à mon petit général... Ah! dame!

c'est que mon général Bonaparte... oh! oh! ne badinons pas...

AIR du vaudeville du Baiser au Porteur.

Au Saint-Bernard et sur le pont d'Arcole,
Toujours près d' lui, dans un jour de combat!
C'était mon drapeau, mon idole...

Et, quoiqu' ça n' soit plus mon état,
Dès qu'on l' menac', je suis encor soldat!

Car, en prenant mon congé de réforme,

J' n'ai pas r'noncé, je m'en souviens,
Au droit qu' j'avais quand j' portais l'uniforme, } *bis*.
D' donner mes jours pour conserver les siens. }

Enfin, j'ai eu peur... j'ai tremblé devant un blanc-bec, un muscadin en cadenettes... (Après un silence.) C'est que c'était bien lui; je l'avais déjà reconnu, avant-hier, quand au milieu de cette foule, il m'a glissé à l'oreille, en passant: « Ne dis à personne que je suis à Paris. » (Autre silence.) Que diable vient-il y faire... avec ses idées, ses opinions? je lui dois de la reconnaissance, c'est vrai; mais s'il avait de mauvais desseins

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite — Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

contre la république ou contre mon général... Minute! n'y a pas d'amitié qui tienne! ... Ah! si j'avais quelqu'un au moins pour me donner un bon conseil!

SCÈNE II.

BERNARD; THÉRÈSE, un pot au lait à la main et un pain sous le bras.

THÉRÈSE, qui a entendu les derniers mots.
Eh bien! me voilà, moi, monsieur Bernard.

BERNARD, se retournant.
C'est vous, ma petite Thérèse?

THÉRÈSE, gaiement.

AIR : Papa et maman.

Oui, chaque matin,
Au marché voisin
Je vais encore
Avant l'aurore :
Lorsque l'on n'a pas
D' servante ici-bas,
Il ne faut pas
R'gretter ses pas.

BERNARD, montrant la porte de Perrin, et faisant signe de parler bas.

De votre oncl' ménageons la tête.

THÉRÈSE.

Dans Paris il court
Dès le point du jour :
(Montrant le pain et le lait.)
V'là son déjeuner que j'apprête.
Je me dépêchais ;
Car je me disais :
Ne tardons pas trop,
Et rentrons bientôt...

(Lui souriant.)

Quelqu'un, je crois, m'attend là-haut.

ENSEMBLE.

Oui, chaque matin,
Mon amour soudain
M'éveille encore,
Avant l'aurore ;
Et me dit tout bas :
Viens, ne tarde pas,
Le bonheur conduira tes pas.

THÉRÈSE, souriant.

Vous venez finir notre armoire, n'est-ce pas?

BERNARD, gaiement.

J'allais me mettre à l'ouvrage. (Otant son bonnet et retroussant ses manches.) C'est commode, tout de même, d'avoir apporté un établi dans cette petite cuisine, qui ne servait pas à grand'chose.

THÉRÈSE, soupirant.

O mon Dieu! à rien du tout... par de bonnes raisons.

BERNARD.

Ça fait qu'en passant, je puis donner un coup de rabot à votre mobilier; et plus tard, ça fera mon cabinet de travail.

THÉRÈSE, posant le pain et le lait.

Sur quoi aviez-vous donc besoin d'un conseil, tout-à-l'heure?

BERNARD, avec embarras.

Oh! sur rien... Une affaire de menuiserie... une persienne qui vient tout de travers...

THÉRÈSE, le regardant.

Vous mentez, monsieur Bernard.

BERNARD.

Moi?...

THÉRÈSE, le menaçant.

Vous mentez; ce n'est pas cela.

AIR de la Fiancée du Poitou.

Car vous avez rougi,
Et j'en étais bien aise :
Je m' disais, n' vous déplaise :
Dès qu'il s'ra mon mari...
Il n' pourra pas, je gage,
Me tromper en ménage...
Sans qu' je l' sache, avant lui!

BERNARD, riant.

Vous croyez?

THÉRÈSE.

Ensuite... depuis deux jours... vous êtes triste... inquiet?

BERNARD, à part.

Est-ce qu'elle aurait vu mon jeune homme? (Haut.) Moi? du tout...

THÉRÈSE, vivement.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas triste, malheureux; quand notre mariage est encore retardé... Ah! bien! c'est joli!...

BERNARD.

Si fait... Qu'est-ce que je dis donc?... je suis furieux!... Mais pourquoi mon mariage est-il retardé?

THÉRÈSE.

C'est tout simple : vous savez combien j'aime mon oncle?...

BERNARD.

Et moi donc! je me mettrais au feu pour lui! le citoyen Michel Perrin... un si brave homme!

THÉRÈSE.

Et un si bon cœur! si attaché à ma mère! Quoiqu'il ne fût pas riche!... un pauvre petit curé de campagne, c'est tout dire!... il nous envoyait sans cesse de l'argent, des cadeaux; et quand il est arrivé ici pour chercher un asile, a-t-il été désolé de ne plus trouver... que moi seule!...

(Elle essuie une larme.)

BERNARD, vivement.

Et moi, qui ne vous abandonnerai jamais... ni votre oncle non plus. Mais comment ont-ils eu le cœur de le renvoyer de sa cure? si celui-là a jamais conspiré, par exemple!

THÉRÈSE.

Ce ne sont pas les habitants... il en était adoré. Et d'ailleurs il ne se mêlait de rien que de donner aux pauvres. Mais v'là qu'un beau jour, on entend battre la générale: c'étaient les repré-

sentants, qui étaient furieux de ce qu'on n'avait pas trouvé de suspects dans la commune, et qui venaient en chercher eux-mêmes.

BERNARD.

De suspects?... Ah! oui... les plus braves gens!...

THÉRÈSE.

Mon oncle ne pouvait pas manquer d'en être. Il fut obligé de se sauver, la nuit, sans ressources!... et pendant trois ans, nous n'avons su ce qu'il était devenu.

BERNARD.

Ah! Dieu merci!... ce temps-là ne reviendra plus!... Mais qu'est-ce que tout ça fait à notre mariage?... V'là votre oncle auprès d'vous... il ne peut manquer d'avoir une bonne place...

THÉRÈSE, soupirant.

Il ne la tient pas encore!...

BERNARD.

Laissez donc! un homme qui est instruit comme... la Bibliothèque nationale!... qui s'rait de l'institute d'Égypte, s'il voulait?

THÉRÈSE.

Oui, mais il est si simple! si timide!... un enfant lui ferait croire ce qu'il voudrait!... Tous les matins, il court pour trouver d'anciens camarades de collège, qui pourraient lui être utiles... Il n'en rencontre pas un.

BERNARD.

Comment fait-il donc son compte?

THÉRÈSE.

D'abord, il ne sort jamais sans se perdre; ensuite, il s'arrête à chaque pas pour lire les affiches sur les murs.

BERNARD, riant.

Diable!... il doit rentrer tard.

THÉRÈSE.

Pendant ce temps-là, il faut vivre... la couture ne va pas fort.

BERNARD.

C'est comme la menuiserie.

THÉRÈSE.

Toutes mes économies y ont passé... (le regardant en dessous.) et même celles d'une autre personne...

BERNARD, embarrassé.

Comment?

THÉRÈSE, de même.

Oui, plus d'une fois, j'ai trouvé dans mon panier à ouvrage des secours... ses petites économies, sans doute?... Vous direz à cette personne que je ne veux plus de cela, entendez-vous, monsieur Bernard?

BERNARD, vivement.

Et pourquoi donc, mademoiselle? Est-ce que mon argent n'est pas le vôtre? Et puisque nous devons nous marier.

THÉRÈSE.

Justement... c'est alors que vous vous tueriez pour nourrir toute la maison! Je n'entends pas cela... voilà pourquoi j'ajourne le mariage.

BERNARD.

Mais pourtant...

THÉRÈSE.

Du reste, faut pas vous tourmenter... j'ai encore de quoi aller pendant quelque temps! (A part, en regardant une pièce de monnaie.) Oui, une pièce de trente sous pour notre dîner... c'est la dernière... (avec un soupir.) et elle me coûte cher!

oo

SCÈNE III.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, en dehors.

MICHEL PERRIN, dans la rue.

Thérèse!... Thérèse!

THÉRÈSE, à Bernard.

C'est lui! (Allant à la fenêtre.) Où êtes-vous donc, mon oncle?

MICHEL PERRIN.

Dans la rue, ma bonne.

THÉRÈSE.

Eh bien! montez donc!...

MICHEL PERRIN.

Je ne peux pas, je suis en fiacre... jette-moi trente sous... j'ai oublié de prendre de l'argent.

THÉRÈSE, à part.

Je crois bien!... (Enveloppant sa pièce dans du papier.) Adieu, notre dîner... (Jetant le papier par la fenêtre.) Voilà, mon oncle.

MICHEL PERRIN.

Merci, ma bonne.

THÉRÈSE, à part.

Heureusement que le déjeuner est payé. (A Bernard.) Ah! ça, monsieur Bernard, soyez gai... que ce pauvre oncle ne se doute jamais qu'il peut m'être à charge, au moins.

BERNARD.

Soyez donc tranquille. Je veux qu'il se donne au diable, tout curé qu'il est... Vous croyez que j'irais lui dire que depuis qu'il est ici... vous ne savez comment suffire!... Pauvre cher homme, il y aurait de quoi le tuer... Laissez donc... je ne suis pas si maladroit, et... Chut! le voici.

oo

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, entrant par le fond.

MICHEL PERRIN.

Ouf!... cent deux marches tout d'une haleine... ça n'est pas mal, à mon âge... Et ce cocher qui me demandait pour boire!... comme je lui ai dit: « Citoyen cocher, mon cher ami... la « plus belle fille ne peut donner que... » (Donnant une poignée de main à Bernard.) Bonjour, mes enfants! bonjour, Bernard.

BERNARD.

Salut, citoyen Perrin.

* Thérèse, Perrin, Bernard.

MICHEL PERRIN, embrassant Thérèse.

Et toi, ma petite Thérèse!... (La regardant avec attendrissement.) je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui, et si tu savais quel plaisir j'ai à te regarder... (A Bernard.) C'est qu'elle ressemble à sa mère, à ma bonne Madeleine...

AIR de Teniers

Oui, plus je vois ma Thérèse chérie,
Plus je crois revoir dans ses traits,
Ceux d'une sœur, ceux d'une amie...
Oui, c'est elle que j'adorais!

(La regardant avec émotion.)

Dans ses yeux sa honte respire...
C'est son regard pour me charmer,
C'est sa bouche pour me sourire...

THÉRÈSE, tendrement.

Et c'est son cœur pour vous aimer.

PERRIN.

Et sa petite moue, quand elle me grondait... parce qu'il faut vous dire qu'étant jeune, je n'avais jamais le sou.

BERNARD, à part.

Il me semble qu'à présent c'est absolument la même chose.

PERRIN, toujours attendri.

Et c'était Madeleine qui me glissait la pièce blanche, pour retourner au séminaire... Pauvre sœur!... et dire que je suis arrivé trop tard!

THÉRÈSE, avec tendresse.

Allons, mon oncle, ne parlons pas de cela.

PERRIN, se remettant.

Tu as raison... il ne faut pas s'attendrir, quand on a des affaires!... Mais c'est égal, je ne mourrai content que lorsque je t'aurai vue heureuse, mariée à un honnête garçon de ma connaissance...

(Il regarde Bernard de loin.)

THÉRÈSE, à part.

Cher oncle!

PERRIN, allant à Bernard qui est à l'autre bout du théâtre, et lui montrant Thérèse, qui va auprès de la cheminée.

Dis donc, Bernard, j'ai trouvé le cadeau que je veux lui faire le jour de vos nocces... une demi-douzaine de convertis d'argent... Ne dis rien!... J'ai déjà vu l'orfèvre!... c'est la première chose que j'achèterai... dès que je serai en fonds.

BERNARD, à part.

Qui est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour un brave homme d'oncle comme ça!...

PERRIN, haut.

Ah! ça! Bernard, tu venais nous demander à déjeuner?

BERNARD.

Moi?... Oh! non...

PERRIN.

Ne vas-tu pas faire des façons?... Thérèse, dis-lui donc que c'est ridicule.

THÉRÈSE, près de la cheminée.

Certainement, monsieur Bernard! j'ai compté sur vous.

BERNARD.

Ah! si vous avez compté... c'est différent.

(Il passe à la droite du théâtre.)

PERRIN, se frottant les mains.

Et tiens-toi bien, mon enfant. Si Bernard est comme moi, ton déjeuner trouvera à qui parler! Le grand air... la satisfaction...

BERNARD, vivement.

Vous avez donc réussi?

THÉRÈSE, venant auprès de son oncle*.

Comment, mon oncle?

PERRIN, d'un air triomphant.

Ah! vous ne vous y attendiez pas... toi, surtout, Thérèse, qui me répétais sans cesse que je n'en viendrais jamais à bout...

THÉRÈSE.

Vous avez une place!...

PERRIN.

Que ne demandes-tu tout de suite si je ne suis pas second consul?... Ça ne marche pas si vite, mes enfants!... mais les choses sont en bon train.

THÉRÈSE.

Vous avez donc trouvé vos anciens camarades de Juilly!

PERRIN.

Précisément.

BERNARD, regardant Thérèse.

C'est-il heureux!

THÉRÈSE.

Contez-nous donc cela, mon oncle.

PERRIN.

J'ai d'abord été chez Camus... tu sais, le petit Camus... Oh! non, tu ne sais pas! un ancien camarade... Il venait d'être nommé directeur de l'enregistrement des Bouches-du-Rhône, et il était parti.

THÉRÈSE.

Parti!...

PERRIN.

Ensuite, chez le gros Brigonnet... un tapageur!... Il est colonel à l'armée du Danube.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous ne l'avez pas vu non plus?...

PERRIN.

Ne voulais-tu pas qu'il quittât le Danube pour me recevoir? Mais le troisième n'était pas parti, lui!

BERNARD.

Ah!

PERRIN.

Un inspecteur-général des vivres!... j'avais son adresse : faubourg du Roule, n° 87. Et jugez de mon bonheur!... c'était son jour d'audience!

THÉRÈSE.

Enfin!

PERRIN.

Il n'y avait qu'une chose qui me déplaisait...

* Bernard, Perrin, Thérèse.

tout en marchant, je me disais : Un jour d'audience... c'est indiscret!... Il y aura une foule... et puis, le plaisir de me voir... il va bousculer ses affaires... renvoyer tout le monde!

BERNARD, souriant.

Oh! il n'y avait pas de danger!...

PERRIN.

Enfin, j'allais toujours... Quand je crois être arrivé, je lève le nez pour chercher mon n° 87... faubourg du Roule... et je lis au coin d'un mur : « Place de la Bastille!... »

BERNARD.

Comment?

PERRIN.

Ah! ah! je dis : ce n'est pas encore là!... J'entre chez un cordonnier pour savoir un peu dans quel pays je me trouvais. (Riant.) Juste! à l'autre bout de Paris!... Il paraît qu'au lieu de tourner à gauche, j'avais pris à droite!

THÉRÈSE.

Là!... voyez donc!... s'exténuer ainsi!...

PERRIN.

J'en ai été bien dédommagé!... (à Thérèse.) imagine que la femme du cordonnier était du pays... une brave Normande... Nous avons causé de nos amis, de mes bons paroissiens!... Et si tu avais vu quel ménage uni!... des enfants charmants!... Je leur ai donné une leçon de lecture, tout en me reposant... ça me faisait un plaisir!... ça me rappelait le bon temps... quand j'étais entouré de mes marmots, et qu'après la leçon, je les faisais danser avec mon violon.

BERNARD.

Vous les faisiez danser... un curé?

PERRIN.

Eh bien! le grand mal!... (L'imitant.) Vous les faisiez danser? un curé! Qu'est-ce qu'il y a donc là de si terrible?... Ah! dam! je n'étais pas toujours à gronder, à sermonner!... et j'avais mon système, qui en valait bien un autre.

AIR de Paris et le Village.

D'un malade, dès le matin,
Quand je soulageais la souffrance!
Quand je pouvais obliger un voisin,
Tendre la main à l'indigence!
Dans un ménage quand la paix
Par mes soins était ramenée...
En bon curé, moi je croyais
Avoir bien rempli ma journée!

THÉRÈSE.

Enfin, vous êtes retourné chez votre inspecteur des vivres...

PERRIN.

Ah! bien oui!... l'heure de l'audience était passée... je n'en pouvais plus!... Mais je me suis dit : Voilà les choses en bon train, je puis me donner le plaisir de revenir en voiture.

THÉRÈSE.

Vous avez bien fait. (Souriant.) Mais gageons,

mon oncle, que vous avez été enchanté de vous être trompé?

PERRIN.

Comment?... cette petite voudrait me faire croire que j'ai peur de mes anciens amis...

THÉRÈSE, le menaçant du doigt, en riant.

Hum!...

PERRIN.

Du tout... (Bas, à Bernard.) C'est que c'est la vérité! (Haut.) J'irai demain.

THÉRÈSE.

Ce ne sera plus jour d'audience; vous ne le trouverez pas.

PERRIN.

Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait humainement tout ce que je pouvais : je lui écrirai...

THÉRÈSE.

Aujourd'hui?

PERRIN.

Vraiment, ma bonne Thérèse, tu es sans pitié! Tu vois ce pauvre Bernard qui tombe d'inanition...

BERNARD.

Oh! ce n'est pas pour moi, citoyen Perrin.

PERRIN.

C'est pour toi comme... pour les autres. (A Thérèse.) Et ta crème qui s'en va!...

THÉRÈSE, courant à la cheminée.

Voilà, voilà, mon oncle!...

BERNARD, à part.

Je vois que le mariage n'est guère plus avancé. (Il va prendre une petite table qui est auprès de la croisée, et la place au milieu du théâtre.)

PERRIN, s'asseyant à un bout de la table.

A propos, Bernard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé de toi...

BERNARD, troublé.

Un jeune homme en cadenettes?

PERRIN.

Qui est-ce qui te parle d'un jeune homme en cadenettes?... Du tout, c'est ton maître mennisier, qui t'a remis, à ce qu'il m'a dit, un journal pour moi.

BERNARD, le tirant de sa poche.

Ah! c'est juste... le journal des frères Chaigneau, que vous aviez demandé.

PERRIN, assis.

Je lirai cela après déjeuner. Mets-le là, sur la table. (Designant celle où sont ses papiers.—A lui-même.) Cette armée de réserve qui file sur Genève occupe tout Paris... on ne peut pas deviner sa destination.

BERNARD.

C'est vrai... on fait des enrôlements, des revues! encore une pour demain, au Carrousel; cinq régiments!...

PERRIN.

Ça doit être un beau coup-d'œil! Ah! ah! cela donne à penser aux mécontents...

(Pendant ce temps Thérèse met sur la table une serviette, des tasses et des cuillers.)

BERNARD, secouant la tête.

Hum ! il y en a encore, des mécontents !! Eh ! tenez, j'ai un ami... (A part.) Au fait, si je le consultais sans avoir l'air...

PERRIN, mangeant une croûte.

Eh bien ! tu as un ami ?...

BERNARD, s'asseyant à l'autre bout de la table.

Qui est si fièrement embarrassé... un camarade d'Arcole !

PERRIN, à Thérèse. *

Tu n'as pas oublié la cassonnade, ma bonne ? (A Bernard.) Va toujours, je t'écoute.

BERNARD.

Avant d'aller en Italie, il avait brûlé quelques cartouches... là-bas, vous savez bien... cette autre guerre... si triste !... (poussant un soupir.) vu que l'ennemi parlait français comme nous, et qu'il se battait à faire plaisir à voir !

PERRIN, soupirant aussi.

(Il coupe des tartines.)

Ah ! oui.

BERNARD.

Mon camarade, qui était dans les bleus, rencontre un jour les autres... Aux premiers coups il tombe !... il allait être haché ; quand l'officier ennemi, un jeune homme, l'aperçoit !

AIR : Époux imprudent.

Près de lui soudain il s'élançe,
Il le relève, il le défend...
A son courage il dut son existence.

PERRIN, attendri.

Digne jeune homme !

BERNARD, vivement.

Ah ! pour lui sûrement

Chacun de nous en aurait fait autant !
De pareils traits ne doiv'nt pas vous surprendre...
Entre ennemis nobles et généreux,
Lorsque l'on parl' la mêm' langue tous deux,
Il est si facil' de s'entendre.

PERRIN, enchanté.

C'est très bien !... Mais je ne vois là rien d'embarrassant.

BERNARD.

Attendez donc ; c'est que mon ami a rencontré son petit officier... ici, à Paris !

PERRIN.

Eh bien !

BERNARD, s'échauffant.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y vient faire ?

PERRIN, froidement.

Eh bien ! est-ce que cela le regarde...

BERNARD, s'animant.

Songez donc qu'il était déguisé, et que le parti pour lequel il s'est battu ferait croire naturellement...

PERRIN, souriant.

Tu crois qu'il viendrait faire un 18 brumaire aussi, lui ?... F's't ! il ne s'est pas levé assez matin pour ça ! D'ailleurs, qu'est-ce que veut ton

* Bernard, Perrin

camarade ? sur de simples soupçons... le dénoncer ? faire le métier le plus vil, le plus lâche : celui d'espion !

BERNARD, repoussant cette idée.

Ah !

PERRIN, sérieusement.

Qu'il y prenne garde, Bernard ! l'honneur d'un soldat doit être pur et sans tache ! Le secret d'un ami est pour tout honnête homme, comme le secret du confessionnal ; il doit mourir dans le sein de celui qui l'a reçu. (Changeant de ton.) Qui te dit, d'ailleurs, que ce jeune homme n'est pas à Paris pour toute autre chose ?... pour faire sa soumission, pour prendre du service ? il est peut-être de l'armée de réserve !

BERNARD, avec joie.

Vous croyez ?

PERRIN.

Laissons faire le premier consul, mes enfants ! il n'est pas maladroit, voyez-vous ; et dès que le gouvernement pense que...

THÉRÈSE, posant la casserole sur la table.

Allons, laissez là le gouvernement, et déjeunez.

PERRIN, gaiement.

Thérèse a raison ! laissons le gouvernement tranquille, et déjeunons !... (A Thérèse.) Mets-toi là, ma petite... entre nous deux. (Thérèse s'assied à table entre Bernard et Perrin.) Une odeur excellente, ce café !... Chère enfant ! c'est que maintenant c'est toute ma joie !... (Regardant Thérèse.) Je la vois encore, quand elle est venue m'ouvrir la porte !... sa petite mine... une toilette modeste... avec sa petite croix au cou... (La regardant avec surprise.) Eh bien ! Thérèse, où est-elle donc, ta croix ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Ma croix !...

PERRIN.

C'est celle de ta mère... elle ne doit jamais te quitter... Elle n'est pas perdue, j'espère ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Non... non, mon oncle... je l'ai donnée... hier matin à raccommo-der.

BERNARD, naïvement.

Bah ! vous l'aviez encore hier soir... (Thérèse lui marche sur le pied.) Oh !...

PERRIN.

Qu'est-ce que c'est ?

BERNARD.

Rien... rien... citoyen Perrin... j'ai rencontré le pied de la table...

PERRIN.

Mais, enfin, cette croix ?...

BERNARD, sans voir les signes de Thérèse.

Mon Dieu ! il ne faut pas vous inquiéter, allez... c'est qu'elle n'ose pas vous dire... ça arrive tous les jours, dans nos états !... Un moment de gêne, un surcroît de dépenses... qu'on n'attendait pas...

SCÈNE VII.

BERNARD, JULES.

JULES, regardant sortir Thérèse.

Très jolie, ma foi! je t'en fais mon compliment. (Voyant son air contraint.) Ah! çà, mais dis-moi donc, Bernard, tu me fais une singulière figure : est-ce que tu as déjà oublié...

BERNARD, vivement.

Que je vous dois la vie? Non vraiment; et plutôt au ciel que je pusse vous rendre le même service, au prix de tout mon sang! vous verriez que Bernard n'est point un ingrat. Mais c'est justement parce que je vous suis dévoué, parce que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme, que votre présence ici me fait trembler. J'ignore quel est votre nom, votre rang; mais le drapeau sous lequel je vous ai connu, le parti que vous défendiez : tout me dit que vous courez des dangers à Paris.

JULES, froidement.

Aucun.

BERNARD, étonné.

Comment! vous avez donc renoncé?...

JULES, de même.

Absolument.

BERNARD, avec joie.

Est-il possible?

JULES.

Nous suivions une fausse route. La guerre civile! des déchirements intérieurs! lorsque nous voulons tous la gloire et le bonheur de notre belle France! Fi donc! c'était une folie!... j'ai changé de projet.

BERNARD, lui serrant la main.

Ah! vous n'imaginez pas le bien que vous me faites. Maintenant, disposez de moi, de ces jours qui vous appartiennent : je serai fier de les exposer pour vous.

JULES, lui tendant la main.

Touche là : j'y comptais.

BERNARD.

Auriez-vous quelque insulte à venger?

JULES.

Non!... (Se reprenant.) Mais, avant tout, pourquoi as-tu donc quitté le service si jeune?

BERNARD, montrant sa main.

Rapport à une blessure...

JULES.

Qui ne t'empêchait pas de manier un fusil.

BERNARD, souriant.

Non, mais un peu d'humeur... un passe-droit...

JULES, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Et si l'on t'offrait l'occasion de regagner le grade que tu mérites?

BERNARD.

Comment?

JULES, baissant la voix.

Chut!... Une expédition secrète se prépare.

BERNARD, à part.

L'oncle avait raison... l'armée de réserve. (Haut.) Une expédition pour le bien de la France?

JULES.

Pour le bien de la France.

BERNARD, se grattant l'oreille.

Diable!... Un grade?

JULES.

Et cinquante louis d'avance.

BERNARD, étourdi.

Cinquante louis! Dieu! une fortune! Ce pauvre oncle! Thérèse! je pourrais les secourir, me marier à mon retour! (Haut.) C'est dit, je suis prêt.

JULES, lui donnant un papier.

Mets ton nom là-dessus.

BERNARD, gaiement, et allant à la table pour signer.

De tout mon cœur! et vous verrez un luron qui ne boudera pas. (Regardant le papier.) Tiens! quels drôles de noms! Il n'y a donc pas d'anciens camarades? (Lisant.) « Lecogneux, Landri, Jean Durand... »

JULES.

C'est moi.

BERNARD, le regardant.

Vous? Laissez donc! vous ne vous appelez pas Jean Durand! vos soldats vous donnaient un titre...

JULES, avec impatience.

Qu'importe?

BERNARD, jetant le papier sur la table et allant à lui.

Ah! un moment! des noms supposés!

AIR: Les Russes m'ont rendu visite.

On n'y met point tant de mystère
Lorsque l'on va droit son chemin.
Cette entreprise à l'honneur est contraire;
Oui, maintenant j'en suis certain;
Je veux savoir quel est votre dessein...
Parlez, monsieur, tout ici vous accuse!...
A vos projets comment peut-on
Prêter son bras... quand on refuse
De leur prêter le secours de son nom?

JULES.

Quelle idée!

BERNARD.

Non, monsieur; et j'exige avant tout que vous me disiez...

JULES.

Eh bien! puisqu'il le faut absolument... Silence! voici quelqu'un.

(Il lui serre la main.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, sortant de sa chambre; il a l'air rêveur.

PERRIN, à lui-même.

Oh! ça ne peut pas durer comme ça! (Il aper-

çoit les deux jeunes gens.) Hein! qu'est-ce que c'est?

BERNARD.

Ne faites pas attention, cher oncle! un de mes amis... le citoyen...

JULES, l'interrompant.

Jean Durand.

PERRIN, préoccupé.

Le citoyen Jean Durand?... il vient nous demander à diner. (A part, se reprenant.) Oh! qu'est-ce que je dis donc?

BERNARD.

Du tout, c'est pour une affaire...

JULES.

Une commande très pressée.

PERRIN, passant à droite, et s'asseyant près de la table.

Bien!... bien!... causez, mes enfants; que je ne vous gêne pas.

BERNARD, bas à Jules.

Impossible, devant lui. (Montrant la porte de la cuisine.) Mais j'ai là mon atelier.

JULES, bas.

A la bonne heure... car je ne te quitte pas que tu ne sois des nôtres.

BERNARD, l'entraînant.

Et moi, que je ne sache tout... Venez! venez!

(Ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

MICHEL PERRIN, assis, à lui-même.

Oh! bien décidément, ça ne peut pas durer comme ça... Pauvre petite!... Et moi, qui ne m'aperçois de rien... je me promène, je dors, je mange!... (avec un soupir.) je mange deux fois plus qu'à l'ordinaire!... c'est vrai, ça a l'air d'un fait exprès... L'inquiétude, l'agitation, me donnent des appétits désolants!... Et voilà vingt-deux jours... oui, ma foi, je suis arrivé le premier décadi... vingt-deux jours que je vis à leurs dépens... qu'ils se privent de tout, qu'ils vendent même!... (Il se lève, et marche avec agitation.) Ah! Michel! Michel! toi qui devrais être leur appui, leur providence... (D'un ton résolu.) Allons, il faut prendre un parti... il faut travailler, n'importe à quoi... Après tout, j'ai des bras comme un autre, et je ne vois pas pourquoi un ancien curé...

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Par malheur, je ne sais rien faire ;

(Montrant la cuisine.)

Souvent j'ai voulu m'essayer

Avec Bernard... j'en désespère !

Je suis très mauvais menuisier !...

J'ai beau me retrousser la manche ,

Et me démener comme un fou...

(Faisant le signe de scier.)

Je prends mon genou pour la planche ,

(Faisant le signe de clouer.)

Et je prends mon doigt pour le clou.

* Jules, Bernard, Perrin

Et alors ce sont des histoires de compresses et de cataplasmes à n'en plus finir! Mais il y a d'autres occupations... des écritures... (Il aperçoit le journal sur la table.) Ah! ce journal! voyons un peu dans les annonces... (il s'assied, et prend le journal.) car les amis... je n'y compte plus... D'ailleurs, il n'y a pas un moment à perdre. (Parcourant le journal.) Hum! « On desire trouver « un homme instruit et probe... » Voilà mon affaire! « qui soit en état de verser vingt mille « francs dans un fonds de commerce... » Votre serviteur... Allez donc demander vingt mille francs à un homme qui n'a jamais pu mettre deux sous de côté. (Lisant toujours.) « Armée de « réserve.. » Voilà mon malheur, c'est que je n'ai jamais eu d'armée de réserve!... (Regardant toujours le journal.) « Le ministre de la police générale rappelle l'arrêté des consuls du 7 ventôse... » Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là! « Signé FOUCHÉ. » (Avec joie.) Fouché! est-ce que ce serait Joseph Fouché... mon meilleur ami, mon camarade des Oratoriens? Par exemple, celui-là n'aurait rien à me refuser... (S'arrêtant.) Oh! non! quelle apparence! lui, ministre!... Et pourquoi pas, on a vu tant de choses... Il avait de l'esprit, bon enfant, mais adroit et rusé comme un chat... Il aurait bien pu se faufiler... (Se levant.) Si j'y allais? Non; s'il me recevait mal, je serais forcé de ne plus l'aimer... j'aime mieux lui écrire; s'il ne me répond pas, je dirai : ce n'était pas lui, et il n'en sera ni plus ni moins... (Courant à la table.) C'est cela! J'ai justement là une feuille de papier... je n'en ai qu'une, par exemple, mais je ne peux pas l'employer pour une meilleure occasion! (S'asseyant, et prenant la plume.) Mon pauvre Joseph! la main me tremble rien que d'y penser... (Écrivant.) « Citoyen ministre... » (A lui-même.) Il ne peut pas m'avoir oublié, nous étions *faisans* à Juilly, et plus tard, répétiteurs de philosophie à Nantes... Mais maintenant qu'il est ministre, il ne se souviendra peut-être plus d'avoir été philosophe... (Écrivant.) « Citoyen ministre! » (On frappe au fond.) Entrez!

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, à la table; FOUCHÉ, en redingote bleue, très simple, du matin.

FOUCHÉ, au fond.

Je crois que je me suis trompé de porte.

PERRIN, écrivant.

« J'ai l'honneur de te demander... » Je n'ai jamais beaucoup aimé le tutoiement républicain; mais entre camarades... (écrivait.) « de te « demander une audience particulière. »

FOUCHÉ, à part.

Le plus sûr est de m'informer. (A Perrin.) Le citoyen Michel Perrin?

PERRIN, levant le nez.

C'est ici... (Voulant le faire asseoir.) Donnez-vous donc la peine...

FOUCHÉ, le regardant, à part.

Eh! mais! c'est lui! oui, vraiment! Bon Michel!... Il n'est pas changé.

PERRIN, la plume en l'air.

Puis-je savoir ce qui me procure?...

FOUCHÉ.

Je viens de la part... d'un de vos amis...

PERRIN, cherchant.

Un de mes amis?

FOUCHÉ, à part.

Il ne me reconnaît pas!

PERRIN, à part.

Ah! peut-être mon directeur des vivres qui envoie... (Haut.) Mille pardons, citoyen, je suis à vous... c'est que j'écris à mon ami Joseph...

FOUCHÉ.

Joseph Fouché? le ministre?

PERRIN, vivement.

Décidément, il est donc ministre!... Ah! vous le connaissez aussi?

FOUCHÉ.

Fouché!... Beaucoup.

PERRIN.

Ah! vous le connaissez!... et dites-moi, est-il toujours bon enfant? Croyez-vous qu'il me recevra bien?

FOUCHÉ, souriant.

Lui!... il est capable de venir vous voir le premier.

PERRIN.

Ah! bah!... comment saurait-il jamais que je suis ici?... Pauvre homme!... il ne peut pas?...

FOUCHÉ.

Pourquoi donc? dans sa position, on doit lui rendre compte de toutes les personnes qui arrivent à Paris; il aurait pu voir votre nom... et le nom d'un ami d'enfance est si doux à retrouver!... On le croit dur, insensible, parce qu'il estime ce qu'ils valent tous ceux qui l'environnent! Mais, un ami, un véritable ami! ce serait une bonne fortune inespérée... et s'il sait que vous êtes à Paris, depuis un mois, sans être venu le voir! comment donc, se dira-t-il, parce que je suis ministre, je crois que Michel fait le fier.

PERRIN.

Le fier!... moi!... ah!... un si bon *faisant!* (Souriant.) Mais ce nom de Michel... Il vous a donc parlé de moi?...

FOUCHÉ.

Sans doute.

PERRIN, ému.

Est-il possible!... il n'a pas oublié ce temps où tout était commun?...

FOUCHÉ, vivement.

Les livres, les pensums du père VIEL...

PERRIN.

Les confitures que son père lui envoyait...

FOUCHÉ, s'animant.

Toujours partage égal!...

PERRIN, de même.

Oh! non... il avait déjà de l'ambition... il lui fallait toujours les tartines les plus longues... mais c'était juste... il me donnait un coup de main dans mes thèmes.

FOUCHÉ, vivement.

Que vous lui rendiez dans ses querelles...

PERRIN, souriant.

En coups de poings! c'est vrai! j'étais petit... mais tout nerfs!... Je me rappelle, entre autres, un superbe combat... le combat des Horaces... trois contre trois.

FOUCHÉ, retrouvant ses souvenirs.

Oui, oui... Joseph venait d'être renversé...

PERRIN.

D'un coup de *Gradus ad parnassum!*

FOUCHÉ.

Vous vous élancez comme un lion.

PERRIN, fermant les poings.

Comme un tigre! et je reçois la plus belle tape!...

FOUCHÉ, le regardant avec intérêt, et montrant le sourcil.

Là!... là!...

PERRIN, s'animant.

Mais j'étends mon gaillard!... pas du tout... je ne voyais pas un grand...

FOUCHÉ, vivement.

Mathieu...

PERRIN.

Qui accourait derrière moi...

FOUCHÉ, s'oubliant.

C'est alors que je te crie: « Prends garde à toi, « Michel! »

PERRIN, interdit, et le regardant.

Comment! tu m'as crié: Vous m'avez... tu... toi?

FOUCHÉ, lui ouvrant ses bras.

Eh!... allons donc!... voilà une heure que tu aurais dû me sauter au cou!...

PERRIN, dans ses bras.

Joseph!... mon bon Joseph!... (d'une voix émue.) il serait possible!... Oh! oui, c'est toi... c'est bien toi!... car tu as les larmes aux yeux!

FOUCHÉ, attendri.

Michel!...

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Ah! que ça fait de bien!... Je ne t'aurais pas reconnu!... comme tu es changé, mon pauvre Joseph... mais c'est égal!...

AIR de Colalto.

Oni, je retrouve tous ses traits

Que j'ai chéris dès mon enfance!...

Et, j'en suis sûr, même au fond d'un palais,
Ton cœur n'a point changé dans cette longue absence.
(Le regardant.)

Non, je le vois... et cet air attendri

Doit m'enlever toute crainte sinistre!...

FOUCHÉ, parlant.

Comment ?...

PERRIN, achevant l'air.

On craint toujours dans les yeux d'un ministre
De ne plus voir le regard d'un ami !...

FOUCHÉ.

Quelle folie !... tu avais peur de moi ?...

PERRIN.

Écoute donc !... dans ta position, entouré
des heureux que tu fais... des gens les plus dis-
tingués.

FOUCHÉ, souriant.

Hum ! mon ami... c'est bien mêlé !

PERRIN.

Un beau ministère !... car je ne suis pas au
courant de tout cela... mais tu as un beau mi-
nistère !...

FOUCHÉ.

Le plus important, du moins !...

PERRIN.

Et tu t'en acquittes bien ?

FOUCHÉ, souriant.

Pas trop mal...

PERRIN.

Tu fais le modeste... je suis sûr que tu y es
adoré ?...

FOUCHÉ, secouant la tête.

Oh ! l'adoration !... ce n'est pas précisément
là ce qu'un ministre inspire !... On est injuste
dans le monde ! on veut de l'ordre, du calme,
et l'on ne tient pas compte des difficultés... (Re-
gardant sa montre.) Mais, pardon, voici l'heure
du conseil... il faut que je te quitte. Ah çà ! Mi-
chel, tu viendras me voir ?... le matin... nous
causerons...

PERRIN, étourdi.

Comment ! comment ! tu vas déjà me quitter ?

FOUCHÉ.

Mes collègues m'attendent.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

PERRIN, le retenant.

Eh bien ! qu'ils t'attendent ; ils te voient tous
les jours, tandis que moi, je ne t'ai pas encore
dit un mot. Tu vois, je t'écrivais. Assieds-toi,
je t'en prie, (il le fait asseoir auprès de la table.)
sans cela je ne serais pas à mon aise *. (A part.)
Dire que je tiens là le ministre !... sous ma
main ! (Haut.) Vois-tu, il s'agit d'une affaire qui
ne souffre aucun retard. Tu n'as pas oublié que
je fus nommé à une petite cure de Normandie.

FOUCHÉ.

Où tu as fait beaucoup de bien. Les pauvres
secourus, l'école rétablie.

PERRIN, émerveillé.

Tu sais tout cela ?

FOUCHÉ, souriant.

Si je n'étais pas pressé, je ne saurais rien, et je
te laisserais le plaisir de me tout conter. (Re-

gardant sa montre.) Mais je n'ai que dix minutes à
te donner.

PERRIN.

Il ne m'en faut pas cinq ! Ce n'est pas moi
qui voudrais abuser... Un temps si précieux !

FOUCHÉ.

La cure fut supprimée...

PERRIN.

Oui... la terreur !... Quel temps ! Ah ! si tu
avais été là, dans le gouvernement ! ce n'est pas
toi qui aurais souffert...

FOUCHÉ, l'interrompant.

Mon ami, je t'ai dit que j'étais pressé.

PERRIN, tremblant.

C'est juste... Je voulais te dire... qu'est-ce
que je voulais donc te dire ?

FOUCHÉ.

Voilà déjà deux minutes de passées !

PERRIN, se troublant davantage et perdant la tête.

Ah ! mon Dieu ! je n'en ai plus que huit... Suis-
je malheureux !... j'ai une foule de choses... et
n'avoir que huit minutes, tandis qu'il y a des
gens...

FOUCHÉ.

Mais parle donc, au lieu de te désoler.

PERRIN, tout-à-fait troublé.

Non, je n'aurais jamais le temps... (il s'assied
devant Fouché, et se croise les bras.) et décidément
j'aime mieux ne te rien dire.

FOUCHÉ, se levant et allant à lui.

Ah ! çà, es-tu fou ? Voyons... tu es venu te
réfugier à Paris ?

PERRIN.

Ah !... Voilà que tu me remets sur la voie...
(Balbutiant.) Oui... près de ma sœur... que je n'ai
plus trouvée... mais sa fille... une orpheline, un
ange, mon ami !... Elle allait se marier à un
brave garçon... menuisier de son état... excel-
lent ouvrier... si tu avais même besoin de
quelques objets... tu ne pourrais pas mieux t'a-
dresser... (Geste d'impatience de Fouché.) Tu as rai-
son... ce n'est pas de cela qu'il est question !...
c'est-à-dire, ça s'y rattache dans un sens... par-
ceque ces pauvres enfants... devaient se marier...
et leurs économies... qu'ils ont mangées... c'est-
à-dire que nous avons mangées...

FOUCHÉ, avec impatience.

Enfin, enfin !...

PERRIN, vivement et avec volubilité.

Enfin, enfin... c'est pour te dire qu'ils n'ont
plus rien, ni moi non plus ; et que si tu ne trou-
ves pas le moyen de me donner une petite place
dans tes bureaux, je ne sais plus à quel saint
me vouer.

FOUCHÉ, riant.

Eh bien ! tu ne pouvais pas commencer par là ?

PERRIN.

Si tu crois que c'est facile... (s'essuyant le front.)
j'en sue à grosses gouttes.

* Fouché, assis ; Perrin

FOUCHÉ.
Te placer... dans mes bureaux ?

PERRIN.
Ou ailleurs. La moindre des choses... je ferai tout ce que l'on voudra.

FOUCHÉ, voulant sortir.
J'y penserai.

PERRIN, l'arrêtant.
Non, Joseph, ce n'est pas ça ; il ne faut pas dire : j'y penserai ! il faut dire : Michel, j'ai trouvé ton affaire.

FOUCHÉ.
Eh bien ! va voir Désaunais.

PERRIN.
Désaunais ?

FOUCHÉ, prêt à partir.
Un de mes chefs de division.

PERRIN.
C'est que je suis brouillé avec les noms, et si tu ne m'écris pas celui-là...

FOUCHÉ, écoutant du côté de la cuisine.
Chut !... nous ne sommes pas seuls !...

PERRIN, étonné
Comment ?

FOUCHÉ.
On a parlé près de nous !

PERRIN.
A-t-il l'oreille fine !... Je n'ai rien entendu...

FOUCHÉ.
Oui, mais moi !... l'habitude... (Voyant entrer Bernard et Jules.) Qu'est-ce que je te disais ?

oo

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; BERNARD, JULES, sortant ensemble du cabinet à droite*.

BERNARD, vivement et à voix basse.
Jamais ! jamais !... la vie d'un homme !... de mon ancien général !...

JULES, le retenant en voyant les autres personnages.
Tais toi !...

PERRIN, à Fouché.
C'est juste, j'avais oublié !... Bernard, le futur de ma nièce, et un jeune homme qui venait pour une commande... (cherchant le nom) le citoyen... le citoyen...

JULES, avec aplomb, et se présentant devant Fouché.
Jean Durand... entrepreneur du théâtre des Jeunes-Artistes.

FOUCHÉ, à lui-même.

Jean Durand...
(Il l'observe attentivement.)

JULES.
Si je puis vous être agréable, citoyen, je me ferai un vrai plaisir... (Voyant Fouché qui s'approche de lui en l'observant.) Qu'est-ce qu'il a donc celui-là ?

* Bernard, Jules, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ, lui faisant signe d'avancer.
Vous vous appelez Jean Durand ?

JULES.
Oui, citoyen.

FOUCHÉ, à mi-voix.
Ça n'est pas vrai.

JULES, élevant la voix.
Comment, citoyen...

FOUCHÉ.
Plus bas, monsieur. Vous vous appelez Jules de Crussac.

BERNARD, à part.
Ciel !...

FOUCHÉ, continuant.

Vous n'êtes pas entrepreneur de théâtre... mais un écerelé, un fou, un esprit turbulent !... Depuis quand êtes-vous à Paris ?

JULES, avec impatience.
Depuis six mois.

FOUCHÉ.
Depuis six jours !... Vous avez quitté Lyon, où vous étiez en surveillance : vous êtes descendu dans un petit hôtel borgne de la rue de la Loi, vous ne sortez que déguisé...

JULES, avec hauteur.
Monsieur...

FOUCHÉ, de même.
J'ai le droit de vous parler ainsi. Fouché, ministre de la police.

JULES.
Fouché !... (Regardant Bernard, qui est près de lui, d'un air de reproche.) Ah !

BERNARD, bas à Jules.
Je vous jure que j'ignorais...

JULES, à part et d'un air de résignation.
Et par conséquent, entouré... La maison doit être cernée... impossible de se défendre ou de fuir !

PERRIN, qui est au fond, près de la cheminée.
(A part.) Qu'est-ce qu'il peut donc avoir de commun avec un directeur de spectacle ?

FOUCHÉ, à Jules.
Vous voyez que j'étais bien instruit... et qu'il ne tiendrait qu'à moi...

JULES, fièrement.
Eh bien ! prenez ma tête !...

FOUCHÉ, froidement, et haussant les épaules.
Que voulez-vous que j'en fasse ? Si elle était bonne... on pourrait l'employer... mais un fou, un brouillon... ce serait vous faire trop d'honneur... Vous êtes libre, monsieur ; mais demain soir, ne soyez plus à Paris... ou c'est moi qui me charge de vous fournir un logement.

(Il lui tourne le dos.)

BERNARD, à part.
Je respire. (Bas à Jules.) Ainsi vous voilà obligé de renoncer.

JULES, bas.
Au contraire... cela avance l'exécution... à ce soir, au Cadran bleu... tu sais que nous nous réunissons, et...

BERNARD, avec force.

Jamais, jamais... ne comptez pas sur moi.

JULES.

Chut!

ENSEMBLE.

AIR : Confiant et sincère (du LORNON).

JULES.

Ce délai, je l'espère,
Servira mon dessein...
Vigilance et mystère,
Attendons à demain.

BERNARD ET PERRIN.

Quel est donc ce mystère ?
Qu'attend-il pour demain ?
Vigilance et mystère...
Quel est donc son dessein ?

FOUCHÉ.

Quel est donc ce mystère ?
Qu'attend-il pour demain ?
Vigilance et mystère,
Surveillons son dessein.

(Jules sort, en regardant Fouché fièrement.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté JULES.

BERNARD, à part.

O ciel!... comment le détourner...

FOUCHÉ, remarquant son trouble.

Qu'avez vous donc, jeune homme?

PERRIN.

Je n'est pas étonnant... quand on voit un ministre pour la première fois... mais où est donc Thérèse, que je te la présente.

(Il va à la chambre à droite.)

FOUCHÉ, à Bernard.

Est-ce que vous êtes lié avec cet étourdi?

BERNARD, ému.

Oh! mou Dieu... j'ignorais son véritable nom...

FOUCHÉ.

C'est bien... évitez-le... quoiqu'il y ait plus de légèreté et de fanfaronades...

PERRIN, revenant.

Je ne sais ce qu'elle est devenue!... (A Bernard.)
Cherche donc Thérèse, mon ami.

BERNARD.

J'y cours. (à part.) Tâchons de le rejoindre... et pour lui-même, de le faire renoncer...

(Il sort.)

PERRIN, revenant à Fouché.

Ah! çà... nous disons donc pour cette place...

BERNARD, reparaisant au fond, et indiquant Fouché à quelqu'un.

Oui, citoyen... il est là.

PERRIN, avec impatience.

Encore quelqu'un!

* Bernard, Fouché, Perrin

SCÈNE XIII.

MICHEL PERRIN, FOUCHÉ, DÉSAUNAI.

DÉSAUNAI, accourant.

Ah! je ne m'étais pas trompé, citoyen ministre!... j'avais les renseignements les plus positifs... et j'avais reconnu votre voiture.

FOUCHÉ.

C'est vous, Désaunais?

PERRIN, désolé.

Allons!... s'il donne son audience ici, je suis perdu!..

FOUCHÉ.

Qu'y a t-il?

DÉSAUNAI, essoufflé.

Le premier consul vous a fait demander... il a envoyé trois fois.

FOUCHÉ, voulant sortir.

Ah! diable!..

PERRIN, à part.

Il va m'échapper, et ma place aussi!... (Haut.)
Joseph... un moment, mon ami! tu m'avais parlé d'un monsieur Dumaillet?..

FOUCHÉ, distrait.

Désaunais? le voilà.

PERRIN.

Hé, bien... tu peux lui dire un mot?

FOUCHÉ, préoccupé.

C'est juste. (A Désaunais, et changeant d'idée.)
Ah! à propos, Désaunais...

PERRIN, pendant qu'il lui parle à demi-voix et prenant une prise de tabac.

C'est si simple, pendant qu'il l'a sous la main!..

DÉSAUNAI, répondant à Fouché.

J'ai les renseignements les plus positifs. Il est malade à Lyon.

FOUCHÉ, vivement.

Du tout! il est ici, à Paris!..

DÉSAUNAI, abasourdi.

Pas possible!..

FOUCHÉ.

Je viens de le voir! Un peu plus tôt, vous le rencontriez dans l'escalier!..

DÉSAUNAI, confondu.

Je vous jure, citoyen ministre, que j'ai reçu encore ce matin un rapport...

FOUCHÉ, brusquement.

Sottises!... mensonges!... ils se vendraient tous pour un écu!... Ne vous en rapportez qu'à vous... et encore!... Voilà pourtant à quoi vous m'exposez, avec vos renseignements positifs!... Vous ne savez jamais rien. Surveillez l'aide-de-camp d'Henriot.

PERRIN, désolé.

Joseph, il n'est pas question d'Henriot!..

FOUCHÉ.

Je suis à toi... (A Désaunais.) Dufour, Laignelot, le colonel Sarlovese...

PERRIN.

Mon bon Joseph...

FOUCHÉ.

Voilà!... (A Désaunais.) Il se prépare quelque chose, j'en suis certain maintenant... et il faut qu'au premier signe...

DÉSAUNAIS, prenant des notes.

J'aurai les renseignements les plus positifs...

FOUCHÉ, haussant les épaules.

Mettez vos hommes en campagne; n'épargnez pas l'argent.... mais des gens sûrs, dévoués...

(Il va pour sortir.)

PERRIN, s'attachant à son habit.

Joseph!... au nom du ciel!...

FOUCHÉ, prêt à partir.

Ah! oui... à propos, j'oubliais... (Le montrant à Désaunais.) un homme actif, capable... que je vous recommande... Employez-le sur-le-champ... et traitez-le bien... je m'y intéresse beaucoup... Adieu, adieu... Je cours aux Tuileries.

(Il disparaît.)

PERRIN, le suivant.

Adieu, Joseph!... adieu, mon sauveur!... (Il lui crie sur la porte.) Prends garde de tomber... l'escalier est si mauvais!...

oo

SCÈNE XIV.

MICHEL PERRIN, DÉSAUNAIS.

PERRIN.

Enfin!... (Revenant à Désaunais.) Ah! ça, mon cher monsieur Beaumarchais...

(Il lui prépare une chaise.)

DÉSAUNAIS, voulant partir.

Demain, à huit heures... je vous attends.

PERRIN, exaspéré et courant fermer la porte.

Qu'est-ce que c'est?... vous croyez que je vais recommencer!... Du tout! je ferme la porte.

DÉSAUNAIS.

C'est que je suis très pressé...

PERRIN.

Et moi donc!... je vous défie de l'être plus que moi!... Le ministre sait que c'est une affaire qui ne souffre aucun retard, et puisqu'il m'a recommandé...

DÉSAUNAIS.

Au fait, ça vaut les renseignements les plus... (Reprenant son carnet.) Votre nom?...

PERRIN.

Michel Perrin... Ce n'est pas sans peine.

DÉSAUNAIS.

Rue Mouffetard...

PERRIN.

Au cinquième. (A part.) Pourvu qu'il n'aille pas me donner une place trop difficile!... Voilà la peur qui me prend maintenant.

DÉSAUNAIS, baissant la voix

Vous êtes prudent...

PERRIN, d'un air approbatif.

Oh!...

DÉSAUNAIS.

Discret?...

PERRIN.

La discrétion même. Vous sentez que par état...

DÉSAUNAIS.

C'est juste! quand on se destine...

PERRIN, avec aplomb.

C'est la première condition. (A part.) Il paraît que c'est une place de confiance qu'ils vont me donner... interprète des langues orientales, peut-être! ça m'irait assez.

DÉSAUNAIS, qui écrit toujours.

Le ministre vous connaît depuis long-temps?...

PERRIN, se rengorgeant.

Oui, oui... et puisqu'il m'a cru capable...

DÉSAUNAIS.

Je conçois!... vous venez d'ailleurs d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère! l'intention du ministre est sans doute de vous attacher à mon cabinet?

PERRIN.

Puisqu'il m'adresse à vous...

DÉSAUNAIS.

C'est clair. Vingt francs par jour.. (Tirant une pièce d'or.) Voilà pour aujourd'hui...

(Il la lui donne.)

PERRIN, ouvrant de grands yeux.

Comment?...

DÉSAUNAIS.

Tous les matins, vous en recevrez autant.

PERRIN.

Vingt francs par jour!... ah! mon Dieu!... je suis millionnaire!... mais, permettez, citoyen Désaunais... nous sommes au milieu de la journée... vous ne me devez que dix francs.

DÉSAUNAIS, repoussant sa main.

Laissez donc!... un beau scrupule!...

PERRIN.

Dieu!... quelle place!...

DÉSAUNAIS.

Quant à vos fonctions...

PERRIN.

Croyez que je les remplirai avec tout le zèle... Qu'est-ce que j'aurai à faire?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Vous fréquenterez les lieux publics... les jardins, les promenades...

PERRIN.

Ah! mon Dieu!... depuis un mois, je ne fais que cela!... il semblait que je devinais...

DÉSAUNAIS.

Les cafés du grand ton!... vous dinerez chez les meilleurs restaurateurs...

PERRIN.

Les meilleurs?...

DÉSAUNAIS.

Certainement!... l'intention du ministre n'est pas que vous alliez dans les gargottes.

PERRIN.

Oui... le décorum!... il faut bien dîner. (A lui-même.) Jusqu'à présent, c'est facile.

DÉSAUNAIS.

Par exemple, le matin, avant neuf heures...

PERRIN, à part.

Ah!... nous y voilà, le travail des bureaux...

DÉSAUNAIS.

Vous viendrez causer avec moi, dix minutes.

PERRIN.

Et après?

DÉSAUNAIS.

Vous recommencerez...

PERRIN, étonné.

A me promener?

DÉSAUNAIS.

Sans doute!

PERRIN, à part.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Vingt francs par jour... bonté divine!

Cela peut-il se concevoir?

Vingt francs par jour! pour que l'on dine,
Qu'on se promène et qu'on se fasse voir

Depuis le matin jusqu'au soir :

Si les commis du ministère

Sont si prodigues de leurs pas,

Mais qui diable alors peut donc faire } bis.

La besogne qu'ils ne font pas?

Ce n'est pas possible... il y a autre chose à faire... c'est qu'ils ne veulent pas m'effrayer aujourd'hui.

DÉSAUNAIS, fermant son carnet et prêt à partir.

Ainsi, à demain.

PERRIN, l'arrêtant.

Et où vous trouverai-je?

DÉSAUNAIS.

A l'hôtel du ministre... quai Voltaire.

PERRIN.

On ne me laissera pas entrer.

DÉSAUNAIS.

Je donnerai votre nom au concierge, qui vous indiquera ma petite porte secrète. (Revenant sur ses pas.) Ah! si vous aviez besoin de me voir dans la journée, je vais vous signer un laissez-passer. (Posant son chapeau sur la cheminée.) Un morceau de papier... le premier venu...

PERRIN, qui a remué plusieurs papiers, regardant la liste de Jules que Bernard a laissée sur la table.

(A lui-même.) Qu'est-ce que c'est?... des noms... Lecogneux, Landri... quelque état de service!... ça vient de chez l'épicier...

DÉSAUNAIS, le pliant en deux et écrivant dessus le revers.

C'est excellent... (Il écrit.) A propos... où dînez-vous aujourd'hui?...

PERRIN.

Je ne sais pas... je vous avoue que je n'avais pas de dîner bien arrêté.

DÉSAUNAIS, écrivant.

Eh bien! allez au Cadran bleu.

PERRIN.

Au Cadran bleu?... on y est bien?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Oui... Il y a toujours là des réunions...

PERRIN.

C'est tout simple! s'il est bon, ça doit lui attirer du monde.

DÉSAUNAIS, continuant d'écrire.

Précisément... c'est à cela qu'il faut s'attacher.

PERRIN.

C'est évident.

DÉSAUNAIS, lui donnant son papier.

Tenez, cela suffit.

PERRIN, mettant le papier dans sa poche.

Et ma nomination?

DÉSAUNAIS, bas.

Inutile... vous êtes du service particulier.

PERRIN.

Ah!... bien.

DÉSAUNAIS.

AIR du galop de la Tentation.

Mais mon devoir me rappelle,

Adieu donc jusqu'à demain;

A mon rendez-vous, fidèle,

Soyez-y de bon matin.

PERRIN.

Ah! ce doute seul me blesse,

Et j'aurai dans mon emploi

Dévoiment, délicatesse...

DÉSAUNAIS, souriant.

On n'en veut pas tant, je croi.

(Le Bernard rentre en s'essuyant le front.)

ENSEMBLE.

Mais { mon devoir me } rappelle,

Adieu donc, jusqu'à demain,

A { mon } rendez-vous, fidèle,

Soyez-y } de bon matin.

PERRIN, reconduisant Désaunais qui se sauve.

Au revoir, citoyen Dumanet.

SCÈNE XV.

PERRIN, BERNARD, puis THÉRÈSE.

BERNARD, à part, pendant que Perrin reconduit Désaunais.

J'ai eu beau courir... impossible de le rattraper!... que faire maintenant? Si j'écrivais au premier consul... oui... peut-être... sans nommer personne.

PERRIN, le voyant.

Ah! Bernard!... eh bien! Thérèse?

BERNARD.

La voilà qui monte.

PERRIN, à part.

Pauvre enfant! va-t-elle être surprise! (Hors

de lui, se jetant sur une chaise près de la table.) Ouf! quel coup du ciel! c'est-à-dire que je crois rêver... j'ai une peur de m'éveiller!...

BERNARD, à Thérèse qui entre.

Vous voilà enfin, main'zelle!

THÉRÈSE, accourant en larmes, et bas à Bernard*.

Qu'allons-nous faire?... j'ai été chez trois pratiques, je n'ai rien pu obtenir.

BERNARD, lui montrant Perrin.

Chut!

PERRIN.

C'est toi, Thérèse!... viens donc, chère petite. (Les regardant d'un air riant.) Eh! bien, mes enfants... il me semble que voilà l'heure du dîner...

(Il se lève.)

THÉRÈSE, bas à Bernard.

Ah! mon Dieu!

BERNARD, bas.

Comment lui apprendre?

PERRIN.

Hein? est-ce que vous ne sentez pas comme moi... que le déjeuner est un peu loin?

THÉRÈSE.

Certainement, mon oncle... ce serait avec plaisir... mais nous ne savons...

BERNARD.

Oui... nous ne savons...

PERRIN.

Où trouver un dîner, n'est-ce pas?... Ça me regarde, mes enfants!... c'est à mon tour... c'est moi qui traite! Je l'ai bien gagné, j'espère!

(Il passe au milieu.)

BERNARD et THÉRÈSE.

Comment **?...

PERRIN, les embrassant.

Oui, Bernard, oui, ma bonne Thérèse... plus de soucis, plus de misère!... nous voilà riches, heureux... j'ai une place!

BERNARD.

Une place?

THÉRÈSE, avec joie.

Vous, mon oncle?...

PERRIN.

Une place superbe!...

THÉRÈSE.

Et laquelle?

PERRIN.

Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire au juste ce que j'ai à faire... mais jusqu'à présent, ça ne me paraît pas au-dessus de mes forces : vingt francs par jour! six cents francs par mois... Ce que j'avais par an pour être curé! Je vous demande si cela doit être honorable.

THÉRÈSE.

Vingt francs par jour!...

PERRIN.

Il y en a la moitié pour toi... ou plutôt...

* Perrin, Bernard, Thérèse.

** Bernard, Perrin, Thérèse.

Non, tout est pour vous, mes enfants, pourvu que je vous voie heureux... que j'aie un petit coin, là, auprès de vous... c'est tout ce qu'il me faut... (Gaîment.) Mais, un moment, il ne faut pas négliger ses devoirs... il est temps que j'entre en fonctions... Allons dîner.

BERNARD et THÉRÈSE.

Allons dîner!

PERRIN, gaîment.

AIR du galop de Gustave.

Plus de retard!

Pour le départ,

Qu'ici chacun de nous s'apprête.

Prenez mon bras,

Suivez mes pas!...

Ah! quel plaisir!... quel repas!...

(A Thérèse.)

De tes bonnets

Mets le plus frais.

THÉRÈSE, devant le miroir.

(En mettant un bonnet.)

Dans un instant je serai prête.

PERRIN.

Vite, partons,

Et dépêchons;

Au Cadran bleu nous dinons!...

BERNARD, à part.

Au Cadran bleu?

C'est là, grand Dieu!

Que le complot s'assemble!

Non, non, jamais

Je ne voudrais

Nous y montrer ensemble,

THÉRÈSE, arrangeant sa toilette, et regardant son oncle.

Quel jour heureux!

Ah! dans ses yeux

Comme le plaisir brille!

PERRIN, se frottant les mains.

Moment charmant!

C'est là, vraiment,

Un dîner de famille.

BERNARD, à Perrin.

Pourquoi le Cadran bleu?...

On peut choisir un autre lieu.

PERRIN.

Non vraiment, ce n'est point un jeu...

C'est là qu'il faut que je m'installe.

BERNARD, insistant.

Mais cependant...

THÉRÈSE, mettant son petit schall.

Allons!

PERRIN.

Eh! que t'importe!

THÉRÈSE.

Obéissons!

BERNARD.

Mais c'est bien cher!...

PERRIN.

Point de raisons,
Puisque c'est moi qui vous régale !
(Il les prend chacun sous un bras.)

ENSEMBLE.

PERRIN.

Plus de retard
Pour le départ,
Dieu soit loué ! la voilà prête !
Prenez mon bras,
Suivez mes pas.
Ah ! quel moment... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur !
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens rajeunir.

THÉRÈSE.

Plus de retard
Pour le départ ;
Enfin, grace au ciel, je suis prête.

Prenez mon bras,

Suivons ses pas.

Ah ! quel moment !... quel repas !

Oui, pour mon cœur

C'est un bonheur.

C'est vraiment comme un jour de fête :

Car le plaisir

Vient me saisir,

Et je me sens tressaillir.

BERNARD, à part et désolé.

Aucun retard

Pour le départ.

Ah ! juste ciel !... la voilà prête !

Que faire, hélas !

Suivre leurs pas !

Ah ! quel tourment !... quel repas !...

Jour de malheur !

Oui, pour mon cœur

C'est un supplice qui s'apprête !

Comment les fuir ?

C'est trop souffrir,

Je sens mon cœur en frémir !

(Perrin et Thérèse entraînent Bernard en riant.)

(La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Désannais. Bureau couvert de papiers et de cartons, sur le devant, à droite de l'acteur. Du même côté, table à la Tronchin adossée au mur, où l'on voit suspendus plusieurs cordons de sonnettes. Derrière le fauteuil du bureau, une porte qui conduit chez le ministre. A gauche, une fenêtre donnant sur le quai Voltaire, avec une banquette au-dessous. Cartonnières, bibliothèque, gravures. Porte de fond ; et entre la croisée et le mur du fond, une petite porte masquée dans la boiserie.

SCÈNE I.

DÉSAUNAI, assis à son bureau ; plusieurs CHEFS DE BUREAU et COMMIS qui reçoivent de lui des instructions ; UN GENDARME, UN HUISSIER.

CHOEUR.

AIR : Le plaisir nous invite.

Quand l'heure nous appelle,
Au travail nous courons ;
Et chacun avec zèle
Reprend sa plume et ses cartons.

DÉSAUNAI, leur distribuant le travail.

Qui dirait, quand j'y pense,
Que, par mille canaux,
Le bonheur de la France
Sorte de mes bureaux ?

CHOEUR.

Quand l'heure nous appelle,
Etc., etc., etc.

DÉSAUNAI, leur donnant des papiers.

(A un chef.) Renvoyé au personnel. — (A un gendarme.) A l'état-major. — (A un autre chef.) Cette note aux journaux... et que l'on m'ait là-dessus les renseignements les plus positifs ! Allez !

UN HUISSIER, lui remettant un papier.

De la part du ministre.

DÉSAUNAI.

Bien. (Il fait signe à ses commis.) Allez donc, messieurs, allez. (Ils sortent.) Quel enfer !... pas un moment à soi... (Regardant la lettre envoyée par le ministre.) Qu'est-ce que c'est que cela ? (La parcourant. (Hum ! hum ! « Bernard, soldat d'Arcole, au premier consul de la république une et indivisible. » (Regardant en marge.) « Renvoyé par l'aide-de-camp de service, comme suspect. » Ah ! ah ! (Lisant.) « Mon général, vos jours sont menacés... » (A lui-même.) Toujours la même chanson. (Lisant.) « Je connais les coupables... » mais on me tuerait plutôt que de m'arracher leurs noms. » (A lui-même.) C'est cela, c'est qu'il ne sait rien. (Lisant.) « Que je vous voie... » que je puisse vous parler en secret... » (A lui-même.) C'est pour s'approcher du premier consul, et attenter peut-être ! Il y a donc quelque chose !... quelque machination !...

(Il se lève.)

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Mais qu'est-ce donc ? pas un signe... un indice !
Mon esprit s'y perd, j'en convien,
C'est très fâcheux, au moins pour la police ;

Car pour agir chacun sait bien
 Qu'à la police il ne faut presque rien.
 Oui, d'ordinaire, elle découvre un traître
 Sur un regard qu'on échange tout bas...
 Sur ce qu'on dit, et plus souvent peut-être
 Sur ce qu'on ne dit pas.

(On entend frapper deux coups à la petite porte à gauche.)

Ah! on frappe à ma petite porte!... Un de mes affidés!...

(Il va fermer au verrou la porte du fond, puis il ouvre la petite porte.)

SCÈNE II.

DÉSAUNAI, MICHEL PERRIN.

PERRIN, entrant sans reconnaître Désaunais.

Pardon... je suis du service particulier...

DÉSAUNAI.

Ah! c'est vous, citoyen Perrin!

(Il va retirer le verrou de la porte du fond, puis il s'assied à son bureau.)

PERRIN.

Vous voyez, citoyen Dés... Désaunais... exact à la minute. Savez-vous que c'est fort commode, cette petite porte!... De la rue des Saints-Pères, trois marches... on est ici! Cela abrège beaucoup.

DÉSAUNAI, parcourant sa lettre.

Pardon... je suis à vous.

PERRIN.

A votre aise... ne faites pas attention!... (Regardant autour de lui.) Superbe local!

DÉSAUNAI, lisant.

« Donnez des ordres pour que je sois admis... seul... près de vous... » (A lui-même.) Ah! bien, oui! et pas d'adresse!...

(Il écrit quelques mots sur la lettre.)

PERRIN.

Me voilà donc au beau milieu du gouvernement!... aux sources de la gloire et de la prospérité nationales! Je vais connaître, enfin, ces rouages admirables qui assurent le bonheur de trente millions d'ames!... Il faut de la tête pour ne pas s'embrouiller dans tout ça, et que chacun en ait sa petite part. (Désaunais sonne. — Regardant les cartons.) Aussi, dans tous ces cartons, que de réformes!... que de projets utiles! (Lisant sur un carton.) « Jeux et loterie... » C'est pour les supprimer... C'est bien fait. (Lisant sur un autre.) « Fonds secrets... » C'est ça!... les bonnes œuvres!... les actes de charité!... Du mystère... cela double le prix!... S'il pouvait m'attacher à cette partie-là!... Les fonds secrets!

(Un commis entre.)

DÉSAUNAI, au commis qu'il a sonné, en lui remettant la lettre de Bernard.

Bureau militaire... M. Croisy... qu'il fasse toutes les recherches, et qu'il me réponde sur-le-champ. (A Perrin, pendant que le commis sort.) Eh bien! mon cher?...

PERRIN, revenant à lui.

Eh bien! me voilà.

DÉSAUNAI.

Vous avez quelque chose à me dire?

PERRIN, étonné.

Moi?... du tout!... j'attends que... (Se reprenant.) Ah!... si... au contraire, j'ai quelque chose... (A part.) Ma foi! qu'est-ce que je ris que?... Ils ont l'air si obligeant. (Haut.) Ça va vous paraître bien singulier, qu'avant d'avoir rien fait... Mais je me confie à vous, comme à un frère... Après ça, si ça ne se peut pas, vous me direz: « Perrin, ça ne se peut pas... » Ça sera fini là, je ne vous en reparlerai plus.

DÉSAUNAI, se lève et vient sur le devant du théâtre, à la droite de Perrin.

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN.

Voyez-vous, j'ai une nièce... un enfant charmant... toutes les qualités... Elle allait se marier, et c'est moi, en partie, qui suis cause... Alors je me disais: le citoyen Désaunais m'a donné hier vingt francs, en me promettant que tous les jours...

DÉSAUNAI, mettant la main à sa poche.

Ah! oui... j'oubliais...

PERRIN, l'arrêtant.

Non, non... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux...

DÉSAUNAI.

Qu'on vous payât à la fin du mois? Si ça vous arrange mieux...

PERRIN, vivement.

Non, ça ne m'arrangerait pas du tout! J'aurais désiré, au contraire... si toutefois... il n'y a pas d'indiscrétion...

DÉSAUNAI.

Ah!... une avance d'un mois?

PERRIN.

Si ça ne vous gêne pas?

DÉSAUNAI.

Pour les premiers frais? Rien de plus facile!... du moment que vous êtes connu du ministre. (Il va à la table et prenant un papier, il écrit.) Un bon sur la caisse.

PERRIN, à part.

Quelle maison!... Ces pauvres enfants!... je pourrai donc leur en faire la surprise, et les marier sur-le-champ!

DÉSAUNAI, lui donnant le papier.

Tenez.

PERRIN.

Croyez que...

DÉSAUNAI.

C'est bien! c'est bien! ah ça!... vous n'avez donc pas été content de votre journée d'hier?

PERRIN.

Hier?... si fait!... ma foi, cela en valait la peine.

DÉSAUNAI, s'assied auprès du bureau, et fait asseoir Perrin auprès de lui, à sa gauche.

Ah!... mettez-vous donc là... et contez-moi ça...

PERRIN, qui s'est assis.

J'ai été diner au Cadran bleu.

DÉSAUNAI.

Eh! bien?

PERRIN, d'un air de satisfaction.

Eh! bien... vous aviez raison... on y est parfaitement.

DÉSAUNAI.

N'est-ce pas?

PERRIN.

De belles pièces, bien éclairées... et puis ces boulevards... ces voitures... cette foule...

AIR : Plus qu'un millionnaire (de L'ARTISTE).

Superbe point d'optique!
Là, s'offrent aux regards
Commerce, arts, politique,
Jeunes gens et vieillards...
Oni, tout Paris y passe,
Et c'est, sur mon honneur,
Une excellente place...
Pour un observateur.

DÉSAUNAI, à part.

Allons... il n'aura pas perdu son temps.

PERRIN.

Par exemple, je n'aime pas ces trente-six plats qu'on vous sert... moi qui suis accoutumé à la soupe et le bouilli.

DÉSAUNAI, avec impatience.

Il est bien question...

PERRIN.

C'est ce que je me suis dit : quand on est placé, il faut faire ses affaires... et passer par-dessus bien des petites choses.

DÉSAUNAI.

Et dans cette foule, vous n'avez rien vu, rien entendu?...

PERRIN.

Rien de bien remarquable!...

DÉSAUNAI.

Cependant... il ne manque pas de mécontents!...

PERRIN.

Oh! oui... ça! il n'en manque pas!... on peut s'en flatter!...

DÉSAUNAI.

Il faut les surveiller.

PERRIN.

C'est mon avis; et ce que je disais à un de mes voisins, un brave jeune homme... il faut vous dire, que je m'étais placé à côté de plusieurs jeunes gens... parceque la jeunesse...

(Faisant signe qu'elle est gaie et légère.)

DÉSAUNAI, comprenant autre chose et faisant le signe de têtes chaudes.

C'est juste!... les jeunes gens! d'aujourd'hui... eh bien!.. votre voisin?...

PERRIN.

Ah! dam, il n'est pas très satisfait... il a beaucoup souffert... (En confidence.) C'est un ancien garde-du-corps...

DÉSAUNAI, étonné.

Un garde-du-corps!... il vous a confié tout de suite...?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant, moi, je lui avais dit que j'avais été curé...

DÉSAUNAI, riant.

Bah!... vous avez été lui dire...

PERRIN, sérieusement.

Pourquoi pas?

DÉSAUNAI, riant toujours.

Au fait... c'est vrai!... (A part.) Ça éloigne tout soupçon... mais c'est bien la plus drôle d'idée!... ah!... ah!... ah!... ah!...

PERRIN, étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc à rire?...

DÉSAUNAI, riant encore.

Et maintenant que je vous regarde... vous me l'auriez dit à moi-même... que je vous aurais cru sur sa parole... vous avez un air...

PERRIN, naïvement.

Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là... ça a même manqué me jouer bien des tours, dans ces temps...

DÉSAUNAI.

Il n'y a pas de mal!... ah ça!... et votre garde-du-corps vous en a donc dit?...

PERRIN.

Ah!... un bavard!...

DÉSAUNAI.

Vous savez son nom?...

PERRIN.

Je ne pouvais pas!... une première fois...

DÉSAUNAI.

Naturellement... mais en causant avec lui... en lui proposant une santé...?

PERRIN.

Je ne bois jamais de vin.

DÉSAUNAI, à part.

Maladroit!

PERRIN.

Mais, nous devons faire une partie de dominos...

DÉSAUNAI, se rapprochant

Ah!... à la bonne heure...

PERRIN.

Malheureusement... dans ce moment-là, est arrivé un autre jeune homme qui leur a dit à voix basse : « Messieurs, c'est pour demain. »

DÉSAUNAI, intrigué.

Pour demain!... quoi?

PERRIN.

Apparemment... un autre diner... alors, ils se sont serré la main, ont demandé du punch, un cabinet, et s'y sont enfermés.

DÉSAUNAI.

Et vous?...

PERRIN.

Moi?... j'ai payé mon écot... et je me suis en allé.

DÉSAUNAIS.

Comment?... vous êtes parti?...

PERRIN.

Ne fallait-il pas y coucher?...

DÉSAUNAIS, se levant avec colère et gagnant la gauche du théâtre.

(A part.) L'imbécile!... il ne fera jamais rien!... un autre se serait faulfilé... (Haut à Perrin.) Ainsi vous n'avez rien de plus à me dire?

PERRIN.

Il me semble qu'en voilà bien assez!...(A part.) Aime-t-il les histoires!... c'est bon de se distraire un moment, mais il devrait sentir qu'il est temps de me donner ma besogne.

DÉSAUNAIS, à part, et se remettant à son bureau.

J'aurais dû m'en douter à sa tournure seule... un lourdaud!... une buse!... belle acquisition, ma foi!...

PERRIN.

Eh bien! citoyen Désaunais... qu'est-ce que je vais faire?

DÉSAUNAIS, lui tournant le dos.

Oh! ce que vous voudrez... Allez vous promener!...

PERRIN.

Encore?... mais...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Eh! morbleu... laissez-moi... vous voyez que je suis accablé!...

PERRIN.

Pardon... pardon... c'est juste... quand on est occupé... Je reviendrai. (Changeant de ton.) J'ai envie d'aller à la revue...

DÉSAUNAIS, haussant les épaules.

Allez à la revue!... (A part.) S'il croit qu'il y apprendra quelque chose!...

PERRIN.

Vous n'avez rien autre?...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Non... non!...

PERRIN, le saluant.

Alors, je vais passer à la caisse, toucher ce bon...

DÉSAUNAIS, à part.

Oui!... C'est de l'argent bien gagné!...

PERRIN, à part.

Il paraît que ça sera pour demain!... ils veulent me donner un peu de bon temps!... C'est égal... c'est une drôle de place que j'ai là!...

AIR : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Toujours courir!... voilà, je jure,
Mon seul soin et mon seul emploi!
Dans tout cela c'est ma chaussure
Qui fatigue bien plus que moi!...
S'il survient plus d'ouvrage à faire,
Je vois que, pour l'expédier,
Au lieu de prendre un secrétaire,
Je pourrai prendre un cordonnier.

(Se tournant vers Désaunais.)

Si cependant...

DÉSAUNAIS, frappant sur son bureau.

Ah! morbleu...

PERRIN.

Je sors... je sors!

(Il sort par le fond, en saluant à plusieurs reprises.)

SCÈNE III.

DÉSAUNAIS, puis UN HUISSIER.

DÉSAUNAIS, seul.

Il n'a pas les premiers éléments!... Je vais faire mon rapport au ministre, et le faire destituer sur-le-champ. (Il écrit en parlant.) Que l'on vole l'argent du gouvernement... bien! mais il faut au moins qu'on ait l'air de faire quelque chose. (Écrivant.) « Je propose au ministre de remercier le citoyen Perrin... (S'interrompant.) C'est qu'il est d'une tranquillité... il entend... C'est pour demain, et... (réfléchissant.) il ne s'avise pas... (A lui-même et vivement.) Pour demain!... c'est-à-dire... pour aujourd'hui!... Il est clair qu'il se trame quelque chose... mais quoi?... où?... comment?... par qui?...

L'HUISSIER, lui apportant un papier.

Du bureau de M. Croisi.

(Il remonte vers la porte.)

DÉSAUNAIS.

C'est la réponse!... (Regardant à la marge.) Rien!... il y avait à Arcole quatre cent trente-cinq Bernard... Que le ciel le confonde!

L'HUISSIER, annonçant.

Le ministre!

SCÈNE IV.

DÉSAUNAIS; FOUCHÉ, entrant par le fond.

DÉSAUNAIS, se levant avec empressement.

Ah! citoyen ministre!...

FOUCHÉ, se promenant avec agitation.

Diable d'homme! Ah!... nous avons trouvé notre maître!...

DÉSAUNAIS.

Vous venez des Tuileries?

FOUCHÉ, de même.

Encore une scène!... On dirait qu'il prend plaisir à m'attaquer sans cesse, à me trouver en défaut!... (L'imitant.) La république!... le salut de la république!... toujours la république!...

DÉSAUNAIS.

Le fait est qu'il en parle avec une tendresse...

FOUCHÉ, ironiquement.

Oui!... comme ces amis que l'on embrasse au moment de les tromper!... M'accuser d'imprévoyance!... oser me dire qu'avant lui, je laissais conspirer contre le Directoire!... « Ma foi, citoyen premier consul, lui ai-je répondu, c'est « le premier service que je vous ai rendu?... Et, « après tout, la police ne sait que ce qu'on lui « dit. »

DÉSAUNAIS, naïvement.

A moins qu'elle n'invente... et tout le monde sait qu'elle en est incapable.

FOUCHÉ.

J'étais piqué !... « Pourtant, lui ai-je dit, cet homme qui ne devine rien, peut vous apprendre que souvent, à la nuit tombante, une petite redingote grise quitte furtivement les Tuileries pour aller voir en secret une certaine cantatrice !... et plus souvent encore... pour me faire suivre, pour épier mes démarches... pour savoir, comme hier par exemple, si je ne conspire pas moi-même !... Vous voyez que je sais tout. »

DÉSAUNAIS.

Comment ?

FOUCHÉ, poursuivant.

« Ah ! vous savez tout ! s'est-il écrié, pâle de fureur ! Duroc, le rapport !... » Et il me fait lire la déclaration d'un garçon du Cadran bleu !... une réunion de jeunes gens, hier... un complot contre ses jours !...

DÉSAUNAIS, effrayé.

Contre lui !...

FOUCHÉ.

Un complot... noué avec une adresse infernale !... Et c'est lui qui me l'apprend !...

DÉSAUNAIS.

Dam !... s'il se mêle de faire la police !...

FOUCHÉ.

Et nous ignorons le nom des conjurés... le lieu, le jour !...

DÉSAUNAIS.

Demain, ou après... je vous réponds que nous aurons les renseignements les plus positifs...

FOUCHÉ, plus agité.

Eh ! c'est aujourd'hui ! si dans deux heures je ne tiens pas tous les fils... je le connais, je suis perdu !...

DÉSAUNAIS.

Croyez que je prends bien de la part...

FOUCHÉ, brusquement.

Vous avez raison... cela vous regarde plus que moi.

DÉSAUNAIS.

Comment ?

FOUCHÉ.

Sans doute !... c'est vous qui êtes cause de tout... Vous ne savez rien, vous ne devinez rien... Vous êtes d'une maladresse...

DÉSAUNAIS.

Mais...

FOUCHÉ.

Pas la moindre imagination... J'aurais besoin d'une bonne petite conspiration que vous n'auriez pas l'esprit de me la faire !...

DÉSAUNAIS.

Ah ! citoyen ministre, j'ai fait mes preuves !...

FOUCHÉ, vivement.

Arrangez-vous... Si dans une heure vous n'êtes pas sur la trace ; si vous ne me mettez pas à même de déjouer ce complot, d'en faire mon rapport... je vous chasse !...

DÉSAUNAIS, stupéfait.

Moi ?...

FOUCHÉ.

Je vous chasse !... Je crois que je m'explique. Faites vos réflexions.

(Il sort par la porte à droite qui conduit chez lui.)

oo

SCÈNE V.

DÉSAUNAIS, seul.

Que je fasse mes réflexions !... Ça lui est bien facile à dire !... Mais c'est une infamie !... une horreur !... Quitter la police !... moi, qui l'ai vue naître... qui l'ai soignée comme mon enfant... Ah ! ça ne se passera pas ainsi !... (Il se pend à tous les cordons de sonnettes.) Holà ! mes chefs de bureaux... mes commis... tout le personnel du ministère !...

oo

SCÈNE VI.

DÉSAUNAIS, CHEFS DE BUREAUX, COMMIS.

TOUS, accourant.

Qu'est-ce donc ?... qu'y a-t-il, citoyen Désaunais ?

DÉSAUNAIS, sèchement.

Il y a, messieurs, que je suis fort mécontent... que vous ne devinez rien... que vous êtes d'une maladresse !...

UN CHEF DE BUREAU.

Comment ?

DÉSAUNAIS, élevant la voix.

J'ai les renseignements les plus positifs... desquels il résulte que nous ne savons rien de ce qui se passe... Il existe un complot contre le premier consul...

TOUS.

Contre le premier consul !...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde plus que moi : car si dans une demi-heure vous n'êtes pas sur la trace ; si vous ne me mettez pas à même de faire mon rapport... je vous chasse !...

TOUS.

Par exemple !...

DÉSAUNAIS.

Je vous chasse... je crois que je m'explique.

TOUS, entre eux.

Ah ! c'est la faute de nos employés !

CHOEUR.

AIR. Trahir ainsi sa foi.

Pour nous quel déshonneur !

Vraiment, c'est une horreur !

Et nos commis, morbleu !
Verront bientôt beau jeu.

DEUX CHEFS DE BUREAUX, à leurs commis.

Ça vous regarde, et songez bien,
Messieurs, que de cette demeure
Je vous chasse dans un quart d'heure,
Si vous ne me découvrez rien.

TOUS, remontant.

Pour nous quel déshonneur !
Etc., etc., etc.

(Désaunais qui, pendant le chœur, est allé un instant donner des ordres à l'huissier, rentre et les fait tous sortir; ils restent dans la pièce d'entrée.)

SCÈNE VII.

DÉSAUNAIS; COMMIS, au fond; HUISSIERS, puis PERRIN.

DÉSAUNAIS, se jetant dans son fauteuil.

J'en ferai une maladie!... Si j'avais seulement le nom d'un conjuré!... le plus petit indice... Avec mon habitude!... Et ce malheureux qui a entendu; *C'est pour demain...* et qui n'a pas l'esprit d'en entendre davantage... Le misérable! si je le tenais!... s'il osait se représenter!...

PERRIN, au fond et repoussé par les huissiers.

Le citoyen Désaunais?

DÉSAUNAIS, brusquement, et sans regarder.
Je n'y suis pas.

PERRIN, aux huissiers.

Comment! il n'y est pas... je le vois d'ici.

UN HUISSIER, le repoussant.

Il ne reçoit personne.

PERRIN.

Il faut pourtant que je lui parle. Ah! mon laissez-passer... je n'y pensais plus. (Donnant un papier à l'huissier.) Portez - lui ce papier... dès qu'il saura que c'est moi, vous verrez...

DÉSAUNAIS, lisant sur le papier.

Michel Perrin... Ah! parbleu! il arrive à propos.

PERRIN, à l'huissier qui le retient toujours.

Qu'est-ce que je vous disais?

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Je m'en vais le traiter... (Il a ouvert le papier, et y jette les yeux.) Que vois-je!... ces noms. (Lisant.) Lecogneux, Landri, Jean Durand!... (Il se lève, et se promène avec agitation, en regardant toujours le papier.) Jean Durand... c'est le nom de guerre de ce Crussac... un conspirateur que nous surveillons, et qui se trouve à Paris! c'est leur chef, sans doute... Et cette liste?... C'est clair, c'est la liste des conjurés!... comment diable a-t-il fait?... Oni!... mais la belle avance! Des noms supposés!... par une adresse... pas un point de réunion! (Regardant toujours la liste.) Étienne Longjumeau, Chapotel... Chapotel?... Eh! mais, nous avons un Chapotel arrêté d'hier au soir, comme il essayait d'embaucher des soldats de la garde des consuls!... Ça doit être cela. En l'in-

terrogeant, en le tournant adroitement, nous pouvons saisir tous les autres!... Oui, oui, c'est cela... nous les tenons! (A l'huissier.) Faites donc entrer le citoyen Perrin. (A lui-même.) Quel homme! avec son air simple... et quelle découverte! quand je ne savais plus ou donner de la tête!

(Perrin entre; les employés se retirent; les portes se referment.)

PERRIN*.

Pardon, je vous dérange peut-être?

DÉSAUNAIS, avec admiration.

Mé dérange!... (lui serrant la main.) c'est-à-dire, mon cher, que c'est superbe, c'est admirable, c'est magnifique!

PERRIN, étonné.

Quoi donc?

DÉSAUNAIS.

Ce que vous venez de faire... un coup de maître!

PERRIN.

Bah!... qu'est-ce que j'ai donc fait?

DÉSAUNAIS.

Et il le demande!... vous avez sauvé la France!

PERRIN.

Moi!... j'ai sauvé... (A part.) Si j'y comprends un mot...

DÉSAUNAIS.

Et voulez-vous que je vous dise quelque chose?

PERRIN, avec empressement.

Oui, vous me ferez plaisir.

DÉSAUNAIS.

Eh, bien; je vous avais deviné!... Un autre à ma place aurait dit... voilà un lourdaud!... un rustre... un homme incapable!... moi, au contraire, je me suis dit... voilà un homme essentiel... d'autant plus extraordinaire, qu'il n'a pas l'air d'y toucher... et la preuve, c'est que j'avais déjà préparé un rapport particulier sur vous!... tenez. (Il lit ce qu'il avait commencé.) « Je propose « au ministre de remercier le citoyen Michel Perrin... (écrivait.) de ses services... et de lui accorder une gratification de douze cents francs!... »

PERRIN, vivement.

Je ne les prendrai pas.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc?

PERRIN.

Parce que je n'ai encore rien fait!...

DÉSAUNAIS.

Rien fait!...

PERRIN.

Plus tard... je ne dis pas, nous verrons! mais il faut avoir travaillé autrement que ça... (Changeant de ton.) Voyons un peu... je venais vous dire...

* Désaunais, Perrin.

DÉSAUNAIS.

Du nouveau?... encore!... attendez... je suis à vous!... quelques ordres à expédier pour achever... ce que vous avez si bien commencé!... (A part.) Quel homme précieux!... et quelle bêtise j'allais faire!...

(Il court à son bureau et écrit quelques mots, tout debout.)

PERRIN, à part.

Qu'est-ce que j'ai donc si bien commencé? décidément, je crois que le chef de division aime un peu trop à rire!... (Allant vers la fenêtre.) Pourvu que Thérèse ne s'impatiente pas... non... elle m'attend sur le quai...

(Il lui fait des signes.)

DÉSAUNAIS, écrivant et sonnant en même temps.

(Un huissier entre un instant après.)

Interroger ce Chapotel... lui dire que l'on sait tout... (A lui-même.) Je ne sais rien, mais c'est égal... (Écrivant.) Qu'on lui promette sa grâce... s'il nomme ses complices. (Donnant le papier à l'huissier qui est entré.) Bureau de M. Verat!... allez vite, et que l'on me tienne au courant!... (Revenant à Perrin.) Eh! bien, mon cher Perrin?...

PERRIN.

Il ne faut pas vous offenser... si je viens vous parler encore de détails... d'amourettes.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc, mon cher? il ne faut rien négliger!... souvent les plus petites choses...

PERRIN.

Il faut vous dire qu'il y a un jeune homme nommé Bernard, soldat d'Arcole...

DÉSAUNAIS, faisant un mouvement.

Bernard! soldat d'Arcole!... Vous vous en occupez?

PERRIN.

Beaucoup.

DÉSAUNAIS, à part.

Est-il étonnant! je ne lui ai rien dit, je ne lui en ai pas ouvert la bouche, et il est déjà à la piste... (Haut.) Eh bien! mon cher, ce Bernard?...

PERRIN.

Il m'inquiète.

DÉSAUNAIS.

Moi aussi!

PERRIN, d'un ton affectueux.

Vous êtes bien bon. Vous savez donc...?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Certainement. (Baissant la voix.) Il a écrit au premier consul!

PERRIN, joignant les mains.

Allons donc!... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire?

DÉSAUNAIS.

Bah! des histoires... des choses de l'autre monde!

PERRIN.

Ah! mon Dieu! voilà ce que je craignais. (A part.) Je m'étais bien aperçu dès hier que sa

tête... (Haut.) Eh bien! figurez-vous... depuis ce matin, je ne peux plus mettre la main sur lui!...

DÉSAUNAIS.

Il a disparu?...

PERRIN.

J'en ai peur! Tantôt, en vous quittant, après avoir touché ce bon à la caisse, j'ai été pour le chercher. J'avais mon idée; je ne voulais pas perdre de temps: j'ai couru chez son maître menuisier...

DÉSAUNAIS.

Vous savez donc son adresse?

PERRIN.

Parbleu!... le menuisier Leblanc, place de l'Estrapade...

DÉSAUNAIS, émerveillé.

Il sait tout!

PERRIN.

On n'en avait pas de nouvelles, il n'y avait pas couché; et... (Écoutant par la fenêtre, qui est restée ouverte.) Hein!... qu'est-ce que j'entends là... Thérèse qui m'appelle en sanglotant! (Lui parlant par la fenêtre.) Eh bien? qu'est-ce que tu as donc, ma bonne? (Écoutant sa réponse.) Hein? Comment?... Tu viens de le voir passer?... Bernard?...

DÉSAUNAIS, vivement.

Bernard?

PERRIN, à sa nièce.

(Écoutant.) Hein?... hein? le bruit des voitures m'empêche... Je n'entends pas!... Attends, je vais aller te rejoindre...

(Il veut sortir.)

DÉSAUNAIS, l'arrêtant.

Eh! non, faites-la monter.

PERRIN.

Y pensez-vous?... une jeune fille!

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que cela fait?... dans un pareil moment!... (A l'huissier.) Giraud...

(Il lui fait signe de faire monter Thérèse.)

PERRIN.

Puisque vous le voulez absolument... (A sa nièce, par la fenêtre.) Monte, ma bonne... le citoyen Désaunais le permet. (Quittant la fenêtre.) Je vous avoue que cette affaire-là me désespère; j'avais si bien arrangé tout cela... Mon Dieu!

DÉSAUNAIS, le calmant.

Allons, allons, mon cher, il ne faut pas non plus se rendre malade. (A part.) En voilà-t-il un qui est passionné pour son état!... Ah! le ministre a un tact pour choisir son monde!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; THÉRÈSE, conduite par l'huissier.

PERRIN, allant au-devant d'elle.

Viens, viens, Thérèse... n'aie pas peur.

THÉRÈSE, timidement.

Ah ! mon oncle, où suis-je donc ?...

PERRIN, avec aplomb.

Ce sont nos bureaux, ma bonne ; c'est ici que nous travaillons.

DÉSAUNAIS.

Rassurez-vous, mon enfant. Eh bien ! ce Bernard, vous venez de le voir ?...

THÉRÈSE, émue.

Oh ! mon Dieu ! il a passé à deux pas de moi...

PERRIN, vivement.

Et tu ne l'as pas arrêté ?...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que vous dites ?... une jeune fille... au milieu de la rue...

PERRIN.

Je n'y aurais pas manqué, moi !

DÉSAUNAIS, à part.

Tudieu ! comme il y va !

THÉRÈSE.

J'étais si troublée !... Je l'ai appelé... il s'est retourné ; ah ! il était pâle !... la figure renversée...

PERRIN, regardant Désaunais.

Voyez-vous !...

THÉRÈSE.

J'ai voulu aller à lui ; il m'a fait comme ça, avec la main... (geste de résolution et d'adieu.) et puis il s'est mis à courir de toutes ses forces, du côté du pont, comme pour gagner le Carrousel.

DÉSAUNAIS.

Le Carrousel !...

PERRIN, à Thérèse.

Pour retrouver les jeunes gens d'hier... du Cadran bleu... ?

DÉSAUNAIS, frappé.

Au Cadran bleu !... Il y était ?...

PERRIN.

Certainement !...

THÉRÈSE.

Et avez-vous remarqué, mon oncle, qu'il n'a pas mangé ?

PERRIN, à Thérèse.

C'est ce qui a commencé à éveiller mes soupçons... Et quand ils se sont donné rendez-vous à la revue...

THÉRÈSE.

Il a tressailli !...

DÉSAUNAIS, vivement.

A la revue, d'aujourd'hui ?... Ils devaient s'y trouver ?...

PERRIN.

Pardi ! c'est ce qui m'a donné l'idée d'aller faire un tour par-là.

DÉSAUNAIS.

Et vous ne m'en avez pas parlé !...

PERRIN, vivement.

Comment ! je vous ai dit : j'ai envie d'aller à la revue.

* Désaunais, Perrin, Thérèse.

DÉSAUNAIS.

Oui ; mais vous ne m'avez pas dit que ces jeunes gens devaient y être.

PERRIN.

Ah ! dam... s'il faut tout vous dire !...

DÉSAUNAIS.

Non, non ; c'est juste !... c'est moi qui aurais dû deviner... (A part.) Cet homme-là a une rapidité de conception !... il faut le saisir au vol !...

PERRIN, agité.

Mais maintenant qu'est-ce que nous allons faire ?

DÉSAUNAIS, se promenant avec agitation et de côté.

Je n'en sais rien !...

THÉRÈSE, bas à son oncle, en pleurant.

Comme c'est agréable !... au moment de nous marier ! Ah ! mon oncle, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il en aime une autre.

PERRIN, à lui-même.

Eh ! non, c'est qu'il est fou !

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Il veut arriver jusqu'au premier consul, et tenter...

PERRIN, revenant à Désaunais, et à mi-voix.

Voyez-vous, je crains un coup de tête, une résolution désespérée !

DÉSAUNAIS, avec impatience.

A qui le dites-vous ?... C'est ce qui me fait trembler.

THÉRÈSE, qui entend le dernier mot.

Comment, mon oncle !...

PERRIN, revenant à elle.

Rien, rien, ma bonne, calme-toi. (A part.) J'en perdrai la tête ! (Haut.) Le citoyen Désaunais va trouver des moyens... C'est pour cela que je suis venu à lui... (Revenant à Désaunais.) Car, au fait, j'y pense... Mais il me semble qu'à Paris, il doit y avoir des moyens de surveiller quelqu'un, d'empêcher un malheur...

DÉSAUNAIS.

Parbleu ! si j'avais seulement... le plus petit indice... un renseignement.

PERRIN.

Attendez... je crois me rappeler qu'ils devaient se trouver sous le second guichet... du côté de la rue de l'Échelle... N'est-ce pas Thérèse ?

(Thérèse fait signe que oui.)

DÉSAUNAIS, attentif.

Le second guichet ?... c'est quelque chose... Mais comment reconnaître notre homme ?

PERRIN.

Oh ! c'est facile... (Cherchant à se rappeler.) Il a une redingote bleue, un chapeau à trois cornes...

(Désaunais court à son bureau et écrit à mesure.)

THÉRÈSE, soupirant.

Jolie figure...

PERRIN.

Att : Lise épous' le beau Gernance.

Un jeune homme...

THÉRÈSE.

P'air aimable,

PERRIN.

Très petit.

THÉRÈSE.

Taille agréable !

PERRIN.

Yeux noirs, ordinaires...

THÉRÈSE, se récriant.

Dieux !

C'est qu'il a de très beaux yeux.

PERRIN, montrant sa main.

Et puis une cicatrice...

THÉRÈSE.

Un sourire qui va là.

DÉSAUNAI, qui a écrit à mesure.

L'amour, ainsi qu'la police

N'en demand'nt pas plus que ça.

(A part.) Un signalement complet... c'est admirable... (Haut.) Maintenant j'en réponds.

PERRIN, à Thérèse.

Tu vois... le citoyen Désaunais en répond !... ainsi ne pleure plus... car vraiment cette petite me fend le cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CHEF DE BUREAU.

LE CHEF DE BUREAU, accourant avec un papier, et bas à Désaunais.

Chapotel a fait des aveux... On n'a pas perdu de temps : il y en a trois d'arrêtés.

DÉSAUNAI.

Trois !

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Ils étaient en uniforme ; et à la faveur de cet habit, ils devaient s'approcher...

DÉSAUNAI, regardant le papier.

Et ce Crussac en est !... Victoire !

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Oui, mais les autres ont échappé !

DÉSAUNAI, à lui-même.

Ah diable !... C'est égal... par ceux-ci, nous pourrons peut-être... avec un peu d'adresse... (Au chef de bureau.) Qu'on les amène. (Le rappelant.) Ah ! cet ordre... le nommé Bernard... (bas.) Quatre gendarmes à cheval... Vite !

(Le chef de bureau sort.)

PERRIN, de l'autre côté, à Thérèse.

Tu vois qu'il s'en occupe... Il s'en occupe toujours ! Il y a mis une obligeance...

UN HUISSIER, entrant par la porte à droite.

Citoyen Désaunais, le ministre vous demande sur-le-champ.

DÉSAUNAI.

J'y cours... (A lui-même et préparant ses papiers.) Grace au ciel ! j'ai déjà plus qu'il n'en faut pour le mettre de bonne humeur... Il sera content de moi

PERRIN, à Thérèse.

Maintenant, ma bonne, je crois que nous pouvons nous en aller bien tranquilles.

(Il prend Thérèse sous le bras et se dispose à sortir avec elle.)

DÉSAUNAI, prend son portefeuille et va partir.

(Se ravisant.) Ah ! et mes jeunes gens qui vont venir... Il me faut quelqu'un d'adroit, quelqu'un de fort, pour les interroger, et tâcher de pénétrer... (Ses regards tombent sur Perrin, qui s'en va avec Thérèse, et qui s'est arrêté pour le saluer.) Eh ! parbleu ! je vais chercher bien loin... (Il rappelle Perrin.) Citoyen Perrin !

PERRIN, s'arrêtant.

Plaît-il ?

DÉSAUNAI, bas.

Ne sortez pas : j'ai besoin de vous.

PERRIN, quittant le bras de Thérèse.

Comment ?

DÉSAUNAI.

Un travail pressé... une mission importante... Voici le moment de vous montrer.

PERRIN.

Enfin ! c'est tout ce que je demandais...

THÉRÈSE, près de la porte.

Vous ne venez pas, mon oncle ?

PERRIN.

Impossible, ma bonne : il paraît que nous sommes dans le coup de feu... Retourne à la maison, Bernard ne tardera pas à aller t'y rejoindre, et moi-même...

THÉRÈSE.

Mais...

PERRIN.

S'il y avait quelque chose de nouveau, viens tout de suite m'en instruire. Le citoyen Désaunais le permet.

DÉSAUNAI, faisant signe à l'huissier.

Sans doute !...

THÉRÈSE, sortant avec l'huissier.

Ah mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

PERRIN, avec empressement, à Désaunais.

De quoi s'agit-il ?

DÉSAUNAI, en confidence.

Il y en a trois d'arrêtés !

PERRIN, étonné.

Trois d'arrêtés ?

DÉSAUNAI.

Oui... ce complot... contre les jours du premier consul...

PERRIN, effrayé.

Ah ! mon Dieu !... ils voulaient...

DÉSAUNAI.

Cela vous regarde.

PERRIN.

Moi ?...

DÉSAUNAI.

Vous savez ce que vous avez à faire ?

PERRIN, hésitant.

Mais...

DÉSAUNAIS, à mi-voix.

Ne les effrayez pas... promettez-leur... leur grace... (Avec un sourire équivoque.) comme nous faisons toujours.

PERRIN, avec bonté.

Vous avez raison.... c'est la bonne manière.

DÉSAUNAIS.

Dites... que c'est l'intention du ministre, si vous êtes content d'eux... s'ils ne vous cachent rien...

PERRIN, voulant le retenir.

Mais expliquez-moi...

L'UISSIER, rentrant par la droite.

Citoyen Désaunais?...

DÉSAUNAIS, à Perrin.

Ah! c'est vrai! Le ministre m'attend... Adieu! adieu... bonne chance...

(Il entre avec empressement chez le ministre; l'huissier le suit et ferme la porte au nez de Perrin, qui voulait parler à Désaunais.)

PERRIN, seul.

Une conspiration!... des gens arrêtés!... Qu'est-ce que je peux faire...? Ah! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, ça rentre dans mes anciennes attributions!... (Voyant la porte du fond s'ouvrir.) Chut! ce sont eux.

oo

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN; JULES, deux autres JEUNES GENS en uniforme, tous trois conduits par LES HUISSIERS et LES GENDARMES.

L'UISSIER, aux jeunes gens.

Attendez ici.

(Il sort avec les autres et les gendarmes. Les portes se ferment.)

JULES, à ses amis.

Quelle fatalité!...

PREMIER JEUNE HOMME, bas.

Un projet si bien combiné...

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Il y avait des traîtres!...

JULES, apercevant Perrin.

Que vois-je?...

LES DEUX AUTRES.

Encore lui!...

JULES, bas.

Il était hier chez Bernard...

LE PREMIER JEUNE HOMME, de même.

Le soir, au Cadran bleu...

JULES, bas.

Et maintenant!... Nous étions vendus!... Le misérable!... (Serrant la main de ses amis.) C'est fait de nous!... mais notre mort sera vengée... Il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... P'as un mot...

(Ils restent tous trois immobiles de côté.)

PERRIN, à part.

Je crois que c'est le moment... (Allant à eux,

et avec bonté.) Eh bien! mes pauvres enfants, qu'est-ce que nous avons fait là?... (Reconnaissant Jules.) Que vois-je?... Comment le citoyen Jean Durand...!

JULES, avec ironie.

Cela vous étonne?...

PERRIN, joignant les mains.

Ah! mes amis!... mes amis!... où allons nous?... Qu'est-ce que c'est que des têtes comme cela?...

JULES, avec mépris.

Oh! la vôtre est bien meilleure!... Vous ne faites pas d'imprudence, vous!... et je dois convenir que vous avez là, monsieur, une jolie profession.

PERRIN, noblement.

Oui, jeunes gens!... et jamais je n'en ai mieux senti la noblesse et la dignité.

JULES, ironiquement.

C'est possible!... mais vous ne savez pas votre métier...

PERRIN.

Comment?...

JULES, de même.

Sans doute!... il faut s'y prendre plus adroitement... avoir l'air d'abonder dans notre sens... dire que le gouvernement est un gouvernement despotique... que le premier consul mériterait...

PERRIN.

Hé! pourquoi donc dirais-je cela?... quand je pense le contraire... quand mon admiration...!

JULES, avec impatience.

C'est bien!... épargnez-nous des discours inutiles.

PERRIN.

Non... vous m'entendrez, jeunes gens!... dussions-nous rester ici jusqu'à demain matin... Vous m'ouvrirez votre ame... vous me direz tout...

JULES, à ses amis.

Nous y voilà... il s'imagine...

PERRIN, se mettant entre eux et leur prenant les mains.

Allons, mes enfants, un peu de confiance... je vous parle comme un père... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas... (Sévèrement.) La vie d'un homme, jeunes gens!... la vie d'un homme! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger?... Qui vous a donné le droit d'en disposer?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir?... (Avec émotion.) Un coupable!... hé! mes enfants... la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu pardonne!

JULES, regardant ses amis.

Quel langage!...

TOUS TROIS.

Mais, monsieur...

PERRIN.

Je sais ce que vous allez me dire!... que cet

* Jules, Perrin, les deux jeunes gens.

hommes... vous le détestez... que vos opinions... Qu'importe, mes enfants!... un crime est toujours un crime! (S'animant.) Vous voulez le renverser!... et qui mettez-vous à sa place?... Vous?... Eh! mes pauvres amis!... avec toute sa force, il a bien de la peine à contenir les factions... à pacifier la France!... et vous vouliez... sans songer aux suites d'un pareil attentat!... à votre pays, aux maux incalculables...

JULES.

Eh! monsieur...

PERRIN, s'animant de plus en plus.

A vous-mêmes! aux dangers auxquels vous vous exposez... (Mouvement de fierté de Jules.) Eh bien! non, je le sais... vous avez du cœur... vous ne craignez pas la mort!... (Avec amc.) Mais vous avez une famille.. des parents... une sœur... peut-être une mère?...

JULES, frappé, et avec un soupir.

Ma mère!... ah!...

PERRIN, vivement, et saisissant son bras.

Oui, vous avez une mère... j'ai vu briller des larmes!... Eh bien! jeune homme... cette pauvre mère... qui ne chérit que vous, qui n'existe que par vous... l'avez-vous oubliée?... la condamneriez-vous à ne plus vous serrer dans ses bras?... la condamneriez-vous à des larmes éternelles... à mourir de douleur?... (Mouvement.) Non, non... n'est-ce pas?... Voilà que nous nous entendons... que vous vous repentez... que vous abjurez tout projet coupable... Oui, j'en suis sûr... vous êtes émus!... (Tout en larmes, et les serrant dans ses bras.) Embrassez-moi, mes enfants... embrassez-moi... et croyez que les conseils d'un vieillard, d'un ami, valent bien ceux de la jeunesse et des passions.

JULES, très étonné.

Quels discours!...

PREMIER JEUNE HOMME.

Je n'en reviens pas!...

JULES, lentement à Perrin.

Enfin, monsieur! la conclusion de tout ceci...

PREMIER JEUNE HOMME, à son camarade.

C'est un cachot.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Et un jugement!

PERRIN, cherchant.

La conclusion...?

JULES.

Oui... que nous reste-t-il à faire?...

PERRIN.

Mais rien, je pense... qu'à vous en aller... bien tranquillement.

JULES.

Où ça?...

PERRIN.

Chacun chez vous.

LES DEUX AUTRES.

Comment?

JULES, à ses amis.

Chut! .. (Haut.) Quoi! monsieur...

PERRIN.

Ce sont les intentions du ministre; je ne fais que suivre ses ordres... je suis content de vous... je suis sûr de vos sentiments... vous pouvez vous retirer.

JULES, hésitant, et regardant autour de lui.

Nous retirer...? et par où?

PERRIN, souriant.

Mais, dam... par la porte!... je ne vous propose certainement pas de sortir par...

(Il montre la fenêtre.)

JULES, désignant la porte du fond.

Mais... cette foule?... ces huissiers?...

PERRIN, à lui-même.

Ah! je comprends... un peu de honte!... je me mets bien à leur place!... heureusement que nous avons là... ça donne directement dans la rue.

(Il va à la petite porte à gauche, et l'ouvre; pendant ce temps, les deux jeunes gens passent à droite à côté de Jules.)

TOUS TROIS, étonnés.

Que vois-je?...

PERRIN.

Tenez, mes enfants... personne ne vous verra.

JULES, à ses amis.

Ce n'est pas possible... il y a des gens apostés pour nous saisir... mais que risquons-nous? (A part.) Nous pourrions peut-être encore arriver à temps.

PERRIN, les faisant passer, et leur serrant la main.

Adieu, mes enfants, adieu, mes bons amis! (A Jules qui est resté le dernier.) Et vous, jeune homme, allez embrasser votre mère.

JULES, le regardant avec émotion.

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer...

PERRIN, lui serrant la main.

C'est bien!... c'est bien!... je vous comprends.

TOUS, à mi-voix.

Atr: Vite, à cheval.

Fuyons } sans bruit,
Fuyez }
Et que rien ne nous trahisse;
Que le sort vous soit propice;

Fuyons }
Fuyez } sans bruit,
L'espérance } nous } conduit.

JULES, hésitant.

C'est un beau trait,
Je dois lui rendre justice;
C'est un beau trait...

(Regardant la porte et Perrin avec défiance.)

S'il tient ce qu'il nous promet.

TOUS.

Fuyons } sans bruit,
Fuyez }
Et que rien ne nous trahisse,
Que le sort vous soit propice!

Fuyons }
Fuyez } sans bruit ,

L'espérance { nous } conduit.
 { vous }

(Ils sortent ; la porte se referme.)

PERRIN, seul, avec joie, et s'essuyant les yeux.

Ah ! je suis content de moi... je suis sûr au moins d'avoir rempli les intentions... (Regardant au fond.) Eh ! mais... quel bruit !

oo

SCÈNE XI.

MICHEL PERRIN ; BERNARD, conduit par DES GENDARMES et DES HUISSIERS ; THÉRÈSE, qui le suit en pleurant.

LES GENDARMES, à Bernard, et le poussant.
Allons... pas tant de raisons !

BERNARD.

Soyez tranquilles, je ne veux pas me sauver !
THÉRÈSE, pleurant.

Comment, monsieur Bernard ! vous ! arrêté !...

PERRIN, le reconnaissant.

Arrêté ! Bernard ?...

BERNARD.

Oui, vraiment... et comme conspirateur !

PERRIN, se récriant.

Comme conspirateur ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon oncle, suis-je assez malheureuse !

PERRIN, vivement.

Mais ce n'est pas possible ! il y a quelque méprise, quelque malentendu... ou bien... (A Bernard.) Tu as donc des ennemis ?... quelqu'un qui t'aura dénoncé... Ah ! nous allons voir !...

oo

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; DÉSAUNAI, entrant par la porte qui conduit chez le ministre.

DÉSAUNAI.

Le ministre va venir les confronter, et je me flatte qu'il sera content du zèle que j'ai déployé.

PERRIN, courant à lui.

Dites donc, citoyen Désaunais...

DÉSAUNAI.

Qu'est-ce que c'est ?

PERRIN, lui montrant Bernard.

Voilà Bernard... il est arrêté !...

DÉSAUNAI *.

Je le sais... C'est bien.

PERRIN.

Comment ! c'est bien !... Mais du tout, c'est une horreur ! une indignité !... Qui est-ce qui a osé le faire arrêter ?...

DÉSAUNAI.

Eh ! parbleu ! mon cher, c'est vous.

* Désaunais, Perrin, Bernard, Thérèse.

PERRIN.

Moi !...

DÉSAUNAI.

Une très bonne idée que vous avez eue là, j'en conviens ; vous m'avez donné les renseignements, le signalement... je ne veux pas vous en ôter la gloire.

BERNARD, surpris.

Comment ! monsieur Perrin, c'est vous qui me faites arrêter ?

THÉRÈSE, se récriant.

Comment ! mon oncle ! c'est vous !...

PERRIN, étourdi.

Qu'est-ce que vous dites ? qu'est-ce que vous me demandez ? Est-ce que ça peut tomber sous le sens ? Vous me feriez croire que c'est moi... que j'ai été... tandis qu'au contraire, je voulais... Ah ! laissez donc ! Vous finirez par m'embrouiller... que je ne m'y reconnaitrai plus du tout !... (Apercevant Fouché.) Mais, Dieu merci, voilà Joseph qui va nous tirer d'embarras.

oo

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FOUCHÉ.

PERRIN, courant à lui.

Mon bon Joseph, il faut que je te parle.

FOUCHÉ, l'éloignant doucement.

Tout-à-l'heure, mon ami ; une affaire de la dernière importance... (A Désaunais.) Ce soldat ?...

DÉSAUNAI, montrant Bernard.

Le voici.

PERRIN.

C'est justement de cela que je veux...

FOUCHÉ, même jeu.

Un moment !...

DÉSAUNAI, repoussant Perrin.

Taisez-vous donc !...

PERRIN, à Thérèse, et s'asseyant avec elle sur la banquette qui est au-dessous de la fenêtre.

Ne pleure pas, ma bonne, je m'en vais lui parler ; il n'y a pas le moindre danger... (A part.) Malgré ça, je commence à avoir une peur !...

FOUCHÉ, regardant Bernard *.

Ah ! ah !... c'est vous, jeune homme ? J'aurais dû m'en douter ! Lorsque l'on forme de mauvaises liaisons. (Tenant à la main la lettre de Bernard, que Désaunais lui tend.) Vous vouliez approcher du premier consul ?

BERNARD.

J'en conviens.

FOUCHÉ.

Vous saviez qu'il existait un complot contre lui ?

BERNARD.

C'est vrai.

* Désaunais, Fouché, Bernard.

FOUCHÉ, vivement.

Vous en étiez complice ?

BERNARD.

Moi !

THÉRÈSE.

Par exemple !

PERRIN, se levant.

Joseph, je t'ai dit que je voulais te parler...

FOUCHÉ, avec impatience.

Eh ! morbleu !

(On le fait rasseoir.)

BERNARD, avec indignation.

Moi, leur complice !

FOUCHÉ, froidement.

Vous ne pouvez pas le nier : je vous ai trouvé, hier matin, en conférence secrète avec le chef de la conspiration.

THÉRÈSE, respirant à peine.

Ah ! mon Dieu !

FOUCHÉ.

Le soir, vous étiez au Cadran-Bleu.

BERNARD.

C'est vrai ; en sortant de là, j'ai écrit à mon général... je voulais le voir... lui seul !... j'aurais pu le sauver, sans trahir leur secret... Je l'espérais du moins... il aurait compris mon silence, lui... mais vous, vous ne le pouvez pas.

FOUCHÉ.

Ainsi, vous connaissez les conjurés... vous pouvez les nommer?... indiquer leur retraite ?

BERNARD, vivement.

Moi !

AIR d'Aristippe.

Y pensez-vous?... que je me déshonore !
D'un tel espoir j'ai lieu d'être surpris.

FOUCHÉ.

Et pouvez-vous les ménager encore !
Songez-y donc... ce sont les ennemis
Et de la paix et de notre pays.

BERNARD.

Je ne sais pas quels princip's sont les vôtres ;
Un ennemi... j' puis l' combattre... le défier...
Mais le livrer !... adressez-vous à d'autres !
Je suis soldat, ce n'est pas mon métier.

FOUCHÉ et DÉSAUNAIS.

Comment ?

BERNARD.

Faites-moi jeter dans un cachot... faites-moi fusiller... je ne dirai pas un mot de plus.

THÉRÈSE, retombant.

Il est perdu !

PERRIN, s'approchant.

Ah ! ça, est-ce qu'il est fou?... (A Thérèse.)
Laisse donc, ça ne se passera ainsi ! Joseph...

DÉSAUNAIS, bas à Fouché.

Nous saurons bien le faire parler, en le confrontant avec les autres.

FOUCHÉ.

Faites-les venir.

DÉSAUNAIS, s'inclinant.

Tout de suite. (Bas à Perrin.) Faites venir vos trois hommes ?...

PERRIN.

Quels hommes ?

DÉSAUNAIS.

Ceux que j'ai laissés, ici, avec vous !...

PERRIN.

Ah !... soyez tranquille, j'en ai été fort content... c'est une affaire finie.

DÉSAUNAIS.

Mais où sont-ils ?...

PERRIN, tranquillement.

Eh ! bien, ils sont partis.

DÉSAUNAIS.

Partis !... que voulez-vous dire ?...

PERRIN, montrant la petite porte.

Je leur ai ouvert la porte moi-même.

DÉSAUNAIS.

Celle-ci ?

PERRIN.

Sans doute.

DÉSAUNAIS, atteré.

Miséricorde !... nous ne tenons plus rien !... nous sommes ruinés ! perdus !...

FOUCHÉ, vivement.

Comment ?

DÉSAUNAIS, montrant Perrin.

Il les a laissés échapper !... Quand je disais que c'était un misérable, un traître !...

PERRIN.

Dieu me pardonne, ils ont tous la tête à l'envers !... Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de leur promettre leur grâce ?...

DÉSAUNAIS, hors de lui.

Eh !... Monsieur, ça se promet toujours... (Furieux.) Malheureux !... vous avez perdu la France !...

PERRIN, avec colère.

J'ai perdu la France, à présent !... tantôt, je l'avais sauvée !... Tâchez donc de vous entendre... Vous me ferez croire peut-être que je peux remuer le France avec mon petit doigt !...

FOUCHÉ, vivement.

Allons, allons !... il ne s'agit pas de se désespérer ! il faut donner des ordres, il faut courir. (Allant vers le fond.) Holà quelqu'un...

(Tous les chefs de bureaux, huissiers, gendarmes accourent à sa voix.)

DÉSAUNAIS.

Et où les retrouver maintenant ?...

PERRIN.

Mon Dieu, je suis sûr qu'ils sont retournés bien tranquillement à la revue !... où était leur premier rendez-vous...

TOUS.

A la revue !...

BERNARD, très agité, il regarde par la fenêtre.

En effet... l'heure approche !... (On entend une musique éloignée.) La garde des consuls est déjà rassemblée... Ce mouvement... cette musique...

Et ce Crussac qui est libre!... O mon Dieu! (A ceux qui l'entourent.) Courez vite!...

FOUCHÉ.

Comment?

BERNARD, hors de lui, à Fouché.

Je n'y tiens plus!... Oui, c'est à la revue... au moment où il sortira des Tuileries... où on l'entoure pour lui présenter des pétitions... c'est là qu'il doit être frappé!...

TOUS.

Grand Dieu!

FOUCHÉ.

Et il ne veut pas que l'on veille sur lui... (Aux gendarmes.) Vite! votre piquet à cheval!... (A Désaunais.) Courez... prévenez Lannes, Duroc... ses aides-de-camp... (Aux huissiers.) Faites venir Comminges... Non, j'y vais moi-même... Ma voiture!...

DÉSAUNAIS, à haute voix.

La voiture du ministre!

(Fouché signe quelques ordres; tout le monde va et vient dans le plus grand désordre.)

PERRIN, au milieu d'eux.

Mais un moment... expliquez-moi... Qu'est-ce qu'il y a donc?...

CHOEUR.

AIR : La voix de la patrie.

Du sort qui le menace
Comment le préserver!
De leur aveugle audace
Qui pourra le sauver?

BERNARD, très ému.

Des armes!... qu'on m'en donne!
Et Bernard aujourd'hui...
Sans accuser personne,
Pourra mourir pour lui!...

CHOEUR.

Du sort qui le menace,
Etc., etc.

FOUCHÉ, se levant et voulant partir.

Allons, messieurs!...

BERNARD, à la fenêtre.

Attendez! (On s'arrête en silence.) Le bruit des tambours... ces cris... ces acclamations... (On entend dans l'éloignement les cris : *Vive le premier consul!*) (Se retournant à Fouché.) Il sort des Tuileries!...

FOUCHÉ.

O ciel!...

(Musique qui continue en sourdine.)

BERNARD, avec effroi.

Il n'est plus temps!...

FOUCHÉ, tombant sur un siège.

C'en est fait!... (Moment de silence et de stupeur. On entend frapper deux coups à la porte secrète, à droite.) Qu'est-ce donc?

DÉSAUNAIS, d'une voix tremblante.

Sans doute... un de mes gens qui vient m'apprendre...

FOUCHÉ.

Ouvrez!...

(Désaunais va ouvrir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; UN HUISSIER, paraissant à la petite porte.

L'HUISSIER, à Désaunais.

Un homme, enveloppé d'un manteau, et qui a disparu aussitôt, vient de me remettre ceci, pour le citoyen Perrin.

(Montrant une lettre.)

PERRIN, s'avançant.

Pour moi!...

DÉSAUNAIS, la saisissant.

Un moment!... il était d'intelligence avec eux... il était du complot, j'en suis sûr... et je veux savoir...

(Il brise le cachet.)

FOUCHÉ, vivement.

Donnez!... donnez!... (Regardant la signature.) Jules de Crussac!...

DÉSAUNAIS, triomphant, à ceux qui l'entourent.

Voyez-vous!...

FOUCHÉ, lisant*.

« Monsieur, quoique je fusse en votre pouvoir, notre projet était inmanquable... la vie du premier consul était entre nos mains... Tous les efforts de la police n'auraient pu le garantir. Le procédé noble et loyal du ministre, dont vous vous êtes montré un si digne interprète, sa confiance, sa générosité, ont dû changer notre résolution... Nous renouons à notre dessein, et mes amis et moi nous quittons Paris à l'instant. »

TOUS.

Il est sauvé!...

BERNARD, avec élan.

Mon pauvre général!

FOUCHÉ, achevant de lire.

« Adieu, monsieur. Je regrette de vous voir suivre une pareille carrière... Mais si le ministre n'employait que des hommes comme vous, son pouvoir serait immense, et la police bien plus facile. »

PERRIN, cherchant à comprendre.

Qu'est-ce qu'il veut dire?... Une pareille carrière!...

FOUCHÉ, à Perrin.

Comment, mon bon Michel, c'est à toi que nous devons...

DÉSAUNAIS, avec enthousiasme.

Quel homme prodigieux!... je l'avais bien jugé!...

PERRIN, le regardant avec ironie.

J'ai encore sauvé la France, n'est-ce pas?... Eh bien! moi je n'y comprends rien... et cette lettre... (La prenant et regardant.) Si fait! c'est bien pour moi. (Lisant l'adresse.) Au citoyen Michel Perrin... employé de la police secrète.

* Désaunais, Fouché, Perrin, Thérèse, Bernard.

THÉRÈSE.

De la police secrète ?

BERNARD, vivement.

Quoi ! monsieur Perrin... c'est là votre titre ?...
c'est là votre place ?

DÉSAUNAIS.

Eh ! mais, sans doute.

PERRIN, un peu inquiet.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... Voilà
que tu m'effraies aussi, toi !

BERNARD, vivement.

C'est que vous ne savez pas... vous ignorez...

PERRIN, à qui Thérèse a dit un mot à l'oreille, trem-
blant d'émotion.

Grand Dieu !... comment, j'étais !... moi !...
ah !...

(Il se cache la figure de ses deux mains, et tombe accablé
sur une chaise.)

THÉRÈSE, s'empressant auprès de lui.

Mon oncle !...

BERNARD.

Monsieur Perrin !...

FOUCHÉ, à Désaunais.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous ne m'avez
donc pas compris ?... Qu'est-ce qu'il faisait
ici ?...

DÉSAUNAIS, interdit.

Mais dam ! il faisait comme les autres... il fai-
sait des rapports.

FOUCHÉ, avec un geste de colère.

Hum !... sotté espèce !... (Courant à Perrin.)
Mon ami, mon bon Michel... pardonne ! je n'ai
jamais pensé... Mais la précipitation... J'étais si
occupé... et puis tu voulais être employé sur-le-
champ... tu étais décidé à tout faire !...

PERRIN, relevant sa tête et noblement.

Oui, sans doute, j'aurais tout fait !... j'aurais
frotté vos appartements... monté du bois... tout
ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un hon-
nête homme peut faire, pour gagner du pain,
sans rougir... je l'aurais fait ! Mais me déshono-
rer ! flétrir quarante ans d'une vie irrépro-
chable !

FOUCHÉ, voulant prendre sa main.

Mon ami !

PERRIN, se levant et le repoussant.

Votre ami !

AIR du vaudeville des Amazones.

Moi, votre ami !... non, je ne veux plus l'être !

Et pour jamais je brise tous nos nœuds...

Je ne dois plus vous parler, vous connaître ;

Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,

Ne me rappelle un jour aussi honteux.

(Comme frappé d'une idée, et tirant une bourse de sa
poche.)

Dieux ! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite

Cet or, monsieur, dont je suis indigné...

Reprenez-le... reprenez-le bien vite ;

Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné !

(Jetant la bourse avec force à ses pieds.)

Tenez, tenez, reprenez-le bien vite ;

Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné !

Non, monsieur, je ne l'ai pas gagné ! (bis.)

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Michel ! c'est une funeste méprise !... Mais je
puis tout réparer, je puis te donner...

PERRIN, avec force, et voulant s'éloigner.

Rien.

FOUCHÉ.

Pourtant...

PERRIN.

Rien, vous dis-je !... je ne veux plus rien de
vous.

FOUCHÉ, après un silence, lui prenant la main et l'a-
menant sur le devant du théâtre.

(Lentement.) Quoi ?... pas même cette petite
cure de Normandie, que tu regrettes si fort ?

PERRIN.

Comment ?

FOUCHÉ.

Le concordat est signé de ce matin... et ce
Joseph, que tu accuses, que tu maudis !... sou-
geait cependant au seul bonheur qui te con-
viennent. (Tirant un papier de sa poche.) Voici ce
que Portalis, le ministre des cultes, vient de
m'envoyer.

PERRIN, y jetant les yeux et s'attendrissant.

Ma nomination !.. mon petit village... je re-
verrais... Ah ! Joseph ! il ne fallait pas moins
que cela... (Se jetant dans ses bras, et d'une voix
entrecoupée.) Je te pardonne ! mais tu m'as fait
bien du mal.

BERNARD, avec joie.

Oh ! que je suis content !

THÉRÈSE, de même.

Et moi ! mon pauvre oncle ! mon pauvre
oncle !

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Oui, oui !... mais que je parte tout de suite...
je ne veux pas rester un instant de plus...

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Oh ! tu ne peux pas t'en aller comme cela !...
il faut que je te présente au premier consul,
qu'il sache ce qu'il te doit.

PERRIN, souriant malgré lui.

Me présenter, moi ? Comment ! je verrais le
grand homme !... Eh bien j'y consens... ça me
fera plaisir... pour que je puisse dire là-bas : *Je
l'ai vu !*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir
me faire évêque... Non, non, ça ne me convient
pas.

FOUCHÉ, souriant.

Non ; mais une pension... (mouvement de Per-
rin, qui veut refuser.) pas pour toi, mais pour tes
pauvres ?

PERRIN.

Ah ! ça, c'est différent ! car ce qu'il me faut,
à moi, vois-tu, Joseph, c'est mon obscurité,
mes bons paroissiens, mes petits enfants...
(montrant Thérèse et Bernard.) ces deux-là, que
j'emmène avec moi.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle!

BERNARD.

Nous ne vous quitterons plus.

PERRIN, tendant la main à Fouché.

Et puis de temps en temps des nouvelles de mon ami Joseph! que j'apprenne que tout va bien... qu'il n'y a plus de conspirateurs, par conséquent plus de... (Regardant Désaunais, et se penchant à l'oreille de Fouché.) Tu sais ce que je veux dire.

CHOEUR.

AIR : Vive l'empereur! (du CZAR).

Gloire à ses talents,
Ses nobles accents,
Sa prudence,
Conjurent soudain
Ici le plus lâche dessein.
Du chef immortel

Qu'enfin le ciel
Donne à la France,
Il sauve à-la-fois
Les jours et les futurs exploits.

PERRIN, au public.

AIR : A soixante ans.

Je vais revoir ma modeste retraite ;
Mais je voudrais, en partant de Paris,
Être bien sûr, cela seul m'inquiète,
De n'y laisser que des amis ;
Oui, mes enfants, soyez tous mes amis !
Si, par malheur, en ces lieux, ma présence
A pu déplaire... imposez-vous la loi
De l'oublier!... pour les autres, je croi,
J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,
Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

TOUS EN CHOEUR.

Quand pour autrui l'on prêche l'indulgence,
On a bien droit d'en obtenir pour soi.

FIN DE MICHEL PERRIN.

NABUCHODONOSOR,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Anicet-Bourgeois et Francis-Cornu,

DÉCORS DE MM. PHILASTRE ET CAMBON,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANDVILLE, MUSIQUE DE M. CHAUTAGNE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'ANBIGU-COMIQUE,
LE 17 OCTOBRE 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
NABUCHODONOSOR, roi de Babylone.....	M. GUYON.	PREMIER ESCLAVE.....	M. BARBIER.
MAEL, neveu de Sédécias, roi de Jérusalem.....	M. ALBERT.	DEUXIEME ESCLAVE.....	M. NIGEL.
ZACHARIE, grand-pontife des Juifs.....	M. CULLIER.	ABIGAIL, fille aînée de Nabuchodonosor.....	M ^{lle} HELENA-GAUSSIN.
LE GRAND-PRÊTRE DE BELUS.....	M. ST-FIRMIN.	PHENENNA, autre fille de Nabuchodonosor.....	M ^{me} THÉODORINE.
UN HOMME DU PEUPLE JUIF.....	M. DELAISTRE.	NOEMI, femme juive.....	M ^{lle} STÉPHANIE.
ABDAL, officier du roi de Babylone.....	M. MONNET.	THELAIS, femme du palais du roi de Babylone.....	M ^{me} ESTHER.
ABDALMA, autre officier.....	M. SALVADOR.	AZELIA, autre femme du palais.....	M ^{lle} BERGEON.
LE PREMIER OFFICIER du roi.....	M. ARMAND.	OFFICIERS DU ROI DE BABYLONE, SOLDATS BABYLONIENS, SOLDATS JUIFS, PRÊTRES, LÉVITES, FEMMES JUIVES, FEMMES DU PALAIS DE NABUCHODONOSOR, ESCLAVES, PEUPLE, etc.	
LE DEUXIEME OFFICIER.....	M. DESPORTES.		
UN JEUNE LÉVITE.....	M ^{lle} MARIA.		
LE PREMIER LÉVITE.....	M ^{lle} HÉLOÏSE.		
LE DEUXIEME LÉVITE.....	M ^{lle} LAURE.		

La scène se passe au premier acte, à Jérusalem, aux deuxième, troisième, et quatrième actes, à Babylone.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du temple de Salomon.

SCÈNE PREMIÈRE *.

LÉVITES, PRÊTRES, ZACHARIE, *juifs*
LE PEUPLE.

(Au lever du rideau, on entend frapper tumultueusement; mais dans le lointain, aux portes du temple.)

VOIX CONFUSES, *s'écriant*. Phénenna!
Phénenna!

Des prêtres accourent avec inquiétude, anxiété... Quelques lévites, qui étaient groupés au fond du théâtre, leur font signe d'écouter en silence; le bruit redouble au dehors.)

CRIS, *avec plus de force*. Phénenna!!
Phénenna!!!

ZACHARIE, *sortant du sanctuaire et s'arrêtant sur le seuil de la porte*. Pourquoi ces larmes?

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier seuil tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite.

(Les prêtres et les lévites lui font comprendre qu'un grand danger les menace tous. Aussitôt, Zacharie descend l'escalier qui conduit au sanctuaire, et il est au milieu des prêtres et des lévites, qui vont lui apprendre ce qui se passe.)

CRIS, *au dehors, avec plus de force qu'auparavant*. Phénenna!! Phénenna!!!

ZACHARIE. Que se passe-t-il donc?

UN JEUNE LÉVITE. Le peuple amenté demande qu'on lui livre la jeune captive que notre roi Sédécias a confiée à notre sainte garde.

ZACHARIE. Qu'entends-je?

LE JEUNE LÉVITE. Prévenus à temps, nous avons fermé les portes du temple, mais les rebelles menacent de renverser cette barrière que nous avons jetée entre eux et nous.

(On frappe en dehors à coups redoublés.)

ZACHARIE. Les audacieux!

VOIX TUMULTUEUSES, *au dehors*. A mort! à mort! la Babylonienne!

LE JEUNE LÉVITE, *accourant du fond*. Ils ont enfoncé les portes de la première enceinte.

UN AUTRE LÉVITE. Ils accourent!

UN AUTRE LÉVITE. Les voilà!

LE PEUPLE, *affluant en désordre et des haches à la main*. Phénenna! Phénenna!..

ZACHARIE, *avec force*. Téméraires!

(Le peuple recule intimidé.)

ZACHARIE, *continuant*. Vous, dans cet asile sacré? et vous ne craignez pas que Dieu ne vous frappe de sa foudre vengeresse!.. hors d'ici, sacrilèges!.. hors d'ici!

L'HOMME DU PEUPLE. Non... nous ne sortirons que lorsque justice sera faite... nous ne sortirons qu'après avoir immolé aux mânes de nos frères la fille de l'impie Nabuchodonosor!..

LE PEUPLE. Oui... oui...

L'HOMME DU PEUPLE, *à Zacharie*. Pontife, livre-nous ta captive?

ZACHARIE. Jamais!

L'HOMME DU PEUPLE. Nous saurons bien la trouver... elle est dans ce temple.

ZACHARIE, *courant se mettre devant une des portes*. Arrêtez! arrêtez!

(Les prêtres et les lévites courent se ranger autour de Zacharie.)

L'HOMME DU PEUPLE. Phénenna! à nous Phénenna!!

LE PEUPLE. A nous, Phénenna!!

PHÉNENNA, *s'élançant de la porte de gauche*. Me voilà!

ZACHARIE, *l'enlaçant dans ses bras*. Insensée!..

~~~~~

## SCENE II.

PHÉNENNA, ZACHARIE, L'HOMME DU PEUPLE, PRÊTES ET LÉVITES.

PHÉNENNA. Ils me tueront... mais vous vivrez du moins. (*S'échappant des bras de Zacharie et se jetant au devant du peuple*.) Frappez!

ZACHARIE. Par grâce! par pitié!..

L'HOMME DU PEUPLE, *levant sa hache*. Qu'elle meure!..

ISMAEL, *accourant du fond et arrachant la hache de l'assassin*. Misérable!

~~~~~

SCENE III.

ZACHARIE, PHÉNENNA, ISMAEL, L'HOMME DU PEUPLE, LÉVITES, PRÊTES, PEUPLE.

ZACHARIE, *à Ismaël*. Ah!.. sauvez-la!.. soyez son libérateur!

ISMAEL. Rassurez-vous, mon père, rassurez-vous; Ismaël est ici... et la victime échappe à ses assassins!

L'HOMME DU PEUPLE, *arrachant une hache des mains de l'un des siens*. Vaines paroles, ISMAEL. Qui a dit cela?

L'HOMME DU PEUPLE, *s'avançant*. Moi, Joseph-Elie Manassès, qui t'accablais, Ismaël, le jour où tu as ramené Phénenna captive en ces murs... qui étais présent, lorsque le roi, ton oncle, joyeux de ta conquête, a fait crier à Nabuchodonosor du haut de nos remparts: La paix ou la mort de Phénenna!.. moi, qui n'ai point oublié qu'une trêve d'un mois avait été consentie de part et d'autre pour régler les différends des deux souverains... moi, qui, ce matin, ai rappelé au peuple de Jérusalem que la trêve était expirée, et que je ne dois point de loin de parler de paix, l'insolent Nabuchodonosor nous menaçait d'une guerre d'extermination.

ISMAEL. Demain, demain seulement doit expirer la trêve... jusqu'à demain cette jeune fille peut espérer la vie et la liberté... jusqu'à demain, elle est sacrée pour tous!.. (*Pause*.) Et maintenant, dois-je vous rappeler l'édit proclamé ce matin par le roi Sédécias, votre maître?

L'HOMME DU PEUPLE. Oh! notre mémoire est fidèle; oui, le roi a révoqué l'arrêt qui condamnait cette femme à être massacrée par le peuple; il veut maintenant qu'elle soit livrée à la vengeance des épouses et des sœurs de ceux des nôtres égorgés par nos tyrans... le sort désignera celle qui doit immoler la victime... nous savons tout cela; mais nous savons aussi qu'il faut protéger la captive, et nous ne voulons pas qu'elle nous échappe.

ISMAEL. Sortez! sortez!.. encore une fois, jusqu'à demain, cette femme est sacrée pour tous!

L'HOMME DU PEUPLE. Eh bien! donnez-moi jusqu'à demain! mais le neveu du roi a fait un serment solennel; il a juré de ne rien entreprendre pour l'évasion de Phénenna. Ne l'oubliez pas, Ismaël, ne l'oubliez pas!

(Ils sort suivi des siens.)

~~~~~

## SCENE IV.

ZACHARIE, PHÉNENNA, ISMAEL, PRÊTES ET LÉVITES.

ISMAEL. Phénenna, que je suis heureux d'être arrivé assez à temps pour vous soustraire aux coups de ces meurtriers!

PHÉNENNA. Ah! Ismaël, que n'êtes-vous au contraire arrivé trop tard! vous m'auriez épargné une longue et cruelle agonie.

ISMAEL. Mais cette agonie que vous redoutez, elle peut cesser à l'instant même, si vous le voulez.

PHÉNENNA. Qu'entends-je ?

ISMAEL. Oui, Phénenna, je viens vous offrir la vie avec la liberté.

ZACHARIE. Qu'osez-vous dire, Ismaël ?

ISMAEL. Oh ! ne craignez pas, mon père, que je veuille me parjurer... j'ai appelé sur ma tête la haine et la malédiction des miens, si je tentais de protéger la fuite de cette jeune fille ; et ce serment, je le tiendrai. Mais je ne me suis pas engagé à la laisser mourir sans lui crier : Phénenna, tu peux sauver tes jours !

PHÉNENNA. Comment cela ?

ISMAEL. En reconnaissant le Dieu d'Israël, en vous donnant à lui.

PHÉNENNA. Jamais !

ISMAEL. Phénenna !

PHÉNENNA. Ah ! déjà votre saint pontife m'avait présenté cette voie de salut, et je lui ai répondu comme à vous : Plutôt la mort qu'une lâche abjuration !... et pourtant, vous l'avouerez, Ismaël, depuis quelques jours, une voix secrète m'appelle vers le Dieu que vous adorez... Oui, il me semble que je commence à comprendre qu'il est le seul vrai Dieu.. Mais délaisser sa religion, renier le Dieu de ses pères ; c'est un crime... Ah ! je vous l'ai dit... plutôt mourir que d'abjurer.

ISMAEL. Mourir !... quand vous entrez en peine dans la vie !... mourir !... quand vous voyez devant vous de longues années de joie et de bonheur !

PHÉNENNA. Ah ! oui, je m'étais flattée d'un long et brillant avenir... j'avais fait de doux rêves.. je me croyais née sous une étoile de bonheur. O mon père ! mon père ! vous, qui disiez tant aimer votre Phénenna, vous l'avez oubliée... vous l'avez sacrifiée à une vaine ambition... et maintenant... cette Abigaïl si audacieuse, si entreprenante, elle n'a rien tenté... rien osé pour me délivrer... Ah ! eux aussi, ils m'ont condamnée !...

## SCÈNE V.

ZACHARIE, UN LÉVITE, plusieurs Israélites.

LE LÉVITE. Vénérable pontife, les veuves et les sœurs des victimes du sacrifice Nabuchodonosor sont aux portes du temple... elles attendent vos ordres...

ZACHARIE. C'est bien. (Allant à Phénenna.) Phénenna, ma fille... elles sont

là, ces femmes qui ont soif de votre sang.. un instant encore, et le sort aura désigné celle qui ne vous accordera ni grâce, ni pitié.. Phénenna, dois-je aller chercher l'urne fatale ?

PHÉNENNA. Mon père, ma résolution est inébranlable ; mais jusqu'à l'heure du sacrifice, je serai sans doute exposée à bien des injures... à bien des outrages... puis-je me retirer un instant, pour prier mes dieux de me donner du courage et de la résignation ?

ZACHARIE. Vous le pouvez.

PHÉNENNA, à part. Dieu des Chaldéens, prenez-moi en pitié !...

(Elle entre à gauche.)

ZACHARIE, au lévite. Faites entrer les femmes que vous m'avez annoncées. (Aux prêtres et autres lévites.) Vous, suivez-moi !

(Le lévite sort par le fond ; Zacharie et les autres montent au sanctuaire.)

## SCÈNE VI.

ISMAEL.

Plus d'espoir !... elle mourra !... Oh ! pourquoi leur ai-je promis de ne rien tenter pour briser ses fers ?.. pourquoi l'ai-je prononcé ce serment qui me pèse et m'écrase ? Ah ! c'est qu'alors, j'étais froid et indifférent pour elle... c'est qu'alors je ne me doutais pas que son regard doux et tendre pénétrerait mon cœur... c'est qu'alors je ne me doutais pas que je l'aimerais... Oui... oui... je t'aime, Phénenna, je t'aime de toutes les forces de mon âme... et je ne t'ai pas dit mon amour !... Oh ! Phénenna, tu ne sais pas mes souffrances.. mes tortures !... il faut que j'assiste muet et impassible aux préparatifs du supplice...

## SCÈNE VII.

ISMAEL, NOEMI, LE LÉVITE, FEMMES JUIVES.

LE LÉVITE, introduisant Noëmi et ses compagnes. Entrez, femmes, c'est ici.

(Il s'éloigne.)

NOEMI, apercevant Ismaël, et à part. Ismaël ! le neveu du roi Sédécias ?

ISMAEL. Que vois-je ? Noëmi, la femme du brave Amasias ?

NOËMI. Amasias a été massacré par le roi de Babylone, et je viens venger Amasias.

ISMAEL. Le venger!... en égorçant une pauvre jeune fille!... Ah! veuve d'Amasias, si la voix de votre époux pouvait sortir de la tombe, ce noble guerrier vous crierait : Grâce! grâce pour cette enfant!

NOËMI, à ses compagnes. Je vous l'avais bien dit... nous n'avons rien à craindre de lui.

ISMAEL. Qu'entends-je?

NOËMI Tu m'as reconnue, Ismaël? tu as vu ces jeunes femmes, et tu as pensé que chacune de nous se vouait à l'office du bourreau?... Ah! Ismaël, tu nous as mal jugées... chacune de nous pleure ici un époux, un frère ou un fils... chacune de nous est maintenant sans soutien, sans consolation sur cette terre... Nous maudissons toutes l'exécration Nabuchodonosor, mais nulle de nous n'a soif du sang de l'innocente Phénenna... et si nous sommes ici, Ismaël, si nous sommes ici, c'est pour la sauver.

ISMAEL. La sauver?

NOËMI Celle de nous que le sort aura désignée pour immoler demain la victime doit rester seule ici... gardienne de Phénenna... Eh bien! à la faveur de la nuit, gardienne et prisonnière fuiront par cette porte secrète que tu vois là, et que Nephthali, mon frère, lévite de ce temple, n'a pas hésité à me faire connaître... Nous serons au dehors, attendant les fugitives... nous leur donnerons des déguisemens, à l'aide desquels elles pourront sortir de la ville... et demain, quand sonnera l'heure de son supplice, Phénenna sera dans les bras de son père... Aux hommes, la mission de tuer... à nous, femmes, celle de compatir au malheur, et d'arracher les victimes aux bourreaux.

ISMAEL. Ah! Noémi, et vous toutes soyez bénies!

(Noémi apercevant le grand-prêtre qui sort du sanctuaire.)

NOËMI. Silence!.. on vient!..

### SCENE VIII.

LES MÊMES, ISMAEL, ZACHARIE, NOËMI, FEMMES JUIVES, LÉVITES, PRÊTRES.

(Zacharie descend l'escalier du sanctuaire suivi des prêtres et des lévites; l'un de ceux-ci porte une urne qu'il dépose sur une table disposée à cet effet. Zacharie, les prêtres, les lévites, et Ismaël sont d'un côté du théâtre, et Noémi et ses compagnes de l'autre. Moment de silence.)

ZACHARIE. Femmes, qui vous présentez

pour venger vos époux et vos frères, approchez de cette urne et déposez vos noms.

(Noémi s'avance la première, d'un pas lent et mesuré, elle jette dans l'urne une petite carte roulée; ses compagnes viennent après, une à une; elles déposent dans l'urne leur carte portant leur nom, comme celle de Noémi. Quand la dernière femme qui a jeté sa carte a rejoint ses compagnes, Zacharie s'approche gravement de l'urne fatale, au milieu d'un silence profond et religieux.)

C'est l'Éternel qui va désigner celle de vous, femmes, qu'il veut armer du fer vengeur; je vais interroger sa volonté suprême...

(Il va mettre la main dans l'urne, quand une étrangère accourt en criant :

L'ÉTRANGÈRE, avec force. Attendez!.. attendez!..

### SCENE IX.

ISMAEL, L'ÉTRANGÈRE, ZACHARIE, NOËMI, FEMMES JUIVES, LÉVITES, PRÊTRES.

ZACHARIE. Que venez-vous faire ici?... que demandez-vous?

L'ÉTRANGÈRE. Je demande que mon nom soit aussi jeté dans cette urne; car ainsi que ces femmes, j'ai droit à frapper la fille de l'odieux Nabuchodonosor.

ISMAEL, à part. Juste ciel!..

L'ÉTRANGÈRE. Je suis de la bourgade de Marpha... Hommes, femmes et vieillards, nous venions tous à votre défense, quand, surpris par Nabuchodonosor, nous avons été vaincus par le nombre, et massacrés sans pitié... ils ont égorgé mon vieux père et mon enfant... mon enfant qui, faible et sans défense sur le sein de sa mère, n'avait que des cris pour fléchir son assassin... Échappée, je ne sais par quelle protection du ciel, au carnage de tous les miens, seule, j'ai pu pénétrer en vos murs... Pontife du Seigneur et vous tous qui m'avez entendue, croyez-vous que j'aie droit de demander que mon nom soit jeté dans cette urne? suis-je assez malheureuse? ai-je assez souffert?

ISMAEL. Mais l'édit du roi est formel... Jérusalem seule est appelée à venger ses victimes.

(Noémi et ses compagnes font un mouvement de joie.)

ISMAEL. Pontife, vous ne pouvez admettre cette femme; car elle n'est pas de Jérusalem; car c'est une étrangère.

L'ÉTRANGÈRE. Pontife, mon nom tombera dans l'urne avec ceux de ces femmes, c'est l'ordre du roi.

ZACHARIE. L'ordre du roi?

L'ÉTRANGÈRE, *lui remettant un écrit.*  
Voyez ?

ISMAEL, *à part.* Malheur !

ZACHARIE, *qui a jeté les yeux sur l'écrit.*  
Josabeth de Marpha, je vais inscrire votre nom.

L'ÉTRANGÈRE, *jetant dans l'urne une carte roulée.* Le voilà !.. et Dieu veuille l'en faire sortir ?

(Moment de silence, d'anxiété; Zacharie met solennellement la main dans l'urne; il en retire une des cartes roulées, et il l'ouvre lentement.)

ZACHARIE, *lisant.* Josabeth de Marpha !

LES FEMMES ET ISMAEL. Elle !

JOSABETH. A moi, la fille de Nabuchodonosor !

ISMAEL, *à part.* Ah ! Phénenna est perdue !

JOSABETH. Mais n'est-il pas dit qu'on me remettra la victime?.. que je resterai seule avec elle?.. que je la garderai à vue jusqu'à l'heure du supplice?.. eh bien ! où est-elle donc, cette Phénenna ? où est-elle, répondez !

(Zacharie, montrant Phénenna qui entre à gauche, les yeux baissés, et conduite par un prêtre qui, sur un geste du pontife, était sorti pour l'aller chercher.)

ZACHARIE. La voilà !..

SCENE X.

PHÉNENNA, ZACHARIE, ISMAEL,  
NOEMI, FEMMES JUIVES, LÉVITES, PRÊ-  
TRES.

ISMAEL, *courant à Josabeth et lui indiquant Phénenna.* Femme, songes-y bien, un mot, un seul mot offensant à cette infortunée, et...

ZACHARIE. Ismaël, point de menaces... Dieu seul est juge des actions de cette femme, et maintenant, que tout le monde se retire !

(Ismaël, Noëmi et ses compagnes sortent par le fond en manifestant leur commisération pour Phénenna... Les prêtres et les lévites se dispersent sous les voûtes du temple, et Zacharie rentre dans le sanctuaire.)

SCENE XI.

PHÉNENNA, L'ÉTRANGÈRE.

(Après s'être assurée que tout le monde s'est éloigné, et courant à Phénenna.)

L'ÉTRANGÈRE. Enfin, nous sommes seules !

PHÉNENNA. Ah ! faut-il déjà mourir !

L'ÉTRANGÈRE. Mourir !... mais regarde-moi donc !

PHÉNENNA, *levant les yeux sur Abigaïl pour la première fois.* Ah ! Abigaïl !... ma sœur !

ABIGAIL. Oui... ta sœur qui vient briser tes fers !

PHÉNENNA, *dans les bras d'Abigaïl.* Toi ! ah ! je ne t'espérais plus !

ABIGAIL. Plus d'une fois j'ai tenté de parvenir jusqu'à toi... enfin, l'or répandu à pleines mains m'a fait ouvrir, hier au soir, une des portes de la ville... ce n'était point assez, il fallait encore pénétrer jusqu'ici... l'édit du roi publié ce matin m'en a facilité les moyens... on a cru ce que j'ai dit... et me voilà !..

PHÉNENNA. Oh ! si tu étais trahie !.. si j'allais t'entraîner dans ma perte !.. oh ! ma sœur !..

ABIGAIL. Oh ! maintenant plus de larmes, plus de crainte de la mort... tu vas être libre, tu vas être rendue à ton père... qui gémissait loin de sa fille bien-aimée... à ton père qui contient à peine l'ardeur de ses guerriers, de ses guerriers qui, depuis un mois, lui demandaient à grands cris de donner à cette ville son dernier assaut... A peine auras-tu paru dans le camp des Babyloniens, que les derniers coups seront portés à cette insolente cité qui, te retenant prisonnière, osait dicter des lois au puissant Nabuchodonosor... mais les dieux nous ont enfin pris en pitié... ils ont secondé mes efforts... et bientôt nous serons loin de ces lieux, et hors de tout danger : ceux qui m'ont fait entrer dans Jérusalem doivent m'en faire sortir.

PHÉNENNA. La liberté... la vie... les caresses de mon père, je retrouverais tout cela !.. ah ! c'est trop de bonheur !.. mais les issues de ce temple sont gardées avec soin.

ABIGAIL. Ne crains rien... et puis, cet or et ce fer nous ouvriront tous les passages...

SCENE XII.

LES MÊMES, ISMAEL.

ISMAEL, *accourant du fond.* Phénenna !.. Abigaïl !..

ABIGAIL. Ah ! j'ai été trahie !

ISMAEL. Oui... et par ceux-là même dont vous aviez acheté le dévouement.

ABIGAIL, *avec rage.* Les misérables !..

ISMAEL. Un seul instant vous restez... furieux d'avoir été trompé, le roi vous a



## SCENE XIV.

LES MÊMES, LE SOLDAT.

LE SOLDAT. Aux armes! aux armes!  
Nabuchodonosor est dans la ville!

TOUS. Nabuchodonosor!

L'HOMME DU PEUPLE. Au combat!... au combat!

TOUS. Au combat!

ISMAEL. Une arme!.. une arme aussi!  
et que je vous aide à chasser de vos murs  
l'insolent étranger?.. une arme! et après  
la bataille, si je n'ai pas pu trouver la mort,  
vous me chasserez de vos rangs.... mais,  
par grâce!.. par pitié!.. une arme!.. et  
qu'Ismaël tente au moins de mourir en  
combattant!

ZACHARIE, *lui donnant une hache*. Tiens  
donc!.. et puisse Dieu t'entendre et t'exau-  
cer!

ISMAEL. Au combat! au combat!..

UN AUTRE SOLDAT, *accourant*. Tout est  
perdu!

(Des soldats juifs affluent dans le temple poursui-  
vis par les soldats de Nabuchodonosor.)

## SCENE XV.

LES MÊMES, SOLDATS JUIFS, SOLDATS BABY-  
LONIENS, puis ABIGAIL.

LES BABYLONIENS. Mort! mort! aux  
Juifs!..

LES JUIFS. Mort aux Babyloniens!..

(Une lutte s'engage entre les deux partis; mais bien-  
tôt les Babyloniens vainqueurs ont désarmé les  
Juifs. Le chef des Babyloniens, qui avait Ismaël pour  
adversaire, l'a terrassé et va le tuer, quand Abigail  
revêtue d'un costume guerrier accourt l'épée à la  
main et sauve Ismaël.)

ABIGAIL. Arrête!

ISMAEL, *se relevant*. O fatalité!..

ABIGAIL. Ismaël, ta vie pour la mienne,  
ma dette est payée... Babyloniens, Jérusa-  
lem est à nous; cette ville orgueilleuse  
est soumise, et son roi rebelle déchu du  
trône, chargé de chaînes, sera traîné sur la  
place publique; et là, en présence de  
tous, un fer brûlant à la main, le bour-  
reau lui criera: « Sédécias, tu ne verras  
plus la clarté des cieux. »

ZACHARIE. Horreur!

ABIGAIL. Ainsi l'a voulu le grand Na-  
buchodonosor (*Mouvement*). Juifs, vous  
n'êtes plus les sujets du maître Sédécias,  
vous n'avez plus d'autre roi que le roi de  
Babylone.

LES BABYLONIENS. Gloire à Nabucho-  
donosor!

(Nabuchodonosor accourant du fond, à cheval et au  
galop, en chassant devant lui des femmes, des  
vieillards et des enfans éplorés.)

NABUCHODONOSOR. Oui, gloire à Nabu-  
chodonosor!... c'est le vainqueur et le  
maître du peuple de Dieu!

## SCENE XVI.

LES MÊMES, NABUCHODONOSOR, puis  
PHÉNENNA, OFFICIERS DU ROI.

ZACHARIE. Oh! profanation!

NABUCHODONOSOR, *à cheval*. Profana-  
tion! (*Riant*.) Ah! ah! profanation! parce  
que les dalles de ce temple ont résonné  
sous les pieds de mon coursier, comme si  
les dalles de ce temple étaient plus sacrées  
pour moi que la poudre des chemins!...  
Attends, vieillard, attends, et ton indigna-  
tion éclatera plus vive encore...

(Il met pied à terre et l'on emmène son cheval. En  
ce moment, on entend Phénenna crier au dehors.)

PHÉNENNA. Mon père! mon père!

NABUCHODONOSOR, *avec effroi*. C'est la  
voix de ma fille!...

PHÉNENNA, *accourant, suivie des officiers  
du roi*. Mon père! (*Se jetant aux pieds du  
roi*.) Grâce! grâce!

NABUCHODONOSOR. Grâce! pour qui?

PHÉNENNA. Pour Ismael, pour celui qui  
t'a conservé tes enfans.

NABUCHODONOSOR. Où est cet Ismaël?

ABIGAIL. Le voilà! j'ai détourné le fer  
levé sur sa tête.

PHÉNENNA. Oh! ma sœur!

NABUCHODONOSOR. Juif, que veux-tu  
pour ta récompense?

ISMAEL. Roi de Babylone, que réserves-  
tu à ce peuple?

NABUCHODONOSOR. Des chaînes.

ISMAEL. Donne-moi donc des chaînes...  
oh! mes frères, vous ne me refuserez pas  
ma part de votre infortune.

NABUCHODONOSOR. Qu'ils te rendent  
grâce, au contraire... sans toi, ils auraient  
fait couler le sang de Phénenna... et alors,  
je le jure, j'aurais fait égorger le dernier  
Juif sur les débris de Jérusalem en cendres.  
(*Prenant Phénenna dans ses bras*.) Vous  
païerez cher la captivité de ma fille  
bien-aimée... Ma Phénenna, tu as reçu,  
n'est-ce pas, bien des injures, bien des  
humiliations... tu pourras prendre ta re-  
vanche... tu pourras leur rendre les pei-  
nes qu'ils t'ont causées... tous... ils se-  
ront tes captifs... tes esclaves... ils vont te

précéder à Babylone, et à Babylone, tu commanderas en souveraine... oui, en souveraine; car, jusqu'à mon retour je te fais régente de mon empire d'Assyrie.

ABIGAIL. Régente!... elle?

NABUCHODONOSOR. C'est ma volonté.

ABIGAIL. Mais je suis l'aînée, mon père.

NABUCHODONOSOR, avec emportement. Vous! (Se reprenant ensuite.) Vous, Abigail, vous resterez avec moi... vous m'aideriez à pacifier la Judée.

ABIGAIL, à part. Toujours il me la préfère... oh! il me la fera haïr!...

NABUCHODONOSOR. Maintenant, guerriers, qui m'avez donné la victoire, il est temps que je songe à vous... je vous avais promis le pillage de ce temple... à vous toutes les richesses qu'il renferme!

ZACHARIE. Juste ciel!

NABUCHODONOSOR, montrant le sanctuaire aux soldats. Voilà le sanctuaire!... C'est là que sont les trésors.

(Les soldats se précipitent en foule vers le sanctuaire; mais Zacharie est arrivé avant eux aux portes du saint lieu.)

ZACHARIE, sur le marches. Arrêtez, profanateurs, arrêtez! Si vous franchissez le seuil de cette porte, Dieu va vous frapper. (Les soldats reculent avec un sentiment de terreur.)

NABUCHODONOSOR. Eh quoi! vous avez peur des menaces de cet homme! (Il court à Zacharie, le saisit à la barbe et le jetant à terre, il s'écrie.) Arrière! arrière! (Il brise la porte du sanctuaire; moment de silence et de terreur.) Eh bien! vous le voyez, le Dieu des Juifs n'a pas tonné... le Dieu des Juifs ne m'a point écrasé sous sa foudre... soldats, à vous, ces vases d'or!.. pilliez... dévastez... Tout ce qui est là est à vous... tout ce qui est là est votre butin.

LESSOLDATS. Gloire à Nabuchodonosor!

(Ils entrent pêle-mêle dans le sanctuaire, et jettent à leurs camarades les vases et tous les objets sacrés au Seigneur. Les Juifs prosternés contre terre semblent implorer la vengeance du ciel. Nabuchodonosor, debout sur une galerie du temple, préside avec joie à cette profanation. Tableau général.)

## ACTE II.

Le théâtre représente une salle du palais de Nabuchodonosor, ouvrant dans le fond sur d'autres salles. A droite du spectateur, une porte conduisant sur une galerie; à gauche, une autre porte communiquant aux appartemens de la régente. Il fait nuit; la salle est éclairée par de riches candélabres.

### SCENE PREMIERE.

AZELIA, THÉLAIS, FEMMES DU PALAIS.

(Au lever du rideau, toutes ces femmes sont gracieusement étendues sur des divans ou sur de riches tapis. A la mollesse de leur pose, à la richesse de leurs costumes, on reconnaît les femmes de Nabuchodonosor. Des esclaves font brûler des parfums à leurs pieds.)

THÉLAIS, un théorbe à la main; elle regarde la porte de la régente et la désigne du doigt à ses compagnes. Cette porte ne s'ouvrira-t-elle plus pour nous, mes sœurs?

AZELIA. La régente s'est encore enfermée ce soir avec sa chère Noémi.

THÉLAIS. Nous préférera-t-elle donc toujours cette étrangère?

AZELIA. Une Juive!

THÉLAIS. Voici l'heure du coucher de la princesse... D'ordinaire à cette heure elle nous appelait auprès d'elle... mais que nous importe, après tout, cette faveur qu'elle nous retire; elle n'aurait répandu aucune joie sur notre existence... Hélas! depuis trois mois que le puissant Nabuchodonosor nous a renvoyées à Baby-

lone, à la suite de la régente, la tristesse et l'ennui ont empoisonné tous nos jours. Ah! quand reviendra-t-il ce roi des rois?... Quand quitterons-nous le palais de Phénenna pour rentrer dans notre harem, lieu de délices où l'esclavage est doré... où les chaînes sont de fleurs.

AZELIA. Jusque-là, prenons patience, et détestons en secret cette Noémi qu'on nous a imposée pour compagne.

THÉLAIS. Peut-être cette Noémi paiera-t-elle bien cher les bonnes grâces de la régente?

AZELIA. Comment?

THÉLAIS. Les grands et le peuple sont mécontents... ils supportent impatiemment la protection que la régente accorde aux Juifs; je sais que le grand-prêtre de Bel doit demander à la régente d'expulser tous les captifs entrés à Babylone, et de les réunir à leurs frères envoyés sur les bords de l'Euphrate, pour y partager les durs travaux auxquels ils ont été condamnés, et demain peut-être cette odieuse Noémi...

AZELIA. Silence!... la voici.



## SCENE II.

AZÉLIA, NOËMI, THIÉLAIS, FEMMES  
DU PALAIS.

NOËMI, *entrant à gauche.* La régente demande ses femmes.

THIÉLAIS, *à ses compagnes.* Allons, mes sœurs.

AZÉLIA, *de même à mi-voix.* Obéissons encore.

(Elles sortent.)

## SCENE III.

NOËMI, *seule.*

Elles sont parties... elles ne repasseront pas par cette salle... nul importun ne viendra nous troubler... C'est par cette porte que je dois introduire mes frères.

## SCÈNE IV.

NOËMI, LE PREMIER LÉVITE,  
PRÊTRES, JUIFS.

LE PREMIER LÉVITE. Mais je ne vois pas notre saint pontife?

NOËMI. Il ne peut tarder à paraître... attendez....

(Elle va pour sortir à gauche.)

LE PREMIER LÉVITE. Tu nous quittes?

NOËMI. Mon devoir me rappelle auprès de la régente.

LE PREMIER LÉVITE, *la retenant.* Noëmi, nous diras-tu pourquoi nous sommes mandés dans ce palais au milieu de la nuit?

NOËMI. Je ne sais rien de ce qui va se passer... tout ce que je puis vous apprendre, c'est que la régente a donné les ordres les plus sévères, pour que cette partie du palais fût inaccessible à toute oreille indiscrette; mais le temps me presse... je me retire... demeurez, mes frères, et attendez.

(Elle rentre à gauche.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES; puis ISMAËL, PHÉNENNA.

LE PREMIER LÉVITE. Que nous veut on? (*apercevant Ismaël qui entre du fond.*) Ismaël!!!

ISMAËL. Mes frères...

LE PREMIER LÉVITE. Tes frères!... nous?... ah! nous avons cessé de l'être le jour où tu nous as trahis et faits les esclaves de Nabuchodonosor.... Arrière, maudit!... arrière!

TOUS. Arrière!

ISMAËL. Oh! écoutez... écoutez-moi!... En butte à votre haine, à vos mépris... n'ai-je pas assez souffert, depuis trois mois que vous avez jeté sur ma tête ce terrible anathème! Vous ne savez pas les tortures de mon ame... en vain, dans ce palais où je suis libre, on cherche à me faire oublier le passé... en vain, notre souveraine s'efforce d'étouffer mes tourmens sous le poids de sa protection et de ses bienfaits... toujours... toujours je sens là... comme une main de fer qui me brise et me déchire... toujours, j'entends une voix qui murmure ces mots à mon oreille: Malheur! malheur!... Ah! je ne peux plus vivre ainsi... et puisqu'il ne m'est pas permis de me donner la mort (*se jetant à genoux avec désespoir*), tuez-moi donc, vous... tuez-moi... car je souffre trop... car je suis trop malheureux...

PHÉNENNA, *paraissant à gauche et courant à Ismaël.* Ismaël!!

## SCENE VI.

LES MÊMES, PHÉNENNA.

PHÉNENNA. Ismaël... qu'as-tu dit?

ISMAËL. Ah! la mort... l'enfer avec ses supplices, plutôt que l'existence que je traîne ici!

PHÉNENNA. Insensé!... mais tu ne sais donc rien... le pontife ne t'a donc pas dit pourquoi ces lévites et ces Juifs étaient ici au milieu de la nuit... pourquoi tu devais t'y trouver avec eux?... Ismaël, pour moi... à cause de moi, tes frères t'ont chassé... t'ont condamné à souffrir sans espoir de fléchir le ciel... Eh bien! pour moi... à cause de moi, tes frères te relèveront de l'anathème qu'ils ont jeté sur toi.

ISMAËL. Comment?

PHÉNENNA. Tu n'as donc jamais pensé que je voyais couler tes larmes... que je partageais tes douleurs?... Tu n'as donc jamais soupçonné que je voulais à tout prix réparer le mal que je t'avais fait, et qu'inébranlable dans cette résolution, j'attendais l'instant, où, comprenant ton dieu, je pourrais le prier pour toi.

ISMAËL. Qu'entends-je?

PHÉNENNA. Là... tout-à-l'heure, le saint pontife te dira : Ismaël, relève-toi... Ismaël, ne désespère plus du ciel et de toi-même... Ismaël, tu n'es plus un maudit.

LE PREMIER LÉVITE. Que dit-elle?

ZACHARIE, *entrant du fond, suivi d'un prêtre portant les tables de la loi.* La vérité!

SCENE VII.

ISMAEL, LE PREMIER LÉVITE, ZACHARIE, PHÉNENNA, PRÊTRES, LÉVITES.

PHÉNENNA, *à part.* Lui!... déjà?

ISMAEL, *à part.* O mon Dieu! n'est-ce point un rêve?... une illusion!

ZACHARIE, *à Phénenna.* Phénenna... ma fille, vous m'avez devancée... je remercie Dieu d'avoir éclairé votre âme... mais qu'avez-vous? vous paraissez souffrante, agitée?... Phénenna, vous repentiriez-vous d'être venue?... parlez!

PHÉNENNA. Hélas! je pense à mon père, à mon père qui va me retirer son amour.

ZACHARIE. Phénenna... la voix du Seigneur ne vous parle-t-elle plus?... les rayons de sa grâce ne brillent-ils plus sur vous? dites.. n'espérez-vous plus, par une foi vive et pure, racheter le pardon d'Ismaël?

PHÉNENNA, *à part.* Ismaël!. (*Haut.*) Ah! je suis prête à tout.

ZACHARIE. Dépositaire des tables de la sainte loi, approchez... et vous tous, fléchissez le genou...

(Le prêtre fait quelques pas en avant, tenant ouvertes les tables de la loi. Tous les autres s'agenouillent.)

ZACHARIE, *à Phénenna.* Venez, ma fille.

(Il conduit Phénenna près des tables de la loi, et celle-ci tombe à genoux. Il ne reste debout que le grand-prêtre et le lévite qui tient les tables de la loi.)

PHÉNENNA, *d'une voix émue.* Dieu d'Israël... seul vrai Dieu, je reconnais ta puissance... et je me donne à toi.

ZACHARIE. Phénenna, Dieu t'a entendue... et te reçoit au nombre de ses enfants... Pour gage de son amour, il pardonne à celui qui s'était perdu à cause de toi... et maintenant, debout, Juifs... debout!... et écoutez. (*Tous se relèvent.*) Ismael, l'anathème ne pèse plus sur ta tête... tu redeviens notre frère.

ISMAEL, *avec transport.* Ah! Phénenna.. Phénenna... c'est plus que la vie, que tu me donnes... Amis, vous l'avez entendu.

je suis votre frère... à présent; vos yeux ne se détourneront plus à mon approche.. votre main ne repoussera plus la mienne.. et à tous mes frères, à tous, je pourrai dire : Phénenna a racheté ma faute.... Phénenna a fait descendre sur moi la miséricorde divine!... Oh! mais que dis-je, insensé?... je l'exposerais au courroux de son père!... au ressentiment d'un peuple furieux! Oh! non... non... Phénenna, je comprends maintenant toute l'étendue de ton sacrifice... oh! tombe sur moi le mépris de toutes les tribus, les malédictions de mes frères... mais que tout le monde ignore l'abjuration de Phénenna!

ZACHARIE. Sans doute; la sûreté de la régente exige que son abjuration soit encore tenue secrète.

SCENE VIII.

LES MÊMES, NOËMI.

NOËMI, *entrant à gauche.* Le grand-prêtre de Bel!...

PHÉNENNA. Lui!... à cette heure!... malgré mes ordres!

NOËMI. En vain, on a voulu l'empêcher d'entrer... il a forcé la résistance des gardes...

PHÉNENNA. Le téméraire!... (*Aux Juifs.*) Fuyez!... fuyez!... qu'il ne vous rencontre pas ici... tout serait perdu!

ZACHARIE. Quoi qu'il arrive, nous comptons sur notre sœur.

PHÉNENNA, *regardant Ismaël.* Toujours! (*Zacharie, Ismaël et les Juifs sortent par la porte à droite.*)

SCENE IX.

PHÉNENNA, LE GRAND-PRÊTRE DE BEL.

LE GRAND-PRÊTRE, *entrant vivement.* La régente! la régente!...

PHÉNENNA, Que me voulez-vous? quel intérêt si puissant vous a fait assez hardi pour pénétrer jusqu'ici malgré mon ordre?...

LE GRAND-PRÊTRE. J'ai pensé qu'à toute heure et qu'en tous lieux un message du roi devait arriver jusqu'à vous.

PHÉNENNA. Un message de mon père! comment se trouve-t-il entre vos mains?

LE GRAND-PRÊTRE. Tout-à-l'heure, un officier parti du camp royal, avec ordre de marcher jour et nuit sans doute, est

tombé à la porte du temple... la fatigue ne lui a pas permis de poursuivre sa route jusqu'au palais... il m'a fait appeler, et avant d'expirer n'a pu que me jeter ces mots : Pour vous cet écrit, et celui-ci pour la régente !

PHÉNENNA. L'infortuné !... (Elle déroule le message, et à peine a-t-elle jeté les yeux dessus, qu'elle s'écrie) Ah !... qu'ai-je lu !...

LE GRAND-PRÊTRE. Le message que le roi m'adresse, en m'apprenant le contenu de celui qui vous était envoyé, m'enjoint aussi de veiller à l'exécution de l'ordre qui vous est donné.

PHÉNENNA. Vous savez donc ?..

LE GRAND-PRÊTRE. Eclairé par les avis que je lui ai fait transmettre ; effrayé de votre incroyable faiblesse pour un peuple esclave ; instruit enfin du secret espoir que gardent les Juifs de secouer leurs chaînes, Nabuchodonosor a résolu d'étouffer d'un seul coup cet espoir insensé... Ismaël, neveu du roi Sédécias, est à craindre peut-être, et Nabuchodonosor ordonne son supplice !...

PHÉNENNA, relisant l'ordre. C'est bien l'écriture de mon père... Ismaël condamné ! et c'est moi... moi, qui dois livrer sa tête au bourreau !... Oh ! jamais ! jamais !...

LE GRAND-PRÊTRE. L'ordre du roi doit être exécuté aujourd'hui.

PHÉNENNA. Homme impitoyable !

LE GRAND-PRÊTRE. Et votre devoir...

PHÉNENNA. Mon devoir ?.. En l'absence de mon père ; je ne reconnais à personne le droit de me le dicter... vous m'avez remis ce message... vous avez accompli votre mission... maintenant, retirez-vous, et songez que tout votre sang me répondrait de celui d'Ismaël répandu sans mon ordre... allez !...

LE GRAND-PRÊTRE, à part. Régente de Babylone, tu ne sauveras pas Ismaël, et tu te perdras avec lui...

(Il sort.)

## SCENE X.

PHÉNENNA, NOÉMI.

PHÉNENNA. Noémi ! Noémi ! Ismaël !... qu'il vienne !... amène-le à l'instant ? entends-tu, Noémi, à l'instant !... (Noémi s'éloigne.) Eh ! de quel crime a-t-on pu l'accuser ?.. Mon père saurait-il le secret de mon ame ?.. oh ! non... Ismaël lui-même ignore encore combien il m'est cher... que faire pour le sauver ?.. oh ! je ne serai rassurée que lorsqu'il sera près de moi.

(Noémi sort.)

## SCENE XI.

PHÉNENNA, ISMAEL.

PHÉNENNA, apercevant Ismaël qui entre du fond et courant à lui. Ah ! te voilà !

ISMAEL. Noémi m'a dit votre trouble, votre terreur... qu'avez-vous, madame ?.. que se passe-t-il !

PHÉNENNA. Tiens... lis ?

ISMAEL, prenant l'écrit et lisant à haute voix. « Je vais livrer une bataille » décisive à mes ennemis ; dans quelques » jours je rentrerai vainqueur à Baby- » lone... mais d'ici là, j'ai un terrible exem- » ple à donner.. des avis me sont parvenus.. » je sais que les Juifs, confians dans ton im- » prudente pitié, enhardis par mon ab- » sence, relèvent la tête... ne pouvant les » atteindre tous, je veux les punir dans » la personne de l'un d'eux... Ismaël est » du sang royal... Ismaël expiera le crime » de ses frères... au reçu de ce message, » ordonne son supplice... point de re- » tard... point de délai... car l'arrêt que » je porte est irrévocable... et je veux que » la mort d'Ismaël annonce mon retour » aux captifs de Jérusalem. »

Signé NABUCHODONOSOR.

ISMAEL, tombant à genoux. Phénenna, ma vie est à vous ; prenez-la.

PHÉNENNA. Que dis-tu ? as-tu donc pu croire que j'obéirais à cet ordre ?.. oh ! non ; c'est impossible... il faudrait pour cela que tu n'eusses jamais interrogé mon visage, jamais lu dans mes regards ?.. Tu sais que je te sauverai... car une femme ne peut ordonner le supplice de celui qu'elle aime !...

ISMAEL. O mon Dieu !

PHÉNENNA. Jusqu'à présent j'avais eu la force d'étouffer dans mon sein cet amour qui le dévorait... mais aujourd'hui que mon silence te tuerait ; aujourd'hui que mon aveu te sauve et te rassure... oh ! sache-le bien ; oui, Ismaël, oui, je t'aime... entends-tu ? je t'aime !...

ISMAEL. Oh ! mais c'est plus de bonheur que la vie d'un homme n'en peut payer !.. si je n'avais pas osé croire à ton amour, tu avais deviné le mien, n'est-ce pas, ma Phénenna ? A Jérusalem, si je t'ai soustraite à la rage du peuple qui demandait ta mort à grands cris... c'est que je t'aimais !... ô ma Phénenna, ma bien-aimée, ne me défends pas... laisse-moi mourir dans mon bonheur !...

PHÉNENNA. Non... non... tu ne mour-

ras point : que ne ferais-je pas pour te sauver?.. Pour toi, j'ai renoncé à l'amour de mon père; je me suis donnée à ton Dieu, pour qu'il te pardonnât et pour être réunie à toi dans le ciel et pour l'éternité!

ISMAEL. Eh ! que pourras-tu pour moi, faible femme? Ton père reviendra demain peut-être...

PHÉNENNA. Demain, tu ne seras plus à Babylone... on m'y cherchera vainement aussi, moi... car, puisque je t'ai tout sacrifié, je ne puis plus te quitter... et où tu iras... j'irai...

ISMAEL. Oh ! Phénenna ! Phénenna !

PHÉNENNA. Silence !

SCÈNE XII.

ISMAEL, PHÉNENNA, NOEMI; puis  
LE GRAND-PRÊTRE DE BEL, LES  
FEMMES DU PALAIS.

NOËMI, *accourant*. Ah ! princesse, on a reçu des nouvelles du camp.... le grand-prêtre refuse de les faire connaître ; mais la crainte est dans tous les esprits, et l'inquiétude sur tous les visages.

PHÉNENNA. Que dois-je donc redouter ?

NOËMI. Voici le grand-prêtre lui-même.

PHÉNENNA, *vivement*. Ismaël, ne me quitte plus. (*Allant au grand-prêtre.*) Un nouveau message vous est-il donc parvenu ?

LE GRAND-PRÊTRE. Non, Phénenna, non ; mais des bruits vagues circulent dans la ville, apportés sans doute par quelques fuyards ; on parle de revers, de défaites ; on dit que Nabuchodonosor a été vaincu par les Egyptiens.

PHÉNENNA. Vaincu !.. lui !.. mon père !

LE GRAND-PRÊTRE. La consternation est générale ; car on a ajouté que le roi a été blessé dans le combat.

PHÉNENNA. Blessé !

ABIGAIL, *entrant du fond sous le costume de guerrière qu'elle avait au premier acte, et suivie d'officiers et du peuple*. Babyloniens, le roi est mort !

TOUS. Mort !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ABIGAIL, OFFICIERS, PEUPLE.

PHÉNENNA, *courant à Abigaïl*. Ah ! mort ! mon père !..

(*En disant cela, elle tombe à genoux.*)

ABIGAIL. J'ai voulu, la première, ap-

prendre à tous cette funeste nouvelle ; et, suivie seulement de quelques braves, j'ai quitté le champ de bataille où notre père a trouvé un glorieux tombeau.

PHÉNENNA. Oh !.. ma sœur !..

ABIGAIL, *la relevant*. Si, plus forte que toi, Phénenna, j'impose silence à ma profonde douleur, c'est que j'ai de grands devoirs à remplir.. c'est qu'à moi, fille aînée de Nabuchodonosor, il appartient maintenant d'achever tout ce que mon père avait entrepris... et d'abord, fidèle exécutrice de ses dernières volontés, j'ordonne que les Juifs soient tous chargés de fers... j'ordonne que cet Ismaël, qui vit encore et qui est libre dans ce palais... ; lui, que mon père avait condamné, soit à l'instant traîné sur la place publique et livré au bourreau !.. allez !

PHÉNENNA. Arrête ! Abigaïl... tu oublies que, seule, j'ai le droit de commander ici !

ABIGAIL. Ce temps n'est plus... la souveraine du royaume d'Assyrie... c'est moi.

PHÉNENNA. Mon père m'avait nommée régente de son empire, et je dois à sa mémoire de faire respecter son œuvre... Ne te hâte donc pas, Abigaïl, d'usurper une place que je n'ai pas abandonnée, et que je n'abandonnerai pas.

ABIGAIL. Faible enfant, tu veux lutter contre moi ? mais tu ne sais donc pas que la tendresse de Nabuchodonosor faisait toute ta puissance?... qui te soutiendra, qui te défendra maintenant ?.. le peuple ? t'a-t-il jamais vue descendre jusqu'à lui ? ou, par un sourire, une faveur, l'as-tu jamais élevé jusqu'à toi ? non... Toujours enfermée dans ton palais... toujours entourée de tes femmes, t'es-tu jamais montrée aux soldats de notre père ?.. non.... Moi, je suis connue du peuple qui m'a vue souvent le défendre et le protéger ; de l'armée qui m'a vue combattre avec elle : j'aurai donc pour moi le peuple et l'armée... que te restera-t-il, à toi ?

PHÉNENNA. Mon bon droit et la protection du ciel.

LE GRAND-PRÊTRE. Nos dieux trop long-temps méconnus par toi, Phénenna, seront sourds à tes prières... moi, grand prêtre de Bel, j'ai interrogé la volonté divine, et je vais dire au peuple quelle souveraine notre Dieu lui ordonne de choisir.

PHÉNENNA. Traître, je t'ai refusé la tête d'Ismaël... et tu te venges... mais ne crois pas m'intimider... je vois autour de moi de vieux serviteurs de mon père, prêts encore à punir l'insolent qui m'outrage... sortez !.. sortez tous !.. je vous l'ordonne

ABIGAIL. Eh bien donc ! que le peuple décide entre nous deux !.. tremble, Phénenna, je reviendrai tout-à-l'heure dans ce palais, et je serai alors ta souveraine et ton juge.

( Elle sort suivi du grand-prêtre et de ses officiers.)

## SCENE XIV

ISMAEL, PHÉNENNA, NOEMI, FEMMES  
DU PALAIS.

PHÉNENNA. Qu'elle aille mendier l'appui de ce peuple dont elle me menace ! il n'osera pas s'armer contre la fille de son maître.

ISMAEL. Le peuple, flatté par ta sœur, entraîné par les prêtres de Bel, gagné par l'or peut-être... le peuple se soulèvera contre toi... s'il croit surtout pouvoir te renverser sans efforts... Phénenna, je ne vois autour de toi que de vieux guerriers dévoués à ta cause, mais qui, écrasés sous le nombre, ne pourront que mourir pour leur souveraine... cependant une dernière et puissante ressource te reste encore .. dis un mot et des milliers de défenseurs vont se lever et te faire un rempart de leurs corps.

PHÉNENNA. Que dis-tu, Ismaël ?

ISMAEL. Les arsenaux de la ville touchent à ce palais... les gardes qui les défendent te sont encore fidèles... eh bien ! consens à ce que dix mille Juifs, esclaves ou prisonniers dans cette enceinte, s'arment et combattent pour ta défense ; tu ne peux douter de leur courage, car ta cause est la leur... qu'Abigaïl triomphe, c'en est fait des enfans d'Israël...

PHÉNENNA. Veux-tu donc te perdre avec moi ?

ISMAEL. Phénenna, le courage vous manquerait-il ?

PHÉNENNA. Oh ! non...

ISMAEL. Eh bien ! laisse-moi donc te défendre... laisse-moi punir l'insolence de tes ennemis... Que tes gardes disputent d'abord l'entrée du palais... à un signal convenu qu'ils y laissent enfin pénétrer Abigaïl et les principaux chefs de la révolte... une fois dans cette enceinte, ils n'en sortiront plus... surpris... cernés de toutes parts par mes frères qu'ils croiront éloignés et chargés de chaînes... ils n'essaieront même pas de se défendre... et Ismael les jettera vaincus et captifs au pied de ton trône...

PHÉNENNA. Ismaël, j'approuve ton projet ; je m'abandonne à toi.. (Aux officiers.)

Exécutez les ordres qu'il vous donnera... Ismaël, des armes... des armes à tes frères!...

ISMAEL. Oh ! Dieu des armées, donne-nous la victoire, et fais-la payer, s'il le faut, de tout le sang d'Ismaël !

(Il sort par la gauche.)

## SCENE XV.

PHÉNENNA, NOEMI.

(On entend au dehors des acclamations.)

LE PEUPLE. Gloire à Abigaïl !

PHÉNENNA. Quel est ce bruit ?

NOEMI, *allant au fond*. Que de monde devant le palais ! Abigaïl est au milieu de cette foule... qui l'écoute et qui l'applaudit... le chef des mages est près d'elle... Abigaïl désigne au peuple les portes du palais. (*Cris confus au dehors.*) Ah ! on va les briser... Abigaïl en donne le signal.

PHÉNENNA. Mes gardes ?

NOEMI. Se défendent... mais ils vont succomber...

PHÉNENNA. Ah ! c'est trop long-temps hésiter... ma place n'est pas ici... elle est au milieu des braves qui combattent et qui meurent pour ma cause. (*Cris plus forts.*) Ils approchent... (*à ses femmes*) laissez-moi !.. c'est en reine que je veux mourir..

## SCENE XVI.

NOEMI, PHÉNENNA, ABIGAIL, LE  
GRAND-PRÊTRE, MAGES, SOLDATS,  
FEMMES DU PALAIS, PEUPLE; puis ISMAEL,  
NABUCHODONOSOR.

LES MAGES, GUERRIERS et PEUPLE.  
Gloire à Abigaïl !.. mort à Phénenna !

(Les gardes de Phénenna se sont ralliés près d'elle, et s'apprentent à la défendre.)

ABIGAIL. Eh bien ! tu le vois, Phénenna, je triomphe !..

PHÉNENNA. Pas encore, puisque j'existe.

ABIGAIL. Phénenna, où sont donc tes défenseurs ?

ISMAEL, *paraissant suivi des Juifs armés*.  
Les voilà !

ABIGAIL. Les Juifs !

ISMAEL. Oui les Juifs qui ont tous juré d'être libres ou de mourir.

ABIGAIL. Babyloniens, mort aux Juifs !

TOUS. Mort aux Juifs !

LES JUIFS ET LES BABYLONIENS ATTACHÉS A PHÉNENNA. Mort aux rebelles !

ABIGAIL. Phénenna, si tu veux le trône

ose donc me le disputer... à moi la couronne!..

NABUCHODONOSOR, *qui s'est fait jour au milieu du désordre, s'élançe et se dresse entre Abigaïl et Phénenna, et crie à la première d'une voix tonnante, en mettant la main sur la couronne encore au front de*

*Phénenna. Viens donc la prendre!*

PHÉNENNA, *avec joie. Mon père!..*

ABIGAIL, *avec effroi. Nabuchodonosor!*

TOUS. Le roi!

(Tous se prosternent aux pieds de Nabuchodonosor, qui presse Phénenna sur son cœur, Abigaïl, seule, reste debout.)

## ACTE III.

### PREMIER TABLEAU.

Une salle du palais du roi.

#### SCENE PREMIERE.

NABUCHODONOSOR, ABDAL, OFFICIERS.

(Au lever du rideau, Nabuchodonosor, assis ou plutôt à demi-couché et entouré d'officiers. Deux d'entre eux sont prosternés devant lui.)

NABUCHODONOSOR, *avec impatience. Vous avez parcouru la ville... interrogé tout le monde?*

PREMIER OFFICIER. Oui, seigneur, et tout le monde a parlé; car la mort était le prix du silence.

NABUCHODONOSOR. Vous a-t-on nommé les chefs de cette exécration révolte?

PREMIER OFFICIER. Oui, seigneur.

NABUCHODONOSOR. Et les chefs, quels sont-ils? Pourquoi hésitez-vous à me les nommer?

DEUXIEME OFFICIER. C'est que l'un de ces chefs...

NABUCHODONOSOR. Est Abigaïl, n'est-ce pas? Oh! accusez-la sans crainte; car elle n'a plus le pouvoir de se venger... Les chefs?... nommez-les moi tous!

PREMIER OFFICIER. Abigaïl... le grand-prêtre, et les prêtres de Bel.

NABUCHODONOSOR. Et quel était leur but?

PREMIER OFFICIER. S'emparer de la régence, la tuer et nommer Abigaïl reine.

NABUCHODONOSOR, *à part. Reine!.. Abigaïl!! oh! jamais... jamais!.. (Haut.) Et le peuple avait pris les armes?*

PREMIER OFFICIER. Oui, seigneur, tant est puissante sur lui l'influence des ministres de Bel... mais ta présence a suffi pour étouffer la rébellion... on n'a opposé aucune résistance, et le peuple de Babylone attend avec calme et soumission la justice que tu vas rendre.

NABUCHODONOSOR, *à lui-même. Ainsi donc, une femme et quelques prêtres ont failli détruire mon œuvre... et dépouiller mon enfant?.. Oh! malheur à la femme*

*imprudente et folle!.. malheur aux prêtres ambitieux!.. La mort n'a pas encore glacé mon bras... et mon bras en s'étendant sur eux les écrasera tous!.. (Haut.) Que l'élite de mon armée entrée avec moi dans Babylone défende toutes les avenues du palais... que mes gardes occupent les jardins suspendus, et qu'ils se tiennent prêts à frapper sans pitié tous ceux que je condamnerai... Allez!.. (Deux officiers sortent.) Abdal, les ordres secrets que je t'avais donnés?*

ABDAL. Sont exécutés... seigneur. Pendant la nuit qui vient de finir on a dressé un riche autel au milieu des jardins... sur cet autel, j'ai fait élever la statue d'or confiée à ma garde; j'ai fait appeler, suivant tes instructions, les seigneurs de ta cour, les chefs de ton armée... ils trouveront au pied de ton trône les places que tu as voulu leur réserver... Les premiers d'entre les esclaves juifs seront amenés et assisteront aussi à la solennité que tu prépares... Enfin, au signal que je donnerai, les portes du palais s'ouvriront pour le peuple qui déjà se presse à toutes les issues...

NABUCHODONOSOR. Mais tu ne me parles pas des mages?... Ne viendront-ils pas? je les veux tous sous ma main, tous... entends-tu bien?

ABDAL. Au message envoyé par moi, voilà la réponse qu'a faite le chef des mages.

NABUCHODONOSOR, *lisant. « Notresainte religion ayant consacré ce jour au recueillement et à la solitude, chacun de nous, prosterné aux pieds des autels, » priera pour le puissant roi de Babylone. » Ils prieront!.. mais ce ne sont pas des prières que je veux, c'est l'obéissance, l'obéissance aveugle... Tu l'entends... retourne chez le grand-prêtre... emploie la menace... la violence... traîne-le, s'il le faut, jusqu'au palais.*



quel usage voulait-il faire de la liberté et des armes que je lui avais rendues?... il allait défendre ce trône au pied duquel tu veux faire couler son sang!... Oh! mon père, ce serait un crime... un crime bien horrible... Oh! mon père, dis-moi donc que tu lui feras grâce!

NABUCHODONOSOR, *après un moment de silence*. Phénenna, je veux croire que la pitié seule t'arrête et te parle encore pour ce Juif... mais écoute bien... Si tu hésites... si tu ne jures pas de m'obéir, Ismaël sera dans un instant traîné devant le peuple qui se presse et gronde autour de ce palais... et mes bourreaux crieront à ce peuple, en lui livrant le Juif : Gloire à Phénenna? Babyloniens, voilà ce qu'elle vous donne!

PHÉNENNA. Arrêtez!... arrêtez!... je ferai ce que vous avez dit... tout ce que vous avez dit... mais jusque-là, qu'il vive, jusque-là ne le livrez pas à ces tigres altérés de son sang?

NABUCHODONOSOR. Il vivra... mais jusque-là seulement... n'espère pas me fléchir... ma tendresse pour toi me fait un devoir d'être inexorable.

PHÉNENNA, *avec égarement*. Non... non... je ne vous prierai plus... que la destinée d'Ismaël s'accomplisse... Mon père, puis-je me retirer?

NABUCHODONOSOR. Oui, rentre dans ton palais et dérobe à tous les yeux ce trouble que tu caches mal... ces larmes que tu essaies en vain de retenir... Phénenna, ce trouble et ces larmes auraient suffi pour condamner Ismaël!... plus que jamais maintenant, je veux qu'il meure.

PHÉNENNA, *à part*. Et moi, je veux qu'il vive au prix de tout ce que je possède... au prix de tout mon sang, je le sauverai... oui, je le sauverai...

(Elle sort.)

### SCENE III.

NABUCHODONOSOR, *seul, regardant sortir Phénenna*; puis ABDAL, ABIGAIL.

Elle l'aime... je saurai bien lui arracher la déclaration publique que je lui demande... il la faut à ce peuple qui entendra sortir en même temps de la bouche d'Abigail un aveu qui assurera pour jamais à Phénenna la couronne de son père.

ABDAL, *entrant*. Seigneur, le chef des mages et les ministres du temple se sont rendus à tes ordres.

NABUCHODONOSOR. Ah! ils ont eu peur.

ABDAL. Dois-je les introduire?

NABUCHODOSOR. Non... qu'ils attendent... vous m'en répondez.

ABIGAIL, *au dehors*. Arrière, esclave, il faut que je parle au roi. (*Paraissant*.) Il le faut!

### SCENE IV.

ABIGAIL, NABUCHODONOSOR, OFFICIERS ENTRANT.

NABUCHODONOSOR. Abigail!...

ABIGAIL. Oui, seigneur, ta fille qui demande le châtement des audacieux qui cachent leurs insultes à l'ombre de ton nom; car il n'émane pas de toi cet ordre qui me tient prisonnière dans mon palais... prisonnière, moi!...

(Sur un signe du roi les officiers sortent.)

### SCENE V.

ABIGAIL, NABUCHODONOSOR.

NABUCHODONOSOR. Ces hommes n'ont agi que par ma volonté... n'ont parlé que par ma voix.

ABIGAIL, *avec dépit*. Ah! j'aurais dû le deviner en effet; j'aurais dû me soumettre en silence à cette nouvelle humiliation... ce n'est après tout qu'un outrage de plus... et Abigail en a tant essuyé... mais sa patience se lassé à la fin... mais pour s'être pliée long-temps, sa fierté n'est pas brisée encore... et Abigail trouvera en elle assez de force, assez de courage, pour demander compte à Nabuchodonosor lui-même de la préférence qu'il accorde à la plus jeune de ses filles... préférence odieuse et qui ne s'était jamais révélée comme en ce jour... Phénenna a méconnu l'autorité royale... Abigail a pris les armes pour la faire respecter... Phénenna est libre dans son palais et Abigail est prisonnière dans le sien. Pour Phénenna, des caresses, des récompenses... pour Abigail, des reproches et un châtement. Seigneur... seigneur, il faut que cela cesse... je ne peux plus souffrir et me taire... et quand une fille de roi se plaint, elle se plaint haut et devant tous.

NABUCHODONOSOR. Tu oublies trop que mon regard, plongeant au fond des cœurs, y sait aller chercher les pensées les plus intimes... Depuis long-temps je sais ton secret... je sais ton espoir... si tu as pris les armes, ce n'a point été pour faire respecter mon autorité méconnue, mais bien pour fonder la tienne.



ABIGAIL. Babylone croyait à la mort de son roi... le peuple m'appelait au trône... car c'était à moi qu'il appartenait d'y monter... ma naissance...

NABUCHODONOSOR. Ta naissance!.. tu invoques ta naissance!.. malheureuse, tu vas la connaître... tu vas voir si tu dois jamais t'élever jusqu'à ce trône que tu ambitionnes...

ABIGAIL. Que voulez-vous dire, mon père!

NABUCHODONOSOR. Abigaïl, vous n'êtes pas devant votre père, mais devant votre maître... vous n'êtes plus une fille de roi, mais une esclave... et c'est à genoux que vous devez m'entendre.

ABIGAIL. Seigneur!..

NABUCHODONOSOR, *lui prenant la main.* Esclave, à genoux!.. et maintenant reconnais-tu cette enveloppe mystérieuse que tu m'as vu toujours porter sur mon sein, et qui devait être brisée devant tout le peuple assemblé, si la mort m'avait frappé sur un de mes champs de bataille... (*la lui montrant*) la reconnais-tu?

ABIGAIL. Oui, seigneur.

NABUCHODONOSOR. Bien souvent tes regards inquiets se sont arrêtés sur cet écrit... bien souvent, ils m'ont demandé le secret qu'il renfermait, et que ma pitié te cachait... tremble!.. ce secret, tu vas le connaître... et ce secret, Abigaïl, c'est celui de ta naissance.

ABIGAIL. Qu'entends-je?

NABUCHODONOSOR. Lis.... et prononce toi-même ton arrêt.

ABIGAIL, *prend l'écrit et lit* : « Avant » de mourir, avant de paraître devant un » Dieu qui punit le parjure et la trahison; » je déclare et j'atteste qu'Abigaïl... est le » fruit d'un crime; je reconnais qu'Abi- » gaïl, n'étant pas du sang royal, n'a au- » cun droit à l'empire d'Assyrie... heu- » reux, si mon souverain satisfait de ma » mort veut bien laisser vivre mon en- » fant. »

*Signé* : AMASIS, *Ministre et serviteur indigne du puissant roi de Babylone.*

ABIGAIL. C'est impossible.

NABUCHODONOSOR, *reprenant l'écrit.* Au bas de cet écrit, une autre main a tracé ces mots : « Amasis a écrit la vérité, » je l'atteste et je remercie le puissant roi, » mon maître qui a daigné faire grâce à notre » enfant, et ne frapper que les coupables. »

*Signé* ELMAÏ.

ABIGAIL. Ma mère!..

NABUCHODONOSOR. Amasis, ton père, Elmaï, ta mère, moururent par mon ordre, et tu vécus toi; car le ciel pouvait me re-

fuser un autre enfant, un rejeton de ma race, et je ne voulais pas que mon empire fût détruit après moi... j'aurais anéanti cette déclaration... je t'aurais laissée reine peut-être, si Phénenna, ma fille bien aimée, ne m'était venue... Au jour de sa naissance, j'aurais dû te chasser, toi, étrangère... toi, qui me rappelais un crime.. j'eus pitié de ta jeunesse et de ta beauté; mais aujourd'hui que tu m'as trop fait repentir de ma faiblesse... aujourd'hui que je t'ai vue près d'enlever à ma fille un trône auquel, seule, elle a droit... aujourd'hui, ton sort va changer... une solennité se prépare, qui doit asseoir à jamais ma puissance, et frapper au cœur ces prêtres insolens qui voulaient précipiter ma Phénenna du trône pour s'y placer avec toi... Tout-à-l'heure, devant ma cour, mon peuple et mon armée, tu vas déclarer que tu renonces pour toujours à la couronne... à ce prix tu deviendras grande-prêtresse... je tairai la honte de ta naissance, et pour tous, tu seras encore noble et grande... mais si tu me refuses, à tous je lirai ce que tu viens d'apprendre... je te chasserai du palais, et tu seras la dernière de ce peuple dont tu voulais être la reine.

ABIGAIL. Eh quoi! tout ce que vous m'avez dit n'était pas un horrible rêve? vous me déshéritez du trône... vous m'immolez sans pitié aux intérêts d'une rivale... vous m'écrasez sous ses pieds? et vous voulez encore que je sois l'instrument de ma ruine! vous voulez que ma voix s'élève et dise à tous : Je suis indigne de la couronne et j'y renonce.... mais je ne trouverais pas de force pour faire cet humiliant aveu.. mais je serais morte de honte et de rage avant de l'avoir achevé... Tu parles de pitié... tu m'as fait grâce, disais-tu?... mais il fallait me tuer le jour où Phénenna te fut donnée; je n'étais qu'un enfant, et j'aurais moins regretté la vie!.. Tu pouvais alors me dépouiller d'une destinée que j'ignorais moi-même... Mais non, ta vengeance n'était pas assouvie... ce n'était point assez du sang de deux infortunés, il te fallait pour leur fille un supplice nouveau... tu lui as montré le trône, la gloire, la puissance; puis, tu lui arraches tout cela pour en doter une autre; puis tu lui donnes en échange une naissance honteuse, un voile pour cacher sa rougeur et un temple pour pleurer et mourir.

LE ROI. Abigaïl, la déclaration que je te demande, mon peuple l'entendra aujourd'hui... qu'elle sorte de ta bouche ou de la mienne.

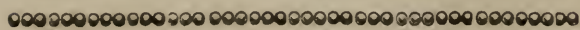
(Il sort.)



## SCENE VI.

ABIGAIL, *seule.*

Il part, et sans rien craindre de ma stérile fureur!... que puis-je en effet contre lui? d'un mot il renversera tous mes projets... qu'il montre cet écrit funeste, et le prestige qui m'entoure encore s'évanouit... et tout m'échappe et tout m'abandonne... oh! avoir été presque reine et n'être plus rien!... Non, non; il n'en sera pas ainsi... je ne me rendrai pas sans lutte et sans combat... Nabuchodonosor, pour assurer ton triomphe et ma ruine, il fallait me tuer, car on ne perd une couronne qu'avec la vie... oui, je résisterai... je me défendrai... Périssent Phénenna!... périssent Nabuchodonosor lui-même, avant que je tombe du faite où j'étais montée.



## SCENE VII.

MANASSÈS, ABIGAIL.

(Manassès entre précipitamment, et voyant Abigail s'écrie :)

MANASSÈS. La voilà!...

(Il court à Abigail et met un genou en terre.)

ABIGAIL. Qui es-tu?

MANASSÈS. Un Juif... et ton esclave.

ABIGAIL. Ton nom?

MANASSÈS. Manassès.

ABIGAIL. Que veux-tu?

MANASSÈS. Te servir.

ABIGAIL. Toi!...

MANASSÈS. Moi.

ABIGAIL. Et que peut pour moi le Juif Manassès?

MANASSÈS. Abigail... ne fera-t-il pas beaucoup pour toi et ta fortune, celui qui pourra t'aider à perdre Phénenna, ta sœur.

ABIGAIL. Ma sœur!...

MANASSÈS. Je me trompais... ta rivale.

ABIGAIL. Achève.

MANASSÈS. Tout-à-l'heure Phénenna a fait briller aux yeux de l'officier commis à la garde d'Ismaël les plus riches perles, les plus étincelantes pierreries de sa couronne de régente, et le gardien a promis de ne pas voir fuir Ismaël.

ABIGAIL. Ismaël!

MANASSÈS. Je sais quelle route il doit prendre; mais, esclave dans ce palais, je ne puis en sortir.

ABIGAIL. Et que t'importe à toi qu'Ismaël soit libre? Ismaël n'est-il pas ton frère?

MANASSÈS. Lui!... oh! non...! Ismaël... est un traître!... Ismaël est un maudit... N'est-ce pas lui qui a livré à Nabuchodonosor les otages précieux que le hasard avait mis en notre pouvoir? n'est-ce pas lui qui a fait la ruine et la honte de la sainte cité? n'est-ce pas lui qui nous a chargé de fers pour un sourire et une caresse de femme! Entré dans Babylone seulement hier, et à la suite du vainqueur, j'ai revu Ismaël... je l'ai revu presque libre dans ce palais, protégé par la fille du maître, et quand tous ses frères gémissent sous le poids des chaînes... quand tous expient dans l'esclavage la faute et le crime d'un seul... Ismaël le traître, Ismaël le maudit, retrouverait loin de ces murs, le bonheur et la liberté? oh! Dieu ne pouvait le permettre... c'est lui qui m'a rappelé que tu détestais Phénenna autant que je hais Ismaël... Ah! n'est-ce pas, Abigail, n'est-ce pas, que si je te donne le moyen de te venger de l'une, tu me donneras, toi, le pouvoir de me venger de l'autre?

ABIGAIL. Comment?

MANASSÈS. Laisse sortir Ismaël de sa noble et riche prison... quand il sera hors des murs de Babylone, accuse ta sœur de l'avoir délivré, et moi, que tu auras fait libre, je suivrai Ismaël, je le frapperai, et satisfait d'avoir puni le traître et vengé les miens... au peuple et à Nabuchodonosor lui-même, je dirai, si tu veux, que je n'ai rien fait que par tes ordres.

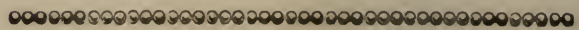
ABIGAIL. Ismaël doit sortir de sa prison?

MANASSÈS. Dans une heure.

ABIGAIL. Dans une heure! c'est bien... va m'attendre dans mon palais... avant une heure, tu me reverras.

MANASSÈS. Abigail, avant une heure.

(Il sort.)



## SCENE VIII.

LE GRAND-PRÊTRE DE BEL, ABIGAIL, MAGES.

(Au moment où Abigail va pour aller retrouver Manassès, le grand-prêtre et les prêtres de Bel entrent par la droite; à leur vue, Abigail s'arrête et les écoute.)

LE GRAND-PRÊTRE. Il n'est plus possible de supporter le despotisme de cet homme.

UN PRÊTRE. Comme il nous a humiliés!

LE GRAND-PRÊTRE. Et qu'a-t-il voulu nous faire craindre en nous menaçant d'un châtement nouveau? je frapperai plus haut que vous, a-t-il dit; mais ce coup retombera sur vos têtes.

LE PRÊTRE. Vaine menace.

ABIGAIL. Nabuchodonosor ne menace jamais en vain.

TOUS. Abigaïl!

ABIGAIL. Oui, Abigaïl... humiliée comme vous... insultée comme vous... et qui comme vous a la rage dans le cœur.

LE GRAND-PRÊTRE. Oui, il te repousse, Abigaïl, parce que tu es Chaldéenne et fidèle à ton culte... il te préfère sa Phénenna qui déjà nous brave et nous méprise... mais, grâce au ciel, c'est à toi que revient le trône à la mort de Nabuchodonosor, et tu y monteras bientôt, si le dieu Bel exauce nos vœux.

ABIGAIL. Comment! la puissance de Nabuchodonosor vous pèse-t-elle à ce point, que vous en désiriez voir le terme?

LE GRAND-PRÊTRE. Son sceptre nous écrase.

ABIGAIL. Les grands?

LE GRAND-PRÊTRE. Le détestent.

ABIGAIL. Le peuple?

LE GRAND-PRÊTRE. Le craint.

ABIGAIL. Et moi... que pense-t-on de moi?

LE GRAND-PRÊTRE. Toi, tu es l'amour et l'espoir des mages?

ABIGAIL. Les grands?

LE GRAND-PRÊTRE. T'aiment parce que tu es fière.

ABIGAIL. L'armée?

LE GRAND-PRÊTRE. T'a vue la conduire à la victoire, et combattre dans ses rangs.

ABIGAIL. Le peuple?

LE GRAND-PRÊTRE. Tu marcheras à la gloire.. et le peuple te suivra.

ABIGAIL. Ainsi donc, si un danger me menaçait, vous me défendriez?

TOUS. Oui...

ABIGAIL. Contre Nabuchodonosor lui-même?

LE GRAND-PRÊTRE. Contre lui.

ABIGAIL. Eh bien donc! aux mages, aux grands de sa cour, à son armée, à son peuple, Nabuchodonosor a donné rendez-vous dans ses jardins. C'est devant tous qu'il veut m'écraser... c'est devant tous que je relèverai la tête.

LE GRAND-PRÊTRE. Quoi que tu fasses, Abigaïl, compte sur nous.

(Fanfares.)

SCENE IX.

MANASSÈS, ABIGAIL, LE GRAND-PRÊTRE, MAGES.

MANASSÈS, *bas à Abigaïl*. Ces fanfares annoncent au peuple de Babylone que les jardins vont s'ouvrir... c'est au milieu du trouble de la fête qu'Ismael doit fuir... hâte-toi!

ABIGAIL, *bas*. Tu seras bientôt libre... prends ce poignard... si tu échoues, ne reparais plus devant moi... mais si tu plonges ce fer dans le sein d'Ismael, glisse-toi au milieu de la foule... pénètre dans les jardins du palais, place-toi de telle sorte que mes yeux puissent te découvrir, et pour m'annoncer la mort d'Ismael, agite cette écharpe... garde-la, et, quand je serai reine, je te l'échangerai contre un trésor.

MANASSÈS. Je ne voulais que le sang d'Ismael; tu me le donnes, Abigaïl, tu ne me dois rien.

(Il sort. Fanfares.)

ABIGAIL. Allons, le sort en est jeté... aujourd'hui, le trône ou le néant.

(Elle sort avec les mages.)

## DEUXIÈME TABLEAU.

Les jardins suspendus. Au changement à vue, le théâtre est couvert de monde; le roi est sur son trône, Phénenna est assise à ses pieds; Abigaïl est un peu plus bas; les mages sont au-dessous de Phénenna et d'Abigaïl. Plus loin, les grands de la cour, les chefs de l'armée, le pontife et les chefs juifs et le peuple, dont la foule garnit toute l'étendue des immenses jardins. Sur les terrasses, on voit les gardes de Nabuchodonosor qui couronnent toute la hauteur. Au fond, et sur un magnifique autel, s'élève une statue d'or. Devant l'autel, et aux pieds de la statue, brûlent des parfums. Les danses ont commencé. Les femmes de Nabuchodonosor, étincelantes d'or et de pierreries, exécutent quelques pas gracieux. A la fin du ballet, Manassès a paru au milieu de la foule; il est placé devant Abigaïl, et a jeté l'écharpe.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, MANASSÈS, LE GRAND-PRÊTRE DE BEL, ABIGAIL, NABUCHODONOSOR, PHÉNENNA, MAGES, OFFICIERS, GUERRIERS, PEUPLE, ESCLAVES, JUIFS.

(Après les danses, et sur un signe de Nabuchodonosor, tous les guerriers ont repris leurs armes, et du haut des terrasses, tiennent en respect toute cette foule. Moment de silence.)

NABUCHODONOSOR, *se levant et du haut de son trône.* Babyloniens, j'ai voulu qu'une fête brillante célébrât mes dernières victoires; mais cette fête n'est que le prélude du grand œuvre qui va s'accomplir. Peuple, et vous tous qui m'entendez, avez-vous pensé que je laisserais impunis les auteurs des désordres qu'hier j'ai dû réprimer... non sans doute; vous attendiez pour les rebelles, un châtiment terrible et dont la mémoire restât après moi dans les siècles à venir... Votre attente sera surpassée: vous allez voir si Nabuchodonosor sait punir... et s'il existe au monde une puissance capable de lutter avec la sienne... Abigaïl, vous, qui n'avez pas craint de prendre les armes et de faire entrer la révolte jusque dans mon palais, levez-vous; vous savez quelle preuve éclatante et publique vous devez donner de votre repentir et de votre dévouement à la personne sacrée de votre maître.

ABIGAIL, *après un moment de silence, se lève... promène ses regards sur toute l'assemblée... puis, avec assurance.* J'obéirai, seigneur, à tes ordres souverains; pour me punir d'un zèle trop ardent peut-être; tu m'as dit: Renonce à la grandeur suprême, abdique à l'avance le pouvoir qui devait t'appartenir un jour... Ce que tu as commandé, sera fait: mages, seigneurs, peuple et guerriers, Abigaïl, la fille aînée de Nabuchodonosor, renonce à tous ses droits au trône. (*Murmures. Elle regarde encore autour d'elle, et apercevant Manassès, elle dit à part avec joie: Manassès! Puis elle descend les degrés du trône.*) Mais, maintenant, mon père me permettra de lui rendre compte du dernier emploi que j'ai fait de cette puissance qui

m'échappe... Ce matin encore ma sœur et moi, nous avions le même pouvoir, il faut que devant tous je dise l'usage que l'une et l'autre, nous en avons fait.... Phénenna a sauvé un Juif..

TOUS. Un Juif!!

ABIGAIL. Ismaël, condamné par Nabuchodonosor... Ismaël a été délivré pareille...

NABUCHODONOSOR. Tu mens, infâme.. tu mens... Phénenna, dis-lui donc qu'elle te calomnie.

PHÉNENNA, *se jetant à genoux.* Ma sœur a dit la vérité...

ABIGAIL. L'homme que Phénenna avait sauvé... moi, je l'ai fait tuer.

PHÉNENNA, *descendant aussi les degrés et courant à Abigaïl.* Mort!... Ismaël!... c'est impossible!..

MANASSÈS. Ismaël n'est plus... Juifs... c'est Manassès qui vous a vengés.

PHÉNENNA. Oh! mon père...

NABUCHODONOSOR. Insensée!

ABIGAIL. Seigneur, j'attends tes ordres.. dans quelle retraite me commandes-tu d'aller mourir?

NABUCHODONOSOR. Gardes, emparez-vous de cette femme.

LE GRAND-PRÊTRE. Arrêtez!

NABUCHODONOSOR. Téméraire!

LE GRAND-PRÊTRE. Seigneur, tu l'as entendu... Phénenna protège ouvertement les Juifs... et nous, qui adorons le Dieu Bel, nous la repoussons... Au nom de ce Dieu, Nabuchodonosor, de ce Dieu qui est le tien, et dont la protection fait toute ta force, nous te déclarons, que jamais Phénenna ne régnera sur Babylone.

LES MAGES. Jamais!!

NABUCHODONOSOR, *se relevant en colère.* Est-ce bien à ton maître que tu parles? Phénenna a désobéi à mes ordres... méconnu ses devoirs... elle sera punie.. mais qui donc avant moi, osera la condamner ici?... Toi!... et au nom du Dieu Bel?... Mais tu n'es rien, toi, qu'un esclave, et ton Dieu, qu'un mensonge!

LE GRAND-PRÊTRE. Ah! seigneur, tu blasphèmes... tu ne crains pas...

NABUCHODONOSOR. Ton Dieu? eh! contre qui garde-t-il donc sa colère? Hier, des Juifs, des esclaves révoltés ont ren-

versé sa statue, l'ont traînée dans la fange, et ton Dieu n'a pas lancé sa foudre, et son image est restée la face contre terre, jusqu'à ce qu'un ordre de moi l'ait replacée sur son autel! et c'est au nom de ce Dieu, que tu menaces? Mais tu ne sais donc pas que la religion de Bel n'existe plus dans mon empire?

LE GRAND-PRÊTRE. Qu'entends-je?

NABUCHODONOSOR. Ne t'avais-je pas dit ce matin que je frapperais plus haut que toi? J'ai laissé brûler l'encens au pied de l'idole, tant que par la voix de ses prêtres, elle commandait à tous la soumission et l'obéissance aveugle; hier, prêtres et idole ont encouragé la révolte et ont osé lutter contre moi... aujourd'hui, je brise et l'idole et les prêtres... Les autels de ce dieu que je ne reconnais plus, seront renversés... j'ai profané le sanctuaire de Jérusalem... je détruirai vos temples... j'ai foulé aux pieds le souverain pontife des Juifs... je te chasse, toi, grand-prêtre de Bel, et je te dépouille de ces insignes de puissance que ma faveur avait laissé tomber sur toi... et maintenant, à vous tous je vais faire connaître le dieu qu'il faut adorer... c'est un dieu puissant pardessus tous les puissans de la terre... un dieu toujours fort, toujours vainqueur... un dieu qui frappe et qui tue celui qui l'outrage; enfin, un dieu qui, pour ministres, n'a pas seulement quelques prêtres lâches et hypocrites; mais d'immombrables guerriers... et ce dieu... le voilà!...

(Il montre sa statue d'or.)

ABIGAIL. Lui dieu!...

LES GUERRIERS, *élevant leurs armes et criant trois fois.* Nabuchodonosor!...

(Les mages, les grands, les Juifs reculent avec effroi.)

NABUCHODONOSOR. A genoux, donc!... car ce dieu aura des faveurs et de l'or à jeter à ses fidèles... des tortures pour ceux qui donteront... Babyloniens, adorez... et je vous ferai tous riches et puissans... Juifs, prosternez-vous, et je vous ferai grâce de la vie... mages, humiliez-vous, et je vous laisserai peut-être brûler l'encens à mes pieds. A genoux donc!... car pour qui me résistera, je serai le dieu impitoyable.

(En ce moment les guerriers de Nabuchodonosor dirigent leurs armes sur la foule, alors le grand prêtre juif s'avance.)

ZACHARIE. Roi de Babylone, renverse cette insolente idole, si tu ne veux pas que Dieu la foudroie!...

NABUCHODONOSOR. Vieillard, tu menaces

encore... eh bien! tu vas voir si ta vaine divinité m'épouvante... à moi, mes prêtres, mes fidèles!... (*Une foule de guerriers environnent le roi qui continue.*) Entraînez ce vieillard aux pieds de la statue de votre dieu... qu'il m'adore... ou qu'il meure!

(Les gardes vont s'emparer du pontife.)

PHÉNENNA, *revenant à elle.* O mon père, grâce! grâce! pour les Juifs, n'est-ce donc pas assez du sang d'Ismael.

NABUCHODONOSOR. Babyloniens, le dieu Bel ne demandait qu'un sacrifice de quelques victimes... Nabuchodonosor veut tout un peuple en holocauste... soldats sacrificateurs (*désignant les Juifs*), je vous les livre tous.

PHÉNENNA, *s'élançant entre les guerriers et les Juifs.* Ah! seigneur! seigneur! tu vas révoquer cet ordre impitoyable!

NABUCHODONOSOR. Non! non! mort... mort à tous les juifs!...

PHÉNENNA. Mort à tous!... ô mon père, tu ne sais pas quelle horrible sentence tu viens de prononcer! Seigneur!... seigneur!... fais grâce aux Juifs ou tue-moi, car je suis juive!...

(Mouvement.)

ABIGAIL. Juive!... ah! elle est perdue!...

NABUCHODONOSOR, *qui est resté un moment comme anéanti.* Juive!... toi!... ma Phénenna... ma fille!... Oh! Dieu d'Israël!... tu existes donc!... mais je me suis fait ton égal... et je lutterai... Phénenna, la première, tu t'agenouilleras devant cette image... et tu abjureras...

PHÉNENNA. Jamais!...

NABUCHODONOSOR, *l'entraînant.* A genoux!... là... au pied de cet autel... abjure!

PHÉNENNA. Grâce!...

ZACHARIE, *d'une voix forte.* Nabuchodonosor! Dieu va se venger.

NABUCHODONOSOR, *tout-à-fait exaspéré.* Abjure... ou meurs!...

PHÉNENNA, *avec force.* Non... non... je suis Juive!...

NABUCHODONOSOR, *entièrement hors de lui, et levant le fer sur sa fille.* Et moi, je suis Dieu!...

(Cris d'effroi.)

(Au moment où Nabuchodonosor va frapper sa fille, Zacharie étend sa main vers lui; la foudre gronde, le glaive échappe aux mains de Nabuchodonosor, qui abandonne sa fille, et que relèvent aussitôt Zacharie et les lévites. Tous les autres spectateurs, les yeux attachés sur Nabuchodonosor, semblent attendre avec horreur et anxiété la fin de cette scène. Nabuchodonosor, repoussé par une force surnaturelle, est presque sur le devant de la scène. Sa couronne, arrachée de son front par un invisible bras, roule à ses pieds. Ses yeux s'égarant, la folie se peint sur tous ses traits; mais bientôt à tout ce désordre succède un silence profond.)

NABUCHODONOSOR, *égaré*. A moi!... à moi!... on m'a frappé... là... là!.. (*Il porte les mains à son front.*) Et le coup m'a brisé le front...

PHÉNENNA, *se relevant et courant à son père*. Mon père!...

NABUCHODONOSOR, *sans l'entendre*. Fermez!... fermez donc cette horrible blessure!

ABIGAIL. Quel délire!

NABUCHODONOSOR. Sauvez-moi!... défendez-moi!... ne voyez-vous donc pas ce fantôme terrible qui se dresse... et qui s'avance... il me saisit... il me renverse!... ah! sa main, sa main de feu broie mon front! (*Il se roule à terre.*) Etouffez-moi dans vos bras!... écrasez-moi sous vos pieds... mais non... non... je ne peux pas mourir... je suis dieu... dieu!...

PHÉNENNA, *courant à son père*. Oh! mon

père... mon père... c'est moi, Phénenna!.. ta fille!...

ABIGAIL, *à part*. Si je pouvais m'emparer de cet écrit fatal!... (*Elle porte la main dans la poitrine du roi.*) Le voilà.

ZACHARIE. Vous tous, reconnaissez enfin la puissance du Très-haut... Nabuchodonosor a voulu lutter contre Dieu... et Dieu l'a frappé de folie... Babyloniens, vous n'avez plus de roi... Juifs, vous n'avez plus de maître!...

ABIGAIL, *qui s'est élancée sur le trône*. Babyloniens! vous avez une reine... Juifs! vous êtes toujours esclaves!...

(A ces mots, les Babyloniens s'inclinent, et les Juifs se détournent avec effroi. Phénenna, toute aux soins qu'elle donne à son père, semble ne rien entendre. Tableau.)

## ACTE IV.

### PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une des salles du palais de Nabuchodonosor. On pourra employer encore une fois l'intérieur qui précède les jardins.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, LE GRAND-PRÊTRE, MAGES,  
GRANDS OFFICIERS DE L'ARMÉE.

(A lever du rideau, Abigail, placée sur un trône élevé de quelques marches préside le conseil des mages et des grands officiers.)

ABIGAIL. N'en doutez pas, mages et seigneurs, le peuple juif est la cause de tous nos maux; c'est lui qui, par ses vœux impies, a seul attiré sur Nabuchodonosor la déplorable démence qui l'a frappé... Comme fille du roi, comme régente, je demande la punition de ce peuple... punition terrible.. telle enfin que l'aurait ordonnée le prince dont le grand génie vient de s'éteindre...

LE GRAND-PRÊTRE. Tu demandes au conseil de régence assemblé par tes ordres, la proscription du peuple juif... et moi, je demande que nul n'échappe à l'arrêt que nous allons rendre... Tout ce qui est juif doit périr.

TOUS, *se levant*. Oui... oui...

LE GRAND-PRÊTRE. Eh bien! Phénenna est Juive... Phénenna, la première, doit tomber sous le glaive de la loi... Je demande la mort de Phénenna!

(A ces mots, tous les chefs guerriers se taisent et détournent les yeux.)

ABIGAIL, *après un moment de silence*.

Guerriers, je lis dans vos regards l'hésitation et l'effroi... vous frémissez, n'est-ce pas, à la seule pensée de répandre le sang royal?... Interrogez mon visage, il vous dira ce que souffre mon cœur... mais Phénenna, c'est la révolte, la guerre civile... la ruine peut-être de l'empire d'Assyrie... Mages et guerriers, prononcez sur le sort de Phénenna, et le ciel me donnera, je l'espère, assez de force, assez de courage pour faire exécuter votre sentence.

LES MAGES, *sur un signe de leur chef, se lèvent, et d'une voix sourde font entendre ces mots*: Pour Phénenna l'impie!... la mort!!

ABIGAIL, *vivement*. Et vous, nobles guerriers? (*Ceux-ci balancent... hésitent; en ce moment, la porte latérale s'ouvre, continuant avec colère.*) Qui vient là? qui est assez hardi pour entrer ici sans mon ordre?..

(Assitôt, un homme paraît, dont la chevelure blanche est en désordre, la barbe souillée et les vêtements en lambeaux... cet homme, c'est Nabuchodonosor.)

#### SCÈNE II.

LES MÊMES, NABUCHODONOSOR.

TOUS. Le roi!!

(Et chacun se lève saisi encore d'un reste de respect pour ce débris de pouvoir. Nabuchodonosor entre sans voir personne; il marche lentement et avec peine, derrière lui, épiait ses pas, sont deux gardes qui le suivent avec crainte et pitié. Le roi est tombé plutôt qu'il ne s'est assis sur un siège resté vide, à l'extrémité de la salle et en face du trône.)

ABIGAIL. Gardes! n'ai-je pas fait défense de laisser franchir à qui que ce fût le seuil de cette porte?

ABDAL, *premier garde dont la tête est blanche comme celle du roi.* Je croyais que le roi...

ABIGAIL. Il ne peut demeurer ici.. conduisez-le dans la partie du palais qui lui est réservée!

ABDAL. Mais...

ABIGAIL. Obéissez!

ABDAL, *à part.* O mon maître, on te chasse... et c'est moi qu'on charge...

(Il s'approche de Nabuchodonosor, s'agenouille devant lui et veut lui prendre la main, celui-ci la lui abandonne, se lève aussitôt, mais s'arrête tout-à-coup.)

NABUCHODONOSOR. Où me conduisez-vous? laissez!.. laissez... je suis bien ici... j'y veux rester.... (*Regardant autour de lui*) C'est la salle du conseil! (*Remarquant les mages et les seigneurs, il dit à Abdal:*) Tiens! ne vois-tu pas qu'ils m'attendent? (*Il veut se diriger vers eux... Abdal s'apprête à le soutenir... Nabuchodonosor d'une voix qu'il étouffe, continue:*) Ne me soutiens pas... je suis faible... il ne faut pas qu'ils s'en aperçoivent... il faut qu'on me croie toujours fort et terrible... laissez, j'irai seul à ma place...

(Et il se dirige vers le trône.)

ABIGAIL. Que fait-il? (*Tout le monde s'écarte pour laisser un libre passage au roi... Abigail elle-même, en le voyant approcher, se lève... et quand il commence à monter les degrés, elle les descend... et se trouve au pied du trône quand Nabuchodonosor arrive au faite... A peine y est-il parvenu qu'il s'assied sur le trône et retombe dans son immobilité. Abigail ne le quitte pas des yeux et cache mal son effroi... moment de silence.*) Cédons la place à ce vieillard... venez!... (*Bas au grand-prêtre.*) Au nom de sa fille bien aimée, sa raison se réveillerait peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE, *s'inclinant.* Nous sommes prêts à te suivre.

(Et tous s'éloignent en jetant des regards ou de crainte ou de pitié sur Nabuchodonosor, qui est toujours immobile sur son trône.)

## SCÈNE III.

ABDAL, ULMA, NABUCHODONOSOR,  
GARDES.

ABDAL. Ils n'ont point osé le chasser. Le fantôme royal leur fait peur encore.

ULMA. Vois donc, Abdal... on le croirait de marbre, comme le trône sur lequel il est assis... il dort peut-être...

ABDAL. Non... il souffre.

ULMA. Mais on dit que son esprit est mort?

ABDAL. Son cœur ne l'est pas... Tiens! regarde... dans ses yeux fixes, il y a des larmes....

ULMA. Il se lève, [Abdal... il vient à nous....

NABUCHODONOSOR. Encore cet horrible songe! Car c'est un songe... je n'ai pas pu tuer mon enfant! non... non... Abdal?

ABDAL. Il me reconnaît?

NABUCHODONOSOR. Abdal, tu étais là, toi, quand je l'ai renversée.. et quand j'ai levé le bras sur elle, elle embrassait mes genoux.... elle me demandait grâce.... Abdal! Oh! dis-moi donc qu'elle l'a obtenue!... dis-moi donc que je n'ai pas tué mon enfant!

ABDAL. Non, seigneur; elle existe.

NABUCHODONOSOR. Tu me trompes... elle est morte! je l'ai frappée... tiens... vois-tu cette tache... (*il montre sa main*) que j'ai là... c'est de son sang... du sang de ma fille! Toute cette nuit j'ai voulu l'effacer... de l'eau! de l'eau! car elle y est toujours... tiens, Abdal, brûle... brûle cette place! brûle cette main, brûle-la jusqu'à ce que les os noircissent... je ne verrai plus alors cette terrible tache... Ah! elle a disparu.... mais elle est sur mon front maintenant... là.. oui.. là.. pour que tout le monde entier la voie... pour que tous les pères fuient à mon approche, en criant: Le voilà! le voilà! c'est lui qui a tué son enfant!...

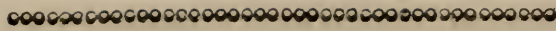
(Il tombe sur les marches de son trône.)

ABDAL, *à mi-voix.* Ulma, c'est à toi qu'on a confié la garde de Phénenna, tu vois la douleur de ce malheureux père... s'il voyait son enfant?...

ULMA. Je te comprends... viens avec moi; nous allons lui amener sa fille...

ABDAL. Viens!

(Ils sortent.)

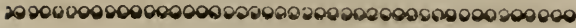


## SCENE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, PREMIER  
ESCLAVE, NABUCHODONOSOR,  
DEUXIÈME ESCLAVE, ESCLAVES.

LE GRAND-PRÊTRE. Le voilà!.. Esclaves, la reine vous fait libres, et vous confie la garde de cet homme.. (*A part.*) Victimes de la tyrannie du despote, ceux-là seront sans pitié pour la démente du vieillard.. (*Bas aux mages.*) Allons maintenant tout ordonner pour le supplice de Phénenna!.. (*En regardant le roi.*) Nabuchodonosor! il est à nous ce trône, du haut duquel tu nous lançais ta foudre!...

(Il sort avec les prêtres de Bel.)



## SCENE V.

PREMIER ESCLAVE, NABUCHODONOSOR,  
DEUXIÈME ESCLAVE,  
ESCLAVES.

(A peine le grand-prêtre est-il parti que les esclaves entourent Nabuchodonosor.)

PREMIER ESCLAVE. Le voilà donc sans gardes et sans bourreaux

DEUXIÈME ESCLAVE. Le voilà celui qui nous a fait tant souffrir!

PREMIER ESCLAVE. Il est à nous! vous l'avez entendu!... le roi d'Assyrie... le vainqueur des Égyptiens, le destructeur de Jérusalem, le grand Nabuchodonosor est notre prisonnier... Nous pourrions lui rendre insulte pour insulte... supplice pour supplice!... Debout, Nabuchodonosor!...

TOUS. Debout! debout!

PREMIER ESCLAVE. As-tu donc oublié jusqu'à ton nom? Debout! car tu es à nous aujourd'hui, comme nous étions à toi hier... regarde-nous?... Tu nous connais tous.

(Il le secoue avec force.)

NABUCHODONOSOR, *se débattant.* Ah! laissez-moi!

PREMIER ESCLAVE. Roi de Babylone, chacun de nous est l'image vivante d'un de tes crimes... J'étais riche... pour avoir mes trésors tu m'as fait jeter dans un cachot... et mes enfans sont morts de faim à la porte de ton palais.. Celui-ci (*montrant un des esclaves*) n'a pas voulu te vendre sa fille, tu l'as fait charger de chaînes... celui-là a refusé de dénoncer son père, et tu l'as fait esclave... mais le jour de la

justice est venu... Abigail, qui te punit et qui nous venge, nous a dit: Victimes de Nabuchodonosor le tyran, vous serez les gardiens de Nabuchodonosor l'insensé... Roi déchu!... nous garderons ton corps; mais nous torturerons ton ame!

NABUCHODONOSOR. A moi! à moi!..

PREMIER ESCLAVE. Qui appelles-tu à ton aide? tes courtisans?... ils sont aux pieds d'Abigail... tes soldats?... ils se partagent l'or qu'on leur a jeté... ton peuple? il attend impatiemment ta mort, pour admirer la richesse et la pompe royales de tes funérailles?... serait-ce enfin ta fille bien aimée... ta Phénenna?..

NABUCHODONOSOR. Phénenna!..

PREMIER ESCLAVE. Ah! tu te souviens d'elle... eh bien! elle vient d'être condamnée...

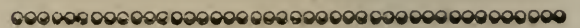
NABUCHODONOSOR. Phénenna!

PREMIER ESCLAVE. Elle va mourir!..

NABUCHODONOSOR. Mourir!.. ma fille!.. (*Avec sanglots.*) Oh! tais-toi!.. tais-toi!..

PREMIER ESCLAVE. Tu pleures enfin!.. je savais bien que je trouverais dans ton cœur une place vulnérable... tyran, je n'avais pas soif de ton sang; mais je voulais voir couler tes larmes.

NABUCHODONOSOR, *avec désespoir.* Phénenna!.. ma fille!..



## SCENE VI.

LES MÊMES, PHÉNENNA, ABDAL.

PHÉNENNA, *entrant précipitamment.* Me voilà, mon père, me voilà!..

(Elle tombe dans ses bras.)

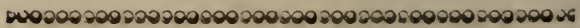
NABUCHODONOSOR. Ah! c'est toi!.. bien toi!.. (*La tenant embrassée.*) Je savais bien que tu ne pouvais pas mourir avant moi!

ABDAL, *aux esclaves.* Au nom d'Abigail, retirez-vous; c'est à moi seul désormais qu'est confiée la garde du roi.

PREMIER ESCLAVE. Mais...

ABDAL. C'est l'ordre de la régente... retirez-vous... retirez-vous!

(Les esclaves sortent en jetant sur Nabuchodonosor des regards de haine.)



## SCENE VII.

NABUCHODONOSOR, PHÉNENNA,  
ABDAL.

ABDAL, *à Phénenna.* Ne crains plus rien pour ton père, les chefs de son armée ont exigé qu'il fût remis entre mes mains...



ils ont appris alors ta condamnation ; mais ils ont déclaré à la cruelle Abigaïl qu'ils ne laisseraient exécuter la sentence que s'ils la voyaient revêtue de la signature du roi... et cette signature on ne l'obtiendra pas... mais ne le quitte plus... en parlant à son cœur, tu rappelleras sa raison, peut-être... Espère, Phénenna, et compte sur nous.

(Ils sortent.)

### SCENE VIII.

NABUCHODONOSOR, PHÉNENNA.

NABUCHODONOSOR, *qui n'a pas cessé d'examiner Phénenna, et qui la tient toujours pressée sur son cœur.* Oh ! ne me quitte pas... ne me quitte pas.

PHÉNENNA. Non... non... mon père.

NABUCHODONOSOR. C'est que je me sens mieux depuis que tu es là près de moi... Ta main... donne-moi ta main... pose-la sur mon front... Oh ! merci, mon enfant... merci... c'est qu'il y avait là une horrible tempête... d'affreuses tortures... mais le nuage que j'avais sans cesse devant les yeux s'évanouit enfin... mon cœur bat... ma tête pense... je me souviens... je t'aime... ah !.. j'existe à présent, j'existe.

PHÉNENNA. Je savais bien que si je parvenais jusqu'à toi, tu serais moins malheureux... je savais bien que tu reconnaîtrais ta Phénenna... tu l'aimes toujours et tu la défendras, n'est-ce pas ?

NABUCHODONOSOR. Te défendre ?.. et quel danger pourrait s'élever jusqu'à toi ?

PHÉNENNA. Tu ne sais donc pas qu'ils m'ont condamnée ?.. tout-à-l'heure, on viendra m'arracher de tes bras pour me traîner au supplice !.. oh ! j'ai bien souffert, sans doute ; il n'y a plus pour moi d'espoir de bonheur dans ce monde ; mais je suis bien jeune pour mourir... et ma tâche n'est pas encore finie... si je succombe tu resteras seul, mon père... seul... pas une voix ne s'élèvera douce et plaintive pour endormir tes douleurs... pas une main n'essuiera tes larmes... O mon père ! défends-moi !.. ta Phénenna veut vivre encore pour souffrir et pleurer avec toi...

NABUCHODONOSOR. On t'a condamnée !.. et qui donc ?

PHÉNENNA. Abigaïl !..

NABUCHODONOSOR, *dont la colère se réveille.* Abigaïl !.. c'est-elle qui te menace !.. mais elle n'est que ton esclave... mais elle n'est pas de mon sang !

PHÉNENNA. Qu'entends-je ?

NABUCHODONOSOR. Et la preuve qui doit

perdre Abigaïl... tiens... je l'ai là... là !.. ( *Il fouille dans sa poitrine.* ) Ah !.. rien... rien...

PHÉNENNA. Mon père !.. mon père, tes souvenirs te trompent... Abigaïl est ma sœur.

NABUCHODONOSOR, *avec rage.* Rien !.. rien !

PHÉNENNA. Encore son délire !.. ( *Bruit au dehors ; elle court à la fenêtre.* ) Que de monde sur cette place... qu'attendent là ces guerriers, ce peuple ?.. la victime qu'on leur a promise sans doute !.. mais Abdal me l'a dit... la sentence, pour être exécutée, doit être signée par le roi... oh ! mon père, tu ne livreras pas ton enfant... viens... viens... appelle tout ce peuple à notre secours !.. dis-lui que tu m'aimes... que tu me pardonnes... viens... nul n'osera étouffer ta voix... entre toi et ton peuple, qui osera se placer ?

### SCENE IX.

PHÉNENNA, NABUCHODONOSOR, ABIGAIL.

ABIGAIL, *paraissant.* Moi !..

PHÉNENNA, *courant à son père.* Abigaïl !..

NABUCHODONOSOR. Abigaïl devant moi !

ABIGAIL. Oui, seigneur, Abigaïl, qui garde ton sceptre jusqu'à ce que la force revienne à ton bras, Abigaïl qui continue ton œuvre...

PHÉNENNA. Oh ! mon père !.. elle vient te demander mon sang... chasse-la...

ABIGAIL. Je ne sortirai qu'après que le roi aura scellé l'arrêt qui condamne...

NABUCHODONOSOR. Qui donc ?

ABIGAIL. Les Juifs, tes ennemis, les Juifs, dont toi-même tu devais ordonner le supplice.

NABUCHODONOSOR. Les Juifs !..

ABIGAIL. Si tu hésites, ils diront que leur dieu l'emporte... qu'il t'a vaincu.

PHÉNENNA. Elle te trompe, mon père.

ABIGAIL. Veux-tu que les Juifs relèvent leur temple ?

NABUCHODONOSOR. Jamais !

ABIGAIL. Eh bien ! signe cet arrêt... et je te jure que les fils de Jérusalem disparaîtront du monde.

NABUCHODONOSOR. Dieu des Juifs !.. tu as voulu lutter contre moi... nous verrons comment tu défendras ton peuple ! donne... donne, Abigaïl !

PHÉNENNA. Arrête !.. arrête, mon père ! c'est ma sentence que tu vas prononcer.

NABUCHODONOSOR, *sans l'entendre.* Les

Juifs! les traîtres!.. ils ont voulu me ravir ma Phénenna... qu'ils meurent!..

PHÉNENNA. O mon père! c'est moi que tu frappes!

NABUCHODONOSOR. Tu n'es pas juive, toi! tu es mon enfant bien aimée... en scellant cet arrêt...

PHÉNENNA. Tu me perds!...

NABUCHODONOSOR. Non, je te sauve...

ABIGAIL. Enfin!..

NABUCHODONOSOR. Tiens, Abigaïl, digne ministre de mes vengeances et de mes haines, va... cours.. que le sang d'Israël rougisse les places de Babylone! point de grâce!.. point de pitié!.. femmes... enfants... vieillards... fais mettre à mort tout ce qui est juif!.. et que leur Dieu les venge!

ABIGAIL. A moi, gardes!..

### SCENE X.

PHÉNENNA, ABIGAIL, NABUCHODONOSOR, GARDES.

ABIGAIL. Gardes! voilà le sceau du roi... montrez-le aux soldats mutinés qui parlaient de résister à mes ordres... ils ouvriront leurs rangs et vous laisseront passage... emmenez cette femme?.. le roi le veut.

NABUCHODONOSOR. Qu'entends-je!

PHÉNENNA. O mon père! tu as défié le Dieu des Juifs!.. le Dieu des Juifs se venge.

NABUCHODONOSOR. Phénenna!!

ABIGAIL. Phénenna doit mourir; car Phénenna est juive.

NABUCHODONOSOR. Juive!

ABIGAIL. Point de grâce!.. point de pitié!.. tu l'as dit... (*Aux gardes.*) Emmenez-la?

(Les gardes entraînent Phénenna, après l'avoir arrachée des bras de son père.)

### SCENE XI.

ABIGAIL, NABUCHODONOSOR.

NABUCHODONOSOR. Oh!.. oui... je me souviens... juive!.. elle est juive!.. misérable!. rends-moi cette sentence; rends-la moi!.. Je n'ai pas pu condamner mon enfant!.. oh! mais je la sauverai... ils reconnaîtront ma voix... et le supplice préparé pour Phénenna sera le tien... ah! cette porte...

ABIGAIL. Est fermée, et elle ne s'ouvrira que pour moi.

NABUCHODONOSOR, avec fureur. Malheu-

reuse! (*Se reprenant.*) Mais que dis-je? je suis en ton pouvoir... on ne m'obéit plus à moi, raison... volonté... puissance... couronne... j'ai tout perdu... ah! qu'on me laisse au moins ma fille!.. Abigaïl!.. Abigaïl, tu ne peux pas faire mourir cette enfant!.. car elle est ta sœur... entends-tu... ta sœur!

ABIGAIL. Ma sœur!.. ah! ta raison se perd encore, vieillard? As-tu donc oublié qu'Abigaïl n'est pas du sang royal?.. elle s'en souvient, elle!.. Veux-tu qu'elle te mette sous les yeux cette preuve de sa honteuse naissance qu'hier tu lui a jetée au visage? cette preuve, la voilà! (*Elle la déchire.*) Ah! c'est à mon tour aujourd'hui d'être cruelle, implacable... tu me disais hier: Je serai sans pitié pour toi... car je ne suis pas ton père... Phénenna règnera, car tu n'es pas sa sœur... et moi, je te dis aujourd'hui: Je suis sans pitié pour tes larmes... sans respect pour tes cheveux blancs, car je ne suis pas ta fille... j'ai condamné Phénenna, car je ne suis pas sa sœur..

(Pendant qu'Abigaïl a parlé, Nabuchodonosor a repris son immobilité; il semble être redevenu étranger à tout ce qui se passe autour de lui, Abigaïl s'en aperçoit, et sa rage augmente.)

ABIGAIL. Eh quoi! pas une larme! pas un blasphème!... mais tu ne comprends donc pas, vieillard? Ta raison t'abandonne-t-elle encore? Oui... car tu ne m'entends plus... oh! je ne me vengerai donc pas? (*Nabuchodonosor reste toujours sans mouvement.*) Approche (*elle l'entraîne à la fenêtre*) et regarde!... Vois-tu là-bas ces soldats immobiles et muets... ils attendent ta fille... ta Phénenna, pour la conduire...

NABUCHODONOSOR. Où donc?

ABIGAIL. A la mort!... et c'est toi... toi, son père, qui la leur livres. Nabuchodonosor, tu reverras ta fille dans une heure; je te renverrai son cadavre?

(Elle sort.)

### SCENE XII.

NABUCHODONOSOR, seul.

(Pendant la fin de la scène précédente, le visage de Nabuchodonosor a repris l'expression d'idiotisme qu'elle avait au commencement de l'acte.)

NABUCHODONOSOR. Toujours... toujours ce sommeil de plomb et ces rêves de feu!.. (*Ici de grandes acclamations se font entendre au dehors... et Nabuchodonosor se relève comme s'il sortait d'un profond sommeil.*) Ah! voilà le cri de guerre! mes armes! mes armes! Jérusalem va recevoir

son dernier assaut... Soldats! Jérusalem est votre proie... je vous la donne à déchirer.. A moi, mon coursier qui hennit d'impatience et de courage... à moi, tous mes braves. Partons, mais avant que je revoie... que j'embrasse ma fille? (*Au dehors on entend crier: Phénenna! Phénenna!*) C'est son nom... c'est elle qui traverse, libre et joyeuse, les rangs de mon armée!.. (*A la fenêtre*) Oui.. la voilà! mais ses mains sont chargées de chaînes... elle pleure... elle pleure... et son regard est un regard d'adieu!... (*On entend ces cris: A mort! à mort Phénenna! Ici la foudre gronde... et le visage de Nabuchodonosor prend une expression nouvelle; il reste un moment les yeux fixés sur sa fille... porte vivement la main à son front... puis jette enfin un cri déchirant.*) C'est à la mort qu'on mène ma fille! arrêtez! arrêtez!.. soldats! ils marchent... ils marchent toujours... Soldats!.. c'est Nabuchodonosor... votre roi... votre maître!... ils marchent toujours... elle est perdue et je suis prisonnier... Ah! Dieu des Juifs, (*il tombe à genoux*) sauve ma fille, et je relèverai tes autels et je baiserais la poussière de tes temples!.. Empire, gloire, puissance, tu m'as tout enlevé... je ne te redemande que ma fille... rends-

la moi, et je te bénirai. (*Le tonnerre gronde et Nabuchodonosor se relevant:*) Tu m'as entendu... car ma raison, mes forces, se sont réveillées!... (*Courant et heurtant la porte.*) Porte maudite, je te briserai...  
(Elle s'ouvre, et Abdal paraît avec Ulma et d'autres gardes.)

## SCENE XIII.

ABDAL, ULMA, NABUCHODONOSOR,  
GARDES.

ABDAL. Où cours-tu, seigneur?

NABUCHODONOSOR. Passage! passage!

ABDAL. Le laisser sortir pour qu'on insulte à sa démenche!

NABUCHODONOSOR. Ne me retiens pas, Abdal! Je ne suis plus en délire... je te reconnais... toi, Abdal, toi, Ulma.. je vous reconnais tous... ton épée! donne-moi ton épée!

ABDAL. Pour reconquérir ton trône? la voilà!

NABUCHODONOSOR, *la saisissant.* Non! pour sauver ou venger mon enfant!

(Il sort en courant, suivi des gardes. — Le théâtre change.)

## DEUXIEME TABLEAU.

Le théâtre représente une place de Babylone, à laquelle on arrive par un escalier gigantesque qui prend d'un pied du théâtre et arrive au sixième plan. A gauche, l'entrée d'un vaste temple égyptien. Un panorama immense et qui laisse voir toutes les magnificences de Babylone, encadre le tableau.

## SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, PHÉNENNA, ABIGAIL,  
LE GRAND-PRÊTRE DE BEL, MAGES,  
JUIFS, GARDES, PEUPLE.

(Au changement, cette place est couverte de monde, le grand-prêtre est placé sous le pérystyle du temple, auprès d'un autel expiatoire, aux deux côtés desquels se tiennent debout, et la hache à la main, deux sacrificateurs. Bientôt une musique sourde et lugubre annonce l'arrivée de Phénenna, qui paraît entourée de gardes et de mages; Abigail la suit avec une nombreuse escorte. Derrière Phénenna, marchent les Juifs enchaînés. Le patriarche, dont les mains sont aussi chargées de chaînes, soutient la marche chancelante de la victime. Parvenue au milieu du théâtre, et avant de franchir les degrés du temple, Phénenna s'arrête et s'agenouille devant le Patriarche.)

PHÉNENNA. Mon père, je vais mourir dans la croyance d'Ismael; mais, pour soutenir mon courage à cet instant suprême, ministre du seul vrai Dieu, bénissez-moi.

ZACHARIE. Phénenna, le Seigneur a mis ta foi à de bien cruelles épreuves... mais tu sortiras triomphante de la lutte. Abigail... hâte l'instant de notre supplice, car ton règne va finir... Touché du repentir de Nabuchodonosor... frappé de ton impiété... Dieu va t'arracher ton sceptre... tremble... Nabuchodonosor a recouvré sa raison.

ABIGAIL. Mensonge!.. entraînez-les.

(On s'empare du patriarche et de Phénenna.)

CRIS, *en dehors.* Nabuchodonosor!..

ZACHARIE. Voilà notre vengeur.

ABIGAIL. Il arrivera trop tard...

(Et sur un signe d'elle, le sacrificateur frappe Phénenna, qui tombe au pied de l'autel; le patriarche s'agenouille près d'elle et prie... A ce moment, la voix de Nabuchodonosor retentit au loin.)

NABUCHODONOSOR. Ma fille!.. ma fille!

TOUS. C'est lui... c'est le roi.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, NABUCHODONOSOR.

(Il entre vivement, le fer à la main, et suivi de ses gardes. Nabuchodonosor renverse tout sur son passage, et rencontrant Abigaïl, il la frappe de son épée.)

NABUCHODONOSOR. Infâme!... il n'y a plus de grâce pour toi!

ABIGAIL. Ah!

(Elle tombe et expire.)

NABUCHODONOSOR. Ma Phénenna..... morte... elle est morte!.. Dieu! tu as donc été impitoyable?

(Ici, la foudre gronde, le ciel devient obscur, et des éclairs le sillonnent. Le patriarche se levant, et avec un accent inspiré.)

ZACHARIE. Nabuchodonosor!... où la puissance humaine s'arrête, la puissance divine commence... Toi, le plus grand roi de la terre, tu ne peux rien que pleurer ton enfant, regarde ce que mon Dieu peut faire.

(Alors une musique céleste se fait entendre; le corps de Phénenna, resté seul sur le haut des degrés, est frappé d'un rayon lumineux qui semble descendre du ciel. Le corps de la jeune fille se dresse; puis descend à pas lents les degrés. Chacun recule devant elle, excepté son père, qui rit, qui pleure, et croit encore être en délire.)

NABUCHODONOSOR. O prodige!...

(Phénenna passe les mains sur son front. Peu-à-peu la vie se réveille en elle; son premier regard se porte sur Nabuchodonosor, et son premier cri c'est :)

PHÉNENNA. Mon père!

NABUCHODONOSOR. Ah! elle existe!! (Il la presse sur son cœur, et il baise ses vêtements; puis il s'approche de Zacharie et il lui ôte les chaînes dont ses mains étaient chargées.) Juifs, vous êtes tous libres. (Toutes les chaînes tombent.)) Babyloniens, adorez tous avec moi, le Dieu qui m'a rendu ma fille... (Montant sur les degrés de l'autel et brûlant l'encens.) Gloire à toi, Dieu d'Israël, seul vrai Dieu! gloire à toi!

Tous. Gloire à toi!

(Tableau général. La toile tombe.)

FIN.



ACTE III, SCÈNE I.

# LE TOURLOUROU,

VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

Par MM. Varin, Paul de Kock et Desvergers,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 21 SEPTEMBRE 1837.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

PIERRE, jeune paysan . . . . . M. HIPPOLYTE.  
 GASPARD, paysan . . . . . M. BARDOU.  
 GOBINARD, aubergiste . . . . . M. AMANT.  
 HECTOR D'AULNAY, fashionable. M. FRADELLE.  
 FLEUR-D'AMOUR, } soldats { M. RAVEL.  
 CARABINE, } du 32<sup>e</sup>. { M. BALLARD.

MARIE, fille d'auberge. . . . . M<sup>lle</sup> FARGUEIL.  
 M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. . . . . M<sup>me</sup> GUILLEMIN.  
 FÉLICITÉ, jeune bonne. . . . . M<sup>lle</sup> L. MAVER.  
 JOSÉPHINE, jeune bonne. . . . . M<sup>lle</sup> JOSÉPHINE.  
 ADELAÏDE, grosse bonne. . . . . M<sup>me</sup> RAVEL.

*La scène se passe à l'auberge du Tourne-Bride, dans le village de Vêteil.*

## ACTE PREMIER.

Une salle d'auberge. Portes latérales : une au fond, qui donne sur la route. Chaises, tables, etc.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**GOBINARD, GASPARD.**

Au lever du rideau, ils sont assis à table à gauche et boivent

GASPARD, *levant son verre.* A vot' santé, père Gobinard...

GOBINARD, *de même.* A la tienne, Gaspard...

GASPARD. Et à la prospérité de vot' auberge. .

GOBINARD. Ma foi, je n'ai pas à me plaindre... le Tourne-bride va bien... Dieu merci!... ma maison a toujours la vogue, surtout pour le veau rôti...

GASPARD. Autrefois, on v'nait pour votre cuisine... c'est possible... mais à c't'heure, la jolie servante de c't' auberge y attire ben autant d'monde que vos ragôts!...

GOBINARD. Qui ça!... Marie... la p'tite

Marie?... c'est vrai qu'elle est fort gentille...

GASPARD. Ce freluquet de Paris, qui vient ici avec M<sup>me</sup> de Blainville, M. Hector d'Aulnay... il la lorgne joliment, quoique ça ne soit qu'une paysanne...

GOBINARD. Oh!... une paysanne!... c'est ce que nous ne savons pas... elle n'est peut-être pas née au village!... Marie est un enfant abandonné dont j'ai pris soin... c'est-à-dire, non... dont ma femme a pris soin pendant un grand voyage que je fis il y a dix-huit ans... pour recueillir une succession...

GASPARD. Oui!... c'est un drôle d'histoire, tout de même...

GOBINARD. Il paraît que la mère de Marie... vint loger ici avec son enfant... puis elle partit... en laissant à ma femme un sac d'argent... et la petite fille... Ma femme, qui était très-sensible, adopta le sac d'argent... c'est-à-dire, non... la petite fille... et à mon retour, j'en fis autant que mon épouse...

GASPARD. Et vous avez bien fait!... A vot' santé...

GOBINARD. Si j'avais été ici à l'époque... nous, en saurions davantage... parce que moi qui aime à causer... j'aurais questionné cette femme... je l'aurais fait parler... mais feu M<sup>me</sup> Gobinard était d'une discrétion... à part ça... je n'ai jamais eu un reproche à lui faire... c'était un modèle de sagesse... de vertu...

GASPARD, lui versant. Buvez donc... ça vous f'ra du bien...

GOBINARD. Elle m'adorait cette pauvre M<sup>me</sup> Gobinard... et comme elle était très-jolie... car elle était magnifique... mon bonheur faisait des jaloux. Il y avait, entre autres, Guillaume le vétérinaire, qui était terriblement amoureux d'elle... Te rappelles-tu, Guillaume... le vétérinaire, qui est mort il y a une douzaine d'années...

GASPARD. Oui... d'un coup de pied de cheval...

AIR du petit Courier.

Je me souviens qu'avec excès  
Il aimait aussi l'jus d'la treille;  
C'est son penchant pour la bouteille  
Qui le fit aller *ad patres*.

GOBINARD.

On s'expose à mainte ruade...  
Oui, dans son état, c'est malsain,  
Et quand l'méd'cin n'tu' pas l'malade,  
C'est le malad' qui tu' l'méd'cin.

GASPARD. A propos... savez-vous la nouvelle... la bonne nouvelle?...

GOBINARD. La bonne nouvelle?... Est-ce que tu m'as trouvé la vraie recette pour faire le poulet à la Marengo?...

GASPARD. Il s'agit bien de cuisine... Pierre... ce brave Pierre!... que tout le monde aime dans le pays... il a tiré ce matin à la conscription...

GOBINARD. Ah!... c'est juste!... Eh bien?...

GASPARD. Il a un bon numéro... il ne part pas!...

GOBINARD. Vraiment... j'en suis enchanté!...

GASPARD. Et moi donc!... Pierre continuera à cultiver la terre... il n'y a pas d'affront... S'il faut se battre pour sa patrie... il faut aussi la nourrir.

GOBINARD. Oui!... et la bien nourrir!... voilà pourquoi je me suis livré à la cuisine... Aussi mon auberge est le rendez-vous de la bonne société des environs... Croirais-tu qu'on y vient de Mantes... de la Roche-Guyon?... Je reçois de très-beau monde... j'ai même logé ici une duchesse... c'est-à-dire, non... c'est ma femme qui a logé une duchesse... pendant mon grand voyage...

GASPARD. Il paraît que pendant vot' absence, il s'est passé bien des choses ici... A votre santé...

GOBINARD. Hum!... goguenard... tu es goguenard, Gaspard!...

SCENE II.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, paraissant à la porte d'entrée du fond, et regardant partout. Elle n'est pas là!...

GASPARD. Eh bien! entre donc, Pierre!... est-ce que tu vas rester à la porte comme une sentinelle?...

GOBINARD. Entrez, monsieur Pierre... venez boire un coup avec nous... Je vous fais mon compliment, jeune homme!... j'ai appris que vous aviez eu un bon numéro...

PIERRE. J'vous remercie, monsieur Gobinard... Bonjour, Gaspard... oui, le sort m'a été bon... je ne pars pas.

GASPARD. Alors il me semble que c'est le cas de se réjouir...

PIERRE. Se réjouir!... oui!... à ma place un autre serait bien content, bien joyeux!... moi, je devrais l'être aussi, car au fond, je ne suis pas fâché de rester... et pourtant il me semble que je n'ai jamais été si triste...

GASPARD. Et pourquoi?

PIERRE. Ah ! pourquoi ?... Parce que quand on a du bonheur d'un côté, on n'en a pas de l'autre, et que tous les numéros du monde n'y font rien... parce que, quand je pense à ça... je voudrais être tombé au sort.

GASPARD, *plus bas*. Allons, allons... Marie va venir, tu lui parleras... mets-toi là...

PIERRE, *à part*. Marie !... (Il prend un verre. *Haut.*) A vot' santé...

GASPARD. C'est ben heureux !... Moi, aujourd'hui, vois-tu... je suis si content de ce que tu n' pars pas... que... Buons donc...

AIR: *Tourne, tourne.*

Vous me ferez raison, j'espère,  
Moi qui ne fais rien à demi ;  
Je veux ici boire à plein verre ;  
Ce jour me conserve un ami !  
Dans mon cœur la gaiété séjourne,  
Oui, je suis heureux quand je bois... } *(bis.)*  
Et quand tout tourne, tourne, tourne,  
Et quand tout tourne autour de moi ;

TOUS DEUX.

Alors, tout tourne, tourne,  
Tourne, tourne, autour de } moi,  
toi.

GOBINARD.

Moi... c'est au feu de ma cuisine  
Que je me grise en travaillant...  
D'une sauce admirant la mine,  
Je bois d'abord en la goûtant ;  
A goûter souvent je retourne, } *(bis.)*  
Cela m'altère... alors je bois,  
Puis je la tourne, tourne, tourne,  
Et puis tout tourne autour de moi.

TOUS DEUX.

Et puis il tourne, tourne,  
Et } <sup>me</sup> se } grise souvent, je croi.

PIERRE, *à part*. Marie ne vient pas...

GOBINARD. Dites-moi donc, monsieur Pierre, en venant ici, vous n'avez pas aperçu quelque voiture, quelque calèche, sur la route ?

PIERRE. Non !... mais pourquoi ?... est-ce que vous attendez du monde ?

GOBINARD. D'abord, par état, j'en attends toujours... de plus, j'ai entendu dire que M<sup>me</sup> de Blainville était à sa campagne, ici tout près... et je m'étonne qu'elle ne soit pas encore venue nous voir... Vous savez qu'elle aime beaucoup Marie... elle a pris cette petite en affection, au point qu'elle lui apporte de petits présents...

GASPARD. Ah ! oui !... des chiffons... des colifichets... et tout ça rend Marie encore plus coquette... m'est avis pourtant qu'elle l'est déjà bien assez...

PIERRE. Et ces messieurs qui viennent avec M<sup>me</sup> de Blainville, de beaux par-

leurs... elle les écoute, ceux-là... Ils lui font tant de complimens qu'après ça elle ne peut plus nous écouter.

GASPARD. Allons donc... parc' que t'es un niais... t'es trop timide avec elle...

PIERRE. Gaspard !...

GASPARD. Ne vas-tu pas croire qu'on ignore que tu es amoureux de Marie ?... Demande à Gobinard s'il ne s'en est pas aperçu.

GOBINARD. Non !... c'est-à-dire, si... j'ai cru remarquer...

GASPARD. Mais dam, aussi... on parle, on se déclare... on dit comme ça... Mainselle... je vous aime... voulez-vous d' moi... touchez là... vous n' m'aimez pas... bonsoir... à une autre...

GOBINARD. Sans doute !... de deux choses deux... on vous aime, ou on ne vous aime pas...

PIERRE. Oui, oui... vous avez raison... je parlerai... car je veux savoir enfin...

GASPARD. Tiens... j'entends justement Marie... (*Bas.*) J'vas emmener Gobinard, afin que vous soyez seuls... (*Haut.*) Dites donc, père Gobinard... il me semble qu' ça sent le brûlé du côté d' vot' cuisine ?...

GOBINARD. Ah ! tu m'y fais penser... j'ai là-bas... un lapin... c'est-à-dire, un lapin... oui, c'est un lapin qui mitonne sur le feu...

Gobinard sort par la droite et Gaspard par le fond.

PIERRE, *seul*. Voici Marie !... Allons, du courage, tâchons de lui dire que j' l'aime, il me semble qu'elle aurait dû le deviner...

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

### SCENE III.

PIERRE, MARIE.

MARIE, *entre en chantant.*

AIR : *Avis aux coquettes.*

Aux champs rester toujours tranquille,  
Non, non, je préfère Paris.  
Oui, j'en conviens, j'aime la ville,  
On dit que c'est un paradis.  
Chacun me répète sans cesse  
Que des plaisirs et de l'amour  
Paris, surtout pour la jeunesse,  
Est le véritable séjour.  
Aux champs, etc.

PIERRE.

Aux champs rester toujours tranquille,  
Ah ! non, ell' préfère Paris ;  
Ell' parle toujours de la ville,  
Pour elle c'est un paradis.

Paris !... (*Haut.*) Toujours Paris !...

MARIE. Ah !.... bonjour, monsieur Pierre !...

PIERRE. Bonjour, mamselle Marie...

MARIE. Eh bien! n'avez-vous pas tiré à la conscription aujourd'hui?

PIERRE. Oui, mamselle...

MARIE. Êtes-vous tombé au sort?...

PIERRE. Non, mamselle...

MARIE. Ah! tant mieux!... j'en suis bien aise pour vous...

PIERRE, à part. Comme elle me dit ça froidement...

MARIE, arrangeant les tables.

Aux champs rester toujours tranquille, etc.

PIERRE. Mamselle Marie?

MARIE. Monsieur Pierre!

PIERRE. Mamselle Marie... vous avez un bien joli tablier, mamselle Marie!

MARIE. C'est M<sup>me</sup> de Blainville qui me l'a donné!...

PIERRE. C'est bien élégant pour une paysanne...

MARIE. Paysanne!... apparemment que M<sup>me</sup> de Blainville ne trouve pas que j'ai l'air d'une paysanne... car elle dit que je serais très-bien... si j'étais mise en dame de la ville... et M. d'Aulnay, qui vient toujours avec elle, m'a dit que j'avais tout ce qu'il fallait pour faire une femme du monde!... ou bien encore une petite lingère... très... très... attendez donc... très-confortable!... voilà le mot... et ça doit vouloir dire jolie... j'en suis sûre...

PIERRE. Oui, oui... je le crois...

MARIE. Comme vous soupirez, monsieur Pierre...

PIERRE. Oh! c'est que j'ai là quelque chose qui m'étouffe...

MARIE. Est-ce que vous avez trop déjeuné?...

PIERRE. Non!... ce n'est pas ça... au contraire...

AIR : Vous. (Masini.)

Je souffre, je tremble,  
Je n'ai plus d'appétit;  
Parfois il me semble  
Que je perds l'esprit :  
Ce mal qui m'agite  
M'rend bien malheureux,  
Et jamais n'me quitte :  
Je suis amoureux.  
Jamais ça ne me quitte,  
Je suis amoureux.

MARIE. Vous êtes amoureux!... et de qui donc?

PIERRE. De qui?... vous me demandez de qui... mamselle!... est-ce que je pourrais l'être d'une autre que vous?... (A part.) Ah!...

MARIE. Comment... vous m'aimez pour tout d'bon?

PIERRE. Oh! oui, c'est bien réellement que je vous aime... c'est pour devenir votre mari... Dites-moi que vous m'aimez aussi, que vous voulez bien être ma femme!... Oh! Marie... répondez... n'est-ce pas que vous voulez bien être ma femme?...

Il s'est approché et lui a pris la main.

MARIE, retirant sa main. Non, monsieur Pierre... non, je ne veux pas être votre femme...

PIERRE. Vous ne voulez pas?... est-ce bien possible!... Comment, mamselle... vous n' m'aimez pas?...

MARIE. Dam!... monsieur Pierre... j'ai de l'amitié pour vous... mais je ne veux pas vous épouser...

PIERRE. Marie!... Marie!... ne me refusez pas!... Qu'est-ce qui vous rendra plus heureuse que moi?...

MARIE. Est-il entêté donc?... encore une fois non... Je ne suis pas tentée de me marier au village... pour m'établir au village et passer ma vie au village... On m'a dit que je pourrais briller à la ville...

PIERRE. Ceux qui vous ont dit ça se sont moqués de vous!...

MARIE. Pourquoi donc?... Il y a bien des filles de campagne qui font fortune à Paris...

PIERRE. Oui!... en cessant d'être honnêtes!...

MARIE. Oh! mon Dieu!... on veut nous faire un croquemitaine de ce Paris... Il semblerait, à vous entendre, que c'est une caverne... Mais c'est vous qui dites ça...

PIERRE. Marie!... vous me refusez?... Est-ce votre dernier mot?...

MARIE. Oh! mon Dieu, oui... combien donc faut-il vous le dire de fois?

PIERRE. Ça suffit!... Oh! n'ayez pas peur que je vous ennuie davantage... j'ai du cœur aussi... et puisque vous ne voulez pas de moi...

AIR de la Traite des noirs. (Adieu qui m' dit ; j'ai mon affaire.)

Ne craignez rien... adieu, Marie,  
Je vous laisserai désormais...  
Là, seulement, reste à jamais  
Votre image toujours chérie!  
Si quelque jour le sort jaloux  
Vous envoyait chagrin, souffrance,  
Alors, oh! j'en ai l'espérance,  
Vous m'appellerez près de vous...  
Songez à votre ami d'enfance,  
Et rappelez-moi près de vous!

Il sort vivement.

MARIE, seule. Ce pauvre Pierre!... je



suis presque fâchée!... Aussi de quoi s'avise-t-il de m'aimer?... ce n'est pas ma faute.

GOBINARD, *en dehors*. Holà, Marie!... Petit-Jean... Nicole... toute la maison...

Il entre en scène.

SCENE IV.

MARIE, GOBINARD.

MARIE. Qu'y a-t-il donc, monsieur Gobinard?

GOBINARD. Une voiture... c'est-à-dire... non... une calèche... sur la route... qui vient ici... c'est M<sup>me</sup> de Blainville et M. d'Aulnay...

MARIE. Oh!... que je suis contente!...

GOBINARD. Et mon malheureux lapin qui est brûlé... C'est égal... j'en ferai un civet... Oh!... oh!... voilà le beau monde qui met pied à terre... Holà donc, mes gens...

Quelques valets d'auberge arrivent de différens côtés.

SCENE V.

LES MÊMES, VALETS; puis, M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE, arrivant avec D'AULNAY.

CHOEUR.

AIR final des Pages de Bassompierre.

Recevoir ici du beau monde,  
Ah! quel plaisir... ah! quel honneur!  
Tout's les auberges à la ronde,  
Vont envier notre bonheur.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Bonjour, mon cher Gobinard... bonjour, ma belle petite Marie...

Elle l'embrasse.

D'AULNAY. Ah! Dieu! quelle poussière en route... on devrait bien arroser... Ces maires de village ne pensent à rien.... (Prenant le menton à Marie.) Bonjour, petite... toujours ravissante, parole d'honneur.

MARIE. Monsieur est bien honnête.

GOBINARD, *saluant jusqu'à terre*. Madame, je n'ai pas besoin de vous dire... c'est-à-dire, si! j'ai besoin de vous dire combien je suis flatté... aujourd'hui surtout... J'ai du poisson très-frais... et un civet de lapin... c'est-à-dire de lièvre...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Merci, Gobinard... merci! mais ce n'est pas pour dîner que nous sommes venus... un autre motif très-

important... Enfin, Gobinard... je voudrais avoir avec vous un entretien particulier...

GOBINARD. Avec moi, madame? Comment donc?... un, deux, trois entretiens particuliers... si vous le désirez...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE, à d'Aulnay. Hector... permettez que je cause un instant avec Gobinard... tout-à-l'heure je vous dirai le sujet... car pour vous... pour mon futur époux... je n'ai rien de caché.

Elle lui tend la main.

D'AULNAY, *la lui baisant*. Oui, je le sais... femme adorable!... (A part.) Oh! si tu n'étais pas si riche! (Haut.) Je vais faire un tour de jardin...

GOBINARD, à Marie. Et vous, Marie... allez hacher du persil...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Va, Marie!... mais ne t'éloigne pas... bientôt je te reverrai... bientôt... entends-tu?

MARIE. Oui, madame... (A part.) Comme elle me regarde drôlement aujourd'hui...

GOBINARD, *aux valets*. Sortez, vous autres... Madame veut avoir avec moi plusieurs entretiens particuliers.

CHOEUR.

Recevoir ici du beau monde, etc. etc.

D'Aulnay sort par le fond, Marie et les valets par la gauche.

SCENE VI.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE, GOBINARD.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Mon cher Gobinard, je viens de recevoir une lettre d'une de mes anciennes amies, absente de France depuis fort long-temps... Vous allez voir en quoi cela vous intéresse...

GOBINARD. Je m'y intéresse déjà.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE, *lisant*. « Ma chère amie, il y a bien long-temps que vous n'avez eu de mes nouvelles... mais je songe à revenir en France, qui est ma patrie... quoique je porte un nom polonais... »

GOBINARD. Un nom polonais!... cela fait son éloge...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE, *lisant*. « A mon retour, j'irai vous voir à votre maison de campagne... des environs de Mantes. Plus d'un motif m'attire de ce côté... il y a dix-sept ou dix-huit ans, j'ai voyagé par là... et je me suis arrêtée au petit village de Véticul... »

GOBINARD. C'est le nôtre!...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. « J'ai logé dans une auberge qui avait pour enseigne : *Au Tourne-Brite.* »

GOBINARD. C'est la mienne.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. « C'est à cette auberge que je dois me rendre d'abord.... car j'y ai laissé un objet bien cher et dont j'eus alors beaucoup de peine à me séparer!... mais l'hôtesse méritait, je crois, ma confiance... tout ceci doit vous paraître inintelligible... Je vous l'expliquerai bientôt en allant vous embrasser. Votre amie, HERMINIE, duchesse DE WALOUSKY. »

GOBINARD. Une duchesse !... En effet... elle a logé dans cette auberge... mais je ne comprends pas...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Où étiez-vous à cette époque ?

GOBINARD. A la Guadeloupe, pour recueillir un héritage...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Et à votre retour... qu'avez-vous trouvé de plus dans votre maison ?

GOBINARD. Rien ! .. C'est-à-dire... si !... la petite Marie... qui pouvait avoir un an.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Et cette petite fille... par qui avait-elle été confiée à votre femme ?

GOBINARD. Par qui ?... Oh ! mon Dieu !... Marie... cet enfant inconnu...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Ah !... vous comprenez à présent ?

GOBINARD. Je n'en reviens pas ! et ma femme qui m'avait dit que....

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Votre femme a gardé le secret... car il y a dans tout cela un mystère...

GOBINARD. Marie !... la fille d'une duchesse !...

*AIR de l'Écu de six francs.*

J'en deviendrai fou, j'imagine.  
 Fant-il que je sois malheureux !  
 Aux vils travaux de la cuisine  
 Ai-je pu l'occuper, grands dieux !  
 Je devrais m'arracher les yeux,  
 Quand j' lui faisais... ah ! quell' brioche !  
 Tourner un' dind' qui rôtissait,  
 J'étais donc assez indiscret  
 Pour mettre un' duchesse à la broche !..

Et je viens encore de lui faire hacher du persil !

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Pour lever tous nos doutes, n'auriez-vous pas ici quelque garçon, quelque servante, qui étaient employés dans l'auberge à cette époque ?

GOBINARD. Attendez donc... Gaspard travaillait ici dans ce temps-là... il faisait le jardin... lui seul pourrait éclaircir...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Eh bien ! voyons ce Gaspard, il faut l'interroger.

GOBINARD. C'est facile, il est chez moi toute la journée.

GASPARD, *en dehors.* Oh ! morgué ! je l' répète, ça n'a pas le sens commun.

GOBINARD. Tenez, c'est lui que j'entends... il paraît même de très-bonne humeur.

SCENE VII.

GASPARD, GOBINARD, M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE.

GASPARD, *entrant d'un air d'humeur et sans voir personne.* Queue bêtise... parce qu'une fille lui dit qu'ell' ne l'aime pas... comme s'il en manquait d'autres dans le monde.

Il jette avec colère son bonnet sur la table.

GOBINARD. Gaspard, fais attention, mon ami, M<sup>me</sup> de Blainville que voilà désire te parler.

GASPARD. Ah !

GOBINARD. Il s'agit de Marie, qui se trouve être une grande dame... nous avons découvert le secret.

GASPARD. Que diable me chantes-tu là ?

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Laissez-moi lui parler... (*A Gaspard.*) Vous avez travaillé dans cette maison à l'époque où la duchesse de Walousky vint y loger ?

GASPARD. Pardi... je m'en souviens bien d' vot' duchesse... une faraute... une pimpante.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Et Marie, était-elle ici avant l'arrivée de la duchesse?... rappelez-vous bien.

GASPARD. Non, non... on n'avait pas encore ici la petite.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Et cette pauvre femme, qui, soi-disant, l'a confiée à M<sup>me</sup> Gobinard, l'avez-vous vue ?

GASPARD. Cette pauvre femme?... jamais !

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Plus de doute !... Marie est la fille de la duchesse...

GOBINARD. C'est une princesse polonaise...

GASPARD. Comment !... qu'est-ce qui vous fait penser...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Cette lettre de la duchesse... un objet bien cher dont elle a eu tant de peine à se séparer...

GASPARD. Bah ! elle dit ça... eh ! eh ! eh ! c'est drôle, tout d' même... et ces papiers que j'ai entre les mains... Au fait, il faut

bien que Marie soit la fille de quelqu'un.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Pauvre chère petite... j'avais bien deviné cela... je lui trouvais un air distingué... ah! j'en suis tout émue de joie... Gobinard, conduisez-moi dans ma chambre habituelle, vous m'enverrez Hector... et Marie aussi... surtout ne lui dites rien d'avance, c'est moi qui veux tout lui apprendre.

GOBINARD. Oui, madame, donnez-vous la peine d'entrer... Une duchesse chez moi! et elle épluchait des oignons... c'est à en pleurer.

Il entre à gauche avec M<sup>me</sup> de Blainville.

### SCENE VIII.

GASPARD, puis MARIE et D'AULNAY.

GASPARD. Marie!.. une duchesse, qu'ils disent... elle va être ben fière quand on lui apprendra ça... Eh bien! tant mieux, Pierre l'oubliera plus facilement.

D'AULNAY, courant après Marie. Oh! charmante Marie, vous ne m'échapperez pas.

MARIE, se défendant. Finissez donc, monsieur... est-ce qu'on embrasse comme ça?

D'AULNAY. Certainement... et je veux...

GASPARD, allant se mettre entre eux. Eh! ben, quoi que vous voulez?

D'AULNAY. Je veux... je veux... il me semble que ça ne vous regarde pas... vous êtes plaisant, mon cher...

GASPARD. Ah! vous me trouvez plaisant... c'est aussi l'effet qu'vous m'faites; mais pendant qu'vous batifollez avec les jeunes filles... vot' dame est là qui vous attend... qui vous demande... vous savez bien, vot' dame, qui...

D'AULNAY. C'est bon!.. c'est bon, homme rustique, je sais de qui vous parlez... (*À part.*) Être toujours à ses ordres... oh! si je rencontrais une riche héritière!... (*Haut.*) Au revoir, belle enfant, parole d'honneur, vous êtes stupéfiante!

Il entre à gauche.

### SCENE IX.

MARIE, GASPARD.

GASPARD. C'est donc pour vous fair' cajoler par des cadets comme ça que vous désollez ce pauv' Pierre... que vous repoussez son amour... que vous refusez sa main?...

MARIE. Vous allez encore me parler de

ça... il me semble qu'une fille est bien maîtresse de suivre son penchant... d'ailleurs Pierre m'aura vite oubliée...

GASPARD. Pany' garçon!... vous le jugez d'après vous; mais moi, je l'connais, voyez-vous, il est désespéré, et je sais... ce qu'il est capable de faire.

MARIE. Vraiment!... c'est à ce point-là? il m'aime donc bien?

GASPARD. Oh! oui, qu'il vous aime, quoique vous ne soyez qu'une fille d'auberge, sans nom... sans parens.

MARIE. Il est inutile de revenir toujours là-dessus.

GASPARD. Non, Marie, c'est pas inutile, croyez-moi... réfléchissez.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Je l'sais ben.. vous êt's vaniteuse...  
C'est à la ville, avec de beaux habits,  
Qu'vous espérez devenir riche, heureuse,  
Et vous brill'rez p't'être un jour à Paris:  
Mais avant ça, si vous n'êt' pas sensible,  
Un brav' garçon loin de vous succomb'ra,  
Crois moi, jenn' fill', n'y a pas d' bonheur possible  
Quand on l'achète à ce prix-là...

MARIE. Mais, monsieur Gaspard!...

GASPARD. Dit's un mot, et j' cours trouver Pierre, il en est encore temps... mais si vous r'fusez, c'est fini... vous n' le verrez plus...

MARIE. Il serait possible... Pierre... expliquez-vous.

GOBINARD, en dehors. Par ici, madame, Marie doit être dans la salle.

GASPARD. Allons, v'là tous les autres à présent!

### SCENE X.

LES MÊMES, GOBINARD, D'AULNAY, M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Ma chère Marie!... Elle l'embrasse.

MARIE, étonnée. Madame!..

D'AULNAY. Ah! mademoiselle, si j'avais su... croyez que le respect et la plus parfaite considération...

MARIE. Qu'est-ce qu'ils ont donc?

GOBINARD, ôtant son bonnet. Ma chère Marie... ou plutôt, mademoiselle, je suis désolé... c'est-à-dire, je suis enchanté... je ne sais plus ce que je dis.

MARIE. Mais qu'est-ce que tout cela signifie?

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Que tu vas à l'instant même quitter cette auberge, qui n'est pas faite pour toi... que je t'emmène avec moi...

car je connais ta mère, elle est mon amie... et ce n'est qu'à elle que je te remettrai...

MARIE. Ma mère!.. Vous sauriez quelle est ma mère?

GOBINARD, *bas à Marie*. C'est une grande polonoise... un' duchesse!

MARIE. Une duchesse!

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Ah! Gobinard, je vous avais recommandé...

GOBINARD. Pardon, madame, l'excès de la joie...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Oui, chère Marie, tu seras riche un jour... tu seras grande dame!

MARIE. Oh! quel bonheur!

GOBINARD, *à part*. Quand je pense que c'est moi qui l'ai élevée...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. En attendant que je te rende à ta mère... je veux te garder avec moi, te traiter comme ma fille, comme mon amie, veux-tu dire.

MARIE. Aller avec vous... oh! que je suis contente!

GASPARD, *à part*. J'étais sûr qu'elle ne tiendrait pas à l'auberge.

D'AULNAY, *de même*. Une fille charmante, et de la fortune... je conçois des projets... d'une hardiesse...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Allons, Marie, il est temps de partir.

MARIE. Comment, madame, tout de suite? permettez-moi d'aller faire un petit paquet.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. C'est inutile, ma chère, chez moi tu ne peux garder ce costume; il faut que ta toilette réponde à ta nouvelle position.

MARIE. Et j'aurai de belles robes aussi? oh! que je suis heureuse... Madame, je suis prête à vous suivre.

GOBINARD. Eh bien, mademoiselle Marie, vous ne me dites rien?..

MARIE. Oh! je suis si troublée... Adieu, Gobinard, adieu, je penserai à vous!

GASPARD, *à part*. Elle est reconnaissante comme un vrai chat!

D'AULNAY. Maintenant, partons... mademoiselle, daignez accepter ma main.

GASPARD, *à part*. Ah! pauvre Pierre!...

REPRISE DU CHOEUR DES PAGES.

Recevoir ici du beau monde, etc.

Tous sortent par le fond, excepté Gaspard, qui les regarde s'éloigner.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

On voit le boulevard du Temple. A droite, un marchand de vin, les tables devant la porte. Plus loin, du même côté, une maison bourgeoise, au premier de laquelle est une fenêtre garnie de persiennes. En face, des arbres. Au premier plan, à gauche, un banc de pierre.

### SCENE PREMIERE.

JOSÉPHINE, ADÉLAÏDE, puis FÉLICITÉ.

Au lever du rideau, Joséphine est assise sur le banc de pierre; Adélaïde est debout et regarde dans la cour.

ADÉLAÏDE. Dodophe... Dodophe!... ne vous éloignez pas du porichinelle surtout.

JOSÉPHINE. Il ne peut donc pas tenir en place, ton mioche?

ADÉLAÏDE. Ne m'en parle pas... il a des fourmis dans les jambes; et les parents qui voudraient que je ne le quitte pas... le plus souvent!

JOSÉPHINE. Les bourgeois sont si injustes... Ah ben! quand est-ce donc qu'il n'y aura plus de maîtres!... et que je pourrai me faire servir à mon tour!...

ADÉLAÏDE. Ah! v'là Félicité.

FÉLICITÉ, *sortant de la maison à droite*.

Rendez-moi ma patrie,  
Ou laissez-moi m' périr.

JOSÉPHINE. Bonjour, Félicité.

FÉLICITÉ. Tiens!... c'est Joséphine et Adélaïde. Par quel hasard, mesdemoiselles, êtes-vous sur le boulevard du Temple?

JOSÉPHINE. C'est pas l'hasard... Adélaïde promène le petit de ses maîtres... moi, je l'ai accompagnée, vu que c'est mon jour de sortie... et nous avons tourné par ici à ton intention.

FÉLICITÉ. Comment donc ça?

JOSÉPHINE. Tu ne comprends pas... nous attendons les jeunes hommes du 32<sup>e</sup>.

FÉLICITÉ. Des militaires... ceux que j'ai vus l'autre jour avec vous?

JOSÉPHINE. Oui. . M. Fleur-d'Amour..

ADÉLAÏDE. Et puis l'autre, dont j'ai oublié le nom... qui nous donne toujours du pain d'épice...

FÉLICITÉ. Et leur camarade... M. Pierre... viendra-t-il aussi?

JOSÉPHINE. Ils tâcheront de l'amener... mais ça ne sera peut-être pas facile à cause d'une mélancolie qu'il a sur le cœur, et qui l'empêche de rire.

FÉLICITÉ. O Dieu!... c'est si intéressant les hommes tristes.

JOSÉPHINE. Oh! nous savons que tu en tiens pour M. Pierre.

FÉLICITÉ. Mais je ne dis pas... d'abord, moi, j'ai toujours eu un faible pour les uniformes.

AIR : *Rataplan.*

Oui, c'est mon caractère,  
Je dois en convenir,  
L'aspect d'un militaire  
M' fait toujours plaisir!  
Quand le tambour passe  
Et qu' j'entends son roulement,  
Je n' tiens plus en place  
Mon cœur fait au même instant,  
Rapata plan, plan, plan, plan.  
Etc., etc.

Du chasseur l'uniforme  
D'abord m'enflamma,  
Du casque aimant la forme,  
Le dragon m' charma,  
Pour l'houzard ensuite  
Mon cœur eut un doux penchant  
A c' heure il palpite...  
N'importe pour quel régiment,  
Rapata plan, plan, plan, plan.  
Etc., etc.

ADÉLAÏDE. Moi, je préfère le pompier.

FÉLICITÉ. Ah! si M. Pierre était moins sauvage... je lui offrirais de bien bon bouillon...

JOSÉPHINE. Tu es bien heureuse de pouvoir offrir du bouillon!... Tu sers donc chez un grand turc?

FÉLICITÉ. Oh! mieux que ça!.. je t'assure que je n'ai pas envie de quitter d'où que je suis... c'est moi qui achète tout... qui ai les clefs de tout!... ma maîtresse est une jeune fille qui n' connaît rien de rien... Oh! c'est toute une histoire que je vous conterai... mais ils vont ce soir au spectacle, et il faut que j'aille bien vite leur chercher une loge... Attendez-moi... je vous retrouverai ici.

Elle sort.

JOSÉPHINE. Sois tranquille... on ne nous enlèvera pas.

ADÉLAÏDE. A-t-elle de la chance!... une place comme celle-là... ça tombe toujours à celles qui ne savent rien faire.

JOSÉPHINE. Ça m'irait si bien à moi, qui suis dans une baraque... des personnes gênées... du petit monde.

On entend fredonner dans la coulisse.

ADÉLAÏDE. Ah! dis donc... je crois que les voici.

JOSÉPHINE. Les 32<sup>e</sup>, faut pas avoir l'air... rasissons-nous.

ADÉLAÏDE. Oui... rasissons-nous... et tout en travaillant, faisons semblant de chercher des coquillages à nos pieds.

Elles se rasseyent sur le banc, et font mine de chercher à terre.

## SCENE II.

JOSÉPHINE, ADÉLAÏDE, CARABINE, FLEUR-D'AMOUR, puis PIERRE.

FLEUR-D'AMOUR. Par ici donc, les autres... Carabine, Carabine... est-ce que tu vas t'arrêter à toutes les marchandes de pommes?

CARABINE, *entrant.* Non, c'est que je marchandais un cœur en pain d'épice...

FLEUR-D'AMOUR, *bas.* Nos tourterelles sont par ici...

CARABINE. C'est elles tout d' même... crrristi.

FLEUR-D'AMOUR. Chut!... modère ton élan... faut pas tout d' suites' prodiguer... Eh ben! Pierre, il n' vient donc pas?... Pierre, viens donc avec nous.

PIERRE, *arrivant lentement, et d'un air triste.* Eh bien! que me voulez-vous?

FLEUR-D'AMOUR. Ce que je veux... te dérider, d'abord... je te donne la bonne exemple... Il y a là sur le banc des jeunesses d' connaissances... elles ont une amie qui t'a remarqué... viens jaser avec elles...

PIERRE. Non, non... c'est inutile... je vas me promener là-bas... je vous reprendrai en repassant.

Il sort.

CARABINE. Est-il hibou, l' camarade?

FLEUR-D'AMOUR. À nous deux, alors... Carabine, une surprise... passons par derrière, et allons nous *assire* inopinément, et sans qu'elle nous *visse*.

CARABINE. Je crois que c'est *faisible*.

Ils exécutent le mouvement.

JOSÉPHINE, *bas à Adélaïde.* Les v'là qu'approchent... les v'là qu'approchent.

FLEUR-D'AMOUR et CARABINE, *s'asseyant.* Houp!...

JOSÉPHINE. Ah! vous m'avez fait peur...

FLEUR-D'AMOUR. Histoire de rire, mamselle Joséphine; est-ce que votre santé serait bonne?

**JOSÉPHINE.** Vous êtes ben honnête, monsieur Fleur-d'Amour.

**FLEUR-D'AMOUR.** Merci!... je me porte bien aussi... quoique depuis l'autr' jour, que j'ai eu celui de vous offrir du coco... j'éprouve le besoin de vous en offrir encore...

**CARABINE.** Oui, nous vous en offrons... crrrristi.

**FLEUR-D'AMOUR.** Ou tout autre rafraîchissement sans conséquence.

**CARABINE.** Des pommes, par exemple.

**ADÉLAÏDE.** Ben obligé, monsieur... monsieur... j'peux jamais vous r'tenir.

**CARABINE.** Carrrrrabine...

**ADÉLAÏDE.** Carrrrrabine... qué drôle de nom : il me semble pourtant que je l'ai déjà entendu.

**CARABINE.** Ah! c'est qu'il y a un' chanson où c' qu'on parle.

*Il chante.*

Il était un p'tit homme  
Qui s'appelait Toto Carabo  
Il avait à la chasse,  
A la chasse aux perdrix ;  
Carabine.

**FLEUR-D'AMOUR.** C'est pas Carabine... c'est Carabi dans la chanson...

**CARABINE.** Tu crois... possible... c'est pas moi qui l'ai faite.

**JOSÉPHINE.** Pourquoi donc M. Pierre n'est-il pas resté avec vous?... Est-ce que nous lui faisons peur?

**FLEUR-D'AMOUR.** Que non!... il en a vu d'aussi laides que vous!... je veux dire de plus laides... mais il aime l'isolement de la solitude au sujet d'une femme... dont il a peu d'agrément.

**JOSÉPHINE.** Pauvre jeune homme!... c'est bien joli d'être fidèle comme ça.

**FLEUR-D'AMOUR.** Oh! fidèle... c'est une bêtise, le militaire se doit à la société et aux bonnes d'enfans, et même aux bonnes sans enfans... j'aime mieux ça... attendu que le mioche est susceptible de nous mettre du raisiné sur nos buffleteries.

**TOUS, riant.** Ah! ah! ah! ah!

**FLEUR-D'AMOUR.** C'est égal!... quand Pierre aura fait autant de cœurs enflammés que moi, il sera plus déluré...

**CARABINE.** Hé! hé! hé! hé!

**JOSÉPHINE.** Oh! les mauvais sujets.

*Air : Grenadier, que tu m'affliges.*

Vous conrez de belle en belle,  
Vous êtes tro...op... entreprenant;

**FLEUR-D'AMOUR.**

Mamsell', si... j' suis infidèle  
C'est pour aimer plus souvent,  
Mais des appas comme les vôtres

Me fixeront pour toujours,  
Ben loin d'en aimer d'autres,  
*Finissant l'air.*

(*Parlé.*) Je l'jure... j' l'affirme... je l'atteste, j'en lève la main.

Vous s'rez mes dernières amours;  
**CARABINE et FLEUR-D'AMOUR.**

Oui, des appas comme les vôtres,  
Me fixeront pour toujours,  
Etc., etc., etc.

**ADÉLAÏDE.** Oh! sont-ils insinuans!

**CARABINE.** Moi, j'adorrrre les cuisinières; v'là un' bonn' conquête pour l'estomac... De quel endroit que vous êtes, manizelle?

**ADÉLAÏDE.** Je suis Bourguignonne.

**CARABINE.** Et moi, Normand... Tiens, j'crois que nous sommes pays...

**FLEUR-D'AMOUR.** Écoutez, sylphides... Carabine et moi, nous avions une idée pour ce soir... vu que nous jouissons d'une permission de dix heures... nous pourrions vous mener à *Franche-comé*.

**ADÉLAÏDE.** Au *Cercle* Olympique?

**JOSÉPHINE.** Oh! c'est une fameuse idée... J'aime tant la comédie.

**FLEUR-D'AMOUR.** Moi, je préfère le spectacle... Je n'y suis encore allé qu'une fois... mais j'ai vu une bien belle ouvrage : *la Tour des Nêstes*.

**JOSÉPHINE.** Oh! on dit que c'est superbe.

**FLEUR-D'AMOUR.** C'est-il convenu?

**JOSÉPHINE.** Dam!.. je voudrais bien... mais que diront les maîtres?... C'est pas que je tienne aux miens... des parvenus... des liardenx... on m'coupe mon pain pour mon dîner.

**FLEUR-D'AMOUR.** Ah! on vous l'coupe! quelle petitesse!

**JOSÉPHINE.** Bah!... ils diront c'qu'ils voudront... pas vrai, Adélaïde?... Il est cinq heures... tu peux aller coucher ton p'tit... s'il n'est pas content... le fouet...

**FLEUR-D'AMOUR.** C'est ça... le fouet... il n'y a rien de mieux pour éduquer les enfans.

**ADÉLAÏDE.** Nous allons le reconduire... Eh bien! où donc qu'il est c'garneiment-là? Dodophe!.. Dodophe!...

**JOSÉPHINE.** Est-ce qu'il a quitté le porrichinel?

**ADÉLAÏDE.** Mon Dieu! oui... je ne le vois plus... Dodophe!...

**FLEUR-D'AMOUR.** Vous avez égaré vot' montard?

**ADÉLAÏDE.** C'est que les parens sont si ridicules, ils seraient capables de s'en prendre à moi.

**JOSÉPHINE.** Allons l'chercher tous les quatre.

**CARABINE.** Ça va!... tous les quatrrrr.

TOUS.

AIR: *C'est gentil d'aimer.*

Sur le boulevard,  
Cherchons le moutard,  
Il aura sa danse...

Je pense...

Mais j'ai de l'espoir,  
Un enfant doit s'voir,  
Ça n' se perd pas comme un mouchoir.

*Ils s'éloignent. Fleur-d'Amour va sortir le dernier, lorsque Gaspard, qui entre, le retient.*

SCENE III.

FLEUR-D'AMOUR, GASPARD.

**GASPARD.** Pardon, excuse, militaire... Vous êtes du 32<sup>e</sup>, pourriez-vous me dire?...

**FLEUR-D'AMOUR.** Un autre jour, paysan... quand vous repasserez.

Il sort en courant.

**GASPARD, seul.** Quand je repasserai... on dirait que le turlourou veut me faire aller... faut pourtant que je sache où je trouverai Pierre... mon pauvre Pierre... je ne l'ai pas vu depuis qu'il a quitté l'pays... et il s'est passé tant d'choses depuis ce temps-là... Eh!.. je ne me trompe pas!.. le voilà!.. c'est lui!.. c'est Pierre!

SCENE IV.

PIERRE, GASPARD.

**PIERRE, entrant à gauche et reconnaissant Gaspard.** Gaspard!

**GASPARD.** Eh oui! sacrédié. c'est moi... il y a assez long-temps que j'avons envie de t'embrasser... Ma fine... je m'sommes dit: je serais bien bête de ne pas contenter mon envie... et me v'là... Tu n'es pas fâché, n'est-ce pas?

**PIERRE.** Ah! mon cher Gaspard.

**GASPARD.** Mais dis donc... j'en peux plus... j'meurs de soif, moi... est-c' qu'on n'peut pas se rafraîchir par ici?

**PIERRE.** Si fait!.. tiens, là!.. Asseyons-nous (*ils se mettent à une table*), et c'est moi qui régale.

**GASPARD.** Oh!... j'veux ben.... Holà, garçon, une bouteille et deux verres. (*Un garçon vient les servir.*) Eh ben! sacrebleu, comment qu'ça va l'état militaire. . es-tu

officier... major... colonel? l'uniforme te va joliment...

**PIERRE.** Avant tout, mon cher Gaspard, donne-moi des nouvelles du pays... de tous ceux que j'aime...

**GASPARD.** C'est juste!... le père Gobinard s'porte bien... c'est-à-dire... non... il n'va pas mal... A ta santé.

Il boit.

**PIERRE.** Et Marie?... tu ne m'en parles pas! Ah! Gaspard... tu sais pourtant que c'est d'elle surtout que j'aime à entendre parler.

**GASPARD.** Dam!.. je pensais que tu l'avais peut-être oubliée... à présent que tu sais que c'est une grand' dame... une duchesse!..

**PIERRE.** Oui!... je sais que je ne dois conserver aucun espoir.

**GASPARD.** C'est toujours la même chanson... Oh! les femmes... qu'elles viennent donc me dire... que les hommes sont des ci, des ça?... je leur répondrai: Ils font bien; quand il y en a un de fidèle... on est ben sûr que c'est celui-là dont elles ne veulent pas.

AIR: *Les maris ont tort.*

Les femmes sont des hirondelles,  
Ça n' se prend pas comme un moineau;  
En vain pour les rendre fidèles,  
On cherche un procédé nouveau,  
C'est l' gain d'sel sur l'ail' d'un oiseau.  
Qu'on soit digne de leur tendresse,  
Ell's n'en vont pas moins leur chemin;  
Pour les r'tenir faudrait sans cesse  
Avoir la salière à la main.

**PIERRE.** Et Marie... est-elle bien fière... depuis qu'elle demeure chez M<sup>me</sup> de Blainville?

**GASPARD.** Ah! il est arrivé ben autre chose à présent.

**PIERRE.** Autre chose... à Marie?

**GASPARD.** Eh! oui... à Marie... Ah!.. c'est que... quand un' jeune fille est riche, elle est autrement courtisée qu'un' p'tit' servante d'auberge.

**PIERRE.** Eh bien!... que lui est-il arrivé!. parle donc, Gaspard... achève.

**GASPARD.** Allons.... je vas parler.... après tout. . tu es un homme... tu auras d' la fermeté.

**PIERRE.** Elle est mariée?

**GASPARD.** Eh! non!... mais depuis un mois on ne sait pas ce qu'elle est devenue! elle a disparu de chez M<sup>me</sup> de Blainville.

**PIERRE.** Disparue... Marie!... O mon Dieu!.. et le nom de son ravisseur!

**GASPARD.** Ah! pardi.. si on l'connait... ça nait tout seul... mais on ne sait rien... on n'a encore rien pu découvrir.

PIERRE, *se levant*. Oh! je la retrouverai moi!.. je saurai qui est le misérable... et je la vengerai.

GASPARD, *le retenant*. Eh ben!.. eh ben!.. où vas-tu?... Oublies-tu que tu es soldat?... Est-ce que tu veux déserte?

PIERRE, *retombant sur la chaise*. Ah! oui!... je suis soldat... et c'est pour elle que j'ai donné ma liberté.

GASPARD. Allons, sacrédié!... du courage... on la retrouvera, c'te fille... Écoute, M<sup>me</sup> de Blainville est à Paris maintenant, et peut-être a-t-elle eu des nouvelles... Je sais quelqu'un qui pourra me donner son adresse... j'irai... je m'informerai...

PIERRE. Oh! oui... oui... mon cher Gaspard... mais tu viendras me dire cette adresse... je veux aller moi-même chez cette dame.

GASPARD. Soit!... Où est ta caserne?

PIERRE. Faubourg du Temple... mais dans une heure je serai encore ici... Oh! va, va!... je t'en prie... hâte-toi... je t'attendrai.

GASPARD. Allons, allons... je pars... A ta santé, c'est le dernier coup. . et en route.

Il sort.

PIERRE, *seul*. Marie enlevée!... moi, qui l'aimais tant, qui aurais tout sacrifié pour elle!.. un autre a su lui plaire.. elle s'est laissé séduire!... Oh! non, c'est impossible!... Marie était coquette... mais sage, mais honnête... Je la connais bien, moi, elle est trop fière pour avoir consenti... Oui, oui, c'est une surprise, une trahison, elle a besoin de moi... elle m'attend peut-être... il faut que je la retrouve... j'irai chez cette dame... j'irai partout.

## SCENE V.

FLEUR-D'AMOUR, FÉLICITÉ, JOSÉPHINE, PIERRE.

FLEUR-D'AMOUR. Non, mamselle Félicité... le moutard n'est pas perdu!.. nous l'avons retrouvé au corps-de-garde qui buvait la goutte... C'est un enfant qui promet de grandes perfections.

FÉLICITÉ. Tiens... voilà M. Pierre!

FLEUR-D'AMOUR. Fameux!.. Dis donc, Pierre... nous avons convenu de passer la soirée ensemble... Offre donc ton bras... à mamselle... histoire de lui faire une politesse.

PIERRE. Excusez-moi, mademoiselle... mais il faut que je rentre à la caserne.

FLEUR-D'AMOUR. Puisque nous avons une permission de dix heures.

FÉLICITÉ. M. Pierre est bien libre... d'ailleurs il faut que je rentre aussi... pour porter la loge de théâtre... il est déjà plus de six heures... c'est à la demie que l'on doit venir prendre ma maîtresse, et on me recommande toujours de ne pas quitter M<sup>lle</sup> Marie.

PIERRE. Marie?... votre maîtresse se nomme Marie?

FÉLICITÉ. Oui, monsieur.

PIERRE. Et il y a long-temps que vous êtes à son service?

FÉLICITÉ. Non... depuis un mois seulement... Oh! c'est une drôle d'aventure.. une jeune fille qu'on a enlevée.

PIERRE, *à part*. Enlevée... depuis un mois!.. (*Haut.*) Mademoiselle, acceptez donc mon bras.

FÉLICITÉ. Avec plaisir, monsieur Pierre.

FLEUR-D'AMOUR, *à Joséphine*. Tiens... tiens... on dirait que ça veut prendre.

JOSÉPHINE. Tu avais promis de nous conter ça, Félicité.

FÉLICITÉ. Ah! voyez-vous, c'est un secret... je ne peux le dire à personne... mais les militaires sont des gens d'honneur... Figurez-vous que la jeune fille était chez une dame... à la campagne...

PIERRE. A la campagne?..

FÉLICITÉ. Oui... du côté de la Roche-Guyon..

PIERRE, *à part*. C'est elle!...

Il serre fortement le bras de Félicité.

FÉLICITÉ. Oh!.. (*à part*) comme il me serre le bras.

FLEUR-D'AMOUR. De quoi!.. est-ce que vous auriez marché sur un lézard?

PIERRE. Continuez, mademoiselle.

FÉLICITÉ. Pour lors il y avait chez cette dame un jeune homme qui est devenu amoureux de M<sup>lle</sup> Marie, et un jour que M<sup>me</sup> de Blainville était absente (c'est le nom de la dame), il a fait une histoire à la jeune fille, l'a conduite à Paris, dans un petit appartement qu'il a loué ici tout près, et mamselle Marie se croit chez sa protectrice... au point qu'elle attend son arrivée tous les jours.

PIERRE. C'est une trahison!.. j'en étais sûr.

FLEUR-D'AMOUR. Fameuse, la frime... oh! elle est bien bonne.

PIERRE. Et depuis ce temps ce jeune homme n'a pas quitté votre maîtresse.

FÉLICITÉ. Si fait!.. il est retourné près de M<sup>me</sup> de Blainville, à la campagne... pour qu'on ne se doute de rien... mais...



v'la quelques jours qu'il vient plus souvent... il mène promener mamselle en voiture... et ce soir, il la conduit au spectacle.

PIERRE. Au spectacle... aujourd'hui...  
(*A part.*) Mon Dieu!... comment faire?

FÉLICITÉ. Oh! tenez... ça me donne une idée... et je vais vous faire une proposition...

FLEUR-D'AMOUR. Voyons la proposition, fille des anges..... Joséphine..... je vous range dans la même famille.

FÉLICITÉ. Pendant qu'ils vont au spectacle, je serai seule... depuis sept heures jusqu'à onze... Si vous voulez venir... nous ferons un petit souper délicat... de la charcuterie et du punch... et nous jouerons à des jeux innocens.

FLEUR-D'AMOUR. Adopté... adopté!... de jolies femmes et des liqueurs... me voilà dans mon *esphère*.!...

JOSÉPHINE. Justement, Adélaïde va revenir avec Carabine... nous irons tous... J'aime bien mieux ça qu'un spectacle.

FÉLICITÉ. Vous viendrez, monsieur Pierre...

PIERRE. Si j'irai... Oh! oui, mademoiselle oui, quand je devrais y perdre la vie...

FLEUR-D'AMOUR. Scélérat de Pierre!... s'enflamme-t-il!... va-t-il droit à la chose!

FÉLICITÉ. Ecoutez!... notre appartement est au premier... quand vous me verrez fermer les persiennes, c'est qu'ils seront partis... Ils sortiront par l'autre côté... et vous pourrez venir... je suis bien avec la portière.

JOSÉPHINE. C'est convenu, nous attendrons le signal.

FÉLICITÉ. Je rentre... Au revoir, monsieur Pierre.

PIERRE. Oh! vous pouvez compter sur moi, mademoiselle.

FÉLICITÉ, *à part, en s'éloignant*. Certainement il est très-amoureux de moi...

Elle rentre.

~~~~~

SCENE VI.

FLEUR-D'AMOUR, PIERRE, JOSÉPHINE; puis CARABINE et ADÉLAÏDE.

PIERRE, *à part*. Chez elle... ce soir...

FLEUR-D'AMOUR. Dis donc, Pierre... tu n'es pas fâché maintenant, que j't'ai fait faire la connaissance de mamselle Félicité.

PIERRE. Oui, merci... tu ne peux comprendre ce que j'éprouve.

FLEUR-D'AMOUR. Drôle de corps... va! Il fait l'amour comme on mange des z'haricots!...

CARABINE, *tenant Adélaïde sous le bras*. Nous v'la!... nous v'la nous autres... Avons-nous couru!...

ADÉLAÏDE. Mon polisson est couché!... Il se permettait de pleurer en disant qu'il faisait encore jour; comme je vous l'ai corrigé.

Elle fait signe de fouetter.

CARABINE. Ça l'a endormi tout d'suite.

JOSÉPHINE. Vous n'savez pas... Félicité nous donne ce soir un ambigu.

CARABINE. Un ambigu... Je croyais que nous allions au Cirque.

FLEUR-D'AMOUR. Tu confonds les expressions de ta langue... Il s'agit d'une soirée bachique et voluptueuse...

CARABINE. Oh! crrrrristi!

PIERRE. Mais faisons bien attention si on ferme les persiennes.

ADÉLAÏDE. Est-ce que M. Pierre en est?

FLEUR-D'AMOUR. J'crois ben... il a pris feu comme un phosphorique... Allons, allons... faut pas rester sinamovibles sur le boulevard... on nous prendrait pour un attroupeement...

Fleur-d'Amour donne le bras à Joséphine, Carabine à Adélaïde, et ils se promènent tous les quatre en chantant, tandis que Pierre regarde toujours la fenêtre.

TOUS LES QUATRE.

AIR d'Esmeralda.

Promenons-nous...
Du rendez-vous
L'instant sera bien doux;
Nous souperons,
Nous chanterons,
Nous nous amuserons.

FLEUR-D'AMOUR.

L'amour et la folie,
V'la c' qui compose ma vie,
Près d'une bonne amie
Je suis un vrai fateur.

PIERRE, *à part*.

Sauver celle que j'aime!
Ah! quel plaisir extrême!
Mais en ce moment même
Je sens luttie mon cœur.

ENSEMBLE.

Promenons-nous,
Etc.

La musique continue, et ils se promènent toujours pendant le dialogue suivant.

SCENE VII.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, à Pierre. Pierre, me v'là!...
J'ai l'adresse de M^{me} de Blainville...
Tiens!... la v'là sur ce papier.

PIERRE, regardant la fenêtre. Fort bien,
donne... Elle pourra me servir.

GASPARD. Eh! mais qu'est-ce que tu as
donc à regarder toujours par là?

PIERRE. Laisse-moi, Gaspard... laisse-
moi... demain à la caserne... Moi, ce soir,
j'espère sauver Marie.

GASPARD. Comment?... que me dis-tu
là?... Ce soir...

On ferme les persiennes.

FLEUR-D'AMOUR. V'là le signal, v'là le
signal... En avant la bombance et les
amours...

PIERRE. A demain, Gaspard.

FLEUR-D'AMOUR. Bonsoir, paysan.

TOUS LES QUATRE.

Voici l'instant,
C'est le moment :
Courons, on nous attend ;
Nous souperons,
Nous chanterons,
Nous nous en donnerons.

*Ils courent vers la maison, Gaspard reste stupé-
fait.*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une salle à manger. Porte d'entrée au fond. A gauche, au fond, une porte. Du même côté, une cheminée, une pendule. A droite et à gauche, au premier plan, une porte.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, FLEUR-D'AMOUR, CARABINE,
FÉLICITÉ, JOSEPHINE,
ADÉLAÏDE.

Au lever du rideau, ils sont à table. 1^o Pierre à droite,
2^o Félicité, 3^o Fleur-d'Amour, 4^o Joséphine, 5^o
Carabine, 6^o Adélaïde. Pierre est tout pensif.

TOUS, excepté Pierre.

AIR: *Pantalon du Postillon.*

Vivent les plaisirs de la table
Pour entretenir la bonne humeur,
Dans une compagnie aimable
Voilà le vrai bonheur.

FLEUR-D'AMOUR.

Moi, v'là ma manière ;
Je soutiens, ma chère,
Que l'homme est sur terre
Pour plaire et manger.

TOUS.

Vivent les plaisirs, etc., etc.

FÉLICITÉ, à Pierre.

Mon Dieu! vous soupirez sans cesse,
Vous n'mangez pas... ce n'est pas bien.

PIERRE, à part.

Tâchons de cacher ma tristesse,
Qu'ils ne devinent rien.

FLEUR-D'AMOUR, tendant son verre à
Pierre. Allons, fais-moi raison.

CARABINE, de même. Oui.... trrin-
quons.

PIERRE, de même. Volontiers!

TOUS.

Vivent les plaisirs, etc.

FLEUR-D'AMOUR. Oh! c'est égal! Pierre
ne va pas! Il ne boit ni ne mange... On
voit bien que l'amour le talonne... il se
sustente de sentiment.

JOSEPHINE. Monsieur Pierre a tort....
il faut nourrir sa tendresse.

CARABINE. Moi... plus que je suis amou-
reux et plus que j'ai faim!... crrristi!

FLEUR-D'AMOUR. Cesouper est fièrement
coquet... Voilà un petit jambon qui réveil-
lerait un mort... A boire, Carabine.

CARABINE, versant. Toujourrrrs!

ADELAÏDE. Dites donc, pendant que
nous sommes à table, si on allait son-
ner?

FÉLICITÉ. Tant pis! jen'ouvrirais pas...
je serais censée sortie aussi... Dam, faut
bien que chacun s'amuse!

FLEUR-D'AMOUR. Vous avez d'excellens
principes... J'vas encore en prendre une
tranche.

FÉLICITÉ. Mais nous n'risquons rien....
Il n'est que neuf heures et demie... On ne
reviendra pas avant la fin du spectacle....
et puis ensuite...

PIERRE. Ensuite?

FÉLICITÉ. Ah! dam, j'ai mon idée.

PIERRE. Quelle idée? Parlez donc!

FLEUR-D'AMOUR. Oui! voyons l'idée!
j'vas prendre un peu de gras.

Il se sert du jambon.

FÉLICITÉ. Je ne sais si je me trompe... mais il me semble qu'aujourd'hui M. d'Aulnay... le jeune homme qui a enlevé.... a des projets...

PIERRE. Des projets?

FLEUR-D'AMOUR, *tendant son verre à Pierre*. A boire, s'il vous plaît.

FÉLICITÉ. Dam, écoutez donc, ce jeune homme n'est pas riche... il a enlevé la demoiselle parce qu'elle aura une grande fortune... et pour être sûr qu'un autre ne pourra pas la lui souffler... il pourrait bien devenir entreprenant.

FLEUR-D'AMOUR. Prends donc garde, Pierre, tu verses sur la table.

PIERRE. Comment, vous penseriez.. ?

FÉLICITÉ. Ce qui me fait croire qu'il a des intentions, c'est qu'il m'a dit en parlant de ne pas les attendre.

Pierre fait un mouvement convulsif.

FLEUR-D'AMOUR. Oh ! fameux ! fameux ! voilà Pierre qui mange son couteau à c't'heure... A boire !

FÉLICITÉ. Du reste, ce ne sont pas mes affaires... Tiens, s'il fallait s'inquiéter de ce que font les maîtres, on s'rait bien dupes.

FLEUR-D'AMOUR. C'est juste ! chacun s'doit à lui-même... n'est-ce pas, ma Joséphine?... J'vas prendre un peu de maigre.

PIERRE, *à part*. Oh ! comme le temps me semble long !

FÉLICITÉ. Quel soupir vous faites, monsieur Pierre ?

FLEUR-D'AMOUR, *à Joséphine*. Il en tient terriblement... le camarade... Il est fou de sa Félicité.

FÉLICITÉ, *à Pierre*. Pour vous égayer, voulez-vous du vin de Malaga ?

PIERRE. Oh ! je vous remercie, mademoiselle.

FLEUR-D'AMOUR. Ah ! ben, moi, j'lui dirai deux mots à vot' vin de Tralala.

CARABINE. Et moi quatre... crrristi ! Et vous aussi, n'est-ce pas, payse ?

ADÉLAÏDE. Taisez-vous, gros monstre !

FLEUR-D'AMOUR. Et à la seule fin de vous faire rire... je vas vous chanter un boléro militaire, que je me suis appris soi-même... pour les récréations du dessert.

JOSÉPHINE. Qu'est-ce que c'est qu'un boléro ?

FLEUR-D'AMOUR. C'est une romance égyptienne qui se chante dans les sérails espagnols ; surtout que chacun répète le refrain qui imite le roulement du tambour.

TOUS, *excepté Pierre*. Oui, oui.

FLEUR-D'AMOUR.

Air des *Rifla*.

Qui dans le régiment
A le plus d'agrément,
Et sans avoir un sou,
S'amuse comme un fou.
C'est le Tourlourou, (ter.)
C'est le Tourlourou, (bis.)
C'est le Tourlourou.

TOUS.

C'est le Tourlourou, (ter.)
C'est le Tourlourou, (bis.)
C'est le Tourlourou.

FLEUR-D'AMOUR. Second couplet, même air... on s'accompagne avec la fourchette.

Qui sait d'un jeune objet
Triompher en secret
Sans lui donner d'bijou,
Ni d'meuubl's en acajou ?
C'est le Tourlourou, etc., etc. (ter.)

TOUS.

C'est le Tourlourou, etc., etc.

FLEUR-D'AMOUR. Troisième couplet, même air... on bat la mesure sur son assiette.

Qui, voyageant enfin
En guêtres, en escarpin,
S'en revient du Pérou
Sans le moindre bambou ?
C'est le Tourlourou, etc., etc.

TOUS.

C'est le Tourlourou, etc., etc.

FÉLICITÉ. Eh bien ! monsieur Pierre, pourquoi donc que vous n'faites pas *Trouloulou* avec nous ? C'est pourtant très-gentil !

PIERRE. Pardon, mademoiselle ; mais je...

FLEUR-D'AMOUR. Attention au quatrième couplet... On bat la mesure sur n'importe quoi.

CARABINE. Crrristi !... qu'ça va être aimable !

FLEUR-D'AMOUR. M'y voilà ! (*La pendule sonne dix heures.*) Ah ! dites donc, les autres, entendez-vous ? Dix heures !

CARABINE. Ah ! cré coquin !

FLEUR-D'AMOUR. Et not' permission qui n'est que jusque là !... Faut nous sauver au pas r'doublé... Heureusement la caserne n'est pas loin.

FÉLICITÉ. Comment, vous allez déjà partir ?

FLEUR-D'AMOUR. Le devoir avant tout... fille céleste... Je l'aime cette Félicité !

FÉLICITÉ. Au moins, aidez-moi à ôter tout cela.

FLEUR-D'AMOUR. Soit! mais en deux temps... Allons, Carabine... c'est le Tour-lourou...

Ils enlèvent la table, Félicité les précède.

FÉLICITÉ. Par ici... dans la cuisine.

Ils entrent par la première porte du fond, à gauche.

JOSÉPHINE, *mettant son châle*. Quel dommage de partir quand on s'amuse si bien!

ADÉLAÏDE. Vous ne les aidez pas un peu, monsieur Pierre?

PIERRE, *qui est resté assis*. Vous voyez bien que c'est inutile.

JOSÉPHINE, *à Adélaïde*. Comme il est aimable! Ah bien! il ne vaut pas un regard de Fleur-d'Amour.

ADÉLAÏDE. Ni un *souris* de Carabine.

FLEUR-D'AMOUR, *rentrant avec Carabine et Félicité*. En route, à présent..... votre bras, chère amie... et pas accéléré.

CARABINE. Demi tourrrrr! marrrrrche!

FLEUR-D'AMOUR. Eh bien! Pierre, est-ce que tu dors? Allons, lève-toi donc!

PIERRE. Vous pouvez partir, moi, je reste ici.

FLEUR-D'AMOUR. Tu restes! oh! fameux! Il est peu gêné, le camarade.

JOSÉPHINE. Est-ce que cela nous regarde?.. Si M. Pierre a quelque chose à dire à Félicité.

FÉLICITÉ. Mon Dieu! moi, je ne mets personne à la porte... Et si M. Pierre veut encore causer...

FLEUR-D'AMOUR. Comme il voudra..... Mais je le prévient seulement que s'il ne rentre pas avec nous, il sera puni.

PIERRE. Oh! ça m'est égal, je reste!

JOSÉPHINE, *à Félicité*. Cet homme-là t'adore, ma chère.

FLEUR-D'AMOUR. A ton aise, alors... En avant nous autres!

CARABINE. Crrrrristi! me suis-je amusé!

Tous.

Air d'un galop.

An revoir, (*bis*.)

Faut céder au devoir!

Le plaisir, (*bis*.)

Me fera revenir.

Ce repas, (*bis*.)

Avait bien des appas!

Mais enfin (*bis*.)

Chaque chose a sa fin.

Ils sortent.

FÉLICITÉ, *au fond*. Attendez donc que je vous éclaire.

FLEUR-D'AMOUR, *en dehors*. C'est inutile... il y a de la lune.

SCENE II.

FÉLICITÉ, PIERRE.

PIERRE, *à part*. Non, non! je ne sors pas... Quand Marie est en danger... Oh! je veux la sauver à tout prix.

FÉLICITÉ, *revenant*. Les voilà partis! Mais il n'est guère que dix heures et quart.... Mon monde ne rentrera pas avant onze heures.

PIERRE. Ah! encore trois quarts d'heures.

FÉLICITÉ, *allant et venant autour de Pierre*. Voyons... tout est-il bien rangé ici? Tra, la, la... tra, la, la... Oh! oui! on ne se donterait plus que nous avons soupé... (*À part*.) Ah ça! mais est-ce qu'il ne m'en dira pas davantage, M. Pierre?... Alors, pourquoi donc a-t-il voulu rester?... Ah! il est peut-être timide!... (*Haut*.) Monsieur Pierre!

PIERRE. Mademoiselle!

FÉLICITÉ. Vous accepteriez bien encore un petit verre... de doux.

PIERRE. Non, non... je n'ai besoin de rien.

FÉLICITÉ. Oh! vous êtes autrement sobre que vos camarades... vous n'avez presque pas mangé.

PIERRE. Ah! c'est que j'ai autre chose qui m'occupe... Vous verrez bientôt que ce n'est pas pour votre souper que je suis venu ici.

FÉLICITÉ, *à part*. A la bonne heure, c'est déjà plus aimable! (*Haut*.) Vous êtes bien honnête, monsieur Pierre, certainement... On voit bien que ce n'est pas la gourmandise qui vous fait agir..... et je n'ai jamais eu l'idée... (*À part*.) Allons, le voilà qui retombe dans ses réflexions... Ça commence à devenir très-ridicule.

PIERRE, *se levant, et se promenant avec agitation*. Ah! ils tardent bien!

FÉLICITÉ, *à part*. Singulière manière de faire sa cour. Le voilà qui se promène, à présent... Mais c'est qu'il ne s'occupe pas plus de moi que s'il était tout seul... Voyons, voyons... faut l'encourager. (*Elle tousse*.) Hum! hum! monsieur Pierre.

PIERRE. Mademoiselle.

FÉLICITÉ. Vous êtes bien triste... J'aime assez les hommes mélancoliques; mais pourtant, quand on est avec une personne qui plaît, on peut bien s'égayer, s'amuser, chanter... Les militaires savent de si jolies chansons. Monsieur Pierre, vous seriez bien aimable de m'en apprendre une.

PIERRE. Oh! mademoiselle, en ce moment dispensez-moi.

FÉLICITÉ. Ah ça! mais, si vous ne voulez

ni parler ni chanter, c'était pas trop la peine de rester alors.

PIERRE, *regardant la pendule.* Enfin, voici l'heure! Mademoiselle, par grâce... dites-moi où est votre chambre?

FÉLICITÉ. Ma chambre?... Comment, monsieur, vous voulez que je vous dise?

PIERRE. Oui, car il faut que je sache où je pourrai me cacher.

FÉLICITÉ. Vous cacher? mais j'en entends pas cela.

PIERRE, *brusquement.* Votre chambre, vous dis-je? Répondez, je le veux!

FÉLICITÉ. Mon Dieu! quel ton! il me fait presque peur. (*Lui montrant la porte.*) C'est par là ma chambre... mais je vous défends bien d'y aller... et... je...

PIERRE, *écoutant au fond.* Chut! taisez-vous.

FÉLICITÉ. Allons, voilà qu'il veut que je me taise à présent... Monsieur, je ne comprends rien à vos gestes... si vous êtes venu pour jouer la pantomime, ça ne m'amuse pas du tout... D'ailleurs ma maîtresse va rentrer...

PIERRE. Ah! je l'espère bien!

FÉLICITÉ. Comment, vous l'espérez? Ce n'est donc pas pour moi que vous êtes venu ici?

PIERRE. Silence! On a frappé en bas...

FÉLICITÉ. Ah! mon Dieu... Que dois-je faire?

PIERRE. On monte l'escalier.

FÉLICITÉ. Je meurs de frayeur.

PIERRE. Je vais me cacher dans votre chambre... mais pas un mot, pas un signe...

FÉLICITÉ, *tremblante.* Je vous le jure, monsieur. (*Il entre dans la chambre à gauche.*) Il est dans ma chambre... et il met le verrou... Dieu du ciel! qu'est-ce que ça va devenir?... (*On sonne au fond.*) Voilà ma maîtresse... Allons, tâchons de prendre sur moi...

Elle va ouvrir.

SCENE III.

FÉLICITÉ, MARIE, D'AULNAY.

D'AULNAY. Parole d'honneur, le spectacle était délicieux... Vous êtes-vous amusée, belle Marie?

MARIE. Oh! oui, monsieur... ce plaisir était tout-à-fait nouveau pour moi. (*Elle ôte son chapeau et son châle.*) Tenez, Félicité... Ah! vous allez éclairer monsieur, qui a pris la peine de me reconduire.

D'AULNAY, *à part.* Diable! cela ne ferait pas mon compte. (*Haut.*) Mademoiselle.

je vous demanderai la permission de me reposer un moment... je me sens un peu fatigué.

MARIE, *à part.* Il veut rester!... ses discours au spectacle étaient si singuliers!

D'AULNAY. Félicité, laissez-nous, ma chère, rentrez dans votre chambre.

FÉLICITÉ, *à part.* Dans ma chambre, ça me serait difficile.

MARIE, *à part.* Pourquoi veut-il la renvoyer? (*Haut.*) Mais il n'est pas encore tard, et... Mon Dieu! qu'avez-vous donc ce soir, Félicité... vous êtes pâle... vous semblez souffrante?

FÉLICITÉ. Ah! mamselle.... ce n'est rien... c'est comme ça... quand je suis à jeun.

D'AULNAY. C'est le sommeil qui la gagne... allez vous reposer.

MARIE. Non, non, je pourrais encore avoir besoin d'elle. (*A Félicité.*) Vous viendrez si je vous appelle.

FÉLICITÉ. Oui, mamselle. (*D'Aulnay lui fait des signes.*) Rentrons dans ma cuisine... Mon Dieu, qu'est-ce que le soldat veut donc faire?

Elle rentre dans la cuisine.

SCENE IV.

MARIE, D'AULNAY.

D'AULNAY, *s'asseyant près de Marie.* Eh bien! cher ange, vous avez donc eu du plaisir ce soir?

MARIE. Sans doute, monsieur, et quand M^{me} de Blainville sera ici, oh! je la prierai de me mener souvent au spectacle.

D'AULNAY. Il n'y a pas besoin d'elle pour cela... Ne suis-je pas toujours trop heureux de faire ce qui peut vous plaire?

MARIE. Ce qui m'a le plus frappée dans la pièce que nous avons vue... c'est ce jeune homme qui fait semblant d'aimer une demoiselle, parce qu'elle a de la fortune.

D'AULNAY. Oh! c'est bien invraisemblable!... je ne sais pas où maintenant les auteurs vont chercher leurs sujets... mais, au contraire, les jeunes gens de ce siècle sont extrêmement désintéressés, et si j'osais me citer pour exemple...

MARIE. Vous, monsieur?

D'AULNAY. Oui, moi, charmante Marie! Ne vous rappelez-vous pas que je vous adorais quand vous n'étiez qu'une simple paysanne... et si je vous aime encore plus maintenant, ce n'est que pour vous seule.

MARIE, *reculant sa chaise.* Monsieur, que me dites-vous?

D'AULNAY. Ce que mes yeux vous ont cent fois répété... et d'ailleurs pourquoi cacherais-je mon amour?

MARIE. Monsieur, si vous m'aimez en effet... ce n'est pas à moi... c'est à M^{me} de Blainville qu'il faut le dire... Ah! bientôt, je l'espère, elle sera de retour, son absence ne saurait encore se prolonger.

D'AULNAY. Ah! ah! ah! M^{me} de Blainville, vous l'attendrez long-temps.

MARIE. Que voulez-vous dire?

D'AULNAY. Tenez, Marie, il n'est plus temps de feindre, M^{me} de Blainville n'avait aucun droit sur vous... elle vous a recueillie pour vous rendre à la duchesse votre mère... eh bien! moi, j'en ai fait autant... je vous ai enlevée, et maintenant vous êtes ici chez moi.

MARIE. Grand Dieu! serait-il vrai?

D'AULNAY. Pourquoi cette terreur? n'avez-vous donc pas quelque amitié pour moi?

MARIE, *se levant*. Monsieur, je veux sortir de cette maison, ce soir, à l'instant même.

D'AULNAY, *la retenant*. Oh! voilà qui ne se peut pas... songez que vous êtes ici en mon pouvoir!

MARIE. Quelle infâme trahison! Félicité! Félicité!

D'AULNAY. Vous l'appellez en vain, elle a reçu mes ordres, elle ne viendra pas.

MARIE. Oh! mais c'est affreux!

D'AULNAY, *lui prenant la taille*. Allons, Marie, voyez en moi l'amant le plus tendre... le plus épris!

MARIE. Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!

D'AULNAY. Non; il me faut un baiser, et je l'aurai.

SCENE V.

LES MÊMES, PIERRE, FÉLICITÉ.

Pierre sort brusquement de la chambre de Félicité et va se jeter entre eux en repoussant d'Aulnay.

PIERRE. Misérable!

D'AULNAY, *stupéfait*. Un soldat!

MARIE, *le reconnaissant*. Pierre! c'est lui, ah! c'est lui qui vient me sauver!

D'AULNAY. Ah! monsieur est une connaissance de mademoiselle... Mais de quel droit êtes-vous ici? je vous trouve bien hardi.

PIERRE. Tu me trouves hardi? et moi je te trouve bien lâche!

D'AULNAY. Insolent!... Savez-vous que vous êtes ici chez moi?

PIERRE. Sois tranquille, nous n'y resterons pas long-temps... Venez, Marie, laissons monsieur chez lui.

D'AULNAY. L'emmener! et vous croyez que je le souffrirai?

PIERRE. Tu veux t'y opposer? eh bien! voyons, as-tu des armes?

MARIE. Pierre, je vous en prie, qu'allez-vous faire?

D'AULNAY. Demain matin, je vous rendrai raison, si vous voulez!

PIERRE. Non, aujourd'hui, à l'instant même.

D'AULNAY. A l'instant, soit... je suis à vous.

Il entre dans la pièce à droite.

PIERRE. Je vous attends!

MARIE. Oh! non, vous ne vous battrez pas.

Elle ferme la porte de la chambre.

PIERRE, *faisant un mouvement pour l'arrêter*. Marie!

MARIE. Venez, venez, Pierre... il faut me sauver d'abord.

PIERRE. Vous sauver!... oui, oui, vous avez raison.

D'AULNAY, *en dedans*. Félicité!... Félicité!...

MARIE. Partons!

PIERRE. A demain, monsieur, à demain.

Ils sortent.

D'AULNAY. Félicité! Félicité!

FÉLICITÉ, *sortant de la cuisin*. Eh bien! plus personne... où sont-ils donc?

D'AULNAY. Félicité, ouvre-moi.

FÉLICITÉ. Comment, monsieur, vous êtes dedans?

D'AULNAY. Mais ouvre-moi donc!

FÉLICITÉ. Il n'y a pas de clef... Je m'en vais aller chercher le serrurier, pourvu qu'il ne soit pas encore couché.

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un salon très-élégant ouvert au fond, et donnant sur des jardins. Portes latérales.

SCENE PREMIERE.

UN DOMESTIQUE, D'AULNAY.

D'AULNAY, *arrivant par le fond, au domestique qui range dans le salon.* Ah ! c'est toi, Louis !... M^{me} de Blainville est-elle visible ?

LE DOMESTIQUE. Il est encore bien matin, monsieur ; mais je pense que pour vous... Je vais prévenir madame.

Il sort.

D'AULNAY. Oui, sans doute, il est de bonne heure ; mais j'avais mes raisons pour sortir dès le matin. D'abord, cet homme qui doit venir me chercher pour tirer le briquet avec lui... me battre avec un simple soldat... C'est bon dans le premier mouvement... mais ce serait d'un ridicule... Il ne trouvera personne chez moi, pas même Félicité que j'ai mise à la porte, pour lui apprendre à recevoir des militaires... Mais Marie, qu'est-elle devenue ? je tremble qu'elle ne soit déjà ici... qu'elle n'ait tout raconté à M^{me} de Blainville... car enfin, si la jeune fille m'échappe, il faut que je ménage la... Ah ! la voici !

SCENE II.

D'AULNAY, M^{me} DE BLAINVILLE.

M^{me} DE BLAINVILLE, *arrivant par la droite.* Ah ! c'est vous, monsieur ?.. Mais c'est un miracle que de vous voir... depuis quelques jours, il paraît que vous m'aviez oubliée.

D'AULNAY. Moi, vous oublier, belle dame !... oh ! jamais !.. mais des affaires, une indisposition... enfin ce matin, me trouvant libre, vous voyez que je me suis empressé d'accourir.

M^{me} DE BLAINVILLE. Je vous en sais gré, car j'ai du nouveau à vous apprendre.

D'AULNAY. Du nouveau !... (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! je tremble !

M^{me} DE BLAINVILLE. Vous voyez une femme au désespoir !.. Ah ! Hector, je suis bien malheureuse.

D'AULNAY, *à part.* Plus de doute, elle sait tout.

M^{me} DE BLAINVILLE. C'est cette petite Marie qui cause ma peine.

D'AULNAY. Mademoiselle Marie, vous l'avez revue ?

M^{me} DE BLAINVILLE. Mais non, monsieur, je ne l'ai pas revue... je n'en ai aucune nouvelle... et voilà justement ce qui me désole.

D'AULNAY, *à part.* Ah ! Dieu soit loué. (*Haut.*) Alors, je ne vous comprends pas bien.

M^{me} DE BLAINVILLE. Apprenez que j'ai reçu une lettre de la duchesse de Walousky ; elle a dû arriver hier à Paris, et m'annonce sa visite pour ce matin.

D'AULNAY. La duchesse arrive... Et vous parle-t-elle de sa fille ?

M^{me} DE BLAINVILLE. Non pas positivement ; mais elle me marque qu'elle a écrit à Vétéuil, à Gobinard... nous savons bien pourquoi... elle lui demande son enfant... Celui-ci va répondre que je me suis chargée de Marie... Mais moi, comment apprendre à la duchesse que sa fille n'est plus chez moi... qu'elle a disparu ?

D'AULNAY. En effet, c'est fort embarrassant... après ça, puisqu'elle est restée dix-huit ans sans la voir...

M^{me} DE BLAINVILLE. Raison de plus.

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Peut-être loin de son enfant
Elle a gémi bien long-temps en silence,
Et cependant, vous-même, en ce moment,
Vous l'accusez d'indifférence !
Elle aurait donc grand tort, sans contredit,
A son retour, de rester impassible...
Car plus elle fera de bruit...
Et plus on la croira sensible.

D'AULNAY. C'est très-juste !

M^{me} DE BLAINVILLE. Voyons, Hector, conseillez-moi ; après m'avoir délaissée si long-temps, je serai encore assez bonne pour vous éconter, ingrat.

D'AULNAY. Ah ! Dieu ! moi, ingrat !

M^{me} DE BLAINVILLE. Lorsque je serai délivrée de tous ces ennuis, nous reparlerons de nos projets... de notre mariage, car vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

D'AULNAY. Ah ! ce serait m'offenser que d'en douter.

MARIE, *en dehors.* Je veux la voir sur-le-champ... sur-le-champ, je vous en prie.

M^{me} DE BLAINVILLE. Ah! mon Dieu! cette voix...

D'AULNAY. En effet! j'ai cru reconnaître...

M^{me} DE BLAINVILLE, *regardant au fond*. Eh! oui, c'est elle... c'est Marie.

D'AULNAY, *à part*. Je suis perdu!

~~~~~

### SCENE III.

LES MÊMES, MARIE.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE, *allant à elle*. Ma chère Marie!...

MARIE. Madame!... (*À part*.) M. d'Aulnay!

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Je te revois enfin!.. Ah! si tu savais quel plaisir me fait ta présence... que je t'embrasse encore...

D'AULNAY, *à part*. Comment me tirer de là!... (*Haut*.) Mademoiselle Marie!.. comment c'est vous!... j'éprouve un plaisir!...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Mais apprends-moi donc par quels événemens tu as disparu de chez moi depuis six semaines.

D'AULNAY. Pardon, je me retire, je craindrais que ma présence...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Non, Hector, non... vous n'êtes pas de trop... vous, notre ami... je m'en rapporte à Marie.

MARIE. Non, sans doute, madame, et je n'ai rien à dire que monsieur ne doive savoir.

D'AULNAY, *à part*. Elle va se venger!

MARIE, *à part*. L'accuser devant elle!...

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Parle, chère enfant, nous t'écoutons.

MARIE, *cherchant ses mots*. Vous vous rappelez, madame, que pendant quelques jours vous m'aviez laissée seule au château... Un matin, je me promenais dans le jardin... lorsque tout-à-coup deux hommes parurent devant moi... ils me saisirent... me portèrent dans une voiture qui attendait sur la route et qui partit sur-le-champ pour Paris.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Deux hommes!... une voiture!... Ah! grand Dieu!

D'AULNAY, *à part*. Où veut-elle en venir?

MARIE. J'arrivai dans une belle maison... où je fus traitée avec beaucoup d'égards... mais où l'on me retint prisonnière... Un monsieur... jeune, et dont la mise annonçait l'opulence, se présenta devant moi.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Un jeune homme? L'avais-tu vu quelquefois?

MARIE. Non, non, madame, il m'était inconnu.

*Air de Teniers.*

Et cependant ma crainte fut extrême  
Quand il revint me dire chaque jour...  
Que je devais, c'était sa loi suprême,  
Pour être libre... écouter son amour;  
Mais être libre avec ignominie!  
Oh! non, jamais!... s'il m'eût fallu choisir,  
Dans ma douleur... la mort ou l'infamie!...

*Regardant d'Aulnay.*

Il a compris que je saurais mourir.

Enfin aujourd'hui... touchée de mes larmes, une servante me procura les moyens de me sauver... Ayant découvert votre adresse, je suis accourue, et me voilà, madame!

D'AULNAY, *à part*. J'en suis quitte pour la peur.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Chère enfant! Sais-tu que voilà une aventure bien romanesque... N'êtes-vous pas de mon avis, d'Aulnay? ne trouvez-vous pas cet enlèvement fort extraordinaire?

D'AULNAY. Moi!.. mais non! madame... ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Sans doute, cet homme qui t'a fait enlever connaissait le secret de ta naissance... Pauvre petite... quels dangers elle a courus!.. Mais enfin, la voilà!... et toujours pure... toujours digne de la tendresse de sa mère.

D'AULNAY, *à part*. Je l'espère bien.

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Juge, mon enfant, si je devais être désolée... la duchesse est arrivée... aujourd'hui même j'attends sa visite.

MARIE. La duchesse!... ma mère!... je vais la voir!... Oh! quel bonheur!

LE DOMESTIQUE, *entrant, et allant à M<sup>me</sup> de Blainville*. Madame, il y a là un villageois qui demande à vous parler... il arrive de Véteuil...

MARIE. De Véteuil?

M<sup>me</sup> DE BLAINVILLE. Oh! je devine... la duchesse, ignorant que tu es près de moi, avait écrit à Gobinard... Il m'envoie quelqu'un pour me faire part de ce message... Je vais trouver ce villageois... attends-moi ici, ma chère Marie.

Elle sort par le fond.

~~~~~

SCENE IV.

MARIE, D'AULNAY.

D'AULNAY. Ah! mademoiselle, comment vous témoigner ma reconnaissance?... Renoncer à la vengeance... quand d'un mot vous pouviez me perdre!... quelle grandeur d'ame!... quelle générosité!

MARIE. Je ne mérite pas tant d'éloges pour une action aussi simple.

D'AULNAY. Ah! je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez pardonné.

MARIE. Vous pardonner... je ne le devrais pas... mais, en ce moment, je suis si contente en songeant que je vais enfin connaître ma, mère que je ne puis conserver aucun ressentiment.

D'AULNAY. Ah! mademoiselle!..

MARIE. Mais il y a une autre personne qui sera peut-être moins indulgente... le militaire qui vous a défié .. qui veut se battre avec vous... Ah! monsieur, promettez-moi d'éviter sa rencontre.

D'AULNAY. Je vous promets, du moins, de ne pas la chercher... et cependant vous m'avez quitté pour le suivre... Étiez-vous donc plus en sûreté avec un soldat qu'avec moi?

MARIE. Oui, monsieur; car il m'a protégée. Pierre est le plus généreux des hommes!... Hier, l'heure avancée ne lui permettait pas de me conduire chez M^{me} de Blainville; mais il m'a confiée aux soins d'une femme respectable, chez laquelle je suis restée jusqu'à ce moment.

D'AULNAY. Mademoiselle, je ne doute pas de l'honneur de M. Pierre ni de l'attachement qu'il peut avoir pour vous... Mais enfin vous qui allez être duchesse, qui allez vivre dans le grand monde, vous ne pouvez conserver de relations avec un soldat... tandis que moi...

AIR : *J'en guette un petit, etc.* (C'est pour cela que je voyage.)

Des talens et de la naissance,
Dans un mari c'est ce qui vous convient...
Vous reprenez, grâce à cette alliance,
La place qui vous appartient.
Oni, dans le monde, il faut qu'on vous admire,
Et que chacun vous aime désormais...
J'en serai fier... mais je voudrais...
Seul avoir droit de vous le dire.

En un mot, belle Marie, je vous offre ma main .. vous avez pu vous méprendre sur mes intentions; mais elles sont honorables, tout mon désir est de devenir votre époux.

MARIE. Mon époux!... (*A part*) Pauvre Pierre!...

D'AULNAY. Autorisez-moi à demander votre main à M^{me} votre mère... et bientôt, j'espère... Ciel! M^{me} de Blainville!

SCENE V.

LES MÊMES, M^{me} DE BLAINVILLE, GASPARD.

M^{me} DE BLAINVILLE, *entrant vivement en parlant à Gaspard qui la suit.* Non, non, je ne puis le croire... cela ne saurait être. Ainsi.. c'est une imposture!...

GASPARD. Une imposture!... quand j'vous apporte c'te lettre...

MARIE. Que vois-je?... Gaspard ici!

GASPARD. Oui, petite!... oui, c'est moi!.. qui étais reparti hier au soir pour le village et qui en suis revenu ce matin... parce que, quand il s'agit de rendre service, faut pas être fainçant.

M^{me} DE BLAINVILLE, *regardant la lettre qu'elle tient à la main.* Cette lettre est bien de la duchesse... mais il me faut d'autres preuves...

D'AULNAY. Qu'avez-vous, madame, comme vous semblez agitée!

MARIE. Cette lettre... est de ma mère!

M^{me} DE BLAINVILLE, *d'un ton embarrassé.* Cette lettre... elle est de la duchesse... oui, mademoiselle; mais s'il me fallait en croire ce que je lis...

MARIE. Eh bien, madame?..

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M^{me} la duchesse de Walousky arrive... elle est au salon...

MARIE. Ma mère!...

M^{me} DE BLAINVILLE. Ah! je vais la voir .. et de sa bouche je vais en fin savoir la vérité.

MARIE, *voulant la suivre.* Madame, me permettez-vous?...

M^{me} DE BLAINVILLE. Non, restez, mademoiselle, bientôt vous me reverrez!

MARIE, *à part.* Mon Dieu! de quel ton elle me parle à présent!

GASPARD, *à part.* Hum!... le vent commence à changer.

SCENE VI.

MARIE, GASPARD, D'AULNAY, puis FLEUR-D'AMOUR.

MARIE. C'est singulier; pourquoi ne veut-elle donc pas me permettre de la suivre? Gaspard, en savez-vous le motif?

GASPARD. Oui... on te le dira, petite... on te le dira assez tôt.

D'AULNAY, *à part.* M^{me} de Blainville est inquiète!... soupçonnerait-elle?...

FLEUR-D'AMOUR, *en dehors*. Veux-tu bien me laisser passer, pékin!

GASPARD. Eh! mais v'là une voix de connaissance.

D'AULNAY. Encore un soldat!

FLEUR-D'AMOUR, *s'avançant*. Salut à la société.

GASPARD. Je ne me trompe pas... c'est un ami de Pierre.

FLEUR-D'AMOUR. Tiens! c'est le paysan!.. Bonjour, paysan!

D'AULNAY. Que venez-vous faire ici? que demandez-vous?

MARIE. Serait-il arrivé quelque chose à Pierre?

FLEUR-D'AMOUR. J'entame le sujet... Pour lors, j'arrive perpendiculairement du boulevard du Temple où j'avais affaire à un particulier qui n'y était pas... même que j'ai trouvé devant sa porte la petite Félicité... une bonne fièrement gentille; elle m'a raconté qu'on l'avait renvoyée et qu'elle cherche une condition... moi, je lui offre de me servir sans condition... histoire de rire... là-dessus elle me dénonce que son boutgeois, le nommé d'Aulnay, doit être ici chez une dame dont le nom finit en ville... et je m'y transporte inopinément.

GASPARD. Eh ben! tenez, camarade, v'là justement l'monsieur qu'vous cherchez.

FLEUR-D'AMOUR. C'est ça!... merci! nous allons l'aborder alors! (*Ad'Aulnay.*) Bourgeois, je suis envoyé potentiaire d'un camarade qu'on a mis ce matin à la salle de police, ce qui fait qu'il est retenu chez lui.

MARIE. Pierre serait en prison!

FLEUR-D'AMOUR. Oui, mademoiselle... Ah! je devine que vous êtes la jeunesse au sujet de quoi il a eu des difficultés... vous en êtes bien capable.

D'AULNAY. Enfin où voulez-vous en venir?

FLEUR-D'AMOUR. C'est bien simple... vous deviez vous battre avec Pierre... il ne peut pas venir, j'viens à sa place... vous offrir une satisfaction proportionnée... ça va tout seul.

GASPARD. Au fait, ça me semble assez juste.

D'AULNAY. Vous prétendriez vous battre avec moi?

FLEUR-D'AMOUR. Histoire de réparer l'honneur du sexe... je vous laisse le choix des armes... pourvu que ce soit au sabre.

D'AULNAY. Allons, vous êtes fou!

FLEUR-D'AMOUR. Vous n'aimez pas le

sabre... alors prenons autre chose... tout ce que vous voudrez.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Voyons, voulez-vous prendre une latte...

Un briquet ou bien un bancal?..

Le pisiotet, si ça vous flatte,

Ou le fusil... ça m'est égal.

Pour le canon je l'repudie,

C'est un peu trop lourd pour la main,

A moins qu'ça n'soit de l'artillerie

Dont on s'sert chez le marchand d'vin.

GASPARD, *riant*. Ah! ah! ah!

D'AULNAY. Finissons, mon cher... j'ai eu des torts envers mademoiselle, j'en conviens; mais je vais les réparer en devenant son époux.

GASPARD. Son époux? C'est-y vrai, ça, Marie?

MARIE. Oui; monsieur m'a offert sa main et...

GASPARD. Oh! alors, c'est bien différent... Ah! il veut l'épouser?

SCENE VII.

LES MÊMES, M^{me} DE BLAINVILLE.

M^{me} DE BLAINVILLE, *au fond*. Qu'entends-je!...

D'AULNAY. Oui, vous direz à M. Pierre que mademoiselle sera ma femme.

M^{me} DE BLAINVILLE, *s'avançant*. Votre femme!...

D'AULNAY, *à part*. Dieu! elle était là!

M^{me} DE BLAINVILLE. Ah! vous êtes amoureux de M^{lle} Marie?...

D'AULNAY. Eh bien! oui, madame, je n'en fais plus mystère... j'adore mademoiselle.

M^{me} DE BLAINVILLE. Fort bien, monsieur! épousez votre brillante conquête, je ne m'y oppose pas... j'en serai même enchantée.

D'AULNAY. C'est ce que je compte faire... aussi vais-je demander le consentement de sa mère!

M^{me} DE BLAINVILLE. De sa mère? Si vous la connaissez, vous êtes plus avancé que moi.

D'AULNAY. Que voulez-vous dire? la duchesse de Walousky...

M^{me} DE BLAINVILLE. N'a jamais eu d'enfant... elle-même vient de me le dire...

MARIE. O mon Dieu!

D'AULNAY. Se pourrait-il!... Et cet objet si cher dont elle avait eu tant de peine à se séparer?

GASPARD, *tirant un paquet de papiers de dessous sa veste*. Le voilà l'objet!

D'AULNAY. Comment? des papiers?

GASPARD. Oui!... des mémoires, des grimoires! des histoires secrètes commencées sous l'autre... et qu'elle n'avait pas osé publier dans le temps... et v'là tout le paquet.

MARIE, à part. Ah! malheureuse!

D'AULNAY. Mais c'est affreux!... c'est abominable! Ce paysan savait tout... et il ne parlait pas...

GASPARD. Dam! écoutez donc... vous disiez tous: C'est un enfant... après ça, tout le monde peut se tromper.

MARIE, allant à M^{me} Blainville. Ah! madame, de grâce... ne m'abandonnez pas... Que deviendrai-je maintenant si vous me refusez votre appui?

M^{me} DE BLAINVILLE. Que pouvez-vous craindre?... votre sort n'est-il pas assuré, puisque monsieur vous épouse?

D'AULNAY. Ah! un moment... j'ai été abusé... on m'a dit que mademoiselle était duchesse... elle ne l'est pas... c'est bien différent!

FLEUR-D'AMOUR. Hein?

MARIE. Suis-je assez humiliée!

FLEUR-D'AMOUR. Ah ça! épousez-vous... oui ou non?

D'AULNAY. Allons donc, c'est impossible!

FLEUR-D'AMOUR. Impossible! quand c'est vous qui l'a enlevée... et qui l'a mise à Paris dans de très-beaux meubles!...

M^{me} DE BLAINVILLE. Qu'entends-je! cet enlèvement... c'était monsieur... Ainsi vous étiez d'accord tous deux pour me tromper!...

MARIE. Ah! madame, pouvez-vous me soupçonner!... Qui! moi!... je me serais entendue avec monsieur!... j'aurais volontairement quitté votre demeure!... oh! non! non! vous ne le croyez pas... vous ne me supposez pas capable d'une telle conduite! Ah! je puis être bien malheureuse, je puis perdre à la fois et un nom et l'espoir de retrouver une mère... mais laissez-moi l'honneur, laissez-moi l'estime de ceux qui m'ont connue... c'est le seul bien qui me reste, et celui-là, du moins, rien ne pourra me l'ôter.

M^{me} DE BLAINVILLE. Mademoiselle, j'en suis désolée; mais après ce qui s'est passé, je ne saurais vous garder plus long-temps chez moi.

MARIE. Vous me chassez!...

M^{me} DE BLAINVILLE. Non! mais vous devez comprendre que votre présence dans ma maison... Adieu, mademoiselle! Et vous, monsieur, épousez celle que vous adorez.

D'AULNAY, la suivant. Belle dame, permettez!...

M^{me} DE BLAINVILLE. Laissez-moi! vous êtes un indigne!... je vous exécute!... je vous déteste!

Elle sort.

D'AULNAY, la suivant. Oh! je ne vous quitterai pas.

FLEUR-D'AMOUR, tirant son sabre. Et moi, je te suivrai partout... à la cave, au grenier... je casse plutôt tout dans la maison.

Il sort du même côté que d'Aulnay.

SCENE VIII.

MARIE, GASPARD.

Marie est allée s'asseoir contre une table et cache sa tête dans ses deux mains; elle pleure.

GASPARD. Eh bien! Marie, tu vois ce que c'est que les amoureux de Paris?... tu vois s'il faut s'y fier... mais c'est pas l'instant de te faire de la morale.

MARIE. Ah! Gaspard, vous avez fait tout cela pour me punir d'avoir repoussé Pierre... vous aviez raison!... C'est à présent que je sens combien j'ai été coupable envers lui... et si vous saviez tout ce qui se passe dans mon cœur...

GASPARD. C'est possible!... mais ne pleure pas... console-toi... je suis là, moi... je ne t'abandonnerai pas... je vais aller remettre à c'te duchesse ces papiers auxquels elle tient tant. Attends-moi là, je reviens tout de suite... et puis nous quitterons cette maison où tu ne dois pas rester plus long-temps. Attends-moi!...

Il sort par la droite.

SCENE IX.

MARIE, seule, puis GASPARD, puis FLEUR-D'AMOUR.

MARIE, seule. Oh! non, non! je ne dois pas rester ici!... quelle humiliation! Après de si belles espérances!... ne plus être rien!... ignorer encore à qui je dois le jour... et si je retourne au village, chacun me fuira... personne ne voudra me parler... me regarder... ah! je ne puis supporter cette pensée... non, je n'y retournerai pas... Ah! ma tête est brûlante!... allons, allons, n'attendons pas Gaspard!

CHANT.

Un seul parti me reste à prendre ,
 Oui, c'en est fait... je veux mourir !
 Mon Dieu ! pardonnez-moi !... déjà je crois l'entendre,
 On approche .. il faut fuir !...
 Ma tête brûle ! oh ! oui, je veux mourir !
Elle s'éloigne précipitamment au moment où Gas-
pard revient, le chant continue.

GASPARD.

J'ai remis les papiers, et nous pouvons partir...
 Eh bien !... où donc est-elle ?
 Marie ! elle ne répond pas !...

Morgné ! j'éprouve une crainte cruelle...
 Ah ! courons, courons sur ses pas !...

Il sort.

FLEUR-D'AMOUR, *accourant, son sabre à la main, et traversant le théâtre.* Il m'a échappé !... oh ! il aura beau se cacher... il faut que je lui crève la peau.

Il sort, le rideau baisse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, GOBINARD.

Au lever du rideau, ils sont à table et boivent.

GASPARD, *levant son verre.* A vot' santé, papa Gobinard !

GOBINARD. Ah ! Gaspard !... ça ne va plus comme autrefois... c'est-à-dire... si, la santé est toujours bonne ; mais l'auberge est en souffrance... Depuis le départ de Marie, les pratiques désertent... c'était pour elle... qu'on venait boire chez moi... elle avait des yeux qui altéraient... Ses yeux altéraient beaucoup.

GASPARD. Eh ben ! que ne prenez-vous une autre fille... aussi avenante ?..

GOBINARD. Si tu crois que c'est facile...

GASPARD. Peut-être !.. Laissez-moi faire ; je vous en trouverai une autre qui a vaudra bien... J'ai même idée qu'elle vaudra mieux.

GOBINARD. Ah ! Gaspard ! tu me rendras un fameux service. Mais c'est égal ! je regrette Marie ! j'y étais attaché ! je la considérais comme ma fille !... Et maintenant qu'elle n'est plus duchesse, et que M^{me} de Blainville l'a mise à la porte, elle aurait dû revenir chez moi .. je lui aurais ouvert mes bras et ma cuisine.

GASPARD. Ah ben ! oui !... revenir !... Elle est trop vaniteuse pour ça ! ..

GOBINARD. Et puis ses parents l'auraient peut-être réclamée plus tard ; car enfin elle doit avoir un père... ou ça m'étonnerait beaucoup.

GASPARD. Et moi aussi. A vot' santé !...

GOBINARD. Mais qu'est-elle devenue depuis six semaines qu'elle est sortie de chez M^{me} de Blainville ? Toi qui vas à Paris à chaque instant... car à présent tu ne fais que la navette... tu aurais pu découvrir...

GASPARD. Ma foi, non, je n'ai rien appris... elle se sera peut-être jetée à l'eau.

GOBINARD. Comme tu dis ça froidement ! jetée à l'eau ! Il faut que tu aies le cœur bien sec !...

GASPARD. Dam, je lui en veux, c'est vrai : elle a tant tourmenté ce pauvre Pierre... Ah ! c'est celui-là que j'aime... et je le lui prouverai pas plus tard qu'aujourd'hui... car nous allons le voir... il va revenir...

GOBINARD. Pierre ! Comment ça ?

GASPARD. Son régiment va tenir garnison à Évreux... et il passe par ici ce matin.

GOBINARD. Vraiment ?...

GASPARD. Et tous ses camarades viendront se désaltérer chez vous... Est-ce que ça ne vous fait pas plaisir ?...

GOBINARD. Oh ! ça ne... c'est-à-dire si ! j'en suis enchanté !

GASPARD. Vous verrez comme Pierre est changé... lui qui était si triste ! Il est gai maintenant... c'est presque un buron.

GOBINARD. Il n'est donc plus amoureux ?

GASPARD. Il commence à prendre son parti. (*On entend Pierre chanter dans la coulisse.*) Tenez, l'entendez-vous ? C'est lui qui arrive en chantant.

SCENE II.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, arrivant.

AIR : *Soldat, voilà Catin.*

Parcourir à pied le pays,
Ça n'a rien qui me coûte !
Quand on doit revoir des amis...
On fait gaïment la route,
Moi, je chante dès le matin.
Tin, tin, tin, tin, tin, r'lin, tin, tin...
En disant un joyeux refrain
L'soldat fait son chemin.

GASPARD et GOBINARD, lui tendant la main.

Il faut chanter dès le matin.
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, r'lin, tin, tin...
En disant un joyeux refrain
L'soldat fait son chemin.

PIERRE.

Jadis j'étais mauvais buveur,
Et j' soupirais sans cesse,
Mais j'ai su bannir de mon cœur
Les soucis, la tristesse.

Prenant un verre que lui présente Gaspard.

A c'l'heure j'accepte un verr' de vin.
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, r'lin, tin, tin,
Toujours gaïment, toujours en train
L'soldat fait son chemin.

GASPARD et GOBINARD, trinquant avec lui.

Il accepte le verre d' vin,
Tin, tin, etc. etc.

GASPARD. Hein! quand je disais que
c'était un luron!

Pierre dépose son fusil et son sac.

GOBINARD. Monsieur Pierre.... c'est
drôle comme l'uniforme... vous change un
homme... je ne vous aurais jamais reconnu
par derrière.

GASPARD. Ah ça! est-ce que tu viens
seul? Et les camarades?

PIERRE. Oh! ils me suivent de près...
Je suis de l'avant-garde... ils ne tarderont
pas!...

GOBINARD. Il paraît que ça va mieux
qu'autrefois, j'en suis bien aise... parce
qu'un compatriote... ça me .. c'est-à-dire,
si, ça rappelle des souvenirs... (*Voyant
Pierre qui regarde de tous côtés.*) On dirait
que vous cherchez quelque chose...

PIERRE. Moi!... par exemple!... Vous
avez peut-être cru que je cherchais...

GOBINARD. Marie! dam, ça serait possible...
Je la cherche bien moi, quelque-
fois, et je gagerais que vous ne l'avez pas
tout-à-fait oubliée.

PIERRE. Oubliée! oh! si fait!... je n'y
pense plus... Après la manière dont-elle
s'est conduite avec moi... Tant qu'elle s'est
crue duchesse... je lui ai pardonné son
abandon... une si grande distance semblait

nous séparer... Mais depuis qu'elle n'est
pas une dame... depuis que sa protec-
trice l'a chassée, elle n'a pas songé à
Pierre... elle n'est pas revenue vers lui...
Oh! c'est affreux!... Pour l'aimer encore
après ça, faudrait n'avoir pas de cœur...
et j'en ai, voyez-vous... Aussi c'est fini,
je ne l'aime plus! Je ne veux plus aimer
personne!

GASPARD. Allons, v'là une autre bêtise!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie (de Psyché).*

Mon cher, on doit être philosophe...
Un' femme t'a fait enrager :
Ell's n' sont pas tout's d' même étoffe,
Une aut' peut t'en dédommager ..
Pour trouver mieux il faut changer !
C'est absolument mon histoire,
Le vin du crû m' faisait mal là.

Il montre son estomac.

J'ai bien juré de n'en plus boire ;
Mais je n' meurs pas de soif pour ça.

Oui, Pierre, faut aimer ailleurs, faut te
marier... et tiens, si tu veux, j' t'ai trouvé
une femme, moi.

GOBINARD. Bah! je parie que c'est la
grosse Jeannette...

GASPARD. Celle-là ou une autre.

PIERRE. Une femme à moi!...

GASPARD. Oui, pour te guérir de l'a-
mour!

PIERRE. Y penses-tu?... D'abord je suis
soldat.

GASPARD. Ça peut s'arranger... Tu
quitterais le service, je t'achèterais un
remplaçant.

GOBINARD. Un remplaçant! avec quoi?

GASPARD. Dam, sans doute avec mes
économies...

GOBINARD. Ah ça! tu parles d'acheter
des remplaçans, et voilà un siècle que tu
me dois trente-cinq sols.

GASPARD. Nous compterons plus tard...
Voyons, Pierre, acceptes-tu ma propo-
sition?...

PIERRE. Allons donc, c'est une plaisan-
terie... En tout cas, je refuserais parce
qu'à présent j'ai pris goût pour mon état...
je veux finir mon temps... ça me fera du
bien... Après, nous verrons.

GASPARD. Patience! quand tu auras vu
la jeune fille...

PIERRE. Oui... mais c'est que je ne la
verrai pas.... nous partons dans une
heure... Et tenez, j'entends les camarades
qui arrivent.

PIERRE, *plus froidement*. Quoi ! c'est vous, mademoiselle... ici!... dans cette auberge?

MARIE. Oui, dans cette auberge... et servante comme autrefois!...

PIERRE. Servante ! ah ! je vous plains... Après avoir vécu dans le grand monde, vous devez vous trouver bien malheureuse!...

MARIE. Non, monsieur Pierre... non, vous vous trompez!

AIR : *On ne peut pas rêver, etc.*

Un moment, au fond de mon âme,
Je conçus d'inseusés désirs...
Je me crus une grande dame,
Il m'en fallait tous les plaisirs!..
Dans mon illusion funeste,
J'oubliais mes premiers beaux jours,
Le rêve a fui... mon cœur me reste...
On ne peut pas rêver toujours.

PIERRE, *à part*. Un rêve, dit-elle?

MARIE. Je suis revenue au village... j'ai repris ma place... sans regret.

PIERRE. Et Gaspard... savait-il que vous étiez de retour?

MARIE. Oui, monsieur Pierre...

PIERRE. Il le savait... et il m'en a fait mystère...

MARIE. C'est moi qui l'avais prié de ne pas vous le dire.

PIERRE. Ah ! je conçois!... vous craigniez de me rencontrer... vous ne vouliez pas me voir... Je crois bien que vous ne me cherchiez pas!... Eh bien ! ma présence ne vous importunera pas long-temps... adieu, mademoiselle...

MARIE, *l'arrêtant*. Monsieur Pierre!...

PIERRE. Mademoiselle?...

MARIE. Vous me jugez bien mal... vous me soupçonnez d'ingratitude... j'ai eu des torts... mais jamais celui-là!... En ce moment, je vous cherchais, au contraire... Je désirais vous voir... vous parler!... non que j'espère me justifier...

PIERRE. Marie!... mademoiselle... je ne vous accuse pas... vous ne me devez aucun compte de vos actions.

MARIE. Pierre, de grâce, écoutez-moi : un moment je me suis crue riche... j'avais une mère... puis tout-à-coup je me suis vue orpheline, sans parents... sans espérance... Oh ! alors il m'a semblé que je n'avais plus qu'à mourir... car comment oser reparaitre devant ceux que l'on a dédaignés!... Oui, Pierre, je serais morte!... mais Gaspard s'est trouvé près de moi... il a ranimé mon courage... il m'a parlé d'un ami qui me restait... d'un ami véritable... et j'ai senti que j'avais un devoir à remplir envers lui... c'est pour le voir

que je suis revenue ici ; c'est pour lui dire : Je vous ai offensé!... je vous ai fait bien du mal!... mais vous êtes généreux, j'ai compté sur votre indulgence... sur votre amitié... Pierre!... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas... dites que vous me pardonnez!...

PIERRE. Vous pardonner!... ah ! Marie ! est-ce que je pourrais vous haïr!...

MARIE. Ah ! je connaissais bien votre cœur!... vous m'avez pardonné!... c'est tout ce que je voulais!... Maintenant, adieu, Pierre... je ne vous retiens plus!...

PIERRE. Marie!... vous ne songez donc plus à Paris?... vous n'avez plus d'ambition!...

MARIE. Non!... depuis que je vous ai revu, depuis que je vous ai parlé!...

PIERRE. Et vous n'êtes plus coquette?

MARIE. Ah ! dam, je ne peux pas trop répondre... il y a si peu de temps!... que je suis corrigée!

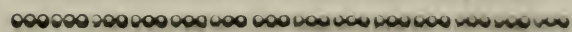
PIERRE. Ah ! Marie!.. moi aussi je désirais vous revoir... car j'ai eu beau chercher à m'étourdir, je n'y ai rien gagné... Ah ! c'est que moi, je vous aimais tant !

MARIE. Oui... autrefois... mais à présent... j'ai perdu votre confiance... vous me soupçonnez encore... Et quand même je vous dirais : Pierre, je vous aime!...

PIERRE. Qu'entends-je!...

MARIE, *portant sa main sur ses yeux*. Ah ! vous ne me croiriez pas?

PIERRE. Ne pas vous croire!... quand ces mots me rendent si heureux!



SCENE VI.

LES MÊMES, GASPARD, CARABINE, FLEUR-D'AMOUR, FELICITE, GOBINARD et LES SOLDATS.

GASPARD, *au fond avec les autres*. Écoutez!

PIERRE. Ah ! oui ! Marie... je vous crois... Je vous chéris toujours!... vous serez ma femme !

GASPARD. C'est ça ! c'est elle que je voulais te donner...

TOUS.

AIR : *d'Un de plus*

Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle ivresse !

Désormais { nous serons } heureux,

Plus de chagrin, plus de tristesse,

Ce moment comble tous { nos } vœux.

GASPARD. Eh bien, Pierre, veux-tu encore achever ton temps... rester au service ?

PIERRE. Oh ! non ! et si je pouvais...

GASPARD. Nous arrangerons ça.

FLEUR-D'AMOUR. Pierre, je te félicite!.. Carabine, tu vois l'objet de Pierre!..

CARABINE. Crrristi ? il n'est pas dégoûté ! le camarade...

FÉLICITÉ. Et moi, mamselle Marie... vous n'ime reconnaissez pas ?

MARIE. Comment, c'est vous, Félicité?... Vous êtes ?...

FÉLICITÉ. Dans la troupe ? Oui, mamselle, je me suis engagée.

GASPARD. Maintenant, à quand la noce ?

GOBINARD, *arrivant*. La noce !... la noce de qui !

PIERRE. La nôtre, monsieur Gobinard.

GOBINARD. Que vois-je ! Marie !... C'est-à-dire mademoiselle !

MARIE. Non, non... rien que Marie à présent.

GOBINARD. Eh ben ! j'aime mieux ça. (*Il l'embrasse.*) Te v'la revenue... Et tu épouses Pierre... Mais je fais une réflexion... il faut pour cela le consentement des parens.

MARIE, *tristement*. Des parens !... vous savez bien que je n'en ai pas.

GASPARD. Sois tranquille, Marie... tu n'as plus besoin de leur consentement... vu que... ils sont là-haut.

GOBINARD. Comment, tu savais !... Et jamais tu ne m'as rien dit.... Sournois, va !...

GASPARD. Oui, oui... je les connaissais... L'père de Marie était un bon enfant... un peu bambocheur !... Je peux vous le nommer, lui, c'était Guillaume le vétérinaire...

GOBINARD. Guillaume ! celui qui fut si amoureux de ma femme ?...

GASPARD. Justement... En mourant, il m'a laissé une somme de six mille francs pour sa fille... et comme il y a de ça douze ans, la somme a fait des petits... c'est rond, c'est gentil, vous verrez...

MARIE. Et ma mère ?...

GASPARD. Ta pauvre mère ?.. Ah ! c'est

différent !... c'était une brave femme... Oh ! oui, j'en réponds, moi !...

GOBINARD. Ah ! j'y suis !... je devine...

GASPARD. Vous d'vinez ?...

GOBINARD. Je parie que c'était la femme de Mathieu Giraud.

GASPARD. Chut ! Est-il indiscret, ce Gobinard... Tiens, Marie !... voilà ce que ta mère écrivit pour toi... à ses derniers moments...

Il lui remet une lettre.

MARIE, *parcourant la lettre*. Ma mère ! O ciel !

GOBINARD. Voyons, Marie, montre-moi un peu... puisque je sais déjà...

MARIE, *déchirant la lettre*. Oh ! jamais ! jamais !

PIERRE. Bien, Marie, très-bien !

FLEUR-D'AMOUR. Tu pleures, Carabine ?

CARABINE. Je suis affecté, crrristi !

FÉLICITÉ. Et moi donc !... j'ai le cœur tout chose.

GOBINARD. Et moi aussi !... C'est-à-dire...

Roulement de tambours.

FLEUR-D'AMOUR. V'la l'tapin !... Faut trimmer sur la grand' route... Viens-tu, Pierre !

GASPARD. Non, Pierre reste avec nous... j'ai obtenu une permission de huit jours... et pendant ce temps je lui chercherai un remplaçant.

MARIE. Ah ! quel bonheur ! il ne me quittera plus.

PIERRE. Adieu donc, les amis.

FLEUR-D'AMOUR. Allons, en avant !..

FÉLICITÉ. Et volons à la gloire !

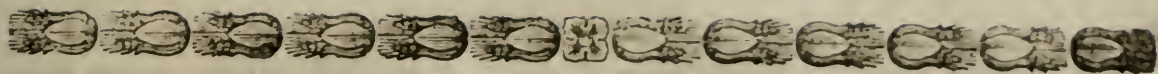
Les soldats reprennent leurs fusils, Pierre serre la main à ses camarades. Marche militaire ; le régiment défile au fond.

CHOEUR.

AIR : *Contredanse.*

En route, et sans retard...
C'est l'instant du départ ;
Pour revoir les amis
Nous r'viendrons au pays.

FIN.

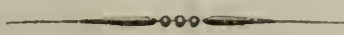


MONSIEUR ET MADAME
GALOCHARD,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

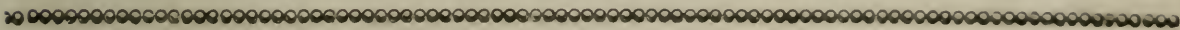
PAR MM. XAVIER, DUVERT ET LAUZANNE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DUVAUDEVILLE,
 LE 6 FEVRIER 1836.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS
BENSERADE, poète.....	M. FONTENAY.	M ^{me} GALOCHARD.....	M ^{lle} BROHAN.
GALOCHARD, jardinier du château de Fontainebleau..	M. ARNAL.	NANETTE, } servantes de }	M ^{lle} THERCY.
LE CHEVALIER DE BUSSY, officier de vénerie.....	M. BRINDEAU.	SUZON, } M ^{me} Galochard }	M ^{lle} E. STÉPHANIE.
UN VALET DE CHAMBRE DU ROI.....	M. MATHIEU.	PAYSANS, PAYSANES.	
		VALETS DU CHATEAU.	

La scène se passe à Fontainebleau, en 1661.



Le théâtre représente la cour de l'habitation de Galochard. On aperçoit le parc dans le lointain. La cour est fermée au fond par une porte rustique et un treillage de clôture. Au deuxième plan, à droite, un petit pavillon. Au premier plan, à gauche l'habitation de Galochard, qui communique au jardin potager du château. Un banc de pierre à la porte. Au deuxième plan, un petit escalier, conduisant à un grenier. Sur le premier plan à droite un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.*

M^{me} GALOCHARD, *parlant à la cantonnade à gauche, à la porte de la maison.*

Monsieur Galochard, toujours après les servantes! C'est indigne! Croyez-vous que vous resterez jardinier au château de Fontainebleau, si vous vous conduisez ainsi? Il faut des mœurs à la cour... je le sais, moi qui ai été élevée avec les fils de France... pour avoir soin de leur linge... D'ailleurs,

* Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils sont placés au théâtre, le premier à gauche, etc. Les indications sont prises du parterre.

cette jeune femme qui, depuis trois jours, habite notre pavillon...

(Elle indique le pavillon à droite.)



SCÈNE II.

M^{me} GALOCHARD, BUSSY et BENSERADE, *paraissant dans le fond, et venant de la droite.*

BUSSY, *à demi-voix à Benserade.* Chut!.. qui habite son pavillon?...

M^{me} GALOCHARD, *sans les voir et croyant toujours parler à son mari.* Serait-elle venue nous demander un asile, qu'elle a fort grassement payé, si elle vous avait connu

pour un coureur, pour un homme susceptible de la compromettre?..

BUSSY, *vivement à Benserade.* Plus de doute, elle est ici!

M^{me} GALOCHARD, *avec humeur, en descendant la scène.* Bon! le voilà qui s'éloigne par le potager, et qui court encore après cette petite Suzon*.

BUSSY, *s'approchant un peu vite.* Ma chère madame Galochard...

M^{me} GALOCHARD, *effrayée.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

BENSERADE. Ça? c'est nous... le chevalier de Bussy, officier des chasses de sa majesté Louis XIV, et moi, Isaac de Benserade, poète suivant la cour, et auteur de ballets immortels joués et dansés par S. M. elle-même.

M^{me} GALOCHARD. Vot' servante, monsieur de Benserade.

BENSERADE. Ah! madame Galochard!

AIR de Julie.

Que dites-vous? un tel mot n'épouvante,
De votre bouche il n'eût pas dû sortir;
Quoi! vous osez vous dire ma servante,
Quand ce serait à moi de vous servir!

M^{me} GALOCHARD.

De votre part, c'est pure politesse.

BENSERADE.

Non, c'est calcul... et jugez mon bonheur,
Si j'étais votre serviteur,
Vous seriez de droit... ma maîtresse.

M^{me} GALOCHARD. Ah!... monsieur de Benserade! (*A part, gaîment.*) Il a une manière de dire les choses... (*Haut.*) Vous venez sans doute me demander de la crème?

BUSSY. Non, allons au fait.

BENSERADE. Oui, chère dame, voici ce dont il s'agit aujourd'hui: Mon ami, M. de Bussy, qui vous trouve charmante, adorable.

M^{me} GALOCHARD, *à Bussy en faisant la révérence.* Ah! monsieur...

BENSERADE. Est amoureux, mais amoureux fou!...

M^{me} GALOCHARD. Ah!...

BENSERADE. D'une jeune personne, noble et bien élevée, qui occupe un haut emploi à la cour. Mais, depuis deux jours, elle est disparue, envolée, et c'est chez vous qu'il prétend retrouver sa belle.

M^{me} GALOCHARD. Chez moi?

BUSSY, *vivement.* Oh! ne cherchez pas à cacher la vérité; mon valet l'a vue se

diriger de ce côté de la forêt; je vous ai entendu vous-même parler de ce pavillon habité par...

M^{me} GALOCHARD, *l'interrompant.* Un instant, un instant! entendons-nous. Puisque vous savez de quoi il s'agit, je vas tout vous dire.

BENSERADE, *avec curiosité.* Ah!

(Bussy prête beaucoup d'attention.)

M^{me} GALOCHARD. Il y a trois jours, j'étais en forêt, le roi chassait... et moi, quand le roi chasse, j'aime assez à me trouver sur sa route, parce que, parfois, il me dit bonjour, vu que nous sommes d'anciennes connaissances... j'ai été élevée avec les fils de France... pour avoir soin du linge... (*Avec coquetterie.*) Et ça flatte, vous comprenez... surtout quand il y a des gens du pays qui sont témoins de la chose.

BENSERADE. C'est naturel.

BUSSY, *vivement.* Après?

M^{me} GALOCHARD. Le roi allait justement arriver, et je rajustais déjà mes coiffes et ma collerette, lorsque j'entends du bruit dans un fourré; j'ai peur, et v'là qu'une jeune femme en sort et se jette vers moi avec un air tout épouvanté, et nous nous mettons à trembler toutes deux en nous regardant. C'était tout bonnement une petite bourgeoise d'Orléans qui s'était perdue dans la forêt, et que la rencontre d'un sanglier venait d'effrayer, à ce qu'elle me conta ensuite. Elle suffoquait et pouvait à peine se soutenir. Comme je suis une bonne femme, ma foi, j'ai planté là la chasse, j'y ai donné mon bras, et je l'ai ramenée chez moi. Mais v'là qu'la fièvre la prend d'une manière conséquente, et moyennant ça, la malade y est encore... et voilà!

(Elle remonte un peu.)

BENSERADE, *à Bussy.* Je te le disais bien, ce ne pouvait être elle!

BUSSY. Cependant...

M^{me} GALOCHARD. C'est une bourgeoise, c'est pas une dame de la cour. Je m'y connais.

(Elle retire la clef de la porte du pavillon de droite.)

BENSERADE, *à part.* Nous éclaircirons cela. Débarrassons-nous d'abord de Bussy.

BUSSY. Se serait-elle donc travestie!...

BENSERADE. Dans quel but? Si elle ne veut pas de toi pour son mari, tu ne l'épouser pas de force, n'est-ce pas? a-t-elle besoin de se déguiser pour cela? Elle sera retournée dans sa famille. C'est ce qu'elle

* Bussy, M^{me} Galochard, Benserade.

avait de mieux à faire. Tu l'oublieras, tu épouseras ailleurs, c'est le seul parti qui te reste à prendre.

BUSSY. Oh !...

BENSERADE. Si fait, il y en a un autre à prendre, et sur-le-champ.

BUSSY. Lequel?

BENSERADE. Il est trois heures, la chasse royale est près de finir, ton service t'appelle au château, retourne à ton poste.

BUSSY. N'importe. (*A M^{me} Galochard qui redescend.*) Madame Galochard, je vous reverrai.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE III.

BENSERADE, M^{me} GALOCHARD.

BENSERADE, *en riant*. Ce pauvre Bussy qui croit retrouver sa maîtresse partout ! même dans une petite bourgeoise de province.

M^{me} GALOCHARD. Ah ! au moins, vous me croyez, vous ?

BENSERADE, *d'un air de mystère*. Comment ne vous croirais-je pas ?... Je connais la petite blonde qui est chez vous.

M^{me} GALOCHARD, *avec surprise*. Vous savez qu'elle est blonde !

BENSERADE. Les yeux bleus, grands et languissans.

M^{me} GALOCHARD. C'est ça.

BENSERADE. Un signe sur la joue droite, et puis quelque chose d'mégal et d'imperceptiblement hasardé dans la démarche.

M^{me} GALOCHARD. C'est tout-à-fait ça !

BENSERADE, *à part, vivement et avec intérêt*. Plus de doute ! c'est elle ! M^{lle} de La Vallière ici ! quelle découverte !

M^{me} GALOCHARD. Ah ! mon Dieu ! comme vous voilà content ! Il paraît qu'elle vous tient au cœur cette belle demoiselle ?

BENSERADE. A moi ? non ! (*Galamment.*) Vous savez bien que je n'aime que vous.

M^{me} GALOCHARD, *avec un peu de coquetterie*. Ne raillez donc pas.

BENSERADE. Railler !.. Eh ! qui pourrait vous voir sans vous aimer... vous, si fraîche, le teint si fleuri ?.. Parole d'honneur ! vous êtes charmante !

M^{me} GALOCHARD, *de même*. Ah ! monsieur de Benserade !..

BENSERADE. Enfin, tout le monde n'est-il pas de mon avis ?.. le roi lui-même... le roi, qui vous a surnommée la belle Louison.

M^{me} GALOCHARD, *avec une modestie feinte*. Vous voulez rire. Le roi songe-t-il à moi ? Seulement, quand j'étais jeune fille et qu'il était enfant, comme je lui portais les plus beaux fruits du verger, il aimait à me luter un peu... comme ça... voilà tout.

BENSERADE. Ah ! parfois les premières impressions de l'enfance... et puis c'est un cœur si neuf !

M^{me} GALOCHARD. Pour ça, on le dit... oui !

BENSERADE. En tout cas, il ne peut pas vous aimer plus que moi... et moi, du moins, je vous en donne des preuves, car j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

M^{me} GALOCHARD. Laquelle ?

BENSERADE. Comme je vous l'ai promis, j'ai parlé à M. Le Nôtre pour l'avancement de votre mari, et dès demain peut-être...

M^{me} GALOCHARD, *vivement*. Vous êtes un homme charmant !

BENSERADE, *avec galanterie*. J'accepte l'épithète, si elle est dictée par l'amour.

M^{me} GALOCHARD, *d'un ton un peu sérieux*. Conjugal ! monsieur de Benserade, conjugal ! car moi, voyez-vous, je n'aime que mon pauvre Galochard, quoiqu'il ne le mérite guère, car c'est un coureur !..

(Elle soupire.)

BENSERADE. Quelle indignité !.. avoir une femme comme vous ! (*On entend un bruit de chasse.*) Mais, tenez, voilà la chasse qui rentre... Je connais vos goûts... ne vous gênez pas.

M^{me} GALOCHARD. Non ; mais je vais tâcher de retrouver Galochard.

BENSERADE. Pour lui annoncer la bonne nouvelle que je vous apporte ?

M^{me} GALOCHARD. Oui ; (*à part*) et puis je ne suis pas fâchée de le voir... car, monsieur de Benserade... je ne sais pas... tous ces beaux parleurs-là... ça donnerait des idées... et il ne faut pas... oh ! il ne faut pas !

(Elle sort par le fond et se dirige à gauche.)

SCÈNE IV.

BENSERADE, *seul.*

(Après avoir regardé sortir M^oc Galochard, il se dirige vivement vers la porte du pavillon qu'il trouve fermée.)

Pas de clef!.. (*Il écoute.*) Rien. N'importe! ce ne peut être qu'elle... Quelle découverte, si j'en sais tirer parti! Le roi a vingt-trois ans; il est galant, aimable, passionné!.. et chacun à la cour guette une affection naissante... c'est à qui sera le premier confident de l'amant ou de la maîtresse... Depuis quelques mois, le roi va tous les jours fort assidûment chez Madame, et chacun se dit : Diable! le roi aime donc chez Madame?... le roi recherche la conversation des filles d'honneur de Madame... le roi aime donc une fille d'honneur de Madame?... mais laquelle? Elles sont toutes raides, moins me, M^{lle} Louise de La Vallière... et celle-là est d'une vertu, mais l'une vertu!.. une citadelle de sagesse... De plus, le chevalier de Bussy la recherche en mariage... ce n'est donc pas celle-là!.. Voilà les réflexions désespérantes que chacun fait... Moi je ne me tiens pas pour battu : je vais, je viens, je questionne, et je découvre que le chevalier n'est pas aimé... et dans le même tems, Louise de La Vallière disparaît de la cour, sans que personne connaisse sa retraite. Jamais étoile qui file n'a autant occupé Nicolas Copernic! De ce moment, le roi est de mauvaise humeur; il brusque tout le monde, il renonce même à paraître dans mes ballets; il se parle à lui-même, et j'ai surpris ces paroles : *elle me cache sa retraite!!* mais où la prendre, où la trouver? J'accusais mon génie... lorsqu'une idée sublime m'arrive : Bussy est amoureux, Bussy la trouvera!.. alors je ne le quitte plus, je suis sa piste... et, en effet, il l'a trouvée! Le voilà donc découvert, ce grand secret! pour la possession duquel Louis XIV donnerait, j'en suis sûr, le plus beau de ses joyaux, un gouvernement, toutes les faveurs, enfin... (*avec enthousiasme*) je le sais!.. moi, Benserade, je le sais!.. elle est là!.. (*Il indique le pavillon.*) Je tiens dans ma main la clef de la faveur; je puis d'un mot faire rayonner le soleil! A moi cette ambassade de Suède qui me fut tant promise!.. Prévenons le roi, mais adroitement... ma révélation doit n'être comprise que de lui... Dieu des rondeaux, je t'implore, mon cher ami, voici le plus important de tous... il

y a une ambassade au bout!.. Elle est là!.. parbleu! cela me fournit mon refrain. Écrivons... (*Il tire ses tablettes et va écrire, lorsqu'il entend Galochard qui poursuit Suzon.*) Des importuns!.. allons achever mon rondeau et le faire parvenir au roi.

(Il sort par le fond, et se dirige à gauche.)

SCÈNE V.

GALOCHARD, SUZON, puis NANETTE.

SUZON, descendant précipitamment le petit escalier. Ah ça! voyons, monsieur Galochard, finirez-vous à la fin des fins?

GALOCHARD, la poursuivant. Chut!... Eh bien! écoute*.

SUZON. Quoi encore?

GALOCHARD lui prend la tête et lui parle bas. Hein?

SUZON. Du tout, par exemple!

GALOCHARD. Chut!... (*Il lui parle bas.*) Hein?

SUZON. Je ne veux pas.

GALOCHARD. Chut!... (*Il lui parle bas.*) Hein?

SUZON. Je vous dis que je ne veux pas.

GALOCHARD. Chut!... (*Haut.*) Suzon, je vois une fleur sur ta joue, je voudrais la cueillir.

SUZON. Il n'y en a pas.

GALOCHARD. Je suis jardinier, je m'y connais... c'est le lys et la rose.

(Il l'embrasse.)

SUZON, jetant un cri. Ah! que c'est bête! me donner un baiser, juste dans l'oreille! il n'y a rien de plus bête que ça.

GALOCHARD, riant. J'attrape où je peux. (*Suzon s'enfuit par la porte à gauche. Nanette entre par le plan au-dessus du pavillon à droite.*) Elle se sauve... ah! tu te sauves...

(Il va la poursuivre.)

NANETTE. Tiens!...

GALOCHARD, se retournant et l'apercevant**. Tiens! v'là Nanette.. (*à part et d'un air animé*) elle m'inspire, c'te Nanette.

NANETTE. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme ç^o?

* Suzon, Galochard.

** Galochard, Nanette.

GALOCHARD, *tendrement*. Nanette, je vois une fleur sur ta joue, je voudrais la cueiller.

NANETTE. Ah ben! vous n'aurez qu'un liard, vous m'avez déjà dit ça hier.

GALOCHARD. Il n'importe, il n'importe.
(Il étreint Nanette pour l'embrasser.)

NANETTE. Monsieur Galochard! voulez-vous me laisser tranquille?

(M^{me} Galochard paraît venant de la maison à gauche. Nanette se sauve par le fond.)

SCENE VI.

GALOCHARD, M^{me} GALOCHARD.

M^{me} GALOCHARD, *entrant*. Encore!... je vous y prends deux fois dans la même journée! Ah ça! monsieur Galochard, il faut donc vous enfermer?

GALOCHARD, *confondu*. Comment ça, m'enfermer?

M^{me} GALOCHARD. Croyez-vous que ce soit par des escapades de ce genre-là que vous aurez de l'avancement dans les jardins?... Vous avez du talent, vous pourriez être chargé des serres, de l'orange-rie, que sais-je? Eh bien! non, on vous laisse au potager... n'est-ce pas bien honorable pour vous? bien flatteur pour moi?

GALOCHARD, *avec dignité*. On m'a mis aux choux, c'est une injustice de M. Le Nôtre; je ne puis me dispenser de le regarder comme un galopin... grand homme!... mais galopin à mon égard.

M^{me} GALOCHARD. Il ne manque plus que ça, injuriez vos chefs, faites-vous mettre à la porte.

GALOCHARD, *à part*. Je m'amuse peu.

M^{me} GALOCHARD, *s'adouissant*. Ecoute, Galochard... vraiment, mon ami, tu as tort...

GALOCHARD, *d'un air ennuyé*. Oui!

M^{me} GALOCHARD, *le cajolant*. Est-ce que tu ne serais pas plus heureux si tu te tenais chez toi, auprès de ta femme qui ne demande qu'à te donner ses soins, à t'aimer...

GALOCHARD, *de même*. Oui. (*A part.*) C'est ça! connu.

M^{me} GALOCHARD. Y a-t-il rien d'aussi gentil qu'un ménage bien uni?

GALOCHARD, *de même*. Oui.

M^{me} GALOCHARD. Et puis, quelle mine ça a-t-il? On dit: Galochard est coureur; tiens, c'est drôle; cependant sa femme est jeune... elle est avenante sa femme.

GALOCHARD, *de même*. Oui.

M^{me} GALOCHARD. Aussi, les galans arrivent... Il y a M. de Benserade... il est vrai que je ne l'écoute pas; mais enfin...

GALOCHARD, *haussant les épaules, à part*. Est-elle fat! est-elle fat!

M^{me} GALOCHARD, *avec finesse*. Songez-y, M. de Benserade a de l'esprit, il est galant, il a de jolies manières... moi, j'ai des yeux... et un cœur... on ne sait pas. (*Pendant que sa femme parle, Galochard semble lutter contre l'ennui, et s'occupe d'un air distrait à arranger ses cheveux et sa cravate.*) Un mari qui néglige sa femme... ce que je vous en dis, moi, c'est pour vous... nous devrions être deux pour me défendre... et, vous le voyez, je suis seule... bien seule!... (*Lui frappant sur l'épaule avec humeur.*) Mais c'est sérieux, ce que je vous dis-là, Galochard.

GALOCHARD. Est-ce que nous ne pourrions pas parler d'autre chose?

M^{me} GALOCHARD, *plus animée*. Car si je faisais comme vous, moi!

GALOCHARD, *à part*. Elle s'ennuierait terriblement dans ce moment-ici.

M^{me} GALOCHARD. Si je vous faisais...

GALOCHARD. Quoi?

M^{me} GALOCHARD. Les tours que vous me faites!

GALOCHARD, *avec indifférence*. Ah! ah!

M^{me} GALOCHARD. Que dirait-on?

GALOCHARD. Qui?

M^{me} GALOCHARD. Vous!

GALOCHARD. Moi?

M^{me} GALOCHARD. Oui!

GALOCHARD, *d'un air d'insouciance et remontant la scène*. Hou! hou!

M^{me} GALOCHARD, *allant le chercher et le ramenant par le bras*. Comment? hou! hou, mais, Dieu me pardonne, infâme que vous êtes, vous avez l'air de ne pas m'écouter!

GALOCHARD, *après un temps, et avec importance*. Louise! le carême dernier j'ai eu le bonheur d'entendre prêcher M. l'abbé Bossuet, un puits... un puits de science... et qui a la langue assez bien suspendue. (*D'un air fâché.*) Vous n'ôtez pas ça à M. l'abbé Bossuet.

M^{me} GALOCHARD. Non, certes.

GALOCHARD. Qui est un ecclésiastique de talent, et qui a une belle voix... vous n'ôtez pas ça non plus à M. l'abbé Bossuet.

M^{me} GALOCHARD. Bossuet donc! Eh bien après?

GALOCHARD.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Dès qu'il commença son sermon,
Ce saint homme, cet homme immense...
Le doux sommeil de l'innocence,
Vint me bercer de son illusion,
Comme si j'avais reniflé de l'opion.
L'abbé Bossuet n'est point ma femme,
Et pourtant son sermon charmant
M'endormit bien profondément ...

M^{me} GALOCHARD, *parlant*. Mais quel rapport?...

GALOCHARD.

D'après cela, jugez, madame,

(Il bâille.)

Ce que j'éprouve en ce moment.

M^{me} GALOCHARD, *vivement piquée*. Ainsi, monsieur Galochard, voilà la réponse que vous me faites : je vous ennuie ?

GALOCHARD. Non : c'est moi qui m'ennuie.

M^{me} GALOCHARD, *indignée et lui tournant le dos*. Ah ! Sainte-Vierge du ciel ! s'il est possible d'entendre des choses pareilles... et moi qui ai épousé cet être-là... Ah ! Dieu ! ah ! Dieu !

GALOCHARD, *à part, après s'être rapproché peu à peu de la maison*. Suzon est plus drôle que ça.

(Il saisit le moment où sa femme ne le voit pas, et entre furtivement dans la maison à gauche.)

SCENE VII.

M^{me} GALOCHARD, *seule*.

Si c'était à refaire ! *(Se retournant.)* Il est parti... oh ! c'est trop fort ; il me le paiera... oh ! oui ! et je crois que si M. de Benserade arrivait... *(Apercevant le valet de chambre du roi.)* Qu'est-ce que c'est ? le valet de chambre du roi !

SCENE VIII.

UN VALET DE CHAMBRE DU ROI *renant du fond à gauche*, M^{me} GALOCHARD.

LE VALET, *cutant par le fond, regarde s'il n'est pas aperçu, et dit avec mystère* : Madame Galochard ?

M^{me} GALOCHARD. C'est moi, monsieur.

LE VALET, *avec mystère*. Madame, depuis long-tems sa majesté s'intéresse à une personne....

M^{me} GALOCHARD. Je le sais, monsieur.

LE VALET, *tirant une lettre de sa poche*. Vous le savez ? voici une lettre de la part du roi.

M^{me} GALOCHARD, *surprise*. Du roi !

LE VALET. C'est pour...

GALOCHARD, *paraissant à une lucarne du grenier, et d'un air contrarié*. Suzon n'y est pas ?

LE VALET, *vivement et avec mystère*. On vient ! cachez la lettre.

M^{me} GALOCHARD, *cachant la lettre*. Que signifie?...

LE VALET, *de même*. Le plus grand secret !

(Il sort. Galochard regarde le valet de chambre qui s'éloigne.)

SCENE IX.

M^{me} GALOCHARD ; GALOCHARD.

M^{me} GALOCHARD, *se croyant seule, et avec étonnement*. Une lettre du roi !.. que peut-il m'écrire ? serait-ce une faveur ? je n'ose pas la décacheter.

GALOCHARD, *à la lucarne*. Le valet de chambre du roi, qui apporte des lettres à ma femme, tiens !... et cette diable de Suzon, où est-elle fourrée ?

M^{me} GALOCHARD, *lisant*. « Ma chère Louise : » *(Avec émotion.)* Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que ça signifie?... *(Lisant avec une émotion croissante.)* « Je vous adore, » et mon amour ne reculera devant aucun sacrifice. » Oh ! mon Dieu !.. oh ! mon Dieu ! ça me fait un drôle d'effet.

GALOCHARD, *à la lucarne*. Qu'a donc mon épouse ?

(Il disparaît.)

M^{me} GALOCHARD, *continuant*. « Est-il nécessaire que j'aille moi-même vous chercher ? Pourquoi cacher, dans une chaumière, ces charmes qui doivent faire l'admiration de la cour ? » *(Très-émue.)* Oh ! je ne m'attendais pas... et cependant cela s'explique... Oui, depuis long-tems, le roi, quand il me rencontre... Oh ! mon Dieu ! je suis toute...

(Elle chancelle.)

GALOCHARD. *Il paraît au haut de l'escalier*. Eh bien ! eh ben ! eh ben ! elle tombe d'un mal... Qu'est-ce qu'il y a, Louison ? qu'est-ce qu'il y a ?

(Il descend précipitamment.)

M^{me} GALOCHARD *cache vivement la lettre*

dans la poche de son tablier, et prend un air digne et complètement indifférent. Ah ! c'est vous, Galochard ?

GALOCHARD. Qu'avez-vous, chère amie, vous avez les yeux bien reluisans ?

M^{me} GALOCHARD, *de même*. Allez, Galochard, laissez-moi, j'ai besoin d'être seule.

GALOCHARD, *à part*. Ah ça ! est-ce que, décidément, on lui ferait la cour ? (*Haut.*) Dites-moi donc un peu ce que venait faire ici le valet de chambre de sa majesté ?

M^{me} GALOCHARD, *froidement, et avec une sorte de dignité*. Monsieur Galochard, je vous ai prié de vous retirer.

GALOCHARD, *à part*. Ah ça ! elle me renvoie!.. (*Haut.*) C'est vous qui me donnez des ordres!.. alors, prenons que je ne suis plus le mari, je suis la femme. (*Riant.*) Mettez-moi un bonnet, voyons, mettez-moi un bonnet ; tout sera dit.

M^{me} GALOCHARD. Je ne suis pas d'humeur à supporter plus long-tems (*appuyant*) les allures que vous avez, et à vous admirer comme une sotte.

GALOCHARD, *sérieusement*. Elle m'appelle une sotte... alors le changement est accepté... bon ! (*Il pince les basques de sa veste comme si c'était un jupon, et fait la révérence à sa femme.*) Monsieur Galochard, je suis bien surprise...

M^{me} GALOCHARD, *avec une froideur hautaine*. Si vous me poussez à bout, vous m'obligerez à faire rompre notre mariage.

GALOCHARD, *s'éloignant vivement et à part*. Comment ! elle casse notre nœud ?

M^{me} GALOCHARD, *d'un air menaçant*. Il y a un pape, monsieur !

GALOCHARD. Oui, oui, je sais... j'en ai entendu parler... (*A part.*) Ah ! ça, mais ! ah ! ça, mais... (*Haut, et d'un ton menaçant.*) Louison ! je ne sais pas ce que le valet de chambre du roi t'a dit, mais je te préviens que j'ai distingué dans un massif un cornouiller de trois ans que je déplanterai en sa faveur... Oh ! Louison !

M^{me} GALOCHARD. Des menaces ! songez-y, monsieur, si vous continuez, je serai forcée de vous faire mettre à la Bastille !!!

GALOCHARD, *à part, avec éclat*. Ah ! grand Dieu ! c'est le coup du lapin que je reçois sur la nuque... Si je pouvais tenir cette lettre qui lui a tourné le chef. (*Il indique du geste qu'il a trouvé une bonne idée, et s'approche de sa femme d'un air caressant.*) Madame Galochard, je voudrais me recommander... Hein !

(Il veut l'embrasser.)

M^{me} GALOCHARD, *le repoussant*. Allez trouver des servantes.

GALOCHARD, *même jeu*. Rien qu'un... rien qu'un...

M^{me} GALOCHARD. Du tout, laissez-moi !

GALOCHARD, *même jeu*. Louison ! je vois une fleur sur ta joue, je voudrais la cueillir ! (*Il l'embrasse malgré elle, et prend adroitement la lettre qui était dans le tablier de M^{me} Galochard. D'un ton victorieux.*) Ah !

M^{me} GALOCHARD. Vous êtes un rustre !

GALOCHARD, *à part*. Je suis un rustre, mais j'ai la lettre.

M^{me} GALOCHARD, *à part*. Retirons-nous pour achever de lire.

AIR : *Séduisante Image.*

ENSEMBLE.

M^{me} GALOCHARD.

Du roi, notre maître,
J'ai touché le cœur,
M'écrire une lettre !!
Pour moi quel honneur !

GALOCHARD, *à part*.

Oser se permettre
Un' telle noirceur !
Ah ! je tiens la lettre,
Pour moi quel bonheur !

M^{me} GALOCHARD, *seule et à part*

A peine je respire,
Cachons notre délire ;
Achevons de lire
Ce billet où le roi
Peint son amour pour moi. (*bis.*)

(*Benserade paraît par le fond, et salue M^{me} Galochard, qui fait une révérence.*)

M^{me} GALOCHARD, *à part*. Ah ! ah ! un pauvre poète de cour.

BENSERADE, *la regardant d'un air enné*. Quelle froideur *!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

M^{me} GALOCHARD.

Du roi, notre maître, etc.

GALOCHARD.

Oser se permettre, etc.

BENSERADE.

Son mari, peut-être,
Cause son humeur ;
Je voudrais connaître
D'où vient sa froideur.

(*M^{me} Galochard entre dans le pavillon à droite. Benserade la suit des yeux et cherche à voir dans le pavillon.*)

SCENE X.

BENSERADE, GALOCHARD.

GALOCHARD, *à part, assis sur le banc à droite et cherchant à déchiffrer la lettre*. M, a, ma, c, h, e, che-mache. — Mâche ? Quoi

* Benserade, M^{me} Galochard, Galochard.

donc? r, e... re-l, o, u, lou-relou-relou? Mache, relou... qu'est-ce que c'est que ça?... ah! ise! macherelou ise. (Arrivant à comprendre.) Mache,relouise. (Vivement et comprenant tout-à-fait.) Ma chère Louise!... ah! grand Dieu!... (Il se donne une tape sur le ventre.) Ah! grand Dieu!

BENSERADE, à part, après avoir regardé Mme Galochard s'éloigner. N'importe!.. les choses sont en bon chemin... Le roi a paru content... il m'a dit qu'il se chargeait de ma fortune... puis il s'est éloigné immédiatement... attendons! il faut que je la voie!

(Il regarde toujours le pavillon.)

GALOCHARD, toujours occupé à déchiffrer la lettre. Je vous... je vous... je ne peux pas, ce sont des pieds de mouche; apprends donc à écrire, malheureux que tu es! (Illit.) Adore... adore... je vous adore.. je saisis!... Je vous adore! (Avec douleur.) Ah!

BENSERADE, s'approchant. Qu'avez-vous, mon cher Galochard?

GALOCHARD, à part. Justement voilà M. de Benserade... il arrive à propos... C'est un savant, il doit savoir lire.. (Haut.) Ce que j'ai? je vous en fais juge.

BENSERADE. Quelle est cette lettre?

GALOCHARD. Je l'ai trouvée par hasard en me promenant... dans la poche de ma femme; elle lui a été apportée par un paltoquet sur lequel je vais faire un semis de cornouiller... Mais c'est une affaire à part ça, lisez-la, lisez-la...

BENSERADE, lisant. Ma chère Louise, je vous adore.. (Il retourne la lettre.) Pas d'adresse.

GALOCHARD, pendant que Benserade retourne le feuillet pour voir la signature. Il l'adore! je te crois, sacrifiant! je te crois... elle est très-bien ma femme! c'est une femme superbe!

BENSERADE, vivement. Du roi!

GALOCHARD, ôtant vivement son chapeau. Du roi!... oh!...

BENSERADE, vivement, à part. Je devine!.. un pareil secret entre leurs mains...

(Il parcourt la lettre des yeux.)

GALOCHARD, furieux et à part. Tout se déroule!... tout s'explique... c'est donc ça qu'elle raisonnait bastille avec moi! (Se tournant vers Benserade d'un air contrit.) Croiriez-vous, mon pauvre monsieur de Benserade, qu'elle m'a menacé de me faire insérer dans l'édifice dont vous parle?... voilà qui est très-dur!

BENSERADE, avec surprise en parcourant

la lettre, et comme malgré lui. « L'enfant que vous portez dans votre sein, je le légitimerai! »

GALOCHARD, stupéfait. Comment?... le roi! lui-même... mais alors... je serai... ah! grand Dieu!.. ah! ventrebleu! ah! sa-crrrrristi! ah! nom d'un petit bonhomme!.. (Il est atterré. Ses genoux fléchissent, et il reste un moment dans cette position.)

BENSERADE, à part. Mais il faut que cette lettre aille à sa destination... et c'est moi que cela regarde.

(Il la met dans sa poche.)

GALOCHARD, d'un ton piteux. Ah! mon pauvre monsieur Benserade! le roi, voulez-vous que je vous dise? je trouve son procédé... (appuyant) bien médiocre à mon égard!...

BENSERADE, à part. Il importe de ne pas le détromper.

GALOCHARD. Mais de quoi ça aura-t-il l'air, quand, dans deux ou trois cents ans, on lira dans l'histoire: Mme Galochard, maîtresse de Louis XIV... et M. Galochard? qu'est-ce qu'on en dira... de lui?

BENSERADE. Allons, allons, vous êtes fou!

GALOCHARD, avec indignation. Mais vois où tout cela va me mener... pour me faire taire... il m'inondera de titres... de qualités... il me nommera duc, marquis... il me fera peut-être monter derrière son carrosse, qui sait? (Avec force.) Eh bien, qu'il y vienne! Eh bien, qu'il y vienne!.. une femme, une femme, si belle que ma femme!..

BENSERADE, à part en riant. Dans quel état le voilà!...

(Bruit au dehors.)

GALOCHARD. Qu'est-ce que c'est? des cris... est-ce qu'on vient déjà me donner un charivari?

SCÈNE XI.

NANETTE, GALOCHARD, SUZON, BENSERADE, PAYSANS, PAYSANNES, apportant des bouquets.

CHOEUR.

Air: Entendez-vous du bal. (Léonide.)

Honneur, honneur à lui!
Galochard a ce qu'il mérite!
A la gaité tout nous invite,
Le roi le distingue aujourd'hui.

GALOCHARD *seul.*

Ah! grand Dieu, quelle aventure!
Ils vont me fair', la chose est sûre,
Danser sur la couverture!

CHOEUR.

Honneur, honneur à lui! etc.

(Tous les paysans et paysannes offrent leur bouquet à Galochard.)

GALOCHARD, *tenant tous les bouquets dans ses bras, et les regardant d'un air piteux.* Quelle situation! tiens, ça sent bon.

SUZON, *à Galochard.* Vous savez la bonne nouvelle?

GALOCHARD, *d'un air sombre.* J'en ai quelque notion... laissez-moi, Suzon...

NANETTE. Mais non, il ne sait pas... N'est-ce pas que vous ne savez pas?

GALOCHARD. Quoi! (*À part.*) Qu'elle a l'air bête, c'te Nanette!

NANETTE. Eh bien! M. Le Nôtre m'a dit comme ça de vous dire...

GALOCHARD. Quoi?

NANETTE. Qu'à cette heure, c'est Pierre que voilà qui était jardinier du potager.

GALOCHARD. Ma place aussi!

NANETTE. Vu que vous, le roi venait de vous en donner une bien plus conséquente.

GALOCHARD, *surpris, lève les bras et laisse tomber tous les bouquets.* A moi... voilà l'affaire!.. (*Regardant les bouquets.*) Ça ne fait rien.

BENSERADE, *à part.* Ma recommandation a produit son effet.

GALOCHARD, *à part, et ramassant les bouquets d'un air indigné.* Hein? Qu'est-ce que je disais?... les voilà les places, les titres qui m'arrivent! Voilà les grandes humiliations qui commencent à jouer!.. (*Haut à Nanette.*) Et à quoi suis-je nommé?

NANETTE. Directeur des serres.

GALOCHARD, *vivement.* Des cerfs!... quel ignoble calembourg... dans une bouche couronnée! Sa majesté a de l'esprit, mais elle en abuse!.. Allons, allons, elle en abuse! (*Avec force.*) Eh bien! non! on dira tout ce qu'on voudra... (*Plus fort.*) Eh bien! non!

BENSERADE. Vous refuseriez?

GALOCHARD, *plus fort et plus animé.* On dira que je suis un malheureux, un imbécille, un cuistre, je ne veux pas... C'est plus fort que moi... je ne veux pas refuser... j'accepte, oui, j'accepte avec plaisir.

Tous. Vive M. le directeur des serres!

(Suzon, Nanette et les paysans se retirent dans le toud. Galochard pose ses bouquets sur le banc qui est à la porte de sa maison, à gauche.)

SCÈNE XII.

GALOCHARD, M^{ME} GALOCHARD, BENSERADE, puis BUSSY. PAYSANS ET PAYSANNES.

M^{ME} GALOCHARD, *sortant du pavillon à droite, et fouillant dans ses poches.* Que signifient ces cris?

GALOCHARD, *à part.* C'est elle!.. Le fait est que c'est une superbe créature!

BENSERADE, *bas à M^{ME} Galochard.* Il faut, ma chère madame Galochard, que vous me fassiez avoir une entrevue avec votre belle pensionnaire.

M^{ME} GALOCHARD, *à Benserade.* Moi, monsieur... pour qui me prenez-vous? jamais je ne me prêterai...

(Elle s'éloigne un peu, en ayant l'air de chercher.)

BENSERADE, *à part.* Diable! comment faire?...

GALOCHARD, *à part.* Voilà le moment de la confondre; en avant la lettre

M^{ME} GALOCHARD, *à part, en cherchant dans sa poche.* C'est singulier, je ne sais ce que j'ai fait... et je n'ai lu que le commencement...

GALOCHARD, *à part, se fouillant.* Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc fait de mon brevet?

M^{ME} GALOCHARD. Monsieur Galochard... vous n'auriez pas trouvé une lettre?

GALOCHARD. Je la cherche.

M^{ME} GALOCHARD. Non, je vous dis... c'est une lettre...

GALOCHARD. J'entends bien...

(Il continue à chercher et fouille jusque dans ses bas.)

BUSSY, *entrant par le fond, parle bas et vivement à M^{ME} Galochard.* Chère dame, il faut absolument que je voie votre inconnue... De nouveaux renseignements me donnent la certitude...

(Galochard disparaît un moment dans la maison pour chercher la lettre.)

M^{ME} GALOCHARD, *qui n'a pas ce sé de fouiller dans sa poche et d'un air préoccupé.* Oui... je sais compatir à l'amour des gens bien nés; bientôt... (*À elle-même.*) Qu'est devenue cette lettre?

BENSERADE, *prenant M^{ME} Galochard à part.* N'est-ce pas une lettre du roi que vous cherchez?

M^{ME} GALOCHARD, *vivement.* Oui.

BENSERADE. Votre mari me l'a donnée... la voici.

* Galochard, Bussy, M^{ME} Galochard, Benserade, les autres au toud.

M^{me} GALOCHARD. Ciel!.. Rendez-la-moi.

BENSERADE. Je le veux bien; mais chez vous seulement... et après que j'aurai vu cette dame.

M^{me} GALOCHARD. C'est affreux!.. Quand je vous disais qu'elle vous tient au cœur.

GALOCHARD *reparaît en cherchant toujours. A part.* Qu'est-ce qu'il dit donc si long-tems que ça à mon épouse?

BENSERADE, à M^{me} Galochard. Eh bien?

M^{me} GALOCHARD. Puisqu'il le faut, je vous attendrai ce soir.

GALOCHARD, à part. Ce soir?... Et de deux!

M^{me} GALOCHARD, à part. Je vais lui trouver de la compagnie. (*A Bussy.*) Venez ce soir.

BUSSY, avec joie. Ce soir!

GALOCHARD, effrayé. Et de trois!.... (*Avec une ironie amère.*) Bien, ça marche!.. Si j'avais ma lettre, encore... Ah! ciel de Dieu... je me souviens... Benserade ne me l'a pas rendue. (*A Benserade.*) Rendez-moi ma lettre, vous*!

BENSERADE, à part. Non pas! j'en ai besoin.

GALOCHARD. Rendez-la-moi, ou je crie.

BENSERADE, tirant un papier de sa poche. Pas de bruit! la voilà. (*A part.*) Une lettre de mon libraire, cela ne compromettra personne.

GALOCHARD, avec joie. Ah! je triomphe! j'ai la lettre!

CHŒUR.

Honneur! honneur à lui, etc.

(Pendant le chœur, Benserade et Bussy font chacun de son côté des signes à M^{me} Galochard pour lui recommander le silence sur l'entrevue qui doit avoir lieu le soir. Benserade, Bussy et les paysans sont par le fond. Suzon et Nanette rentrent dans la maison, à gauche. M^{me} Galochard a redescendu la scène, Galochard a reconduit les paysans.)

SCENE XIII.

GALOCHARD, M^{me} GALOCHARD,
pensive.

GALOCHARD, s'approchant et lui criant dans l'oreille. Bravo! madame!

M^{me} GALOCHARD, effrayée. Dieu! que vous m'avez fait peur!

GALOCHARD. Bravo!.. c'est du joli! c'est du respectable!

M^{me} GALOCHARD. Quoi donc?

GALOCHARD, se croisant les bras. Vous ne rougissez pas, madame, de trahir ainsi un homme qui vous chérit, qui vous a

* Bussy, M^{me} Galochard un peu au fond, Galochard, Benserade.

donné sa confiance, qui vous a particulièrement chargée du bonheur de sa vie... privée?

M^{me} GALOCHARD. Vous êtes bien osé de venir me dire des choses comme ça, quand cet homme est un mauvais sujet, un volage!..

GALOCHARD, étonné. Ah! bah!.. ah! bah!..

M^{me} GALOCHARD. Faites l'étonné!

GALOCHARD. Mais ce n'est pas de moi que je vous parle, c'est de l'autre... du roi, madame.

M^{me} GALOCHARD. Comment?

GALOCHARD. Et Benserade? et M... l'officier, enfin!.. est-ce là une conduite? (*Il lui montre trois doigts.*) Est-ce là une conduite?

M^{me} GALOCHARD, avec une dignité comique. Monsieur!.. je méprise vos injures... mais ne me poussez pas à bout! Jusqu'à présent, je vous ai été fidèle...

GALOCHARD, avec exclamation. Fidèle!.. (*A part.*) Voilà un joli mot qu'elle a eu, par exemple! (*haut*) fidèle!!! (*s'approchant de sa femme mystérieusement, il lui dit à demi-voix et comme en confidence*) et le marmouzet?

M^{me} GALOCHARD. Quel marmouzet?

GALOCHARD. Cet enfant!

M^{me} GALOCHARD. Comment! un enfant?... vous êtes ivre!

GALOCHARD, jetant un cri de surprise, et à part. Oh! j'ai déjeuné avec un melon! (*Il fouille dans sa poche avec colère.*) Mais cette lettre, je l'ai rattrapée de Benserade; vous ne la démentirez pas? elle est garnie de tous les renseignements! (*A part.*) Je suis fort aise qu'elle me la lise... moi qui ne la connais pas.

M^{me} GALOCHARD, prenant violemment la lettre. Quoi! (*Elle lit.*) « Le grand ouvrage ne paraîtra que dans deux mois... »

GALOCHARD, à part. Pour ma fête, alors!

M^{me} GALOCHARD, continuant de lire, et avec étonnement. « Mais le petit est prêt... vous pouvez compter d'abord sur 500 exemplaires... Qu'est-ce donc?.. »

(Elle retourne le fenillet pour voir la signature..)

GALOCHARD. 500 exemplaires? comment... 500 exemplaires du petit?

M^{me} GALOCHARD. « Signé Barbin. »

GALOCHARD. Barbin!.. c'est une autre lettre alors? Benserade m'a fourré dedans!.. (*Il remonte la scène d'un air courroucé.*) Ah!.. je le méprise!.. voilà un homme méprisable!.. un homme qui donne une lettre pour une autre!.. (*Il redescend.*) Cependant, Louison, écoutez!.. Ça ne m'étonne pas beaucoup que cette lettre n'en

parle pas, puisque ce n'est pas la même... Vous ne comprenez pas? puisque ce n'est pas la même, puisque c'est une autre lettre... ça tombe sous le bon sens... mais dans celle de sa majesté, ça y est; pour y être, ça y est!

M^{me} GALOCHARD, *avec une dignité comique et s'avançant vers son mari qui recule interdit devant elle.* Qu'est-ce à dire, monsieur?... vous ne craignez pas de m'insulter!.. moi qui ai toujours été attachée à mon ménage... plus que vous ne le méritez... c'est comme ça que vous me traitez, quand tout le monde me respecte! (*Elle avance, il recule.*) Moi qui vous ai fait obtenir une place dont vous n'étiez pas digne... Eh bien! oui! le roi m'aime, où est donc le mal?... mais vous devriez en être fier!.. (*Même jeu.*) Si je le voulais, j'irais à la cour, je m'y montrerais couverte de toutes sortes de pierres fines... (*Même jeu.*) J'aurais des laquais, monsieur!.. j'aurais des jardiniers, monsieur!.. (*Même jeu. Galochard, saisi de respect, ôte son chapeau.*) J'aurais des robes à grande queue brodées en or, monsieur!! (*Même jeu.*) Fi! injurier une femme comme moi, que vous ne devriez aborder que le chapeau à la main...

GALOCHARD, *tremblant.* Cependant, madame de Galochard, je croyais que j'étais... que j'avais été assez lié avec vous, pour...

M^{me} GALOCHARD, *avec dédain.* Vous êtes un manant, mon cher!..

GALOCHARD. A la bonne heure, mais...

M^{me} GALOCHARD. Je vous trouve charmant, par exemple! vous venez me reprocher d'avoir des amoureux... mensonge, d'abord!.. mais quand cela serait?... ne faites-vous pas la cour à Nanette, à Suzon, à tant d'autres?... cela prouverait, au moins, que je sais mieux choisir que vous.

GALOCHARD. Cependant, il n'est déjà pas si beau votre M. de Benserade.

M^{me} GALOCHARD. Il y a aussi des femmes qui valent mieux que Nanette.

GALOCHARD, *d'abord avec sentiment, et arrivant par gradation à la passion.* Oh! oui, oui!.. il y en a... qui sont mieux; il y en a, Louison, qui ne voudraient pas alléger leurs maris; il y en a qui sont aimées... que leurs maris en deviendraient imbécilles si jamais... (*A part, avec résolution.*) Tant pis! (*Haut.*) Et ces femmes-là, Louison, c'est toi!..

M^{me} GALOCHARD, *clouée, et encore un peu froidement.* Qu'avez-vous?

GALOCHARD, *vivement.* Ce que j'ai? j'ai le feu partout! (*Il lui prend vivement la*

main et la met sur son cœur.) Tâte un petit peu voir comme il bat!.. non cœur!

M^{me} GALOCHARD, *à part.* Est-ce qu'il m'aimerait véritablement?

GALOCHARD, *s'atterdrissant.* Oui, je suis le plus malheureux des êtres... je ne voudrais pas pleurer, c'est bête chez l'homme... mais je sais que si tu as des rivales, tu les dépasses. Louison, tu les dépasses!.. Pour t'aimer, il ne faut que t'examiner; quiconque t'examinera... t'aimera! (*Avec sentiment.*) Tu es ma femme! tu es ma petite femme, tu seras toujours ma femme!.. toute la vie... et moi aussi!

M^{me} GALOCHARD. Allons, voyons, remettez-vous... voilà que je suis toute émue aussi.

GALOCHARD. Vrai!

M^{me} GALOCHARD. Certainement... moi, j'ai bien de l'attachement pour vous... et si vous me promettiez de vivre dorénavant...

GALOCHARD, *avec feu.* Ah! je le promets, je promets... de vivre... éternellement!..

M^{me} GALOCHARD. Mais, que dis-je? et le roi!.. ce serait vouloir votre perte!

GALOCHARD. Le roi?... (*Il remonte la scène comme pour s'assurer qu'ils sont seuls, et la redescend vivement.*) Je m'en ris... j'ai un plan!

M^{me} GALOCHARD. Quoi?

GALOCHARD. Je t'enlève... net!

M^{me} GALOCHARD. Comment ça?

GALOCHARD. Oui! quand il croira te tenir, et t'emmener dans ses caresses... moi, qu'est-ce que je fais?... suis bien mon raisonnement.

M^{me} GALOCHARD. Eh bien!

GALOCHARD. Je te prends... et v'lan!.. au fond de la petite charrette du potager. suis bien mon raisonnement... je te cache complètement sous un tas de légumes... de carottes, de panais...

M^{me} GALOCHARD, *souriant d'un air de pitié.* Quelle idée!

GALOCHARD. Et troc, troc, troc, sans rien dire, sur la route, toi cachée, et moi te conduisant à grands coups de fouet... hein?..

M^{me} GALOCHARD. Mais votre projet est pitoyable... et si l'on me découvrait!

GALOCHARD, *avec passion.* Impossible! ne crains rien... (*Il a pressé dans ses bras.*) Trois pieds de légumes... ô ma Suzon!

M^{me} GALOCHARD, *piquée.* Suzon!

GALOCHARD, *s'éprenant.* Non, non, Nanette.

M^{me} GALOCHARD, *plus fort.* Nanette!

GALOCHARD. Non ! la langue me fourche, la langue m'a fourché.

M^{me} GALOCHARD, *avec amertume*. Dites plutôt, monsieur, que vous avez le cœur tout rempli de votre Suzon et de votre Nanette.

GALOCHARD, *vivement*. Moi !

M^{me} GALOCHARD, *vivement*. Et moi qui avais la bonté de vous écouter !!

GALOCHARD, *de même*. Quoi donc ?

M^{me} GALOCHARD, *de même*. Quand je songeais à améliorer votre sort !

GALOCHARD, *de même*. Eh bien ? Suzon !

M^{me} GALOCHARD. Encore Suzon !.. Ah ! c'est trop fort !

(Elle le repousse.)

GALOCHARD, *s'éloignant et indigné contre lui-même*. Ah ! c'est trop fort !

M^{me} GALOCHARD. Laissez-moi, je ne suis plus responsable des malheurs que vous attirez sur votre tête.

(Elle entre dans le pavillon)

SCÈNE XIV.

GALOCHARD, *seul*.

Sur ma tête... mais il n'y a plus de place !.. Maudite Suzon ! c'est elle qui est cause de tout ! son nom est accroché à ma langue, et je ne peux pas m'en dépêtrer... ou plutôt c'est un prétexte que ma femme a pris... car au fait... Mais au fait, j'y pense, elle ne s'est justifiée sur rien. Et le petit ? elle ne m'a rien dit touchant le petit... et le père, qui veut le légitimer !.. Ah ! voilà ce que je trouve de joli. Eh bien ! non... je le garderai pour moi !.. Oui, il s'appellera Galochard... on dira : c'est le petit Galochard (ou la petite Galochard, selon le sexe). Je regrette d'avoir un nom si noble ; je voudrais m'appeler Bruiaux ou Patachon... pour en accabler cet infâme petit être que j'exècre d'avance ! et quant à son éducation... il sciera du bois, oui ! il grattera des salsifis... je lui ferai faire les choses les plus triviales de mon intérieur... je le rendrai malheureux... comme une petite pierre.

Air : *Ah ! si ma femme me voyait !*

S'il est mal, cet enfant maudit.

Jusqu'à trente ans, je veux qu'il reste en robe ;

Il en mang'ra d'la génisse hydrophobe,

(Vache enragée, autrement dit ;)

Il en mang'ra plus qu'à son appétit.

As-tu d'la dans le goût héréditaire ?

Dans les *ballets*, eh bien ! tu bril'eras !

Mais ce n's'a pas à la cour de ton père...

C'est la mienn' que tu balayeras. *(bis.)*

(*Il fait nuit.*) Voilà le jour qui baisse ; tant mieux ! ça m'oblige... j'ai une foule d'idées très-sombres ; la nature est d'accord avec ce qui se passe dans moi... Une femme que j'aime, une femme que j'idole, à qui je bâtirais un hôtel, si mes moyens me le permettaient, me faire une farce... qu'est-ce que je dis ?... trois farces !!! (*Benserade paraît au fond, enveloppé d'un long manteau.*) Qu'est-ce que j'aperçois là ? une créature humaine, enveloppée dans un manteau ; tenons-nous à l'écart. Dans mon malheur, tout m'est suspect.

(Il se place d'un air inquiet à la porte du pavillon.)

SCÈNE XV.

BENSERADE, GALOCHARD.

BENSERADE, *à part*. Je vais pénétrer jusqu'à elle !.. et le billet royal va parvenir enfin à son adresse.. Heureux Benserade !

GALOCHARD, *à part*. Est-ce que c'en est encore un autre ? Il faudra que je dise à ma femme de me donner sa note.

(Benserade se dispose à entrer dans le pavillon. Galochard lui barre le passage.)

GALOCHARD. On ne passe pas !

BENSERADE, *à part*. Galochard !.. le butor ferait tout manquer... de l'audace ! (*Il enfonce son chapeau, et d'un coup de poing ferme :*) Le roi !

(Galochard se déconvré vivement. Benserade entre dans le pavillon.)

SCÈNE XVI.

GALOCHARD, *seul, d'un air terrifié, et redescendant la scène*.

Oh ! oh ! oh ! (*Après chaque exclamation, il fait un pas en avant, et semble prêt à défaillir.*) J'éprouve une transpiration incommode... ma position est larmoyante. (*Pleurant.*) Le roi chez moi ! Mais qu'est-ce que je fais là, les bras croisés ? Comment, je ne brise pas cette porte ? cette porte qui est à moi ? cette porte qui est à ma porte ? (*Il s'avance furieux vers le pavillon, puis redescend tranquillement.*) Oui, mais on dit que le lieutenant de police a l'habitude ennuyeuse de faire pendre ceux qui brisent les portes des maisons où est le roi. (*Marchant avec agitation.*) Ah ! je fais du mauvais sang... Ah ! que je boirais un verre d'eau sucrée avec plaisir.

SCÈNE XVII.

BUSSY, *entrant par le fond*, GALOCHARD.

GALOCHARD, *apercevant Bussy*. L'officier, à présent!... Pourquoi est-ce qu'il rôde devant mon immeuble? (*Bussy le heurte en voulant entrer dans le pavillon.*) On n'entre pas!

BUSSY, *vivement*. Comment?

GALOCHARD, *à demi-voix*. Désolé... impossible!

BUSSY, *avec feu*. Ah! ne me faites pas perdre un tems précieux. Il y va de mon bonheur.

GALOCHARD, *d'un air entendu*. Je sais, je sais.

BUSSY. J'ai la promesse de M^{me} Galochard.

GALOCHARD, *lui imposant silence*. Voulez-vous vous taire? Le roi...

(*Il lui indique, d'un air désolé, qu'il est dans le pavillon.*)

BUSSY, *vivement, avec désespoir*. Le roi!... on m'a donc dit vrai?

GALOCHARD. C'est gentil, hein?

BUSSY, *marchant avec agitation*. Que faire, grand Dieu! que faire?

GALOCHARD, *marchant de même en sens inverse*. Que faire, grand Dieu! que faire?

BUSSY, *marchant toujours*. L'ingrate! la perfide!... trahir un amour si pur!

GALOCHARD, *de même*. Oui!...

BUSSY, *de même*. L'ambition!... l'ambition! elle lui a tout sacrifié!

GALOCHARD, *de même*. Tout, tout! monsieur, tout!

BUSSY, *de même*. Pour briller, pour effacer ses rivales!

GALOCHARD, *de même*. Pas autre chose, monsieur.

BUSSY, *s'arrêtant*. Préférer des dehors brillans à de sincères affections, au bonheur si doux de l'intérieur du ménage!

préférer un amant qui la délaissera!... (*Galochard pousse un soupir affirmatif.*)

A un mari qui mettrait sa félicité à l'entourer de soins et d'amour!... Ah! Louise, Louise!...

(*Il reste pensif. Galochard a écouté avec attention ce que vient de dire Bussy, l'émotion l'a gagné, il prend avec attendrissement la main de Bussy.*)

GALOCHARD, *pleurant*. Ah! oui!... ah! oui!... jamais l'abbé Bassouet ne m'a remué à ce point-là. (*Il secoue la main de Bussy d'un air de compassion.*)

Allons, remettez-vous, voyons, voyons!... montrons que nous sommes... (*dans son mou-*

tion, il cherche le mot, et dit avec une force concentrée) z'hommes!...

BUSSY. Moi, du moins, je l'aurais épousée!...

GALOCHARD, *le regardant avec étonnement*. Épouser ma femme! (*A part.*) Voilà qui est entièrement neuf!

BUSSY. Il s'agit bien de votre femme!

GALOCHARD. Il ne s'agit pas de ma femme?... (*Regardant du côté du pavillon.*) On ouvre! (*A Bussy.*) Otez votre chapeau. A bas le chapeau! (*Plus fort.*) A bas le chapeau!

SCÈNE XVIII.

BUSSY, GALOCHARD, M^{me} GALOCHARD, BENSERADE.

M^{me} GALOCHARD, *sortant du pavillon*. Comment, monsieur de Benserade, c'est vous qui avez conduit cette affreuse comédie?

BENSERADE, *bas*. Vous ne me garderez pas rancune...

GALOCHARD, *le reconnaissant*. Benserade!... ce n'était pas le roi... Je réclame, je crie. (*A Bussy.*) Dites donc, c'était Benserade dans le manteau, avez-vous jamais vu?... Nous y sommes, dites donc, nous y sommes!

BUSSY. Que signifie?...

M^{me} GALOCHARD, *à Benserade*. Je vais être la risée de tout le monde.

BENSERADE. Rassurez-vous, votre mari et moi sommes seuls dans la confidence.

GALOCHARD, *d'un air furieux*. Ah! j'éprouve une drôle de chose. Je suis indigné... et j'ai les pieds gelés.

(*Il poème*)

BENSERADE. Calmez-vous, Galochard! voyons...

GALOCHARD, *pendant que Benserade s'éloigne*. Laisse-moi, vil poète!

(*Benserade, qui a remonté la scène, fait signe au valet de chambre d'entrer avec plusieurs valets portant des flambeaux; il sont suivis des paysans et des paysannes*)

SCENE XIX.

BUSSY, GALOCHARD, M^{me} GALOCHARD, BENSERADE, LE VALET DE CHAMBRE, AUTRES VALETS, PAYSANS, PAYSANES *dans le fond.*

BENSERADE. Oui, messieurs! j'ai déterminé M^{lle} Louise de La Vallière à retourner à la cour où l'appelle la volonté du roi!

M^{me} GALOCHARD, *à part.* A la cour!

BUSSY. Tout est perdu!

(Sur un signe de Benserade, le valet de chambre du roi pénètre dans le pavillon.)

GALOCHARD, *à Bussy.* Comment? tout est perdu! Vous avez dit: Tout est perdu! eh bien! mais... vous venez donc pour elle? (*Bussy fait un signe affirmatif.*) Ah! embrassez-moi. (*Bussy le repousse.*) Comme vous voudrez... (*À Benserade.*) Et vous?..

BENSERADE. Pour elle aussi...

GALOCHARD, *avec joie.* Ah! (*Il veut se précipiter dans les bras de Benserade qui le repousse; il lui dit d'un air attendri.*) Monsieur de Benserade, je vois une fleur sur votre joue, je voudrais la cueiller. (*Benserade le repousse encore.*) Comme vous voudrez! (*Se tournant vers sa femme.*) Eh bien! et la lettre?

M^{me} GALOCHARD. Était pour ma pensionnaire... j'ai voulu mettre votre amour à l'épreuve.

GALOCHARD. Ah! embrassez-moi! (*Il l'embrasse.*) C'est très-spirituel, ce que tu m'as fait là... (*Il la tient embrassée du bras gauche, et dit en ricanant d'un air incrédule.*) Et cependant Louison, si M. de Benserade... que j'aime... (*appuyant avec intention, et tendant la main à Benserade qui la prend*) que j'aime, n'eût pas été un homme aussi délicat et aussi rempli de toutes sortes de bonnes choses... (*Il rit plus fort.*) Hein! Louison! hein? hein? Louison?... (*Benserade rit.*) Il rit, M. de Benserade! Hein! Louison?... il rit M. de Benserade!

(Pendant ce couplet, il n'a pas cessé de regarder Benserade d'un air amical.)

M^{me} GALOCHARD. Me croyez-vous capable de vous tromper?

GALOCHARD, *avec sentiment.* Louison! ton cœur est connu!

M^{me} GALOCHARD, *à part.* C'est égal, je suis contente à présent que tout ça ne soit pas vrai.

BENSERADE, *bas à M^{me} Galochard.* Consentez à m'entendre demain et je me justifierai.

M^{me} GALOCHARD, *haut et avec intention.* Tiens! pourquoi donc, monsieur Benserade?... vous êtes cause que mon mari m'est revenu... je ne vous en veux pas!. à présent que j'ai la confiance de Galochard, nous en resterons là, je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois ça... (*finement*) et je crois bien que vous, vous vous en souviendrez aussi.

GALOCHARD. Et moi donc? (*À part.*) Une aussi superbe femme...

BENSERADE, *à part.* Ah! ah! de la raillerie. (*Prenant son parti.*) Mon ambassade me reste!..

(Il va au pavillon. Le valet de chambre en sortant dit un mot bas à Benserade qui y pénètre seul.)

M^{me} GALOCHARD, *à son mari.* Et tu me promets de ne plus courir?

GALOCHARD. Moi, courir, Louison! Pour te rassurer, je voudrais être infirme! vois-tu? il n'y aura pas un paralytique plus tranquille que ton Galochard... même M. Scarron... (*à Bussy*) qui est pourtant un cul-de-jatte bien répandu!..

CHOEUR

Aux de Lestoq.

La voix du prince vous appelle,
Un tel désir est un bien,
Au plaisir, à l'amour fidèle,
On vous appelle,
Allez, allez, auprès du roi!

(Pendant le chœur, Benserade sort du pavillon, il se retourne et semble offrir la main à M^{lle} de La Vallière lorsque le rideau baisse.)

FIN

L'AMI GRANDET,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Ancelot et Alexis de Comberousse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 24 OCTOBRE 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GRANDET.....	M. VOLNYS.	LA PRINCESSE DE BLA-	
LE GÉNÉRAL JUMILLY..	É. HIPPOLYTE.	MONT-CHAUVRY, sa tan-	
LE COMTE D'AUGICOURT.	M. MATHIEU.	te.....	M ^{me} GUILLEMIN.
ARTHUR DE NERVAL...	M. SAINTE-MARIE.	ERNESTINE, sœur de la du-	
CHARLES DE VAUDEL...	M. BRINDEAU.	chesse.....	M ^{lle} C. STÉPHANT.
UN DOMESTIQUE.....	M. BALARD.	ADELE DE VAUROY, amie	
SECOND DOMESTIQUE..	M. BOILEAU.	de pension d'Ernestine...	M ^{lle} H. BALTHAZAR.
LA DUCHESSE DE LAN-		UNE FEMME DE CHAMBRE	M ^{lle} C. BALTHAZAR.
GEAIS.....	M ^{me} ALBERT.		

L'action se passe à Paris en 1820; le premier et le troisième actes chez la duchesse, au faubourg Saint-Germain; le second acte chez le général Jumilly.

N. B. Bien que le rôle de GRANDET ait été créé à Paris par M. Volnys, les auteurs pensent que ce rôle appartient au premier comique, et que le personnage de JUMILLY doit être joué en province par le premier rôle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon : porte au fond, portes de chaque côté ; une fenêtre à gauche de l'acteur ; à droite, au premier plan, une cheminée avec glace.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNESTINE, CHARLES DE VAUDEL,
LA PRINCESSE DE BLAMONT-
CHAUVRY, LE COMTE D'AUGI-
COURT, LA DUCHESSE DE LAN-
GEAIS, ARTHUR DE NERVAL.

(Au lever du rideau, ils sont assis et groupés ; Arthur de Nerval tient en main une brochure.)

ERNESTINE. Comme ce récit est intéressant !

CHARLES. Que de courage et de force d'ame !

ERNESTINE. Qui pourrait ne pas l'admirer, haletant de fatigue, seul au milieu

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier occupe la droite de l'acteur.

du désert, et trouvant dans l'énergie de son caractère la force que son corps épuisé lui refuse !

LE COMTE. Je conviens que la situation était critique.

LA PRINCESSE. C'est donc un homme de quelque valeur que ce petit soldat de Buonaparte ?

CHARLES. M. de Jumilly, devenu général d'artillerie sous un homme qui savait placer ses faveurs comme son estime, a gagné tous ses grades sur les champs de bataille ; quand la paix le contraignit à laisser son épée dans le fourreau, il alla chercher en Egypte un aliment à l'activité de son esprit, et c'est là qu'il a subi la cruelle épreuve que raconte ce journal. M. de Jumilly possède une de ces ames

fortement trempées qui commandent le respect et l'admiration.

ERNESTINE. Et comme il est simple ! comme il est aimable !... Ce n'est pas seulement un général très-distingué, c'est encore un homme charmant dans un salon. Demandez à ma sœur, qui le voyait presque tous les jours avant qu'il partit pour la province.

LA PRINCESSE. Ah ! oui, je me rappelle, on en a quelque peu causé dans les cercles de notre faubourg : est-ce qu'en effet ce serait un de tes nombreux adorateurs, ma chère nièce ?

DE NERVAL, *à part*. Qu'entends-je ?

LA PRINCESSE. Aurais-tu, par hasard, encouragé des prétentions ?

LA DUCHESSE. La noblesse de son caractère, l'élevation de son esprit, m'ont fait trouver du charme dans sa conversation, je l'avoue.

LA PRINCESSE. Et tu as été bien aise d'attacher à ton char un de ces hommes réputés indomptables ; que leurs dangers et leurs aventures recommandent à l'attention du public ?... à la bonne heure ! il n'y a pas de mal à cela, mais prends garde !...

LA DUCHESSE, *souriant*. A quoi donc, ma tante ?

LA PRINCESSE. Comment ! à quoi ?... mais n'es-tu pas duchesse, veuve et riche ? n'es-tu pas la reine de nos salons ?

LA DUCHESSE. Ma chère tante !...

LA PRINCESSE. Demande à M. d'Augicourt ce qu'on disait de toi au dernier raout de la marquise d'Esclignac.

D'AUGICOURT. Je dois convenir que les éloges n'avaient point de bornes : rien de plus gracieux, de plus séduisant et de plus insaisissable que la jolie duchesse de Langeais, disait-on. Tourner toutes les têtes, ravager tous les cœurs et rester calme, c'est un art qu'elle seule possède.

DE NERVAL, *à part*. Est-il possible ?

LA DUCHESSE. En vérité, monsieur le comte, ces louanges...

LA PRINCESSE. Sont méritées ; mais songes-y bien ! le trône sur lequel tu t'es assise est glissant, et les hommes comme ce M. de Jumilly, ces caractères de fer...

LA DUCHESSE, *souriant*. Se brisent contre la volonté d'une faible femme tout aussi facilement que les autres.

LA PRINCESSE. Cela se peut ; je t'engage pourtant à y faire attention !... Je me rappelle, moi, qu'en 1780...

LA DUCHESSE. Que vous est-il arrivé ?

LA PRINCESSE, *se levant ainsi que tout le monde*. Il suffit ; ne nous occupons pas du

passé, et pense à l'avenir. Il serait fort ridicule, vois-tu, que ton amour s'avisât de se mésallier.

ERNESTINE. Oh ! ma sœur ne songe pas à se remerier.

LA PRINCESSE. Et elle a, ma foi, bien raison ! Mais souviens-toi toujours, chère petite, de ce que je t'ai dit vingt fois : ces hommes de Buonaparte, infatués de leur pauvre gloire, ont des manières à eux, apportent dans nos salons une intrépidité de champ de bataille qui ne laisse pas quelquefois d'être fort embarrassante.

LA DUCHESSE. Eh ! mon Dieu ! celui dont vous parlez est parti depuis deux mois : Dieu sait s'il reviendra !...

LA PRINCESSE. Désespère-le tant que tu voudras, si cela t'amuse, mais prends garde !... Adieu, chère enfant, mon service m'appelle près de Madame, et je te quitte, nous nous reverrons au bal du ministre. N'oublie pas mes avis.

LA DUCHESSE. Je vous remercie beaucoup, ma tante.

LA PRINCESSE. M. Charles de Vaudel reste sans doute près de sa prétendue ?

CHARLES. Je suis contraint de m'absenter quelques instans, mais madame m'a permis de revenir, et M^{lle} Ernestine m'a promis, pour ce soir, la première contredanse.

ERNESTINE. Nous verrons cela.

LA PRINCESSE. Allons donc !... votre main, monsieur le comte.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*
(*A la Duchesse.*)

Adieu, ce soir nous nous verrons, je pense,
Mais du péril songe à te préserver ;
Il ne faut point commettre d'imprudence :
On ne sait pas ce qui peut arriver.
Je l'avoûrai, j'ai quelque inquiétude :
Ces généraux, pires que nos marquis,
Ont dès long-tems contracté l'habitude
D'agir partout comme en pays conquis.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE et D'AUGICOURT.

Adieu, ce soir nous nous verrons, je pense, etc.

LA DUCHESSE.

Adieu, ce soir, nous nous verrons, je pense,
Mais du péril je sais me préserver ;
Et, croyez-moi, pour faire une imprudence,
Je sais trop bien ce qui peut arriver.

CHARLES, *à Ernestine.*

Adieu, bientôt nous nous verrons, je pense,
Car, pour le bal, je viendrai vous trouver ;
Il y faut être avant la contredanse ;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

ERNESTINE, *à Charles.*

Adieu, bientôt nous nous verrons, je pense,
Car, pour le bal, vous viendrez me trouver ;
Il faut y être avant la contredanse ;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

(*La Princesse, d'Augicourt, Charles et Ernestine sortent par le fond ; la Duchesse les conduit.*)

DE NERVAL, à part sur le devant. Elle voyait tous les jours M. de Jumilly!... Oh!... il faut qu'elle s'explique.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, DE NERVAL.

LA DUCHESSE. Ah! vous êtes resté, monsieur de Nerval? j'en suis charmée, car je pourrai vous offrir de nouveau tous mes remerciemens.

DE NERVAL. Et de quoi donc, madame?

LA DUCHESSE. Vous avez mis une complaisance extrême à nous lire cette relation du voyage de M. de Jumilly dans le désert.

DE NERVAL. Vous l'aviez désiré, madame, et vous savez qu'un désir de vous est un ordre pour moi.

LA DUCHESSE. Je ne le savais pas, mais je suis bien aise de l'apprendre.

DE NERVAL. Et pourtant cette lecture, les discours auxquels elle a donné lieu, m'ont inspiré de bien cruelles réflexions.

LA DUCHESSE. En vérité?

DE NERVAL. Est-il vrai que vous êtes aimée de M. de Jumilly, madame?

LA DUCHESSE. Voilà une étrange question.

DE NERVAL. Veuillez y répondre, je vous en conjure!

LA DUCHESSE. Y répondre?... mais ce serait fort difficile; et d'ailleurs que vous importe?

DE NERVAL. Que m'importe?... Ignorez-vous ce qui se passe dans mon cœur?

LA COMTESSE. Je n'ai pas cherché à le savoir.

DE NERVAL. Quoi! mes regards, ma conduite depuis le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir, tout ne vous l'a pas appris?

LA DUCHESSE. D'abord, monsieur, je ne me pique point d'interpréter les regards; puis, qu'y a-t-il donc d'étrange dans votre conduite? vous êtes riche et bien né; à votre arrivée à Paris, M. de Vaudel, le prétendu (de ma sœur, vous a présenté à moi, je vous ai reçu avec plaisir, vous avez paru satisfait de mon accueil, vous avez cru devoir prolonger votre séjour à Paris, et vous me faites l'honneur de venir me voir souvent: que dois-je trouver là de si extraordinaire?

DE NERVAL. Oh! rien d'extraordinaire, madame! car, dès qu'une fois on vous a vue, on voudrait ne plus vous quitter.

LA DUCHESSE. Ceci est fort galant, monsieur, et je vous en remercie.

DE NERVAL. Mais quand je suis venu à Paris, j'étais prêt à me marier.

LA DUCHESSE. Eh bien! monsieur?

DE NERVAL. D'importantes affaires m'avaient appelé ici: une jeune personne que j'aimais, que je croyais aimer du moins, comptait sur ma promesse et attendait mon retour; j'ai écrit que j'avais changé de pensée, que je manquais à tous mes sermens.

LA DUCHESSE. Vous avez peut-être eu tort.

DE NERVAL. Je vous avais vue, madame.

LA DUCHESSE. Comment! est-ce que mon aspect dégoûte du mariage?

DE NERVAL. Avec une autre que vous!.. oui!

LA DUCHESSE, souriant. S'il en était ainsi, monsieur, et qu'il me fallût épouser tous ceux qui trouvent quelque plaisir à me voir, vous conviendrez que j'aurais fort à faire.

DE NERVAL. Mais ce sacrifice d'un avenir certain à une lointaine espérance, vous n'avez pas pu l'ignorer; vos regards, votre accueil, vos discours, tout semblait m'en faire un devoir!

LA DUCHESSE. Je ne me souviens pas de vous avoir dit un mot de cela.

DE NERVAL. Non, sans doute, madame, vous ne me l'avez pas dit; mais j'avais cru lire dans vos yeux...

LA DUCHESSE. Où avez-vous vécu jusqu'à présent, monsieur?

DE NERVAL. A La Rochelle, où je suis né, madame.

LA DUCHESSE. Ah!.. c'est donc ça!..

DE NERVAL. Ainsi, madame, ces doux regards qui faisaient battre mon cœur, ces bienveillantes paroles qui m'engageaient à demeurer près de vous, tout cela n'était qu'un jeu? On disait donc vrai tout-à-l'heure? porter le trouble dans les âmes, et rester impassible, faire naître d'un coup-d'œil et détruire d'un mot les illusions de ceux qui vous approchent, tel est votre bonheur? et ce que j'éprouve aujourd'hui, M. de Jumilly l'avait éprouvé avant moi?...

LA DUCHESSE. Si votre inexpérience et votre jeunesse ne méritaient quelque indulgence, savez-vous bien que je pourrais me fâcher?

DE NERVAL. Vous fâcher?

LA DUCHESSE. Oui, monsieur, car je ne vous ai jamais donné le droit de me faire subir un interrogatoire, et encore moins celui de m'adresser des reproches.

DE NERVAL. Je vous en conjure, madame, ne vous jouez pas de mes tourmens! il est impossible que vous n'avez pas deviné mon cœur; ce sacrifice que j'ai

fait sans hésiter, vous avez eu l'art de m'y contraindre sans me le prescrire; vous avez accueilli mon hommage, et je viens d'apprendre que, dans le même tems, vous encouragez celui de M. de Jumilly.

LA DUCHESSE. Encore, monsieur!..

DE NERVAL. Et c'est moi que vous choisissez pour lire le récit de ses exploits, la relation des glorieux événemens qui ont illustré sa vie!...

LA DUCHESSE, *souriant*. Est-ce que cette lecture ne vous a pas intéressé?

DE NERVAL. J'ai l'âme assez élevée pour admirer le courage, même dans un rival.

LA DUCHESSE. Ce sentiment vous fait honneur.

DE NERVAL. Mais daignez vous prononcer, madame; si j'ai bien compris ce qu'on a dit devant moi, M. de Jumilly vous aime!... qui de nous deux peut espérer d'être aimé?

LA DUCHESSE. Qu'auriez-vous à dire, monsieur, si je vous répondais : ni l'un ni l'autre?

DE NERVAL. Rien, madame! je sortirais d'ici pour n'y jamais reparaitre.

LA DUCHESSE. Ce serait une folie de plus.

DE NERVAL. Dites que ce serait ma seule action raisonnable.

LA DUCHESSE, *très-gracieuse*. Vous êtes un enfant!

SCÈNE III.

ERNESTINE, LA DUCHESSE, DE NERVAL.

ERNESTINE. Ma sœur! ma sœur! M. Herbault, marchand de modes, vous attend dans votre appartement.

LA DUCHESSE. Ah! j'y vais : vous me pardonnez, monsieur de Nerval? il s'agit d'une affaire importante.

DE NERVAL. Oui, madame : je m'aperçois, d'ailleurs, qu'il ne me reste qu'à me retirer.

LA DUCHESSE. Nous nous reverrons, ce soir, au bal : je vous ai promis la première valse, je m'en souviens.

DE NERVAL. Je ne sais, madame...

LA DUCHESSE. Voilà qui est convenu, je compte sur vous; nous reprendrons la conversation. A ce soir, monsieur de Nerval!

DE NERVAL. Mais...

LA DUCHESSE, *d'un ton gracieusement impérieux*. A ce soir!

DE NERVAL, *d'un ton soumis*. A ce soir!..

(La Duchesse sort par la porte de gauche; Nerval sort par le fond.)

SCÈNE IV.

ERNESTINE, *seule*.

Il a l'air tout fâché!... juste comme j'ai vu si souvent le général Jumilly quand il quittait ma sœur!... En vérité, c'est étonnant! plus elle désole ses adorateurs, plus ils sont empressés autour d'elle. Il paraît que c'est le meilleur moyen de se faire aimer... il faudra que j'en essaie!... Ce M. Charles de Vaudel, mon prétendu, est si calme, si tranquille!... il semble si sûr de mes sentimens!... Nous sommes toujours du même avis; jamais de querelles, et par conséquent jamais de réconciliation!... c'est ennuyeux à la fin!...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Mademoiselle, une jeune dame demande à vous parler, pouvez-vous la recevoir?

ERNESTINE. Une jeune dame?

LE DOMESTIQUE. Elle a écrit son nom sur ce papier.

ERNESTINE. Que vois-je?... oh! faites entrer tout de suite. (*Le domestique sort.*) Adèle de Vauroy à Paris!... est-ce bien possible?...

SCÈNE V.

ERNESTINE, ADÈLE DE VAUROY.

ADÈLE, *entrant*. Ma chère Ernestine!.. que j'ai de plaisir à te revoir!...

ERNESTINE. Et moi, comme je suis contente!... ma meilleure amie de pension!.. Comment et depuis quand es-tu donc à Paris?

ADÈLE. J'y suis arrivée avec mon père, il y a huit jours.

ERNESTINE. Et tu ne viens me voir qu'aujourd'hui!...

ADÈLE. Pardonne-moi, ma bonne amie, ce n'est pas ma faute : à peine arrivée, mon père a souffert beaucoup, et il m'a fallu rester auprès de lui.

ERNESTINE. Ah!... Et où logez-vous?

ADÈLE. Chez le général Jumilly.

ERNESTINE. Vraiment?... mais il n'est pas à Paris.

ADÈLE. Il arrive aujourd'hui même : c'est l'ancien compagnon d'armes et le plus intime ami de mon père. Il n'y a pas quinze jours encore, il demeurait chez nous à La Rochelle.

ERNESTINE. Quel homme aimable! quel noble caractère que M. Jumilly!...

ADÈLE. Oui, je sais que tu le connais; il nous a beaucoup parlé de M^{me} la duchesse de Langeais, ta sœur. J'ai deviné même que le général...

ERNESTINE, *mystérieusement*. Tu as deviné juste.

ADÈLE. Mais j'ai cru voir que ça ne le rend pas heureux.

ERNESTINE. Ah ! dam ! il paraît que l'amour ne fait pas toujours le bonheur.

ADÈLE, *soupirant*. A qui le dis-tu, ma chère Ernestine ?

ERNESTINE. Comment ?... est-ce que tu l'aurais appris à tes dépens ?

ADÈLE. Hélas ! oui, ma bonne amie !

ERNESTINE. Conte-moi cela.

ADÈLE. Non, plus tard ! Qu'il te suffise aujourd'hui de savoir que je devais me marier, que mon prétendu a été obligé de faire un voyage, et qu'après un mois d'absence, il a écrit qu'il renonçait à ma main, que de sérieuses réflexions le décidaient à manquer à ses engagements.

ERNESTINE. Voyez-vous ça !... on ne devrait jamais permettre à son prétendu de voyager.

ADÈLE. Tu conçois tout mon chagrin ? mon excellent père, afin de me distraire, m'a amenée à Paris. Malheureusement, il m'a fallu jusqu'à ce jour être garde-malade ; mais enfin j'ai profité d'un instant de liberté pour te venir voir.

ERNESTINE. Et tu as bien fait !... Nous parviendrons, j'espère, à te faire oublier tout cela ici ; et, qui sait ? tu trouveras peut-être beaucoup mieux que ce que tu as perdu.

ADÈLE. Ce n'est pas à Paris, dit-on, qu'il faut chercher la constance.

ERNESTINE. Il paraît qu'elle est tout aussi rare en province.

ADÈLE. Oui !... les départemens sont si pressés d'adopter les modes de la capitale !

ERNESTINE. Voilà encore un des inconvéniens de la centralisation.

ADÈLE. Ah !...

ERNESTINE. Et, comme le disent les pairs et les députés que je vois ici, s'il y avait une bonne loi municipale et départementale...

ADÈLE. Est-ce que cela rendrait les hommes moins inconstans ?

ERNESTINE. Ça les forcerait peut-être de rester chez eux.

ADÈLE. On devrait bien proposer cette loi à la chambre.

ERNESTINE. Que veux-tu ? le gouvernement ne songe pas aux choses les plus importantes. Mais, dis-moi, tu ne soupçonnes pas le motif qui a causé l'infidélité de ton futur ?

ADÈLE. J'ai tout lieu de croire qu'il m'a sacrifiée à quelque nouvelle passion.

ERNESTINE. Eh bien ! il faut te venger. Tu verras ici les jeunes gens les plus élé-

gans et les plus aimables, et tu pourras choisir, un seul excepté.

ADÈLE. Lequel ?

ERNESTINE. Celui que je dois épouser.

ADÈLE. Ah ! il est question de ton mariage ?

ERNESTINE. Oui, avec M. Charles de Vaudel.

ADÈLE. Puisse-tu, ma chère Ernestine, être plus heureuse que moi !

ERNESTINE. Oh ! je prendrai mes précautions ; et précisément lorsque tu es entrée, je réfléchissais aux moyens de le tourmenter si bien, qu'il n'eût pas le tems de penser à une autre que moi.

ADÈLE. Le tourmenter ?... mais est-ce que c'est un moyen de se faire aimer ?

ERNESTINE. Tu verras, tu verras !... Viens avec moi, je te vais présenter à ma sœur, que tu ne connais point, mais à qui j'ai souvent parlé de toi.

ADÈLE. Non, pas en ce moment ! mes soins pourraient être utiles à mon père, il faut que je te quitte.

ERNESTINE. Déjà !...

ADÈLE. Je voulais seulement t'apprendre mon arrivée à Paris, me rappeler à ton souvenir ; adieu, ma bonne Ernestine, je te reverrai bientôt.

ERNESTINE. Je l'espère ; et d'ailleurs j'irai te rendre ta visite. Tu habites la maison de M. de Jumilly ?

ADÈLE. Oui, rue de Joubert, n° 14, où je vais sans doute le trouver en rentrant.

ERNESTINE. Je donnerai cette nouvelle à ma sœur : je suis sûre qu'elle lui fera plaisir.

ADÈLE. A bientôt, chère Ernestine.

ERNESTINE. A bientôt !

AIR : *Heureux habitans.* (Kett'y.)

Je dois m'en aller,

Car il faut retrouver mon père.

ERNESTINE.

Nous aurons, je l'espère,

Un moyen de te consoler.

Ici, des amans

On dit la mémoire légère ;

Crois-moi, leurs sermens

Valent ceux des départemens.

ENSEMBLE.

Tu dois t'en aller,

Puisqu'il faut retrouver ton père ;

Mais j'aurai, je l'espère,

Un moyen de te consoler.

ADÈLE.

Je dois m'en aller,

Car il faut retrouver mon père ;

Te voir est, ma chère,

Un moyen de me consoler.

(*Ernestine la conduit jusqu'à la porte du fond ; puis revient en scène.*)

ERNESTINE, *seule un moment*. Cette pauvre Adèle ! être trahie par un provincial !... Mais je gagerais qu'elle était trop bonne,

trop affectueuse!... comme moi avec M. Charles!... Ah! ce n'est pas ainsi que fait ma sœur!... aussi, on ne l'abandonne pas, elle!...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, ERNESTINE.

LA DUCHESSE. Eh bien! vous êtes seule, Ernestine? Que faites-vous donc ici?

ERNESTINE. Oh! ma sœur, je viens d'éprouver un grand plaisir.

LA DUCHESSE. Qu'est-ce que c'est?

ERNESTINE. Ma plus chère camarade de pension, Adèle de Vauroy, qui est à Paris et qui est venue me visiter!

LA DUCHESSE. Pourquoi ne me l'avoir pas présentée?

ERNESTINE. Elle était pressée de retourner près de son père, qui est un peu souffrant: c'est un ancien ami du général Jumilly, il loge chez lui, et même Adèle m'a annoncé qu'aujourd'hui le général sera de retour.

LA DUCHESSE. Ah!... (*A part.*) Je savais bien qu'il reviendrait.

ERNESTINE. Adèle m'a promis de ne pas tarder à me revoir.

LA DUCHESSE. C'est bien, vous me ferez faire connaissance avec elle.

ERNESTINE. Oh! oui, car elle a du chagrin, et il faudra la distraire.

LA DUCHESSE. A la bonne heure!... Mais ne songez-vous pas à vos apprêts pour le bal? M. de Vaudel doit vous offrir la main, et vous lui avez promis...

ERNESTINE. C'est vrai, mais je suis décidée à ne pas tenir ma promesse.

LA DUCHESSE. Comment?

ERNESTINE. Je ne danserai pas avec lui ce soir.

LA DUCHESSE. Et pourquoi cela?

ERNESTINE. Oh! parce que... Qu'importe

LA DUCHESSE. Un caprice!... Et s'il se fâche?

ERNESTINE. Ça ne durera pas.

LA DUCHESSE. Peut-être.

ERNESTINE. Bah!... N'ai-je pas vu vingt fois le général Jumilly sortir fâché de chez vous? Est-ce que ça durait?

LA DUCHESSE. Ernestine, vous êtes folle!... N'aimez-vous pas M. de Vaudel?

ERNESTINE. Si fait vraiment!... beaucoup.

LA DUCHESSE. Eh bien! pourquoi vouloir l'affliger?

ERNESTINE. Mais, ma sœur, est-ce que vous détestez le général de Jumilly? Je ne le crois pas.

LA DUCHESSE. De quoi vous mêlez-vous?

ERNESTINE. Dam! j'observe et je réllé-

chis: quand le général arrivait près de vous le sourire sur les lèvres, tout de suite vous deveniez grondeuse, exigeante, et vous fronciez le sourcil!... Puis, s'il était, à son tour, dans un accès de mauvaise humeur, vous paraissiez tout-à-coup gracieuse et gaie, et ça le jetait dans des transports de fureur...

LA DUCHESSE, *souriant*. Bien divertissans, je l'avoue.

ERNESTINE. N'est-ce pas?... et il était plus amoureux que jamais!... Eh bien! je veux essayer de ce moyen-là.

LA DUCHESSE. Que dites-vous, Ernestine?

ERNESTINE. Oui, ma sœur, je veux faire comme vous, désoler un peu M. Charles comme vous désolez M. de Jumilly.

LA DUCHESSE. Et si M. Charles s'éloignait pour ne plus revenir?

ERNESTINE. Bon!... est-ce que le général ne revenait pas toujours?

LA DUCHESSE. Ernestine, je vous défends de songer à de semblables folies! nos situations ne sont pas les mêmes, et il est des choses qu'une jeune personne ne doit pas chercher à comprendre; car elle s'exposerait à les interpréter fort mal ou à commettre de graves erreurs.

ERNESTINE. Ecoutez donc, ma sœur! avec M. de Vaudel je suis toujours dans le calme plat; je voudrais un peu de tempête, ne fût-ce que pour varier.

LA DUCHESSE. Qu'il ne soit plus question de ces extravagances, je vous en prie: allez vous occuper de votre toilette, et ne vous amusez pas à jouer un jeu que vous ne pouvez pas connaître.

ERNESTINE, *à part, en sortant par la porte de droite*. Ma sœur a beau dire, j'essaierai de la tempête.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, *seule*.

En vérité, cette petite fille a perdu la raison! Des caprices, de la coquetterie!... déjà!... Dans sa position, cela n'a pas le sens commun, et j'y mettrai bon ordre!... M. de Jumilly est de retour, et plus passionné que jamais!... j'en étais sûre!... Que d'éloquence dans ses lettres!... mais aussi que d'exigence!... Ah! il faut que je me décide; et parce que je vous ai accueilli avec bonté, parce que j'ai rendu justice aux rares qualités qui vous distinguent, il faut, monsieur, que je vous sacrifie ma chère liberté, que la duchesse de Langeais devienne M^{me} de Jumilly?... Ah!... un moment!... les hommes sont vraiment étranges; on ne peut pas se montrer aimable avec eux sans qu'ils considèrent cela comme

un engagement... Il est vrai que j'ai presque promis, et qu'il est le seul homme peut-être qui ne me paraisse pas tout-à-fait indigné d'un semblable sacrifice!... Qu'est-ce que je dis donc?... Il n'y en a pas un qui en soit digne, et de pareilles promesses n'engagent à rien!... Ah! je prévois de cruels assauts à soutenir!... mais je ferai tête au danger!...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Grandet.

LA DUCHESSE. M. Grandet?... que me veut-il?

LE DOMESTIQUE. Il désire vivement avoir l'honneur d'être reçu par M^{me} la duchesse.

LA DUCHESSE, *à elle-même*. L'intime ami de M. Jumilly!... quel motif l'amène?... (*Au domestique.*) Faites entrer. (*Seule un instant.*) Je ne sais pourquoi j'éprouve quelque inquiétude!... cet original que j'ai vu deux fois à peine...

SCENE VIII.

GRANDET, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Veuillez approcher, monsieur.

GRANDET. Vous daignez me pardonner, madame, d'avoir insisté pour obtenir l'honneur de vous voir?

LA DUCHESSE. L'ami de M. Jumilly est toujours sûr d'être reçu avec plaisir.

GRANDET. C'est à ce titre que je me présente chez vous, madame, et c'est de lui que je viens vous parler.

LA DUCHESSE. Comment, monsieur? serait-il arrivé quelque accident au général?

GRANDET. Pas encore, madame, mais ça ne tardera pas.

LA DUCHESSE. Que voulez-vous dire?

GRANDET. Après deux mois d'absence, il est de retour...

LA DUCHESSE. Eh bien, monsieur?

GRANDET. Et il va vous revoir.

LA DUCHESSE. Savez-vous que cela pourrait passer pour une impertinence?

GRANDET. Ce n'est pas mon intention, madame.

LA DUCHESSE. Veuillez donc vous expliquer.

GRANDET. C'est ce que je vais faire, puisque vous le permettez; mais je vous prierai d'avance d'excuser ce que mes expressions pourraient avoir d'inusité dans vos salons: je fréquente peu le faubourg Saint-Germain.

LA DUCHESSE. Je m'en suis aperçue.

GRANDET. Merci, madame!... Je commence: il y a quinze ans...

LA DUCHESSE. Pardon, monsieur!... Il me semble que vous remontez un peu haut.

GRANDET. C'est vrai, madame; mais j'arriverai!... Pour que vous compreniez bien ma démarche, il est indispensable que vous connaissiez l'origine et la nature de mes relations avec Jumilly... Il y a quinze ans donc, il sortit de l'École Polytechnique, et moi, je quittai l'École de Médecine: nous avons été élevés ensemble, nous ne nous séparâmes point. Nous entrâmes tous deux au 3^e régiment d'artillerie légère; lui en qualité de sous-lieutenant, moi comme chirurgien sous-aide-major: les coups de canon de mon ami l'ont fait arriver au grade de lieutenant-général, mes coups de lancette m'ont fait nommer chirurgien en chef.

LA DUCHESSE. Je sais tout cela, monsieur.

GRANDET. C'est juste, madame; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il y a une grande différence dans nos caractères, et qu'il y en eut une non moins grande dans notre conduite. Jumilly, simple et bon, comme tous les hommes vraiment distingués, ne s'occupait que de combats, de gloire et de stratégie; moi, je consacrais les loisirs de l'ambulance à des choses beaucoup moins sérieuses; de sorte que nous sommes arrivés tous les deux à cette époque de la vie où notre avenir doit se décider, moi avec un cœur tant soit peu racorni par l'expérience, lui avec une âme encore neuve et caudide.

LA DUCHESSE. Où voulez-vous en venir, monsieur?

GRANDET. M'y voici, madame!... Il était facile de prévoir qu'un jour ou l'autre Jumilly finirait par connaître l'amour, et que ce sentiment, nouveau pour lui, exercerait une grande influence sur sa destinée. Tout dépendait de la femme qui, la première, ferait battre son cœur; j'en tremblais, je l'avoue, et je n'avais pas tort!... Mon ami vous a vue, madame, et le malheur que je prévoyais est arrivé.

LA DUCHESSE. Un malheur?... monsieur!

GRANDET. Vous avez daigné me promettre toute votre indulgence, et, d'ailleurs, je n'ai pas l'habitude de sarder ma pensée. Oui, madame, ce fut un malheur; j'ai vu naître la passion de Jumilly; cette passion, vous avez tout fait pour l'allumer; il ne vous cherchait pas, c'est vous qui l'avez attiré; doux regards, propos coquins, espérances enchanteresses, vous avez tout mis en usage, et dans quel but? pour qu'on vit à vos pieds cet homme si supérieur aux autres hommes! Pendant plus d'une année j'ai été le confident de ses douleurs, le témoin des alternatives de

crainte et d'espérance où vous vous plaisez à le balloter : votre réputation était venue jusqu'à moi, madame, et la situation de mon pauvre ami me désolait. Je n'ai rien négligé pour le guérir ; j'ai commencé par lui dire de vous un mal affreux.

LA DUCHESSE. Ah !

GRANDET. Oui, madame : je lui ai annoncé que vous n'aviez pas d'autre intention que de torturer son cœur, de vous faire un esclave soumis et dévoué de l'homme remarquable sur qui tous les regards sont fixés, et qu'un beau jour vous le planteriez là quand vous vous seriez bien amusée de son amour et de son désespoir.

LA DUCHESSE. Monsieur !

GRANDET. Oh ! je sais parfaitement ce que c'est que la coquetterie ; jadis on a daigné exercer sur moi...

LA DUCHESSE, *souriant*. On a eu bien de la bonté.

(Elle s'assied.)

GRANDET. C'était à Dresde, en 1813 ; une dame bavaroise, jolie comme vous, était comme vous remplie de grâces, éblouissante d'esprit, mais comme vous aussi elle avait le cœur peu susceptible de sentimens vrais : elle se nommait Oliska !... C'est un joli nom ; n'est-ce pas, madame ?

LA DUCHESSE. Eh ! monsieur, que m'importe ?

GRANDET. Elle avait daigné agréer mon hommage, et ne rien négliger pour m'enchaîner à son char ; eh bien ! madame, elle se moquait de moi.

LA DUCHESSE. C'est étonnant !

GRANDET. Mais non ! pas trop !... Un soir, j'avais le bonheur d'être auprès d'elle, j'entends du bruit ; on a l'air de craindre un oncle, un père... que sais-je?... on me force à me sauver par une fenêtre ; je saute, je me casse la jambe gauche ; et le lendemain j'apprends que ce n'était ni un père, ni un oncle qui m'avait chassé, mais un adorateur plus heureux que moi pour le moment.

LA DUCHESSE. Encore une fois, monsieur, tous ces détails...

GRANDET. Ont pour but de vous faire savoir que j'ai étudié à mes dépens. A compter de ce jour, j'ai été l'ennemi déclaré de la coquetterie ; je lui ai fait bonne et rude guerre partout où je l'ai rencontrée ; et vous ne vous étonnerez pas des efforts que j'ai tentés pour délivrer mon ami dès que je l'ai vu pris dans vos filets. Malheureusement, j'ai eu beau le prêcher, mon éloquence a été perdue.

LA DUCHESSE. C'est vraiment dommage !

GRANDET. Alors, j'ai essayé d'un autre moyen : j'ai tâché d'opposer fièvre à fièvre, j'ai appelé l'ambition à mon secours, et j'ai trouvé pour mon ami une jeune personne qui lui apportait en dot la pairie et la certitude des plus brillantes charges à la cour.

LA DUCHESSE. Il a dû vous témoigner toute sa reconnaissance ?

GRANDET. Il m'a mis à la porte.

LA DUCHESSE, *riant*. Ah ! ah !... ce pauvre monsieur Grandet.

GRANDET. Vous trouvez cela fort drôle, n'est-il pas vrai?... mais vous permettrez que je sois d'un avis tout différent du vôtre. Voyant que je ne réussissais à rien, j'ai si bien fait, qu'il y a deux mois on a donné une mission à Jumilly.

LA DUCHESSE. C'est donc vous, monsieur, qui avez provoqué son départ ?

GRANDET. C'est moi-même, car je tremblais tous les jours que vous ne finissiez par le faire tuer ?

LA DUCHESSE. Tuer !...

GRANDET. Sans doute : ne s'est-il pas imaginé que c'était vous faire une grande injure que vous accuser de coquetterie ; et qu'il devait en demander raison à tous ceux qui se le permettraient !... Vous jugez qu'il aurait eu fort affaire?... Iluit jours avant son départ, il ne s'en est pas fallu de six lignes qu'une balle lui fit sauter la cervelle.

LA DUCHESSE. Ah ! mon Dieu ! quelle folie !...

(Elle se lève.)

GRANDET. Oui, une vraie folie !... vous l'avez ensorcelé, et mieux vaudrait cent fois une bonne fluxion de poitrine, parce qu'avec des sangsues... mais les sangsues ne peuvent rien contre l'amour.

LA DUCHESSE. Ah ça ! monsieur, je vous écoute depuis bien long-tems, et du moins vous ne m'accuserez pas de manquer de patience : je désire pourtant que vous arriviez à une conclusion.

GRANDET. J'y suis, madame ! Jumilly est de retour ; il nous va falloir recommencer tous trois le métier que nous faisons depuis un an ; vous vous amuserez de sa passion, il se débattrra dans sa chaîne sans avoir le courage de la rompre, je le verrai souffrir et vingt fois par jour je vous enverrai à tous les... .

LA DUCHESSE. Monsieur !...

GRANDET. Puisque vous devinez, il est inutile que j'achève ma phrase... Or donc, madame, j'ai décidé qu'il n'en serait point

ainsi, et c'est pour cela que je suis venu vous trouver.

LA DUCHESSE. En vérité?

GRANDET. Une fois, deux fois, madame, voulez-vous épouser mon ami?

LA DUCHESSE. Vous êtes fou, n'est-ce pas, monsieur?

GRANDET. Pas le moins du monde!

LA DUCHESSE. Si vous n'êtes pas fou, de quel droit m'adressez-vous une semblable question?

GRANDET. Du droit que j'ai de ne pas souffrir que l'homme qui m'est le plus cher, à qui je sacrifierais mon existence, soit le jouet de vos ravissantes agaceries, de vos délicieux manèges et de vos caprices désespérans, voilà!...

LA DUCHESSE. Si je ne savais que vous êtes un original, et si la bizarrerie de votre démarche et de votre langage ne me divertissait, j'aurais déjà fait comme votre ami, monsieur.

GRANDET. Vous m'auriez mis à la porte?

LA DUCHESSE. Nous ne sommes pas à Dresde, et je n'oblige personne à sortir par la fenêtre.

GRANDET. Vous avez raison, c'est fort dangereux!...

LA DUCHESSE. Je pense, monsieur, que vous m'avez comprise?

GRANDET. Oh! ce n'est pas difficile!.... Et pourtant, je ne m'en irai point ainsi.

LA DUCHESSE. C'est un peu fort!

GRANDET. Vous ne connaissez pas Nicolas Grandet, madame!... Ah! il est bien dommage que ce ne soit pas lui qui soit devenu amoureux de vous.

LA DUCHESSE. En effet!

GRANDET. Oui, les choses auraient tourné différemment; mais enfin, si ce n'est pas moi, c'est un autre moi-même, et je ne négligerai rien pour le servir. Voyons, madame, parlons un peu à cœur ouvert, si c'est possible!... Ce n'est ni la fortune, ni le rang, ni le nom qui vous empêchent de l'épouser, car Jumilly est aussi riche que vous; si vous êtes duchesse, il est lieutenant-général; si votre nom est antique, le sien est illustre: eh bien! allons! un bon mouvement!... que diable! une fois n'est pas coutume.

LA DUCHESSE. Avec vous, monsieur, il n'y a que deux partis à prendre; ou rire, ou se fâcher tout-à-fait!... j'aime mieux rire.

GRANDET. A la bonne heure!.... mais rire n'est pas répondre.

LA DUCHESSE. Il faut donc absolument que je vous réponde! c'est un mariage par ambassadeur que je dois conclure?

GRANDET. Précisément, madame! mais moi, je ne veux pas de réponse diplomatique. Écoutez-moi bien! Jumilly arrive amoureux et enchanté; car vous avez eu la bonté de lui écrire, et il a cru voir une certitude de bonheur dans les gracieuses expressions de votre lettre.

LA DUCHESSE. Il a vu ce'a?

GRANDET. Les cœurs nobles sont bien niais, n'est-ce pas, madame?... moi qui n'ai pas l'âme assez candide, j'ai soupçonné que son absence vous ennuyait, que vous étiez bien aise de le revoir à vos pieds, mais qu'il serait un grand enfant s'il faisait le moindre fonds sur vos paroles. Alors, sans qu'il s'en doutât, j'ai tenté une démarche auprès de vous, afin d'acquérir une conviction, parce que j'entends que tout cela finisse!... Le moment est venu de me dire si je me suis trompé, ou si j'ai deviné juste.

LA DUCHESSE. Vous avez tant de pénétration, monsieur, que je vous ferais injure en n'abandonnant pas la solution de ce problème à votre sagacité.

GRANDET. A merveille!... je vois que je ne me trompais pas!... Ainsi, madame, voilà qui est convenu?... vous n'épouserez pas mon ami, malgré les espérances que vous lui avez données, malgré les promesses que vous lui avez faites, et votre intention est de continuer à irriter son amour afin de rire des souffrances que vous causez?

LA DUCHESSE. Quand je saurai quel parti je dois prendre, il est probable, monsieur, que je ne vous choisirai pas pour confident.

GRANDET. Eh bien! moi, madame, je vais droit au fait, et je vous déclare une guerre implacable.

LA DUCHESSE, *riant*. Oh! oh!... cela est effrayant!... la guerre avec M. Grandet.

GRANDET. Riez tant que vous voudrez!... je vous répète que je suis résolu à venger tous ceux que vous avez désespérés, et vous savez que le nombre en est grand.

LA DUCHESSE. Les venger?... et de quoi?

GRANDET. Je sais d'avance ce que vous allez me dire: Notre rôle, à nous autres femmes, est de nous faire aimer; le vôtre, messieurs, est de nous plaire. Aussi n'est-ce point de vos rigueurs que je prétends vous punir, les sentimens sont libres; mais on n'est pas libre de feindre ce qu'on n'éprouve pas, afin d'assurer son empire; de donner des espérances qu'on est décidé à ne jamais réaliser; de torturer à plaisir le cœur d'un homme tendre et confiant, de rendre son présent malheureux en compromettant son avenir. Voilà ce que je vois depuis trop

long-tems, madame, et c'est à cela que je veux mettre un terme.

LA DUCHESSE. Il me semble, monsieur, que votre visite a été bien longue : des soins importans me réclament, et vous me permettrez de vous quitter.

GRANDET. A votre aise, madame !

LA DUCHESSE. C'est bien heureux !

GRANDET, tirant sa montre. Seulement, je vous annonce que dans quelques heures j'aurai l'honneur de vous revoir.

LA DUCHESSE. Je ne crois pas, monsieur.

GRANDET. Moi, j'en suis sûr : alors, sans doute, vous serez moins fière et moins imposante.

LA DUCHESSE. Que signifie ce langage ?

GRANDET. Je vous ai déclaré la guerre, mais je ne vous dois pas la confiance des moyens que j'emploierai pour vous combattre. Qu'il vous suffise de savoir que je guérirai mon ami de l'amour qu'il a pour vous !... A revoir, madame !

LA DUCHESSE. Je ne sais pas si vous êtes méchant, monsieur, mais je sais que vous êtes bien ridicule.

(Elle sort en riant par la porte de droite.)

SCÈNE IX.

GRANDET, seul.

Ah ! je suis ridicule?... nous verrons, madame la duchesse, nous verrons, Voilà le combat qui s'engage, et, pardieu ! l'affaire sera chaude.... Non, de par tous les diables ! je ne laisserai pas plus long-tems mon pauvre ami dépérir à vue d'œil ; je ne souffrirai pas qu'il continue à devenir à vos genoux la fable et la risée de votre noble faubourg !... Ça vous amuse, mes belles dames, de mystifier un général de Bonaparte?... Et qui sait?... vous voulez peut-être l'amener à faire de la tapisserie dans votre boudoir ; ce serait tout-à-fait de l'ancien régime !... Doucement !... doucement !... assez de Pompadours comme ça !... Oh ! vous ignorez tout ce dont Nicolas Grandet est capable ; je vous l'apprendrai !... J'ai eu les yeux ouverts sur vous durant l'absence de mon ami, belle et fière duchesse, tout m'est connu, et vous verrez de quel bois se chauffe un ex-chirurgien en chef de la garde impériale !... Voyons : je suis seul, étudions les êtres et prenons toutes mes notes.

(Il va regarder par la fenêtre ; il tire de sa poche un carnet et s'assied dans un coin pour écrire en réfléchissant.)

SCÈNE X.

GRANDET, assis à l'écart, CHARLES, ERNESTINE

(Ils entrent par le fond sans apercevoir Grandet.)

ERNESTINE, entrant suivie par Charles.

Laissez-moi, monsieur !... encore une fois, je vous prie de me laisser.

CHARLES. Mais, en vérité, je ne comprends rien à ce caprice : me direz-vous au moins ce que vous avez à me reprocher.

ERNESTINE, feignant la colère. Ce que j'ai à lui reprocher?... (A part en souriant.) Je serais bien embarrassée pour le dire !... (Haut.) Allez, monsieur, vous devriez rougir !

CHARLES. Mais de quoi ?

ERNESTINE, à part. Il est vrai que je n'en sais rien.

GRANDET, assis à part. Ah ! ah !... écou-tons !

CHARLES. Il m'est impossible de deviner.

ERNESTINE. Il vous est impossible?... oh ! ces hommes, ils ne comprennent rien... (A part.) Il me semble que c'est bien comme cela que dit ma sœur ! (Haut.) Ces messieurs ont tellement l'habitude de commettre des indignités, que cela leur paraît tout naturel, et qu'ils viennent après vous demander ingénument : Qu'ai-je donc fait ?

CHARLES. Certainement, je le demande.

ERNESTINE, à part. Bon !... il commence à s'impatienter !...

CHARLES. Jamais je ne vous vis une pareille humeur.

ERNESTINE, à part. Il se fâche !... Ça vient, ça vient !... Oh ! que c'est amusant !..

GRANDET, à part. Voyez-vous ça !... le proverbe a raison : bon sang ne peut mentir.

CHARLES. Je crois m'apercevoir, mademoiselle, que tout ceci n'est qu'un prétexte ; mais il était fort inutile !... quand on n'aime pas les gens...

ERNESTINE, à part. Bien ! voilà les grands mots !... (Haut.) Allez, monsieur, vous n'avez pas le sens commun.

GRANDET, à part. Cette maison est une véritable pépinière de coquettes.

CHARLES. S'il vous convient aujourd'hui de rompre tout entre nous, vous devez au moins me le dire : alors vous me verrez sortir d'ici à l'instant même.

ERNESTINE, à part. Ah bien oui !... Il ne sortira pas. (Haut.) Eh bien, qu'attendez-vous ?

CHARLES. Votre décision !

ERNESTINE, à part. Comment ?... Il ne se met pas en colère plus que cela !... Il ne frappe pas du pied comme le général !

CHARLES. J'attends, mademoiselle !... vous vous taisez !... Il faut donc que j'interprète votre silence, et que je m'éloigne.

ERNESTINE, à part. Mais c'est qu'il s'en va !... Ah ! mon Dieu ! s'il allait ne pas revenir ?... Ça ne m'amuse plus.

CHARLES, s'arrêtant près de la porte.

Vous désirez, mademoiselle, que je vous dise un éternel adieu?...

ERNESTINE. Mais pas du tout!...

CHARLES, *revenant*. Qu'entends-je?...

ERNESTINE. A-t-on jamais vu s'en aller de la sorte?... et pour toujours encore?

CHARLES. N'ai-je pas du croire que vous le souhaitiez?

ERNESTINE. Vous vous trompiez!...

CHARLES. Est-il vrai?...

ERNESTINE. Pardonnez-moi, Charles! pardonnez-moi!... J'ai voulu faire la coquette, vous tourmenter un peu... ça ne m'a pas réussi; je manque d'habitude.

CHARLES. Tant mieux!...

ERNESTINE. Et j'ai tant souffert quand je vous ai vu prêt à partir!...

CHARLES. Que vous ne recommencerez plus?

ERNESTINE. Oh! je vous en répons!

GRANDET, *s'approchant*. Et vous ferez bien, ma belle enfant!...

ERNESTINE. Ah! quelqu'un ici!...

GRANDET. Quelqu'un qui a tout entendu, et qui sort en vous conseillant de ne plus jouer à ce jeu-là: tous les hommes ne sont pas des niais, voyez-vous. Adieu!.. je vous fais mon compliment, jeune homme, vous ne me paraissez pas d'humeur à vous laisser mystifier; plutôt au ciel que tout le monde agit comme vous! je ne me serais pas cassé la jambe gauche, et je n'en serais pas réduit à faire ce que je vais tenter. J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir!... (*A part en sortant.*) A nous deux, madame la duchesse.

SCÈNE XI.

ERNESTINE, CHARLES.

CHARLES. Quel est donc ce monsieur?

ERNESTINE. Un ami intime du général Jumilly: c'est à peine si je l'ai vu deux fois, et je ne le reconnaissais pas d'abord: je ne comprends pas ce qu'il faisait là.

CHARLES. Il était sans doute venu voir madame votre sœur?

ERNESTINE. C'est probable!

CHARLES. Maintenant que vous voulez bien ne plus me chercher querelle, je peux compter sur la première contredanse pour le bal de ce soir?

ERNESTINE. Oui, et je serai bien heureuse de danser avec vous.

CHARLES. Ainsi, plus de mauvaise humeur? plus de caprices?

ERNESTINE. Oh! jamais!...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le général Jumilly.

ERNESTINE. Ah!...

SCÈNE XII.

CHARLES, ERNESTINE, JUMILLY.

JUMILLY. Veuillez agréer mon hommage, mademoiselle! Monsieur de Vau-del, j'ai l'honneur de vous saluer.

CHARLES. Votre humble serviteur, général.

ERNESTINE. Je n'espérais pas avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui, quoiqu'on m'eût annoncé votre retour.

JUMILLY. Je suis arrivé depuis quelques heures seulement.

ERNESTINE. Je vais avertir ma sœur de votre présence ici, car c'est pour elle que vous venez, n'est-ce pas?

JUMILLY. Je serais bien heureux si elle daignait m'accorder un moment.

ERNESTINE, *souriant*. Oui, monsieur, je pense qu'elle daignera vous donner ce bonheur!... A bientôt, monsieur Charles! Je vais me faire belle pour vous dédommager.

CHARLES. Rien ne saurait vous embellir à mes yeux!

(Il salue le général et sort par le fond; Ernestine entre chez sa sœur à droite.)

SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL JUMILLY, *seul*.

Me voilà rentré dans cet hôtel où j'ai tant souffert, et où cependant je suis si heureux de revenir!... Durant deux mois d'absence, il me semble que je n'ai pas vécu!.. je vais la revoir!... mais non plus comme avant mon départ, capricieuse et coquette: elle aussi, elle a été triste de cet interminable voyage!... sa lettre me l'annonce; cette lettre charmante qui a décidé mon retour! Ah! Grandet n'est qu'un insensé!... il ose l'accuser encore... depuis quelques heures que je suis à Paris, que ne m'a-t-il pas dit déjà? ah! il ne la connaît pas!... à moi maintenant le bonheur!... à elle toute ma vie!... J'entends du bruit... oh! la voici!...

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, *en toilette de bal*, JUMILLY.

LA DUCHESSE. Eh! bonsoir donc, général!...

JUMILLY. Madame!...

LA DUCHESSE. Je n'ai pas besoin de vous dire sans doute que je suis charmée de vous voir?... j'espérais ce plaisir, car on m'avait appris votre retour; mais il paraît que vous n'avez point oublié l'heure où vous venez habituellement me rendre visite, et je vous remercie de cette exactitude.

JUMILLY. N'est-elle pas bien naturelle?

LA DUCHESSE. L'exactitude est la plus respectueuse des flatteries. Asseyez-vous là, près de moi, comme avant votre départ, et pardonnez-moi surtout.

JUMILLY, *s'asseyant*. Vous pardonner?

LA DUCHESSE. Mais oui : ne vous ai-je pas fait attendre?

JUMILLY. J'attendrais patiemment une éternité, si je savais trouver la Divinité belle comme vous l'êtes.

LA DUCHESSE. Ah!... des compliments!...

JUMILLY. Est-ce vous en adresser un que vous parlez de votre beauté?... Il est vrai que vous ne pouvez plus être sensible qu'à l'adoration!... aussi je demande pour toute faveur de baiser votre écharpe.

LA DUCHESSE. Ah! si!... je vous estime assez pour vous offrir ma main!

(Il baise sa main.)

JUMILLY. Que vous êtes bonne!... Mathilde!... plus d'une fois vous m'avez permis de vous nommer ainsi; je ne m'étais donc pas abusé? cette lettre qui me ramène à vos pieds, elle exprime les véritables sentimens dont votre cœur est animé?... Vous avez compris enfin qu'une année de tourmens, d'incertitude et d'amour méritait une récompense?

LA DUCHESSE. Ah! mon Dieu!... mais vous m'effrayez sur ce que je vous ai écrit!

JUMILLY. Vous effrayer?... et pourquoi? Vous avez senti que ces épreuves cruelles, car ce n'étaient que des épreuves, devaient avoir un terme; qu'un soldat, pendant quinze années de guerre et de travaux, n'avait pas eu le tems de se façonner à toute votre stratégie de boudoir; vous avez vu qu'à trente-cinq ans il vous apportait un cœur qui jusque-là n'avait été rempli que par les émotions du champ de bataille; qu'il vous aimait avec tout l'emportement d'une première passion, avec toute la sincérité d'un enfant.

LA DUCHESSE. Ah! oui, c'est toujours la même chose!... nous persuader qu'ils n'ont jamais aimé, voilà la grande prétention des hommes auprès de nous! Pure politesse! Ne savons-nous point, par nous-mêmes, à quoi nous en tenir là-dessus? Mais vous vous plaisez à nous tromper, et nous vous laissons faire, pauvres sottes que nous sommes, parce que vos tromperies sont encore un hommage rendu à la supériorité de nos sentimens.

JUMILLY. Moi, vous tromper!... le croyez-vous? oh! non, certes!... depuis le tems que vous me voyez à vos genoux, tâchant de vous attendrir, implorant un doux regard, attendant le seul mot qui puisse me donner le bonheur!

LA DUCHESSE. Eh bien! aimer, n'est-ce pas plaider, mendier et attendre?

JUMILLY. Mais le plaideur finit par maudire son juge, l'indigent s'indigne de l'insensibilité qui le repousse, et l'on peut se lasser d'attendre sans rien voir venir.

LA DUCHESSE. La patience est la plus utile des vertus.

JUMILLY. Le moment vient où elle s'épuise!... Vous n'avez point voulu mettre la mienne à une plus longue épreuve, et je vous rends grâces!

LA DUCHESSE, *souriant*. Vous vous pressez beaucoup.

JUMILLY. Non!... Ces lettres que je vous écrivais, bien souvent malgré moi, ces lettres, où tant de désespoir se mêlait parfois à tant d'amour, elles ont enfin obtenu une réponse!... j'ai reçu de vous une promesse et vous l'accomplirez! Vous ne pouvez plus me refuser le prix de tant de soins, de constance et de dévouement.

LA DUCHESSE. Le prix!... le prix!... vraiment, je ne vous conçois pas; qu'avez-vous donc tant fait qui mérite une récompense? Il vous a plu de venir chaque jour à mon hôtel; je vous y ai reçu de mon mieux, avec tout l'abandon, toute la complaisance d'une amie, est-ce donc là pour vous une si grande peine?... Des causeries, que vous vouliez bien appeler amusantes, vous y faisiez trouver le tems un peu plus rapide qu'ailleurs, à ce qu'il paraît; je ne dis pas qu'il m'ait jamais semblé long!.. Mais enfin, toutes choses égales, nous sommes quittes!.. nous ne nous devons rien.

JUMILLY, *avec explosion en se levant*. Rien!

LA DUCHESSE, *reculant son fauteuil*. Ah! mon Dieu!... Ne criez donc pas comme cela!... c'est du plus mauvais goût!... et vous m'avez fait peur!...

JUMILLY. C'est qu'il est des momens où l'on ne peut contenir son émotion!... pardonnez-moi!... le mot que vous venez de prononcer, ce *rien* si cruel, c'était encore une épreuve : j'aurais dû le deviner!... Mais près de vous je suis tout à une seule pensée, et vous le savez, l'esprit se tait quand le cœur parle.

LA DUCHESSE, *souriant*. Tâchez que le vôtre ne parle pas si haut.

(Il se rassied.)

JUMILLY. Oui, je suis un fou, et je deviendrais coupable en vous montrant la moindre défiance; car cette certitude de bonheur que votre lettre m'a donnée, vous n'avez jamais eu l'intention de me l'enlever : vous ne le devez plus, vous ne le pouvez plus!... et c'est sur mon cœur que vous allez confirmer une espérance...

LA DUCHESSE, *se dégageant et se levant.*
Prenez donc garde!... vous froissez toute
ma toilette!...

JUMILLY, *se levant.* Mathilde!...

LA DUCHESSE. Il paraît qu'on prend de
bien étranges manières en province?

JUMILLY. Abjurez, je vous en conjure,
ce ton froid et moqueur, il en est tems!...

LA DUCHESSE. Silence!... voici quel-
qu'un.

UN DOMESTIQUE, *apportant un bouquet.*
Madame...

LA DUCHESSE. Eh bien, qu'est-ce? que
voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. On vient d'apporter à
l'hôtel ce bouquet pour madame.

LA DUCHESSE. De quelle part.

LE DOMESTIQUE. De la part de M. de
Nerval.

JUMILLY, *à part.* De Nerval!...

LA DUCHESSE, *prenant le bouquet.* C'est
bien!... sortez!...

(Le domestique sort.)

JUMILLY, *à la duchesse.* Vous connaissez
un M. de Nerval?

LA DUCHESSE. Sans doute : que vous
importe?

JUMILLY. C'est que ce nom...

LA DUCHESSE. Est celui d'un homme
beaucoup plus aimable et beaucoup plus
galant que vous.

Air du Baiser au Porteur.

A mes succès, lui, j'en suis sûre,
Il sera charmé d'applaudir;
Il veut embellir ma parure;
Vous cherchez, vous, à m'enlaidir.

JUMILLY.

De cet attirail des coquettes,
Oui, je voudrais vous dégager;
Car l'amour aime les toilettes
Qu'il ne craint pas de déranger.

LA DUCHESSE. Si je vous laissais faire,
je ne pourrais bientôt plus me montrer
dans un salon,

JUMILLY. Il me semblait, je l'avouerai,
qu'un homme qu'on aime, un époux...

LA DUCHESSE. Oh! un époux!

JUMILLY. Mathilde, une promesse est
une chose sacrée!... j'ai la vôtre...

LA DUCHESSE. Êtes-vous bien sûr que je
vous aie promis cela!

JUMILLY. Si j'en suis sûr?... votre lettre
est là, sur mon cœur!

(Il va pour la prendre.)

LA DUCHESSE, *arrêtant son mouvement.*
Non, non, c'est inutile!.. qu'elle y reste!

JUMILLY. Qu'entends-je?... cela n'est pas
possible; vous ne voudriez pas vous jouer
ainsi de moi! vous ne vous plairez pas à
tuer les espérances qui me font vivre!
vous ne chercherez pas à me faire com-
prendre que, semblable à toutes les fem-

mes de Paris, vous avez des passions et
point d'amour! S'il en était ainsi, pour-
quoi m'auriez-vous demandé ma vie, et
pourquoi l'auriez-vous acceptée?

LA DUCHESSE. Je ne vous ai rien de-
mandé du tout, mon ami.

JUMILLY. Votre ami!... vous oseriez
encore m'appeler votre ami, après m'avoir
abusé, torturé à ce point?... Prenez-y
garde, madame! il est des hommes qui
peuvent souffrir long-tems, mais qui ne
pardonnent point dès qu'une fois ils ont
vu qu'on voulait se jouer d'eux!... et je
suis de ces hommes-là.

LA DUCHESSE. Ah!... des menaces?...
Il ne vous reste plus qu'à me déclarer la
guerre, comme M. Grandet.

JUMILLY. Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE. Que votre ami est un
pauvre ambassadeur, et que je ne lui con-
seille pas de solliciter un emploi dans la
diplomatie.

JUMILLY. Je ne sais, madame, quelle
démarche, inconvenante peut-être, la
franche et sincère amitié de Grandet a pu
lui inspirer!... mais je sais que, pour la
dernière fois, je suis là, vous suppliant de
mettre un terme à mes longues souffran-
ces; je sais que j'ai reçu de vous une pro-
messe, et que j'en réclame l'exécution.

LA DUCHESSE. Que vous dirai-je, mon
ami?... si je vous ai fait cette promesse,
chose dont je ne suis pas bien certaine, j'ai
eu tort.

JUMILLY. Comment?...

LA DUCHESSE. Oui, j'aurai toujours
beaucoup de plaisir à recevoir vos visites;
mais je ne suis pas décidée à me remarier :
je ne vous aime peut-être pas encore assez
pour cela!... Plus tard, nous verrons!...

JUMILLY. Oh! c'est une dérision!...

LA DUCHESSE. Non, rien n'est plus po-
sitif!...

JUMILLY. Que faites-vous?...

LA DUCHESSE. Mon cher général, voici
l'heure de me rendre au bal; vous avez
fait une longue route, vous devez être fa-
tigué...

JUMILLY. Mathilde!...

LA DUCHESSE. Assez, je vous en prie,
assez pour aujourd'hui! (*A sa femme de
chambre qui entre.*) Mademoiselle, regard-
dez donc, voilà une boucle qui ne tient
pas du tout. (*A Jumilly, en s'asseyant.*)
Vous permettez que devant vous, général...
(*La femme de chambre arrange la boucle.*)
C'est bien!... Dites à mes gens de faire
avancer ma voiture. (*La femme de chambre
sort. A Jumilly.*) Vous ne m'en voulez pas?

JUMILLY. Au contraire, madame!....

vous venez de me rendre un grand service, un peu tard, il est vrai, mais n'importe!... je vous remercie.

LA DUCHESSE, *souriant*. Y a-t-il vraiment de quoi?

JUMILLY. Oui, madame, le mal que j'éprouvais n'est cruel et ne peut tuer que tant qu'il est mêlé d'espérance; dès qu'elle disparaît, il n'y a plus de danger, on cesse de souffrir.

LA DUCHESSE. C'est fort heureux.

UN DOMESTIQUE. La voiture de madame la duchesse.

LA DUCHESSE. C'est bon!... A revoir, général.

JUMILLY. Jamais!

LA DUCHESSE, *à part en sortant*. Il reviendra demain.

SCÈNE XV.

JUMILLY, *seul*.

Tout est fini!.. Grandet avait raison!.. rien que de la vanité dans ce cœur sec et glacé!.. Oh! quel horrible réveil!.. mais à présent le plus froid dédain!.. et comment le lui témoigner?.. Ah! je ne lui ai pas fait comprendre tout ce qu'il y a d'amer dans les sentimens que j'éprouve enfin pour elle!.. Que ne donnerais-je pas pour la tenir là, près de moi, seulement une heure, et l'accabler des expressions de mon mépris!...

SCÈNE XVI.

JUMILLY, GRANDET.

GRANDET. Eh bien?

JUMILLY. Ah! c'est toi, Grandet?.. que viens-tu faire ici?

GRANDET. Je viens te féliciter : ta belle duchesse a mis le comble à tes vœux? tu es le plus heureux des hommes?

JUMILLY. J'ai le cœur brisé!... Espérance, avenir, tout est perdu!

GRANDET, *souriant*. Oh!... cela m'étonne!.. et tu l'adores toujours?

JUMILLY. Je la hais et la méprise!

GRANDET. A la bonne heure, donc!...

Ah! ça, elle s'est bien moquée de toi?

JUMILLY. Elle vient de partir pour le bal.

GRANDET. Oui; mais elle ne soupçonne pas à quel bal on la conduit : toutes mes mesures sont prises; c'est elle qui paiera les violons.

JUMILLY. Que veux-tu dire?

GRANDET. Viens avec moi, tu le sauras.

JUMILLY. Explique-toi!

GRANDET. Pas ici!.. en route!.. Sois inflexible, et tu es vengé!

(Il l'entraîne; la toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon chez M. de Jumilly; porte au fond, porte à gauche de l'acteur; du même côté, au premier plan un canapé à droite, une cheminée avec du feu, et dessus des flambeaux allumés. Au fond, vers la gauche de l'acteur, un pupitre de musique, sur lequel sont posés une flûte et un cahier de musique ouvert.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANDET, JUMILLY.

(Ils entrent au lever du rideau par le fond.)

JUMILLY. Est-il possible, mon ami, un enlèvement?..

GRANDET. Oui, pardieu! et dans toutes les règles! Ses gens ivres-morts, deux hommes à moi mis à leur place, une longue promenade sur les boulevards, afin de nous donner un peu de tems, et la fière duchesse va se trouver, rue de Joubert, n° 14, à la discrétion du général Jumilly et de son ami Grandet.

JUMILLY. Sais-tu bien que c'est infâme ce que tu as fais là, et que je ne consentirai point à être ton complice?

GRANDET. Ah! ça, vas-tu recommencer?.. Je la hais et la méprise, disais-tu; je donnerais tout au monde pour qu'elle fût

en mon pouvoir, pour qu'il me fût permis de lui faire sentir à mon aise que l'amour a été remplacé dans mon cœur par le plus froid dédain!.. Eh bien! ce que tu souhaitais si vivement, je te l'offre, moi!.. et tu recules!... Va donc pour la centième fois te jeter à ses pieds et lui demander pardon de tout le mal qu'elle t'a fait.

JUMILLY. Oh! jamais!... je veux me venger, je le veux! mon supplice fut trop long et trop cruel!... Mais quel amant trompé, indignement joué, imagina, même dans un moment de désespoir, un semblable moyen?

GRANDET. Et penses-tu donc qu'il faille agir comme tout le monde avec une femme qui ne ressemble à aucune autre femme, une véritable exception dans l'espèce? non, mon ami, non!... Elle s'est amusée à te tourmenter, tu la tourmenteras à ton tour!

elle s'est moquée de toi pendant une année, tu te moqueras d'elle pendant une heure!... vous ne serez pas encore quittes.

JUMILLY. Mais elle aura le droit de me mépriser, car ma conduite n'aura pas été celle d'un galant homme.

GRANDET. Te mépriser?... laisse donc!.. on méprise un esclave, on tremble devant son maître; et, si tu le veux, tu seras le sien!... A compter de ce jour, les rôles auront changé.

JUMILLY. Le crois-tu?

GRANDET. J'en répons!... Mon pauvre ami, tu n'as pas voulu m'écouter, tu as perdu ton tems à tâcher de greffer ta belle ame sur une nature ingrate qui a trompé toutes tes espérances; tu t'es livré pieds et poings liés à une femme qui a inventé pour toi des malices inconnues jusqu'à présent à la population féminine; et tu la plaindrais! tu serais assez fou pour oublier ses crimes et tes souffrances!... Je ne les oublie pas, moi!... Quand vingt fois je t'ai vu désespéré, prêt à te briser la tête contre les murailles, je ne t'ai pas dit que je m'égratignais la poitrine de colère, et que je l'aurais tuée, cette femme!...

JUMILLY. Mon ami!..

GRANDET. Sois tranquille, je ne la tuerai pas; mais, pardieu! je te vengerai!

JUMILLY. Et quelle sera la fin de tout ceci?

GRANDET. Cela dépend de toi... Sois implacable comme elle; tâche de l'humilier, de piquer sa vanité, d'intéresser, non pas le cœur, non pas l'ame, mais les nerfs de cette femme... et tu verras!

JUMILLY. Serait-il possible?

GRANDET. Mais ne t'avise pas de fléchir!... Si tu as le malheur d'hésiter, si elle voit remuer un de tes sourcils, tu es perdu!... elle glissera de tes griffes comme un poisson, et s'échappera pour ne plus se laisser prendre... Inflexible devant elle! que chacune de tes paroles soit comme un coup de lanière qui la déchire!... quand tu auras frappé, frappe encore, frappe toujours!... Ces femmes-là sont dures, mon ami!... la souffrance seule peut leur donner un cœur!...

JUMILLY. Un sentiment vrai n'a jamais fait battre le sien.

GRANDET. Et je doute fort que ça vienne. . mais c'est égal, va toujours, et tu seras vengé du moins!... Si j'avais agi de la sorte avec la Bavaroise Oliska, je ne me serais pas cassé la jambe gauche!... mais alors j'étais un grand mais aussi.

JUMILLY. Je ne le serai plus!... c'en est fait maintenant : elle a épuisé tout ce qu'il y avait en moi de tendresse et d'indul-

gence! Oui, tu as raison, je l'humilierai, je la blesserai dans sa vanité, seul sentiment qu'elle connaisse!... puis, qu'elle sorte d'ici, et que je ne la revoie jamais!...

GRANDET. A merveille!... Le concert commencera par un *duo*; mais j'y viendrai faire ma partie, et nous finirons par un *tutti*, qui, j'espère, produira de l'effet...

JUMILLY. Comment?...

GRANDET. Laisse-moi faire!... tu ne soupçonnes pas tout ce que ta fière duchesse a fait pendant ton absence, ni ce que je lui prépare : elle a ri quand je lui ai déclaré la guerre; mais rira bien qui rira le dernier!

JUMILLY. Je ne te comprends pas.

GRANDET. Patience!.. tout te sera expliqué... Je vais bientôt monter chez ton ami, M. de Vauoy : sa fille est auprès de lui, sans doute?

JUMILLY. Je crois qu'oui... Il souffre toujours, et pourtant il compte repartir bientôt pour La Rochelle.

GRANDET. Il me suffit qu'il soit encore à Paris ce soir.

JUMILLY. Quel est donc ton projet?

GRANDET. Patience, te dis-je!... la promenade de notre belle ennemie doit être terminée, j'entends quelqu'un; voici l'instant de la résolution!...

JUMILLY. Sois tranquille.

SCENE II.

JUMILLY, GRANDET, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur!... M^{me} la duchesse.

JUMILLY. Déjà!...

GRANDET, au domestique. Prie-la de monter.

LE DOMESTIQUE. Mais, monsieur, elle est évanouie.

JUMILLY. Grand Dieu!

GRANDET. Évanouie!... eh bien! qu'on l'apporte.

LE DOMESTIQUE, sortant. Oui, monsieur.

JUMILLY. Tu vois, mon ami, quel effet!..

GRANDET. Je ne pensais pas qu'elle se servirait si tôt de l'évanouissement; elle a tort de se tant presser... ce sont des munitions perdues.

JUMILLY. Si elle allait être malade?

GRANDET. Ah! bien, oui!.. d'ailleurs je suis médecin, je la soignerais.

JUMILLY. Courons au moins lui prodiguer..

GRANDET, l'arrêtant. Veux-tu bien ne pas bouger d'ici!.. (Au domestique qui est rentré.) Que s'est-il donc passé?

LE DOMESTIQUE. D'abord, M^{me} la du-

chesse s'est inquiétée de la longueur de la route; puis, en descendant de voiture, ne reconnaissant pas la maison où elle croyait arriver, elle a voulu fuir et crier; mais Jacques lui a dit à l'oreille, comme M. Grandet l'avait ordonné, que si elle criait elle était morte, et ça lui a fait une si grande frayeur, qu'elle a perdu connaissance... La voici, monsieur.

GRANDET. C'est bon!

SCENE III.

JUMILLY, GRANDET, LA DUCHESSE.

(Elle est apportée évanouie par un domestique, qui la dépose sur le canapé, et sort avec le premier, sur un signe de Grandet.)

JUMILLY. Oh! qu'as-tu fait?... ne devais-tu pas prévoir cela?... une femme si faible!... si délicate!...

GRANDET. Au cœur si tendre, n'est-ce pas?

JUMILLY. Pauvre Mathilde!...

GRANDET, *le forçant à reculer*. Maladroit!... finiras-tu?... ne vois-tu pas les couleurs qui reparaisent?... elle est capable de suivre tous tes mouvemens: ces femmes-là ne s'évanouissent que d'un œil.

JUMILLY. Ah! oui, de la ruse!... toujours de la ruse, tu dis vrai!... Laissons, Grandet!...

GRANDET. Ah! ça, pas de faiblesse?

JUMILLY. Non!... je suis décidé à lui dire tout ce que j'ai sur le cœur!... et ici, du moins, il faudra bien qu'elle m'écoute?.. Ce que tu as fait, jamais je ne l'aurais tenté, mais j'en profite.

GRANDET. A la bonne heure! Je ne serai pas loin!... mais si tu fléchissais, comment t'avertir?... Ah! j'ai un moyen.

JUMILLY. Que prétends-tu faire?

GRANDET. Tu verras!... Songe que je surveille tes moindres mouvemens!...

JUMILLY. Oh! ne crains rien.

(Il va s'asseoir près de la cheminée, prend un journal, et Grandet sort par la porte de gauche, en emportant la flûte, qui est restée sur le pupitre.)

SCENE IV.

JUMILLY, LA DUCHESSE.

(Elle reprend ses sens, regarde de tous côtés avec étonnement, aperçoit Jumilly, qui lit d'un air très-calme.)

LA DUCHESSE, *poussant un cri d'effroi*. Ah!...

JUMILLY, *levant à peine les yeux de dessus le journal*. Pardon, madame!... je prendrai la liberté de vous dire ce que vous me disiez chez vous il y a une heure: Ne criez pas si fort!... cela est du plus mauvais goût!

LA DUCHESSE. Comment?...

JUMILLY. D'ailleurs, des cris seraient inutiles, personne ne peut les entendre.

LA DUCHESSE. Monsieur!... où suis-je?... où m'a-t-on amenée?

JUMILLY. Chez moi, madame!

LA DUCHESSE, *se levant*. Chez vous!... ah! monsieur!...

(Elle fait quelques pas.)

JUMILLY, *se levant aussi*. Vous ne pouvez sortir d'ici que par ma volonté, madame!... soyez donc assez bonne pour rester sur ce canapé, comme si vous étiez sur le vôtre... dédaigneuse encore, si vous voulez, mais aussi tranquille!

LA DUCHESSE, *l'examinant*. *A part*. Quel changement!... oh! c'est une feinte, et je reconnais là M. Grandet!... (Elle se rassied sur le canapé.) Puis-je, sans indiscretion, vous demander, monsieur, ce que vous voulez faire de moi?

JUMILLY. Rien du tout, madame...

LA DUCHESSE. Ainsi le but d'une si noble conduite ..

JUMILLY, *qui s'est rassis*. Vous resterez ici peu de tems, madame: ce qu'il m'en faudra seulement pour vous parler une fois tout à mon aise, et avec la certitude d'être écouté.

LA DUCHESSE, *se levant*. Et si je ne veux pas vous entendre?... si je veux sortir d'ici à l'instant même?

JUMILLY. Ayez, je vous en conjure, la bonté de reprendre votre place?

LA DUCHESSE, *se rasant*. Mais c'est une infamie!... Est-ce ainsi que vous espérez vous faire aimer?

JUMILLY. Il ne s'agit pas de cela!

LA DUCHESSE, *avec un mouvement de surprise*. Ah!...

JUMILLY. Non, madame!.. Quand vous êtes dans votre boudoir, vous me prêtez si peu d'attention, que je ne trouve pas de mots pour mes idées; puis, chez vous, à la moindre pensée qui vous déplaît, vous tirez le cordon de votre sonnette, et vous mettez votre amant à la porte comme le dernier de vos laquais. Ici j'aurai l'esprit plus libre; personne ne peut me jeter dehors, et vous aurez l'extrême complaisance de m'entendre jusqu'au bout!... Soyez sans crainte, vous ne courez aucun danger; je ne prétends point obtenir par la violence ce que je n'ai pas su mériter!...

LA DUCHESSE, *à part*. Est-ce un rêve?... suis-je bien chez lui?... est-ce bien lui que j'entends?

JUMILLY. Veuillez m'écouter, madame!.. Un jour, vous avez désiré mon amour, et je vous l'ai donné pur, entier, sans mélange, aussi respectueux qu'il était vio-

lent, aussi tendre qu'il était sincère, enfin si grand, que c'était une folie!... Après avoir cherché à le faire naître, vous l'avez encouragé... pour en rire!... cela vous a paru amusant!... Certes, toute femme peut se refuser à un amour qu'elle ne partage point; l'homme qui aime sans se faire aimer n'a pas le droit de se plaindre!... mais attirer à soi, en simulant la passion, un malheureux privé de toute affection sur la terre; lui faire comprendre le bonheur dans toute sa plénitude pour le lui ravir; lui voler son avenir de félicité; le tuer, non seulement aujourd'hui, mais dans l'éternité de sa vie, en empoisonnant toutes ses heures et toutes ses pensées, c'est un crime, madame!...

LA DUCHESSE. Monsieur!...

JUMILLY. Je ne puis encore vous permettre de me répondre!... Vous ne négligez aucune des pratiques de la religion, madame; vous êtes même un peu dévote?.. eh bien! quand les journaux vous annonceront désormais le châtement de quelque condamné, croyez-moi, priez pour lui, car vous êtes cent fois plus coupable qu'il n'aura pu l'être!... Poussé par la faim et le désespoir, le malheureux n'a tué qu'un homme : vous aurez fait plus, vous!... vous avez tué le bonheur d'un homme, sa plus belle vie, ses plus chères croyances!... vous lui avez fait voir la lumière avant de lui crever les yeux!... Ah! pourquoi ne peuvent-ils, ceux qui passeront près de vous, lire sur votre front : Prenez garde, vous qui avez un cœur!... car cette femme-là n'en a point?..

LA DUCHESSE. Et-il possible!

JUMILLY, *se levant et se tenant debout loin d'elle*. J'exprime mal sans doute ce que je pense!... je souffre trop encore des blessures que vous m'avez faites!... mais ne croyez pas que je me plains!... vous vous tromperiez!... non, madame, je m'explique, et voilà tout!

LA DUCHESSE. Quel langage!...

JUMILLY. Que, dans vos salons, vous prodiguez de doux regards, de gracieuses et engageantes paroles à quelqu'un de ces élégans à la tête vide et merveilleusement frisée, qui viennent, en papillonnant autour de vous, peindre des sentimens qu'ils n'ont jamais connus, soit!... c'est un échange de fausse monnaie où l'un ne donne pas plus que l'autre... mais il n'en pouvait être ainsi avec moi, madame; et vous le saviez bien!...

LA DUCHESSE, *se cachant la figure dans ses mains*. Oh! mon Dieu!...

JUMILLY. Pourquoi cacher votre visage?

Non! non! restez fidèle à votre nature!... vous avez bien contemplé sans émotion les tortures du cœur que vous brisiez!... rassurez-vous!... je ne puis plus souffrir!... D'autres, aussi crédules que je le fus, vous diront sans doute encore que vous leur donnez la vie... moi, je vous dis avec délices que vous m'avez donné le néant.

LA DUCHESSE. Assez, monsieur!... assez, de grâce!..

JUMILLY. J'étais seul sur la terre, et j'avais cru trouver un cœur qui répondait aux émotions du mien; je m'étais trompé!.. Durant une vie éprouvée par de longs et pénibles travaux, je n'avais que souffert; grâce à vous, j'ai compris ce que c'est qu'être malheureux.

LA DUCHESSE. Oh! non, cela n'est pas! cela ne peut pas être!.. s'il était vrai, je ne me le pardonnerais de la vie!

JUMILLY. Veuillez vous épargner ces pleurs, madame!.. si j'y croyais, ce serait pour m'en défier!.. rien de vous désormais n'a la puissance de m'émouvoir!.. et maintenant j'ai tout dit!

LA DUCHESSE, *avec noblesse et se levant*. Henri, si j'ai été envers vous aussi cruelle que vous le dites, vous êtes en droit de me traiter ainsi!.. oui, vos paroles ne sont pas assez dures encore!.. et pourtant, cette confiance, cet amour que vous m'avez montrés, ne pouvaient-ils durer un jour de plus?.. Innocente hier à vos yeux, pourquoi suis-je coupable aujourd'hui?

JUMILLY. C'est que le cœur s'use à souffrir, madame! c'est que l'instant arrive où, quand le vase est trop plein, une seule goutte le fait déborder!

LA DUCHESSE. Et savez-vous si ce soir même je ne rêvais pas notre félicité à venir? si je n'avais pas enfin placé toute ma confiance dans ce caractère noble et fier dont vous m'avez donné tant de preuves?..

JUMILLY, *un peu troublé*. Madame!..

(On entend dans la coulisse jouer sur la flûte l'air : *Prenez garde! la Dame blanche vous regarde.*)

LA DUCHESSE, *avec étonnement*. Qu'est cela?..

JUMILLY, *se remettant*. Rien, madame! (A part.) C'est Grandet qui me rappelle à moi-même.

LA DUCHESSE. Dites-moi, Henri, êtes-vous bien sûr que je n'aie jamais eu au cœur je ne sais quel désir de rendre heureux l'homme que mes caprices avaient affligé peut-être? Êtes-vous bien sûr que, même dans ces jours d'injustice et d'humeur dont vous vous plaignez, je ne songeais pas à toute une existence de bonheur

et d'amour?.. vous m'accusez avec des paroles de haine et de mépris?... mais moi seule, ne pouvais-je partager avec toutes les femmes ces incertitudes, ces craintes si naturelles quand il s'agit de se lier pour la vie?.. Et si je vous disais aujourd'hui : ces femmes qui aiment et qui sont aimées, elles cèdent, mais elles combattent!.. Eh bien! Henri, j'ai combattu!.... mais me voilà!

JUMILLY, *cinu*. Vous!

(On entend jouer dans la coulisse sur la flûte l'air : *Prenez garde! la Dame blanche vous regarde.*)

LA DUCHESSE, *étonnée*. Encore!..

JUMILLY, *à part*. Ah!... il a raison; ce ne peut être qu'une ruse nouvelle!..

LA DUCHESSE, *avec quelque inquiétude*. Ce bruit est étrange!.. Eh bien! Henri, vous semblez ne m'avoir pas entendue?.. Vous vous taisez!..

JUMILLY, *très-froid et très-sévère*. Oui, car rien au monde à présent ne peut me prouver la sincérité de vos paroles.

LA DUCHESSE. Ah! vous le voyez, monsieur! une femme ne saurait trop cacher ce qu'il y a de tendresse dans son âme : l'aveu qu'elle laisse échapper ne fait qu'un incrédule ou un ingrat.

JUMILLY. N'ai-je pas payé assez cher le droit de douter?

LA DUCHESSE. Toujours douter!.. (*Tendrement.*) Henri, quelle épreuve faut-il pour vous convaincre?

JUMILLY. Je ne désire plus être convaincu, madame.

LA DUCHESSE. Ah! monsieur!..

JUMILLY. A quoi bon?.. ne serons-nous pas désormais étrangers l'un à l'autre?

LA DUCHESSE. Le pensez-vous réellement, Henri?.. (*Jumilly s'arrête au moment de répondre, elle regarde et dit à part.*) Il hésite!..

JUMILLY, *un peu ému*. Je ne dois plus, je ne veux plus vous revoir.

LA DUCHESSE, *piquée*. Je puis donc espérer, monsieur, que vous me rendrez la liberté?

JUMILLY. Oui, madame.

(Il fait quelques pas vers la porte du fond.)

LA DUCHESSE, *à part*. Il me laisse partir!.. tout est fini! (*Elle marche aussi vers la porte.*) Mais qu'entends-je?.. quelqu'un monte!..

JUMILLY. En effet!.. vous pouvez, madame, sortir de ce côté!.. (*Il va vers la porte latérale.*) Ciel!.. elle est fermée!..

LA DUCHESSE. Eh bien! monsieur?

JUMILLY, *à part*. C'est un tour de Grandet!..

LA DUCHESSE, *avec dignité*. Henri, je ne

voudrais pas cesser de vous estimer!... et cependant quelqu'un vient ici, je n'ai pas un moyen de fuir!... aviez-vous le projet de me perdre?

JUMILLY. Oh!.. vous ne me soupçonnez pas d'une telle infamie!..

LA DUCHESSE. On approche pourtant!.. on approche!.. et je suis chez vous!..

JUMILLY. Croyez que j'ignorais... que je n'aurais jamais consenti... ah! croyez-le, je vous en conjure!..

(La porte s'ouvre; Grandet entre avec Adèle de Vauroy.)

LA DUCHESSE, *à part*. M. Grandet!.. je suis perdu!

SCÈNE V.

ADÈLE, GRANDET, JUMILLY, LA DUCHESSE.

AIR de la Maison de Plaisance.

GRANDET et ADÈLE.

Me voilà!

Vous m'excuserez, j'espère?

Une amitié sincère

Près de vous m'appela.

GRANDET, *à la Duchesse*.

Daignez, madame, agréer mon hommage!

(*À Jumilly.*)

Mon cher, il faut me pardonner.

ADÈLE.

Nous sommes importuns, je gage;

Mais c'est monsieur qui voulut m'amener.

GRANDET, *à la Duchesse*.

Vous êtes surprise, peut-être,

De nous voir, à cette heure, ici?

(*À part.*)

Ma flûte n'aurait plus suffi;

Il était grand tems de paraître.

ENSEMBLE.

GRANDET et ADÈLE.

Me voilà, etc.

LA DUCHESSE.

Le voilà!

Ici que vient-il faire?

O douleur! ô colère!

Comment sortir de là?

JUMILLY, *à Grandet*.

Te voilà!

Quel est donc ce mystère?

Dis-moi, que viens-tu faire?

Ici qui t'appela?

GRANDET, *à Jumilly*. Je savais que tu n'étais pas seul, et j'amène mademoiselle, qui sera charmée de faire connaissance avec madame.

(Il fait passer Adèle à sa gauche.)

LA DUCHESSE. Avec moi?

JUMILLY, *à part*. Que faire?..

ADÈLE. Veuillez m'excuser, madame : c'est une folie de M. Grandet, qui aime à rire, et qui sait que mon peu d'usage du monde me rend très-timide et très-embarrassée avec les dames de Paris.

LA DUCHESSE, *à part*. Homme abominable!..

GRANDET, *à part*, *en se frottant les mains*.

Je lui avais bien dit que nous nous reverrions.

JUMILLY, *bas, à la duchesse*. Ne craignez rien !... (*Haut.*) Ma chère Adèle, je ne m'attendais pas à votre visite : Grandet, qui sait que vous devez quitter Paris demain, a voulu sans doute que j'eusse le plaisir de vous présenter à ma sœur.

ADÈLE. Votre sœur !

GRANDET, *à part*. Sa sœur !... allons, le voilà qui va tout gâter !

JUMILLY. Oui, ma sœur, que vous ne connaissez pas, et qui, ayant appris mon retour, s'est empressée de venir chez moi en se rendant au bal.

LA DUCHESSE, *à part*. Je respire !

ADÈLE. Et pourquoi ne pas me dire cela, monsieur Grandet ? Mais présentez-moi donc à votre sœur, général, que je lui dise tout ce que je dois au cœur noble et généreux de son frère.

JUMILLY, *à la duchesse, et faisant passer Adèle près d'elle*. C'est M^{lle} Adèle de Vauroy.

LA DUCHESSE, *à part*. L'amie d'Esnetine !... quelle rencontre !...

JUMILLY. Son père fut mon compagnon d'armes et mon protecteur : vous voyez en elle la meilleure, la plus douce et...

ADÈLE. Et la plus malheureuse des jeunes filles, n'est-il pas vrai ?

GRANDET. Oui, certes, bien malheureuse !... car..

JUMILLY. Grandet !...

GRANDET. Que diable, tu me permettras bien de placer mon mot, je ne suis pas venu ici pour ne rien dire.

JUMILLY. Mais, du moins, tu prendras garde à ce que tu diras.

GRANDET. Oh ! je n'oublierai point ce que je dois à la sœur de mon ami !... une sœur !... diantre, une sœur !... moi, je n'en ai jamais eu de sœur !...

ADÈLE. Je suis heureuse de penser que M. de Jumilly en a une ; et que mon départ ne le laissera pas sans amie pour distraire et consoler ses chagrins ; car vous le consolerez, n'est-ce pas ? je sais, moi, tout ce qu'on souffre par l'ingratitude de ce qu'on aime.

LA DUCHESSE. Vous, mademoiselle, si jeune et si jolie !...

GRANDET. Qu'importent la jeunesse et la beauté ? les coquetteries d'une femme insensible et vaine ont fait oublier tout cela et bouleversé son mariage. Oui, son prétendu a connu une coquette, et voilà le bonheur bien loin !... Jumilly a connu une coquette, et voilà le repos et la gloire perdus ! moi, j'ai connu une coquette, et je

me suis cassé la jambe gauche !... Oh ! les femmes.

LA DUCHESSE, *à part*. Quel supplice ?... (*À Jumilly.*) Je suis ici depuis bien longtemps, vous permettez que je vous quitte ?

(Elle fait quelques pas.)

GRANDET, *lui prenant très-respectueusement la main et la ramenant*. Comment, madame, si tôt !... nous ne le souffrirons point ; vous resterez encore près d'un frère dont vous regrettiez l'absence.

JUMILLY. Cependant, Grandet...

GRANDET. Tu as beau dire ! pour ma part ! j'ai tant de plaisir à voir ici madame, que je serais capable de lui barrer le passage.

(Il va reprendre sa place.)

ADÈLE, *à la duchesse*. Pardonnez-moi !... Je vous ennuie sans doute en parlant devant vous de ces tristes idées qui reviennent sans cesse, malgré mes efforts pour les chasser !... au moment d'unir à jamais notre sort, une affaire importante contrainquit celui que j'aimais à quitter la province où nous étions si heureux.

LA DUCHESSE, *à part*. Qu'entends-je ?

GRANDET. Aussi, laisser venir un amoureux à Paris !... c'est ouvrir la cage à un chardonneret !... cette année surtout, il s'en perd, c'est incroyable !... s'il y avait des petites affiches pour ces choses-là, ce serait une fière entreprise !... au reste, ce qui est perdu ne l'est pas pour tout le monde : n'est-ce pas, madame ?

LA DUCHESSE. Que sais-je, monsieur ?

GRANDET, *à part*. Oh ! quelle moue elle me fait !... Ça va bien, ça va bien !...

JUMILLY. Ma chère Adèle, il faut oublier le passé.

ADÈLE. C'est ce que je m'efforce de faire, car M. Grandet, qui connaît ma rivale, et qui n'a pas voulu m'apprendre son nom, m'a dit que je ne devais plus compter sur M. de Nerval.

LA DUCHESSE. M. de Nerval !...

JUMILLY, *à part*. Nerval !... et ce bouquet de tantôt !... Ah ! je devine tout !

LA DUCHESSE, *à part*. Cette fiancée de province, c'était elle !...

GRANDET, *à part*. Bravo !... ça chauffe !...

ADÈLE, *à la duchesse*. Est-ce que vous le connaissez, madame ? est-ce que vous l'avez vu ?

LA DUCHESSE. Oui, quelquefois !...

JUMILLY, *à part*. C'est donc elle encore ?... Ah ! je ne savais pas tous ses crimes !...

(Il va s'accouder sur la cheminée.)

ADÈLE, *à la duchesse*. Dites-moi comment vous l'avez trouvé ?...

LA DUCHESSE, à part. Ah ! ne me laissez point abattre !

ADÈLE. Vous ne répondez pas ? mais vous avez raison ! tenez, je ne parlerai plus de lui !... il n'y a place désormais dans mon cœur que pour l'amitié : aussi, je ne veux m'occuper que de monsieur votre frère !.. vous ignorez peut-être combien le rend malheureux la duchesse de Langeais ?

LA DUCHESSE. Mademoiselle !

GRANDET, à part. Bravo ! bravo !

ADÈLE. Je ne la connais point cette duchesse !.. mais l'important, c'est que notre ami ne l'aime plus !.. bientôt il sera comme moi ; il ne s'occupera pas plus d'elle que je ne m'occupe de M. de Nerval... Ah ! dites-moi, madame, vous qui l'avez vu, vous savez sans doute pour quelle femme il m'abandonne ?.. est-elle bien plus jolie que moi ?..

LA DUCHESSE. Mon Dieu ! mademoiselle, j'ignore absolument...

GRANDET. Oh ! que non, oh ! que non, vous n'ignorez pas !.. Vous pourriez même, avec un peu de complaisance, dire à cette jeune et intéressante personne quelle femme lui a ravi son prétendu, quel art perfide elle employa pour l'attirer vers elle ; car vous avez vu M. de Nerval aux pieds de la duchesse de Langeais.

ADÈLE. La duchesse de Langeais !..

JUMILLY, avec colère. A ses pieds !..

GRANDET. Oh ! très-respectueux et mystifié ?.. comme les autres.

ADÈLE. Comment ! c'était elle ?... eh bien ! je ne sais pourquoi j'en avais le presentiment !... je sentais là quelque chose qui m'éloignait de cette femme !.. Être aimée de M. de Jumilly, et penser à d'autres !.. pouvez-vous comprendre cela, vous, sa sœur, qui savez combien une femme doit être heureuse de son amour ?... mais il paraît que cette duchesse est faite ainsi.

GRANDET, à part. Elle va très-bien, la petite provinciale !

ADÈLE, à la Duchesse. Vous devez bien la détester, n'est-ce pas, madame ?

GRANDET. Oh ! madame la regarde d'un point de vue moins désavantageux : son opinion sur la duchesse n'est pas tout-à-fait impartiale.

LA DUCHESSE. Vous avez raison, monsieur, et, pour la dernière fois, j'espère qu'on me laissera sortir d'ici.

(Elle fait quelques pas vers le fond.)

ADÈLE, à part. Qu'a-t-elle donc ?

GRANDET, se plaçant entre Adèle et la Duchesse. Vous voulez vous rendre au bal,

sans doute ?.. mais vous n'irez pas seule !.. cela ne serait pas convenable.

LA DUCHESSE. Que voulez vous dire ?

GRANDET. Que j'ai engagé un jeune et beau cavalier à venir ici, il pourra vous offrir sa main.

JUMILLY, venant se placer entre la Duchesse et Grandet. Qu'entends-je ?

LA DUCHESSE, à part. Quelle est cette nouvelle perfidie ?

GRANDET. Voici l'heure indiquée ; il ne peut tarder. Et tenez, j'entends du bruit dans l'antichambre,

UN DOMESTIQUE, annonçant. M. de Nerval !..

ADÈLE, à part. Nerval !..

LA DUCHESSE, à part. Ah ! que devenir ?...

SCÈNE VI.

GRANDET, ADÈLE, NERVAL, JUMILLY, LA DUCHESSE.

NERVAL, à Jumilly en entrant. Vous m'avez fait prier de passer chez vous, général... que vois-je ?.. M^{lle} de Vauroy.

ADÈLE. Qui n'est pour rien dans cette rencontre, monsieur, et qui, devant dans quelques heures partir pour La Rochelle, a bien l'honneur de saluer M. de Nerval.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

NERVAL. Vous ici, Adèle !.. vous !.. et M^{me} la duchesse de Langeais ?..

ADÈLE, s'arrêtant et revenant en scène. Comment !.. la duchesse ?..

NERVAL. L'ignoriez-vous ?

ADÈLE, l'examinant avec effroi. Ah !..

GRANDET, à part. Ça la corrigera peut-être des conquêtes en partie double.

JUMILLY, à part. Grandet a été bien cruel !.. mais du moins elle est punie.

NERVAL, à Adèle. J'ose à peine, mademoiselle, lever les yeux sur vous !.. (A la duchesse.) Et ce n'était pas ici, madame, que j'espérais avoir le bonheur de vous rencontrer.

LA DUCHESSE. Arrêtez, monsieur !.. (A part.) Il a repoussé mon amour !.. il veut m'humilier et me perdre !... oh ! que je souffre !

ADÈLE, stupéfaite. C'était la duchesse de Langeais !

LA DUCHESSE, à part, et composant son visage. S'il me voit humiliée, il ne m'aimera plus !.. du courage !..

GRANDET. Oui, vraiment, il s'était rencontré une femme jeune et jolie, qui, froide, trompeuse et perfide...

LA DUCHESSE, tout-à-fait remise, et d'un ton moqueur et dédaigneux. Permettez, monsieur, que je vous interrompe !.. ce début promet une piquante histoire : je me ha-

sarderaï pourtant à prendre la parole!... non pas que je veuille enlever à monsieur... monsieur... comment se nomme-t-il donc?

(Elle est venue se placer au milieu, entre Nerval et Adèle.)

GRANDET. Grandet, madame, pour vous servir!..

LA DUCHESSE. Ah! oui!.. Grandet!.. je ne veux pas, dis-je, lui enlever le plaisir de nuire à une femme qui ne lui a jamais fait aucun mal!.. non, il pourra encore la calomnier, l'offenser, sans crainte comme sans péril; mais, avant qu'il y parvienne, je désire que vous m'entendiez.

JUMILLY. Eh! madame, que pouvez-vous dire?

NERVAL. Comment vous justifierez-vous?

LA DUCHESSE, *riant*. Me justifier?... quoi! vous pensez, messieurs, que je me crois obligée à une justification?... il serait bizarre que moi j'eusse à me disculper, parce qu'il a plu à M. de Nerval, par exemple, de se donner un ridicule.

JUMILLY et ADÈLE. Ah!..

GRANDET, à *part*. Pour celui-là, elle a peut-être raison.

LA DUCHESSE, *souriant amèrement*. Au lieu d'apprécier les grâces naïves, la sensibilité vraie d'une jeune et charmante personne, il a fallu à un orgueil provincial un défi lancé contre le cœur d'une Parisienne à la mode!.. Monsieur a engagé le combat; il a cru que, comme César, il pourrait dire: Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu!.. Mais, quand on livre la bataille, il faut avoir les moyens de la gagner; et ce n'est pas moi qui, la première, ai dit: Malheur aux vaincus!

ADÈLE, à *part*. Elle me venge de l'ingrat.

NERVAL. Vous abusez, madame, de ma position et de la vôtre.

LA DUCHESSE. Ce n'est pas moi qui les ai choisies. monsieur!

GRANDET. Non!.. c'est moi!.. mais convenez que vous avez joué gros jeu!.. et même pour les joueurs les plus habiles, il y a parfois de mauvaises veines.

LA DUCHESSE. C'est possible!... aujourd'hui, par exemple, une faible femme s'est trouvée sans défense contre une surprise grossière qu'elle ne pouvait soupçonner: accablée d'inculpations humiliantes dont il lui était impossible de se garantir!.. Car devait-elle prévoir que l'homme qui lui semblait le plus noble et le plus généreux se conduirait ainsi?

JUMILLY. Ah! ne m'accusez pas de cette action!..

LA DUCHESSE, à *Jumilly*. C'est à mon tour de vous dire, monsieur: je ne vous permets pas encore de me répondre!

AIR: *Soldat français*. (JULIEN.)

Sous mon regard vous baisserez les yeux,
Puisqu'à parler vous m'avez condamnée!

Un jeu cruel fut joué dans ces lieux,
Car une femme ici fut entraînée!..

Votre victime est là sans défenseur;
D'un tel complot qui l'aurait avertie?...
Mais on risqua, pour déchirer son cœur,
La délicatesse et l'honneur...

Qui donc a perdu la partie?

JUMILLY, *troublé*. Madame!..

GRANDET, à *part*. Venons à son secours!..
(*Haut*.) Vous avez infiniment d'esprit, madame, tout le monde le sait; ce qu'on a fait aujourd'hui sort un peu des règles ordinaires; j'en conviens!.. vous pouvez nous accuser.. mais, du moins, vous ne nous séduirez plus.

LA DUCHESSE, *riant*. Oh!.. et que ferais-je, je vous prie, de la séduction de M. Grandet?

GRANDET. Eh mais!..

LA DUCHESSE, à *Jumilly*. Je suis chez vous, monsieur; j'y suis par surprise; et cependant réputation, estime, tout ce qui fait la considération d'une femme peut m'être enlevé par cette misérable vengeance?

JUMILLY. Ah! vous ne doutez point de ma volonté de vous soustraire à tout danger, à toute interprétation fâcheuse!

GRANDET, à *part*. Diable de poltron!..

LA DUCHESSE, à *Jumilly*. Je n'exige rien de vous, monsieur, que la patience de m'écouter un moment!.. Votre digne ami a voulu des témoins de ma présence chez vous; je consens à m'expliquer devant eux. Moi, veuve et libre, objet d'attention et d'envie, je ne le cache pas, j'ai cru devoir acheter l'estime et la considération par le sacrifice de ces tendres sentimens, que les hommes se donnent tant de peine pour nous inspirer, quoiqu'ils nous condamnent si impitoyablement quand nous les ressentons. J'ai occupé mon esprit du soin de garantir mon cœur; et ce que vous nommez la coquetterie est devenu l'ange gardien d'une conduite où la malveillance n'a rien pu trouver à reprendre. Vous vous révoltez contre cet instinct naturel qui porte à désirer de plaire et qui fait craindre d'aimer!.. il est peut-être moins le tort des femmes que le vôtre, messieurs!.. vous avez de douces paroles pour nous séduire, vous en avez de cruelles pour nous juger!.. tous les moyens vous sont bons pour nous soumettre, et vous vous irritez des plus innocens, employés pour assurer nos paisibles conquêtes.

GRANDET. Oh! innocens!.. innocens!..

LA DUCHESSE. Une femme s'arme souvent de la plaisanterie, d'une froideur apparente, d'une indifférence qu'elle voudrait bien éprouver, et s'efforce ainsi de disputer au sentiment qui l'entraîne une liberté qui lui échappe! heureuse quand elle retarde assez l'aveu qu'on tâche de lui arracher, pour connaître, tel qu'il est celui qu'une illusion allait rendre maître de son cœur.

JUMILLY, à part. Serait-il vrai?...

GRANDET, Ahie, ahie, ahie!...

LA DUCHESSE. Un instant, je l'avoue, j'ai pensé que j'avais trouvé celui dont l'amour devait l'emporter sur tout le reste, et mon cœur croyait sentir que la vanité, les plaisirs, la fortune, ne valent pas ce qu'il peut y avoir de bonheur dans une parole d'amour, prononcée par l'homme qu'on aime et qu'on estime!...

(Elle regarde Jumilly qui semble s'émuvoir.)

JUMILLY, à part. Oh!... s'il était possible!.. Grandet!.. Grandet!..

GRANDET, à part. C'est encore un piège!

ADÈLE, à part. L'aimait-elle véritablement?

LA DUCHESSE. On m'a donné le tems de réfléchir, on m'a rendu service! .. (Elle vu vers Nerval.) Monsieur de Nerval, peut-être a-t-il fallu que la Parisienne fût défendue contre vous par un sentiment qu'elle ne s'avouait pas à elle-même?... il y aurait peu de générosité à m'enorgueillir d'une semblable victoire : pardonnez-moi donc mes plaisanteries!.. (Elle s'approche d'Adèle.) Quand on est jeune, bonne et jolie,

on fixe à jamais l'amour, en dépit des coquettes et des inconstans, soyez-en sûre, mademoiselle, et veuillez ne pas me garder rancune!.. (Elle va à Grandet.) Monsieur Grandet, l'amitié excuse bien des choses; et, en vérité, je devrais vous remercier de m'avoir jugé digne d'être la compagne de l'homme que vous aimez le plus au monde! (D'un ton très-moqueur et très-gracieux.) Il faut un cœur dévoué comme le vôtre pour imaginer de tels projets! ... il est fâcheux seulement de ne pas réussir; mais que voulez-vous? le tout est de faire les choses à propos!.. votre ami ne m'aime plus sans doute... et moi je ne l'aime peut-être pas encore!.. le mariage que vous m'aviez annoncé manque par force majeure!.. après cela, il me semble que je n'ai plus qu'à me rendre au bal... un peu tard, il est vrai, mais j'arriverai encore à tems pour la dernière valse!.. Adieu donc, mademoiselle! Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer!.. (A part en sortant.) Je suffoque!... mais ils ne m'auront pas humiliée!..

SCÈNE VII.

**ADÈLE, GRANDET, NERVAL,
JUMILLY.**

GRANDET. Que le diable m'emporte si elle n'en s'est pas encore moquée de nous!.. qu'importe, au reste, si j'ai réussi, si tu ne l'aimes plus?

JUMILLY. Que sais-je?..

GRANDET. Oh! mon Dieu!.. est-ce que ce serait à recommencer?

ACTE III.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE.

(An lever du rideau, elle est sortie de la porte de droite, est allée à la fenêtre, puis revient sur le devant.)

LA DUCHESSE. Je croyais avoir entendu une voiture... non, ce n'était pas ici. (Elle sonne, un domestique entre.) A-t-on porté les lettres que j'ai données ce matin?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame : Joseph est allé chez M. Grandet ; il n'était pas encore revenu de la campagne où il est depuis quinze jours, mais Joseph a cru devoir laisser la lettre, parce qu'on l'attend ce matin sans faute.

LA DUCHESSE. C'est bien, et l'autre?

LE DOMESTIQUE. Celle qui était adressée

à M. de Jumilly? c'est moi-même, madame, qui m'en suis chargé, et je l'ai remise en mains propres, au moment où le général allait monter en voiture : il m'a dit, en mettant la lettre dans sa poche : il n'y a pas de réponse.

LA DUCHESSE. C'est bon!... Voilà tout, sortez. (Le domestique sort. Seule.) Pas de réponse!... oh! mon Dieu, toujours la même chose!... Ne le verrai-je donc plus? Trois semaines se sont écoulées depuis ce jour, ce jour fatal où j'ai senti près de lui... chez lui... que Jumilly m'était plus cher que tout au monde; trois semaines, et il n'est pas venu!... je lui ai écrit... et point de réponse!... je l'ai cherché dans tous les lieux où je le voyais autrefois...

et je ne l'ai pas trouvé!... que fait-il?... où est-il? s'il savait ce qui se passe dans mon cœur? ah! il me l'a dit! il est des hommes qui ne pardonnent point!... aussi pourquoi jusqu'au dernier moment ai-je caché ce que je sentais là?... je ne voulais pas rester humiliée devant lui; je l'ai bravé, je me suis montrée jusqu'au bout fière, indifférente et dédaigneuse!... Oh! si, au lieu de cela, je lui avais dit la vérité! si j'avais répété mille fois ce qu'il ne voulait pas croire: Henri, je t'aime!... Il aurait été convaincu!... il serait là, comme autrefois, tendre et dévoué!... S'il revenait! s'il pouvait revenir! si seulement il m'était donné de le retrouver pendant une heure tel que je l'ai vu durant une année entière!

AIR : *Pourquoi ne devine-t-il pas.* (Romagnesi.)

L'espérance est-elle perdue?
Reviendra-t-il jamais ici?
Cette incertitude me tue :
Non, je ne saurais vivre ainsi!...
Ces mots cruels qu'en son délire
Disait celui que j'affligeai,
C'est donc à mon tour de les dire?...
Hélas! je l'aime!... il est vengé!

SCENE II.

ERNESTINE, LA DUCHESSE, LA PRINCESSE DE BLAMONT-CHAUVRÉ.

ERNESTINE. Entrez, ma tante, entrez, voici ma sœur.

LA DUCHESSE, *s'avançant pour l'embrasser.* Ah! ma tante!

LA PRINCESSE. Du tout!... donne-moi ton beau front: je te défends de baiser mes rides; les vieillards ont une politesse à eux.

ERNESTINE. Cela va-t-il un peu mieux, bonne sœur?

LA PRINCESSE. Je viens m'informer de ta santé; car, depuis quelque temps, je ne te reconnais pas! tu ne parais plus au cercle de Madame, on ne te voit plus dans nos salons, tu souffres, tu pleures même quelquefois!... que signifie cela?

LA DUCHESSE, *souriant avec effort.* Oh! ce ne sera rien, je l'espère.

ERNESTINE. Moi qui revenais si contente et si heureuse de mon petit voyage!...

LA DUCHESSE. Tu avais tes raisons pour cela.

ERNESTINE. Mais, grâce à vous, j'en vais avoir pour être triste. C'est au point que je n'ai pas encore osé vous parler de la joie que la mère de Charles a éprouvée en embrassant la future de son fils, je pourrais presque dire sa femme, puisque notre contrat est signé. Elle était si fâchée de n'avoir pu venir à Paris! Mon oncle d'Augicourt vous dira comme elle l'a re-

mercié de m'avoir conduite auprès d'elle.

LA PRINCESSE. Et depuis quand de retour?

ERNESTINE. Depuis hier soir, ma tante, et je serais allée vous voir, si je n'avais trouvé ma sœur si changée et si souffrante. Avez-vous fait appeler le docteur?

LA DUCHESSE. Enfant!... Est-ce qu'un médecin peut me guérir?

ERNESTINE. Mais, dam! c'est son métier.

LA PRINCESSE. Ah! s'ils faisaient de ces cures-là?

ERNESTINE. Et tous nos amis? se portent-ils bien? le général... y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

(La Princesse va s'asseoir à gauche, et prend un journal sur la table.)

LA DUCHESSE. Le général?...

ERNESTINE. Oui!... Question inutile, n'est-ce pas? il vient tous les jours, comme d'habitude.

LA DUCHESSE. Je ne l'ai pas vu depuis ton départ.

ERNESTINE. Est-il possible? voilà qui est singulier!... Ah! si je l'avais su, je lui aurais bien demandé pourquoi? par exemple!

LA DUCHESSE, *vivement.* Tu l'as donc vu? ou? quand?

ERNESTINE. Ce matin, à la porte des Tuileries; il montait en voiture avec Adèle: oh! il m'a bien aperçue, car il m'a fait comme cela de la main.

LA DUCHESSE. Ah!...

ERNESTINE. J'ai bien regretté de n'avoir pu parler à Adèle, car je lui en veux: avant de partir, je lui avais annoncé par une belle lettre la signature de mon contrat, et elle ne m'a pas donné signe de vie. A moins pourtant que sa réponse ne soit arrivée à la campagne pendant que mon oncle d'Augicourt me faisait faire un détour pour visiter d'autres parens. S'il en est ainsi, on me la renverra. Mais j'en reviens au général: comment se fait-il qu'il ne paraisse plus?

LA DUCHESSE. Quelques travaux importants, peut-être?

ERNESTINE. Laissez donc! on ne travaille pas toujours! C'est que je serais très-fâchée de ne plus le voir: je l'aimais beaucoup, d'abord!... Et lui aussi il vous aimait beaucoup!... Est-ce que vous lui avez fait quelque chose?

LA DUCHESSE, *avec embarras.* Quelle idée!

ERNESTINE, *souriant.* Oh! vous êtes bien un peu capricieuse, un peu méchante avec lui!... j'avais remarqué cela, moi, vous savez?

LA PRINCESSE. Prier-voas donc aux enfans!

ERNESTINE. Et j'avais voulu faire comme vous?..

LA DUCHESSE. En vérité?

ERNESTINE. Oui, pendant cinq minutes! mais ça ne m'a pas réussi, et entre nous, ma sœur, je vous conseille de changer de système.

UN DOMESTIQUE. M. Charles de Vaudel est au salon.

ERNESTINE. Ah! je vais le rejoindre?.. A revoir, bonne sœur!.. adieu, ma tante.

SCENE III.

LA DUCHESSE, LA PRINCESSE DE BLAMONT-CHAUVRY.

LA PRINCESSE. Maintenant que nous sommes seules, ma chère enfant, parlons un peu raison, si c'est possible. Tu m'as raconté le mauvais tour que t'a joué ce général de Buonaparte que vous avez tous la rage de regarder comme un homme distingué, et que moi j'aurais traité comme un paltoquet, il y a cinquante ans.

LA DUCHESSE. Ma tante!..

LA PRINCESSE. Oui, ma nièce, un paltoquet!.. Te faire enlever, conduire chez lui!.. et pourquoi? pour te dire des grossièretés!.. Ça n'a pas de nom!.. Mais voyons, où en es-tu avec ce petit monsieur?

LA DUCHESSE. Hélas! ma tante, je lui ai écrit.

LA PRINCESSE. Quelle sottise!..

LA DUCHESSE. Et il n'a pas répondu à mes lettres.

LA PRINCESSE. Quelle impertinence!..

LA DUCHESSE. Il a cessé d'aimer.

LA PRINCESSE. Est-ce que tu aurais commencé, toi?

LA DUCHESSE. Eh bien! oui, je dois tout vous dire!.. je l'aime plus que ma vie.

LA PRINCESSE. Phrase de roman, ma chère! on n'aime ni toute sa vie ni plus que sa vie! mais on aime, et c'est déjà bien assez!.. Ah ça! que prétends-tu faire de cet amour-là?

LA DUCHESSE. Le sais-je? puis-je comprendre ce qui se passe en moi? je ne suis plus la même!

LA PRINCESSE. Et c'est, ma foi, bien dommage!

LA DUCHESSE. Qui donc lui dira que cette femme, si coquette et si dédaigneuse, connaît enfin l'amour? qui lui persuadera qu'un sentiment vrai a changé son âme?..

LA PRINCESSE. Voyez-vous ça!.. je l'avais prévu, et je t'avais dit de prendre garde.

LA DUCHESSE. Ah! il le saura!.. je veux qu'il le sache! je viens d'écrire à M. Grandet.

LA PRINCESSE. Grandet!.. qu'est-ce que c'est que ça? son confesseur?

LA DUCHESSE. Non, son ami!.. Cet homme qui me hait, qui me déteste.

LA PRINCESSE. Ah! oui, je me souviens! celui qui a grisé tes gens? C'est un homme de tête que ce garçon-là!.. et si ça avait eu un nom et de la naissance, ça aurait fait quelque chose de mon tems.

LA DUCHESSE. Il a été sans pitié pour moi!.. c'est lui qui m'a perdue dans le cœur de son ami.

LA PRINCESSE. Ta, ta, ta!.. perdue!.. perdue!.. vraiment je t'écoute et je ne te conçois pas! qu'as-tu donc fait de mes leçons, mon cher bijou?..

LA DUCHESSE. Vos leçons!.. Ah! c'est pour les avoir trop écoutées que jusqu'à ce jour je n'ai eu que de tristes et vains triomphes, et pas un instant de bonheur!..

LA PRINCESSE. Tout cela n'a pas le sens commun! expliquons-nous: tant qu'il ne s'est agi que de t'amuser un peu de ce soldat déclassé dont on a fait un général, de le voir soupirer à tes pieds, il n'y avait pas grand' chose à dire; ça pouvait même être plaisant!.. mais il prend cela au sérieux, et toi aussi?.. il se permet envers la duchesse de Langeais une rouerie qu'on aurait tout au plus pardonné à ce mauvais sujet de duc de Fronsac?.. c'est trop fort!.. Si nous vivions encore sous notre bon roi Louis XV, il y aurait un moyen tout simple d'en finir: on enverrait le mauvais plaisant à la Bastille ou dans un hôpital de fous, comme fit cette charmante comtesse d'Egmont.

LA DUCHESSE. Ah! ma tante, pouvez-vous bien rappeler une pareille action et regretter une semblable époque?

LA PRINCESSE. Comment, si je la regrette?.. vraiment oui, tous les jours.

LA DUCHESSE. Est-ce possible?

LA PRINCESSE. D'abord, souviens-toi, ma chère, qu'on regrette toujours l'époque où l'on avait vingt ans: puis, vas-tu me répéter les balourdises de vos gazettes libérales? Ecoute, mon enfant: je ne sais rien de plus calomnié dans ce bas monde que Dieu et le dix-huitième siècle; car, en me remémorant les choses de ma jeunesse, je ne me rappelle pas qu'une seule duchesse ait jamais oublié son rang et foulé aux pieds les convenances, comme tu me parais disposée à le faire. Des poëtriaux, des écrivailleurs, à qui nous donnions à dîner, ont imprimé les calomnies de nos femmes de chambre, et on est parti de là pour flétrir une époque que l'on ne connaît pas. Dans mon tems, vois-tu, on ne de-

venait pas folle pour un homme de l'espèce de ce Jumilly ; ces gens-là , on les distinguait , mais on ne se compromettait pas pour eux , et une femme savait garder sa dignité , même au milieu de ses galanteries. Je crois qu'il est tems que je te fasse songer à la tienne , puisqu'il n'y a plus moyen de faire enfermer ce petit monsieur.

LA DUCHESSE. Encore !.. ma tante !..

LA PRINCESSE. Mon Dieu , sois tranquille ; je n'oublie pas que vous avez aujourd'hui des jurys , une charte , je ne sais quoi ; mais je vois avec peine que vous n'êtes pas ce que nous étions ; nous ; que les rôles sont changés ; que ce sont les femmes à présent qui se dévouent pour les hommes ; que ces messieurs valent beaucoup moins et s'estiment bien davantage !.. Sacrifiez-vous donc pour ces petits poitrinaires à gants jaunes et à lunettes d'écaille , qui abandonneraient dix femmes pour un amendement , qui fument comme nos cochers , et qui portent des pantalons pour cacher la maigreur de leurs jambes. Fi ! cela révolte.

LA DUCHESSE. Oh ! ma tante , pouvez-vous bien le confondre avec les gens dont vous parlez ! vous ne le connaissez point ! il n'est pas un noble sentiment qui ne trouve place dans son cœur ; il n'est pas une grande pensée que son esprit ne puisse concevoir.

LA PRINCESSE. Bah ! bah ! on fait maintenant des grands hommes à si bon marché ?

LA DUCHESSE. Et si je vous disais jusqu'où le sentiment que j'éprouve a failli me conduire ? quelle idée m'est venue à l'esprit ?

LA PRINCESSE. Quelque folie , sans doute ? parle ; dans ce tems-ci je m'attends à tout.

LA DUCHESSE. Eh bien ! dépitée de ne pas recevoir de réponses à mes lettres , indignée de son indifférence , un instant , le croiriez-vous ? j'ai imaginé d'envoyer ma voiture à sa porte.

LA PRINCESSE. Ah ! mon Dieu !

LA DUCHESSE. Je voulais que toute la ville me crût chez lui !

AIR : *Un Matelot.* (M^{me} Duchampge.)

Je le sais bien , alors j'étais perdue ;
Mon imprudence indignait tout Paris !
Mais si mon ame eût été convaincue ,
Que m'importaient d'hypocrites mépris ?
En me voyant de dédains abreuvée
Concher pour lui mon front humilié ,
C'est sur son cœur qu'il m'aurait relevée ,
Et son amour n'eût-il pas tout payé ?

LA PRINCESSE. Dans quel siècle vivons-nous , bon Dieu ? et qu'est-ce que je disais ? envoyer ta voiture à sa porte ! le maréchal de Richelieu faisait cela dans mon tems ; mais que ça vienne à la pensée d'une

femme , voilà qui était réservé à cette époque , où tout est renversé ! Ma chère enfant , tu as perdu la raison.

LA DUCHESSE. Oh !.. j'ai réfléchi , ma tante , et je me suis arrêtée !

LA PRINCESSE. C'est bien heureux !... mais , petite sotte que tu es , il vaudrait cent fois mieux aller chez lui le soir en fiacre que d'y envoyer ta voiture en plein jour !

LA PRINCESSE. Vous croyez !

LA DUCHESSE. Ce serait une faute , mais c'est préférable à une sottise , parce que ça peut toujours se nier.

LA DUCHESSE. Et si je veux que tout le monde sache que je l'aime ?

LA PRINCESSE. Il n'y a pas moyen de raisonner avec toi ; ta tête est montée ; nous ne nous entendrions pas !..

LA DUCHESSE. Je le crains !

LA PRINCESSE. Comme il m'est impossible , je le vois bien , de ramener les esprits vers mon époque , il faut que je tâche de m'accommoder à la tienne : tu es maintenant mon seul intérêt dans la vie. Voyons donc !.. essayons d'arranger tout cela ! Tu est férue de ton général Jumilly.

LA DUCHESSE. Il n'y a pas de bonheur pour moi sans son amour.

LA PRINCESSE. Oui , tu es disposée à te compromettre , à perdre pour lui ton présent et ton avenir !.. il vaut encore mieux l'épouser. Ce sera une odieuse mésalliance... mais il y en a tant aujourd'hui !..

LA DUCHESSE. Et s'il ne m'aime plus ?

LA PRINCESSE. Je voudrais bien voir cela !.. Tu as écrit à ce M. Grandet ? que lui mandes-tu ?

LA DUCHESSE. Je l'engage à venir me voir : il est tout puissant sur l'esprit de son ami.

LA PRINCESSE. Et tu veux le convaincre de la sincérité de tes beaux sentimens ?

LA DUCHESSE. Si je parvenais à m'en faire un auxiliaire ; s'il décidait son ami à revenir près de moi , ne fût-ce qu'un instant , je crois que je serais heureuse.

LA PRINCESSE. Eh bien ! il ne serait pas convenable que tu fisses les premières démarches : je m'en charge.

LA DUCHESSE. Vous , ma tante !..

LA PRINCESSE. Oui , moi !.. c'est bien à contre-cœur , je t'en réponds !.. mais tu ferais quelque sottise ; la vanité de ton petit général de Buonaparte en profiterait ; tu serais perdue ; et , dans ce tems-ci , une mésalliance vaut mieux qu'une aventure !.. je recevrai ton M. Grandet , s'il se rend à ton invitation.

LA DUCHESSE. Oh ! que vous êtes bonne !

LA PRINCESSE. J'y suis bien forcée !..

UN DOMESTIQUE, *entrant*. M. Grandet demande à voir madame la duchesse.

LA DUCHESSE. C'est lui, ma tante.

LA PRINCESSE. Allons, rentre chez toi, et laisse-moi faire.

LA DUCHESSE. Prenez bien garde!... ayez pour lui les plus grands égards!... songez que mon sort est peut-être dans les mains de cet homme!...

LA PRINCESSE. Sois donc tranquille!... on sait sa diplomatie!... va, laisse-nous.

LA DUCHESSE. Je compte sur vous, ma tante.

(Elle sort par la porte de droite.)

LA PRINCESSE. C'est bon! c'est bon!... (Au domestique.) Faites entrer. (Seule un instant.) La princesse de Blamont-Chauvry faire des avances à un M. Grandet!... Ce que c'est pourtant qu'une révolution!

SCENE IV.

LA PRINCESSE, GRANDET.

LE DOMESTIQUE, *annonçant et sortant tout de suite*. M. Grandet.

GRANDET, *saluant*. Madame, vous m'avez fait l'honneur... (Il lève la tête et voit la princesse.) Tiens!... pardon, madame! (Il fait un pas pour sortir.)

LA PRINCESSE. Non, non!... approchez, monsieur.

GRANDET. C'est M^{me} la duchesse de Langeais qui m'a écrit...

LA PRINCESSE. Et c'est la princesse de Blamont-Chauvry, sa tante, qui vous reçoit.

GRANDET, *à part*. Une princesse!.. diable!.. c'est encore mieux pour la qualité!.. mais pour la figure!..

LA PRINCESSE. Monsieur, j'ai à vous parler.

GRANDET. Je suis tout oreilles, madame.

LA PRINCESSE. Vous avez, je crois, un ami qu'on nomme Jumilly?

GRANDET. Oui, madame, on le nomme ainsi depuis sa naissance.

LA PRINCESSE. Eh bien! c'est de lui qu'il va être question.

GRANDET. J'écoute.

LA PRINCESSE. Sachez que, par un caprice du sort assez bizarre, ma nièce a un service à réclamer de vous.

GRANDET. De moi, madame?... de moi, qui suis son ennemi le plus dévoué?

LA PRINCESSE. Qu'entends-je? un pareil aveu...

GRANDET. Oh! j'ai eu l'honneur de le lui dire à elle-même.

LA PRINCESSE. En vérité!

GRANDET. Mais je dois avouer avec franchise que ce n'est pas à elle spécialement que j'en veux, c'est aux coquettes en gé-

néral; ce qui fait qu'à l'armée, on m'avait surnommé l'ennemi des femmes.

LA PRINCESSE. Et vous osez vous en vanter!

GRANDET. Pourquoi pas?... Si vous connaissiez mon aventure avec la belle Oliska, madame, vous seriez moins étonnée.

LA PRINCESSE. Je ne sais pas, monsieur, ce que c'est que la belle Oliska, et je m'inquiète peu de vos aventures avec elle; mais il me semble que quand bien même il n'y aurait dans ce monde ni rang, ni titres, ni noblesse, pour commander le respect, la qualité de femme devrait suffire.

GRANDET. Oh! oui, sans doute, si elles n'étaient pas toutes prodigieusement trompeuses, quiteuses et capricieuses comme l'était Oliska.

LA PRINCESSE. Encore ce nom!... avez-vous bientôt fini, monsieur, de me jeter votre Oliska à la figure?... c'est quelque couturière polonaise?

GRANDET. Bavaroise, madame!.. et pas du tout couturière!.. Diable!.. plutôt à Dieu qu'elle l'eût été!.. il y a gros à parier qu'elle ne m'aurait pas fait casser la jambe gauche! car c'est seulement parmi ces jeunes beautés pratiquant un art modeste au sixième étage, que j'ai rencontré un peu de bonté, d'humanité, de vraie émotion!... Ne faites pas la grimace, madame!.. un cœur sensible et bon est une chose précieuse!.. Je conviens qu'il est fâcheux d'être obligé de monter six étages pour trouver cela!.. mais quand on le trouve, on ne regrette pas sa peine!.. Pour Oliska, c'est différent: elle habitait le palais du roi à Dresde; elle était noble, elle avait un titre; aussi elle se moquait parfaitement de l'amour véritable... et je me suis cassé la jambe gauche!

LA PRINCESSE. Eh! que m'importe votre jambe gauche?

GRANDET. Cela m'importe beaucoup à moi... surtout dans les changemens de teins.

LA PRINCESSE. Brisons là, et écoutez-moi... Ma nièce, la duchesse de Langeais, à la faiblesse d'honorer de quelque estime un homme qui, je crains bien, ne la mérite guère.

GRANDET. Madame!...

LA PRINCESSE. Silence, je vous prie!.. Vous ignorez sans doute, monsieur, qu'un des aïeux de M. de Langeais, premier mari de ma nièce, fut tué à la neuvième croisade sous le saint roi Louis IX.

GRANDET. C'est possible, madame: vous devez le savoir mieux que moi!... je n'y étais pas.

LA PRINCESSE. Mais... ni moi non plus.

GRANDET. Je ne dis pas que vous y étiez.

LA PRINCESSE. Il ne manquerait plus que cela.

GRANDET. Mais j'étais à Lutzen, à Bautzen, à Montmirail et à Champaubert, où M. Jumilly s'est couvert de gloire sous l'empereur Napoléon.

LA PRINCESSE. Vous appelez cela de la gloire; je ne veux pas chicaner là-dessus.

GRANDET. Vous faites pardieu, très-bien!

LA PRINCESSE. Votre ami n'en est pas moins à une distance immense de ma nièce, vous en conviendrez avec moi.

GRANDET. Je ne conviens pas de ça du tout.

LA PRINCESSE. Je vous prie encore une fois, monsieur, de vouloir bien faire silence, et de me prêter toute votre attention!

GRANDET. Et moi, madame, je vous prie de vouloir bien ne pas vous permettre un mot offensant sur Jumilly.

LA PRINCESSE. Ne dirait-on pas que la princesse de Blamont-Chauvry doit du respect à un général de Buonaparte?

GRANDET. Pourquoi non, si le général de Buonaparte vaut mieux dans son petit doigt que toutes les comtesses, duchesses, princesses et pimbèches de votre faubourg.

LA PRINCESSE. Vous êtes un polisson!

GRANDET. Je ne vous dirai pas ce que vous êtes.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE,
GRANDET.

LA DUCHESSE, *entrant*. Mon Dieu qu'entends-je?... qu'y a-t-il donc?

LA PRINCESSE. Il y a qu'il faut sonner ces gens à l'instant même.

LA DUCHESSE. Pourquoi cela, ma tante?

LA PRINCESSE. Pour faire sauter monsieur par la fenêtre.

GRANDET. Par la fenêtre!... comme Oliska!... Doucement, s'il vous plaît!... Avec les femmes au-dessus de trente ans, je passe toujours par la porte.

LA DUCHESSE, *avec beaucoup de douceur*, Monsieur!...

GRANDET. Et c'est le chemin que je vais prendre, puisque voilà tout ce qu'on me voulait ici.

LA DUCHESSE. Je vous en prie, monsieur, veuillez rester.

LA PRINCESSE. Oui, c'est à moi de sortir, tu as raison.

LA DUCHESSE. Chère tante, songez que monsieur vient ici à ma prière, et que vous m'aviez promis.

LA PRINCESSE. Et le moyen de se contenir près de certaines gens!... Adieu, je me retire; mais je reviendrai avec ton on-

cle d'Augicourt que je vais consulter... Tu es une folle, ma pauvre nièce, et je te prédis qu'il t'arrivera malheur avec tout ce monde-là. (*Elle sort par le foyau en murmurant.*) Pimbèches!... manant!...

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, GRANDET.

LA DUCHESSE, *très-gracieuse*. Je ne vous demande pas l'explication des paroles de ma tante, monsieur: l'excès de son amitié pour moi l'a peut-être rendue injuste, et je crains que vous n'ayez eu à vous plaindre de la vivacité qu'elle met à tout ce qui m'intéresse.

GRANDET, *à part*. Il paraît que ce sera moins orageux.

LA DUCHESSE, *s'asseyant*. Mais... asseyez-vous donc, monsieur.

GRANDET. Je suis très-bien ainsi, madame.

LA DUCHESSE. Non, non!... je vous en prie, notre conversation peut se prolonger... j'ai peut-être bien des choses à vous dire.

GRANDET, *s'asseyant*. Me voilà prêt à vous entendre.

LA DUCHESSE. Il y aura un mois bientôt, monsieur, que je reçus de vous une visite.

GRANDET. Oui, madame.

LA DUCHESSE. J'espérais qu'elle ne serait pas la seule.

GRANDET. Vous espériez?... cependant!...

LA DUCHESSE, *très-gracieuse*. On peut avoir quelques discussions, n'être pas tout-à-fait du même avis sur une chose; et pourtant estimer assez le caractère de quelqu'un, lui trouver assez de bonnes qualités pour désirer de le revoir.

GRANDET. Certainement... madame... (*A part.*) Que diable est cela?

LA DUCHESSE. Il est vrai que vous avez été absent quinze jours.

GRANDET. Vous vous êtes informée de moi, madame?

LA DUCHESSE. Apparemment, car nous n'avons guère les mêmes relations, si ce n'est...

GRANDET. Le général Jumilly.

LA DUCHESSE. Oui, mais je ne l'ai pas vu.

GRANDET. Bravo!.. Il a tenu sa parole.

LA DUCHESSE. Comment?

GRANDET. Sans doute!.. De maudites affaires m'ont contraint à m'éloigner de Paris durant quinze mortels jours; il m'avait bien promis de ne pas chercher à vous revoir; mais il a été si faible avec vous, madame, que je me défiais de lui. Je tremblais qu'il n'eût encore bouleversé tous les projets que j'ai formés pour son avenir, projets qu'il avait adoptés.

LA DUCHESSE. Ah!...

GRANDET. Je vois avec plaisir que c'est

une affaire terminée, et qu'il ne vous importunera plus d'un amour que vous ne pouvez partager.

LA DUCHESSE. Mais qui vous a dit cela, monsieur Grandet ?

GRANDET. Il me semble que ça été assez clair.

LA DUCHESSE. Oui, vous m'avez cru une femme insensible, et moi j'ai pu vous croire méchant!... nous nous sommes bien trompés tous deux.

GRANDET. Pas trop! pas trop!

LA DUCHESSE. Oh! je vous demande pardon!.. car, sous cette apparence de rudesse, vous êtes bon, généreux.

GRANDET. Du tout, du tout!...

LA DUCHESSE. Vous avez donc pensé, monsieur Grandet, qu'il pouvait se rencontrer une femme capable de voir et d'entendre chaque jour votre ami sans apprécier ses nobles qualités, sans qu'elle reconnût que l'amour d'un homme tel que lui devait être la plus grande et la plus chère ambition de son cœur?

GRANDET, *à part*. Ah ça! mais, ce n'est plus la même femme.

LA DUCHESSE. Vous avez été sévère, cruel même envers elle!... eh bien! elle ne vous en veut pas, et elle vous demande aujourd'hui un peu d'indulgence en échange de son amitié.

GRANDET, *souriant*. (*A part*.) Quelle métamorphose!.. (*Haut*.) Pardon, madame la duchesse!... savez-vous bien que si l'on n'y prenait garde, rien ne serait plus facile que de se laisser aller à ces douces paroles, à ces regards charmans?... oui, on jurerait qu'il y a place dans votre cœur pour une véritable émotion.

LA DUCHESSE. Et pourquoi s'obstinerait-on à en douter? pourquoi ne pas croire que mon ame est capable de comprendre la vôtre et de pardonner à un dévouement qui vous honore ce que votre conduite envers moi a pu avoir d'irrégulier et de désobligeant?

GRANDET. Me pardonner?.. vous, madame!...

LA DUCHESSE, *approchant son fauteuil du sien*. Moi-même!... je veux faire plus peut-être.

GRANDET. Quoi donc?

LA DUCHESSE. Vous contraindre à me rendre justice, à convenir qu'il y a quelque élévation, quelques nobles sentimens dans cette ame que vous avez si cruellement blessée.

GRANDET. J'avoue franchement que j'ai été un peu perfide, et que, pour ne pas

me garder rancune, il faut que vous fassiez un grand effort sur vous-même.

LA DUCHESSE. Mais non!.. car désormais nous serons amis; la prévention cessera de vous aveugler. Vous viendrez me voir... souvent; vous me raconterez les campagnes de votre ami; vous me direz la gloire qu'il s'est acquise, les nombreux dangers qu'il a courus quand son amour de la science l'entraîna dans les déserts de l'Égypte: vous me parlerez de vous aussi, de votre existence si pleine d'utiles travaux et d'importantes découvertes, car je n'ignore point que votre art vous doit beaucoup, et je compte sur vous, monsieur Grandet!

GRANDET. Certes, madame, ce serait avec grand plaisir...

LA DUCHESSE. Oh! vous verrez qu'une duchesse peut être une bonne femme!... Que de fois il arrive dans le monde, que notre opinion sur telle ou telle personne n'est que l'effet d'un mal-entendu, et qu'un moment d'entretien suffit pour changer toutes nos idées?. Moi, par exemple, je vous avais mal jugé, et je m'en repens.

GRANDET, *à part*. C'est incroyable!.. il y a dans toutes ses paroles un ton de franchise, un abandon!..... est-ce que cette femme-là aurait un cœur?

LA DUCHESSE. Je tiens trop à votre estime, monsieur Grandet, pour ne pas tâcher de vous faire revenir sur mon compte.

GRANDET, *embarrassé*. Mon Dieu! madame!..

LA DUCHESSE, *lui tendant la main*. Vous ne me haïrez plus, n'est-ce pas?

GRANDET. Vous haïr!... est-ce que cela se peut? (*A part, en reculant son siège*.) Grandet, souviens-toi d'Oliska!..

LA DUCHESSE, *rapprochant son fauteuil*. Vous comprenez qu'une femme entourée d'hommages, obsédée de flatteries, doit se donner le temps de bien connaître l'homme qui lui demande tout son avenir, et que des yeux prévenus peuvent voir de la froideur et de la duplicité dans ce qui n'est que de la prudence.

GRANDET, *à part*. C'est possible ce qu'elle dit là! et j'ai peut-être été bien vite.

LA DUCHESSE. Votre ami a partagé vos préventions; vous n'avez rien négligé pour les accroître!

GRANDET. C'est vrai.

LA DUCHESSE. Vous aviez imaginé que les triomphes de la vanité étaient tout pour moi?

GRANDET. Est-cè que je me serais trompé, madame ?

LA DUCHESSE. Croire que vous n'avez pas changé d'opinion, ce serait vous offenser : un homme aussi pénétrant que vous voit jusqu'au fond des cœurs, et vous connaissez le mien maintenant.

GRANDET. Madame!... (*A part.*) Ma parole d'honneur, je n'y suis plus du tout!...

LA DUCHESSE. Vous regrettez à présent, j'en suis sûre, de m'avoir montrée à votre ami sous de si tristes couleurs ? de l'avoir éloigné de moi ?

Air d'Aristippe.

Tout ce bonheur qu'apportait sa présence,
Quand m'entourait son amour assidu,
Grâce à vos soins, à votre défiance,
Mon cœur en vain l'a long-tems attendu,
Et pour tous deux c'est autant de perdu !
Les jours heureux ici-bas sont si rares !
Sur leur retour bien fou qui comptera :
Ah ! croyez-moi, soyons-en plus avarés !...
Qui sait si Dieu nous les rendra ?
Qui sait, hélas ! si Dieu nous les rendra ?

GRANDET, à part. J'ai beau faire!... cette femme-là a je ne sais quoi dans la voix, dans les manières !

LA DUCHESSE. Convenez que vous avez été coupable !

GRANDET. Eh ! mon Dieu ! j'ai grand'peur de l'avoir été plus que vous ne croyez.

LA DUCHESSE. Comment donc ?

GRANDET. Je ne m'étonnerais pas que Jumilly fût marié à l'heure où je vous parle.

LA DUCHESSE, se levant vioement. Marié!...

GRANDET, se levant. Oui, avec M^{lle} Adèle de Vauroy : vous savez, madame ? celle à qui vous aviez enlevé M. de Nerval.

LA DUCHESSE. Marié!... avec elle!..

GRANDET. J'avais arrangé cela avant mon départ ; l'affaire était en bon train... tous les jours j'écrivais à Jumilly pour le presser de terminer, car je tenais à l'arracher à vos séductions. Il m'a répondu que je devais être paisible et qu'il disposait tout pour le bonheur de la jeune Adèle ; depuis trois semaines il ne vous a pas revue, de sorte que...

LA DUCHESSE. Mais cela n'est pas possible!... il n'est pas marié!...

GRANDET. Je n'en sais rien : en arrivant chez moi, je trouve votre lettre et j'accours à votre hôtel avant même d'aller embrasser mon ami.

LA DUCHESSE. Oh ! il vous aurait indiqué le jour de la cérémonie, il vous aurait attendu.

GRANDET. C'est probable ! mais le contraire se peut aussi.

LA DUCHESSE. Monsieur Grandet !

GRANDET. Vous pâlissez, madame?... vous semblez souffrir?...

LA DUCHESSE. Hélas !

GRANDET. Là ! nous y voici !... son mariage vous mettrait au désespoir ; vous l'aimez à cette heure ! Que diable !... pourquoi ne pas vous y prendre un peu plus tôt ?

LA DUCHESSE. Non ! l'on ne renonce pas si vite à un bonheur qu'on a rêvé si long-tems ; on ne se décide pas ainsi à empoisonner toute la vie d'une femme qu'on a tant aimée !

GRANDET. Et qui se serait douté que ça empoisonnerait toute votre vie ?

LA DUCHESSE. Vous voyez ce que j'éprouve, monsieur ! vous le voyez, car mon cœur s'est dévoilé devant vous !

GRANDET. Oui, pardieu ! oui, je vois que je me suis trop pressé, que vous valez mieux que je ne pensais, et que s'il était encore tems...

LA DUCHESSE. Il n'est pas, il ne peut pas être marié.

GRANDET. Je vais le voir, lui parler, lui dire...

LA DUCHESSE. Que lui direz-vous, monsieur Grandet ?

GRANDET. Ma foi, je lui dirai... je lui dirai que je ne vous reconnais plus ; que vous avez bouleversé toutes mes idées, que vous êtes une femme adorable!... Il me traitera sans doute de girouette... mais c'est égal!... Et, s'il est trop tard, ma foi, tenez, pour réparer mes torts envers vous...

LA DUCHESSE. Eh bien ?

GRANDET. Eh bien ! je vous épouse à sa place !

LA DUCHESSE. Vous, monsieur Grandet !

GRANDET. Ma parole d'honneur, j'en serais capable, tant vous m'avez brouillé la cervelle!...

LA DUCHESSE. Mais songez donc...

GRANDET. Ah ! oui, c'est juste !... ce n'est pas moi que vous aimez ! je ne sais plus ce que je dis!... Allons, allons, je vais le trouver... je vais tâcher... Ah ça ! madame, s'il revient, vous ne recommencerez pas à vous moquer de lui ? hein ?

LA DUCHESSE. Ah ! monsieur !...

GRANDET. Ecoutez donc !... il est bon de prendre ses précautions : moi, qui dans ce moment-ci me fie à vos paroles, et m'apitoye sur votre chagrin, je suis peut-être un grand imbécille !

LA DUCHESSE, d'un ton affligé. Monsieur Grandet!...

THEATRE PARISIEN.

PIÈCES NOUVELLES.



DISCRÉTION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Dumanoir et Camille ;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU GYMNASÉ DRAMATIQUE, LE 19 JUIN 1855.

PRIX : 50 CENTIMES.

PARIS.

BARBA,
AU PALAIS-ROYAL,
galerie de Chartres.

* BEZOU,
RUE MESLAY, 34.
et boulevard St.-Martin, 29.

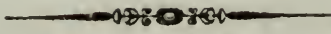
* QUOY,
BOULEVARD SAINT-MARTIN,
18.

—
1855.

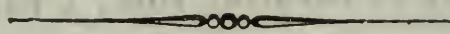
PERSONNAGES.

ACTEURS.

LA PRINCESSE DE WENDEL.	M ^{me} VSANNAZ.
GASTON D'AUBRAI, colonel d'état-major.	M. SAINT-AUBIN.
DONATIEN DE BERBURGHAUSEN, cousin de la Princesse.	M. SYLVESTRE.
Un vieux DOMESTIQUE, personnage muet.	
Deux autres DOMESTIQUES.	



La Scène se passe, en 1807, à Cassel, chez la Princesse de Wendel, dans un petit appartement à l'entresol, occupé par Gaston d'Aubrai.



NOTA. — Les Acteurs sont placés en tête de chaque Scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en Scène la gauche du spectateur. Les changemens de position, dans le courant des Scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.



S'adresser pour la musique de cette Pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au Théâtre; ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n. 33.

DISCRÉTION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon. — Porte au fond, et porte latérale sur le deuxième plan à gauche de l'acteur. — Aux deux côtés de la porte du fond se trouvent, à droite, une porte secrète, masquée par un tableau; à gauche, une fenêtre. — Sur le deuxième plan, à droite, une cheminée avec du feu: auprès de la cheminée un petit guéridon. — Une table, couverte d'un tapis, un peu sur le devant, à gauche. — Dans le fond, du même côté, une petite table servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La porte du fond s'ouvre.*)

GASTON D'AUBRAI paraît, les yeux couverts d'un bandeau, et conduit par un domestique sans livrée.

GASTON. Sommes-nous bientôt arrivés? *Le domestique détache le bandeau.* Ah! il paraît que je suis chez moi... Merci, mon bienfaiteur, merci, et à demain. (*Le domestique salue et sort; Gaston jette dans un fauteuil.*) A demain, soit... que demain, comme dans un mois, dans un an, je puisse encore dire: à demain... Car il faudra, morbleu! que je finisse par trouver le mot de cette énigme, ou je ne m'appelle pas Gaston d'Aubrai, officier de l'empereur... C'est tout un roman, un conte fantastique, une légende de la vieille Allemagne; et certes, quand à soixante ans j'écrirai les souvenirs d'un colonel d'état-major en Westphalie, on ne croira jamais...

DONATIEN, en dehors. C'est bien, c'est bien, on ne m'annonce pas, moi.

SCÈNE II.

GASTON, DONATIEN.

DONATIEN, en entrant. Vive le roi Jérôme! Vive le nouveau roi de Westphalie!

GASTON, se levant. Eh! c'est Berburghausen... Quel enthousiasme! Vous, grand seigneur allemand, fêter le frère de notre empereur, devenu votre roi par le droit du canon!..

DONATIEN. Mon ami, je suis Français, tout ce qu'il y a de plus Français... en fait d'Allemands... Je viens d'être nommé...

GASTON. Ministre?

DONATIEN. Mieux que cela... sommelier en chef de la bouche du roi.

GASTON. Mes compliments... Vous déjeûnez avec moi, n'est-ce pas?

DONATIEN. J'arrive dans cette louable intention... (*entrent deux domestiques: l'un d'eux porte un panier de vin. Ils placent la table servie à droite du théâtre.*) avec un échantillon d'un certain vin du Rhin, du Johannisberg, que je veux vous faire goûter... Vous avez des vins de France?

GASTON. De Bordeaux et de Champagne excellents.

DONATIEN. J'en boirai, dans l'intérêt de ma patrie et de mon roi, Jérôme I^{er}... Car désormais...

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Le roi boira de confiance,
Sous ma responsabilité;
Et j'aurais sur la conscience
Tout vin qui serait frelaté.
Si le mensonge détestable
Pénètre chez Sa Majesté,
Mon cher, c'est bien le moins qu'à table
Elle trouve la vérité....
Il faut aux rois la vérité.

GASTON. En place... mon cher de Berburghausen. (*Ils se mettent à table, Donatien à la droite de Gaston. Les deux domestiques restent dans le fond.*)

DONATIEN. Appelez-moi donc par mon petit nom, Donatien... Entie amis...

GASTON. Traiter avec cette familiarité un parent au sixième degré de l'ancien électeur de Hesse-Cassel!

DONATIEN. Son parent! son parent!.. avant la conquête, c'est possible... Et encore, nous n'étions pas trop cousins, l'électeur et moi... J'étais de l'opposition, avec ma cousine, la princesse de Wendel.

GASTON. Bah! et pourquoi donc?

DONATIEN. Parce que la Princesse, depuis la mort de son mari, avait un penchant décidé pour votre nation... ce qui contrariait infiniment l'électeur... Elle était en extase devant votre gloire; et quand à la cour on disait : le général Buonaparte, elle disait, elle : l'empereur Napoléon, ou Napoléon le grand... ce qui contrariait toujours infiniment l'électeur... Je crois même que ce sont ces dispositions toutes françaises qui ont attiré à ma cousine l'aventure dans laquelle vous avez été son sauveur et le mien.

GASTON. Le lendemain de la bataille de Friedland... je ne l'oublierai jamais... (*riant.*) Il me semble vous voir encore, quand ces soldats Prussiens en déroute vous administraient des coups de crosse, coups de plat de sabre...

DONATIEN. Et autre coups, qu'il est inutile de mentionner... Concevez-vous ces imbéciles de Prussiens, qui tombent sur un compatriote inoffensif, sous prétexte qu'ils ont été battus par l'armée française?... C'était d'une logique déplorable.

GASTON. Non pas; c'était une revanche... système des compensations... Après s'être trouvés en face de nos grenadiers, dont la conversation n'est pas très-amusante, il était fort piquant pour eux de rencontrer une noble et belle Princesse, seule dans sa berline de voyage...

DONATIEN. N'ayant pour défenseurs que les postillons, armés de leurs fouets, et moi, armé de ma pipe... au premier choc, elle s'est brisée entre mes mains... et c'en était fait de la Princesse, sans votre arrivée avec votre détachement de lanciers... Vous pouvez vous vanter qu'elle vous doit l'honneur... et cet honneur-là vous a valu un fier coup de baïonnette.

GASTON. Dont ses soins généreux ont opéré la guérison... Blessé et souffrant, ne m'a-t-elle pas accueilli chez elle?... ne m'a-t-elle pas installé dans ce logement, à l'entresol, au-dessous de celui qu'elle occupe?... Jugez de mon bonheur... d'ici, j'entends le bruit de ses pas, le son de sa voix quand elle se met au piano... dans ces momens-là, j'arrête ma respiration

pour écouter, pour ne pas perdre une note de sa voix si pure et si douce.

DONATIEN. Diable! quel feu!.. est-ce que?..

GASTON. Arrêtez... pas un mot de plus. Le respect le plus profond, voilà le sentiment que m'inspire la princesse de Wendel.

DONATIEN. A la bonne heure... Car c'est une vertu sévère, que celle-là... une vertu de premier ordre, qui plane au-dessus des passions humaines. (*élevant son verre.*) A la vertu de ma cousine!.. à toutes les qualilités de ma cousine... l'une après l'autre!...

GASTON. Vous conspirez donc contre moi raison?

DONATIEN. Comment trouvez-vous ce Johannisberg?

GASTON. Assez bon... pour vous autres Allemands, qui avez la tête forte... mais ça ne vaut pas le Bordeaux... (*Les domestiques servent de nouvelles bouteilles.*)

DONATIEN. A nos amours, quelle que soit leur condition sociale! (*Ils boivent.*)

GASTON, *qui commence à être étourdi.* A vos amours, Donatien... Car je parie que vous êtes un mauvais sujet...

DONATIEN. Il y a des femmes dans Cassel qui le disent.

GASTON. Un séducteur...

DONATIEN. Je séduis quelquefois, c'est vrai... Et tenez, dernièrement... (*il fait un signe aux domestiques de sortir.*) j'ai fait une excursion en France...

GASTON. Vraiment!.. une Française?

DONATIEN. Une Parisienne, mon cher... une danseuse de votre grand Opéra : mademoiselle Zéphirine Richaud, qui est venue s'engager en Westphalie quelque temps avant la conquête.... excellente fille, très-attachée à l'armée française par des affections de famille... Un cousin à elle, qui est lieutenant dans la demi-brigade...

GASTON *riant.*

AJR : *Vos maris en Palestine.*

Votré belle, il faut le croire,
En précédant nos combats,
Avait prévu la victoire...

DONATIEN.

Deux mois après, vos soldats
Chez nous suivirent ses pas.
Mais déjà, grâce à la danse,
Dans vos filets j'étais pris,

Et, deux mois avant mon pays,
J'étais conquis à la France
Par l'Opéra de Paris...
Oui, déjà j'étais conquis
Par l'Opéra de Paris.

GASTON, *de plus en plus étourdi*. Heureux
quin!.. ah! vous nous enlevez nos com-
patriotes... J'ai donc bien fait de prendre
avance avec vos beautés germaniques.

DONATIEN. Que voulez-vous dire?

GASTON. Rien.

DONATIEN. Oh! vous n'en resterez pas
.. il y a là-dessous quelque aventure...

GASTON. Extraordinaire, merveilleuse,
ouïe!.. mais vous ne saurez rien.

DONATIEN. Je vous en supplie.

GASTON. Non, j'ai promis une discrétion
violable.

DONATIEN. Mais entre jeunes gens, entre
amis... qu'est-ce que ça fait?.. je vous ai
en raconté Zéphirine Richaud, moi.

GASTON. Non, encore une fois, non...
serait mal, très-mal, je le sens.

DONATIEN. Poltron!

GASTON. Poltron?... (*il boit*.) Si du moins
étais bien sûr...

DONATIEN. De mon silence?.. je vous le
promets.

GASTON, *n'y tenant plus*. S'il arrive mal-
heur, c'est à vous que je m'en prendrai.

DONATIEN. C'est entendu... mais parlez
encore.

GASTON, *se rapprochant*. Attention et si-
lence... Il y a quinze jours environ, qu'au-
moment de rentrer chez moi, le soir, je
me suis accosté par un vieux domestique, qui,
sans me dire un mot, me remit une lettre
très-bien conçue : « Une femme, qui veut
rester inconnue, désire avoir un mo-
ment d'entretien avec vous. Le domes-
tique qui vous remettra cette lettre vous
conduira près d'elle, mais dans une
voiture fermée, et les yeux couverts d'un
bandeau, que vous ne quitterez sous
aucun prétexte... Avez-vous le cou-
rage de le suivre? » — Oui, certes, ré-
pondis-je à l'homme qui m'attendait....
C'est la voiture?... J'y montai précipi-
tamment, et fouette cocher.

DONATIEN. Ça devient intéressant... Après,
un homme?

GASTON. Mon conducteur me banda les
yeux, ainsi que c'était convenu, et nous
partîmes en route... Après plusieurs détours,
la voiture s'arrêta... On me fit descendre,
et je fis monter un escalier... J'entendis ouvrir
une porte; on ne me fit entrer, on me con-

duisit à un fauteuil, et mon guide s'é-
loigna.

DONATIEN. Je n'ai rien lu de pareil dans
les *Mille et une Nuits*.

GASTON. Craignant quelque mystifica-
tion, j'allais arracher mon bandeau....
quand une voix de femme, émue et trem-
blante, ou peut-être déguisée à dessein,
me dit : « C'est bien, c'est très-bien d'a-
voir eu confiance en moi. »

AIR : *Vaudeville du premier Prix.*

« Mais, lorsque ma voix vous appelle,
« De votre dévouement si beau
« J'exige une preuve nouvelle :
« C'est que vous gardiez ce bandeau. »

DONATIEN, *l'interrompant*.

Ah! que le ciel vous soit en aide!

Tremblez, tremblez! car je prévois

Que cette femme est vieille ou laide...

Ou bien encor, tout à la fois.

Ah! malheureux! vieille et laide à la fois!

GASTON. Voulez-vous bien vous taire, et
ne pas me mettre ces idées-là en tête!..
vieille ou laide!

DONATIEN. Ce n'est qu'une opinion...
allez toujours.

GASTON. « Je vous ai fait venir, M. d'Au-
brai, continua l'inconnue; car j'avais
besoin de vous voir, de vous parler, et
de vous dire peut-être, ajouta-t-elle en
baissant la voix, et de vous dire que je
vous aimais... » A ces paroles, je voulus
m'élançer de son côté.... un seul mot
m'arrêta... « Si vous quittez ce fauteuil,
si vous faites un pas, je disparaîs et
vous n'entendrez jamais parler de moi...
Un obstacle, disposé par moi, s'oppose
à ce que vous m'approchiez : si vous
cherchez à le franchir, ma retraite est
assurée, et tout sera fini... » Je repris
ma place, je respectai cet obstacle que
je ne pouvais voir.... Alors l'entretien
continua, et j'appris que ce que l'on re-
doutait le plus était la légèreté des offi-
ciers français, leur suffisance, et surtout
leur indiscrétion.

DONATIEN. Brave armée! comme on te
calomnie!

GASTON. « A demain, me dit-elle.... »
Le domestique vint me reprendre, et je
ne revis la lumière qu'en me retrouvant
ici, dans cet entresol.

DONATIEN. Voilà tout?

GASTON. Le lendemain, même voyage,
même mystère.... Et voilà quinze jours
que cela dure, quinze fois que la céré-

monie recommence, et je n'en sais pas davantage.

DONATIEN. Comment ! toujours aussi respectueux ?

GASTON. Parbleu ! cet obstacle qui nous sépare...

DONATIEN. Qu'est-ce que cela peut être ?

GASTON. Est-ce que je sais ?... quelque grille de fer, à l'usage d'une vertu peu solide... C'est peut-être dans un parloir de couvent que je vais sans m'en douter... Je finirai par le savoir, par savoir tout, morbleu !.. et je vous en ferai part.

DONATIEN. C'est prodigieux, miraculeux !

GASTON. Je suis tenté de croire qu'il y a de la magie dans ce qui m'arrive... Figurez-vous, Donatien, que mon inconnue sait tout ce que je dis, tout ce que je fais ici... Si je m'emporte contre mon domestique, le lendemain elle me reproche ma colère, en me répétant mes propres expressions.

DONATIEN. Mon cher, défiez-vous de cette femme-là... elle aura fait quelque pacte avec le diable, pour vous rendre amoureux d'elle... Car vous l'aimez comme un fou ?..

GASTON. Eh ! non, morbleu ! je ne l'aime pas... affaire de curiosité, voilà tout... Cette femme-là n'est pour moi qu'un problème à résoudre... ça regarde l'esprit et non le cœur... Je suis un ingrat.

DONATIEN. Il est certain que la reconnaissance...

GASTON. Vous ne savez pas encore combien je lui en dois, et c'est ce qui me soumet à tous ses caprices... Moi, qui sais me battre, je ne sais pas intriguer, même pour obtenir ce qui m'est dû... Eh ! bien, j'attendrais encore mon grade de colonel, si, à notre deuxième entrevue, elle ne m'en eût rémis le brevet.

DONATIEN. Bah !... et malgré ça...

GASTON. Je ne l'aime pas... je ne le puis. (avec feu.) Celle que j'aime, mon ami, celle que j'adore...

DONATIEN. Eh bien ?

GASTON, à part. Qu'allais-je dire !... (huit, se levant et jetant sa serviette.) Allons, allons, en voilà assez.

DONATIEN, se levant aussi. Cependant... Eh ! qu'est-ce que j'ai donc dans les jambes ?

GASTON, riant aux éclats. Ha ! ha ! ha ! un sommelier en chef !..

(Deux domestiques entrent et emportent la table.)

DONATIEN. Tant mieux !.. Si le roi m'a rencontré, il verra que je m'occupe de mes fonctions.

AIR : *Assez dormir, ma belle.* (de M. Monpou,

ENSEMBLE.

DONATIEN.

Je dois montrer le zèle
D'un sommelier fidèle
Aux devoirs de l'emploi,
Qui boit pour la patrie,
Et qui se sacrifie
À la santé du roi.

GASTON.

Il faut montrer le zèle
D'un sommelier fidèle,
Etc., etc., etc.

DONATIEN.

Ce vin du Rhin que j'aime
Vous a troublé vous-même :
La France a le dessous.

GASTON.

Non pas, gloire au Champagne,
Devant qui l'Allemagne
A fléchi les genoux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DONATIEN.

Je dois montrer le zèle
D'un sommelier fidèle,
Etc., etc., etc.

GASTON.

Il faut montrer le zèle
D'un sommelier fidèle,
Etc., etc., etc.

SCENE III.

LES MÊMES, LA PRINCESSE DE WENDÉL, précédée d'un laquais.

DONATIEN, qui va pour sortir. Ma cousine !..

GASTON, à part. La Princesse !.. Diable de la tenue.

LA PRINCESSE* Je vous demande bien pardon, M. d'Aubrai, de venir ainsi vous surprendre... mais je savais que mon cher cousin était ici, et je n'ai pas hésité... car je viens vous adresser à chacun une requête.

GASTON. Parlez, Madame.

* Donatien, la Princesse, Gaston.

DONATIEN. Ordonnez, belle cousine.

LA PRINCESSE. Vous savez qu'il y a ce soir grande réception chez le roi ?

GASTON. Oui, Madame ; sa majesté donne aujourd'hui son premier bal.

LA PRINCESSE. Toute la noblesse y est invitée...

GASTON. Et on espère que la princesse de Wendel y occupera la première place.

LA PRINCESSE. Etrangère à cette nouvelle cour, j'avais d'abord refusé l'invitation que le grand chambellan me pressait vivement d'accepter ; mais j'ai changé d'avis... Je veux aller à ce bal, et je venais vous prier... vous d'abord, mon cousin, de voir le grand chambellan de ma part, pour lui dire que j'accepte.

DONATIEN. Précisément, je me rendais au palais, en ligne directe.

(*Gaston lui fait de nouveaux signes.*)

LA PRINCESSE. Pour vous, M. d'Aubrai, s'agit de bien autre chose, vraiment... On annonce que, pour opérer un rapprochement entre nos deux nations, le roi désire qu'au bal de ce soir toutes nos dames lui soient présentées par des officiers français, et que les vôtres soient introduites par la noblesse westphalienne.

GASTON. Je le sais, et depuis un moment je songe à tous les heureux que cela va faire.

LA PRINCESSE. Ai-je trop présumé de votre obligeance, de votre galanterie, en espérant que vous voudrez bien être mon cavalier ?

GASTON. Moi, Madame ?.. un tel honneur ne serait réservé !

LA PRINCESSE. Et pourquoi pas ?.. Je pardonnerais tout au plus à mon cher cousin de voir toujours en moi la haute et puissante dame, la nièce de l'électeur... Mais, de par vos victoires, le pauvre électeur n'est plus qu'un simple bourgeois ; et moi, princesse déchue, que l'étiquette ne commande plus, je puis du moins choisir mon cavalier comme il me plaît... En perdant beaucoup, on gagne quelque chose... Pourquoi donc vous étonner ?.. Vous logez dans mon hôtel... vous m'avez rendu un service signalé... vous êtes un des officiers les plus distingués de l'armée française... Il m'eût été difficile de faire un meilleur choix... Vous voyez donc bien que c'est moi qui serai votre obligée.

GASTON. Ah ! Madame...

(*En ce moment la porte s'ouvre, et le domestique de la première scène paraît.*)

GASTON *à part*. Ciel ! qu'ai-je vu !.. en présence de la Princesse !

LA PRINCESSE, *à Gaston*. Je vois que vous êtes en affaire... et je vous laisse.

GASTON. Madame, croyez que... certainement...

LA PRINCESSE. Aussi bien, les soins de ma toilette me réclament... Et d'ailleurs, j'attends quelqu'un chez moi... (*à Donatien.*) Eh ! tenez, une personne de votre connaissance...

DONATIEN. Qui donc ?

LA PRINCESSE. Une artiste, un des premiers sujets du grand théâtre... qui m'apprend pour le bal la dernière figure inventée par Trénis... une importation de Paris... Vous voyez que je parle de mademoiselle Zéphirine.

DONATIEN. Des leçons de mademoiselle Zéphirine ?

LA PRINCESSE. Ce nom-là vous trouble.

DONATIEN. Comment ! vous savez ?..

LA PRINCESSE. Je sais tout.

DONATIEN *à part*. Imprudente Zéphirine, qui a raconté nos amours !

LA PRINCESSE. A bientôt... puis au bal.

AIR : *Ah ! quel plaisir !* (*le Tapissier.*)

ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur !
De ce bal enchanteur
L'espoir flatteur
Vient enivrer mon cœur.
Qu'il est doux de prévoir
Que le plaisir, ce soir,
Va ranger sous ses lois
Deux peuples à la fois !

(*Gaston reconduit la Princesse, qui sort.*)

SCENE IV.

DONATIEN, GASTON, LE DOMESTIQUE.

GASTON. Elle n'a rien soupçonné... je respire... Mais comment se fait-il que pour la seconde fois aujourd'hui ?.. Il y a progrès.

DONATIEN, *bas à Gaston*. Quel est donc cet individu ?

GASTON, *bas*. Silence ! et allez-vous-en bien vite.

DONATIEN. Quoi ! ce serait le domestique en question ?

GASTON. Lui-même... Nouvel OEdipe, voilà mon Antigone. Au revoir, Donatien.

(*Le domestique vient sur l'avant-scène auprès de Gaston.*)

DONATIEN. Adieu, Gaston. (*à part.*) Si je pouvais... j'ai bien envie... Ah!

(*Il sort un moment.*)

GASTON, au domestique. On m'attend?... je suis prêt.

(*Il va prendre son chapeau qui est sur le guéridon; en même temps Donatien rentre furtivement et se glisse, sans être aperçu, dans la chambre à gauche.*)

GASTON, au domestique. Vous avez le bandeau indispensable? (*Le domestique le montre.*) La voiture est en bas? (*Le domestique fait un geste affirmatif.*) Oh! il ne dira pas un mot... Antigone ne desserrera pas les dents.

Air du Chalet.

Où vais-je ainsi?... qui peut m'instruire
Des lieux où l'on va me conduire?

Qui peut savoir?...

Mon guide s'obstine à se taire;

Même bandeau, même mystère:

Comment y voir?..

Qui sait pourtant? quelque piège bien traître,
Pour dénouement, m'est réservé peut-être...
Mais en amour, comme dans les combats,
Je vais les yeux fermés, la peur n'arrête pas

Mes pas;

Non, non, la peur ne m'arrêtera pas!

(*Il sort avec le domestique.*)

SCÈNE V.

DONATIEN, reparaissant.

Il ne m'a pas trompé... tout est parfaitement exact.... Je doutais un peu, parce que moi-même j'ai eu si souvent de l'imagination à table.... Oh! quelle idée!.. Si j'avais suivi la voiture!.. il n'est plus temps. (*Regardant à la fenêtre.*) Comme les chevaux galopent!.. Voilà ce que c'est; moi, j'ai toujours de bonnes idées quand il n'est plus temps... Allons tout bonnement au palais chercher l'invitation de ma cousine; et, en passant, une petite visite à mes amours.

Air précédent.

Je vais revoir de Zéphirine
Les jolis yeux, la taille fine,

Le pied charmant.

Tout me plaît, tout m'enchanté en elle:
Elle est constante, elle est fidèle...

Jusqu'à présent.

Faudrait-il craindre une chance fâcheuse?

Dame! après tout, elle est femme et danseuse...

Mais en amour, comme dans les combats,
Je vais les yeux fermés, la peur n'arrête pas

Mes pas;

Non, non, la peur ne m'arrêtera pas!

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

(*Musique sourde à l'orchestre.*)

(*Une porte dérobée, que cachait un tableau, s'ouvre, et la Princesse paraît; elle va fermer avec précaution la porte d'entrée, puis elle s'assied sur le fauteuil qui est à gauche auprès de la table.*)

LA PRINCESSE.

Il a parlé!.... il a tout dit!.... Après quinze jours d'épreuve, sa discrétion a succombé... Voilà donc ma confiance déçue et mon espoir évanoui!.. Oh! non, tout n'est pas perdu... S'il a parlé, c'est que sa raison n'était pas à lui: son excuse est là... (*Mettant la main sur son cœur.*) et peut-être aussi là... Voyez pourtant ou même la reconnaissance!.. Pour s'acquitter, on donne son cœur... rien que cela... et on le donne sans regrets, avec joie... Oui, je bénis le sort qui m'a retiré ma grandeur, mes dignités; qui m'a fait descendre du rang que j'occupais, pour me rapprocher de lui... de lui, qui sera mon époux... s'il le mérite... (*Elle se lève.*) Car il faudra que ce mariage soit un mystère entre lui et moi, tant que je serai soumise à l'orgueil de l'électeur et de toute ma famille... S'ils me savaient tous capable de déchoir à ce point, qui sait jusqu'où irait leur vengeance?.. Mais d'abord, la mienne, à moi... Il va venir, heureux et empressé comme chaque jour... et il est loin de s'attendre au congé formel et positif que...

(*On frappe trois coups à la porte; elle va ouvrir.*)

SCENE VII.

LA PRINCESSE, GASTON, *les yeux bandés, et guidé par le DOMESTIQUE.*

ENSEMBLE.

Air des Noces de Gamache.

LA PRINCESSE, *à part.*

C'est lui ! point de faiblesse,
Qu'il craigne mon courroux ;
Pour troubler son ivresse,
Hélas ! contraignons-nous.

GASTON.

C'est vous... Ah ! quelle ivresse !
Je viens à vos genoux
Réclamer la promesse
D'un entretien si doux.

Le domestique fait asseoir Gaston sur le fauteuil à gauche ; puis il sort.)

GASTON. Heureux deux fois en un jour !... Comment ai-je mérité ?.. Mais votre bonté seule explique tout. le présent comme le passé.

LA PRINCESSE, *déguisant sa voix, à laquelle elle donne le ton le plus sévère.* Ma bonté !.. d'Aubrai, vous souvenez-vous de vos paroles, de votre serment ?... « Confiez-vous à ma foi, Madame : jamais le secret d'une femme ne sera livré par moi... »

GASTON, *à part.* O ciel !

LA PRINCESSE. M. d'Aubrai, vous m'avez trahie !.. vous avez tout dit à un étranger !

GASTON, *à part.* Malheureux !.. elle sait tout. (*haut.*) Ah ! Madame, par grâce...

LA PRINCESSE. Pas un mot, Monsieur... tout est fini entre nous... N'attendez plus de moi que vengeance et mépris.

GASTON. Oh ! vous m'entendez... Votre vengeance, soit, je l'accepte ; mais votre mépris, je ne saurais le supporter !.. moi ! avoir trahi de sang-froid et lâchement la confiance d'une femme !.. Non, Madame, vous ne pouvez le croire... Je vous jure que ma raison n'était plus à moi, et que sans un homme qui m'a provoqué, m'a arraché les paroles de la bouche... (*à part.*) Maudit Allemand ! il me le paiera cher... (*haut.*) Je vois qu'il faut renoncer à un bonheur dont je me suis rendu indigne ; mais du moins, laissez-moi espérer que mon repentir me délivrera de votre mépris.

LA PRINCESSE. Vous allez vous retirer, Monsieur.

GASTON, *se levant vivement.* Non, Madame... pas avant que vous m'ayez promis une dernière entrevue... Si vous me refusez, je ne quitte pas cette maison, et j'arrache mon bandeau, et je franchis l'obstacle qui nous sépare...

LA PRINCESSE. Ah ! Monsieur !.. c'est donc ainsi qu'un homme d'honneur répare une première faute et rachète l'estime d'une femme ?

GASTON *à part, interdit.* Elle a raison... d'une femme à qui je dois tant !

LA PRINCESSE. Retirez-vous, Monsieur... celui qui a perdu ma confiance n'est plus digne de mon amour.

(*Elle va ouvrir la porte du fond, le domestique rentre pendant l'ensemble suivant.*)

AIR : *Fragment de Gustave.*

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Redoutez ma vengeance !
Plus d'espérance ;
De ma présence
Soyez banni.
Oui, je suis implacable,
Inexorable
Pour un coupable :
Tout est fini.

GASTON.

Pour moi plus d'espérance !
Par la vengeance,
De sa présence
Je suis banni,
De sa haine implacable
Elle m'accable :
Je fus coupable,
Je suis puni.

(*Gaston est emmené par le domestique.*)

SCENE VIII.

LA PRINCESSE *seule, quittant son air sévère.*

Allez, M. d'Aubrai, allez.. vous voyez ce que l'on gagne à trahir le secret d'une femme... Le voilà désespéré, et il maudit également le convive et le Johannishberg qui l'ont fait parler... Mais va-t-il résister aux épreuves que je lui prépare ?.. c'est

ce qu'il m'importe de savoir... Le moyen?... Il y en a mille... L'amour propre blessé... un charme détruit... un soupçon d'infidélité... il n'en faut pas davantage... (*Réfléchissant.*) Oui, c'est cela... Mon cousin Donatien, voilà l'auxiliaire qu'il me faut, et qui me secondera sans s'en douter... car il ne manquera pas de donner dans le piège tendu à sa vanité... Et quand M. d'Aubrai apprendra que son incon nue... (*s'arrêtant.*) Je crois entendre... (*Elle va à la fenêtre et entr'ouvre légèrement le rideau.*) Quoi! déjà lui!.. Il descend... arrache avec colère le bandeau... Il va monter... pas un instant à perdre!...

(*Elle sort rapidement par la porte secrète.*)

SCENE IX.

GASTON, puis DONATIEN.

GASTON, *très-agité.* Congédié, sans retour!.. et il ne pas même été permis de me justifier... Oh! il faudra qu'elle m'entende... je la reverrai malgré elle, je lui écrirai... La revoir! lui écrire! où?.. Cette maison dont je sors, où est-elle?.. quel chemin suivre pour y arriver?.. Je suis sûr que c'est tout près... à deux pas d'ici... que je passe tous les jours devant la porte... Mais où?.. Ah! maudit Allemand!.. si je te tenais!..

DONATIEN *entrant.* C'est moi, c'est moi.

GASTON. Ah! vous voilà... Vous arrivez fort à propos; j'ai deux mots à vous dire.

DONATIEN. J'apporte le billet d'invitation de ma cousine.

GASTON *va prendre son épée, la pose sur la table, et ouvre une boîte d'où il tire une paire de pistolets qu'il place auprès de l'épée. A Donatien, en lui montrant le tout.* Voyez, et choisissez.

DONATIEN, *prenant l'épée et la regardant avec attention.* Oh! la belle épée!... (*examinant les pistolets.*) Les superbes pistolets!.. ils sont de M. Lepage, de Paris?... Cher ami, voilà une attention!.. Vous saviez donc que c'est aujourd'hui ma fête?

GASTON. Je vous ai dit de choisir... Que préférez-vous, l'épée ou le pistolet?

DONATIEN. La poignée de l'épée est magnifique... Cependant, si cela vous est indifférent, j'accepte les pistolets.

GASTON. * Vous avez raison : je suis plus

* Gaston, Donatien.

fort que vous à l'épée, et les pistolets peuvent seuls égaliser les chances du combat.

DONATIEN. Hein! qu'est-ce que vous dites donc?

GASTON. Je dis que vous me voyez dans la position la plus délicate... celle d'un homme réduit à vous tuer, ou à se faire tuer par vous.

DONATIEN. Qu'est-ce que cela signifie?

GASTON. Que vous m'avez rendu coupable d'une action infâme, en m'arrachant un secret confié à mon honneur... Je ne voulais pas le dire, je résistais... J'en suis fâché; mais ce secret n'ira pas plus loin, j'en ai fait serment : il faut qu'il meure avec vous.

DONATIEN. Par exemple!.. voilà qui est joli... Conçoit-on une idée pareille!.. Et vous croyez que je serai assez lâche pour me prêter à cette plaisanterie?... non, Monsieur.

GASTON. Il le faut.

DONATIEN. Et si c'est moi qui vous tue?

GASTON. J'aurai expié ma faute, ce sera bien fait.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

N'hésitez plus, partons sur l'heure.

DONATIEN.

Vous battre avec le sommelier du roi!

GASTON.

Il faut que l'un de nous deux meure.

DONATIEN.

L'un de nous deux?... ce ne sera pas moi; Soyez-en sûr, ce ne sera pas moi.

Allez donc en chercher un autre.

GASTON.

Je veux votre vie!

DONATIEN.

Halte-là!

Moi, je ne veux pas de la vôtre... Que chacun garde ce qu'il a.

Que diable! expliquons-nous... Vous êtes Français, je suis Prussien... l'affaire peut s'arranger... (*d part.*) Comment me tirer de là?.. Oh! inspiration!..

GASTON, *avec impatience.* Allons, Monsieur...

DONATIEN, *avec résolution.* Je ne me ferai pas prier plus long-temps, Monsieur, partons... (*Il fait quelques pas comme pour sortir, puis il revient et se trouve à la droite d*

Gaston. *) Mais je dois vous prévenir que si vous me tuez, vous commettrez un meurtre inutile, que vous n'atteindrez pas votre but... en un mot, que votre secret ne mourra pas avec moi.

GASTON. Qu'est-ce que cela signifie ?

DONATIEN. J'ai tout dit, tout raconté.

GASTON, *furieux*. Malheureux!.. et à qui?.. Je tuerai celui-là aussi... A qui donc?.. parlez...

DONATIEN, *à part*. Du diable, si je sais...

GASTON. A qui donc ?

DONATIEN. A... à ma cousine.

GASTON. La Princesse !

DONATIEN, *à part*. Je suis sauvé. (*la Princesse paraît en toilette de bal.*) Dieu ! la voici!... je suis perdu !

SCÈNE X.

DONATIEN, LA PRINCESSE, GASTON.

LA PRINCESSE, *à Gaston*. Pas encore prêt, Monsieur?.. On annonce que déjà la foule les voitures encombre les alentours du palais.

GASTON. Mille fois pardon, Madame... Il ne fallait rien moins qu'une affaire bien grave, pour me rendre coupable d'un regard.

LA PRINCESSE. Une affaire grave, dites-vous ?

DONATIEN, *à part*. Il voulait me tuer... rien que cela.

GASTON. S'il vous reste quelque souvenir du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, d'un mot, d'un seul mot, vous pouvez vous acquitter envers moi.

LA PRINCESSE. Qu'est-ce donc ?

GASTON. Promettez-moi de ne jamais révéler à personne le secret que Donatien vous a confié.

DONATIEN, *à part*. Bon ! il n'y a pas manqué!.. moi qui n'ai rien dit!..

(*Il fait des signes à la Princesse.*)

LA PRINCESSE. Le secret que mon cousin?.. Ah!.. Je vous proteste que jamais je ne répéterai un seul mot de ce qu'il m'a dit... Mais ici, entre nous, il n'y a pas de danger à s'en souvenir, à en parler... et je vous avoue que, tout en admirant cette intrigue si habilement combinée...

DONATIEN, *à part*. Qu'est-ce qu'elle dit donc ?

* Donatien, Gaston.

LA PRINCESSE. Je ne puis m'empêcher de rire de votre situation... Un colonel d'état-major portant le bandeau de l'Amour!..

DONATIEN, *à part*. Comment sait-elle?.. je ne lui ai rien dit!..

LA PRINCESSE. Il me semble vous voir dans cette voiture, auprès de votre guide silencieux... Un aveugle et un muet!..

DONATIEN, *à part*. Mais je ne lui ai rien dit!..

GASTON, *de même*. Il n'a rien oublié.

LA PRINCESSE. L'histoire est fort piquante, et mon cousin la raconte avec un talent!..

GASTON, *à part*. Oh ! le traître !

DONATIEN, *à part*. Si je comprends un mot... Car enfin, je ne lui ai rien dit!.. Oh ! j'y suis!.. quand la tête n'y était plus, j'aurai parlé à Zéphirine, qui lui a encore tout rapporté... Dieu ! les femmes!.. Je cours lui faire une scène affreuse... je vole et je reviens... Dieu ! quelle scène affreuse!..

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE XI.

GASTON, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE. Qu'a-t-il donc?.. comme il court!.. Est-ce que vous lui gardez rancune, M. d'Aubrai ?

GASTON. Moi, Madame?... je ne lui pardonnerai jamais... ou plutôt, je ne me pardonnerai jamais à moi-même... Je donnerais ma vie pour racheter tout ce que j'ai dit et tout ce que j'ai fait.

LA PRINCESSE. Tout ce que vous avez dit... vous le regrettez, n'est-il pas vrai?.. Vous avez raison ; c'est mal, c'est bien mal d'avoir trahi une femme qui avait eu confiance en vous... la femme que vous aimez.

GASTON. O ciel ! que dites-vous?.. vous croyez que je l'aime!.. il ne me manquait plus que cela. Vous croyez que j'ai pu aimer une autre que... Oh ! tenez, Madame, ne dites pas cela, ou je ne réponds plus de moi ; et pour vous prouver que je n'aime pas cette femme, je suis capable d'en nommer une autre... et pour celle-là, mon amour serait un outrage.

LA PRINCESSE. Une autre inconnue?.. Prenez garde, vous êtes dans votre jour d'indiscrétion, et je ne promets pas de garder tous vos secrets.

GASTON. Et cependant, Madame, si vous

consentiez à entendre celui-là... Le besoin de me justifier m'inspire un courage que je ne me suis jamais senti... Je n'y tiens plus... armez-vous de colère, banissez-moi de votre présence... Car celle que j'ose aimer... c'est vous.

LA PRINCESSE, *froidement*. En vérité ?

GASTON.

AIR : *Vaudeville des Frères de lait*.

Mais, qu'ai-je dit?... juste ciel ! quelle offense !
Votre rang seul condamne mon amour.

LA PRINCESSE.

Que parlez-vous de rang et de distance ?
De ma grandeur j'ai vu le dernier jour,
Je ne suis plus dame de cour.
C'est pour cela que, plus j'y songe,
A vos discours je n'ajoute point foi :
Je ne suis plus princesse, et le mensonge
N'a plus d'accès auprès de moi.

GASTON. Mon amour!.. un mensonge!..

LA PRINCESSE. Soyez franc... celles qui se contentent de ce mot-là ne sont-elles pas bien imprudentes?... et n'a-t-on pas le droit d'exiger quelques preuves à l'appui de telles paroles?..

GASTON. Des preuves, Madame!.. parlez, ordonnez... quelles preuves faut-il ?

LA PRINCESSE. Je ne sais trop... je n'en demande pas, moi... Mais, sans chercher bien long-temps, il s'en présente une tout d'abord... On doit une confiance entière et sans réserve à la femme que l'on aime véritablement... Et si nous en étions là, par supposition, j'exigerais avant tout de vous la confiance de cette intrigue, de cette aventure dont mon cousin m'a parlé.

GASTON. Vous la connaissez, Madame : Donatien n'a pas omis une seule circonstance, et je n'ai rien à ajouter à son récit.

LA PRINCESSE. Peut-être... Je ne sais pas tout ce que je voudrais savoir.

GASTON. Comment ?

LA PRINCESSE. Oh! vous vous êtes engagé bien légèrement, M. Gaston... Les femmes abusent cruellement du pouvoir qu'on leur donne, et alors arrivent en foule les caprices, les fantaisies... (*gâtement*.) Je compte abuser aussi de votre passion... soudaine; et ma fantaisie, à moi, mon premier caprice, c'est de connaître le nom de cette dame chez qui vous alliez.

GASTON. Il ne dépend pas de moi de vous satisfaire à cet égard... j'ignore moi-même son nom.

LA PRINCESSE. Vraiment ?

GASTON. Je vous l'atteste.

LA PRINCESSE. S'il en est ainsi, je me résigne... Cependant, ce nom que vous ignorez, qui sait?... quelque circonstance imprévue pourra vous le révéler plus tard. Si cela arrive, promettez-vous de ne me rien cacher ?

GASTON. Je jure, sur l'honneur, Madame, de vous dire ce nom... quand je le saurai... (*à part*.) Je suis bien tranquille : je ne le saurai jamais.

LA PRINCESSE, *à part*. Il a juré sur l'honneur!.. (*haut, et cherchant à se remettre*.) M. d'Aubrai, l'heure du bal approche, et il m'en coûterait d'arriver une des dernières.

GASTON. C'est bien, Madame... je n'ai que mon uniforme à passer... La toilette d'un soldat n'est pas longue, et je suis à vos ordres.

(*Il sort à gauche.*)

SCENE XII.

LA PRINCESSE *seule, triste et pensive*.

Il a juré sur l'honneur de me livrer ce nom, dès qu'il le connaîtra!.. Eh bien! il le connaîtra dès aujourd'hui, ce nom; et s'il ose tenir son serment!.. Ah! tout sera fini... Ou plutôt, tout est fini déjà, car il a dit : *Je jure sur l'honneur*... Mais quel moyen lui fournir de savoir ce nom?... Lui écrire?... impossible... (*comme frappée d'une idée*) Ah!.. ce mouchoir brodé de mon chiffre, de mes armes... il ne manquera pas de supposer qu'il l'a pris par mégarde à la place du sien.. Où le mettre? (*apercevant le chapeau d'uniforme de Gaston, qu'il a posé sur le guéridon auprès de la cheminée*.) Là... Ah! comme le cœur me bat!.. Allons, rassurons-nous... du calme et du courage... Le voici!..

(*Elle jette le mouchoir dans le chapeau, et s'éloigne du guéridon.*)

SCENE XIII.

LA PRINCESSE, GASTON, *en uniforme*.

GASTON. Madame, je suis prêt à vous suivre.

Air du Piège.

Ce bal va donc venger votre pays :
 A notre tour, séduits par mille charmes,
 Vainqueurs hier, ce soir soumis,
 C'est à nous de rendre les armes.
 Mesdames, à votre pouvoir
 Aucun de nous ne fera résistance;
 Et l'Allemagne va, ce soir,
 Faire la conquête de France.

(Il passe à droite, va prendre son chapeau, et trouvant le mouchoir, dit à part :) Ciel!...
 Il le met précipitamment dans sa poche.)

LA PRINCESSE. * Qu'est-ce?.. comme vous voilà troublé!.. Qu'avez-vous donc caché précipitamment?.. Un mouchoir de femme, je crois?

GASTON. Non, Madame, du tout... (à part.) Le mouchoir de l'inconnue que j'ai pris pour le mien!.. maladroit!.... (haut.) Oh bien! Madame, partons-nous?

LA PRINCESSE. Vous êtes bien pressé, maintenant?

GASTON. C'est que vous-même, tout-à-l'heure...

LA PRINCESSE. Oh! moi, je vous ai prévenu, je suis très-capricieuse, et surtout curieuse à l'excès... Tenez, je renoncerais au bal de la cour, à tous les bals du monde, pour le seul plaisir de voir ce mouchoir.

GASTON, s'efforçant de rire. Mais, Madame, quel intérêt si puissant?..

LA PRINCESSE. C'est que, malgré votre empressement à le cacher, j'ai cru apercevoir un chiffre, des armes... Je vous répète, c'est un mouchoir de femme; comme je connais presque toutes les dames de Cassel, il me sera facile...

GASTON. Comment! vous pourriez supposer...

LA PRINCESSE. Que cela vient de votre inconnue, j'en suis certaine... et à présent, son nom ne sera plus un mystère pour nous... Donnez donc.

GASTON. Je vous assure que j'ignore d'où vient ce mouchoir, à qui il appartient.

LA PRINCESSE. Raison de plus, donnez.

GASTON, à part. Comment sortir d'embarras?

LA PRINCESSE. Vous hésitez?..

GASTON. Non, certainement; mais... (on entend la voix de Donatien.) On vient! c'est mon sauveur!

* Gaston, la Princesse.

SCENE XIV.

LES MÊMES, DONATIEN, entrant précipitamment.

DONATIEN. * Ah! quel événement! la joie m'étourdit, le bonheur m'exalte!..

GASTON. Qu'y a-t-il donc?

LA PRINCESSE. Que vous est-il arrivé?..

DONATIEN, prenant un ton sérieux et donnant une lettre ouverte à Gaston. Ah! mon ami... lisez, et comprenez.

GASTON. Que vois-je! cette écriture... c'est la sienne!

DONATIEN. Oui, celle de votre inconnue, de votre perfide inconnue, qui vous trahit pour moi... Le domestique muet, la voiture jaune... tout ça est à ma porte, tout ça m'attend... Ivre de joie, mon premier mouvement a été de m'élaner dans la voiture et de crier : en avant!.. Un scrupule m'a arrêté sur le marche-pied... J'ai songé à vous... Je connais les égards que l'on doit à ses amis dans le malheur, et je n'irai à ce rendez-vous, que si vous me dites : « Donatien, allez à ce rendez-vous. »

GASTON, furieux. Ah! c'est trop fort!.. (un regard de la Princesse le calme et l'arrête.) Non, non, rien... vous avez raison... Une femme qui se venge de cette manière ne mérite que le mépris... Allez à ce rendez-vous.

DONATIEN, avec transport. Il l'a dit!.. j'y cours... Ferme les yeux, ô Zéphirine... ferme tes beaux yeux bleus.

AIR : Marche du Chalet.

ENSEMBLE.

DONATIEN.

On m'appelle, on me désire;
 Et mon trop sensible cœur,
 D'une femme qui soupire,
 Ne peut faire le malheur.

LA PRINCESSE et GASTON.

On l'appelle, on le désire;
 Et son trop sensible cœur,
 D'une femme qui soupire,
 Ne peut faire le malheur.

DONATIEN.

Mais, un seul jour infidèle,
 Je suis à toi désormais;
 Ah! pardonne-moi, ma belle,
 Et ne me le rends jamais.

* Gaston, Donatien, la Princesse.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DONATIEN.

On m'appelle, on me désire,
Etc., etc., etc.

LA PRINCESSE ET GASTON.

On l'appelle, on le désire,
Etc., etc., etc.

(Donatien sort en courant.)

SCENE XV.

GASTON, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, à part. Mes ordres ont été fidèlement suivis... (avec tristesse.) Ah! il ne résistera pas à cette dernière épreuve.

GASTON. Eh! bien! Madame, croyez-vous encore que j'aime cette femme?

LA PRINCESSE. Non, plus maintenant... Mais aussi, vous voyez si elle était digne de vos ménagemens; et j'espère qu'à présent il ne vous reste plus de scrupules, plus de motifs pour me refuser ce mouchoir, qui doit nous rendre maîtres de son secret.

GASTON. Son nom!.. toujours son nom!.. Mais ce que vous me demandez ne m'appartient pas, et vous ne voudriez pas me faire commettre une mauvaise action... Qu'importe sa conduite, sa vengeance?... Si notre silence devait dépendre de l'opinion que nous avons d'une femme, un soupçon suffirait pour nous rendre coupables.

LA PRINCESSE. Il ne s'agit point ici de soupçons plus ou moins fondés... vous avez vu sa lettre; le doute n'est plus permis.

GASTON. Mais, Madame, songez-y, de grâce, ce nom que vous voulez savoir, est-il seulement le sien?... non, c'est peut-être encore celui d'une famille honorable, d'un père, d'un époux... cette famille ne partage point les torts d'une seule personne; et chercher à connaître, consentir à livrer ce nom que je dois respecter, ce serait trahir les devoirs les plus sacrés d'un galant homme... Et le premier, le plus saint de tous : la reconnaissance.

LA PRINCESSE. La reconnaissance?

GASTON. Oui, Madame; car c'est aux sollicitations de cette femme, grande et puissante dame sans doute, que je dois mon dernier grade... Blessé, retenu dans cette chambre, et pendant qu'un ange, (avec intention, regardant la Princesse.) une femme, s'occupait du soin de ma gué-

risson, une autre non moins généreuse faisait en secret valoir mes droits, réclamait et obtenait le prix de mes services qu'on avait déjà oubliés... Et c'est le nom de cette femme que vous voulez que je dévoile, quand on l'accuse!.. Oh! non, Madame, non... quels que soient ses torts, je refuse.

LA PRINCESSE, à part avec émotion. Ah! c'est bien, c'est très-bien... (haut et d'un ton sévère.) M. d'Aubrai, vous n'avez plus le droit de refuser... Le premier devoir d'un galant homme est d'être fidèle à son serment,... et vous avez juré, juré sur l'honneur de me dire ce nom, dès que vous le sauriez.

GASTON, atterré. O ciel!.. je m'en souviens... j'ai juré!.. je me suis perdu. (Il met la main dans sa poche, en retire lentement le mouchoir, va pour le remettre à la Princesse, puis s'arrête, et s'écrie avec joie.) Non, cela ne sera pas!.. (avec fermeté) J'ai promis, Madame, je jure encore de vous livrer ce nom, quand je le saurai... Eh! bien... (Il s'approche de la cheminée, et y jette le mouchoir, qui s'enflamme aussitôt.) Je ne le sais pas.

LA PRINCESSE.

AIR : Simple soldat.

Qu'avez-vous fait?...

GASTON.

Tout est fini :

J'ai prononcé moi-même ma sentence;
Et loin de vous je vais être banni.
Pour expier mon refus, mon offense.

Mais un espoir consolateur

Fait qu'à mon sort je me résigne...

Vous vous direz : « Il fut homme d'honneur,
« Il aimait mieux renoncer au bonheur
« Que de cesser d'en être digne. »

LA PRINCESSE, avec effusion. Ah! je ne me sens pas l'affreux courage de prolonger votre supplice... Gaston, ce mouchoir que vous venez de brûler... portait mon chiffre et mes armes.

GASTON. Qu'entends-je!

LA PRINCESSE.

AIR : Vaudeville du Baiser au Porteur.

J'ai dû lutter contre mon âme :
Mais à celui qui sait si bien
Défendre l'honneur d'une femme,
Ah! je puis confier le mien...

GASTON avec feu.

A mon bonheur il ne manque plus rien.

Sans cesse auprès de vous, Madame,
vous verrai... plus d'obstacle nouveau :
sans ce mouchoir, consumé par la flamme,
Je viens de brûler mon bandeau.

On frappe trois coups. La porte s'ouvre, et on voit paraître Donatien, les yeux bandés, conduit par le vieux domestique.)

SCÈNE XVI.

GASTON, LA PRINCESSE, DONATIEN,
les yeux bandés, conduit par le vieux domestique.)

GASTON. Que vois-je!

LA PRINCESSE. Chut!

DONATIEN, *au domestique. Sommes-nous entôt arrivés?.. (le domestique assujettit promptement le bandeau.)* Ah! ça, voyons, est-ce que vous avez l'intention de me crever les yeux?.. si vous continuez, vous ferez de moi un vrai Bélisaire : il n'y manquera que le bâton. *(Le domestique le fait asseoir sur un fauteuil.)* Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc encore?.. Tiens! un fauteuil!.. je suis donc arrivé chez l'inconnue?.. Impossible de rien voir... Si j'étais sûr que l'autre est parti, je lâcherais un peu le bandeau... Domestique! dites-vous là?... je vous demande si vous êtes sûr?... si vous n'y êtes pas, dites-le... mais il ne répondra pas... Il s'agit de s'occuper ici... *(il se lève.)* D'abord, je tiens un fauteuil, et je pars de là... *(il cherche un fauteuil, et rencontre la main de Gaston.)* Une main!.. une main de femme!.. il n'y a donc pas d'obstacle pour moi?... Madame, qui que vous soyez, vous êtes perdue... *(il se jette à genoux et enlevant les bras, il saisit l'uniforme de Gaston; relevant et arrachant son bandeau.)* Un haï!.. où suis-je?... Gaston!.. ma coupe!.. qu'est-ce que ça signifie?

AIR : *Fragment de Gustave.*
(Être aimé ou mourir!)

ENSEMBLE.

DONATIEN.

Ah! c'est un affreux tour
Que cette comédie!
J'avais trahi l'amour,
Qui se venge à son tour.

GASTON.

Ah! d'un semblable tour
Permettez que je rie;
Car il porte à son tour
Le bandeau de l'amour.

LA PRINCESSE.

Il fallait qu'un bon tour
Punit sa perfidie;
Chacun porte à son tour
Le bandeau de l'amour.

DONATIEN. Comment! c'est chez vous qu'on me mènera les yeux fermés?.. Votre inconnue m'a indignement mystifié... Mais quelle est donc cette femme-là?.. elle m'en veut donc?

GASTON. Est-ce que je sais?.. est-ce que je la connais?

(Un domestique entre et remet une lettre à Donatien.)

DONATIEN. Une lettre pour moi! *(Il lit.)*
« Monsieur, vous êtes un monstre, un perfide, un traître, une horreur d'homme. » Signé Zéphirine!.. Oh! quel horrible soupçon!.. Zéphirine était l'inconnue!.. *(Il continue.)* « Votre trahison me décide à accepter le cœur de mon cousin le lieutenant, et je pars dans un quart-d'heure avec la 15^{me} demi-brigade, pour ma patrie, le grand Opéra. » Quelle infamie!

LA PRINCESSE, *passant auprès de Donatien.*
Ah! je vous plains bien sincèrement... *(à Gaston.)* M. d'Aubrai, le bal nous réclame... offrez-moi votre main.

GASTON. Ah! Madame, que de bonheur!

DONATIEN, *tombant dans un fauteuil. Avec la 15^{me} demi-brigade!..*

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

LA PRINCESSE *au Public.*

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

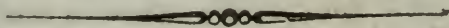
Jusqu'à présent je fus pour le mystère;
A vous aussi, j'aurais dit en ces lieux :
« Fermez les yeux... surtout daignez vous taire, »
Tant je craignais le moindre bruit fâcheux.
Mais maintenant, ah! quelle différence!
Si par bonheur nous avons un succès,
Je ne suis plus du tout pour le silence
Et vous avez le droit d'être indiscrets.

FIN.

THÉÂTRE PARISIEN.

PIÈCES NOUVELLES ET AUTRES.

L'AMOUR et les CHAMPIGNONS, dr. en 1 a. en vers, par M. Thibaut.
ALLEZ VOUS COUCHER, vaud. de MM. Gabriel et E. Vander-Burch.
LA FILLE DE ROBERT MACAIRE, mél. comique en 2 actes, de Maillan et Barthélemy.
CLAUDE BÉLISSAN, vaud. en un acte, de M. Théaulon.
NAISSANCE ET MARIAGE, vaud. en un acte, de E. Cormon.
LE FACTEUR, drame en 5 actes, de MM. Ch. Desnoyers et Potier.
OTHELLO, tragédie en 5 actes, de Ducis.
CHAMBRE A LOUER, vaudeville, de Varez.
LE MÉNAGE DU SAVETIER, vaudeville.
LA FEMME DE L'AVOUÉ, vaud. en un acte, de MM. Mélesville et Carmouche.
MALBOROUGH, parade-vaud. en 3 a., par M. Dumersan.
DISCRÉTION, comédie-vaud. en 1 a., par MM. Dumanoir et Camille.



TOME I^{er} DU THÉÂTRE PARISIEN, contenant 25 Pièces

PRIX : 6 fr. 50 c., et franco 8 fr. — (Toutes ces Pièces se vendent séparément.)

ADOLPHE et CLARA, v. en 1 a. de Marsollier.
CARAVAGE, drame en 3 a.
La COCARDE tricolore, v. en 3 a. de M. Coigniard.
Le CONSCRIT, v. de MM. Merle, Simonin et Ferdinand.
DIEU et DIABLE, v. de M. Nezelle.
La FAMILLE de l'Apothicaire, v. de MM. Duvert, Duverger et Varin.
La FEMME, le Mari et l'Amant, v. en 4 a. de MM. Paul de Kock et Dupeuty.
Le FILS adoptif, v. de M. Brazier.
La FRANCE pittoresque, v. de MM. Théaulon et Desmares.
L'IDÉE du Mari, v. de MM. Adolphe Dennery et Alfred.
JOCRISSE Maître et JOCRISSE Valet, 1 a. (Cette Pièce manquait depuis 10 ans.)
JUDITH et Holopherne, v. en 2 a. de MM. Théaulon et Nozel.
M^{me} BAZILLE, v. de MM. Lurine et Sollard.
La MARCHÉSA, d. en 3 a. de MM. Adolphe Dennery et Alfred.
Le MARI, la Femme et le Voleur, v. en 1 a. de MM. Lewen et Lafitte.
Le MUSICIEN de Valence, v. de MM. Simonnin et Gustave.
La SALAMANDRE, v. hist. en 4 a. de MM. de Livry, Desforges et Leuwen.
SANS TAMBOUR ni Trompette, v. de MM. Brazier, Merle et Carmouche.
Tout CHEMIN mène à Rome, v. de MM. Charles Desnoyers et Lafitte.
Le TREMBLEMENT de terre de Lisbonne, tr. en 5 a. de Maître André.
Trois ANS après, drame en 4 a.
Un ANTÉCÉDENT, v. de M. Arago.
Un NOVICIAT diplomatique, vaud.
Une FILLE à établir, v. en 2 a. de M. Bayard.
Les VICTIMES cloîtrées, d. en 3 a. de Monvel.



ACTE II, SCENE X.

MINA,
OU
LA FILLE DU BOURGMESTRE,
COMEDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,
Par MM. Duvert et Lauzanne,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 4 JUILLET 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MULNER, bourgmestre, 55 ans.	M. LEPEINTRE J ^e .	FRITZ, jeune paysan.	M. LUDOVIC.
MAX, officier sarde.	M. HIPPOLYTE.	MINA, fille de Mulner.	M ^{lle} L. MAYER.
SCHNAPS, berger	M. ARNAL.	LISBETH.	M ^{lle} H. PALTHAZAR.
GUILLAUME, vieux paysan. .	M. CH. POTIER.	SOLDATS SUISSES.	

La scène se passe en Suisse, au premier acte, sur le plateau d'une montagne auprès de Martigny, dans le bas Valais; au deuxième acte, chez Mulner, à Martigny.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre, le premier à gauche, etc. Les indications sont données de la salle.

Il est essentiel que les actrices chargées de représenter les personnages de Mina et de Lisbeth soient de la même taille et qu'elles aient un costume dont la couleur ne diffère pas trop. La coiffure seule doit offrir un caractère bien tranché. Mina porte une robe décolletée et Lisbeth doit avoir une guimpe montante. Ces observations ont pour but de rendre vraisemblable la méprise de la fin du premier acte.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une plaie-forme sur le haut d'un rocher : on y monte par deux chemins hors de vue pratiqués au fond, l'un à droite, l'autre à gauche, et qui conduisent dans la vallée : au premier plan, à droite, une vieille cabane de chevrier, qui est abandonnée ; au premier plan, à gauche, un fragment de rocher formant siège ; au second plan, à droite et à gauche, des issues qui conduisent dans d'autres parties de la montagne ; à l'horizon, de hautes montagnes.

SCENE PREMIERE.

MINA, seule.

Pendant que l'orchestre exécute la ritournelle de l'air qui suit, Mina gravit le sentier du fond à droite, elle porte un petit panier de provisions.

AIR : *du plus beau de Séville.* (M^{lle} Puzet.)

PREMIER COUPLET.

Ah! quel ennui d'être jolie,
Quand on habite les chalets!
Que d'étrangers m'croient chloüe
Dn noble éclat de leurs palais!
Eh! que m'importe leur langage!

On peut bien être heureux sans or.
Si jamais je m'mets en ménage,
Mon mari s'ra mon seul trésor
Ah! qu'vos maîtresses
Gard'nt vos richesses.

Non, non, l'amour de la montagne,
Ce n'est pas ainsi qu'on le gagne:
Non, non! non, non! non! jamais on n'enchaîna
Par des présens l'cœur de Mina.
*Elle regarde de tous côtés comme si elle cherchait
quelqu'un.*

DEUXIÈME COUPLET.

Et pourtant, rêveuse, inquiète,
Je tremble depuis bien des jours.
Qu'est-ce donc que mon cœur regrette?
Point de chagrins... car point d'amours.
C'est que j'entendis ton langage,
Pauvre soldat!... qui n'as point d'or;
Errant sur ce rocher sauvage,
Tu n'as que Mina pour trésor.

Avec mystère.

Ah! du silence!
De la prudence!

On ignor'que sur la montagne
Du soldat je suis la compagne.

Appelant.

Soldat! soldat! allons, voici votre repas,
Soldat! (*ter*) ne m'entendez-vous pas?
Soldat! ne m'entendez vous pas?

SCENE II.

MINA, MAX, *venant du second plan à
droite.*

Pantalon bleu ciel à galons d'or; capote verte;
boutons de hussard; bonnet de police; collet
et paremens jaunes; boutonnières galonnées.

MAX, *avec joie.* C'est elle!

MINA, *avec joie.* Ah!

MAX, *vivement.* Ma bienfaitrice!

MINA. Ne vous voyant pas, je craignais
qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur.

MAX. Comment est-ce possible, puis-
que un ange veille sur moi?

MINA. Tenez, monsieur, voilà des pro-
visions pour toute la journée.

MAX, *prenant le panier et le portant dans
la cabane.* Toujours bonne donc, toujours
prévenante?

MINA, *avec grâce.* Et si je vous abandon-
nais, que deviendriez-vous, puisque moi
seule dans tout le canton je sais qu'en
haut de ce rocher il y a un homme qui
souffre et qui paraît avoir des motifs pour
se cacher?

MAX. Et vous avez été assez généreuse
pour ne pas dédaigner de tendre la main
à un étranger, à un fugitif, à un inconnu.

MINA. Oh! un inconnu! oh! non! je sais
bien qui vous êtes.

MAX, *vivement.* Vous savez qui je suis?

MINA, *avec gentillesse.* Vous êtes mili-
taire.

MAX. Ça, je l'avoue.

MINA. Au service de la Sardaigne, je
vois ça à votre uniforme.

MAX. Comment! ma charmante protec-
trice (car je ne sais pas votre nom), mon
titre de militaire a suffi pour exciter à ce
point votre intérêt? (*Gaiement.*) Parbleu!
l'armée sarde doit être fière d'exercer une
pareille influence.

MINA. Vous êtes fugitif et vous venez
chercher un asile dans notre Suisse; moi,
je vous vois souffrant, je vous tends la
main: vous êtes malheureux, que me faut-
il de plus?

MAX, *avec enthousiasme.* Mais dites-moi,
je vous en conjure, à qui je dois tant de
soins et d'égards, qu'au moins le nom de
ma bienfaitrice puisse se mêler à toutes
mes pensées.

MINA. A quoi bon?..

AIR: *Moi, je suis là* (de l'If de Croissey).

Quelle est votre jeune compagne?
C'est un s'cret qu'ell' vent conserver.
Je vous cherche dans la montagne.
Et mon cœur sait bien vous trouver;
Vous voyez bien, d'après le vôtre,
Qu' nous n'avons pas besoin, oh! non!
Pour penser toujours l'un à l'autre,
De notre nom!

MAX. Vous êtes une bien bonne jeune
fille, et celui qui vous épousera aura la
meilleure femme de tout le Valais.

MINA. J'entends des pas... allons... éloig-
nez-vous... puisque vous craignez d'être
aperçu.

MAX, *avec inquiétude.* Oh! oui, car ce
matin j'ai déjà vu de loin des hommes qui
semblaient regarder de ce côté.

MINA. Des chasseurs de chamois, sans
doute, voici la saison. Tenez-vous dans
quelque cavité du rocher et n'en sortez
que quand vous n'entendrez plus rien; et
si vous avez besoin de moi, vous me don-
nerez le signal dont nous sommes convenus:
j'accourrai, si je le peux... entendez-vous,
monsieur? Adieu.

AIR: *Il faut, Cécile.* (M^{me} Dubarry.)

ENSEMBLE.

De la prudence!
Avant ce soir
J'ai l'espérance
De vous revoir.

*Mina s'éloigne par le deuxième plan à gauche;
Max sort par la droite.*

SCENE III.

MULNER, GUILLAUME.

Ils arrivent par le chemin hors de vue, au fond, à
droite. Mulner porte un costume bourgeois: ha-
bit carré marron, culotte marron, gilet noir,
cravate blanche, bas gris, souliers, chapeau à lar-
ges bords, manteau, perruque blanche. Mulner
arrive le second sur le plateau, il a l'air d'être
hissé par Guillaume.

GUILLAUME. Courage, monsieur Mulner,
il n'y a plus qu'un pas..

MULNER. Ouf! je n'en peux plus...

GUILLAUME. Nous voici en haut du rocher.

MULNER, *s'asseyant sur la pierre à gauche*. Voyez où peut conduire le dévouement de l'amitié. Et vous dites, Guillaume, que c'est par ici que vous l'avez vu?

GUILLAUME, *indiquant à droite*. Là-bas, monsieur Mulner.

MULNER. Je n'irai pas plus loin... j'aime mieux mourir ici... je suis éreinté... Et vous l'avez reconnu?

GUILLAUME. L'uniforme, pas l'individu. Il était trop loin pour que je visse son visage; je l'ai vu gravir le rocher avec l'agilité d'un chevreuil, et puis il a disparu.

MULNER, *à part, soupirant*. Ils sont heureux, les chevreuils! Et vous êtes sûr qu'il a enlevé la fille de votre maître, de mon pauvre Ulric?

GUILLAUME. Malheureusement nous n'en pouvons douter.

MULNER, *jetant les yeux sur une lettre*. C'est bien ce que mon vieil ami m'écrit: voilà ses instructions sur ce que je dois faire... mais, dans sa douleur il ne me donne aucun détail sur ce funeste événement. Il ne se doutait donc de rien? il ne surveillait donc pas sa fille? Comment diable cela s'est-il fait?

Il se lève et descend la scène.

GUILLAUME. Que voulez-vous, monsieur Mulner? Comme bien des pères, il n'a pas songé à l'inexpérience de son enfant. Cependant il s'occupait de la marier, le futur était admis chez M. Ulric; mais il paraît qu'il ne plaisait pas à ma jeune maîtresse. C'est alors que Max, l'officier que nous cherchons, vint en congé dans notre vallée de Chamouny...

MULNER. Il se sera fait aimer, c'est clair.

GUILLAUME. Un soir M. Ulric envoya sa fille exécuter quelques travaux sur le versant de la montagne, près de son habitation; le futur, qui était là, voulut accompagner sa fiancée pour l'entretenir de son amour... La soirée s'avavançait, ma jeune maîtresse ne revenait pas... M. Ulric et moi, remplis d'inquiétude, nous nous mîmes à sa recherche, et sur le haut d'un rocher... (*regardant autour de lui*) (ma foi, comme qui dirait l'endroit où nous sommes en ce moment) nous vîmes celui que mon maître voulait nommer son gendre étendu, baigné dans son sang.

MULNER, *avec effroi*. Mort?

GUILLAUME. Non, heureusement! Max, dans un accès de jalousie furieuse, l'avait provoqué en duel et blessé. Mais ma jeune

maîtresse ne revint pas; et Max avait quitté le pays. Après bien des informations, mon maître a su qu'ils se sont réfugiés en Suisse. C'est alors qu'il m'a dit: Va trouver mon vieux camarade Mulner; il est bourgmestre, il a quelque autorité. Dis-lui mes chagrins, et, s'il le peut, il me viendra en aide... Vous savez tout maintenant.

MULNER. Il a eu raison de compter sur moi... Ah ça! mais... pourquoi diable, puisque vous avez cru reconnaître ce Max, n'avez-vous pas sauté sur lui tout de go?

GUILLAUME, *souriant*. D'abord, monsieur le bourgmestre, il était trop loin; et puis, s'il m'eût reconnu, il aurait probablement pris la fuite.

MULNER, *avec importance*. Ou il vous aurait frappé, c'est malheureusement probable. Et vous n'avez pas vu la jeune fille avec lui?

GUILLAUME. Non; mais quelques paysans que j'ai apostés pour surveiller ses démarches m'ont assuré avoir entrevu plusieurs fois une femme, qui disparaissait avec Max lorsqu'on s'approchait de ce côté.

MULNER. A merveille! Eh bien! voyons, allez vite... assurez-vous du lieu où ils ont pu se blottir, et revenez m'en donner avis je serai à vous, moi, et toute la force armée de Martigny.

GUILLAUME. Je compte sur vous, monsieur.

Il remonte la scène.

MULNER, *le rappelant*. Ah! à propos... si, en revenant chez moi, vous trouviez ma fille, n'en parlez pas de ce qui vous amène... Voyez-vous!... ces choses-là... ces amours, ces enlèvements, ces séductions... ça se gagne... (*Apercevant Mina qui paraît au second plan, à gauche.*) Mina!

SCÈNE IV.

MINA, MULNER, GUILLAUME.

MINA, *étonnée*. Mon père!

Elle reste un instant au fond.

MULNER. Comment se fait-il que tu sois de ce côté de la montagne?

MINA, *embarrassée*. Mon père... c'est que... c'est que...

MULNER. Quoi?

MINA. Je venais... je croyais que tu avais envoyé les troupeaux par ici...

MULNER. C'est toi-même qui m'as engagé hier à ne pas le faire?

MINA. Ah! c'est vrai, j'avais oublié.

MULNER, *souriant*. Voilà bien ta tête: (*A Guillaume, avec un sentiment de satisfaction.*) C'est ma fille... ma fille unique!

MULNER. Un énorme quartier de roc roule avec fracas sur l'endroit même où j'avais trouvé Schnaps.

MINA, *tu prenant les mains avec émotion.* O mon bon père, quel danger tu as couru!

MULNER, *ému.* Alors il me pose par terre tranquillement et me dit : Hein!... vous avez entendu?... ce matin j'ai vu qu'il menaçait ruine, voilà pourquoi je ne voulais pas vous laisser passer... Et lui, le pauvre garçon m'avait attendu trois heures, transi de froid, sur le lieu du danger... *(pleurant)* comme les chiens du Saint-Bernard!..

MINA. Bon et généreux cousin!.. Mais, tu ne m'avais pas dit cela!

MULNER. Il me l'a défendu, et je ne t'en parlerais pas, si je ne voyais avec chagrin l'éloignement que tu as pour lui.

MINA. Moi, de l'éloignement!.. oh! non, non, mon père, je t'assure... j'aime bien Schnaps... c'est un bon parent... j'ai pour lui beaucoup d'estime, et ce qu'il a fait pour toi lui assure ma reconnaissance... Oh! non, j'aime bien Schnaps... et puisque je dois l'épouser, ce sera quand tu voudras, mon père, tu vois bien que je n'ai pas d'éloignement pour lui.

MULNER, *avec joie.* A la bonne heure!.. voilà qui est parler... dans quelques jours ce sera une affaire terminée.

MINA. Sitôt!.. qu'y a-t-il de si pressé?. attendons quelques semaines... quelques mois, mon père, qu'est-ce que cela te fait?

MULNER, *s'animant.* Ça me fait... ça me fait beaucoup!.. Tu sais bien que ton oncle Werner en mourant n'a pas voulu que son bien fût partagé... si tu refuses, Schnaps hérite de tout.... Que diable! voilà ce que ça me fait... il faut penser à ça.

MINA, *avec indifférence.* Oh! je ne tiens pas à l'argent.

MULNER, *avec énergie.* Mais j'y tiens, moi! songe que tu mets Schnaps dans une alternative fâcheuse; il est délicat, et il t'aime... tu l'affliges!.. *(Il regarde au fond à gauche.)* Le voilà!.. allons, ne le rudoie pas, entends-tu?

AIR: *M'écrire une lettre.* (M. et M^{me} Galochard.)

ENSEMBLE.

Toujours comme une ombre,
Il est sur tes pas,
Il serait moins sombre
S'il ne t'aimait pas.

MINA.

Ainsi que mon ombre,
Il n' me quitte pas;
Sa figure sombre
Me suit pas à pas.
Qui donc ici l'amène?
De moi s'rait-il en peine?
Il n'vient pas sans sujet,
Quel est donc son projet?

SCENE VI.

MINA, MULNER, SCHNAPS, *arrivant en fumant par le fond à gauche.*

Costume de paysan suisse, veste de gros drap gris, culotte plus foncée, bas gris, guêtres, chapeau de paille.

SCHNAPS, *paraissant à demi; à part.*
Enfin sur ce rocher
Je viens d'les dénicher!

ENSEMBLE.

Quel que soit le nombre
De cours's et de pas,
J'la suis comme une ombre,
Je n' la quitte pas;
Oui, oui, je suis sur ses pas. *(bis.)*

MULNER.

Toujours comme une ombre, etc.,
Il est toujours sur tes pas. *(bis.)*

MINA.

Ainsi que mon ombre, etc.
Il est toujours sur mes pas. *(bis.)*

MULNER, *à Schnaps.* Que diable viens-tu faire de ce côté de la montagne?

SCHNAPS, *tranquillement au fond.* Le vent est à l'orage, j'ai fait rentrer les bêtes.

MULNER. Je te demande ce que tu viens faire ici... Tout le monde s'est donc donné rendez-vous sur cette roche?

SCHNAPS, *regardant Mina avec intention.* Il paraît. *(A Mulner.)* Le vent est à l'orage, j'ai fait rentrer les bêtes... et puis, vous savez bien que de ce côté-ci la descente est mauvaise, quand on n'a pas un bras pour s'appuyer...

MULNER. Et tu es venu m'y chercher?

SCHNAPS. Vous ou d'autres, n'importe pas qui... *(A part, en regardant Mina.)* Elle ne me dirait pas un mot!

MULNER. Allons! tu as bien fait, mais je n'ai pas besoin de toi... je retourne à Martigny, j'y ai affaire... *(Bas à Schnaps.)* Tâche d'être gai... les jeunes filles, ça aime la gaieté; quand on veut plaire, il ne faut pas avoir l'air d'un bonnet de nuit.

SCHNAPS. Je ne peux cependant pas passer mon temps à cabrioler comme une chèvre... danser sans en avoir envie; il n'y a que les ours qui se livrent à de pareils dérèglements.

MULNER, *bas à Mina.* Tu vois bien que ce pauvre garçon est tout décontenancé!.. Rassure-le... voyons!.. dis-lui que le mariage aura lieu prochainement; venant de toi, ça lui fera plaisir; dis-lui ça.

MINA. Mon père...

MULNER, *bas à Schnaps.* Elle a quelque chose à t'annoncer sur le mariage... bientôt... bientôt.

SCHNAPS, surpris et avec joie. Bah!

MULNER, en s'éloignant par le chemin au fond à droite, d'un air satisfait et en les regardant. Oui, oui, oui.

Schnaps le suit jusqu'au bord du sentier, puis il revient à Mina avec un peu d'émotion.

~~~~~

## SCENE VII.

**MINA**, **SCHNAPS**.

**SCHNAPS**, s'avançant timidement. Mina... c'est... c'est vrai que vous avez quelque chose à me dire?

**MINA**. Moi, mon cousin?

Elle fait un signe négatif.

**SCHNAPS**. C'est que votre père me disait.... mais il se sera trompé, ce brave homme... les brave-hommes se trompent beaucoup.

**MINA**, avec contrainte. Ah! je sais... à propos de... de notre union... oui... il faudra nous en occuper.

**SCHNAPS**, modérant sa joie. Dam! si vous voulez, Mina...

**MINA**. Et... fixer l'époque à laquelle elle aura lieu.

**SCHNAPS**, oïvement. Ah! oui... ah! oui... (A part, avec beaucoup d'émotion.) O Dieu!

**MINA**. Eh bien! au... au printemps prochain.

**SCHNAPS**, stupéfait, après avoir compté sur ses doigts. Dans huit mois!.. (Avec chagrin, à part.) Je me disais aussi...

**MINA**, naïvement. Plus tard, si ça vous contrarie.... j'attendrai.... je ne suis pas pressée.

**SCHNAPS**. Je le vois bien... (Après un temps et d'un ton pénétré.) Mina, nous avons été élevés ensemble, comme frère et sœur... je pensais que vous me portiez un peu d'amitié... je sais qu'il y a des visages plus... flatteurs que celui que j'ai... (Mina fait un mouvement pour rassurer Schnaps; il l'interrompt brusquement.) Il y en a, je le sais, ne me taquínez pas là-dessus; et je croyais, que malgré ça vous aviez un petit peu de confiance en moi, parce que, dans ma laideur, je ne suis pas un malhonnête garçon... et je vois que vous me faites des cachotteries... (avec émotion) ça me fait de la peine, Mina!.. oh! bien de la peine!

**MINA**. Mon cousin, vous vous trompez.

**SCHNAPS**. Oh! non... mon oncle en mourant a voulu notre mariage, vous y avez consenti... vous y consentez encore... et pourtant vous ne croyez pas pouvoir être heureuse avec moi... vous ne m'aimez pas.

**MINA**. Moi!... pouvez-vous croire?..

**SCHNAPS**. Oh! ne vous en défendez pas!.. ce n'est pas votre faute... on n'est pas maître de ça... c'est moi qui n'a pas su m'y prendre comme il faut... (cherchant à dominer son émotion) j'ai pourtant bien tâché!..

**MINA**. Vous m'en voulez?..

**SCHNAPS**. Est-ce que je peux? (S'animent un peu.) Mais il fallait me le dire franchement, il ne fallait pas me laisser croire ce qui n'est pas... car si je ne m'étais pas aperçu... c'est bien pénible à dire... si je ne m'étais pas aperçu que vous ne m'aimez pas, je vous aurais épousée... et vous auriez été malheureuse toute la vie!... (Avec reproche en élevant la voix.) Ah! vous n'avez pas songé à ça vous?... (Ému.) C'est mal, Mina!... de n'avoir pas confiance en son cousin!

**MINA**, interdite. Schnaps, ce que vous dites-là... je suis si étonnée!.. si surprise!.. Mais cependant le testament de notre oncle Werner...

**SCHNAPS**. Vous forcez à m'épouser, n'est-ce pas?.. ou à me laisser votre part de l'héritage... Il a cru, ce pauvre brave oncle, qu'on pouvait léguer un cœur comme on lègue une métairie... (Avec colère.) Ah! s'il n'était pas mort, comme je l'arrangerais!.. (Il tire des papiers de sa poche.) Tenez, Mina, le voilà ce testament.., voilà tous les papiers pour notre mariage!.. déchirez-les, jetez-les au feu, n'importe, je ne veux plus les garder... ils me brûlent le cœur.

**MINA**. Quoi!.. vous voulez?..

**SCHNAPS**, avec bonté. Prenez-les toujours, allez!

Elle les prend.

AIR : d'Yelva.

Il est des lois dont jamais on n's'écarte;  
Ce testament me nommait votre épouse...  
Mais j'vous dirai, comme l'empereur Bonaparte,  
Brûlez ce papier, j'n'aurai plus d'droits sur vous!  
Votre ami, je crois, en sera plus joyeuse,  
Et j'accomplis un engagement d'honneur...  
Puisque je n'peux, Mina, vous rendre heureuse  
Qu'en renonçant à fair' votre bonheur!

Et cependant, si un jour vos idées changent, et que vous vous rappeliez qu'il vous reste un cousin... tendez-moi la main... oui, tendez-moi la main... je saurai ce que ça veut dire.

**MINA**, avec douceur. Oui, Schnaps... (A part.) Il attendra long-temps, le pauvre garçon... (Haut, cherchant à détourner la conversation.) C'était... c'était donc uniquement pour me remettre ces papiers que vous êtes venu me trouver?

SCHNAPS, *à part*. Elle fait celle qui ne comprend pas. (*Haut.*) Pour ça uniquement... et pour autre chose encore que je ne veux pas dire, parce que...

Il donne des signes de mauvaise humeur.

MINA. Vous saviez donc me rencontrer de ce côté de la montagne?

SCHNAPS. Parbleu! quand vous n'êtes pas à la maison, on est bien sûr que vous êtes par ici!.. le chevrier a des yeux.

MINA, *d'un air indifférent*. Oui, ce côté-ci est peu fréquenté, et j'aime la solitude.

SCHNAPS, *à part*. La solitude!... (*A Mina, avec ironie.*) La solitude?

MINA. Et puis, c'est sur le revers de cette roche que croissent les plus belles gentianes... et c'est une fleur que j'adore.

SCHNAPS, *de même*. Des gentianes?

AIR: du Code et de l'Amour.

J'voudrais pas vous fair' de chicanes,  
Mais jureriez-vous sans détour  
Que c'est pour cueillir des gentianes  
Que vous v'nez ici chaque jour?  
Moi, je n'juge pas sur l'enseigne,  
C'est pas Schnaps qu'on attrape ainsi...

*Il lui prend la main avec une colère concentrée.*  
C'est des soldats du roi d'Sardaigne  
Que vous venez cueillir ici!

MINA, *confuse*. Qu'est-ce à dire? vous épiez mes démarches?

SCHNAPS. Ce n'est pas moi, ce sont mes yeux, voilà leurs procédés.

MINA. Ils sont affreux!

SCHNAPS. Ils sont affreux, je ne dis pas; mais ils sont diablement bons, et ils ont vu... Voilà quinze jours que vous nourrissez cet être-là. Mais où ça vous mènera-t-il?

MINA. Vous penseriez?...

SCHNAPS. Mais qu'est-ce que vous voulez en faire?... Et ces bouteilles de vin du Rhin?... et ces fameuses tranches de jambon que vous cachez chaque jour dans votre panier?

MINA. Je vous assure...

SCHNAPS. Une jeune fille n'emporte pas des bouteilles de vin pour sa subsistance... Il y a quelqu'un d'extrà!

MINA, *avec effusion*. Eh bien! c'est vrai!... Aussi bien c'est un secret qui me pèse, et je veux un ami pour confident, je ne veux rien vous cacher... C'est un pauvre militaire...

SCHNAPS, *l'interrompant avec colère*. Et c'est moi que vous choisissez pour ça... Non, je ne veux pas, je ne veux rien savoir...

MINA. Mais...

SCHNAPS, *avec force*. Je vous prie de vous retenir! Une chose seulement: l'ai-

mez-vous?... (*Tranquillement.*) N'ayez pas peur! dites-le-moi?

MINA. Pourquoi?

SCHNAPS, *avec force*. C'est que... si vous l'aimez...?

MINA, *souriant*. Vous serez jaloux?

SCHNAPS, *après un moment de réflexion*. Non!... je tâcherai de l'aimer aussi... Mais si vous ne l'aimez pas...!

MINA. Eh bien?

SCHNAPS, *avec force*. Je le prendrai à bras le corps, et nous déboulurons comme deux avalanches au fond du premier précipice venu!

MINA, *vivement*. Grand Dieu!

SCHNAPS, *s'animant*. L'aimez-vous?... parlez!

MINA, *vivement avec crainte et comme malgré elle*. Schnaps, si vous avez quelque amitié pour moi... (*se modérant*) vous ne chercherez point querelle à ce pauvre officier, entendez-vous?

SCHNAPS, *avec résignation*. Alors c'est bien... (*D'un air furieux.*) Ah! sacrelotte! si mon oncle n'était pas mort, comme je l'arrangerais!

MINA. Eh bien! vous voilà encore en colère?

SCHNAPS. C'est vous qui en êtes cause. Je ne voulais pas parler de ça, et vous m'avez mis sur la voie... Je prévois des choses tristes!... allons, allons, je prévois des choses pénibles!...

MINA. Calmez-vous, mon ami.

SCHNAPS, *amèrement*. Son ami!... Ah! pour savoir ce que ce sexe-là a dans l'âme, je voudrais être femme dix minutes!... (*avec indignation*) pas plus!... un quart d'heure, je serais honteux!

MINA. Il faut que je rentre... Schnaps, j'ai besoin de vos conseils, vous ne me les refuserez pas?

SCHNAPS, *avec force*. Moi?... Quand vous devriez rongir de votre conduite!... A vous?... qui n'auriez dû jamais mettre les pieds ici!...

MINA. Comment!...

SCHNAPS, *de même*. Pour lui?... que vous devriez abandonner!

MINA. L'abandonner!

SCHNAPS, *très-animé*. Des conseils!... pas le plus petit!... Non! je veux vous laisser nourrir un vagabond! Oui, un homme sanguinaire! Non! c'est trop peu!... un homme sauvage!... Oui, je veux vous laisser vous perdre!

MINA, *à part*. Me perdre?...

SCHNAPS. Non! je veux vous laisser désoler votre père.

MINA. Mon père!...

Elle s'éloigne, Schnaps la poursuit de ses imprécations.

SCHNAPS. Qui est gros, mais qui mourra très-bien de chagrin.

MINA. Oh! non, je ne reviendrai plus!

Elle sort par le sentier du fond, à droite.

SCHNAPS. Je veux vous laisser choir un bandit!

~~~~~

SCENE VIII.

SCHNAPS, *seul.*

Un homme qui a peut-être mis le feu dans cinquante endroits de la Savoie, (*il redescend la scène*) qui a assassiné des pauvres petits enfans de six semaines, qui sait? c'est lâche!... Pourquoi a-t-il quitté le roi de Sardaigne, cet homme-là?... pourquoi, étant de la Savoie, n'a-t-il pas été en France faire voir la marmotte en vie, qui est une industrie très-bien vue et protégée dans ce pays-là? Quelle idée!... Au lieu de venir en Suisse se faire aimer d'une jeunesse... Ah! je frémis... j'éprouve... Oh! Il faut que ça finisse... je vas me fourrer dans quelque trou du voisinage, et dès qu'il passera à ma portée... (*Max paraît au fond, Schnaps l'aperçoit.*) Bon!

Il disparaît un instant à gauche, et se prépare à tomber sur Max.

~~~~~

## SCENE IX.

SCHNAPS, MAX, *venant par le second plan à droite.*

MAX, *sans voir Schnaps.* Elle ne revient pas!... je m'ennuie tout seul; ma foi, elle m'a dit de sonner de ce cornet quand je voudrais la voir. Profitons du moyen.

Il tire quelques sons d'une trompe en se tournant du côté de la vallée.

SCHNAPS, *à part, étonné.* Il corne!... (*Avec colère.*) Ah! il corne!... (*Il retrouve ses manches d'un air menaçant, puis changeant d'avis.*) Non... je réfléchis!

MAX, *apercevant Schnaps.* Un paysan! garde à nous!

Schnaps remonte vivement la scène, il prend la main de Max, et le force de redescendre.

SCHNAPS, *brusquement, après l'avoir amené sur l'avant-scène.* L'aimez-vous!

MAX. Qui?

SCHNAPS. Mina!

MAX. Qu'est-ce que c'est que Mina?

SCHNAPS. Celle qui vous nourrit!

MAX, *avec joie.* On la nomme Mina! Merci, mon camarade.

Il lui prend la main.

SCHNAPS, *retirant violemment sa main.* Je ne suis le camarade de personne. L'aimez-vous? oui ou non!

MAX, *riant à part.* Voilà un drôle de gaillard!... Mais je ne suis pas en position de me fâcher.

SCHNAPS, *avec menace.* Pour la dernière fois, l'aimez-vous? répondez!... cristi!...

MAX. Si je l'aime?... Mon brave ami, mais c'est pour moi l'image de Dieu sur la terre!

SCHNAPS, *étonné.* Bah!

MAX.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Elle franchit ces rocs inaccessibles  
Pour m'apporter son jambon et son lait;  
Car la montagne est pauvre en comestibles,  
On ne vit pas de thym, de serpolet;  
La faim produit la plus triste des fièvres,  
J'en serais mort dans ce lieu si vanté,  
Où la nature a tant fait pour les chèvres  
Et si pen pour l'humanité!

SCHNAPS, *d'un air contraint.* Et... ça vous a inspiré de l'amour pour elle?...

MAX, *vivement.* De l'amour? non!... de la reconnaissance!

SCHNAPS, *avec joie.* Quoi?... Ah! brave soldat!... vous ne la payez pas de retour?... (*A part, en abaissant ses manches qui étaient retroussées.*) J'ai bien fait de ne pas l'écreinter d'abord.

MAX, *vivement.* De retour?... Elle m'aimerait!

SCHNAPS, *vivement.* Je ne dis pas ça!... (*A part.*) A-t-on jamais vu une bêtise pareille à ce que je fais là!

MAX, *avec étourderie.* Mais... au fait! je me rappelle... ces attentions, ces soins délicats... l'empressement qu'elle met à m'être agréable... (*A Schnaps.*) Vous me donnez une idée... vous!

SCHNAPS. Comment! je lui donne une idée?...

MAX. Il n'est pas naturel que cette pauvre jeune fille fasse tous les frais, et puis qu'elle m'aime...

SCHNAPS, *vivement.* Mais non! Ah ben! a-t-on jamais...! Mais non! mais non!

MAX. Ah! parbleu! ce sera une charmante distraction. Je suis enchanté de vous avoir vu.

SCHNAPS. Soldat!... est-ce que vous auriez l'indignité de croire ce que je vous dis?

**MAX**, sans l'écouter. Mais savez-vous qu'elle est très-jolie?

**SCHNAPS**, désolé. Ah! seigneur! il n'y pensait pas. Qu'est-ce que j'ai fait là?... j'aurais mieux fait de me casser un bras... ou une jambe... à lui!

**MAX**, voulant lui prendre la main. Vous êtes mon bienfaiteur, vous!

**SCHNAPS**, avec un mouvement violent. Ne me touchez pas, cristi!... (*A part.*) Et moi qui ai promis à Mina de ne pas sauter sur lui! Ah! que le montagnard est bête!... (*Il frappe violemment sur sa poche.*) Allons! bon! j'ai cassé ma pipe! (*Avec fureur.*) Le montagnard!... Je voudrais en tenir un!...

Il s'éloigne par le fond à gauche, en donnant des signes de colère.

## SCENE X.

**MAX**, seul, regardant Schnaps qui s'éloigne.

Qu'a-t-il donc, cet original-là?... Il n'a pas l'air content. (*Réfléchissant.*) Ce qu'il m'a dit... Eh quoi! ma position aventureuse n'aurait pas effrayé Mina?... Oh! c'est charmant! (*Après un temps.*) Mais ce n'est pas Lisbeth!... (*Avec douleur.*) Lisbeth! Lisbeth! elle m'a trahi... Mais écartons le souvenir du cruel événement qui m'éloigne de la Savoie, et m'oblige à me cacher ici... Cependant je ne puis pas rester éternellement dans ces montagnes... (*Mina paraît au fond, elle vient par le sentier à droite*) et y mener l'existence d'un chamois... Cette excellente jeune fille se lasse de me protéger... et alors...

## SCENE XI.

**MAX**, **MINA**.

**MINA**, qui s'est arrêtée au fond, d'un ton gracieux. Le croyez-vous, monsieur?...

**MAX**. Vous étiez là?

**MINA**. J'arrive, et j'ai entendu que vous doutiez de moi.

**MAX**. Ah! pardon, pardon, ma charmante bienfaitrice!

**MINA**. Cependant vous avez failli avoir raison. Oui... depuis ce matin, mille pensées sont venues m'assiéger. (*A part.*) Ce que m'a dit mon père... et les sages avis de Schnaps...

Elle est pensive.

**MAX**. Qu'est-ce donc?

**MINA**, avec un abandon doux. Je vous l'avouerais, je ne voulais plus revenir.

**MAX**. Vous voyez bien!

**MINA**, avec gentillesse. Mais j'ai entendu votre signal, et j'ai pensé que vous aviez besoin de moi.

**MAX**. Quelle heureuse inspiration j'ai eue!

**MINA**, vivement et avec ingénuité. Vous ai-je bien fait attendre?

**MAX**, avec âme. Trop! toujours trop!

**MINA**, de même. J'ai pourtant bien couru!

**MAX**. Excellente Mina!

**MINA**, vivement. Vous savez mon nom?

**MAX**. Je l'ai appris d'un paysan, espèce d'ours des Alpes....

**MINA**. C'est Schnaps! De lui je n'ai rien à craindre; mais si d'autres découvrent ce qui m'amène ici, que pensera-t-on?... Vous le voyez, je ne dois plus revenir.

**MAX**, sérieusement. Oui, Mina, vous avez raison.

**MINA**, avec gentillesse. Mais si je cours risque de me compromettre en venant dans la montagne pour vous voir quelquefois... le même danger n'existerait pas si vous pouviez trouver un asile à Martigny.

**MAX**. A Martigny?

**MINA**, de même. Demandez l'hospitalité à mon père.

**MAX**. Y songez-vous?

**MINA**, avec une joie naïve. Oh! j'ai fait ce projet-là tout-à-l'heure... Venez!

**MAX**. Votre affection me pénètre de reconnaissance, mais je ne puis...

**MINA**, avec une sorte d'autorité enfantine. Oh! je le veux!

On entend dans le lointain un cor qui prélude à l'air suivant.

**MAX**, après avoir écouté. C'est le rappel des troupeaux... Déjà!... Mina, vous allez me quitter!..

**MINA**.

**AIR**: *Loys, Loys, mon petit page.*

Errant, sans ami, sans compagnie,  
La nuit est triste à la montagne;  
Au soldat que tout semble fuir  
Le jour est bien lent à venir  
Venez, sous un toit tutélaire,  
Vous trouverez près de moi, père,  
La paix, le bonheur, le bonheur, le plaisir.

**MAX**

Mais Mina, je serais empaillé  
En suivant un conseil si doux!  
Car un malheur irréparable  
Peut, hélas! m'atteindre chez vous.

**MINA**

Allons! votre raison s'égare  
Il me faut quitter ce rocher,  
Et ce signal qui nous sépare,  
Demain vienrait nous rapprocher.

## ENSEMBLE.

MINA.

Errant, sans ami, sans compagne, etc.

MAX.

Errant, sans ami, sans compagne,  
La nuit est triste à la montagne;  
Au soldat, que tout semble fuir,  
Le jour est bien lent à venir.

Retournez près de votre père,

Il n'est plus pour moi sur la terre

Ni paix, ni repos, ni repos, ni plaisir. (*bis.*)

MINA, avec entraînement. Venez, monsieur le soldat, mon père vous accueillera. Vous lui direz : J'étais fugitif, votre fille a eu pitié de moi... Je l'embrasserai; il me pardonnera, et il vous tendra la main.... et puis...

Elle s'arrête avec confusion.

MAX, vivement. Et puis?...

MINA, avec embarras et retenue. Et puis... nous... vous verrez!...

MAX, avec expansion, en lui prenant la main. Mina!... (*A part, avec résolution.*) Allons, allons, dès que cela devient sérieux, il n'y faut plus songer... Je porte malheur à ceux qui m'aiment.

MINA. Eh bien! monsieur?...

MAX, avec effort. Eh bien! je ne puis vous accompagner.

MINA, s'animent. Quoi! vous refusez? Ah! c'est bien mal, monsieur, c'est bien mal.

MAX. Des raisons que vous ne pouvez apprécier...

MINA, avec humeur et une résolution enfantine. Oh! je trouverai bien un moyen de vous contraindre à venir à Martigny.

Elle est émue.

MAX, cherchant à l'apaiser. Mais... mon Dieu... je voudrais pour tout au monde...

## SCENE XII.

MAX, MINA, SCHNAPS, arrivant vivement par le fond à gauche.

Il porte sous le bras un manteau de chevrier; l'orchestre exécute un trémolo jusqu'à l'arrivée de Mulner.

SCHNAPS, accourant à Mina avec effroi. Allez-vous-en! allez-vous-en!

MINA. Comment?

SCHNAPS. Ce rocher est cerné!

MINA. Cerné?...

MAX. Pour quelle raison?

SCHNAPS. M. Mulner vient par là pour arrêter un soldat du roi de Sardaigne.

MAX, avec force. Moi?

MINA. O ciel! sauvez-vous, monsieur, fuyez!

SCHNAPS. Impossible! toute la force armée de Martigny est sur pied.

MAX. Je suis dénoncé! Ce ne peut être que par lui. (*Il montre Schnaps.*) Je n'ai été vu que de lui!

SCHNAPS, fuyant. Soldat! ne répétez pas la phrase en question... je saute sur vous!

MINA, à Max. Il en est incapable!

SCHNAPS, avec menace. D'y sauter?

MAX, vivement. Je pénètre son motif!...

Cet homme vous aime...

MINA. O Schnaps! ce serait une bien odieuse vengeance!

SCHNAPS, confondu. Elle le croit!... (*Très-animé.*) Eh bien! croyez-le, méprisez-moi si vous voulez; mais, pour l'amour de Dieu, Mina, qu'on ne vous surprenne pas ici... On m'a vu monter tout seul... J'entends déjà des voix... Si on vous trouve ici... avec lui...

MINA. Il a raison! Que faire? où me cacher?

MAX. Là, dans cette cabane.

Il conduit Mina vers la cabane à droite.

MINA. Je suis perdue!

MAX. Non... c'est moi seul qu'on cherche... Entrez là, et soyez sans crainte.

MINA. Que le ciel nous protège!

Elle entre dans la cabane, dont Max referme la porte, puis il regarde au fond.

## SCENE XIII.

MAX, SCHNAPS.

SCHNAPS, sur le devant de la scène. Elle m'accuse d'avoir dénoncé cet homme!... Parce qu'elle ne m'aime pas, elle me croit plat! Voilà bien les femmes! (*Avec force.*) Les femmes! Oh! je voudrais en tenir une dans un coin!...

MAX, descendant la scène. On vient... de la résolution.

SCHNAPS. De la résolution!... Me voilà complice de mon ennemi, à présent... Oh! pitié! pitié!... l'homme est une vraie machine!

## SCENE XIV.

MAX, MULNER; SOLDATS au fond, sur deux lignes.

Mulner gravit la montagne aidé par un soldat. Ils arrivent par le sentier qui conduit à la vallée au fond, à droite, et se placent sur deux files.

MULNER, à part, au fond. Le voilà!... (*S'approchant de Max.*) N'êtes-vous pas le sous-lieutenant Max?

MAX. Oui.

MULNER. Vous allez me suivre à Martigny.

MULNER.

Allons, partons : l'heure s'avance,  
Nous ne pouvons, etc.

SCHNAPS, à part. Il est piécé!

MULNER. Mais vous n'étiez pas seul ici?

SCHNAPS, à part, effrayé. O mon Dieu!

MAX. J'étais avec ce paysan.

MULNER. Mes renseignemens sont sûrs, une jeune personne est avec vous.

SCHNAPS, à part. Il le savait!

MAX. Et quand cela serait, monsieur, si cette jeune personne n'a été conduite ici que par sa compassion pour un pauvre fugitif, pousseriez-vous l'inhumanité jusqu'à la compromettre par un éclat inutile?

MULNER. Et sa famille! sa famille, monsieur, que vous réduisez au désespoir!

MAX. En définitive, monsieur le... (il cherche le mot) bourgmestre, je crois...

MULNER, ôtant son chapeau. Oui, monsieur.

MAX. Vos instructions portent-elles de nous arrêter tous les deux?

MULNER. Oui, certes! (À un soldat.) Entrez dans cette cabane; elle ne peut être que là.

SCHNAPS, arrêtant le soldat. C'est moi qui vais la chercher... Je veux qu'on la respecte, ou sinon...

Il entre dans la cabane, le soldat reste à la porte.

MULNER, à part. Mon pauvre Ulric, va, compte sur moi; je protégerai ta malheureuse enfant!

MAX, à part. Quelle est donc cette jeune fille qui me met dans un pareil embarras?

FINAL (de J. Doche).

CHOEUR DES SOLDATS.

La voilà, la voilà, la coupable!

Elle s'était cachée ici.

Allons, c'est l'ordre irrévocable,

Il faut nous suivre à Martigny.

## SCENE XV.

MAX, MULNER, SCHNAPS, MINA,  
SOLDATS au fond.

Mina est amenée par Schnaps, elle est enveloppée du manteau de Schnaps. En entrant en scène Schnaps abaisse le capuchon du manteau sur la tête de Mina, de façon à ce que ni Mulner ni les soldats ne puissent voir son visage.

MINA, à part.

Mon père!

MULNER, à Mina avec bonté.

Approchez-vous, ne craignez nul danger,

Personne ici ne veut vous outrager.

Mais ce n'est pas l'usage

De cacher son visage!

SCHNAPS, à Mulner.

La forcer de rougir devant tant de soldats.

MULNER.

Schnaps! taisez-vous!

MAX, à Mulner.

Mais enfin, c'est un' femme!

MULNER, à Mina.

Si c'est votre désir, ne vous découvrez pas...

Oui, le regret doit décliner votre ame...

Vous avez eu bien peu d'égards

Pour un bon et digne vieillard.

MINA, confuse.

Mon père!

MULNER.

Oui, votre père;

(Aux soldats.)

Qu'on la conduise au sein de ma famille!

La première file de soldats se porte à droite derrière Mina, et la seconde à gauche, derrière Max, pour surveiller leurs mouvemens; Schnaps rassure Mina du geste.

MAX.

Chez vous?

MULNER.

Oui, chez moi.

SCHNAPS, à part.

Quel malheur!

Il la reconnaît!

MULNER, aux soldats.

Des égards! son honneur

M'est aussi cher que celui de ma fille!

MINA, à part.

Ah! par son calme il me glace!

SCHNAPS, à Mulner, bas.

Comment!

Vous la fait's escorter par un détachement?

Mais vous allez la compromettre;

Il vaudrait mieux me la remettre,

Et je la conduirais en secret à la maison.

MULNER, à part.

Sur mon honneur, il a raison.

à Schnaps.

Eh bien donc, je te la confie!

ENSEMBLE.

A part.

C'est le plus beau jour de ma vie!

MAX, à part.

Quoi! c'est à lui qu'il la confie!

SCHNAPS, à part.

Je triomphe! il me la confie!

MINA, à part.

Ah! par l'estroi je suis saisie!

Les soldats qui étaient à droite se portent à gauche et enveloppent Max. Pendant le cœur suivant, Mulner d'abord, puis Max, au milieu des soldats, descendent le sentier au fond, à droite, de façon à ce qu'avant la fin du cœur, ils soient tous descendus ou en train de descendre; la scène n'est plus occupée alors que par Schnaps, qui donne le bras à Mina.

CHOEUR GÉNÉRAL.

CHOEUR DES SOLDATS.

Allons, partons, l'heure s'avance,

Nous ne pouvons rester ici;

Du calme et de l'obéissance,

Il faut nous suivre à Martigny!

MAX.

Montrons-leur de l'obéissance,

Et suivons-les à Martigny;

Une fois là, du moins, je pense,

J'aurai la clef de tout ceci!

SCHNAPS, à Mina.

Allons, partons : l'heure s'avance,

Nous ne pouvons rester ici;

Du calme et de l'obéissance,

Il faut me suivre à Martigny.

MINA, à part.

Ah ! d'effroi je tremble d'avance ;  
De douleur mon père est saisi,  
Car j'ai trahi sa confiance...  
Comment finira tout ceci ?

*Schnaps emmène Mina, ils descendent le sentier du fond, à gauche. On n'aperçoit plus que quelques soldats, qui descendent à droite.*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

Un intérieur rustique; porte au fond, conduisant à l'extérieur; porte à gauche, au premier plan, conduisant à l'appartement de Mulner; porte à droite, au premier plan, conduisant dans les autres parties de l'habitation. A droite, au deuxième plan, une fenêtre sur laquelle sont des pots de fleurs; à gauche, au second plan une grande cheminée; auprès de la porte du fond, à droite, une horloge; entre l'horloge et la fenêtre un banc de bois; à gauche, au fond, entre la porte et la cheminée, une table sur laquelle est un flambeau. Lorsque la porte du fond est ouverte, on aperçoit de l'autre côté du palier une autre porte au fond fermant à l'extérieur par un verrou.

### SCENE PREMIERE.

MINA, SCHNAPS.

Ils entrent par le fond. Mina a toujours la tête couverte du manteau de Schnaps. La nuit vient.

SCHNAPS, avec humeur et brusquerie. Allons ! sacrelotte ! ne tremblez donc plus, nous voilà arrivés... rien n'a transpiré... (*Il s'essuie le front.*) A présent que vous êtes chez vous, ôtez votre coqueluchon... personne ne vous a reconnue.

Il ôte le manteau qui cachait Mina et le jette sur le banc.

MINA. Et mon père ?

SCHNAPS. Votre père ? pas plus que les autres... Je l'ai cru aussi, d'abord ; mais les pères ! ça vient au monde aveugle !

MINA. N'a-t-il pas dit à l'officier : Je tiens à l'honneur de cette demoiselle autant que si elle était ma fille ? Vous le voyez, c'était pour ne pas me compromettre aux yeux de ses soldats.

SCHNAPS. Oui, c'est vrai, il a dit ça, ce bon homme... Je flotte !.. (*Avec humeur.*) Mais, du reste, à qui la faute ? Vous étiez toujours sur ce satané rocher ; on aurait dit que ce soldat vous attirait comme le serpolet attire les chèvres... Oh ! si je tenais tous les soldats du roi de Sardaigne, je leur tordrais le cou... à tous !

MINA, avec vivacité et dépit. Eh bien ! j'hésitais à le croire, mais maintenant j'en suis sûre, c'est votre affreuse jalousie qui est cause de tout... Tenez, je vous déteste !

Elle entre vivement chez elle, à droite.

### SCENE II.

SCHNAPS, suivant Mina jusqu'à sa porte, d'un ton très-animé.

Elle me déteste ! oui, je leur tordrais le cou

à tous... (*Revenant tranquillement.*) Mais à quoi cela me servirait-il ? Elle n'en aime qu'un... je ferais des victimes !.. Enfin, il est dedans ! c'est déjà une bonne chose... Mais je ne sais pas pourquoi j'ai une envie de pleurer qui me serre le gosier... je me figure que cet homme-là la battra !... Et c'est ce qui m'empêche de m'en aller d'ici... car, c'te pauvre fille, si elle n'a personne pour la défendre... Ce n'est pas mon oncle, qui est vieux, et qui n'est pas fort, (*avec humeur*) quoique gros !... moi, je suis là... j'ai Turc et Pluton, mes deux chiens... et si il bouge, je le fais grignoter !... Mais v'là la nuit... (*Il va à la fenêtre pour la fermer, et regarde les fleurs qui sont placées sur la saillie extérieure de la croisée.*) Ces pauvres fleurs ! comme elle les abandonne à présent ! elle qui les aimait tant ! (*En soupirant.*) La montagne lui a fait tout oublier, les fleurs et le cousin ! (*Il regarde par la fenêtre.*) Allons ! Fritz a eu une heureuse idée de mettre les cloches à melon sous cette fenêtre ; si le vent faisait tomber un pot, tout serait brisé ! (*Avec colère.*) Oh ! l'imbécile de Fritz !.. et pas de lumière à l'heure qu'il est ! (*Il prend une allumette et allume la chandelle au feu de la cheminée.*) Tout le monde a donc perdu la tête !

### SCENE III.

SCHNAPS, FRITZ, entrant par le fond.

FRITZ. Monsieur Schnaps ?

Schnaps sans se déranger.

SCHNAPS, allumant sa chandelle. Qu'est-ce que c'est ? Ah ! c'est l'imbécile de Fritz ! (*Parlant pendant que Fritz lui annonce qu'une femme désire le voir.*) Pourquoi donc est-ce que tu mets des cloches à melon sous la fenêtre ? Si le vent faisait tomber un pot...



FRITZ. Il y a là une femme qui dit comme ça que vous lui avez dit, ce matin, de venir vous parler ce soir.

SCHNAPS, *qui n'a pas cessé de parler.* Une femme! tiens! et moi qui oubliais d'en prévenir Mina! Ah! ventre-de-biche! l'homme est une vraie mécanique... qu'elle attende un moment.

Fritz sort par le fond.

SCÈNE IV.

SCHNAPS, puis MINA.

SCHNAPS, *ouvrant la porte qui conduit chez Mina.* Mina! Mina! venez!

MINA, *crainative, et sans passer le seuil de la porte.* Est-ce que mon père me demande?

SCHNAPS. Il n'est pas encore revenu. Non, j'ai quelque chose à vous dire. (*Mina vient en scène.*) En rentrant les bêtes, tantôt, j'ai fait la rencontre d'une vieille femme que je ne connais pas. Elle n'est pas du pays, d'après sa coiffure; mais elle a l'air d'avoir du chagrin, d'après sa figure, et elle demande du travail.

MINA, *vivement.* Mais nous cherchons une domestique.

SCHNAPS. Voilà justement... et je me suis dit : ma cousine en aura peut-être compassion... (*avec intention*) quoique c'te pauvre vieille ne soit pas au service du roi de Sardaigne... Elle est là...

MINA. Elle est là? Faites-la venir, Schnaps, faites-la venir...

SCHNAPS, *allant au fond.* Je vas lui dire. (*A la cantonnade, et avec brusquerie.*) Avancez, voyons... Ah ben! si vous avez déjà peur comme ça, faut pas songer à vous mettre en service.

MINA. Allons, pourquoi la rudoyer ainsi?

SCHNAPS, *rentrant un peu.* Je n'aime pas les poltronnes... je battrais, moi, une femme poltronne! (*A la cantonnade.*) Venez donc.

SCÈNE V.

SCHNAPS, LISBETH, *elle s'avance timidement;* MINA.

Schnaps ferme la porte du fond.

MINA, *à Schnaps.* Vous disiez une vieille femme?

SCHNAPS. Elle n'est pas vieille!.. (*A Lisbeth.*) Comment! vous n'êtes pas vieille? Pourquoi donc...? (*A part.*) J'ai la tête d'un côté et les yeux de l'autre.

MINA, *à Lisbeth.* Approchez, ne craignez rien.

SCHNAPS, *à Lisbeth.* Vous voyez bien qu'elle s'intéresse à vous.

LISBETH. Monsieur m'a dit qu'en ce moment vous cherchez quelqu'un pour vous seconder dans les soins du ménage, et j'ai espéré en vous.

MINA. Quel est votre pays, mademoiselle? Quel est votre nom?

LISBETH. Telle est ma destinée que je ne puis vous le dire; mais je suis femme, et je suis malheureuse; me repousserez-vous?

SCHNAPS. Si vous ne dites pas votre nom, mais alors ce sera très-génant quand on voudra vous appeler. (*En soupirant.*) Tout a un nom dans la nature!

LISBETH, *hésitant.* Eh bien! je me nomme...

SCHNAPS. Allons donc!

LISBETH. Je me nomme Lisbeth.

SCHNAPS. Lisbeth!... (*D'un air peu satisfait.*) Oh! oh!.. enfin, c'est un nom.

MINA, *à Lisbeth.* Je crois que vous méritez l'intérêt que vous m'inspirez, et je suis disposée...

SCHNAPS. Cependant!.. cependant! je ne dis pas que vous soyez une vagabonde; mais il faudrait savoir...

LISBETH. Oh! je n'ai pas manqué à l'honneur, monsieur. (*Schnaps fait un geste qui exprime qu'il en est convaincu*) Si je tais le nom de mon pays et celui de ma famille, c'est par respect pour la douleur de mon bon et vénérable père.

MINA, *surprise.* Quel motif a pu vous séparer?

LISBETH, *avec abandon.* J'ai aimé!...

MINA, *vivement.* A son insu? .

Lisbeth baisse les yeux avec confusion.

SCHNAPS, *à Mina d'un ton de reproche.* Vous voyez!.. vous voyez, Mina!.. hein!

LISBETH. Mon cœur repoussait celui qui m'était destiné par mon père...

SCHNAPS. Il était votre parent peut-être?

LISBETH, *avec ingénuité et étonnement.* Non! ami, seulement!..

SCHNAPS, *vivement.* Tant pis!

LISBETH. Pourquoi?

SCHNAPS, *s'éloignant un peu.* Rien!... rien... c'est une bêtise qui me passe.

LISBETH. Mais bientôt les assiduités de mon futur donnaient de l'ombrage à mon ami, qui me fit promettre de rompre avec celui qu'il considérait comme son rival.

SCHNAPS, *avec véhémence.* Oh! comme je l'aurais battu!

MINA. Qui?

SCHNAPS. N'importe lequel!

LISBETH. Un jour je faisais de vains efforts

pour faire comprendre au jeune homme protégé par ma famille que je ne pourrais jamais être à lui, lorsque celui que j'aimais apparut tout-à-coup la fureur dans le regard.

SCHNAPS, *avec colère*. Voilà!.. voilà!..

LISBETH. Lisbeth! vous m'avez trahi, s'écria-t-il. Je voulais lui répondre... il ne m'écoutait pas, et déjà un combat s'était engagé, un combat affreux qui jamais ne s'effacera de ma pensée... (*Schnaps soupire.*) Brisée par l'émotion, j'étais restée à la même place, lorsque j'entendis la chute d'un homme et une voix qui s'écria...

SCHNAPS. Patatra!

LISBETH. Une voix qui s'écria : Je suis mort!

MINA, *jétant un cri*. Ah!

LISBETH, *continuant*. Je m'évanouis...

SCHNAPS, *soutenant dans ses bras Lisbeth, qui paraît surprise*. Elle s'évanouit... secourons-la.

MINA. Mais vous vous trompez.

SCHNAPS, *regardant Lisbeth et comprenant*. Eh bien? ah oui!.. (*Se sachant de sa méprise.*) Eh bien! quoi!.. il y a de quoi!... il y avait parlé bien de quoi!

MINA. Pauvre jeune fille!

LISBETH. Quand je revins à moi, mon ami avait disparu. Seule, auprès de ce corps inanimé, l'épouvante me saisit. J'entendais un bruit confus de voix... je distinguai celle de mon père... Il s'approchait; la terreur s'empara de tous mes sens... je n'osai affronter ses regards; vous le dirai-je? je me sauvai égarée... folle!

SCHNAPS, *à Mina, avec humeur*. Hein? Mina!... hein?

LISBETH. Depuis ce temps je suis errante. Je viens vous demander du travail et un asile... de grâce, ne me refusez pas; vous êtes femme, ayez pitié d'une femme!.. et si vous aimez... que vos amours à vous soient heureux!

Schnaps tire son mouchoir et s'essuie les yeux.

MINA, *avec émotion*. Lisbeth, votre malheur m'intéresse... oui, il m'a vivement touchée.

SCHNAPS, *après quelques sanglots*. Et moi, j'en suis très-content. (*S'animant.*) Voilà bien ce qui prouve.

MINA. Je parlerai à mon père.

LISBETH. Oh! que de reconnaissance!

MULNER, *en dehors*. C'est bien!... c'est bien!

SCHNAPS, *pleurant et d'un ton piteux, à Lisbeth*. C'est mon oncle!

MINA, *tremblante*. Mon père!

AIR de la *Batelière de Brienz*.

ENSEMBLE.

SCHNAPS.

Rentrez, cousine,

Oui, je devine (*bis.*)

Quel est votre embarras.

Allons, voyons, rentrez, et n'vous effrayez pas!

MINA, *à part*.

Ce qui m'chagrine,

S'il le devine, (*bis.*)

Comment, comment, hélas!

Dans ce cruel moment me tirer d'embarras!

LISBETH.

C'qui les chagrine,

Je le devine, (*bis.*)

C'est ma présence, hélas!

Qui cause en ce moment leur cruel embarras.

*Schnaps conduit Mina et Lisbeth, qui entrent à droite.*

## SCENE VI.

MULNER, SCHNAPS.

SCHNAPS, *d'abord seul*. Et cette Lisbeth!... avec son histoire... en voilà encore une!.. (*Avec colère.*) Oh! les pères, les pères! Je suis indigné!.. l'homme est petit!

MULNER, *entrant par le fond et fermant la porte*. Me voilà!

SCHNAPS. Eh bien! le prisonnier?

MULNER, *d'un air satisfait*. Il est ici.

SCHNAPS. Comment ici!.. où ça?

MULNER, *indiquant la porte qui est à l'extérieur*. Là! c'est la plus belle chambre de la maison... je veux qu'il soit bien.

SCHNAPS. Mais la porte ne ferme qu'au verrou... vous voulez donc qu'il s'échappe?

MULNER, *avec bonhomie*. Écoute donc, je l'ai conduit à la prison de la ville; mais depuis quinze ans on n'y a mis personne.

SCHNAPS. C'est le tort qu'on a eu.

MULNER. Et la porte ne tient à rien. J'ai été obligé de l'amener avec moi. Ici, du moins, je l'aurai sous la main... (*Sérieusement.*) Et elle? elle? tu l'as ramenée?

SCHNAPS, *à part*. Il l'a reconnue! (*Haut.*) Oui, mon oncle.

MULNER. Elle ne s'attend pas à ce qui va lui arriver. Il faut être sévère, vois-tu? et je le serai.

SCHNAPS, *appuyant*. Vous aurez raison, il faut... (*Se radoucissant.*) C'est-à-dire, non... non, mon oncle, vous aurez tort.

MULNER. Tort?... une fille aussi coupable!

SCHNAPS, *avec onction*. Coupable? elle? pas plus que l'oiseau qui vient d'éclore. Les jeunes filles... c'est jeune... elle est dans l'âge de la bêtise... elle a fait une imprudence... pas plus... et vous criez?... Voilà bien la légèreté des pères!... ils ont des enfants... qui sont plus jeunes qu'eux... ils ne les surveillent pas, et puis après, ils crient... Ah! ventre-de-biche! je ne voudrais pas être père!

MULNER. Je le suis, moi!

SCHNAPS, *d'un air de compassion*. Ah!

MULNER. Et je sais ce qu'il faut que je fasse.

SCHNAPS. Je l'ai déjà bien tarabustée... en route! Dans le premier moment, j'ai été vif... j'ai mal fait... je vous le dis pour que vous raccommochez ça... je l'ai fait pleurer... dites-lui que j'en suis fâché... dites-lui ça... Ces pauvres malheureuses femmes, ça pleure beaucoup, mon oncle. Je n'aime pas ça, moi. (*Il remonte de quelques pas puis redescend et dit d'un air gai :*) Est-ce que vous aimez, vous, à faire pleurer les femmes?

MULNER. Non certes... mais l'honneur... l'autorité d'un père méconnu...

SCHNAPS. Ah bah! au bout du compte... il n'y pas tant de mal... Si elle était sur le haut du rocher, ça prouve qu'elle l'aimait, ce militaire. Le cœur d'une jeune fille, voyez-vous, mon oncle, c'est de l'amadon... je ne peux guère le regarder que comme de l'amadon... ça prend d'un rien. Elle est assez punie, à c't'heure; il s'agit d'être doux... une femme... c'est chétif...

MULNER. Mais je crois, le diable m'emporte, que tu t'avisés de me faire de la morale!

SCHNAPS. Soyons doux!

MULNER, *impatiente*. Je sais ce que j'ai à faire, corbleu!

SCHNAPS. Soyons doux!

MULNER. Tiens, va-t'en... car...

SCHNAPS, *d'un air timide*. Mais, mon Dieu! ce que j'en dis, mon oncle, c'est dans votre intérêt...

MULNER. Comment, dans mon intérêt?

SCHNAPS, *toujours avec émotion*. Je vous respecte, et vous chéris... c'est vous qui m'a donné l'éducation, et qui m'a mis à même de garder les chèvres... mais si vous la rudoyez... (*Avec menace.*) Oh! oh!... mon oncle!..

MULNER. Eh bien! qu'est-ce que tu feras?

SCHNAPS, *de même*. Je n'en sais rien!... mais ça sera laid... ça sera quelque chose de pas bien.

MULNER, *impatiente*. Ah ça! tu m'ennuies, toi!.. va te promener!..

Il va entr'ouvrir la porte qui conduit chez lui, à gauche.

SCHNAPS, *tranquillement*. Bon! bon! à moi tout ce que vous voudrez... je suis de votre sexe.

MULNER, *à part, regardant chez lui*. Bien! voilà Guillaume qui entre. (*Haut.*) Schnaps, va-t'en.

SCHNAPS. Oui, mon oncle.

MULNER, *à part* \*. Il a bon cœur; mais

il est insupportable. (*Haut à Schnaps, qui s'arrête à la porte du fond.*) Un instant!... monte auprès du prisonnier; vois si rien ne lui manque. J'entends qu'on lui donne tout ce qu'il demandera... hors la liberté. Tu m'en réponds.

SCHNAPS, *redescendant*. Oui, mon oncle. Voyons, maintenant que vous êtes plus calme, mettez-vous un peu à sa place... si vous étiez épris d'un militaire...

MULNER, *avec vivacité*. Encore!.. t'en iras-tu, à la fin?

SCHNAPS, *à part, en s'en allant*. Il me charge d'avoir soin de l'homme que j'exerce le plus sur la terre... Ma position est bien fautive! (*Il va à la porte du fond, se retourne et dit à Mulner :*) Soyons doux!

Il sort par le fond.

## SCÈNE VII.

GUILLAUME, MULNER.

MULNER, *d'abo d seul, après avoir regardé Schnaps s'éloigner, en ouvrant la porte qui conduit à sa chambre, à gauche; il appelle :* Guillaume!.. Guillaume!..

GUILLAUME. Me voici, monsieur le bourgmestre.

MULNER. Vous pouvez maintenant retourner à Chamouney, pour rassurer mon pauvre Ulric : sa fille est dans ma maison, et Max est prisonnier.

GUILLAUME, *avec joie*. Je ne m'étais donc pas trompé!

MULNER. Oh! je suis d'une joie!.. aussi j'ai agi avec une adresse d'autant plus surprenante, que je n'ai pas l'habitude de ces sortes de choses.

AIR : *Nestés, restez troupe sâle.*

Dans notre paisible Helvétie,  
Le prisonnier n'est pas comique;  
J'en ai tant manqué dans ma vie!..  
Enfin, par bonheur, j'en tiens un,  
J'ai l'honneur d'en avoir fait un!  
Moi-même j'ai peine à le croire,  
Je suis plus fier d'un trait par-il,  
Que ne fut Jone dans l'histoire,  
Lorsqu'il arêta le soleil!

GUILLAUME. Oh! que de grâces nous avons à vous rendre!.. Mais on est-elle... que je l'aperçoive... que je puisse dire à mon maître : J'ai vu votre enfant... je l'ai vue de mes yeux...

MULNER, *indiquant la porte à droite*. Elle est là, sans doute... (*Après avoir entr'ouvert la porte et avoir regardé*) Oui, avec ma fille.

GUILLAUME, *avec joie, en regardant à son tour* \*. Oui! oui! c'est elle!.. c'est ma jeune

\* Schnaps, Mulner.

\* Mulner, Guillaume.

maitresse... Oh! monsieur le bourgeois, que de joie pour ce bon M. Urie!

MULNER. Je vais lui écrire; mais je veux avoir auparavant un entretien avec elle. Retournez à votre auberge, et préparez tout pour votre départ; avant une heure, je vous porterai ma lettre.

GUILLAUME. Je suis à vos ordres.

Il sort par la gauche, Mulner le reconduit et ferme la porte sur lui.

MULNER. Quelle journée!

Apercevant Mina et Lisbeth qui entrent par la droite.

Air : *De votre bonté généreuse.*

La voilà! montrons nous sévère,  
Preignons l'air froid, et le front soucieux;  
Attention à mon rôle!

### SCENE VIII.

MULNER, à gauche, MINA et LISBETH  
à droite.

MINA, entrant par la porte à droite.  
Mon père!

LISBETH, bas, à Mina.

Parlez pour moi...

MINA, bas, à Lisbeth.

Où; laissez-nous tous deux!

Éloignez-vous...

MULNER, s'avançant, à Lisbeth.\*  
Restez, mademoiselle!

LISBETH, les yeux baissés.

J'obéis!... (A part.) Je tremble d'effroi!

MINA, à part, se plaignant tout-à-fait à gauche.

Hélas! comment parler pour elle,  
Quand j'ai tant à prier pour moi?

MINA, à Mulner. Mon père... cette pauvre jeune personne...

MULNER. Tu l'aimes déjà, je le vois.

MINA. Me permettras-tu d'implorer le pardon d'une faute...?

MULNER. Je te permets de l'implorer; mais je ne l'accorderai pas.

Il regarde Lisbeth, qui est restée tout-à-fait à droite.

MINA. Cependant si cette réunion avec ce militaire, sur le rocher, avait un but honorable. (Mouvement de Mulner.) Oh! oui, honorable, mon père.... et ton cœur lui-même ne le désavouerait pas si tu savais...

MULNER, sévèrement. En voilà assez!

MINA. Mais tu ignores...

MULNER, de même. Assez, te dis-je, je n'en sais rien.

MINA, à Mulner. Tu te laisseras fléchir.

MULNER. Je suis loin de lui refuser ma bienveillance.

LISBETH, à part. Elle ne cesse de lui parler pour moi; qu'elle est bonne!

MULNER. Tu vas voir comme je vais la traiter.

Il se dirige du côté de Lisbeth.

\* Mina, Mulner, Lisbeth.

MINA, très-surprise. Où va donc mon père?

MULNER, avec bonté, à Lisbeth. Soyez la bienvenue ici, mon enfant.

LISBETH. Ah! monsieur!

MINA, s'avançant vivement. Mon père, mademoiselle désire...

MULNER, à Mina, en l'éloignant de la main. Laisse! laisse! (A Lisbeth.) Vos malheurs me sont connus. Vous voilà chez moi, c'est très-bien...

LISBETH, à Mulner. Quoi! monsieur vous daignez m'accueillir?

MULNER. Ma fille a plaidé votre cause avec une chaleur... nous tâcherons d'oublier l'aventure de la montagne...

LISBETH, avec confusion. Monsieur...

MINA, à part, très-étonnée. De la montagne... je m'y perds.

MULNER. Regardez-vous ici comme chez vous. Je ne suis pas si diable que j'en ai l'air. Ma fille n'est pas méchante... elle ne demande pas mieux que d'être votre amie: voulez-vous être la sienne?

LISBETH. Oh! toujours!

MULNER. Alors, tout est dit. (Il va auprès de Mina.) Tu ne sais pas quelle est cette demoiselle?

MINA, regardant son père d'un air inquiet. Mon père!

MULNER, avec beaucoup de mystère. Je vais te le dire pour que tu règles ta conduite avec elle en conséquence. Cette jeune fille appartient à une famille honorable; elle a été enlevée de la maison paternelle.

MINA. Enlevée!

MULNER. Chut! pas un mot... à elle.

MINA, à part. Comment Schnaps a-t-il pu embrouiller à ce point les idées de mon pauvre père?

### SCENE IX.

MINA, MULNER, SCHNAPS, LISBETH.

SCHNAPS, entrant par le fond, à Mulner. Il n'a besoin de rien, le loup-garou!... il est content... il rit dans son crime!

MULNER. Bon!

SCHNAPS, apercevant Mina. La voilà!... (Bas à Mulner.) Mon oncle, est-ce que vous avez été farouche avec elle?

MULNER, allant près de Lisbeth\*. Tai-toi donc! (A Lisbeth.) Je veux que vous soyez regardée ici comme ma fille.

LISBETH, étonnée. Moi?

SCHNAPS, à Mina avec étonnement. La domestique? Comment? Quoi?

\* Mina, Schnaps, Mulner, Lisbeth.

MINA, *bas à Schnaps*. Mon père croit que c'est elle qu'il a arrêtée.

SCHNAPS, *bas à Mina*. Il ne sait donc rien? (*À part*.) Bravo! la servante...

MULNER, *à Lisbeth d'un air entendu, et avec bonté*. Vous serez... vous serez contente... bientôt... oui... bientôt...

SCHNAPS, *de plus en plus étonné*. Ah! ça, mais... (*Bas à Mina*.) Elle a donc consenti à prendre tout sur son compte?

MULNER, *regardant Lisbeth avec satisfaction et à part*. Elle est tout intriguée... (*S'approchant*.) Mon accueil vous étonne, après ce qui s'est passé sur le rocher...

LISBETH. Monsieur!..

SCHNAPS, *allant vivement auprès de Lisbeth et lui saisissant le bras*. Ne répondez pas \*!

MULNER, *avec humeur*. Allons, encore!.. (*Lisbeth regarde Schnaps avec étonnement; Mulner s'approche de Mina et lui dit:*) J'ai à sortir; prends bien soin de cette jeune fille.

Il parle bas à Mina.

SCHNAPS, *à Lisbeth brusquement et à la dérobée*. Vous avez mon estime, vous.

LISBETH. Quoi donc? mais je n'ai rien fait...

SCHNAPS. Bon!.. bon!.. vous êtes une brave fille, vous. Allons, n'ayons pas l'air de chuchoter, le père se douterait de quelque chose... rentrez, c'est ce qu'il y a de mieux...

LISBETH. Comment?

SCHNAPS. Chut! (*La conduisant jusqu'à la porte à droite*.) Et prenez bien garde de vous couper.

Lisbeth disparaît en témoignant la plus grande surprise; Schnaps ferme la porte.

MULNER, *qui causait tout bas avec Mina*. Toi, tu n'auras jamais de secret pour ton père, n'est-ce pas?

Il lui donne un baiser sur le front.

SCHNAPS, *joyeux, hors de lui*. Ah! mon oncle! ah! mon brave oncle! va!

MULNER, *se retournant étonné*. Quoi donc?

SCHNAPS, *cherchant à dissimuler son émotion*. Non... c'est que... je suis content de vous voir embrasser votre fille, là! (*Il tend ses bras pour embrasser Mulner*.) S'il vous plaît?

MULNER, *le repoussant*. Ah ça! vas-tu me laisser tranquille, toi?

SCHNAPS. C'est égal! (*Il lui saisit la main et la secoue*.) vous êtes mon oncle, vous!

MULNER, *à Mina*. Je ne sais pas, ma parole d'honneur, ce qu'il a depuis ce matin. Il fait extravagance sur extravagance. Si,

\* Mina, Mulner, Schnaps, Lisbeth.

tantôt, je l'avais écouté, je manquais ma capture... il voulait m'entraîner d'un autre côté.

MINA, *vivement et avec intérêt*. Comment?

MULNER. Et quand il a vu que je persistais à conduire ma troupe sur le rocher, il est parti comme si le diable l'emportait...

MINA, *à part, en regardant Schnaps avec reconnaissance*. Pour m'avertir!

SCHNAPS, *avec humeur et allant s'asseoir sur le banc qui est au fond*. Mais à quoi que ça sert de dire ça? à quoi que ça sert?

MULNER. Allons, lève-toi, voyons; ne te relâche pas de ta surveillance sur Max, mon prisonnier.

SCHNAPS, *d'un air de menace*. Ah! ah! celui-là!

MINA, *à Mulner*. Où est-il donc?

MULNER. Dans la chambre qui donne sur le lac.

MINA, *avec émotion, à part*. Ici?

MULNER.

AIR du Lever (de Monpou).

A toi je le confie,  
A toi seul je me fie;  
Sois toujours sur ses pas.  
Beaucoup de vigilance,  
Et de ta surveillance  
Ne te relâche pas!

SCHNAPS.

Vos craintes sont des chimères.  
Ah! l'on n'abuse guères  
Des regards comme les miens.  
Mes yeux seront sévères!  
J'en possède trois paires...  
En comptant mes deux chiens!

ENSEMBLE.

MULNER.

A toi je me confie, etc.

SCHNAPS.

A moi puisqu'on se fie,  
Le coquin, je l'effie  
D'porter ailleurs ses pas.  
J'aurai d'la vigilance,  
Et de ma surveillance  
Je n' me relâche pas.

MINA, *indiquant Schnaps, à part*.

Son cœur se sacrifie,  
Et moi, dans ma folie,  
Je l'accusais tout bas.  
Quelle rare obligation!  
Sa douce bienveillance,  
Je ne l'oublierai pas.

Mulner rentre chez lui à gauche; Schnaps se dirige vers la porte du fond.

## SCENE X.

MINA, SCHNAPS.

MINA, *avec bonté et les yeux baissés*. Pardon, Schnaps.

SCHNAPS, *revenant*. Pardon de quoi, Mina!

**MINA.** J'avais conçu un soupçon offensant... soyez plus indulgent que moi, Schnaps, je ne me le pardonne pas. Mais vous?... dites...

Elle lui tend la main.

**SCHNAPS.** Moi ?

Il regarde un instant la main que lui tend Mina sans oser la prendre ; (c'est le sujet de la gravure) puis il s'élançe avec joie pour la saisir, lorsque Mina la retire vivement.

**MINA, à part.** Qu'allais-je faire, mon Dieu !

**SCHNAPS, anéanti et ému.** Oui, c'est juste ; je me disais aussi, ça ne peut être qu'une erreur.

**MINA, embarrassée.** Mon pauvre Schnaps, croyez bien...

**SCHNAPS, avec beaucoup d'émotion.** Ça ne fait rien, allez ! ça ne fait rien ! (*À part, avec colère.*) Ah ! si je tenais une femme de quatre-vingts ans, bossue et pauvre, je l'épouserais tout de suite (*avec conviction.*) et je la rendrais heureuse.

Il sort par le fond.

~~~~~

SCÈNE XI.

MINA, seule.

Je l'ai blessé... Pauvre garçon... J'ai la tête si bouleversée... Mais, d'après les discours de mon père, il avait donc mission d'arrêter Max... et une femme qui devait se trouver avec lui ? Oh ! il faut que je voie Max, que je lui parle, que je sache de lui... Schnaps est allé visiter les bergeries... mon père est chez lui... (*Elle ouvre la porte à gauche et regarde.*) Il vient d'écrire... il plie sa lettre... il prend son chapeau... (*Avec joie.*) Il sort par la petite porte... Oui, il faut que je voie Max... Oh ! c'est par curiosité, car je n'ai pas d'amour pour ce militaire... (*À demi-voix.*) Oh ! non... (*D'un air plus résolu.*) Non, je ne l'aime pas... Mais je veux savoir s'il est vrai qu'il ait enlevé... une femme... c'est bien naturel. Faisons-le venir. (*Elle ouvre la porte du fond, et en tire le verrou de la porte qui est à l'extérieur.*) Venez, c'est moi qui ai tiré le verrou ; venez, monsieur le soldat.

Mina referme la porte après l'entrée de Max.

~~~~~

## SCÈNE XII.

**MAX, MINA.**

**MAX.** Enfin, c'est vous, charmante Mina ! vous avez bien tardé...

**MINA, toi, ca piquée.** Monsieur...

**MAX.** Oh ! ne vous en défendez pas !... n'êtes-vous pas mon ange protecteur ?

**AIR : L'Amour qu'Edmond a su me taire.**

N'êtes-vous pas la fidèle compagne  
Du malheureux abandonné de tous ?  
Ici, comme sur la montagne,  
Mina, j'ai dû compter sur vous ;  
Oui, plein d'espoir dans un si doux échange  
De gratitude et de bienfaits,  
Pauvre exilé, j'appelais mon bon ange, } (*bis.*)  
Et prisonnier je l'attendais !

**MINA, avec embarras.** Mais, monsieur...

**MAX, vivement, et avec légèreté.** Oh ! je ne vous demande pas par quels moyens vous avez réussi dans votre projet de me faire habiter Martigny ; comment il se fait que vous avez été arrêtée avec moi, ni comment, prisonnière aussi, vous avez eu la faculté d'ouvrir la porte de ma prison. Ebloui de tant de prestiges, je ne cherche plus à comprendre, moi ! je ferme les yeux et je crois ; car il y a dans tout cela, que sais-je ? un sylphe, une fée, qui se cache et qui me conduit. Mina, qu'exigez-vous de moi ?

**MINA, avec effort.** Monsieur Max... j'ai... des éclaircissemens à vous demander.

**MAX, très-surpris.** A moi ?

**MINA.** Nous ne sommes que deux ici.

**MAX, regardant autour de lui.** J'avoue que... à moins que vous ne me disiez le contraire... c'est mon opinion.

**MINA.** Et cependant nous devrions être trois !

**MAX.** Bah ! qui est-ce donc qui manque !

**MINA.** C'est précisément ce que je veux vous demander ?

**MAX.** Foi de Max, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

**MINA.** Le bougmestre a reçu l'ordre d'arrêter M. Max et la femme qu'il a enlevée.

**MAX, vivement et avec étonnement.** Une femme ?

**MINA.** Oui !... et vous savez comment, me trouvant avec vous sur la montagne, j'ai été arrêtée à sa place.

**MAX.** Vous dites qu'on a donné l'ordre d'arrêter une femme qui était avec moi sur la montagne ?.. Allons donc !

**MINA.** Nierez-vous du moins qu'une femme soit pour quelque chose dans le mystère de votre fuite ?

**MAX.** Oh ! si nous parlons comme cela autre affaire ; je ne le nie pas.

**MINA, avec effort.** Une femme pour laquelle vous avez de... de l'affection.

**MAX.** Oui, Mina !

**MINA, à part, vivement et avec émotion.** C'était vrai !

**MAX, s'animent.** Oui, une femme que j'aime, (*se reprenant*) que j'aimais comme on aime la vie ! Mais souffrez que je ne

vous entretienne pas de cette liaison... elle me rappelle de pénibles souvenirs... mon cœur est à jamais fermé aux séductions de l'amour.

MINA, à part. Oh! que j'ai bien fait de ne pas l'aimer!

MAX. Et c'est pour elle que j'ai été poursuivi, que je suis arrêté, et que, peut-être, je serai fusillé comme déserteur...

MINA, vivement et avec effroi. Fusillé!!!

MAX. Ce n'est pas très-bouffon... (légèrement) et à moins que vous n'ayez aussi le pouvoir de vous y opposer...

MINA, avec beaucoup d'émotion. O mon Dieu!... monsieur Max!... ô mon Dieu! monsieur Max... fusillé! vous!... J'aimerais mieux vous voir partir... partir pour toujours... ne plus jamais vous revoir....

MAX. Partir! partir!... c'est bien facile à dire...

MINA, vivement. Et si l'on vous en donnait les moyens?

MAX. Qui?

MINA. Moi!

MAX. Vous? alors, je n'accepterais pas. J'ai pu me réfugier dans la montagne, je n'exposais que moi; mais m'évader en vous compromettant? jamais!

MINA. Mais je ne serai pas compromise.

MAX. Cependant, si vous favorisiez mon évvasion?...

MINA. Je vous jure que je ne crains rien!

Elle va à la fenêtre.

MAX, à part. Elle a une assurance qui ferait croire aux farfadets, si on était superstitieux!

MINA. Monsieur Max, partez, éloignez-vous... les momens sont précieux... Cette fenêtre donne sur le jardin... le mur de clôture est peu élevé... Allez, monsieur, allez; gagnez la frontière de France... (Avec plus d'émotion.) Peut-être mes vœux et mes prières vous serviront de sauvegarde.

MAX, ému. Mina!

MINA.

Air : *La voix de la sagesse.* (Théophile.)

Partez, et vers la France  
Cherchez un ciel plus doux;  
Mon cœur en votre absence  
De loin pûra pour vous.

MAX.

Quoi! me mettre en voyage,  
O Mina! quoi! vous fuir  
Sans emporter un gage,  
Sans un seul souvenir?

MINA, détachant son bouquet.  
Eh bien! que ce bouquet vous accompagne!  
Vers le boulier il guidera vos pas!

MAX, regardant le bouquet.

Oui, car ce sont des fleurs de la montagne!

MINA, baissant les yeux et avec émotion.  
Ce sont des... Ne m'oubliez pas!

MAX.

Oui, je vais vers la France  
Cherchez un ciel plus doux;  
Là ma reconnaissance  
De loin pûra pour vous.

Il va à la fenêtre.

ENSEMBLE.

MINA.

Partez, et vers la France, etc.

MAX.

Oui, je vais vers la France, etc.

MINA, à part, tandis que Max ouvre la fenêtre. Du moins, on ne le fusille pas! (En mettant le pied sur la fenêtre, Max renverse un pot de fleurs; on entend au dehors un grand bruit de verre cassé.) O ciel!

MAX, la regardant d'un air stupéfait. Ah, maladroît!

SCHNAPS, en dehors. Fritz! appelez les chiens!.. appelez les chiens!

MAX, vivement et très-inquiet. Je vois un homme qui vient.

MINA, désolée. La fuite est impossible à présent... Ah! par ici...

Elle ouvre la porte du fond.

SCHNAPS, en dehors. Apporte, Pluton... mords-moi ça... apporte...

MINA, fermant la porte. C'est Schnaps qui vient... ah! mon Dieu!

MAX. Encore Schnaps... mais le diable l'a donc cousu à mes trousses?

MINA, allant vivement à la porte de gauche. Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! par là... par là... il y a une sortie. (Elle ouvre la porte, qu'elle referme aussitôt.) Ciel!... mon père qui rentre... (Allant à Max.) Monsieur!.. oh! monsieur Max, ne me perdez pas!

MAX, désolé. Vous perdre, ô ciel! Mina, je donnerais l'impossible pour rentrer dans ma prison.

MINA, allant au fond. Vous ne pouvez sortir d'ici... vous seriez vu. On vient... cachez-vous.

MAX. Mais où? je ne peux pas me cacher dans ma poche!

MINA, comme par inspiration. Ah! (Elle lui indique l'horloge.) Là dedans! vite vite!

MAX, étonné. Là dedans... (Il entre.) Dieu! que c'est juste!

MINA. Et ne bougez pas, je vous en supplie.

MAX. Soyez tranquille, il n'y a pas moyen.

MINA, après avoir refermé l'horloge. Oh! je suis prête à me trouver mal. (On entend la voix de Schnaps.) Schnaps!.. Ah! rentrez-vous, mon trouble me trahit.

Elle rentre vivement à droite.

## SCENE XIII.

SCHNAPS, MAX, *dans l'horloge.*

Schnaps ouvre très-vivement la porte du fond. Il regarde la prison.

SCHNAPS, *très-animé.* Personne dans la prison... Pluton n'a rien trouvé... et cependant la porte du sacripant est ouverte. Où l'a-t-elle fourré? (*Il cherche des yeux et arrête ses regards du côté de la cheminée.*) Les Savoyards ont l'habitude de grimper dans la suie... c'est de naissance ça... (*Il prend la lumière, regarde dans la cheminée et crie à la manière des ramoneurs.*) Ahé! ahé! Rien... S'il était dans l'horloge!.. ah! bah!.. eh! ça c'est vu... (*Il ouvre la porte de l'horloge et aperçoit Max.*) Ah! sacrelotte... (*Max sort à moitié, Schnaps le saisit violemment.*) Ah! nous nous sauvons!

MAX. Permettez, monsieur Schnaps.

SCHNAPS, *l'attirant toujours.* Ah! nous nous sauvons!MAX, *d'un air menaçant.* Morbleu! ne me secondez pas comme ça.SCHNAPS, *criant.* Ah! sacrelotte! ah! sacrelotte!

Ils crient ensemble.

MULNER, *en dehors, à gauche.* Mais qu'est-ce que c'est donc? qu'est-ce que c'est?SCHNAPS, *effrayé.* Mon oncle... (*A Max.*) Rentrez... rentrez...MAX, *à moitié sorti de l'horloge.* Vous me rendrez raison...SCHNAPS, *le poussant violemment.* Rentrez dans ta boîte, ou je te mange... je te déliquette... Ah! sacrelotte!..

Il ferme la porte de l'horloge et court vivement à l'entrée de la chambre à gauche, et arrive au moment où Mulner entr'ouvre la porte; cette porte ouvre sur le théâtre de façon à ce que Mulner soit entrevu du public toutes les fois que la porte s'ouvre.

## SCENE XIV.

MULNER, SCHNAPS.

MULNER, *entr'ouvrant la porte.* Qu'y a-t-il donc?SCHNAPS, *refermant vivement la porte sur Mulner.* Rien!.. on n'entre pas.MULNER, *dehors.* Comment! on n'entre pas?

SCHNAPS. Je ne suis pas dans une tenue convenable... je fais ma toilette.

MAX, *ouvrant la porte de l'horloge.* Dites donc, monsieur Schnaps...SCHNAPS, *allant vivement à l'horloge, dont il ferme la porte.* Veux-tu bien rentrer tout de suite... (*Il court vivement à Mulner.*) Mon oncle...MULNER, *en dehors poussant la porte.* Mais j'ai à parler au prisonnier.SCHNAPS, *repoussant la porte.* Impossible, mon pauvre oncle... je n'ai aucun vêtement.MAX, *ouvrant la porte de l'horloge.* Ah! ça! mais j'étouffe là-dedans, moi.SCHNAPS, *allant à lui.* Rentre dans ta boîte... rentre dans ta boîte...MULNER, *poussant la porte.* As-tu perdu la tête? Chez moi?SCHNAPS, *la repoussant encore.* Faites le tour, mon oncle, je vous en prie, faites le tour.MULNER, *furieux.* A-t-on vu chose pareille? M'empêcher d'entrer...SCHNAPS, *d'un air piteux.* J'y suis forcé, mon pauvre bon gros oncle... je suis en sauvage.MULNER, *scandalisé.* Oh!.. Eh bien! je vais faire le tour... et nous verrons.. En sauvage!...

## SCENE XV.

MAX, *caché,* SCHNAPS.SCHNAPS. Oui, va!.. il te faut cinq minutes pour faire le tour... la porte du clos est fermée... ça me donnera le temps de faire rentrer ce bandit dans sa prison.. et puisqu'elle l'aime au point (*avec mépris*) de le faire cacher dans des horloges, il n'y a qu'une chose à faire. (*Il ouvre la porte de l'horloge.*) Voyons. sortez...MAX, *sortant de l'horloge.* Un mot!.. Je comprends que vous vous croyiez blessé dans vos affections... je suis à vous, l'amî, sortons.

SCHNAPS. Comment? sortir! Oui, vous aimeriez assez ça, vous. Ah! voilà bien les Sardes!.. voilà bien les soldats sardes!.. je les reconnais... Nous n'avons qu'un instant, soldat.. Vous m'avez dit que vous aimiez Mina?

MAX. Je l'ai dit, c'est vrai.

SCHNAPS. Soldat! vous l'aimez? Il faut que vous l'épousiez.

MAX. Allons donc!

SCHNAPS, *avec émotion.* Epousez-la, mon brave Max! je ne suis plus fâché, n'avez pas peur.MAX, *à lui-même en souriant.* Peur?

SCHNAPS. Elle est jeune... elle est jolie... elle est bonne... elle a du bien... elle vous aime. En Suisse, quand on aime et qu'on est aimé, on se marie... Allons, sapristi, soyons un petit peu Suisse, voyons!

MAX. Mon pauvre Schnaps, vous êtes un brave garçon; mais...

SCHNAPS, *ému.* Et si un jour vous avez des petits... eh bien! je les ferai danser sur mes genoux... je leur apprendrai le ranz des vaches en allemand... parce que vos enfans... je ne pourrai pas les zhaïr.MAX, *embarrassé.* Laissez, Schnaps... n'insistez pas là-dessus.



**SCHNAPS, s'animant.** Est-ce parce que vous n'avez rien? Eh bien! il y a encore moyen d'arranger cette affaire-là...

*AIR : Un page aimait la jeune Adèle.*  
 Pour vous résoudre à ce mariage,  
 Soldat, ne soyez pas blessé :  
 Je vous donne ici l'héritage  
 Qu'en mourant mon oncl' m'a laissé.  
 Ne croyez pas que j'aie l'am' généreuse,  
 Ce bien pour moi s'rait un fardeau :  
 Je n'y t'nais qu' pour la rendre heureuse ;  
 Voilà pourquoi je vous en fais cadeau !

**MAX.** Quoi! vous l'aimez? et vous voulez me la faire épouser?

**SCHNAPS.** Oui!..

**MAX.** Voilà un drôle de particulier.

**SCHNAPS, d'une voix altérée par l'émotion.** Je suis comme ça, moi... épousez-la, je serai satisfait.

**MAX.** Quand vous me donneriez le revenu de vos vingt-deux cantons, je ne le pourrais pas.

**SCHNAPS, avec colère.** Comment, sacristi! vous refusez une femme pareille? Eh bien! il n'y a pas à dire, il faut que vous fassiez son bonheur, ou je vous broie, je vous pulvérise, moi... moi qui vous parle.

Il le saisit et le secoue vivement.

**MAX, se dégageant.** Calmez-vous, chevrier... vous êtes bien exalté, mon ami.

**SCHNAPS.** Il n'y a pas de calmez-vous, chevrier, vous êtes bien exalté, mon ami. (*Criant tout bas.*) Je veux qu'on sache que vous l'avez compromise; je veux qu'on sache que c'est Mina qui était avec vous sur la montagne; que c'est elle qui vous a fait sortir de prison; et qu'après vous en être fait aimer, vous refusez de l'épouser. Son père va venir; nous allons fondre la cloche.

Il remonte la scène.

**MAX.** Y pensez-vous? (*A part.*) Pauvre enfant qui m'a tant prié. (*Haut.*) Allons, laissez-moi rentrer...

**SCHNAPS, harrant la porte.** Non, je ne connais plus rien... il faut fondre la cloche avec le père. Mina en mourra peut-être.

**MAX, vivement.** Mina!

**SCHNAPS, s'attendrissant.** Mon oncle aussi... tant mieux... parce qu'alors... n'ayant plus rien à faire sur la terre, je me rue sur vous, comme un ours, je vous étrangle... (*Il s'élance sur Max, et le saisit par le cou*) je vous étrangle...

**MAX, d'un ton menaçant.** Lâchez-moi donc, sacrebleu!

**SCHNAPS, de même.** Ah! mais!..

**MAX, de même.** Ah! mais!..

**SCHNAPS, de même.** Ah! mais!..

**MAX, se dégageant, et à part.** Pas moyen de raisonner avec cette brute sensible. (*A*

*Schnaps.*) Voyons, ne crions pas; voulez-vous me procurer les moyens de revoir Mina?

**SCHNAPS.** Pourquoi faire?

**MAX.** Je conviendrais avec elle du parti à prendre pour tout concilier.

**SCHNAPS.** Vrai?

**MAX, à part.** Je ne risque rien... elle ne m'aime pas... non... impossible... elle ne m'aime pas.

**SCHNAPS.** Et si elle l'exige, vous l'épouserez?

**MAX.** Je me soumettrai à sa décision.

**SCHNAPS, avec émotion, et lui prenant la main.** C'est bien, ce que vous dites là... je vous rends une bonne partie de mon estime... je vas vous remettre en prison.

**MAX, remontant la scène.** Allons!

**SCHNAPS, passant la main sur ses yeux.** Enfin, c'est égal, si elle est heureuse!

Ils sortent par le fond et ferment la porte.

~~~~~

SCENE XVI.

LISBETH, venant de la droite, puis

SCHNAPS, venant du fond.

LISBETH, entrant avec précaution. Mademoiselle Mina m'a priée de faire évader un homme caché ici, et de lui dire qu'elle va lui procurer les moyens de s'enfuir. Je n'ai pas pu lui refuser cela, à elle qui a été si bonne pour moi. Tout le monde fait donc des fautes! (*Elle va à l'horloge et l'ouvre.*) Comment! personne!

SCHNAPS, entrant vivement*. Eh bien! qu'est-ce que vous cherchez dans cet objet-là?

LISBETH, avec embarras. Rien... rien...

SCHNAPS, fermant la porte de l'horloge. Avouez-le crûment..... c'est un chétien que vous cherchez.

LISBETH. Silence!.. où est il?

SCHNAPS. Et c'est Mina qui vous envoie?

LISBETH. De grâce! pas d'indiscrétion.

SCHNAPS, à part. Faut-il qu'elle l'aime!... (*Haut.*) Eh bien! dites-lui qu'elle soit tranquille; que le prisonnier n'a été vu que de moi; et qu'il est rentré dans sa niche, son Max...

LISBETH. Max!.. quoi!.. il s'appelle Max?

SCHNAPS. Il le dit.

LISBETH. Officier?

SCHNAPS. Du roi de Sardaigne.

LISBETH, avec joie. Du roi de Sardaigne... mais c'est lui!

SCHNAPS, avec élat. Qui? le roi de Sardaigne?... ah! bah!

* Schnaps, Lisbeth.

LISBETH. Mon Max! prisonnier.. lui!...

SCHNAPS. Comment, votre Max? Comment, son Max?

LISBETH. Oh! je veux le voir; conduisez-moi vers lui.

SCHNAPS. Vous le connaissez donc?... est-ce que vous l'aimeriez?

LISBETH. Si je l'aime! grand Dieu! mais c'est pour lui, pour le suivre, que j'ai tout quitté... patrie... famille... tout.

SCHNAPS, *au comble de l'étonnement*. Autre affaire à présent... Elle a tout quitté, patrie, famille, tout... C'est donc le diable qui vous pousse?

LISBETH. Il est malheureux!... laissez-moi le consoler!... il m'aime, monsieur Schnaps, il m'aime!

SCHNAPS. Il vous aime? (*A part.*) Il en aime deux! Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là?

LISBETH. Mais il ignore que je suis près de lui. Au nom du ciel, monsieur Schnaps, venez.

SCHNAPS. Impossible!... vous me donneriez le revenu des vingt-deux cantons, comme disant quelqu'un que je méprise, que je ne bougerais pas d'ici... ni vous non plus.

Il arrête Lisbeth qui veut sortir par le fond.

AIR de J. Doche.

SCHNAPS.

Non, vous n'irez pas,

Vous ne passerez pas la porte!

Redoutez mon bras,

Car vous n'êtes pas la plus forte;

Je suis un géôlier,

Un homme d'acier,

Rien ne m'émeut, non, non, rien ne me touche,

Je suis un roc, un granit, une souche!

Injurie-moi, bon!

Mais pour le voir, non.

Lisbeth remonte, Schnaps la fait redescendre.

Voyons, d'la prudence,

Pas d'témérité,

Je n'puis en conscience,

Dans ma probité,

Trahir la confiance

De l'autorité

Schnaps retient encore Lisbeth, qui veut sortir.

ENSEMBLE.

Non, vous n'irez, etc.

LISBETH.

Quelle horreur, hélas!

Eh! quoi m'opprimer de la sorte!

Max me tend les bras,

Et ne vouloir pas que je sorte!

J'ai beau supplier

Cet affreux géôlier.

Rien ne l'émeut, eh quoi! rien ne le touche,

Et la prière en vain sort de ma bouche.

Pour quelle raison?

Je suis en prison!

Lisbeth remonte encore, Schnaps la suit.

SCENE XVII.

SCHNAPS, MULNER, *paraissant au fond*, LISBETH.

Schnaps et Lisbeth sont au fond lorsque Mulner paraît. Cette scène est très-vive.

LISBETH, *à Mulner*. Ah! monsieur, je vous implore.

MULNER, *très-animé et l'éloignant doucement*. Laissez, mon enfant. (*A Schnaps.*) Vous sentez, Schnaps, que ça ne peut plus aller comme ça.

SCHNAPS, *avec calme et parlant en même temps que Mulner*. Ah ben oui!... il s'agit bien de cela!... il y a autre chose de plus curieux à c't'heure... (*Il continue à parler pendant que Mulner et Lisbeth s'expliquent; il dit à Mulner:*) Elle a tout quitté... patrie... famille... tout.

MULNER. Me forcer à courir...

LISBETH. Monsieur Mulner, je vous en supplie.

MULNER. Non, mon enfant, la patience d'un oncle a des bornes. Je ne veux plus des services de M. Schnaps.

SCHNAPS, *qui n'a pas cessé de parler*. Vous êtes complètement à côté... vous êtes complètement à côté... si vous m'aviez écouté, vous vous seriez épargné.... Mademoiselle veut absolument voir le prisonnier.

LISBETH. Oui, monsieur, ou je ne veux pas rester une minute de plus dans cette maison.

MULNER. Ce n'est ni pour vous en aller ni pour voir Max que vous êtes prisonnière.

LISBETH. Prisonnière!.. moi?

SCHNAPS, *à part*. Oh!... (*Il passe au milieu; bas à Lisbeth en la poussant à gauche.*) Laissez-le dire, cet homme... il est vieux... il a ses idées.

LISBETH. Mais je suis venue ici de mon plein gré.

MULNER. Oh! nous y avons aidé un peu, ma charmante prisonnière.

LISBETH. Encore!

SCHNAPS, *à Mulner, en le poussant à droite*. Laissez-lui son erreur, allez... c'est jeune... ça a ses idées...

LISBETH. J'en appelle à monsieur Schnaps, qui sait bien que je lui ai demandé l'hospitalité.

SCHNAPS, *à part*. Ah! nous voilà bien.

MULNER, *très-animé*. Eh bien! réponds-lui donc que c'est moi qui l'ai arrêtée, et que c'est toi qui l'as amenée ici.

SCHNAPS. Vous avez raison.

LISBETH, *vivement et avec humeur*. Comment?

MULNER, *de même*. Quoi?

SCHNAPS, *plus fort*. Vous avez raison tous les deux; mais parlons d'autre chose. (*Tranquillement*.) Je crois que le temps va changer... Je sens ça à mes cors.

LISBETH. Ah! c'est trop fort!

MULNER. Oui, c'est trop fort! Allons voir Max, et prenons un parti, car je n'existe pas depuis ce matin... j'ai un mal de tête...

Il s'éloigne par le fond.

LISBETH. Quoi! vous partez sans me donner d'espoir? (*Elle atteint Mulner sur le seuil de la porte, et de sa main gauche saisit la main droite de Mulner.*) Oh! je ne vous quitte pas que je n'aie vu Max... je m'attache à vos pas.

Schnaps va vivement à Lisbeth, et, de sa main gauche, saisit la main droite de Lisbeth, de façon que les trois personnages tournés vers le public sont ainsi placés : Schnaps, Lisbeth et Mulner.

SCHNAPS. Et moi je m'attache aux vôtres; nous nous tiendrons tous les trois. Mulner se dégage et va à la prison de Max; la porte du fond reste ouverte.

SCENE XVIII.

SCHNAPS, LISBETH.

SCHNAPS, *ramenant Lisbeth*. Eh bien! écoutez... si le mariage vous tient tant que ça... je vous épouse, moi.

LISBETH. Mais je ne vous aime pas... je ne pourrais jamais vous aimer.

SCHNAPS, *vivement et avec éclat*. Moi non plus! ah grand Dieu! moi non plus.

MULNER, *dehors*. O ciel! il n'y est plus!
Il revient précipitamment.

SCHNAPS, *qui n'a pas entendu Mulner, à lui-même*. Ah ben! par exemple... comment! elle se figurerait que c'est parce que...

SCENE XIX.

SCHNAPS, MULNER, LISBETH.

MULNER, *entrant en scène*. Il arrive tout auprès de Schnaps, et crie de toutes ses forces Schnaps!

SCHNAPS, *criant aussi*. Quoi?

MULNER, *de même*. Il est sauvé

SCHNAPS, *de même*. Qui?

MULNER, *de même*. Max.

SCHNAPS, *de même*. Max?

MULNER, *de même*. Par la fenêtre.

SCHNAPS, *de même*. Ah! sacristi!... voilà un homme plat.

LISBETH. Oh! je cours après lui.

MULNER. Vous? je vous défends de sortir. Vous êtes ma prisonnière. (*A Schnaps.*) Bouche la porte.

Schnaps remonte la scène et va fermer la porte du fond.

LISBETH. Mais, monsieur, cette conduite envers moi...

SCHNAPS, *à la fenêtre*. Attendez... j'aperçois...

MULNER. Quoi?

SCHNAPS. Deux personnes qui causent.

MULNER. Cours vite.

SCHNAPS. Non, je m'abusais... ce sont deux sacs de froment... (*après un temps*) tiens, ils remuent leurs bras... (*avec éclat*) ah! sacrelotte.

Il sort vivement par la porte à droite.

SCENE XX.

MULNER, LISBETH.

LISBETH. Quoi! monsieur, Max est dans ces lieux, je peux le voir, je pourrais être heureuse, et vous refusez d'y consentir!...

MULNER. Pour que vous vous sauviez avec lui... il ne manquerait plus que ça... non seulement, je ne veux pas que vous le suiviez, mais je vous prie d'entrer dans cette chambre et tout de suite.

Il la conduit à la chambre à gauche.

LISBETH. Quoi! vous m'enfermez!

MULNER, *l'enfermant*. J'ai la clef, me voilà tranquille.

SCHNAPS, *en dehors*. Mais venez donc, mais venez donc, sacristi! je ne vous lâche pas; mais avancez donc; voulez-vous bien avancer?

MULNER, *avec joie*. Il l'a pris!

SCENE XXI.

MULNER, SCHNAPS, MAX, puis MINA.

SCHNAPS, *tirant Max avec violence*. Le voilà! je le tiens... le voilà.

MAX. Mais laissez-moi.

SCHNAPS, *furieux*. Non! je m'attache à toi comme le lierre à l'ormeau... (*criant*) comme le lierre à l'ormeau!

MULNER. Schnaps, laissez monsieur.

SCHNAPS. Oui, mais je bouche alors.

Il garde la porte du fond; Mina entre par la droite. Elle s'avance timidement, et paraît confuse.

MAX. Monsieur le bourgmestre, prononcez, me voilà à votre discrétion.

MULNER, *avec joie*. Ah! vous voilà raisonnable, enfin!.. Epousez-la, et tout est oublié.

MINA, *vivement*. Mon père!...

MAX. Monsieur le bourgmestre... mais mademoiselle ne m'aime pas.

MULNER. Comment?

MINA. Non, mon père.

SCHNAPS. Quoi!.. (*A part.*) C'est une frime... elle pèmit en particulier *

MULNER, *riant*. Mais je le crois parbleu bien qu'elle ne vous aime pas... Et qui

* Mulner, Max, Mina, Schnaps.

diable vous parle de Mina? Je vous parle de Lisbeth.

MAX, *vivement*. Lisbeth! Que dites-vous de Lisbeth? où est-elle?

MULNER. Ici. Vous le savez bien.

MAX. Ici? Comment? En êtes vous bien sûr?

MULNER, *riant*. Ah ça! me prenez-vous pour un idiot? Je l'ai arrêtée avec vous.

MAX. Avec moi?... vous vous trompez... ce n'est pas elle.

MULNER, *avec humeur*. Ah!

Il va ouvrir la porte à gauche.

SCHNAPS, *à Mina*. Ce pauvre oncle partage avec une bonne foi qui m'attendrit.

MULNER, *après avoir ouvert*. Venez, mademoiselle.

~~~~~

## SCENE XXII.

LISBETH, MAX, SCHNAPS, MINA, MULNER.

LISBETH. Max!

MAX, *la reconnaissant*. Quoi!... comment!.. Lisbeth!.. c'est Lisbeth!..

SCHNAPS, *à part, gaiement*. Il la remet.

MULNER, *les raillant*. Ah! ah! Lisbeth! c'est Lisbeth!.. Vous convenez donc maintenant que vous étiez ensemble sur la montagne?

Il passe à droite.

MAX. Ensemble?..

SCHNAPS, *passant entre Max et Mina*. Pas un mot...

MAX. Mais qui donc vous a si bien instruit?

MULNER. Une lettre d'Ulric.

LISBETH. De mon père?

MULNER. Qui vous pardonne, et qui m'annonce que votre adversaire n'est pas mort.

MAX. Il serait vrai?

LISBETH. Mon bon père!

SCHNAPS, *avec enthousiasme*. Quel père!.. Voilà un père!... qui pardonne et qui annonce que les adversaires ne sont pas morts...

MINA, *à Schnaps*. Chut!..

SCHNAPS, *à Max*. Chut!..

MAX. Mais cependant sur la montagne...

SCHNAPS, *d'un ton suppliant*. Silence... pour Mina.

MINA, *lui tendant la main*. Schnaps!.. vous êtes un bon parent.

SCHNAPS. Quoi?

MINA. Prenez-la.

SCHNAPS, *au comble de la joie et de l'étonnement*. Quoi! Mina... ô Dieu!.. n'est-ce pas une farce que vous me faites?

MINA. Non, mon bon cousin.

SCHNAPS, *hors de lui*. Je la prends! je la

prends! ô Mina! Mina! ma bonne Mina!.. (Il l'embrasse à plusieurs reprises. A Mulner.)

Mon oncle, il y a des momens dans la vie où on voudrait avoir quatre bras, mais je n'en ai que deux... infortuné que je suis..

MULNER. Allons, calme-toi.

SCHNAPS. Vous êtes le roi des bourgmestres, vous. Et vous, Max, et vous, Lisbeth, (*il va à eux*) comprenez-vous ce qui m'arrive? J'épouse Mina... moi... j'épouse Mina... Les douze ou quinze enfans que nous aurons, ce sera des petits Max, et pas des petits Schnaps; c'est-à-dire... non, ça sera des petits Schnaps... et pas des petits Max... Pardon, soldat... c'est la tête qui travaille... (*Il se jette dans les bras de Max.*)

Vive Mina! vive mon oncle! vive le roi de Sardaigne! et tous ses militaires et leurs épouses!.. (*D'un air anéanti.*) Ah! sacristi... je suis fatigué comme un malheureux.

MULNER. Je le crois bien... tu t'égosilles, tu gesticules... je ne sais plus où j'en suis... il m'a ému.

Il pleure.

SCHNAPS, *s'approchant de Mulner et le regardant avec attention*. Je déclare que vous pleurez... Ah! quel bon signe! ah! quel fameux signe! un Suisse d'âge qui verse des larmes! ça ne s'est pas vu depuis les obsèques de Guillaume Tell!

MINA. Mon père!..

MULNER. Mais voilà bien les caprices des femmes!

SCHNAPS, *avec indignation*. Oh! les femmes!.. les femmes!.. (*changeant de ton, et avec gaieté*) il en faut cependant!

## CHOEUR.

Air du Lever (de Moupon).

Allons, et plus d'alarmes,  
Un nœud rempli de charmes  
Ce soir va vous lier,  
Pour finir la journée;  
Que ce double hyménée  
Fasse tout oublier.

SCHNAPS, *au public*.

Faire pleurer les femmes,  
Ce sont des traits infâmes...  
Vous savez : j'n'aim' pas ça.

Montrant Mina.

Pour un rien ell' sanglotte,  
Soyons doux! sacrelotte!  
Messieurs! c'est pour Mina!

CHOEUR.

Allons, et plus d'alarmes, etc.

FIN.

**THÉÂTRE**

OU

**MA VOCATION,**

**COMÉDIE-VAUDEVILLE**

EN UN ACTE,

De M<sup>l</sup>. Varin, Et. Arago et Desvergers

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL  
DU VAUDEVILLE, LE 2 AVRIL 1834.

---

**PRIX : 3 SOUS.**

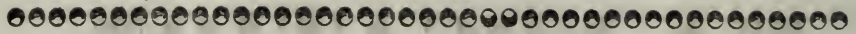
---



A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART St.-MARTIN, 12.

—  
1834.



*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

THÉOPHILE BERNARD, jeune séminariste. MM. ARNAL.

MONT-GOBERT, riche propriétaire, LEPEINTRE.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, sa femme. M<sup>mes</sup> GUILLEMIN.

SÉRAPHINE, leur fille. MAYER.

OCTAVIE, leur nièce. THÉNARD.

DOMESTIQUES.

*La scène se passe à la campagne près de Senlis; dans la  
maison de M. Mont-Gobert.*



---

Impr. de J.-R. MEVREL,  
Passage du Caire, 54.

# THÉOPHILE.

Le théâtre représente l'intérieur du premier étage d'un pavillon; porte d'entrée au fond; porte latérale à gauche; un canapé du même côté; fenêtre à droite; au fond deux bibliothèques de chaque côté de la porte; elles s'ouvrent dans toute la hauteur par deux batans garnis de rideaux verts. Chaises, fauteuils, tables, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE puis OCTAVIE.

Au lever du rideau, Séraphine paraît au fond portant un paquet qu'elle dépose sur une chaise.

SÉRAPHINE. Tout le monde dort dans la maison... personne ne m'a vue... appelons ma cousine... (Elle va frapper à la porte de gauche.) Octavie!.. Ma cousine!.. c'est moi, je suis seule...

OCTAVIE, paraissant. Me voici, ma chère Séraphine... embrassons-nous!..

SÉRAPHINE. Non, pas à présent... parce qu'avec ton costume d'homme, de militaire...

OCTAVIE. Eh bien?..

SÉRAPHINE. Ça peut donner des idées!

OCTAVIE. Quel enfantillage... est-ce que tu es encore comme à la pension... un peu prude, un peu dévote?

SÉRAPHINE. Et toi es-tu toujours...

OCTAVIE. Je n'ai pas changé.

Air de Mazaniello.

Plus que jamais vive étourdie,  
Gaiement, j'éloigne les chagrins!..

SÉRAPHINE.

Le ciel ma chère en cette vie,  
Nous défend les plaisirs mondains.

OCTAVIE.

Le ciel qui t'occupe sans cesse,  
Crois-moi, ne saurait t'en punir,  
Celui qui donne la jeunesse,  
N'est pas l'ennemi du plaisir!..

SÉRAPHINE. Moi, qui te croyais à Senlis, bien tranquille chez ton père, juge de mon étonnement, de ma frayeur, lorsqu'hier au soir, tu es venue seule, sous ce costume me demander asile à l'insu de mes parents.

OCTAVIE. Il le fallait bien... ton père est mon oncle... et pour tout au monde je ne voudrais pas qu'il me sût chez lui.

SÉRAPHINE. Aussi, je n'ai pas même pris le temps de t'interroger... il était tard!.. je t'ai bien vite cachée dans ce pavillon qui est toujours inhabité... mais ma conscience n'est pas tranquille, car il t'est sans doute arrivé une aventure terrible...

OCTAVIE. Non!.. rien de bien extraordinaire... j'ai été enlevée...

SÉRAPHINE. Enlevée!.. par des voleurs?

OCTAVIE. Par un jeune homme... un officier.

SÉRAPHINE. Et tu as pu le souffrir.

OCTAVIE. Dam! quand on n'est pas la plus forte.

SÉRAPHINE. Se laisser enlever par un officier!.. Est-ce un officier supérieur?

OCTAVIE. Un sous-lieutenant!..

SÉRAPHINE. Tu es impardonnable.

OCTAVIE. Je conviens de mes torts, mais ils sont involontaires... figure-toi qu'on devait donner à Senlis, un bal déguisé et masqué...

SÉRAPHINE. Quel abyme pour l'innocence!..

OCTAVIE. Je reçois une invitation... mon père me défend de l'accepter... c'était cruel!.. mais le lendemain, il est forcé de se rendre à Paris pour y rester huit jours... en son absence, plusieurs de mes amies vinrent me voir, et moi, j'enrageais... parce qu'elles avaient l'air de me plaindre... Pauvre Octavie!.. un si beau bal!.. que tu es malheureuse!.. mais c'est que tu le veux bien. — Moi?.. et comment? — sans doute!.. viens-y avec nous... tu seras déguisée, on ne te reconnaîtra pas... et ton père n'en saura rien...

SÉRAPHINE. Tu t'es laissée entraîner?..

OCTAVIE. Que veux-tu?.. je savais qu'Arthur devait y être.

SÉRAPHINE. Qu'est-ce que c'est qu'Arthur?

OCTAVIE. Arthur de Vernon, ce jeune officier de chasseurs, en garnison à Senlis... qui depuis quelque temps me parlait d'amour.

SÉRAPHINE. Et tu l'écoutais...

OCTAVIE. Est-ce qu'on peut empêcher un officier de parler... surtout celui-là... qui est très bavard... voilà pourquoi je pris ce costume, l'uniforme de son régiment petite tenue! je me réjouissais de l'intriguer!.. à peine au bal... je le rencontre, il feint de ne pas me reconnaître, et tout en causant, nous quittons la salle pour le jardin, où après plusieurs détours, nous arrivons à une porte extérieure!.. là, deux hommes me saisissent, étouffent mes cris, et me placent à côté d'Arthur dans une chaise de poste qui part au galop...

SÉRAPHINE. Vois-tu cependant, où les bals peuvent conduire.

OCTAVIE. Heureusement qu'en traversant ce village qui n'est qu'à deux lieues de Senlis, une roue s'est brisée, et tandis qu'Arthur cherchait du secours, l'obscurité a protégé ma fuite et je suis venue te demander un refuge.

SÉRAPHINE. Combien tu dois haïr ce jeune homme?..

OCTAVIE. Mais non, au contraire!.. tu ne comprends pas cela, toi qui n'as jamais aimé

SÉRAPHINE. Peut-être...

OCTAVIE. Tu connaîtrais l'amour?

SÉRAPHINE. Oui!.. mais un amour pur et sans remords... un amour qui ne peut-être heureux que là-haut...

OCTAVIE. Là-haut!.. prends-y garde!.. dans ce genre-là, les enlèvements sont plus dangereux.

SÉRAPHINE. Ne plaisante pas sur un pareil sujet.

OCTAVIE. Je n'en ai guère envie, je suis trop inquiète, trop malheureuse!.. C'est demain que mon père revient de Paris, et s'il ne me trouve pas à son arrivée, si le bruit de cet événement se répandait... et ces choses-là se répandent si vite...

*Air Du partage de la richesse.*

Tu sais combien la médisance

En province est prompt à blesser ;

Sur un seul mot, sur la moindre apparence

On la voit souvent s'exercer.

Mon aventure est un excellent thème,

Dieu sait comme on va bavarder...

Car j'ai fourni le canevas moi-même,

Et l'on n'aura plus qu'à broder.

SÉRAPHINE. Mon Dieu! c'est vrai... Quel parti prendre.

OCTAVIE. Il n'y en a qu'un... La nuit prochaine il faut que je retourne à Senlis, car je ne puis y retourner que la nuit; mais il le faut absolument.

SÉRAPHINE. Et qui t'accompagnera?

OCTAVIE. Ton frère Léon n'est-il pas ici?

SÉRAPHINE. Non, il est à Paris, où il est allé faire ses adieux à nos parents.

OCTAVIE. Ses adieux?..

SÉRAPHINE. Il est sur le point de partir pour l'Italie, mon père dit que c'est le moyen d'achever son éducation. Nous attendons même un monsieur, un jeune homme qui doit le suivre dans ce voyage.

OCTAVIE. J'entends, un mentor... voilà justement ce qu'il me faudrait... Se confier à des domestiques, c'est impossible.

SÉRAPHINE. Espérons encore; nous avons toute la journée pour y penser, et d'ici à ce soir, le ciel nous inspirera peut-être... En attendant, quitte ce costume; je ne t'aime pas sous cet habit, et je t'ai apporté tout ce qu'il faut pour en changer.

Elle lui donne le paquet.

OCTAVIE. Tu ne m'a pas apporté autre chose?

SÉRAPHINE. Quoi donc?

OCTAVIE. A déjeuner... je meurs de faim.

SÉRAPHINE. C'est juste... je tâcherai... Chut!.. je crois entendre parler.

Elle écoute.

OCTAVIE, *écoutant aussi.* En effet, on s'approche.

SÉRAPHINE. C'est la voix de mon père! (*Elle remonte la scène.*) Maman est avec lui... Que viennent-ils faire?... eux qui ne visitent jamais ce pavillon...

OCTAVIE. Mais, ne sois donc pas troublée comme ça... Fais semblant de chercher un livre dans cette bibliothèque.

SÉRAPHINE, *allant à la bibliothèque.* Mentir!.. dissimuler!.. tu vois à quoi tu m'exposes.

OCTAVIE. Adieu... n'oublie pas mon déjeuner.

Elle rentre à gauche en emportant le paquet.

## SCENE II.

SÉRAPHINE, M. et M<sup>me</sup> MONT-GOBERT,

MONT-GOBERT. Oui, madame, je vous répète que je le veux.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Et moi, je vous répète que vous n'avez pas le sens commun... Ce pavillon est isolé, au bout du jardin... rien n'est plus incommode.

MONT-GOBERT. Mais au contraire... une solitude délicieuse, véritable demeure du sage, avec une bibliothèque choisie... (*Il se retourne et aperçoit Sêraphine.*) Tiens! tu étais là, Sêraphine?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Que faites-vous, ici, ma demoiselle?

SÉRAPHINE. Maman, je cherchais un livre.

MONT-GOBERT. Approche, mon enfant... Je suis sûr qu'elle sera de mon avis.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Brisons là, monsieur... Vous voulez qu'il habite ce pavillon, j'y consens, n'en parlons plus.

SÉRAPHINE. Habiter ce pavillon... qui donc cela?

MONT-GOBERT. Le jeune homme qui doit accompagner ton frère dans ses voyages; son séjour ici sera de courte durée, mais encore faut-il le loger convenablement... Y verrais-tu aussi des obstacles?

SÉRAPHINE. Mais quand doit-il arriver?

MONT-GOBERT. Je ne l'attends que dans trois ou quatre jours.

SÉRAPHINE, *à part.* Ça me rassure. (*Haut.*) Alors, je n'y trouve aucun inconvénient.

MONT-GOBERT. Vous l'entendez, madame; il n'y a que vous qui fassiez toujours de l'opposition.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. C'est que vos idées sont quelquefois si contradictoires.

MONT-GOBERT. Et en quoi, s'il vous plaît? Me blâmeriez-vous parce que je donne un compagnon de voyage à mon fils un



bon jeune homme qui a fait ses études au séminaire, ce qui est, selon moi, un gage de moralité et de bonne conduite.

*Air : J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, je préfère en cette circonstance,  
Un homme simple et d'esprit peu léger,  
Car dans le monde il est mainte science  
Qui pour mon fils, offre plus d'un danger.  
Je veux quelqu'un d'une candeur extrême,  
Qui ne puisse trop l'éclairer...

Et lui laissant presque tout ignorer,  
Pour lui soit un autre moi-même.

SÉRAPHINE, *à part*. Mon père a raison.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Non, ce n'est pas en cela que je vous désapprouve... Du temps de l'empire, c'est à peu près de cette manière qu'on élevait beaucoup de jeunes gens... La mode en était revenue; je m'étonne seulement que vous fassiez revivre un pareil usage, vous qui ne croyez à rien, qui vous mettez au-dessus des principes les plus respectés.

MONT-GOBERT. C'est vrai... En général je ne crois que ce que je vois, et comme je ne vois rien... vous comprenez le reste; mais je ne suis pas fâché que mes enfans aient une autre manière de voir.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Je ne sais pourquoi vous encouragez Séraphine dans ses idées de dévotion, fort bonnes d'ailleurs, quand elles ne sont pas poussées trop loin; mais, fuir le monde et le mariage, vouloir se consacrer entièrement à la retraite, voilà ce que je déclare un abus, et mon devoir est de m'y opposer.

SÉRAPHINE. Mais maman, puisque c'est mon goût, mon seul désir.

MONT-GOBERT. Sans doute... c'est écrit sur sa figure... regardez-la... la candeur même... C'est au point, qu'à sa pension elle a servi de modèle pour le portrait d'une sainte qu'on destinait à une église.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Qu'importe?... moi je soutiens qu'une jeune personne est faite pour se marier, pour vivre dans la société.

MONT-GOBERT. Tâchez alors de découvrir un gendre qui nous convienne, je ne demande pas mieux.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Rien n'est plus facile: mon frère est colonel, et dans son régiment il y a plus d'un officier...

MONT-GOBERT. Un militaire!.. êtes-vous folle? Un gendre qui se ferait tuer à la première occasion.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. C'était comme ça du temps de l'empire.

MONT-GOBERT. Vous me citez toujours l'empire.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Eh! trouvez-moi quelque chose de mieux.

MONT-GOBERT. Je n'y consentirai jamais!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. C'est ce que nous ver-

rons... Quant à votre fils, le danger est moins grand pour lui; cependant, point d'imprudence... vous ne connaissez pas ce jeune homme que vous attendez... et si par hasard c'était un fanatique, un hypocrite...

MONT-GOBERT. Le jeune Théophile? le fils de mon ami Bernard, mon ancien associé!.. j'ai sur lui les meilleurs renseignements... Il faut vous dire qu'il y a dix ou douze ans, mon ami Bernard, qui n'avait pas été aussi heureux que moi en affaires, s'embarqua pour les Indes, afin de rétablir sa fortune. En partant, il laissa son fils entre les mains d'une vieille tante dévote qui l'éleva à sa manière, et voilà pourquoi Théophile a embrassé la profession dont je vous parlais tout-à-l'heure.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Je comprends.

MONT-GOBERT. Son père en fut désolé à son retour. Il était riche; ses projets de fortune s'étaient réalisés, et ma foi, ayant appris que je cherchais une espèce de mentor pour mon fils, il m'a prié de choisir Théophile: il espère que le monde et les voyages le feront renoncer à un état qui contrarie les vues de sa famille. Vous sentez que je n'ai pu refuser un pareil service à un ancien ami.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. A la bonne heure... mais encore une fois, M. Théophile ne vous est pas personnellement connu?

MONT-GOBERT. Soyez donc tranquille; je l'examinerai... je le questionnerai... et vous savez que je ne suis pas bête... J'ai lu Voltaire, j'ai lu tout Voltaire! une fort belle édition qui m'a coûté assez cher... ainsi reposez-vous sur moi, et préparez ce pavillon d'une manière convenable... c'est tout ce que je vous demande.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Je m'en occuperai dès aujourd'hui.

SÉRAPHINE. Permettez, maman... ça vous gênerait... je me charge de tout cela.

MONT-GOBERT. Cette chère enfant!.. Mais voici l'heure où mes journaux arrivent, je vais les parcourir avant le déjeuner.

*Air de la ligue des femmes.*

Vous le savez, c'est mon unique étude,  
Dans les journaux je m'instruis bien ou mal;  
Depuis long-temps j'en ai pris l'habitude,  
Je ne saurais vivre sans mon journal...  
Le monde, hélas! est une nuit obscure  
Où nous cherchons en vain la vérité;  
Moi, des journaux j'aime fort la lecture,  
Ça m'entretient dans l'incrédulité.

Vous le savez, etc.

MAD. MONT-GOBERT et SÉRAPHINE.

Nous le savons, c'est votre unique étude,  
Dans les journaux on s'instruit bien ou mal;  
Quand des long-temps on a cette habitude  
On ne saurait vivre sans son journal.

*Mont-Gobert sort par le fond.*

## SCENE III.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, SÉRAPHINE.M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Enfin il est parti.SÉRAPHINE, *d part.* Pourvu qu'elle ne reste pas long-temps.M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Séraphine, j'ai un secret à t'apprendre.

SÉRAPHINE. Un secret ?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Je suis à peu près sûre que tu n'as eu jusqu'ici aucune inclination... Me serais-je trompée ?SÉRAPHINE. Non, maman. (*A part.*) Encore un mensonge.M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Cela rend ma tâche plus facile, et je m'applaudis du plan que j'ai formé avec mon frère le colonel, qui est en garnison à Senlis... Nous avons conspiré pour ton bonheur, et il s'est chargé de te trouver un mari dans son régiment.

SÉRAPHINE. Un mari ! et un officier encore !

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Aurais-tu aussi des préventions contre les militaires ?.. Du temps de l'empire on les recherchait partout... ils étaient l'âme de la société... ce sont les hommes les plus aimables.

SÉRAPHINE. Je ne crois pas que mon père soit de votre avis.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Je le sais bien !.. jamais un officier n'aurait été reçu chez lui, surtout en qualité de prétendu... Il nous fallait un moyen de l'introduire, le hasard nous l'a fourni... j'ai écrit au colonel que nous attendions le jeune Théophile... l'occasion était bonne, il l'a saisie, et le protégé de mon frère doit arriver aujourd'hui à la place et sous le costume du séminariste.

SÉRAPHINE. Il arrive aujourd'hui ? mais je ne le connais pas !

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Ni moi non plus... mais le colonel me vante son adresse, son esprit ; au surplus je vais te montrer la lettre qui renferme son éloge... je dois l'avoir sur moi... (*Elle la cherche.*) Eh, bien... je ne la trouve pas... je l'aurais laissée sur mon secrétaire...

SÉRAPHINE. Maman, je m'en rapporte à vous.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Et tu as raison... ce jeune homme est un excellent parti... à la vérité il n'est encore que sous-lieutenant, mais on peut prétendre à tout quand on se nomme Arthur de Vernon.SÉRAPHINE, *d part.* Arthur de Vernon !.. le ravisseur d'Octavie !M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Ainsi, tu adoptes mes vues et tu t'y prêteras de bonne grace...

SÉRAPHINE. Non maman... n'y comptez pas... vous savez mon éloignement pour le mariage.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Ma fille, cette résolution n'est pas naturelle, vous me cachez quelque chose.SÉRAPHINE, *d part.* Que lui répondre ?..

On entend sonner la cloche d'entrée.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. On sonne à la grille ! qui peut nous rendre visite à cette heure ?

## SCENE IV.

LES MÊMES, MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT. Le voici ! le voici !.. je l'ai vu arriver de loin, par la grande avenue et j'acourais vous prévenir.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Et qui donc ?

MONT-GOBERT. Le jeune Théophile... je l'ai reconnu à son costume.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, *d Séraphine.* C'est notre officier...

SÉRAPHINE. Ah ! je me sauve.

Elle s'enfuit par le fond.

MONT-GOBERT. Eh bien ! qu'est-ce que ça signifie ?.. pourquoi s'enfuit-elle ainsi ?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Que sais-je ?.. elle est d'une timidité insupportable.

MONT-GOBERT. J'espère, madame, que vous ferez à ce jeune homme un accueil amical.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Soyez tranquille ! j'y suis toute disposée.

## SCENE V.

M. et M<sup>me</sup> MONT-GOBERT.

THÉOPHILE.

THÉOPHILE, *entrant.*Air du *Comte Ory.*

De ma voix étrangère  
 Ecoutez ma prière *bis.*  
 Mon cœur pur et sincère  
 Vous implore aujourd'hui ;  
 Je suis dans ma misère,  
 Exilé sur la terre,  
 De ma voix étrangère  
 Accueillez la prière  
 Le ciel en qui j'espère,  
 Deviendra votre appui !

MONT-GOBERT. Soyez le bien-venu, mon cher Théophile, je suis ravi de votre arrivée !.. cependant je ne vous attendais que dans quelques jours...

THÉOPHILE. Il est vrai !.. mon zèle a peut-être passé les bornes, et, poussé par je ne sais quelle impatience aveugle, je suis accouru sous votre toit... comme un frêle esquif battu par les vents !..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, *à part.* C'est très bien... on ne le prendrait jamais pour un officier.

MONT-GOBERT. Je crois comprendre que vous avez eu du mauvais temps en route... mais nous vous recevrons de manière à vous faire oublier les fatigues du voyage.

THÉOPHILE. Je n'attendais pas moins de votre mansuétude.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Monsieur ne doute pas du plaisir que nous procure son arrivée...

MONT-GOBERT. M<sup>me</sup> Mont-Gobert, mon épouse... que je vous présente...

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, *à part*. Il baisse les yeux!.. c'est à lui-même!..

THÉOPHILE, *à part*. Cette femme a des regards bien hardis!..

MONT-GOBERT. Et comment se porte mon vieil ami Bernard?

THÉOPHILE. Mon père jouit de la santé du corps et de l'esprit...

MONT-GOBERT. Je crois qu'il n'est pas très satisfait de l'état que vous avez embrassé?

THÉOPHILE. Mon père est un honnête homme; selon les idées du siècle, mais son âme est enveloppée d'épaisses ténèbres!.. il prétend, que je n'ai pas de vocation pour les choses spirituelles... et il exige qu'avant de m'y consacrer tout entier, je marche quelque temps au milieu des voies du monde!.. il espère me ramener par là à des pensées profanes, à des sentimens terrestres... voilà pourquoi il m'a envoyé vers vous... c'est une épreuve à subir, j'en sortirai victorieux, et une fois ma tâche accomplie, je retournerai au bercail, comme un agneau bondissant.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, *bas à Théophile*. Vous jouez votre rôle à merveille.

THÉOPHILE, *à part*. Que me veut donc cette femme?..

MONT-GOBERT. Jeune homme, nous parlerons de tout cela, car il ne faut pas vous attendre à me voir partager toutes vos opinions j'ai lu Voltaire!.. je suis un disciple de Voltaire.

THÉOPHILE. Vous en avez bien l'air.

MONT-GOBERT. Mais pour le moment, ne songez qu'à vous reposer... mon fils est encore à Paris, et jusqu'à son retour, vous habiterez ce pavillon tranquille et solitaire... ici, votre bibliothèque, là votre chambre à coucher. (*Il indique l'une et l'autre.*) Ma fille aura soin que vous ne manquiez de rien.

THÉOPHILE. Votre fille! vous avez une fille?

MONT-GOBERT. Une jeune personne, que je vous demande la permission de vous présenter.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, *bas à Théophile*. Acceptez, acceptez!..

THÉOPHILE, *après l'avoir regardée*. Non, monsieur, et si j'avais connu cette circonstance, mon pied n'aurait point touché le seuil de votre demeure.

MONT-GOBERT. Pourquoi donc?

THÉOPHILE. La femme est l'écueil du sage!.. et moi faible mortel, je dois fuir sans relâche, une créature qui pousse le cœur à la révolte.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, *à part*. C'est bien plus adroit!.. il a infiniment d'esprit.

MONT-GOBERT. En vérité, mon jeune ami, vous portez un peu loin les scrupules, mais n'importe, nous allons nous mettre à table, déjeunez avec nous... un bon déjeuner ne se refuse pas... j'ai d'excellens vins, du Bordeaux, du Chambertin, du Champagne mousseux.

THÉOPHILE. Permettez-moi de ne point m'asseoir à ce banquet.

MONT-GOBERT. Vous n'avez peut-être pas faim?

THÉOPHILE. Au contraire... je suis comme les Hébreux dans le désert, avant que le ciel leur eût envoyé la manne... je tombe d'inanition... mais ce Champagne... je craindrais de me laisser surprendre à la gourmandise, et je préfère qu'on me serve ici une légère collation, afin de n'accorder à la nature que ce qui est nécessaire pour réparer ses ruines.

MONT-GOBERT. Allons soit!.. vous aimez la solitude, chacun son goût... ainsi madame, vous donnerez des ordres en conséquence!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. C'est convenu... (*Bas à Théophile.*) Vous êtes charmant, attendez-moi... je reviendrai quand mon mari ne pourra nous déranger.

THÉOPHILE, *à part*. Je suis charmant.

MONT-GOBERT. Au revoir, mon jeune ami... au revoir...

Air: *Mais pardon, il faut que je quitte.*

Ici liberté toute entière!..

Point de gêne, voilà ma loi...

THÉOPHILE

Qu'un jour le ciel vous rémunère,

De ce que vous faites pour moi.

MAD. MONT-GOBERT.

Monsieur se montre un peu sauvage,

Et nous devons sans peine l'excuser...

Car il veut nous laisser je gage,

Le plaisir de l'appivoiser!..

ENSEMBLE.

Ici liberté toute entière,

Point de gêne, c'est notre loi,

Croyez notre amitié sincère

On est chez nous comme chez soi!

MONT-GOBERT.

Ici liberté toute entière,

Point de gêne, voilà ma loi...

Croyez mon amitié sincère,

On est chez nous comme chez soi!

THÉOPHILE.

Ici liberté toute entière,

Je me soumetts à cette loi,

Qu'un jour le ciel vous rémunère,

De ce que vous faites pour moi.

*Mont-Gobert sort avec sa femme.*

SCENE VI.

THÉOPHILE, *seul*.

Ils veulent m'appivoiser!.. voilà bien le monde... à peine suis-je entré dans cette Babylone impure, et déjà on m'y dresse des embûches! dès le premier pas j'y

rencontre un impie enflé d'orgueil!.. car ce Mont-Gobert est enflé d'orgueil!.. et une femme frivole, qui roule peut-être des pensées criminelles! les yeux de cette femme brillaient comme deux escarboucles, et chacune de ses paroles me semblait un glaive à deux tranchans. « Attendez-moi, m'a-t-elle dit : vous êtes charmant!.. je reviendrai quand mon mari ne pourra nous déranger. » Ce discours a répandu l'épouvante dans mon esprit!.. c'est un piège affreux tendu sous mes pas... où suis-je grand Dieu?.. Pourquoi suis-je venu parmi les enfans des hommes!.. qui me donnera la force de renverser mes ennemis et de me dompter moi-même, qui suis mon plus grand ennemi!.. car mon ame n'est point encore détachée des choses de la terre, et mon cœur est plein de turpitudes!.. mes regards s'arrêtent sur la créature avec une complaisance qui me rend l'égale de la brute .. ma misère est si profonde que j'ose à peine prononcer le mot de femme!.. ce mot qui suffit pour me causer des éblouissemens!.. ô femme, ta vue trouble ma vue et ta voix trouble ma voix! ton approche me fait tressaillir et la nuit même, tu remplis mes songes de visions tumultueuses.

*Air : Je conçois que pour la séduire.*

Toujours en proie à l'ardeur qui m'enflamme,  
Parfois j'ai su réprimer ses transports,  
Mais plus souvent, les desirs dans mon âme,  
Ont imposé silence à mes remords...  
De bien, de mal, j'offre un affreux mélange.  
Oui, le démon, par un art corrupteur,  
Pour me tenter prend la forme d'un ange,  
Et le ciel et l'enfer se disputent mon cœur.  
Ah! je ne puis y songer sans terreur,  
Dans ce péril redoublons de ferveur,  
Car le ciel et l'enfer se disputent mon cœur,

Où fuir?.. où me cacher?.. l'esprit de ténèbres qui tourne sans cesse autour de moi, me poursuit dans les lieux mêmes consacrés à la prière... c'est un peu fort. Naguère encore je m'en souviens; agenouillé sur le marbre, je frappais ma poitrine, lorsqu'en relevant mon front prosterné... j'aperçus un tableau qu'on venait de placer dans le sanctuaire... c'était le portrait d'une sainte... un rayon de soleil traversant le nef semblait entourer cette tête charnante d'une auréole céleste!.. Mes yeux demeurèrent fixés... et souvent je revins passer devant elle de longues heures de contemplation... bien plus... un talent profane, que j'avais cultivé durant ma jeunesse, me servit à reproduire ces traits divins et depuis ce temps ils ne m'ont plus quittés!.. hélas, peut-être suis-je coupable!.. peut-être est-ce une ruse de l'esprit du mal pour m'entraîner plus sûrement dans l'abyme... mais non!.. c'est un

amour sans tâche... une affection dégagée des sens!.. (*Tirant le portrait de son sein.*) Cette image est un lien qui me rattache à une autre patrie! oui! reste sur mon cœur, ô mes chastes délices!.. sois pour lui comme un bouclier d'innocence et que nul autre que toi, ne puisse y établir sa demeure. (*Un domestique entre, portant le déjeuner.*) Qui vient là? (*Il serre vivement le portrait.*) Ah! c'est le repas qui m'a été annoncé!.. mais avant d'y toucher, cherchons dans cette bibliothèque quelque bon livre... afin d'unir la nourriture de l'esprit à celle du corps... (*Il va prendre un livre.*) Voltaire, toujours Voltaire, écrivain rempli d'erreurs et de préjugés... je suis fâché d'en avoir souillé ma main... La Religieuse par Diderot... je ne connais pas cet homme de lettres... mais le titre me paraît assez édifiant, parcourons quelques passages.

Il l'ouvre et lit un instant tout bas.

## SCENE VII.

THÉOPHILE, OCTAVIE.

OCTAVIE, *sortant de sa chambre avec précaution.* Je n'entends plus rien... décidément Séraphine m'a oubliée... (*Apercevant la table*) Une table servie!.. je me trompais... elle a pensé à moi... (*Elle se met à table et pose son bonnet de police sur un fauteuil*) Il paraît qu'elle n'a pu me prévenir, et j'ai bien fait d'aller à la découverte.

THÉOPHILE, *laissant tomber son livre.* Oh! quelle abomination!

OCTAVIE, *se levant.* Quelqu'un! je suis perdue!

THÉOPHILE, *à part.* Je n'étais pas seul... quel est donc ce petit jeune homme qui s'est emparé de mes alimens.

OCTAVIE, *à part.* A son costume, je parierais que c'est le mentor dont m'a parlé Séraphine.

THÉOPHILE. Jeune adolescent... seriez-vous par hasard l'enfant du logis le rejeton mâle de la race des Mont-Gobert?

OCTAVIE. Non, monsieur, je suis son ami, son cousin.

THÉOPHILE. A la bonne heure! j'aurais été fâché qu'il fût dans le militaire.

OCTAVIE, *à part.* C'est le mentor! j'en étais sûre!.. si je pouvais le mettre dans mes intérêts... (*Haut.*) Oserai-je vous prier sans façon de partager mon déjeuner?..

THÉOPHILE, *à part.* Son déjeuner! (*Haut.*) Malgré l'uniforme que vous portez, votre physionomie me rassure et je prendrai volontiers place à vos côtés.

Il se met à table.

OCTAVIE. Vous n'aimez pas les militaires, monsieur?..

**THÉOPHILE.** Il y en a de bons et de mauvais! par exemple nous avons Josué qui fut à la fois un saint homme et un grand capitaine; mais d'un autre côté nous avons Holopherne qui a eu bien des choses à se reprocher.

**OCTAVIE.** Je conçois votre éloignement pour eux... Il est rare de voir ensemble deux personnes de professions aussi différentes que les nôtres... et je vous avoue que je ne m'attendais pas à cette rencontre.

**THÉOPHILE.** Ma surprise n'a pas été moins grande, d'autant que j'avais témoigné à monsieur Mont-Gobert le désir d'être seul dans ce pavillon que j'habite pour quelques jours.

**OCTAVIE.** Vous habitez ce pavillon? (*A part.*) Ah! mon Dieu! il n'y a pas à balancer... il faut me confier à lui...

**THÉOPHILE.** Vous êtes venu à ce que je vous rends visite à vos parens?..

**OCTAVIE.** Au contraire, monsieur... ma présence ici est un secret, et puisque vous en connaissez une partie, je me vois forcée de vous apprendre le reste... mais jurez-moi d'abord de ne pas révéler ce que vous allez entendre.

**THÉOPHILE.** J'imposerai silence à mes lèvres et mon cœur est un vase de discrétion...

**OCTAVIE.** Sachez donc que la nuit dernière j'étais à Senlis dans un bal masqué...

**THÉOPHILE.** Oh!..

**SÉRAPHINE.** Il s'y trouvait également une jeune personne dont j'étais amoureux...

**THÉOPHILE.** Oh .. Après?..

**OCTAVIE.** Et je l'ai enlevée.

**THÉOPHILE.** Un ravisseur!.. (*Il se lève.*) Si je l'avais su je n'aurais point rompu avec vous le pain de l'hospitalité...

**OCTAVIE.** Daignez m'écouter.

**THÉOPHILE.** Ah! je vous plains malgré moi! Vous, si jeune, et si doux de visage, vous vous êtes déjà laissé prendre aux filets d'une femme!.. ô mon fils! qui vous arrêtera sur le penchant du précipice!

**OCTAVIE.** C'est par suite de cet événement que je me suis réfugié dans cette maison à l'insu de tout le monde.

**THÉOPHILE.** De tout le monde?..

**OCTAVIE.** Excepté de ma cousine Séraphine, qui m'a cachée dans ce pavillon et qui prend soin de moi.

**THÉOPHILE.** Séraphine!.. encore une fille d'Eve.. qui peut vous induire en tentation!

**OCTAVIE.** Je l'aime comme une sœur, et voilà tout... Mais je crains ses parens, ma tante, surtout, qui est très sévère maintenant, quoiqu'elle ait été fort coquette du

temps de l'empire, et qu'elle s'arise encore de l'être quelquefois.

**THÉOPHILE.** Elle m'a paru en effet très adonnée aux vanités du siècle... et puisqu'une femme qui vous est unie par les liens de famille a pu donner matière à vos censures, combien cela ne doit il pas vous prémunir contre toutes les autres!.. Fuyez, ô mon fils! fuyez cette créature qui a causé la chute du premier homme!.. fuyez la comme un tissu d'artifice et d'imposture, comme un instrument de honte et de perdition.

**OCTAVIE, à part.** C'est bien agréable à entendre!

**THÉOPHILE.** Ah! que n'est-il donné à ma voix de vous ramener dans les sentiers de droiture et de continence.

*Air nouveau d. M. Doche.*

Qui, par votre jeunesse  
Je me sens attendrir;  
Mon fils, à la sagesse  
Je veux vous convertir.

*Il lui prend la main.*

Ce noble espoir m'enivre;  
Trop heureux en ce jour  
Si ma main vous délivre  
Des pièges de l'amour.

*Lui lâchant la main et la repoussant.*

De frayeur mon ame est saisie,  
Dieu! quel trouble vient m'oppresser?

**OCTAVIE.**

Eh bien! qu'avez-vous, je vous prie!  
Pourquoi me repousser?

**ENSEMBLE.**

**OCTAVIE.**

La voix de la sagesse  
Me porte au repentir,  
Et c'est dans la jeunesse  
Qu'on doit se convertir.

**THÉOPHILE.**

Hélas! par sa jeunesse  
Je me sens attendrir;  
Mais de cette faiblesse  
Dois-je me repentir?

**OCTAVIE.**

Non, jamais une femme  
Ne touchera mon cœur.

**THÉOPHILE.**

Qu'entends-je... de ton ame  
J'ai dissipé l'erreur!  
O bonheur qui m'étonne!  
Jour trois fois solennel!..

*A Octavie.*

Souffre que je te donne  
Un baiser fraternel.

*Il l'embrasse et la repousse vivement.*

De frayeur mon ame est saisie;  
Dieu! quel trouble vient m'oppresser?

**OCTAVIE.**

Eh bien! qu'avez-vous, je vous prie!  
Pourquoi me repousser?

**ENSEMBLE.**

**OCTAVIE.**

La voix de la sagesse, etc.

**THÉOPHILE.**

Hélas! par sa jeunesse  
Je me laisse attendrir, etc.

## SCENE VIII.

OCTAVIE. Mais ce n'est pas tout : il me reste encore à vous demander un service.

THÉOPHILE. Parlez; mon devoir est de soutenir le faible et l'opprimé.

OCTAVIE. Il faut absolument que je sois demain matin à Senlis; c'est pour moi de la plus haute importance.

THÉOPHILE. Je comprends... vous craignez qu'on ne vous mette aux arrêts.

OCTAVIE. Mais, pour que mon absence reste ignorée, je ne puis y rentrer pendant le jour...

THÉOPHILE. Retournez-y pendant la nuit.

OCTAVIE. Sans doute... mais, c'est que la nuit, seule, dans la campagne... Enfin je voulais vous prier de m'y reconduire.

THÉOPHILE. Moi, que je serve d'escorte à un officier!..

OCTAVIE. Vous êtes si obligeant!

THÉOPHILE. Jamais!.. vous avez mérité un châtiment, subissez-le sans murmure, et comme une expiation salutaire. Si je vous aidais à l'éviter, je me rendrais complice de vos déportemens.

OCTAVIE. Oh! ne m'abandonnez pas!.. Si vous saviez à quoi je suis exposée, vous n'auriez jamais le courage de me refuser.

THÉOPHILE, *à part*. Comme sa voix est tendre et harmonieuse!

OCTAVIE, *lui prenant le bras avec amitié*. Mon petit abbé, vous serez si gentil!.. je vous aurai tant d'obligations!.. Vous consentez, n'est-ce pas?.. Ah! oui, je le vois dans vos yeux, vous consentez!..

THÉOPHILE. Laissez-moi!.. *Retro*, jeune homme, *retro*!.. Je ne sais ce que j'éprouve... il y a quelque chose là-dessous.

OCTAVIE. Vous refusez?..

THÉOPHILE. Laissez-moi, vous dis-je... retirez-vous.

OCTAVIE.

*Air : Ce n'est pas cela.*

Mon Dieu! calmez-vous!

Point de courroux!

Mais j'ai votre promesse..

Si je vous la sse

Soyez discret,

Gardez bien mon secret.

*A part.*

Il m'obéira, je le crois

Plus tard je saurai l'y contraindre.

THÉOPHILE, *à part*.

Je tremble et je ne sais pourquoi,  
Auprès de lui que puis je craindre?..

Non, point de courroux;

Mais entre nous,

On peut compter sans cesse

Sur ma promesse.

N'ai-je pas fait

Serment d'être discret?

OCTAVIE.

Mon Dieu! calmez-vous, etc.

*Elle rentre à gauche.*

THÉOPHILE, puis M<sup>me</sup> MONT-GOBERT.

THÉOPHILE. A quelle agitation intérieure j'ai été en proie!.. Serait-ce une nouvelle tentation de l'ennemi des hommes? Ah! veillons plus que jamais sur moi pour détourner ses maléfices!.. Voici la femme Mont-Gobert; attention.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Vous êtes seul... tant mieux!.. Mon mari est sorti, nous n'avons rien à craindre... cependant, pour plus de sûreté, fermez cette porte.

*Elle indique celle du fond.*

THÉOPHILE. Que je ferme...

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Oui; que personne ne puisse nous surprendre.

THÉOPHILE, *à part*. A quelle épreuve suis-je réservé?

*Il va fermer la porte.*

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il paraît un peu timide, pour un officier... allons, en qualité de belle-mère future, c'est à moi de l'encourager. (*Elle va s'asseoir sur le canapé.*) Maintenant venez vous asseoir à côté de moi.

THÉOPHILE. Je dois m'abstenir de cette familiarité.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Venez donc, vous dis-je; nous n'avons qu'un instant, et si nous le perdons en cérémonies...

THÉOPHILE. Non, non... je me tiendrai devant vous dans une attitude respectueuse.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il ne s'agit pas de respect... encore une fois approchez-vous, ou je vais me fâcher.

THÉOPHILE, *à part*. Que mon patron me soit en aide.

*Il s'assied sur le bord du canapé.*

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Mais plus près, plus près... Est-ce que je vous fais peur?

*Elle le fait approcher.*

THÉOPHILE, *tout près d'elle*. Ah! mon Dieu!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. En vérité, monsieur, vous ne répondez guère à l'idée qu'on m'avait donnée de vous... On m'avait annoncé un jeune homme vif, galant, et même, s'il faut vous le dire, un peu mauvais sujet.

THÉOPHILE. O ciel! j'ai été en butte aux flèches de la calomnie, et les méchants se sont ligués contre moi!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. De grâce, point de dissimulation!.. Vous craignez peut-être de vous montrer à moi tel que vous êtes? eh bien! vous avez tort... je suis bonne, indulgente, et je sais qu'il faut pardonner quelques licences aux personnes de votre état.

THÉOPHILE, *à part*. Cette femme est un blasphème vivant!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Ainsi, mettez-vous à votre aise, et causons d'amitié... Vous sentez que, dans notre position mutuelle...

THÉOPHILE. Mutuelle?..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il est nécessaire de bien nous entendre pour tromper mon mari...

THÉOPHILE. Tromper votre mari?..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Ce n'est pas difficile; et cependant, avec ses préjugés, ses idées étroites, nous aurons de la peine à lui faire approuver vos projets amoureux.

THÉOPHILE, à part. Que ne suis-je frappé de surdité!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Mais rassurez-vous : ma volonté l'emportera, et je ne serai heureuse que lorsque j'aurai couronné vos vœux.

THÉOPHILE, à part. Ma langue reste clouée à mon palais!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Eh bien! qu'avez-vous donc?.. Vraiment, je ne conçois plus rien au monde d'aujourd'hui... du temps de l'empire, un homme de votre profession se serait déjà à mes pieds pour me remercier.

THÉOPHILE, à part. Mes traits se couvrent d'horreur!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Mais parlez donc, Monsieur!

THÉOPHILE, se levant. Oui, je parlerai, femme criminelle!.. je parlerai, et ma voix retentira comme une trompette de malheur!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Que signifie un pareil langage?

THÉOPHILE. Je parlerai... et je publierai partout tes plans de débauche et d'adultère!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Arrêtez, monsieur!.. vous perdez la tête!..

THÉOPHILE. Retire-toi, basilic! ne me souille pas de tes atouchemens venimeux!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Calmez-vous... Il y a ici quelque mystère que je veux éclaircir, et vous ne me quitterez pas sans me l'avoir expliqué...

THÉOPHILE. Tu veux me retenir!.. va, je saurai bien m'échapper de tes griffes.

Il va pour sortir.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, l'arrêtant. Encore une fois, vous ne sortirez pas ainsi...

THÉOPHILE. Lâche-moi... lâche-moi, femme plus impudique que les filles de Moab!.. (*En se débattant, son manteau se détache et reste entre les mains de madame Mont-Gobert.*) Va, je te maudis!.. Que le vent de la colère souffle sur ta tête; que la terre se dessèche sous tes pieds; que ton corps soit couvert de lèpres, et que tes cris de douleur portent au loin l'épouvante...

Anathème sur toi, moderne Putiphar!

Il sort précipitamment.

## SCENE IX.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, puis SÉRAPHINE.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Quel est cet homme?.. est-ce un insensé? ou bien veut-il se moquer de moi?.. Bien certainement ce n'est pas celui que mon frère m'avait annoncé... Cela contrarie tous mes projets.

Elle jette le manteau de Théophile sur le fauteuil où se trouve déjà le bonnet de police d'Octavie.

SÉRAPHINE, entrant sans voir sa mère. C'est lui!.. quel singulier hasard!.. Tâchons de parler à ma cousine... (*Apercevant sa mère.*) Ciel! ma mère!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. C'est toi, Séraphine; tu me cherchais?

SÉRAPHINE. Oui, maman... Vous semblez inquiète?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. En effet, je viens d'avoir un entretien avec ce jeune homme, et j'ai tout lieu de croire que ce n'est pas notre officier.

SÉRAPHINE. Et moi, j'en suis sûre.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Comment ça?

SÉRAPHINE. Tout-à-l'heure il a passé dans le jardin; j'étais derrière un bosquet, il n'a pu me voir, mais moi je l'ai bien reconnu!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Reconnu!.. Explique-toi.

SÉRAPHINE. Oh! maman, permettez-moi de n'en pas dire davantage.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Comment! un secret... J'exige de ta part la plus entière confiance.

SÉRAPHINE. Eh bien, maman, c'est à Paris, dans le temps que j'étais à la pension.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. A la pension!

SÉRAPHINE. Je le voyais quelquefois avec les autres élèves du séminaire.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Mais alors, c'est le jeune Théophile que nous attendions.

SÉRAPHINE.

Air : *Le beau Lycas,*

Et puis, bien souvent à l'église,  
Maman, je l'ai vu qui priait;  
Puisqu'il faut que je vous le dise,  
Sa piété m'édifiait...

Son regard, sans être sévère,  
Brillait d'une foi si sincère  
Que mon cœur en fut tout ému,  
Oui, mon cœur en fut tout ému.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Que me dis-tu?

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas ma faute, ma mère,  
J'ai toujours aimé la vertu.  
Ce n'est pas ma faute, ma mère,  
C'est par amour pour la vertu.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, à part. Qui se serait jamais douté? (*Haut.*) Séraphine, je te défends de le voir et de lui parler... Puis-

Je compter sur ton obéissance?

SÉRAPHINE. Dès que vous l'exigez, je vous le promets.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Et bientôt, je l'espère, il aura quitté la maison.

SÉRAPHINE. Vous voulez le renvoyer?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Le plus tôt sera le mieux... Je vais trouver ton père, et malgré son entêtement, je pense qu'il comprendra... Mais je l'aperçois qui vient de ce côté; je préfère l'attendre.

SÉRAPHINE. Mon père, à présent!... je ne pourrai même causer avec Octavie...

## SCENE X.

LES MÊMES, MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT. C'est affreux! c'est abominable... je suis d'une colère!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Qu'avez-vous, monsieur?..

MONT-GOBERT. Ce que j'ai?.. tremblez, madame, tremblez, vos complots sont découverts... et cette lettre trouvée sur votre secrétaire.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, à part. La lettre du colonel... tant mieux!

MONT-GOBERT. Laisse-nous, Séraphine; retire-toi, mon enfant.

SÉRAPHINE. Bien volontiers. (A part.) Si j'osais... essayons.

Elle fait semblant de sortir, et entre doucement, sans être vue, dans la chambre d'Octavie.

## SCENE XI.

M. et M<sup>me</sup> MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT. Ainsi, madame, vous conspiriez contre moi, et d'accord avec votre frère, que je déteste, vous êtes parvenus à introduire dans ma maison un amant déguisé... et quel amant?.. un officier... M. Arthur de Vernon.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, à part. Profitons de son erreur. (Haut.) Mon dessein n'avait rien que de louable.

MONT-GOBERT. Vous en convenez donc?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il le faut bien; car, moi qui vous parle, j'ai été trompée la première... Ce jeune homme n'est pas ce qu'on m'avait dit; et sa conduite à mon égard est surtout impardonnable.

MONT-GOBERT. Sa conduite?..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Oui, monsieur, tout-à-l'heure, j'étais seule avec lui, et il a osé...

MONT-GOBERT. Il a osé?..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Me faire une déclaration.

MONT-GOBERT. A vous?.. Ces militaires sont d'une intrépidité...

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Peut-être même que sans ma résistance...

MONT-GOBERT. Eh bien?..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Mais je l'ai reçu de manière à lui imposer le respect...

MONT-GOBERT. Vous voyez si mes préventions contre les militaires étaient injustes.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il y en a bien peu comme celui-là; ses manières sont indignes... C'est au point que son manteau m'est resté entre les mains.

MONT-GOBERT. Son manteau?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Le voilà sur ce fauteuil.

MONT-GOBERT. C'est ma foi vrai!.. Je m'empare de cette pièce de conviction. (Eu prenant le manteau il aperçoit le bonnet de police.) Que vois-je?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Quoi donc?

MONT-GOBERT. Son bonnet de police.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, le prenant. Voyons... (A part.) Qu'est-ce que ça signifie?

MONT-GOBERT. Plus de doute!.. vous aviez raison, madame, c'est une atrocité!.. et dans ma fureur, je vous charge de le mettre à la porte.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT, à part. C'est bien singulier!

MONT-GOBERT. Mais le voici... Restez là, madame, nous allons lui parler.

## SCENE XII.

LES MÊMES, THÉOPHILE.

THÉOPHILE. Ah! je vous trouve enfin, vénérable Mont-Gobert, je vous ai cherché vainement à travers vos possessions.

MONT-GOBERT. Je n'y tiens plus! il faut que j'éclate; capitaine, votre conduite est abominable.

THÉOPHILE. Capitaine!..

MONT-GOBERT. Non content de vous introduire chez moi sous un nom supposé... vous vous livrez encore aux excès les plus révoltants...

THÉOPHILE. Vos paroles me semblent tirées de l'Apocalypse...

MONT-GOBERT. Vous vous croyez tout permis, parce que vous êtes un sabreur...

THÉOPHILE. Malheureux Pharisien, vous êtes frappé de vertiges.

MONT-GOBERT.

Air de Turenne.

Vous m'entendez fort bien, je le parie.

THÉOPHILE.

Moi?.. pas du tout.

MONT-GOBERT.

Alors, écoutez-moi!..

THÉOPHILE.

Ah! n'allez pas plus loin je vous en prie, A vos discours je dois ajouter foi On ne se sauve, hélas! que par la foi! J'ai pour principe invincible, De respecter ce qu'on ne comprend pas, Et, selon moi, vous êtes ici-bas, Le mortel le plus respectable.



M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Monsieur, il est inutile de feindre davantage (*Lui montrant le bonnet de police.*), n'est-ce pas là votre bonnet de police?

THÉOPHILE, *à part.* Dieu! celui du petit onhomme!...

MONT-GOBERT, *à part.* Comme il se trouble!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Qu'avez-vous à répondre?..

THÉOPHILE, *à part.* Ne trahissons pas ceux qui ont placé en nous leur confiance.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il se tait... je ne sais ne sais plus que penser!

MONT-GOBERT. Capitaine... j'aurais pu vous pardonner ce déguisement!.. mais je ne saurais tolérer vos outrages envers mon épouse!..

THÉOPHILE. C'est elle qui m'accuse...

MONT-GOBERT, *lui montrant son manteau.* Votre manteau est une preuve accablante.

THÉOPHILE. Me voilà exactement dans la position de Joseph chez les Egyptiens.

MONT-GOBERT. Vous sentez, M. Arthur, d'après une pareille conduite, vous ne pouvez rester plus long-temps chez moi...

THÉOPHILE. C'est vous qui me dites *raca!*

MONT-GOBERT. Je ne vous ai pas parlé de *raca*... mais je vous donne une demi-heure pour quitter la maison...

THÉOPHILE. Va!.. tu voudrais m'y retourner en vain... je sortirai plein de joie de ce païs d'iniquités... je secourrai la poussière de mes souliers, et j'entonnerai des chants d'allégresse...

Air : *Plus d'amis, de mattresses.* (Du Lorgnon.)

Pour jamais je vous quitte,  
Mes vœux sont accomplis,  
C'est le ciel qui m'invite,  
A fuir ces lieux maudits!

M. et M<sup>me</sup> MONT-GOBERT.

Oui, partez au plus vite  
Je pardonne à ce prix.  
Tout ici, vous invite,  
A vous montrer soumis.

*Ils sortent tous deux.*

### SCENE XIII.

THÉOPHILE, *seul.*

Ils me chassent!.. ils me repoussent du pied, comme un animal domestique!.. l'importe! réjouissons-nous de ma délivrance! j'ai triomphé de mes ennemis... la puissance invisible m'a soutenu sur la pèche, et cette image chérie a corroboré mon cœur! (*Il tire le portrait.*) Retournons maintenant vers ceux qui pratiquent la justice, mais avant de saisir le bâton du départ, songeons à mon jeune convive... ne le quittons pas, sans lui adresser quelques admonitions salutaires! (*Il va frapper la porte d'Octavie.*) Venez! venez, mon jeune ami! j'ai à vous entretenir!.. le voi-

ci!.. j'entends ses pas légers.

Il remonte la scène pour s'assurer que personne ne vient.

### SCENE XIV.

THÉOPHILE, OCTAVIE, *en femme*

OCTAVIE, *à la cantonnade.* Reste-là un instant... tu pourras t'échapper, pendant que je causerai avec lui... (*À Théophile.*) Vous m'avez appelée, monsieur...

THÉOPHILE. Une femme!.. une femme!.. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? qui vous a conduite en cette solitude?

Il se détourne pour ne pas la voir.

OCTAVIE. Regardez-moi bien, monsieur!

THÉOPHILE. Moi... non jamais...

OCTAVIE. C'est pourtant le seul moyen de me reconnaître...

THÉOPHILE. Cette voix n'est point étrangère à mon oreille! (*Il se retourne lentement.*) Que vois-je? est-ce bien vous, jeune guerrier? pardon, si je vous ai pris d'abord pour l'autre moitié du genre humain... mais dans quel but vous êtes-vous revêtu de ce déguisement effeminé.

OCTAVIE. Je ne suis plus déguisée, monsieur, c'est ce matin que je l'étais...

THÉOPHILE. Une femme! c'en était une! et ma main a touché sa main... et mes lèvres se sont appuyées sur son visage... abomination!..

OCTAVIE, *s'approchant de lui.* Daignez m'écouter...

THÉOPHILE, *se reculant.* Ne m'approche pas!.. ne m'approche pas, *retro Satanas.*

OCTAVIE. Il faut cependant que vous m'entendiez... car je n'ai plus d'espoir qu'en vous! je vous ai demandé ce matin un service que vous m'avez refusé, parce que vous n'en connaissiez pas l'importance... mais, vous allez tout savoir!.. Ce que je vous ai raconté est vrai... seulement au lieu d'être le ravisseur, je suis la victime. Vous comprenez, monsieur! il y va de mon honneur, de ma réputation, et vous pouvez me les conserver...

Air : *Et son enfant va prier Dieu pour lui.*

Je me confie en votre caractère,  
Vous pouvez seul me sauver aujourd'hui...  
Conduisez-moi dans les bras de mon père,  
Les malheureux ont droit à votre appui!  
Ah! remplissez une tâche sacrée  
En protégeant la faiblesse et l'erreur...  
Ne suis-je pas la brebis égarée  
Qui doit compter sur les soins du pasteur  
J'ai compté sur les soins du pasteur.

THÉOPHILE. Femme, quittez ce ton suppliant! je ne saurais vous rendre votre robe d'innocence!

OCTAVIE. Non, vous ne repousserez pas une femme qui vous implore...

THÉOPHILE. N'essayez pas de me fléchir, mon cœur est affermi contre l'astuce et la malice.

OCTAVIE. Plus d'espoir, mon Dieu que vais-je devenir! et que pensera mon père de mon absence?..

THÉOPHILE, *a part en la regardant*. Ses yeux se mouillent de larmes!..

OCTAVIE. Il en mourra peut-être! Cette idée est horrible.

THÉOPHILE. Qu'a-t-elle donc?.. elle chancelle!

OCTAVIE. Malgré moi je me sens défaillir.

Elle se laisse aller dans les bras de Théophile.

THÉOPHILE, *la soutenant*. Eh bien, que faites-vous? une femme dans mes bras! Dieu tout puissant, couvrez-moi d'une écorce impénétrable!.. (*Il la porte sur un fauteuil.*) Seul avec elle!.. et je n'ose appeler du secours! C'est qu'elle est encore plus belle comme ça... mes regards se troublent... j'éprouve une émotion extraordinaire.

OCTAVIE, *revenant à elle*. Ah!..

THÉOPHILE. Comment!.. je crois qu'elle respire... femme!.. reprenez vos esprits... j'agirai selon vos désirs, et mes pas vous guideront vers le toit paternel...

OCTAVIE, *revenant tout-à-fait*. Vous me le promettez!..

THÉOPHILE. J'en fais serment!..

## SCENE XV.

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE, *sortant de la chambre avec précaution*. Il faut pourtant que je sorte... maman est peut-être inquiète...

Elle se dirige doucement vers le fond.

OCTAVIE, *à Théophile*. Ainsi je compte sur vous.

THÉOPHILE. Comptez-y... il faut que je quitte à l'instant cette maison dont je suis banni... mais je vous attendrai à la porte du jardin vers la dixième heure de la nuit.

SÉRAPHINE, *qui a regardé au fond*. Ciel! mon père!

Elle se cache derrière le volet de la bibliothèque.

OCTAVIE. Je m'y trouverai...

THÉOPHILE. J'entends du bruit!.. rentrez vite!.. de peur que nous ne soyons un sujet de scandale.

OCTAVIE. Adieu! combien je vous remercie!..

Elle rentre.

THÉOPHILE. Plaignez-moi plutôt, car je suis un grand criminel il ne me reste plus qu'à me voiler la face et à me rouler dans les orties.

## SCENE XVI.

THÉOPHILE, SÉRAPHINE, *cachée*,  
MONT-GOBERT, *suivi de deux domestiques*.

MONT-GOBERT. Le voilà!.. il est encore ici!.. c'est bien!.. (*Aux domestiques.*) vous,

restez à la porte, et ne laissez sortir personne...

Ils restent en dehors.

THÉOPHILE. Mont-Gobert, excusez-moi, d'être encore chez vous je suis prêt à m'éloigner de vos foyers.

MONT-GOBERT. Capitaine il n'est plus question de ça...

THÉOPHILE. Que demandez-vous donc?.. et pourquoi la colère gonfle-t-elle vos narines?

MONT-GOBERT. M. Arthur, vos procédés sont infâmes!.. je reçois à l'instant des nouvelles de Senlis... tout est découvert ma nièce a été enlevée par un officier... parlez, monsieur... qu'avez-vous fait de votre victime?..

THÉOPHILE, *a part*. Ah!.. qui mettra un terme à mes tribulations...

MONT-GOBERT. Vous ne répondez pas; je sais le moyen de vous y contraindre...

THÉOPHILE. Vieillard inique!.. as-tu donc juré de me faire sortir des voies de la douceur et de la patience?

MONT-GOBERT. Vous vous révoltez.

THÉOPHILE. Non!.. je me résigne!.. mais souffrez que je me mette en marche et que je cherche ailleurs une pierre où reposer ma tête.

MONT-GOBERT. Vous ne sortirez pas... mes domestiques sauront bien s'y opposer.

THÉOPHILE. Aurais-tu le projet de me réduire en captivité.

MONT-GOBERT. Capitaine, votre crime ne peut rester sans châtement... j'ai une fille aussi et je suis intéressé à punir les séducteurs tels que vous!.. le procureur du Roi, est prévenu! et demain, la gendarmerie viendra vous chercher...

THÉOPHILE. Exécrable Philistin!.. veux-tu donc me rendre la fable et la risée des nations.

MONT-GOBERT. En attendant, vous passerez la nuit sous les verroux.

THÉOPHILE. Oh! non... par pitié, ne fais pas ce que tu dis!.. plutôt souffrir tous les supplices; charge-moi de chaînes, crève-moi les yeux... mais ne m'enferme pas dans ces murs redoutables.

MONT-GOBERT. C'est cependant ce que je vais faire...

Il se dirige vers le fond.

THÉOPHILE. Insensé!.. pèse bien mes paroles dans la balance...

MONT-GOBERT. Je n'écoute rien!..

THÉOPHILE. J'embrasse tes genoux...

MONT-GOBERT. Bonsoir, capitaine...

Il sort et ferme la porte du fond à double tour.

THÉOPHILE. Race de Caïn! tu as semé le malheur... tu récolteras la honte et l'opprobre...

## SCÈNE XVII.

THÉOPHILE, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE, *toujours cachée*. Mon père nous a enfermés... quel parti prendre?

THÉOPHILE. Passer ici la nuit entière près de cette femme dont les charmes ont déjà fait trébucher ma vertu! ah! je sens mon courage épuisé... et pour me donner la victoire il faudrait un prodige...

SÉRAPHINE. Heureusement ma cousine est là... si je pouvais rentrer dans sa chambre...

THÉOPHILE. Oh! une inspiration soudaine! Il va à la porte de gauche, la ferme à double tour et en tire la clé.

SÉRAPHINE. Que fait-il donc?

THÉOPHILE. Cette clé par la fenêtre... et je suis à l'abri de toutes les séductions.

Il traverse le théâtre et jette la clé par la fenêtre.

SÉRAPHINE, *se montrant*. Arrêtez, monsieur, arrêtez!THÉOPHILE. Une femme!.. encore une femme! l'enfer a déchainé contre moi toutes ses légions. (*L'examinant.*) Mais que dis-je?.. ces traits, cette figure!.. c'est elle! (*Tirant son portrait.*) C'est bien elle!SÉRAPHINE, *à part*. M'aurait-il déjà remarquée aussi?..THÉOPHILE, *se jetant à genoux*. Être inconnu... réponds à ma voix. Descends-tu du ciel ou es-tu sorti des entrailles de la terre?.. viens-tu me perdre ou me secourir? dois-je te maudire ou t'adorer?

SÉRAPHINE. En vérité, monsieur, je ne saurais comprendre...

THÉOPHILE. Oh! que ton visage est doux! Va, je te reconnais pour ma protectrice, c'est bien ainsi que tu m'es apparue durant mes nuits sans sommeil... tes yeux sont comme ceux des colombes, et tes joues plus fraîches que la rosée du matin, tu as une bonne petite figure, tu es belle comme Jérusalem...

SÉRAPHINE. Monsieur, nous sommes seuls!.. je ne puis rester ici.

THÉOPHILE. Non, ne me quitte pas encore!.. Veux-tu déjà m'abandonner dans cette caverne de lions et de léopards.

SÉRAPHINE. Il le faut, mes parens seraient dans l'inquiétude... et s'ils me savaient avec vous...

THÉOPHILE. Tes parens?.. tu as des parens sur la terre?..

SÉRAPHINE. Je suis Séraphine... la fille de M. Mont-Gobert.

THÉOPHILE. Une femme, une simple femme!.. ah! va-t-en, va-t-en!

SÉRAPHINE. Je ne demande pas mieux! mais comment faire? Je vais appeler.

Elle s'approche de la fenêtre.

THÉOPHILE, *l'arrêtant*. Non; tais-toi, n'appelle pas!

SÉRAPHINE. Pourquoi dono?

THÉOPHILE. Il n'est plus temps... je ne puis consentir à me séparer de toi... regarde cette image qui brûle mon cœur depuis si long-temps...

Il lui montre son portrait.

SÉRAPHINE. Que vois-je?

THÉOPHILE. C'est la tienne! elle m'a préservé de tout autre amour; mais elle est impuissante contre tes enchantemens! tu es ma bien-aimée, tu es mon épouse!

SÉRAPHINE. Vous m'effrayez!.. moi qui vous croyais si sage, si vertueux...

THÉOPHILE. Ah! j'ai trop combattu! mes efforts ont été repoussés... je me livre à toi... prends mon ame... prends ma vie... je ne résiste plus au feu qui me dévore...

*Air nouveau de M. Hecquet*

SÉRAPHINE.

Ah! je tremble de frayeur!..

THÉOPHILE.

Non; plus de vaine terreur!..

Ah! je cède à mon délire,

Et Satan l'emporte sur moi;

Je me livre à son empire;

Du ciel jaloux je brave enfin la loi!

C'est l'enfer que je desire,

Mais l'enfer avec toi.

*Il veut entrainer Séraphine qui se jette à ses genoux pour l'implorer. Au même instant on entend tourner la clé dans la serrure du fond.*

SÉRAPHINE. Voici quelqu'un! cachez-moi, monsieur, cachez-moi...

THÉOPHILE. Là, sur ce canapé!.. ne bougez pas!

Elle se met sur le canapé, Théophile la couvre de son manteau.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT, *entrant*. Ah! mon cher Théophile... mon excellent Théophile!.. combien je suis coupable envers vous... mais votre innocence est reconnue!.. tout est arrangé... M. Arthur de Vernon est chez moi avec le père de ma nièce! mon fils lui-même est de retour!..

THÉOPHILE. Il ne fallait pas vous déranger pour moi...

MONT-GOBERT. Au contraire, je suis un monstre de vous avoir soupçonné... vous... un si honnête jeune homme... oh! j'ai besoin que vous me pardonniez... dites que vous me pardonnez!

THÉOPHILE. Pardonnez-moi comme je vous pardonne.

MONT-GOBERT. A la bonne heure; mais cela ne suffit pas.. c'est devant tout le monde, c'est devant votre élève que je veux vous faire réparation... Ayez la bonté de me suivre au salon.

THÉOPHILE. Pour ça je ne demande pas mieux. (*À part.*) Elle pourra s'échapper.

MONT-GOBERT. Comme ils vont rire quand ils sauront que je vous ai pris pour le ravisseur de ma nièce. (*Il rit*) Ah, ah, ah!

THÉOPHILE. Venez, dépêchons-nous.

MONT-GOBERT. Et pour le séducteur de ma femme. (*Il rit*) Ah, ah, ah!

THÉOPHILE. Oui, oui, c'est drôle!.. Ne perdons pas de temps!..

MONT-GOBERT. Vous avez raison! (*Il fait quelques pas*.) Eh bien! et votre manteau?

THÉOPHILE. C'est inutile!.. je n'en ai pas besoin.

MONT-GOBERT. Mais si fait! c'est le plus drôle! ce manteau que je croyais une preuve du crime... et qui est le manteau de la sagesse. (*En disant ces mots il lève le manteau et aperçoit Séraphine*.) Ma fille!..

SÉRAPHINE, se jetant à genoux Mon père!

### SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MONT-GOBERT.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Séraphine!.. où est Séraphine?.. je la cherche partout.

MONT-GOBERT. Vil suborneur!.. tu n'es venu chez moi que pour séduire ma fille!

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Qu'entends-je?

THÉOPHILE. Mais, père infortuné, c'est vous qui nous avez enfermés ensemble.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Il se pourrait!

MONT-GOBERT. Ensemble! ah! les serpens!..

SÉRAPHINE. Je croyais n'avoir rien à craindre!.. Octavie était là dans la chambre voisine.

MONT-GOBERT. Octavie!.. ma nièce!.. je ne sais où j'en suis.

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Voyons! qu'elle vienne... appelez-la sur-le-champ!..

SÉRAPHINE. C'est inutile!.. monsieur a eu soin de l'enfermer.

MONT-GOBERT. Ah ça! tout le monde est donc enfermé aujourd'hui?

SÉRAPHINE. Et il a jeté la clé par la fenêtre?..

MONT-GOBERT, tirant la clé de sa poche. Comment!.. cette clé qui m'est tombée sur la tête au moment où je passais dans le jardin.

Il va ouvrir la porte à Octavie.

THÉOPHILE. Le ciel m'est témoin de la pureté de mes intentions.

MONT-GOBERT. Venez, ma nièce, venez...

### SCÈNE XX.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE. C'est vous, mon oncle!.. qui donc a trahi mon secret!

MONT-GOBERT. Rassure-toi, tu vas bientôt embrasser ton père et ton mari.

OCTAVIE. Que dites-vous?

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Nous l'expliquerons cela tout à l'heure.

MONT-GOBERT. Quant à vous, monsieur, après ce qui s'est passé!..

OCTAVIE. Mais en effet!.. que s'est-il donc passé? on m'a enfermée!.. et puis à travers la porte!.. j'ai entendu monsieur parler très haut et Séraphine qui le suppliait.

MONT-GOBERT. Voyez-vous ça!.. il paraît décidément, mon cher Théophile, que vous êtes un gaillard!..

THÉOPHILE. Non!.. je ne suis point un gaillard! mais, je le deviendrai peut-être!.. car, je crains bien que ce ne soit là ma véritable vocation.

MONT-GOBERT. Ça me fait cet effet-là.

THÉOPHILE. Oui, mon cher Mont-Gobert, je rentre dans le monde!.. je me sens fait pour y briller, et je me lance au milieu des plaisirs et des pompes du siècle!..

MONT-GOBERT. Doucement, jeune homme!.. n'allons pas trop loin maintenant!.. les extrêmes se touchent!..

THÉOPHILE. Rassurez-vous!.. je me marie, vous me donnez votre fille.

OCTAVIE. Comment il épouserait ma cousine.

MONT-GOBERT. Il le faut bien!..

THÉOPHILE. Je la rendrai parfaitement heureuse!.. je la conduirai aux bals, aux spectacles!.. elle sera couverte de cachemires!.. et moi je me ferai friser!.. j'aurai des gants jaunes!.. enfin tous les agréments de la vie!..

MONT-GOBERT. Mon ami Bernard sera enchanté de ce qui arrive!..

M<sup>me</sup> MONT-GOBERT. Je ne reviens pas de ma surprise!..

THÉOPHILE, à Séraphine. O jeune fille!.. devenez la compagne de ma vie, et que notre postérité soit aussi nombreuse que les grains de sable de la mer.

CHŒUR.

Air : *Har-li courcur*. (Du Lorgnon.)

Pour lui vraiment c'est un beau jour,  
En sa faveur le ciel conspire,  
S'il perd la palme du martyre,  
Il obtient celle de l'amour.

THÉOPHILE, au public.

Air : *Vaudeville de l'intérieur d'une étude*.

Messieurs il faut qu'on se confesse,  
A tout le moins une fois l'an...  
Pour les péchés de notre pièce,  
Nous demandons grâce humblement.  
Ne nous portez aucun dommage,  
De fait, ni volontairement...  
Et daignez applaudir l'ouvrage,  
Afin qu'il vive longuement.

Reprise du Chœur.

Pour lui, etc., etc!..

# SOUS UNE PORTE COCHÈRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LOCKROY ET ANICET-BOURGEOIS,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre National du Vaudeville, le 17 mars 1840.

## DISTRIBUTION :

|                             |                            |
|-----------------------------|----------------------------|
| LOIZEAU.....                | M. ARNAL.                  |
| GRÉVIN I.....               | M. PHILIPPE.               |
| GRÉVIN II.....              | M. BALLARD.                |
| DHARCOURT.....              | M. FRADÉLLE.               |
| GODET.....                  | M. AMANT.                  |
| M <sup>me</sup> GRÉVIN..... | M <sup>me</sup> GUILLEMIN. |
| UNE DAME.....               | M <sup>me</sup> THÉNARD.   |
| UNE BONNE.....              | M <sup>me</sup> A. DARCY.  |

La scène est à Paris.

Porte cochère au fond. A droite, au premier plan, la loge du portier, dont une partie vitrée fait face au théâtre, et l'autre au public. Au second plan, à gauche, le grand escalier de la maison, dont on aperçoit les premières marches : à droite, le petit escalier de service. La rue, à demi-dépassée, au fond. La grande porte est fermée ; la petite seule est ouverte. Au lever du rideau, on voit passer dans la rue quelques personnes avec des parapluies : il commence à pleuvoir.

## SCÈNE I.

GODET, puis UNE DAME.

GODET, regardant dans la rue.

Bon ! v'là que ça commence à tomber. Ces satanés paveurs ont encore fait un gâchis !.. il va-z-y en avoir des immondices tout à l'heure. (Levant la tête.) Allons, allons !.. c'est pris pour jusqu'au soir. (Se frottant les mains, en venant vers sa loge.) Nous mangerons des petits pois de bonne heure cette année, si ça continue... v'là huit mois qu'il pleut à verse. J'ai tout d' même bien fait de conseiller à mon épouse d'aller aujourd'hui à Belleville : elle ne sera pas crottée en rentrant.

(Il disparaît un instant dans sa loge : une dame entre vivement sous la porte cochère.)

LA DAME.

Quel temps !.. Mon chapeau va être perdu... comment ai-je pu sortir sans parapluie ? Allons ! mon soque est encore défait... Comme c'est commode !

(Elle vient l'attacher sur la première marche du grand escalier.)

## SCÈNE II.

LA DAME, LOIZEAU, GODET, allant et venant de sa loge sous la porte.

(Loizeau passe d'abord en courant sur le trottoir, au fond, puis il revient cherchant autour de lui un abri : il s'élançe sous la porte, soutenant en dehors son parapluie, qui ne peut passer.)

LOIZEAU.

En voilà un temps !.. (Faisant des efforts pour pousser le ressort et pour fermer le parapluie qu'il tire en dedans.) Eh bien ! eh bien !.. (Le parapluie se retourne et passe facilement.) Ah ! bon !.. le ressort d'en haut est cassé. (Il veut s'appuyer sur son parapluie, qui s'ouvre.) Ah ! bien ! il n'y a pas de ressort en bas. Il faut que je le porte sous le bras, si je veux l'utiliser... c'est là un agrément, par la pluie à verse. J'aurais aussi bien fait d'emprunter une canne.

LA DAME, regardant sa montre.

Déjà midi moins un quart.

LOIZEAU, considérant son parapluie, qui l'embarrasse.

Hein ! hein ! (A Godet qui balait le ruisseau sous la porte.) Mon ami, voulez-vous me faire le plaisir de reporter ce meuble-ci, rue des Vieilles-

NOTA. S'adresser pour la Musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages du répertoire du Vaudeville, à M. R. TARASSE, bibliothécaire du dit théâtre.

Audriettes, chez M. Gerbu? je ne veux pas l'en priver.

GODET.

Plait-il, Monsieur? Vous ne voyez donc pas le temps qu'il fait?

LOIZEAU.

Je vous donne dix sous.

GODET.

Merci, mais je ne peux pas quitter.

LOIZEAU.

Je vous donne douze sous.

GODET.

Vous me donneriez trois francs que je n'irais pas davantage. Je suis seul ici... D'ailleurs, je ne fais des courses que pour les locataires de la maison.

LOIZEAU.

Merci! je vais être obligé de tréballer ça toute la journée! (A Godet.) Vous ne connaissez pas une sage-femme?

GODET.

Monsieur?..

LOIZEAU.

Je vous demande si, par ici...

GODET.

Non Monsieur, non.

LOIZEAU.

Merci. C'est encore commode... Ah! bien! Et ma tante! ma tante que j'ai laissée dans les douleurs, et qui m'a envoyé bien vite... Elle va être contente, ma tante!.. avec ça qu'elle était pressée... Oh! quand elle verra ce temps-là..

LA DAME, regardant à la porte de la rue.

Je crois que cela augmente encore.

LOIZEAU.

Il est vrai que je me suis peut-être amusé un peu en route à faire des courses pour mon état. (Il tire de sa poche plusieurs paquets qu'il examine.) Se donner la peine de graver avec un pareil fini, pour la modique somme de 25 c. par lettre!.. Et, quels noms est-ce encore que j'inscris là-dessus?.. des fumistes, des charcutiers... C'est là ce qui ravale notre art.

GODET.

Pardon, Monsieur, vous empêchez l'eau de couler... vous vous tenez là au milieu du ruisseau.

LOIZEAU.

Je disais aussi... (Il se retire vivement.)

LA DAME, regardant sa montre.

La pluie ne cesse pas. Midi! Je ne le trouverai plus chez lui.

LOIZEAU, à Godet qui passe auprès de lui.

Morami, vous m'obligeriez infiniment, si vous vouliez m'aller chercher chez moi une pantoufle... parce que... (Godet rentre dans sa loge sans répondre.) C'est excessivement désagréable... avec ça que je crains l'humidité, et que le vent est froid!..

LA DAME tousse plusieurs fois.

LOIZEAU, éternuant.

Me voilà pris du cerveau, moi. (La dame tousse de nouveau.) Cette dame me fait aussi l'effet de s'enrhumer. (Il éternue encore pendant que la dame tousse de nouveau.) Nous sommes bien!.. Ah ça! mais, il fait un courant d'air affreux sous cette

porte. (Il va au fond, et se blottit dans l'angle de la porte : la dame, de son côté, est allée regarder le temps.) Ce n'est pas la peine de regarder, Madame, nous en avons pour une heure ou deux. (A lui-même.) C'est ça qui va arranger ma tante.

LA DAME.

Pas une voiture! Me trouver prise dans une rue qu'on repave! c'est une fatalité!

LOIZEAU.

Plait-il?

LA DAME.

Allons! mon soque est encore défait.

(Elle vient le remettre sur la première marche de l'escalier, tournant tout-à-fait le dos à Loizeau.)

LOIZEAU, la considérant dans cette position.

Elle est très bien, cette dame-là. (Il s'approche de la dame de la façon la plus empressée.) Pardon, madame, si je pouvais vous être utile en quelque chose...

LA DAME.

Merci, monsieur, ce n'est rien : un soque... C'est bien la chaussure la plus incommode...

LOIZEAU.

Oh! elles ont toutes leurs inconvénients: la botte elle-même n'en est pas exempte. (A part.) Elle est excessivement bien.

LA DAME.

Quand on va un peu loin...

LOIZEAU.

Ah! madame a à faire une longue course?

LA DAME, regardant sa montre.

Oui... très longue.

LOIZEAU.

Du côté...

LA DAME.

Du Marais.

LOIZEAU.

Je vais souvent dans ce quartier-là.

LA DAME.

C'est la première fois que j'y ai affaire.

LOIZEAU.

Ah!

LA DAME.

J'étais si pressée de sortir que j'ai oublié de prendre un parapluie.

LOIZEAU.

Cela ne sert à rien. En voilà un que je vous céderais volontiers si vous vouliez le reporter rue des Vieilles-Audriettes; mais, vous comprenez, il n'est pas à moi... et quand on ne se connaît pas...

LA DAME.

Et que l'on ne connaît pas Paris...

LOIZEAU.

Madame est étrangère?

LA DAME.

Oui, monsieur.

LOIZEAU, devenant de plus en plus aimable.

Vous n'avez pas le moindre accent... Diable! mais vous courez le risque de vous égarer.

LA DAME.

Je ne sortirais pas sans de puissans motifs, monsieur; mais je crains peu de me perdre. Tout le monde, je suppose, pourrait m'indiquer le quartier de la Bourse.

LOIZEAU.

J'y passe tous les jours.

LA DAME, gracieusement.

Vous voyez, monsieur.

LOIZEAU, à part.

Cela paraît lui faire plaisir. C'est une modiste anglaise.

LA DAME, regardant sa montre.

Midi un quart !.. Je n'ai plus qu'un quart d'heure, et cette pluie qui ne cesse pas ! (haut.) Auriez-vous la bonté de me dire, monsieur, s'il y a loin du Marais au ministère de la guerre ?

LOIZEAU.

Mais... c'est à l'autre bout de Paris. (A part.) Ce doit être une veuve d'officier.

LA DAME, à elle-même.

Je ne puis attendre davantage... je meurs d'impatience... je suis au supplice... Le hasard me fera, peut-être, trouver une voiture près d'ici... Il faut absolument... (Elle fait quelques pas, son soque se défait.) Encore !

LOIZEAU, se précipitant à genoux pour rattacher la bride.

Permettez, madame...

LA DAME.

Monsieur, je vous en prie... il s'en va à chaque pas.

LOIZEAU.

Je ne souffrirai point...

LA DAME.

De grâce !.. monsieur.

LOIZEAU.

Voilà... voilà.

LA DAME.

Mille pardons... je suis confuse...

LOIZEAU.

C'est moi, au contraire... comment donc ? (Se levant, à part.) Un pied charmant ! des bas d'Écosse !

LA DAME.

C'est que j'aurais autant aimé ôter l'autre... c'eût été plus court. Je suis tellement pressée... (Elle va pour sortir.)

LOIZEAU.

Mais, madame, il pleut à verse.

LA DAME.

N'importe.

LOIZEAU.

Permettez, au moins, que je vous offre mon bras et mon parapluie. (Il ouvre son parapluie qui se retourne toujours.) Je ne souffrirai pas...

LA DAME.

Monsieur...

LOIZEAU.

Je vous en conjure... Je vais précisément dans ce quartier-là.

LA DAME.

Je suis pénétrée de votre obligeance, monsieur ; mais il y a, peut-être, près d'ici une place de cabriolets.

LOIZEAU.

Vous m'y faites penser... passage du Caire, à deux pas... j'y cours.

LA DAME.

Monsieur, je vous en prie, je serais désolée...

LOIZEAU.

Madame, comment donc ?.. c'est moi... Je vous en conjure... je suis trop heureux... certainement... comment donc ?.. (A part.) Je vais faire venir un fiacre.

Ara : Allons, Marie, à ta toilette.

LA DAME.

Vraiment, monsieur, je suis confuse

De vous causer tant d'embarras ;

Encore une fois, je refuse :

De moi, ne vous occupez pas.

(Pendant ce temps, Loizeau dépose son parapluie dans la loge du concierge.)

LOIZEAU, à part.

Je prétends, sans détours,

En fiacre entamer l'aventure :

Pour moi, cette ignoble voiture

Fut souvent le char des amours.

ENSEMBLE.

LA DAME.

Vraiment, monsieur, je suis confuse, etc.

LOIZEAU.

Vous n'avez pas besoin d'excuse :

Puis-je donc regretter mes pas ?

(A part.)

Quand sur ce ton elle refuse,

Une femme accepte tout bas.

(Haut.)

## SCÈNE III.

## LA DAME, GODET.

LA DAME.

Ce monsieur est vraiment bien complaisant. GODET, sortant de sa loge, une chaise à la main. Madame voudrait-elle s'asseoir ?

LA DAME.

Je vous suis obligée, monsieur.

GODET.

Ne vous gênez pas. Il n'y a rien qui fatigue comme de rester sur ses jambes ; je connais ça, et comme madame risque d'attendre long-temps si elle attend la fin de la pluie...

LA DAME, s'asseyant.

En effet, ce n'est point un orage.

GODET.

Du tout : c'est la Saint-Médard : en voilà pour six semaines. Madame ne cherchera pas, par hasard, un logement ?

LA DAME.

Non... je...

GODET.

C'est que ça se trouverait bien. Nous en avons un, au premier, à louer pour le terme : huit pièces, cave, grenier, etc. ; deux escaliers, celui-ci (Il indique le grand escalier.) et un petit escalier de service (Il le montre.) pour les domestiques, porteurs d'eau, charbonniers, (Avec intention.) et autres personnes qu'on est bien aise de ne pas laisser voir. C'est très commode ; et ça n'empêche pas la maison d'être sûre, parce que de ma loge...

(A part, la Dame.)

LA DAME.

Pardon ; je n'ai pas l'intention...

UNE VOIX, appelant de la coulisse.

M. Godet!

GODET.

Huit cents francs tout compris... excepté l'éclairage, le sol pour livre, les impositions... Nous aurons le gaz... on y travaille... madame a pu s'en apercevoir en venant.

LA DAME.

En effet.

GODET.

On ne sait plus où mettre le pied... Oh ! cette rue-ci va-t-elle être superbe... dans quelque temps.

AIR : Vaudeville de la Famille de l'apothicaire.

D'un côté, l'on creuse un égout,  
On dit qu'c'est un superbe ouvrage ;  
De l'aut', car on travail' partout,  
On fait un trou pour l'éclairage ;  
Au milieu, l'on pave... et faut voir  
Chaqu' passant sauter comm' un' plume !  
Il n' nous restait plus qu'un trottoir...  
Il vient d'êt' pris par le bitume.  
Il n' restait qu'un tout p'tit trottoir,  
Il vient d'êt' pris par le bitume.

C'est tout ça qui vous rapproche un quartier !

LA VOIX, du dehors.

M. Godet!

GODET.

On y va.

UNE BONNE, entrant en scène par la petit escalier de service.

Vous ne m'entendiez donc pas... j'ai été obligée de descendre le petit escalier. S'il vient des visites pour Monsieur, il ne reçoit pas aujourd'hui.

GODET.

C'est bon.

LA BONNE, à part.

Tiens ! qu'est-ce que c'est que cette dame-là ?

GODET.

Ah ! dites donc, mademoiselle Thérèse... je crois que j'ai là une lettre pour vous... (Il regarde sur sa table.) M. Grévin... c'est ça.

LA DAME, se levant vivement, à part.

Grévin!..

GODET.

Trois sols.

LA BONNE, prenant la lettre et remontant.  
Je vous les donnerai tantôt.

LA DAME.

Grévin!.. (A Godet qui revient en scène.) Vous avez dans la maison un monsieur Grévin ?

GODET.

Oui... c'est un nom assez commun.

LA DAME.

Un jeune homme ? très bien ?

GODET.

Ça dépend des goûts.

LA DAME.

Qui est ici depuis... ?

GODET.

Six semaines.

LA DAME, à elle-même.

Plus de doute!.. et cette bonne... le soin qu'il

paraît prendre de se cacher... Une bonne!.. une maison!.. ô mon Dieu! mon Dieu!

(Godet rentre dans sa loge.)

## SCÈNE IV.

LOIZEAU, LA DAME.

LOIZEAU, à la cantonnade.

Vous pouvez avancer encore un pas. Je suis en eau. Madame, voilà le cabriolet.

LA DAME, très préoccupée.

Merci, monsieur.

LOIZEAU, à part.

C'est un fiacre.

LA DAME.

Merci.

LOIZEAU, à part.

Elle accepte!... (Lui offrant son bras.) Permettez...

LA DAME.

Merci.

LOIZEAU.

Il n'y a pas de quoi.

LA DAME.

Merci... mais à présent... un événement... une circonstance... (A elle-même.) Il est ici! ici!.. oh! que faire?.. seule... si j'avais... Monsieur vous êtes obligeant.

LOIZEAU.

Vous me confusioonnez.

LA DAME.

Dévoué.

LOIZEAU.

Et d'une discrétion...

LA DAME.

Je me fie à vous.

LOIZEAU, présentant son bras.

Il n'y a pas de danger.

LA DAME.

Merci... c'est inutile... (Le ramenant sur l'avant-scène et d'un ton confidentiel.) Je reste.

LOIZEAU.

Ah!

LA DAME.

Oui.

LOIZEAU.

Vous changez d'idée ?

LA DAME.

Oui... et puisque vous voulez bien rester avec moi...

LOIZEAU, avec empressement.

Comment donc?..

LA DAME.

Mon parti est pris...

LOIZEAU.

Ah!

LA DAME.

Mais j'abuse peut-être de vos momens... vous êtes vous-même pressé...

LOIZEAU.

Oh! à cause de ma tante... mais elle est si complaisante!.. je la connais... elle m'attendra.

LA DAME.

Alors, je compte sur vous.



LOIZEAU.

Comptez-y.

LA DAME.

Croyez que je n'oublierai jamais...

LOIZEAU.

Ni moi non plus.

LA DAME.

Renvoyez le fiacre.

LOIZEAU.

Le fiacre?.. (Il porte la main à sa poche.) Oui...  
J'y cours. (Il sort précipitamment.)

## SCÈNE V.

LA DAME.

Je tremble de ce que je vais apprendre. Mes soupçons se réalisent, et quand ils m'ont conduite à Paris à l'insu de tout le monde, ils ne me trompaient pas... Oh! je ne vis plus depuis un instant... son père, qui n'a jamais voulu me voir, m'aurait-il reçue?.. sait-il ce qui se passe, seulement?.. et sans le hasard qui m'a conduite ici... où en serais-je?.. si j'apparaissais chez lui? si je m'y présentais tout-à-coup?.. non : j'aurais trop à rougir, peut-être!

## SCÈNE VI.

LOIZEAU, LA DAME, GODET, dans la loge.

LOIZEAU.

J'ai payé la course : un franc cinquante...  
Voilà, Madame.

LA DAME, courant à lui.

Ah! Monsieur!.. vous... oui... vous pouvez  
y monter, vous.

LOIZEAU.

Monter?.. où ça?

LA DAME.

Oui... entrez sous un prétexte... c'est facile...  
tâchez de le voir.

LOIZEAU.

Certainement... qui?

LA DAME.

Lui.

LOIZEAU.

Ah!.. bon.

LA DAME.

Sachez bien surtout quelles personnes sont  
dans la maison : s'il y en a d'autres qu'une  
bonne... il les cache, peut-être.

LOIZEAU.

Ah!.. vous croyez?.. Permettez... je ne de-  
mande pas mieux... mais je vais vous dire...

LA DAME.

Examinez tout, adroitement.

LOIZEAU.

Oui... Il paraîtrait... que...

LA DAME.

Oh! Monsieur, à présent, dans la position  
où je suis, ne m'en demandez pas davan-  
tage.

LOIZEAU.

Non.

LA DAME.

Il n'y a pas un instant à perdre.

LOIZEAU.

Non.

LA DAME.

Courez.

LOIZEAU, s'élançant vers l'escalier.

Oui.

LA DAME.

Attendez!

LOIZEAU, s'arrêtant.

Bon.

LA DAME.

Cela ne vaut rien.

LOIZEAU.

Ça ne vaut rien?

LA DAME.

N'est-ce pas?.. il vaut mieux... en lui écri-  
vant... si j'avais du papier... un crayon...

LOIZEAU, s'élançant chez Godet.

Chez le portier!... (Il entre dans la loge.)  
Du papier à lettre... une plume... quelque  
chose...

GODET, effrayé.

Qu'est-ce qu'il y a?.. faites donc attention  
on ne fouille pas comme ça dans les meubles...  
Monsieur... vous déchirez mes ports de lettre.

LOIZEAU, lui jetant une pièce de monnaie.

Voilà un franc. (Il accourt vers la dame.) J'ai ce  
qu'il faut, Madame.

LA DAME. \*

Bien, Monsieur, merci... je vais... ou plutôt...  
il reconnaîtrait ma main... ayez la bonté d'écrire,  
Monsieur.

LOIZEAU.

Moi?.. ah! oui... je ne serais pas fâché de  
me mettre un peu au courant.

(Il se place sur la chaise.)

LA DAME, dictant très vite.

« Monsieur, une personne est en bas, qui désire  
» vous parler à l'instant.

LOIZEAU, qui ne peut pas suivre.

Pardon...

LA DAME.

« Cet entretien est pour vous de la plus grande  
» importance.

LOIZEAU.

Il n'y a pas besoin que ce soit moulé?

(Il écrit très vite.)

LA DAME.

« Des motifs que vous apprécierez empêchent  
» cette personne de se faire connaître et de se pré-  
» senter chez vous. Elle vous attend avec impa-  
» tience. »

LOIZEAU.

Je mets : « la plus vive impatience. »

LA DAME.

C'est tout... vite...

LOIZEAU.

Vlan! j'ai signé!

LA DAME.

Effacez, Monsieur!

LOIZEAU.

Parbleu! c'est d'un bête!.. après ça, nous allons  
si vite!

LA DAME.

Pliez.

LOIZEAU.

Voilà.

LA DAME.

L'adresse : M. Grévin.

LOIZEAU.

Par un g ?

LA DAME.

Maintenant, il faut faire remettre ce billet.

LOIZEAU.

Oui... et il n'y aurait pas de mal de profiter de ça pour expliquer au porteur...

LA DAME.

Appelez le concierge.

LOIZEAU.

C'est ça.

LA DAME.

Tout de suite.

LOIZEAU, à Godet, qui sort de sa loge.

Mon ami, montez à l'instant ceci... au galop... pour M. Grévin...

LA DAME, bas à Loizeau.

Qu'il ne dise rien.

LOIZEAU.

Ne lui dites rien.

LA DAME, bas.

On lui donnera deux francs.

LOIZEAU.

On vous donnera... voilà deux francs.

LA DAME, bas.

Qu'il descende de suite.

LOIZEAU.

Descendez de suite... Anons ! allons ! on ne lambine pas ici.

GODET.

Je ne fais qu'un saut.

(Il porte chez lui la chaise et l'encrier que lui a rendu Loizeau.)

ENSEMBLE.

AIR : Lucie de Lamermoor.

LOIZEAU.

A courir je vous invite ;  
Songez que l'on vous attend.  
Tout ici se fait très vite,  
Ne perdez pas un instant.

LA DAME.

A courir je vous invite ;  
Songez que l'on vous attend.  
Partez et revenez vite ;  
Ne perdez pas un instant.

GODET.

A courir lorsqu'on m'invite,  
Monsieur, jamais on n' m'attend :  
Je pars et je reviens vite,  
Je ne perds pas un instant.

(Il sort par le grand escalier.)

## SCÈNE VII.

LOIZEAU, LA DAME.

LA DAME, après un silence.

Monsieur, vous savez tout, à présent.

LOIZEAU.

Je sais tout ?

LA DAME.

Je suis vraiment désolée de la peine que je vous donne.

LOIZEAU, s'essuyant le front.

Comment ?.. mais ça m'intéresse infiniment.

LA DAME.

Vous êtes trop bon.

LOIZEAU.

Non... d'honneur, je suis on ne peut plus intrigué... et, depuis un moment que nous courons, je ne saurais vous dire à quel point je suis captivé.

LA DAME.

Oh ! Monsieur ! je ne penserai jamais qu'avec reconnaissance au généreux appui que j'ai trouvé en vous. Je n'ai pas d'amis.

LOIZEAU.

Oh ! si !

LA DAME.

Non : Monsieur.

LOIZEAU, cherchant à lui prendre la main.

Oh ! si !

AIR de brune et blonde. (Loïsa Puget.)

Il en est, Madame,  
Il en est qu'enflamme  
Leur sort heureux.  
Il en est, Madame !..

(A part.)

Je sens dans mon âme  
Un trouble affreux.

LA DAME, à part.

Que je souffre hélas ! quelle impatience !

(A Loizeau.)

De vos soins mon cœur est touché vraiment ;  
Car je devrai tout à votre assistance.

(A part.)

Verrai-je aujourd'hui finir mon tourment ?

LOIZEAU.

Ah ! de trop de reconnaissance  
Vous payez un si faible effort :  
Croyez-moi bien, j'ai l'espérance  
De pouvoir faire plus encor.

ENSEMBLE.

LOIZEAU.

LA DAME.

Quel trouble l'agite ! Quel trouble m'agite !  
Ah ! c'est certain C'est trop certain,  
J'en viendrai bien vite Il fuit, il m'évite...  
A mon dessein. J'attends en vain.

LOIZEAU.

Elle est ravissante, et, ma foi, à présent...

LA DAME.

Descendra-t-il ? le croyez-vous ?

LOIZEAU.

Le portier ?

LA DAME.

Non.

LOIZEAU.

Ah ! Grévin ?.. il paraîtrait, d'après ce que je puis voir...

LA DAME.

Dieu ! que ce concierge est lent !.. si j'osais... si je pouvais... j'irais moi-même... Ah ! Monsieur, vous êtes si aimable...

LOIZEAU, à part.

Voilà les courses qui vont recommencer.

LA DAME.

Peut-être qu'en montant...

LOIZEAU.

Où, vous croyez ?

LA DAME.

Vous le presseriez.

LOIZEAU, courant.

J'y vais.

LA DAME.

Mais si on vous voyait !..

LOIZEAU, s'arrêtant.

Ah ! voilà !

LA DAME.

Cela gêterait tout.

LOIZEAU, revenant.

C'est juste.

LA DAME.

J'ai entendu des pas.

LOIZEAU.

Dans l'escalier !

LA DAME, avec joie, apercevant Godet.  
Le concierge !

LOIZEAU, à Godet.

Eh bien ?

### SCÈNE VIII.

GODET, LOIZEAU, LA DAME.

GODET, arrivant essoufflé.

M. Grévin a pris médecine... il ne peut pas descendre.

LOIZEAU.

C'est comme ça que ça finit ?.. ah !.. (A la dame.)  
Je vais aller chercher un fiacre.

(Il remonte la scène.)

GODET.

Au reste, on m'a fait assez de questions chez lui... et tenez ! v'là quelqu'un qui en descend, j'en suis sûr.

LA DAME, courant à l'escalier.

Est-ce lui ?

GODET, regardant dans l'escalier.

Non : c'est une femme.

LA DAME.

Une femme ! (Elle entre vivement chez Godet et s'y enferme.)

LOIZEAU, la suivant jusqu'à la porte et tournant le dos à l'escalier.

Oh !.. Madame !.. à présent... Je vous assure qu'à votre place... (A lui-même.) Elle s'enferme !

GODET, apercevant M<sup>me</sup> Grévin qui entre en scène.

M<sup>me</sup> Grévin !

### SCÈNE IX.

GODET, M<sup>me</sup> GRÉVIN, en grande robe de chambre sans taille, cheveux bouclés, LOIZEAU.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à part.

On a vu une dame ici. (A Godet.) Où est la personne qui a écrit ?

GODET, indiquant Loizeau.

La voilà.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à Loizeau.

C'est Monsieur ? (Loizeau salue.) Qu'y a-t-il pour votre service ?

LOIZEAU, un peu embarrassé.

Mais d'abord... Est-ce à M. Grévin que j'ai l'honneur de parler ?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Plait-il ?

LOIZEAU.

C'est que... si ce n'est pas à lui... vous comprenez...

M<sup>me</sup> GRÉVIN, avec colère.

Vous êtes myope, Monsieur ? vous ne distinguez pas à qui vous parlez ?

LOIZEAU.

Pardon : je prendrai la liberté de vous faire observer que vous me dites des choses désagréables.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, s'efforçant de prendre un ton aimable.

Ce billet est de votre main, Monsieur ?

LOIZEAU.

Oui... vous trouvez l'écriture un peu lâchée ? j'écris mieux que ça, ordinairement.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je le crois : mais quand on trace quelques mots à la hâte... et qu'on envoie cela en cachette... (Regardant du côté de Godet avec une colère qu'elle cherche à contenir.) par un agent... salarié sans doute...

LOIZEAU.

Je l'ai salarié en effet.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, même jeu.

J'en étais sûre... il se sera bien fait payer sa commission...

LOIZEAU.

Est-ce qu'il les fait ordinairement pour rien ? si je l'avais supposé...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Non, non ; ces sortes de services-là ne sont pas compris dans ses gages... il le sait bien... il n'aurait en réclamer le prix ni chez le propriétaire... ni chez moi... (S'approchant de Godet.) ni chez moi...

GODET, à part.

J'vas balayer le devant de ma porte.

(Il s'éloigne.)

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à Loizeau.

Ah ! vous êtes sûr que ce billet est de vous ?.. c'est singulier... j'aurais plutôt pris cela pour une écriture de femme.

LOIZEAU, hant.

Ah ! ah !.. vous n'êtes pas for...te.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Avec ça que dans la signature, qu'on avait mise d'abord par mégarde, sans doute...

LOIZEAU.

Par distraction... c'est vrai.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Soit : par distraction...

LOIZEAU.

On par mégarde, comme vous disiez : n'importe : ne discutons point sur les mots.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Dans cette signature, qu'on a eu grand soin d'effacer...

LOIZEAU,

Oui, c'est vrai.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je suis cependant parvenue à distinguer *Zeau*.

LOIZEAU.

Oui, Loizeau.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Loizeau? Qu'est-ce que c'est que ça?

LOIZEAU.

C'est mon nom... LOI, Z...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je n'ai pas vu Loi... et comme j'ai parfaitement lu, *Zau*, je croirais plutôt que c'est *Zo-é*.

LOIZEAU.

Zoé? Z, e, a, u?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Ça s'écrit peut-être par un S?

LOIZEAU.

Si c'est pour m'entretenir de choses pareilles que vous avez quitté le coin de votre feu... Ah! ah! qu'est-ce que vous faites de votre état?

M<sup>me</sup> GRÉVIN, s'emportant malgré elle.

Moi, Monsieur?... moi?

LOIZEAU.

Pardon, c'est peut-être indiscret...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je vous l'apprendrai tout à l'heure, Monsieur; mais, en attendant, vous m'expliquerez quel objet si mystérieux vous amène auprès de M. Grévin, et pourquoi vous le faites demander sous une porte cochère: ce n'est pas dans les usages habituels, vous en conviendrez: quand on va chez quelqu'un qui a un chez soi... on se donne la peine de monter... chez lui.

LOIZEAU.

Oui... eh bien?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

C'est donc un secret, que l'on a le plus grand intérêt à cacher? Cela m'intéresse.

LOIZEAU.

Ah! vous êtes comme moi? je vous avouerai que je suis aussi fort captivé.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, éclatant.

Vous faites un vilain métier, Monsieur!

LOIZEAU.

Graveur, rue...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Un métier dont vous devriez rougir. Vous prêtez à faire parvenir des lettres scandaleuses!

LOIZEAU.

Permettez: j'ai écrit à M. Grévin...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

On le sait, Monsieur.

LOIZEAU.

Oui... uniquement parce que je désirais le voir... mais il paraît que c'est un emplâtre.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Eh! Monsieur! M. Grévin n'est pas malade.

LOIZEAU, avec indignation.

Ah! il n'est pas malade!.. Il n'est pas malade!

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

C'est moi qui vous ai fait répondre cela en son nom, entendez-vous, Monsieur?

LOIZEAU.

Vous? c'est bien de votre âge. Et en quoi tenez-vous à Grévin? qu'est-ce que vous êtes à Grévin?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je suis sa femme, Monsieur.

LOIZEAU.

Ah! bah!

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Mais il y en avait une autre ici.

LOIZEAU.

Quel âge a-t-il?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Vous n'étiez pas seul.

LOIZEAU.

Quel âge a-t-il?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

On l'a vue cette femme; et je la connais.

LOIZEAU.

Ah! alors, je vous demanderai de me confier, entre nous...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Une femme mariée encore! quelle horreur!

LOIZEAU.

Elle est mariée?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je suis sûre qu'elle n'est pas sortie, que vous la cachez ici!.. (Indiquant la loge du portier.) Elle est là!.. chez ce vieil agent de toutes vos infamies.

LOIZEAU, l'arrêtant.

Madame...

GRÉVIN, paraissant sur le grand escalier.

Ma femme! Thérèse a bien fait de m'avertir.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à Loizeau.

Je la verrai, Monsieur!.. Je veux voir la maîtresse de mon mari.

GRÉVIN, à part.

C'est Zoé qui m'écrivait.

LOIZEAU.

Madame! Madame!..

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

J'entrerai.

GRÉVIN, se précipitant entre sa femme et Loizeau.

Non, tu n'entreras pas.

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, GRÉVIN, LOIZEAU, GODET.

GODET, qui est venu de la porte, à part.

M. Grévin! ça va-t-être chaud.

LOIZEAU, à part.\*

Qu'est-ce que c'est que ce grand sec?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Ciel de Dieu!.. il ose venir lui-même!

LOIZEAU.

Est-ce à M. Grévin...

GRÉVIN, à sa femme.

Ma bonne amie...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Il vient lui-même!

\* Godet, M<sup>me</sup> Grévin, Grévin, Loizeau.

LOIZEAU.

Que j'ai l'honneur...

GRÉVIN.

Ma bonne amie !

LOIZEAU.

De parler ?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je ne vous croyais pas si effronté dans le vice ! je ne me croyais pas si méprisée !

GRÉVIN.

Émilie !.. je t'assure... tu as tort... réfléchissez... sois raisonnable.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Raisonnable ! raisonnable !

GRÉVIN.

Oui... je te donnerai toutes les explications que... vous pourrez désirer, mais, je t'en prie, pour vous, pour moi... ce n'est pas ici... sous une porte cochère...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Ça m'est égal.

GRÉVIN.

Oui, mais, ma chère,

Réfléchissez.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Ça m'est égal.

GRÉVIN.

Oui... sous une porte cochère,  
Crier ainsi !M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Ça m'est égal.

GRÉVIN.

Oul... pas si haut !

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Ah ! quelle épreuve !

De me marier que j'eus tort !

GRÉVIN.

Oui... vous auriez dû rester veuve.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Je peux le devenir encor.

GRÉVIN.

Merci ; vous voulez être veuve ?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Mais je suis d'âge à l'être encor.

Si je pouvais m'attendre à ça ! Un être qui me doit tout. (A Loizeau.) Il me doit tout, le perfide !

LOIZEAU.

Vraiment ?

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à son mari.

Vous n'aviez pas le sou quand je vous ai épousé.

GRÉVIN.

M<sup>me</sup> Grévin !M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Mais ma fortune est à moi, Dieu merci ! et je ne vous la donnerai pas pour soudoyer des créatures.

LOIZEAU, à part.

Je trouve que notre Grévin joue un rôle humiliant.

GRÉVIN.

Madame ! vous me blessez dans ma dignité d'homme.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Théodore ! laissez-moi entrer dans cette loge ; laissez-moi traiter cette femme comme elle le mérite, et je vous pardonne... car, je le sens, j'ai un grand faible pour vous, Théodore.

GRÉVIN.

Émilie ! vous me touchez... Remonte chez toi.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Que je remonte ? pour vous laisser avec vos complices ? des gens de rien, des portiers, des intriguans.

LOIZEAU.

Madame, je suis au-dessus de vos invectives.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Que je remonte ?.. Otez-vous de là : votre obstination vous accuse. Je veux entrer ; je le veux : vous êtes un montre.

GRÉVIN.

Vous n'entrerez pas. Madame, on n'est pas venu à mon âge pour se laisser commander.

LOIZEAU, lui serrant la main.

M. Grévin, si c'est pour moi...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Votre âge ? je vous conseille de faire de l'embarras avec votre âge ! (Élevant la voix.) Un homme qui est toujours dans les tisanes !

GRÉVIN.

Madame... voulez-vous vous taire ?

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Parce que vous portez des moustaches et des favoris, il ne faut pas qu'on s'imagine que vous êtes un Apollon.

GRÉVIN.

Vous tairez-vous !

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Avec votre mine de papier mâché...

GRÉVIN.

Vous m'exaspérez !

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Vous n'êtes que flanelle et coton partout.

LOIZEAU, à part, en retenant Grévin.

C'est vrai !

GRÉVIN.

Je ne me connais plus.

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Il vous faut des maîtresses encore !

GRÉVIN, hors de lui.

Eh bien, oui ! Madame... il m'en faut... Eh bien, oui ! j'en ai.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, poussant des cris perçans.

Ah ! ah !..

GRÉVIN.

Ah ! vous voulez une scène, du scandale !.. Eh bien, oui ! oui ! oui !.. j'en ai. Vous m'êtes odieuse, vous me pesez, vous me répugnez.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, criant.

Ah ! ah !

GODET.

Madame... on vous entend du cinquième.

LOIZEAU, tenant Grévin à bras-le-corps.

Grévin ! mon cher Grévin !

GRÉVIN.

Je suis bien aise de vous dire ça devant Godet et devant Monsieur... Oui... oui... j'ai une maîtresse... et vous ne m'empêcherez de la voir... et ce n'est pas la première.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, criant.

Ah ! ah !

GRÉVIN.

Il y a long-temps que j'en ai : j'en ai toujours eu. Oui... oui... oui... et si ça vous fait e...

per tant mieux : et si ça vous rend malade, tant mieux : oui... oui... oui...

M<sup>me</sup> GRÉVIN, criant.

Ah! ah!.. je vais chercher... nous verrons... C'est la plumassière... nous verrons, si devant son mari...

GRÉVIN.

Oui... j'en ai... oui...

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

Il vous tuera... j'espère qu'il vous tuera... (A Godet, qui veut l'empêcher de sortir.) Laisse-moi passer!.. (Criant.) Ah! ah!

ENSEMBLE.

AIR : Ah! quel malheur, ma chère sœur. (DOMINO NOIR.)

GODET.

C'est une horreur!

Et leur fureur

Fera, vraiment,

Événement.

C'est révoltant!

N'criez pa tant!

On ouvre les croisés en face,

A la port', le monde s'amasse...

C'est une horreur!

GRÉVIN.

Je n'ai pas peur;

Votre fureur

Fait vainement

Événement.

Ah! c'est charmant!

J'en ris vraiment.

Une femme avoir tant d'audace!

Me braver! m'insulter en face!

C'est une horreur!

M<sup>me</sup> GRÉVIN.

C'est une horreur!

De ma douleur

Crai nez, vraiment,

L'emportement.

Quel traitement,

Publiquement!

Me parler avec tant d'audace!

Me braver! m'insulter en face!

C'est une horreur!

LOIZEAU, à Grévin, qu'il ne quitte pas.

Point de fureur;

De la douceur :

L'emportement,

En ce moment,

Est imprudent...

Mais cependant,

Moi, si j'étais à votre place,

Je lui donnerais une chassé!..

De la douceur.

(Godet se place devant M<sup>me</sup> Grévin, pour l'empêcher de sortir; elle lui donne un soufflet, et cis, arait dans la rue.)

## SCÈNE XI.

GODET, GRÉVIN, LOIZEAU, puis LA DAME.

GRÉVIN, à la cantonnade.

Je n'ai pas peur! (Venant à Loizeau et lui serrant affectueusement la main.) Monsieur... il n'y a

pas une minute à perdre... Je suis désespéré de vous avoir rendu témoin...

LOIZEAU.

Comment donc?... mon cher M. Grévin...

GODET, revenant de la rue, à Grévin.

Je vous prie de dire à votre épouse de ne pas recommencer, parce que quoique se soit une personne du sexe, je ne suis pas habitué à ces manières-là.

GRÉVIN, sans l'écouter, à Loizeau.

Être venue ici! quelle imprudence! qu'est-ce qu'elle a à me dire?... Est-ce que vous êtes un de ses parents?... Je tremble que ma femme... elle est allée chercher le mari!.. il est si brutal... j'ai une peur affreuse... pour elle... il faut qu'elle s'en aille.

LOIZEAU.

Je vais chercher un fiacre.

GRÉVIN.

Du tout... il n'a qu'à arriver pendant ce temps-là... il faut qu'elle se sauve à pied, par la petite porte... Attendez... je vais m'assurer...

(Il va regarder dans la rue, Godet remonte aussi pour lui parler.)

LA DAME, à Loizeau, en sortant vivement de la loge, pendant que Grévin a le dos tourné.

Monsieur... je vous en conjure... tâchez d'arranger...

LOIZEAU.

Oui... nous allons filer.

LA DAME.

Mais, je ne connais pas ce monsieur.

LOIZEAU.

Hein?

LA DAME.

Je ne l'ai jamais vu.

LOIZEAU.

Grévin?

LA DAME.

Ce n'est pas celui-là.

LOIZEAU.

Ah bah!

(La Dame rentre vivement et met le verrou à la porte de la loge.)

GRÉVIN, revenant à Loizeau, qui reste ébahi.

Personne... profitons vite... il s'agit de ne pas perdre une minute.

LOIZEAU, le regardant fixement.

Ah bah!

GRÉVIN.

Elle est là... n'est-ce pas? cachée?

LOIZEAU, le retenant d'une main et s'adressant à Godet.

Venez donc ici, vous\*. (A Grévin.) Pardon... je suis à vous tout de suite. (A voix basse à Godet, qui s'est approché.) Vous êtes un joli garçon. Qu'est-ce que vous m'avez amené là?

GODET, de même.

Dam! M. Grévin.

LOIZEAU, de même.

Grévin! Grévin! ce n'est pas celui-là. (Courant à Grévin et lui serrant la main.) Ne faites pas attention. (Revenant à Godet.) Ce n'est pas celui-là.

\* Godet, Loizeau, Grévin.

GODET, bas.

C'est donc celui du cinquième? le petit Grévin?

LOIZEAU, de même.

Il y en a un autre? un petit? et vous ne dites rien!

GODET, de même.

Dam! on s'explique.

LOIZEAU, de même.

On s'explique... vous croyez que c'est facile, vous... il est curieux... (A Grévin, affectueusement.) Ne vous impatientez pas. (A part.) Un petit!.. Elle a peut-être un enfant!

GRÉVIN.

Ah ça? qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur?.. il me plante là... (Frappant à la porte de la loge, qu'il trouve fermée.) Zoé... ouvrez... c'est moi...

GODET, bas à Loizeau.

Faut-il que j'aille appeler l'autre?

LOIZEAU, de même.

Certainement, descendez-le.

GODET, de même.

Comment, que je...

LOIZEAU, de même.

Je vous donne cinq francs.

GODET.

Cinq francs! je vais le chercher.

(Il s'élançe dans l'escalier.)

## SCÈNE XII.

LOIZEAU, GRÉVIN.

GRÉVIN, appelant.

Zoé!.. (Avec colère, venant à Loizeau.) Ah ça! engagez-la donc à m'ouvrir, vous!.. Vous êtes là comme un piquet.

LOIZEAU.

Ah!.. à propos! Je vais vous dire... j'aimerais autant ne pas me mêler... Il y a-t-il longtemps que vous êtes marié, mon cher Grévin?

GRÉVIN.

C'est bien le moment de me demander... Elle s'est peut-être trouvée mal?

LOIZEAU, se jetant entre lui et la loge\*.

Le caractère de votre femme ne lui fait pas honneur... malpeste!.. vous avez dû bien souffrir, dans votre ménage?

GRÉVIN.

Elle s'est trouvée mal, bien sûr! Il ne nous manquait plus que ça! Il faut enfoncer la porte.

LOIZEAU, le retenant toujours.

Avez-vous des enfants?

GRÉVIN, exaspéré.

Monsieur! est-ce que vous le faites exprès?

LOIZEAU, à part.

Ah ça! mais, je me vois très empêtré avec ce Grévin-ci.

GRÉVIN.

Quel tas de balivernes venez-vous me conter? Votre intention n'est pas de nous faire pincer ici?

LOIZEAU.

Du tout... et même, si vous voulez vous en

Grévin, Loizeau.

aller... je vous y engage en ami... parce que vous n'êtes bon à rien ici... et...

## SCÈNE XIII.

GODET, GRÉVIN, LOIZEAU.

GODET, arrivant essoufflé.

Il descend.

GRÉVIN.

Qui?

LOIZEAU, qui lance un coup-d'œil vers la loge de Godet.

Elle est derrière le rideau.

GRÉVIN.

Qui? qu'est-ce qu'il y a?..

GODET, à Loizeau.

Il était en train de faire des crêpes, mais je lui ai renversé sa poêle. (Parlant à la cantonnade.) Arrivez donc!

## SCÈNE XIV.

GODET, GRÉVIN II, GRÉVIN, LOIZEAU.

LOIZEAU, désappointé à l'aspect de Grévin II.

Ah! mais il est vieux.

GODET, triomphant, à Grévin II.

Vous ne serez pas fâché d'être descendu; vous allez voir.

GRÉVIN II, bégayant légèrement.

Qu'est-ce qu'il y a de si pressé qui me demande?

LOIZEAU, avec indignation, à Godet, après avoir jeté un coup-d'œil du côté de la Dame, qui a soulevé le rideau et lui a fait signe qu'elle ne connaît pas ce monsieur.

Ce n'est pas ça!

GODET, désappointé.

Ce n'est pas ça?

LOIZEAU.

Vous n'avez fait que des boulettes, depuis ce matin.

GODET.

Monsieur... écoutez donc... vous demandez...

LOIZEAU.

Est-ce là tout ce que vous avez de Grévin?

GODET.

Oui, monsieur.

LOIZEAU.

Eh bien! ce n'est pas ça. Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas ça.

GRÉVIN, après un silence.

Ah ça! j'ai l'air d'un imbécille ici.

LOIZEAU.

Oui.

GRÉVIN.

Qu'est-ce que je suis venu faire? Où est Zoé? définitivement, où est-elle?

Act. Simple soldat ne d'illustres laborieux.

Je veux la voir: c'est trop long temps, ma foi, Me tenir là dans un état perplexe.

Monsieur descend... on ne sait pas pourquoi: Nous avons l'air de deux niais, ça me vexé.

Je n'y comprends plus rien, c'est indécant!

Tout ce mystère enfin m'impatiente.  
Je n'ai jamais servi d'amusement;  
Fichtre, monsieur!

LOIZEAU, boutonnant sa redingote.

C'est, je crois, le moment  
De songer à ma pauvre tante.  
Je vais m'occuper de ma tante.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

GRÉVIN, l'arrêtant.

Où allez-vous? qu'avez-vous fait de Zoé?

LOIZEAU.

Ah! Zoé?... (Du ton le plus aimable.) Je vais  
vous dire, mon cher Grévin... Il est bon que  
vous sachiez que je n'ai jamais eu le plaisir de  
la voir... mais je suis enchanté d'avoir fait votre  
connaissance.

GRÉVIN.

Comment?... qu'est-ce à dire?... Elle n'est pas  
ici?... elle n'est pas ici!..

LOIZEAU.

Je suis heureux de pouvoir vous tranquilliser :  
elle n'y est jamais venue.

GRÉVIN,

Jamais!.. et je viens de tout avouer à ma  
femme!..

LOIZEAU, s'efforçant de tourner la chose en plaisanterie.

Oui.

GRÉVIN.

Et vous m'avez tout fait avouer à ma femme,  
monsieur!.. et pour rien!.. dans une scène  
publique et scandaleuse... Et pour rien!..

LOIZEAU.

Oui... ça n'avait aucun rapport. Vous me voyez  
prêt à en rire avec vous.

GRÉVIN.

J'étouffe! Monsieur!.. vous allez me dire...

LOIZEAU, à Grévin et aux autres.

Oui... Figurez-vous... il paraît qu'il y a un  
troisième Grévin.

GRÉVIN.

Par qui vous avez été payé pour venir sur-  
prendre des secrets, que je n'aurais jamais dits  
de ma vie... et que, comme un imbécille... Vous  
êtes un polisson!

LOIZEAU.

Mon cher Grévin!

GRÉVIN.

Où demeurez-vous?..

LOIZEAU.

M. Grévin!

GRÉVIN.

Votre adresse!

LOIZEAU.

M. Grévin!

GRÉVIN, le saisissant au collet.

Votre adresse!

LOIZEAU, remettant une carte qu'il tire d'un paquet.  
Voilà.

GRÉVIN, lisant.

Jacquet, fumiste... Vous ne vous en irez pas...  
Et quant à ce misérable portier qui s'est prêté à  
cette ignoble mystification... (Grévin II regarde  
Godet de travers.) je le ferai chasser... je veux  
qu'on le chasse... (A Loizeau.) Vous ne vous en  
irez pas... (Le saisissant.) Je vous tiens...

LOIZEAU.

Ne me touchez pas... Je vous défends de me  
toucher...

GODET, considérant la querelle.  
Il va l'étrangler.

GRÉVIN II.

On ne me demandait donc pas?

LOIZEAU, à Grévin.

Lâchez-moi! (A Grévin II.) Du tout!

GODET.

Du tout. (Grévin II applique un coup de poing sur  
la tête de Godet.) Hem!.. qu'est-ce qu'il a frappé?  
(Il se gourment tous deux.)

GRÉVIN, à Loizeau en même temps.  
Je vous apprendrai...

LOIZEAU.

Un coup de poing!.. Ah! mon cher Grévin...  
(Ils se battent de leur côté, Loizeau criant à chaque  
coup de poing qu'il donne :) Mon cher Grévin!

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GRÉVIN.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, en entrant, apercevant la bataille et  
s'élançant vers son mari.

Ah! Mon Théodore!.. (Le combat cesse.)\*

GRÉVIN.

Laissez-moi, madame Grévin.

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à Loizeau.

Vous êtes donc venu ici pour l'égorger?

GRÉVIN.

Ma bonne, vous ne savez pas encore...

M<sup>me</sup> GRÉVIN, à son mari.

Je sais qu'elle était tranquillement chez elle;  
mais vous n'en êtes pas moins un monstre.

ENSEMBLE.

Air: Laissons au salon l'étiquette. (M<sup>me</sup> GRÉVIN.)

|                            |                                     |
|----------------------------|-------------------------------------|
| GRÉVIN.                    | GRÉVIN II, GODET.                   |
| J'aurai promptement        | J'aurai promptement                 |
| Vengeance                  | Vengeance                           |
| De cette offense;          | De cette offense;                   |
| Où, j'en fais serment,     | Où, j'en fais serment.              |
| Je punirai l'insolent.     | Vous êtes un insolent!              |
| LOIZEAU.                   | M <sup>me</sup> GRÉVIN, à son mari. |
| J'admire vraiment          | Montez promptement;                 |
| Ma chance                  | D'avance                            |
| En cette occurrence;       | Votre inconstance                   |
| C'est intéressant,         | Vient heureusement                  |
| Mais j'en ai suffisamment. | De trouver son châtiment.           |

## SCÈNE XVI.

GODET, LOIZEAU; puis LA DAME.

GRÉVIN II, remontant.

J'irai chez le commissaire.

GODET.

Et moi aussi... Je vais mettre ma redingote, et  
à moins qu'on ne me fasse des excuses...

(Il rentre dans sa loge au moment où la dame en  
sort.)

\* Godet, Grévin II, Grévin, M<sup>me</sup> Grévin, Loizeau.



LA DAME.

Je suis plus morte que vive. (A Loizeau.)  
Monsieur... êtes-vous blessé?

LOIZEAU.

Je ne crois pas... ce n'est rien... Ils sont gentils les locataires. (Boutonnant sa redingote.) Je suis sûr que ma tante s'impatiente... Si elle est toujours dans les douleurs depuis le temps... Al-lons ! allons ! (Il vient prendre son parapluie.)

LA DAME.\*

O mon Dieu ! qui aurait pu s'attendre ?.. C'est moi, monsieur, qui suis la cause involontaire...

LOIZEAU.

Du tout... Enchanté d'avoir pu vous être agréable... Si l'occasion s'en représentait... Enfin, vous êtes certaine à présent que tous ces Grévin vous sont étrangers... J'aurai au moins servi à ça... Je vous en félicite... Je n'habiterais pas cette maison, quand on m'y donnerait la nourriture avec le logement. Je vous avouerai même que je suis très refroidi sur l'article Grévin.

LA DAME.

Je le conçois, monsieur.

LOIZEAU.

Et comme j'ai une longue course à faire... vous comprenez ?.. Je n'ai pas envie de passer toute la journée sous une porte... sous celle-ci, surtout... ça n'est pas gai.

LA DAME.

Ni moi non plus, monsieur.

LOIZEAU.

Et, dès lors, je me vois forcé à regret...

LA DAME.

Oh ! monsieur, je ne vous retiendrai pas, car moi-même... Il ne pleut presque plus...

LOIZEAU.

Vous partez aussi ?

LA DAME.

Oui.

LOIZEAU.

Seule ?

LA DAME.

Sans doute.

LOIZEAU.

Oh ! non, par exemple !.. Du moment que vous partez, il ne sera pas dit... (A part.) J'aurais joué un rôle trop ridicule si, lorsque l'occasion se présente... Il faut au moins que je trouve un dédommagement... ça m'est dû... (Haut.) Oh ! non ! seule ! non !.. Je vais chercher un fiacre.

LA DAME.

Monsieur... je ne souffrirai pas...

LOIZEAU.

J'y tiens.

LA DAME.

Je renonce à ma course de ce matin ; je retourne du côté du Palais-Royal.

LOIZEAU.

J'ai affaire dans ce quartier-là. (A part.) On trouve des sages-femmes dans tous les arrondissements.

LA DAME.

Comment, monsieur, vous voulez encore...

\* La dame, Loizeau.

LOIZEAU.

Si je veux !.. Ah ! oui, je veux !..

AIR : Quand vous serez transformée. (ORAVRELL.)

LA DAME.

Mais songez à ce que coûte  
Le rôle de protecteur,  
Et craignez, monsieur, qu'en route  
Je ne vous porte malheur.

LOIZEAU.

Je la crois reconnaissante ;  
Elle me remerciera.  
Nous serons seuls... Mais ma tante !..  
Ah ! tant pis ! elle attendra.

ENSEMBLE.

LA DAME.

Mais songez, etc.

LOIZEAU.

Cette fois, coûte que coûte,  
Je veux, galant protecteur,  
Dussions-nous verser en route,  
En venir à mon honneur.

## SCÈNE XVII.

LA DAME, GODET ; puis DHARCOURT,  
donnant le bras à une femme.

LA DAME.

Quel coup de tête ! Si on le savait !.. M'être compromise ainsi ! avoir compromis ce monsieur !.. Oh ! je voudrais être loin d'ici ! je voudrais n'y être jamais venue !

GODET, sortant de chez lui en achevant de mettre sa redingote.

Il faut qu'il me fasse des excuses.

LA DAME, poussant un cri à l'aspect de Dharcourt qui entre sous la porte-cochère, donnant le bras à une femme, et qui referme son parapluie.

Ah ! (Elle se jette dans la loge de Godet.)

GODET, qui finit de s'ajuster.

Scélérat de Grévin !.. qu'il s'avise de ne pas payer son terme le huit, et il verra.

DHARCOURT, à la femme qu'il tient sous le bras, en se dirigeant vers l'escalier.

Mes efforts, sans vous, eussent été inutiles. Croyez que jamais je n'oublierai...

(Ils montent dans la maison : Dharcourt, en passant, a rendu à Godet son salut.)

GODET.

Nous verrons si...

LA DAME, sortant vivement de la loge, et dans le plus grand désordre.

Vous connaissez ce monsieur ?

GODET.

C'est M. Dharcourt.

LA DAME, à part.

Dharcourt ! Il se cache sous le nom de Dharcourt ! (Haut.) Il demeure ici ?

GODET.

Non.

LA DAME.

Il y vient souvent ?

GODET.

Tous les jours, chez madame Larbeau, la dame

du premier, qui déménage au terme. Mais, pardon...

LA DAME, à part.

Quelle idée! (Haut.) Ah! oui... vous avez un appartement à louer... vous m'en avez parlé... Conduisez-moi... je veux le voir.

GODET.

Ca se trouve bien... je monte précisément... Je vais chez le Grévin du cinquième... Il faut qu'il me fasse des excuses... Si madame veut venir... Vous me croirez si vous voulez... c'est la première fois qu'un locataire...

LA DAME, à Godet qui se dirige vers le grand escalier.

Non... pas par là... J'ai des raisons... Vous avez un autre escalier... de ce côté...

GODET.

L'escalier de service.

LA DAME.

C'est cela... venez. (A part.) J'entrerai par l'autre porte en même temps que lui... il ne pourra m'éviter. (Haut.) Venez.

GODET.

Voilà... Pardon... je passe devant.

(Il sort par le petit escalier.)

LA DAME.

Je vous suis... (A part.) Oh! je doute si je veille... Je le confondrai! (Haut.) Je vous suis... (Au moment où elle va suivre Godet, Loizeau paraît.)

### SCÈNE XVIII.

LOIZEAU, LA DAME.

LOIZEAU.

Voilà un fiacre... Je l'ai pris à l'heure.

LA DAME, courant à lui.

Ah! monsieur, il est ici!

LOIZEAU.

Voilà une autre histoire, à présent.

LA DAME.

Il est ici!

LOIZEAU.

Qui?

LA DAME.

Lui!

LOIZEAU.

Grévin?

LA DAME.

Cette fois, je l'ai vu.

LOIZEAU.

Grévin? le vrai Grévin? notre Grévin? Allons donc!

LA DAME.

Je l'ai vu comme je vous vois.

LOIZEAU.

Ah! nous le tenons!.. ce n'est pas sans peine. Où est-il?

LA DAME.

Vous comprenez...

LOIZEAU.

Où est-il?

LA DAME.

Que je reste.

LOIZEAU.

Et moi aussi!.. après tout le mal qu'il m'a donné... Et moi aussi... et moi, plus que tout

autre!.. J'aimerais mieux je ne sais quoi au monde que de le manquer à présent!.. je suis piqué. Ah! nous le tenons!

LA DAME.

Fermez la porte.

LOIZEAU, fermant la porte de la rue.

Vous avez raison... Diantre! c'est un gaillard qui vous glisse dans les doigts.

LA DAME.

Tâchez que personne ne sorte... ou, si vous ne pouviez y parvenir...

LOIZEAU.

Où est-il?

LA DAME.

Vous viendriez me chercher.

LOIZEAU.

Et Grévin?

LA DAME.

Attendez-moi.

LOIZEAU.

Eh bien! et Grévin?

LA DAME, sortant précipitamment par le petit escalier.

Gardez bien la porte.

### SCÈNE XIX.

LOIZEAU, puis DHARCOURT.

LOIZEAU.

Que je garde la porte! Comment, me voilà portier à présent?.. (Avec la plus grande indignation.) Je suis descendu à la condition de portier!..

(Il entre dans la loge en disant ces mots; ferme la partie inférieure de la porte qui est pleine et à hauteur d'appui, et s'assied avec humeur.)

DHARCOURT, descendant le grand escalier.

Maintenant, je puis partir pour Verdun, puisque tout est arrangé. Je suis sûr qu'Hortense est d'une inquiétude... Le cordon, s'il vous plaît!

LOIZEAU, avec indignation.

Portier! portier!

DHARCOURT.

Il faut, à tout prix, que je sois demain soir au régiment. Le cordon, s'il vous plaît!

LOIZEAU.

J'avais bien entendu... Je suis humilié!

DHARCOURT.

Avec cela qu'Hortense a une tête... Le cordon, s'il vous plaît! (Avec colère.) Le cordon!

LOIZEAU, furieux, se penchant en dehors de la loge.

Est-ce à moi que vous dites cela, Monsieur?

DHARCOURT.

Je ne crois pas que vous soyez concierge dans la maison.

LOIZEAU.

C'est ce que je dis: je ne l'ai jamais été, pas plus ici qu'ailleurs. J'ai même un grand mépris pour les gens de cette classe-là... je les paie bien, mais je n'en fais aucun cas.

(Il se rassied dans la loge.)

DHARCOURT.

Qu'est-ce que vous me contez là, Monsieur?.. Le cordon!

LOIZEAU, se levant de nouveau.

Je vous prie de ne pas confondre des fonctions purement gratuites, que je n'ai acceptées qu'avec répugnance, avec la position que donnent ces mêmes fonctions quand elles sont salariées.  
(Il se rassied.)

DHARCOURT.

Ah ça ! qui est-ce qui tire le cordon ?

LOIZEAU, se relevant avec indignation.

Ceux qui sont faits pour ça, Monsieur.

DHARCOURT.

Monsieur, vous le prenez sur un ton...

LOIZEAU, exaspéré et frappant sur la porte.

Monsieur, oui, je le prends sur un ton... parce que je suis humilié... On m'a humilié ; je ne suis pas fait pour végéter dans une loge... (Il en sort.) Il ne faut pas croire... je suis au-dessus de ça... beaucoup au-dessus, entendez-vous, Monsieur ?

DHARCOURT.

Monsieur, est-ce que vous voulez me chercher querelle ?

LOIZEAU, avec force.

Monsieur, je trouve inconvenant...

DHARCOURT.

Vous êtes un insolent, Monsieur !

LOIZEAU.

Monsieur, voilà encore que vous me parlez avec familiarité...

DHARCOURT, le prenant par la boutonnière.

Si c'est une leçon que vous voulez...

LOIZEAU.

Monsieur, il n'est pas dans mes habitudes...

DHARCOURT.

Je vous la donnerai.

LOIZEAU.

Monsieur, permettez ; je vais vous expliquer...

DHARCOURT.

Et vous vous en souviendrez, je l'espère.

LOIZEAU.

Ah ! bon !.. Le cordon, s'il vous plaît !

DHARCOURT.

Lorsque je trouve l'occasion de corriger un impertinent...

LOIZEAU.

Le cordon !

DHARCOURT.

Je n'y manque jamais.

LOIZEAU.

Le cordon !

DHARCOURT.

Et comme je ne le lâche pas avant d'avoir son adresse...

LOIZEAU.

Je suis traqué. Le cordon !

DHARCOURT.

Il est sûr de recevoir ce qu'il mérite.

LOIZEAU, donnant une carte et s'élançant chez Go'et.

Le cordon ! il n'y a donc personne ! Le cordon ! (Il tire le cordon, qui se casse.) Bien, il me reste dans la main !.. Je vais chercher ma Dame ; je vais sonner à tous les étages.

DHARCOURT, lisant la carte.

Gra'cin, pair de France !

LOIZEAU.

Elle m'a dit de l'aller chercher.

DHARCOURT, coulant après lui.

Monsieur !

LOIZEAU.

Monsieur, vous avez ma carte : j'ai le droit de m'en aller. (Il s'élançait dans le petit escalier.) Vous avez ma carte !

## SCÈNE XX.

LA DAME, DHARCOURT.

DHARCOURT.

Monsieur, vous vous trompez... Monsieur... c'est une mystification.

LA DAME, descendant précipitamment le grand escalier.

Renâra-t-il chez lui avant son départ?... (Apercevant Dharcourt, et venant se jeter dans ses bras.) Ah ! mon ami !.. je suis descendue assez vite pour te retrouver !

DHARCOURT.

Hortense !

LA DAME.

Oh ! je sais tout. M<sup>me</sup> Larbeau m'a tout conté. Tu n'as prolongé ton séjour que pour faire approuver notre mariage par ton père ; ton père qui avait refusé de me voir. (On sonne au premier étage.) C'est aux démarches de cette excellente dame que nous devons notre bonheur.

LOIZEAU, dans la coulisse.

N'est-ce pas ici qu'est entrée une dame en robe changeante ?

DHARCOURT.

Hortense ! toi ici ! je ne puis en croire mes yeux.

LOIZEAU.

Je vais voir en face.

LA DAME.

Oui... je suis accourue de Verdun... seule... je ne recevais pas de tes nouvelles, et je te soupçonnais... Arrivée d'hier, je voulais aller chez ton père, au risque de ne pas être reçue... au ministère de la guerre ; mais qu'aurais-je pu y apprendre ? Je savais que tu étais à Paris sans permission. (On sonne dans la coulisse.) Voilà pourquoi tu t'es caché sous ce nom de Dharcourt qui m'a tant tourmentée !

LOIZEAU.

Pardon... n'avez-vous pas vu une dame avec des soques... qui se défout... souvent ?

LA DAME.

J'aurais dû le deviner, mais j'avais la tête perdue.

LOIZEAU.

Je vais voir plus haut.

DHARCOURT.

Mais comment le trouves-tu ici ? dans cette maison ?

LA DAME.

Le hasard, la pluie qui m'a surprise... et quand je t'ai vu passer, me croyant trahie... Oh ! je mérite d'être bien grondée... mais je suis si heureuse ! (On entend sonner plus haut.) Nous verrons ton père avant de partir, n'est-ce pas ?

DHARCOURT.

Oui ; mais il faut que je sois à Verdun de main soir ; il faut que nous partions dans une heure.

LA DAME.

Allons d'abord chez ton père. Mais avant... je voudrais... il y avait ici un monsieur... (On entend sonner.) Je voudrais le remercier... si tu savais...



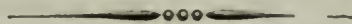


# LE MARI DE LA DAME DE CHOËURS,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

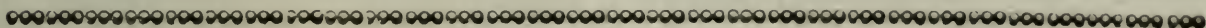
Par MM. Bayard et Duvert,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 12 DÉCEMBRE 1836.



| PERSONNAGES.                                               | ACTEURS.                   | PERSONNAGES.                                                   | ACTEURS.                  |
|------------------------------------------------------------|----------------------------|----------------------------------------------------------------|---------------------------|
| VERDIÈRES, vieux garçon fat...                             | M. BARDOU.                 | LOLOTTE, mère de Ninette, ancienne danseuse, ouvreuse de loges | M <sup>me</sup> GUILLEMIN |
| JULES CHEVILLY, jeune élégant.                             | M. BRINDEAU.               | JOHN, domestique anglais.....                                  | M. BALLARD.               |
| MOQUET, tailleur en maillots...                            | M. ARNAL.                  | UN DOMESTIQUE.                                                 | M. LOUIS.                 |
| NINETTE, sa femme, danseuse cor-<br>ryphée à l'Opéra ..... | M <sup>lle</sup> L. MAYER. |                                                                |                           |

*La scène se passe au premier acte à Paris : au deuxième, à Amiens.*



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Moquet ; chambre de Ninette, à gauche, et de Lolotte, à droite ; çà et là sont étendus des maillots et des formes en bois. Porte au fond, et deux portes latérales. A droite de l'acteur, une table placée devant la fenêtre ; à gauche, un fauteuil, devant la cheminée qui n'a pour tout ornement qu'un miroir incliné.

### SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, VERDIÈRES, *entrant par le fond.*

VERDIÈRES, *à la cantonnade.* C'est bien ! j'attendrai Moquet ! (*En scène.*) Diable d'homme !.. Il devait sortir ce matin... j'espérais trouver la petite seule...

(Il tire un peigne de sa poche et arrange ses favoris en se regardant dans le miroir.)

JULES, *se glissant dans la chambre.* Personne ne m'a vu entrer... et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de voir la petite...

VERDIÈRES, *devant la glace.* Hein ! quel qu'un !

JULES, *effrayé.* Quel est ce monsieur ?

VERDIÈRES. Eh ! je ne me trompe pas, c'est monsieur Jules de Chevilly !

(Il se retourne.)

JULES. Monsieur Verdières !

VERDIÈRES. Le gant jaune le plus entreprenant du balcon de gauche.

JULES. L'amateur le plus enthousiaste, le plus épileptique de l'orchestre.

VERDIÈRES. Qu'est-ce que vous venez faire ici, mon cher ?

JULES. C'est une question que je ne vous fais pas à vous. Rien que de vous voir chez Ninette, je sens un frisson qui me prend... Je viens trop tard ?

VERDIÈRES, *avec fatuité.* Si j'étais un fat, je vous dirais : oui ! mais j'aime mieux vous dire tout franchement : non !.. Cependant, tenez, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner à votre balcon en loger une autre.

JULES, *déconcerté.* Hein !.. vous avez donc des intelligences dans la place?... vous faites votre cour?... vous êtes reçu?... oui... n'est-ce pas ?..

*Air de Partie et Revanche.*

C'est indigne ! à l'âge où vous êtes,  
Vous faire un plaisir odieux  
De nous disputer nos conquêtes !

VERDIÈRES.

Je vous les enlève, c'est mieux,  
L'Empire ne ferait pas mieux.

JULES.

A votre âge, il faut qu'on s'arrête ;

L'amour est un rude officier ;  
Il punit ceux qui, passé la retraite,  
Ne sont pas rentrés au quartier.

VERDIÈRES. Mauvais plaisant ! et si ces petits anges oublient mes quarante-neuf ans...

JULES, *riant*. Au fait, elles peuvent en oublier quarante-neuf, puisque vous en oubliez dix.

VERDIÈRES, *continuant*. Pour ne remarquer qu'une chose, c'est que j'ai la figure fraîche, le cœur chaud, la jambe fine, l'œil brillant et la taille élégante ! je n'ai pas, il est vrai, une barbe de bouc, des cheveux de marchand de salade ; je ne me suis pas établi derrière une paire de moustaches ; je ne fume pas comme un chasseur de la garde nationale... c'est possible... mais j'ai quelques autres avantages. Oh ! je sais qu'au foyer, ou dans vos avant-scènes, vous parlez de moi en souriant... vous m'appellez vieux fat !.. (*Jules fait un mouvement.*) Eh ! mon Dieu ! je ne vous en veux pas... Il y a des personnes qui ne me trouvent pas si vieux... allez, allez toujours, je fais mon affaire... et je me venge de vous en vous gagnant vos louis à Chantilly, ou en vous enlevant la fleur des danseuses à l'Opéra.

JULES. Et vous êtes le plus fin renard !.. Comment ? cette petite Ninette, qui était perdue dans les chœurs... qui en est sortie hier pour la première fois... vous l'avez déjà remarquée !.. vous voilà déjà chez elle...

VERDIÈRES. Vous y êtes bien, vous ?..

JULES. Oh ! moi, c'est différent !.. à vingt-cinq ans, on ne dort pas !.. mais à votre âge...

VERDIÈRES. A mon âge, on ne dort plus... j'ai chanté toute la nuit.

JULES. Ah ! oui... Est-ce que, par hasard, vous qui êtes le plus rude chanteur de romances du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, vous donneriez des leçons de chant à la petite ?

VERDIÈRES. C'est possible !

JULES. Vous êtes discret !

VERDIÈRES. Encore un avantage sur vous.

JULES. Allons, soyez bon enfant !.. puisqu'il en est temps encore, cédez-moi le pas !.. que diable !.. ayez pitié de moi... c'est une affaire d'amour-propre... Hier, à l'orchestre, quand j'ai juré que Ninette ne serait pas insensible à mon hommage, ils ont tous ri comme des incrédules, et ils ont parié que j'en serais encore pour mes frais.

VERDIÈRES. Si j'em'étais trouvé là, j'aurais tenu le pari.

JULES. Pour moi ?

VERDIÈRES. Non, contre... j'ai la main heureuse... N'est-ce pas contre vous qu'à Chantilly et à Verrière, j'en ai déjà gagné deux ?..

JULES. Oui, ma foi ! j'ai encore ces deux paris-là sur le cœur !.. je suis piqué au jeu !.. et il ne sera pas dit que vous l'emporterez toujours sur moi.

VERDIÈRES *hésitant tendant la main*. Voulez-vous votre revanche ?

JULES. Soit !.. une poule.

VERDIÈRES. Mille écus chacun.

JULES. Six mille francs à celui qui arrivera le plus vite au cœur de Ninette... à une condition !

VERDIÈRES. Laquelle ?

JULES. C'est que la lutte sera loyale... on ira de franc jeu... sans se dénoncer.

VERDIÈRES. C'est juste ! le mari ne doit rien savoir.

JULES. Ah ! il y a un mari ?

VERDIÈRES. Légitime !.. c'est original !.. et une mère... ancienne bayadère... ouvreuse au balcon de droite... cinq pieds quatre pouces.

JULES. Oh ! la mère, je m'en moque !.. ça m'est égal... Je lui donnerai la poule à manger... mais le mari, qu'est-ce que c'est que ça ?

VERDIÈRES. Un brave homme, qui adore sa femme, un berger, un trumeau, un dessus de porte. Il travaille pour l'Opéra... tout ce qui est couleur de chair le regarde.

JULES. Diable !

VERDIÈRES.

*Air des Frères de lait.*

C'est un artiste assez cher à nos belles,  
Le confident de vos corps de ballet,  
Qui, retouchant les formes naturelles,  
Fournit, là-bas, et coton et corset ;  
A l'un, la hanche, à l'autre, le mollet ;  
Il arrondit nos sylphides volages  
Par les maillots qu'il leur fait...

JULES, *avec enthousiasme*.

Quel métier !

Si je l'avais, je ne voudrais pour gages  
Que le droit de les essayer.

VERDIÈRES, *apercevant Lolotte qui arrive par la porte à droite*. Oh ! la mère !..

~~~~~

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOLOTTE.

(Elle arrive portant son chien sous un bras, sa chauffrette sous l'autre.)

LOLOTTE. Monsieur Verdières, la compagnie, je vous présente bien mes civilités.

VERDIÈRES. Bonjour, ma chère Lolotte... quel plaisir de vous rencontrer ce matin chez vos enfans!.. et Florette?.. Elle va bien... je dois avoir un peu de sucre pour elle.

(Il donne du sucre à son chien.)

JULES, à part. C'est ça, il fait la cour à tout le monde.

LOLOTTE. Pauvre bête! ce n'est pas de refus... Nous avons passé une si mauvaise nuit!.. c'est une terrible chose qu'un catarhe!.. Dieu vous en préserve, monsieur Verdières, la compagnie!..

VERDIÈRES. Mais, ma chère, nous n'en sommes pas là, heureusement.

LOLOTTE. Eh! monsieur, il ne faut pas dire... à nos âges, voyez-vous, ça vient vite... Savez-vous que nous ne datons pas d'hier, tous les deux... ni même d'avant-hier?

VERDIÈRES. C'est bien! c'est bien!

JULES, souriant. Ah! ah! il y a longtemps que vous connaissez M. Verdières?.. (Galamment.) Pour vous, cela m'étonne... avec votre fraîcheur... votre grâce...

(Lolotte fait la révérence.)

VERDIÈRES, bas. Flatteur!

JULES, de même. Je n'ai pas de sucre dans ma poche, moi! (Haut.) Il serait votre père.

VERDIÈRES. Son grand-père... pourquoi pas?

LOLOTTE. Ne m'en parlez pas, jeune homme... C'est lui qui, le premier, vint m'embrasser le soir de mon début à l'Opéra, en 1804, l'année du sacre, à Paris, que même son excellence le pape y était.

VERDIÈRES, à Lolotte. C'est sa sainteté qu'on dit.

LOLOTTE, d'un air résolu. Ah! bah! il est mort.

JULES, à Lolotte. Ah! il y a trente-deux ans que... Cela commence à compter.

VERDIÈRES. Oh! j'étais un enfant.

LOLOTTE, minaudant. Laissez donc! un enfant, mauvais garnement que vous êtes, allez!

(Elle lui donne un coup de coudé, Verdières remonte un peu la scène en prenant des airs avantageux.)

JULES riant. Ah! ah! ah! (Bas à Verdières.) Dites donc, si la fille sait aussi bien les dates que la mère, vous serez distancé.

VERDIÈRES, bas à Jules. Allez toujours.

LOLOTTE. Ce n'est pas pour vous humilier, ce que j'en dis là, monsieur Verdières... Eh! mon Dieu! il y a des jeunes gens qui ne sont pas aussi bien conservés que vous... et si l'on ne savait pas que vous avez trois fausses dents, un corset et des mollets...

JULES, riant. Ah! ah! ah!

VERDIÈRES. C'est faux! (A Jules.) Je vous assure...

LOLOTTE. Enfin, où est le mal?... Un chacun se racornit; vous pouvez vieillir, vous; vous avez de quoi... et on dit que vous chantez la romance comme un rossignol. Mais moi, après avoir été ce que j'ai été, être ce que je suis... quand on a dansé des pas de trois avec Beaupré et Bigottini... Dieu de Dieu! je suis vexée!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quand on séduisit par ses grâces
Toute un' génération d' français,
Ouvrir des log's, garder des places
Pour la génération d'après...
N'est-c' pas à maigrir de regrets?
Ainsi le temps brise les trônes!
C'est bien humiliant, entre nous,
D'voir les braves et les couronnes
Se transformer en piéc's dix sous.

(Avec sentiment.) On m'a dit qu'il y avait un des chevaux du couronnement qui traînait un coucou de Charenton, en 1814... j'apprécie sa disgrâce. (Changeant de ton, et avec volubilité.) Et encore, ces animaux-là, ça n'a pas la raison de savoir... c'est moins à plaindre que des êtres organisés.

JULES. Tenez, ma bonne madame Lolotte, il n'y a qu'une seule chose, c'est la philosophie.

LOLOTTE, avec un peu d'aigreur. Oui; mais il faut quelque chose avec. Présentez-vous au trésor avec de la philosophie plein vos poches, du diable si on vous paie le coupon. (Reprenant le ton sentimental.) Et si je ne suis pas tombée plus bas encore, je le dois à ma fille; un ange, monsieur, un ange... pour l'âme, le talent et les mœurs... qui serait aujourd'hui premier sujet à l'Académie Royale, sans ce monstre de directeur d'avant qui a porté au pinacle deux ou trois pimbèches d'Allemagne, d'Espagne, de Cocagne, est-ce que je sais? Moi qui ai tant vu de révolutions, j'avais prévu celle-là... aussi, j'ai marié ma Ninette à un... Moquet, qui fait son bonheur sous tous les rapports, excepté l'argent.

VERDIÈRES. Ça viendra; elle a dansé hier un pas avec Mazilier.

JULES. Oh! avec un charme... et un aplomb! elle a enfoncé M^{me} Alexis.

LOLOTTE. C'est vrai! en l'absence des autres. (Avec anction.) Quant au directeur d'aujourd'hui, voilà un amour... qui est moralement et physiquement incapable de manquer à une artiste. Il met chacun à sa place... (que Dieu lui garde la sienne!) Mais de mon temps, ce début-là aurait fait un bruit, un éclat!.. Moi, le lendemain, à l'heure qu'il est, j'avais déjà reçu les

hommages de tout le corps diplomatique, telle que vous me voyez!

VERDIÈRES, *ricanant*. C'est-à-dire, telle que vous étiez.

LOLOTTE. Ça s'entend... et un cadeau de trente mille francs, d'un aide-de-camp de sa majesté impériale et royale... oh! l'Empire! l'Empire! (*Elle soupire.*) Si Napoléon m'avait écoutée!

JULES, *étonné*. Vous connaissiez l'empereur?

LOLOTTE, *se rengorgeant*. Non; mais j'aurais pu le connaître. J'ai fait Eucharis dans *Télémaque*, à Ratisbonne. Il nous avait fait venir, et il m'a remarquée; il l'a dit à M. Gardel; oh! Clotilde bisquait! elle en était jaune.

(Ici, Verdières et Jules rient aux éclats.)

MOQUET, *dans la coulisse*. C'est bien! c'est bien! je porte ça à ma femme.

LOLOTTE. Ah! mon gendre!

JULES. Le mari!

SCENE III.

JULES, VERDIÈRES, MOQUET,
LOLOTTE.

(Il a sur la tête une couronne de roses, et porte un pot au lait et une tasse dans laquelle se trouve un papier.)

MOQUET, *entrant avec empressement par le fond*. Voilà! voilà! c'est tout chaud, et... Ah! messieurs, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir.

VERDIÈRES, *lui tendant la main*. Mon cher Moquet...

MOQUET, *lui prenant la main*. Monsieur Verdières...

JULES, *à part*. Ah! il connaît le mari, la mère, le petit chien... tout le monde.

MOQUET, *avec embarras, à Jules*. Monsieur, je vous demande des milliers de millions de milliards de pardons de me présenter ainsi devant vous.

VERDIÈRES. Mon Dieu! comme vous voilà coiffé.

MOQUET. Ne faites pas attention... c'est un enfantillage, une puérité...

LOLOTTE. Cette couronne...

MOQUET, *avec orgueil*. On vient de l'envoyer à mon épouse.

LOLOTTE, *d'un air de dédain*. Une couronne!.. tout ça!

MOQUET, *étonné*. Tiens! est-ce qu'elle n'est pas gentille? je la portais à Ninette..

avec un bouillon tout chaud, dans ce pot au lait.

JULES. O ciel! est-ce qu'elle est malade?

MOQUET, *souriant*. Du tout, monsieur, du tout; mais l'émotion d'un premier début... et puis, elle s'est tant fatiguée hier, cette chère poule... c'est une vie si agitée que celle d'une danseuse!.. je n'aurais jamais pu l'être.

LOLOTTE. Le fait est que, maintenant, on fait des pointes qui doivent vous ruiner les orteils.

MOQUET. Et ces orteils-là, c'est notre fortune, à nous... aussi, je vais lui mettre ce bouillon sur l'estomac... de la compagnie hollandaise.

JULES. C'est très-bien vu, monsieur.

VERDIÈRES. C'est d'un bon mari.

LOLOTTE. Donnez, mon gendre, donnez... je vais porter cela à ma fille... vous avez sans doute à causer avec ces messieurs?... je garde Florette.

MOQUET, *regardant la chienne avec mauvaise humeur*. Tiens! elle vit encore?... vilaine bête!

LOLOTTE, *piquée*. Qu'est-ce que vous dites?

MOQUET. C'est de la chienne que je parle. Est-ce que je suis destitué du droit d'émettre mon opinion?

LOLOTTE, *à mi-voix*. Grossier, allez!

MOQUET, *avec force*. J'ai dit: vilaine bête... et je répète: vilaine bête. S'il était onze heures, je lui offrirais un bouillon... ce serait le vrai moment. Pardon, messieurs, de cette digression ridicule.

LOLOTTE, *scandalisée*. Quelle horreur! vous empoisonneriez ma chienne?

MOQUET. J'en ai le droit; c'est la loi du talion... et encore, si cet être-là savait faire quelque chose... mais rien! bête comme une oie!

(Il donne une chiquenaude sur la tête de la chienne.)

LOLOTTE. Quoi? quelque chose? ne voulez-vous pas que je lui fasse apprendre l'italien, par hasard?

MOQUET. Je ne vous parle pas de l'italien. (*À Verdières et à Jules.*) Voilà comme on exagère toujours. (*À Lolotte.*) Mais il y a des chiens qui savent travailler... ça flatte l'œil.

LOLOTTE. Vous êtes d'une belle humeur, ce matin; qu'est-ce que c'est que ce papier-là?

MOQUET. C'est une enveloppe à l'adresse de ma femme.

LOLOTTE, *vivement, avec intérêt.* Des billets de banque ?

MOQUET, *avec fierté.* Par exemple ! Mademoiselle Lolotte, ma femme ne reçoit de billets de banque que de son mari... quand il en a... J'en manque, et je n'en suis que plus à plaindre.

JULES, *à part.* Diable ! des principes !

MOQUET. Ça, ce sont des vers d'un jeune poète de l'Opéra, qui en fait pour toutes ces dames, et qui prouvent que l'auteur aurait un talent réel... pour écrire des ballets.

LOLOTTE. Ah ! des *verses* ! des *verses* ! Joli moyen de faire sa cour ! Sous l'Empire, on lui aurait envoyé une voiture à deux chevaux... avec le cocher, les laquais... et une écurie pour les loger.

MOQUET, *frappant du pied.* Allons ! la voilà encore avec son Empire ! (*À Verdières.*) Je ne connais pas de sergent de la vieille garde... Croiriez-vous que la semaine dernière, elle a passé cinq heures d'horloge, par une pluie battante, devant l'arc-de-triomphe, à examiner les allégories colossales de cet édifice ! Est-ce une fonction à remplir pour une femme d'âge ? Je le demande à quiconque.

LOLOTTE, *indignée.* S'il est permis ..

MOQUET. Allez donc, belle-mère, allez donc ! le bouillon refroidit !.. ah ! j'oubliais !.. (*Il lui met la couronne sur la tête.*) allez, maman !

AIR : *Venez, qu'en mes bras je vous presse.*

Présentez lui ce double hommage
Du public et de son mari !
Portez et couronne et potage
A cet objet tendre et cheri...
L'un et l'autre, je les lui donne.
Secondez mon intention ;
Coiffez-la de cette couronne,
Et qu'elle avale ce bouillon. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Présentez-lui ce double hommage, etc.

JULES et VERDIÈRES.

Présentez-lui ce double hommage, etc.

(*Lolotte sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

JULES, VERDIÈRES, MOQUET.

JULES, *bas à Verdières.* Dites donc, vous allez me présenter ?

VERDIÈRES, *bas.* Du tout !... du tout !.. chacun pour soi.

MOQUET, *descendant entre eux.* Je suis sûr que ma belle-mère vous parlait de ses anciens triomphes ?.. le fait est que c'était une belle Vénus sous le Directoire. (*En ri-*

canant.) A cette heure, nous tournons un petit peu à la momie ; je ne lui en veux pas pour ça.

JULES. Elle paraît fort gaie, fort aimable !..

MOQUET, *avec mauvaise humeur.* Elle ?.. une vieille chipie qui me fait enrager, qui paralyse les dispositions que j'aurais à engraisser !.. et c'est au point qu'il y a des momens... (parole d'honneur, vous me croirez si vous voulez), il y a des momens où je regrette de n'avoir pas soixante mille livres de rente... .

VERDIÈRES. Vous n'êtes pas le seul.

MOQUET. Pour pouvoir lui dire : Voilà cinquante francs par mois ; allez demeurer chez vous, emportez votre chienne, faites-la confire, faites-la empailler : mais laissez-moi la paix de mon foyer domestique !.. laissez-moi la paix ! voilà ce que je lui dirais... mais je ne puis !.. je suis retenu par la vénération... ah ! si elle n'était pas la mère de sa fille !..

JULES. Ah ! sa fille !.. c'est un joli mariage que vous avez fait là, monsieur Moquet !

MOQUET, *avec amour.* Charmant, monsieur !.. il n'y a pas de jour, il n'y a pas de soir, il n'y a pas de... que je ne m'en applaudisse ! c'est la bonté, c'est la vertu, c'est le rassemblement de toutes les qualités. (*Il remonte de deux pas, et dit d'un ton imposant.*) Messieurs ! voilà ce que je puis vous dire... c'est le rassemblement de toutes les qualités. Il n'y a que la mère !.. ah !..

VERDIÈRES. Bel éloge dans la bouche d'un mari !

JULES, *à part, en riant.* Oui ; mais dans celle d'un gendre !..

MOQUET. Et quoique ma pauvre Ninette ne soit qu'une simple dame de chœurs, je la préfère à une foule de premiers sujets.

VERDIÈRES. Vous vous y connaissez, vous qui fournissez des maillots à tout le personnel de l'Opéra.

MOQUET, *d'un air suffisant.* Mais oui, un peu... je sais le secret de ces délicieux tibias qui font délirer l'orchestre !.. coton.. et les formes ravissantes qui font pâmer les avant-scènes... coton !.. et mademoiselle... (*il parle bas à Jules.*) coton !.. et madame... (*il parle bas à Verdières.*) coton !.. Eh ! mon Dieu ! toutes ces beautés qui font crier merveille... si on leur ôtait ce qu'elles s'ajoutent... qu'en resterait-il ?.. (*Il rit aux éclats ; puis, prenant tout-à-coup le ton sérieux*) mais je m'arrête... le maillot est une chose de confiance, je n'en dirai pas plus.

JULES. Mais madame Moquet ?..

MOQUET. Mon épouse? ce n'est pas pour me vanter... mais les détails... je puis vous le dire à vous qui êtes un ami... (à *Verdières*) car monsieur est un ami... votre ami?

VERDIÈRES, *vivement*. Non pas, non pas... je ne connais pas monsieur.

MOQUET, *à part, d'un air fort surpris*. Comment, il ne connaît pas monsieur!

JULES, *bas*. Eh! mais...

VERDIÈRES. Qu'il fasse ses affaires lui-même.

JULES. C'est juste.

MOQUET, *regardant Jules avec embarras*. Mais alors je n'ai pas l'honneur de connaître... (*À part.*) Il y a comme ça une foule de voleurs qui s'introduisent chez les danseuses, pour y dérober bijoux et autres.

JULES, *embarrassé*. J'ai pensé que je pouvais venir comme monsieur...

MOQUET. Comme M. *Verdières*? je vous trouve à croquer!.. nous le connaissons, lui, c'est lui qui nous a mariés.

JULES, *à part*. Le sournois! il ne me l'avait pas dit!

VERDIÈRES, *à part, se frottant les mains*. On va le mettre à la porte!.. bien!..

MOQUET. Ainsi, monsieur...

JULES, *balbutiant*. Monsieur... monsieur... je suis artiste... oui, je suis artiste... et, en ma qualité d'artiste... je venais... je venais...

MOQUET, *à Verdières*. Il se répète beaucoup, ce monsieur...

JULES, *vivement*. Je venais commander plusieurs maillots de danseurs... une trentaine de maillots...

MOQUET, *étonné*. Trente? trente maillots?.. donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur...

VERDIÈRES, *à part*. Pas mal! pas mal!

MOQUET, *le regardant aux jambes*. Mais monsieur est donc dans la partie? (*À part.*) c'est quelque danseur de corde... il est bancal!

JULES. Monsieur... monsieur... je suis directeur d'une troupe qui va en pro-

ter à *Cowint-Gardin*... magnifique!.. quinze maillots pour ce soir... les maillots en paquets tout prêts... ils ont les places retenues à la main.

JULES. Eh quoi! vous laisseriez aller à Londres?.. le pays des

MOQUET, *avec dignité*. Monsieur... et pourta... jaloux!.. (*Avec gentillesse*) nombre de tigres dans le monde sont plus endurans qu'un homme... (*Avec enthousiasme*) une femme comme la mienne nous, mon épouse y a... elle m'aime tant!.. nous verrons, quand ce ch... aura encore donné un... de chant... pour chant...

JULES, *un peu ému*. Mettez... M. *Verdières* leçons?.... (*Bas à Jules*) mais des duos, des... avance joliment!

VERDIÈRES, *bas à Jules*. Reculez déjà?..

MOQUET. Et vous... pourra chanter et danser... il nous pleuvra des en... (*d'un air confidentiel.*) danse de corde, dans...

JULES, *étonné*. Comment? (*Verdières remonte un peu son envie*)

MOQUET, *toujours fâché*. C'est tombé, Bobino... M^{me} Saqui entrepren...

(On entend un...

VERDIÈRES. Qu'est...

MOQUET, *avec humilité*. Pas! c'est un voisin, un... est de notre orchestre... plainte sur sa clarinette... J'aimerais assez que l...

oooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE

JULES, à part. Dieu ! si je pouvais attraper l'autre!..

MOQUET. Tu as froid?... attends, ma bonne, attends, chère amie... je vais fermer la fenêtre.

(Pendant que Moquet se dirige vers la fenêtre, Jules baise vivement l'autre main de Ninette qui jette un cri.)

NINETTE. Ah !

MOQUET, se retournant sans avoir fermé la fenêtre. Quoi donc ?

NINETTE, émue. Rien, ce n'est rien... (A part, regardant Jules.) Il est aventureux, ce jeune homme.

VERDIÈRES. Vous paraissez souffrir, mon ange?..

NINETTE. Oui, un peu, j'ai des vapeurs! les nerfs malades... (A part.) Je crois que c'est lui qui m'a fait compliment hier, d'un air si drôle... (Vivement à Moquet qui retourne à la fenêtre.) Oh ! ne fermez pas la fenêtre... (A part.) Je n'entends plus sa clarinette.

MOQUET, avec tendresse. Assieds-toi donc!.. Comme elle a l'air ondoyant! (Il lui donne un baiser, et dit avec emphase.) Tu es belle, va... je vas te donner un fauteuil...

(Il emporte la chaise sur laquelle Ninette allait s'asseoir, et va chercher un fauteuil au fond; Verdières va chercher un tabouret, tandis que Jules s'approche d'elle.)

JULES, bas. Ninette, il faut que je vous voie ce soir... dans votre loge... je vous aime!...

NINETTE, sévèrement. Monsieur!...

MOQUET, toujours avec tendresse. Tiens! assieds-toi... repose-toi... ménage-toi... mon houri... (Gaîment à Jules.) C'est mon houri... du paradis de Mahomet!

VERDIÈRES, mettant le tabouret sous les pieds de Ninette. Tenez, ma colombe... mettez vos petits pieds là-dessus. Prendrez-vous une leçon de chant, ce matin? (Bas.) J'ai à vous parler... mon amour me tue..

NINETTE. Monsieur... (On entend de nouveau la clarinette, Ninette s'écrie avec joie.) Ah !

MOQUET. Hein!... c'est cette clarinette

NINETTE. Ah ! si donc !

VERDIÈRES, appuyé sur le dos du fauteuil. Puis plus à Londres... nous à son... nous chanterons.

(Il chante à

Rendez-moi ma patrie ;

Ou laissez-moi mourir.

MOQUET, à part, voyant qu'il peut pas se tirer de son poste. un bon professeur ; mais

NINETTE. Merci, mais Verdières, je ne chante plus mes pieds trop fatigués... (A part.) plus je le déteste, le vieux

MOQUET, l'embrassant. une petite femme!... (à son mon Héloïse, toi, et moi) Abei... (S'arrêtant tout à coup avec une sorte d'effroi.)

tendresse) tu es ma La Plutarque. (A part.) J'ai

NINETTE. J'ai besoin de part, regardant la fenêtre) lir.

MOQUET. Tu veux de l'amour? (A Verdières et à Ninette) être seule, mon amour.

JULES, à part. Seule, je reviens... revierdrai...

VERDIÈRES, à part. C'est de premier sujet.

MOQUET, quittant sa place au milieu d'eux. Dam ! mes yeux ne pas osé vous le dire... n'ont sorti de la bouche des gens

VERDIÈRES, lui donnant un baiser. tainement... Adieu, moi chez votre directeur, lui Ninette... (Moquet se retourne pour prendre congé de lui; Ninette. Bas.) Il faut expliquer, méchante...

JULES, à Moquet. Adieu, je revierdrai bientôt... ça m'importe. (Moquet se retourne vers Jules s'approche alors de Ninette pour vous revoir souve

Morbleu ! je gagnerai quand même !
(*On entend la clarinette.*)

NINETTE, *à part.*

Il joue encore ! ah ! que ça fait de bien
Du souffle de celui qu'on aime !

ENSEMBLE.

MOQUET.

Portez-vous bien, et je compte sur vous ;
Mais revenez car je vous considère
Comme un ami, comme un dieu, comme un père !
Tout mon plaisir est de vous voir chez nous.

VERDIÈRES.

Vous obliger, c'est mon bien le plus doux ;
Car comme un fils, moi, je vous considère...
Mon cœur d'ami, mes sentimens de père,
Sauront bientôt me ramener chez vous.

JULES, *bas à Ninette.*

Allons, je pars ; mais pour un soin plus doux
Je reviendrai bientôt, oui, je l'espère ,
Je crois savoir ce qu'il me reste à faire...
Adieu, Ninette, adieu, je suis à vous !

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

NINETTE, MOQUET.

MOQUET, *revenant à Ninette, après avoir fermé la porte.* Enfin, les voilà partis... on peut donc être seul avec ses amours... pour baiser ses petits doigts... ses petits pieds... (*Il se met à genoux devant elle.*) Que tu es gentille, va... je voudrais te manger !

(*Il lui prend les mains et les baise avec transport.*)

NINETTE. Moquet, tu m'aimes trop... Ah ! tu me mords!..

MOQUET, *un peu stupéfait.* C'est possible ! c'est la passion ! (*Reprenant le ton caressant.*) Ce qui m'ennuie, c'est qu'on vienne toujours rôder autour de toi !... mais ça m'est égal !... tu es à moi, n'est-ce pas ?... à moi !.. à moi !.. à moi !.. toujours et continuellement ?..

NINETTE. Tu en doutes, petit ingrat ?.. (*A part, en regardant la fenêtre, d'un air triste.*) Il ne joue plus !..

MOQUET. C'est que je suis un peu jaloux.. un peu beaucoup même. Souvent, la nuit quand je sommeille... (*il dit les premiers mots de cette phrase, de manière à rappeler l'air qu'elle indique*) je m'éveille en sursaut, et je dis : (*allongeant le bras d'un air furieux, par-dessus sa femme*) Scé-lérat !

NINETTE, *souriant.* Quelle folie !

MOQUET, *tendrement.* Oui, c'est une folie... c'est que... si je craignais que tu me fisses... (*Mouvement de Ninette.*) Eh bien ! non, non, je ne crains pas ! (*Il a les genoux tantôt par terre, tantôt sur le tabouret, et paraît fort gêné de cette alternative.*) Vois-tu, ma Ninette, je passerais ma vie dans cette position aussi délicieuse.... qu'incommode...

NINETTE, *se levant.* Et tu le dois, Moquet ; car, moi, je t'ai tout sacrifié.

AIR : *Belle couturière.* (Bal d'Ouvriers.)

Oui, pour rester sage
Et n'pas faire outrage
Au nœud qui m'engage,
Vois ce que j'ai fait :
Les brillant's parures,
Les riches voitures,
Les nobles fourures,
Ont bien quelqu' attrait !
J'n'ai pas d' each'mire,
D'bijoux qu'on admire,
Pourtant, quand je m'mire,
Je n' me trouv' pas mal ;
Quand j'mets ma bell' chaîne,
J'entends avec peine
Dire à l'avant-scène :
C'est du chrysocal !
Et pourtant si je voulais...
Mais non, non, jamais !
Et tout ça, (*bis.*)

Pour cet homm' là !

MOQUET.

Même air.

Moi, si quelqu' duchesse,
Epris' de tendresse,
V'nait dans son ivresse,
Me dir' : Beau Moquet !
J'aime ta tournure,
Ta douce figure ;
Je pris' ta chev'lure,
Ton p'tit nez coquet...
Et si quelqu' danseuse,
V'nait, bien amoureuse,
M' dir' : rends-moi z'heureuse,
Réponds à mes vœux !
Je t'aim' sans partage.
Cède à mon langage ;
Je n'demand' pour gage
Qu'un' mèch' de tes ch'veux !
Je r'fus'rais,
J' m'sauv'rais,
T'nant mon chef,
Comm' Joseph...
Et tout ça, (*bis.*)

Pour cette femm' là !

(*Il se jette de nouveau à deux genoux devant Ninette, et lui baise les mains, lorsque Lolotte entre par la droite ; elle a mis son chapeau, un châle et des socques.*)

SCENE VII.

NINETTE, LOLOTTE, MOQUET.

LOLOTTE. Là ! vous voilà encore à ses genoux !... Ah ! que c'est bête !... mon Dieu ! que c'est bête !...

MOQUET, *se levant et époussetant ses genoux.* Que le diable vous emporte, Lolotte ! vous nous dérangez toujours !...

NINETTE, *regardant du côté de la fenêtre.* Et elle fait bien !...

LOLOTTE. C'est que ça n'a pas le sens commun !... toujours à ses pieds !... vous les empêchez de travailler ! Si c'est comme ça que vous espérez faire fortune tous les deux !.. (*Bas à Ninette.*) Tu me diras pourquoi tu pleurais tout-à-l'heure dans ta chambre ?...

NINETTE à part. O ciel !

(Elle reste pensive devant la fenêtre, sans prendre part à la scène.)

MOQUET, avec impatience. Eh ! mon Dieu ! maman, on dirait que de votre temps une danseuse avait toujours le pied en l'air comme le cheval de la place des Victoires, et qu'un mari était un jobard...

LOLOTTE. D'abord, de mon temps on ne se mariait pas... Ah ! bien oui, se marier, quelle idée ! (*se rengorgeant.*) on restait demoiselle...

MOQUET, riant très-fort. Ah ! ah ! ah ! vous appelez ça rester demoiselle ?.. vous êtes bien honnête ! merci !

LOLOTTE, fâchée. Oui, monsieur Moquet, quand vous rirez comme un fanatique ! (*avec dignité*) on marchait à la gloire et à la fortune, dans ce temps-là... et on y arrivait.

MOQUET, d'un air goguenard. Possible ! mais il paraît qu'on n'y restait pas longtemps.

LOLOTTE, avec fierté. Apprenez, monsieur Moquet, quesi je n'ai rien, c'est que j'ai tout mangé.

MOQUET. A qui le dites-vous ?..

LOLOTTE. Des cent, des deux cent, des trois cent mille francs... Sous l'Empire, les grands officiers de la couronne n'y regardaient pas... avec le corps de ballet... j'avais équipage, hôtel, cuisinier, maison de campagne !

MOQUET, se croisant les bras, et d'un air de reproche. Et vous avez tout consommé ? (*gaiement.*) ah ça ! mais... vous donniez donc des festins... de Balthazar... chez vous... comme dans la gravure ?

LOLOTTE, vivement et avec aigreur. Est-ce que vous croyez qu'on pouvait recevoir la cour, et leur donner des dîners à vingt-deux sous ?

MOQUET, riant. Ah ! bien ! je vous conseille d'y aller aujourd'hui à la cour, avec votre chaufferette et votre caniche !.. le factionnaire vous courra dessus, très-bien !

LOLOTTE. La cour ! la cour ! mais est-ce que vous savez ce que c'est qu'une cour ? avec votre budget, qui étrangle tout ce qu'il y a de mieux.

MOQUET, d'un air dédaigneux. Hein ? le budget étrangle quelqu'un ? qu'est-ce que vous dites ?..

LOLOTTE. Je parle des appointemens... au figuré. Des appointemens !.. mais il n'y en a plus d'appointemens : votre budget a mis en circulation un tas de paltoquets, des moitiés d'agent de change, des courtauds de ministère, des vaudevillistes, des hommes d'état, des barbouilleurs de jour-

naux, qui infectent le cigare, et qui viennent s'établir gratis dans le salon des danseuses... (*Avec mépris et indignation.*) Allez donc vous coucher, vilain monde que vous êtes !

MOQUET, à part, avec surprise. Qu'est-ce qu'elle a donc ?

LOLOTTE, s'animant de plus en plus. Aussi, qu'est-ce qui en résulte ? qu'il n'y a plus d'Opéra, que l'art se perd, et que la gloire est à rien. (*Avec mépris.*) On épouse des coiffeurs, des auteurs, des tailleurs...

MOQUET, se retournant vivement et avec fierté. Ah ! mais... ah ! mais... est-ce pour moi que vous dites ça ?

LOLOTTE. On rogne, on se prive ; la belle poussée !

AIR de Masaniello.

Comme un' cuisinière rapace,
Tout l'argent qu'on doit à sou jeu,
A la caiss' d'épargne on le place ;
L'Opéra devient pot-au-feu !
Pour une artist', pour une femme,
N'est-c' pas un sort bien agaçant
De se tuer le corps et l'ame,
Pour n'en tirer que quat' pour cent !

MOQUET, à part. Elle ragera toute sa vie... Ah ! Calypso en demi-solde, va ! (*Haut.*) Est-ce que vous sortez, que vous voilà ornée de vos socques ?

LOLOTTE. Vous savez bien que je conduis Ninette chez son directeur... n'est-ce pas, Ninette ?

MOQUET. A la bonne heure ! dépêchez-vous.

LOLOTTE, bas à Ninette. Qu'est-ce que tu as donc toujours à regarder la fenêtre ?

NINETTE, troublée. Oui, oui, maman, je vais m'habiller.

MOQUET, avec un sentiment de bonheur. C'est donc aujourd'hui que son sort se décide... qu'on la met à sa place... (*Lolotte se place entre Ninette et Moquet, qui lui tient le bras gauche, tandis que Ninette lui tient la main droite.*) O Dieu !.. oui, oui, nous aurons aussi une maison, un appartement magnifique, une voiture, et tout ça, sans que les mœurs aient gémi... et nous ferons un sort à la mère !

NINETTE, la caressant. Cette pauvre mère !

MOQUET, de même. Nous la mitonnerons.

NINETTE. Et si jamais nous avons soixante mille livres de rente !..

MOQUET, vivement. Oh ! son compte est fait !

LOLOTTE, pleurant d'attendrissement. Vous m'émouvez, mes enfans... vous m'émouvez... (*Elle embrasse Moquet sur les deux joues ; Moquet le lui rend, et elle con-*

tinue avec expansion.) Oui, tu gagneras tout ça, ma fille, tu le gagneras... tu as dansé hier comme un bijou ! au commencement sur-tout... à la fin il y a eu un écart équivoque.

NINETTE, *modestement.* Vous trouvez ?

MOQUET, *avec fermeté.* Ce n'est pas vrai ! illusion !

LOLOTTE. Je vous dis que si.

MOQUET. Illusion pure !

LOLOTTE. Tenez, c'est au moment où ce petit jeune homme de l'orchestre s'est trouvé mal.

NINETTE, *à part.* Pauvre Adolphe !

MOQUET. Vous avez vu ça par votre lucarne ; mais je dois le savoir, moi qui étais au milieu du parterre, à applaudir comme un battoir... j'en ai encore des ampouilles.

(Il regarde ses mains.)

LOLOTTE, *étonnée.* Vous?... vous claquiez ?

MOQUET. Tiens ! pourquoi pas ?.. ma femme !.. c'est permis... et si ces messieurs ne claquaient que leur famille, il n'y aurait rien à dire !..

LOLOTTE. Tout ça n'empêche pas que Ninette n'ait dansé faux... son pied gauche n'a pas d'oreille... et pourtant ce pas là est si facile !..

NINETTE. Ah ! facile !.. pas trop !..

MOQUET. Je voudrais bien vous y voir, vous, avec vos grâces de 1804.

LOLOTTE. Tiens ! il ne faudrait pas me presser beaucoup.

MOQUET. Allons donc !.. vous n'oseriez pas !.. pour vous disloquer !..

LOLOTTE. Moi !..

MOQUET, oui, vous.

LOLOTTE. Oh ! vous m'en défiez ?

MOQUET. Certainement !

LOLOTTE, *jetant son châle à Ninette.* Tiens, mon enfant, je vas te donner une leçon.

MOQUET, *au comble de l'étonnement.* Quoi ! elle va danser ?.. ah ! ah ! ah ! par exemple, je prends un billet de première ! (*avec importance.*) pas d'orchestre !

LOLOTTE, *ôtant son chapeau.* Tiens-moi ça !.. et vous allez voir !.. ah ! et mes socques !..

(Elle les ôte.)

MOQUET, *riant.* Dis donc, Ninette, ta mère qui va te donner une leçon !.. ah ! ah ! ah !

NINETTE. Il ne faut pas vous moquer d'elle, monsieur ; c'était une belle danseuse !..

MOQUET, *riant toujours.* Je l'ai ouï dire à mes aïeux.

LOLOTTE, *se posant pour danser.* Voilà !.

(On entend la clarinette ; Ninette se rapproche de la fenêtre.)

MOQUET, *se jetant sur le fauteuil à droite.* Tiens ! tiens ! tiens !.. la clarinette ! juste le pas de quatre que tu a dansé hier.

NINETTE, *à part.* Il ne joue que ça du matin au soir.

MOQUET, *à part, tandis que Lolotte se prépare à danser, et pendant la ritournelle de l'orchestre.* Qu'est-ce que nous allons voir ? (*Lolotte commence son pas, Moquet rit aux éclats.*) Eh bien ! eh bien !.. le diable m'emporte, elle danse !.. la voilà partie !

(Il chante à demi-voix.)

Hanneton ! vole, vole, vole...

Ton mari est à l'école...

NINETTE, *de loin, à Moquet.* Voulez-vous bien vous taire ?.. pauvre mère !.. a-t-elle encore du jarret !..

MOQUET, *la regardant, et suivant du geste tous ses mouvements.* Est-il possible de se décarcasser comme ça ? (*Riant plus fort*) Ah ! ah ! ah ! arrêtez donc !.. ô louqsor ! louqsor ! louqsor ! (*se tordant*) ah ! ah ! je n'en puis plus ! j'ai la rate prise ! oh ! oh !

LOLOTTE, *se renversant avec grâce.* Hein ! une branche de saule !

MOQUET. Pleureur ! pleureur !.. gare derrière !

LOLOTTE, *dansant toujours.* Qu'est-ce que vous dites de cette passe-là ?.. Augereau en était fou !..

MOQUET, *riant.* Casse-cou ! prenez garde à la commode.

(Aux dernières mesures du pas, Lolotte se dessine gracieusement et se dirige de côté, vers Moquet.)

LOLOTTE. Soutenez-moi !

MOQUET, *effrayé, se levant précipitamment, et laissant Lolotte tomber exténuée sur le fauteuil.* Soutenez-vous vous-même... (*À Lolotte, quand elle est assise.*) Je vous demande un peu, à votre âge, se permettre des écarts de cette nature-là !

NINETTE. Ah ! que c'est bien ! et que je voudrais danser comme ça !..

MOQUET, *avec autorité.* Je te le défends entends-tu !.. (*À Lolotte, se penchant vers elle.*) Vous ne vous êtes rien démis, la mère ?

LOLOTTE, *rayonnante.* Il me semble que je n'ai que vingt ans, et que je suis redevenue déesse !..

MOQUET, *après l'avoir regardée un instant sans rien dire, dit, comme pour la satisfaire, et très sérieusement.* Allons, c'est très-bien ! c'est très-bien !

(On entend un coup de sonnette.)

NINETTE. On sonne !..

MOQUET, à *Lolotte d'un air goguenard.*
 Eh bien ! déesse... allez ouvrir la porte...
 LOLOTTE, je ne peux pas, je suis tout
 essoufflée !

MOQUET, redescendant la scène et à part.
 Je le crois bien !.. des pas comme ça !..
 j'aimerais mieux être cheval des hiron-
 nelles. (*On sonne encore.*) On y va !..

AIR de l'Apothicaire.

Ma parol', j'en suis tout saisi,
 Diable de Vénus que vous êtes...
 Est-ce en vous démanchant ainsi
 Que vous faisiez tant de conquêtes ?

LOLOTTE, avec fierté.

Oui, mon cher, après un tel pas,
 Les plus fiers dev'naient mes esclaves !

MOQUET, à part.

Dam ! dans ce temps-là, je n'dis pas...
 L'empire ! c'était l'époque des braves.

LOLOTTE, se levant. Hein ? qu'est-ce
 que vous dites ?.. qu'est-ce qu'il a dit ?..
 (Elle s'arrête et regarde Ninette.)

SCÈNE VIII.

NINETTE, LOLOTTE.

NINETTE, toujours à la fenêtre. Je ne l'en-
 tends plus !..

LOLOTTE. Ninette ?..

NINETTE. Maman ?..

LOLOTTE. Qu'est-ce que tu regardes en-
 core là ? tu as le teint animé... les yeux
 humides.

NINETTE, vivement, poussant la fenêtre.
 Je n'ai rien du tout... voulez-vous m'aider
 à m'habiller.

Elle va se placer devant le miroir, à gauche ; Lo-
 lotte est derrière elle.)

LOLOTTE. Avec plaisir... à condition que
 tu me diras tout...

NINETTE. Quoi donc ?

LOLOTTE. Ah ! ce n'est pas moi qu'on
 trompe ! je ne suis pas sans connaître les
 ravages du cœur humain... passe-moi ta
 ceinture. (*Avec sentiment.*) nous sommes
 toutes mortelles, mon enfant... mon Dieu !..
 tu n'es pas busquée aujourd'hui... tu as
 tort... ça dessine la taille.

NINETTE, donnant la ceinture. Oui, ma-
 man... la voici...

LOLOTTE, attachant la ceinture de Ni-
 nette. Ninette, tu as quelque chose... tu
 deviens rêveuse... tu pleurniches en ca-
 chette... tu n'as plus le cœur à la danse...
 avoue, mon enfant, avoue... confie tes cha-
 grins dans le sein maternel.

NINETTE, se jetant dans ses bras. Ah !
 maman... je n'en puis plus... j'étouffe...
 j'en mourrai.

LOLOTTE, effrayée. Qu'est-ce que c'est ?
 tu me surprends. (*Avec fermeté.*) D'abord,
 on n'en meurt pas... une !

NINETTE. Oh ! si fait.

LOLOTTE. Quand je te dis que non...
 (*L'habillant toujours.*) Cambre-toi un peu.
 (*Elle la prend doucement par la main, l'a-
 mène sur le devant de la scène, et lui dit avec
 douceur :*) Ça, voyons, voyons... tu consi-
 dères quelqu'un ?

NINETTE. Ah ! c'est plus fort que moi...
 j'ai résisté long-temps, voyez-vous ?.. mais
 il est si bon, si aimable.. il m'aime tant !

LOLOTTE. Et toi, pauvre chérie ! ça t'af-
 fecte ? eh bien ! quand tu t'abimera les
 yeux de pleurer...

NINETTE. Ah ! quand on a un mari qui
 vous adore, qu'on aime, qui est aux petits
 soins pour vous...

LOLOTTE, d'un air de compassion. C'est
 bien dur pour lui... pauvre cher homme !
 (*Sèchement.*) Il n'est pas beau, je te le dis.
 (*Avec onction.*) Mais ce n'est pas une rai-
 son : la beauté est une chose qui passe, et
 certainement, je ne te conseillerai jamais
 des inspirations qui ne sont pas à conseil-
 ler... qu'est-ce que c'est, l'autre insolent ?

NINETTE, tremblante. C'est un artiste...
 sans fortune... comme moi... un musi-
 cien.

LOLOTTE, avec explosion, et jetant un cri.
 Ah ! quelle horreur !

NINETTE. Mais il est très-bien, au con-
 traire... et puis, il m'aime... à en devenir
 fou... et tiens ! hier, quand j'ai fait un faux
 pas, c'est lui qui s'est trouvé mal à l'or-
 chestre.

LOLOTTE, avec mépris. Un musicien !
 (*Avec dignité.*) Ma fille, vous savez ce que
 vous devez à votre mari... et j'espère bien
 que tu n'as pas de remords à te faire ?

NINETTE. Ah ! jamais, jusqu'à ce jour,
 je n'ai pas voulu l'écouter .. mais il est si
 pressant, si malheureux !

LOLOTTE, d'un ton sententieux. Un artis-
 te qui n'a pas le sou est toujours malheu-
 reux.

NINETTE. Aussi, n'ai-je pas pu lui refu-
 ser...

LOLOTTE, vivement. Quoi donc ?

NINETTE. Un rendez-vous pour ce soir,
 avant le ballet.

LOLOTTE, vivement. Tu n'iras pas. (*Avec
 autorité.*) Ninette, tu n'iras pas ; je te dé-
 fends de t'y rendre... un rendez-vous !

NINETTE. Mais il est accordé, ma mère ;
 il en mourrait.

LOLOTTE. Je te dis qu'il n'en mourra
 pas, ni toi non plus... et à quelle heure ?

NINETTE. C'est lui qui doit me l'indi-
 quer, par un bouquet de roses-pompon,
 en comptant les heures par les roses.

LOLOTTE, à part, d'un air émerveillé.

Tiens, c'est gentil, ce moyen-là... je ne le connaissais pas.

NINETTE. A moins qu'il ne vienne lui-même.

LOLOTTE, *avec fermeté.* En ce cas, ma chère, je le recevrai, moi.

NINETTE. Oh ! ce n'est pas la même chose !

LOLOTTE. Je ne lui dirai pas de malhonnêtetés... sois tranquille. Allons, lève la tête, et surtout n'oublie jamais la fidélité que tu dois à ton grigou de mari... (*elle l'embrasse*) un artiste ! ah ! si donc !

NINETTE. C'est égal, je l'aimerai toujours... c'est plus fort que moi.

oo

SCENE IX.

LOLOTTE, MOQUET, *entrant par le fond, d'un air sombre, et un bouquet à la main.*

NINETTE.

MOQUET, *d'une voix caverneuse.* Ninette ! Ninette !

NINETTE, *bas à sa mère.* Le bouquet ! il le tient !

LOLOTTE, *bas.* Silence !

MOQUET. Ah ! c'est vous, Lolotte ?.. est-ce que vous ne pourriez pas nous laisser seuls tous les deux ?

LOLOTTE, *l'observant.* Mon Dieu ! monsieur Moquet, comme vous êtes pâle !

MOQUET. Pâle ! c'est possible... chacun a sa couleur qui lui est propre. (*Ninette se dirige vers la droite pour sortir ; il lui dit avec autorité :*) Ninette, restez ! (*A Lolotte.*) Je voudrais deviser seul avec mon épouse.

LOLOTTE. Non, certainement, je ne partirai pas, dans l'état d'exaspération où je vous vois.

MOQUET, *croisant les bras, et d'une voix étouffée.* Ah ! oui ; je suis exaspéré !.. je concentre une foule de choses, et je tremble de tout mon être, comme... n'importe !

LOLOTTE. Oh ! Dieu ! vous ressemblez à M. Levasseur, dans *Gustave III*.

MOQUET, *vivement.* Vous trouvez ?.. je plains cet artiste alors.

NINETTE, *avec hésitation.* Est-ce que la personne qui a sonné ?

MOQUET. C'était pour cet engagement de Londres. (*Ninette fait un mouvement de joie.*) On venait chercher la réponse, mais tu l'as refusée.

NINETTE, *avec embarras.* C'est que... quitter Paris !.. te quitter !

MOQUET, *traînant sa phrase avec une intention ironique.* Oui, tu y tiens... à Paris !

LOLOTTE, *effrayée.* De quel air il dit ça !

NINETTE. Vous me faites peur ! mais qu'est-ce que vous avez donc ?

MOQUET, *à pleine voix et d'un air décidé.* C'est que, ce qui vient de m'arriver est si dramatique !

NINETTE. Quoi donc encore ?

MOQUET, *prenant le bras de Ninette et ce lui de Lolotte, et les amenant brusquement près de lui.* Je reconduisais ce monsieur qui a sonné tout-à-l'heure, et un autre jeune homme qui venait pour une paire de mollets... je les lâche au pied de l'escalier, dans l'allée qui est très-noire, lorsque je suis accosté par une jeunesse.

LOLOTTE. Une jeunesse !

MOQUET. Je dis une jeunesse, je n'en sais rien ; je n'ai pas vu sa figure. Elle me dit : (*Imitant une voix de femme.*) M^{lle} Ninette, de l'Opéra ? C'est moi, je lui réponds. Cette vieille femme se met à rire indécentement.

LOLOTTE, *étonnée.* Une vieille femme !

MOQUET. To, to... c'est ici, quoi ! qu'est-ce que vous lui voulez ? Elle répond : (*S'reprenant.*) Ah !... Et voyez l'ingénuité de cette enfant...

LOLOTTE, *plus étonnée.* Une enfant !

MOQUET. Elle me dit : C'est vous qui êtes son domestique ? (*Avec indignation.*) Son domestique ? j'ai donc le physique d'un serf ? j'ai donc l'air d'un groom, actuellement ? Hein ! (*Avant que Lolotte ait eu le temps de lui répondre, il crie :*) Laissez-moi !

LOLOTTE, *cherchant à le calmer.* Eh bien voyons ! tout le monde peut se tromper... vous lui avez dit qui vous êtes ?

MOQUET. Oui.

NINETTE, *à part.* Ah ! je respire !

MOQUET. Je ne lui ai rien dit du tout... et j'ai même ajouté : C'est moi.

NINETTE, *à part.* O ciel !

LOLOTTE. Mais c'est un mensonge !

MOQUET. C'était un piège... assez grossier... que je tendais sous ses pas ; ce homme y est tombé en plein.

LOLOTTE, *encore plus étonnée.* C'était un homme à présent !

MOQUET, *imitant la voix de femme.* To nez, me dit-elle, remettez-lui cela... qu'elle se trouve au rendez-vous de ce soir... Silence ! (*Avec fureur.*) Et il ajoute Silence ! ce qui veut dire : Motus !

(Il remonte un peu la scène et s'agite avec indignation.)

NINETTE, *à part.* Ah ! je suis morte !

LOLOTTE. Eh bien ! après ? voyons... vous avez une manière de dire les choses.

MOQUET, avec fureur. Alors, tremblant, hors de moi, je me rue sur ce vieillard.

LOLOTTE, n'y comprenant plus rien. Mais c'était une femme !

MOQUET, continuant sans l'écouter. Je le saisis par son peigne d'écaille, et je lui dis : Petite malheureuse ! qui est-ce qui t'envoie ? (Imitant la voix de femme.) Grâce ! grâce !.. me répond-elle ; c'est moi qui porte les bouquets de M^{me} Prévost.. (Tranquillement à Lolotte, en reprenant sa voix naturelle.) M^{me} Prévost, la marchande de bouquets du Palais-Royal. (Lolotte le regarde, il semble croire qu'elle ne le comprend pas.) Près de Chevet. (Même jeu ; il dit plus fort :) Chevet ! qui tient des honnards. (S'avançant vers Lolotte, et d'un air furieux.) Chevet ! quoi ? Chevet ! (Tranquillement.) J'allais en savoir davantage et ça m'aurait obligé) quand cet homme s'est échappé, me laissant seul avec les clés que j'ai, et cet attroupement de roses-pompon.

(Lolotte prend le bouquet.)

LOLOTTE, à part, comptant les roses. Sept ! et y en a sept !

NINETTE, à part. Sept heures !

MOQUET, prenant une pose digne, et d'un ton calme. Ninette, voudriez-vous me donner la clef ?

NINETTE. Quelle clef ?

MOQUET. La clef de ceci... qu'en dis-tu ? et voudrais connaître votre *conclusum* !

LOLOTTE, s'avançant. J'en dis, j'en dis..

MOQUET, la repoussant du bras. Permettez... je n'ai pas l'honneur de vous adresser la parole, à vous.

NINETTE. Mon Dieu ! mon ami, je t'assure que je ne sais pas... et puis... enfin... le reste...

MOQUET. Ce n'est pas là un *conclusum* !

LOLOTTE. Je vous demande un peu s'il y a de quoi se mettre martel en tête pour un méchant bouquet de trois livres dix sous.

MOQUET. Je m'importe peu du prix ! Je ne mettrai en tête ce que je voudrai... moi-même ! mais provisoirement, vous m'excusez, vous me fatiguez, vous m'ennuyez. Il remonte la scène avec colère et tourne le dos aux deux femmes.)

LOLOTTE. Vous êtes un malhonnête.

NINETTE, se plaçant près de Lolotte. Ah ! si vous insultez ma mère...

MOQUET, redescendant la scène. Je ne suis pas un malhonnête, je n'insulte pas ta mère ; je ne lui dis rien, je lui porte l'estime... nécessaire... je la prie seulement de me laisser tranquille.. (A Lolotte) Fai-

tes-moi le plaisir de me laisser tranquille dans mes foyers... ah !

NINETTE. Venir me chercher querelle, parce qu'on m'achète des roses-pompon.. Est-ce ma faute, à moi ?

MOQUET. Et ce rendez-vous?... Quel est votre *conclusum* ?

LOLOTTE, furieuse. Allez, vous n'êtes qu'un jaloux, et avec un mari comme vous...

MOQUET, allant pour s'élaner vers Lolotte. Hein?... qu'est-ce que vous feriez?...

NINETTE, retenant Moquet. Monsieur Moquet !... mon ami !...

MOQUET, à Lolotte, d'un air furieux, et parlant par-dessus l'épaule de Ninette qui lui barre le passage. Ne donnez pas de mauvais conseils à ma femme.

LOLOTTE. Moi !

MOQUET, criant. Je vous prie de garder le silence le plus religieux dans vos avis. J'ai épousé ma femme pour moi, pour moi tout seul (il donne un baiser à Ninette) entendez-vous ? je tiens l'emploi en chef... et sans partage...

(Il quitte Ninette.)

NINETTE. Mais oui... mais oui... qui vous dit le contraire?... (Pleurant.) Aussi, je t'aime, Léon !...

MOQUET. Tu m'aimes, Léon ; tu m'aimes, Léon ! mais ce bouquet, mais ce rendez-vous ? tu m'aimes, Léon ! mais cet inconnu ! quel est-il ?

NINETTE, baissant les yeux. Je ne sais...

LOLOTTE. Vous ne devez pas le connaître !... vous ne le connaîtrez pas !... (Étendant le bras devant Ninette, en signe de protection.) Je défends à ma fille de vous le nommer.

NINETTE. Ma mère !... voyons !..

MOQUET, frappé de stupeur. Comment ! mais c'est donc vrai ? Je voulais me renfermer dans le doute, vous me dépouillez de cette faculté ? (D'un air de mépris.) Vous me réduisez à employer le canal du commissaire !!

LOLOTTE, passant au milieu et s'animant tout-à-coup. Eh bien ! quand cela serait vrai ! quand elle serait aimée, cet ange !.. qui vaut mieux dans le bout de son doigt, que...

NINETTE, cherchant à calmer Lolotte. Mais non, maman !

LOLOTTE. Mais si ! laisse donc !.. je veux lui dire à ce monstre d'homme...

MOQUET, riant de pitié, et se croisant les bras. Allez, allez toujours... je me croise les bras... comme Napoléon... sur la colonne... Allez, invectiver-moi !.. j'en ris, ainsi...

LOLOTTE, *s'approchant de lui avec rage.*
Où, où, votre femme est aimée...

MOQUET, *les bras croisés.* Bon!

LOLOTTE, *criant.* Adorée!

MOQUET, *criant.* Bien!

LOLOTTE, *criant plus fort.* Adulée!

MOQUET, *criant plus fort.* Très-bien!

LOLOTTE, *criant de toutes ses forces.* Idolâtrée!

MOQUET, *imitant toujours Lolotte.* Bon! la Marseillaise! (*A part.*) Hein! hein!... en voilà-t-il des couleuvres que j'avale... à longs traits!.. en voilà-t-il une matelote de couleuvres... qui m'est offerte!

Air de Julie.

C'est un supplice! une horrible torture!
Je n'connais rien d' plus affreux sous le ciel!
J'aimerais mieux être dans la posture
Où se trouvait l'ouvrier Dufavel.

LOLOTTE.

Où, vous y gagneriez, je le parie,
D'être à la place du pauvre Lyonnais,
Car si vous ét's sauvé jamais,
Ce n'sera pas par le génie.

(*Moquet qui d'abord n'a pas compris l'intention de Lolotte reste un instant à réfléchir et témoigne par un geste de fureur qu'il comprend enfin, lors de la répétition des deux derniers vers.*)

MOQUET, *d'un air menaçant.* Ouvreuse! ouvreuse!

LOLOTTE. Mais elle n'a rien à se reprocher, monstre que vous êtes; elle repousse héroïquement les séductions... voilà ce qu'elle fait.

NINETTE, *pleurant.* Non, non, je n'ai rien à me reprocher, bien sûr!

MOQUET, *à sa femme, avec noblesse.* J'aime à le croire... j'aime à me bercer de cette chimère...

LOLOTTE. L'artiste qui l'aime en sera pour ses soupirs et ses bouquets.

MOQUET. Un artiste!... ah! c'est un artiste!.. (*à part.*) en cheveux, peut-être.. En effet, le nouveau coiffeur la regarde toujours d'un air inquietant.

LOLOTTE. Viens, ma fille, viens; laissons ce tigre à toutes les fureurs de la jalousie! Viens! (*mettant la main sur son cœur.*) tu as de ça, toi!

NINETTE, *mettant aussi sa main sur son cœur.* Oh! oui, ma mère!

MOQUET, *se méprenant sur l'intention de Lolotte, et mettant à son tour sa main sur sa poitrine, dit avec hauteur:* Qu'entendez-vous, par ce geste?.. qu'entendez-vous?

(Elles vont pour sortir, Verdières les ramène.)

SCENE X.

NINETTE, VERDIÈRES, LOLOTTE,
MOQUET.

VERDIÈRES, *entrant par le fond.* Qu'est-

ce que c'est? on dispute?... (*A part.*) Tant mieux!

LOLOTTE. C'est monsieur mon gendre.

MOQUET. C'est mademoiselle ma belle-mère!

NINETTE. C'est mon mari!

VERDIÈRES, *à Lolotte.* Allons, allons, du calme, belle-maman!

LOLOTTE. Laissez-moi, vieux faquin!

(Elle remonte la scène, et va dans le fond, à gauche.)

MOQUET, *à part.* Il paraît qu'elle en a pour tout le monde.

VERDIÈRES, *à part.* Quel diable d'accueil me fait-on!.. (*A Ninette.*) Ma belle, nous allons chanter.

NINETTE, *lui tournant le dos.* Non, vous m'ennuyez, vous m'êtes insupportable... Partons, maman...

(Elle se rapproche de Lolotte, qui est au fond.)

MOQUET, *d'un ton impérieux, s'approchant de Ninette.* Non, non, restez, je le veux!

LOLOTTE, *lui jetant le bouquet à la figure.* Tenez, jaloux, voici votre bouquet.

MOQUET, *stupéfait, portant la main à ses yeux.* Bon! juste dans les yeux! C'est mon appoint, j'ai mon compte.

(Elles sortent, Moquet marche un instant sans voir, et d'un air égaré.)

SCENE XI.

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, *à part.* Insupportable!.. j'en étais sûr... elles commencent toutes par me trouver comme ça...

MOQUET, *toujours la main sur ses yeux, heurte Verdières.* Mais c'est à en perdre la tête!...

VERDIÈRES. Qu'y a-t-il donc, mon cher Moquet?

MOQUET. Il y a... il y a... (*Lui prenant les mains.*) Vous êtes mon ami, vous; vous êtes pour moi un deuxième père, vous êtes ma plus ancienne pratique... Il m'arrive une chose...

VERDIÈRES. Mais vous m'effrayez! parlez!..

MOQUET. Ma femme!... (*Il se donne une tape sur le front.*) O ciel!

VERDIÈRES. étonné. Pas possible!

MOQUET. J'ignore le nom de mon antagoniste... mais il existe... on me l'a avoué.

VERDIÈRES, *à part.* Est-ce que Jules serait déjà si avancé que ça?... Ah! diable!...

MOQUET, *avec émotion.* Je voudrais me jeter dans vos bras un moment.

VERDIÈRES, *étendant les bras, d'un air résigné.* Jetez-vous y.

(Moquet se jette dans les bras de Verdières et l'embrasse à deux reprises.)

MOQUET, *d'un petit air dégagé.* Je suis un homme très à plaindre, savez-vous? Il y a un rendez-vous pour ce soir.

VERDIÈRES. Ah! bah! (*A part.*) Déjà?

MOQUET, *allant ramasser le bouquet qui est resté par terre.* Voilà le signal!

VERDIÈRES. Et votre femme l'aime?

MOQUET. La rose-pompon?

VERDIÈRES. Non... lui... cet amant...

MOQUET, *avec douleur.* Si elle l'aime? elle en est insensée!

VERDIÈRES. Elle vous l'a dit?

MOQUET. A moi! à moi-même!... parlant à ma personne, (*avec indignation*) comme disent ces gueux d'huissiers.

VERDIÈRES. La chose est grave!

MOQUET, *avec importance.* Pour moi!... de la plus haute gravité!

VERDIÈRES. Et à quoi attribuez-vous ce refroidissement?

MOQUET, *fort étonné et gaîment.* Refroidissement?... le mot est hasardé.

VERDIÈRES. Elle a donc été égarée?

MOQUET, *avec désespoir.* Perdue! c'est sa mère... c'est son obélisque de mère... une femme qui survit à toute son espèce.. le dernier type d'une race éteinte.. comme les carlins!... On n'en voit plus!..

VERDIÈRES. Et que prétendez-vous faire?

MOQUET. Je vous le demande.. à vous.. (*avec amertume*) qui nous avez mariés!... (*Se reprenant vivement.*) Je ne vous en veux pas!.. à vous, à qui je fournis des corsets depuis quatre ans... et des mollets.. depuis six... (*élevant la voix*) des mollets!

VERDIÈRES, *impatience.* C'est bon! c'est bon!... vous criez!...

MOQUET. Je vous le demande... que feriez-vous? Conseillez-moi, car je n'y suis plus... (*montrant son front*) j'ai tout ceci entrepris... je suis fou... je ferai quelque malheur.

(Il remonte la scène, saisit une chaise, et l'agite violemment en l'air.)

VERDIÈRES. Arrêtez!

MOQUET. Je jetterais mon mobilier par la fenêtre... s'il ne m'appartenait pas.

VERDIÈRES, *le ramenant.* Allons, vous êtes trop violent!

MOQUET. Oui, je le suis, violent!... oui, je le suis... la jalousie me ronge... elle me mine!... je n'ai pas sur le corps large comme ça qui ne soit jaloux!

VERDIÈRES. Voyons, voyons, croyez-vous qu'il y ait réellement du danger?

MOQUET, *prêt à pleurer.* Vous me le demandez, vieillard? vous demandez à un somnambule qui se promène sur une gouttière, s'il y a du danger? êtes-vous sourd? ou êtes-vous ivre? puisque je vous dis qu'il y a un rendez-vous pour ce soir!

VERDIÈRES, *à part.* Ce petit drôle est si avancé que ça! comment a-t-il fait? il va se moquer de moi.

MOQUET, *s'éloignant d'un air anéanti.* Eh bien! vous ne me donnez pas de conseil?... ah! les malheureux n'ont pas d'amis.

VERDIÈRES. Si fait!

MOQUET, *revenant vivement.* Ils en ont?

VERDIÈRES. Oui, et je vais vous le prouver.

MOQUET. Je vous écoute avec respect.

VERDIÈRES. Je ne vois qu'un moyen de vous empêcher d'être...

MOQUET, *l'interrompant vivement.* Je sais... (*après un temps*) achevez!

VERDIÈRES. Et le moyen est tout simple... c'est d'accepter l'engagement de Londres.

MOQUET, *avec joie.* Oh!

VERDIÈRES. Et de faire partir votre femme ce soir même; il n'y a pas une minute à perdre.

MOQUET, *lui saisissant la main avec cordialité, puis le quittant aussitôt et faisant deux pas en arrière.* L'idée est majeure! (*il se rapproche de Verdières*) et j'en embrasse toute la portée.

VERDIÈRES, *d'un air satisfait.* Hein?

MOQUET, *avec joie.* Je les sépare violemment.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Oui, par cette ruse nouvelle,
Je vais poser la Manche entr'eux.

VERDIÈRES, *à part.*

Dans huit jours, je suis auprès d'elle.

MOQUET.

Ah! pour un mari, c'est affreux!

Ma femme part pour l'Angleterre,

Je vais vivre seul, dédaigné!

(*Gaîment.*)

Mais je vais perdre aussi sa mère,

Et c'est toujours ça de gagné. (*Bis.*)

Et la chienne! et la chienne! quel placement!

VERDIÈRES. La malle-poste vous répondra de tout...

MOQUET. La malle-poste! vous avez raison! pourvu que les places soient encore libres!

VERDIÈRES. Je cours les retenir.

MOQUET. Vous auriez cette bonté?... moi, je vais faire les paquets... les malles sont toutes prêtes... et à son retour, elle aura beau crier.... je resterai sourd à tout comme un pot... je ne répondrai que ces quatre mots : *Tu partiras!* moi, je vais

faire les paquets... allez à la malle-poste.. vous êtes mon appui, vous êtes mon soutien, vous êtes... (*il cherche long-temps le mot, et dit avec force*;) ma canne .. oui!

(Il sort par la gauche)

VERDIÈRES, *seul*. Et moi, je cours... me voilà lancé dans une intrigue subalterne... courant pour une danseuse, de concert avec un tailleur, un mari! ah! ah! ah! et pour enlever ce trésor à un jeune niais...

SCENE XII.

VERDIÈRES, JULES.

JULES, *arrivant par le fond*. Maintenant je puis venir...

VERDIÈRES, *d'un ton railleur*. Ah! vous voilà encore, mon cher?

JULES, *de même*. Et vous, mon très-cher, vous voilà toujours?..

VERDIÈRES. Je parlais de vous.

JULES. Qu'est-ce que vous disiez?

VERDIÈRES. Que vous étiez un garçon habile, prompt à vous faire aimer.

JULES. Pourquoi me dites-vous cela?

VERDIÈRES. Oui, faites donc l'ignorant.. la petite en est convenue.

JULES. Pas possible?

VERDIÈRES. On vous aime...

JULES. Vrai?

VERDIÈRES. Mais on part... psitt!..

JULES. Ah! bah!

VERDIÈRES. Sur ce, mon bon ami, si vous gagnez le pari, ce sera à la course... je vole à la malle-poste... ah! mes petits messieurs! vous croyez, parce qu'on n'a pas la barbiche, vingt-cinq ans et une jolie figure, qu'on ne peut pas... ah! ah! ah! ah! mes compliments!.. bonsoir!

(Il sort en riant.)

SCENE XIII.

JULES, puis MOQUET.

MOQUET, *en dehors*. Fermez les malles, entendez-vous?.. et descendez par le petit escalier.

JULES, *à lui-même*. A la course... et pourquoi pas?

MOQUET, *à la cantonnade, apportant deux cartons à chapeau, un petit coffre de toilette et un grand carton carré. Il a un habit et un chapeau*. Bien! bien! je porte le carton... robe de sylphide!

JULES. Ah! c'est monsieur Moquet!

MOQUET, *portant son bagage devant le fauteuil à gauche*. Tiens, vous voilà? ah! bien! j'ai bien autre chose à penser qu'à

vos satanés maillots. (*A part.*) Il est bon enfant, le sauteur!

JULES. Eh non!.. je venais vous parler.. mais vous partez...

MOQUET, *très-effaré*. Pas moi, mais ma femme... (*Il porte la main sur ses yeux pour réfléchir.*) Ah! l'ombrelle... le parapluie!..

(Il entre à gauche, toujours en courant.)

JULES, *pendant que Moquet a disparu*. Le mari n'en est pas... c'est déjà quelque chose.

MOQUET, *revenant chargé de hardes et de deux parapluies, à la cantonnade*. Remettez le tout au commissionnaire... voilà!

JULES. Ces dames vont?..

MOQUET, *préoccupé*. A Londres... (*Il se place de nouveau au milieu du bagage.*) C'est que, voyez-vous? je suis en affaires...

JULES. Ah! oui, le fameux engagement.

MOQUET. Pour *Covint-Gardint!* quinze mille francs par an!... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ah! j'oubliais...

(Il sort par la droite.)

JULES. Eh bien! morbleu! je n'en aurai pas le démenti... elle m'aime, elle en est convenue... c'est assez invraisemblable, à moins que je n'aie produit à la première vue un effet!.. tiens, pourquoi pas?.. mais pour le savoir, je n'irai pas jusqu'à Londres... (*Il tire son agenda et écrit jusqu'à la rentrée de Moquet.*) La route de Calais... par Amiens... la place près du courrier... quand je devrais prendre la place du courrier lui-même.

(Il déchire le feuillet et le plie.)

MOQUET, *apportant un sac de nuit et plusieurs gilets de flanelle sous un bras, et la chienne sous l'autre*. Voilà le sac omnibus de la vénus du Directoire!.. (*S'adressant à la chienne.*) Toi, mon ennemie personnelle... (*il fourre la chienne au fond du sac de nuit et le remplit de gilets de flanelle jusqu'en haut, puis il serre la coulisse, et le porte à son oreille.*) Tu dis?..

JULES. Je vois que vous êtes bien occupé... je reviendrai, ne faites pas attention.

MOQUET, *ricanant*. Il me semble que je m'en acquitte assez bien... Ah! voilà le coffre de toilette!.. (*Il va à la fenêtre à droite.*) Ah! voilà le commissionnaire qui s'en va!.. (*à la cantonnade.*) Dites donc, commissionnaire, prenez ce sac, puisqu'il y a encore de la place sur les crochets... (*Il jette le sac par la fenêtre.*) Eh! houp, à vous ça!

JULES, *à part, regardant le coffret, tandis que Moquet est resté à la fenêtre*. Le

coffre de toilette, ce sera le plus tôt ouvert...
(*Il l'ouvre et y glisse son billet.*) Maintenant,
je n'ai pas un instant à perdre... (*Haut.*)
Adieu, monsieur Moquet, bon voyage.

(*Il sort.*)

MOQUET. Merci pour ma femme, merci... (*Seul.*) Il me semble que voilà tout... et à présent, cuirassons-nous... emmaillottons-nous de la tête aux pieds, de notre dignité de mari... ma femme criera, ma belle-mère grincera des dents... rien! une borne! un therme! voilà ma pose!

(*Il prend une attitude calme et imposante.*)

SCENE XIV.

MOQUET, LOLOTTE, NINETTE.

NINETTE, *entrant très-vite et jetant son châle sur le fauteuil à gauche.* C'est une indignité!

LOLOTTE, *de même.* C'est une horreur seulement!

(*Lolotte et Ninette sont placées de manière à ne pas voir le bagage que Moquet a disposé.*)

MOQUET, *les bras croisés et avec calme.* Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

LOLOTTE. Laissez-nous... avec votre grande flamberge de directeur... c'est un monstre comme les autres.

NINETTE. Ah! j'en pleure de colère.

MOQUET. Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

NINETTE. Pas d'augmentation.

MOQUET. Tant mieux!

LOLOTTE. Comment? tant mieux? figurante!.. on la laisse figurante toute sa vie.

MOQUET, *sans changer d'attitude.* Supprimez vos gémissemens... elle a un mari qui veille.

LOLOTTE, *passant de l'autre côté de Ninette.* Un mari! belle ressource..... à quoi est-ce bon? je vous le demande..... pas même à faire avoir un engagement à sa femme.

MOQUET. Belle-mère, tâchons d'être un peu parlementaire, s'il y a moyen... (*A Ninette, d'un ton d'autorité.*) Tu pars pour Albion!

NINETTE, *étonnée.* Quoi?

LOLOTTE, *s'avancant.* En Angleterre?

NINETTE. Quitter Paris?

MOQUET, *avec fermeté.* Dès ce soir... j'ai accepté l'engagement de Londres.

NINETTE. O ciel! oh! non, non, monsieur, je ne puis partir ainsi... c'est impossible...

MOQUET, *élevant la voix, et d'un ton ferme.* Tu pars pour Albion!

NINETTE. Mais rien n'est prêt... je ne peux pas...

MOQUET. Tout est prêt; les paquets sont faits, les malles sont déjà en route... voici les cartons.

NINETTE, *se retournant.* Ah! mon Dieu! mes cartons... il a tout bouleversé.

MOQUET, *avec calme.* Rien n'est bouleversé; ça ne bronchera pas; j'ai bourré, bourré... tout tient.

LOLOTTE, *indignée.* S'il est permis de se conduire ainsi?

NINETTE, *avec amertume.* Ah! je vous comprends, monsieur, vous vous débarrassez de moi.

MOQUET. Du tout.

LOLOTTE, *avec sentiment.* Vous l'arrachez des bras maternels...

MOQUET. Nullement! loin de là!

NINETTE, *pleurant.* Vous voulez m'éloigner de tout ce qui m'est cher.

MOQUET, *lui saisissant la main, et avec intention.* En partie!.. Quant à votre mère, elle vous accompagnera; du reste, je comprends votre résistance... on tient à certain rendez-vous?

LOLOTTE, *passant rapidement devant Ninette, et poussant Moquet qu'elle fait trébucher.* Mon gendre! respectez les scrupules d'une dansense qui connaît ses devoirs... c'est vous qu'elle regrette, et c'est là sa hêtise.

MOQUET, *avec dignité.* Je veux le croire.

LOLOTTE, *revenant près de Ninette.* Tu partiras... c'est une passion qui n'a ni pieds ni tête...

NINETTE. Non, non! c'est de la tyrannie, du despotisme.

SCENE XV.

MOQUET, VERDIÈRES, LOLOTTE, NINETTE.

VERDIÈRES. Eh vite! deux places retenues... on part dans un quart-d'heure.

NINETTE. Je ne pars pas...

VERDIÈRES. Permettez...

MOQUET, *d'une voix tonnante.* Tu pars pour Albion!

VERDIÈRES, *avec galanterie.* S'il y a résistance, j'enlève la maman, moi, d'abord.

LOLOTTE. Comment, vous m'enlevez?... apprenez qu'on ne m'a jamais enlevée... vous seriez le second (*se reprenant*) le premier!..

VERDIÈRES, *à part.* Et probablement le dernier.

LOLOTTE. Partons!.. viens, mon enfant.

(*La clarinette se fait entendre.*)

NINETTE, *chancelante et émue*. Ah ! je me meurs...

MOQUET. Ma femme ! ma femme !... elle se trouve mal *.

LOLOTTE, *soutenant Ninette dans ses bras*. Laissez donc tranquille... vous êtes un benêt... (*A part.*) Il avait bien besoin de souffler dans ce moment-ci... (*secourant Ninette.*) Allons, Ninette, ma fille, pas de bêtises... c'est un amant qu'il faut oublier.

VERDIÈRES, *à Moquet, bas*. Il paraît que décidément...

MOQUET, *bas à Verdières, et avec douleur*. Ça tenait ferme... et sans ce départ... j'y étais.

NINETTE, *pleurant*. Eh bien ! maman... puisque vous le voulez, c'est pour vous obéir d'abord... partons ! mais c'est égal... ça me fait bien du mal.

MOQUET, *à part*. Bravo ! la voilà sauvée ! et moi aussi.

VERDIÈRES, *remontant la scène, et prenant sur son bras les châles que Ninette et Lolotte ont jetés sur le fauteuil*. Eh vite !... vos manteaux... vos châles... donnez-moi ça... prenez mon bras... c'est à deux pas... je vous conduis... (*A part, entr'elles.*) Je la tiens.

(Il offre son bras.)

MOQUET. Et moi, je porte le bagage... je vous suis ; allez devant.

NINETTE, *à Moquet*. Prenez bien garde à mes cartons.

LOLOTTE, *à Moquet*. Donnez-moi mon cabas... (*Moquet le lui donne.*) Eh bien ! et Florette ?.. (*Elle appelle.*) Florette... Florette !..

(Elle a quitté le bras de Verdières, qui appelle aussi Florette, à la porte de droite.)

MOQUET. Soyez tranquille, je n'ai pas voulu vous en séparer... elle est sous les gilets de flanelle, au fond du sac de nuit.

LOLOTTE, *jetant un cri de désespoir*. Quelle horreur !

MOQUET. De chienne, oui.

LOLOTTE, *avec égarement*. Courons, courons, ma fille.

AIR : *Ah ! que le nouvel an achève.*

Assouvir sa brutale rage
Sur cet innocent animal !
C'est un trait dign' du moyen-âge ;
Vous êt's plus féroç' qu'un chacal !
Mais vous aurez des r'mords, infâme !

MOQUET.

C'est encor pour moi tous profits ;
Les r'mords ne déchir'ront qu'mon ame,
Tandis qu'vot chienne' déchirait mes habits.

ENSEMBLE.

LOLOTTE.

Viens, ma fill', viens en Angleterre,

* Verdières, Moquet, Lolotte, Ninette.

Contre sa rag' tu t'roiv'ras un abri,
Tu seras heureux', je l'espère,
On l'est toujours l'in d'son mari !

NINETTE.

Oui, je vais sur une autre terre,
Chercher un plus tranquille abri.
Le bonheur m'attend, je l'espère,
Loin d'un si terrible mari.

MOQUET.

En l'envoyant en Angleterre,
Je mets mon honneur à l'abri
De l'accident assez vulgaire,
Qui tient à l'état de mari.

VERDIÈRES.

Moi, dans huit jours, en Angleterre
Je rejoins cet objet chéri ;
Et je pourrai bientôt, j'espère,
Gagner son cœur et mon pari.

SCÈNE XVI.

MOQUET, *seul*.

Eh ! vite... emportons ces cartons, tout ça... (*Il prend d'abord les deux parapluies sous son bras gauche.*) Celui-là, ici.... (*Il prend de la main gauche le carton carré, ainsi que le plus petit des deux cartons ronds.*) Et maintenant, ce petit coffret... (*Il place le coffret sur le carton rond, et le presse contre lui pour l'empêcher de tomber*) et l'autre, ici... (*Il prend de la main droite le grand carton à chapeau et se met en marche.*) C'est lourd, tout ça... (*avec sentiment.*) Dieu ! qu'on a de peine à se mettre à l'abri... (*En passant devant le public, il dit avec l'accent de la plus profonde conviction.*) C'est une plaie de l'ordre social, ça... (*Ici, le coffret lui échappe et roule en tombant ; tout ce qu'il contenait tombe sur le théâtre.*) Patatras ! allons, bon ! bien ! ça m'avance... (*Il dépose son bagage et ramasse tous les objets éparés.*) Je n'arriverai pas aujourd'hui... le rouge, le blanc, le bleu pour les veines, la patte de lièvre, la fausse natte, le diable et son train... (*Il remet les objets dans le coffret : apercevant le papier déposé par Jules.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? une lettre ? un billet ? (*Il lit.*) « Ne craignez rien, mon adorée, je pars avec vous. » Je vous embrasserai au premier relai, » et, au sixième, je serai le plus heureux » des hommes. JULES. » (*Avec effroi.*) Jules !.. ah ! mon Dieu ! ah ciel ! ah ! c'est gentil... je ne me soutiens plus... c'est l'artiste en cheveux... je me meurs !.. (*Il chancelle et tombe assis dans le plus grand des cartons à chapeaux ; effrayé de l'accident, il se retire aussitôt, écarte les débris du carton et tire du fond un chapeau de satin tout aplati ; il essaie de lui rendre sa forme, puis s'écrie, comme par inspiration.*) Eh bien !

non, ils ne partiront pas... je cours arrêter...

(Il s'élançe rapidement pour sortir par le fond, Verdières entre très-vite et se heurte; Verdières va tomber sur le fauteuil à droite; Moquet va tomber sur le fauteuil à gauche.)

SCENE XVII.

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET, *jetant un cri, et allant tomber sur le fauteuil.* Ah! bien!.. pour m'achever...

VERDIÈRES, *furieux.* Que le diable vous emporte, Moquet!

MOQUET, *à Verdières.* Ils'appelle Jules!

VERDIÈRES. Qui?

MOQUET, *se levant.* L'amant.

VERDIÈRES, *se levant et accourant au milieu de la scène.* Eh bien?

MOQUET, *lui montrant la lettre.* Tenez!

VERDIÈRES, *regardant la lettre, et avec effroi.* Quoi?

MOQUET, *criant.* Ils partent ensemble.

VERDIÈRES, *criant aussi.* Ah! bah! je suis perdu!

MOQUET, *étonné, à part.* Lui! et moi donc!.. (*Criant avec indignation.*) Et par un perruquier!..

(Ils sortent tous deux, en courant, par la porte du fond. Musique bruyante. Le rideau baisse.)

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre dans un hôtel garni à Amiens. Entrée au fond. Portes latérales. A droite de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

LOLOTTE, NINETTE, puis JULES.

(Au lever du rideau, Lolotte, placée devant la table, est occupée à ficeler un grand bocal de verre, couleur de bouteille. Elle est fort triste.)

NINETTE. Mais, maman, mainan, dépêchez-vous; on nous a déjà prévenues deux fois!.. le courrier n'arrête que vingt minutes à Amiens.

LOLOTTE, *avec sentiment.* Ma fille, respecte un petit peu la douleur de ta mère.

NINETTE. Mon Dieu!.. quand vous vous désolerez!

LOLOTTE. Si ton mari n'était pas ton mari, je te dirais ce que j'en pense... ce n'est qu'un assassin! il a assassiné Florette!.. pauvre chérie!.. la mettre au fond d'un sac de nuit!.. m'obliger de mettre sa dépouille dans de l'esprit de vin! n'est-ce pas une horreur? pour qui est-ce que nous passerons? arriver en Angleterre avec une chienne à l'eau-de-vie!

(Elle pleure.)

NINETTE. Avec tout ça nous manquerons le courrier, voyez-vous!

LOLOTTE. Un courrier est fait pour attendre...

(Elle se cache la figure pour pleurer.)

JULES, *entrant.* Mesdames, le courrier est parti.

NINETTE. Ah! mon Dieu!

LOLOTTE, *tout-à-coup, et d'un ton sec.* Parti sans nous! Eh bien! c'est gentil!

JULES, *à part.* Ça m'a coûté cher, pour le décider.

NINETTE. Mais c'est une indignité! nous laisser à Amiens!

LOLOTTE. Ça n'a pas de nom!.. c'est un courrier sans éducation; il déshonore la malle-poste!

JULES. Calmez-vous, mes chères compagnes d'infortune, la diligence ne peut tarder à passer... s'il y a des places, eh bien! nous nous pourvoirons en appel.

LOLOTTE, *avec aigreur.* Mais l'argent, monsieur?... je vous trouve charmant, par exemple!

JULES, *légèrement.* Oh! c'est la moindre des choses!

NINETTE. Aussi, maman, je vous disais bien que vous étiez trop long-temps à déjeuner.

LOLOTTE. Ah ça! est-ce que ce pataud de courrier s'imagine que nous serons soixante lieues sans rien prendre, comme les dromadaires d'Égypte? et d'ailleurs, qu'est-ce que j'ai pris?... moins que rien!.. une aile de poulet, deux tranches de pâté, une tasse de café, des cô'elettes, et un peu de fruit... ce qui n'empêche pas que j'é-touffe (*elle se frotte l'estomac*) grâce à leur croûte de pâté d'Amiens... J'ai cru que ça se mangeait... est-ce que l'on peut prévoir qu'il y a des villes où les pâtés sont entourés de maçonnerie? c'est bien ingénieux! j'ai l'estomac comme un tambour.

JULES, *riant, à part.* Je crois bien... elle dévorait.

NINETTE. Et qu'est-ce que nous allons faire à Amiens?... deux femmes seules!..

JULES. Il faut tuer le temps, et, si vous voulez accepter mes services et mon bras... les bords de la Somme sont très-riants, très-pittoresques... une petite promenade à nous trois... en attendant la diligence.

LOLOTTE, à part. Joli moyen de se refaire... maudit courrier!

JULES, à Lolotte. Eh bien?

LOLOTTE. Je n'ose pas vous refuser... vous avez déjà été si aimable en route, jusqu'à m'offrir votre place dans le cabriolet; mais ma fille n'a pas voulu.

JULES. Ce dont je me plains, puisque c'eût été une occasion de vous être agréable.

LOLOTTE, enlaçant sa fille de son bras. Elle m'aime tant! elle ne veut pas me quitter. (Bas à Ninette.) Il est fort aimable ce jeune Anglais. (Haut.) Car monsieur est anglais?

JULES. Oui, madame!

LOLOTTE, le regardant fixement. C'est bien particulier! monsieur est anglais, et sa figure ne m'est pas étrangère.

JULES. Mon Dieu! madame, je puis venir en aide à votre mémoire. Hier matin, je me suis présenté chez M. Moquet, rue Pagevin, pour y commander quelques objets... une commission dont je me suis chargé.

LOLOTTE, avec explosion, et se donnant une tape dans la main. Sapristi! je vous remets! on a raison de dire: Les montagnes ne se rencontrent pas; mais les hommes en sont susceptibles.

NINETTE, à part. Et maman qui ne se doute pas que c'est une ruse de ce jeune anglais...

JULES. Et, ma foi, en qualité d'ami, je revendique mon privilège, je m'attache à votre destinée; je veux être votre chevalier jusqu'à Londres... si madame daigne y consentir?

NINETTE, regardant Lolotte. Dam! monsieur, je ne sais pas...

LOLOTTE, à Ninette. Je dis que monsieur à l'air très-bien, et que deux femmes seules sur une grande route, c'est bien risquable.

NINETTE. Pourvu, néanmoins, que notre voyage se continue à frais communs... nous ne sommes pas...

LOLOTTE, avec dignité. Nous ne sommes pas des artistes à nous faire régaler. (A part.) Oh! une bêtise, ça!

SCENE II.

JULES, JOHN, LOLOTTE, NINETTE.

JULES. Ah! John! *have you found a coach* *?

JOHN. Yes, sir.

JULES. Pardon, c'est un domestique anglais que je viens d'arrêter, et qui m'annonce qu'il a trouvé une voiture de poste. J'ai deux places à vous offrir.

LOLOTTE. En poste? il y aurait peut-être de l'indiscrétion... J'accepte, pourvu que nous ne partions pas tout de suite.

JULES. Quand il vous plaira.

LOLOTTE. C'est que... cette infamie de pâté... ça me... gêne, ça me... je voudrais me faire faire un peu de thé.

JULES. Voici mon domestique; je désire que vous le considérez comme le vôtre... Je vais le mettre à votre disposition. John! *you shall obey to those ladies* **.

JOHN. Yes, sir.

JULES, à Lolotte. Il est à vos ordres.

NINETTE, modestement. Monsieur, je suis vraiment confuse de tant d'attentions.

LOLOTTE, à John. Eh bien! mon cher ami, dites qu'on me fasse du thé.

JULES. Ah! pardon, c'est qu'il ne comprend pas le français.

LOLOTTE. Ah bien! c'est bien incommode pour jaser, ça; au reste, j'y vas moi-même, car ils ne savent peut-être pas ce que c'est que du thé, dans des pays sauvages comme ça; ah! si on me reprend à la croûte d'Amiens, par exemple!.. je reviens, je reviens. (A part en sortant, regardant John.) Il est gentil, ce domestique; mais je suis vexée qu'il ne soit pas nègre. (D'un air triomphant.) Autrefois ils étaient gres.

(Elle sort par le fond, le domestique la suit.)

SCENE III.

JULES, NINETTE.

JULES, retenant Ninette qui allait sortir. Ne sortez pas... oh! je vous en supplie!..

NINETTE, surprise. Monsieur...

JULES. Ne paierez-vous pas d'un mot, d'un regard, l'amour qui m'attache à vos pas?..

NINETTE. Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je ne sais pas si je puis entendre?..

JULES. Oui, ma chère Ninette, oui, vous

* On prononce : *Eve iou saounde e coetche.*

** On prononce : *Djone, iou cgel obé tou zose lédisse.*

le pouvez... que diable, je vous aime!.. vous n'en pouvez pas douter.

NINETTE. Mais, monsieur, je suis une femme mariée, et si vous croyez, parce qu'on est dans la danse... je vas appeler maman, d'abord!

(Elle remonte un peu.)

JULES, *la retenant*. Ecoutez-moi donc! Ninette... ne craignez rien, fiez-vous à moi.

NINETTE. C'est ça, pour que vous me trompiez, pour que vous abusiez de ma crédulité.

JULES. Mais non... il ne s'agit pas de ça... je vous aime, vous dis-je!.. et pour me faire aimer de vous, aucun sacrifice ne me coûtera... je suis riche!

NINETTE. Riche!.. est-ce que vous croyez que c'est pour cela?.. (*Appelant*) Maman!.. maman!..

(Elle remonte la scène.)

JULES, *la retenant encore*. Allons, soyez raisonnable... Jugez donc... c'est pour me rapprocher de vous que je me suis jeté dans cette voiture qui vous emportait.

NINETTE, *d'un air incrédule*. Oui, pour moi, et pour aller dans votre pays... vous êtes anglais.

JULES, *vivement*. Moi? anglais?.. anglais pour votre mère, comme j'étais hier danseur pour votre mari... (*avec feu, lui prenant les mains*) mais pour vous, ma Ninette...

AIR : *Vaudeville du jour des noces.*

En douanier, je m'attache à vos traces,
A ces Anglais je vais vous disputer!
Tant de beauté, tant d'esprit, tant de grâces...
C'est un trésor qu'on ne peut exporter!
En politique on ne craint plus la guerre,
Mais en amour ils sont nos ennemis;
Et moi, Français, je veux en Angleterre
Veiller encor sur les droits du pays.

NINETTE. C'est gentil à vous, je ne dis pas, mais je ne peux pas vous écouter; c'est impossible.

JULES. Aurais-je été devancé dans votre cœur? aimeriez-vous quelqu'un?

NINETTE, *hésitant*. Mais dam! mon mari...

JULES. C'est de droit ça, ça ne compte pas.

NINETTE, *un peu piquée*. Monsieur!..

JULES. Alors, je lis dans votre cœur : vous aimez M. Verdières?

NINETTE, *à part*. Le vieux? (*avec dédain*) ah! par exemple!..

JULES. Mais alors, c'est moi, ce ne peut être que moi... à l'Opéra, vous n'avez pas d'amant connu... vous êtes la seule... ça fait scandale!.. vous m'aimerez, oui, il le

faut. . Déjà, pour ne pas vous quitter, j'ai fait partir le courrier.

NINETTE, *étonnée*. Vous, monsieur!... Mais c'est affreux! nous ne pouvons pas accepter, alors.... (*Appelant*) Maman!... maman!...

(Elle remonte jusqu'à la porte du fond.)

JULES, *la ramenant encore*. Laissez-donc! vous voulez la priver du plaisir de voyager en poste... non! vous ne refuserez pas à l'amant le plus tendre...

(Il lui prend la taille.)

NINETTE, *se dégageant*. Certainement, monsieur, je ne dis pas... c'est d'un bon cœur... mais je vous l'ai dit... (*A part*.) Pauvre Adolphe!.. lui faire un trait comme ça.

JULES. Allons, allons, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas?..

(Il vent l'embrasser.)

NINETTE, *se défendant*. Eh! non, monsieur, non.

LOLOTTE, *en dehors*. Ninette! Ninette!

NINETTE. Ah! maman!..

JULES. Que le diable emporte l'ouvreuse!

SCENE IV.

LES MÊMES, LOLOTTE.

LOLOTTE, *essouffée, et arrivant très-vite*. En v'là une d'anecdote... la diligence de Paris qui arrive... ton mari est dedans... je crois qu'il m'a vue.

NINETTE. Mon mari?

JULES. Moquet! (*A part*.) Diable! s'il me voyait ici après ce qui s'est passé hier chez lui...

LOLOTTE. Je n'ai vu que sa figure; mais je suis sûre que c'est lui... l'indigne... le bourreau de Florette... le voilà! le voilà... je reconnais son pas.

JULES. Eh! vite...

(Il se jette dans le cabinet à droite.)

SCENE V.

LOLOTTE, *devant la table, et tournant le dos à la porte du fond*. MOQUET, *entrant par le fond*, NINETTE.

MOQUET, *apercevant Ninette*. Je ne m'étais pas trompé... ah!

(Il reste à la porte du fond, et étend les bras comme pour la barrer.)

NINETTE. Vous ici, monsieur Moquet!

MOQUET, *avec fermeté*. Oui, moi z'ici, monsieur Moquet!.. (*Avec tendresse*) Ni-

nette... (*Il la prend dans ses bras et descend la scène d'un air tragique.*) O Dieu, qui me la rends, me la rends-tu... chrétienne?

NINETTE. Que voulez-vous dire?

MOQUET, *pleurant*. Tu me le demandes? Depuis hier, je n'existe pas; tout mon moral est déménagé; j'ai inondé la diligence de mes larmes. (*Il s'essuie les yeux, et reprend d'un ton bref:*) Où est le perruquier?

NINETTE. Quel perruquier?

MOQUET. Le perruquier du cabriolet?

NINETTE. Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LOLOTTE, *à part, étonnée*. Comment, un perruquier?

MOQUET, *furieux, et souriant avec amertume*. Celui qui t'a suivie, et dans le sang de qui je veux me désaltérer quelque peu.

NINETTE, *le regardant d'un air inquiet*. Mais vous êtes fou!

LOLOTTE, *à Ninette*. Il est enragé.

MOQUET, *se tournant vers Lolotte, qu'il n'avait pas vue jusque-là*. Ah! c'est vous, belle-mère.

LOLOTTE. Monstre! ne me regardez pas en face, car vous me faites horreur!

MOQUET, *à part*. Tiens! tiens! tiens!

LOLOTTE, *lui montrant le bocal, en pleurant*. Voilà votre ouvrage!

MOQUET, *s'avancant d'un pas, et se baisant un peu pour l'examiner*. Des cornichons?

LOLOTTE. C'est Florette, scélérat! c'est votre malheureuse victime!

MOQUET, *surpris*. Quoi!... vous l'avez fait infuser?

LOLOTTE. Oui, indigne que vous êtes.

MOQUET, *avec ame, et étendant le bras vers le bocal*. Que l'esprit de vin lui soit légère! Elle emporte mes regrets.. (*Gâtement.*) Mais n'en parlons plus. (*À Ninette.*) Il s'agit d'un bipède qui trouble ma vie. J'ai appris des choses... (*il prend une attitude tragique*) entièrement basses.

NINETTE. Quoi donc? vous m'effrayez, Moquet.

MOQUET, *vivement*. Je remonte à l'origine. Hier, au moment où je me disposais à porter à la malle le restant de ton bagage, un billet... (*Changeant tout-à-coup de ton.*) Mais non, je ne veux te rien dire... j'attaque les résultats... Il y avait un homme auprès du courrier... (*Criant.*) Y avait-il un homme auprès du courrier?

LOLOTTE. Oui, un jeune Anglais.

MOQUET, *un peu étonné, à part*. Un Anglais?... ça ne fait rien. (*Haut.*) Et que s'est-il passé depuis le commencement du trajet? Il y a trente lieues de Paris à Amiens.

(*Avec importance.*) Il y a trente lieues de Paris à Amiens, même les connaisseurs en comptent trente et une.

NINETTE. Eh bien?

MOQUET. Vous ne me comprenez pas, Ninette. (*À part.*) J'ai une peine infinie à formuler mes questions. (*Haut.*) Comment s'est-il comporté pendant la route?

NINETTE. Très-honnêtement.

MOQUET. Qu'entendez-vous par honnêtement?

NINETTE. J'entends que ce monsieur nous a comblées d'égards, que chaque fois que nous sommes descendues de voiture, il m'a offert son bras pour monter les côtes.

MOQUET, *à part, et très-vite*. Les côtes?... bon!

(*Il fait le geste de frapper.*)

NINETTE. Qu'il a eu même la galanterie d'offrir sa place à maman.

MOQUET, *vivement à Lolotte, d'un ton menaçant*. Ils ont permuté?

NINETTE. Non, j'ai refusé.

MOQUET, *avec bonheur*. Embrasse-moi... et puisque tu es digne encore d'entendre la vérité, je vais te la montrer toute nue, et telle qu'elle est sortie de son puits. Il y a un pari, un exécrationnable pari... à mon préjudice, entre deux intrigans que j'ignore... c'est pour cela que j'en suis parti inopinément (de Paris) et que j'ai dévoré les trente lieues (trente et une même).

NINETTE. Quel pari?

MOQUET. Un pari que tu tomberas dans le piège de la séduction. (Voilà-t-il quelque chose de trivial? hein?) Et cet Anglais, ce faux Anglais, ce misérable Anglais... (*d'un air entendu*) que je soupçonne perruquier!

LOLOTTE. Cela n'est pas possible!

MOQUET, *appuyant et élevant la voix*. Que je soupçonne perruquier, est un de mes adversaires. (*À part.*) Oh! j'ai de l'animosité contre lui!

NINETTE. Et comment as-tu su cela?

MOQUET. Par un digne jeune homme, par un vertueux artiste, excellente clarinette (quoiqu'il en joue comme un aveugle.)

NINETTE, *avec émotion, et baissant les yeux*. Une clarinette?

MOQUET, *avec joie, d'un air confidentiel*. Notre voisin d'en face, à qui je n'avais jamais parlé, et qui se trouve me porter le plus tendre intérêt.

LOLOTTE, *à part*. C'est l'autre... (*Haut, s'oubliant.*) Est-il bête!

MOQUET, *se méprenant sur l'intention de Lolotte*. Non, non, il n'est pas bête. Il arrive chez moi une heure après ton départ..

NINETTE. Eh bien ?

MOQUET, à Lolotte, qui tient le bocal, et s'est approchée de lui. Posez donc votre bocal, vous me taquinez avec.

NINETTE. Mais parle donc !

MOQUET. Il arrive chez moi, les cheveux égarés, les yeux tout en désordre.

NINETTE, à part. Pauvre Adolphe !

MOQUET. Il me dit : Est-ce que M^{me} Moquet serait partie ? — Oai. — Courez sur ses traces... je vous prévient qu'on en veut à votre bonheur intérieur... tout le monde en jase au théâtre... il y a ça, ça, ça, ça, et ça, ça, ça, ça, ça, et ça !.. seulement, je ne sais pas les noms.

LOLOTTE, s'avançant de nouveau. Est-il possible ?

MOQUET, la repoussant avec colère. Reculez donc votre bocal !... (A Ninette.) Et il ajoute... la clarinette... d'un air sombre : « Si votre femme vous demande ce qu'il y a de nouveau au théâtre, vous lui direz, qu'un musicien va se jeter à l'eau, pour cause de trahison de cho-riste. »

NINETTE. Grand Dieu !

(Elle chancelle et tombe sur le fauteuil à droite. Lolotte passe à la gauche de Ninette.)

MOQUET*. Eh bien !... quoi?... elle se trouve mal !

LOLOTTE, soutenant la tête de Ninette. Eh ! c'est vous, butor, avec vos histoires !. Ninette ! Ninette ! reviens à toi !..

MOQUET, à Lolotte. Tapez-lui dans les mains, foutez-lui une clef dans le dos... Ninette ! ma femme ! est-ce que je savais que ça te ferait un effet comme ça ?.. (Il donne furtivement un baiser à sa femme évanouie, et continue tranquillement sa narration.) Alors, moi, pour te suivre, j'ai pris la diligence... mais il s'est trouvé qu'il n'y avait plus que la rotonde ; alors je me suis dit...

LOLOTTE, l'interrompant. Vous voyez bien qu'elle ne vous entend pas. Vite ! un flacon... il y en a un dans la chambre.

MOQUET. Où ça ? par là ?

(Il va au cabinet de droite.)

LOLOTTE. Non, par là !

MOQUET. J'y vas ! (Il se dispose à aller à gauche, puis redescend la scène d'un air fort inquiet, et dit à part.) Voilà qui est un peu drôle ! c'est moi qui suis... et c'est elle qui se trouve mal. Ceci m'intrigue !

LOLOTTE. Mais allez donc !

MOQUET. J'y vais. (A part, en sortant par la gauche.) Ceci m'intrigue.

* Moquet, Ninette, Lolotte

SCENE VI.

LOLOTTE, NINETTE.

LOLOTTE. Ninette ! Ninette !

NINETTE, revenue à elle. Ah ! maman ! il mourra !

LOLOTTE. N'aie donc pas peur !... un musicien ne meurt jamais... que de faim.

NINETTE. Non, non, je le connais... il se tuera !

LOLOTTE. Laisse donc tranquille !.. il y en a vingt qui m'ont dit cela... et il n'y en a qu'un qui l'ait fait... en sautant par une fenêtre... et de chez une autre encore... quand le mari est rentré.

SCÈNE VII.

LOLOTTE, JULES, NINETTE.

JULES, rentrant doucement par la porte à droite. Ninette !

NINETTE, effrayée. Ah !

LOLOTTE. L'Anglais !... Sortez, monsieur !... Moquet vous prendra pour un autre ; il vous mangera vif !

JULES, avec chaleur, se tournant alternativement vers Ninette et vers Lolotte. Je ne crains rien si je suis aimé de Ninette.

NINETTE, avec réserve. Monsieur !

LOLOTTE, avec dignité. Comment... de Ninette ?... Monsieur ! apprenez que ma fille...

JULES, à Ninette. C'est un tyran auquel je veux vous enlever.

NINETTE. Oh ! oui ! c'est un tyran, et un affreux encore.

LOLOTTE. Monsieur ! écoutez...

JULES, à Lolotte. C'est son bonheur... que je veux !

(Il se jette aux pieds de Ninette.)

LOLOTTE, faisant de la dignité. Je ne vous dis pas ; mais devant moi... des termes pareils... (A part.) Grande nation ! on a beau dire !

JULES, quittant Ninette, et allant vers Lolotte. Calmez-vous... tenez ! voici un papier, une lettre pour M. Verdières qui vous expliquera...

LOLOTTE. Comment ?

MOQUET, en dehors. Me voici ! me voici !

LOLOTTE, effrayée. Mon gendre !

NINETTE, vivement. Eloignez-vous !

JULES. Ne craignez rien... il ne me reconnaîtra pas...

(Jules fait quelques pas de danse en tournant le dos à la porte de la chambre où est Moquet, et se dirige vers celle du fond, lorsque Moquet paraît un flacon à la main.)

SCENE VIII.

JULES, au fond, LOLOTTE, NINETTE,
MOQUET.

MOQUET. Se trouve-t-elle encore mal?
NINETTE, à Jules, qui est au fond. Par-
tez donc!

MOQUET, devant la porte qu'il barre. Quoi!
partez donc! à qui adressez-vous cette
locution de : Partez donc!

(Il aperçoit Jules qui sautille, en tournant le dos
à tous les personnages; il veut voir son visage
et passe entre lui et le mur, lorsque Jules se re-
tourne, et danse toujours en tournant, et ten-
nant ses doigts dans l'emmanchure de son gilet, Mo-
quet le poursuit sans dire un mot; ils font ainsi tous
deux le tour de la scène, et Jules disparaît par le
fond sans que Moquet ait pu voir sa figure; il re-
descend la scène d'un air inquiet.)

MOQUET, avec autorité. Quel est ce ton-
ton qui s'en va? (Plus fort.) Quel est ce
tonton qui s'en va?

LOLOTTE. C'est notre Anglais, quoi!

MOQUET, avec joie. Le perruquier? ah!
je te tiens! ah! tu profites de l'intervalle
d'un flacon pour venir faire tes petites
supercheries ici, toi! Attends! attends!

(Il sort en courant par le fond.)

NINETTE, l'appelant. Moquet! Moquet!
A Lolotte.) Il va tuer ce jeune homme!

LOLOTTE. Moi, je ne sais plus où j'en
suis... l'émotion... la croûte de pâté...
j'aurai une gastrique!

SCENE IX.

LES MÊMES, VERDIÈRES, puis MO-
QUET.

(Verdières entre par le fond en boitant.)

LOLOTTE. Monsieur Verdières!

NINETTE. Ici? vous?

(Moquet rentre furieux et saisit Verdières au collet
sans voir sa figure.)

MOQUET. Ah! je te tiens! je te tiens!
être vil et plat!

VERDIÈRES, poussé en avant par Moquet.
Eh bien! eh bien! eh bien! qui est-ce
qui me tient? Lâche donc! lâche!

MOQUET. C'est toi qui en es un. (Il jette
violemment Verdières sur la chaise à gau-
che; celui-ci, en s'asseyant, pousse un cri de
douleur; Moquet paraît stupéfait.) Monsieur
Verdières*?

VERDIÈRES, étonné. Moquet!..

MOQUET, confondu. Mille pardons!

* Moquet, Verdières, Lolotte, Ninette.

grand Dieu! est-ce que j'ai dégradé vos
vêtements?

VERDIÈRES. Rien! rien! (Il se soulève
et jette un petit cri.) Aïe!

MOQUET. Mais comment êtes-vous ici?

VERDIÈRES, d'un air piteux. Bonjour,
chère Ninette, bonjour Lolotte! (A Moquet.)
Eh! cher ami, pouvais-je vous abandon-
ner à vous-même; n'était-il pas du devoir
d'un ami de courir sur vos traces?..

MOQUET, lui prenant la main, avec atten-
drissement. Généreux vieux!

VERDIÈRES. Par malheur je n'ai pas
trouvé de place dans les voitures publi-
ques, et je suis venu... hélas! mon Dieu!
je suis venu à franc-étrier!.. que voulez-
vous que je vous dise?.. oh!!

MOQUET, à demi-voix. Vous êtes enta-
mé?..

VERDIÈRES, bas à Moquet. Je le suis...
(Il se lève.) Les chevaux étaient d'une hu-
meur! je suis assez bon cavalier... ces
animaux-là sentent parfaitement quand
ils ont en selle un homme qui s'y en-
tend.

MOQUET. C'est sensible!

VERDIÈRES. Je ne suis tombé que qua-
torze fois de cheval pendant ces trente
malheureuses lieues.

MOQUET. trente et une malheureuses, au
dire des géomètres.

VERDIÈRES, avec humeur. Et, pour m'a-
chever, vous venez me secouer comme
un prunier de mirabelles.

MOQUET. C'est que je croyais que c'était
mon jeune homme, (bas) l'homme à la
lettre.

VERDIÈRES, bas. Il est ici?

MOQUET, bas. Lui-même!

VERDIÈRES. Et vous ne lui avez pas!..

LOLOTTE. Dites donc, monsieur Ver-
dières, si vous venez pour monter la tête
à mon gendre, vous pouvez vous en re-
tourner.

NINETTE. Et tout de suite, encore!

MOQUET, avec dignité. Quel est ce lan-
gage adressé à un vieillard de mes amis?
je vous prie de vous taire.

LOLOTTE. Je me tairai si ça me fait
plaisir; vous n'êtes pas ici chez vous; vous
êtes à l'auberge.

MOQUET, à Verdières. Ne faites aucune
attention à ce que dit ma belle-mère. J'ai
supprimé Florette, et le chagrin a timbré
cette ouvreuse.

LOLOTTE. Oui, monstre!

MOQUET. Vous voyez? elle en convient.

VERDIÈRES. L'essentiel pour nous, c'est

que vous soyez arrivé à temps. J'avais une peur...

MOQUET, *lui prenant la main*. Généreux ami !

LOLOTTE, *s'avançant, avec colère*. Comment ? t'à temps ? comment ? t'à temps ? ne semble-t-il pas, à vous entendre ?..

MOQUET. Oui, t'à temps ! je reproduis son expression, moi.

LOLOTTE. C'est une horreur, c'est une indignité ! vous insultez ma fille, mon sang...

(Elle prend Ninette dans ses bras.)

MOQUET, *l'interrompant*. Terpsichore, je vous enjoins de vous calmer.

LOLOTTE. Moi?..

NINETTE. Venez, maman, car je n'y tiens plus...

LOLOTTE, *très-animée*. Du temps de l'empire on aurait mis un être comme ça dans les charrois ; il n'était bon qu'à ça ! viens, ma fille, ton mari me tuera !

MOQUET, *tranquillement à Ninette*. Vous n'approuvez pas ce que dit votre mère, j'imagine ?

NINETTE. Vous n'êtes qu'un vilain homme ! allez, je vous abhorre !..

MOQUET. Comment ?

(Il reste un moment stupéfait.)

LOLOTTE, *bas à Verdières*. Et vous ! voilà un papier ! je ne sais pas ce que c'est ; mais ça vous regarde.

VERDIÈRES, *prenant le papier*. Moi ?

(Elles sortent, Lolotte, par le fond, Ninette par la gauche.)

SCÈNE X.

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET. A-t-elle dit : *abhorre* ou *adore* ?

VERDIÈRES. Abhorre.

MOQUET, *se passant la main sur les yeux*. J'éprouve une sensation pénible.

VERDIÈRES, *lisant*. « Vous avez perdu » les mille écus que vous paierez... » Il a gagné !

MOQUET, *inquiet*. Quoi ?

VERDIÈRES, *légèrement*. Une poule.

MOQUET, *plus inquiet*. Qui ?

VERDIÈRES, *de même*. Une poule de six mille francs.

MOQUET, *au comble de l'anxiété*. Qu'est-ce que vous venez me parler d'une poule ? j'en ai la chair. Expliquez-vous !

VERDIÈRES. Vous dites que le jeune homme a la lettre...

MOQUET, *très-vite*. Le perruquier ? il est ici, j'ai vu son dos ; il est frisé.

VERDIÈRES. Ecoutez, Moquet ! vous êtes un homme exalté !

MOQUET. Très-exalté.

VERDIÈRES. Il ne faut rien brusquer.

MOQUET. Ne brusquons rien.

VERDIÈRES. J'obtiens de votre femme des éclaircissemens qu'elle vous refuserait, à vous...

MOQUET. Oui, vous obtiendrez de ma femme des éclaircissemens qu'elle me refuserait... à vous... enfin, c'est égal, nous nous entendons parfaitement.

VERDIÈRES. Oui ! je vais aller la trouver.

MOQUET. Allez la trouver... c'est ça, moi je vais chercher l'Anglais... Allez, mon brave monsieur Verdières... je vous confie ma tête... (*avec importance*) ma tête, je la mets dans vos mains ; car je crains de la perdre...

VERDIÈRES, *à part, en sortant*. Si ce petit drôle a réussi, je suis déshonoré, je n'oserai plus reparaitre à l'Opéra.

(Il sort en boitant et en jetant des cris de douleur.)

SCÈNE XI.

MOQUET, *le regardant partir avec intérêt*.

Il est entamé ! excellent homme... comme il s'identifie à ma peine ! hein ? *en voilà un, d'ami, qui s'identifie ? est-il possible, grand Dieu ! ma Ninette ! une femme qui faisait l'admiration de toute l'Académie royale, elle aurait tout d'un coup pataugé dans le crime !..*

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

A l'Opéra tout est donc faux,

Que l'orchestre me le pardonne ;

Quand la nature a des défauts,

On se rembourre, on se cotonne !

C'est ainsi que l'air ingénu

N'est bien souvent qu'une écorce factice.

Ninette ! tu cachais le vice

Sous le maillot de la vertu ! (*Bis.*)

SCÈNE XII.

MOQUET, JOHN.

JOHN, *entrant*. Médème Mockett ?

MOQUET, *se retournant*. Monsieur... Qu'est-ce que celui-là ?..

JOHN, *tenant une lettre qu'il cache à Moquet*. Médème Mockett...

MOQUET. M^{me} Moquet !.. M^{me} Moquet !

JOHN. Yes.

MOQUET, *fort étonné*. Yes ! c'est anglais ça... (*Avec une joie qu'il cherche à dissimuler.*) C'est mon homme... la Providence le jette dans mes griffes... bouchons les issues.

(Il va fermer toutes les portes, et redescend près de John, qu'il regarde de près.)

JOHN, sans bouger de place. Médème Mockett?

MOQUET, redescendant la scène, et à part. Minute ici; dois-je le prendre par le raisonnement? ou par les cheveux? M. Verdières m'a dit de ne rien brusquer... c'est peut-être un lord qui se donne pour coiffeur; sur le continent c'est très-commun çà... attaquons-le par la logique.

JOHN. Médème Mockett!

MOQUET, avec respect. Mylord, votre conduite est celle d'un lâche et d'un polisson, savez-vous?

JOHN. *Y do not understand* *.

MOQUET, s'animant. Parlez-moi dans mon idiot... ma femme est mariée, et, en France, il n'est pas permis d'enlever une femme à son mari, quand elle en a un... Ça ne se fait pas, c'est illégal, c'est incongru... comprenez-vous?

JOHN. Médème Mockett?

MOQUET, élevant la voix. Oui j'entends, M^{me} Moquet.

JOHN, s'impatientant. Médème Mockett?

MOQUET. J'entends parfaitement. (*A part.*) Il paraît qu'il comprend difficilement, parlons-lui anglais, à ce cuistre... (*Il se pose devant John, et lui dit en gesticulant beaucoup pour lui faire comprendre ses paroles.*) Moi, dire à vous, à vous, moi, mon femme être là, dans son chambre; mais vous, entrir pas, moi nix, pas permettre, nix.

JOHN, allant vers la chambre. Yes, sir.

MOQUET, l'arrêtant. Yes, yes, moi je dis nix, vous dites yes, moi je dis nix... vous entrir pas chez mon femme.

JOHN, le repoussant. Yes, yes, médème Mockett! yes, yes.

MOQUET, le prenant par le bras et le faisant pirouetter. Ah! mais si l'outrage s'en mêle... (*A part.*) Mettons-y des égards, c'est un lord. (*A John.*) Vous êtes un homme d'honneur... moi aussi... nous nous battons; l'épée, le pistolet, tout me va... (*Avec véhémence.*) J'aurai ma vie, ou tu auras la tienne.

JOHN, se placant comme pour boxer. Goddam! médème...

MOQUET. Yes, yes... (*A part.*) Il veut boxer... c'est un lord.

SCENE XIII.

MOQUET, NINETTE, JOHN.

NINETTE. Qu'est-ce donc? quel tapage faites-vous? que se passe-t-il?

JOHN, reconnaissant Ninette. Médème Mockett!

* On prononce : *Aï don note onderstond*.

MOQUET. C'est moi madame, qui défends à milord de vous voir, et qui veut me couper la gorge avec lui.

NINETTE, étonnée. Avec son domestique?

MOQUET. Vous dites?

NINETTE. Eh! oui, c'est son domestique, John.

MOQUET, étonné. Son domestique Janne! (*Avec indignation.*) Comment? cet homme devant qui je m'inclinai, avec qui je prenais toute espèce de mitaines... c'était un domestique!.. un laquais!.. une négation sociale!.. et je lui proposais un duel!... moi fabricant... attends, attends, drôle!..

(Il passe devant Ninette pour atteindre John, qui passe derrière elle, et se place à sa droite, tandis que Moquet, par suite de ce mouvement, se trouve arrêté par Ninette.)

NINETTE, le retenant. Monsieur Moquet, mon mari!..

MOQUET. Non... laissez-moi...

JOHN, remettant furtivement un billet à Ninette. Médème Mockett... for you.

MOQUET, redescendant la scène avec indignation. Et il lui remet un billet encore... un domestique anglais!.. il faut que je le tue!.. je paierai le droit.

(Il passe devant Ninette, et veut se précipiter sur John, qui se pose en boxeur.)

NINETTE. Mon mari!..

MOQUET. Attends, misérable, je vais... ah! ah! (*John lui donne un coup de poing dans le côté droit et s'esquive.*) Oh!

(Il tombe sur la chaise à droite, en se tenant le côté.)

NINETTE, effrayée. Ah! mon Dieu!

MOQUET, reprenant sa respiration. Décidément, c'est un domestique...

SCENE XIV.

MOQUET et NINETTE.

NINETTE, avec inquiétude. Il vous a blessé?

MOQUET, douloureusement. Dans ce que j'ai de plus cher... dans ma montre... qui est en cinquante millions de miettes... (*Il tire sa montre qui est brisée.*) Mais brisons là... (*Avec force.*) Il t'a remis un billet?

NINETTE. Je te demande, si...

MOQUET, impérieusement. Moi, je demande ce billet.

NINETTE. Eh! mais vous le prenez sur un ton...

MOQUET, criant. Le billet... le billet...

NINETTE. Vous ne l'aurez pas.

MOQUET, lui saisissant la main. Je l'aurai...

NINETTE, *se défendant*. Monsieur Moquet... c'est indigne ce que vous faites-là!

MOQUET, *lui forçant la main*. Je ne dis pas... mais je l'aurai.

NINETTE. Non, non.

MOQUET, *prenant le billet*. Je le tiens !..

NINETTE, *derrière Moquet, tandis que celui-ci déplie le billet*. Rendez-moi ce billet... je ne sais pas ce qu'il y a... je ne l'ai pas autorisé à m'écrire des choses comme ça... mais c'est égal, je veux...

MOQUET, *sans l'écouter*. Juste ! l'écriture d'hier... ah ! milord !.. ah ! perruquier !. (*lisant*.) « Ma chère Ninette, laissez-moi » vous rendre heureuse. » (*A Ninette*.) Hein ! comme j'arrive à temps !

NINETTE. Qu'est-ce que ça prouve ?

MOQUET, *lisant*. « Je vous aime et veux » vous enlever à votre butor de mari... » (*A Ninette*.) Butor ! pour qui me prend-il cet homme-là ?

NINETTE. Je n'approuve pas son expression.

MOQUET, *avec importance*. Ni moi ! (*lisant*) « Dans un instant, ma chaise de poste sera » à la porte de l'hôtel pour vous attendre. » (*A Ninette*.) Voilà qui est vigoureux.

NINETTE. Je ne lui ai rien promis.

MOQUET, *lisant*. « Dès que vous y serez » montée, le postillon a ordre de partir » ventre à terre, jusqu'à la porte de la » ville, où je vous attendrai à cheval. » (*A Ninette*.) Voilà-t-il un toupet marqué !

NINETTE, *de l'autre côté*. Mais je ne savais pas...

MOQUET, *lisant*. « Pour faire arrêter la » voiture et me placer auprès de vous, » j'attendrai votre singe... » Qui ton singe ? qui ? (*Ninette baisse les yeux d'un air confus*.) Qui ? qui ? qui ? ton singe ?

NINETTE. Je ne sais.

(*Il la regarde avec dédain et s'éloigne un peu.*)

MOQUET, *lisant*. Ah ! « j'attendrai votre » signe... » (*A Ninette d'un ton plus calme*.) Il y a votre signe. (*Continuant de lire*.) « Il » suffira de lever les stores ; répondez-moi » en secret. **JULES**. »

NINETTE. Cette lettre est affreuse.

MOQUET, *se promenant*. Ah ! le drôle !.. ah ! le manant !.. parce que je suis fabricant de maillots, et que lui, il est anglais... une puissance maritime !.. mais qu'il navigue... mais qu'il navigue... je lui laisse la suprématie sur les mers... même sur les belles-mères... mais sur les épouses !..

Air : Pêcheurs, la matinée est belle.

Ah ! ce serait un peu trop drôle.

Ce serait un peu trop joyeux

De vouloir me souffler mon rôle,

Et qu' pour le jour nous soyons deux !

Tu voudrais bien, au fond de l'âme,

Epris d'ses appas,
Vil insulaire, m'enlever ma femme ;
Ah ! ah ! mais non pas,
Le roi des mers ne l'emportera pas.

(*Avec force*.) Si, une idée me frappe.

NINETTE. Quoi donc ?

MOQUET. Il t'enlèvera.

NINETTE. Jamais !

MOQUET, *lui montrant la table*. Toujours... mets-toi là.

NINETTE. Pourquoi faire ?

MOQUET, *impérieusement*. Ecris.

NINETTE, *s'asseyant avec effroi*. O Dieu ! vous me faites peur... Je suis comme mademoiselle Mars dans Henri III.

MOQUET. Tant mieux... O Alexandre Dumas ! je te pille, mon pauvre ami ; mais la chose m'y force... Ecris !

NINETTE. Que j'écrive... quoi ?

MOQUET. Ce que je vais te dicter.

NINETTE. Je ne sais pas l'orthographe.

MOQUET. Ce n'est pas nécessaire pour écrire aujourd'hui... (*avec violence*) écris, écris donc !

NINETTE. Mais quoi donc ?

MOQUET, *d'un ton arrogant*. « Mylord, » vous avez pardieu ! bien raison. »

NINETTE, *étonnée*. Comment ? pardieu !

MOQUET. En effet, l'expression est un peu... verdâtre... (*D'une voix caressante*.) « Vous avez bien raison... » Oui, comme ça (*D'une voix douce et cadencée*.) Vous avez » bien raison... mon mari est une espèce » de magot que je ne puis souffrir. »

NINETTE. Comment, un magot ?

MOQUET. Va ton petit chemin, j'en fais mon affaire.

NINETTE, *réfléchissant*. Magot ? magot avec un t ?

MOQUET, *vivement*. Oui... c'est-à-dire, non... magot, sans t comme gigo.

NINETTE, *écrivait* « que je ne puis souffrir... Après ?

MOQUET, *dictant*. « Je consens à me laisser enlever. »

NINETTE. Je n'écrirai pas cela.

MOQUET, *lui serrant la main sur la table*. Ecris, ou je casse ta main.

NINETTE, *jetant un cri*. Ah ! vous me faites mal.

MOQUET, *d'un ton décidé*. Henri III en plein. (*Dictant*) « Je consens à me laisser » enlever, et je leverai les stores quand il » le faudra. »

NINETTE. Quelle horreur !..

MOQUET, *dictant*. « Adieu, mon ange. »

NINETTE. Mais c'est d'une indécence !..

MOQUET, *avec autorité*. Adieu, ton ange ? « Votre syphilide, pour la vie, **NINETTE**,

» femme MOQUET, dame de chœurs à l'Académie royale. »

NINETTE. Que je signe de pareilles choses?

MOQUET. J'en fais mon affaire.. (*Dictant*)
» Amiens, le 12 décembre 1836* » (*descendant la scène avec agitation*) et ils appellent ça la Picardie... si j'étais la ville d'Amiens, je rougirais de voir ce qui se passe dans mon sein... (*A Ninette.*) As-tu fini? donne-moi-ça... où est ton auguste mère?

NINETTE. Là, au n. 10.

MOQUET. Bien!.. bravo!.. (*à Ninette d'un ton solennel*) et ensuite, s'il le faut, une séparation éternelle!..

NINETTE. Grand Dieu!

MOQUET.

AIR de *Panzeron*.

Ma vengeance sera complète,
Je plane dans les cieux!

NINETTE.

Mais quoi?

Que veux tu donc faire?

MOQUET.

Ninette!

J'ai mon idée, elle est à moi! (*bis.*)

Tout est près... hâtons-nous.

(*Montrant la lettre.*)

Voilà mon piège, allons le tendre...

Ensuite, il faudra nous entendre,

Si je suis... très-bien, garde à vous.

ENSEMBLE.

Ma vengeance sera complète!

Où, mon honneur m'en fait la loi.

Pour le séparer, Ninette,

J'ai mon idée, elle est à moi.

NINETTE.

Eh mais! qu'est-ce donc qu'il projette?

Ses regards causent mon effroi.

Mon ame est troublée, inquiète,

Je me sens trembler malgré moi.

(*Moquet sort sur l'ensemble.*)

SCENE XV.

NINETTE, puis VERDIÈRES.

NINETTE. Nous séparer!.. ah! quelle idée! quel scandale.... j'en mourrai d'abord.... (*On entend la clarinette jouer l'air du premier acte dans la coulisse.*) Grand Dieu!.. qu'est-ce que j'entends!.. c'est lui!.. Adolphe!.. mais comment?.. oh! non, non, c'est impossible!..

(*Elle est au comble de l'émotion lorsque Verdières entre à bas bruit, par la porte à gauche.*)

VERDIÈRES. Ninette! elle est seule!

NINETTE. Ah! vous voilà, monsieur Verdières... qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il dans l'hôtel...

VERDIÈRES. Oh! rien, rien... c'est la voiture de la rue du Bouloy qui vient d'arriver.

NINETTE, à part. Oh! si c'était?

* Ici, l'acteur substituera à cette date celle de la représentation.

VERDIÈRES. Mais j'ai saisi le moment où votre mari est auprès de Lolotte... nous n'avons qu'un instant... Ninette, rassurez-moi sur un point.

NINETTE. Sur quel point?..

VERDIÈRES. Est-ce que ce jeune homme aurait touché votre cœur?

NINETTE. Pas le moins du monde... je me soucie bien de sa passion, par exemple...

VERDIÈRES, à part, avec joie. Il a perdu!

VERDIÈRES, s'animant. Écoutez, ma Ninette! on peut nous surprendre: je n'ai pas le temps de pérorer. Il y va de mon bonheur, de ma gloire même...

NINETTE, à part. Tiens! lui aussi!.. (*Haut.*) Et l'autre qui va m'enlever!

VERDIÈRES. Comment? l'autre!.. mais moi, il y a de la poésie, il y a du drame dans mes affections! malgré mon âge, je suis palpitant d'actualité!.. revenez à Paris avec moi, je vous aime, Ninette... je vous aimerai toujours.

NINETTE. Mais, monsieur!..

(*Il lui saisit la main et lui prend un baiser.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, MOQUET.

MOQUET, à la porte du fond, sans être vu de Verdières ni de Ninette. Quoi! le vieux drôle!.. Oh! tu quoque! (*Il ressort rapidement, cédit à la cantonnade*) Oui! la voiture est en bas; descendez vite!

VERDIÈRES, interdit. Moquet!

NINETTE, à Verdières. Voyez, si mon mari vous avait entendu!.. ce serait joli!

(*Elle entre à droite.*)

SCENE XVII.

MOQUET, VERDIÈRES.

MOQUET, à part, descendant la scène d'un air malin. Abusons-le!

VERDIÈRES, avec hésitation. Qu'avez-vous donc, mon brave Moquet? vous avez l'air... tout drôle!..

MOQUET, à part. Dupons-le! (*Haut.*) Vous êtes mon vieil ami, vous êtes ma vieille pratique... (*Il s'approche et lui crie à l'oreille.*) Savez-vous une chose? il y a des gueux de tout âge sur la terre.

VERDIÈRES, tranquillement. Je l'ai remarqué.

MOQUET, de même. On veut m'enlever mon unique épouse!

VERDIÈRES, feignant la surprise. Pas possible!

MOQUET. Voilà la hideuse vérité. (*A*

part.) Je vais te faire courir aussi, toi. (*Haut.*) Concevez-vous les conséquences de cet acte? voyez-vous où ça va? prévoyez-vous ce qui m'arriverait!

VERDIÈRES, *hochant la tête d'un air affirmatif.* J'en ai un soupçon!

MOQUET, *avec importance.* Quel préjugé pour moi, si je n'avais pris mes mesures en raison de ce. (*Il écoute.*) Eh mais!.. ah! mon Dieu!.. j'entends crier... on crie!..

VERDIÈRES, *courant à la fenêtre.* Une chaise de poste qu'on ferme!.. une femme qui se débat!

MOQUET, *feignant le désespoir.* C'est la mienne.

(Il rit, à part.)

VERDIÈRES. La vôtre? mais courez donc!.. mais opposez-vous...

MOQUET, *d'un air désolé.* J'ai perdu ma femme!..

(On entend le fouet du postillon et le bruit d'une voiture qui part.)

VERDIÈRES, *à part.* Et moi le pari!

MOQUET, *criant.* Un cheval! un cheval! garçon! garçon!

SCENE XVIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Vous appelez, monsieur?

MOQUET, *hors de lui.* Un cheval, mon ami! servez-moi un cheval!.. elle est donc partie?

LE DOMESTIQUE. Cette dame? oui! elle a crié; mais vous avez dit de ne pas...

MOQUET, *lui mettant la main sur la bouche.* C'est bien! c'est bien! mais je vous demande un cheval... à genoux.

LE DOMESTIQUE. Il y en a un tout sellé, je vais le faire brider.

(Il sort.)

SCENE XIX.

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, *étonné.* Vous allez la poursuivre à cheval?

MOQUET. Moi? du tout! je monte à cheval comme une paire de pincettes. (*avec force.*) c'est vous qui allez les poursuivre! je vous invoque.

VERDIÈRES, *effrayé.* Moi? encore à cheval?

MOQUET. Oui, vous! (*criant avec intention.*) mon vieil ami! ma vieille pratique! (*À part.*) Vieux coquin! va! (*Haut.*) Vous

voyez que je suis entouré d'une légion de scélérats; vous m'aimez, vous? (*À part.*) Je l'exècre! (*Haut.*) Vous êtes incapable de me trahir... dites?

VERDIÈRES. Sans doute, mais je suis dans un état...

MOQUET, *à part, avec joie.* Bien! bon! bien! (*Haut.*) Route de Calais... (*Lui donnant le billet.*) Tenez, il en est encore temps! vous sauvez ma femme!.. vous me sauvez!..

VERDIÈRES*, *à part.* Au fait, je me sauve peut-être aussi, et mes mille écus avec.

MOQUET, *à la fenêtre.* Tenez! le cheval est prêt... on vous attend... partez, partez, (*criant.*) mon vieil ami! ma vieille pratique!

(Il le pousse vers la porte.)

VERDIÈRES, *s'arrêtant avec mauvaise humeur.* Il est insoutenable avec ses épithètes. (*Moquet le pousse dehors et lui lance un coup de pied qui ne l'atteint pas. En ce moment Ninette sort de la chambre à gauche; Moquet lui fait signe de garder le silence, lorsque l'on entend la voix de Verdières. Hors de vue.*) Route de Calais?

MOQUET, *se précipitant vers la porte comme pour l'empêcher de rentrer.* Oui! oui! allez! allez!

SCENE XX.

NINETTE, MOQUET.

NINETTE. Qu'y a-t-il donc?

MOQUET. Chut! silence! (*d'un air de mystère et avec hauteur.*) il vous faisait la cour?

NINETTE. Qui?

MOQUET, *vivement.* Le vieux, l'exhumé!

NINETTE. M. Verdières?

MOQUET. Oui.

NINETTE. C'est vrai.

MOQUET, *riant, d'un air de mépris.* Je vous demande un peu! une cariatide couverte de flanelle!.. ma parole! il n'y a plus de vieillards que dans les établissements *ad hoc.*

NINETTE. Mais encore une fois...

MOQUET, *écoutant.* Ecoutez!.. Il part... il court après Lolotte que j'ai fait enlever.

NINETTE, *effrayée.* Ma mère? enlevée?

MOQUET, *vivement.* A la bayonnette.

NINETTE. Comment cela?

MOQUET. J'ai fait remettre votre poulet... et puis j'ai dit à Lolotte que nous partions... quand une fois elle a été montée dans la voiture, avec les mânes de Florette sous son bras... fouette cocher!.. en route, la terpsichore du Tribunal!

* Verdières, Moquet.

NINETTE, *très-émue*. Maman abandonnée ainsi au milieu d'une route!..

MOQUET. Elle roule, laissons-la rouler!.. qu'elle aille ouvrir des loges à Mascara, à Ténériffe; (*d'un air brutal.*) je fais des vœux pour son bonheur.

NINETTE. Mais c'est indigne!

MOQUET, *d'un ton calme et imposant*. Et maintenant, que nous voilà dans une position solennelle...

NINETTE, *le regardant avec crainte*. Grand Dieu!

MOQUET. Madame! regardez-moi en face... Où en sommes-nous?

NINETTE. Comment? où nous en sommes?

MOQUET, *avec une émotion croissante*. Dois-je considérer la ville d'Amiens... comme le chef-lieu... de mon infortune?... répondez-moi.

NINETTE, *tremblante*. Que veux-tu dire?

(Elle s'éloigne avec crainte.)

MOQUET, *s'éloignant aussi*. Dois-je dérouler ma honte... au Palais-de-Justice?

NINETTE. Nous séparer?

MOQUET, *pleurant*. Suis-je?

NINETTE. Malheureux!

MOQUET. Achève!

NINETTE. Tu en doutes! tu croirais ta femme capable...

MOQUET, *faisant un pas en avant*. Eh bien! non... jamais!

NINETTE, *le regardant avec tendresse*. Léon!

MOQUET, *de même*. Ninette!

NINETTE, *de même*. Mon mari!

MOQUET, *de même*. Ma femme!.. ah!
(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et restent un instant dans cette position, lorsque Moquet dit avec un accent de bonheur.*)

Tu me jettes du baume! (*Puis d'un ton sec et accentué.*) Sacristi! je suis flatté de ça!

NINETTE, *avec douceur*. Ingrat!

MOQUET, *attendri, et d'un air caressant*. Tu l'aimes donc toujours, ton pauvre petit fabricant de maillots? Veux-tu que je te dise le mot? il t'en sait gré.

(On entend la clarinette.)

NINETTE, *à part*. O ciel! encore!

MOQUET, *avec joie*. Ah! tu ne sais pas? C'est lui! notre voisin!.. mon ami... cette bonne et précieuse clarinette!

NINETTE. Adolphe?

MOQUET. Oui, Adolphe!.. je viens de le voir... il descendait de voiture... il quitte l'Opéra, la France... il va en Angleterre.. partons avec lui pour Londres.

NINETTE, *avec un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt*. Pour Londres!

(*D'un ton résigné.*) Oh! non, pour Paris... loin de lui, bien loin de lui.

MOQUET, *frappé de surprise*. Ah bah!.. ah bah! la clarinette aussi!

NINETTE. Ne m'interroge pas.

MOQUET, *à part*. Je tombe des Grandes-Indes!

NINETTE. Ne m'interroge pas... et crois-moi!

MOQUET, *prenant son parti d'un air résolu*. Eh bien! oui, oui... je te crois. (*Avec exaltation.*) Voilà un aveu qui... Je suis sûr de toi... Je ne crains plus personne... partons!

ENSEMBLE, *chacun d'un côté de la scène.*

MOQUET.

Air : *Connaissez-vous dans Barcelonne.*

A l'Opéra, Paris t'appelle,

O ma Ninette, ô mes amours!

Des danseuses c'est le modèle,

Et de nos chœurs, quoique fidèle,

Ninette fera les beaux jours!

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle,

Moquet sera mes seuls amours.

Des maris il est le modèle,

Et de Moquet, toujours fidèle,

Je veux faire encor les beaux jours.

MOQUET, *s'approchant et le prenant dans ses bras*.

Mon bonheur sera ton ouvrage!

NINETTE.

Ne crains plus rien de hasardeux...

MOQUET.

Ah! que c'est doux le mariage!

NINETTE.

Quand on s'aime dans son ménage.

MOQUET, *avec enthousiasme*.

Et surtout quand on n'est que deux! (*bis.*)

(*Par un mouvement spontané, ils se poussent mutuellement, et vont reprendre l'ensemble chacun d'un côté de la scène.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MOQUET.

A l'Opéra, Paris t'appelle, etc.

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle, etc.

(*On entend des coups de furet et le roulement d'une voiture.*)

NINETTE. Mais, qu'est-ce que j'entends?

MOQUET, *à la fenêtre*. C'est la chaise de poste.

NINETTE, *allant à la fenêtre*. Et ces messieurs à cheval.

MOQUET, *avec une joie délirante*. Ah! ils peuvent venir à présent... je les méprise, je les foule aux pieds, comme deux insectes.

NINETTE. Ah! gardez-vous...

MOQUET. Moralement parlant. (*A part.*) Ah! je vais donc voir mon perruquier en face. (*On entend un grand bruit de voix en dehors.*) C'est elle! gare aux yeux! je voudrais des bésicles.

SCENE XXI.

LES MÊMES, LOLOTTE, appuyée sur les bras du domestique, puis VERDIÈRES et JULES.

LOLOTTE, hors d'elle-même, allant s'asseoir sur la chaise à droite. Enlevée! moi... enlevée!.. ça ne m'était pas arrivé depuis 1804.

NINETTE, allant près d'elle, avec intérêt. Maman!

VERDIÈRES, entrant, et se plaçant à gauche. En voilà un tour... pendable!.. me faire courir après une vieille de cet âge-là.

JULES, entrant, et se plaçant près de Verdières. Parbleu! je l'enlevais bien, moi.

MOQUET, au milieu, apercevant Jules. Ah! l'homme aux maillots... je reconnais ses jambes.

JULES, un peu déconcerté. M. Moquet!

LOLOTTE, essoufflée. Ah! ma fille, j'en échappe d'une belle... Quand j'ai eu levé les stores, ce jeune Anglais s'est jeté dans la voiture.

JULES, riant. Par erreur, bien certainement.

LOLOTTE, montrant Verdières. Lorsque le papa est arrivé... ça m'a sauvée.

VERDIÈRES, fâché. Le papa, le papa!.. mais je voudrais savoir quel est l'impertinent qui s'est permis...

MOQUET, fièrement. C'est moi.

LOLOTTE, se levant d'un air menaçant. Vous, scélérat! laissez-moi lui arracher les yeux.

MOQUET, reculant d'un pas, et avec dignité. Ninette, contenez l'ouvreuse; contiens ta mère! (A Verdières et à Jules.) Oui, c'est moi, moi seul, et si vous voulez m'en demander raison.

NINETTE, effrayée. Grand Dieu!

VERDIÈRES et JULES, faisant un mouvement violent vers Moquet. Oui, certes.

MOQUET, avec calme. La voilà, ma raison... c'est que... étant l'époux de ma Ninette, je ne me suis pas soucié... Dans la

position de la question... je sais bien que vous allez me dire : il y a des maris qui.. bon... bien... ça les arrange... c'est leur manière de voir... mais, moi, non... sensible... j'aime mieux autre chose. (Il rit.) Ah! ah! ah! et je vous ai prêté l'ouvreuse!

LOLOTTE, à Moquet. Insolent!

VERDIÈRES, bas à Jules. Dites donc, je crois que nous avons perdu tous les deux?

JULES, de même. Alors, nous ne perdons ni l'un ni l'autre.

MOQUET. Des amis comme ça, merci! (Avec sentiment.) Je n'en ai plus qu'un, d'ami... un bon, un sensible...

NINETTE, avec intérêt. Qui donc?

MOQUET. C'est moi! (On entend la clarinette.) Tu, tu, tu! (Il chante en faussant, et d'un air goguenard, l'air que joue la clarinette.) Souffle, souffle, toi!.. partons!

LOLOTTE, d'un ton décidé. Je pars avec vous.

MOQUET, à Lolotte. Il n'y a plus de place... mais demain, avec M. Verdières, à cheval... en croupe.

VERDIÈRES. Encore?

MOQUET, à sa femme, avec tendresse. Et quittons pour jamais cette ville d'Amiens, qui ne se recommande réellement que par ses pâtés et sa cathédrale.

LOLOTTE, à part, avec humeur. Dont il est impossible de manger la croûte.

CHOEUR.

Air de Mathilde de Sabran.

Hâtons-nous, partons pour Paris,
Partons en diligence!
Et cette leçon doit, je pense,
Profiter aux amis.

MOQUET.

Air du Code et l'Amour.

J'ai dit et fait bien des sottises;
Il est difficile, je crois,
Messieurs, qu'ell's soient toutes comprises,
En un seul jour, en une fois!
De s'prononcer quand on se presse,
En vingt quatre heur's un avis peut changer;
Ce soir, applaudissez la pièce,
Et rev'nez demain pour la juger. } (bis.)

CHOEUR.

Hâtons-nous, partons pour Paris, etc.

FIN.



LE MARIAGE DE RAISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. SCRIBE ET VARNER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique,
le 10 octobre 1826.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. DE BREMONT, officier-général..... M. FERVILLE.
 ÉDOUARD DE BREMONT, son fils, capitaine..... M. PAUL.
 BERTRAND, sergent..... M. GONTIER.
 PINCHON, fermier..... M. NUMA.
 SUZETTE, jeune orpheline, femme de chambre de
 M^{me} de Bremont..... M^{lle} LÉONTINE FAY.
 M^{me} PINCHON, fermière..... M^{me} JENNY-VEBTRÉ.
 PLUSIEURS CAVALIERS ET PLUSIEURS DAMES invités au château.

La scène est au château de M. de Bremont, dans le Lyonnais.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de M. de Bremont. Porte et deux croisées au fond. — Deux portes latérales. — La porte à gauche de l'acteur est celle de la chambre d'Edouard. — Auprès de cette porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une tasse et la soucoupe. — De l'autre côté, auprès de la porte, une table et deux fauteuils. — Au fond, à gauche, une psyché.

SCÈNE I.

SUZETTE, occupée à travailler près de la table à droite;
PINCHON, parlant à la cantonade.

PINCHON.

Soyez donc tranquille, cousin... je ne réveillerai personne, et j'attendrai qu'on soit levé... (Entrant et apercevant Suzette.) Eh! qu'est-ce que me disait donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde dormait au château?... voilà mademoiselle Suzette qui est déjà sur pied.

SUZETTE.

C'est monsieur Pinchon, le fermier de monsieur le comte. (Elle se lève.)

PINCHON.

Eh! oui, vraiment... Aujourd'hui à cinq heures du matin, moi et ma femme, madame Pinchon, nous étions hors du lit... parcequ'à la ferme on dort aussi bien qu'au château; mais on dort plus vite, excepté le dimanche... car on fait son dimanche. Mais pardon, mademoiselle Suzette, ce sont là des détails de ménage... Ma petite femme m'a dit comme ça

* Suzette, Pinchon

« Pinchon, je vais au marché, où tu viendras me rejoindre... Toi, pendant ce temps-là, va compter avec monsieur le comte, et lui apporter le prix de ses fermages; car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui la Toussaint.

SUZETTE.

Oh! l'on sait combien vous êtes exact.

PINCHON.

C'est vrai... Au jour de l'échéance, faut que tout soit payé... point d'arriéré, point de retard : c'est ma femme qui m'a mis sur ce pied-là; parceque, là-dessus, madame Pinchon n'entend pas la plaisanterie.

Air du vaudeville du Charlatanisme.

Depuis que de payer comptant
Ma femme m'a fait prendre l'habitude,
Nos richesses vont en augmentant;
V'la c' que c'est que l'exactitude

SUZETTE.

Et vot' femme?

PINCHON.

Des r'merciements :

Sur ell' n'ayez pas d'inquiétude
Fraiche et vermedle

SUZETTE.

Et vos enfants?

PINCHON.

Fort bien... Un de plus tous les ans ;
V'là c'que c'est que l'exactitude.

Mais vous ne venez plus à la ferme... voilà un siècle qu'on ne vous y a vue...

SUZETTE.

Il y a tant de monde au château que je ne l'ose quitter... Voilà quinze personnes au moins qui nous arrivent de la capitale... des belles dames, des jeunes gens à la mode... On va à la chasse ou à la pêche le matin, on joue la comédie tous les soirs... Hier encore il y avait un bal, où l'on a dansé jusqu'après minuit. Enfin, c'est la ville à la campagne... c'est Paris au milieu du Lyonnais.

PINCHON.

Dieux! s'amuse-t-ils, ces Parisiens!... et c'est monsieur le comte qui reçoit... qui héberge tout cela. V'là un digne homme!...

AIR de l'Écu de six francs.

C'est un brave et bon militaire,
Un honnête homme, Dieu merci ;
Quand on s' mêl' d'êr' millionnaire,
Il faudrait l'être comme lui :
Aussi chacun l'aime à la ronde ;
Car son bras est à son pays,
Son cœur est à tous ses amis,
Et sa fortune a tout le monde.

Et son fils, not' jeune maître, c'est un gaillard, celui-là! ah! ah!...

SUZETTE.

Taisez-vous donc... ne parlez pas si haut, car il est là; il dort. (Désignant la chambre à gauche.)

PINCHON.

Ah! c'est la porte de sa chambre... Est-ce qu'il est malade, par hasard?

SUZETTE.

Eh! vraiment, oui... Hier, il est sorti de ce bal avec la fièvre : et cela n'a fait qu'augmenter cette nuit... du moins, à ce que m'a dit Bertrand, qui est déjà entré dans son appartement...

PINCHON.

Ça ne m'étonne pas... Avec un air si doux et si gentil... il paraît que c'est un diable, du moins à ce que m'a dit madame Pinchon; et, quand on est le fils d'un général, qu'on a dix-huit ans, de la fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu'on veut... n'est-ce pas, mademoiselle Suzette?... Mais vous-même, qu'avez-vous donc?... Plus je vous regarde, et plus je vous trouve changée; non pas que vous ne soyez toujours fraîche et bien gentille... mais les autres années vous étiez si gaie... si étourdie... toujours sautant, toujours courant... et maintenant je vous vois triste et révense... Est-ce que, par hasard, il vous serait survenu des chagrins?

SUZETTE.

Est-il étonnant d'en avoir, lorsqu'on est orpheline, lorsqu'on est seule au monde?

PINCHON.

Seule!... vous ne l'êtes pas... N'avez-vous pas été recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès de laquelle vous étiez femme de chambre, il est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme son enfant; et après la mort de cette digne dame, son mari, à qui elle vous a recommandée, n'a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins?... la même tendresse?... Et voyez-vous, mademoiselle Suzette, j' gagerais que l'intention de M. le comte est de vous donner une dot et un époux... tout le monde le dit dans le pays.

SUZETTE.

Il serait vrai!... Je l'en remercie; mais je ne tiens pas à me marier.

PINCHON.

Bah! madame Pinchon disait aussi comme vous; et maintenant, demandez-lui-en des nouvelles... En tout cas, et si vous vous décidez, j'ai un parti à vous proposer... un parti auquel je pense depuis long-temps... mais ma femme vous en parlera... parceque, dans notre ménage, c'est moi qui ai les idées, et c'est elle qui a la parole.

(On entend une sonnette dans la chambre du fond.)

SUZETTE.

Tenez, tenez, c'est M. le comte qui sonne son valet de chambre; il vous dira si vous pouvez entrer.

PINCHON.

AIR : Dieu tout-puissant, par qui le comestible.

Dépêchons-nous, il sortira peut-être ;
Et je m'en vais, en fermier diligent,
A son lever, offrir à notre maître,
Mes humbl's respects, ainsi que mon argent.
(A Suzette.)

Pour vous, quittez cet air triste et sévère ;
Que la gaité vienne charmer vos jours ;
Et si l' château ne vous en offre guère,
V'nez à la ferme, on en trouve toujours.

ENSEMBLE.

SUZETTE.

Dépêchez-vous, etc., etc.

PINCHON.

Dépêchons-nous, etc.

(Pinchon sort par le fond.)

SCÈNE II.

SUZETTE, seule.

(Elle va s'asseoir sur le fauteuil auprès de la table à droite.)

De la gaité!... ils n'ont que cela à dire... et il a bien fait de s'en aller... Je ne conçois pas comment ils peuvent être gais; j'ai beau faire, depuis une heure... je suis là à travailler, et

je pense à tout, excepté à mon ouvrage...
(S'approchant de la porte à gauche, et écoutant.) Je n'entends rien... il repose... tant mieux... Dieux ! la porte s'ouvre !

SCÈNE III.

SUZETTE ; ÉDOUARD, s'appuyant sur le bras de BERTRAND.

BERTRAND.

Ne craignez rien, mon capitaine... je suis là pour soutenir le corps d'armée.

SUZETTE, courant à lui.

Y pensez-vous, Bertrand... avec votre jambe ?

ÉDOUARD, prenant le bras de Suzette.

Elle a raison... Tu aurais besoin, toi-même, de soutien.

BERTRAND, frappant sur sa jambe.

Laissez donc... c'est aussi solide qu'une autre... et quand ça casse, on en a de rechange... Vous ne pourriez pas en dire autant.

SUZETTE, donnant toujours le bras à Édouard, et le conduisant vers le fauteuil qui est à droite.

Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi... Comment cela va-t-il ce matin ?

ÉDOUARD, s'asseyant.

Mal... Je souffre horriblement.

BERTRAND.

Allons donc, mon capitaine ; qu'est-ce que de s'écouter comme une petite-maitresse?... Je vous ai vu marcher gaiement sous le feu du canon... et pour un misérable accès de fièvre... voilà que vous avez le frisson !...

ÉDOUARD.

Tu en parles bien à ton aise... Si tu avais dansé hier, comme moi, douze contre-danses...

BERTRAND.

Il est de fait que, dans le moment, je ne pourrais pas en faire autant, parceque chez moi les amours et les zéphyrus ça n' bat plus que d'une aile... Mais vous, morbleu !...

SUZETTE.

N'allez-vous pas le gronder, parcequ'il souffre... et lui faire mal à la tête ?

BERTRAND.

C'est juste... je n'entends rien à tout cela...

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Des médecins et de la pharmacie

Un bon soldat connaît peu les secrets :

Est-il blessé... le schnick et l'eau-de-vie

D'une compresse ont bientôt fait les frais.

Et je m' souviens qu' souvent à l'ambulance

Pour nous panser quand arrivait l'haillon,

(Faisant le geste de boire.)

En d' dans, morbleu, je prenais l'ordonnance,

Et la victoire ach'vait la guérison.

(Pendant ce couplet, Suzette va s'asseoir auprès de la table, à la droite d'Édouard.)

Aussi je vous laisse avec mademoiselle Suzette, parcequ'en fait de garde-malade, elle

vaut mieux que moi... si attentive... si diligente... Ce matin, vous ne croiriez pas qu'elle était levée à quatre heures.

ÉDOUARD.

Il se pourrait ?

BERTRAND.

Peut-être plus tôt ; car, en sortant de votre appartement, je l'ai trouvée qui m'a demandé de vos nouvelles avec tant d'intérêt, que ça m'en a fait peur... je vous ai cru plus malade que vous n'étiez.

ÉDOUARD.

Bonne Suzette !

BERTRAND.

Vous avez raison, c'est une bonne fille ; ça ne fait pas de phrases ni d'embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l'antichambre, que quelquefois on se croirait au salon... Mais en revanche, c'est modeste, c'est honnête, c'est attaché à ses maîtres... c'est sage sur-tout ; car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il n'y en a pas un qui n'en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

ÉDOUARD, se levant.

Vraiment !

BERTRAND.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc ? v'là ses vertiges qui le reprennent... Je vous le laisse, mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer... (A part.) C'est fini, je n'y tiens plus ; elle est trop gentille... (montrant sa jambe) et malgré les inconvénients, en avant... (Suzette passe de l'autre côté du théâtre, s'approche du pupitre et verse dans la tasse.) Je vais, de ce pas, me consulter avec le cousin Pinchon, qui vient d'arriver au château, et de là la demander à mon général, parceque, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible... Adieu, mademoiselle Suzette... adieu, mon capitaine...
(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUZETTE.

ÉDOUARD.

Adieu, mon brave... En voilà un qui est bien le meilleur soldat et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

SUZETTE.

Comment vous trouvez-vous ?

ÉDOUARD.

Mieux... depuis que je suis ici

SUZETTE.

Eh bien, ne parlez pas, je vais travailler auprès de vous... ou bien, je vous lirai, si vous l'aimez mieux. (Elle prend une chaise, se place à la gauche d'Édouard, et se met à travailler.)

ÉDOUARD.

Comme tu voudras.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

D'autre docteur il n'est pas nécessaire.

SUZETTE.

Je serai le vôtre aujourd'hui :

Il faut et rester tranquille et vous taire,

C'est mon arrêt, et je l'ordonne ainsi.

Pour vous forcer au repos, au silence,

Je reste là.

ÉDOUARD.

Moyen très incertain !

Car je suis sûr d'oublier l'ordonnance

En regardant le médecin.

SUZETTE, allant prendre sur le guéridon, à gauche, la tasse qu'elle présente à Édouard.

Ne regardez pas, monsieur, et prenez ce que je vous donne.

ÉDOUARD.

Eh mais ! Suzette, comme ta main tremble !

SUZETTE.

Oui... oui... je craignais de renverser. (Pendant qu'il boit.) Cela vous fait du bien, n'est-ce pas?... Cela doit vous calmer, vous rafraîchir. (Au moment où elle veut prendre la soucoupe, Édouard saisit sa main qu'il porte à ses lèvres.) Eh mais... que faites-vous ?

ÉDOUARD.

Ne m'est-il pas permis de te remercier ?

SUZETTE.

Édouard... Édouard, finissez... vous voulez que je m'en aille. (Elle s'éloigne de lui, et s'avance sur le bord du théâtre.)

ÉDOUARD, se levant et allant à elle.

Suzette, n'es-tu pas la fille adoptive de ma mère?... n'es-tu pas ma sœur?... n'avons-nous pas été élevés ensemble?... Autrefois tu ne te défiais pas de mes caresses... à présent elles te font de la peine.

SUZETTE.

A moi?... ce ne serait rien, peu importe ; mais c'est à vous qu'il faut penser... Vous souffrez, vous êtes malade... Hier, avoir suivi cette chasse pendant cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la nuit... Vous n'êtes pas raisonnable, vous ne vous ménagez pas... vous mourrez.

ÉDOUARD.

Eh bien, tant mieux... c'est ce que je veux, c'est ce que je desire... Ici, comme à Paris, ces folies, ces plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont devenus nécessaires... j'en ai besoin pour m'étourdir, pour ne pas rester seul avec moi-même ; car je souffre trop, je suis trop malheureux.

SUZETTE.

Vous, malheureux ! quelle peut en être la cause ?

ÉDOUARD.

Toi seule.

SUZETTE.

Moi, grands dieux !

ÉDOUARD.

Oui, Suzette... je t'ai toujours aimée... je t'aime comme un insensé, comme un malheureux en délire.

SUZETTE, se cachant la figure avec la main.

Ah ! monsieur, que me dites-vous là !

ÉDOUARD.

D'abord, je l'avoue, j'ai cherché à me faire aimer de toi ; puis j'ai rougi de mes projets... j'ai voulu te fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te parler comme un maître... mais ta bonté et ta douceur m'ont toujours désarmé... et ce qui a achevé de renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions, c'est que cet amour qui me dévorait, il m'a été facile, depuis quelque temps, de voir que tu le partageais.

SUZETTE, naïvement.

C'est vrai...

ÉDOUARD.

Tu m'aimes donc maintenant ?

SUZETTE.

Maintenant... non, ça a toujours été de même ; mais c'est depuis quelque temps seulement que je m'en suis aperçue.

ÉDOUARD.

Grands dieux !

SUZETTE.

Mais vous, monsieur Édouard, vous ne devez pas le savoir ; vous devez l'ignorer. Obtenez de votre père que je quitte ces lieux... que je m'en aille.

ÉDOUARD.

Tu veux quitter ces lieux !

SUZETTE.

Oui... je ne puis pas y vivre... je souffre trop ; tout m'y rappelle les bienfaits de votre mère ; votre état, le mien, et la distance qui nous sépare... Et jugez, monsieur, jugez des tourments que j'éprouve, lorsque je vous dirai qu'hier, pendant ce bal, de la première pièce dont les portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce salon qui m'est interdit, je vous ai vu toute la soirée danser avec mademoiselle de Luceval.

ÉDOUARD.

C'est mon père qui me l'avait ordonné.

SUZETTE.

Parcequ'il veut vous marier avec elle... je n'en puis douter ; j'en suis sûre.

ÉDOUARD.

Qui te l'a dit ? où l'as-tu vu ?

SUZETTE, montrant son cœur.

Là... il est des pressentiments qui ne trompent jamais...

ÉDOUARD.

Et moi, je jure que jamais je ne consentirai à une pareille union ; ou plutôt, il est un moyen de te rassurer, et de la rendre impossible.

SUZETTE.

Quel est-il ?

ÉDOUARD.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de te confier mes projets. Voici l'heure où l'on descend dans le salon, et l'on peut nous surprendre... Mais tantôt, après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse... mon père, ainsi que ces dames... Moi, grâce à mon indisposition, il me sera permis de rester... Nous serons seuls, dans la maison... je t'attendrai ici.

SUZETTE.

Seule... ici... avec vous?... Non, Édouard, ce ne serait pas bien ; je ne le puis.

ÉDOUARD.

Tu veux donc encore ajouter à mes maux !... tu veux me voir mourir, et en être la cause !

SUZETTE.

Que me dites-vous là?... moi ! vouloir votre mort !... c'est mal à vous d'employer un tel moyen pour me décider... Vous êtes le fils de ma bienfaitrice, vous ne pouvez pas me tromper... je viendrai.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah ! je suis trop heureux !

SUZETTE, apercevant M. de Bremont qui entre par le fond.

Ciel ! M. le comte.

(Elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y ranger quelque chose.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Ah ! ah ! Édouard, vous voilà levé ! Pour un homme qu'on disait si malade...

ÉDOUARD.

Cela va mieux, mon père.

M. DE BREMONT.

C'est ce que je vois.

SUZETTE, troublée.

Oui, monsieur... j'étais là occupée à le soigner...

M. DE BREMONT.

C'est bien, mon enfant... je connais ta bonté, ton excellent cœur. (À Édouard.) Édouard, vous verra-t-on au déjeuner?... serez-vous de notre partie de chasse ?

ÉDOUARD.

Non, mon père... et dans ce moment même, je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M. DE BREMONT.

Là-dessus, liberté entière : on ne doit pas contrarier un malade.

ÉDOUARD, bas à Suzette.

Tu entends, Suzette...

(Il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu'à la porte ; et au moment où elle va entrer avec lui :)

M. DE BREMONT, à haute voix.

Suzette ! Suzette !... mon fils, je crois, n'a

* Édouard, M. de Bremont, Suzette

plus besoin de tes services ; et mademoiselle Luceval t'attend pour l'aider dans sa toilette.

SUZETTE.

Oui, monsieur.

(Montrant l'appartement où Édouard vient d'entrer.)

AIR d'Aristippe.

Mais je voulais, moi, son guide ordinaire,
Soutenir ses pas.

M. DE BREMONT.

Je le croi.

Il est fort beau, fort généreux, ma chère,
De protéger un plus puissant que soi :
Mais au danger alors qu'il est en suite,
A quoi lui sert un trop fragile appui ?
Bien rarement on empêche sa chute,
Et parfois l'on tombe avec lui.

SUZETTE, étonnée.

Comment, monsieur ?

M. DE BREMONT, lui prenant les mains avec douceur.

Suzette, tu es une bonne fille, que j'aime,
que j'estime, que j'ai promis de protéger.

SUZETTE.

Ah, monsieur !

M. DE BREMONT.

Plus tard, et après avoir habillé mademoiselle de Luceval, tu viendras me parler... Va, mon enfant, va d'abord à tes devoirs... c'est l'essentiel.

(Suzette sort.)

SCÈNE VI.

M. DE BREMONT, seul.

Oui, je m'en aperçois enfin, et j'aurais dû m'en douter plus tôt... élevés ensemble... se voyant tous les jours... ils s'aiment... peut-être même sans le savoir... Suzette, du moins... car pour mon fils, je le connais... Il sait très bien ce qu'il fait... C'est donc par lui qu'il faut commencer ; et, quoiqu'on dise qu'il n'y a pas de remède contre l'ainour, j'en connais un auquel rien ne résiste, pas même... les grandes passions... le tout est de l'employer à temps.

SCÈNE VII.

M. DE BREMONT, BERTRAND.

BERTRAND, au fond.

Pardon, excuse, mon général.

M. DE BREMONT.

Ah ! c'est toi, Bertrand ! eh bien ! que fais-tu donc là, immobile et l'arme au bras ? (Il s'assied sur le fauteuil à droite.) Avance à l'ordre.

BERTRAND, s'avançant.

C'est que, voyez-vous, mon général, je ne suis pas à mon aise, parce que j'ai quelque chose à vous demander.

M. DE BREMONT.

Toi, me demander quelque chose !... tant

mieux ; car c'est la première fois de ta vie.

BERTRAND.

Il est vrai de dire, mon général, que vous ne m'en avez jamais laissé le temps... comme à Wagram, vous savez, ce jour où les autres n'ont pas même pu tirer un coup de fusil ; ce n'était pas mauvaise volonté de leur part... (faisant signe de croiser la baïonnette ;) mais rapport à ce que nous avions abordé spontanément.

M. DE BREMONT.

Eh bien, après ?

BERTRAND.

Après... c'était pour vous dire que je suis le fils d'un de vos fermiers, que je suis parti conserit, que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois tout... c'est vous qui m'avez mis au feu ; c'est vous qui m'avez nommé caporal, puis sergent ; c'est vous, mon général, qui, en Russie, et quand je tombais de froid, avez été votre manteau pour en couvrir le corps de votre soldat... Aussi, maintenant, quand je vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous arrive tous les mois... j'aimerais mieux sentir la pointe de mille baïonnettes.

M. DE BREMONT.

Eh bien ! enfin, où en veux-tu venir ?

BERTRAND.

J'en veux venir à vous apprendre que je suis chez vous logé, nourri, hébergé... de l'argent dans ma poche, le verre d'eau-de-vie à discrétion, et le cigare à volonté... c'est ce qui fait que je n'ai besoin de rien, et que je n'ai rien à vous demander.

M. DE BREMONT.

Que diable me disais-tu donc tout-à-l'heure ?

BERTRAND.

Permettez... quand je dis que je n'ai rien... c'est que j'ai quelque chose... un bon conseil qu'il me faudrait... mais j'aurais à reprendre cela de trop haut... et comme je vois que vous étiez occupé...

M. DE BREMONT.

Eh ! oui, morbleu ! mais, n'importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

BERTRAND.

Du tout, mon général... j'ai bien attendu deux ans, je peux aller encore, et puisque ma présence vous dérange... (Il veut se retirer.)

M. DE BREMONT, le retenant.

Au contraire... tu arrives à propos, car j'ai besoin de toi. (Il se leve.)

BERTRAND, revenant.

Il se pourrait, général !... alors ne pensons plus à mon idée, et voyons la vôtre.

M. DE BREMONT.

Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini ; car tu n'abordes pas les sujets de conversation aussi spontanément qu'autrefois les Autrichiens.

BERTRAND, froidement.

Aujourd'hui... je ne dis pas... ça se peut bien, à cause de ma jambe.

M. DE BREMONT.

Eh ! qui diable te parle de cela ?... voici de quoi il s'agit... Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps... je veux l'éloigner, et je vais l'envoyer voyager en Italie... à Naples... en Grèce, s'il le faut...

BERTRAND, froidement.

Comme mon général le voudra.

M. DE BREMONT.

C'est encore un secret ; mais je veux qu'il parte, non pas demain, mais aujourd'hui, et dans quelques heures.

BERTRAND.

Je ne m'y oppose pas.

M. DE BREMONT.

Des affaires personnelles... des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu'un en qui j'aie autant de confiance qu'en moi-même... Ce n'est pas un serviteur qu'il me faut, car Jacques et Guillaume l'accompagneront... ce que je veux avec lui, c'est un ami... et j'ai pensé à toi.

BERTRAND, vivement.

Mille-z-yeux !... mon général !...

M. DE BREMONT.

Tu acceptes donc !

BERTRAND.

C'est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux... ce n'est pas que, pour le moment, ça me vexe...

M. DE BREMONT.

Et pourquoi ?

BERTRAND.

Parceque, avec l'aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j'avais des idées de mariage.

M. DE BREMONT.

Toi, te marier ?

BERTRAND.

C'est le bon moment ; je n'ai plus que cela à faire.

M. DE BREMONT.

Et c'est sur un prétexte pareil que tu me refuses !

BERTRAND.

Un prétexte !

M. DE BREMONT.

Oui, morbleu ! et si tu ne pars pas avec mon fils, c'est que tu ne m'aimes pas.

BERTRAND.

Ah ça, général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M. DE BREMONT.

Je le répète : c'est que tu ne nous aimes pas.

BERTRAND.

Sarpejeu ! si ce n'était pas vous... il faudrait m'en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non... Mais vous le vou-

lez, je n'aurai peut-être que cette occasion de m'acquitter envers vous... Dans une demi-heure, j'aurai dit adieu à mes amis, j'aurai fait mon sac... et je suis à vos ordres.

M. DE BREMONT.

C'est bien... je te reconnais... et je ne doutais pas de toi... je n'en ai jamais douté... Si je t'ai offensé, pardonne-moi. (Il lui tend la main.)

BERTRAND.

Ah! mon général!

M. DE BREMONT.

Je reviens dans l'instant... et je te donnerai mes dernières instructions. (Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, puis PINCHON.

BERTRAND, seul, essayant une larme.

Ah! le brave homme!... Mais c'est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...

PINCHON, entrant par la porte du fond.

Eh bien... tu as vu le général?

BERTRAND.

Oui... il sort d'ici.

PINCHON.

Et tu lui as parlé?

BERTRAND.

Sans doute.

PINCHON.

Eh bien, tant mieux, cousin... Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c'était de te voir marié... Il est si doux d'être en ménage! Moi, avec madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes... je suis là comme un roi.

BERTRAND.

Morbleu! c't autre qui vient me parler d'ça au moment où je pars!

PINCHON.

Il se pourrait!

BERTRAND.

AIR de Marianne.

Mon général me le demande;
Pouvais-je refuser, hélas!

PINCHON.

Oui, ta complaisance est trop grande,
Et je dirais... *Je ne veux pas.*

BERTRAND.

Sur des soldats

Tu ne sais pas

C' qu'un général et l' devoir

Ont de pouvoir :

Qu'il ds' seul' ment :

Marche .. en avant!

Fût-ce au trépas,

On y va l'arme au bras.

Quand d'obéir on a l'usage,

Lorsque la discipline est là,

Ça n' coûte rien.

PINCHON.

Je connais ça :

C'est comme dans mon ménage.

BERTRAND.

Du reste... je te conterai tout cela pendant notre diner, car nous allons diner ensemble, avant mon départ.

PINCHON.

Je ne demanderais pas mieux, mon ami, mais j'en peux pas, parce que madame Pinchon est au marché, où je dois l'aller reprendre... et si j'y manquais, vois-tu, cela serait mal.

BERTRAND.

J'en suis fâché! alors... je voulais te dire... Il me faudra de l'argent pour mon voyage; et, comme je ne veux pas en demander à monsieur le comte, il faut que tu m'en prêtés.

PINCHON.

Pour ça, cousin, et avec plaisir... Mais auparavant, il faut que j'en parle à madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

BERTRAND.

Ah ça... quel diable d'homme es-tu donc?... tu ne peux donc rien faire sans sa permission?

PINCHON.

C'est là le bonheur du ménage, mon ami : c'est ce qu'il y a de plus doux : tu le verras.

BERTRAND.

A la bonne heure... Je n'ai plus qu'un service à te demander, si toutefois madame Pinchon, ma cousine, ne s'y oppose pas... Écoute : je vais partir d'ici avec monsieur Edouard... Nous allons voir les Grecs...

PINCHON.

Les Grecs!

BERTRAND.

Oui... Je n'ai jamais servi dans ces régiments-là... mais les Grecs... vois-tu... ce sont de braves gens, des malins qui ne bougent pas... Il paraît qu'on se bat chez eux, et gaillardement... c'est même le seul endroit, dans ce moment, où il y ait des coups à gagner... et comme je connais monsieur Edouard, il ira en amateur.

PINCHON.

Tu crois?

BERTRAND.

Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

PINCHON.

Quoi! tu n'es pas content de ce que tu as déjà?

BERTRAND.

Non... l'appétit vient en mangeant, comme on dit... Et si le hasard voulait... tu m'entends bien... c'est dans les possibles... je te prie de remettre cette lettre et ces papiers... à la personne que tu sais bien... Ce n'est pas pour cela que je les avais pris... mais enfin, c'est dans ces cas-là que l'on compte sur ses amis.

PINCHON.

Et tu peux compter sur moi, à la vie et à la mort... Dieux ! pour un cousin... pour un ami, il n'y a rien que je ne puisse braver... Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à madame Pinchon ; ça ne te fâchera pas ?

BERTRAND.

Du tout... j'aurais voulu seulement l'embrasser avant mon départ.

PINCHON.

Eh bien, sois tranquille, je vais la prendre au marché, et de là, tous les deux, nous reviendrons par chez toi... Que diable, d'ici à tantôt, tu ne seras pas parti... il n'est encore que... (Regardant sa montre.) Ah ! mon Dieu ! onze heures... et pendant que je cause là, mes affaires ne se font pas. (Allant à la fenêtre à gauche.) Jean, attelle toujours Grisette à la carriole.

BERTRAND.

Mais écoute-moi donc.

PINCHON.

Nous parlerons de cela en marchant... parce que ma femme va m'attendre.

AIR de la valse des Comédiens.

Depuis c' matin je suis séparé d'elle ;
De mon absence ell' me gronde toujours.

BERTRAND.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle.

PINCHON.

Ce tourment-là c'est l' bonheur de mes jours.
Quand ell' se fâche, hélas ! elle est si bonne !
C'est pour mon cœur un plaisir toujours neuf ;
Et quand près d' moi j' n'entends gronder personne,
La peur me prend, il m' sembl' que je suis veuf.

ENSEMBLE.

Depuis c' matin { je suis / il est } séparé d'elle,

De { mon / son } absence ell' { me / te } gronde toujours.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle,

Mais c' tourment-là c'est l' bonheur de { mes / tes } jours.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, sortant de sa chambre. (Il va à la porte du fond, et regarde en dehors pour s'assurer que Pinchon et Bertrand sont partis.)

Enfin, ils s'éloignent... j'ai vu mon père et ces dames monter en voiture... tout le monde est parti, et, grace au ciel, me voilà seul dans la maison... Sans cette maladie, que j'ai si heureusement imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec Suzette... Je tremble... je ne puis rester en place ; et ce que j'éprouve cependant a un charme indéfinissable... Moments d'inquiétude et d'espoir, de crainte et de plaisir... moments qui précèdent un pre-

mier rendez-vous ! ah ! vous êtes plus doux encore que tous ceux qui le suivent... J'entends du bruit... c'est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas... et plus encore aux battements de mon cœur... mon sang se précipite avec violence. Quelques moments de plus, et j'y succomberais... mais non... plus de doute... voici le bonheur... voici Suzette... courons... Ciel ! mon père !...

SCÈNE X.

M. DE BREMONT, ÉDOUARD.

M. DE BREMONT.

Eh bien, mon ami, comment cela va-t-il ? Je venais savoir de tes nouvelles. (Le regardant.) Ah ! mon Dieu !... toi que j'avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue !

ÉDOUARD.

Oui... je me suis senti beaucoup mieux, et j'allais sortir... Mais vous, mon père, comment n'êtes-vous pas à la chasse ?

M. DE BREMONT.

J'étais parti... je me suis senti indisposé... et j'ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon... (A part.) O ciel !... (Haut.) C'est étonnant, malgré cela, que vous, qui, ce matin, vous portiez si bien, vous soyez tout-à-coup malade !

M. DE BREMONT.

Il est bien plus étonnant encore, que toi, qui, ce matin, étais si malade... En tout cas, l'avantage est pour toi, et j'aimerais mieux ta situation que la mienne.

ÉDOUARD, à part.

Oui, elle est jolie... je n'y tiens plus... je suis sur les épines... Allons du moins prévenir Suzette. (Il va pour sortir.)

M. DE BREMONT.

Eh bien !... où vas-tu donc ?

ÉDOUARD.

Rien... j'allais au jardin... j'allais à la ferme de Pinchon pour régler avec lui.

M. DE BREMONT.

S'il en est ainsi, je t'accompagnerai.

ÉDOUARD, à part.

Quel supplice !

AIR : Fils imprudent, époux rebelle.

D'une affaire qui m'intéresse
Je m'occupais...

M. DE BREMONT.

Parlons-en sur-le-champ.

Eh quoi ! ma demande te blesse,
Et mon aspect t'importune !

ÉDOUARD, vivement.

Comment ?

Non pas, mon père ; non, vraiment.

(D'un air embarrassé.)

Mais le motif de cette affaire...

M. DE BREMONT, sévèrement.

Ne saurait être honorable, mon fils,
Dès qu'il vous fait redouter les avis
Et les regards de votre père.

ÉDOUARD.

Quoi! vous pourriez supposer...? Je ne savais pas moi-même où j'allais.

M. DE BREMONT, sévèrement.

Eh bien!... moi, je vais te l'apprendre... Tu vas chercher Suzette pour retrouver ce rendez-vous que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

ÉDOUARD.

O ciel!... qui a pu vous dire...?

M. DE BREMONT.

Suzette, elle-même, que je viens d'interroger, et qui, en fondant en larmes, m'a tout avoué...

ÉDOUARD, à part, et comme anéanti.

Grands dieux!

M. DE BREMONT, s'approchant d'Édouard; et avec douceur.

Édouard!... c'est la protégée de ta mère... c'est presque ta sœur... c'est une jeune fille sans expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et l'appui... C'est elle que tu voulais séduire!

ÉDOUARD.

Mon père!

M. DE BREMONT.

Oui... tels étaient tes desseins.

ÉDOUARD.

Eh bien, oui, mon père... Mon seul espoir était de vous cacher mon amour, qui devait exciter votre colère... Mais, puisque vous savez tout, et que je n'ai plus rien à ménager, je vous dirai que j'adore Suzette... que je ne puis vivre sans elle... que mon seul bonheur, mon seul desir est d'en faire ma femme.

M. DE BREMONT.

L'épouser!... Écoute, Édouard... je ne te rappellerai pas ce que disent en pareil cas les oncles et les pères... mais tu me connais; tu sais que rien ne me fait dévier de mon devoir, et, malgré ma tendresse pour toi, je te déclare que, plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux te voir mort.

ÉDOUARD.

Eh bien!... vous serez satisfait; car, si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M. DE BREMONT.

Ah! vous voulez vous tuer! c'est là que je vous attendais... Eh bien, asseyez-vous là, monsieur, et écoutez-moi.

(Ils s'asseyent.)

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il me dire?

M. DE BREMONT.

Autrefois, monsieur, à dix-huit ans, j'étais un fou, un extravagant comme vous... J'aimais

une jeune ouvrière, qui m'adorait, et qui était aimable et jolie... comme Suzette... Mais j'avais un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd'hui... Je voulais aussi épouser l'objet de ma passion: car, à votre âge, monsieur, on épouse toujours; et, comme vous (c'est l'usage), je menaçais de me tuer... Savez-vous quelle fut la réponse de mon père?

ÉDOUARD.

Non, vraiment.

M. DE BREMONT.

Exactement celle que je viens de vous faire... « J'aime mieux te voir mort... » J'avais une mauvaise tête; et, quoique, à dix-huit ans, il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti... et un beau jour, ma maîtresse et moi, nous primes le dernier chapitre de Werther... une dose d'opium; et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

ÉDOUARD.

O ciel!

M. DE BREMONT.

Par malheur, on vint à notre secours; et par un malheur plus grand encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union... Un an après, nous plaidions en séparation, et j'étais le plus malheureux des hommes... Voilà, monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d'inclination.

ÉDOUARD.

Que m'apprenez-vous là!

M. DE BREMONT.

Ce que vous auriez dû toujours ignorer... Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je contractai un mariage de raison... J'épousai votre mère, que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas... L'amour est venu plus tard, vous le savez; non cet amour qui tient du délire des sens ou de l'imagination; mais èt amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle... Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage... vous en avez été témoin... que ce souvenir-là vous guide... Pensez à votre mère, et choisissez.

ÉDOUARD.

A cela je n'ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous... mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu'elle en a reçues peuvent répondre d'elle et de sa constance.

M. DE BREMONT, se levant. (Édouard se lève aussi.)

Et qui me répondra de la votre? quoiqu'un père doive ignorer bien des choses, elle n'est pas la première que vous aimez, je le sais, et quand cette première ardeur se sera éva-

porée, que votre amour pour elle sera dissipé... il ne vous restera plus rien que le sentiment de votre faute et les regrets de l'avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner; et jusqu'à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous... Dès ce soir donc, vous quitterez ces lieux.

ÉDOUARD.

Moi ! que dites-vous ?

SUZETTE, qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre, à gauche.

O ciel ! il va partir !

M. DE BREMONT.

Et voici Suzette elle-même, à qui j'ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

(Suzette paraît.)

ÉDOUARD, allant à elle.

Jamais je n'y consentirai ; et si vous me forcez à quitter Suzette... le dessein dont je vous parlais tout-à-l'heure... je vous jure que je l'exécute à l'instant.

M. DE BREMONT.

Malheureux !

AIR du vaudeville des Scythes.

Un pareil mot est sorti de ta bouche !

Tu veux t'armer de mes propres aveux !...

Eh bien, ingrat, puisque rien ne te touche,

Va, laisse-moi, va mourir... tu le peux !

D'autres que toi me fermeront les yeux.

Par un châtiment bien sévère,

Mes anciens torts aujourd'hui sont punis ;

Ainsi jadis j'abandonnai mon père,

J'ai mérité d'avoir un pareil fils...

Je devais avoir un pareil fils !

ÉDOUARD, se jetant à ses pieds.

Pardon, pardon, mon père !

M. DE BREMONT.

Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire... Allez au salon retrouver ces dames... plus tard vous connaîtrez mes ordres... Laissez-nous.

(Édouard s'incline, et rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit !... Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

SUZETTE.

Oui, monsieur, je vois que j'ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n'ai reçu que des bienfaits... Mais je ne souffrirai pas que votre fils s'éloigne... je ne veux pas que, pour moi, vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse... Qu'il reste dans la maison paternelle ; et moi, monsieur, chassez-moi.

M. DE BREMONT.

Et où iras-tu?... Non, Suzette, non, mon

enfant, je ne suis point injuste... si tu as des torts, ils sont involontaires, et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire oublier... Je te dirai plus ; je t'estime, je t'aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils... Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille union est impossible ; non parce que je suis noble, et que tu ne l'es pas... ma noblesse date d'hier, et je ne la dois qu'à mon épée... mais je parle pour ton bonheur, pour celui d'Édouard... Il est des convenances qu'on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver... Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t'introduire, l'opinion te repousserait... lui-même s'en apercevrait... C'est dans toi qu'il serait humilié, et bientôt il ne t'aimerait plus ; car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille... que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

SUZETTE.

Oui ! oui, vous avez raison... je serais bien malheureuse... mais dussé-je l'être plus encore... qu'importe?... je serais à lui.

M. DE BREMONT, à part. *

(La regardant avec compassion.) Pauvre enfant ! c'est toujours le même langage... voilà comme j'étais... (Haut.) Tu l'aimes donc bien ?

SUZETTE.

Plus que moi, plus que ma vie... mais non plus que mes devoirs.

M. DE BREMONT.

Eh bien, ce sont ces devoirs que j'invoque et que je te rappellerai... Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr, quand ma femme t'a recueillie... elle t'a élevée comme son enfant... mais bientôt sa tendresse inquiète s'alarma de l'attachement qu'Édouard te portait, et, prévoyant, à son lit de mort, les malheurs de l'avenir, elle t'a écrit ; et sa lettre, la voici.

SUZETTE.

Oui... c'est bien son écriture, et c'est à moi qu'elle s'adresse. (Elle baise la lettre, l'ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.) O ciel ! ma bienfaitrice implore ma pitié ! elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (Tombant aux pieds de M. de Bremont.) Monsieur, je suis à vos pieds... ordonnez de moi et de mon sort.

M. DE BREMONT, la relevant.

Suzette, Suzette... c'est moi qui te remercie ; ne parle plus de bienfaits, c'est moi qui suis maintenant ton débiteur.

SUZETTE.

Que dois-je faire ?

M. DE BREMONT.

Renoncer à Édouard... à ton amour.

SUZETTE.

Je vous l'ai déjà promis.

M. DE BREMONT.

C'est peu encore... il faut lui ôter tout espoir... il faut te faire à toi-même un devoir de l'oublier ; et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

SUZETTE.

O ciel!... (Se reprenant.) Je tiendrai ma parole, monsieur ; je vous obéirai.

M. DE BREMONT.

Tu peux t'en rapporter à moi du soin de ton bonheur... du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

SUZETTE.

Présenté par vous... cela suffit... je l'accepterai.

M. DE BREMONT.

Et quant à votre avenir... quant à votre fortune...

SUZETTE, l'interrompant.

Ah, monsieur!

M. DE BREMONT.

Pardon... je t'ai offensée : on ne paie pas de pareils sacrifices... mais l'amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

SUZETTE, se jetant dans ses bras.

Ah! voilà tout ce que je demande.

M. DE BREMONT.

Allons, allons, il faut du courage... laisse-moi, laisse-moi, mon enfant... je vais penser à tout cela, et je compte sur toi ; j'y compte.

SCÈNE XII.

M. DE BREMONT, seul.

Ah! sans doute, il faut du courage, il en faut... car vingt fois j'ai été tenté de l'appeler ma fille, et de lui donner mon consentement... Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets... (S'essayant les yeux.) Allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire... Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j'agis bien... qu'un chagrin d'un instant doit assurer leur bonheur à tous... En un mot, c'est mon devoir... et ma devise, à moi, c'est : *« Fais ce que dois, advienne que pourra. »* L'important est de presser les événements, et de chercher d'abord ce mari... (Il réfléchit un instant.) Mais, quand j'y pense... et pourquoi pas? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là... de l'honneur, de la probité... la bonté même.

SCÈNE XIII.

M. DE BREMONT; BERTRAND, en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l'épaule.

BERTRAND, au fond, et portant la main à son chapeau.

Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M. DE BREMONT.

J'ai changé d'idée... tu ne partiras pas.

BERTRAND, étonné.

Comment!

M. DE BREMONT.

Tu ne partiras pas!

BERTRAND, transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s'approchant de M. de Bremont.

Que dites-vous?... il serait possible!

M. DE BREMONT.

J'ai un autre service à te demander.

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE BREMONT.

Il faut te marier.

BERTRAND.

Me marier!

M. DE BREMONT.

J'attends cela de ton attachement et de ton amitié.

BERTRAND.

Permettez, général... c'est autre chose.

AIR du vaudeville de la *Somme toute*.

Je sais ce que j'ai de reconnaissance
A vos bontés, à vos soins généreux ;
Mais ça n'va pas jusqu'à braver la chance
D'un hymen plus que périlleux :
Mieux vaut cent fois affronter un bataille,
Car, vous l'avez, j'y vous ai voué mon bras ;
J'y vous dois mon cœur, et mon sang et ma vie ;
Mais, général, la tête n'en est pas.

M. DE BREMONT.

Ça va sans dire... aussi tu ne risques rien... un ange de douceur et de bonté... un vrai trésor.

BERTRAND.

C'est égal ; j'ai déjà pris la liberté de vous dire (montrant son cœur) que la position était occupée par des forces supérieures... ce qui veut dire que j'aime quelqu'un.

M. DE BREMONT.

Quelle que soit cette personne, elle ne peut valoir Suzette.

BERTRAND.

Suzette!... est-il possible!... mais c'est elle que j'aime, et que je n'osais vous demander.

M. DE BREMONT.

Vraiment!... eh bien, il me sera doux d'assurer le bonheur des deux personnes que j'estime et que j'aime le plus au monde.

BERTRAND.

Je n'y tiens plus... ça m'étouffe... cela me suffoque; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me faire tuer pour vous.

M. DE BREMONT.

Aujourd'hui cela ne se peut pas... cela dérangerait ton mariage.

BERTRAND.

C'est juste... vous avez raison... mais ça se retrouvera, mon général... ça se retrouvera, faut l'espérer... Avant tout, cependant, vous m'assurez que mademoiselle Suzette y consent ?

M. DE BREMONT.

Oui, mon garçon; pourquoi pas? tu as trente-six ans... tu es jeune encore... tu es bien fait.

BERTRAND, montrant sa jambe.

Oui, si ce n'était ce qui me manque.

M. DE BREMONT.

Qu'importe? c'est un malheur... et tu ne m'as jamais expliqué comment cela t'arriva, il y a deux ans. Que diable! dans notre état, on n'a jamais vu se casser la jambe en tombant.

BERTRAND.

Il est de fait que je méritais mieux que cela; mais de ce temps-ci les boulets sont rares, il n'y en a point pour tout le monde. Enfin, c'est toujours là ce qui me faisait trembler.

M. DE BREMONT.

Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; SUZETTE, entrant par le fond.

FINAL *.

(Fragment final du second acte de la Dame Blanche.)

M. DE BREMONT, allant au-devant de Suzette.

Approchez-vous, ma chère fille.

BERTRAND, à part.

Dieux! qu'elle est aimable et gentille!

M. DE BREMONT.

Vous m'avez promis, ce matin,
De prendre un époux de ma main;

Et le voici.

SUZETTE.

Grands dieux!

BERTRAND, bas à M. de Bremont.

Mon général, je tremble.
Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Et je ne l'aurais pas choisi,
Si j'en avais connu de plus digne que lui.

* Bertrand, M. de Bremont, Suzette.

BERTRAND.

Elle se tait; plus d'espérance.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Parlez

SUZETTE, avec émotion.

Vous étiez sûr de mon obéissance.

BERTRAND.

Qu'entends-je! quel bonheur!

(À Suzette.)

Vous consentez?

SUZETTE.

Oui, monsieur.

(M. de Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.)

BERTRAND, SUZETTE, M. DE BREMONT.

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Allons, allons, je r'prends courage :
Eh quoi! j'ai su toucher son cœur!
Aussi dans notre heureux ménage
Je ne vivrai qu'pour son bonheur.
Quelle est jolie! et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur.
Tout va bien; et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Inmolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, TOUTES LES DAMES ET LES
CAVALIERS DU CHATEAU; puis ÉDOUARD,
qui arrive après eux.

M. DE BREMONT.

Venez, mes amis; venez tous,
Car aujourd'hui pour nous s'apprête
Nouveau plaisir, nouvelle fête :
Nous signons au château le contrat d'un époux ;
Toute la compagnie à la noce est priée.

ÉDOUARD, qui vient d'entrer*.

Ces époux, qui sont-ils?

M. DE BREMONT, lui présentant Suzette.

Voici la mariée.

TOUS.

Quoi! c'est Suzette!

ÉDOUARD.

O ciel!

SUZETTE.

Moi-même.

M. DE BREMONT,

Eh! oui, vraiment;

Faites-lui votre compliment.

(Bertrand prend Suzette par la main et la présente aux dames de la société, dont elle reçoit les compliments.)

* Bertrand, Suzette, M. de Bremont, Édouard.

ÉDOUARD, interdit.

Je n'y puis croire encor; quel est donc ce mystère?

M. DE BREMONT.

Oui, c'est elle qui l'a voulu.

(A voix basse.)

Pour son honneur, sachez vous taire,

Et rougissez d'avoir moins de vertu.

ÉDOUARD, à part.

Cet hymen qui me désespère
N'aura pas lieu, je le promets.

M. DE BREMONT, de même, l'observant.

Et moi

Je promets de veiller sur toi.

BERTRAND, M. DE BREMONT, SUZETTE, ÉDOUARD;

CHOEUR DE CAVALIERS ET DE DAMES.

ENSEMBLE

BERTRAND.

Allons, allons, prenons courage;

Puisque j'ai su toucher son cœur,

Je veux, dans l'hymen qui m'engage,

Ne vivre que pour son honneur.

Qu'elle est jolie! et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage.

De mon fils je sauve l'honneur.

Tout va bien; et ce mariage

De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage.

Immolons-nous pour son bonheur;

Allons, redoublons de courage,

Cachons le trouble de mon cœur.

ÉDOUARD.

Oui, je romprai ce mariage

Qui doit me ravir le bonheur.

De dépit, d'amour et de rage

Je sens là tressaillir mon cœur.

CHOEUR DE CAVALIERS ET DE DAMES.

A la noce, moi, je m'engage;

Je veux y danser de bon cœur:

Chantons cet heureux mariage,

Chantons, chantons tous leur bonheur.

(Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec elle; les dames la suivent. M. de Bremont arrête Édouard, qui voulait aussi suivre Suzette. Édouard, incapable de douleur, se jette sur un fauteuil. La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un pavillon élégamment décoré. Porte au fond. — A la droite de l'acteur, une croisée garnie d'une persienne. — A gauche, un appartement dont la porte reste toujours fermée. Entre la porte et la fenêtre, un paravent non déployé.

SCÈNE I.

PINCHON, M^{me} PINCHON.

MADAME PINCHON.

Et moi, je ne le veux pas.

PINCHON.

J'entends bien, ma petite femme: aussi ce n'est pas moi qui le veux... c'est le général.

MADAME PINCHON.

N'importe; tu ne devais pas le souffrir: laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami!... Enfin, c'est l'honneur de la famille; c'est le seul militaire que nous ayons; et s'il était tué, ça n'est pas toi qui le remplacerais.

PINCHON.

Ce n'est pas là ce que tu me disais, il n'y a pas bien long-temps encore.

MADAME PINCHON.

Mon Dieu! monsieur Pinchon, il y a temps pour tout; et il ne s'agit pas de cela dans ce moment... Bertrand est-il parti?

PINCHON.

Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d'puis on ne l'a plus revu.

MADAME PINCHON.

Et nous ne l'avons pas embrassé!... nous ne

lui avons seulement pas demandé s'il avait besoin de nos services!...

PINCHON.

Si fait, si fait... à telles enseignes que c'est lui qui m'a demandé de l'argent... mais je ne voulais pas sans te prévenir...

MADAME PINCHON.

Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami? Faut-il être bête!

PINCHON.

Est-elle bonne!... a-t-elle un bon cœur!... Il n'y a pas une femme comme celle-là.

MADAME PINCHON.

De sorte que ce matin, pendant que j'étais au marché, pendant que je m'occupais des affaires de la maison, tu n'as rien fait que des bêtises... tu n'as pas même eu l'esprit de payer nos arrérages, et d'avoir notre quittance.

PINCHON.

Puisque, dans cette famille, personne ne veut d'argent... Le père dit que cela regarde son fils, parceque c'est le bien de sa mère, et qu'il est majeur... et le fils m'a dit qu'il n'avait pas le temps, et que d'ailleurs il compterait plus tard avec toi, et qu'il t'attendrait ici, dans le pavillon.

MADAME PINCHON.

Et moi, j'ai voulu que tu vinsses avec moi.

PINCHON.

Et pourquoi ?

MADAME PINCHON.

Parceque... je n'ai pas besoin d'autre raison... je te dis... parceque...

PINCHON.

C'est juste. Fallait me le dire plus tôt.

MADAME PINCHON.

C'est que ces hommes... celui-là sur-tout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien ; et, si on n'avait pas de la tête pour deux... je ne sais ce que deviendrait la sienne.

PINCHON.

Comment, ma femme ?

MADAME PINCHON.

Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas... Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts... As-tu vu mademoiselle Suzette?... lui as-tu parlé de notre cousin ?

PINCHON.

Puisque tu t'en étais chargée...

MADAME PINCHON.

C'est juste : mais ce départ-là changeait tout.

PINCHON.

Il fallait donc me le dire... Quand tu ne me dis pas le matin ce qu'il faut faire le soir, moi, qui n'ai pas l'habitude de penser tout seul...

MADAME PINCHON.

Allons, allons, rien n'est désespéré... je t'arrangerai tout cela.

PINCHON.

Mais c'est qu'aussi tu me grondes sans cesse.

MADAME PINCHON.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Où ! plaignez-vous, mon cher époux ;

En vérité, je suis trop bonne :

Mais si j'eus des torts envers vous,

Faisons la paix... je te pardonne.

PINCHON.

Voyez l'beau dédommagement !

C'te paix-là pour toi n'est pas chère.

MADAME PINCHON, tendant la joue et lui faisant signe de l'embrasser.

C'est quelque chose, cependant,

Que de payer les frais d' la guerre.

PINCHON.

Dieux ! quelle femme j'ai là !... quelle bonne petite femme !

(Il va pour l'embrasser.)

MADAME PINCHON.

Mais finissez donc, monsieur Pinchon... car voici monsieur le comte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT ; SUZETTE, en costume de mariée.

M. DE BREMONT*.

Bien, Suzette... très bien... je suis très content de toi, mon enfant. (Au moment où M. de Bremont entre avec Suzette, Pinchon et sa femme s'éloignent un peu vers la gauche du théâtre.)

MADAME PINCHON.

Monsieur le comte qui donne la main à Suzette... Suzette en belle parure... qu'est-ce que cela signifie ?

M. DE BREMONT.

Cela signifie, madame Pinchon, que Suzette vient de se marier.

PINCHON et MADAME PINCHON.

Se marier !

M. DE BREMONT.

À l'instant même... le contrat est signé.

MADAME PINCHON.

Ah ! mon Dieu !... (À son mari.) Tu vois ce que tu as fait... ce dont tu es cause... Il est trop tard maintenant.

M. DE BREMONT.

Trop tard, et pourquoi ?

MADAME PINCHON.

Pour lui parler de quelqu'un qui, depuis deux ans, l'aime comme un fou... sans oser en dire un mot... et c'est moi, monsieur le comte, qui m'étais chargée de l'apprendre à Suzette ; car c'est bien l'amour le plus vrai... le plus honnête...

M. DE BREMONT.

Je le crois... mais il est maintenant trop tard.

MADAME PINCHON, pleurant.

Hélas ! c'est vrai, elle est mariée ; je dois me taire... mais, quand je pense à ce pauvre Bertrand...

M. DE BREMONT.

Bertrand !

MADAME PINCHON.

Eh ! oui ! c'est lui qui l'adorait.

M. DE BREMONT.

Eh ! c'est lui qui vient de l'épouser.

PINCHON et MADAME PINCHON.

Il serait possible !

M. DE BREMONT.

Oui, mon enfant... parle maintenant, parle tant que tu voudras... Je ne t'en empêche pas.

MADAME PINCHON et son mari passent du côté de Suzette, qui se trouve entre eux ; M. de Bremont est à gauche**.

Que je suis contente ! et que je lui en fasse mon compliment... Cette chère Suzette, la voilà donc notre cousine !... Mais comment ça

* Suzette, M. de Bremont, Pinchon, madame Pinchon.

** Pinchon, Suzette, madame Pinchon, M. de Bremont.

s'est-il fait? vous vous en êtes donc douté? vous l'avez donc deviné? car jamais ce pauvre Bertrand n'aurait pris sur lui-même... Imaginez-vous que, tous les soirs, il venait à la ferme, et il me disait : Je n'ose pas; elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. En parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux... et si vous saviez ce que c'est que de voir pleurer un militaire!... ça fait mal.

PINCHON.

Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu'il m'avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre, en cas de malheur... tout ce qu'il avait, tout ce qu'il tenait de la générosité de monsieur le comte... c'est à vous, mademoiselle, qu'il le donnait.

SUZETTE.

Que me dites-vous?

PINCHON.

Les voilà... ça appartient maintenant... non pas à lui... non pas à vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux... sans compter ce que fera encore monsieur le comte... car je suis bien sûr...

SUZETTE.

Monsieur Pinchon!

M. DE BREMONT.

Il suffit, cela me regarde... maintenant, mes amis, laissez-nous.

MADAME PINCHON.

C'est que nous voulions parler à monsieur votre fils, pour nos arrérages... et nous l'attendions ici.

M. DE BREMONT.

Il n'habite plus ce pavillon... j'en ai disposé... mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps... dépêchez-vous, car dans deux heures il sera sur la route de Paris.

MADAME PINCHON.

Eh! vite! dépêchons-nous... Adieu, monsieur le comte... au revoir, cousine. Je n'ai pas encore osé vous embrasser, quoique j'en aie bien envie.

SUZETTE.

Ah, madame! ah, ma cousine!

MADAME PINCHON.

Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n'êtes pas fière, et que vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n'est-il pas vrai?... Eh bien! monsieur Pinchon, tu me laisses là, et voilà que j'm'attendris... Viens-t'en donc vite... Adieu, monsieur le comte; adieu, madame Bertrand.

(Elle sort avec Pinchon.)

SCÈNE III.

SUZETTE, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Nous sommes seuls, enfin... et je puis te

remercier de ton courage et de ta générosité... tu en seras récompensée, j'aime à le croire... et Bertrand te rendra heureuse... tu sais maintenant combien il t'aime... et, malgré cet amour, tu as vu sa soumission, son respect, quand tu lui as dit que tu desirais me parler, rester seule avec moi.

SUZETTE.

Ah! je lui en sais gré... ce que vous m'avez dit, ce que je viens d'entendre, tout cela me rassure... Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme... je desire l'aimer... j'y ferai mon possible.

M. DE BREMONT.

Et tu y parviendras... (Après un instant de silence.) Je vais partir, Suzette, et j'emmène avec moi mon fils.

SUZETTE fait un mouvement et se reprend.

Ah! tant mieux!

M. DE BREMONT.

Il n'a pas assisté à ton mariage.

SUZETTE.

Je l'en remercie.

M. DE BREMONT.

Ce remerciement-là, je le garde pour moi; car j'avais eu soin de l'enfermer à la clef... et je viens seulement tout-à-l'heure de lui rendre la liberté... Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon, qui est à l'extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent... c'est bien peu... j'en conviens; mais j'ai craint que, si l'on se doutait déjà de l'amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons... et, avant de songer à la fortune de ton mari, j'ai songé d'abord à son honneur, à son repos... plus tard, je verrai.

SUZETTE.

Ah, monsieur le comte! c'est déjà trop; et, par une telle générosité, c'est porter préjudice à votre fils.

M. DE BREMONT.

Que ta délicatesse se rassure... je lui ai montré cet acte... il l'a eu entre les mains... et c'est lui qui l'a signé et cacheté... tu peux donc l'accepter, et sans scrupule. (Il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.) Adieu, je te laisse chez toi... et avec ton mari.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZETTE, seule.

Mon mari!... je suis donc mariée!... je ne puis le croire encore... et avec qui?... pauvre Bertrand! m'aimer depuis deux ans, sans me l'avouer, sans me le dire... et comment ne m'en suis-je jamais aperçue?... ah! c'est que mon cœur et mes yeux n'étaient pas là... Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons... pourvu qu'il ne

se doute pas de l'amour d'Édouard... Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux tout oublier... oui, tout... (regardant le papier.) excepté ses bienfaits... Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois... oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui... Voici donc cet acte... O ciel! une lettre de lui... (La lisant à la hâte.) « Tu es mariée, et je « n'ai pu l'empêcher... mais si mon bonheur, « si mes jours te sont chers, il faut qu'avant « mon départ je te voie, ne fût-ce que cinq « minutes. » (S'interrompant.) Qui, moi!... jamais!... (Lisant.) « Si tu y consens, si je puis me « présenter à tes yeux... ouvre le volet du pa- « villon. Si tu me refuses, songe que je suis « là, sous ta fenêtre... que le fer est dirigé « contre mon sein... et que j'attends de toi ou « la vie ou la mort... prononce. » — Ah! le malheureux! il le ferait comme il le dit!... et c'est moi qui l'immolerais!... non, quoi qu'il arrive! (Elle court à la fenêtre, dont elle ouvre le volet.) On vient... est-ce déjà lui! non, c'est Bertrand... c'est mon mari.

SCÈNE V.

SUZETTE; BERTRAND, en habit militaire.

BERTRAND, se tenant près de la porte.

Ça vous dérange-t-il, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Moi, monsieur Bertrand! non, sans doute.

BERTRAND.

C'est que je voudrais vous parler un instant... (A part, et s'avançant.) Elle est encore plus jolie comme ça... et dire qu'elle est ma femme!... qu'elle est à moi!... C'est égal, il me semble que je n'oserai jamais l'appeler madame Bertrand.

SUZETTE.

Eh bien, que me voulez-vous?

BERTRAND.

Ce que je veux toujours... vous voir!... car vous ne vous doutez pas, mademoiselle Suzette... et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

SUZETTE.

Si, monsieur Bertrand... je le sais... je l'ai appris par vos amis... par monsieur et madame Pinchon... par monsieur le comte... C'est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent dignes d'estime et d'affection.

BERTRAND.

Ils ont parlé pour moi!... c'est donc ça; et je comprends maintenant... car je me doutais bien que ce n'était pas pour moi-même. (Regardant sa jambe.) Je me connais, mademoiselle Suzette... quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu'un autre... v'là toujours c'qui m'empêchait d'avancer et de me mettre en li-

gne... aussi, quand je vous vois, et que je me regarde... je me dis qu'il faut que vous soyez bien bonne... je me dis que je suis trop heureux... et c'est ce bonheur-là, mademoiselle Suzette, dont je viens, d'abord, vous demander pardon.

SUZETTE.

Comment?

BERTRAND.

Oui, sans doute... quand monsieur le comte m'a appris cette nouvelle-là... ça m'a fait l'effet d'un boulet de canon, et j'ai accepté, sans savoir ce que je faisais; parceque, voyez-vous, mademoiselle Suzette, un boulet de canon, ça vous étourdit, on n'y voit que du feu... C'est égal, on avance toujours... Mais, quand j'ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit: Faut au moins consulter mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se reconnaître. Je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines... non pas qu'ça' me coûte diablement; mais quand depuis deux ans on attend... on commence à s'y habituer.

SUZETTE.

Eh bien, qui vous a empêché d'effectuer ce projet, dont mon cœur vous eût été bien reconnaissant?

BERTRAND.

Ce qui m'en a empêché?... une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes... « Si tu épouses Suzette aujourd'hui... si tu ne diffères pas ce mariage, « tremble pour tes jours. » Trembler!... je ne connais pas ça... et cette épître-là, c'est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

SUZETTE.

Et si l'on exécutait une pareille menace?

BERTRAND.

Qu'est-ce que ça me fait?... Vous valez bien la peine que l'on risque quelque chose... mais soyez tranquille... je les connais... ils ne bougeront pas.

SUZETTE.

O ciel!... est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre? (Elle s'approche de la fenêtre qu'elle avait ouverte, et la referme doucement.)

BERTRAND.

Parbleu!... c'est quelques uns de ces beaux messieurs de Paris... de ces élégants qui habitent le château; car vingt fois je l'ai vu de mes propres yeux... Ils vous aiment tous... oui, tous... excepté monsieur le comte et son fils... ceux-là, c'est différent; ce sont de braves gens à qui je vous confierais sans crainte, parceque c'est l'honneur et la probité même... et après vous, mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

SUZETTE.

O ciel!

BERTRAND.

Qu'avez-vous ?

SUZETTE.

Rien... je ne me sens pas bien.

BERTRAND.

Mille-z-yeux !... seriez-vous indisposée ?... peut-être qu'en ouvrant ce volet... (Il va vers la fenêtre.)

SUZETTE, le retenant.

Non... gardez-vous-en bien... cela se passera... c'est le trouble... l'émotion.

BERTRAND.

Je comprends, mademoiselle Suzette, je comprends cela... parceque, dans un jour comme celui-ci, un mari... ça effraie toujours... sur-tout quand il est fait comme moi... Mais tout ce que je vous demande, c'est de me parler avec franchise.

SUZETTE.

Je vous le promets.

BERTRAND.

Est-ce que, par hasard, vous m'aimiez ?

SUZETTE.

Non... pas encore.

BERTRAND.

C'est ce que je me disais... je m'en doutais bien... d'abord, vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime... ça n'est pas possible... et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu'en m'épousant aujourd'hui, ce n'était donc que par amitié, par raison ?

SUZETTE.

Oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Eh bien... vous n'en avez que plus de mérite à mes yeux... Je vous dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais... Vous ! si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés ; comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable... Vous n'avez pas craint d'épouser un soldat... Eh bien... ce soldat vous en récompensera... sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse... Que je meure, mille-z-yeux ! si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme... Et d'abord, je n'ai pas besoin de vous le dire... je ne suis rien ici... Vous êtes la reine, la maîtresse ; ordonnez, commandez... je n'ai plus maintenant d'autre colonel que vous... Ce beau pavillon que nous a donné monsieur le comte... la pension qu'il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur, c'est à vous... je vous les abandonne.

AIR de la Sentinelle.

Pour la parure et pour l'air élégant,
Je veux qu' ma femme cède à toutes les autres,
Que j' suis heureux !... c'riban teint de mon sang,
Va me servir pour acheter les vôtres.
Avec orgueil j' verrai ce front brillant

Pare des dons que j' tiens de la victoire.

Et je n' pourrai plus maintenant

Penser à mon bonheur, vraiment,

Sans m' rapp'ler mon ancienne gloire.

Ainsi v'là qui est décidé... Dans les bals, dans les fêtes de village, on nous verra toujours ensemble... moi, par état, vous vous en doutez d'avance, je ne serai pas volage... je n' courrai pas après d'autres... je serai toujours auprès de vous, à vos côtés... non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs... faites comme si je n'y étais pas... seulement, quand vous aurez besoin d'appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

SUZETTE.

Ah, monsieur, que de bontés !

BERTRAND.

Tout ce que j'attends de vous, c'est votre estime, votre amitié... Laissez-vous être heureuse... laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être... Vous vous direz : Ce pauvre Bertrand !... j' n'ai pas de meilleur ami au monde ; il m'aime tant ! il ne faut pas être ingrate. Et vous, qui avez si bon cœur, qui sait jusqu'où la reconnaissance peut vous mener ? C'est là-dessus que je compte, mademoiselle Suzette... et en attendant ce moment-là, comme je me rappelle votre effroi... votre crainte de tout-à-l'heure... je veux avant tout vous rassurer, et vous prouver qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

SUZETTE.

Que voulez-vous dire ?

BERTRAND.

Que monsieur le comte nous a fait cadeau de ce pavillon, qu'il a fait arranger comme pour lui-même ; ce qui fait un assez joli bivouac... quand je dis un bivouac, c'est-à-dire qu'il y a là deux appartements, qui sont les nôtres, et qui communiquent ensemble... en voici la clef... je vous la donne, mam'selle Suzette ; et sans jamais vous en rien dire, j'attendrai que vous m'aimiez assez pour me la rendre.

AIR - Amis, voici la riante venant

Nous attendons ce soir tout le village,

Et je vais tout disposer pour le bal ;

Car vous dans'rez... ce doit être de votre âge.

SUZETTE.

Eh quoi ! sans vous ?

BERTRAND.

Sans moi, ça n'est égal

Seul'ment, ce soir, sans rien dire, en silence,

Derrière vous je compte me placer...

J' suivrai vos pas... et j'aurai, si j' ne danse,

J'aurai du moins l' plaisir d' vous voir danser

(Il met.)

SCÈNE VI.

SUZETTE, seule.

Ah ! l'honnête homme !... que je voudrais

l'aimer! et combien il le mérite!... Pourquoi, hélas! ça ne dépend-il pas de moi? Pourquoi une autre image, que je voudrais... et que je ne puis bannir, est-elle toujours là... au fond de mon cœur?... Mais je saurai du moins l'éloigner de mes yeux... je ferai mon devoir... je répondrai à la confiance de Bertrand... et quoi qu'il arrive, je ne verrai plus M. Édouard... (En ce moment Édouard paraît à la croisée du pavillon.) O ciel! c'est lui!...

SCÈNE VII.

SUZETTE; ÉDOUARD, à la croisée.

ÉDOUARD*.

Suzette, est-il parti?

SUZETTE.

Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux?... me perdre.

ÉDOUARD, courant auprès de Suzette.

Non... mais je viens réclamer mes droits... ces droits, que leur perfidie essaie en vain de m'enlever... Car tu étais à moi... tu m'appartiens par ton amour... Je t'ai épargnée, je t'ai respectée... et quand je pense qu'aujourd'hui même, un autre obtiendra un prix qui n'était dû qu'à moi... que ce Bertrand auquel on t'a sacrifiée...

SUZETTE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

SUZETTE.

Celui que j'ai épousé mérite mon estime, la vôtre; et c'est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus long-temps... Laissez-moi.

ÉDOUARD.

Moi! te laisser!... non... Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux... rien ne pourra m'en arracher.

SUZETTE.

Quoi! pas même l'idée de compromettre mon bonheur, ou ma réputation! Ah, monsieur! quelle différence!... ce n'est pas là ce que je viens d'entendre.

ÉDOUARD.

C'est que personne ne t'a jamais aimée comme je t'aime... et quels sont ces devoirs qu'on t'a imposés malgré toi, malgré ton cœur?... sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m'as faites?... Oui, Suzette, c'est moi qui ai reçu tes serments... c'est moi qui suis ton amant, ton mari... Viens, fuyons... suis-moi, si tu m'aimes... (Il veut l'entraîner.)

SUZETTE, s'arrachant de ses bras.

Jamais! vous êtes sans pitié pour moi, je le

* Édouard, Suzette.

serai pour vous... O ciel! j'entends du bruit... on vient... éloignez-vous.

ÉDOUARD.

Non... je reste.

SUZETTE.

Par grace!... par pitié!... si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos... J'en appelle à votre honneur... à votre amour... partez à l'instant... ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

ÉDOUARD.

Tu le veux, je m'éloigne... (S'approchant de la croisée et se retirant aussitôt.) Bertrand est sous cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

SUZETTE, montrant la porte du fond.

Eh bien, descendez vite par cet escalier.

ÉDOUARD, entendant parler du dehors.

Impossible!... C'est la fermière... c'est madame Pinchon!... Que diable vient-elle faire ici?... Ne crains rien, Suzette, je serai prudent.

(Il se cache derrière le paravent et le referme sur lui.)

SUZETTE.

O mon Dieu! vous me punissez de l'avoir écouté!

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, au fond, caché derrière le paravent; SUZETTE, M^{me} PINCHON.

MADAME PINCHON, en dehors, parlant à la cantonade.

Comment donc, messieurs! avec plaisir... Cette contre-danse-là, et les autres. Pour valser, c'est différent... impossible... Non pas que monsieur Pinchon soit jaloux; mais je me dois à moi-même... je ne peux pas me permettre... parceque, avec des jeunes gens de Paris, la tête tourne si vite! (Apercevant Suzette.) Ah! cousine, vous voilà... que faites-vous donc seule?... un jour de noces, cela n'est pas convenable... Est-ce que vous n'avez pas vu les apprêts du bal?

SUZETTE, houblée.

Si... si, vraiment.

MADAME PINCHON.

Ce que vous ne savez pas... ou plutôt, ce que tu ne sais pas, parceque entre cousines on peut se tutoyer... les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi... Je suis invitée pour toutes les contre-danses... et comme ce sera joli! des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique... C'est Bertrand qui arrange tout cela... Il est par-tout; il se donne un mal, qui le rend si heureux!... parcequ'avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça... Pour lui la peine, et pour toi le plaisir... et vois-tu, cousine, ce n'est pas parcequ'il est de ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

SUZETTE, se tournant du côté du paravent.
Je le crois... aussi je l'aime beaucoup.

MADAME PINCHON.

C'est-à-dire, tu l'aimes... tu l'aimes... tu n'en es pas folle.

SUZETTE.

Que dites-vous ?

MADAME PINCHON.

Tu ne l'aimes pas... d'amour... c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'œil... mais il n'y a pas de mal... c'est ce qu'il faut : ça n'en ira que mieux.

SUZETTE.

Comment, madame Pinchon ?

MADAME PINCHON.

Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire ; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour monsieur Pinchon... Oh ! mon Dieu ! pas un brin... et d'un autre côté, je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils... Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant ; les maris, ça dure toujours... Il faut donc, en fait d' ça, choisir du bon et du solide, parceque, une fois pris, on ne peut plus en changer... et c'est ce que j'ai fait... Monsieur Pinchon n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon... c'était sur-tout un bon caractère... j'ai son amour, sa confiance... c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fais tout dans la maison... chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari... Eh bien, Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

SUZETTE.

N'est-il pas vrai ?

MADAME PINCHON.

Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore... plus de considération... c'est un brave militaire, c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'aviserait de manquer à lui, ni aux siens... Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant : *C'est monsieur Bertrand*. Et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes !... comme j'étais fière, en disant : *C'est mon cousin !* Eh bien, toi, tu diras : *C'est mon mari !*... et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi... cet amour, que tu n'avais pas, viendra peu-à-peu... peu-à-peu.

AIR : T'en souviens-tu ?

Dans mon ménage, et sans l'vouloir peut-être,
Je fais parfois enrager mon mari ;
Et si pourtant l' moindr' danger pouvait naître,
Sans hésiter, j' donn'rais mes jours pour lui.
Car je lui dois c' bonheur que rien n' rachète,
Mes deux garçons, ma fille... et dans queuq' temps,
Ainsi que moi, tu le sauras, Suzette,
On aim' toujours le père de ses enfants.

ÉDOUARD, entr'ouvrant le paravent.

Maudite femme !... elle ne s'en ira pas.

SUZETTE, réfléchissant.

Comment ? cousine, répète-moi ça, je t'en prie.

MADAME PINCHON.

À la bonne heure... voilà que tu me tutoies aussi.

SUZETTE.

Tu n'aimais pas ton mari ?...

MADAME PINCHON.

Demande-lui plutôt.

SUZETTE.

Mais, au moins, tu n'en aimais pas un autre... tu n'aimais personne.

MADAME PINCHON.

Eh ! eh ! je ne voudrais pas en jurer.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

C'est mon secret, j' veux bien tout bas
T'en faire ici la confidence...

Mais sur-tout garde le silence,

Car Pinchon ne s'en doute pas,

Mon mari ne s'en doute pas.

Vois-tu bien, en pareille affaire,

Sur l' passé n' faut pas revenir,

On n' pouvait pas le garantir :

C'est déjà bien assez, ma chère,

De répondre de l'avenir.

Je crois donc que j'aimais un jeune homme bien gentil. seize ans, tout au plus.

SUZETTE.

Quelqu'un du village ?

MADAME PINCHON.

Mieux que cela... quelqu'un du château... tu ne le diras à personne... le fils de monsieur le comte... monsieur Édouard.

(Édouard, qui avait avancé la tête hors du paravent, la retire vivement.)

SUZETTE, à part.

O ciel ! comme moi ! et je ne m'en suis pas aperçue... (Haut, et avec émotion.) Et lui ne t'aimait pas ?

MADAME PINCHON.

Au contraire, comme un fou, à en perdre la tête... Il me poursuivait par-tout ; il me disait qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour pareil.

SUZETTE, à part.

Comme moi.

MADAME PINCHON.

Et qu'il m'aimerait toujours... et puis il pleurait ; il se désespérait... et se jetait à mes pieds...

SUZETTE, à part.

Comme aujourd'hui.

MADAME PINCHON.

Et un jour, enfin, je ne sais plus au juste ce qu'il me demandait... car il demandait toujours, et il était très exigeant, il s'écria que si je le refusais, il allait se tuer.

PINCHON *.

Eh bien ! ce n'est guère ; et je croyais qu'à cause de Bertrand il ferait mieux les choses... parceque, certainement, après ce qu'il lui doit, après ce dont j'ai été le témoin...

MADAME PINCHON.

Quoi ! qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que tu as vu ?

PINCHON.

Rien, rien, madame Pinchon... c'est quelque chose qui nous regarde, nous autres hommes... quelque chose que je sais.

MADAME PINCHON.

Et comment alors se fait-il que je ne le sache pas ?... tu as donc des secrets pour moi ? j' n'ai donc plus ta confiance ?

PINCHON.

Mais si, madame Pinchon... mais ce n'est pas mon secret... c'est celui de Bertrand.

MADAME PINCHON, montrant Suzette.

Eh bien, alors, voilà sa femme qui a droit de le connaître, parceque, certainement, tu ne voudrais pas troubler leur ménage... Il faut donc qu'elle sache tout, et moi aussi...

PINCHON.

Mais, ma femme...

MADAME PINCHON.

C'est dans l'ordre... c'est convenable.

PINCHON.

Mais je te dis...

MADAME PINCHON.

Et puis, je le veux.

PINCHON.

Alors, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais Bertrand se fâchera.

MADAME PINCHON.

Ça nous regarde... va toujours, et achève ton récit...

PINCHON.

C'est donc, il y a deux ans, quand j'ai été à Strasbourg, pour la succession de ton oncle... monsieur Édouard y était en garnison, et Bertrand était parti quelques jours après, pour le rejoindre, parceque monsieur le comte lui avait dit : « Ne quitte pas mon fils... veille sur lui, je te le confie... » Je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge, pâle et défait... « J'arrive, me dit-il ; « je viens, dans un café, d'en apprendre de « belles : demain monsieur le comte n'aura « plus de fils. » (Pendant le récit de Pinchon, Édouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.)

SUZETTE.

O ciel !

PINCHON.

Oui, mademoiselle, monsieur Édouard devait se battre le lendemain avec un monsieur de la ville... un monsieur qui avait déjà eu quinze duels... qui n'avait jamais manqué son

* Suzette, Pinchon, madame Pinchon

homme, et qui était toujours sûr de son coup... et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, monsieur Édouard faisait la cour. (Édouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.)

MADAME PINCHON.

Depuis deux ans... quelle indignité !... c'était de mon temps.

PINCHON.

Quoi !... qu'est-ce que c'est ?

MADAME PINCHON.

Ça ne te regarde pas... va toujours, et achève ton récit.

PINCHON.

« Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu « demain matin : il faut l'empêcher aujourd'hui ; et sans qu'on le sache, parceque ça « ferait du tort à notre jeune maître... Par « bonheur, ni lui ni personne ne connaît « encore mon arrivée à Strasbourg... J'aurai « besoin de toi... Attends-moi là... je reviens « dans une heure... »

MADAME PINCHON.

Eh bien ?

PINCHON.

Eh bien ! savez-vous ce qu'il fait pendant ce temps-là ?... il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied... en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant... « Maintenant, me « dit-il, partons ; c'est mon affaire... ça me re- « garde... c'est toi qui seras mon témoin. »

MADAME PINCHON.

Toi !... Pinchon !...

PINCHON.

Moi-même... et je tremble encore d'y penser. Dieux ! ma femme, que c'est terrible, un duel !

AIR : Ces postillons.

A trente pas l'un sur l'autre on s'avance ;
Et Bertrand marchait tout joyeux,
En fredonnant un p'tit air de romance,
Quand retentit soudain un coup... puis deux...
Je ne vis rien, car je fermais les yeux.
Tel fut mon trouble, en ce moment funeste,
Qu'en entendant un des témoins, je crus,
Qui s'écriait : Il est mort... je l'atteste,
J'ai cru que c'était moi.

Mais c'était l'autre... le grand... Je vois aussi Bertrand étendu sur le gazon, qui m'appelait en souriant... « Pinchon, qu'il me dit, n'en « parle à personne. » Personne ne l'a su... On a cru que c'était un accident... et voilà, mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre Bertrand a une jambe de bois.

ÉDOUARD, qui, pendant ces derniers mots, s'est avancé hors du paravent.

Grands dieux !

SUZETTE, avec un cri d'effroi.

Ah !

(Édouard entre et se cache.)

ÉDOUARD.

Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne renonce pas pour cela au présent de nocces que j'ai le droit de te faire... Voici, avec la permission de mon père, une donation de la ferme que tiennent Pinchon et sa femme... Désormais elle t'appartient, elle est à toi.

PINCHON, à sa femme.

Le cousin serait notre propriétaire!

BERTRAND.

Y pensez-vous, mon capitaine?... à nous, quatre mille livres de rente?... ah ça, millez-yeux... avez-vous perdu la tête?

ÉDOUARD, bas, et lui serrant la main.

Et toi, as-tu perdu la mémoire?... Souviens-toi de Strasbourg... accepte, et tais-toi.

M. DE BREMONT.

Viens, viens, mon ami... viens, mon fils, je suis content de toi... Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

MADAME PINCHON.

Et marié, ce qui vaut encore mieux.

FINAL.

AIR: Ah, quel plaisir d'être soldat! (de LA DAME BLANCHE.)

MADAME PINCHON.

Ah, quel plaisir d'être marié!

A votre hymen, je pense,

Tout le village s'ra prié;

Que d'époux de ma connaissance

Avec nous diront de moitié :
Ah, quel plaisir! le v'là marié.

PINCHON, BERTRAND, SUZETTE.

Ah, quel plaisir d'être marié!

ÉDOUARD.

(A Suzette)

Adieu, Bertrand... adieu, madame.

BERTRAND, à Suzette.

Mes vœux sont-ils réalisés?

Puis-je enfin vous nommer ma femme?

Ou mes sens sont-ils abusés?

Eh quoi! vous vous taisez!

(Suzette lui remet la clef.)

Ah! ah! ah! quel bonheur d'être marié!

(Pendant ce temps, M. de Bremont entraîne Édouard vers la porte. Madame Pinchon l'arrête pour lui faire ses adieux; Édouard prend la main de Pinchon, et salue affectueusement madame Pinchon.)

ENSEMBLE.

PINCHON et SA FEMME, BERTRAND et SUZETTE.

Ah, quel bonheur d'être marié!

ÉDOUARD.

Partons, que tout soit oublié.

M. DE BREMONT.

Il te reste mon amitié.

(Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient de lui remettre la clef; M. de Bremont et Édouard s'éloignent; Pinchon et sa femme regardent avec attendrissement Bertrand et Suzette. — La toile tombe.)

FIN DU MARIAGE DE RAISON.



MARIE MIGNOT,

COMÉDIE HISTORIQUE, MÊLÉE DE COUPLETS, EN TROIS ÉPOQUES.

PAR

MM. BAYARD ET PAUL DUPORT;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 17 octobre 1829.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARIE MIGNOT, nièce de Mignot.....	M ^{me} DUSSERT.
LAGARDIE.....	M. VOLNYS.
MIGNOT, traiteur.....	M. BERNARD-LEON.
MARION DELORME.....	M ^{lle} BROHAN.
NACQUART, procureur.....	M. DEROUVÈRE.
LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL.....	M. FONTENAY.
CASIMIR, de Pologne.....	M. LEPEINTRE aîné.
GASTON, secrétaire - copiste du maréchal, et secrétaire de Casimir.....	M. ALVAREZ.
MARIE, fille de Mignot.....	M ^{lle} OLIVIER.
UN VALET.....	M. JULES.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Le théâtre représente une arrière-salle du cabaret de Mignot, éclairée dans le fond sur la boutique. — A droite, une table de blanchisseuse.

SCÈNE I.

MARIE, BLANCHISSEUSES*.

(Au lever du rideau, elles sont occupées à placer du linge dans des corbeilles.)

CHOEUR.

AIR de la Fiancée.

Hâtez-vous, mesdemoiselles ;
Ces plis et cette blancheur,
Près des marquis et des belles
Doivent nous mettre en faveur.

MARIE.

Où, mesdemoiselles, dépêchons-nous ; vous êtes en retard, et cela doit impatienter les pratiques qui attendent leur linge, sur-tout celles qui n'en ont pas assez pour attendre... La reine d'Angleterre, par exemple... pauvre femme ! j'ai été l'autre jour chez elle : pas de feu, pas de bois !... ça fend le cœur ; la fille d'Henri IV ! vous lui ferez crédit, entendez-vous ?... Je ne

suis que Marie Mignot, la nièce d'un cuisinier... une blanchisseuse... mais je fais plus pour elle que le Mazarin ! (A une autre.) Pas de faux plis, donc ; c'est la robe de Marion Delorme ; elle est si difficile !... elle sur-tout qui a exercé...

AIR du Piège.

Marion, avant ses beaux jours,
Travaillait pour les blanchisseuses.
Et ces pratiques-là toujours
Sont difficiles et grondantes
Jamais on ne peut bien servir
Ces dames qui furent des nôtres
Lorsque, plutôt que d' donner à blanchir,
Elles blanchissaient pour les autres.

Et sur-tout pas de crédit à Marion !... N'oubliez pas la toilette de noce de mademoiselle d'Aubigné... ou de madame Scarron, comme vous voudrez... Dieu ! être si jolie, et épouser un mari aussi laid ! et ça, parce qu'il est le malade de la reine ! Faut-il avoir de l'ambition !... J'en ai aussi, moi, mais ça ne va pas jusque là ! C'est bon, voilà tout lui ; partez ! mais sur-tout beaucoup de soins... Dans notre état, il

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre. — Toutes les indications sont prises à la droite de l'auteur.

ne faut qu'une robe chiffonnée pour compromettre une réputation.

REPRISE DU CHOEUR.

Hâtez-vous, mesdemoiselles, etc.

(Les blanchisseuses sortent à gauche, emportant plusieurs paniers remplis de linge.)

SCÈNE II.

MIGNOT, MARIE; GARÇONS, portant des ballots; ils entrent par le fond.

MIGNOT.

Allons, allons, tous les ballots... du courage!

MARIE.

Ah mon Dieu! mon oncle, qu'est-ce que c'est que ça?

MIGNOT.

Ça, ma nièce?... c'est ma vengeance! une satire contre ce Despréaux!... Ah? monsieur le satirique:

...Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier!

Me larder ainsi, moi qui fais la meilleure pâtisserie!... Ça ne peut pas se digérer!... Et le Châtelet a pu l'absoudre!

MARIE.

Vous n'êtes pas encore consolé de la perte de votre procès?

MIGNOT.

Consolé!... moi qui avais envoyé des pâtés à tous les conseillers! On dit même que le président Bellièvre s'en est donné une indigestion, et qu'il ne m'a fait condamner que parcequ'il avait ça sur le cœur... C'est affreux!... Aussi M. Nacquart, mon procureur, m'a dit: Appelez-en à Apollon! Et j'en ai appelé à Apollon... c'est-à-dire à l'abbé Cotin; il a été insulté comme moi... et le ressentiment d'un poète ou d'un cuisinier, c'est tout comme... Rien ne porte à la tête comme le feu du génie ou des fourneaux!

MARIE.

Jésus, mon Dieu!... comme en voilà! c'est une édition complète!

MIGNOT.

Juste!... il n'y manque pas une page... Dame! allez chez Barbin, le libraire, au Palais... demandez du Despréaux, il n'y en a plus... mais du Cotin, il y en a toujours, et ce n'est pas cher!... Comme m'a dit cet honnête Barbin: « Prenez toute l'édition, vous me « donnerez quelques brioches, et nous serons « quitte. » Pour moi, j'ai mon plan: chaque exemplaire servira d'enveloppe à un pâté, à un biseuit, même à la modeste tartelette... tout y passera!... Hein! quel débouché pour les auteurs!

AIR: C'est l'hippocrène de Voltaire.

Je veux, par un si beau traité,
Unir leur génie et le nôtre;

Et chez moi, satire et pâte
Vont se vendre l'un portant l'autre.
Confondant nos talents divers,
Qu'on dise des traiteurs-poètes:
Vive Mignot pour les beaux vers!
Vive Cotin pour les galettes!

Ah ça, ma nièce, tu t'es installée chez moi, c'est très bien... mais c'est ici que je reçois tous nos grands seigneurs, ainsi fais-moi le plaisir... (Quelques garçons, sur un signe de Marie, enlèvent les tables des blanchisseuses.) Vite une fournée de poésie et de gâteaux feuilletés.

(Ils emportent les ballots, en sortant par la droite*.)

MARIE.

Il vous en faudra, des fournées comme celle-là, pour payer les honoraires de M. Nacquart!

MIGNOT.

Mon procureur!... je crois bien!... il ne se paie pas de brioches, lui!... mais dis donc, je crois qu'il en tient, M. Nacquart; tu lui as tourné la tête... c'est peut-être pour cela que j'ai perdu mon procès... j'ai eu le contre-coup de sa passion... Hein! qu'en dis-tu?... Eh! M. Nacquart est un bon parti, et pour une blanchisseuse...

MARIE.

Laissez donc!... si je voulais écouter fleglette, j'aurais mieux que lui; des gens de qualité! L'autre jour encore, le maréchal de l'Hôpital, qui m'a rencontrée chez Marion Delorme... mais je m'y fie comme à Jean de Wert; ces gros messieurs, procureurs et courtisans, ça se ressemble pour la bonne foi.

MIGNOT.

Et puis, ce que tu ne me dis pas... Lagardie va revenir. Il voulait s'enrôler... il a peut-être la casaque de soldat... Mais attention, Marie! au physique il est gentil, c'est vrai; mais au moral, il n'a pas le sou.

MARIE.

Je sais bien!... et c'est désolant, sur-tout pour une fille qui veut être riche... mais c'est égal; quoique simple blanchisseuse, je vous réponds qu'il n'y aura pas plus de tache sur ma réputation, que sur le linge de mes pratiques.

MIGNOT.

A la bonne heure!... quoique les taches... Moi, par état, je n'y prends pas garde... mais la vertu... (On entend le bruit d'une voiture.) Eh mais, quel est ce bruit?... un carrosse à ma porte...

MARIE.

C'est Marion Delorme.

MIGNOT.

Un drôle d'à-propos, quand on parle de vertu!

MARIE.

Est-elle heureuse!... quel luxe!... quels

* Marie, Mignot.

beaux équipages !... toujours les livrées les plus riches.

MIGNOT.

Je crois bien.

AIR du Carnaval.

Toujours jolie et toujours adorée,
Selon l'heureux qu'elle fait, elle prend
Et ses armes et sa livrée...
Et, Dieu le sait, elle en change souvent !
Car chez une femme pareille,
L'heureux du soir ou du matin
N'est déjà plus son amant de la veille,
N'est pas encor celui du lendemain.

SCÈNE III.

MARIE, MARION, MIGNOT.

MARION, entrant par le fond, et riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! bonjour, la belle Marie ! bonjour, père Mignot ! ah ! ah ! ah !

MIGNOT.

Ah ça, mais, est-ce de moi que rit madame ?

MARION.

Non, pas cette fois-ci... Ah ! ah ! je venais... demander à votre nièce...

MARIE.

La robe de bal ? je viens de l'envoyer chez madame.

MARION.

A la bonne heure... car les plaisirs se succèdent... Mon Dieu, que la vie est gaie !

MARIE.

Pour vous, madame, à qui tout rit.

MARION.

Et qui ris de tout... même de m'entendre appeler madame... Moi qui ai débuté, il y a long-temps de ça... par être la pauvre Marion Delorme, comme tu es la pauvre Marie Mignot ; une grisette absolument comme toi.

MARIE, à part.

Insolente !

MARION.

J'allais porter les robes de mes pratiques à pied... et maintenant je porte les miennes en voiture.

MARIE.

Dame !... c'est que vous avez toujours eu du goût pour aller vite. (A part.) Attrape.

MARION.

C'est le reproche de mademoiselle de Scudéry, que je viens de rencontrer. J'en ris encore.

AIR du Verre.

Elle prétend que les amours
Craignent le bruit et le scandale ;
Comme *Clélie* elle fait des discours
Pleins de fadeurs et de morale.
Puis elle vante son honneur,
Sa vertu !... J'y crois, et pour cause..
Ne faut-il pas que sa laideur
Lui serve au moins à quelque chose ?

MARIE.

J'espère qu'il n'y a pas que les laides qui puissent répondre...

MARION.

Ah ! tu dis ça pour toi ; tu es prude aussi. Qu'est-ce que ça prouve ? que tu n'as jamais été tentée. Vois-tu, comme disait un jour Mazarin à la régente, qui prenait son éventail en entendant prononcer mon nom : — Est-ce que madame répondrait toujours d'elle-même ? — Quelle demande ! — Ma si on offrait à madame un million ? — Quelle horreur ! — Un million de pistoles ? — Finirez-vous ! — Oua centaine de millions ?

MARIE.

Ah ! dame, vous en direz tant...

MARION.

Allons donc... voilà des Marion Delorme toutes trouvées.

MIGNOT.

Le fait est que c'est une jolie somme.

MARIE, à part.

Dieu !... est-ce que j'aurais aussi mauvais ton, si j'avais voiture ? Je voudrais bien voir...

MARION.

Oh ! moi, je n'en rougis pas... Je serais fière de donner mon nom à la galanterie, comme Corneille au génie tragique.

MIGNOT.

Et moi aux sauces.

MARION.

Mon existence est si heureuse, si animée ! c'est une ivresse perpétuelle. A mon lever se presse et bourdonne à ma toilette un essaim de jeunes seigneurs. Quelle sera la partie du jour ? Où dinera-t-on ? Graves questions que je décide sans appel. Le soir, j'occupe la plus belle loge à l'hôtel de Bourgogne. Ma parure fait le désespoir des duchesses. A minuit, un tapis vert. Un brillant lansquenet. Des pyramides d'or qui s'élèvent et disparaissent. Moi, ça m'amuse... j'aime les caprices de la fortune ; c'est tout simple, n'en suis-je pas un ?

MARIE, à part.

Dieu ! son bonheur donne des idées.

MARION.

Et les amants qu'on prend, qu'on laisse, qu'on désole... Ah ! c'est drôle.

MARIE.

Pourtant, quand on aime quelqu'un, il me semble que la fidélité...

MARION.

La fidélité ? je ne l'ai connue qu'une fois, dans un autre temps... Pauvre *Couj-Mari* !... Mais aujourd'hui...

AIR du Châteauneuf.

La fidélité !... c'est non toi !
Je l'estime fort et pour cause ;
Mais non pas en détail ; il faut
En grand concours bien des chœurs.

Un amant a-t-il votre foi?
 Qu'à son cœur le vôtre réponde;
 Soyez-lui fidèle... Pour moi
 J'aime tout le monde, et je doi
 Être fidèle à tout le monde.

SCÈNE IV.

MARIE, LE MARÉCHAL, MARION, MIGNOT.

LE MARÉCHAL, qui est entré sur les dernières paroles.
 Fidèle à tout le monde!... C'est Marion De-
 lorme.

MIGNOT.

Monsieur le maréchal de l'Hôpital!

LE MARÉCHAL.

Ah ça! les maréchaux de France en sont-ils?

MARION.

Ah! ah! c'est charmant; au cabaret!... je
 vous y prends.

LE MARÉCHAL.

En bonne compagnie, du moins.

MARION.

Eh! mais, que venez-vous faire ici?

LE MARÉCHAL.

Commander un dîner de garçons. Eh! par-
 bleu, Marion, ça se trouve bien... vous en
 serez.

MARION.

Si la compagnie est digne de moi.

LE MARÉCHAL.

Comment donc!... nous avons presque un
 roi... l'héritier présomptif du trône de Pologne.

MARIE.

Le prince Casimir?... celui qui s'échappa
 de Vincennes?...

LE MARÉCHAL.

Oui, c'est cela même... le prisonnier de
 Richelieu... Quel intérêt...? (Apercevant Marie.)
 Eh! mais, que vois-je!... cette jolie blanchis-
 suse que j'ai distinguée l'autre jour chez vous,
 Marion? (Bas à Marion.) Que diable fait-elle
 ici?... Est-ce qu'elle s'est lancée?...

MARION, bas.

Elle?... allons donc!

AIR du Passepartout.

Pour oser marcher sur mes traces,
 Il lui faudrait de l'esprit, des talents!...

LE MARÉCHAL.

Taille légère, œil vif, traits pleins de grâces...
 C'est vous quand vous aviez vingt ans!...

MARION.

Sa figure est sans caractère!...

LE MARÉCHAL.

Ah! vous voulez dire sans fard?...

MARION.

J'ai commencé bien plus tôt qu'elle à plaire...

LE MARÉCHAL.

Elle pourra finir plus tard.

LE MARÉCHAL, à Marie.

Qui êtes-vous donc, ma belle enfant?

MIGNOT.

C'est ma nièce, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Ah! ah! mon cher, je me sais bon gré d'a-
 voir donné aujourd'hui la préférence à votre
 cabaret.

MIGNOT.

C'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARÉCHAL.

Le prince Casimir m'a été confié par Maza-
 rin, qui veut lui faire oublier la terrible hos-
 pitalité de Richelieu, qui n'était aimable...
 que pour vous... et pour certaine grande
 dame. Le ministre de Louis XIII gouvernait
 avec des prisons: celui de la régente avec des
 bals; il nous a donné l'Opéra, c'est plus gai
 que Vincennes. Ma foi, pour bien divertir le
 prince, j'ai imaginé un dîner de beaux esprits...
 sur-tout, Mignot, distinguez-vous.

MIGNOT.

Oui, monseigneur, un repas dans les règles.
 Ce n'est pas moi qui ferai des incongruités de
 bonne chère, quoi qu'en dise M. Despréaux.

LE MARÉCHAL.

Ah! dame, il y sera.

MIGNOT.

Il y sera, monsieur le Maréchal?

MARION.

Prenez garde, vous allez mettre aux prises
 deux grands ennemis... Ah! ah!

MIGNOT.

Riez! riez! un petit faiseur de vers... Et c'est
 moi qu'il attaque, moi que la Cour honore de
 sa confiance!... Qu'il vienne donc, ce Boileau!
 je lui donne une sauce à faire, et je suis sûr
 qu'il la manquera

LE MARÉCHAL.

On dit que vous publiez contre lui une sa-
 tire un peu forte?

MIGNOT.

Très forte! c'est du Cotin; et comme j'ai dit
 à l'abbé: « Il ne s'agit pas d'épargner le sel et
 « le poivre, il faut que ça emporte la bouche,
 « je ne connais que ça... » Ah! il vient aujour-
 d'hui? à la bonne heure, je l'attends; ma tête
 s'exalte, j'entre en verve.

MARION.

Il est dans le feu de l'inspiration!

LE MARÉCHAL.

Allons, qu'on dise de vous:

Que Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

MIGNOT, à part.

Encore du Boileau!

LE MARÉCHAL.

Je vais prendre le prince... Ainsi, Marion,
 à midi sonnant; je compte sur votre pro-
 messe.

MARION.

Soit! j'en fais tous les jours; pour changer,
je veux en tenir une.

LE MARÉCHAL.

Air d'un fragment de la *Gazza*.

Pour vous revoir,
Souffrez, ma toute belle,
Qu'un doux espoir
En ces lieux me rappelle!

MARIE et MIGNOT.

Un amant de haute naissance!...

Il veut

{	me	{	séduire, je pense;
	la		

Mais

{	je connais	{	trop	{	mon	{	devoir!
	ell' connaît						

ENSEMBLE.

LE MARÉCHAL, MARION.

LE MARÉCHAL.

Que de charmes et d'innocence!
Cela m'amusera, je pense,
De les réduire en mon pouvoir!

MARION.

Il la courtise en ma présence!
Le perfide! quelle inconstance!...
C'est comme moi dans mon boudoir.

MARION.

Son cœur est fier; blanchisseuse dans l'ame,
D'un cuisinier elle sera la femme!
(Parlé.) Mignot, faites venir mes gens!

ENSEMBLE.

MIGNOT et MARIE.

Ah! c'est trop fort! quelle arrogance!
Peut-on, avec plus d'insolence,
A ce point-là nous insulter!
Quelle colère!
Et comment faire
Pour la forcer à nous mieux respecter?

LE MARÉCHAL.

Qué de charmes et d'innocence!
Pour moi quelle douce espérance
De pouvoir me faire écouter!...
Bientôt, j'espère,
Je saurai plaire;
Sur mes rivaux je saurai l'emporter.

MARION.

Je vois déjà son inconstance!
Je ne ferais pas mieux, je pense!
Mais ici, pourquoi m'emporter?...
Point de colère;
D'un mot, j'espère,
Je forcerai l'ingrat à me rester.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE V.

MARIE, seule.

Femme d'un cuisinier! blanchisseuse dans
l'ame!

Air de Marianne.

Ah! pour une honnête personne,
C'est bien d'avoir de la vertu!

Mais pour le mal que cela donne.

Quel prix m'en est-il revenu?

Ah! que j'ai peur!

Avec l'honneur

L'ambition se dispute mon cœur;

Un jour, hélas!

N'aurai-je pas

Mes diamants,

Mon hôtel et mes gens!

Quel beau sort!... J'aurais le courage

De donner tout pour le gagner!

Oui, si l'on pouvait tout donner

Sans cesser d'être sage!... (bis.)

Oh! que les hommes sont heureux! ils ont
mille moyens de s'enrichir, et les femmes n'en
ont qu'un; c'est le mariage, à ce que dit
M. Nacquart. M. Nacquart, c'est un beau nom,
il est riche, il m'aime... oui; mais...

LAGARDIE, dans la coulisse.

Oui, père Mignot, mon parti est pris...
comptez sur moi.

MARIE.

Qu'entends-je? cette voix...

SCÈNE VI.

MARIE, LAGARDIE.

LAGARDIE, entrant par le fond.

Ma chère Marie!

MARIE.

Lagardie! c'est vous!

LAGARDIE.

Laisse-moi t'embrasser. Si tu savais comme
mon cœur tremblait quand je suis arrivé! je
me disais: S'est-elle souvenue de moi, de
notre amour, de nos espérances? sera-t-elle
heureuse de me revoir?

MARIE.

Pouvais-tu en douter?

LAGARDIE.

C'est que lorsqu'on aime bien, vois-tu, on
a peur de tout; mais enfin, nous voilà réunis..
Que je te regarde à mon aise... Ah! comme tu
es embellie!

MARIE.

Et vous, monsieur, voyons! comment re-
venez-vous?

LAGARDIE.

Comment?...

AIR DE LAURE.

Mais je reviens toujours hâlé,
Je reviens cent fois plus épro!...

MARIE.

Et plus heureux!

LAGARDIE.

Mais oui, ma belle,

Puisque nous allons être nous,
Content d'un sort simple et modeste,
Le malheur dat-il ni à cabler,
Je braverai tout... s'il me reste
La main qui doit me consoler.

Juge de mon amour!... j'ai attendri un oncle gouteux, et, qui pis est, un procureur!

MARIE.

Il te donne son nom et sa fortune?

LAGARDIE.

Du tout, au contraire.

MARIE.

Comment?

LAGARDIE.

Il exige que je ne me fasse jamais connaître pour son parent, que je renonce à son héritage; et, à ces conditions-là, il veut bien me donner de quoi me faire un établissement.

MARIE.

Un établissement! lequel?

LAGARDIE.

Tu sais bien, j'avais des goûts militaires, je voulais m'engager. Oh! que j'aurais aimé à porter l'uniforme! mais le père Mignot m'a déclaré qu'il ne donnerait ta main qu'à celui qui prendrait son fonds. Eh bien! me voilà; je viens de m'offrir à lui, il m'accepte.

MARIE.

Comment? vous seriez traiteur... cuisinier?... (A part.) Juste ce que disait Marion tout-à-l'heure.

LAGARDIE.

Sans doute!... je ne sais pas faire de sauces, mais j'aurai des marmitons; c'est comme les hommes d'état qui ont des secrétaires.

MARIE.

Est-il possible? un jeune homme de famille qui pourrait aller si haut!

LAGARDIE.

Si j'aime mieux descendre à cause de toi?

MARIE.

C'est cela, et je resterai ouvrière, sujette au public!... A quoi sert donc de me marier?

LAGARDIE.

C'est ça, c'est ça; voilà les idées que tu as prises en fréquentant les gens de qualité. Tu es ambitieuse, Marie, prends garde... Mais qu'est-ce qu'il te faut donc?... car enfin, moi, pour te satisfaire, pour t'obtenir, je serais capable de tout, d'attendre même, s'il le faut. Qu'exiges-tu de moi?... l'uniforme te plairait mieux peut-être? Veux-tu que je me fasse soldat?

MARIE.

Je veux que mon mari ait un état, mais un état indépendant; c'est-à-dire, qui mette les autres dans sa dépendance; un état enfin qui soit lucratif et honorable, qui me donne l'estime publique et une voiture.

LAGARDIE.

Et lequel? lequel?

MARIE.

Ça m'est égal, je n'ai pas de préférence; je ne tiens qu'à la voiture... et à toi.

LAGARDIE.

Ah! j'en perdrai la tête!... Que faire? où puis-je me mettre?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIGNOT.

MIGNOT, entrant par le fond, à droite.

A la broche! chaud, chaud!... Ah! te voilà... J'ai pensé à ta proposition; me succéder! c'est ambitieux, mais ça ne me déplaît pas; ça vaut mieux que d'aller se faire tuer sur la frontière. Sois tranquille; une fois entre mes mains... C'est que j'ai fait des élèves! Vatel, par exemple, le petit Vatel, le maître-d'hôtel du prince de Condé; il sort de mes fourneaux... Et, dis-moi, qu'est-ce que tu crois que ton oncle pourra bien te donner à-peu-près?

LAGARDIE.

Il m'avait parlé de quatre mille écus; mais à présent, qu'importe?

MIGNOT.

Comment, diable!... Douze mille livres! mais avec ça nous nous entendrons bien.

LAGARDIE.

Au contraire, j'ai peur que non; votre nièce... Ah! père Mignot!...

MIGNOT.

Qu'est-ce que c'est? une querelle? Allons donc! L'amour, c'est comme un diner, ça ne vaut plus rien quand ça refroidit. Ce mariage-là me convient très fort. Je viens d'en toucher, tout-à-l'heure, deux mots à M. Nacquart, qui te baise bien les mains, Marie.

LAGARDIE.

Ah! M. Nacquart. Quel est cet homme-là?

MIGNOT.

Oh dame! c'est un homme charmant, un procureur honnête et désintéressé, seul unique de son espèce... Croirais-tu qu'il n'a jamais voulu recevoir mon argent? Il me fait remise des frais; c'est superbe... Ah! c'est qu'il est riche, celui-là.

MARIE.

Je crois bien! à la bonne heure, voilà un état... procureur!

LAGARDIE.

Comme mon oncle. Quoi! vraiment, ça vous plairait?

MIGNOT.

Un procureur doit toujours plaire à une femme, quand il fait bien ses affaires. Et M. Nacquart! il faut voir dans son antichambre, des grands seigneurs, et je dis des plus huppés; les mains dans leurs poches, ou bien soufflant dans leurs doigts. Voilà comme il les traite. Moi, c'est différent: reçu tout de suite, et des politesses...— Comment va la belle Marie? Pense-t-elle toujours à moi?— Aussi, quand je lui ai

parlé de ton mariage, ça a paru l'intéresser, qu'il en est devenu tout pâle, quoi!

MARIE.

Qu'en pense-t-il?

MIGNOT.

Il allait me le dire, quand nous avons été interrompus par une duchesse. Il voulait la renvoyer pour moi : parceque lui, les duchesses, ce n'est rien du tout. Mais je me suis retiré, et il m'a fait reconduire de force en carrosse.

MARIE.

Comment! il en a un?

MIGNOT.

Celui d'un marquis dont il a fait saisir les meubles.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Ah! dam', c'est un beau privilège!
Un procureur voit chaque jour,
Dans son étude qu'on assiège,
A ses pieds la ville et la cour.
On cède à tout ce qu'il ordonne,
Les plus grands implor'nt son appui;
Comme il n'a d'égards pour personne,
Ça fait qu' tout l' monde en a pour lui.

MARIE.

Comme sa première femme était heureuse!

MIGNOT.

Je crois bien.

LAGARDIE, à part.

Que dit-elle? Ce caprice...

MARIE.

Un mari qui tient dans ses mains le sort de tant de personnes!

MIGNOT.

Et leur carrosse.

MARIE.

Qui peut humilier les uns.

MIGNOT.

Qui fait remise des frais aux autres.

MARIE.

Courir en poste à la fortune!

MIGNOT.

Courir! dis donc voler!... Et puis le désintéressement... Moi, si je n'étais pas pâtissier, je voudrais être procureur.

MARIE.

Dieu! si vous l'étiez!

LAGARDIE.

Qu'entends-je! Lui ou moi, n'est-ce pas?

MIGNOT.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc?

MARIE.

La gardie!

MIGNOT, apercevant Nacquart, qui paraît dans le fond.

Ah! tenez, c'est lui; c'est ce bon M. Nacquart, mon digne procureur.

LAGARDIE, à part.

Procureur! pourquoi pas?... J'écrirai à mon oncle. Je cours voir mes amis... Marie, vous serez contente... Père Mignot...

(Il lui secoue la main.)

MIGNOT.

Mais encore, dis donc...

LAGARDIE.

Ne me retenez pas... Adieu, Marie, adieu.

(Il sort par le fond, très vivement, en heurtant M. Nacquart, qui se trouve sur son passage.)

SCÈNE VIII.

MARIE, NACQUART, MIGNOT

MIGNOT, secouant son poignet

Est-il drôle!... comme il m'a serré la main!

NACQUART.

Voilà un jeune homme qui paraît bien aimable... il a manqué me jeter par terre.

MIGNOT.

C'est l'amoureux... vous savez : Lagardie, que ma nièce adore.

MARIE.

Mon oncle...

NACQUART.

Il ne faut pas rougir, mon enfant... C'est que votre nièce est d'une rigidité... Moi-même, j'ai essayé de voir si... et j'ai vu que non. Ça m'a fait plaisir. C'est la première; car voilà ce qui m'a empêché jusqu'ici de me remarier. Je tenais à m'assurer par moi-même... attendu que ma première femme était d'une légèreté...

MIGNOT, à part.

Diable! je crois bien, c'est connu.

NACQUART.

Non pas que je dise...

MIGNOT, à lui-même

Ce n'est pas la peine, vos clercs l'ont assez dit.

NACQUART.

Quoi qu'il en soit, j'ai reconnu que Marie avait des principes solides, et j'ai résolu de venir, avec la franchise de mon état, sur-tout depuis que je sais qu'un autre se présente... et attendu l'urgence, je vous la demande en mariage.

MARIE.

Qu'entends-je!

MIGNOT.

Sérieusement?

NACQUART.

Ça vous étonne?... Je sais bien que ça fera jaser mes confrères; aussi je vous prie de venir, qu'afin qu'on se taise plus vite, je veux qu'on n'ait la première nouvelle de mon mariage, qu'en apprenant qu'il est déjà fait. Mes mesures sont prises : si j'ai votre aven, celui de la belle Marie, c'est aujourd'hui même.

MARIE.

Si tôt?

NACQUART.

Père Mignot, parlez pour moi.

MIGNOT, posant le doigt.

Ça la regarde, plaidez votre cause, et sur-tout ne la perdez pas comme la mienne.

AIR de Turanne.

Mais mon dîner m'appelle, je vous laisse,
Car aujourd'hui je traite Despréaux;
En mauvais vers il me poursuit sans cesse,
Mais je le tiens, je cours à mes fourneaux,
Et, cuisinier, je me venge en héros;
J'ai, pour dompter cette muse farouche,
Ragoûts divins, mets friands, vins parfaits.
Et c'est à force de bienfaits
Que je lui fermerai la bouche.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MARIE, NACQUART.

NACQUART.

Nous voilà seuls, tant mieux!... Ma belle demoiselle, allons, que votre cœur se rassure... Cette fois-ci, mes vœux n'ont plus rien qui puisse vous mécontenter... J'espère qu'il est encore temps?

MARIE.

Assurément... je ne dis pas... Mais, monsieur Nacquart, combien coûte une charge de procureur?

NACQUART.

Ah! j'entends... Les moindres de notre compagnie se vendent quinze et vingt mille écus.

MARIE.

Pauvre Lagardie!... il n'a que douze mille livres!... Et pour être procureur, il faut de longues études?

NACQUART.

Trois ans de droit, et cinq ans de cléricature.

MARIE, à part.

Huit ans! oh! que c'est long!... Je l'aime bien... mais je n'attendrai jamais jusque là.

NACQUART.

Il faut du temps pour faire sa fortune, et moi, Marie, je vous en offre une toute faite... Oui, c'est un secret de famille, les Nacquart sont procureurs de père en fils; la pelote a grossi en roulant, et aujourd'hui, je ne dis cela qu'à vous, parceque la réputation de mon père pourrait en souffrir un peu... aujourd'hui je compte par cent mille écus.

MARIE.

Cent mille écus!

NACQUART.

Le double.

MARIE.

Six cent mille livres!

NACQUART.

Encore!

MARIE.

Vraiment?... Et Lagardie!... Oh! non, non, jamais!... Monsieur Nacquart, vous m'aimez, vous le dites du moins, et je veux bien le croire; ne pourriez-vous l'aider à faire sa fortune, le protégé?...
Enfantillage!... on devient commis, on

NACQUART.

avance par protection... mais procureur, c'est autre chose!... il faut du travail et de l'argent... Allons, nous avons ruiné tant de gens! j'ai besoin d'enrichir quelqu'un... ça me ferait du bien. Le contrat est prêt: je vous aime, Marie... Je vous assure toute ma fortune... Je vous donne un rang... Je vends mon étude... J'achète une charge au parlement... Pour vous plaire, je monte ma maison sur le pied le plus somptueux... Vous aurez équipage... Je donnerai des fêtes, où la cour et la ville se presseront comme à celles du surintendant Fouquet...

MARIE.

Monsieur Nacquart... de grace... comme vous me pressez!...

NACQUART.

Il est permis d'embrouiller les idées de son juge, c'est de mon état. Voyons, choisissez: blanchisseuse, ou grande dame... Le curé m'attend... Les diamants sont prêts.

MARIE.

Les diamants!... Ah! ce pauvre Lagardie!

SCÈNE X.

MARIE, MARION, NACQUART.

MARION.

Ah! te voilà! Je suis venue exprès avant l'heure du repas pour te laver la tête, ma petite blanchisseuse.

MARIE, à part.

Allons, la voilà avec ses grands airs!

MARION.

Mais que vois-je! monsieur Nacquart!... Je te rencontre à propos, mon beau procureur!

NACQUART.

Votre procureur? c'est-à-dire celui de vos créanciers.

MARION.

C'est vrai, mon bon petit Nacquart... C'est égal, je ne t'en veux pas, au contraire; tu sais bien que j'ai toujours eu de l'amitié et de l'estime pour toi.

MARIE, à part.

Elle le respecte, lui!

MARION.

Comment vont-ils, mes créanciers?... Veux-tu être du nombre?... On dit que tu as fait saisir le carrosse d'un marquis... une voiture magnifique... de l'or jusque sur le marchepied; le roi n'a rien de plus beau, c'est scandaleux... Combien me le vendras-tu?

NACQUART.

Je ne le vends pas, je le donne.

MARION, le toisant.

Toi?... Diable, c'est plus cher.

NACQUART, regardant Marie.

Expliquons-nous... Je le donne à celle qui sera ma femme.

MARION.

C'est trop cher, n'en parlons plus. Ah! ça, à nous deux, Marie!... je suis très mécontente de toi... Comment, je te donne à blanchir la plus jolie de mes robes de bal, et tu me la renvoies toute chiffonnée!

MARIE.

Madame, je vous assure...

MARION.

Je t'assure que c'est une indignité!... tous les plis sont faux... Je m'y connais, peut-être? De mon temps, nous blanchissions mieux que ça.

MARIE.

Mais...

MARION.

Mais... ne réplique pas; quand on n'est bonne qu'à être ouvrière, au moins faut-il savoir son état.

MARIE, à part.

Je ne sais qui me tient...

MARION.

Je te déclare que j'ai donné ordre à mes gens de la rapporter chez toi.

MARIE.

Vos gens!... Ma foi, faites-la reporter chez qui vous voudrez; pour moi je ne veux plus être blanchisseuse.

NACQUART, à part.

Que dit-elle?

MARION.

Qu'est-ce que tu seras donc?

MARIE, avec aigreur.

Ah! vous avez peut-être peur de la concurrence? rassurez-vous, je me marie... monsieur Nacquart, c'est fini, ma main est à vous.

MARION.

Comment?

NACQUART, prenant la main de Marie.

Quand je vous ai dit que nous avions de la sympathie! Ah! ça, plus de délais.

MARIE.

Oui, tout de suite.

MARION.

Allons donc, c'est impossible!

MARIE, prenant le milieu de la scène.

Et pourquoi pas?... S'il faut dépendre de quelqu'un, j'aime mieux que ce soit d'un mari que de certaines pratiques... Oui, monsieur Nacquart, oui, je suis votre femme... Allez, allez tout préparer... et à votre retour vous me trouverez prête à vous suivre.

NACQUART.

Je cours trouver votre oncle, mon notaire... (Il donne la main à Marie, et la conduit jusqu'à la porte à gauche.—Marie sort.) Ah! Marion, quel service vous m'avez rendu!

(Il sort par le fond.)

• Marie, Nacquart, Marion.

SCÈNE XI.

MARION, seule.

Heim!... je reste suffoquée!... Il m'a pourtant courtisée, moi... et peut-être si j'avais voulu... Moi, madame Nacquart!... (Riant aux éclats.) C'est trop drôle!...

SCÈNE XII.

MARION, CASIMIR; LE MARÉCHAL, entrant par le fond.

LE MARÉCHAL.

Tenez, mon prince, je n'ai pas besoin de vous la présenter; à ces éclats de rire, vous avez deviné...

CASIMIR.

La belle Marion Delorme, qui me vengeait de Richelieu, quand j'étais prisonnier d'état.

LE MARÉCHAL.

Comment cela?

MARION.

Belle demande!... avec la vengeance de notre sexe.

CASIMIR.

En le trompant.

LE MARÉCHAL.

Ah! Marion, vous êtes bien la plus vindicative des jolies femmes!... Mais de quoi pouviez-vous rire ainsi toute seule?

MARION.

D'un mariage, mais d'un mariage sérieux... et le plaisant, c'est que j'y suis pour quelque chose... Le riche procureur Nacquart épouse la petite blanchisseuse, vous savez?...

LE MARÉCHAL.

Oh! une blanchisseuse!

CASIMIR.

Eh bien! je conçois cela depuis mes aventures de Vincennes...

LE MARÉCHAL.

Mais bon! je suis charmé que le procureur l'épouse!... Une jolie fille de si bas étage, c'est de l'or dans la mine.

CASIMIR.

Ah! que vous êtes heureux, vous autres Français!... tout est chez vous matière à plaisir!... C'est le ton de la cour... que d'éclat, de grâce et de gaieté!... Mais votre peuple vous est assez bien, vous avez des bourgeois qui ne sont pas du tout sots!... Votre Cornélie, votre Pascal, ça a des idées... presque comme nous! et vos petites roturières sont, ma foi, fort agréables!... Ah! si je n'étais pas condamné à régner un jour, je voudrais n'être, tout simplement, qu'un de vos ducs et pairs, avec cent mille écus de rente, et une compagne parisienne.

MARION.

Vous n'êtes pas dégoûté, mon prince!

SCÈNE XIII.

MARIE, CASIMIR, MIGNOT, NACQUART,
LE MARÉCHAL, CUISINIERS, BLANCHISSEUSES,
QUELQUES BOURGEOIS.

MIGNOT.

Eh oui ! c'est bien, j'approuve tout... Vite la mariée... Ah ! messeigneurs, pardon... je vous présente mon neveu, monsieur Nacquart, procureur ; et bientôt conseiller au parlement.

(Il entre dans la chambre de Marie.)

LE MARÉCHAL.

Déjà?... Eh ! monsieur Nacquart, vous menez les affaires bien vite !

NACQUART.

Mais oui, quand ce sont les miennes.

(Ici Mignot entre, donnant la main à Marie, qui est en toilette de mariée.)

MARION.

Voici madame Nacquart*.

CASIMIR.

Que vois-je !... Marie !...

MARIE.

Le prince Casimir !...

MARION.

Eh bien ! une reconnaissance !... c'est intéressant !...

NACQUART.

Quoi ! Marie, vous connaissez des princes ?

CASIMIR.

Oui, monsieur, c'est elle qui, à Vincennes, pendant ma captivité, me faisait passer les lettres de mes amis.

AIR : Si ça t'arrive encore ! (de LA MARRAINE.)

Au souvenir de ces jours-là,
Je sens mes yeux mouillés de larmes.
Pauvre enfant ! elle était déjà
Riche de candeur et de charmes ;
Elle promettait que le temps
Ajouterait à ses richesses...
Et vous voyez bien, à vingt ans,
Comme elle a tenu ses promesses.

Mon enfant, je ne vous ai point oubliée... vous refusiez tous mes présents... n'accepterez-vous pas celui-ci ? c'est mon cadeau de noce.

MARIE.

Ah ! prince !

MIGNOT, qui est passé dans le coin de la scène à droite.

Certainement, prince, nous acceptons...

MARION, à part.

Rien qu'une agrafe d'émeraudes !... je me défierai des princes polonais !...

LE MARÉCHAL.

Avec la permission de monsieur Nacquart... voici le mien...

* Marion, Casimir, Mignot, Marie, Nacquart, le Maréchal.

MARION, à part.

Une bague en rubis !... A la bonne heure !... c'est d'un maréchal de France.

MIGNOT.

Nous acceptons encore.

NACQUART.

Moi, ma chère Marie, voici mon petit cadeau.

MARION.

(A part.) Quelque misère ! il est si avare !... (Haut.) Voyons, voyons, donne, Marie. (Elle ouvre l'écrin.) Que vois-je !... toute une parure en diamants !... et de quelle grosseur !...

MIGNOT.

Nous acceptons toujours.

(Il passe dans son cabaret.)

MARION, à Marie, avec regret.

Tenez, madame. (A part.) Décidément, je sens que j'aurais pu être madame Nacquart, avec des compensations de cette espèce-là.

NACQUART.

Allons, partons vite.

MARION.

Ça fera une veuve bien heureuse !

SCÈNE XIV.

MARION, CASIMIR, LAGARDIE, MARIE,
NACQUART, LE MARÉCHAL, ensuite
MIGNOT.

FINAL de M. Doche.

LAGARDIE.

Je viens, j'accours...

MARIE.

Juste ciel ! Lagardie !...

LAGARDIE.

Quoi ! d'une noce en ces lieux les apprêts !
Parlez, répondez ! Qui donc se marie ?

MARION, à Casimir.

C'est l'amant. (A Lagardie.) Fuyez pour jamais !

LAGARDIE.

Celle que j'aime ?...

MARION.

Est mariée !

LAGARDIE.

Mais ma tendresse ?...

MARION.

Est oubliée !

NACQUART.

Allons, partons !

(Tout le monde va pour sortir.)

LAGARDIE, les retenant.

Non, arrêtez !

(A Marie qui se trouve séparée du reste de la noce.)

Il est donc vrai ! pour lui vous me quittez !

Pour céder à votre caprice,

Si vous saviez quel sacrifice... !

MARIE.

O ciel ! auriez-vous obtenu... ?

MARION.

Je le plains ! mais j'en ai tant vu !..

MARIE.

Parlez...

LAGARDIE.

Me dévouant au travail le plus rude,
J'ai promis dès demain d'entrer dans une étude,
Me voilà clerc... un jour je serai procureur.

MARIE.

Il se pourrait !...

LAGARDIE.

Si tu me rends ton cœur,
A me faire un état je mettrai tant d'ardeur,
Que dans six ans...

MARIE, avec regret.

Dans six ans !

(Elle donne la main à Nacquart, qui s'est rapproché d'elle.)

NACQUART.

Quel bonheur !...

MIGNOT, entrant la serviette sous le bras et parlant.

Mes maîtres, vous êtes servis.

ENSEMBLE.

MARIE.

Quelle peine cruelle
De briser mon lien !
Que j'eusse été fidèle !
Mais, hélas ! il n'a rien !

LAGARDIE.

C'en est fait, l'infidèle
A brisé son lien !
La Fortune l'appelle,
Et l'Amour n'est plus rien !

CASIMIR, LE MARÉCHAL, MARION, LE CHOEUR.

C'en est fait, l'infidèle
A brisé son lien !
La Fortune l'appelle,
Et l'Amour n'est plus rien.

NACQUART.

Quel plaisir ! qu'elle est belle !
Dans un heureux lien,
Qu'il m'est doux, avec elle,
De partager mon bien !

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Le théâtre représente un riche salon du maréchal de l'Hôpital, dont le fond est fermé par des draperies.
— A droite, une table, et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

MIGNOT, GASTON, ET PLUSIEURS VALETS.

CHOEUR.

AIR du Chœur de l'introduction de Léocadie. (Auber.)

Nous répondrons à votre confiance
Pour les apprêts de ce jour solennel ;
Oni, nous devons avengle obéissance
A l'intendant de ce brillant hôtel !...

MIGNOT, aux valets.

Messieurs, je n'ai pas besoin de vous répéter que vous êtes chez monsieur le maréchal de l'Hôpital, et que la fête qu'il donne ce soir doit être digne de son rang et de sa fortune ; allez... (Ils sortent à droite et à gauche.) Voyez un peu les grands airs, ça se prend tout de suite... Qui est-ce qui m'aurait dit, il y a dix ans, quand ma nièce épousa M. Nacquart... ?

GASTON, entrant à gauche.

Monsieur Mignot, vous êtes seul ?

MIGNOT.

Ah ! Gaston, mon petit ami, venez ; on ne peut nous surprendre... Vous avez copié... ?

GASTON.

Oui, le menu de votre dîner. Savez-vous que c'est une singulière occupation que vous me donnez ?... Aussi voilà que je commence à me connaître en cuisine.

* Gaston, Mignot.

MIGNOT.

Tant mieux !... ça ne peut pas nuire... on ne sait pas ce qui peut arriver... (Gaston lui remet un papier.) Oh ! la belle écriture ! (Lisant.) « Premier service. » Depuis qu'ils m'ont forcé à vendre mon cabaret, voilà ma consolation... diriger les autres... donner des conseils en secret...

GASTON.

C'est vrai, depuis votre entrée dans la maison du maréchal, on vous défend d'aller à la cuisine, à l'office... Mais le maitre d'hôtel... Si l'on savait que tous ses diners sont votre ouvrage !... que c'est vous qui gagnez les appointements qu'il touche !

AIR. Comme il m'aime !

Toujours au feu, (bis.)
Vous êtes son chef de bataille.

MIGNOT.

Chut !... il faut bien cacher son jeu ;
Car pour lui quel danger, grand Dieu !...
De n'être qu'un homme de paille
Dans un état où l'on travaille
Toujours au feu !

Vous voyez, mon ami, le malheur de ma position ! réduit à faire de la cuisine comme un conspirateur... Quelquefois je surprends mes yeux mouillés de larmes de joie, lorsque j'entends les convives du maréchal faire l'éloge des diners qu'ils mangent... je jouis de moi

gloire incognito... c'est égal, ça ne me console pas.

GASTON.

Bah! une belle place, un beau traitement! ça ne vaut-il pas mieux que d'être cuisinier en boutique?

MIGNOT.

Eh bien! non, ce n'est pas la même chose... Depuis que je suis entré dans la bouche du maréchal, je ne suis plus à mon aise comme autrefois; je deviens triste, je maigris...

GASTON.

Mais si vous le regrettez tant, votre cabaret, qui vous empêche de le rouvrir?

MIGNOT.

J'ai une fille, mon garçon, une fille dont madame Nacquart est la cousine et la marraine... elle m'a promis d'en faire son héritière, si je ne la contrariais pas dans ses idées d'élévation, et il vaut encore mieux être cuisinier malheureux que père dénaturé!

GASTON.

Vous avez raison; et puis, dites donc, monsieur Mignot, elle sera jolie, votre fille, votre petite Marie! vous allez la mettre au couvent; et dans une dizaine d'années d'ici, vous la marierez... alors, moi je suis-là, et je la retiens d'avance.

MIGNOT.

Malheureux!... quelles idées!... si madame Nacquart l'entendait!...

GASTON.

Hem! qu'est-ce qu'il y a de mal à cela?... Moi, petit commis du secrétaire de l'hôtel, je suis en secret votre copiste et votre confident... quand vous me donneriez mademoiselle Marie pour honoraires!... Mais je vois, c'est parce que je n'avance pas... rassurez-vous... le prince Casimir, qui vient d'être élu roi de Pologne, monte sa maison à la française... Monsieur le maréchal, qui était son ami, lui envoie les gens qu'il lui faut... et j'en suis.

MIGNOT, vivement.

Faut-il un maître d'hôtel?... (Se reprenant.) Aïe!...

GASTON, riant.

Est-ce que vous voudriez, vous...? tiens, pourquoi pas?...

MIGNOT.

Je n'ai pas dit ça... pour moi... certainement... mais pour un de mes élèves... Adieu, monsieur Gaston... je vais méditer sur ce menu avant de l'envoyer; ça me distraira.

(Il s'assied à gauche.)

GASTON, à part.

C'est un brave homme!... il vaut mieux que sa nièce!...

SCÈNE II.

GASTON, LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE, entrant à gauche.

Cet hôtel!... ce doit être ici... Ah! mon ami, pourriez-vous me faire parler à M. Mignot?

GASTON.

Le voilà, monsieur; mais ne le dérangez pas, parcequ'il a des occupations très graves.

(Il sort à droite.)

SCÈNE III.

LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE.

On ne m'avait pas trompé, ce costume... (S'approchant.) Père Mignot!...

MIGNOT, se levant.

On y va!... Ah! mon dieu! je m'oublie... ce nom que mes anciennes pratiques me donnaient... Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

LAGARDIE.

Eh! quoi! vous ne me remettez pas?

MIGNOT.

Si fait... attendez donc... je crois que c'est... Ah! dites-moi bien vite si c'est toi, Lagardie!

LAGARDIE.

Embrassons-nous!

MIGNOT, à part.

Comme ce gaillard-là vous a pris de la force, de la tournure!...

LAGARDIE, à part.

Pauvre cher homme!... comme il est vieilli!...

MIGNOT.

Tu vois, ils m'ont exilé ici dans un hôtel, sous un bel habit.

LAGARDIE.

Enfin, je vous ai retrouvé!... J'ai appris que vous habitiez cet hôtel, et qu'on y voyait souvent votre nièce, cette Marie que j'aimais tant!

MIGNOT.

Ah! tu sais que feu M. Nacquart est mort?

LAGARDIE.

Je l'ai appris, il y a un an, à Grenoble, où j'étais alors malheureux, sans fortune, sans espérance... Aujourd'hui mon sort est bien changé!... je ne viens ici que pour vous.

MIGNOT.

Vrai?... je t'en remercie, mon garçon... Moi je suis toujours le même... pour ma nièce, c'est différent; il y a en elle deux femmes: l'une qui aime le monde, les assemblées, la danse, la parure... celle-là est coquette, altière, ambitieuse.

LAGARDIE.

Je vous crois, elle m'a trahi... je l'oublierai tout-à-fait...

MIGNOT.

Mais nous avons l'autre femme... que je surprends quelquefois agenouillée, les mains jointes, les yeux rouges, et il me semble même lui avoir entendu murmurer : « Pauvre Lagardie ! »

LAGARDIE.

Il serait vrai?... elle aurait dit...? Eh bien! je vous crois... elle pense encore à moi... cela ne m'étonne pas... je l'espérais... On a pu l'éblouir, mais, j'en juge par moi-même, le cœur ne saurait changer... on n'aime bien qu'une fois... et dites-moi, Mignot, si je pouvais la voir, lui parler aujourd'hui!...

MIGNOT.

Ah! ce n'était que pour moi!...

LAGARDIE.

Je vous en prie!

MIGNOT.

Tu tombes mal... un grand bal ce soir... car tu ne sais pas... Après la mort de mon neveu Nacquart, conseiller au Parlement, on rechercha sa veuve... elle était riche, tout le monde la reçut, la famille du maréchal de l'Hôpital sur-tout; le maréchal lui-même s'est déclaré son ami... il la consulte toujours; et, aujourd'hui encore, mademoiselle de l'Hôpital la retient près d'elle pour l'aider à faire les honneurs d'une fête qu'il donne.

LAGARDIE.

Oui, je l'ai appris... J'avais d'abord pensé à me faire présenter chez le maréchal par l'ambassadeur de Suède, auprès de qui j'ai une puissante recommandation.

MIGNOT.

Bah!

LAGARDIE.

Mais au milieu de tout ce grand monde, mon entrevue avec Marie serait trop gênante... je veux, avant tout, connaître ses vrais sentiments, si c'est possible... Voulez-vous lui demander, pour moi, un entretien secret?... J'en ai le pressentiment, je ne la quitterai que pour vous nommer mon oncle.

MIGNOT.

Le ciel t'entende!... Et moi, Lagardie, je vous suivrai?

LAGARDIE.

Ma maison ne sera-t-elle pas la vôtre?... et n'aurez-vous pas le droit d'y commander en maître?...

MIGNOT.

En maître-d'hôtel, c'est tout ce que je veux... Eh! mais, j'entends... oui, c'est le maréchal... il revient du Louvre; retire-toi.

LAGARDIE, après avoir fait une fausse sortie, qui lui a fait prendre la gauche de la scène.

Et votre nièce?...

MIGNOT.

Je te conduirai près d'elle tout-à-l'heure... Attends-moi, descends au jardin.

LAGARDIE.

AIR des Comédiens.

Dépêchez-vous, il faut que je la voie !..
Je brûle enfin de connaître mon sort !..
Si je l'obtiens, rien n'égale ma joie,
Si je la perds, c'est l'arrêt de ma mort !.

MIGNOT.

Perdre une femme, à ce point te chagrine !
Va, l'on renonce à tout ce qu'on aime,
Sans en mourir... J'adorais la cuisine,
Je n'en fais plus, et pourtant me voda !.

ENSEMBLE.

Il faudra bien dans peu qu'elle te voie ;
Mais, quels que soient sa réponse et ton sort,
Ne t'lass mourir de chagrin ni de joie ;
C'est not' faiblesse qui rend l'Amour si fort !

LAGARDIE.

Dépêchez-vous, etc.

(Il sort à gauche.)

MIGNOT, seul.

Tiens, c'est ma nièce... [A Marie.] Je croyais que le Maréchal...

SCÈNE IV.

M^{me} NACQUART, MIGNOT.

MADAME NACQUART, entrant à droite avec précipitation, elle s'arrête et voit des yeux Lagardie.

Il vient d'arriver, je l'attends... Vous n'êtes pas seul, mon oncle... avec qui parlez-vous donc?...

MIGNOT.

Comment! tu as reconnu...!

MADAME NACQUART.

Oui... de loin... ces traits m'avaient déjà frappée... ils me rappelaient quelqu'un... et je ne sais pourquoi... tout-à-l'heure... la ressemblance produisait sur moi une illusion... j'en suis tout émue!...

MIGNOT.

Et si ce n'était pas une ressemblance?

MADAME NACQUART.

Que voulez-vous dire?

MIGNOT.

Si c'était lui-même?...

MADAME NACQUART.

Lagardie! ah! ne plaisantez donc pas ainsi!

MIGNOT.

Je te répète que c'est lui qui demande à te voir, à te parler...

MADAME NACQUART.

Ciel! aurait-il besoin de mon crédit, de mes services?... Ce pauvre garçon, il n'était pas riche!

AIR de Valet.

Peut-être encor tout plein de son notage,
Il me manda, il m'accusa en secret !
Que mon crédit du moins le débarrassât
Et changeroit sa haine en regret.

Oui, je prétends, si dans l'absence
 Son cœur a pu se dérober au mien,
 Le regagner par la reconnaissance...
 Il est si doux de rentrer dans son bien !

MIGNOT.

Ainsi Lagardie... ?

MADAME NACQUART.

Eh bien ! je le recevrai... j'agirai en sa faveur... mais pas aujourd'hui... Cette vue... d'anciens souvenirs... je n'aurais qu'à m'attendrir... et jugez... avec les yeux rouges, comme on est bien pour un bal !...

MIGNOT.

(A part.) Hum ! hum ! la femme coquette a le dessus !... (Haut.) Et c'est pour cela que tu ferais attendre un homme qui brûle de te demander... non ta protection !... il n'en a pas besoin... mais ton cœur, ta main !

MADAME NACQUART, vivement.

Parlez bas ; si le maréchal... Eh quoi ! Lagardie me serait resté fidèle !... Ah ! que de bien vous me faites !...

MIGNOT.

(A part.) Allons, voilà la femme sensible qui perce !... (Haut.) Tu consens donc à le recevoir ?

MADAME NACQUART.

Moi ! mais dans les circonstances où je me trouve... Ah ! le maréchal !

MIGNOT, à part.

Tiens ! est-ce que ça le regarde ?

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL, M^{me} NACQUART, MIGNOT.

LE MARÉCHAL, entrant à droite, et préoccupé.

Mignot, éloignez-vous, je vous prie ; laissez-moi un moment avec votre nièce.

MADAME NACQUART, à part.

Cette agitation...

MIGNOT, bas.

Eh bien ! Lagardie ?

MADAME NACQUART, bas.

Qu'il ne vienne pas !...

LE MARÉCHAL.

Ma chère madame Nacquart, je reviens de la cour... des obstacles que j'étais loin de prévoir...

MADAME NACQUART, à part.

Des obstacles !...

LE MARÉCHAL.

Encore là, Mignot !

MIGNOT.

Monseigneur...

LE MARÉCHAL.

Sortez !... c'est insupportable !...

MADAME NACQUART.

Laissez-nous un instant, mon oncle ; des chagrins particuliers à monsieur le maréchal, et

auxquels je prends part à cause de lui... (Bas à Mignot.) Qu'il vienne !

MIGNOT, étonné et à part.

Bon !... je n'y comprends rien... Il paraît que les deux femmes sont en présence !...

(Il sort à gauche.)

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL, M^{me} NACQUART.

MADAME NACQUART, à part.

Est-ce une défaite ?... Voyons-le venir.

LE MARÉCHAL.

Ma bonne... mon excellente amie... vous me voyez tout bouleversé... Mes sentiments vous sont connus... tout mon bonheur serait d'unir mon sort au vôtre... aussi mon parti était pris... je sautais à pieds joints sur toutes les conventions de mon rang... je vous épousais... Oui, ce soir même, je voulais annoncer ce mariage à mes amis, au milieu d'une fête. Afin d'obtenir l'agrément du roi, je lui avais parlé de vous comme de la veuve d'un procureur... d'un conseiller ; il ne m'avait répondu que par une grimace expressive, et, ma foi, à tout risque, j'interprétais son silence... mais ce matin, quelle a été ma surprise ! lorsqu'au grand lever il a dit, en fixant sur moi un regard dont je frissonne encore : « Il y a des gens qui ont le cœur bien bas ! conçoit-on le poète Dufresny... qui se dégrade jusqu'à épouser une blanchisseuse ! »

MADAME NACQUART.

Ciel !

LE MARÉCHAL.

J'ai senti l'apostrophe ! jugez de mon humiliation !... Il paraît que depuis hier c'était le sujet de tous les entretiens.

MADAME NACQUART.

Et pourtant c'était un secret pour tout le monde.

LE MARÉCHAL.

Excepté peut-être pour Mignot, et encore pour Marion Delorme ; elle l'aura dit à Ninon, qui l'aura dit à la veuve Scarron, qui conte tout à la Montespan, qui n'a point de secrets pour le roi.

MADAME NACQUART.

Et pourquoi souffrez-vous que cette Marion pénètre dans votre hôtel ?

LE MARÉCHAL.

Ah ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Maintenant, ma pauvre madame Nacquart, jugez de mon embarras : on annonce des promotions prochaines à l'Ordre du Saint-Esprit, et si je fâche Sa Majesté... Voyons, que faire ?... que résoudre ?... montrez-vous mon amie... conseillez-moi...

MADAME NACQUART.

Vous me demandez conseil ?... (A part.) L'ingrat !... il est décidé !...

LE MARÉCHAL.

Eh bien?...

MADAME NACQUART, avec une aisance affectée.

Eh bien! monsieur le Maréchal, je ne vois pas dans tout cela de quoi tant se désoler!

LE MARÉCHAL.

Que dites-vous?

MADAME NACQUART.

Que ce n'est point à mon âge qu'on a besoin d'un titre pour briller dans le monde: remplissons tous deux notre sort; devenez cordon bleu, moi je reste une veuve jeune et jolie... tout le monde sera content.

LE MARÉCHAL.

Oui, si vous étiez moins cruelle... si vous m'aimiez pour moi.

(Il veut lui prendre la main.)

MADAME NACQUART.

Je vous aimais assez pour un ami... vous vouliez plus, je sacrifiais ma liberté, j'allais être votre femme...

LE MARÉCHAL.

Oh! si cela se pouvait!

MADAME NACQUART.

Non, non, cela ne se peut pas, et je me hais moi-même d'en avoir du chagrin, parce que j'ai la faiblesse de...

LE MARÉCHAL.

De m'aimer?... achevez!...

MADAME NACQUART.

Non, monsieur le maréchal, n'en parlons plus... me voilà libre... eh bien!... je m'étourdirai... j'en aurai besoin... et, à mon âge, on y réussit toujours... on a des distractions... Les hommages, les assiduités d'une foule de jeunes cavaliers... et que sait-on?... dans le nombre, il peut s'en trouver un qui ne soit pas maréchal, et qui n'attende pas de cordons... Il faut espérer qu'en France tout le monde ne sera pas de l'ordre du Saint-Esprit.

LE MARÉCHAL.

Vous à un autre!...

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL, MIGNOT, M^{me} NACQUART.

MIGNOT, à sa nièce.

Le voilà!

MADAME NACQUART, à part.

Ah! Lagardie!

LE MARÉCHAL.

Comment, Mignot, encore!... On ne pourra donc pas se dire un seul mot sans être relancé par vous?

MIGNOT.

Monsieur le maréchal, c'est une visite pour ma nièce.

MADAME NACQUART, avec intention.

Une visite!... et qui donc, mon oncle?

MIGNOT.

Parbleu! c'est Lagardie.

MADAME NACQUART.

Lui à Paris!... quelle surprise!...

LE MARÉCHAL.

Eh! mais... Lagardie, n'est-ce pas ce pauvre diable qui s'était fait clerc le jour où vous épousiez un procureur?... Que vient-il faire ici?

MADAME NACQUART.

Je ne sais... cela pique ma curiosité; et vous, monsieur le maréchal?...

LE MARÉCHAL.

Moi?... du tout... je ne suis pas curieux... Mignot, dites-lui de nous épargner sa visite, et menez-le à ma caisse pour lui compter cent pistoles.

MIGNOT.

Mais il n'a besoin de rien... tout ce qu'il désire, c'est de voir ma nièce.

MADAME NACQUART, observant le maréchal.

Ce bon Lagardie!

LE MARÉCHAL.

Est-ce que vous seriez d'humeur à le recevoir?

MADAME NACQUART.

Pourquoi donc pas?... un ancien ami!... Oh! je ne suis pas fière, moi; je ne suis pas de ces gens qui rendent d'un côté les dédains qu'ils essuient de l'autre. Mon oncle, veuillez me l'amener.

MIGNOT.

J'y vais. Va, je te reconnais, tu es ma nièce.

(Il sort à gauche.)

LE MARÉCHAL, à part.

Eh bien! voilà une situation fort agréable pour moi!

MADAME NACQUART.

Mais j'y pense, monsieur le maréchal, notre conversation serait bien insignifiante pour vous... d'ailleurs, je ne suis pas chez moi...

LE MARÉCHAL, la retenant.

Du tout... au contraire, restez... je serai charmé d'être là, et de vous voir renouveler connaissance avec un jeune homme qui est votre ancien ami... Ce sera très amusant!

(Il s'assied près de la table, à droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARÉCHAL, M^{me} NACQUART, LAGARDIE.

LAGARDIE, entrant à gauche.

Enfin, madame, il m'est donc permis... Quel quelqu'un!...

MADAME NACQUART.

Ah! Lagardie, je suis bien aise de vous revoir!... Nous ne nous retrouvons plus si jeunes ni si frivoles; mais nous n'en serons pas moins bons amis, n'est-ce pas?

LAGARDIE.

Pourriez-vous en douter, ma chère Marie?... Ah! c'est à vos genoux... (Le maréchal fait un mouvement très marqué sur son fauteuil. — A part.) Mon Dieu! que c'est gênant un tête-à-tête à trois!

MADAME NACQUART, se rapprochant du maréchal.

Que la présence d'un témoin ne vous intimide pas... c'est monsieur le maréchal de l'Hôpital, le guide, le protecteur d'une veuve encore bien jeune et sans expérience... c'est, j'ose le dire, un ami véritable.

LE MARÉCHAL.

Dites plutôt, madame, le meilleur de tous les vôtres.

LAGARDIE.

S'il est ainsi, monsieur, je me rassure... vous ne pouvez vouloir que son bonheur, et je suis seul capable de le faire.

LE MARÉCHAL, à part.

Comme c'est flatteur pour moi!

MADAME NACQUART, revenant à Lagardie.

Eh quoi! mon ami, vous n'aviez donc point oublié nos anciens projets?

LE MARÉCHAL, à part.

C'est qu'elle l'encourage encore!

LAGARDIE.

Pouvez-vous me faire une telle demande!... mon sort n'est-il pas attaché au vôtre?... croyez-vous que dix ans de séparation aient pu me faire changer?...

MADAME NACQUART, jetant un coup-d'œil sur le maréchal.

Dame! il y a des hommes qui changent en vingt quatre heures.

LAGARDIE.

C'est qu'ils n'aiment pas... qu'ils n'ont jamais aimé... Pour moi, vous allez me connaître... Lorsque je vous vis à un autre... oh! je l'avoue, j'essayai d'abord de vous haïr... j'évitai de vous voir; c'était le seul moyen... il fut inutile... Alors, j'allai retrouver mon oncle, j'étudiai sous ses yeux... et maintenant qu'il m'a laissé toute sa fortune, que quelques talents autorisent peut-être mon ambition, je reviens à vous... dites un mot, un seul!... et demain j'échange mon héritage contre une charge au Parlement de Paris.

MADAME NACQUART, avec une émotion véritable.

Cher Lagardie!... tant de sacrifices!... un tel dévouement!... je n'y résiste plus!... (Le maréchal, qui tient un livre ouvert, le ferme et le jette sur la table.) Ah! le maréchal!... (Se reprenant.) C'est bien, Lagardie, le sort que vous me proposez me flatte infiniment...

LAGARDIE.

Vous l'acceptez?

MADAME NACQUART, toujours occupée du maréchal.

Pourquoi non? J'ai eu un moment d'autres idées, j'en conviens. Oui; une charge de robe, ce n'est pas mal sans doute... mais je n'aime

plus autant cette profession-là, sur-tout depuis que j'ai eu un mari qui en était... j'aimerais mieux une charge où il y eût un peu de gloire.

LAGARDIE, à part.

Encore de l'ambition!

MADAME NACQUART.

L'épée aurait des attraits pour moi... non pour le rang qu'elle peut faire conquérir, et pourtant... (élevant la voix.) nous avons l'exemple de Fabert que le roi a fait maréchal.

LAGARDIE.

Ah! Marie, que n'ai-je connu plutôt vos vœux! mais non, ces goûts étaient les miens, vous ne les approuviez pas... je vous les sacrifiais... oui, je pensais encore à vous plaire quand vous m'abandonniez. Ah! si vous me l'eussiez permis alors, je me serais engagé, j'aurais suivi le roi sur la frontière, en Flandre, et j'aurais trouvé sur les champs de bataille, ou la mort, ou un peu de gloire.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Comme Fabert, ne puis-je pas, madame, Être officier, maréchal, grand seigneur?

MADAME NACQUART.

Mais je perdrais tous mes droits sur votre amie; Un ordre... un mot... l'espoir de la faveur...

LAGARDIE.

Ah! quel que soit le grade où l'on me nomme, Je remplirai tous mes serments.

MADAME NACQUART.

C'est là

Ce que de vous j'attendais... et voilà
(Se rapprochant du maréchal.)

Ce que doit dire un gentilhomme.

LE MARÉCHAL.

Ciel!

LAGARDIE.

Et voilà dix ans que j'ai perdus!... Encore si la France était en guerre à présent!

LE MARÉCHAL, se levant, à part.

Ah! c'est trop fort! Il faudra que le roi fasse une guerre pour qu'il soit maréchal!

LAGARDIE.

Mais enfin j'ai des protections, du moins j'en aurai loin de mon pays... j'y porterai ma fortune.

MADAME NACQUART.

Comment, pour l'amour de moi?...

LE MARÉCHAL, prenant le milieu de la scène.

Désolé, mon cher monsieur, mais madame a la bonté de présider à une fête que je donne, et tous ses instants sont comptés.

LAGARDIE.

Pardon, monsieur le maréchal, je me retire.
(Il remonte la scène et revient. — Bas à madame Nacquart.) Je reviens bientôt. (Haut.) Monsieur, je vous en supplie, protégez-moi dans son esprit, vous le pouvez, puisqu'elle vous regarde comme son père.

(Il baise la main à madame Nacquart.)

LE MARÉCHAL, à part.

Son père !... il ne manquait plus que cela.

(Il se retourne ; Lagardie le salue et sort à droite.)

SCÈNE IX.

M^{me} NACQUART, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

A quelle scène m'avez-vous exposé !... Me faire essuyer jusqu'au bout toutes les incartades amoureuses de ce petit bourgeois ! Vous ne pouviez pas le remettre tout d'abord à sa place par un refus bien sec ?

MADAME NACQUART.

Et pourquoi donc un refus ? Vous l'avez écouté, vous voyez s'il m'aime !

LE MARÉCHAL.

Oui, sans doute ; mais est-il donc le seul ?

MADAME NACQUART.

Il ne m'a point oubliée ; il revient à moi. S'il recherche les honneurs, c'est pour me les faire partager... Ah ! peut-être aurais-je dû...

LE MARÉCHAL.

N'achevez pas !... c'en est fait, vous avez pris un tel empire sur moi, que l'idée seule de vous perdre... Habitué à vous voir, à vous entendre, à ne prendre conseil que de vous, à ne vivre que pour vous, que deviendrais-je si vous quittiez cet hôtel ?... quelle consolation... ?

MADAME NACQUART.

Un grand cordon... (Mouvement du maréchal.) Ah ! pardon, ce mot m'est échappé... Mon dépit se cache en vain sous un air d'indifférence qui est loin de mon cœur. Mais aussi, vous faites-vous un jeu de mes peines ?... Me soupçonner !... Ah ! maréchal !...

AIR du Baiser au porteur.

Dédaignez-moi, fuyez-moi... Je vous jure
Que de ce cœur trahi par vous, hélas !
Vous n'entendrez ni plainte, ni murmure ;
De ma douleur vous ne rougirez pas.

Que votre orgueil se satisfasse...

Et je saurai paraître, aux yeux de tous,
Heureuse encor d'un cordon, d'une grâce
Qui ne doit consoler que vous !...

LE MARÉCHAL.

Eh ! quoi, madame, des larmes !

SCÈNE X.

MIGNOT, M^{me} NACQUART, LE MARÉCHAL.

MIGNOT, entrant à droite, et tenant des papiers.

Ma nièce !... (Il tient le haut de la scène.) Pardon, monsieur le maréchal, de vous interrompre encore, mais Lagardie prétend que c'est très pressé.

LE MARÉCHAL.

Qu'est-ce que c'est ?

MIGNOT.

Ce billet qu'il vient de griffonner au crayon... car il était si agité... (Il ouvre un papier qu'il remet vivement dans sa poche.) Pardon... le menu du souper pour le maître-d'hôtel.

(Il passe à la droite de la scène.)

LE MARÉCHAL, bas à madame Nacquart.

Vous le voyez, il vit de pair et compaignon avec nos gens.

MADAME NACQUART, à part.

Il a dit : Nos gens !

MIGNOT, remettant un papier à sa poche.

Tiens, ma nièce.

MADAME NACQUART, bas.

(Le maréchal suit des yeux.)

« Vous m'avez cité l'exemple du maréchal Fabert... Eh bien ! Marie, vous serez contente... Je suis recommandé à l'ambassadeur de Suède ; je cours chez lui... Permettez-moi de vous revoir aujourd'hui, ce soir, à la fête. » (Triplement.) Quel est son projet ?... Pauvre Lagardie !...

LE MARÉCHAL, à part.

Un soupir !... (Bas.) Ce soir, le recevrez-vous ?

MADAME NACQUART.

Ce soir, je recevrai... je ne recevrai... que mon mari.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! je cours au Louvre, je parlerai au roi ; je combattrai la calomnie, j'assurerai que vous n'étiez pas... mais c'est que vous l'étiez... N'importe, on n'est pas obligé de dire la vérité au roi.

MADAME NACQUART.

Eh bien ! c'est assez ; je me fie à vous. (A part.) Mais je prendrai mes précautions.

LE MARÉCHAL, bas.

Quant à votre oncle, tant qu'il n'était qu'un étranger, cela passait ; mais s'il devient mon parent, je ne puis plus l'avoir chez moi.

MADAME NACQUART.

On lui parlera.

MIGNOT, à part.

Je crois qu'ils me regardent.

MADAME NACQUART.

Mais Marion Delorme que vous recevez souvent...

LE MARÉCHAL.

Je vous l'abandonne... Qu'ils partent, je ne veux plus les recevoir ni l'un ni l'autre.

MARION, dans la coulisse, à droite.

Je vous dis que c'est chez madame Nacquart... elle y est pour moi.

MIGNOT.

Eh ! c'est Marion !

SCÈNE XI.

MIGNOT, M^{me} NACQUART, MARION, LE MARÉCHAL.

MARION.

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie...

Votre servante, monsieur le maréchal. (Il passe devant elle, et sort à droite, sans la regarder.)
Tiens! comme il est aujourd'hui!... A son aise!...
Je vous salue, madame Naequart; bonjour, père Mignot... Si vous saviez, la valetaille qui ne voulait pas me laisser entrer, parceque je suis arrivée dans une chaise à porteurs!

MADAME NACQUART.

C'est l'ordre de mes gens.

MARION, riant.

De tes gens!... encore plus drôle!... Eh! pourquoi diable, ma chère Marie, t'avisés-tu donc d'avoir des gens?

MIGNOT, à Marion, en riant.

Le fait est que c'est comique. Ah! ah! ah!...

(Madame Naequart le regarde avec colère, et va s'asseoir pour écrire.—Mignot, honteux, s'est retiré dans le coin de la scène, à droite.)

MARION.

Mais c'est au maréchal que j'en veux, il est sorti sans me dire une parole... Ah! j'ai vu un temps où il était moins silencieux!... Dame! chacune son tour... J'étais belle alors... comme toi... impertinente... comme lui... et j'avais des gens comme les tiens.

AIR: On a tant de peine... (de LA FIANCÉE.)

Mais mon règne est passé,
Mes attraits ont baissé,
Ce que j'ai n'est qu'un mince avantage;
Je vois fuir les grandeurs,
Et la chaise à porteurs
A déjà remplacé l'équipage.
Dans mes filets j'ai pris
Des ducs et des marquis;
Je gagnais beaucoup d'or,
J'en mangeais plus encor.
Même à présent, vois-tu,
Je n'ai pas tout perdu; (bis.)
Je puis, dans mes bons jours,
Rattraper les amours!...
Cependant il faut être modeste;
Mes attraits passeront,
Les amants les suivront;
Ah! du moins que la gaieté nous reste!
Un jour vient où l'on n'a
Rien que ce plaisir-là!... (bis.)

MIGNOT, allant près de Marion.

Écoutez donc, mamz'elle Marion, ma nièce,
ça sera différent, parcequ'elle aura des maris.

MARION.

C'est juste, des maris, c'est plus solide!... A propos, père Mignot, est-ce vrai, ce qu'on dit, que madame Naequart va se remarier?... C'est une nouvelle qui court... Oh! j'en ai bien

ri!... et toi aussi tu en riras, j'en suis sûre; n'est-il pas vrai, madame la maréchale?

MADAME NACQUART, toujours assise à la table, à droite.

Pourquoi pas?

MARION, à part.

Dans le fait, où serait la mésalliance? le mari un bâton, la femme un battoir; ça fera de très belles armoiries!

MIGNOT, bas à madame Naequart.

Et Lagardie?

MADAME NACQUART.

Voici la réponse... Mon oncle, approchez... plus près. (Bas.) Marion ne doit plus reparaitre ici... le maréchal veut qu'on la renvoie... Je compte sur vous.

MIGNOT, bas.

Comment, tu exiges...?

MARION.

Ah! ça, décidément, madame Naequart, vous serez donc une grande dame?

MADAME NACQUART.

Qui a besoin de vous pour un petit service.

MARION.

Ah! compte sur ma complaisance.

(Elle va près de madame Naequart.)

MADAME NACQUART.

Écoutez.

(Elle lui parle bas à l'oreille.)

MIGNOT, à part, dans le coin à gauche.

Maréchale!... ma nièce!... Voilà la peur qui me prend. Si elle s'élève, il faudra que je monte encore... et Dieu sait où je m'arrêterai!

MARION, bas à madame Naequart.

Qui?... votre oncle?...

MADAME NACQUART, bas.

Il le faut, le maréchal le veut.

MARION, bas.

Allons, je m'en charge, ne fût-ce que pour adoucir le coup.

MADAME NACQUART, à part, et prenant le milieu de la scène.

Au moins, en m'y prenant ainsi, j'évite les reproches de l'un et les railleries de l'autre.... (Haut.) Je vous laisse, Marion. Adieu, mon oncle.

(Elle sort à droite, en regardant Mignot d'un air de regret.)

SCÈNE XII.

MARION, MIGNOT.

MARION, à part.

Ce brave père Mignot!... comment lui tourner le compliment?

MIGNOT, à part.

Pauvre Marion! comment lui assaisonner cela?

MARION, se rapprochant de Mignot.

Eh bien! mon vieux traiteur?

MIGNOT, s'avancant aussi.

Eh bien! mon ancienne pratique?

MARION.

Comme tout change autour de nous!

MIGNOT.

Oui, et à notre âge on ne doit plus compter sur personne.

MARION.

Ni sur les parents!

MIGNOT.

Ni sur les amis!

MARION, à part.

Est-ce qu'il se douterait...?

MIGNOT, à part.

Est-ce qu'elle s'attend...?

MARION.

Ma foi! en pareil cas, il faut être philosophe.

MIGNOT.

Sans doute... et oublier ceux qui nous oublient.

MARION.

C'est cela... au lieu de les laisser nous mettre à la porte.

MIGNOT.

Il vaut mieux nous en aller de nous-mêmes.

MARION.

Je suis enchantée de vous voir dans ces dispositions-là...

MIGNOT.

Justement, ce que j'ai à vous apprendre des ordres du maréchal...

MARION.

A moi? cela se trouve bien; car j'ai aussi à vous parler: le maréchal exige...

MIGNOT.

Sans doute; vous concevez qu'il est des circonstances... Votre présence chez le maréchal... Enfin, on m'a chargé... Hum! hum! hum!...

MARION.

De me fermer la porte?

MIGNOT.

Quelque chose comme ça.

MARION, d'ant aux éclats.

Vrai?... Ah! ah! ah!

MIGNOT, de même.

Elle prend assez bien... Ah! ah! ah!

MARION.

C'est charmant!... ah! ah! le bon tour!... et moi, qui allais vous en dire autant!

MIGNOT.

Hein? plait-il...? Ah! ça, ne plaisantez pas!

MARION.

Eh! non, sur mon honneur! vous n'êtes plus un assez grand personnage... et votre nièce vous prie de... hum! hum! vous comprenez?

MIGNOT.

Il se pourrait!... c'est une infamie!... Ah! je vois bien qu'elle sera de la cour! elle ne reconnaît déjà plus ses parents!

MARION.

Et moi donc, une ancienne camarade!...

MIGNOT.

Eh bien! je prends mon parti... On envoie une maison complète... en Pologne... chez un roi... j'en serai! j'y ferai la cuisine, et ça la vexera.

AIR de la Châtelaine.

Rien n'égale ma colère.

Eh quoi! nous chasser ainsi!

Ah! par nous bientôt, j'espère,

Son orgueil sera puni!

Oh! de son dépit, d'avance,

Il me semble ici jouir!

MARION.

Bien! courage! la vengeance

Pour moi c'est un grand plaisir.

MIGNOT.

C'est le premier, sur mon âme.

MARION.

Pour un traître, oui, c'est bon;

Mais, mon cher, pour une femme,

Ce n'est rien que le second.

ENSEMBLE.

Rien n'égale $\left. \begin{matrix} \text{ma} \\ \text{sa} \end{matrix} \right\}$ colère...

Eh quoi! nous chasser ainsi!

Ah! par nous bientôt, j'espère,

Son orgueil sera puni!

SCÈNE XIII.

MARION, LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE, entrant à droite.

On arrive pour la fête... les salons se remplissent... Si je pouvais pénétrer jusqu'à elle!...

MIGNOT.

Eh! c'est Lagardie!

LAGARDIE.

Mignot!... Eh bien! que m'apprenez-vous...?

MIGNOT.

Rien de bon, mon pauvre ami!... Marie est une ingrate! elle te trahit, elle me trahit! elle nous trahit tous!

MARION.

Comment!... ce jeune homme!... Eh mais! c'est le même qui, à son premier mariage... Et il est fidèle!... Oh! par exemple, c'est jouir de malheur!

LAGARDIE.

Expliquez-vous!... Que voulez-vous dire!...

MIGNOT.

Tiens, voilà la réponse à ton billet.

LAGARDIE.

Eh! donnez donc. (Il lit.) « Mon ami... » (S'arrêtant.) Qu'est-ce que vous disiez? mon ami!...

MARION.

Ça ne prouve rien; je n'y connais

LAGARDIE, consultant de lire.

« Jamais je n'ai mieux apprécié tout votre

« amour, et je vous dois une preuve de mon
« estime... c'est la réponse que vous me de-
« mandez, et je vous la promets pour aujour-
« d'hui; venez ce soir... et vous saurez si je
« vous aime... » Vous voyez bien...

MIGNOT.

Ma foi! si j'y comprends un mot...

MARION.

Bah! elle ne s'engage à rien.

MIGNOT.

Ah! ça, mais son mariage avec le maré-
chal?

LAGARDIE.

Qu'ai-je entendu?... avec le maréchal!...
Est-ce que, par hasard, j'arriverais encore
trop tard, comme l'autre fois?

MARION.

Vous verrez qu'elle les ménage tous les deux
pour en avoir un.

(Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on voit plusieurs salons
richement décorés et remplis de monde. — Des valets
sont à la porte du milieu. — Le salon où l'on reçoit, est
avant celui où se passe la scène suivante.)

LAGARDIE.

Serais-je joué?... Non!... Il faut que mon
sort se décide... Je l'aperçois entourée d'une
foule brillante... N'importe, je veux qu'elle
s'explique.

MARION.

C'est cela... parlez-lui ferme... Un amant qui
se fâche, ça me fait toujours rire!...

SCÈNE XIV.

MARION, LAGARDIE, M^{me} NACQUART,
MIGNOT.

MADAME NACQUART, paraissant dans le deuxième
salon.

Oui, monsieur le marquis, le maréchal est
chez le roi : mais bientôt... (Elle entre dans le
premier salon.) Ciel! Lagardie!... Déjà!...

MARION, à part.

C'est étonnant, comme elle a l'air enchanté!

LAGARDIE.

Madame, je me rends à vos ordres.

MIGNOT, à Lagardie.

Va donc, parle!

LAGARDIE.

Je viens vous offrir d'autres projets... d'au-
tres espérances... J'entre au service; vous le
savez, depuis long-temps, c'était mon ambi-
tion... mais aujourd'hui, je suis riche... j'achète
une charge d'officier; recommandé à l'ambas-
sade de Stockholm, qui fait des offres brillantes
à de jeunes Français...

MADAME NACQUART.

Eh! quoi, quitter votre patrie, passer en
Suède!

MIGNOT, à part, avec un soupir.

Et moi, en Pologne; ça doit se toucher.

LAGARDIE.

Vous l'avez voulu!... un vœu de Marie est
un ordre pour moi; et ma patrie sera par-tout
où je vous trouverai.

MADAME NACQUART, à part.

Que le maréchal est lent à revenir!

LAGARDIE.

AIR du Pot de fleurs.

Parlez, j'attends votre réponse.

MADAME NACQUART.

Dans les salons le monde vient... bientôt...

LAGARDIE, la retenant.

Non, qu'avant tout votre bouche prononce
Sur mon destin.

MADAME NACQUART.

Je ne puis...

LAGARDIE.

Il le faut.

Ah! par pitié pour l'amant le plus tendre...

MARION.

Pauvre garçon! ah! de mon temps,
Ils étaient bien aussi pressants,
Mais je les faisais moins attendre.

LAGARDIE.

Un mot, un seul mot; mais je le veux ici, à
l'instant!

MADAME NACQUART.

Mon Dieu! quelle impatience! (Le maréchal
paraît dans le deuxième salon.) Puisque vous le
voulez, il faut... Ah!...

SCÈNE XV.

MARION, sur l'avant-scène, à droite; LAGARDIE,
M^{me} NACQUART, LE MARÉCHAL, MI-
GNOT, sur l'avant-scène, à gauche; SOCIÉTÉ,
dans le fond.

LE MARÉCHAL, au milieu de la société.

Pardon, messieurs, je reviens de la cour;
j'ai été retenu long-temps près de sa majesté.
(On commence à entendre l'orchestre du bal. — Contre-
danse nouvelle de M. Doche.)

LAGARDIE, à madame Nacquart.

Expliquez-vous, enfin.

MADAME NACQUART.

C'est bon, je suis à vous. (Au maréchal qui
est descendu près d'elle.) Eh bien?

LE MARÉCHAL.

Je suis plus incertain que jamais. Le roi re-
fuse de me recevoir; mais j'ai vu M. de Colbert,
il parlera pour moi, il me l'a promis: j'attends
sa réponse.

LE VALET, annonçant dans le deuxième salon,
à gauche.

Monsieur le vicomte de Turenne!

(Le maréchal va le recevoir.)

MADAME NACQUART.

Sa réponse... encore!...

LAGARDIE.

Adieu, madame ; je devine mon sort, je ne resterai pas plus long temps.

LE VALET, annonçant.

Madame de la Sablière !

MADAME NACQUART, à Lagardie, qui fait sa fausse sortie à gauche, en passant derrière elle.

Attendez... Comment ! me quitter ainsi ?

LAGARDIE revient à gauche de madame Nacquart.

Que dites-vous ?.. Quel bonheur inespéré !..

LE VALET, annonçant.

Le sieur Despréaux !

MIGNOT, à part.

Ah ! Dieu !

LE MARÉCHAL, revenant entre eux, et bas à madame Nacquart.

Encore cet homme chez moi !.. Songez que vous êtes...

MADAME NACQUART.

Je suis madame Nacquart.

LE VALET, annonçant.

Monsieur le Prince !

(Le maréchal remonte avec impatience pour le recevoir.)

LAGARDIE.

Marie, je vous aime ; je sens encore là tout l'amour que vous m'inspiriez avant de m'avoir trahi... J'ai tout sacrifié pour vous, parlez ; si je sors, vous ne me verrez plus !

MADAME NACQUART.

Oui, tout-à-l'heure, vous saurez...

UN VALET, entrant à droite.

De la part de M. de Colbert.

MADAME NACQUART, à part.

Je tremble.

LE MARÉCHAL, sautoissant les lettres.

Une lettre ! donnez !

LAGARDIE, à madame Nacquart.

Achievez !.. faut-il vous fuir ?

MADAME NACQUART.

Moi, je... ne sais... je...

LE MARÉCHAL, qui est descendu sur l'avant-scène, à droite de madame Nacquart, après avoir lu :

Grand Dieu !.. Venez, Madame. (Il remonte vers le fond, la prend par la main, et la présente à la société, qui se rapproche en foule du premier salon.) Messieurs, je vous présente madame la maréchale de l'Hôpital !

(On la salue.)

LAGARDIE.

Ciel !

MIGNOT, à part.

Ma nièce !

MARION, à part.

Voilà la blanchisseuse tout-à-fait désencanaillée.

(Le rideau tombe sur le tableau que forme cette présentation.)

TROISIÈME ÉPOQUE.

Le théâtre représente un intérieur gothique. — Le fond est ouvert, par trois portes, sur une galerie qui conduit, à gauche, au palais, et, à droite, à la chapelle. — Sur le devant de la scène, une table et des fauteuils. — Deux gardes dans la galerie.

SCÈNE I.

MARIE, ensuite GASTON.

Au lever du rideau, Marie est occupée à éplucher des fraises dans une corbeille élégante.

GASTON, au fond, aux gardes.

Eh bien ! allez-vous m'empêcher d'entrer, moi, un des secrétaires de sa majesté !

MARIE, se levant.

Ah ! c'est monsieur Gaston !

GASTON, entrant.

Ah ! mademoiselle Marie, c'est vous... quel bonheur !

MARIE, lui montrant l'huissier.

Chut ! de la prudence !

GASTON.

C'est juste. Quand je pense qu'il y a trois jours que je ne vous ai seulement entrevue !.. Eh ! mais, à quoi vous occupez-vous donc là ?

MARIE.

Allons, monsieur, aidez-moi.

GASTON.

Comment, mademoiselle, c'est pour cela

que vous me faites venir... pour éplucher des fraises !.. cela me rappelle le temps où votre père me faisait copier ses notes de cuisine.

MARIE, se levant.

Ingrat ! vous ne voyez pas que c'est pour vous ce que j'en fais.

GASTON.

Je ne comprends pas.

MARIE.

Voilà ce que c'est : depuis que le roi Casimir a quitté la Pologne, ou mon père était entré à son service...

GASTON.

Lorsque j'y entrai moi-même, il y a dix ans, après le mariage de votre cousine, madame la maréchale.

MARIE.

Oui, depuis que le roi a quitté la Pologne, et s'est réfugié à Paris, vous savez que sa majesté Louis XIV lui a donné l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés..

GASTON.

Oui, de monarque à monarque, on se fait

de petits présents... abbayes, châteaux, villes, provinces, avec les dépendances, bêtes et gens, tout compris.

MARIE.

Le nouveau propriétaire de Saint-Germain-des-Prés n'a rien voulu ôter aux anciens habitants... seulement, il s'est choisi un petit coin de terre pour le cultiver lui-même.

GASTON.

Il est si bon, si simple dans ses goûts!

MARIE.

Ce n'est que par lui que nous pouvons être heureux... je cherche à lui plaire... Aussi, quand je puis l'approcher, je lui demande des nouvelles de ce qu'il aime le mieux, de son petit jardin, qu'il cultive avec tant de soins!... et ce matin, il m'a fait appeler : « Tiens, « petite... » m'a-t-il dit, « es-tu contente? « voilà de mes fraises. » Je l'ai remercié de son cadeau... J'ai consulté mon père pour les assaisonner, et je veux qu'on les serve, ce matin, au roi... Il sera flatté, très flatté... et l'on a beau avoir abdiqué, voyez-vous, ça fait toujours bien... et s'il voulait nous protéger...

GASTON.

Vous croyez, mademoiselle Marie, que nous pourrions obtenir...? Oh! non, tenez, je n'espère plus rien depuis que votre cousine s'est impatronisée ici; je crois qu'elle a fait un pacte avec le diable!... Avec ça qu'à présent elle est prude, et même elle fait la... (Il lui parle bas.) Parole d'honneur!... On dit que c'est pour ressembler en tout à madame de Maintenon!

MARIE.

Vous la croyez capable...

GASTON.

Je la crois capable de tout!... Une femme qui vous retient dans les salons où je ne puis entrer, doit avoir tous les défauts.

MARIE.

Allons, ne vous emportez pas.

GASTON.

Si vous me laissez baiser votre jolie main?

MARIE.

Eh bien! monsieur...

GASTON.

Un seul!

MARIE.

AIR de la Fiancée.

Cessez votre prière;
Sur ma main ou baiser!
C'est par trop téméraire!
Je dois vous refuser.
Finissez; cette audace,
Monsieur, me fâchera...
Quand j'avais quinze ans, passe!
Il m'en souvient déjà,
En ce temps-là
C'était toujours comm' ça.
Ne venez pas sans cesse,
Maintenant, demander

Ce qu'hélas! la sagesse
Me défend d'accorder;
Sitôt qu'un nœud prospère
Enfin nous unira,
A ce refus sévère
Rien ne me forcera.

(Gaston lui baise la main.)

Mais qu'en c' temps-là
Ce soit toujours comm' ça.

SCÈNE II.

MARIE, GASTON; LAGARDIE, UN HUISSIER.
qui le précède.

(Ils arrivent par la galerie.)

LAGARDIE, à l'huissier.

Annoncez le feld-maréchal Lagardie, au service de Suède.

MARIE, à part.

Ciel! ma corbeille!...

LAGARDIE.

Pour moi, j'attendrai ici.

MARIE, à Gaston, d'un air d'autorité

Ainsi, monsieur, vous les recommanderez à l'office... Faites remettre cette corbeille au maître-d'hôtel de sa majesté.

GASTON.

Oui, mademoiselle Marie.

(Il donne la corbeille à un valet.)

LAGARDIE, qui est en scène.

Marie!... c'est singulier, malgré les années, chaque fois que j'entends ce nom, il produit sur moi un effet!... je suis toujours tenté de voir si celle qui le porte est aussi jolie que... (Il regarde Marie.) Ma foi!... (Arrêtant Gaston.) Dites-moi, mon ami, quelle est cette jolie personne?

GASTON.

Mademoiselle Marie Mignot.

LAGARDIE.

Que dites-vous? serait-ce...?

GASTON.

La fille du premier officier de sa majesté.

LAGARDIE.

Ah! ce n'est pas de Mignot, l'ancien traiteur?

GASTON.

Si fait.

LAGARDIE, à part, après avoir passé vivement au milieu du théâtre.

Qu'entends-je!... c'est sa cousine!... la cousine de Marie!... Ah! je ne m'étonne plus qu'elle soit si bien!

GASTON, à part.

Cet homme-là m'est suspect... il a une figure en dessous.

LAGARDIE, s'avançant vers Marie.

Mademoiselle!

MARIE.

Monsieur?

LAGARDIE.

Pardonnez-moi de vous aborder si brusquement.

GASTON, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LAGARDIE.

J'ai connu autrefois votre famille. Arrivé d'hier, je n'ai pas encore eu le temps de m'informer... De grâce, vous pouvez m'apprendre par quel hasard Mignot...

MARIE.

Oh! monsieur, c'est bien facile. Mon père était attaché à la maison du roi Casimir, qui l'a ramené en France. Comme tous les officiers de sa majesté l'avaient abandonnée après son abdication, mon père s'est trouvé le premier; mais il n'en est pas plus fier pour cela.

LAGARDIE.

Oh! je le crois... Toujours bon... toujours un peu faible.

GASTON.

C'est-à-dire, sa nièce le mène.

LAGARDIE, avec émotion.

Ah! la maréchale de l'Hôpital!... elle est donc ici?

GASTON.

Oui, monsieur... le maréchal de l'Hôpital, qui était l'ami du vieux roi, lui a recommandé, en mourant, sa veuve, pour la protéger; (à part.)} mais c'est elle qui le mène... elle les mène tous!

LAGARDIE.

Il se pourrait!... Chargé par la cour de Suède d'une mission auprès du roi Casimir, j'étais loin de m'attendre que dans son palais même... Quels souvenirs!... Ah! ma belle demoiselle, vous aussi, vous voilà jeune, faite pour plaire: croyez-moi, ne vous laissez pas éblouir à tout cela; et si vous aimiez quelqu'un placé dans une condition plus humble que la vôtre, ne le sacrifiez pas... vous lui feriez trop de mal!

GASTON.

Ah! monsieur, quel bon conseil!... Si vous pouviez nous aider! voilà justement notre situation.

MARIE.

Monsieur Gaston!

GASTON.

Non, mademoiselle, il n'y a pas de danger, c'est un honnête homme; il porte ça sur sa figure.

LAGARDIE.

Comment donc!... un amour à protéger!... Oui, mes chers amis, comptez sur moi; j'aime à faire le bonheur des autres, ça me rappelle celui que j'espérais.

PLUSIEURS VOIX, annonçant

Le roi! le roi!

MARIE.

Ciel! il traverse la galerie pour se rendre à la chapelle.

GASTON.

Ah! monsieur, nous n'espérons qu'en vous!

(Il sort à droite.)

LAGARDIE.

Voilà comme j'étais!... Mais Marie..

SCÈNE III.

LAGARDIE, CASIMIR, MIGNOT, OFFICIERS, HUISSIERS, PAGES ET GARDES.

(Ils arrivent par la galerie. — Au moment de l'entrée du roi, l'orchestre joue l'air du *Muletier*, en sourdine. — Marie, qui va pour sortir au moment où le roi entre, le salue.)

CASIMIR.

Ah! ma petite amie; bonjour. (Il lui présente sa main; Marie la baise, et sort.) C'est sans doute monsieur le feld-maréchal?...

LAGARDIE.

Oui, sire, je vous demande une audience au nom de mon souverain; mais j'attendrai le loisir de votre majesté.

CASIMIR.

Ma majesté n'a pas grand' chose à faire; d'ailleurs, ne jamais faire attendre, c'est la politesse des rois, sur-tout quand ils ne le sont plus... Ah! Mignot... messieurs...

(Il remonte et fait signe à sa suite de rester dans le fond.)

LAGARDIE, rient, à part.

Dieu me pardonne!... le vieux traître à un habit brodé! c'est plaisant!... (Se reprenant.) Ah! je ne pensais plus au mien!

CASIMIR.

Qu'on retarde le déjeuner d'une demi-heure!

MIGNOT.

Ah! mon bon maître, si vous saviez comme on fait du tort à un cuisinier quand on dérange ses heures!

CASIMIR, avec bonté.

Bien! bien! nous raisonnerons de ça entre nous.

LAGARDIE, à part.

Toujours le même.

CASIMIR, à Lagardie.

AIR de Colalto.

De mes gens, peut-être, avec moi,

Le ton familier vous donne...

Que voulez-vous?... Je ne suis plus ce roi
Arbitre des faveurs, des biens d'une couronne

A mon trésor ne pouvant envoyer

Les serviteurs fidèles à leur maître,

Et moi je dois reconnaître

Les soins qu'en roi je ne puis plus payer.

(Mignot vibronne.)

A nous deux, maintenant, monsieur le comte!... Je suis charmé de vous voir, votre nom m'est connu et votre courage aussi. Nous savons quels services vous avez rendus à la Suède contre les Moscovites, nos ennemis communs, et votre fortune rapide ne vous ho-

nore pas moins que le roi qui a su vous apprécier.

LAGARDIE.

Ah! sire...

CASIMIR.

Oui, monsieur, oui...

AIR : Ce luth galant, etc.

Heureux le roi qui donne sa faveur
An vrai mérite, au courage, à l'honneur !
Aux cœurs de ses sujets il fait chérir sa gloire :

Quand le temps aura fui,
Quand jugera l'histoire,
Les choix qu'il a su faire, escortant sa mémoire,
Iront plaider pour lui.

Eh! mais, c'est singulier, plus je vous regarde... Vous n'êtes jamais venu en Pologne?

LAGARDIE.

Jamais, sire.

CASIMIR.

Voyez pourtant, vos traits réveillent en moi un souvenir confus... Au milieu d'une fête!... d'une noce... je me rappelle... non, je ne me rappelle rien... Ah! sur mon trône, j'ai eu tant de secousses, que je n'ai plus guère la tête à moi!

LAGARDIE.

Ce n'est pas l'opinion de l'Europe, sire.

CASIMIR.

L'Europe est trop bonne, et vous aussi.

LAGARDIE.

La mission dont je suis chargé prouve assez l'estime qu'elle fait de vos lumières... Votre majesté n'ignore pas que son successeur au trône de Pologne...

CASIMIR.

Oui, le pauvre Michel!... il est mort après s'être fait battre par les Turcs... J'ai quitté à temps; ça aurait bien pu m'arriver.

LAGARDIE.

Vos dix ans de règne ont prouvé le contraire... aussi le roi de Suède, mon maître, d'accord avec le cabinet de Versailles, s'est assuré de l'élection, et vous invite par ma voix à remonter sur le trône.

CASIMIR.

Le trône!... Que signifie cette plaisanterie, monsieur? êtes-vous venu ici pour vous jouer de moi?

LAGARDIE.

Ah! sire, pouvez-vous supposer...? Ces lettres de créance...

CASIMIR.

Quoi! ce serait sérieusement!... (Il jette un coup-d'œil sur les lettres.) Oui, ma foi! rien n'égale ma surprise! Il y a donc disette d'ambitieux, pour qu'on ait pensé à moi!... On m'avait assuré que Jean Sobieski se mettait sur les rangs; excellent choix pour cette pauvre Pologne que j'aimerai toujours... mais de loin!... Il lui faut un héros; et sous ce rapport, Sobieski est bien mieux son fait que

moi; avec les meilleures intentions du monde, je ne suis pas un grand homme, c'est connu: j'ai fait mes preuves.

LAGARDIE.

Ce que j'entends a droit de m'étonner à mon tour!... Puis-je m'expliquer avec franchise?

CASIMIR.

Oui... oui.. nous sommes convenus que je n'étais plus roi.

LAGARDIE.

Eh bien! sire, il me semble que mon message ne devrait pas être imprévu pour vous... Les lettres confidentielles de madame de Maintenon, ce qu'elle m'a dit hier elle-même dans une audience secrète...

CASIMIR.

Plait-il?

LAGARDIE.

Quelqu'un de votre maison lui a répondu de votre désir, de votre consentement...

CASIMIR.

Qui aurait eu l'audace...? Que je n'aie pas su toujours ce qui se passait dans mon royaume, rien de plus simple; mais dans mon ménage!.. Et vous a-t-elle nommé...?

LAGARDIE.

Non, sire.

UN HUISSIER, annonçant.

Madame la maréchale de l'Hôpital!

LAGARDIE, à part.

Ah! j'éprouve un trouble...

CASIMIR, à part.

La maréchale!

SCÈNE IV.

LAGARDIE, CASIMIR, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, arrivant par la galerie.

Comment se porte sa majesté? a-t-elle bien reposé?

CASIMIR.

Je vous rends grâce, madame. Vous êtes sortie de bien bonne heure?

LA MARÉCHALE.

Il est vrai. Je viens de chez madame de Maintenon, qui m'avait fait demander.

CASIMIR, avec intention.

Ah! ah!... (A part.) Juste... je vois tout. (Haut.) Je vous présente monsieur l'envoyé de Suède.

LA MARÉCHALE, à part.

Déjà!... il ne perd pas de temps... à merveille!... (Haut.) Son excellence est la bien venue, et... (Regardant Lagardie. — A part.) Que vois-je!... est-ce une illusion?

CASIMIR.

Monsieur le feld-maréchal Lagardie... Qu'avez-vous donc, madame? ce trouble...

LA MARÉCHALE.

Moi?... rien.

CASIMIR.

Monsieur le comte m'apprend des choses qui m'étonnent, et que vous m'expliquerez, sans doute, madame la maréchale. (A Lagardie.) Sans adieu, monsieur, nous nous reverrons. Je vous mènerai à mon abbaye de Saint-Germain; vous verrez quelle solitude, quel repos on y trouve! je vous montrerai mes sujets, des chanoines bien portants et bien soumis; mon petit jardin, que je cultive moi-même; mes fraises et mes superbes laitues; et vous me direz ensuite si l'on peut quitter tout cela pour une couronne... Adieu, madame la Maréchale. (A part.) Est-ce que madame de Maintenon voudrait...? Ah! pour l'exemple, peut-être... (A sa suite.) Messieurs, à la chapelle!

MIGNOT, à la cantonade.

Faites mettre au feu les côtelettes du roi.

(Tout le monde entre dans la chapelle.)

SCÈNE V.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE.

LAGARDIE.

Enfin, madame, après dix ans d'exil, je puis donc vous revoir; je puis...

LA MARÉCHALE.

Vous, Lagardie!... vous, comte!... feld-maréchal!... ambassadeur!...

LAGARDIE.

Je le vois, mon sort cause votre surprise; et, en vérité, lorsque j'y songe, il ne m'étonne pas moins que vous... Après vous avoir perdue, le cœur déchiré, je me jetai dans cette nouvelle carrière, que j'avais toujours aimée, et qu'un de vos desirs m'avait ouverte... Je quittai mon pays, où vous ne pouviez plus être à moi... je partis. La Suède était en guerre... Les jeunes Français étaient accueillis avec faveur; et comme je voulais me faire tuer, on prit mon désespoir pour du courage. Le prince royal lui-même fut témoin de la bravoure avec laquelle j'affrontais des dangers, où j'aurais perdu la vie, si j'eusse été heureux. Que vous dirai-je?... j'obtins des grades, des honneurs... je m'élevai, et peu à peu je perdis l'envie de me faire tuer. Cependant ces titres, ces dignités qui vous semblaient si nécessaires au bonheur, les voilà! mais elles n'ont rien fait pour le mien.

LA MARÉCHALE.

Ah! c'est singulier! j'aurais cru... Et, dites-moi, cette mission secrète dont vous êtes chargé près du roi de Pologne...?

LAGARDIE.

Eh quoi! c'est déjà le diplomate que vous interrogez? Dans la fortune de votre ancien ami, n'y a-t-il plus rien qui vous intéresse? Apprenez donc des secrets que je ne puis révéler qu'à vous, apprenez...

LA MARÉCHALE, à part.

Vous verrez qu'il m'est resté fidèle.

LAGARDIE.

Que j'ai été sur le point d'épouser la comtesse Hélène, une jeune parente du roi de Suède.

LA MARÉCHALE.

Vous!

LAGARDIE.

La comtesse me vit souvent près de son cousin... Quelques succès, quelques exploits, peut-être, l'avaient disposée en ma faveur... elle m'aima!

LA MARÉCHALE.

J'entends, et je vous félicite...

LAGARDIE.

Non, car maintenant une séparation éternelle... (Mouvement de la maréchale.) Le roi pénétra nos sentiments... il me manda en secret: «Lagardie, me dit-il, Hélène vous aime, et je la chéris trop pour lui donner des lois; mais je compte sur votre amitié... Je ne vous bannirai pas... mais abuserez-vous de ma reconnaissance?» En disant cela, il tenait mes mains serrées dans les siennes. Je consentis à un exil, qu'il voulut décorer d'un titre pompeux, en me chargeant d'une mission dans ma patrie... il me supplia d'y former un prompt mariage, seul moyen de rendre le calme à la comtesse.

LA MARÉCHALE.

Mais vous auriez pu être prince?

LAGARDIE.

Oh! ce n'est pas ce que je regrette... Que dis-je! rentré en France, quand j'appris votre veuvage, les prières du roi de Suède me revinrent à l'esprit. (Souffrant.) Ah! vous ne pensez pas que je vous rapporte un cœur, une passion de vingt ans... Oh! non; il s'est passé tant de choses... N'en parlons plus!... mais tenez...

AIR de Céleste.

Long-temps éloignés l'un de l'autre,
Puisque nous voilà réunis,
Fixons et mon sort et le vôtre...
Enchaînons enfin deux amis!
A deux cœurs que rien ne sépare,
Le bonheur peut être rendu,
Quand c'est l'amitié qui répare
Le temps que l'amour a perdu.

LA MARÉCHALE.

Combien il est flatteur pour moi, qu'en milieu des graves intérêts de la politique... car enfin votre mission... c'est pour le roi de Pologne!... Casimir est toujours roi?...

LAGARDIE.

Sans doute, madame, s'il y consent.

LA MARÉCHALE, VOUS HÉSITANT.

Il y consentira.

LAGARDIE.

Eh! que nous importent... laissez-moi vous

GASTON, bas à Lagardie.

Monsieur, avez-vous parlé pour nous?... cela presse.

LAGARDIE, le retenant.

Pardon, madame... Mignot, me reconnaissez-vous?... un ancien ami... Lagardie?...

LA MARÉCHALE.

Monsieur le feld-maréchal comte de Lagardie.

MARION.

Lagardie!... Pas possible!... Ce monsieur si beau, si bien doré?... Comme l'autre! (Riant) Ah! mon Dieu! que le monde est drôle!

MIGNOT.

Comment, ce serait toi!... votre excellence!

LAGARDIE, à Mignot.

Vous m'aimez encore, vous, n'est-il pas vrai?... Eh bien! vous avez une fille, confiez-moi le soin de son bonheur, je lui donne un époux!

LA MARÉCHALE, à part.

Il l'épouserait!

MARION.

Encore un mariage!... Ces gens-là ne se corrigeront pas!

LAGARDIE.

Je connais celui qu'elle aime... j'ai juré de le protéger. (Présentant Gaston.) Le voici.

LA MARÉCHALE.

Un simple secrétaire!

MARION.

Qu'est-ce qu'il lui faut donc? (A part.) La fille d'un cuisinier!...

LAGARDIE.

Mignot!...

LA MARÉCHALE.

C'est impossible.

LAGARDIE.

N'êtes-vous pas le maître de votre fille?

MIGNOT.

Sans doute, je commande à ma fille; mais le roi me commande, et ma nièce commande au roi... ainsi, adressez-vous à elle.

GASTON.

Madame...

MARIE.

Ma cousine...

MARION.

Allons, père Mignot, allons, montrez-vous une bonne fois!... Oh! madame, quand vous devriez me faire chasser, il faut que je parle...! C'est être aussi par trop dure... Cette pauvre petite, qui a eu pitié de moi!... C'est sage, c'est honnête, ça n'a qu'un défaut, et encore on ne veut pas le lui laisser!... (A Mignot) Il vous faut peut-être un grand seigneur pour gendre?... Elle sera bien plus heureuse, et vous aussi!... Eh! songez au temps où vous étiez traître, et nous deux blanchisseuses.

Nous n'avions rien... C'était là le bon temps!... Si alors on vous eût offert un homme de plume, un secrétaire de bonne maison, hein? quelle joie! quel honneur!... Eh bien! figurez-vous que vous y voilà revenu... Donnez-lui votre fille, soyez le maître, ou vous n'êtes qu'un cuisinier dégénéré!

MIGNOT, entraîné.

Au fait, elle a raison, la vieille Marion Delorme... Qu'est-ce que c'est donc que ça, ma nièce?... Je me révolte à la fin!... C'est pour vous obliger que j'ai renoncé à l'office; vous m'avez pendu au cou une chaîne dorée... (A Marion, qui le pousse.) Laissez donc, j'irai bien!... Vous avez presque fait de moi un gentilhomme... Je ne suis plus bon à rien... La nature pâtit... je ne vous demandais que de faire un sort à ma fille; mais s'il faut lui en faire un moi-même, je ne suis pas tout-à-fait rouillé... il se trouvera d'anciennes connaissances, des vétérans de la gourmandise, qui n'auront pas oublié mon nom et mes sauces!

LA MARÉCHALE, lui lançant un regard expostif.

Et qu'est-ce que vous ferez?

MIGNOT, intimidé.

Moi, madame la maréchale? je ferai... je ne ferai rien, assurément. (A part.) Oh! si elle me regarde en face...

MARION, bas.

Quoi! vous cédez?

LA MARÉCHALE.

Silence, mon oncle. Comme premier officier du roi, c'est à vous de faire justice d'un de ses gens qui a pu s'oublier à ce point.

MIGNOT.

Comment, tu veux...? (Elle le regarde.) C'est juste. Allons, mon ami, il faut s'en aller, mon garçon... sans rancune.

LA MARÉCHALE.

Ce ton!... Est-ce là la dignité de votre charge?

MIGNOT, avec dignité.

Retirez-vous, monsieur, et ne repartissez jamais ici... (A part.) Diable de dignité, j'y l'oublie toujours!

LAGARDIE, retournant Gaston.

Arrêtez **!... j'ai voulu écouter jusqu'au bout... Ainsi, madame, votre ambition est insatiable, et vous aurez fait le malheur de tous ceux qui ont mis leur sort dans vos mains. Ah! Marie, vous, tendre et généreuse, qu'on nous commençons à nous aimer!... Rappeliez-vous que nous éprouvions alors, nos plaisirs purs, nos vœux modestes, nos projets de bonheur, vous les avez détruits pour nous. Êtes-vous heureuse? Oh! non, j'en juge par moi, que vous avez forcé à m'élever, et qui regrette les

* La Maréchale, Mignot, Marion.

** La Maréchale, Lagardie, etc.

* La Maréchale, Marion, Marie.

beaux jours que ces enfants vous demandent.
Cédez, laissez-vous fléchir.

MIGNOT.

Madame ma nièce...

UN VALET, à Lagardie.

Monsieur le comte...

LAGARDIE.

Ah! pardon, c'est un de mes gens...

MARION, à part.

Encore un qui a des gens!... Ils en ont tous,
et je n'en ai plus.

LE VALET.

Un courrier arrive à l'instant de l'ambas-
sade, chargé de dépêches très pressées pour
votre excellence.

LA MARÉCHALE, avec entraînement.

Des dépêches!... Ah! monsieur le comte,
hâtez-vous, c'est pour ma couronne!

(Elle s'arrête avec embarras.)

TOUS.

Sa couronne!

LAGARDIE.

Adieu, madame, je reviendrai sans doute
vous annoncer le bonheur, comme vous l'en-
tendez; mais il faudra que j'obtienne celui de
ces enfants.

LA MARÉCHALE, à demi-voix.

AIR de la valse de Robin des bois.

Courez, hâtez-vous, je l'ordonne,
Monsieur, et ne négligez rien;
Des intérêts d'une couronne
Vous répondez, songez-y bien.

MARION.

Du besoin sa grandeur soudaine
Me délivre... c'est assuré;
Car si je la vois passer reine,
Je rirai tant, que j'en mourrai!

MIGNOT, MARIE, GASTON, MARION.

Tout ceci me confond, m'étonne...
Cet air, cet auguste maintien!...
On croirait la voir sur un trône...
D'honneur! je n'y comprends plus rien!

LAGARDIE.

Il faut céder, puisqu'elle ordonne...
Pauvres enfants, je n'y puis rien!
Leur bonheur, devant sa couronne,
Disparaîtra comme le mien.

LA MARÉCHALE.

Conrez, hâtez-vous, je l'ordonne, etc.

SCÈNE VIII.

LA MARÉCHALE, puis CASIMIR.

LA MARÉCHALE, seule.

Enfin, je touche au trône!... Il ne faut plus
qu'un pas; et vouloir que j'accorde ma cou-
sine... jamais!

UN HUISSIER, annonçant.

Le roi!...

(Casimir revient de la chapelle, précédé de ses pages, et
suivi de ses officiers et de quelques gardes.—Les officiers
sortent par la galerie.— Deux pages restent à la porte
du fond, et les gardes au dehors.)

CASIMIR.

Grace au ciel! je vais donc déjeuner tran-
quille!

LA MARÉCHALE, à l'huissier.

La voiture de sa majesté et la mienne, à
l'instant même.

(L'huissier, après avoir reçu cet ordre, s'incline et sort
par la galerie.)

CASIMIR.

Nos voitures!... et pourquoi donc, ma-
dame?

LA MARÉCHALE.

Il faut nous rendre à Versailles... Votre ma-
jesté est attendue dans le cabinet du roi de
France, et moi chez madame de Maintenon.
Le roi vous amènera auprès d'elle; elle me
présentera comme votre épouse; les portes
s'ouvriront, et, en présence de tous les courti-
sans, nous serons salués roi et reine de Po-
logne... c'est ainsi que le cérémonial a été réglé
entre la marquise et moi.

CASIMIR.

Le cérémonial!... Je vous remercie de l'at-
tention que vous avez de m'en prévenir.

LA MARÉCHALE.

Votre majesté ne savait-elle pas déjà, par
l'ambassadeur de Suède...?

CASIMIR.

Oui, oui... je ne m'étais pas trompé... des
folies!...

LA MARÉCHALE.

Comment?

CASIMIR.

Oh! rien ne presse...excepté le déjeuner, qui
refroidit.

LA MARÉCHALE.

AIR: Un homme pour faire un tableau.

Ah! pouvez-vous parler ainsi!

CASIMIR.

Eh, mais! quelle erreur est la vôtre!
Je puis prétendre, Dieu merci,
À déjeuner tout comme un autre;
Oui, c'est un droit qu'on ne peut attaquer;
Et ce droit-là... dussé-je vous surprendre,
Est, si j'avais pu l'abdiquer,
Le seul que je voudrais reprendre.

LA MARÉCHALE.

Quoi! il serait possible!... Votre majesté
hésiterait à remonter sur le trône?

CASIMIR.

Du tout; je n'hésite pas... je refuse.

LA MARÉCHALE.

Vous refusez?

CASIMIR.

Bien résolument.

LA MARÉCHALE, à part.

Quel égoïsme ! ne pas vouloir être roi !...

CASIMIR, s'asseyant.

Pour calmer vos scrupules, je vous ai signé une promesse...

LA MARÉCHALE.

Oui, sire, vous m'avez promis...

CASIMIR.

D'être votre mari, mais non pas de vous faire reine.

LA MARÉCHALE, penchée sur le fauteuil du roi.

Ah ! croyez-vous que mon intérêt !... Non... (D'un air caressant.) Vous savez bien que je vous aime, que je n'aime que vous ..

CASIMIR.

Oui, ma chère maréchale, je connais votre bon cœur ; je me rappelle votre ancien dévouement, lorsqu'on me retenait à Vincennes, et que vous étiez... Depuis, vous êtes montée, moi je suis descendu... nous voilà de niveau, restons comme nous sommes... Oh ! vous ne me quitterez pas?...

LA MARÉCHALE, d'un ton très séduisant.

Pouvez-vous le penser?... mais du moment que nous avons été engagés l'un à l'autre, votre gloire est devenue la mienne, et je dois vous forcer à être grand malgré vous-même ; oui, malgré vous, sire... Ma tendresse va jusque-là...

CASIMIR.

Ah ! madame, je vous en prie, ayez-en moins.

AIR d'Aristippe.

Non, c'en est fait, je me résigne,
 Je ne veux plus de la grandeur !
 Si quelque autre s'en trouve digne,
 Il peut y chercher le bonheur...
 Mais si je cétais... par malheur !
 Si j'allais sous une couronne
 Mettre m'en repos en péril,
 Je remonterais sur le trône
 Comme l'on retourne en exil.

Et qu'est-ce que je ferais d'un gouvernement, puisque, sans vous, je ne saurais pas même gouverner ma maison ?

LA MARÉCHALE.

N'est-ce que cela qui vous effraie?... Les soins, les embarras des affaires?... N'aurez-vous pas une amie pour les partager avec vous ?

CASIMIR, se levant, et passant devant elle.

C'est ça, vous ferez la guerre aux Turcs ?

LA MARÉCHALE.

S'il le fallait, sire ; plus d'une reine...

CASIMIR.

Doucement, doucement, soyez moins belliqueuse... Laissons toutes ces chimères, et...

(Il va pour sortir.)

LA MARÉCHALE.

A merveille, sire ! vous ne me jugez digne que de tenir votre ménage.

CASIMIR.

Eh bien ! oui, c'est ce que j'espérais... Et tenez, cette suite, ces huissiers, ces gardes... tous ces restes mesquins de la royauté, je pensais à m'en débarrasser pour vivre en France, à Paris, comme un riche gentilhomme, voilà tout. Ce sort bien simple, mais bien heureux si vous le partagez...

LA MARÉCHALE.

Ah ! quelles idées bourgeoises pour un monarque !...

CASIMIR.

Mais quand ce monarque n'est plus qu'un bourgeois...

LA MARÉCHALE.

Détrompez-vous. Si vous êtes assez faible pour résister à la Providence, qui vous appelle, ne comptez plus sur moi, ni comme amie, ni comme épouse. Je sors de votre palais, je vous laisse seul.

CASIMIR.

Par exemple ! a-t-on jamais vu !... si brusquement !... On donne au moins aux gens le temps de se reconnaître.

LA MARÉCHALE, après un mouvement de joie.

Le roi de France vous attend, sire ; il lui fait une réponse. Dans un quart-d'heure, votre voiture doit être sur la route de Versailles, ou je me décide...

CASIMIR.

Madame, madame, je n'aurais jamais cru cela de vous. Encore des tracas ! de nouvelles habitudes à me faire ! à mon âge !... Il faut que ma maison me donne autant de peine que mon royaume. (Elle lui prend la main ; il se dégage.) Ah ! mes moines me disent bien que je ne serais heureux que dans mon abbaye de Saint Germain-des-Prés.

LA MARÉCHALE, avec douleur.

Vous, sire, vous irez à Versailles.

CASIMIR.

C'est bien... Je rentre chez moi, mon directeur m'attend. Vous aurez une réponse, puisqu'il le faut absolument. La ! j'avais tant d'appétit !... et c'est passé !... Maudite grandeur, tu ne m'as jamais fait que du mal !... Adieu, madame. (Il remonte la scène, se retourne et lui tend la main avec émotion.) Adieu, Marie.

(Elle lui boise la main — Casimir sort par la porte à gauche, portant de ses papiers et suivi des gardes.)

SCÈNE IX.

LA MARÉCHALE, puis LAGARDIE.

LA MARÉCHALE, seule.

Que va-t-il faire ?... sur quoi dois-je comp-

ter?... Il parle de son directeur, de l'abbaye... S'il m'échappait!... Ah! je n'aurais pas dû livrer mon secret à Lagardie... il a un nom, des titres, il m'aime, et...

LAGARDIE, accourant par la galerie.

Ah! madame, c'est vous que je retrouve!... Si vous saviez... Ah! je ne me contiens pas de joie!

LA MARÉCHALE.

Eh bien! ces dépêches?...

LAGARDIE.

Elles n'intéressaient que moi. Apprenez tout mon bonheur!...

LA MARÉCHALE, souriant, et l'observant.

Ah! ce n'est plus de votre amour que vous venez me parler?

LAGARDIE.

Eh! que vous importe?... Vous n'êtes plus libre, vous serez reine.

LA MARÉCHALE, de même.

Sans doute; mais supposons... Oh! quelque chose de bizarre, d'impossible!... Supposons que ma main pût encore être à vous... qu'elle vous fût offerte... que répondriez-vous?... Parlez avec franchise.

LAGARDIE.

Je répondrais... Oh! ce n'est qu'une supposition... Je répondrais: « Marie, dans les premiers temps de nos amours, je t'aurais préférée à une conseillère, à une maréchale, à une reine!... et toi, tu m'as trahi trois fois!... trois fois tu as fait mon malheur!... Aujourd'hui même, quand mon cœur venait s'épancher dans le tien, tu ne m'as parlé que de ton ambition, de tes espérances, d'où j'étais encore exclu... Maintenant, tu reviens à moi parce que j'ai un titre, des honneurs...

LA MARÉCHALE.

Monsieur!...

LAGARDIE.

Pardon, nous supposons toujours. « Eh bien! une princesse m'a préféré à tous les gentils-hommes qui l'environnaient, aux princes qui la demandaient... Elle n'a pu supporter mon absence; à mon tour, je refuse ta main, qui m'est offerte, et je porte mon cœur à celle qui n'a pu ni me trahir ni m'oublier!... » Voilà ce que je vous dirais si... Mais bon! nous n'en sommes pas là. Nous serons heureux, chacun de notre côté; et j'espère que nous ne regretterons plus de n'avoir pas commencé plutôt ensemble.

LA MARÉCHALE, avec contrainte.

Certainement, et je le vois... Vous ne restez pas en France, on vous rappelle?

LAGARDIE.

Lisez, madame. (Il lui remet une lettre.) Nous arrivons au même but : vous, en lui sacrifiant tout, et moi, sans y penser... Vaincu par les prières de la comtesse, le roi me rappelle pour me la donner en mariage.

LA MARÉCHALE.

Avec la vice-royauté de Livonie. Vous allez être vice-roi... (A part.) Ah! si je n'étais pas reine!...

LAGARDIE.

Ciel! qu'avez-vous?... D'où vient ce trouble?

(On entend le bruit d'une voiture.)

LA MARÉCHALE.

Écoutez!... nos voitures... elles arrivent... il va partir pour Versailles!

SCÈNE X.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MARION, MIGNOT, GASTON, MARIE, VALETS.

(Ils entrent par la gauche.)

MARION, en entrant.

A Saint-Germain-des-Prés!... à Saint-Germain!... ah! ah! ah!

LA MARÉCHALE.

Téméraire!...

MARION, à part.

Toujours des grands airs!... ça ne lui va plus!... (Haut.) On vous croyait reine... mais tu ne l'es pas... Casimir vient d'annoncer qu'il s'enferme dans son abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

LAGARDIE.

Que dit-elle?

LA MARÉCHALE.

Impossible!

MIGNOT, entrant.

Il m'emmènera avec lui... ce cher prince! ce vertueux prince!... Je serai son maître-d'hôtel! dans une abbaye! Des diners de chanoines, c'est encore agréable!

LAGARDIE, à part.

Ah! je comprends.

LA MARÉCHALE, de même.

Grand dieu! je me soutiens à peine.

MARION.

Gare les chansons!... Non pas contre ce cher roi, il est si bon!... Je viens de lui parler. Il sort du monde comme il y a vécu, en prince généreux... voilà de l'or qu'il m'a donné. Je brillerai encore un jour!

MARIE.

Et nous, ma cousine, le roi nous a unis, Consentirez-vous...? (A Gaston.) Elle ne dit rien.

(Elle descend à la gauche de Mignot.)

GASTON.

J'aime mieux ça.

(Il passe à la droite de Lagardie.)

LAGARDIE.

Ah! madame, si j'avais su que des châgrins...

LA MARÉCHALE.

Des chagrins... et pourquoi, monsieur?... Je savais tout, j'approuvais tout... Et quant aux plaisanteries de la cour et de la ville...

UN VALET, en dehors.

La voiture du roi*.

LA MARÉCHALE, s'avançant dans le fond.

Il est temps encore...

LE VALET, en dehors.

A Saint-Germain-des-Prés !

* Après ces mots : *la voiture du roi*, l'orchestre reprend l'air du *Muletier* jusqu'à la fin de la pièce.

LA MARÉCHALE.

A Saint-Germain !... Le lâche !

(Elle jette un regard sur Lagardie.)

LE VALET, entrant.

La voiture de madame la maréchale !

LAGARDIE, tendant la main à Gaston.

Mon ami, vous me suivrez en Suède.

LA MARÉCHALE, avec émotion.

Ah !

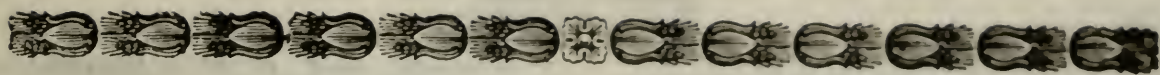
LE VALET.

Où madame veut-elle qu'on la conduise ?

LA MARÉCHALE, avec contrainte et fermeté.

Aux Carmélites !

FIN DE MARIE MIGNOT.

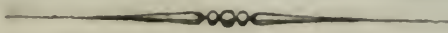


LES GANTS JAUNES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

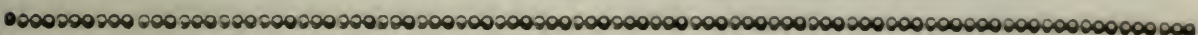
Par M. Bayard,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 6 MARS 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
REMI, ancien capitaine de gen- darmerie	M. FONTENAY.	M ^{me} REMI	M ^{lle} H. BALTHAZARD.
ANATOLE, maître de danse.	M. ARNAL.	M ^{me} DURAND, portière.....	M ^{me} GUILLEMIN.
ISIDORE	M. HIPPOLYTE.	BAPTISTINE, sa nièce.....	M ^{lle} L. MAYER.

La scène se passe à Paris, chez Anatole.



Le théâtre représente une petite pièce ouvrant sur le carré ; à droite, la chambre à coucher ; à gauche, cheminée, guéridon, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DURAND, ANATOLE.

M^{me} DURAND. *Elle ouvre très-doucement la porte du fond, et entre, son lait à la main.* Entrons tout doucement et sans faire de bruit... il dort peut-être encore... ça doit dormir ferme, un maître de danse!... celui-là surtout qui se donne un mal!... toujours en l'air!... Ah! je crois qu'il se réveille...

ANATOLE, *de sa chambre.* C'est vous, mère Durand?

M^{me} DURAND. Oui, monsieur Anatole... ne vous dérangez pas!.. je ferai votre ménage plus tard...

ANATOLE, *de même.* Il y a long-tems que je suis levé... j'ôte mes papillottes... et Baptistine, comment va-t-elle?

M^{me} DURAND. Ma nièce! pas mal... pas mal...

ANATOLE, *de même.* Est-ce qu'elle ne viendra pas ce matin?

M^{me} DURAND. Du tout!.. elle prétend que vous êtes un séducteur.. un léger... léger..

ANATOLE, *s'élançant de sa chambre.* Comme Zéphire.

(Il est en pantalon collant, une cravate très-montante et sans habit. Il entre en chantant et en dansant.)

* Les acteurs sont indiqués comme à la représentation de gauche à droite.

AIR : *Contredanse de Jacquemin.*

Quand d'une belle
La voix m'appelle,
Sans retard, d'un saut je suis là!
Et fille ou femme,
Je suis de flamme
Pour ses attraits, quand elle en a.
J'ai bien dormi... j'ai le sommeil très-tendre;
Heureux cent fois si, fripon achevé,
En m'éveillant, l'amour pouvait me rendre
Tout le bonheur qu'en dormant j'ai rêvé.
Quand une belle, etc.

(*Il s'arrête une jambe en l'air et tenant Mme Durand dans ses bras.*)

M^{me} DURAND. Mais laissez-moi donc, monsieur Anatole... si quelqu'un entrerait... je vous demande un peu ce qu'on pourrait penser?

ANATOLE. On penserait que j'ai la jambe fine et le jarret bien tendu... Voilà!... est-ce que vous craignez les cancons, madame Durand?

M^{me} DURAND. Tiens! on est si méchant ici!...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est un enfer, du haut en bas...
Dans un' maison comme la nôtre,
Les locataires ne se gênent pas;
Ils ont des langues...

ANATOLE.

Comme la vôtre!

Le privilège des cancons
Vous est-il octroyé, ma chère?

M^{me} DURAND.

Oui, car c'est compté tous les ans,
Dans les gages de la portière.

ANATOLE. Voyez-vous ! mais d'ailleurs ,
qu'est-ce qu'ils peuvent dire sur vous...
une femme d'âge qui a de la barbe au menton.

M^{me} DURAND. Hein !... par exemple !...

ANATOLE. Oh ! vous en avez un peu...
tant mieux, cela annonce une vertu qui a
de l'aplomb et qui ne risque pas de faire
la pirouette.

(Il pirouette.)

M^{me} DURAND. Ce qui n'empêche pas
qu'on cause... c'est tout simple... une por-
tière qui a de bons yeux...

ANATOLE. Avec des lunettes.

M^{me} DURAND. Qui regarde passer tout
le monde, et se permet un petit doigt de
morale, sur les ceûx et les celles qu'on re-
çoit... ça contrarie ! aussi faut voir comme
les locataires m'habillent.,.

ANATOLE. Bah ! est-ce que ce sont eux
qui vous ont habillée ce matin ?

M^{me} DURAND, à la cheminée. Hein !
pourquoi...

ANATOLE. C'est que je ne leur en ferai
pas mon compliment... Que faites-vous
donc là ?

M^{me} DURAND. C'est votre déjeuner.

ANATOLE. Eh ! non... ce n'est pas la peine,
je déjeune en ville... dans une pension de
demoiselles où je donne des leçons de
danse ! nous faisons la Sainte-Catherine...
nous ne serons que des femmes...

M^{me} DURAND. Qu'est-ce que vous dites ?

ANATOLE. Ah ! que je suis bête !... c'est
que vous ne savez pas, à cause de ma dou-
ceur et de ma timidité, on me traite abso-
lument comme une demoiselle...

M^{me} DURAND. Par exemple ! ce n'est
pourtant pas ce que dit Baptistine... elle
prétend que vous êtes un enjôleur... un
scélérat.,.

ANATOLE. Est-ce Dieu possible ? moi,
qui ne peut pas regarder une femme en
face sans frissonner et sans rougir... vrai !
c'est pour ça que ma carrière a été man-
quée, autrement ; tel que vous me voyez,
je serais premier danseur à l'Opéra.

M^{me} DURAND. Bah ! qu'est-ce qui a em-
pêché ?

ANATOLE. Ah ! voilà... je suis un élève
de M. Vestris, le dernier, Vestris III, et
j'ose dire que son génie n'avait rien formé
de mieux que votre serviteur... il faut con-
venir aussi qu'il n'avait jamais trouvé un
homme mieux fendu et les détails plus
avantageux... une grâce une soulepsse.

un coude pied ! et de la légèreté !... il
m'appelait son Eole...

M^{me} DURAND. Qu'est-ce que c'est que
ça, Eole?..

ANATOLE. C'est le dieu des vents, ma
chère. Mais, absorbé par l'étude de la
danse, je n'avais pas encore ouvert mon
cœur ingénu aux douces impulsions d'un
sentiment voluptueux... en d'autres termes,
je n'avais pas encore aimé... Oh ! pas du
tout, parole d'honneur ! et la vue d'une
femme avait la vertu de me casser les bras
et les jambes, ce qui est assez gênant pour
un danseur. Mon maître préparait mes dé-
buts, et il fut convenu avec M. Lubbert,
l'ancien directeur de l'Opéra, que je paraî-
trais pour la première fois, dans un pas de
trois, avec mesdames Noblet et Montessu,
comme qui dirait aujourd'hui Essler et Ta-
glioni... Je parus... la salle était comble,
Vestris était au balcon, et j'ose dire qu'il
avait lieu d'être content... j'étais bien en
perruque blonde... nu jusqu'à la hanche,
et un carquois sur le dos ; mille lorgnettes
me dévoraient, et je dansais ! on n'avait
jamais dansé comme ça, c'était à se pâ-
mer... tout à coup, je venais de faire un
entrechat horizontal, et de me fendre jus-
qu'aux oreilles, lorsque je vis paraître mes
deux nymphes, Montessu et Noblet, dont
je vous parlais tout-à-l'heure, le sein dé-
couvert et le tibia sans chaussure ; un ju-
pon de cinq ou six pouces, pas une ligne
de plus, ma chère. Je les vis, et dès ce
moment, ma tête se perdit, ma jambe s'é-
gara, et une sueur froide submergea tous
mes avantages ; je dansais bien encore,
mais, bonsoir !... ce n'était plus ça... plus
de moelleux, plus de velouté, la pirouette
était flasque et l'entrechat me glissait dans
les jambes, deux véritables flageolets, mes
dansesuses m'avaient paralysé, et j'enten-
dais les chœurs chuchoter autour de moi
« Pas de nerf !... pas de nerf ! » Je t'en fiche !..
j'étais tout nerf au contraire ; mais, j'é-
touffais... je n'y étais plus, et je rentrai
dans la coulisse au milieu d'un murmure
général, et même mieux que ça ; ce qui
m'enfonça jusqu'au troisième dessous et
fit la fortune du petit Perrot dont les débuts
eurent, deux jours après, un succès colossal,
quoiqu'il ne m'aille pas à la cheville.

M^{me} DURAND. Et vous en êtes là ?

ANATOLE. Comme vous dites... j'ai pris
l'Opéra en haine, et les dansesuses en hor-
reur, et je suis descendu jusqu'au vil mé-
tier de manoeuvre, travaillant des jambes,
en d'autres termes, je suis maître de danse
en attendant mieux.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est un métier, tout bas je puis le dire,
Qui m'humilie un peu; moi, qui devais
Jouer l'Amour, Apollon et Zéphire,
Moi, dont les pieds pour voler étaient faits,
Je mets, hélas! mes talens au rabais;
Mais quand alors, d'une marche légère,
Je rase le sol, on dirait
Que c'est un dieu qui descend sur la terre,
Pour courir le cachet.

Il est vrai que je me suis un peu aguerrri,
et que les femmes ont eu quelques bontés
pour moi... mais je n'en ai pas moins con-
servé un petit air candide qui m'attire la
confiance des familles et des maîtresses de
pension...

M^{me} DURAND. Ce qui ne vous a pas em-
pêché de vouloir en conter à ma nièce,
pour la séduire.

ANATOLE. Moi! si j'y ai pensé, je veux
bien que le diable... vous emporte.

M^{me} DURAND. Si bien qu'elle a juré
qu'elle ne remettrait plus les pieds chez
vous...

SCENE II.

LES MÊMES, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, *en dehors*. Ma tante! ma
tante!

M^{me} DURAND. C'est elle! Me voilà!

BAPTISTINE, *sans entrer*. Voulez-vous
venir, ma tante?

ANATOLE. Entrez donc, Baptistine...
Baptistine, vous pouvez entrer, il n'y a
pas de danger, Baptistine... je suis cou-
vert.

BAPTISTINE. Merci, monsieur, je veux
parler à ma tante..

M^{me} DURAND. Eh bien! entre, je suis
là...

(Elle entre.)

ANATOLE. Ne tremblez pas, Baptistine;
vous êtes chez un ami... vous le savez
bien ..

BAPTISTINE.* Je sais, monsieur, que vous
m'aimiez... vous le disiez du moins.

ANATOLE. Mais, je vous aime encore...

M^{me} DURAND. Dam! si vous vous ai-
mez... Il n'y a qu'à dire, ce sera bientôt
fait... écoutez donc, il n'y aurait pas d'af-
front... vous travailleriez tous les deux;
vous de vos jambes, elle de ses doigts, elle
peut s'établir dans les nouveautés... et un
bon mariage...

ANATOLE. Mère Durand, donnez-moi
mon habit bleu, et mon chapeau neuf.

* M^{me} Durand, Baptistine, Anatole.

M^{me} DURAND. Tout de suite!... Dieu!..
un neveu comme vous; comme ça m'irait
bien...

(Elle va à la chambre à coucher.)

ANATOLE, *à part*. Oui, je t'en donnerai,
un élève de Vestris pour tirer le cordon!

BAPTISTINE. Ma tante!

ANATOLE, *la retenant*. Eh bien! Bap-
tistine, restez donc... dites-moi, vous cou-
chez donc maintenant dans la chambre à
côté de la mienne?

BAPTISTINE. Oui, monsieur Anatole, en
attendant qu'elle soit louée.

ANATOLE. Dans l'alcove contigue à la
mienne... Il ne faut pas baisser les yeux
pour ça, Baptistine, il y a une cloison, et
une porte condamnée.

AIR : *Ah! si mon mari me voyait!*

Eh! mais de cette porte-là
La clef doit vous être remise.

BAPTISTINE.

Non, monsieur, ma tante l'a prise.

ANATOLE.

Et sa nièce la reprendra ..

BAPTISTINE.

Non, monsieur, cette porte-là
Ne doit qu'à mon mari, j'espère,
S'ouvrir avec mon cœur...

ANATOLE

Oui dà!

Heureux celui qui doit, ma chère,
Passer par cette porte-là!

(*À part.*) Elle a rougi.

M^{me} DURAND, *apportant l'habit*. Voilà,
monsieur Anatole... mettez-vous vos gants
jaunes qui sont sur la commode?

ANATOLE. Non, laissez-les... ce sont les
gants que je mets quand je vais à l'Opéra;
comme ces messieurs de l'orchestre... A
propos, Baptistine, avez-vous nettoyé ceux
que je vous ai envoyés par votre tante?

BAPTISTINE. Oui, certainement, je vous
les renverrai.

ANATOLE. Non! apportez-les vous mè-
me... vous-même, entendez-vous, Bap-
tistine, nous causerons.

BAPTISTINE. De notre mariage?...

ANATOLE. Oui, oui, aujourd'hui, Bap-
tistine...

M^{me} DURAND. Eh!... mais, j'y pense...
qu'est-ce que tu avais à me dire?

BAPTISTINE. Ah! mon Dieu! j'oubliais
le facteur qui est en bas!...

M^{me} DURAND. Oh! le pauvre cher hom-
me!...

AIR : *Du silence; on peut mais entendre.*

Mais je descends, il doit m'attendre,
C'est quelque lettre à me donner...
Et puisque vous sortez, j'vais prendre

* Anatole, Baptistine.

Votre lait pour mon déjeuner...

(Elle prend le lait.)

BAPTISTINE, à part.

Il m'aime! que je suis contente!

(A Mme Durand.)

Je vous suis...

ANATOLE, à mi-voix.

Demeurez ici...

BAPTISTINE.

Monsieur, je ne puis, sans ma tante,
Demeurer que chez mon mari.

ENSEMBLE.

Adieu, monsieur, je vais descendre;
Vos gants doivent me ramener...
Surtout, n'allez pas, pour m'attendre,
Oublier votre déjeuner.

ANATOLE.

Je reviendrai pour vous attendre,
Mes gants doivent vous ramener,
Je crois, si vous étiez plus tendre,
Que j'oublierais mon déjeuner.

M^{me} DURAND.

Mais descendons, on doit m'attendre,
C'est quelque lettre à me donner,
Et puisque vous sortez, j'vais prendre
Votre lait pour mon déjeuner.

(Elle sort avec sa nièce.)

SCENE III.

ANATOLE, seul, mettant son habit.

Cher ange! elle est gentille, Baptistine;
par malheur, un peu bégueule, elle parle
de mariage comme le grand Turc parle
d'autre chose... ce n'est pas que je ne
puisse... certainement, ce ne serait pas dé-
roger... mon père tirait le... Hum! moi
je me suis élevé... (Tirant sa montre.)
Diable! neuf heures, et mon déjeuner de
Sainte-Catherine, ces petites filles seront-
elles contentes de me voir, quelle dé-
licieuse journée je vais passer!... (On frappe
à la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est?
est-ce que Baptistine viendrait déjà?...

(On frappe plus fort.)

SCENE IV.

ANATOLE, M^{me} REMI.

M^{me} REMI, d'une voix étouffée, en dehors.
Ouvrez! ouvrez!

ANATOLE, ouvrant. Voilà! voilà!

M^{me} REMI, se précipitant dans la cham-
bre. Monsieur... monsieur... sauvez-moi!

ANATOLE. Ah! mon Dieu!

M^{me} REMI. Sauvez-moi, ou je suis une
femme perdue...

ANATOLE. Madame...

M^{me} REMI. Monsieur, je vous devrai
l'honneur et la vie.

ANATOLE. Je ne demande pas mieux...
mais je n'ai pas l'avantage...

M^{me} REMI. Vous saurez qui je suis...
je vous dirai... (Avec effroi.) Ah!

ANATOLE. Hein?

M^{me} REMI. C'est lui!

ANATOLE. Qui?

M^{me} REMI. Pas un mot... il nous tuerait
tous les deux!...

ANATOLE. Bah! Madame Remi se jette
dans la chambre à coucher dont elle ferme la
porte.) Eh bien! dans ma chambre... dans
ma chambre à coucher... pas gênée!... Il
paraît qu'il ne faut rien dire...

SCENE V.

M. REMI, ANATOLE.

REMI, paraissant vivement dans le fond.
Serait-ce ici?

ANATOLE. A l'autre! (Il fait des batte-
mens, à part en le regardant de côté.) Oh!
quel air solennel; comme le Jupiter de
l'Opéra... quand il descend du ciel en
manteau jaune.

REMI. Monsieur...

ANATOLE, feignant de l'apercevoir. Ah!
monsieur...

REMI. J'ai bien l'honneur de voussaluer.

ANATOLE. Monsieur, vous êtes trop
honnête.

REMI. Vous paraissez bien ému...

ANATOLE. Oh! un peu échauffé... Il y
a une heure que je fais des battemens...

REMI. Vous n'avez vu personne?

ANATOLE. Monsieur dit...

REMI. Vous n'avez vu personne.

ANATOLE. Je ne comprends pas.

REMI, avec colère. Eh! morbleu! (Se
contraignant.) Pardon! (Regardant au-
tour de lui, et tirant une paire de gants jau-
nes de sa poche.) Monsieur, oserai-je vous
demander un service?

ANATOLE. Pourquoi pas?..

REMI. Voulez-vous avoir la complai-
sance d'essayer ces gants.

ANATOLE. Pardon.. monsieur vend des
parfums et des...

REMI, l'interrompant. Monsieur, je ne
viens point ici pour plaisanter... Essayez-
vous... oui, ou non...

ANATOLE, prenant les gants. Tout de
suite.. (A part.) Si j'y comprends un mot,
je veux être empalé...

REMI. Eh bien?

ANATOLE, les essayant. Eh bien, ils me
sont trop petits, vos gants.

REMI. Trop petits..

ANATOLE. Impossible d'entrer avec tous mes doigts... c'est trop juste.

REMI, *les reprenant*. Monsieur, je suis désolé de vous avoir dérangé.

ANATOLE. Il paraît que monsieur n'avait pas d'autre service à demander.

REMI, *s'en allant*. Mon Dieu! non.

ANATOLE, *à part*. Bon voyage! Ces gens-là me font une peur, je ne me tiens plus sur mes jambes.

REMI, *qui est revenu, lui frappant sur l'épaule*. Si fait, pourtant.*

ANATOLE, *avec effroi*. Ah! monsieur...

REMI, *mettant les gants dans son chapeau*. Puisque vous voulez bien me rendre service.. il y en a un que je pourrais réclamer de vous dans la journée... mais pour cela, je vous dois une confidence qui ne saurait mieux être placée... vous m'avez l'air d'un honnête homme... ma visite, mon air brusque... cette paire de gants... tout cela vous a surpris..

ANATOLE. Un peu.. en d'autres termes beaucoup.

REMI. Monsieur, je demeure dans cette maison au premier... je suis un ancien capitaine de gendarmerie..

ANATOLE. Pas possible! donnez-vous la peine de vous asseoir..

REMI. Merci, j'ai quitté le service, pour épouser une femme jeune et jolie, avec laquelle je ne suis pas le plus heureux des hommes.

ANATOLE. En d'autres termes... vous êtes...

REMI, *le regardant sévèrement*. Plaît-il monsieur?

ANATOLE. Continuez donc, je vous prie, capitaine.

REMI. Depuis quelques jours, j'avais des soupçons vagues.. enfin, hier au soir, je rentrais chez moi.. à l'improviste.. je vois ma femme émue, tremblante, je me doute de quelque chose.. je cherche partout.. et je me couche.

ANATOLE. Jusque là, il n'y a pas de quoi tuer une puce.

REMI. Mais ce matin, en passant dans mon salon, qu'est-ce que j'aperçois sur mon canapé? une paire de gants jaunes.

ANATOLE. Sur le canapé.. ça ressemble à un vaudeville, c'est de l'adultère tout pur.

REMI. Oui, monsieur, ces mêmes gants que vous avez eu la bonté d'essayer tout-à-l'heure.

ANATOLE. Ils n'étaient pas venus là, tout seuls.

REMI. Ma femme entrait avec moi... je la regarde, elle pâlit, elle chancelle... je m'élançai sur les gants.. elle se précipite dans la salle à manger, me renferme dans le salon à double tour.

ANATOLE. Pas mal... pas mal...

REMI. Et court chercher dans la maison, je ne sais où... un abri contre ma colère...

ANATOLE, *s'oubliant*. Comment! c'est cette dame.

REMI. Plaît-il...

ANATOLE, *se reprenant*. Ah! elle est partie, comme ça...

REMI. Oui, monsieur, mais elle ne peut être loin, car je suis sorti presque aussitôt qu'elle... la portière ne l'a pas vue passer; elle est encore dans la maison, chez son complice sans doute! mais fût-elle au diable, je la trouverai! et le misérable qui lui a donné asile ne périra que de ma main! le pistolet, l'épée, le sabre... n'importe, je le... (*Voyant Anatole prêt à se trouver mal.*) Eh mais, monsieur, qu'avez-vous donc?... comme vous êtes pâle!.. vous vous trouvez mal...

ANATOLE. C'est vrai... je ne me trouve pas bien... je suis d'une telle sensibilité sur ces sortes d'affaires en général... et en particulier sur les duels... je m'en vais sous moi, monsieur... je m'en vais sous moi.

(Il tombe sur une chaise.)

REMI. Ah! mon Dieu! revenez à vous.. je n'ai pas eu l'intention... je suis désolé.. vous n'avez pas un flacon... de l'eau de cologne... quelque chose... ah!

(Il se précipite dans la chambre à coucher son chapeau à la main.)

ANATOLE. Eh bien! eh bien! où va-t-il? où... (*M. Remi reparait, Anatole retombe.*) Je suis mort.

REMI, *un flacon à la main*. Voilà, voilà. Quel diable d'homme!.. c'est une demoiselle...

(Il lui jette de l'eau à la figure.)

ANATOLE. Ah! monsieur.. vous avez trouvé...

REMI. Ce flacon d'eau de Cologne... revenez à vous... voyons... ce n'est rien..

ANATOLE, *se levant*. Ah! bah!..

REMI.* Et moi, qui viens vous occuper de mes affaires... et perdre mon temps... quand je devrais courir toute la maison! ce que j'ai à vous demander, monsieur, c'est, en cas de rencontre, de me servir de second...

* Anatole, Remi.

* Remi, Anatole.

ANATOLE. Du tout!... du tout!... (*A part.*) C'est une bien belle femme!

M^{me} REMI. Si j'avais trompé mon mari...

ANATOLE. Bah! qu'est-ce que ça fait?... un gendarme...

M^{me} REMI. Non, monsieur, non!... je ne suis pas coupable... et quand vous saurez que M. Remi est brouillé avec toute ma famille... qu'il ne me laisse voir personne... et que mon cousin Isidore surtout lui inspire une jalousie...

ANATOLE. Ah! c'était un cousin...

M^{me} REMI. Germain... que mon mari ne connaît pas; mais il sait que j'ai été élevée avec lui... que nous nous aimions... et s'il l'avait trouvé chez moi...

ANATOLE. Mais alors, comment n'a-t-il pas de soupçons, l'ancien gendarme? car on est très-soupçonneux, rue de Jérusalem.

M^{me} REMI. C'est qu'il croit mon cousin à Bordeaux: c'est la ville qu'il habite depuis quatre ans... bien avant mon mariage... Il est arrivé hier: il vient engager un premier danseur pour le grand théâtre de Bordeaux, dont il est le caissier...

ANATOLE. Bah! un premier danseur?..

M^{me} REMI, *montrant la chambre à coucher.* Il est logé dans l'hôtel en face... et il est venu me voir en secret, en l'absence de mon mari... il n'est resté qu'un instant... et je vous jure, monsieur...

ANATOLE. Oui, oui, parbleu!... je vous crois!... (*A part.*) C'est une très-belle femme!...

M^{me} REMI. M. Remi ne me croirait jamais... à présent surtout que je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement d'effroi... Aussi je veux me retirer chez mon père... c'est là que je reverrai mon mari, que je me justifierai... parce que mon père lui impose beaucoup... et puis, comme ma dot n'est pas payée...

ANATOLE. Et il y tient!... on aime beaucoup l'argent, rue de Jérusalem... C'est pour ça qu'il veut vous retenir ici malgré vous... et s'il vous trouvait?..

M^{me} REMI. Heureusement, monsieur, il ne me trouvera pas, grâce à la généreuse hospitalité que vous m'avez donnée...

ANATOLE. Ah! bien, oui... mais s'il allait vous découvrir, je serais gentil!... Tout-à-l'heure, quand je l'ai vu rentrer dans ma chambre, il m'a pris une sueur froide...

M^{me} REMI. Et à moi, monsieur... heureusement, cachée dans les rideaux...

ANATOLE.

Air : *Ses yeux disent tout le contraire.*

Vraiment!... dans mes rideaux ponceaux!

M^{me} REMI.

Oui, c'est là que j'étais blottie... Et tremblante...

ANATOLE.

Dans mes rideaux!...

M^{me} REMI.

Je ne l'oublierai de ma vie,
Mais pour mieux penser, je le sens,
Que la vertu doit m'être chère...

ANATOLE.

Moi, je m'en souviendrai long-tems,
Mais pour penser tout le contraire...

M^{me} REMI, *écoutant.* Ah! je croyais entendre... Non!... monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous... je vous en supplie, ne m'abandonnez pas!

ANATOLE. Mais, permettez donc... c'est que voyez-vous... il faut que je sorte...

M^{me} REMI. Oh! oui, monsieur, j'allais vous le demander... oui, sortez!... allez chez mon père, M. Bertaud, rue Saint-Honoré, n° 40... prévenez-le de ce qui se passe... dites-lui tout... qu'il vienne, monsieur, qu'il vienne me délivrer!

ANATOLE. Mais si vous alliez vous-même, chez monsieur votre père?

M^{me} REMI. Et M^{me} Durand qui fait sentinelle... vous l'avez entendue... elle me perdrait.

ANATOLE. Parfaitement vrai... mais, moi, je ne puis... vous concevez... des affaires...

M^{me} REMI. Ah! vous êtes trop aimable pour refuser?

ANATOLE. Permettez...

M^{me} REMI. Je vous en prie!..

ANATOLE, *à part.* C'est une superbe femme!.. (*Haut.*) Nous disons donc, rue Saint-Honoré, n° 40, M. Bertaud... Je lui dirai l'histoire des gants jaunes!... scélérats de gants jaunes!.. je ne peux pas y penser sans frémir... si j'étais entré dedans!.. Par bonheur, j'ai une belle main... mais un autre qui ne jouira pas du même avantage...

M^{me} REMI. Oh! je ne crains plus rien... j'y ai mis bon ordre...

ANATOLE. Aux gants jaunes!... comment ça?..

M^{me} REMI. Il les avait laissés dans son chapeau... ici... (*On frappe, Anatole remonte sans l'écouter.*) Heureusement, j'en ai trouvé d'autres sur la commode...

ANATOLE, *près de la porte, et qui a écouté.* Quel!... quelqu'un!

M^{me} REMI, *rentrant dans la chambre à coucher.* Je me cache!..

ANATOLE, *seul.* C'est ça!.. toujours dans

ma chambre à coucher. (*Soupirant.*) Décidément, c'est une femme magnifique!... et quand je pense qu'elle est là, dans mes rideaux... comme une colombe... et que... Dam!... (*Après un moment de réflexion.*) Polisson!...

SCENE IX.

ANATOLE, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, *en dehors.* Monsieur Anatole!.. monsieur Anatole!..

ANATOLE, *ouvrant.* Ah! Baptistine... elle arrive bien...

BAPTISTINE, *un petit carton sous le bras.* C'est moi, monsieur Anatole... vous voyez, je viens, j'ai confiance...

ANATOLE. Merci, petite, merci. (*Allant fermer la porte de la chambre à coucher à clef.*) Vous êtes bien bonne...

BAPTISTINE. N'est-ce pas? sans craindre de me compromettre... car si l'on me voyait chez vous... mais que m'importe! vous n'avez que de bons motifs, et je me risque...

ANATOLE. Vous êtes gentille, ma petite Baptistine; et si j'avais le temps... Bonsoir. (*A part.*) Rue Saint-Honoré, n° 40.

BAPTISTINE. Plaît-il, monsieur?... c'est comme ça que vous me recevez! voilà tout ce que vous avez à me dire?

ANATOLE. Absolument tout pour le quart-d'heure.

BAPTISTINE, *pleurant.* Comment! vous me renvoyez?...

ANATOLE. Eh non! restez... Ah! si vous pleurez à présent... (*A part.*) C'est ça! deux femmes sur les bras... comme c'est gai, surtout quand elles pleurent... mais aussi je vous demande si ça n'est pas révoltant! moi qui étais heureux, tranquille ce matin...

BAPTISTINE, *lui présentant le petit carton.* Tenez, monsieur, voilà vos gants jaunes.

ANATOLE, *avec effroi.* Mes gants jaunes!

BAPTISTINE. Je les ai nettoyés moi-même...

ANATOLE. Mes gants jaunes!... je n'en ai pas, je n'en veux pas... Baptistine, gardez-les!... désormais j'en porterai de verts... de cendrés... de noirs... de coquelicot même... ça m'est égal... mais jaunes!.. jaunes!.. je les déteste... je les prends en horreur!.. je les exécère!.. Baptistine, allez-vous-en avec vos gants jaunes... ils me font mal!..

BAPTISTINE. Oh! c'est un prétexte!.. je vois bien que c'est moi qui vous gêne.

ANATOLE. Baptistine, n'aie pas de ces idées-là.

BAPTISTINE. Si fait... vous avez beau dire... il y a ici quelque chose.

ANATOLE. Rien... rien... et la preuve, c'est que vous pouvez rester. (*A part.*) J'ai la clef dans ma poche.

BAPTISTINE. Du tout... je vais dire tout cela à ma tante Durand...

ANATOLE. Par exemple... restez, Baptistine... restez... je vous en prie... attendez-moi... nous causerons mariage... là!..

BAPTISTINE. Ah! avec plaisir...

ANATOLE. Moi qui parlais tout-à-l'heure de ma journée délicieuse... M. Bertaud rue Saint-Honoré, n° 40...

AIR de la Tentation.

BAPTISTINE.

Pour la Sainte-Catherine
Vous partez...

ANATOLE.

Quel rechauffé!
J'arriverai, j'imagine,
Quand ils seront au café.
Frappe d'une tuile imprévue
Et par tout le monde berné,
Je risque, si ça continue,
De déjeuner après diner.

ENSEMBLE.

Adieu, vous serez contente,
Je pars, bientôt je reviens;
Mais surtout à votre tante,
Ma chère, ne dites rien.

BAPTISTINE.

Il part... j'étais si contente,
Mais à demain l'entretien.
Revenez, et de ma tante,
Vous, monsieur, ne craignez rien.

ANATOLE, *en sortant.* Pas un mot, surtout à votre horrible tante!...

SCENE X.

BAPTISTINE, *seule.*

Hein? qu'est-ce qu'il dit de ma tante? mais comme il me traite donc, moi, surtout... qui l'aime tant... et qui venais là, sans défiance, lui parler de ce qu'il m'a dit ce matin!.. Moi, sa femme! la femme d'un maître de danse! oh! que je suis heureuse!... et ces demoiselles du magasin!...

AIR : Vaudeville du premier Prix.

En apprenant mon mariage,
Elles qui se moquaient de moi,
Elles verront à rester sage
Ce qu'on gagne... c'est mieux, je croi!
Les amans, qu'un caprice guide,
Passent et changent tous les jours;
Mais les maris, c'est plus solide,
C'est un fond qui reste toujours.

SCENE XI.

BAPTISTINE, M^{me} DURAND.

M^{me} DURAND, *entrant*. Eh bien ! Baptistine, sais-tu ce qui arrive ?

BAPTISTINE. Non, ma tante.

M^{me} DURAND. Ni moi non plus, je n'y comprends rien. Figure-toi que M. Remi a l'air d'avoir des soupçons sur M. Anatole...

BAPTISTINE. Ah ! mon Dieu !...

M^{me} DURAND. C'est à dire sur M. Brouillard, le commis qui demeure au second et qui est l'ami de M. Anatole ; avec ça qu'en s'en allant à son bureau ce matin, il a emporté sa clef avec lui.

BAPTISTINE. Ainsi elle est au second.

M^{me} DURAND. M. Remi vient d'envoyer chercher son notaire, pour savoir ce qu'il faut qu'il fasse.

BAPTISTINE. Et vous croyez que M. Anatole aurait prêté les mains ?

M^{me} DURAND. M. Remi en a peur, et c'est pour cela sans doute, que tout à l'heure en le voyant sortir d'un air inquiet comme un fou, quoi, il est parti tout doucement.

BAPTISTINE. M. Remi !

M^{me} DURAND. Il suit M. Anatole à la piste, de loin ; il veut savoir s'il ne va pas rejoindre le commis, le fait est qu'il doit y avoir quelque chose ! les grimaces qu'il me faisait, ce n'est pas naturel.

BAPTISTINE. Ah ! mon Dieu ! mais j'y pense, la manière dont il m'a reçue ! après ce qu'il m'a promis, ce serait indigne ! il arriverait quelque malheur, d'abord.

SCENE XII.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, *entrant vivement*. C'est ici ; oui, j'en suis sûr...

M^{me} DURAND. Tiens, à qui en a-t-il, ce monsieur ?...

ISIDORE, *regardant autour de lui*. Madame, pardonnez-moi, de grâce, c'est ici votre appartement ? (*A part.*) Je ne vois pas la fenêtre.

M^{me} DURAND.* Non, monsieur, non... c'est celui de M. Anatole...

ISIDORE. M. Anatole ! qu'est-ce que c'est que ça ?

BAPTISTINE. Ça, c'est un jeune homme, un artiste, monsieur.

M^{me} DURAND. Mais est-il drôle, donc ?

ISIDORE. Un artiste, un jeune homme... cependant je suis bien au troisième !... permettez, la fenêtre qui donne sur l'hôtel de Bordeaux, où je demeure.

BAPTISTINE. C'est là, dans la chambre à coucher de M. Anatole.

ISIDORE. Comment, dans sa chambre à coucher !

M^{me} DURAND. Monsieur veut peut-être voir l'appartement à louer ? ce n'est pas ici.

ISIDORE, *à part*. Ainsi, c'est à la fenêtre de M. Anatole que je viens d'apercevoir ma cousine... c'est piquant, par exemple !... (*Haut.*) Cette chambre à coucher, madame, ne peut-on y entrer ?

M^{me} DURAND. Quand je vous dis qu'elle n'est pas à louer, monsieur.

BAPTISTINE. D'ailleurs, il a emporté la clef.

ISIDORE.* Ah ! (*A part.*) C'est cela, renfermée. (*Regardant la porte et élevant la voix.*) Mais M. Anatole reviendra, je l'attends !...

BAPTISTINE, *à part*. Qu'est-ce qu'il a donc à parler à cette porte ?

M^{me} DURAND. Si monsieur veut s'asseoir.

ISIDORE. Merci ! (*Reprenant le milieu.*) Dites-moi, la bonne femme, vous connaissez sans doute, dans cette maison, M^{me} Remi.

M^{me} DURAND. Madame Remi, qui s'est sauvée de chez son mari, ce matin.

ISIDORE. Il se pourrait !... (*A part.*) Voilà donc pourquoi elle refusait de me recevoir... ce qu'elle me disait de la jalousie de son mari. (*Haut.*) Et sait-on pour quel motif ? est-ce qu'il y avait...

M^{me} DURAND. Oui, monsieur, oui, des choses affreuses ; elle s'est conduite horriblement avec un jeune homme.

BAPTISTINE. Ce n'est peut-être pas vrai.

ISIDORE. Ah ! morbleu... (*A part.*) Un mari, je ne dis pas, je dois le respecter ; mais un rival !

BAPTISTINE. Monsieur, est-ce que vous croiriez que M. Anatole serait...

ISIDORE. M. Anatole ! c'est un infâme, un misérable !

M^{me} DURAND. Qu'est-ce que vous dites ?

* Baptistine, Isidore, M^{me} Durand.* Baptistine, M^{me} Durand, Isidore.

ISIDORE, à part.

AIR : *Vaudeville du Piège.*

C'est lui qui paiera tous les frais !
Car je ne veux pas, l'infidèle,
N'arriver de Bordeaux exprès
Que pour être joué par elle...
Il ne sera pas dit qu'ici,
Puisque madame a des caprices,
J'aurai les charges d'un mari
Sans en avoir les bénéfices !

SCENE XIII.

ISIDORE, M^{me} DURAND, ANATOLE,
BAPTISTINE.

ANATOLE, *pâle et défait.* Une chaise.

BAPTISTINE. C'est lui!...

ISIDORE, à part. Monsieur Anatole...

ANATOLE, *tombant assis.* Un fauteuil!...
un verre d'eau! je n'en puis plus... je suis
exténué... rompu... abîmé... fermez la
porte...

M^{me} DURAND. Qu'y a-t-il donc?...

ANATOLE. Ah! mère Durand... descen-
dez à votre loge... tout de suite... ma chère
mère Durand. Je vous en prie... et si
M. Remi me demande, dites que je ne suis
pas rentré... heureusement j'ai de l'avance
sur lui...

M^{me} DURAND. Il est donc arrivé quelque
chose?

ANATOLE. Oui... oui... descendez...

M^{me} DURAND. Là!... j'en étais sûre!...

(Elle sort.)

SCENE XIV.

ISIDORE, ANATOLE, BAPTISTINE.

BAPTISTINE. Comment, monsieur, ce
serait vous?...

ANATOLE. Laissez-moi donc tranquille,
ma chère... (*A part, regardant la porte à
droite.*) Il faut pourtant qu'elle sache ce
qui nous arrive... c'est pressé...

ISIDORE, *s'approchant.* Enfin c'est vous,
monsieur...

ANATOLE. Bonjour, mon cher... bon-
jour... Qu'est-ce que c'est que cette fi-
gure-là?...

ISIDORE. Monsieur, je viens...

ANATOLE. Pour une leçon, peut-être...

ISIDORE. Peut-être!... et vous m'expli-
querez...

ANATOLE. Tout ce que vous voudrez...
mais d'abord il faut que je raconte (*regar-
dant la porte et montrant Baptistine*) à ma-
demoiselle, l'aventure qui me ramène...

et un peu haut... (*à part*) pour que l'autre
l'entende....

ISIDORE. Mais, monsieur...

ANATOLE, *se rapprochant de la porte et
élevant la voix.* Voici ce que c'est... hum!..
hum!... je sortais, comme nous en étions
convenus... et j'allais vivement... pour ar-
river plus vite...

BAPTISTINE, à part. Le voilà aussi qui
parle à la porte.

ISIDORE, * à part. Je comprends... elle
écoute...

ANATOLE. Lorsqu'en tournant la place
des Italiens, pan!... voilà un facteur de la
petite poste qui se jette dans mes jambes,
je tombe par terre... il m'appelle imbécile...
Bien!... je me lève pour lui faire
des excuses, et qu'est-ce que j'aperçois!...
M. Remi, qui marchait sur mes talons...

ISIDORE. Le mari...

ANATOLE. Hein?... (*A part.*) Il paraît
qu'il a une teinture de l'affaire... (*Repre-
nant.*) A cette vue... j'ai des ailes... et je
m'élançai comme une flèche dans la rue
de Richelieu... où tous les chiens du
quartier, en me voyant courir, se met-
tent à japper avec moi... un, surtout...
je me retourne pour l'appeler imbécile...
et je vois ce même M. Remi, qui me pour-
suivait toujours... je me jette dans la rue
St-Honoré, je touchais au n° 40... quand
je vois ce monstre de M. Remi, qui allait
tomber sur moi, en soufflant comme un
buffle... Je fais un écart, et plutôt d'entrer
chez M. Bertrand...

ISIDORE. Mon oncle!

ANATOLE, *passant à lui.* Hein!.. c'est
votre oncle, M. Bertaud?... en d'autres ter-
mes, vous êtes son neveu, M. Isidore de
Bordeaux?

ISIDORE. Lui-même, monsieur.

ANATOLE, *bas.* Chut!.. Elle est là.

ISIDORE. Eh! monsieur, je le sais; c'est
pour cela que je viens.

ANATOLE, *bas.* Et vous avez tort; ce
n'est pas convenable.

ISIDORE. Vous trouvez?

BAPTISTINE, à part. Qu'est-ce qu'ils
ont donc à parler bas?

ANATOLE, *bas.* Vous ne devez pas être
ici.

ISIDORE. Vous y êtes bien, vous.

ANATOLE. Moi!.. Elle est encore bonne
celle-là!

ISIDORE, *lui serrant la main.* Oui,
vous!

ANATOLE. C'est déjà trop d'un... je le

* Isidore, Baptistine, Anatole.

sais bien... aussi, faites-moi le plaisir de filer.

ISIDORE. Non, monsieur.

ANATOLE. Non!.. Ah ça! vous voulez donc qu'il nous tue?

(M. Remi paraît dans le fond tout essoufflé; il s'arrête et observe.)

BAPTISTINE. Monsieur Rémi!

ISIDORE, à part. Le mari!..

ANATOLE, à part. Me voilà bien... s'il croit que je les réunis.... Allons ferme... (Bas à Isidore.) Laissez-moi faire...

SCENE XV.

LES MÊMES, M. REMI.

REMI, à part en entrant. C'est l'un ou l'autre...

ANATOLE, d'un air dégagé. Nous disons donc, mon jeune ami, que c'est notre première leçon.

ISIDORE, à part. Qu'est-ce qu'il dit là?

(Remi fait signe à Baptistine, qui est à sa suite, de se taire.)

ANATOLE. Voyons!.. la tête haute!.. la jambe droite en avant; le corps plus cambré... (Bas.) Prêtez-vous-y.... ça le dérouté... (Haut.) les coudes en dehors...

BAPTISTINE, à part. Eh bien!.. il lui donne une leçon de danse.

ISIDORE, bas à Anatole. Eh! monsieur, vous moquez-vous de moi?

ANATOLE, de même. Chut!.. ça le dérouté!..

ISIDORE, à part. Il faut me taire par pitié pour elle.

ANATOLE, haut. En quelques leçons vous en saurez assez pour danser à la Chaumière, au bal de Sceaux et autres bals de société... (Bas.) Il approche, le sournois.. Ah! si vous vouliez débiter à l'Opéra, ce serait une autre paire de manches... moi qui ai passé par là, et qui pourrais être premier danseur à Bordeaux... (A part.) Je lui glisse cela en passant... (Haut.) Je puis. (Il va s'élançer, M. Remi qui se trouve près de lui retient sa jambe en l'air, et il reste en équilibre.) Ah!

REMI, avec calme. Pardon... je ne vous dérange pas...

ANATOLE, à part. Il a un sourire de hyène. (Haut.) Je puis vous donner un échantillon de mon savoir-faire.

BAPTISTINE, à part. Oh! Dieu... il va danser...

ANATOLE, exécutant quelques pauses. Je

possède tous les genres... la danse molle et voluptueuse, et la danse pointue, qu'on exécute sur les orteils; j'ai dans le jarret de quoi mettre d'accord les partisans d'Esler et de Tagliioni... deux beautés...

REMI, avec calme. Monsieur est pour la beauté...

ANATOLE. Mais oui... quelquefois... (A part.) Cuistre, va!..

REMI. Mais, vous ne faites pas danser monsieur?

ISIDORE. Eh! c'est inutile...

REMI. Du tout, du tout!

ANATOLE. Voyons, jeune homme! (Bas.) Prêtez-vous-y, ou nous sommes morts... (Haut.) Nous disons donc qu'il faut commencer...

REMI. Il faut commencer par mettre ses gants.

ANATOLE. Oh!... des gants... vous croyez...

REMI. Sans doute...

BAPTISTINE. Pardine, toujours...

ISIDORE. Eh!.. je n'en ai pas...

REMI, froidement passant entre eux, et lui en présentant. En voilà... si monsieur veut me faire l'amitié de les mettre...

ANATOLE, à part. Les gants jaunes! roué de gendarme, va!..

ISIDORE. Je vous remercie, monsieur.

(Anatole lui fait signe de ne pas les mettre. M. Remi le regarde, il soumit.)

REMI. Essayez, monsieur, ou je pourrais croire des choses...

ISIDORE, après les avoir examinés. Mon Dieu! pour vous faire plaisir...

ANATOLE. Ah ça! il ne sait donc pas... (M. Remi le regarde. Il prend un des gants.) Certainement, si monsieur peut les mettre mieux que moi...

REMI. Nous verrons bien.

ISIDORE. Ils me sont beaucoup trop grands.

(Pendant qu'il essaie un gant et que Remi l'observe Anatole met machinalement l'autre qui lui va très-bien.)

ANATOLE, chuchotant, à part. Ciel! ça me va!

(Il essuie sa main.)

REMI. A vous non plus... c'est singulier. (A Anatole.) Monsieur doit connaître la personne à laquelle ils peuvent aller...

ANATOLE. Moi... vous avez vu ce matin. (A part.) Ça me va!

REMI. C'est peut-être à celui qui vous envoyait tout à l'heure rue St-Honoré, n. 40. Hein?

ANATOLE, cherchant à ôter les gants par derrière. Moi... je passais par là-bas...

SCENE XVI.

LES MÊMES, M^{me} DURAND.

M^{me} DURAND. Monsieur Remi.. monsieur Remi! le notaire que vous attendiez est chez vous.

REMI, *passant à elle*. Merci... et votre porte?

M^{me} DURAND. Soyez tranquille... elle est gardée.

REMI, *à demi-voix à Anatole*. Quant à vous, monsieur, vous me direz ce que vous alliez faire rue St-Honoré, n. 40.

ANATOLE, *lui rendant le gant*. Oh! là ou ailleurs... j'ai dans le quartier des leçons de danse.

REMI. Comme celle que vous donniez à monsieur... (*A M^{me} Durand, montrant Isidore.*) Monsieur Brouillard?

M^{me} DURAND. M. Brouillard! non... il rentre à l'instant.

REMI. Ah! j'y vais... (*A Anatole.*) Mais cette explication ne peut pas me suffire, et puisque vous aimez tant à donner des leçons... je vous en donnerai une, monsieur!

ANATOLE. A moi?

REMI. Je vais faire une visite au second, chez votre ami, ensuite je vous laisse le choix des armes.

BAPTISTINE. Ah! mon Dieu!

ANATOLE, *bas à Isidore*. Ah ça! dites donc... c'est vous...

ISIDORE, *lui saisissant le bras et à demi-voix*. Silence! j'ai fait ce que vous avez voulu... plus que je ne devais peut-être à ma cousine; mais, à présent, morbleu! vous ferez ce que je voudrai! Je reviens avec des armes...

ANATOLE. Ah! bah!

REMI, *redescendant à Isidore*. Monsieur demeure dans la maison!

ISIDORE. Non, monsieur... dans l'hôtel en face.

REMI. Ah! (*A part.*) C'est bon à savoir. (*A Anatole.*) À revoir, monsieur!

(Il sort.)

ANATOLE, *à part*. C'est un cauchemar que cet homme-là.

ISIDORE. A bientôt, monsieur.

(Il sort.)

SCENE XVII.

ANATOLE, BAPTISTINE, M^{me} DURAND.

ANATOLE. Comment! lui aussi! lui aus-

si! Ah ça! c'est donc aussi un enragé! il faut que l'autre l'ait mordu!

BAPTISTINE, *dans le fond*. Mon Dieu, ma tante, tout ça me fait peur.

M^{me} DURAND. Pauvre garçon!... Je vais lui parler.

ANATOLE, *furieux et se promenant*. C'est à-dire que c'est à en perdre la tête... me battre! et pourquoi ça? pour des gens que je ne connais pas... c'est stupide! aussi je vais...

(Il fait un pas vers la porte à gauche et rencontre M^{me} Durand.)

M^{me} DURAND. Dites donc, monsieur Anatole...

ANATOLE, *avec colère*. Hein! à l'autre! Ah ça! je ne pourrai donc pas rester un instant seul chez moi; on dirait que c'est ici l'appartement de tout le monde.

BAPTISTINE. Là! voyez-vous, comme il est méchant!

M^{me} DURAND. Mon Dieu! votre appartement...

ANATOLE. Il me semble que je le paie assez cher... 570 fr. avec l'impôt, le quinquet et le sou pour livre, que diable!

M^{me} DURAND. Mon Dieu! ne vous fâchez pas... vous m'aviez dit ce matin...

ANATOLE. Je vous dis ce soir de retourner à votre niche, et de me laisser chez moi, chez moi, chez moi!...

BAPTISTINE. Vous voyez bien qu'il nous chasse, ma tante.

ANATOLE. Eh! ce n'est pas pour vous que je dis ça, ma chère...

M^{me} DURAND. C'est donc, pour moi, monsieur Anatole?

ANATOLE. Eh bien? oui, là? c'est pour vous; pour vous, qui avez toujours l'air d'espionner les gens... vieille je ne sais qui!

M^{me} DURAND. Ah! ça mais... danseur manqué!..

ANATOLE. Qu'est-ce que vous dites?

M^{me} DURAND. Monsieur l'embarras de l'Opéra, avec vos faux pas!

ANATOLE. Brisons là, moucharde!

M^{me} DURAND. Il a dit?

BAPTISTINE, *se jetant entre eux*. Matante.

ANATOLE. J'ai dit moucharde!

ENSEMBLE.

Air de la Tarentelle.

Ah! vraiment, c'est affreux!

Me guetter en ces lieux...

Sortez, cela vaut mieux:

Allez, mégère!...

Eh! mon Dieu! désormais

Ne revenez jamais!

Que tout ici

Entre nous soit fini!

M^{me} DURAND.

Ah ! vraiment, c'est affreux !
 Mais, vite, toutes deux,
 Viens, sortons de ces lieux !
 Allons, ma chère,
 Oui, je sors d'ici, mais
 Pour n'y rentrer jamais...

Que tout ici

Entre nous soit fini !

(Redescendant à lui.)

Avisez-vous, pour bien faire.
 De rentrer à minuit !

ANATOLE.

Bon !

Et malgré votre colère
 Vous tirerez le cordon !

ENSEMBLE.

Ah ! vraiment, c'est affreux !

M^{me} DURAND.

Ah ! vraiment, c'est affreux !

BAPTISTINE, *les séparant.*

Nous chasser toutes deux...

Sortons ! tout en ces lieux

Cache un mystère...

De chez vous je m'en vais

Pour n'y rentrer jamais !

Que tout ici

Entre nous soit fini !

(Elles sortent, la porte se ferme.)

SCENE XVIII.

ANATOLE, M^{me} REMI, puis
BAPTISTINE.

ANATOLE, *seul.* Bonsoir ! m'en voilà débarrassé... c'est tout ce que je voulais ! Il n'y a qu'une chose qui me fasse de la peine, c'est cette pauvre petite Baptistine ! Je la regrette... pauvre ange ! mais ça va finir, il faut que je m'explique avec ma locataire. Mais, quelle cheminée est donc venue me tomber sur la tête ! *(Ouvrant la porte à droite.)* Venez, madame, venez, nous sommes seuls enfin...

M^{me} REMI. Ah ! monsieur, j'ai tout entendu !... croyez que ma reconnaissance...

ANATOLE. Il ne s'agit pas de ça... mais vous voyez que les choses se compliquent. Votre cousin est fou, votre mari se doute de quelque chose... et maintenant surtout que ces diables de gants jaunes me vont... je ne sais pas comment ça se fait.

M^{me} REMI. Oh ! c'est bien simple... je les ai pris dans son chapeau, et j'ai mis les vôtres à la place...

ANATOLE. Les miens !... les miens !...

BAPTISTINE, *ouvrant la porte du fond et rentrant vivement.* Monsieur Anatole... c'est pour mon carton...

M^{me} REMI, *poussant un cri.* Ah !...

(Elle rentre dans la chambre à coucher et ferme la porte.)

ANATOLE. Baptistine !...

BAPTISTINE, *surprise.* Une femme !...
(Appelant.) Ma tante !... ma tante !...

ANATOLE, *fermant la porte.* Mais, vous-
 lez-vous vous taire...

BAPTISTINE, *plus fort.* C'est une indig-
 nité !... ma tante !...

ANATOLE. Vous tairez-vous !...

OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO

SCENE XIX.

BAPTISTINE, ANATOLE, M^{me}
DURAND.

M^{me} DURAND, *accourant.* Qu'est-ce que
 c'est ?

BAPTISTINE. Une femme ?...

ANATOLE. Baptistine !...

BAPTISTINE. Non, monsieur... laissez-
 moi... c'est affreux...

M^{me} DURAND, *entre eux.* Une femme ?...

BAPTISTINE. Oui, ma tante... là... dans
 sa chambre, je l'ai vue, il me trompait...

ANATOLE. Mais non... mais non...

M^{me} DURAND. Une femme !... Dieu !...
 si c'était... Ah ! c'est pour ça qu'il m'a
 insultée, qu'il m'a agonie ; nous allons
 voir ! *(Appelant.)* Monsieur Remi !

ANATOLE, *la retenant.* Mais non.

BAPTISTINE. Il se pourrait !

M^{me} DURAND, *appelant.* Monsieur Remi !..*(Elle sort.)*

OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO

SCENE XX.

BAPTISTINE, ANATOLE.

ANATOLE, *à M^{me} Durand.* Ecoutez-
 moi donc ! elle est partie... je suis pé-
 trifié...

BAPTISTINE. Tant mieux ! tant mieux !
 cela vous apprendra à tromper une pauvre
 fille.

ANATOLE, *d'une voix étouffée.* Baptistine,
 c'est un coup de poison que vous m'avez
 fourré dans le cœur.

BAPTISTINE. Quoi ! madame Remi...

ANATOLE. Eh bien ! oui, c'est elle à qui
 je donnais l'hospitalité contre son mari, en
 tout bien tout honneur.

BAPTISTINE. Laissez donc !

ANATOLE. Et la preuve, c'est que je t'ai-
 mais, c'est que je voulais t'épouser... tout-
 à-l'heure encore.

BAPTISTINE, *avec joie.* Vous, monsieur
 Anatole !...

ANATOLE, *avec colère.* Mais, c'est fini,
 vous m'avez exposé au sabre d'un brutal,
 vous avez trahi une pauvre femme... c'est
 indigne, c'est d'un mauvais cœur ! Allez, je
 ne vous aime plus, je vous déteste, je
 vous maudis ! je vous maudis !

BAPTISTINE. O ciel!

ANATOLE. Va-t-en!... puis-tu ne pas trouver, dans les douze arrondissemens de Paris, un seul homme qui veuille être le tien? puisse-tu mourir fille, vieille fille! passer ta vie à mettre des vieux morceaux aux vieux bas, comme ta vieille tante!

BAPTISTINE. Monsieur Anatole...

ANATOLE. Ta vieillesse à tirer le cordon d'une bicoque, comme ton affreuse tante.

BAPTISTINE. Oh! non, pardonnez-moi, et pour réparer ma faute...

ANATOLE. Impossible... entendez-vous; quelle révolution dans toute la maison! ils vont venir, que faire?... que dire?

BAPTISTINE. Monsieur Anatole!

ANATOLE. Sortez, et ne reparaissez jamais devant moi.

(Isidore entre, une boîte de pistolets à la main.)

BAPTISTINE, comme frappée d'une idée soudaine. Ah!

(Elle sort vivement.)

SCENE XXI.

ISIDORE, ANATOLE.

ANATOLE. Et moi, je me sauve.

ISIDORE, le recevant dans ses bras, et le retenant malgré lui. Maintenant, monsieur, je suis à vous...

ANATOLE. Hein! allez-vous-en à tous les diables!... à qui en avez-vous? que vous ai-je fait?

ISIDORE. Ce que vous m'avez fait!... on peut se moquer de M. Remi... Un mari... c'est son affaire... ça m'est égal...

ANATOLE. Comment, ça vous est égal! est-ce que c'est moi qui aime sa femme par hasard?

ISIDORE. Eh! monsieur, je l'aimais aussi, moi.

ANATOLE. Je le sais... après?...

ISIDORE. Comment, après?... mais ce matin, elle n'était pas chez vous?... dans votre chambre à coucher?

ANATOLE. Après!...

ISIDORE. Elle n'y est pas encore?

ANATOLE. Mais si, mais si... après?

ISIDORE. Et vous ne voulez pas que je me venge!

ANATOLE. De quoi? c'est à se casser la tête contre les murs...

SCENE XXII.

LES MÊMES, M^{me} REMI.

M^{me} REMI, entr'ouvrant la porte. Isidore!... mon cousin...

ISIDORE, courant à elle. Qu'entends-je?... c'est elle!...

ANATOLE. Ah! ces gens-là me font passer les quarts-d'heure les plus atroces...

ISIDORE, à Anatole. Épiez, de grâce!

ANATOLE, dans le fond. C'est ça... Le joli métier!...

M^{me} REMI, à Isidore. Votre visite et vos gants oubliés ont donné d'affreux soupçons à mon mari; j'ai pris la fuite pour échapper à sa colère... et j'étais perdue sans M. Anatole, le plus honnête et le plus généreux des hommes.

ANATOLE, revenant. Ils montent... les voilà...

ISIDORE. Ma cousine!... (Elle rentre, la porte se ferme. A Anatole.) Ah! mon ami!

ANATOLE. Oui, votre ami qui va recevoir une danse.

ISIDORE.

Air du Verre.

Je comprends tout!...

ANATOLE.

C'est bien heureux.

Mais ils vont enfoncer la porte!

ISIDORE.

Nous mourrons plutôt tous les deux...

ANATOLE.

Tous les deux!... le diable t'emporte!

ISIDORE.

Nous succomberons en commun,
Mon sort en tout sera le vôtre...

ANATOLE.

C'est cela! je n'échappe à l'un
Que pour être assommé par l'autre...

SCENE XXIII.

ANATOLE, ISIDORE, REMI,
M^{me} DURAND.

REMI, en dehors. Ah! il y a quelqu'un ici... chez M. Anatole, dans sa chambre...

M^{me} DURAND. Oui, oui, dans sa chambre... et une dame encore... (Criant au fond.) Merci, voisines!... il n'y a plus besoin de garder la loge à présent...

ISIDORE, bas à Anatole. Répondez ferme!...

ANATOLE, *bas à Isidore.* Oui, oui, soutenez-moi...

REMI, *entrant.* Comment se fait-il? moi qui y suis entré ce matin... Eh bien! monsieur, aurez-vous la bonté de nous ouvrir cette porte?...

ANATOLE. Et de quel droit, ex-gendarme, violez-vous ainsi le domicile d'un citoyen paisible... (*Bas à Isidore.*) Soutenez-moi!

REMI. Il ne s'agit pas de ça, monsieur; ouvrez-nous cette porte!

ANATOLE. Je ne l'ouvrirai pas... je suis Français, vous êtes Français, nous sommes tous Français... (*Bas à Isidore.*) Soutenez-moi!

ISIDORE. Au fait, il y a des lois...

ANATOLE. Parbleu! il y a des lois; nous n'en manquons pas, on en fait tous les jours. Allez chercher le commissaire...

ISIDORE. Avec son écharpe.

ANATOLE. Avec son écharpe!

M^{me} DURAND. C'est clair... ils s'entendent.

REMI. Ah! monsieur aussi... je m'en doutais; tant mieux, nous nous entendrons mieux tous les trois... mais d'abord, ouvrez cette porte.

ISIDORE. Non!

ANATOLE. Non!

REMI. Je veux que la personne qui est ici sorte sur-le-champ... j'ai des droits sur elle.

fois; j'y étais déjà ce matin quand vous y êtes entré...

M^{me} DURAND. Hein? par exemple... ce n'est...

BAPTISTINE, *vivement.* Ma tante, puisqu'il m'épouse.

REMI. Comment? vous étiez...

ANATOLE, *avec futaite.* Oui, oui... dans mes rideaux...

REMI. Elle n'était peut-être pas seule... (*il va pour entrer*) et je vais...

ISIDORE. Ciel!...

UNE VOIX, *en dehors.* Monsieur Remi... monsieur Remi!...

REMI. Moi?... (*S'arrêtant dans le foud.*) Voyez, madame Durand...

(*Elle sort; il entre dans la chambre à coucher; Isidore le suit des yeux.*)

ANATOLE, *bas à Baptistine.*

AIR : *Si mon mari me voyait.*

Comment as-tu pénétré là?

Je ne l'avais pas devinée...

BAPTISTINE, *de même.*

Et cette porte condamnée,

Entre nos alcoves...

ANATOLE.

Ah! bah!...

BAPTISTINE.

J'ai dit que cette porte-là

Au mari seul et sans mystère

S'ouvrirait.

ANATOLE.

La clef?

BAPTISTINE, *baissant les yeux.*

La voilà!

(*Isidore se rapproche d'eux en toussant. M. Remi repart et Anatole fredonne la fin de l'air, en cachant la clef.*)

ANATOLE, *reprenant l'air.*

Tra la la la!... bientôt j'espère

Passer par cette porte-là!

M^{me} DURAND, *entrant.* Monsieur Remi, c'est une lettre!

REMI. Donnez! (*Lisant.*) Ciel! que vois-je? « Je suis chez mon père, c'est là que je » vous attends pour me justifier. » Damnation! elle est sortie!...

ISIDORE, *à part, avec joie.* Elle est sauvée!...

REMI, *à M^{me} Durand.* C'est votre faute!

M^{me} DURAND. Dam! à moins que ce ne soit pendant que nous sommes ici, ça n'empêche pas que les vingt-cinq louis...

REMI. Eh! allez-vous-en au diable! Chez son père! chez son père!

ANATOLE. Rue Saint-Honoré, n° 40.

REMI, *avec colère, à Anatole.* Nous nous reverrons, monsieur!

ANATOLE, *timidement.* Quand vous voudrez, capitaine. (*Quand Remi est sorti, remontant fièrement la scène.*) Quand vous

SCENE XXIV.

LES MÊMES, BAPTISTINE.

BAPTISTINE, *ouvrant la porte et paraissant.* Sur moi?

REMI. Plait-il?...

M^{me} DURAND. Ma nièce!...

TOUS. Baptistine!...

BAPTISTINE, *allant à M. Remi.* Puisque vous voulez absolument que je sorte, me voici... J'étais dans la chambre de M. Anatole, dans sa chambre à coucher... et maintenant, vous ne voudrez pas perdre une pauvre fille qui s'est compromise pour lui...

M^{me} DURAND. Qu'est-ce que tu dis là? mais c'est toi!...

BAPTISTINE, *passant vivement à elle.* Ah! ma tante... puisqu'il m'épouse...

ANATOLE. Certainement. (*À part.*) C'est une bonne fille!...

ISIDORE. Quel mystère!...

REMI. Vous, dans cette chambre...

BAPTISTINE. Ce n'est pas la première

voudrez, capitaine. (*Revenant vivement à Isidore.*) * C'est-à-dire que je pars pour Bordeaux, il vous faut un premier danseur... un zéphyr... me voilà, je vous suis à tire d'ailes... en d'autres termes, par la diligence.

ISIDORE. Oh! je suis à vos ordres, quand je saurai que ma cousine n'a rien à craindre, nous partirons tous les deux...

ANATOLE, *tendant la main à Baptistine.*
Tous les trois...

BAPTISTINE, *avec joie.* Quel bonheur!

M^{me} DURAND. Ah ça! et moi...

ANATOLE. Vous, ma chère? vous me bassinerez mon lit avec du sucre et un bouillon, car je n'en puis plus!.. en attendant... (*tirant sa montre*) je vais dîner....

* M^{me} Durand, Baptistine, Anatole, Isidore.

car, pour mon déjeuner de Sainte-Catherine... cinq heures et demie! délicieuse journée, va! pourvu qu'il ne me tombe pas du ciel quelque nouvelle tribulation!...

AIR : *Vaudeville du Roman par lettres.*

Mais non... Tout est fini sans doute!

Au public.

Ah! si mes vœux sont entendus...

Vous ne voudrez pas qu'on ajoute

A nos malheurs un chapitre de plus.

Tous nos défauts, messieurs, vous sont connus,

Et je conviens, malgré la grêle affreuse

Dont le ciel vient de m'accabler,

Que j'aurais la main trop heureuse,

Si mes gants pouvaient vous aller!

TOUS.

Nous aurions la main trop heureuse,

Si nos gants pouvaient vous aller!

FIN.



ACTE III, SCÈNE VII.

MARGUERITE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

par Madame Ancelot,

MISE EN SCÈNE DE M. VIZENTINI.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,
LE 3 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ALBERT DE SAINT-MÉRY.	M. LAFERRIÈRE.	UN DOMESTIQUE	M. CAMIARD.
BONNARD, négociant, oncle de Marguerite.	M. FERVILLE.	LA CHANOINESSE DE SAINT-MÉRY, tante d'Albert.	Mlle BRONAS.
JULES DE BEAUSÉJOUR, ami d'Albert.	M. FÉLIX.	MARGUERITE DE SENNEVILLE, comtesse de Saint-Méry.	Mme DUCHÉ.
FORSTER, riche Américain.	M. BALLARD.	AMÉLIE BEAUVAIL, son amie.	Mme LOUBERT.

L'action se passe au château du comte Albert de Saint-Méry.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier indique occupe la gauche du spectateur.

A MADAME CHARLES REYBAUD.

C'est un double plaisir pour moi de mettre votre nom à ce nouvel ouvrage ; car ce nom rappelle en même temps à mon cœur un cher souvenir qui le touche, et à mon esprit un talent brillant qui le charme.

Je voudrais pouvoir donner à mes comédies cette variété piquante, cette simplicité naïve, cette couleur locale et saisissante qui font de chacun de vos récits un drame plein d'intérêt et de vérité ; je serais plus assuré de mon succès, et ce n'est jamais sans une grande frayeur que j'offre une nouvelle comédie au public, quelque indulgent qu'il se soit montré ; et quelques soins que je mette à travailler consciencieusement mes ouvrages. J'attache d'autant plus d'importance à les voir réussir qu'ils sont l'expression de ma pensée intime, et que, même dans des sujets frivoles, j'aime à me montrer fidèle à mes convictions sérieuses.

Mon désir de placer MARGUERITE sous vos auspices lui a porté bonheur ; et je suis bien content de pouvoir ajouter au plaisir du succès celui de vous offrir un témoignage de mon tendre dévouement.

VIRGINIE ANCELOT.

Paris, ce 3 octobre 1840.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant. A gauche du spectateur, sur le devant, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire, et une bougie près de finir qui brûle encore. Porte au fond; portes latérales; une fenêtre à droite du public.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, endormie, ALBERT.

Au lever du rideau, Marguerite est endormie dans une causeuse à côté de la table; devant elle est une lettre ouverte qu'elle vient d'écrire.

Albert entre par la porte du fond; il jette sur une chaise son manteau mouillé et son chapeau.

ALBERT, à lui-même sans voir Marguerite.

Quel temps!... Que les nuits sont longues quand on souffre!... Je reviens malgré moi après une absence de trois jours... J'arrive de Paris à cheval; la fatigue me donnera peut-être enfin quelques heures de ce sommeil dont j'ai tant besoin... il calmerait l'agitation qui me tue!... (Il s'est dirigé vers la porte de droite et tourne ainsi le dos à Marguerite.) La chambre de Marguerite... de ma femme!... elle est là... tranquille!... elle dort sans regrets et sans inquiétude... elle... (Il se retourne pour se diriger vers la porte de gauche qui est supposée conduire à sa chambre à lui, et il aperçoit Marguerite.) Ciel! Marguerite ici! à cette heure!... Elle ne s'est donc pas couchée?... Elle a veillé, là, seule!... (Il regarde sur la table.) Elle a écrit... et le sommeil l'a surprise!... Quelle inquiétude a-t-elle donc?

MARGUERITE, dormant.

Albert!

ALBERT.

Mon nom!

MARGUERITE, dormant.

Amélie, ma chère Amélie!

ALBERT.

Amélie? son amie d'enfance!... (Il prend le papier écrit qui est sur la table.) C'est à elle qu'elle a écrit avant de s'endormir. Si je lisais? non! respectons ses secrets!... Mais ses secrets, sa pensée, son bonheur, tout ne doit-il pas m'appartenir? n'est-elle pas ma femme? j'ai droit... Non, je n'ai aucun droit!... Je veux savoir si elle ne me hait pas... si elle aurait pu m'aimer!... (Lisant.) « Ma chère Amélie... » (S'arrêtant.) Que vais-je lire? (Il se décide à continuer.) « Je n'ai pu t'écrire encore que peu de mots depuis mon mariage: c'est à peine si je me rends compte à moi-même de ce qui m'est arrivé. Tu sais, Amélie, que je fus toujours malheureuse. Mon père, absent avant ma naissance, ne revint dans notre pays que pour y trouver la mort. » (Parlant.) Hélas!... (Lisant.) « Ma mère ne lui

» survécut que peu de temps, et me confia en mourant à la supérieure du couvent où je fus élevée avec toi. Je ne voyais d'autre avenir que de m'y faire religieuse, quand une amie de la supérieure, la chanoinesse de Saint-Méry, vint me demander en mariage pour son neveu, le comte Albert de Saint-Méry. Je l'avais vu, Amélie, et toi qui le connais, qui l'as rencontré dans le monde, depuis deux ans que tu es mariée, tu sais si je n'ai pas dû regarder comme une faveur inespérée du ciel d'être choisie pour la compagne du comte Albert. » (Parlant.) Chère Marguerite!... (Continuant de lire.) « Ses regards, ses paroles, et mille soins pleins de tendresse, m'apprenaient combien j'étais aimée: il avait désiré vivre dans la solitude de son château de Saint-Méry, et en sortant de l'église nous montâmes en voiture. A quatre heures nous étions ici, à vingt lieues de Paris. Mais à peine arrivé, Albert ne fut plus le même... Inquiet, triste et indifférent, il semble même éviter d'être avec moi. Peut-être ai-je fait, dans mon ignorance, quelque chose qui lui aura déplu. Si tu étais près de moi, Amélie, tu pourrais sans doute m'apprendre ce qu'il faudrait faire pour regagner le cœur d'Albert, que je tremble d'avoir perdu!... Ton amie, Marguerite de Senneville, comtesse de Saint-Méry. » (Il baise le papier, le rejette sur la table, et tombe à genoux devant Marguerite.) Ah! elle m'aime!... son amour eût payé tout le mien!... elle aussi!... Pauvre Marguerite!...

MARGUERITE, s'éveillant.

C'est sa voix qui m'appelle!... c'est lui!... là... près de moi!... (Elle passe la main sur ses yeux.) Est-ce que je rêve encore? Albert!...

ALBERT, se relevant.

Marguerite!

MARGUERITE, s'asseyant, de couchée à demi qu'elle était.

C'est lui! comme dans mon sommeil! je retrouve sur sa figure cette expression si tendre que je ne voyais plus que dans mes rêves!... Oh! quel bonheur!

ALBERT, s'asseyant près d'elle sur la causeuse.

Quoi! mon image se retraçait à votre pensée!

MARGUERITE.

Là, tout-à-l'heure, je me croyais à ce jour où dès le matin on me para de ma belle toilette de mariée, de ces perles, de ces bijoux précieux qui

m'auraient éblouie... (*souriant*) si j'avais pu voir autre chose que celui qui m'avait tout donné.

ALBERT.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Oui, je me voyais en songe à cet instant où l'on nous unissait à jamais, pour le bonheur comme pour l'adversité, et je me disais : Pourtant il semble parfois souffrir, et ne me donne pas ma part de ses peines... ce qui les lui rendrait plus légères!

Albert fait un mouvement, prend la main de Marguerite, la baise, puis la repousse et prend un air froid et contraint.

ALBERT, à part, se levant.

Ah! cachez mon secret!

MARGUERITE, se levant aussi.

Lui qui m'a fait partager sa fortune et son rang, il me refuse ce qui m'appartient, sa confiance et son affection!... Oh! laissez-moi vous interroger, Albert!... Qu'avez-vous? parlez!... parlez, je vous en supplie!

ALBERT, se contraignant et très-froid.

Marguerite, ce que vous dites me prouve la bonté de votre cœur que je connaissais déjà, et toute votre amitié, qu'il m'est doux de connaître! Mais vous vous trompez! il ne faut point laisser entrer dans votre esprit des craintes chimériques qui troubleraient votre repos.

MARGUERITE, tristement.

Alors c'est moi qui vous ai déplu, Albert!... vous ne me croyez pas digne de votre amitié.

ALBERT.

Mais vous vous trompez encore, Marguerite! chassez ces idées... occupez vos loisirs. Vous avez des amies, rapprochez-les de vous!... M^{me} Beauval.

Au ton froid d'Albert, Marguerite avait reculé, et à mesure qu'il parlait s'était éloignée de lui en l'écoutant avec étonnement : elle se rapproche au nom de M^{me} Beauval.

MARGUERITE.

Amélie?

ALBERT.

Je l'ai vue hier... elle viendra.

MARGUERITE, avec joie.

Quel bonheur!

ALBERT.

D'autres personnes encore vont arriver aujourd'hui.

MARGUERITE, tristement.

Vous avez engagé du monde?

ALBERT, souriant.

Déjà ma tante s'ennuyait de notre solitude.

MARGUERITE.

Depuis six jours seulement qu'elle est ici!... Il est vrai qu'elle n'a personne à aimer!... Mais je préférerais être seule, moi!... je pouvais penser à vous en liberté, et j'espérais toujours qu'il viendrait un moment, comme aujourd'hui, où j'oserais vous parler, où vous m'adresseriez quelques

mots d'amitié, où j'apprendrais pourquoi vous ne m'en adressiez plus!...

ALBERT, d'un ton de reproche amical.

Enfant! moi, je veux que vous soyez heureuse, que des plaisirs nouveaux vous entourent. Savez-vous, Marguerite, que j'ai choisi pour vous hier à Paris de jolies parures?

MARGUERITE.

Moi qui ne songeais plus à ma toilette!... Mais je m'en occuperai pour tâcher de vous paraître jolie!... Oh! je ne dois pas l'être aujourd'hui!... j'ai veillé là toute cette nuit.

ALBERT.

Oh! pourquoi cela?

MARGUERITE.

Vous étiez parti sans rien me dire. Je ne savais ni où vous étiez, ni quand je vous reverrais... mais hier soir j'ai vu votre valet de chambre, mieux instruit que moi, hélas! allumer du feu et veiller pour vous attendre : alors je suis restée ici dans ce salon que vous traversez pour rentrer chez vous... je voulais être la première à vous voir, et vous dire : Bonsoir, Albert!... J'ai essayé de lire, d'écrire à Amélie, puis le sommeil est venu!... bien tard!... car il y avait bien des heures que j'attendais... et j'avalais fini par pleurer.

ALBERT, avec amour.

Chère Marguerite!

MARGUERITE.

Albert!

Il a fait un mouvement pour s'approcher d'elle; elle se jette dans ses bras.

ALBERT, la repoussant et se contraignant.

Je dois vous gronder d'exposer ainsi votre santé. Soyez raisonnable!... Vous êtes pâle... fatiguée!... Allez prendre du repos.

MARGUERITE, qui a encore reculé, avec étonnement.

Vous voulez que je m'éloigne?

ALBERT.

Je l'exige... pour vous, qui avez besoin de vous reposer un peu avant qu'il vienne du monde.

MARGUERITE.

Vous l'ordonnez?

ALBERT.

Je vous en prie.

MARGUERITE.

Eh bien, je me retire, je ne veux rien que ce qui vous convient, Albert.

Elle se dirige vers sa chambre à droite du spectateur, et, arrivée près de la porte, elle s'arrête.

ALBERT.

J'entends déjà quelqu'un.

MARGUERITE, à part.

Je suis sûre qu'il m'en veut encore un peu... oh! il finira par me pardonner, quoi?... je n'en sais rien, mais il ne peut avoir tort, lui! (*Avec gentillesse.*) A revoir, Albert, à bientôt! je vais me reposer et me parer... pour vous.

Elle sort.

ALBERT.

Qu'elle est charmante !

JULES DE BEAUSÉJOUR, dans la coulisse.

Bien... annoncez-moi.

ALBERT.

Cette voix ne m'est pas inconnue.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Jules de Beauséjour.

ALBERT.

Je m'étais trompé, je ne connais personne de ce nom; mais faites entrer.

Le domestique sort en emportant la bougie qu'il a éteinte.

SCENE II.

ALBERT, JULES DE BEAUSÉJOUR.

BEAUSÉJOUR.

C'est moi!... Vous ne m'attendiez pas, Albert?

ALBERT, surpris.

Quoi!... c'est Bourri...

BEAUSÉJOUR, riant.

Chon... Vous allez dire Bourichon... Arrêtez, mon ami, et ne prononcez plus ce nom désormais impossible.

ALBERT.

Comment?

BEAUSÉJOUR.

Regardez-moi, et dites si l'on peut porter l'horrible nom de cadet Bourichon, avec une tournure comme celle-là ?

ALBERT, riant.

Mais ce nom...

BEAUSÉJOUR.

Était celui de mon père, c'est vrai!... et voilà le seul tort qu'il ait jamais eu, le cher homme, le plus honnête des hommes, le plus excellent des pères!... il m'a laissé près d'un million... amassé... le dirai-je?... oui, puisque vous le savez, Albert... amassé à vendre des bonnets de coton! Faut-il qu'on en porte de ces bonnets-là!... et c'est heureux, car je suis riche, je suis élégant, je suis à la mode, je m'appelle Jules de Beauséjour.

ALBERT, riant.

Ah !

BEAUSÉJOUR.

Et je viens vous voir, vous, un ami de collège! je me souviens du passé, et je vous sais gré de m'avoir aimé jadis sans vous soucier de ce que votre père était riche et comte, pendant que le mien était pauvre et bonnetier; sans vous embarrasser de ce que vous vous nommiez Albert de Saint-Méry, et moi cadet Bourichon.

ALBERT.

Je n'ai pas oublié non plus notre amitié d'enfance.

BEAUSÉJOUR.

Moi, de cadet, je suis devenu fils unique, et mon père a emporté avec lui dans la tombe le

nom de Bourichon : personne ne le porte plus, souvenez-vous-en bien, Albert... il n'y a plus de cadet, plus de Bourichon, plus de marchand de bonnets de coton... mais il y a Jules de Beauséjour, du nom de sa belle terre de Beauséjour en Picardie, ayant quarante mille livres de rentes, un superbe château à trente lieues de Paris, un délicieux logement dans la chaussée d'Antin, des habits qui devancent la mode d'une année, une loge aux Italiens, des chevaux pur sang, des amours dans la finance, et si vous le voulez, un ami dans la noblesse. (Il tend la main à Albert, qui la serre cordialement.) Qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

ALBERT, souriant.

Je pense que la bonne gaieté de...

BEAUSÉJOUR.

Jules de Beauséjour... Allons, dites le mot tout de suite pour vous y accoutumer.

ALBERT.

Jules de Beauséjour sera d'une grande ressource pour son ami... à présent comme autrefois.

BEAUSÉJOUR.

Vous êtes donc toujours mélancolique?... Ah! vous êtes marié, vous !

ALBERT.

Oui, sans doute

BEAUSÉJOUR.

C'est cela!... moi, je suis encore garçon, c'est plus commode et plus gai.

ALBERT.

Vraiment?

BEAUSÉJOUR.

AIR d'Aristippe.

Ne faut-il pas que, dans le mariage,

Entre époux, liés pour jamais,

Peines, plaisirs, tout se partage ?

Sur ce beau texte on a fait cent couplets :

Cela peut être un fort grand bonheur!... mais

Chaines de fleurs n'en sont pas moins des chaines,

Et dans ce monde, où flottent nos désirs,

J'ai pour moi seul bien assez de mes peines :

Je n'ai pas trop de mes plaisirs.

ALBERT.

Mais comment avez-vous su que j'étais ici?... comment y êtes-vous venu ?

BEAUSÉJOUR.

Vous ne m'avez donc pas reconnu avant-hier au Steeple-Chase?... la course au clocher.

ALBERT.

Je ne vous ai pas vu.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois bien!... Mais vous auriez pu m'entendre.

ALBERT.

Il m'a semblé, en effet, que mon nom était sorti tout-à-coup d'un fossé.

BEAUSÉJOUR.

C'était moi.

ALBERT.

Bah!

BEAUSÉJOUR.

Je vais vous conter tout cela : d'abord, quand je me suis vu riche, j'ai dit, il faut que je m'amuse.

ALBERT.

C'est assez bien vu.

BEAUSÉJOUR.

Que je voie le monde élégant, et pour commencer, j'ai pris le nom de ma terre... j'ai même eu un moment l'idée de prendre le titre de baron.

ALBERT.

Sans avoir le droit de le porter ?

BEAUSÉJOUR.

A présent ça se fait !... quand on est riche, il faut bien se donner quelques douceurs.

ALBERT, riant.

Ah !

BEAUSÉJOUR.

J'ai pris aussi les grandes manières ; je fais courir, j'ai un attelage du plus grand prix, et année prochaine à Longchamp, j'irai à quatre chevaux, avec une voiture étonnante ; il faudra voir cela.

ALBERT.

Je n'y manqueras pas.

BEAUSÉJOUR.

J'ai un cheval anglais qui me jette par terre régulièrement une fois par semaine, mais je commence à m'y habituer... Je le montais avant-hier, et je vous ai reconnu au moment où il tombait avec moi dans le fossé qu'il devait sauter... nous nous serions tués si le fond n'eût été liquide... une bête magnifique ! je ne m'en serais pas consolé... Je suis encore tout moulu ; mais quand on est riche, il faut bien...

ALBERT, riant.

Se donner quelques douceurs, n'est-ce pas ?

BEAUSÉJOUR.

Que voulez-vous, mon ami ? je désirais voir ce qu'on appelle la bonne compagnie, je n'avais point de famille, point d'appui, je n'étais rien, je ne tenais à rien... alors j'ai fait quelques folies et quelques sottises..... cela m'a bien placé dans le monde.

ALBERT.

Vous croyez ?

BEAUSÉJOUR.

C'est le moyen le plus court et le plus sûr.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Tant de gens se sont illustrés !
Comment voulez-vous que l'on perce ?
Les grands chemins sont encombrés :
Je prends la route de traverse.
Mais on a beau donner l'essor
A la plus folle extravagance,
Sur cette route on est encor
Écrasé par la concurrence.

ALBERT.

Et comment pouvez-vous attacher de l'importance à plaire à un monde où l'on réussit de cette manière ?

BEAUSÉJOUR.

J'aime mieux rire avec les fous que m'attrister tout seul de leur folie ; j'aime mieux chercher à plaire aux femmes que de faire de la morale, et m'amuser des fêtes et des plaisirs que de tonner contre le luxe... Ceux qui de notre temps prennent la vie au sérieux, qui s'irritent de l'injustice, qui se mettent en colère du bonheur des fripons, et se désolent du malheur des honnêtes gens, finissent par se brûler la cervelle ou par mourir du spleen... et je n'ai pas envie de faire comme eux.

ALBERT, souriant.

En cela du moins vous n'avez pas tort.

BEAUSÉJOUR.

Et vous avez raison, vous, Albert, quoique vous ayez choisi un bonheur bien différent !... La retraite... une femme jeune, belle, charmante, que vous aimez, qui vous aime, que vous avez épousée il y a un mois... Ainsi, parlez-moi de vous, de votre mariage.

ALBERT, avec quelque embarras.

Puisque vous connaissez ..

BEAUSÉJOUR.

Je connais... votre cœur d'abord !... il a besoin d'affection, et je ne sais personne qui soit plus fait que vous pour en inspirer.

ALBERT.

Vous riez.

BEAUSÉJOUR.

Je ne ris pas, Albert ; je respecte votre caractère grave, votre sévérité pour vous-même, l'austérité de vos principes... car vous avez des principes sévères... trop peut-être... mais il y a des gens qui n'en ont pas assez, cela fait compensation... J'ai du respect pour tout ce qui est noble et beau, et ce n'est pas ma faute si je rencontre peu de choses que je puisse respecter. Parlez-moi donc sans crainte de tout ce qui vous intéresse : je peux vous comprendre, soyez-en sûr.

ALBERT, triste et embarrassé.

Merci, mon ami, mais je n'ai rien à dire... (Beauséjour fait un mouvement) que vous ne sachiez... puis... On vient, je crois ?

Il va vers le fond.

BEAUSÉJOUR, à part sur le devant.

Il a certainement quelque chose, mais n'insistons pas, je le saurai plus tard. (A Albert qui revient) Il faut que je vous dise une des raisons qui m'amènent, car ce n'est pas la seule... J'ai reçu une invitation de M^{me} la chanoinesse de Saint-Méry, votre tante.

ALBERT.

Vous la connaissez ?

BEAUSÉJOUR.

Grâce à mon nom de Beauséjour, à mes folies, à ma réputation d'homme à la mode et de lion.

ALBERT, souriant.

Elle aime tant les curiosités !

BEAUSÉJOUR.

Oh! je lui ai des obligations.

ALBERT.

Son bon cœur fait excuser ses...

BEAUSÉJOUR.

Extravagances! .. je dis le mot, moi qui ne suis pas son neveu; elle m'a présenté dans plus d'un noble salon.

ALBERT.

Oui, elle a la manie des présentations.

BEAUSÉJOUR.

Trois personnes comme la chanoinesse de Saint-Méry, et tout Paris ne ferait plus qu'une seule société!... elle connaît tout le monde; elle a tout vu, depuis les Pyramides d'Égypte jusqu'aux Catacombes de Paris; depuis les plus grands hommes jusqu'aux plus petites marionnettes: elle ferait cent lieues pour apercevoir le nez d'un personnage célèbre ou quelque monument grotesque. On ne peut entrer dans son appartement, tant il est encombré d'oiseaux, de singes empaillés, de figures chinoises, que sais-je?... elle a des *album* impitoyables, des curiosités assommantes, et des autographes de quatorze mille célébrités de sa connaissance.

ALBERT.

Il faut au moins lui rendre une justice! Jeune encore, faite pour plaire, libre de ses actions, sa conduite fut irréprochable: elle ne prêta jamais à la plus légère médisance.

BEAUSÉJOUR, *riant*.

Bah!... Il n'y a pas plus de place pour l'amour au milieu de ses idées bizarres, que pour un mari au milieu de ses magots... Mais la voici, je crois?

SCENE III.

LA CHANOINESSE DE SAINT-MÉRY,
BEAUSÉJOUR, ALBERT.

La Chanoinesse tient deux oiseaux empaillés sur une branche, un paquet de fleurs étrangères, un petit carton à dessin, et un petit bateau à vapeur: en parlant, elle dépose le tout sur la table.

LA CHANOINESSE.

J'apprends en rentrant que vous êtes arrivé, monsieur de Beauséjour; soyez le bien venu, vous qui êtes le premier à égayer notre solitude.

BEAUSÉJOUR.

Déjà sortie ce matin, madame?

LA CHANOINESSE, *passant au milieu entre Albert et Beauséjour*.

Dès quatre heures!... Le vieil amiral d'Alincourt m'a donné ces oiseaux pour ma collection... Ah! vous êtes de retour, Albert?

ALBERT.

Sans doute, ma chère tante.

LA CHANOINESSE, *sans l'écouter ni le regarder*.

C'est heureux!... J'apporte des choses très-rare... d'abord des fleurs chinoises cueillies dans les serres de l'amiral... puis le petit modèle d'un

bateau à vapeur pour naviguer dans l'air... c'est une nouvelle invention... quarante lieues à l'heure!... parlez-moi de cela!... On pourra voyager enfin!... Savez-vous, Albert, que depuis six jours que je suis chez vous, vous en avez passé trois dehors?

ALBERT.

Et vous, ma tante?

LA CHANOINESSE.

Moi?... deux seulement chez M^{me} de Chably, qui m'a donné un autographe d'Abd-el-Kader... puis, j'ai fait une excursion aux ruines du château d'Aville, d'où j'ai rapporté un chapiteau gothique. J'ai été aussi deux jours et demi absente pour remonter la Seine dans le bateau à vapeur jusqu'à une vallée dont je voulais prendre le croquis.

BEAUSÉJOUR, *souriant*.

Ainsi, sur six jours...

LA CHANOINESSE.

Je ne me suis absentée que... cinq... ah! cinq et demi, c'est vrai.

ALBERT.

Et Marguerite est restée seule?

LA CHANOINESSE.

Elle n'a jamais voulu venir avec moi; rien ne l'amuse!... elle est triste cette jeune femme!... elle a quelque chose qui la chagrine.

BEAUSÉJOUR, *à part, en examinant Albert*.

Ah!...

ALBERT.

Vous vous trompez.

LA CHANOINESSE.

Non!... j'y pensais ce matin, et c'est pour cela que je suis revenue, car enfin, c'est moi qui ai fait ce mariage... J'aime à faire des mariages, mais j'entends qu'ils soient heureux; et je veux savoir ce qui tourmente Marguerite!... je le saurai... je vais l'interroger ici, à l'instant.

ALBERT.

Quelle folie!

LA CHANOINESSE.

Elle avait pleuré le jour où je suis arrivée.

ALBERT, *avec quelque impatience*.

Vous rêvez, ma tante!... Marguerite est calme; elle n'a pas votre activité, et vous prenez ses goûts paisibles pour de la tristesse.

LA CHANOINESSE.

C'est ce que je saurai. (*Elle va vers la porte de la chambre de Marguerite et appelle.*) Marguerite!...

BEAUSÉJOUR, *mystérieusement et en souriant*.

L'interroger?... mais pensez donc qu'une nouvelle mariée et une chanoinesse...

LA CHANOINESSE, *haussant l'épaule*.

Allons donc, monsieur de Beauséjour!...

ALBERT.

Laissez Marguerite à sa toilette, et venez avec nous, ma tante; le déjeuner doit être servi.

LA CHANOINESSE.

Mon neveu, Marguerite est ma nièce, je crois?

J'ai le droit de lui parler, et si vous cherchiez à m'en empêcher, je penserais qu'il y a quelque secret important qu'on veut me cacher.

ALBERT, *d'un ton calme, après avoir réprimé un mouvement d'impatience.*

Mon Dieu !... parlez, interrogez !...

LA CHANOINESSE.

A la bonne heure !... cette confiance me rassure !... d'ailleurs, je ne veux lui dire qu'un mot ; j'espère qu'il me tranquillisera tout-à-fait. Et maintenant, messieurs, le déjeuner vous attend... nous vous rejoindrons, Marguerite et moi... elle ne mange pas, et moi j'ai déjà déjeuné deux fois !... Allez donc !... à tout-à-l'heure !

BEAUSÉJOUR.

Allons, Albert, il faut obéir.

Elle salue et emmène Albert, qui semblait vouloir rester ; la voix de la Chanoinesse les arrête à la porte du fond.

LA CHANOINESSE.

A propos, mon neveu, je vous préviens que M. Forster arrive ce matin : il m'a fait demander la permission de me présenter quelqu'un qui désire me parler pour affaire importante, et vous pensez bien que je ne puis rien refuser.

BEAUSÉJOUR.

A M. Forster !... cet admirable millionnaire américain à qui nous apprenons à donner des fêtes, et qui a la bonté d'éloigner ses amis pour ne pas inviter les nôtres !... oh ! il est le bien venu partout, n'est-ce pas, Albert ?

ALBERT.

Sans doute !... sans doute.

LA CHANOINESSE.

J'y comptais !... A revoir donc, messieurs.

Ils saluent et sortent.

SCENE IV.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE, *retournant à la porte de Marguerite.*

Marguerite !...

MARGUERITE.

Ah ! c'est vous, ma tante ?

LA CHANOINESSE.

Oui, ma nièce ; nous voilà seules, et nous avons à causer. Voyons : il faut me parler avec confiance ; est-ce qu'il y a eu quelque dispute dans le ménage ?

MARGUERITE.

Jamais.

LA CHANOINESSE.

Ne craignez pas de tout me dire !... Il est vrai que vous êtes mariée, et que moi je suis encore... mais vous avez à peine dix-sept ans, et j'en ai trente... Parlez donc, et dites-moi ce qui est arrivé.

MARGUERITE.

Mais rien, que je sache.

LA CHANOINESSE.

Votre mari était parti sans vous dire quand il

reviendrait : déjà plusieurs absences l'ont éloigné de vous, depuis un mois que vous êtes mariées. Albert n'a nul devoir, nulle affaire... où va-t-il ?

MARGUERITE.

Je n'oserais pas le lui demander.

LA CHANOINESSE.

Puis, j'ai su par Julie...

MARGUERITE.

Ma femme de chambre ?

LA CHANOINESSE.

Oui, cette bonne fille que je vous ai donnée, et qui déjà vous est fort attachée... J'ai donc su par elle que mon neveu n'est presque jamais avec vous.

MARGUERITE.

Je ne m'en suis plaint à personne.

LA CHANOINESSE.

Presque toujours seule, que faites-vous ?

MARGUERITE.

Quand il vient, je suis heureuse ; quand je suis seule, je pense à lui... et je l'attends.

LA CHANOINESSE.

Enfin, je vous ai vue pleurer... et Julie dit que cela vous arrive souvent.

MARGUERITE.

Si j'ai pleuré, c'est sans cause, sans raison... des caprices.

LA CHANOINESSE.

Des caprices?... des chagrins sans cause?... Écoutez, Marguerite !... ces choses-là sont peut-être bonnes à dire aux hommes... mais, entre nous, ma chère, il faut parler franchement. Les femmes n'ont point de caprices sans cause, ni de chagrins sans raison ; et même ce qui paraît le plus inconséquent dans leurs actions est la conséquence de secrets qu'elles ne disent pas. Ainsi, l'on rit de mes courses lointaines et de mon activité pour des riens?... (*Mystérieusement.*) Écoutez-moi !... Ne vaut-il pas mieux qu'on s'occupe de cela que de dire : « Victorine de Saint-Méry était jeune, jolie, bonne et raisonnable ; elle espérait être la femme heureuse et aimée d'un homme distingué ; mais elle était pauvre ! Elle a vu avec chagrin les autres filles de son âge, même les plus laides, même les plus sottes, préférées par ces hommes distingués qui avaient besoin de leur fortune pour arranger leur situation. Une ou deux espérances trompées ont attristé, désenchanté toute sa vie, et ne lui ont laissé aucune chance de bonheur. » On se moquerait d'elle, ma chère, ou bien on la plaindrait avec une fausse pitié, la pauvre fille !... Et j'aime mieux qu'on parle de mes oiseaux empaillés que des blessures de mon cœur !... Voilà le secret de bien des ridicules et de bien des torts peut-être !... ce qui touche au fond de notre âme se cache sous des caprices !... (*Elle lui prend affectueusement la main.*) Vous, Marguerite, vous êtes unie depuis peu à un homme digne d'estime et d'amour... vous êtes raisonnable... vous l'aimez, et vous pleurez?... Albert a donc des torts envers vous ?

MARGUERITE.

Je ne crois pas.

LA CHANOINESSE.

J'espère aussi que non, mais enfin ce n'est pas impossible... un mari!... qu'est-ce qui vous inquiète?... de la jalousie peut-être?

MARGUERITE.

Oui... parfois je crains qu'une autre femme.

LA CHANOINESSE.

Quelque ancien amour?

MARGUERITE, *vivement*.

Oh! ce serait affreux!

LA CHANOINESSE.

Ce serait affreux... mais ça s'est vu.

MARGUERITE.

Ne dites pas cela!... j'en mourrais.

LA CHANOINESSE.

On n'en meurt pas, quoique ce soit fort désagréable.

MARGUERITE, *réfléchissant*.

Il aimerait une autre femme?...

LA CHANOINESSE.

Je ne dis pas que cela soit... mais enfin, voyons : lui qui était si empressé, si amoureux avant le mariage, comment a-t-il changé si vite? De quelle époque date cette froideur?

MARGUERITE.

Albert n'est pas changé : il a toujours été le même depuis notre mariage. Dès le lendemain, il ne vint pas au déjeuner ; il était parti pour une affaire, à ce que me dirent les domestiques.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que j'apprends là? mais enfin?...

MARGUERITE.

Quoi donc?

LA CHANOINESSE.

Et... depuis?...

MARGUERITE.

Depuis?... il n'a presque jamais manqué au déjeuner et au dîner... c'est même le seul moment où nous causions intimement.

LA CHANOINESSE.

Devant les domestiques?...

MARGUERITE.

Nous restons seuls au dessert.

LA CHANOINESSE.

Et le soir?...

MARGUERITE.

Le soir, nous faisons des promenades dans les environs, quand Albert est ici... mais il y est rarement le soir.

LA CHANOINESSE.

C'est singulier! (*Elle lui prend la main.*) Cette pauvre petite femme!... cela m'intéresse... Mon neveu a tort!... Mais quand il y est? quand vous rentrez ensemble de la promenade?...

MARGUERITE, *riant*.

Alors il est si tard que chacun se retire chez soi pour dormir.

LA CHANOINESSE.

Hein?...

MARGUERITE.

Ce n'est pas le moment de causer quand on est si fatigué.

LA CHANOINESSE, *à part*.

Il faut que je sache... (*Haut.*) Votre appartement est là?

MARGUERITE.

Oui!... ma chambre est charmante, le château superbe!... Quand je compare cela au couvent où je devais passer ma vie, je ne puis assez bénir celui qui a tant fait pour moi. Albert est si bon!

LA CHANOINESSE.

Si bon!... si bon!... mais son appartement... à lui?

MARGUERITE.

Il est de l'autre côté du château.

LA CHANOINESSE.

Mais...

MARGUERITE.

Eh bien?...

LA CHANOINESSE.

Écoutez, Marguerite!... autrefois... dans les bons ménages... on n'avait... qu'un appartement.

MARGUERITE.

Ah!...

LA CHANOINESSE.

Et l'on ne se quittait jamais!... car enfin on est marié, ou on ne l'est pas.

MARGUERITE.

Comment?...

LA CHANOINESSE, *à part*.

Allons, voilà que c'est moi qui vais lui apprendre.. je devrais lui dire au contraire qu'elle est heureuse, que rien ne lui manque et ne doit la chagriner... mais c'est qu'aussi... Ah! mon neveu!... mon neveu!...

MARGUERITE.

Je vois que vous me plaignez... que vous l'accusez!... vous savez tout peut-être?... il aura aimé une femme qu'il regrette?... Il m'aura épousée dans un moment de dépit?... Il l'aura revue?... il retourne à elle?.. O mon Dieu!...

Elle pleure.

LA CHANOINESSE.

Il faut lui parler... vous plaindre... le forcer à s'expliquer.

MARGUERITE.

Me plaindre?... à lui?... oh! jamais!... Si vous saviez... ce matin, il paraissait m'aimer encore... il me regardait comme autrefois... et j'osai lui dire que je regrettais ce passé si doux!... Eh bien! alors, il s'est éloigné et n'a pas voulu m'entendre.

LA CHANOINESSE.

Oh!... ce n'est pas possible.

MARGUERITE.

Je ne puis pas me tromper sur l'expression d'Albert!... Et maintenant je ne veux plus ris-

quer de lui déplaire!... Mais, s'il en aime une autre, je mourrai!... oui, chaque jour mes regrets et mes larmes abrègeront la vie de celle qu'il n'aime plus... Il sera libre alors d'être tout à celle qu'il aime.

AIR : *Soldat français.*

Peut-être un jour l'aspect de mes douleurs
En l'accusant éveillerait sa haine?...
Je ne veux pas qu'il maudisse mes pleurs,
Et s'il est vrai qu'il déteste sa chaîne,
Ma mort viendra l'affranchir pour jamais ;
D'un autre amour il goûtera les charmes :
Libres alors de nos tourmens secrets,
Je ne verrai plus ses regrets,
Et lui ne verra plus mes larmes !

LA CHANOINESSE.

Voilà-t-il assez de folies?... Là, mariez donc un enfant de seize ans, pour gâter ainsi le mariage!... ça ne sait pas faire valoir ses droits.

SCENE V.

MARGUERITE, LA CHANOINESSE, BEAUSÉJOUR.

BEAUSÉJOUR.

Je reviens trouver ces dames... car Albert est d'une tristesse...

MARGUERITE, *l'apercevant.*

Quelqu'un!...

Elle fait un mouvement vers sa chambre et essuie ses yeux.

BEAUSÉJOUR, *approchant.*

Et l'on pleure ici ? ah!...

LA CHANOINESSE.

Non, non!... vous vous trompez!... seulement, quelques soins de toilette nous forcent de vous quitter... Venez, ma nièce.

Elles entrent dans la chambre de Marguerite à droite du public.

SCENE VI.

BEAUSÉJOUR, *seul.*

Ah çà! c'est ainsi qu'on s'amuse dans ce château?... Et voilà le bonheur de nos nouveaux mariés!... Albert n'a pas touché au déjeuner... Il éludait mes questions, montrait de l'inquiétude et de l'impatience... Oh! cela ne se passera pas ainsi!... je l'aime, je suis sûr que mes conseils lui seraient utiles... je saurai son secret!... Ah! le voici... il ne me voit seulement pas.

SCENE VII.

BEAUSÉJOUR, ALBERT.

ALBERT, *à lui-même, au fond.*

Cette situation ne peut durer...

Il soupire et va s'asseoir à droite du public.

BEAUSÉJOUR.

Eh bien! Albert?...

ALBERT, *sans l'entendre.*

Que faire?...

BEAUSÉJOUR, *allant à lui et prenant vivement sa main.*

Albert!...

ALBERT.

Vous étiez là?...

BEAUSÉJOUR.

Vous souffrez?... un chagrin oppresse votre cœur?... Dites-le-moi... cela soulage!... Puis nous serons deux pour cacher un secret que vous trahissez à chaque instant.

ALBERT.

Merci, mon ami.

BEAUSÉJOUR.

Qui est-ce qui n'a pas un malheur à côté de ses joies? N'ai-je pas, moi, mon nom de Bourichon toujours là... comme un spectre?

AIR des Frères de lait.

Le croiriez-vous?... même quand je sommeille,
Souvent la peur vient troubler ma raison.
Un monstre affreux se penche à mon oreille,
Je crois l'entendre!... il prononce mon nom,
Et me réveille en criant : Bourichon!
D'un faible fil toujours l'âme occupé,
Et subissant un éternel effroi,
Fen Damoslès, tremblant sous une épée,
Était encor moins à plaindre que moi!

ALBERT.

Votre insouciance est un grand bien que j'en vie!...

BEAUSÉJOUR.

Oh! je sais que vous prenez au sérieux toutes les choses de la vie! Vous avez de grandes qualités, des vertus même... et aussi des passions!... Toutes choses avec lesquelles on a mille occasions d'être malheureux!... mais d'abord, de quel genre est votre malheur?... D'ambition?... Bah! en voyant ceux qui réussissent, on ne doit désespérer de rien.

ALBERT, *avec dédain.*

De l'ambition?... moi!...

BEAUSÉJOUR.

L'amour de la gloire?... de la gloire littéraire peut-être?... Eh bien! l'envie a beau garder tous les chemins, boucher toutes les issues, elle n'empêche pas le vrai talent d'arriver.

ALBERT, *de même.*

Moi!... la gloire littéraire!...

BEAUSÉJOUR, *se plaçant devant lui comme quelqu'un qui devine.*

Allons!... je vais dire franchement la vérité!... Albert, votre femme pleure!... vous prononcez son nom avec chagrin?... c'est là, c'est dans ce mariage, que vous venez de faire par amour, qu'est tout le mal!... Vous voyez que je sais assez de votre secret pour que vous n'ayez rien à perdre et tout à gagner à me dire le reste. Parlez donc!

ALBERT, *se levant.*

L'amitié soulage le cœur qui souffre.

BEAUSÉJOUR.

La confiance encore plus.

ALBERT.

Je ne vous la refuse pas.

BEAUSÉJOUR.

Eh bien ! voyons, parlez !

ALBERT.

Ah ! mon ami, qu'allez vous apprendre?... Vous savez déjà que je suis l'unique fils du comte Hermann de Saint-Méry; que je perdis ma mère en naissant, et que mon père, vivant dans la plus grande dissipation, s'occupa peu de mon enfance. Il y a quinze ans à peu près, mes études avançaient, lorsque j'appris vaguement que les prodigalités de mon père avaient alarmé notre famille, qui voyait des créanciers menacer en même temps d'envahir ses propriétés et celles que m'avait laissées ma mère. Un conseil de famille s'assembla : mon père y présenta non seulement des comptes de tutelle très en règle, mais encore il prouva une immense fortune qui surprit au dernier point ceux qui l'avaient accusé. A cette époque, il me fit partir pour une petite ville d'Allemagne, afin d'y achever mes études dans une savante université. Là, j'eus peu de ses nouvelles. Un jour seulement, une de ses lettres me parla d'ennemis acharnés à sa perte, de procès intenté, de calomnies absurdes... Plus tard, il me fit voyager long-temps... je ne le revis qu'à de long intervalles, et pour peu de jours. Il m'éloignait sans cesse, et ce fut à Londres que j'appris sa mort, il y a un peu plus de trois ans.

BEAUSÉJOUR.

C'est après cette époque que je vous revis quelquefois à Paris.

ALBERT.

Je trouvai un bel héritage qui ne me consola ni de la perte de mon père, ni de sa rigueur à mon égard. Je cherchai à rassembler quelques détails sur lui et sur ses derniers instans. Sa mort avait été prompte, inattendue!... Il avait, me dit le médecin que j'interrogeai, parlé de testament, de volonté qui devait réparer une injustice... mais on n'avait recueilli que des mots incohérens!... Seulement un nom, répété distinctement et à plusieurs reprises, était resté dans la mémoire de ceux qui l'entouraient!... Ce nom était celui de Marguerite de Senneville!... Il le prononçait avec anxiété, en recommandant à son fils celle qui le portait!... Voilà ce que j'appris de cette heure suprême, où n'ayant plus rien à craindre de l'injustice des hommes on ne pense qu'à la justice de Dieu.

BEAUSÉJOUR.

Marguerite de Senneville ? mais c'est le nom de votre femme.

ALBERT.

Quand vous m'avez revu à Paris il y a trois ans, quand je courais les salons et que ma curiosité pénétrait partout, c'était une idée fixe qui me poussait ! je cherchais Marguerite de Senneville ! Après trois années d'infructueuses recherches, ce

nom, je l'entendis enfin prononcer par ma tante, et peu après je connus la charmante jeune fille qui le portait. L'effet que produisit sa vue, l'émotion qu'elle me causa, et bientôt, s'il faut tout dire, l'amour... (*il soupire*) tout me fit croire que c'était le vœu du ciel que je remplissais en lui offrant ma fortune et ma main.

BEAUSÉJOUR.

Elle était orpheline ?

ALBERT.

Aucun parent n'avait réclamé M^{lle} Senneville ; ma demande fut donc acceptée avec empressement ; Marguerite partagea bientôt tout l'amour qu'elle m'inspirait.

BEAUSÉJOUR.

Il n'y a pas là de quoi se désoler.

ALBERT.

Aussi, je n'ai pas tout dit.

BEAUSÉJOUR, *avec inquiétude.*

Vous êtes pâle et tremblant, Albert!...

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah ! dans les recherches que j'ai faites pendant trois années, mon ami, je me suis convaincu d'une affreuse vérité!... S'il était permis de pénétrer dans les familles, d'y lire au fond des cœurs, d'y connaître tous les secrets, on serait étonné de ce qu'il y a de situations cruelles amenées par des fautes incroyables et inconnues !

BEAUSÉJOUR.

Quelque secret de ce genre pèse sur vous ?

ALBERT.

Oserai-je le dire !

BEAUSÉJOUR.

Albert, je ne suis plus ici l'étourdi qui se moque des autres et de lui-même... je suis un homme d'honneur dévoué à un ami malheureux, et dont les conseils calmeront peut-être son cœur agité.

ALBERT.

Le jour de mon mariage, en sortant de l'église, j'amenai Marguerite dans ce château que l'on venait d'arranger par mes ordres pour la recevoir. Je n'y étais pas venu depuis la mort de mon père, et je regardai comme un devoir d'aller visiter pieusement la chambre où il avait rendu le dernier soupir, et qui n'avait pas été ouverte depuis qu'il l'avait quittée pour toujours. Un sentiment involontaire me saisit à l'aspect de cette chambre et des objets qui l'entouraient!... Je m'approchai du bureau, où un livre ouvert, une lettre commencée, des brochures éparses semblaient attester et rendre encore présente la vie qui s'était éteinte depuis plus de trois années!... Sur l'une de ces brochures, un nom me frappa... je ne pouvais le méconnaître... c'était le nom prononcé par mon père, cherché par moi, porté par ma femme... c'était le nom de Senneville !

BEAUSÉJOUR.

Cette brochure...

ALBERT.

Je lus, je dévorai cet écrit où il était répété à chaque page ce nom!... et cet écrit, c'était le mé-

moire d'un habile avocat, pour justifier mon père qui, dans un duel sans témoin, avait tué M. de Senneville au moment où il rentrait en France.

BEAUSÉJOUR.

Je me souviens maintenant, en effet, d'avoir entendu parler de cet événement... d'un procès, de circonstances singulières qui m'échappent.

ALBERT.

Quoi! l'on a su, et l'on peut se rappeler encore cette affaire!... Mais on doit se souvenir aussi, il est vrai, que mon père fut pleinement justifié!... son honneur... Ah! je ne sais en vérité si je peux oser prononcer ce mot... car il fut justifié aux dépens de celui d'une femme... de la femme de Senneville!

BEAUSÉJOUR.

Sans doute!... Il fut prouvé que M. de Senneville, trop justement jaloux, n'était revenu que pour se venger sur sa femme... sur l'enfant né depuis son départ, et sur votre père!... Et, en effet, c'était au retour, avant d'être rentré chez lui et d'avoir été vu par personne, qu'il attaqua sur la route le comte de Saint-Méry, votre père.

ALBERT.

Et il fut prouvé que mon père n'avait pu sauver sa vie qu'aux dépens de celle de son adversaire!... Mon père fut donc absous!... La femme était morte au commencement du procès... et l'enfant, hélas, fut abandonné!... Mais son souvenir, qui s'était effacé de la pensée de mon père pendant les plaisirs de sa vie dissipée, revint ajouter un remords aux angoisses de ses derniers instans!... Quand il m'implorait pour Marguerite, et qu'il me priait d'assurer son sort, c'était le cœur d'un père qui comprenait enfin ce qu'il aurait dû faire, et qui voulait qu'un de ses enfans réparât ses torts envers l'autre!... C'était un frère... oui, mon ami, un frère à qui il recommandait sa sœur.

BEAUSÉJOUR, lui prenant la main.

Albert!...

ALBERT.

Oui, Marguerite est ma sœur, et je l'aime... je l'aime à en perdre la raison. Et depuis un mois elle est là, près de moi, ignorant ce secret, se désolant de mon indifférence, m'aimant et me cherchant avec son amour plein d'innocence et de charme!... Et moi, je la fuis, je la repousse! je remplis d'inquiétude cette âme si pure... je fais couler des larmes de ces yeux si beaux... moi, qui donnerais ma vie pour que la sienne fût heureuse!...

BEAUSÉJOUR.

Calmez-vous!... La voici!...

SCÈNE VIII.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE, AMÉLIE
BEAVAL, BEAUSÉJOUR, ALBERT.

MARGUERITE.

Viens, Amélie, viens. (Elle remarque l'émotion d'Albert et s'arrête.) Albert!

LA CHANOINESSE.

Est-ce que c'est à nous de vous chercher, messieurs?

AMÉLIE, apercevant Beauséjour, à part.

Il est venu!

BEAUSÉJOUR.

M^{me} Beauval!

ALBERT, encore ému, à Beauséjour.

L'amie de Marguerite que j'ai priée de venir égayer notre retraite.

MARGUERITE, qui a remarqué le mouvement d'Amélie, et qui le croit causé par l'aspect d'Albert placé à côté de Beauséjour, à Amélie.

Qu'as-tu donc? (A part.) Comme Albert est troublé!

ALBERT, s'approchant d'Amélie.

Merci, madame, de votre empressement à vous rendre à nos désirs!

LA CHANOINESSE.

Oui, et personne pour la recevoir. Vous êtes par trop à la mode, messieurs; vous devenez insociables.

MARGUERITE, à part.

Si c'était elle qu'il aime!

BEAUSÉJOUR, à Marguerite.

Vous pâlissez, madame?

MARGUERITE.

Moi? non, c'est Amélie qui me semble troublée, interdite!...

ALBERT, à Amélie.

Comme on sera heureux de votre présence ici!

LA CHANOINESSE.

Venez donc, messieurs: la matinée est superbe; nous allons faire une charmante promenade.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Forster et monsieur Bonnard.

LA CHANOINESSE.

Ah!... Eh bien, ils nous accompagneront!... Mais que faites-vous donc, Marguerite?

Marguerite s'est approchée de la table, elle a saisi la lettre qu'Albert a lue à la première scène, mais sans cesser d'avoir les yeux fixés sur Amélie et sur Albert qui ont échangé bas des regards et un mot. Alors Marguerite déchire sa lettre.

MARGUERITE.

C'est une lettre adressée à une personne que je croyais mon amie... mais je m'étais trompée.

LA CHANOINESSE, allant à elle.

Marguerite!...

MARGUERITE, à demi-voix en désignant Amélie.

Regardez! c'est elle qu'il aime.

LA CHANOINESSE, à demi-voix.

Vous croyez!

MARGUERITE, allant à Beauséjour et lui offrant sa main.

Allons donc à la promenade, messieurs.

Albert offre sa main à Amélie.

LA CHANOINESSE.

Moi, je vous suivrai avec M. Forster et mon ami que je vais recevoir. (A part, en les regardant passer.) Quand on voit l'intérieur des ménages, ça console un peu de ne pas être mariée.

ACTE DEUXIEME.

Même décoration qu'au premier acte. Seulement la causeuse qui était près de la table à gauche du public a été remplacée par un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

LA CHANOINESSE, BONNARD, FORSTER.

LA CHANOINESSE.

Ainsi, messieurs, vous ne voulez pas être de la promenade, et il faut que je vous accorde une audience particulière?

FORSTER, *très-froid, très-solennel et ne souriant jamais.*

C'est pour cela, madame la comtesse, que mon ami, M. Bonnard, arrive d'Amérique, des bords du lac Ontario.

LA CHANOINESSE, *riant.*

Pour cela ?

BONNARD.

Oui, madame.

FORSTER, *bas à Bonnard.*

Dites donc madame la comtesse! (*Haut.*) C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame la comtesse, il arrive du pays de la liberté et de l'égalité; c'est un homme très-riche que mon ami Bonnard.

BONNARD.

Pas aussi riche que vous, monsieur Forster.

FORSTER, *avec orgueil.*

C'est vrai; moi je suis le plus riche propriétaire de la Louisiane et j'ai plus de deux mille esclaves.

LA CHANOINESSE, *riant.*

Parlez-moi du pays de la liberté et de l'égalité! aussi, je m'étonne que vous ayez pu le quitter, monsieur Forster.

FORSTER, *très-grave.*

Pour jouir de ma fortune et donner des fêtes, ce qui n'est pas permis chez nous, à cause...

LA CHANOINESSE.

De la liberté?... Les femmes trouvent ici que la bonne est celle qui permet de s'amuser, et monsieur vient sans doute aussi la chercher à Paris?

BONNARD.

M'amuser, moi?... Quelle folie!... Non, un intérêt qui m'est bien cher m'a ramené dans ma patrie et me conduit près de vous, madame...

FORSTER, *bas et le poussant.*

Madame la comtesse.

BONNARD, *avec impatience, en reculant.*

Eh bien, madame la comtesse!... que diable, m'interrompre pour une hêtise!

LA CHANOINESSE, *à Forster, en souriant.*

Il est un peu sauvage, votre ami!

BONNARD, *qui a pris la gauche du public.*

Sauvage!... j'en ai vu des sauvages, mais ce n'est pas avec eux que j'ai pris mes idées, c'est au contraire parmi les gens civilisés, c'est-à-dire, ceux qui ont mis un tas de folles vanités à la place de la raison, mille petites finesses à la place de la vérité, et au milieu desquels, si l'on n'a pas un esprit observateur et l'art de deviner, on risque bien autant de se perdre que dans les forêts du Nouveau-Monde.

LA CHANOINESSE, *un peu moqueuse.*

Mais vous avez l'esprit observateur, et le talent de bien deviner.

BONNARD.

Je m'en flatte!... et j'aime mieux me faire connaître tel que je suis; il sera peut-être plus facile après cela de nous entendre.

LA CHANOINESSE.

Veillez d'abord vous asseoir, monsieur.

Ils s'asseyent.

BONNARD.

Vous êtes une belle dame du faubourg Saint-Germain, une comtesse... moi, je suis un marchand... (*elle fait un petit mouvement*) un marchand bonnetier!... je me nomme Bonnard, la maison Bonnard et Bourichon...

LA CHANOINESSE, *reculant un peu son siège.*

Ah!

BONNARD.

Autrefois à Paris, rue du Petit-Lion... (*Elle recule encore un peu.*) A l'étranger, mon commerce a si bien prospéré qu'au bout de peu d'années je n'étais plus marchand, mais négociant... plus tard j'ai fait de grandes affaires, et à présent je suis banquier.

LA CHANOINESSE, *se rapprochant un peu.*

Banquier!

BONNARD.

Je déteste la noblesse.

FORSTER, *très-grave.*

Nous détestons la noblesse, madame la comtesse.

LA CHANOINESSE, *souriant.*

C'est pour cela que vous n'invitez à vos fêtes que des gens titrés!

FORSTER, *tirant sa montre et se levant.*

Monsieur Bonnard, combien de temps parlerez-vous ?

BONNARD.

Je ne sais pas... je ne peux pas savoir au juste.

FORSTER, *regardant sa montre.*

Nous avons aux États-Unis des gens qui par-

lent pendant sept heures, il y en a même qui ont été jusqu'à onze.

BONNARD.

Nous ne sommes pas encore de cette force-là en France, et je ne dirai rien d'inutile.

FORSTER.

C'est différent!... je ne serai donc qu'un tour dans le parc, puis je reviens vous chercher, et ma voiture vous reconduit à Paris... moi, je reste; ainsi, à l'honneur de vous revoir, madame la comtesse, car je n'ai que faire ici, et je ne veux pas être indiscret. Mais je vais vous envoyer une petite boîte remplie d'objets que vous me permettrez d'ajouter à votre collection de curiosités.

LA CHANOINESSE.

Oh! que c'est aimable!

FORSTER.

Des porcelaines de Chine et quelques oiseaux empaillés... J'ai l'honneur, madame la comtesse, de vous présenter mes respectueux hommages.

Il salue et sort par le fond.

LA CHANOINESSE, qui l'a reconduit et vient se rasseoir.

Un excellent homme!... qui a des millions!...

SCENE II.

BONNARD, LA CHANOINESSE, assise.

LA CHANOINESSE.

Nous disions donc, monsieur?...

BONNARD.

Je disais, madame, que je déteste la noblesse; malheureusement j'avais un frère qui n'était pas du même avis, qui fit la folie de s'amouracher d'une comtesse, et qui en fut aimé.

LA CHANOINESSE, se rapprochant un peu.

Ah! la comtesse l'aima?

BONNARD.

J'aurais bien voulu voir qu'il en fût autrement! un garçon charmant, beau, aimable, qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer!... aussi, pour qu'il fût heureux, je donnai tout ce que j'avais gagné en douze années, deux cent mille francs... la noble famille voulait cela pour consentir au mariage.

LA CHANOINESSE, se rapprochant encore.

C'est une belle action!

BONNARD.

Non, madame, car les belles actions sont, si je ne me trompe, celles qui servent au bonheur de quelqu'un, et mon frère ne fut pas heureux!... Au bout de deux ans, grâce aux habitudes de sa nouvelle famille, il n'avait plus le sou. Moi, j'étais dans l'Inde, ignorant son malheur. Il souffrit donc tous les maux de la pauvreté au milieu d'une société riche et noble où il avait vingt amis, qui à eux vingt, il est vrai, ne lui eussent pas prêté vingt louis, s'il avait osé les leur demander.

LA CHANOINESSE.

Oh! monsieur!

BONNARD.

Plus tard, une lettre de lui me parvint enfin au milieu de mes voyages; il m'apprenait qu'après trois années de pauvreté, l'héritage considérable d'un oncle de sa femme, qu'il venait de recueillir aux colonies, lui permettait d'espérer une vie heureuse et paisible... Puis, après cette lettre, je n'en reçus plus: j'écrivis en vain, pas de réponse! Hélas! ce pauvre frère, il n'était plus!... avant qu'il pût revoir sa femme et son enfant, une mort violente avait frappé le malheureux Senneville.

LA CHANOINESSE, étonnée.

Senneville!

BONNARD.

Oui, madame, Senneville était le nom de mon père: officier avant la révolution, la première, il se ruina pendant ses quartiers d'hiver à Paris, et je repris le nom bourgeois de ma mère pour me faire marchand.

LA CHANOINESSE, à part.

Ah! mais il est de famille noble!... (Haut.) Ainsi, M. de Senneville était votre frère?

BONNARD.

Frère chéri, que j'aimais d'une tendresse toute paternelle, car Senneville, plus jeune que moi de dix années, était resté enfant sous ma seule surveillance; je l'avais élevé, marié suivant ses désirs, et je revenais avec l'espoir d'apporter l'opulence dans sa maison, et de vieillir près de lui et de ses enfans... j'arrive, et je n'ai plus de frère! un duel me l'a enlevé, et un mariage m'enlève sa fille unique... Pendant que je prenais des informations sur sa mort, dont j'ignore encore et l'auteur et la cause, j'apprends par M. Forster que vous venez de marier à je ne sais quel comte une jeune personne nommée Marguerite de Senneville... Plus de doute, c'est ma nièce... Je monte en voiture avec Forster, et je viens vous demander quel est ce comte... ce mauvais sujet, sans doute?

LA CHANOINESSE.

Monsieur!

BONNARD.

Voilà pourquoi j'ai voulu vous voir, vous parler à vous-même, madame; à vous qui avez disposé, m'a-t-on dit, du sort de Marguerite de Senneville.

LA CHANOINESSE, se levant.

Monsieur, je ne sais rien des parens de Marguerite, car moi aussi j'ai long-temps voyagé hors de France; quant à elle, mon neveu le comte Albert de Saint-Méry...

BONNARD, l'interrompant.

Le comte de Saint-Méry?... mais je me souviens de ce nom, et jadis... il y a vingt ans...

LA CHANOINESSE.

Vous avez connu mon frère, peut-être? Hermann de Saint-Méry?... le père d'Albert?

BONNARD.

Oui!... Hermann!... c'est bien cela!... je l'ai

vu avec Senneville à l'époque du mariage... et j'en suis fâché pour vous, comme pour son fils, mais c'était bien le plus mauvais sujet!

LA CHANOINESSE.

Monsieur !

BONNARD.

Et si son fils lui ressemble?... Mais où voulez-vous donc en venir?

LA CHANOINESSE.

Je voulais dire, monsieur, qu'il me pria de demander en mariage pour lui une jeune personne...

BONNARD.

Ciel! ma nièce peut-être?... Et vous y avez consenti?

LA CHANOINESSE.

Moi, monsieur, je ne manquerais pour rien au monde une occasion de marier une demoiselle, ce serait contre mes principes!... Marguerite de Senneville est la femme de mon neveu.

BONNARD.

Je me doutais qu'il était arrivé malheur à cette pauvre enfant!... c'est de famille!

LA CHANOINESSE.

Aucune vue intéressée n'a pu déterminer Albert; Marguerite est sans fortune.

BONNARD.

Cela n'est pas possible!

LA CHANOINESSE.

C'est certain!... et son bonheur...

BONNARD.

S'il est aussi certain que sa pauvreté?...

LA CHANOINESSE.

Avec vos préventions!...

BONNARD.

Prouvez-moi que j'ai tort.

LA CHANOINESSE.

Je l'espère bien!

BONNARD.

Et moi je ne demande pas mieux.

LA CHANOINESSE.

Si vous vouliez seulement...

BONNARD.

Quoi donc?

LA CHANOINESSE.

Rester ici, dans ce château, pendant quelques jours.

BONNARD.

Moi?... au milieu de tous vos gens titrés?... et quand les renseignemens que je cherche m'attendraient à Paris?

LA CHANOINESSE.

Je vous en donnerai de meilleurs.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite.*

Je viens dire à madame que sa nièce M^{me} la comtesse de Saint-Méry, qui rentre de la promenade, désirerait lui parler.

BONNARD, *faisant un mouvement.*

Elle est ici!...

LA CHANOINESSE, *le retenant.*

Restez!... (*Au domestique.*) Je me rends près d'elle. (*Le domestique sort.*) Monsieur Bonnard, pas de trouble!... pas de scène!... soyez calme!... oui, c'est votre nièce!... moi je voulais que vous la vissiez, ainsi que mon neveu, sans les connaître et sans en être connu; vous vous seriez tous jugés sans prévention; chacun y eût gagné, j'en suis sûre.

BONNARD.

Ma nièce est ici, madame!... Je puis la voir aujourd'hui, à l'instant?... cela m'a tout troublé!... ah! qu'il soit fait comme vous le souhaitez; je me livre aveuglément à vous, je reste, je...

LA CHANOINESSE.

Eh bien, je crois que vous êtes un brave homme, monsieur Bonnard, quoique vous ayez des préventions injustes... Enfin, nous les détruirons, j'espère, si vous voulez seulement pendant vingt-quatre heures regarder ce qui se passe autour de vous avec l'idée d'être juste pour tout le monde. Moi, je vous annoncerai ici comme... comme un amateur de curiosités, venu pour en causer avec moi, qui suis folle des choses bizarres.

BONNARD.

Va pour l'amateur de curiosités... moi qui cherche un bon ménage.

LA CHANOINESSE.

C'est convenu!... (*Elle fait deux pas, puis revient.*) Mais n'auriez-vous pas, en effet, quelques objets rares, recueillis dans vos voyages?... quelques morceaux des rochers des Cordilières?... quelques fleurs des bords de l'Ohio, ou quelques magots de la Chine?

BONNARD.

Ma foi, non!... J'avoue que je n'ai pensé à rapporter de l'étranger qu'un peu d'expérience et beaucoup d'argent.

LA CHANOINESSE.

C'était bien la peine d'aller si loin!... Enfin, cela n'empêchera pas nos projets!... Attendez un moment; mais du calme en voyant votre nièce, et pas de préventions contre mon neveu!... c'est un charmant jeune homme!...

Elle sort par la porte de droite.

SCENE III.

BONNARD, *seul.*

Un charmant jeune homme!... nous savons ce que cela veut dire!... Toujours occupé de plaire au monde et de l'effet qu'il produit... mais ennuyé dans sa famille, désagréable à ses parens et insupportable pour sa femme!... Oh! ces beaux jeunes gens du grand monde, je les connais bien!... je les reconnaitrais entre mille!... Quelqu'un?... Le comte de Saint-Méry, peut-être?... voyons!...

SCENE IV.

BONNARD, BEAUSÉJOUR.

Beauséjour reste sur le seuil au fond, sans regarder dans le salon; il parle à un groom élégant qu'on aperçoit en dehors de la porte.

BEAUSÉJOUR.

James, tu vas partir à l'instant.

BONNARD, sur le devant, à part.

Il tutoie ses gens?... ce doit être cela.

BEAUSÉJOUR, de même.

Je reste ici huit jours encore... entends-tu?... huit jours!... Il me faut assez de toilettes, gilets, pantalons, cravates, pour n'être pas habillé deux fois de même.

BONNARD, à part, sur le devant.

C'est bien ça!... ce que la tante appelle un charmant jeune homme.

BEAUSÉJOUR, de même.

Il est bien entendu que je m'habille trois fois par jour.

BONNARD, à part, et haussant les épaules.

Vrai grand seigneur!

BEAUSÉJOUR, ayant toujours l'air de chercher s'il n'oublie rien, et tirant de sa poche un petit portefeuille où il prend un billet. Au groom avec un mystère affecté.

Ce billet chez la marquise de Montade.

BONNARD, à part.

Rien n'y manque!... quel mari!

BEAUSÉJOUR, au groom.

Va aussi chez le major Wickson, ou plutôt au club, et tu sauras le jour de sa course avec Sélincourt : je suis engagé de deux cents louis dans le pari.

BONNARD, à part.

Il ruinera ma nièce, c'est sûr.

BEAUSÉJOUR.

Va vite, et crève un cheval, s'il le faut!... (Il entre dans le salon et regarde.) Tiens!... elle n'y est pas!... J'aurai dit tout cela pour rien. (Il rappelle le groom qui reparait.) James! James!... pas de bavardages sur tout ceci avec la femme de chambre de M^{me} Beauval!... (Il le congédie d'un geste et se frotte les mains.) Quand je lui défends de parler d'une chose, je suis bien sûr que c'est la première qu'il va dire.

BONNARD, à part.

Le fat!... comme son père!... il lui ressemble... mais le père était mieux.

BEAUSÉJOUR, s'avançant.

Pardon, monsieur!... je ne vous voyais pas... Vous êtes?...

BONNARD.

Un amateur de choses bizarres.

BEAUSÉJOUR, regardant de temps en temps autour de lui comme attendant quelqu'un.

Les choses bizarres?... J'en suis fâché, monsieur, mais elles ne sont plus de mode.

BONNARD, le regardant.

Il parait que si.

BEAUSÉJOUR.

Je vous jure que non!... Les curiosités?... Bah! c'est fini, usé!... Le gothique est chez les couturières; le chinois chez les vieilles filles; les cristaux dans les cafés, et les dorures chez les agents de change... nous n'en voulons plus!... (A part.) M^{me} Beauval se fait bien attendre!

BONNARD, à part.

Qu'on dise encore que les nobles ne sont plus dédaigneux! Le père était poli au moins.

BEAUSÉJOUR.

Tout cet amas de curiosités dans un appartement fait ressembler celui qui l'habite à un marchand retiré qui n'a pu se défaire de son fonds de magasin; et certes nous ne voulons pas ressembler à des marchands retirés... li donc!

BONNARD, à part.

Ils n'étaient pas de cette force-là autrefois.

BEAUSÉJOUR.

Monsieur semble étonné?... il ne va pas dans le monde, peut-être?

BONNARD.

J'en ai fait deux fois le tour depuis vingt ans, monsieur.

BEAUSÉJOUR, riant.

Ah! bon! bien! délicieux!... mais nous ne comptons le monde que de la rue Saint-Lazare à la rue de Varennes, en élaguant encore les trois quarts de ce qui est renfermé dans cet espace.

BONNARD, à part.

Ils sont cent fois plus insolens et plus ridicules qu'ils ne l'ont jamais été.

BEAUSÉJOUR, à part.

M^{me} Beauval ne peut tarder; il faut que je me débarrasse de l'importun. (Haut.) Monsieur, nous sommes maintenant amateurs de la nature.

BONNARD.

Pourquoi pas du naturel?

BEAUSÉJOUR.

Nous donnons des fêtes champêtres pour qu'on en rende compte dans les journaux de Paris, et nos plaisirs sont en proportion du nombre des abonnés.

BONNARD.

Ma foi, monsieur, il me semble que quand j'étais jeune on s'amusait tout simplement pour s'amuser, et je me rappelle qu'à l'époque où le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, vivement.

Hein?... quel nom dites-vous là?

BONNARD.

Le nom de Bourichon!... oh! cela n'a pas un air aristocratique, n'est-ce pas?... et les gens comme vous ne connaissent pas un pareil nom?

BEAUSÉJOUR, à part.

Plût à Dieu!...

BONNARD.

La maison Bonnard et Bourichon, bonnetiers, rue du Petit-Lion.

BEAUSÉJOUR, à part.

C'est bien ça!... je vais me trouver mal!...

BONNARD.

Vous semblez contrarié?... qu'avez-vous donc?

BEAUSÉJOUR.

Moi?... rien!... rien!... que puis-je avoir?

BONNARD.

Le père Bourichon, monsieur, a laissé une grande fortune, et un fils qui, dit-on, rougit du nom de son père!... Il s'est donné un nom de fantaisie... Beaucour... Bontour... je ne sais pas au juste... seulement ça finit en our... mais je le saurai!...

BEAUSÉJOUR, à part.

Oh! le bourreau!

BONNARD.

Moi qui suis observateur, qui devine à la première vue, que je le rencontre seulement... et nous rions!... pas lui peut-être?... Quelle grimace faites-vous donc?... c'est cela qui vous choque?... ah! je le crois bien!... vous, un grand seigneur!...

BEAUSÉJOUR, à part.

Se moque-t-il? ou se trompe-t-il?

BONNARD.

Vous êtes comme votre père!...

BEAUSÉJOUR.

Mon père?...

BONNARD.

Je l'ai connu.

BEAUSÉJOUR.

Vous connaissez donc...?

BONNARD.

Je connais les pères, moi, oui, monsieur! J'aimerais autant, je l'avoue, être d'âge à ne connaître que les fils; mais il y a vingt ans que j'ai quitté la France, et je suis en arrière d'une génération! Votre père, et j'ai peur que vous ne suiviez son exemple, a plus d'une fois porté le trouble dans les ménages et la séduction dans les cœurs.

BEAUSÉJOUR, à part.

Le père Bourichon?... le plus vertueux bonnetier du quartier des Innocens?

BONNARD.

Il abusait un peu des avantages que la nature lui avait donnés.

BEAUSÉJOUR, souriant.

Est-ce que j'abuse, moi, des avantages que m'a donnés la nature?... c'est possible!

BONNARD.

Oh! c'était un véritable grand seigneur!... Le jeu, le luxe, les femmes!...

BEAUSÉJOUR.

Oh! oh! monsieur!... (A part.) Il y a erreur!... c'est sûr!

BONNARD.

Du scandale! des duels!...

BEAUSÉJOUR, à part.

Si mon pauvre père Bourichon a, de sa vie, touché une épée...

BONNARD.

Oui, monsieur, j'ai connu le comte de Saint-Méry.

BEAUSÉJOUR, à part.

Il me prend pour le comte? j'aime mieux ça!

BONNARD.

Et je crains que son fils...

BEAUSÉJOUR.

Son fils, monsieur, est un homme d'honneur.

BONNARD.

Homme d'honneur!... fort beau mot, qui ne signifie pas grand'chose!...

AIR: De votre bonté généreuse.

L'honneur naquit des modernes usages;
D'un beau manteau c'est un gueux revêtu,
Qui de la foule usurpe les hommages,
Et de ses droits dépouille la vertu:
Son faux éclat ressemble à la dorure
Qui brille un jour aux yeux qu'elle abusait....
Mais la vertu toujours solide et pure,
C'est l'or qui résiste au creuset.

Aussi j'aimerais mieux un homme vertueux, et, comme disait le père Bourichon...

BEAUSÉJOUR, à part.

Encore!...

BONNARD.

J'aime à citer son gros bon sens, et je m'étonne que son fils en ait manqué!... Aussi je veux le trouver, et je n'aurai pas de repos que je n'aie vu Cadet Bourichon... c'est ainsi que nous le nommions!

BEAUSÉJOUR, à part.

Oh!... il faut que je l'emmène d'ici! (Haut.) Mais venez donc, monsieur, visiter les curiosités du pays!

SCENE V.

BONNARD, BEAUSÉJOUR, AMÉLIE.

AMÉLIE, entrant doucement par la chambre de Marguerite.

J'échappe enfin!

BONNARD.

Quelqu'un?... Une jeune femme!...

Il va vers elle au moment où elle allait se retirer en l'apercevant.

BEAUSÉJOUR.

Madame Beauval!

BONNARD, s'arrêtant à ce mot; à lui-même.

Ce n'est pas ma nièce!

BEAUSÉJOUR, bas à Amélie.

C'est un personnage qui m'est insupportable!.. (Haut.) Nous disions donc, monsieur, que nous allions nous promener dans le parc.

AMÉLIE, bas à Beauséjour.

Vous sortez?...

BEAUSÉJOUR, bas à Amélie.

Je l'éloigne!... il faut que je le perde à ne jamais le retrouver! (A part.) Me faire manquer un rendez-vous, et savoir le nom de Bourichon! Ah! le coquin!... (Haut, d'un air aimable.) Venez donc, monsieur!...

BONNARD.

Oui... aussi bien, comme disait le père Bourignon...

BEAUSÉJOUR, *l'interrompant.*

Monsieur!... (*A part.*) Oh! le scélérat!

BONNARD, *à part.*

Ah! ma pauvre nièce!... Et moi?... pourrai-je vivre avec un pareil fat?

BEAUSÉJOUR.

Passez donc! (*Bas à Amélie.*) Je reviens!... si je ne le noie pas dans la pièce d'eau, il aura du bonheur!

SCENE VI.

AMÉLIE, *avec un peu de dédain.*

Il va revenir!... Dans sa confiance, il croit déjà que je lui ai donné un rendez-vous!... Que l'aime peut-être? parce que j'ai voulu qu'il ne fût pas toujours avec M^{me} de Léville?... Cette femme m'est insupportable!... Elle ne sera plus si dédaigneuse quand elle verra qu'on peut aussi avoir des succès.

Elle s'est assise près de la table à gauche du public, et semble réfléchir.

SCENE VII.

LA CHANOINESSE, AMÉLIE, MARGUERITE.

Marguerite ouvre la porte de sa chambre; Amélie, plongée dans sa rêverie, ne la voit pas; la Chanoinesse vient après Marguerite et semble vouloir la retenir. Un domestique porte une grande boîte qu'il va déposer sur la table.

MARGUERITE, *à demi-voix.*

Laissez-moi l'interroger encore... deviner si elle aime Albert, si elle en est aimée!... mon sort en dépend.

LA CHANOINESSE.

Allons!...

AMÉLIE, *se levant.*

Ah!... ces dames?...

LA CHANOINESSE, *près de la table.*

Je vais examiner tout ce que M. Forster m'apporte, et qui vient du Nouveau-Monde: Marguerite vous cherchait, et nous pourrions causer ainsi entre nous.

MARGUERITE.

Oui, c'est bien nécessaire!... Depuis notre sortie du couvent, nous sommes si changées, Amélie et moi!

LA CHANOINESSE.

Oh! M^{me} Beauval est une femme...

MARGUERITE, *souriant.*

Une femme incomprise peut-être?... comme on dit à présent.

LA CHANOINESSE, *tirant de la boîte un oiseau empaillé et l'examinant.*

C'est une curiosité d'un nouveau genre... un drôle d'oiseau!

MARGUERITE, *souriant.*

Ah!... vous mêlez vos oiseaux à notre conversation?

LA CHANOINESSE.

Pardon!... je me tais!... continuez vos confidences de jeunes femmes... à chacun ses affaires!... moi, pourvu que ma collection s'enrichisse...

AMÉLIE.

C'est comme mon mari!... pourvu qu'il s'enrichisse... Il ne pense qu'à cela.

MARGUERITE.

Il ne te refuse rien!... c'est beaucoup!

AMÉLIE.

Ce n'est pas assez.

MARGUERITE.

Comment?

AMÉLIE.

Est-ce que cela m'empêche de m'ennuyer?

MARGUERITE.

Et... pour te distraire?...

AMÉLIE.

Je veux faire comme les femmes qui ne s'ennuient pas... les femmes qui sont à la mode.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que cela... une femme à la mode?

LA CHANOINESSE, *tenant un oiseau, à elle-même.*

Une petite perruche qui a des plumes de toutes les couleurs.

AMÉLIE.

Une femme à la mode est invitée, suivie, fêtée partout; elle a pour se dé-ennuyer une foule d'adorateurs.

LA CHANOINESSE, *se levant et s'approchant d'elle.*

Et savez-vous ce que c'est que des adorateurs? Ce sont des créanciers qui vous poursuivent, sans qu'on leur doive rien, et qui pourtant finissent presque toujours par se faire payer.

MARGUERITE.

Je ne comprends pas!... Seulement je vois que tu veux être aimée... adorée... comme tu dis... mais de qui donc?

AMÉLIE, *souriant.*

Cela t'inquiète?

LA CHANOINESSE.

Sur qui exercez-vous vos coquetteries?

AMÉLIE, *riant.*

Vous questionnez aussi?

MARGUERITE.

Et crois-tu réussir? t'aime-t-on déjà?

LA CHANOINESSE.

Qui s'est soumis à votre empire?

AMÉLIE, *riant.*

Oh! c'est trop fort!... Je suis, moi, soumise ici à l'inquisition!... De peur de trahir mes secrets, je quitte la place, et je vais préparer pour le dîner une toilette digne de mes projets!... A revoir, mesdames.

Elle sort par le fond.

SCENE VIII.

LA CHANOINESSE, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE.

C'est une folle qui veut qu'on s'occupe d'elle, et dont on ne parlera peut-être que trop!... elle hésite encore entre les sottises qu'elle voit dans le monde, et les folies qu'elle lit dans les romans... mais ce n'est pas là une rivale pour vous, Marguerite.

MARGUERITE.

Je l'espère.

LA CHANOINESSE.

Et je parie, moi, qu'il n'y a entre vous et Albert que quelque mal entendu qu'un mot ferait disparaître, si vous vouliez!... mais pas de tristesse, ni de larmes!... les maris les regardent comme des reproches; cela leur déplaît, et quant au monde, il ne faut jamais qu'il se doute qu'une femme peut pleurer!... Il faut être gaie, avoir l'air heureux!... cela donne de la considération!... Voyez-moi!... on est persuadé que je ne désire rien avec mes magots et mes oiseaux empaillés... que cela suffit à mon cœur!... (*Elle soupire et prend la main de Marguerite.*) Mais croyez-moi, Marguerite, recommandez-vous avec Albert!... Qu'avez-vous donc?

MARGUERITE, regardant par la fenêtre.

C'est lui! il vient ici... Laissez-moi, ma tante. Oui, je suivrai vos avis, et je disputerai, s'il est possible, le bien qu'on veut me ravir.

LA CHANOINESSE.

C'est cela!... jolie, bonne et l'aimant!... Mais vous êtes sûre du succès. (*A part, en sortant par la porte de droite.*) L'oncle trouvera sa nièce la plus heureuse personne du monde.

SCENE IX.

ALBERT, MARGUERITE.

Marguerite est debout à droite contre un fauteuil, et dans l'attitude d'une personne qui réfléchit.

ALBERT, entrant par le fond, un billet ouvert à la main, et sans voir Marguerite, il s'assied près de la table.

Que veut dire cet étourdi de Bour... de Beau-séjour? il m'écrit que, dans sa crainte d'être connu sous son véritable nom, il a été forcé de prendre le mien devant un monsieur Bonnard, ancien ami de son père!... Ah! je ne le démentirai pas! sa joyeuse amitié m'a fait du bien!... (*Apercevant Marguerite.*) Ah! vous étiez là!... et toute rêveuse!...

MARGUERITE.

Albert, je réfléchissais au malheur que j'ai d'être jeune.

ALBERT, souriant, et toujours assis.

C'est un malheur regardé généralement comme un bonheur.

MARGUERITE, très-gracieuse.

Quand il est passé peut-être?

ALBERT, souriant.

Et pourquoi cela?

MARGUERITE, de même.

C'est un si grand embarras de ne pas savoir au juste ce qu'il faut dire et faire pour...

ALBERT.

Pour?

MARGUERITE.

Pour être aimée.

ALBERT.

On le devine à tout âge.

MARGUERITE, avec coquetterie.

Et si l'on se trompait?

ALBERT, troublé par son regard.

Vous avez de l'esprit, Marguerite... vous avez des talents délicieux... la peinture, la musique...

MARGUERITE, allant à lui avec une joie enfantine.

Vous le savez? je n'ai donc pas perdu mon temps! Quel bonheur!

ALBERT, à part.

Elle est charmante!

MARGUERITE, de même.

Il a l'air de m'aimer un peu. (*Haut, avec amour et gentillesse.*) Les arts, a dit un poète, viennent du ciel pour charmer sur la terre celui qu'on aime.

ALBERT.

Marguerite!...

Il a pris sa main, puis il la laisse retomber.

MARGUERITE, étonnée.

Qu'y a-t-il? Oh! ne craignez pas que ma pensée se perde dans les nuages poétiques!... En votre absence, j'ai veillé sur les détails de la maison, Albert... j'ai donné des ordres pour des arrangemens intérieurs. (*Avec gaieté.*) Et vous ne savez pas ce qui est arrivé?

ALBERT.

Quoi donc?

MARGUERITE, gaiement.

Ne s'est-il pas trouvé que vous aviez eu juste les mêmes idées que moi? ma volonté, c'était la vôtre!... Oh! j'étais bien fière!...

ALBERT.

C'est moi qui suis heureux!

MARGUERITE.

Il en est ainsi dans les plus petits détails!... J'ordonne qu'on mette les plus belles fleurs sous les fenêtres de votre appartement... Vous aviez donné l'ordre, vous, qu'on les plaçât près du mien!... Et que je vous remercie encore, Albert, d'avoir, comme je le souhaitais, fait communiquer le joli pavillon du parc avec mon appartement!... j'y vais, chaque matin, lire et rêver... Oh! que je voudrais pouvoir faire pour vous tout ce que vous faites pour moi!...

ALBERT.

Ainsi, chère Marguerite, nous pensons ensemble.

MARGUERITE.

Quand vous parlez, cela me semble toujours

ainsi, même sur des choses auxquelles je n'avais jamais songé!... L'autre jour, la politique, la guerre, les affaires...

ALBERT, *souriant*.

Vraiment? vous vous occupez de la politique et des affaires publiques!... ce sera heureux pour la patrie.

MARGUERITE.

Ne vous moquez pas!... (*Elle s'appuie avec grâce sur son épaule, et dit tendrement.*) Tenez, il y a des mots qui prennent un sens pour moi quand vous les dites!... La patrie, par exemple! je l'aime à présent!... c'est le sol qui vous a vu naître, dont votre voix discute les intérêts, que votre courage défendrait, et où la gloire vous récompensera!... c'est le pays où vous vivez, où l'on vous honore, et où je vous aime!

ALBERT, *la pressant contre son cœur*.

Ma bien-aimée!

MARGUERITE, *riant*.

C'est ainsi pourtant que je comprends toute la politique.

ALBERT.

Les femmes n'ont pas besoin de l'entendre autrement.

MARGUERITE, *gaiment*.

Puis vous ne voyez en moi qu'une petite pensionnaire craintive!... Eh bien, savez-vous qu'en vous regardant parfois de ma fenêtre franchir à cheval de grands espaces, et gravir des montagnes escarpées, j'ai eu l'envie d'en faire autant?

ALBERT.

Vous?

MARGUERITE, *tendrement*.

Afin de ne pas vous quitter, et de vous arrêter au moment du péril... alors je me suis essayée en votre absence.

ALBERT.

Comment?

MARGUERITE.

Jérôme, le vieux palefrenier de votre père, m'a donné des leçons; je monte déjà très-bien, à ce qu'il dit, votre cheval Soliman.

ALBERT, *se levant*.

Ciel! il s'emporte quelquefois, et votre frayeur pourrait alors exposer votre vie.

MARGUERITE, *avec gentillesse*.

Vous voyez donc bien qu'il faut me laisser à vos côtés!... je n'aurais pas peur alors; et, s'il y avait de vrais dangers, oh! je craindrais tant pour vous que je ne penserais pas à moi.

ALBERT, *très-troublé*.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Puis, voyez, Albert!... Ah! vous détournez les yeux!... Mais regardez-moi donc! je me suis parée de vos présens. Cette coiffure vous plaît-elle? ma robe est-elle jolie?

ALBERT, *avec amour*.

Bien moins que toi... si belle et si gracieuse!

MARGUERITE, *avec joie, lui prenant la main*.

Vrai?

ALBERT, *lui tenant la main dans les siennes, avec passion*.

Bien moins que tes yeux si beaux, que ton sourire charmant, que tes grâces ravissantes!... Mon Dieu! que je l'aim... (*Il recule dans le plus grand trouble.*) Mais je ne sais plus ce que je dis!... Ah! laisse-moi! ne me regarde pas ainsi! ne me dis pas: Regardez-moi!... ne me parle pas de ton amour! ne me dis rien qui me force à m'éloigner encore!...

MARGUERITE, *étonnée*.

Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc? vous aurais-je déplu ou offensé sans le savoir?

ALBERT.

M'avoir offensé? toi, l'amour et la bonté même! toi, qui ne m'en veux pas quand tu peux me croire injuste et insensible!... toi, qui dois regretter d'avoir uni ton sort au mien!

MARGUERITE.

Grand Dieu! chaque jour, au contraire, je bénis le ciel de ce qu'il m'a liée à vous!... c'est le bonheur!...

ALBERT.

Bonheur qu'un mot peut détruire.

MARGUERITE.

Quel malheur pouvez-vous craindre? êtes-vous persécuté? votre fortune, vos jours sont-ils menacés? Ah! dans mon ignorance de la vie, je ne sais pas même quels malheurs on peut éprouver! Pour moi, il n'y en a qu'un... ne plus vous voir!

ALBERT.

Et si c'était?...

MARGUERITE.

Quoi donc?

ALBERT.

C'est cruel à dire, Marguerite... mais il eût mieux valu pour tous deux ne pas nous rencontrer.

MARGUERITE, *livement*.

Ah! comment pouvez-vous dire cela!...

ALBERT.

Pourtant, le serment que j'ai fait devant Dieu de te protéger et de te rendre heureuse, celui-là du moins, rien ne peut l'aneantir!... je le renouvelle ici du fond du cœur, et je ferai tout pour l'accomplir!... Désires-tu quelque chose?... veux-tu voir Paris et ses plaisirs?... veux-tu des fêtes, des voyages, des parures? que sais-je, moi! tout ce que peut souhaiter une femme! tout ce qui peut faire sa joie, ses plaisirs et son bonheur? le veux-tu? parle, parle! je te le donnerai!...

MARGUERITE, *stupéfaite*.

Comment?... mais ma joie, mes plaisirs, mon bonheur, est-ce que tout n'est pas dans votre amour, Albert? qu'est-ce que le reste auprès d'un tel bien?

ALBERT, *très-troublé*.

Ne dis pas cela, Marguerite... ne le dis pas!... car il peut y avoir un secret qui se place entre nous pour m'éloigner de toi.

MARGUERITE, *avec un cri d'effroi*.

Albert!

ALBERT, *allant à elle, avec passion.*

Mais non, non, c'est impossible!... Tu seras toujours là, près de moi... tu seras mon amie, ma compagne adorée, ma...

MARGUERITE, *se jetant dans ses bras.*

Oui, près de toi!... toujours sur ton cœur!... c'est là que je dois vivre et mourir!... (*Souriant.*) Oh! comme tu m'avais fait peur!...

Elle essuie une larme.

ALBERT, *la repoussant.*

C'est toi qui m'effraies, Marguerite!...

MARGUERITE, *portant son mouchoir à ses yeux, à elle-même avec étonnement.*

Encore!... mais il y a quelque chose que je ne puis comprendre!... Et s'il s'éloignait en effet?...

SCENE X.

ALBERT, BONNARD, MARGUERITE.

BONNARD, *au fond.*

Une femme en pleurs!

Il s'arrête et n'est pas vu.

MARGUERITE.

Ah! la pauvre Marguerite alors n'aurait plus personne sur la terre.

BONNARD, *s'avançant.*

Mais, parbleu si, vous auriez quelqu'un, car je suis là!

Mouvement d'Albert et de Marguerite.

MARGUERITE, *étonnée.*

Que dites-vous, monsieur?

BONNARD.

Oui! vous avez en moi un protecteur, un ami dévoué à Marguerite de Senneville.

MARGUERITE.

Vous savez mon nom?

ALBERT.

Qui êtes-vous donc, monsieur?

BONNARD.

Qui je suis?... eh! qu'importe?... je trouve ici une charmante personne tout en larmes... moi, monsieur, je ne peux pas voir le malheur sans le secourir et le chagrin sans le consoler... et parce que les yeux sont beaux, ce n'est pas une raison pour les laisser pleurer!... au contraire. (*Il s'avance vers Marguerite.*) Je viens ici pour vous.

MARGUERITE.

Pour moi?

BONNARD.

Oui, pour vous... Marguerite de Senneville, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Sans doute!

BONNARD, *à lui-même.*

C'est mon cœur qui la devine, et celui-là ne peut pas se tromper. (*À Marguerite, toujours un peu de côté pendant qu'Albert les examine.*) Votre mariage fut-il volontaire?

MARGUERITE.

Oh! oui.

BONNARD.

Mais déjà le chagrin l'a troublé?

MARGUERITE, *reculant.*

Monsieur!

ALBERT.

L'indiscrétion de semblables questions...

BONNARD.

Je viens ici uniquement pour savoir; il est donc juste que j'interroge quand je ne peux pas deviner... (*Regardant attentivement Marguerite.*) Avec quel plaisir je la regarde! (*À Albert.*) C'est qu'elle est ma foi bien jolie, n'est-ce pas?

ALBERT.

Ah! sans doute!

BONNARD, *allant à Albert.*

Voyez donc son embarras!... quelle charmante femme!... et quel dommage qu'elle ne soit pas heureuse!

ALBERT, *vivement.*

Ah! vous avez raison, monsieur, personne mieux qu'elle ne mérite de l'être.

BONNARD.

J'avais vu cela sur son aimable physionomie.. Je parie qu'elle a toutes les vertus.

ALBERT, *vivement.*

Et vous ne vous trompez pas.

BONNARD, *lui prenant la main.*

Merci, monsieur, pour ces bonnes paroles, et pour l'intérêt que vous montrez à cette jeune femme, cela vous a gagné ma confiance. (*À demi-voix.*) Tenez, entre nous, n'est-ce pas un malheur qu'on l'ait mariée à ce comte?

ALBERT, *soupirant.*

Ah!

BONNARD, *à part.*

Je gagerais que celui-là n'est pas un grand seigneur, ça se voit tout de suite.

ALBERT, *à lui-même.*

Ah! c'est ce M. Bonnard qui a pris Beauséjour pour moi.

BONNARD.

Pourquoi diable avoir été choisir le mari de cette jeune femme parmi les descendants de ces grands d'autrefois si frivoles et si dangereux?... c'était risquer son bonheur... mais me voici pour la protéger, et même pour l'arracher, s'il le faut au sort malheureux qui la menace.

MARGUERITE.

Ciel!

ALBERT.

Et de quel droit, monsieur, osez-vous ainsi vous ériger en censeur de la conduite des autres?

BONNARD.

Monsieur, quand on a honorablement acquis par son travail une fortune qu'on emploie utilement, on a le droit de blâmer les folies des gens oisifs et inutiles; quand on est honnête homme on a aussi le droit de démasquer les actions qui ne sont pas honnêtes; mais j'ai de plus que tout cela, monsieur, un droit incontestable... c'est que le seul intérêt qui reste à ma vie est placé aux mains d'un de ces hommes qui ont appris de

urs pères à tout sacrifier à leurs plaisirs et à leurs
ssions, et je tremble, monsieur, que les vices
ses aïeux n'aient été transmis, avec leur héri-
ge, au jeune comte de Saint-Méry.

MARGUERITE.

Oh!

ALBERT.

C'en est trop!... et...

BONNARD.

Ne vous emportez pas, monsieur.

ALBERT, *reprenant avec calme.*

Non!... c'est avec calme que j'oserai vous dire
il sied mal à un homme raisonnable d'atta-
quer ainsi en général les riches et les puissans
utrefois. Avant de condamner sans pitié les
ts du passé, regardez bien si le présent en est
at-à-fait exempt! Mon Dieu, parce que les for-
mes datent d'hier, sont-elles toujours bien ac-
isées?... parce qu'on ne paye pas magnifique-
ment ses folies, en est-on plus sage? Parce que
n condamne les duellistes, au lieu de se battre,
est-on plus noble?... Si les manières sont plus
ssières, couvrent-elles une plus rigide vertu?
le luxe, les broderies et les parfums ne va-
ent-ils pas bien l'odeur de l'écurie et celle du
are?

BONNARD, *souriant.*

C'est possible!

ALBERT.

Laissez la passion accuser les grands d'autre-
s; la raison, monsieur, voit clairement que
plus petits les imitent bien vite dès qu'ils
t à leur place... Qu'un de vos jeunes répu-
cains ait un peu d'argent, il achète des meu-
s Louis quinze, et singe des airs de Richelieu!
accusez donc des travers qui vous blessent que
faiblesse commune à tous... et s'il est des
nmes comme vous, monsieur, qui gardent
s l'opulence toutes les idées généreuses, nous
en estimons d'autant plus que c'est réellement
e vertu bien peu commune.

BONNARD.

Pour un homme de votre âge, voilà des paroles
ines de sagesse... mais, pour me comprendre,
audrait savoir ce que le nom de Saint-Méry
ille de tristes souvenirs; car jadis, parmi les
is du vieux comte, ains de plaisirs, bien en-
du, il en fut un nommé Senneville.

MARGUERITE.

Mon père?

ALBERT, *doublé.*

Senneville?

BONNARD.

Senneville que de dangereuses amitiés ont
du, monsieur!... Sa fille pourrait-elle m'ap-
ndre au juste le sort de son père?

MARGUERITE.

J'étais enfant, monsieur, quand mon père me
subitement enlevé par un accident, m'a-t-on

BONNARD.

Oni, par un duel!... avec quelque compagnon
de ses folies, sans doute.

ALBERT.

Les années ont passé sur ce triste événement;
pourquoi donc en rappeler les détails devant sa
fille?

BONNARD.

C'est que sa fille devait, à la mort de son père,
hériter d'une fortune considérable.

MARGUERITE.

Jamais!... Ma mère mourut sans ressources, et
la charité seule a pris soin de mon enfance.

BONNARD.

Qui donc a rasi la fortune de Senneville?

ALBERT, *très-ému.*

Était-il riche, en effet?

BONNARD.

J'en ai la certitude!... Celui qui a tué Senne-
ville, je ne le connais pas encore, mais je le con-
naltrais.

ALBERT, *à part.*

Ah!

BONNARD, *étonné.*

Vous semblez interdit, monsieur!

ALBERT, *essayant de cacher son trouble.*

De vôtres étranges questions... de cette étonnante
curiosité qui vous fait fouiller dans un passé que
le temps a dû effacer.

BONNARD.

Et pourquoi, monsieur, le temps effacerait-il
un crime dont la victime n'est pas vengée?...
Pourquoi les richesses de Senneville ne revien-
draient-elles pas à son enfant?... Pourquoi la
honte et le malheur ne s'attacheraient-ils pas en-
fin au coupable qui a joui si long-temps de l'im-
punité?... Est-ce parce que son nom serait noble,
honoré, brillant?... raison de plus pour lui arra-
cher un masque d'honneur qu'il n'aurait pas le
droit de porter.

ALBERT.

Monsieur!...

MARGUERITE, *à part.*

Comme Albert est ému!

ALBERT, *reprenant un peu de calme.*

Mais, pour jeter le trouble dans une famille
et le scandale au monde, il ne faudrait pas, mon-
sieur, écouter de vains bruits ou une aveugle
haine... il faudrait même qu'un intérêt bien
puissant...

BONNARD.

Ah! l'intérêt le plus cher, le plus sacré me
conduit, monsieur!... et pourtant, j'ai voulu
voir, examiner, interroger!... J'ai voulu savoir
tout ce qui regardait le malheureux Senneville et
son enfant!... et j'en ai le droit, monsieur, car
Senneville, c'était mon frère!... et cette femme,
c'est ma nièce!

ALBERT.

Qu'entends-je?

MARGUERITE.

Est-ce possible?

BONNARD, *prenant Marguerite dans ses bras.*

Mon frère est mort, monsieur, et ma nièce est en pleurs!... Demander compte de la mort de Senneville et du bonheur de son enfant, voilà toute ma vie!... voilà pourquoi je suis venu!... pourquoi j'interroge!... pourquoi je reste!... cela vous suffit-il, monsieur?

ALBERT, *très-troublé.*

A moi comme à tous!... et cependant, avant d'initier le public à de terribles secrets, voudrez-vous me tout confier?... me parler à moi?... m'entendre?

BONNARD.

Sans doute!

MARGUERITE, *avec dignité.*

Je ne sais pas ce que je dois craindre, mais je dois attester ici que le comte de Saint-Méry m'a offert sa main, à moi pauvre fille orpheline! que j'ai promis à Dieu et à lui de le laisser à jamais disposer de mon sort!... que, bonheur ou malheur, j'accepte la destinée qu'il voudra me faire, et que je n'aurai point d'autre volonté que la sienne!

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

A son destin pour jamais asservie,
Je lui promis amour et dévouement :
Quand j'ai juré de lui donner ma vie,
Croyez-le bien, j'ai compris mon serment!
Oui, le ciel, que pour lui j'implore,
Me dit : sois là, s'il a besoin d'appui!
Et le malheur me sera doux encore,
Si le malheur me frappe auprès de lui!

BONNARD, *à lui-même.*

Ces mauvais sujets ont-ils du bonheur!... s'il y a une femme parfaite, c'est pour un mari qui la rend malheureuse!

SCENE XI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Forster reçoit à l'instant un exprès de Paris apportant des lettres pour monsieur Bonnard.

BONNARD.

J'y vais, et bien vite!... ce sont peut-être les renseignements que j'ai demandés?... mais je vous les communiquerai, monsieur; car vous, du moins, vous me semblez calme et raisonnable.

ALBERT, *à part.*

Oh! j'en deviendrai fou!

BONNARD.

Je reviens, ma chère nièce!... Je vous l'ai dit, vous êtes maintenant mon seul intérêt dans le monde.

SCENE XII.

MARGUERITE, ALBERT.

MARGUERITE, *qui a regardé Albert avec attention*
Albert!...

ALBERT, *très-agité.*

Hélas! les événemens sont-ils plus affreux encore que je ne le croyais?

MARGUERITE, *allant à lui et lui prenant la main.*

Albert, votre front est pâle et votre main tremblante?... vous souffrez?... Je ne vous demande pas votre secret... mais la présence de mon oncle vous trouble et vous effraie?... je devine qu'elle peut apporter du malheur!... et moi je ne connais dans ce monde que vous seul!... Eh bien, fuyons!... partons ensemble!... à l'instant!... Vous m'avez donné un rang et de la fortune... mais vous pouvez bien plus encore!

ALBERT.

Comment?

MARGUERITE.

Laissez-moi, près de vous, partager vos chagrins et vous en consoler!... Et s'il fallait braver les dangers, la misère, Albert, j'aurais fait un bel échange!... je n'étais que riche, je serais heureuse!

ALBERT.

Ah! si je n'avais à supporter que des infortunes ordinaires, que tu les effacerais vite!... mais mon cœur, depuis un mois, lutte à tes côtés entre un devoir qui commande et une passion violente qui m'agite!

MARGUERITE, *à part, avec angoisse.*

Ah! c'était donc vrai?

ALBERT.

Long-temps j'hésitai avant d'initier votre cœur si pur à de tristes et coupables événemens!... Vous ne savez de la vie, Marguerite, que ses rêves doux et tendres!... que ce qu'elle a d'idéal! car vous en êtes encore à l'espérance sur toutes choses; et il m'était cruel de détruire en un jour tant de belles illusions!

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc à dire?

ALBERT, *hésitant.*

Puis j'avais espéré que nous pourrions rester ainsi ensemble; que l'éclat d'un nom honorable, les plaisirs du monde et mon amitié pourraient rendre votre existence brillante et heureuse!... mais la curiosité froide et cruelle de ce qui nous entoure, l'arrivée de ce parent qui vient chercher une vérité qu'il eût fallu cacher... enfin une crainte nouvelle et terrible... mon nom que je crus sans tache, qui doit l'être, j'en suis sûr!... qu'aucune action de ma vie n'a pu flétrir!... eh bien, s'il était attaqué... déshonoré?...

MARGUERITE.

Grand Dieu!...

ALBERT.

Que t'aurais-je donc apporté, Marguerite, à toi dont la vie devait être heureuse et paisible? à toi dont le cœur a besoin de tendresse et d'amour!... je t'aurais apporté un cœur agité, combattu, qui renferme un secret cruel!... puis je t'aurais donné un nom dont tu rougirais... et peut-être une fortune qui ne m'appartient pas?... ah! c'est affreux!

MARGUERITE.

Arrêtez, Albert!... Et que m'importe un rang et une fortune?... Mais vous aviez raison... j'en suis encore aux rêves et aux illusions, car je croyais que mon mari serait heureux de mon amour!... que cela suffirait à son bonheur comme au mien!... enfin que j'en serais aimée comme je l'aimais!

Elle s'assied et se cache la tête dans les mains en pleurant.

ALBERT, *allant à elle.*

Ah! je dois tout vous dire!... sachez donc...

SCENE XIII.

MARGUERITE, ALBERT, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE, *riant.*

En tête à tête depuis plus de deux heures?... c'est trop!... Il y a dans le salon vingt personnes qui vous attendent.

ALBERT.

Moi ?

LA CHANOINESSE.

Ce sont mes invités!... Albert, allez-y bien vite... Je dis un mot à votre femme, et nous vous rejoignons.

ALBERT.

Oui, je sors en effet, mais ne comptez pas sur moi pour recevoir en ce moment!... (*A part, en sortant.*) Ah! voyons ce qu'il me faudra faire.

Il sort par la porte de gauche.

SCENE XIV.

MARGUERITE, LA CHANOINESSE.

LA CHANOINESSE.

Comment? elle pleure encore après deux heures de tête à tête?

MARGUERITE.

Je comprends tout enfin... Il ne m'aime pas!

LA CHANOINESSE.

Ah! je le renierais pour mon neveu!

MARGUERITE, *d'un ton confidentiel.*

On dit que son père jadis eut aussi de grands torts?... quels sont-ils?

LA CHANOINESSE.

S'il faut l'avouer, mon frère ne fut pas un mari bien fidèle.

MARGUERITE.

Il aimait une autre femme que la sienne?

LA CHANOINESSE.

Hélas! il les aimait toutes.

MARGUERITE, *reculant.*

Ah! c'est affreux!...

LA CHANOINESSE.

Oui!... mais n'en aimer aucune, c'est...

MARGUERITE, *confidemment et avec vivacité.*

Ah! si Albert, en effet, n'en aimait aucune,

rien ne serait désespéré!... mais il parle de secret... de passion combattue... que vous dirai-je? ce que je voulais vous cacher ce matin, eh bien, mon chagrin me l'arrache!... Depuis un mois, Albert me fuit; il n'est jamais seul avec moi!

LA CHANOINESSE.

Par exemple!...

MARGUERITE.

S'il est touché de ma tristesse, et semble parfois m'aimer, l'instant d'après il parait me haïr!

LA CHANOINESSE.

Vous haïr?...

MARGUERITE.

Son amour, il l'avait sans doute promis, donné à une autre avant de me connaître, et il va la trouver pendant que seule ici je passe mon temps à pleurer!... mon cœur éprouve tous les tourmens de l'abandon et de la jalousie!... mais qui aime-t-il?... où est-elle?... moi, qui ne savais qu'aimer, je sens que je puis haïr celle qu'il aime!... oui, j'ai de la colère, de la haine!... je suis jalouse enfin... et j'aurais du plaisir à me venger!

SCENE XV.

MARGUERITE, BONNARD, LA CHANOINESSE.

BONNARD, *qui a entendu la dernière phrase.*

Vengez-vous donc!... Ils sont ensemble, je les ai surpris!...

MARGUERITE, *très-agitée.*

Qui donc?

BONNARD.

J'allais chercher Forster, quand je vois le comte de Saint-Méry accourir et entrer mystérieusement dans un pavillon ici près, sur les pas de cette jeune femme qui, ce matin, paraissait si mécontente de me trouver ici avec lui.

MARGUERITE, *avec désespoir.*

Amélie!... ô mon Dieu!...

BONNARD.

Et moi, sans prendre le temps de m'informer des nouvelles que j'attendais, je les enferme, je viens vous avertir, et je laisse à la porte du pavillon Forster indigné et appelant des témoins de ce rendez-vous.

MARGUERITE, *poisson au milieu.*

Mais elle serait perdue cette femme!

LA CHANOINESSE, *à Bonnard.*

Ce que vous avez fait là est tout-à-fait sauvage, et depuis deux ans que M. Forster est à Paris, je le croyais plus civilisé.

BONNARD.

Laisser en pleurs une charmante personne pour aller trouver une autre femme!...

LA CHANOINESSE.

C'est vrai, cela est très-mal!

MARGUERITE, *prenant très-vivement la main de la Chanoinesse, et parlant avec une grande agitation.*

Taisez-vous!... Ne voyez-vous pas que mon cœur bat avec violence?... que ma main tremble et que mes yeux sont pleins de larmes?... Ah! vous ne savez donc pas ce que c'est que d'être jalouse?... Vous ne savez pas qu'on peut devenir cruelle et méchante quand on souffre ainsi; et que cette femme peut perdre à la fois par un éclat sa réputation et son repos pour toujours?

LA CHANOINESSE.

Elle!... votre amie!... oh! c'est affreux!

MARGUERITE.

Dites-moi donc, au contraire, ce qui peut l'excuser!... dites-moi qu'elle n'est qu'étourdie et imprudente!... Dites-moi bien plus; dites que c'est lui qu'elle aime!... lui qu'on ne peut s'empêcher d'aimer!... afin que je l'excuse, que je lui pardonne et que je la sauve!

BONNARD.

Que dites-vous?

LA CHANOINESSE.

Ah!... voilà qui est bien!

MARGUERITE, *comme ayant l'air de se souvenir, et allant près de la porte de la chambre.*

Non!... ni Albert, ni Amélie n'auront à rougir devant personne!

BONNARD.

Quand je le disais!... les femmes aiment toujours ceux qui les rendent malheureuses.

MARGUERITE, *à Bonnard.*

A présent, allez retrouver M. Forster, entrez avec lui, si vous voulez, dans le pavillon!

BONNARD.

Sans doute il a déjà rassemblé bien du monde devant la porte.

MARGUERITE.

Raison de plus!... Allez, je vous en prie, sans questions... sans retard!.

BONNARD.

Je ne comprends pas!

LA CHANOINESSE.

Eh bien! il faut obéir sans comprendre!... C'est la seule obéissance dont sachent gré les dieux, les rois et les femmes!

Elle pousse Bonnard vers la porte du fond.

BONNARD, *sortant.*

Allons!

MARGUERITE, *elle a ouvert la porte de sa chambre très-vite, avant d'entrer.*

Et vous, ma tante, éloignez-vous!... Une porte masquée conduit, par une galerie, de ma chambre au pavillon... qu'Amélie ne trouve personne ici

en y arrivant!... moi-même je m'éloignerai dès que j'aurai ouvert et qu'ils connaîtront leur danger!...

Elle entre vivement dans sa chambre.

SCENE XVI.

LA CHANOINESSE, *seule.*

Quelle femme!... Mais aimez donc votre mari! Ayez la beauté et les vertus d'un ange pour rencontrer un infidèle!... Décidément, c'est un bonheur de n'être pas mariée! (*Elle soupire.*) Éloignons-nous comme elle le désire... car je l'entends!

Elle sort par le fond, pendant qu'on voit la porte de la chambre de Marguerite se rouvrir doucement.

SCENE XVII.

ALBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE, *regardant.*

N'y a-t-il personne?

Après avoir jeté ses regards sur la scène, elle se tourne vers sa chambre; en ce moment, la porte latérale vis-à-vis s'ouvre et Albert en sort. Marguerite le voit et son étonnement la force à s'appuyer sur un siège.

MARGUERITE, *poussant un cri de surprise.*

Ciel!... Albert ici!...

ALBERT, *indiquant la chambre d'où il sort.*

Oui... là!... je n'ai pas quitté cette chambre.

MARGUERITE.

Ah!...

Elle se laisse aller sur le siège.

ALBERT, *avec passion.*

J'ai tout entendu!... que de vertu!... que d'amour et de dévouement pour celui que du devais croire ingrat!... Ah! tu es un ange, Marguerite!...

Il tombe à genoux devant elle.

MARGUERITE, *avec émotion et joie.*

Mon Dieu!... m'aimerait-il donc?

ALBERT.

Est-ce qu'il est possible que j'en aime une autre, et que mon amour ne soit pas à toi seule?

MARGUERITE, *avec transport.*

Ah!... que je suis heureuse!

En ce moment, Beauséjour paraît à la porte de la chambre de Marguerite: il voit ce qui se passe.

BEAUSÉJOUR.

Albert!...

Albert se lève vivement, s'éloigne de Marguerite qui se lève aussi; Beauséjour reste à la porte de la chambre, le visage tourné vers la coulisse comme pour empêcher quelqu'un d'entrer: la toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'aux deux premiers actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

FORSTER, BEAUSÉJOUR, LA CHANOINESSE, MARGUERITE, AMÉLIE.

Au lever du rideau, Marguerite est assise à droite du public ; près d'elle, à sa gauche, Amélie est assise sur un siège plus bas, et la Chanoinesse se tient debout à sa droite : Marguerite a sur ses genoux un album ouvert dans lequel les deux autres femmes jettent les yeux de temps en temps durant la scène. De l'autre côté du théâtre, près de la table où sont restées les curiosités de la Chanoinesse, au deuxième acte, Beauséjour est assis et Forster est debout à son côté. Ces deux groupes sont séparés par toute la largeur du théâtre.

LA CHANOINESSE, se penchant vers les deux femmes et indiquant le projet d'isoler les deux hommes de leur conversation.

Il paraît que M. Bonnard lit dans le parc les lettres qui viennent de lui arriver de Paris, qu'Albert est occupé à écrire dans sa chambre, et que nous pouvons causer ici comme si nous étions seules... M. Forster est si sérieux, et M. Beauséjour si étourdi, que nous avons bien fait de les bannir!... Nous ne parlerons pas de la journée à M. de Beauséjour, pour le punir d'avoir compromis M^{me} Beauval.

AMÉLIE, riant.

Et moi qui n'avais rien vu de dangereux dans ce rendez-vous!... on fait comme cela mille imprudences, parce qu'on ne vous instruit pas du tout de ces choses-là dans les couvens.

MARGUERITE, riant.

Folle!... veux-tu donc qu'il y ait une classe...

LA CHANOINESSE, riant.

Pour traiter des rendez-vous, peut-être?

MARGUERITE, posant sa main sur la tête d'Amélie.

Ah! si cette bonne tête-là pouvait être aussi raisonnable qu'elle est jolie!... Mais il y a là un peu de folie, vraiment!

AMÉLIE.

Tu me donneras de la raison, toi qui en as pour deux.

MARGUERITE.

Non!... mais, en ce moment, j'ai de la joie au cœur à en vouloir donner à tout ce qui m'entoure!... Et je souhaiterais tant que tu fusses heureuse, toi!...

LA CHANOINESSE.

Si M^{me} Beauval s'ennuie, quo ne se fait-elle une collection de choses curieuses, au lieu de faire des coquetteries?... Mon Dieu, le temps,

la peine et l'argent qu'elle emploierait à se procurer des magots et des perroquets, ne seraient pas perdus!... cela lui resterait toute la vie!... tandis que les adorateurs sont de beaux oiseaux de passage, dont il ne reste pas même une plume!... et, du moins, on ne se compromet pas avec les oiseaux empailés.

Les trois femmes rient.

BEAUSÉJOUR, à Forster en souriant.

Il paraît que là-bas on conspire contre nous?... la tante est le chef de la conspiration : c'est une vieille rancune.

FORSTER, très-grave et très-froid.

Vous plaisantez toujours, monsieur, même avec les choses les plus sérieuses : la haine ou l'amour des femmes, leur bonheur et leur réputation!... Aux États-Unis, nous ne plaisantons pas avec cela.

BEAUSÉJOUR.

Oh! vous ne plaisantez avec rien!... mais votre gravité américaine ne veut-elle donc pas comprendre que c'est justement à ce qui est triste qu'il faut mettre de la gaité? Ainsi, voyez!... ces dames me boude, elles veulent que je reste là, loin d'elles, tout seul... j'ai essayé de m'approcher... Oh! (Il fait signe qu'on l'a repoussé.) Si je demandais pardon, on refuserait...

LA CHANOINESSE, de loin.

Certainement! c'est très-sérieux!

BEAUSÉJOUR, bas à Forster.

Aussi, j'en ris.

LA CHANOINESSE, de loin.

Une femme se compromet en vous permettant de venir près d'elle.

BEAUSÉJOUR, bas à Forster.

Avant un quart d'heure, elles auront toutes trois quitté leur place pour se rendre à mes côtés.

FORSTER, haut et très-grave.

Oh! oh! .. je parie cent louis que cela ne sera pas.

BEAUSÉJOUR.

Je tiens!... et je ne demande même que cinq minutes.

FORSTER.

Alors, je parie deux cents louis.

BEAUSÉJOUR, lui serrant la main.

Merci!

LA CHANOINESSE, aux femmes.

Quel est donc ce pari que monsieur est si sûr de gagner ?

BEAUSÉJOUR, très-haut.

Oui, mon cher monsieur Forster, toutes les choses rares qui sont sur cette table, tout ce que vous avez apporté d'Amérique, en y comprenant vos millions, ne vaut pas ce que j'ai dans ma poche.

FORSTER.

Bah !...

BEAUSÉJOUR.

M. du Sommerard n'a rien de pareil dans sa collection, et la marquise de Montade prétend qu'elle se brouillera avec moi, si je ne le lui donne pas pour la sienne.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce que cela peut être ?

Beauséjour prend dans sa poche un petit portefeuille, en tire un papier plié en quatre, l'ouvre et montre une mèche de cheveux.

FORSTER.

Une mèche de cheveux !

LA CHANOINESSE.

De qui donc ?

Elle s'avance un peu et cherche à voir.

BEAUSÉJOUR.

Une mèche de cheveux d'un des Templiers brûlés sous Philippe-le-Bel !... authentique !... Regardez plutôt !... puis voilà un papier qui le prouverait, si cela pouvait avoir besoin de preuves !

LA CHANOINESSE, s'approchant.

Monsieur de Beauséjour, apporter ici pareille chose est bien obligeant !

FORSTER, la voyant s'approcher.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Et d'une !...

LA CHANOINESSE, regardant les cheveux.

Comme ils sont conservés !... on ne dirait pas qu'ils datent de si loin !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Je le crois bien ! (*Il a abandonné la mèche à la Chanoinesse qui l'examine : il tire la Mode de sa poche.*) Voilà le dernier numéro de la *Mode* !... La gravure est justement la toilette qu'avait hier soir M^{me} de Léville, et qui a tant fait parler quand elle a été sortie de chez M^{me} de Belmare. AMÉLIE, qui s'est levée au nom de M^{me} de Léville, et qui accourt.

Elle a parfois des toilettes si bizarres ! voyons donc !

FORSTER.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Et de deux ! (*Il laisse la Mode entre les mains d'Amélie et tire un autre journal de sa poche.*) Ah ! ce journal est pour Albert qui veut savoir où l'on souscrit pour les incendiés de la Creuze !... Ce diable d'Albert, je ne sais pas comment il

fait, il a toujours de l'argent pour tous les malheureux ! (*Marguerite s'est levée au nom d'Albert, et elle s'approche à mesure que Beauséjour en parle.*) Il n'y en a guères comme lui !... ordinairement, ceux qui sont généreux n'ont pas d'argent, et ceux qui ont de l'argent ne sont pas généreux !... Mais Albert ! oh ! c'est un homme à part !... je ne connais personne de meilleur et de plus parfait au monde !

MARGUERITE, arrivée tout près de Beauséjour et s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.

N'est-ce pas ?

FORSTER.

Oh !...

BEAUSÉJOUR, à part.

Et de trois ! (*Haut en se levant.*) Vous étiez là, madame ? (*Il rit.*) Eh bien ! monsieur Forster ?..

FORSTER.

Vous avez gagné !...

Il prend gravement dans sa poche un paquet de bank-notes.

LA CHANOINESSE.

Comment ?... qu'a donc gagné M. de Beauséjour ?

FORSTER.

Le pari qu'il avait fait qu'après l'avoir repoussé quand il allait près de vous, mesdames, vous arriveriez toutes trois près de lui !

LES TROIS FEMMES, en s'éloignant.

Ah !...

FORSTER, lui donnant la bourse.

Voilà votre somme !

BEAUSÉJOUR.

Merci ! J'en achèterai le petit alezan dont Rodolphe d'Harcourt veut se défaire. Ces jeunes gens de la haute société me vendent tous leurs mauvais chevaux pour un peu de bonne amitié qu'ils me donnent, et ils croient que je ne m'en aperçois pas !... Ils se trompent ! j'ai mis cela dans le chapitre des dépenses perdues !...

AIR de la Robe et les Bottes.

Mais cet argent sitôt que je parie,

Je suis sûr de le ressaisir :

Pour moi c'est une économie,

Et pour Forster c'est un plaisir :

A me duper en riant on s'essaie,

Je fais semblant d'être dupe en effet,

J'achète..... mais c'est lui qui paie,

Et tout le monde est satisfait.

FORSTER, très-grave.

Il plaisante toujours !

BEAUSÉJOUR.

Au reste, il est juste que vous payez aujourd'hui pour le mauvais tour que vous nous aviez joué en nous amenant cette espèce d'Iroquois arrivé des bords du lac Ontario... M. Bonnard !

Les femmes qui causaient ensemble se rapprochent.

MARGUERITE.

Que dites-vous de M. Bonnard ?

BEAUSÉJOUR.

Je dis que, grâce à Dieu, nous en sommes débarrassés, il est parti !

LA CHANOINESSE.

Parti, lui? Oh! vous ne le connaissez pas!

BEAUSÉJOUR.

Comment?

FORSTER.

Sans doute!... Il va passer plusieurs jours au château. Tenez, demandez plutôt à M. le comte Albert que voici.

SCENE II.

FORSTER, BEAUSÉJOUR, ALBERT, MARGUERITE, AMÉLIE, LA CHANOINESSE.

Albert arrive pâle, triste et rêveur, par la porte à gauche du public.

BEAUSÉJOUR, *allant à lui.*

Albert, je prends la poste et je vous rends votre nom que j'ai un peu compromis peut-être pendant les deux heures où je l'ai porté pour M. Bonnard. Puisque cet individu s'installe ici, moi je n'ai rien de mieux à faire que d'en sortir.

ALBERT.

Mon ami, je veux vous parler.

MARGUERITE, *très-gracieuse.*

Mais que ce soit pour retenir M. de Beauséjour, Albert!... c'est votre ami!... il vous connaît dès l'enfance, et sait bien vous apprécier!... puis sa galté vous distraira!... Je veux que tout le monde ici s'amuse et soit content!... Venez, mesdames! M. Forster vous accompagnera... ces deux messieurs causeront ici, et moi je vais chercher M. Bonnard.

ALBERT.

Que lui voulez-vous?

MARGUERITE, *étant déjà près de la porte, fait passer les deux autres femmes, puis elle revient à Albert et lui dit à demi-voix.*

Je veux lui dire, à lui qui m'a vue pleurer, que sa nièce est la plus heureuse femme qu'il y ait sur la terre.

Elle le quitte très-vite et sort avec Forster sur les pas des autres.

SCENE III.

BEAUSÉJOUR, ALBERT.

ALBERT.

Sa galté me fait mal, car il faudra la détruire!... il faudra voir encore couler ses larmes!... Notre situation devient, de jour en jour, plus difficile, et l'arrivée de M. Bonnard la rend même impossible.

BEAUSÉJOUR.

M. Bonnard? Ah ça! ce diable d'homme est donc ici pour le malheur de tout le monde?...

ALBERT.

Il a connu mon père.

BEAUSÉJOUR.

Je le sais bien!... Mais, parbleu, ne s'avise-t-il pas aussi d'avoir connu le mien... le père Bourichon, et de chercher partout le fils!... C'était bien la peine de quitter les habitans du Nouveau-Monde pour s'informer de ceux de la rue du Petit-Lion!... Que diable! il n'y a plus de Bourichon!... la race en est éteinte!... et celle des Beauséjour commence!... (*D'un ton sérieux et inquiet.*) Mais, Albert, que s'est-il passé? vous souffrez?

ALBERT.

Pouvez-vous donc vous en étonner, vous à qui j'ai tout confié!...

BEAUSÉJOUR.

En effet, cette conviction où vous êtes que Marguerite de Senneville est votre sœur...

ALBERT.

Et ce M. Bernard, savez-vous qui il est, lui?

BEAUSÉJOUR.

Je sais que c'est un homme insupportable.

ALBERT.

C'est l'oncle de Marguerite, le frère de M. de Senneville!

BEAUSÉJOUR.

Bah!

ALBERT.

Il sait que ce frère périt dans un duel, mais il ignore encore la main qui l'a frappé, et il écrit partout pour s'informer...

BEAUSÉJOUR.

Il a donc la rage des informations?

ALBERT.

Et il vient de recevoir des lettres qui sans doute lui auront tout appris!... C'est un homme honnête!... je l'ai jugé tel dès le premier abord, et je viens de savoir par M. Forster qu'on citait sa bonté et la loyauté de son caractère... mais il a cette brusque franchise de la probité bourgeoise... il fera une esclandre que je voudrais éviter.

BEAUSÉJOUR.

Si je vous suis utile, Albert, disposez de moi! je resterai.

ALBERT.

Merci!

BEAUSÉJOUR.

Mon dévouement est tel, que pour vous j'affronterai plus que la mort... j'affronterai, je crois, le nom de Bourichon!

ALBERT.

Déjà ce que vous aviez imaginé comme une plaisanterie a servi des intérêts bien graves!... Ne me connaissant pas sous le nom du comte de Saint-Méry, il m'a vu sans défiance, et j'ai su ce qui nous menace... Je veux lui parler encore ainsi sans en être connu... puis me décider enfin au sacrifice que ce retour m'imposera.

BEAUSÉJOUR.

S'il ne s'agit que de continuer à m'appeler le comte de Saint-Méry, ça me va on ne peut mieux! il faut même que je prenne garde de ne pas trop m'y habituer!... (*Il regarde par la fenêtre.*) Albert, j'aperçois notre ennemi commun se dirigeant

de ce côté... je crois devoir m'éloigner. Comme il a l'air sombre, agité!... Je crains vraiment de vous laisser seul avec lui.

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ah! ce n'est pas lui que je crains!... Laissez-moi!... Plus tard peut-être j'aurai recours à votre amitié, lorsqu'enfin j'aurai résolu quelque chose pour l'avenir. (*Beauséjour sort.*) L'avenir qui eût été si doux avec son amour!... si beau avec un nom honorable et qui eût pu devenir glorieux!... Et rien!... rien!... C'est lui!...

SCENE IV.

BONNARD, ALBERT.

BONNARD.

Je vous cherchais, monsieur.

ALBERT.

Et moi, je vous attendais.

BONNARD.

Merci... Car vous avez tout de suite gagné ma confiance par l'intérêt que vous semblez prendre à ma nièce. Puis, monsieur, il faut dire la vérité, chacun ici, dans mon propre pays, m'est aussi inconnu que vous!... C'est une triste chose que d'avoir été vingt ans absent!... Dans ce temps-ci, où tout va si vite, on ne retrouve plus même les monuments et les rues à leur place! jugez donc des hommes!... Ceux qui ne sont pas morts ne se souviennent plus que j'existe!... Quelques affaires m'avaient lié avec Forster aux États-Unis, et je l'ai retrouvé à Paris, où, sans lui, je n'aurais su à qui m'adresser... à Paris, monsieur, où je suis resté pendant les trente premières années de ma vie, et où pourtant aucun ami ne m'attendait... où il n'y a pas un foyer où ma place soit marquée... où il n'y a pas eu, monsieur, un seul de mes compatriotes qui ait pu me tendre une main amie à mon arrivée.

ALBERT.

Ah! ce que vous dites là...

BONNARD.

Est bien triste, monsieur!

ALBERT.

Pour ceux dont le cœur est, comme le vôtre, plein de bonté. Car je vous connais déjà, monsieur, et quoique je vous sois inconnu, quoique mon âme soit bien troublée en ce moment, et que nous nous voyons pour la dernière fois...

BONNARD.

Comment?

ALBERT.

Il ne sera pas dit qu'un homme de bien, estimé à l'étranger pour ses travaux et sa probité, sera rentré dans ce pays qui nous est commun sans qu'un de ses compatriotes ait béni son retour!... Donnez moi votre main, monsieur, et que votre vie soit heureuse dans notre patrie... que je vais, moi, quitter peut-être pour toujours.

BONNARD, *prenant sa main avec effusion.*

AIR de *Yelva.*

Ah! je l'accepte avec reconnaissance!
De l'abandon j'ai trop long-temps gémi;
Et grâce à vous, après vingt ans d'absence
Je serre la main d'un ami!
J'ignore encor de quel nom l'on vous nomme;
Mais des chagrins qui déchirent son cœur,
Votre bonté console un honnête homme....
Son amitié vous portera bonheur!

ALBERT.

Maintenant, monsieur, qu'avez-vous à dire? ces lettres que vous avez reçues?...

BONNARD, *tirant des papiers de sa poche.*

Ce qu'elles contiennent, monsieur, est de nature à me décider à emmener ma nièce dès aujourd'hui.

ALBERT.

Comment?

BONNARD.

Ce que j'ai vu du fils, ce que j'ai appris du père, et que le fils doit savoir... (*Mouvement d'Albert.*) Oui, monsieur, il doit le savoir... et vous n'en douterez plus quand tout vous sera connu... m'a montré ce qu'il me reste à faire. Moi, monsieur, je ne suis pas de ces gens du grand monde qui, dès l'enfance, ont appris à se contraindre; qui savent sourire à ceux qu'ils détestent, et qui peuvent parler à ceux qu'ils méprisent!... C'est mon âme qui s'exprime dans mes paroles, et je ne pourrais revoir le comte de Saint-Méry que pour lui montrer vivement mon indignation et ma colère... Car ce que j'ai à dire est terrible, monsieur... S'il le prenait en riant, je ne sais pas ce dont je serais capable... et s'il avait, lui, assez de cœur pour sentir sa situation...

ALBERT, *très-vivement.*

Alors, monsieur?...

BONNARD.

Ma foi, je ne sais pas si, moi, j'aurais le courage de le lui dire en face.

ALBERT.

Que voulez-vous donc faire?

BONNARD.

Je veux... je veux lui écrire!... Aidez-moi, monsieur... c'est un service d'ami que je vous demande!... Il faut avant tout que j'emène ma nièce!... Plus tard, justice sera faite à chacun. (*Il va près de la table où se trouve tout ce qu'il faut pour écrire.*) Mais voyez, monsieur! ma main tremble, et mes yeux troublés me refusent le service. Auriez-vous la bonté d'écrire pour moi?

ALBERT.

Que j'écrive?...

BONNARD.

En mon nom et sous ma dictée, au comte de Saint-Méry... pour lui apprendre les raisons qui vont me faire à l'instant même entraîner Marguerite loin de lui.

ALBERT, *à part, en passant près de la table.*

Ah! il n'en a que trop appris!

BONNARD.

Vos conseils m'aideront.

ALBERT, *qui se place à la table, d'un air résigné et abattu.*

Me voilà prêt, monsieur!

BONNARD, *dictant.*

« Monsieur, Senneville était mon frère; il se lia avec le comte Hermann de Saint-Méry, votre père, qui fut pour lui un mauvais génie. »

ALBERT, *s'interrompant.*

Monsieur!

BONNARD.

Il faut bien que je lui dise tout cela!... Continuez, je vous prie. (*Il dicte.*) « D'abord, il se ruina avec lui... »

ALBERT, *s'interrompant.*

Mais, monsieur...

BONNARD, *dictant.*

« Plus tard, Senneville revenait en France avec un million en portefeuille... »

ALBERT.

Monsieur...

BONNARD, *dictant.*

« Senneville ne rentra pas dans sa maison!... il fut tué et dépouillé... par le comte de Saint-Méry!... »

ALBERT, *se levant avec violence.*

Cela n'est pas vrai!... cela n'est pas possible, entendez-vous?... Et moi, monsieur, je n'écrirai pas, je n'écrirai jamais un pareil mensonge.

BONNARD, *reculant étonné.*

Qu'avez-vous?

ALBERT, *très-vivement.*

Ce que j'ai, monsieur?... c'est que devant une pareille accusation il ne m'est plus permis de me taire!... c'est que je dois défendre l'honneur du comte de Saint-Méry au péril même de ma vie!... c'est que je suis son fils, monsieur!

BONNARD.

Vous?

ALBERT, *plus calme.*

Oui, c'est moi, monsieur, qui suis le comte Albert de Saint-Méry; c'est moi qui ai recueilli son héritage... moi qui suis l'époux de votre nièce.

BONNARD, *très-troublé.*

Vous qui tout-à-l'heure me tendiez une main amicale?... vous, avec cette figure, cette bonté?... Mais comment cela peut-il se faire?... je ne sais plus vraiment ce que je dois penser.

ALBERT.

Une erreur, où je ne suis pour rien, vous a fait prendre un de mes amis pour moi, et au moment de vous détromper, je vous ai vu tellement irrité contre le nom que je porte, que j'ai voulu attendre un instant plus favorable pour m'expliquer... mais devant une accusation comme la vôtre, je n'ai pas pu me taire plus long-temps... Oui, je le répète, c'est moi qui suis l'époux de Marguerite.

BONNARD.

O mon Dieu!

ALBERT, *avec une profonde douleur.*

Ce ne fut qu'après avoir uni son sort au mien que j'appris ce duel... (*Bonnard fait un geste de doute.*) Oui, monsieur, ce duel... si funeste... où mon père fut le plus malheureux peut-être.

BONNARD, *à lui-même, un peu sur le devant.*

Sa profonde douleur m'embarrasse, et je n'ose plus soutenir... ce dont je suis bien certain pourtant!

Il indique les papiers qu'il tient.

ALBERT.

Et maintenant, monsieur, je ne m'opposerai pas à votre volonté!... Vous pourrez... emmener votre nièce quand vous le voudrez!... avant même que vous fussiez arrivé, j'avais déjà pensé à une séparation... nécessaire... c'était mon projet!

BONNARD, *étonné.*

Ah!

ALBERT.

Il est inutile, monsieur, de revenir sur un passé cruel... (*Avec émotion.*) Marguerite sera libre, son sort à elle peut encore être heureux... je l'espère!

BONNARD, *très-étonné.*

Mais Marguerite ne serait plus qu'un enfant dépouillé de son héritage... une femme repoussée par son mari et votre fortune...

ALBERT, *l'interrompant.*

Arrêtez, monsieur!... votre volonté était d'abord d'emmener à l'instant votre nièce, et vous savez que mon devoir est d'y consentir... Quant à ma fortune, à moi, elle s'élève juste à la somme dont vous dites que votre frère fut dépouillé...

BONNARD.

Dans ces lettres, où s'en trouve une de sa femme, qui m'a déchiré le cœur... les preuves existent, monsieur, que Senneville était bien porteur de cette somme, et ces preuves pourront servir devant les juges.

ALBERT.

Servir à quoi, monsieur? à déshonorer la mémoire de mon père et le nom que je porte?... Ah! vous ne me connaissez pas, si vous croyez que je laisserai traîner devant les tribunaux, pour le discuter publiquement, un honneur dont je n'ai jamais permis à personne de douter!... j'aime mieux la pauvreté qu'un pareil déshonneur!... d'ailleurs, qu'ai-je besoin de fortune à présent? en m'éloignant, monsieur, j'ordonnerai que tout ce que je possède au monde soit remis entre vos mains pour le donner à votre nièce... Maintenant, excusez-moi, monsieur, je me retire!... supporter plus long-temps un pareil entretien est au-dessus de mes forces.

Il sort par la porte à gauche du public.

SCENE V.

BONNARD, *seul.*

Et des miennes aussi... Qu'est-ce que j'ai entendu?... qu'est-ce que j'ai dit?... Quoi! c'est là le comte Albert de Saint-Méry?... Le père était un grand vaurien, c'est vrai, mais je crois, ma parole d'honneur, que le fils est encore plus honnête homme que le père n'était coquin!... en l'écoutant, j'oubliais tous mes désirs de vengeance. Esprit, raison, bonté, noblesse de sentimens et d'idées, il a tout, ce jeune homme!... Ma nièce pourrait être heureuse avec lui... et ma foi... Mais ce projet de séparation formé même avant mon arrivée... il ne l'aime donc pas?...

SCENE VI.

BONNARD, MARGUERITE.

MARGUERITE, *arrivant leste et joyeuse.*
Mon oncle!...

BONNARD.

Ah! ma charmante nièce, que ce nom d'oncle me fait de bien!... il ne faut pas moins que votre présence et l'espoir de votre amitié pour me remettre un peu.

MARGUERITE.

Mais c'est vrai!... vous paraissez tout troublé, c'est ma faute peut-être?... Ce matin, je vous ai reçu dans un moment de chagrin; je suis encore un peu enfant, je pleure sans raison, et je vous aurai attristé?... Allons, c'est à moi de dissiper cette tristesse.

BONNARD.

Qu'elle est gentille!

MARGUERITE, *très-gaie.*

Vous craigniez que mon mariage n'eût pas été volontaire et ne fût pas heureux?... Soyez bien tranquille à ce sujet, dès le premier jour où j'ai vu Albert, je l'ai aimé.

BONNARD, *triste.*

Je le comprends à présent.

MARGUERITE.

Le monde l'estime; ses amis lui sont dévoués, jusqu'aux gens qui le servent, tous vantent sa bonté, et moi je l'admire... ah! je bénis le ciel d'avoir uni mon sort au sien.

BONNARD, *à part.*

Ah! mon Dieu! comment lui dire maintenant tout ce qui se passe?

MARGUERITE.

Mais rassurez-vous donc!... une erreur vous a empêché de connaître Albert, et quand vous l'aurez vu...

BONNARD, *triste.*

Mais, je l'ai vu!

MARGUERITE.

Quand vous lui aurez parlé?...

BONNARD, *soupirant.*

Mais je lui ai parlé.

MARGUERITE.

Et qu'a-t-il donc dit qui puisse vous attrister ainsi?

BONNARD.

Marguerite, s'il fallait que vous vinssiez avec moi, avec moi qui ai tant chéri votre père, et qui vous aime déjà de toute mon âme?

MARGUERITE.

Eh bien, sans doute, nous irions... car à l'avenir nous resterons tous ensemble... notre maison sera la vôtre... Albert et moi nous serons vos enfans...

BONNARD, *à lui-même.*

En vérité, c'est impossible à lui dire!

MARGUERITE.

Impossible?... Mais il n'y a qu'une chose impossible en ce monde, c'est de me séparer d'Albert.

BONNARD.

Si je voulais... si je devais vous emmener loin d'ici... loin de lui?

MARGUERITE.

Est-ce que j'y consentirais jamais?

BONNARD.

Ou si des événemens pénibles le forçaient à s'éloigner, lui?

MARGUERITE.

Je le suivrais!

BONNARD.

Si le malheur l'avait frappé?

MARGUERITE.

Je le suivrais malheureux!

BONNARD.

Et s'il ne vous aimait pas, ma pauvre enfant?

MARGUERITE.

Ah! s'il ne m'aimait pas?... ô mon Dieu!...

BONNARD.

Que feriez-vous?

MARGUERITE.

Je le suivrais encore!...

BONNARD.

Et si c'est lui qui ordonne cette séparation?

MARGUERITE.

Lui?...

BONNARD.

S'il l'exige?... s'il y pensait... depuis ce funeste mariage?

MARGUERITE.

Je ne comprends pas!

BONNARD.

Ma foi, ni moi non plus!

MARGUERITE.

Dites-lui donc... non, ne lui dites rien!... mais où est-il? que je le voie... que je lui parle... car vous vous êtes trompé.

ATR : *Un matelot.*

C'est une erreur! vous n'avez pu l'entendre
Ce mot cruel qui me glace d'effroi!

Lui, mon Albert, que j'ai revu si tendre,

Il ne peut pas vouloir fuir loin de moi!
 Pour m'éloigner il faudra qu'il me chasse!
 En recevant mes sermens et les siens,
 A son côté le ciel marqua ma place!
 S'il l'oubliait, monsieur, je m'en souviens!

BONNARD.

Oui, qu'elle lui parle!... qu'il la voie!... car
 devant ses larmes toute ma colère disparaît à
 moi!... (*Il va vers la porte de gauche.*) Il est là!

MARGUERITE, courant à la porte.

Il est là?... Albert!...

SCENE VII.

BONNARD, ALBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! venez!... dites qu'il s'est trompé; ou que
 j'entende au moins de vous-même l'arrêt qui me
 condamne!

ALBERT, triste et pâle.

Marguerite!...

MARGUERITE, reculant.

Quelle pâleur!... ah! tout est perdu!

BONNARD.

Je n'avais pas prévu tout cela, et je ne sais
 plus où j'en suis!

ALBERT, grave et triste.

Monsieur vous dira tout, Marguerite!.. Vous
 saurez que nous ne pouvions pas rester ensemble
 plus long-temps sous le même toit!.. Lui-même
 venait pour nous séparer!.. J'ai obéi à lui, à la
 destinée!.. nous aurions dû nous séparer plus
 tôt; mais, je l'avoue, je n'en avais pas le cou-
 rage!

MARGUERITE, avec douleur.

Ah!...

ALBERT.

Que les jours paisibles auxquels je vous enle-
 vai reviennent charmer votre vie!

MARGUERITE, avec désespoir.

Est-ce que c'est possible?... vous devez bien le
 savoir, Albert, vous qui connaissez tout mon
 cœur... et je remercie le ciel d'avoir permis que
 je vous dise au moins combien je vous aimais!...
 Je ne maudis pas même mon sort, quelque triste
 qu'il doive être à l'avenir, c'est vous qui en aurez
 disposé!.. vous m'aviez tout donné; vous m'a-
 vez tout ôté!... que votre volonté soit faite?

Elle tombe éfaïssée sur un fauteuil.

BONNARD, allant à elle.

Elle se trouve mal!

ALBERT.

Marguerite!

BONNARD, se plaçant entre eux et repoussant
 Albert.

Ah!... Ils ont toujours été cruels envers tous
 les tiens, mon enfant!... Vois cette lettre, la der-
 nière qu'écrivit ta pauvre mère!.. Vois, écoute!..
 elle me l'adressait au lit de mort... je ne l'ai

que qu'aujourd'hui. (*Il lit.*) « Je vous recom-
 » mande ma fille, à vous le frère de celui que j'ai
 » tant aimé, de mon Senneville, du seul objet de
 » mon fidèle amour! »

ALBERT, comme réveillé par ces mots.

Qu'entends-je?... mais que lisez-vous donc là,
 monsieur?

BONNARD.

La lettre de sa mère mourante!

ALBERT, très-agit.

Et vous dites?... ah! relisez donc encore!...

BONNARD, étonné.

Quelle émotion!... (*Il lit.*) « Senneville, le
 » seul objet de mon fidèle amour!... ah! j'avais
 » tant pleuré la mort de votre frère!... » (*Il s'inter-
 rompt.*) C'est à moi qu'elle écrit... à moi qui l'a-
 vais méconnue!...

ALBERT, avec anxiété.

Ah! poursuivez, de grâce!...

BONNARD, lisant.

« J'avais tant pleuré la mort de votre frère!
 » eh bien, il s'est encore trouvé pour moi de nou-
 velles souffrances auxquelles je n'ai pu résister!...
 » oui... pour sauver l'honneur de celui qui frappa
 » Senneville, on a sacrifié le mien! »

ALBERT.

Est-ce possible?

BONNARD, lisant.

« On a supposé qu'elle avait trahi son époux
 » celle qui meurt du regret de l'avoir perdu! »

ALBERT, à lui-même.

Ah!... ce n'était donc pas vrai!

BONNARD, lisant.

« Monsieur, ayez pitié de la fille de votre frère!
 » et toi, Senneville, pardonne-moi de n'avoir pas
 » eu le courage de vivre pour notre enfant!... et
 » reçois-moi la-haut dans tes bras, mon asile
 » dans le ciel comme sur la terre! »

ALBERT, lui prenant vivement la lettre.

Cette lettre!... cette lettre!...

Il la dévora des yeux.

MARGUERITE, se levant.

Ma pauvre mère!...

BONNARD.

Et sais-tu qui brisa ainsi le cœur de ta mère?

ALBERT, étonné.

Arrêtez, monsieur!... arrêtez!.. maintenant
 elle ne doit plus rien savoir de tout cela!

BONNARD, le regardant avec surprise, puis s'a-
 dressant à Marguerite.

N'as-tu pas de courage, enfant, pour échapper
 au malheur en me suivant?

ALBERT, avec transport.

Vous suivre?... à présent?

BONNARD.

Il ne t'aime pas! Viens avec moi, Margue-
 rite!...

ALBERT, s'élançant vers elle.

Ici!... près de moi!.. (*Il l'entraîne de ses bras.*)
 Savez-vous ce que c'est que cette jeune femme
 que vous dites sans courage?... Elle a supporté

l'injustice sans se plaindre ! le malheur sans se troubler !... Elle a sauvé celle qu'elle croyait sa rivale, quand son cœur était déchiré par la jalousie !... elle m'a aimé me croyant froid, injuste et ingrat !... mais regardez-la donc !... c'est la beauté telle qu'on la rêve ! la vertu telle qu'on l'imagine !... c'est un trésor que le ciel m'a donné, et dont je ne me séparerai jamais !... c'est mon bien ! mon bonheur ! mes seules amours !... c'est ma femme !...

MARGUERITE, dans ses bras.

Mon Albert !...

BONNARD.

Eh bien ?... que signifie ?...

ALBERT, à demi-voix.

Vous saurez tout, monsieur !

BONNARD, comme frappé d'une idée subite.

Attendez !... Je devine !... Cette calomnie... votre trouble... votre émotion... oui, vous avez pu croire... ah ! vous êtes un honnête homme !... Eh bien, pas un mot du passé, en faveur de l'avenir !... Soyez mon neveu, et que le fils répare les fautes du père !

Il déchire les papiers qu'il tient.

ALBERT.

Ah ! monsieur !...

MARGUERITE, à Albert.

Méchant !... c'était donc une épreuve ?

BONNARD.

Mais qui diable est donc cet ami que j'ai pris pour vous ?

SCENE VIII.

BONNARD, LA CHANOINESSE, BEAUSÉJOUR, ALBERT, MARGUERITE.

LA CHANOINESSE.

Mon neveu, monsieur de Beauséjour veut absolument nous quitter.

BONNARD.

Beauséjour ?... ah !...

Il va à lui.

BEAUSÉJOUR, à part.

Je suis pris !...

BONNARD.

Beauséjour... oui... c'est cela... c'est bien le nom que s'est donné cad...

ALBERT, l'interrompant en souriant.

Arrêtez !... pas un mot du passé !... vous l'avez dit ?... que tout le monde soit content à l'avenir !

BEAUSÉJOUR, allant à lui.

Content ?...

ALBERT, bas à Beauséjour.

Mon ami !... on avait calomnié sa mère !

BONNARD.

Voilà donc les grands seigneurs d'à présent ?... soit !... mais pourquoi être fat, dédaigneux, dissipateur ?...

BEAUSÉJOUR, bas à Bonnard, en allant à lui.

Bah !... tout cela n'est pas plus vrai que mon nom !... Je suis un bon enfant !... touchez là !

BONNARD.

Je le veux bien, cadet...

BEAUSÉJOUR, l'arrêtant.

Oh !...

BONNARD.

Cadet Beauséjour.


MARGUERITE, à la Chanoinesse.

Quel dommage que vous n'avez pas voulu vous marier, ma tante !

LA CHANOINESSE.

Il paraît que décidément ils seront heureux !

FIN.



LES MALHEURS D'UN JOLI GARÇON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. VARIN, ÉTIENNE ARAGO ET DESVERGERS;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville,
le 25 janvier 1834.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M ^{me} LEDOUX, limonadière.	M ^{me} GUILLEMIN.
FORTUNÉ, premier garçon de café.	M. ARNAL.
FRANÇOIS, deuxième garçon.	M. ARMAND.
BRINGUET, oncle de Fortuné.	M. LEPEINTRE.
THÉRÈSE, domestique de M ^{me} Ledoux.	M ^{lle} ATALA.
FLORA, femme de chambre d'une prima donna.	M ^{lle} WIEMEN.
UN VOITURIER.	M. BALLARD.

La scène se passe à Paris, chez madame Ledoux.

Le théâtre représente une chambre dans le fond d'un café. Porte d'entrée au fond, laissant apercevoir le café. Deux portes à droite, une à gauche; une cheminée surmontée d'une glace; une table, des chaises, etc., etc.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, puis THÉRÈSE.

FRANÇOIS, écoutant à la première porte à droite.

Fortuné dort profondément!... De son côté, madame Ledoux, la bourgeoise, n'est pas prête à descendre... ça serait bien l'instant de causer avec Thérèse... et si elle avait l'esprit de venir me trouver... Justement, la voici...

THÉRÈSE, entrant par la gauche.

J'peux-t-il entrer?

FRANÇOIS.

Oui, Thérèse... nous sommes seuls... il est de bonne heure... je viens d'ouvrir le café... ainsi, laisse-moi t'embrasser pour aujourd'hui, pour hier, pour tous les jours précédents...

THÉRÈSE.

Non!... je ne veux pas!... Laisse-moi tranquille...

FRANÇOIS.

Tu me refuses?... après une année de séparation...

THÉRÈSE.

C'est toi qui l'as voulu...

FRANÇOIS.

C'est vrai!... Mais dès que j'ai entrevu le moyen de nous réunir, je l'ai joliment saisi.

Madame Ledoux, la bourgeoise, a eu besoin d'une domestique, je t'ai fait venir de Beauvais, et depuis hier au soir, tu es installée chez elle..

THÉRÈSE.

Comme c'est agréable d'être domestique, quand on avait l'idée d'être autre chose

FRANÇOIS.

Patience, Thérèse... j'ai de vastes projets. Madame Ledoux est une veuve opulente... son café l'ennuie; et depuis qu'elle n'est plus de la première jeunesse, elle prétend que le gaz lui est contraire... en un mot, je ne la crois pas éloignée de céder son établissement, et j'aspire à lui succéder: voilà mes rêves d'ambition!..

THÉRÈSE.

Toi! et comment?... Tu n'as rien, ni moi non plus...

FRANÇOIS.

Je n'ai rien... c'est ce qui te trompe!... J'ai des mœurs, je suis connu pour avoir des mœurs... et j'ai toujours refusé de servir dans les restaurants à cause des cabinets particuliers.. Il est vrai que, dans les cafés, on gagne davantage..

A la de la Robe et les Boutes

Personn', ma chère, mieux que moi ne calcule.

Je suis très fort sur cet article-là !...
Et dans ce siècle, où sur-tout on spéculé,
Il faut tirer parti de ce qu'on a.
Moi, j'ai des mœurs ! c'est une bonne affaire,
C'est un trésor ; car, vois-tu, de nos jours,
En fait de mœurs, pour soi, l'on n'y tient guère,
Mais dans les autr's on y tiendra toujours.

Voilà pourquoi, Thérèse, avec mes économies, je puis prétendre... Enfin, je ne te demande à toi que de la patience et de la discrétion.

THÉRÈSE.

C'est que justement je n'aime pas les mystères... les cachoteries... À quoi que ça sert?...

FRANÇOIS.

À quoi que ça sert? le voici, à quoi que ça sert! Mais non, tu ne me croirais pas : il vaut mieux que madame Ledoux te le dise elle-même...

THÉRÈSE.

Quel drôle de mari que tu fais... Avec toi, on ne peut jamais rien savoir.

FRANÇOIS.

Thérèse, il faut bien se gêner un peu pour devenir cafetière... et tu le seras... Tu auras un comptoir... tu seras coiffée en cheveux, et tu nageras dans le velours et l'acajou...

THÉRÈSE.

Tiens!... ce sera gentil!...

FRANÇOIS.

Moi, j'aurai l'habit noir, et je me promènerai, avec la serviette sous le bras, comme un grand seigneur... Je donnerai mes ordres. François, voyez ce que veut monsieur... Je connais un particulier qui en sera fièrement vexé...

THÉRÈSE.

Qui donc ça?

FRANÇOIS.

Notre premier garçon, que tu n'as pas encore vu... Hier, à ton arrivée, il était dehors... et il doit être rentré fort tard... si toutefois il est rentré... car c'est un gaillard... le don Juan du quartier... très joli garçon... beau, bien fait, spirituel... du moins, à ce qu'on dit... car cet homme-là va à tant de monde, qu'il ne m'est jamais revenu... Mais les femmes en raffolent... elles ne jurent que par M. Fortuné...

THÉRÈSE.

Fortuné!... il s'appelle Fortuné?...

FRANÇOIS.

Au fait... c'est un compatriote... Il est de Beauvais... et voilà six mois, tout au plus, qu'il est à Paris... Tu as peut-être entendu parler de lui?...

THÉRÈSE.

Non, non, je ne crois pas...

FRANÇOIS.

À propos... Et Julien, le petit Julien, notre fils... à quelle heure arrivera-t-il?

THÉRÈSE.

À deux heures, avec le voiturier.

FRANÇOIS.

C'est bien... j'irai l'attendre à la voiture...

THÉRÈSE.

Par exemple, je te déclare que je ne veux pas me séparer de lui.

FRANÇOIS.

Oui, nous verrons ça... Silence! voici la bourgeoise!... Elle s'est levée bien matin aujourd'hui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} LEDOUX. Elle entre par la gauche et porte une tasse de lait.

MADAME LEDOUX.

Ah! vous voilà, Thérèse?... C'est bien, mon enfant... j'aime qu'on soit matinal... Où donc est Fortuné?...

FRANÇOIS.

Encore à dormir, madame; mais, si vous voulez, je vais l'appeler...

MADAME LEDOUX.

Du tout... il a besoin de repos... sa santé exige les plus grandes précautions... Dès qu'il paraîtra, vous lui recommanderez de prendre cette tasse de lait que j'ai préparée.

(Elle la pose sur la cheminée.)

FRANÇOIS, à part.

Dieu! quelle attention...

MADAME LEDOUX.

N'avez-vous pas remarqué, François, que, depuis quelque temps, il a une petite toux sèche?

FRANÇOIS.

C'est vrai, madame... et si j'ai un conseil à lui donner, c'est de se marier bien vite.

MADAME LEDOUX.

Vous croyez?

FRANÇOIS.

Oui, madame... le mariage est un calmant... et je vous avoue que moi-même je serais presque disposé...

MADAME LEDOUX.

Vous songeriez à vous marier?

FRANÇOIS.

C'est assez naturel, quand on a des mœurs...

MADAME LEDOUX.

Je n'aurais pas le droit de m'y opposer... mais je crois vous en avoir déjà prévenu... je ne veux pas chez moi de gens mariés, et je serais forcée de vous donner votre compte.

THÉRÈSE, à part.

Ah! mon Dieu!

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

Tu l'entends... et tu comprends le motif...

THÉRÈSE, bas à François.

C'est toujours bien ennuyeux...

SCÈNE III.

LES MÊMES; FLORA, accourant par le fond.

FLORA.

Ah! madame Ledoux, je vous trouve à propos.

MADAME LEDOUX.

De quoi s'agit-il, mademoiselle Flora?

FLORA.

Ma maîtresse qui se trouve mal... elle est dans un état...

MADAME LEDOUX.

Cette jeune cantatrice des Bouffes, qui loge au premier?...

FLORA.

Hier, elle a chanté faux par hasard... ce qui lui arrive souvent... et depuis ce moment-là ses nerfs la tourmentent... Nous voici au dixième évanouissement... c'est au point que je viens vous emprunter un flacon, si vous en avez: les nôtres sont épuisés...

MADAME LEDOUX.

Bien volontiers... je vais voir.

(Elle cherche dans le tiroir de la table.)

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

C'est un prétexte... Je suis sûr qu'elle ne vient pas pour ça.

FLORA, à part.

Je ne vois pas Fortuné!... il m'évite depuis quelques jours... Qu'il tremble, le perfide!...

MADAME LEDOUX.

Voici le seul que je possède, et je ne sais s'il vous suffira: c'est de l'eau de mélisse.

FLORA.

N'importe.

AIR: Un homme pour faire.

Chez ma maîtress', vous l' pensez bien
De pareill's scènes sont nombreuses;
Aussi j' connais le bon moyen
De calmer ses attaqu's nerveuses...
De c' que j' lui présent' sans façon
Jamais madame ne s'informe;
Il suffit qu'ell' voie un flacon...
Et j' prends le vôtre pour la forme.

FRANÇOIS.

Madame, faut-il vous servir votre chocolat?

MADAME LEDOUX.

Pas encore!... J'attends Fortuné, nous déjeunerons ensemble... J'ai à lui parler d'affaires.

FRANÇOIS, à part.

Diable... quel honneur!...

FLORA, à part.

Déjeuner ensemble!... c'est bien singulier...

MADAME LEDOUX.

Thérèse, vous irez d'abord chez le boulanger, ici près, et vous y prendrez un pain de gnanou... Fortuné les aime beaucoup... c'est plus léger... et sa poitrine devient si délicate...

THÉRÈSE.

Oui, madame..

FLORA, à part.

Cette femme a des soins bien tendres pour ses garçons...

FRANÇOIS, de même.

Il y a quelque chose là-dessous...

FLORA.

Je n'avais pas encore vu mademoiselle chez vous?...

MADAME LEDOUX.

Elle n'est à mon service que depuis hier.

FLORA, à part.

Elle est bien jolie! Je n'aime pas cette fille-là!...

MADAME LEDOUX.

François, j'ai quelques comptes à régler... vous me préviendrez sitôt que Fortuné paraîtra!... Adieu, mademoiselle.

FLORA.

Madame, je vous salue... (A part.) Il faut que j'aie une explication avec Fortuné...

ENSEMBLE.

FLORA, MADAME LEDOUX, FRANÇOIS, THÉRÈSE.

AIR: Ma tendresse paternelle. (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.)

FLORA.

Me serait-il infidèle?...
Je le soupçonnais déjà...
Sur lui veillons avec zèle.
Je pars, mais il me r'verra.

MADAME LEDOUX.

Tous les deux montrez du zèle;
Vous le savez... Il faudra
Que sans retard on m'appelle
Quand Fortuné paraîtra.

FRANÇOIS.

Oui, comptez sur notre zèle;
J'n'oublierai point qu'il faudra
Que sans r'tard on vous appelle
Quand Fortuné paraîtra.

THÉRÈSE.

Oui, comptez sur notre zèle
Madame, on obeitra.
A ses d'voirs toujours fidèle,
Jamais Thérés' ne manqu'ra.

FRANÇOIS, à part.

Pour lui, quelle bienveillance!

FLORA, à part.

Ah! s'il a trahi mes vœux,
Qu'il redoute ma vengeance!

FRANÇOIS, à part.

C'est un gaillard bien heureux!

(Reprise de l'ensemble.)

(Madame Ledoux sort par la gauche, Thérèse et Flora sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, puis FORTUNÉ.

FRANÇOIS, seul.

Je ne suis pas tranquille... La bourgeoise a bien des prévenances pour Fortuné; est-ce qu'elle voudrait par hasard?... Diable!... ça ne m'arrangerait pas du tout... mais je suis là... et si je m'aperçois de quelque chose... Ah! ça, mais... il a le sommeil bien dur... il fait sa grasse matinée... C'est aujourd'hui son jour de sortie : il faut pourtant l'éveiller.

(Il va encore écouter à la porte de Fortuné, qui est la première à droite; au même instant, on voit celui-ci entrer par la deuxième porte du même côté: il est nu-tête, et ses vêtements sont un peu en désordre.)

FORTUNÉ.

Personne ne m'a vu rentrer... et j'espère qu'on ne m'a pas suivi.

FRANÇOIS, l'apercevant.

C'est vous, monsieur Fortuné... par où diable êtes-vous entré?...

FORTUNÉ.

Par la porte de l'allée...

FRANÇOIS.

Vous avez donc passé la nuit dehors

FORTUNÉ.

Silence, François!... Si tu m'avais vu tout-à-l'heure... j'étais dans un état déplorable... mais je suis entré chez un coiffeur pour réparer mon désordre.

(Il fait quelques pas.)

FRANÇOIS.

On dirait que vous boitez?

FORTUNÉ.

Tais-toi, malheureux... tu vas me compromettre...

FRANÇOIS.

Je parie qu'il vous est arrivé quelque aventure?

FORTUNÉ.

Eh bien! oui... je puis te le dire à toi... mon ami, mon camarade... une aventure fort brillante dans ses débuts... mais très ordinaire dans ses conséquences... je sors de recevoir une volée.

FRANÇOIS.

Encore une bonne fortune?

FORTUNÉ.

Hélas! oui... une femme charmante, une jeune veuve dont je tairai le nom... Elle était sur le point de contracter un nouvel hymen... un mariage de convenance, lorsqu'il y a un an à peu près, son futur époux fut obligé d'entreprendre un voyage de long cours. Quelques mois plus tard, je fis sa connaissance... ce fut en prenant une glace qu'elle me vit pour la première fois... elle me vit, la malheureuse, et elle ne put achever sa glace... son ame fut sub-

jugnée... Chaque soir je m'échappe pour me rendre auprès d'elle, et je ne rentre dans ma chambre qu'au lever du jour... Voilà le commerce que je fais depuis je ne sais combien de semaines...

FRANÇOIS.

Et moi qui ne m'en suis jamais aperçu...

FORTUNÉ.

Ce matin j'allais prendre congé d'elle comme à l'ordinaire, lorsqu'on frappe violemment à la porte... nous ne répondons pas... une voix se fait entendre... c'était celle de son prétendu...

FRANÇOIS.

Qui revenait de voyage... il avait peut-être pris la poste...

FORTUNÉ.

Juge de notre frayeur... Palmyre était tremblante...

FRANÇOIS.

Ah!... elle se nomme Palmyre?...

FORTUNÉ.

Dieu!... e me suis trahi... n'abuse pas de cette confiance... Enfin le bruit cesse, le temps s'écoule, et au bout d'une heure je me hasarde à sortir... Il faisait à peine jour... je franchis lestement les degrés... mais arrivé à l'endroit le plus obscur de l'escalier, je sens tomber quelque chose sur moi : c'était une canne...

FRANÇOIS.

Vraiment?

FORTUNÉ.

Une canne, ou un bâton!... je n'ai pas pris le temps de vérifier... et j'étais déjà loin, que l'autre frappait encore sur la rampe et sur le mur... il a dû casser sa canne... si c'en était une...

FRANÇOIS.

Vous êtes bien heureux qu'il n'est pas cassé autre chose...

FORTUNÉ.

Tu appelles ça être heureux François?... je ne partage pas ce préjugé...

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Va, crois-moi, l'état que j'exerce
Donn' moins d'plaisirs que de regrets...
Dans tout' autr' branche de commerce
On a quelques profits secrets!...
Là-dessus personne ne chicane;
Chaqu' métier a son r'venant bon...
Dans l' mien le seul tour de bâton,
Mon ami, ce sont les coups d' canne.

Mais, dis-moi, madame Ledoux m'a-t-elle demandé?...

FRANÇOIS.

Je crois bien et de grand matin... elle avait même préparé cette tasse de lait pour vous rafraîchir l'intérieur.

FORTUNÉ.

Excellente femme... c'est la crème des limo-

nadières... Tiens! voici la clé de ma chambre; donne-moi mon habit.

(Il donne sa veste à François.)

FRANÇOIS.

Ah çà!... vous êtes donc sorti sans chapeau?

FORTUNÉ.

Ah! grand Dieu!... tu m'y fais penser... j'avais mon bonnet grec... celui que Flora m'a brodé elle-même. Dans mon trouble je l'aurai laissé chez sa rivale.

FRANÇOIS.

Ah! prenez-y garde... ces Italiennes, c'est capable de tout.

(Il entre dans la chambre de Fortuné.)

FORTUNÉ.

A qui le dis-tu?... Depuis long-temps j'ai l'intention de rompre avec elle... mais je redoute sa fureur... elle a une âme si vindicative...

FRANÇOIS, rentrant avec l'habit de Fortuné.

La bourgeoise m'a recommandé de la prévenir quand vous seriez visible... j'y cours... Ah! j'oubliais... une lettre pour vous, que le facteur m'a remise ce matin, en ouvrant la boutique.

FORTUNÉ.

Donne.

(Il la met dans sa poche.)

FRANÇOIS.

Vous ne la lisez pas...

FORTUNÉ.

Une écriture de femme... c'est toujours la même chose... des pattes de mouche trempées dans les larmes... voilà leur style épistolaire...

FRANÇOIS.

Ah! maudit farceur... va!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

FORTUNÉ, seul.

Oh! oui, je suis un farceur, et voilà ce qui me rend si mélancolique... j'ose à peine jeter un regard sur l'horizon de ma vie. O nature! pourquoi m'as-tu prodigué de funestes agréments?... pourquoi m'as-tu donné d'une physiologie intéressante?... pourquoi suis-je bien bâti?... pourquoi suis-je d'une architecture si remarquable?... Je voudrais être laid, je voudrais être bossu, je voudrais qu'une de mes jambes eût un pied de plus que l'autre!... Quelle existence que la mienne!... tromper des maîtresses qui me le rendent bien, recevoir des volées que je ne rends pas, telle est ma destinée... L'univers me croit heureux, et je suis l'homme le plus à plaindre du troisième arrondissement... Il faut que ça finisse... et pour ça j'ai pris un parti désespéré... un parti qui est encore un secret pour tout le monde... mais ici je puis le dire tout haut... (A voix basse.) Je vais me marier... j'é-

pouse madame Ledoux!... me bourgeoise. A la vérité, je ne l'aime pas, mais j'aime sa fortune, et, sous ce point de vue, c'est un mariage d'inclination... Au surplus elle n'a rien à craindre, je lui serai fidèle. Oui, je te serai fidèle, estimable limonadière... si je t'épouse, c'est que je ne veux plus aimer personne.

AIR: Ce soir j'arrive donc, etc. (du PRÉ-ACX-CLARCS)

Enfin de la beauté fuyant les nouils perfides,

Mon cœur se ferme au sentiment.

Puisque l'hymen m'offre les invalides,

Entrons dans cet établissement.

Aimable bourgeoise,

A toi sans retour,

Mon humeur grivoise

Renonce à l'amour.

Près de toi, ma chère

Vivant sans desir,

La nuit tout entière

Je pourrai dormir.

Cependant je prévois mille obstacles, et le plus terrible, le plus embêtant... c'est Flora!... cette jalouse Italienne dont le caractère est si volcanique!... Ah! j'ai d'affreux pressentiments... n'importe, je romprai avec elle comme avec les autres... Adieu, Marton, adieu, Lisette, je n'en veux plus aucune, ni à Paris, ni en province où j'avais conservé quelques correspondances, et, pour commencer, je vais répondre à ce billet que m'a remis François. (Il prend la lettre dans sa poche.) C'est bien une écriture de femme, mais je ne la connais pas, voyons toujours...

(Il lit.)

« Monsieur, vous m'avez rendu mère, et ça ne peut pas se passer comme ça... je saurai bien vous contraindre à remplir les devoirs que ceci vous occasionne... va, tu n'en es pas quitte, et si le ciel est juste, il doit te réserver d'effroyables châtements.

« Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Signé, celle que tu as indignement trompée. » Celle que j'ai trompée!... c'est bien vague... pas d'autre signature... La lettre est datée de Beauvais... mais c'est qu'à Beauvais j'en ai laissé cinq ou six... serait-ce Jenny la modiste, Ursule la dévote, ou la coquette Saint-Firmin? Ma foi, je m'y perds... dans tous les cas elle est à Beauvais... je ne risque rien... mon mariage va se conclure... et une fois marié... Voici la bourgeoise... composons-nous un maintien plein de candeur et d'amour...

SCÈNE VI.

FORTUNE, M^{lle} LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Ah! vous voilà, Fortuné, j'étais impatente... Vous vous êtes levé bien tard...

FORTUNÉ.

Trop tard, puisque je vous aurais vus plus tôt...

MADAME LEDOUX.

Il ne tenait qu'à vous...

FORTUNÉ.

Je passe des nuits si agitées...

MADAME LEDOUX.

Et d'où cela vient-il?...

FORTUNÉ.

D'où?... d'où...

AIR de Céline.

Cela provient d'une personne
Par qui mon repos est détruit;
A ce tourment je n'abandonne,
J'y pense le jour et la nuit...
Le soir, son souvenir me ronge ;
Ça m'empêche de sommeiller...
Le matin, je la vois en songe...
Ça m'empêche de m'éveiller.

MADAME LEDOUX.

En effet, il y a dans vos traits un abattement...

FORTUNÉ.

. Bien naturel...

MADAME LEDOUX.

Pourquoi donc ?

FORTUNÉ.

Demandez à votre miroir...

MADAME LEDOUX.

Taisez-vous, Fortuné, taisez-vous... Avez-vous pris la tasse de lait que je vous ai préparée?...

FORTUNÉ.

Non!... ce n'est pas cela qui peut me calmer...

MADAME LEDOUX.

Votre santé l'exige... vous n'en avez aucun soin...

FORTUNÉ.

Eh bien ! non, madame, non, Rosalie, je ne puis plus vivre comme ça... Depuis que tu m'as promis ta main... je dépéris d'une façon cruelle... J'ai des rivaux, Rosalie!... des rivaux redoutables... l'un d'eux sur-tout, M. Giraud, ce jeune parfumeur qui a fait des folies pour vous...

MADAME LEDOUX.

Ne vous l'ai-je pas sacrifié?...

FORTUNÉ.

C'est vrai... mais je ne suis pas tranquille... et si notre hymen est encore différé...

MADAME LEDOUX.

Silence!... silence, imprudent!... si on vous entendait... Il est vrai que notre mariage est arrêté... mais vous savez quelle précautions nous avons à prendre... Une limonadière épouser un de ses garçons... ça ferait jaser et je ne veux pas d'avance exciter les caquets...

FORTUNÉ.

Vous avez raison... continuons le mystère... ça me va beaucoup... ça me va tout-à-fait...

MADAME LEDOUX.

Heureusement, cela finira bientôt... Votre oncle Bringuet n'arrive-t-il pas aujourd'hui ?

FORTUNÉ.

Aujourd'hui même... il revient de Hongrie, où il est allé faire emplette de sangsues.

MADAME LEDOUX.

De sangsues?

FORTUNÉ.

Oui, madame... Mon oncle, ancien vétérinaire d'Espagne, s'est livré à cette industrie analogue à ses habitudes. Ses richesses se composent d'une immense quantité de ces reptiles... trop heureux si je pouvais mettre une pareille fortune à vos pieds...

MADAME LEDOUX.

Ce n'est point l'opulence que je desire, Fortuné... mais un cœur tendre et sans allure... et je ne suis pas rassurée là-dessus...

FORTUNÉ.

Quoi!... vous pourriez supposer?...

MADAME LEDOUX.

Vous le savez... je suis bonne, indulgente... je puis passer bien des petites choses ; mais vous êtes galant, très galant... et il y a dans la maison une jeune Italienne...

FORTUNÉ.

Flora!... une femme de chambre... Fi donc!...

MADAME LEDOUX.

En effet... ce serait fort inconvenant.

FORTUNÉ.

Je ne lui adresserai plus une syllabe.

MADAME LEDOUX.

Cette promesse me suffit... Il est tard... nous allons déjeuner ensemble.

FORTUNÉ.

Que dites-vous?... une pareille faveur...

MADAME LEDOUX.

N'êtes-vous pas mon mari?...

FORTUNÉ, lui baisant les mains.

Je ne serai jamais que ton amant!...

MADAME LEDOUX, sonnant.

François... François!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis THÉRÈSE.

FRANÇOIS, entrant.

Madame...

MADAME LEDOUX.

Le chocolat!...

FRANÇOIS.

Voilà, madame...

(Il sort.)

MADAME LEDOUX.

Et cette petite Thérèse qui n'est pas revenue...

FORTUNÉ.

Thérèse!...

MADAME LEDOUX.

Ma nouvelle domestique... Je l'avais envoyée chercher un pain de gruau pour vous...

FORTUNÉ, à part.

Thérèse!... il est vrai qu'il y a tant de Thérèses dans le monde.

FRANÇOIS, rentrant avec un plateau servi.

Voici votre déjeuner... (Il le pose sur la table.) Et puis, j'ai à vous dire...

MADAME LEDOUX.

Et Thérèse?...

FRANÇOIS.

Elle me suit... Et puis, j'ai à vous dire...

MADAME LEDOUX.

Enfin, la voilà!...

(Thérèse entre.)

FORTUNÉ, à part.

Grand Dieu!...

THÉRÈSE, le voyant.

Ah!...

(Elle laisse tomber les petits pains.)

MADAME LEDOUX.

Eh bien! que faites-vous donc, maladroite?

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que ça signifie?... Comme ils ont l'air troublé tous les deux...

THÉRÈSE.

Madame, c'est le pied qui m'a tourné...

FORTUNÉ, à part.

Thérèse ici... Quel contre-temps...

MADAME LEDOUX.

François, qu'aviez-vous à me dire?...

FRANÇOIS.

Moi, madame... je ne sais plus... Ah!... j'y suis... On vous demande au comptoir... un effet qu'on vient toucher.

MADAME LEDOUX.

J'y vais... Attendez - moi un instant... Fortuné.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FORTUNÉ, THÉRÈSE, FRANÇOIS.

FORTUNÉ, s'approchant vivement de Thérèse.

Thérèse!... au nom du ciel!... quel est votre dessein?... Pourquoi venez-vous me relancer jus- qu'ici?...

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que j'entends-là?...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur-là?... Est-ce que je vous connais!...

FORTUNÉ.

Tu ne me connais pas?...

FRANÇOIS, à part.

Il la tutoie...

FORTUNÉ.

Dis-tu vrai?... Aurais-tu des raisons pour ne

pas me reconnaître... ça m'arrangerait parfaite- ment.

THÉRÈSE, à part.

Et mon mari qui est-là!...

FORTUNÉ.

Mais non... c'est plutôt la présence d'un étranger, qui te gêne... François, laissons-nous un peu, je t'en prie...

FRANÇOIS.

Non, non... permettez... je ne suis pas fâché... ça m'amuse.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc que je ne parlerais pas devant lui?... Je n'ai aucun secret... je vous le répète... je ne vous ai jamais connu.

FORTUNÉ.

Eh bien! tu as raison... tu es charmante... Oublies tout ce qui s'est passé : soyons étran- gers l'un à l'autre...

FRANÇOIS, à part.

Et dire que je n'ose pas lui donner un coup de pied...

FORTUNÉ.

Si tu y consens... je te promets de te cher- cher un mari; n'est-ce pas, François, nous lui chercherons un mari?... un vrai mari... un bon enfant... un jobard?...

FRANÇOIS, à part.

Oh! par exemple... je ne me contiens plus... (Haut.) Monsieur Fortuné! ..

FORTUNÉ.

Silence!... on vient.

BRINGUET, en dehors.

Oui, madame Ledoux... je brûle d'embrasser mon deveu...

FORTUNÉ.

C'est la voix de mon oncle Bringuet... Thé- rèse, de la discrétion... et toi, François, pas un mot...

FRANÇOIS.

C'est une atrocité!... Ayez donc des mœurs!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRINGUET, M^{me} LEDOUX.

BRINGUET, MADAME LEDOUX, FORTUNÉ.

AIR (Vive l'empereur! (d'UN TRAIT DE PAUL PREMIER))

Pour nous quel beau jour!

Où, c'est bien lui! bonheur suréminent!

Près de ceux } qu'il aime,
 } que j'aime.

Enfin } me } voilà de retour.
 } te }

BRINGUET.

Embrassons-nous, mon cher Fortuné...

(Ils s'embrassent.)

FRANÇOIS, lui à Thérèse.

Suivez-moi, madame... j'ai à vous parler.

THÉRÈSE, de même.

Mais, mon ami!... je t'assure que...

FRANÇOIS.

Venez, vous dis-je...

(Fausse sortie.)

MADAME LEDOUX.

Où allez-vous, François?... Restez pour nous servir...

FRANÇOIS, à part.

Je ne pourrai pas faire une scène à ma femme!

(Thérèse sort.)

MADAME LEDOUX.

Eh bien! monsieur Bringuet, êtes-vous content de votre voyage?...

BRINGUET.

Oui, madame... Pour ce qui est du voyage... il a été bon : la Hongrie est un pays superbe... des sangsues énormes.

FORTUNÉ.

Il me semble qu'en France il y en a d'une assez belle grosseur.

BRINGUET.

Oui... mais l'espèce est différente...

MADAME LEDOUX.

Vous déjeunez avec nous!

BRINGUET.

Pardon, belle dame!... c'est une chose faite... mais je prendrai volontiers une demi-tasse, une simple demi-tasse.

MADAME LEDOUX.

Vous entendez, François : dépêchez-vous.

FRANÇOIS, sortant.

Oui, madame...

BRINGUET.

Arrivé pendant la nuit, j'avais un appétit du diable... et je suis entré de grand matin chez un restaurateur, où, pour dix-huit sous, j'ai mangé comme un Turc.

FORTUNÉ.

Ce repas-là ne vous fera pas de mal.

BRINGUET.

Peut-être!... vu que je me suis emporté contre un garçon : d'abord j'avais de l'humeur à cause d'un autre événement... et puis, je suis très vif, et, dans ma vivacité, j'ai cassé vingt-deux assiettes.

FORTUNÉ.

Vingt-deux!...

BRINGUET.

Une pile qui se trouvait à côté de moi!... de manière que mon déjeuner de dix-huit sous m'est revenu à quinze francs. Aussi, je les ai traités... j'étais comme un lion...

FORTUNÉ.

Il paraît que vous avez toujours une tête?...

BRINGUET.

Une tête!... au contraire... Mais il ne faut pas me manquer... Je suis très vif!... et ceux qui me manquent... moi, je ne les manque pas : une, deux... enfoncé...

FORTUNÉ, à part.

Il a des bras fort pittoresques.

FRANÇOIS, rentrant.

La demi-tasse demandée...

MADAME LEDOUX.

Allons, monsieur Bringuet, calmez-vous, et veuillez vous asseoir...

(Il se mettent à table.)

BRINGUET.

Vous avez raison, belle dame!... Parlons de vous... de vos affaires... je m'y intéresse beaucoup, et je me suis hâté de revenir dès que Fortuné m'a écrit vos projets de mariage.

FRANÇOIS, à part.

De mariage, voilà du nouveau...

FORTUNÉ, bas à Bringuet.

Silence, mon oncle, devant François... il ne sait rien...

MADAME LEDOUX, de même.

Oui... c'est encore un mystère...

BRINGUET.

Bah!... à quoi bon les mystères?... vous n'attendiez que moi, eh bien! me voilà... Je suis pour qu'on se presse, car je sais personnellement ce qu'il en coûte pour attendre.

FORTUNÉ.

Vous, mon oncle?

BRINGUET.

Oui, mon ami... Lorsque je suis parti... il y a onze mois, j'étais sur le point de me marier aussi...

FORTUNÉ.

Pas possible.

BRINGUET.

Je ne te l'ai pas dit, parceque tu es mon héritier et ça t'aurait fait de la peine...

FORTUNÉ.

Merci, mon oncle...

BRINGUET.

Une jeune dame que j'adorais... malheureusement mon départ fit ajourner l'hymen à mon retour... mais je suis revenu sans la prévenir et plus tôt qu'elle ne l'espérait... une surprise agréable que je voulais lui procurer... Cette nuit, en descendant de voiture, mon premier soin fut de me rendre à son domicile...

FORTUNÉ, à part.

Ah! mon Dieu!... quel rapport...

FRANÇOIS, de même.

Est-ce que par hasard...

BRINGUET.

Je frappe à la porte... j'appelle... point de réponse... je me doute de quelque chose et je me cache dans le renfoncement de l'escalier.

FORTUNÉ, à part.

C'est bien ça...

BRINGUET.

Au bout d'une heure! j'en suffoque encore!... je vois sortir de la chambre de Palmyre... c'est son nom... un être du sexe masculin...

MADAME LEDOUX.

Ah! quelle horreur!...

BRINGUET.

Le jour qui commençait m'a permis de le reconnaître.

FORTUNÉ.

Vous l'avez reconnu?

BRINGUET.

J'ai reconnu que c'était un homme... Il s'élança dans l'escalier... et quand il a passé devant moi... je ne puis vous dire le nombre de coups de canne dont je l'ai gratifié... S'il est vrai que les mortels soient fragiles... celui-là doit être en morceaux...

FRANÇOIS, à part.

Ah! ah! ah! quel dommage que je n'aie pas envie de rire!...

FORTUNÉ, à part, en se levant.

Décidément c'était une canne...

BRINGUET, se levant ainsi que madame Ledoux.

Vous sentez qu'après une pareille découverte, je ne suis pas entré chez la belle... je suis très vif... je l'aurais écrasée, et je veux attendre que ma colère soit un peu calmée.

FORTUNÉ.

A votre place je ne retournerais pas chez cette malheureuse.

MADAME LEDOUX.

Permettez, on est souvent la dupe des apparences...

BRINGUET.

Ta future a raison; il est de fait que les apparences... et puis j'apprendrai peut-être le nom de l'individu, et, alors, malheur à lui! je le tuerais.

FORTUNÉ, à part.

Je suis sur un volcan!

BRINGUET.

Mais tout cela ne doit influencer en rien sur votre mariage... nous signerons le contrat ce soir... c'est convenu!... et je vous quitte pour aller chercher des témoins.

FRANÇOIS, à part.

Vieil animal!

MADAME LEDOUX.

J'inviterai aussi quelques personnes.

FORTUNÉ.

Le moins possible, chère amie... le bonheur fuit l'éclat.

MADAME LEDOUX.

Deux ou trois amies seulement... Je vais envoyer Thérèse les engager de ma part... Moi, je passe chez mon notaire, j'y fais préparer un projet de contrat et je reviens vous le communiquer...

FORTUNÉ, à part.

Que n'est-il déjà signé?...

FRANÇOIS, à part.

Moi, je vais m'occuper de leur mettre des bâtons dans les roues.

BRINGUET, cherchant sa canne.

Où donc est ma canne... ah! j'oubliais que je l'ai cassée ce matin.

FORTUNÉ, à part.

J'ai plus de mémoire que lui.

FRANÇOIS, à part.

Oh!... une idée!... le petit Julien... mon fils.

BRINGUET.

Au revoir, mon neveu.

FRANÇOIS.

Voilà le bâton que je cherchais...

BRINGUET.

Madame Ledoux, je vous baise les mains...

FORTUNÉ.

Adieu, mon oncle...

Air: Allons, l'honneur nous appelle (de SEIZE JOURS DE SAGESSE).

Allez, partez, le temps presse,

Et revenez tous en ces lieux

Joyeux,

Combler mes vœux et ma tendresse,

Trop heureux si dans ce beau jour

L'amour

Nous engage enfin sans retour!

ENSEMBLE.

FORTUNÉ.

Allez, partez, le temps presse,

Etc., etc.

BRINGUET ET MADAME LEDOUX.

Allons, partons, le temps presse,

Etc., etc.

C'en est fait, il faut qu'en ce jour

Etc., etc.

FRANÇOIS.

Allez, partez, le temps presse,

Etc., etc.

(A part.)

Moi j'vais vous jouer en ce jour

Un tour,

Qui pourra calmer votre amour.

(Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE X.

FORTUNÉ, seul.

Mon horizon se rembrunit de toutes parts, les nuages s'accroissent... Comment détourner la tempête?... où trouver un paratonnerre... ou plutôt un paraferme!... car voilà ce qu'il me faudrait, un paraferme!... objet qui manque absolument dans le commerce... Heureusement la bourgeoise est folle de ma personne, et mon oncle ne se doute de rien!... je puis encore me sauver à travers les déneils...

Air de Mops.

Au courant qui m'entraîne

Livrons-nous sans trembler,

Que ma barque incertaine

Flote au gré du zéphyr

L'espérance bête!

Me promet de beaux jours

Chantons, chantons toujours!

Eh ! vogue la nacelle
Qui porte mes amours !

(Apercevant Flora qui entre.) Dieu ! Flora !... encore un nuage que j'oubliais...

SCÈNE XI.

FORTUNÉ, FLORA.

FLORA.

Vous chantiez, Fortuné ; vous êtes bien joyeux.

FORTUNÉ.

Je prévoyais sans doute votre arrivée.

FLORA.

Toujours galant... Je suis bien aise de vous trouver seul... J'ai à vous parler...

FORTUNÉ, à part.

Et la bourgeoise qui va revenir... quel supplice !... (Haut.) Parlez, piquante Flora.

FLORA.

Ce que j'ai à vous dire exige tant de ménagements... Et d'abord, Fortuné... croyez-vous que l'amour puisse être éternel ?

FORTUNÉ.

Celui que j'ai pour vous est de ce nombre.

FLORA.

Oh ! point de fadeurs, je vous en prie... mais de la franchise... Pour mon compte, je vais vous en donner l'exemple...

FORTUNÉ.

Vous me surprenez...

FLORA.

C'est un aveu que la délicatesse m'oblige à faire... Oui, Fortuné, il n'est que trop vrai... les sentiments du cœur sont éphémères ; l'inconstance est dans la nature ; vous le savez mieux que personne... Si vous m'aviez toujours aimée comme autrefois... je n'aurais peut-être jamais songé... mais l'indifférence, la froideur qui percent malgré vous dans vos manières...

FORTUNÉ.

Moi ! j'ai donc bien dissimulé...

FLORA.

Ah !... ne vous en défendez pas... je vous le répète...

AIR : Rose, ma bien-aimée (de Plantade).

Jadis votre tendresse
Vers moi guidait vos pas ;
Vous me cherchiez sans cesse,
Ça n'est plus d' même, hélas !...
Vous semblez, au contraire,
Et me craindre et me fuir...
Il n' faut pas en rougir...
Car c'est involontaire.
Changer, c' n'est pas trahir.

FORTUNÉ.

Comment !... Flora... vous pensez ?...

FLORA.

Oui, Fortuné... et d'ailleurs j'ai perdu le droit de vous en faire un crime ?

FORTUNÉ.

Que dites-vous ?

FLORA.

Ne me suis-je pas clairement expliquée ?...

FORTUNÉ.

Vous ne m'aimez plus ?... est-ce possible ?...

FLORA.

Vous allez m'accabler de reproches ?

FORTUNÉ.

Le ciel m'en préserve !...

Même air.

Liberté tout entière.
Je n' suis pas un tyran...
J'ai cessé de vous plaire ;
C'est la fin du roman :
N' croyez pas que j'en pleure,
A quoi bon s'attendrir ?...
Quittons-nous sans gémir.
Vous l' disiez tout-à-l'heure :
Changer, c' n'est pas trahir.

Flora, ce mot là est fort juste... j'aurais voulu le trouver... je le pensais, mais je ne le trouvais pas... Et pour imiter votre franchise, je vous avouerai que depuis quelque temps je ne vous trahissais pas, mais je changeais à vue d'œil.

FLORA.

Il est donc vrai, misérable ?... On ne m'a pas trompée...

FORTUNÉ, reculant.

Qu'est-ce qui vous prend, chère amie ?

FLORA.

Je m'en doutais... mais je ne pouvais le croire... et c'est lui qui ose en convenir !

FORTUNÉ.

O soubrette artificieuse !...

FLORA.

Mais tu me connais donc bien mal ?... Tu ne sais donc pas jusqu'où peut aller ma vengeance ?... Elle sera terrible... rien ne m'arrêtera ?... la mort m'est indifférente... mais je ne mourrai pas seule... (Elle tire un poignard de son sein.) Vois-tu ce fer, qui ne me quitte jamais ?... il est destiné à punir les traîtres comme toi...

FORTUNÉ.

Un poignard ! Flora, si vous continuez, il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

FLORA.

Va, ne crains rien... ce n'est pas à toi de trembler... mais à ta complice...

FORTUNÉ.

On vous a monté la tête, ma bonne amie.

FLORA.

Traître !... le bruit qui vient de se répandre m'a éclairée... on connaît tes liaisons et ton mariage avec la limonadière.

FORTUNÉ.

Flora, c'est un pur cancan... Je parie que c'est une portière qui vous a dit ça ?...

FLORA.

Tu vas l'épouser.

FORTUNÉ.

Jamais...

FLORA.

Dis-tu vrai ?

FORTUNÉ.

Plutôt me brûler la cervelle!...

(On entend parler madame Ledoux au dehors.)

FLORA.

Eh bien ! tu vas m'en donner la preuve.

FORTUNÉ.

Vous voulez que je me tire un coup de pistolet ?...

FLORA, qui a remonté la scène.

Voici madame Ledoux... tu vas l'attendre... moi, je serai là... cachée dans cette chambre... et s'il vous échappe un seul mot de tendresse, si tu ne me fais pas voir positivement qu'il n'existe aucun rapport entre vous... (Elle lui montre son poignard.) Tu comprends?...

FORTUNÉ.

Flora ! voilà des folies .. De grace, un seul mot...

FLORA.

Tais-toi... et fais ce que je te dis...

(Elle entre vivement dans la chambre de Fortuné.)

FORTUNÉ.

Quelle enragée!... c'est tuant d'être aimé comme ça... Tâchons de prévenir une catastrophe...

SCÈNE XII.

FLORA, cachée; FORTUNÉ, M^{me} LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Enfin, me voilà de retour... avec cet acte dont je vous ai parlé... le projet de contrat.

FORTUNÉ, toussant pour couvrir la voix de madame Ledoux.

Hum!... hum!...

MADAME LEDOUX.

Je vous ai fait attendre.

FORTUNÉ, regardant la porte de la chambre.

Mais, non... au contraire.

MADAME LEDOUX.

Au contraire... Le mot est peu flatteur.

FORTUNÉ, même jeu.

Je voulais dire que vous ne devez pas vous gêner avec moi... parcequ'enfin...

MADAME LEDOUX.

Il me semble pourtant qu'aux termes où nous en sommes.

FORTUNÉ, toussant.

Hum!... hum!... hum!...

MADAME LEDOUX.

Il est naturel que je m'empresse...

FORTUNÉ, de même.

Hum!... hum!... hum!...

MADAME LEDOUX.

Vous toussiez beaucoup, Fortuné?...

FORTUNÉ.

En effet, j'éprouve un malaise...

MADAME LEDOUX.

Dans la poitrine ?

FORTUNÉ.

Non... Ça me tient comme ça... par derrière...

MADAME LEDOUX.

J'espère que cela n'aura pas de suites, et bientôt les soins que je serai à même de vous prodiguer...

FORTUNÉ, à part, regardant toujours du côté de la chambre.

Ah ! mou Dieu!... Elle ouvre la porte.. (Haut.) Madame... je ne sais à quoi attribuer... Si on vous entendait... on pourrait supposer des choses...

MADAME LEDOUX.

Supposer... que nous importent les suppositions?... Ne sommes-nous pas d'accord?... n'avons-nous pas juré?...

FORTUNÉ.

Moi, du tout... je n'ai rien juré... Vous avez pu croire un instant... c'est possible... parcequ'au fait, tout le monde à votre place aurait imaginé... mais, après ça, vous auriez tort de conclure... (A part.) La porte se referme...

MADAME LEDOUX.

Quel langage!... En vérité... je ne vous reconnais plus : Fortuné, vous seriez-vous joué de ma tendresse?...

FORTUNÉ, vivement.

Je vous en prie, ménagez vos expressions. (A part.) La porte se rouvre.

MADAME LEDOUX.

Aia du Piège.

Pourquoi ce changement soudain,
Est-ce vous que je viens d'entendre,
Fortuné, vous qui, ce matin
Me parliez de l'air le plus tendre ?

FORTUNÉ, à part.

A chaque instant je crois, dans ma frayeur,
Voir un poignard qui s'avance et la frappe.

MADAME LEDOUX.

Cruel ! tu me perces le cœur.

FORTUNÉ, à part.

Impossible qu'elle en réchappe!

(Pendant le couplet il s'est rapproché de la porte.)

MADAME LEDOUX.

Non, vous n'avez pu m'abuser ainsi... au moment d'être heureux... au moment de nous unir pour la vie !

FORTUNÉ.

Oh!...

(Il est près de la porte, la pousse et donne un tour de clé.)

MADAME LEDOUX.

Que faites-vous?... pourquoi fermez cette porte?... Le trouble ou je vous vois n'est pas na-

tuel, Fortuné : il y a quelqu'un dans cette chambre!...

FORTUNÉ.

Quelqu'un?... (A part.) Comment diable me tirer de là?...

MADAME LEDOUX.

Vous ne répondez pas?

FORTUNÉ.

Eh bien! oui, madame... il y a quelqu'un...

MADAME LEDOUX.

Et quelle est cette personne?

FORTUNÉ.

Vous me le demandez? madame... Au fait, vous ne le savez peut-être pas... et c'est sans doute à votre insu que ce jeune homme s'est présenté ici.

MADAME LEDOUX.

Un jeune homme!...

FORTUNÉ.

Un fou!... un forcené!... Giraud le parfumeur, qui vous a fait long-temps la cour... et qui vous aime toujours... à en perdre la tête... Je ne vous accuse pas... mais vous êtes d'une coquetterie...

MADAME LEDOUX.

Il serait possible!...

FORTUNÉ, à part.

En voilà du toupet! (Haut.) En apprenant notre mariage, dont le bruit commence à se répandre... il est accouru comme un furieux... Tout-à-l'heure il s'est caché là pour écouter notre entretien... Maintenant vous comprenez ma position.

MADAME LEDOUX.

Comment un homme si doux et si poli!... Laissez-moi lui parler...

FORTUNÉ.

Gardez-vous en bien... il est armé... il parle d'attenter à vos jours...

MADAME LEDOUX.

Grand Dieu!...

(On entend frapper à la porte.)

FORTUNÉ.

L'entendez-vous frapper?... (Élevant la voix.) C'est bien, monsieur!... je suis à vous!... (A madame Ledoux.) Laissez-moi avec lui... j'en fais mon affaire...

MADAME LEDOUX.

Je ne vous quitte pas...

(On frappe encore.)

FORTUNÉ.

Où y va!... (A madame Ledoux.) Rentrez, madame... rentrez dans votre appartement, femme trop légère...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis UN VOITURIER portant un berceau couvert.

FRANÇOIS, accourant.

Madame! madame!... voici un homme de campagne qui veut vous parler...

MADAME LEDOUX.

Que me veut-il?...

FRANÇOIS.

Je n'en sais rien... Entrez, entrez, brave homme.

LE VOITURIER.

Salut, monsieur, madame.

FRANÇOIS, bas au voiturier.

Souviens-toi de ce que je t'ai dit...

LE VOITURIER, de même.

Suffit!... (Haut.) Je suis le messenger d'Saveignies près Beauvais... C'est un enfant mâle que l'père nourrice m'a chargé de remettre à son père, qu'est garçon cheux vous...

(Il dépose le berceau sur la table.)

MADAME LEDOUX.

Garçon chez moi?...

FORTUNÉ, à part.

C'est l'enfant de la lettre!

LE VOITURIER.

Oui, monsieur, M. Fortuné Bringuet.

MADAME LEDOUX.

Fortuné!...

FRANÇOIS, bas au voiturier en lui glissant de l'argent dans la main

Tiens!... voilà pour ta peine!... va-t'en.

LE VOITURIER.

Bonjour, messieurs, mesdames...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M^{me} LEDOUX, FORTUNÉ, FRANÇOIS.

MADAME LEDOUX.

Je ne sais où j'en suis... parlez Fortuné, parlez, je vous en conjure... Cet enfant... Mais répondez-moi donc?...

FORTUNÉ.

Madame.

(Il s'assied.)

FRANÇOIS, à part.

C'est drôle!... il ne s'en défend pas.

MADAME LEDOUX.

Vous vous taisez... Il est donc vrai... vous vous êtes joué de ma tendresse... Monsieur, tout est fini entre nous... je ne vous reverrai de ma vie.

(Fausse sortie.)

FRANÇOIS, à part.

Mon petit Julien fait son effet.

FORTUNÉ, arrêtant madame Ledoux.

Madame, je suis un malheureux que la fata-

lité poursuit... je veux en vain lutter contre elle... c'est comme si je chantais... Aussi, je me reconnais vaincu, je n'essaierai pas de me défendre...

MADAME LEDOUX.

Mais cet enfant... cet enfant!...

FORTUNÉ.

Il est à moi, Rosalie!...

FRANÇOIS, à part.

Par exemple, en voilà une sévère?

FORTUNÉ.

Aujourd'hui même, sa mère m'en a donné la nouvelle...

FRANÇOIS, à part.

Oh!... quelle horrible soupçon!

MADAME LEDOUX.

Fortuné!... quelle est cette femme?... nommez-la moi... je veux la connaître.

FORTUNÉ.

L'honneur m'impose le silence, c'est un secret entre le ciel et moi... (A part.) Je donnerais beaucoup pour savoir son nom... (Haut.) Rosalie, je ne chercherai point à me disculper... mais songez qu'alors je ne vous avais pas vue, je vous ignorais complètement... Ah!... si je t'avais connue... Mais je n'en suis pas moins criminel, puisque j'ai pu t'affliger, ô Rosalie!

AIR: Époux imprudent, fils rebelle.

Sur moi tu peux assouvir ta colère,

Je dois, hélas!... te paraître odieux...

Oui, roule-moi dans la poussière,

Ou de tes mains arrache-moi les yeux...

De tes bell's mains arrache-moi les yeux...

Pourtant... souffre que je t'implore...

Ce châtement serait par trop commun.

Choisis... ne-m'en arrache qu'un...

Pour que l'autre te voie encore!

Que l'autre au moins te voie encore!...

MADAME LEDOUX.

Monstre!... pourquoi ne puis-je te haïr?

FORTUNÉ, se levant.

Vous m'aimez toujours...

FRANÇOIS, qui a été regarder l'enfant.

C'est qu'il lui ressemble... il a beaucoup de ses traits.

MADAME LEDOUX.

Fortuné... que cet enfant s'éloigne... qu'il parte... que jamais je n'en entende parler.

FORTUNÉ.

Eh! quoi?... vous daignez ne pas m'ôter tout espoir...

MADAME LEDOUX.

Ah! je suis trop coupable!... je n'ose interroger mon cœur.

FORTUNÉ.

Vous pourriez me pardonner?

MADAME LEDOUX.

Laissez-moi... je rougis de ma faiblesse... et je vais cacher ma honte à tous les yeux.

(Elle rentre précipitamment dans sa chambre.)

SCÈNE XV.

FORTUNÉ, FRANÇOIS.

FORTUNÉ.

Elle me pardonne!... ô femme incroyable!... Elle me l'avait dit ce matin... je puis passer sur bien des petites choses... et je vois qu'elle tient parole... Allons, François!... viens vite, tu m'aideras à porter cet enfant!

FRANÇOIS.

Moi!... que je vous aide... et où voulez-vous donc le porter?...

FORTUNÉ.

Je connais une sage-femme... madame Perpétue, qui m'est toute dévouée... je suis une de ses meilleures pratiques... dépêchons-nous.

FRANÇOIS.

Non... je ne veux pas.

FORTUNÉ.

Tu ne veux pas!... Ah! cà... qu'est-ce que tu as! d'où vient ton air sombre et taciturne... toi qui devrais être toujours content... car, enfin, tu es tranquille... tu n'as pas de soins, pas de tracasseries!... tu es laid, désagréable... qu'est-ce que tu peux donc désirer, mon Dieu?...

FRANÇOIS, à part.

Ah! si j'étais sûr que cet enfant...

(Il lève la main sur le berceau.)

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que tu fais là?

FRANÇOIS.

Je l'agace... monsieur Fortuné... Moi qui suis votre confident... voyons franchement... à qui est le mioche?

FORTUNÉ.

Mon ami... je ne puis te répondre qu'une chose... c'est un de plus... et voilà tout.

FRANÇOIS.

AIR du vaudeville de l'Apollonides.

Il vous ressemble de profil

FORTUNÉ.

De face il a mon doux sourire.

FRANÇOIS.

Comm' votre fils, à l'état civil,

Allez-vous donc le faire inscrire?

FORTUNÉ.

Je l'y voudrais bien... mais en tout cas.

(A l'enfant.)

Pauvre orphelin, le sein d'un père

Pour toi jamais n'pourrai, hélas!

Remplacer celui d'une mère.

Le sein d'un père ne peut, hélas!

Remplacer celui d'une mère.

Enfin, refuses-tu toujours de porter ailleurs cette chétive créature?...

FRANÇOIS.

Écoutez donc... je ne sais plus maintenant si je dois...

m'a déjà fourni quelques indices... et ce bonnet grec trouvé chez Palmyre...

(Il tire le bonnet de sa poche.)

FLORA.

Un bonnet grec... voyons?... Dieu!... c'est moi qui l'ai brodé...

BRINGUET.

Vous?...

FLORA.

J'en ai fait cadeau à Fortuné... il y a un mois...

BRINGUET.

A Fortuné!... mon neveu?...

FLORA.

Encore une rivale que j'ignorais.

BRINGUET.

Ah! le drôle!... le polisson... sans respect pour son oncle... il a osé... et maintenant que j'y songe... cet enfant encore au berceau... et mon absence qui a duré près d'un an... Oh!... c'est atroce! et Fortuné a beau être mon neveu, je l'exterminerai...

FLORA.

Point de pitié pour lui.

BRINGUET.

Je cours chercher des témoins... et je reviens lui apprendre... Vous serez vengée, mademoiselle.

FLORA.

Oh! je me vengerai bien moi-même.

BRINGUET.

Reposez-vous sur moi...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVIII.

FLORA, FORTUNÉ.

FLORA.

Oh! oui... je médite un projet dont l'effet sera plus sûr que le bras d'un vieillard.

FORTUNÉ, rentrant par la droite.

L'enfant est en sûreté.

FLORA.

Le voilà... dissimulons!...

FORTUNÉ.

Ciel!... Flora!... je n'en serai donc jamais libéré!...

FLORA.

Ma présence vous interdit, Fortuné?

FORTUNÉ.

J'en conviens, Flora... vous devez être irritée... vous avez contre moi des griefs bien vrilents.

FLORA.

Rassurez-vous... tant que je vous estimais... j'ai pu me montrer jalouse... mais à présent...

Air du Clateau perdu.

Tout est changé!... c'est par l'indifférence

Que désormais mon cœur se vengera.

L'amour finit, quand le mépris commence!

FORTUNÉ, à part.

Elle aurait bien dû commencer par là!

FLORA.

Ce sentiment est le seul que je garde!

FORTUNÉ, à part.

A la bonne heure, et j'en suis échanté... Je ne tiens pas à l'amour qui polgarde! Et le mépris vaut mieux pour la santé!

(Haut.) Pardon, Flora!... n'auriez-vous pas vu mon oncle... un gros que j'ai laissé ici?...

FLORA.

Il est sorti pour un instant... mais il va revenir avec des témoins.

FORTUNÉ.

Ah! oui... je sais... ce pauvre oncle!... je l'ai fait diablement courir aujourd'hui... c'est bien le moins que je lui offre quelques rafraîchissements à son retour... Je crois que du punch ou du vin chaud... non... je me rappelle qu'il préfère le bishopp... et je vais ordonner à François...

FLORA.

Ne vous dérangez pas... J'ai moi-même à commander un thé pour ma maîtresse... et je puis en même temps...

FORTUNÉ.

Vous, Flora... une pareille complaisance!...

(Il lui prend la main et va pour l'embrasser.)

FLORA, le retenant.

Prenez donc garde... voici madame Ledoux.

SCÈNE XIX.

LES MÈRES, THÉRÈSE, M^{me} LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Ainsi, Thérèse, toutes ces personnes vont se rendre à mon invitation... j'en suis presque fâchée à présent!... Mais, enfin, il faut les recevoir... Appropriez cette chambre.

THÉRÈSE.

Oui, madame...

(Elle range les chaises.)

MADAME LEDOUX, voyant Flora.

Encore cette femme...

FORTUNÉ, à part.

Flora d'un côté... la bourgeoise de l'autre... je suis entre deux précipices.

MADAME LEDOUX.

Fortuné! ne pourrais-je vous parler seule et sans témoins?...

FORTUNÉ.

Pourquoi donc pas?...

FLORA.

Je comprends... madame désire un tête-à-tête...

MADAME LEDOUX.

Auriez-vous de l'humour, père que j'ai troublé le votre?...

FORTUNÉ, à part.

Bon!... les voilà parties.

FLORA.

Madame a peur qu'on ne lui enlève sa conquête.

MADAME LEDOUX.

Que mademoiselle n'a pas su conserver...

FORTUNÉ, faisant signe de les exciter.

C'est, c'est, c'est...

FLORA.

Tout le monde n'a pas le talent de madame : quand on est décidée à tous les sacrifices...

MADAME LEDOUX.

Il y a des personnes qui n'ont même plus la ressource d'en faire...

FORTUNÉ, à Flora.

Allons, Flora, c'en est assez...

FLORA, lui donnant un soufflet.

Tiens... voilà pour toi...

FORTUNÉ.

Oh !...

MADAME LEDOUX.

Une pareille familiarité en ma présence !...

FORTUNÉ, regardant madame Ledoux.

Quelle brutalité !...

(Madame Ledoux lui donne un soufflet.)

MADAME LEDOUX.

Ça vous apprendra à vous laisser frapper devant moi....

FLORA.

Madame a des droits que je ne conteste pas !... Dieu merci, il ne m'est jamais arrivé d'enfant par le messager de Beauvais.

MADAME LEDOUX.

Quelle indignité !...

THÉRÈSE, s'approchant.

Un enfant !... de Beauvais !...

MADAME LEDOUX.

Si j'étais sa mère... l'aurais-je fait disparaître ?...

THÉRÈSE.

O ciel !... mon fils !...

TOUS.

Son fils !...

THÉRÈSE.

Et mon mari a pu le souffrir !... Oh ! je cours le chercher... il faut qu'on me le rende... il faut qu'on me le rende.

(Elle sort en courant.)

MADAME LEDOUX.

Son mari !...

FLORA.

Ils sont mariés !!!...

ENSEMBLE.

AIR : C'en est trop, mon honneur. (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.)

MADAME LEDOUX.

C'en est fait, plus d'hymen !...

J'avais trop d'indulgence...

Vous pensez, mais en vain,

Rester ici demain !

Pour punir votre offense...

Portez au loin vos pas.

Une telle imprudence

Ne se pardonne pas !

(Elle sort à gauche.)

FLORA.

Non, pour eux plus d'hymen.

Mais d'une telle offense

Punissons-le soudain,

Sans attendre à demain.

Gardons bien le silence ;

Évitons les éclats.

A ma juste vengeance

Il n'échappera pas.

(Elle sort par le fond.)

FORTUNÉ.

C'en est fait, plus d'hymen...

Oui, je perds l'espérance ;

Je perds tout... mais enfin

Je brave le destin...

Fier de mon innocence,

Dût la foudre en éclats

Briser mon existence,

Je ne me plaindrais pas.

SCÈNE XX.

FORTUNÉ, seul.

Mon horizon devient d'une couleur... d'une couleur très foncée... je ne m'y reconnais plus... je me perds dans les nuages... Comment !... C'est Thérèse qui est !... Je ne conçois rien !... Dans tous les cas, me voilà brouillé avec Flora et la bourgeoise... Eh bien ! tant mieux... je suis libre, je suis mon maître... je marche dans ma force et mon indépendance... je puis aspirer à un parti plus brillant... J'ai des vues sur une baronne allemande... Et puis, mon oncle est là... mon oncle qui me chérit, et dont la bourse est à mon service... Décidément, mon horizon s'éclaircit... j'entrevois un ciel pur.

SCÈNE XXI.

FORTUNÉ, BRINGUET.

BRINGUET, entrant par la droite.

Le voilà !

FORTUNÉ.

Tiens ! c'est mon oncle... vous arrivez à propos... je pensais à vous !... Est-ce que vous amenez des témoins ?...

BRINGUET, d'un ton sombre.

Ils nous attendent... Marchons, monsieur...

FORTUNÉ.

Monsieur !... Et où voulez-vous aller ?

BRINGUET, lui montrant le bonnet grec.

Tiens, voilà ma réponse !...

FORTUNÉ.

Dieu ! mes cheveux deviennent perpendiculaires.

BRINGUET.

Suis-moi! te dis-je...

FORTUNÉ.

Quel est votre projet?...

BRINGUET.

Regarde... ceci te fera comprendre l'objet de ma visite...

(Il tire de dessous sa redingotte deux briquets d'infanterie.)

FORTUNÉ.

Des briquets!... Vous vous êtes fourré dans la tête que j'irais me battre avec vous?

BRINGUET.

Sur-le-champ... Marchons!

FORTUNÉ.

Moi!... votre neveu!... que j'attente à vos jours!... que je commette un *onclicide*?

BRINGUET.

Tu refuses?... Est-ce que tu serais un lâche?...

FORTUNÉ.

Je suis de votre famille: et voilà tout.

BRINGUET.

Ton outrage a rompu tous nos liens!...

FORTUNÉ.

AIR de Turenne.

Rien ne peut donc calmer votre colère?...

Vous insistez pour me percer le flanc!

BRINGUET.

Ton oncl' pour toi, n'a plus le cœur d'un père.

Je veux me baigner dans ton sang...

Où, Fortuné, je veux du sang.

FORTUNÉ.

Marchand d' sangsu's, il faut que je vous l' dise,

Vous entendez fort mal votre intérêt ..

Tirer du sang au moyen d'un briquet

C'est fair' tort à voir' marchandise.

BRINGUET.

Ah! tu railles...

FORTUNÉ.

Encore un mot: je suis père de famille... Cet enfant, que vous avez vu... j'ai lieu de croire que j'en suis l'auteur.

BRINGUET.

Et tu oses m'en parler!... tu rallumes ma fureur... l'enfant de Palmyre!...

FORTUNÉ.

De Palmyre?...

BRINGUET.

Viens!... Plus de retard... et si tu hésites encore... c'est ici que nous combattrons!... Défends-toi, scélérat!...

FORTUNÉ.

Bringuet... vous laissez ma patience!

BRINGUET.

Défends-toi, te dis-je... ou je vais te flanquer une paire de gifles!

FORTUNÉ.

Vous me poussez à bout... vous m'exaspérez... Des soufflets de femme... je les supporte avec

plaisir... mais des gifles d'hommes, je ne puis les tolérer.

BRINGUET.

Si tu ne veux pas que je t'humilie... choisis.

(Il lui présente les briquets.)

FORTUNÉ, il prend les deux sabres et se met en garde de la main droite, en tenant l'autre sabre de la main gauche.

Eh bien! soit. En garde, défends-toi.

BRINGUET.

Eh bien! et moi?...

FORTUNÉ.

Ah! c'est une distraction... (Il lui rend un sabre.) En garde, oncle sauvage et carnassier...

(Ils croisent le fer et finissent un instant.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; FRANÇOIS, entrant par le fond avec un bœll et deux verres sur un plateau.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que je vois?... arrêtez!... arrêtez!...

FORTUNÉ.

Ce n'est rien, François... c'est une leçon que mon oncle voulait me donner...

FRANÇOIS.

Ah! c'est différent... je vous apporte le bischopp, que mademoiselle Flora a demandé pour vous.

(Il le pose sur la table.)

FORTUNÉ.

Flora!... comment, elle y a pensé?... c'est singulier... (A son oncle.) Je suis à vous dans l'instant.

FRANÇOIS.

S'il ne vaut rien... ce n'est pas ma faute. Mademoiselle Flora a voulu le préparer elle-même.

FORTUNÉ.

Encore Flora!...

FRANÇOIS.

Elle prétend qu'il est beaucoup meilleur à l'italienne...

FORTUNÉ.

Cette femme-là m'adore toujours.

(Il s'approche ainsi que Bringuet de la table où est le bischopp, et en verse dans les verres.)

FRANÇOIS, à part.

J'ai eu un colloque avec Thérèse!... elle m'a prouvé son innocence... j'étais sûr qu'elle avait des mousses...

(Il boit.)

SCÈNE XXIII.

BRINGUET, FORTUNÉ.

BRINGUET.

Vous le voyez, monsieur, il est impossible de rien terminer ici... allons vider la querelle ailleurs.

FORTUNÉ.

Vidons d'abord ce demi-boll... Il faut que je me monte la tête pour terminer ce combat monstrueux...

BRINGUET.

Il n'en finira pas... Aidons-le pour aller plus vite!

FORTUNÉ.

C'est la dernière fois qu'un de nous deux boit du bischopp.

BRINGUET.

Que m'importe!... je suis si fatigué de vivre.
(Il boit.)

FORTUNÉ.

Et moi donc!... je bénirai le jour où on me l'ôtera.

(Il boit.)

BRINGUET, buvant encore.

Tu verras bientôt que je ne crains pas la mort...

FORTUNÉ, de même.

Et moi je la desire... (Trinquant avec Bringuet.)
A la vôtre, mon oncle...

BRINGUET, après avoir bu.

Ce bischopp a un drôle de goût...

FORTUNÉ.

Voici le reste!...

(Il enlève le boll et verse dans le verre de son oncle.)

BRINGUET.

Allons... dépêchons-nous...

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça?... un billet entre le boll et la soucoupe.

BRINGUET.

Un billet... que m'importe?...
(Il boit.)

FORTUNÉ, qui a pris le papier.

(Lisant.) « Je vous ai fait dire que ce bischopp « était à l'italienne... Quand vous l'aurez bu... « vous serez empoisonné. »

BRINGUET, qui buvait, posant vivement son verre.

Empoisonné?...
FORTUNÉ, continuant.

« Et mon trépas suivra le vôtre... voilà comme
« se venge Flora. »

BRINGUET, criant.

Empoisonné!
FORTUNÉ.

Empoisonné!...
BRINGUET.

Brigand... il ne te manquait plus que d'être
l'assassin de ton oncle...
FORTUNÉ.

Ah!... ne m'accusez pas!... je suis assez puni...
je donnerais ma vie pour nous sauver tous les
deux.
BRINGUET.

Oh! là, là... je brûle!...
FORTUNÉ.

Quelle affreuse colique!...

BRINGUET, qui s'est approché de la cheminée.
Que vois-je? une tasse de lait?...
FORTUNÉ, y courant.

Dieu!... je n'y pensais plus... partageons!...

BRINGUET, qui a pris la tasse.

Il n'y en a que pour un...
(Il va boire.)

FORTUNÉ, l'arrêtant.

Je veux boire le premier...
BRINGUET.

Non... après moi...
FORTUNÉ, tenant un côté de la tasse.

Tu ne boiras pas...
BRINGUET, tenant un côté de la tasse.

Veux-tu bien lâcher cette tasse?...
FORTUNÉ, la tirant à lui.

Jamais!...
BRINGUET, de même.

Vil égoïste...
FORTUNÉ, de même.

Vieux goulâfre...
(La tasse se brise entre leurs mains.)

TOUS DEUX, avec effroi.

Ah!...
BRINGUET.

Je suis mort!... au secours!...
FORTUNÉ.

Au secours!... au secours!...
(Ils vont tomber chacun sur une chaise.)

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES; M^{me} LEDOUX, entrant par la gauche;
FRANÇOIS et THÉRÈSE, entrant par le fond;

puis après, FLORA, qui reste à l'écart.

TOUS, entrant.

AIR : Dois-je me mettre en colère? (des FEMMES D'EM-
PRUNT).

D'où vient ce bruit, ce tapage?
Arrive-t-il un malheur?
Vos cris au café, je gage,
Ont répandu la terreur.

BRINGUET.

Ah! ma chère dame!... nous sommes empoisonnés.

TOUS.

Ciel!...
FORTUNÉ.
C'est Flora!... l'horrible Flora!... qui a glissé
du poison dans le bischopp.

FRANÇOIS.

Et moi qui en ai goûté!...
THÉRÈSE.

Comment!... mon pauvre mari!...
MADAME LEDOUX.

Son mari!... Vous n'êtes donc pas la femme
de Fortuné?
FRANÇOIS.

Sa femme!...

THÉRÈSE.

Sa femme!...

FORTUNÉ.

Sois tranquille, François... je ne suis pas le mari de ton épouse.

MADAME LEDOUX.

Mais cet enfant mystérieux...

FORTUNÉ.

Madame Ledoux... vous pouvez en croire un homme qui a une jambe dans le tombeau... cet enfant est à Thérèse, et je n'en suis pas le père...

MADAME LEDOUX.

Il serait possible!

THÉRÈSE, à part.

A la bonne heure!

BRINGUET.

Mais je vous demande un peu de quoi vous allez vous occuper... Nous expirons, ma chère madame Ledoux.

MADAME LEDOUX.

C'est juste!...

BRINGUET.

Comment, c'est juste!...

MADAME LEDOUX.

Thérèse, courez chez le pharmacien...

FLORA, s'avançant.

Arrêtez! Il n'est plus temps!... tous les secours sont inutiles.

FORTUNÉ.

Flora!... elle me fait l'effet de la Brinvilliers ou de Lucrèce Borgia.

BRINGUET.

Effroyable créature!...

FLORA.

Je possède seule le moyen de les sauver... mais leur salut dépend de Fortuné, et s'il est vrai qu'il soit libre... qu'il ne soit pas marié...

BRINGUET.

Épouse-la, Fortuné, épouse-la... c'est ce quelle demande.

FORTUNÉ.

Non, j'aime mieux mourir... pendant que je suis en train...

FRANÇOIS.

Ayez pitié d'un homme qui a des mœurs...

BRINGUET.

Je te donne la moitié de ma fortune...

FORTUNÉ.

Flora... voilà ma main!

FLORA.

Voici le contre-poison...

(Elle présente un flacon, que Fortuné saisit et porte vivement à sa bouche.)

BRINGUET, le lui prenant.

A moi, maintenant...

(Il boit.)

FORTUNÉ, à part.

Je me sens déjà mieux...

BRINGUET, repassant le flacon à François.

C'est excellent!...

FRANÇOIS, l'examinant.

Mais, c'est le flacon de ce matin... c'est de l'eau... de... mélisse.

FLORA, vivement et bas à François.

Silence!... François!... tais-toi... ou il épouse madame Ledoux...

FRANÇOIS.

Je me tais, et je bois pour la forme.

MADAME LEDOUX.

Ah! Fortuné... deviez-vous finir ainsi?

FORTUNÉ.

Ah! madame Ledoux! priez pour moi!

THÉRÈSE, bas à François.

Je te défends de revoir cet homme-là.

FORTUNÉ.

Je vous épouse, Flora... mes malheurs sont comblés!...

FLORA, s'approchant de lui, à demi-voix.

Et si tu m'es infidèle...

(Elle lui montre son poignard.)

FORTUNÉ.

Voilà ce que j'ai gagné à être joli garçon une femme qui m'apporte en dot un poignard et de l'arsenic.

CHOEUR.

AIR. Confiant et sùr (du Longnon).

Fétons son mariage!

Ah! pour lui quel plaisir!

De son humeur volage

L'hymen va le guerir

FORTUNÉ, au public.

AIR de Théniers.

Sexe enchanteur que j'aime avec ivresse,

Femmes, objets de mes vœux inconstants,

Ah! n'allez pas partager ma tristesse,

Riez plutôt, riez de mes tourmens.

Par la gaité vous êtes embellies;

Rien ne sied tant à vos traits gracieux.

Si mes malheurs vous rendent plus jolies,

Je me trouve encor trop heureux.

Reprise du chœur.

* Ou le couplet suivant, au choix de l'acteur

Sexe cruel, auteur de mes alarmes,

Consule-moi par tes soins généreux.

Rien n'entraîne, hélas! comme les braves,

Ne souffre pas que je devienne ledoux.


Je veux garder, dans l'intérêt des femmes,

Et mon sourire et mes regards frappeux.

Car, entre nous, convenons-en, médisantes,

Vous aimez les jolis garçons.

FIN DES MALHEURS D'UN JOLI GARÇON.



UNE PASSION,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M^M. Varin, Desvergiers et ***

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre National du Vaudeville,
le 15 février 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPLESSY, maître de dessin.	M. LEPRINTRE.	ANTÉNOR, jeune-france.	M. ARNAL.
AUGUSTINE, sa femme.	M ^{lle} ADÈLE.	RAPHAEL, domestique de Duplessy.	M. ARMAND.
LILIA, jeune cousine d'Augustine.	M ^{lle} ATALA.	JEUNES PERSONNES, élèves de Duplessy.	

La scène se passe à Paris, dans la maison de Duplessy.

Le théâtre représente un salon formant atelier de peinture. A gauche, sur le premier plan, une fenêtre; un peu plus loin une porte. Sur le devant, à droite, une table sur laquelle est une boîte de couleurs et tout ce qu'il faut pour écrire; près de la table, un chevalet. Dans un angle du fond, une seconde table pour broyer les couleurs. Au premier plan à gauche, et devant la fenêtre, un mannequin représentant une mariée, avec le voile, le bouquet et la couronne; ce mannequin est sur un fauteuil à roulettes. Tableaux, ébauches, etc. une guitare suspendue au fond.

SCÈNE I.

DUPLESSY, en robe de chambre, il est au chevalet et termine un portrait, LILIA, AUGUSTINE, ainsi que les autres élèves, sont rangées en demi-cercle, et dessinent d'après le mannequin; RAPHAEL est dans le fond, occupé à broyer des couleurs.

Air : Ah, quel plaisir! ah! quel bonheur!

(De Camilla).

CHOEUR.

Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!

La classe est terminée;

Voilà midi, l'heure est sonnée.

Allons nous divertir :

DUPLESSY.

Retirez-vous, je le permets,
Je suis content de vos progrès;
Bientôt, sans peine je le croi,
Vous en saurez autant que moi.

CHOEUR.

Ah! quel bonheur! etc.

Les élèves ont fermé leurs cartons et sortent. Raphaël a roulé le mannequin dans la chambre à gauche.

SCÈNE II.

DUPLESSY, AUGUSTINE, LILIA,
RAPHAEL.

DUPLESSY. Ah! j'ai enfin terminé mon portrait.

AUGUSTINE. Déjà?..

DUPLESSY. Je l'ai achevé pendant la classe.

AUGUSTINE. Oui, mais vous n'avez pas seulement donné un coup d'œil à vos élèves...

DUPLESSY. Je leur ai donné l'exemple du travail; cette leçon en vaut bien une autre. Maintenant, mesdames, je serais bien aise d'avoir votre avis.

AUGUSTINE. Voyons donc.

DUPLESSY. Hein ! qu'en dites-vous ?

AUGUSTINE. C'est très bien.

LILIA. C'est parfait.

DUPLESSY. Non ! je vous en prie, parlez-moi franchement.

RAPHAEL, *qui est entré et qui s'est approché par derrière.* Eh bien ! franchement, c'est pas mal.

DUPLESSY. Qu'est-ce qui te demande ton opinion à toi, Raphaël ?

RAPHAEL. Dam ! monsieur, il est bien permis d'en avoir une, quand on a travaillé comme moi avec les plus grands maîtres.

DUPLESSY. Allons, c'est bien, retournez à vos occupations, imbécile.

RAPHAEL. Mais, monsieur...

DUPLESSY. Taisez-vous, car je suis sur le point de me mettre en colère.

AUGUSTINE, *examinant le portrait.* Savez-vous bien, M. Duplessy, que ce portrait pourrait exciter mes inquiétudes ; heureusement je ne suis pas comme vous portée à la jalousie.

DUPLESSY. Moi, de la jalousie, ma chère Augustine... ce serait ridicule.... après un mois de mariage.

LILIA. Un mois ! il y a tout au plus quinze jours.

DUPLESSY. C'est possible ! depuis notre union, je vis deux fois plus ; tous mes plaisirs sont doublés.... ainsi je ne doute pas de ta tendresse.

AUGUSTINE. Et vous avez raison ; puis-je oublier ce que vous avez fait pour moi et pour ma cousine Lilia.

LILIA. Nous étions sans fortune... vous nous avez donné des leçons gratuites pendant plusieurs années... et quand nos parents sont morts, vous nous avez recueillies chez vous...

DUPLESSY. Dam ! j'y étais bien un peu intéressé ! Augustine était ma meilleure élève, et je l'ai épousée afin de continuer son éducation.

Air de Turenno.

Sans me flatter je fus ton maître

En peinture ainsi qu'en amour

Et par mes soins, il faut le reconnaître,

Tu fais des progrès chaque jour,

En peinture ainsi qu'en amour.

AUGUSTINE.

Des professeurs voilà bien la conduite,

Ils sont toujours jaloux de nos succès,

Quoique sans eux nous fassions des progrès,

Ils s'en donnent tout le mérite.

Ens' éloignant du chevalet elle dépose son mouchoir sur la table.

DUPLESSY. Je te le répète, ma chère Augustine, je suis parfaitement tranquille?... *(A part.)* Ne lui disons pas que j'ai remarqué ce jeune homme qui loge en face, et qui lorgne toujours de ce côté-ci... Elle n'y aura peut-être pas fait attention.

LILIA, *qui s'est approchée de la fenêtre d gauche, et à part.* C'est singulier, il n'y est déjà plus...

DUPLESSY. Il se fait tard, je vais m'habiller.

AUGUSTINE. Vous sortez ?

DUPLESSY. Pour un instant... le temps de livrer ce portrait.... cette dame ne demeure qu'à deux pas ; toi, Raphaël, n'oublies pas de me préparer une autre toile ; une toile de vingt-cinq pour un paysage qui m'est commandé... Ensuite, dans la journée, tu passeras chez Babin et tu lui demanderas de ma part un costume d'odalis que...

AUGUSTINE. Et pourquoi faire ?

DUPLESSY. Pour le mannequin ! je lui avais d'abord mis une parure de mariée... dans la première joie de l'hymen, je ne voyais rien de plus beau qu'un voile et un bouquet nuptial... mes élèves partageaient mon enthousiasme... mais elles ont fini ce matin... c'est pourquoi il nous faut un autre costume pour la classe du soir... tu comprends, Raphaël ?

RAPHAEL. Oui, monsieur, un costume d'odalisque... ça suffit.

DUPLESSY, *à Augustine.* Au revoir, mon ange !

Air : Vaudeville des chemins en fer.

Adieu, ma chère, je te laisse,
Que ne puis-je, selon mon goût,
Après de toi rester sans cesse
Mais les affaires avant tout.

(A part.) Cachons-lui mon inquiétude
Car elle pourrait m'en punir ;
Et de peur de la certitude
Aux soupçons il faut s'en tenir.

ENSEMBLE.

Adieu, ma chère, je te laisse, etc.

AUGUSTINE.

Oui, je voudrais, je le confesse,
Vous voir ici, selon mon goût,
Après de moi rester sans cesse ;
Mais les affaires avant tout.

LILIA et RAPHAEL.

Son mari, malgré sa tendresse
Ne peut toujours selon son goût,
Après d'elle rester sans cesse,
Mais les affaires avant tout.

Duplessy sort par la droite, Raphaël par le fond.

SCÈNE III.

AUGUSTINE, LILIA.

LILIA, qui s'est rapprochée de la fenêtre. C'est fini, il ne se montre plus...

AUGUSTINE. Allons, te voilà encore à cette croisée.

LILIA. Je regarde si ce jeune homme reparait à sa fenêtre.

AUGUSTINE. Ce que tu fais là n'est pas bien, Lilia; tu as tort.

LILIA. Et toi tu as raison... mais c'est plus fort que moi.

AUGUSTINE. Est-ce que tu le connais?

LILIA. Moi, pas du tout... il y a si peu de temps qu'il est notre voisin... Je sais seulement qu'il s'appelle Anténor... et qu'il a de la fortune... Il se met très bien, l'as-tu remarqué?

AUGUSTINE. Il me semble l'avoir aperçu. Je trouve sa mise un peu exagérée.

LILIA. Il n'y a pas de mal... quand on ne veut pas ressembler à tout le monde.

AUGUSTINE. En effet, je le crois un peu original.

LILIA. C'est à dire, qu'il n'est pas commun, que ses goûts n'ont rien de vulgaire, il sort peu, il aime la solitude, et la lecture est son plus grand plaisir, ses dépenses se bornent à acheter des livres, des romans, des brochures, tout ce qu'il y a de plus nouveau, à chaque instant, j'en vois apporter chez lui.

AUGUSTINE. Mais, n'a-t-il pas un état, une profession?

LILIA. Il est jeune et riche, c'est un état qui donne assez d'occupations... D'abord, il passe une partie de la journée à sa fenêtre, ensuite, il se promène dans sa chambre d'un air agité, et toujours un livre à la main. Enfin, le soir, toutes les fois que le temps le permet... il regarde la lune, et il soupire...

AUGUSTINE. Voilà un temps bien employé... Mais tout-à-l'heure tu disais ne pas le connaître, et pourtant tu n'ignores aucun détail de sa vie.

LILIA. Voilà ce que c'est que d'observer, et puis Raphaël, qui est très lié avec son domestique, me tient au courant de ses actions.

AUGUSTINE. Eh! mon Dieu! à quoi cela te servira-t-il?

LILIA. Je n'en sais rien encore... mais je m'informe toujours... ça ne peut pas nuire... ce jeune homme regarde souvent de ce côté avec une attention si singulière.

AUGUSTINE. Ne vas-tu pas imaginer qu'il est amoureux de toi.

LILIA. Ça ne m'étonnerait pas du tout...

AUGUSTINE. Est-ce qu'il te plairait?

LILIA. Il est assez bien!

AUGUSTINE. Chacun sa manière de voir; moi ce n'est pas la mienne.

Air : Depuis long-temps, etc.

Oui, la nature envers lui fut avare.

LILIA.

Tu l'as vraiment mal examiné;

AUGUSTINE.

Il me paraît sombre et bizarre;

LILIA.

Il me paraît tendre et passionné.

AUGUSTINE.

Rêvant sans doute un but imaginaire,
Ses yeux au ciel vont toujours s'égarer.

LILIA.

C'est que peut-être sur la terre
Personne encore n'a pu les attirer.

AUGUSTINE. Tu le défends avec une chaleur...

LILIA. Parce que tu es injuste... Moi, je l'avoue, il me plaît; il doit avoir une conversation vive et origiale... son domestique prétend qu'il s'exprime si bien, qu'il est impossible de le comprendre...

AUGUSTINE. Prends garde de t'abuser, de faire des châteaux en Espagne.

LILIA. Ce n'est pas l'embarras, j'en ai bien peur... il y a une chose qui m'inquiète et que je remarque tous les jours... c'est qu'il ne paraît jamais à sa fenêtre que pendant l'heure de la classe.

AUGUSTINE. Oui, je comprends ton inquiétude... c'est sans doute une de nos élèves qui aura fait impression sur lui.

LILIA. Je le crains! mais, qui ça peut-il être? tu ne devines pas?

AUGUSTINE. Je n'en ai pas la moindre idée.

LILIA. Dieu! que c'est contrariant.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL. Madame... il y a là un jeune homme qui demande à parler à monsieur..

AUGUSTINE et LILIA. Un jeune homme.

RAPHAEL. Oui, madame... c'est celui qui demeure en face.

LILIA. Monsieur Anténor!

AUGUSTINE. Quel peut être le motif de cette visite?

RAPHAEL. Faut-il le faire entrer ?

AUGUSTINE. Oui, sans doute... Un instant... priez-le d'attendre ici... nous allons prévenir monsieur Duplessy... cela vaut mieux... viens, Lilia.

LILIA. Comme c'est désagréable... je suis sûre que j'aurais deviné son secret.

Elles sortent par la droite.

SCÈNE

RAPHAEL, ANTÉNOR.

RAPHAEL, *allant au fond*. Entrez, monsieur, entrez.

ANTÉNOR, *entrant vivement*. Elle n'y est pas...

RAPHAEL. Monsieur Duplessy va venir, je vous demande bien pardon de vous recevoir ici dans notre atelier ; je n'ai pas encore eu le temps de le ranger, la classe vient de finir, et ces petites filles mettent tout en désordre... Tenez, en voilà une qui a oublié son mouchoir sur la table... (*Il le prend.*) Mais, non, à la broderie, je le reconnais, c'est celui de notre nouvelle mariée.

ANTÉNOR. Son mouchoir !.. (*Il s'en empare vivement.*) Donne, donne ce précieux tissu qui ne doit plus me quitter !.. (*Fouillant dans sa poche.*) Tiens, tiens... voilà de l'or pour payer ton silence !

RAPHAEL. Mais, monsieur, permettez.

ANTÉNOR. Va t'en... laisse-moi...

RAPHAEL. Je vous ferai observer...

ANTÉNOR. Va t'en !.. va t'en !..

RAPHAEL, *à part*. Retirons-nous, car il paraît très-vif, et même, s'il ne m'avait rien donné, je le trouverais brutal.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, *seul*.

Son mouchoir !.. son mouchoir !.. je puis donc le presser sur mes lèvres... (*Il met le mouchoir dans son sein.*) Maintenant, rassemblons mes idées... mais comment les rassembler ? je n'en ai qu'une... et encore, je dis une, parce que je suis naturellement porté à l'exagération !.. O homme ! roi de la nature... comme je l'ai lu dans *la Peau de chagrin*, tu es le plus ridicule des animaux, quand une fois l'amour t'a mordu au cœur, j'en suis un exemple fatal... L'autre jour, j'étais ça et là dans ma chambre solitaire.

Je venais de parcourir un de ces romans modernes, dont chaque ligne soulève une tempête dans la poitrine... un des personnages m'avait surtout frappé... une jeune fille... un type de jeune fille... admirable résumé des perfections humaines... J'y rêvais délicieusement ! Tout-à-coup, je crus voir le ciel s'ouvrir devant moi... pas du tout, c'était ma fenêtre... mais par cette fenêtre, une vision m'apparut ! une jeune fille !.. la même jeune fille... celle que je venais de lire... Je ne pus retenir une exclamation... oh ! c'était peu de chose... mais dans ce oh ! dans ce simple oh ! il y avait un avenir ! il y avait une destinée ! il y avait une passion ! et quelle passion ?.. une passion déchirante !.. une passion armée de griffes !.. C'est là que je l'ai vue !.. là, près de cette croisée !.. immobile et pensive... Un moment, je crus à la félicité... amère déception !.. le lendemain, c'était un vendredi... jour de stupeur et d'effroi ! je l'aperçus de nouveau, mais un long voile me déroba ses traits, et sur son front brillait le bouquet virginal... éternel emblème de l'hymen ! A cet aspect, je pousse un cri sauvage... je m'applique un coup de poing sur la tête, et je vais me promener sans chapeau sur le boulevard.

Air d'Yelva.

Les vents, la pluie et le tonnerre
Forçaient chacun à chercher un abri ;
Moi seul, bravant la foudre et la gouttière,
Aux élémens, j'offrais un front hardi !
Oui, de ce ciel où grondait la tempête,
En blasphémant, j'implorais la rigueur ;
Mais tous les flots qui coulaient sur ma tête
N'ont pas éteint le volcan de mon cœur.

Elle est donc mariée ! elle a un mari !.. malédiction !.. Ses parens l'auront sacrifiée.. car il y a des parens au fond de tous les sacrifices... Et moi aussi, j'ai un père... la nature m'en a donné un ; elle a cru bien faire, je ne lui en veux pas. Mais plus heureux celui qui, jeté seul sur la terre, sans savoir ni pourquoi ni comment, est forcé de conquérir l'existence en luttant avec le sort. Quelqu'un s'approche... j'ai cru entendre le frôlement d'une robe... Non !.. personne ! Comment lui parler ? comment me frayer une route jusqu'à son oreille ? (*Tirant un billet de sa poche.*) Si je pouvais seulement lui glisser dans la main ce billet, préparé à l'avance !.. Cette fois, je ne me trompes pas. On vient !.. C'est elle, peut-être... Enfer ! c'est un homme ! un vieillard ! sans doute son père... ou son aïeul !

Duplessy entre.

SCÈNE VII.

ANTÉNOR, DUPLESSY.

DUPLESSY, *d part.* Voyons donc ce M. Anténor qui veut me parler... Dieu! c'est ce jeune homme que j'ai remarqué à la fenêtre. Quel est son projet?

ANTÉNOR, *d part.* Elle viendra peut-être aussi...

DUPLESSY. Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

ANTÉNOR, *distr.* Certainement, monsieur. (*A part.*) Elle ne vient pas!..

DUPLESSY. Est-ce votre portrait que vous désirez?

ANTÉNOR, *distr.* Horrible anxiété! (*Haut.*) Vous dites, monsieur?..

DUPLESSY, *à part.* Comme il paraît agité!.. (*Haut.*) Monsieur, je suis un peu pressé... J'allais sortir... et si vous daignez m'apprendre dans quelle intention...

ANTÉNOR, *toujours distr.* Oui, monsieur... ne professez-vous pas la peinture?

DUPLESSY. En effet, je la professe.

ANTÉNOR. Je désirerais prendre des leçons.

DUPLESSY. Désolé de vous refuser; mais j'ai l'habitude de n'enseigner qu'aux dames.

ANTÉNOR, *d part.* Comment lui faire parvenir ce billet? (*Haut.*) Vous dites, monsieur?

DUPLESSY. Je dis, monsieur, que vous n'êtes pas du tout à la conversation... sans quoi vous auriez compris que, dans ma position, je ne puis prendre d'élèves, fût-ce même à vingt francs le cachet...

ANTÉNOR. Qu'à cela ne tienne, monsieur... Je vous en donnerai trente, quarante... cinquante! tout ce que vous voudrez. (*A part, en mettant la main à son gilet.*) Oh! j'y suis!..

DUPLESSY. En vérité, monsieur, je ne sais pas si cela suffirait pour m'indemniser.

ANTÉNOR. Oui... son mouchoir.

Il tire en cachette le mouchoir, et enveloppe la lettre dedans.

DUPLESSY. Allons... le voilà qui ne m'épouvente plus... je suis sur le point de me mettre en colère...

ANTÉNOR, *d part.* Ingénieux stratagème!

DUPLESSY, *d part.* A-t-on jamais vu un pareil original!

ANTÉNOR. Vous dites, monsieur?

DUPLESSY. Mais, monsieur, je ne puis que vous répéter encore une fois...

ANTÉNOR. Alors, c'est inutile!.. j'ai parfaitement compris...

Il place, avec précaution, le mouchoir sur la table.

DUPLESSY. Ce n'est pas malheureux.

ANTÉNOR. Vous avez à sortir, je ne vous retiens pas... Dans un heure, je serai ici. (*A part.*) Dans une heure, elle aura lu ma lettre. (*Haut.*) Et je prendrai ma première leçon.

DUPLESSY. Du tout, un instant, nous ne sommes pas convenus...

ANTÉNOR. Eh! qu'importe?

Air: Epoux imprudent.

Vous fixerez le prix vous-même;

Moi je ne tiens pas à l'argent.

Mon impatience est extrême.

DUPLESSY.

Ah! la mienne l'est bien autant,

ANTÉNOR.

Nous voilà d'accord à présent,

Il ne s'agit que de s'entendre.

Tout en causant ici de nos projets,

J'ai déjà fait plus de progrès

Que vous ne pouvez le comprendre.

Au revoir... dans une heure!

Il sort vivement.

SCÈNE VIII.

DUPLESSY, puis AUGUSTINE et LILIA.

DUPLESSY. Le moyen de s'expliquer avec une pareille tête... hum! Son obstination n'est pas naturelle.

AUGUSTINE, *entrant avec Lilia.* Eh bien! mon ami, vous êtes seul? Ce jeune homme est sorti!

DUPLESSY. Oui, mais il reviendra, malheureusement... Impossible de m'en débarrasser.

LILIA. Et pourquoi nous en débarrasser?

DUPLESSY. Pourquoi? parce qu'il veut prendre des leçons de dessin, et me donne à penser, je soupçonne des choses...

AUGUSTINE. Que pouvez-vous craindre?

DUPLESSY. Croyez-vous que je ne l'aie pas remarqué plusieurs fois à sa fenêtre, où il restait des heures entières en contemplation.

AUGUSTINE. C'est vrai... je m'en suis aperçue!

DUPLESSY. Ah! vous en convenez? Et aujourd'hui, lorsqu'il cherche à s'introduire chez moi, vous voulez que je sois tranquille; non, non... Il y a pour cela des motifs, auxquels vous n'êtes peut-être pas étrangère.

AUGUSTINE. Moi! vous pourriez suppo-

DUPLESSY. Je ne suppose rien, madame, je vois clair. Vous et Lilia, vous êtes d'une légèreté impardonnable... A chaque instant, on vous voit à cette croisée. Vous y attirez des regards auxquels vous ne répondez pas, j'aime à le croire... mais enfin, je ne suis pas surpris qu'un jeune écervelé conçoive des projets...

AUGUSTINE. Dieu ! quelle injustice ! Allez, monsieur, c'est une indignité !

Elle pleure.

LILIA, à Duplessy. Elle a raison !.. c'est une horreur, après quinze jours de mariage...

DUPLESSY. Allons !.. la voilà qui pleure à présent. Eh bien ! non, je ne te soupçonne pas, chère amie... j'ai tort ! Pardonne-moi et essuie tes larmes

AUGUSTINE. Laissez-moi pleurer.

DUPLESSY. Je t'en prie... Tiens, voilà ton mouchoir.

AUGUSTINE. Donnez.

Elle le prend des mains de Duplessy. La lettre qu'Anténor a placée dessous, tombe.

DUPLESSY. Qu'est-ce que c'est que ça ?.. un papier dans ce mouchoir...

AUGUSTINE et LILIA. Un papier !

DUPLESSY, lisant l'adresse. Un billet !...

« A la jeune épouse. » Il est pour vous, madame ?

AUGUSTINE. Je vous promets que j'ignore entièrement.

DUPLESSY, qui aperçouru le billet. Qu'ai-je lu ? une déclaration passionnée !

LILIA. Est-il possible !

AUGUSTINE. Qu'est-ce que ça signifie ?

DUPLESSY. Vous me le demandez, Augustine ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL, avec une toile de tableau. Monsieur, voici une toile pour votre paysage.

DUPLESSY. C'est bien. Arrange ce portrait, que je sorte à l'instant : l'air me fera du bien.

RAPHAEL, apercevant le mouchoir. Tiens, le mouchoir de madame... Il vous l'a donc rendu ?

DUPLESSY. Qui cela ?

RAPHAEL. Ce jeune homme qui est venu tout à l'heure... Il me l'a vu entre les mains et quand il a su que c'était le mouchoir de madame, il me l'a enlevé, en me disant : Tiens, voilà de l'or pour payer ton silence.

DUPLESSY. Il t'a donné de l'or !

RAPHAEL. Trois pièces de vingt sous, **DUPLESSY, d'Augustine.** Vous l'entendez ?
AUGUSTINE. Eh ! que m'importe ! Vous finirez par lasser ma patience.

DUPLESSY. Taisez-vous, madame, taisez-vous ; je suis sur le point de me mettre en colère.

RAPHAEL. Faut-il vous accompagner, monsieur ?

DUPLESSY. Va t'en au diable.

Air : *Il cédera, j'en suis certain.* (de Toujours !)

ENSEMBLE.

AUGUSTINE.

Quelle conduite abominable !

Non, je n'en puis revenir. .

C'est un tour épouvantable

Dont je saurai vous punir.

Ah ! vraiment, c'est abominable !

Non, je n'en puis revenir.

Quelle scène épouvantable !

e saurai vous en punir.

LILIA et RAPHAEL.

Voyez, quel bruit épouvantable

Non, je n'en puis revenir.

De cette scène effroyable.

Ils pourront se repentir.

DUPLESSY, à sa femme.

Vous êtes une coquette.

RAPHAEL, mettant la toile sur le chevalet à la place du tableau qu'il présente à Duplessy.

A sortir, êtes-vous prêt ?

AUGUSTINE, à son mari.

Il est fou, je le répète.

RAPHAEL.

Monsieur, voilà votr' portrait

ENSEMBLE.

DUPLESSY.

Quelle conduite abominable, etc.

AUGUSTINE.

Ah ! vraiment c'est abominable, etc.

LILIA et RAPHAEL.

Voyez quel bruit épouvantable, etc.

Duplessy sort par le fond, Augustine par la droite

SCÈNE X.

LILIA, RAPHAEL.

LILIA. C'est ma cousine qu'il aime... je n'en reviens pas.

RAPHAEL. Ce pauvre M. Duplessy, il faut aussi que ce jeune homme ait une fière audace.

LILIA. Une femme mariée... c'est affreux

RAPHAEL. C'est-à-dire, autrefois c'était affreux ! mais ça devient si commun... et ça ne laisse pas que de porter préjudice aux jeunes personnes... la preuve, c'est que M. Anténor, lui-même, se serait marié, s'il n'avait eu une passion coupable et illicite.

LILIA. Il se serait mariée ?.. qu'en sais-tu ?.. aurais-il été question pour lui d'un mariage ?

RAPHAEL. Oui, mademoiselle !.. j'en ai été informé par Baptiste, son domestique et mon ami intime, qui m'a donné sur sa famille des détails historiques... Le père de M. Anténor est un honnête négociant de Châlons-sur-Saône, un homme fort riche, qui a un bateau à vapeur à lui tout seul... Il avait envoyé son fils à Paris, pour faire son droit... mais le jeune homme n'a pas de dispositions...

LILIA. Tout le monde n'est pas né pour être avocat. Les lois, c'est très difficile à apprendre.

RAPHAEL. C'est ce qu'il a pensé. Aussi il a mieux aimé apprendre à ne rien faire ; et ses progrès ont été si rapides qu'en très peu de temps il a eu achevé ses études. Voilà pourquoi son père lui a écrit de retourner sur-le-champ auprès de lui sans quoi il viendrait le chercher lui-même, pour le ramener à Châlons, où il veut le marier !..

LILIA. Ah ! il veut le marier... Eh bien ! pour un père de province, il a une très bonne idée... Par exemple, il lui faudrait une femme douce, aimable, bien élevée, qui sût le mener adroitement...

RAPHAEL. Ah ! elle aurait de la peine...

LILIA. Peut-être ! Les femmes sont si adroites.

RAPHAEL. Oui... à Paris... ces diables de Parisiennes sont d'une adresse...

LILIA. Qu'est-ce que c'est, M. Raphaël ?

RAPHAEL. Rien, rien, mademoiselle. *(A part.)* J'allais dire des bêtises. *(Haut.)* Mais je suis là à causer, et j'oublie mes commissions !.. Ce costume pour le mannequin...

LILIA. C'est vrai !.. Et avec M. Duplessy, il faut être exact.

RAPHAEL. Surtout quand il a de l'humeur... c'est un homme si colérique... Je cours chez Babin.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI.

LILIA, seule.

Il va partir... son père viendra le chercher demain, après-demain, aujourd'hui

peut-être. C'est dommage ; mais aussi pourquoi s'avise-t-il d'aimer ma cousine... vraiment, je ne puis le croire encore. Ah ! on monte l'escalier. *(Elle remonte la scène.)* Que vois-je ?.. c'est lui !.. que faire ?.. il va me questionner !.. je ne saurais que lui répondre... Ah ! derrière ce chevalet... je pourrai l'observer, et apprendre peut-être...

SCÈNE XII.

LILIA cachée, ANTÉNOR.

ANTÉNOR, entrant. Elle n'y est pas encore... damnation ! Ne pourrai-je donc lui parler ?

LILIA, d part. Il croyait rencontrer ma cousine.

ANTÉNOR. N'importe, je suis sûr qu'elle n'est pas sortie... Elle s'est retirée sans doute dans quelque partie reculée de l'appartement... je vais le parcourir... j'ouvre toutes les portes... je pénètre partout... Voyons de ce côté... *(Il regarde par la porte à droite qui est restée ouverte.)* Ma vue affaiblie par les veilles a beau plonger dans cette enfilade de chambres... je n'aperçois aucun vestige... Par ici, peut-être. *(Il regarde par la serrure de la porte à gauche.)* Grands dieux ! la voilà !.. elle est près de moi, je suis près d'elle !.. Le cœur me bat, à m'enfoncer les côtes.

LILIA, d part. Dans ce cabinet ! il n'y a que le mannequin !

ANTÉNOR. Elle me tourne le dos !.. Je ne l'avais pas encore envisagée sous ce point de vue... mais je la reconnais à son voile et à son bouquet de mariée...

LILIA, d part. Comment ! il serait possible... Voilà une préférence bien flatteuse pour nous.

ANTÉNOR, regardant toujours. Elle relit peut-être mon billet... Entrerai-je ? je crains de bouleverser cette âme frêle et délicate. Si je pouvais d'abord captiver son attention par une mélodie suave. Chantons lui ces strophes que j'ai lues dernièrement dans le *Keptacle français*... *(Apercevant la guitare, qu'il prend.)* Une guitare ! c'est le ciel qui me l'envoie.

LILIA, d part. Qu'est-ce qui aurait jamais imaginé...

ANTÉNOR.

Air nouveau de M. Ét. Ténard.

Toi, dont la prunelle
Fait pâlir le jour,

Ouvre un peu, ma belle,
 L'oreille à l'amour,
 L'oreille à l'amour.
 Dans ton cœur de femme,
 Archange à l'œil bleu,
 Reçois de mon ame
 Les soupirs de feu.
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
 Tra la la, tra la la, tra la la!
 Reçois de mon ame
 Les soupirs de feu.
 Tra la la, tra la la, tra la!
 Dans ton cœur de femme,
 Archange à l'œil bleu,
 Reçois de mon ame
 Les soupirs de feu.

(*Regardant par la serrure.*) Elle n'a pas bougé... toujours dans la même position... elle attend sans doute la deuxième strophe....

Douce fille d'Ève,
 Été comme hiver,
 Sais-tu que je rêve
 Des baisers d'enfer,
 Des baisers d'enfer?
 Quel plaisir de tordre
 Nos bras amoureux,
 Et puis de nous mordre
 En hurlant tous deux!
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
 Tra la la tra la la tra la la.
 Et puis de nous mordre
 En hurlant tous deux!
 Tra la la, tra la la, tra la la!
 Quel plaisir de tordre
 Nos bras amoureux,
 Et puis de nous mordre
 En hurlant tous deux!

(*Regardant toujours.*) Rien... pas un mouvement!.. Ah! c'en est trop... il faut à l'instant que je pénètre... (*A Duplessy qui paraît au fond.*) Qui vient là?

Il dépose la guitare sur une chaise.

LILIA, à part. M. Duplessy!.. Allons tout raconter à sa femme.

Elle sort par la droite, sans être vue.

SCÈNE XIII.

ANTENOR, DUPLESSY.

DUPLESSY, entrant. Ah! vous voilà, monsieur!..

ANTÉNOR, à part. Malheur sur l'important... (*Haut.*) Mon zèle vous étonne?

DUPLESSY. Non, non... je ne suis pas surpris de vous trouver ici...

ANTÉNOR. Vous venez me donner ma première leçon! ce n'était pas pressant, j'aurais attendu avec patience.

DUPLESSY. Moi, monsieur, je suis moins patient que vous... il faut que j'éclate... (*Lui montrant sa lettre*) Connaissez-vous cette lettre?

ANTÉNOR. Enfer! mon épître entre vos mains?

DUPLESSY. Ah! vous convenez donc qu'elle est de vous?..

ANTÉNOR. Eh bien! oui, mon cher Duplessy... j'adore cette femme; dites-moi est-elle vraiment mariée?..

DUPLESSY. Certainement, monsieur... et avec un homme respectable.

ANTÉNOR. Malédiction... le mariage est consommé!

DUPLESSY. Que signifie une question aussi burlesque?

ANTÉNOR. Duplessy ne me parlez pas de cette façon ou vous allez me faire grincer les dents... d'après ce que je vois, cette personne est une de vos parentes... je ne vous propose pas de me servir auprès d'elle. Les hommes de votre trempe sont farcis de préjugés plus ou moins absurdes. Mais croyez-moi, ne vous mêlez pas de cette intrigue, ne vous mettez pas en travers de mon amour... C'est un torrent qui vous roulerait dans un précipice.

DUPLESSY. Je vous trouve charmant... vous aimez ma femme, et vous ne voulez pas que je me mette en travers?

ANTÉNOR. Ta femme!

DUPLESSY. Oui, monsieur... cette personne est ma femme!

ANTÉNOR. Ta femme!.. et tu oses me l'avouer, et tu ne crains pas que je ne te brise le crâne!

DUPLESSY. Voilà qui est un peu violent par exemple.

ANTÉNOR. Ta femme!.. Ils croient avoir tout dit, quand ils ont dit: C'est ma femme!.. Et si je te disais aussi: c'est ma femme!.. qu'aurais-tu à répondre...

DUPLESSY. Oh!

ANTÉNOR. Oh? ah! oh? Eh bien, je te le dis: c'est ma femme...

DUPLESSY.

Air du Jaloux malade.

Grands dieux! quelle ame dépravée!
 Vous n'avez donc ni foi, ni loi!

ANTÉNOR.

Oui, c'est elle que j'ai rêvée,

Elle n'a pu rêver que moi !
 J'en suis sûr son cœur se soulève
 Quand elle aperçoit ton regard ;
 Ah ! c'est moi seul qui suis son rêve
 Et tu n'es que son cauchemar !

DUPLESSY. Cauchemar !..

ANTÉNOR. Oui, cauchemar !.. elle m'appartient, je la veux... rends-la-moi, ou je te pulvérise...

DUPLESSY. Qu'est-ce que c'est qu'un pareil énergumène ?.. Savez vous bien que je suis sur le point de me mettre en colère...

ANTÉNOR. Ah ! tu t'exapères, vieillard récalcitrant... à la bonheur, car je vois que nous tournons dans un labyrinthe dont nous ne pouvons sortir que par une porte.

DUPLESSY. La voilà la porte et dépêchez-vous !..

ANTÉNOR. Non, non !.. il y en a une autre... et cette autre, c'est une catastrophe !..

DUPLESSY. Vous croyez m'effrayer avec vos grands mots !

ANTÉNOR, *le prenant au collet*. Peintre ! je n'en ai qu'un à te dire, il me faut ta femme ou la mort !..

DUPLESSY. Voulez-vous me lâcher mon habit ?

ANTÉNOR. Je saurai bien te l'arracher.

DUPLESSY. Sors d'ici, assassin !.. ou je crie à la garde !

ANTÉNOR. Ne nous emportons pas... nous nous reverrons dans peu...

DUPLESSY. Ne t'avisés jamais de remettre les pieds chez moi...

ANTÉNOR, *se retirant*. Ta femme... où la mort !

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV.

DUPLESSY, AUGUSTINE, puis LILIA.

DUPLESSY. Dieu ! j'ai les nerfs dans un état ! Je ne pourrai pas tenir un pinceau de quinze jours.

AUGUSTINE, *entrant*. Que veut donc dire un pareil tapage ?

DUPLESSY. Ah ! c'est vous, madame ?

ANTÉNOR, *reparaissant à la porte*. Ta femme ! ou la mort !..

Il sort vivement.

DUPLESSY. Vous l'entendez, voilà votre ouvrage... il veut me tuer.

AUGUSTINE. Mais c'est une erreur... et quand vous saurez...

DUPLESSY. Allez, madame, vous devriez mourir de honte...

AUGUSTINE, *montrant Lilia qui entre*. Tenez, voici Lilia, qui pourra vous expliquer elle-même.

DUPLESSY. Point d'explication... je saurai bien me débarrasser de lui... et vais de ce pas...

LILIA. Où courrez-vous ?

DUPLESSY. Chez le commissaire de police, faire ma déclaration.

AUGUSTINE. Mais, encore une fois, monsieur...

DUPLESSY. Silence ! madame, silence !
 Il sort par le fond.

SCÈNE XV.

AUGUSTINE, LILIA.

AUGUSTINE. Impossible de lui faire entendre...

LILIA. C'est ta faute tu aurais dû insister davantage...

AUGUSTINE. Insister... cela n'est pas facile, avec un jaloux ; ce que j'aurais pu lui dire est déjà si incroyable... Car, enfin, es-tu bien sûre toi-même de ce que tu m'as raconté ?

LILIA. Parfaitement sûre... je l'ai vu là, et sans l'arrivée de ton mari, il serait entré dans le cabinet.

AUGUSTINE. Sa conduite est impardonnable. M'exposer à la jalousie de mon mari... et pour rien, encore... Je connais M. Duplessy, il ne manquera pas d'aller le dire partout... et c'est ce que je veux éviter.

LILIA. Mais de quelle manière ?

AUGUSTINE. Je n'en sais rien... ah ! j'y suis !

Elle se met à table et écrit.

LILIA. Que fais-tu ?

AUGUSTINE, *écrivant*. Tu vas voir !

LILIA, *regardant par dessus son épaule ce qu'écrit Augustine*. Il en deviendra fou !

AUGUSTINE. Ce n'est plus possible... justement, j'aperçois Raphaël.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, RAPHAËL.

RAPHAËL, *apportant le costume*. Ah ! ma course est terminée.

AUGUSTINE. Qu'est-ce que cela ?

RAPHAEL. C'est le costume à l'usage du mannequin... Je vais le changer pour la classe du soir.

Il pose le costume sur la chaise.

AUGUSTINE. Tu as le temps ; va d'abord porter cette lettre.

RAPHAEL. Encore une course ?

AUGUSTINE. Ici en face, chez M. Anténor.

RAPHAEL, *prenant la lettre*. Une lettre pour ce jeune homme ?

AUGUSTINE. Est-ce que tu ne m'entends pas

LILIA. Mais, oui... va donc.

RAPHAEL. Et vous voulez que je porte. (*A part.*) Dieu ! ces femmes de peintres, elles en font voir à leur mari de toutes les couleurs.

Il sort.

SCÈNE XVII.

AUGUSTINE, LILIA.

AUGUSTINE. Moi, je vais tâcher de rejoindre M. Duplessy. Je lui prouverai qu'il a tort et son injustice tournera à mon avantage.

Air du Château perdu.

De ses soupçons je veux qu'il se repente ;
Avec rigueur je saurai l'en punir ;
Je veux enfin lui paraître innocente,
J'y tiens beaucoup... surtout pour l'avenir.
Oui, je prétends que grâce à cette ruse,
De ma conduite il n'ose plus douter :
Quand un mari sans raison nous accuse
C'est un hasard dont il faut profiter.

Elle sort.

SCÈNE XVIII.

LILIA, *seule*.

La lettre est partie ! que va-t-il penser ? il sera au désespoir ! Je le plains de tout mon cœur... et cependant je suis bien aise qu'il soit détrompé. Car enfin, son amour a beau être ridicule, c'est de l'amour... il ne s'agit que de lui donner une direction utile et raisonnable... il y a de la ressource avec un jeune homme... et malgré ses défauts, si jamais il était mon mari, je le corrigerais bien vite.

Air du bûcher au porteur.

Je calmerais aisément son délire
Bientôt je serais tout pour lui ;
C'est dans mes yeux qu'il voudrait lire
Le bonheur qu'il rêve aujourd'hui. *bis.*
Oui, je saurais le rendre heureux et sage
Et lui prouver à tous momens
Que le livre du mariage
Est le plus joli des romans.

Mais j'y songe ! s'il allait ne plus revenir, après ce que ma cousine lui a écrit... Oh ! c'est égal, il voudra s'assurer par lui-même... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Je le disais bien, le voilà qui sort de chez lui... comme il a l'air agité ! Il vient ici, il faut l'attendre, voyons d'abord quel effet aura produit la lettre ! Ah ! comme ses traits sont renversés... il me fait peur.

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE XIX.

LILIA, *dans le cabinet et entr'ouvrant la porte de temps en temps pour parler.* —
ANTÉNOR, *entrant d'un air égaré, tenant une lettre à la main.*

ANTÉNOR. Un mannequin ! un mannequin ! (*Moment de silence.*) Il a eu l'audace de me l'écrire... c'est en toutes lettres : « Monsieur, celle que vous aimez est un mannequin. » Imprudent Duplessy ! effronté barbouilleur ! cette dernière insulte te sera mortelle !

LILIA, *d part.* Je m'en doutais, il est furieux !

ANTÉNOR. Et pourtant ... s'il était vrai ! si cette femme n'est point une femme ! si ma passion n'était point une passion.

LILIA, *d part.* C'est drôle... il en doute encore.

ANTÉNOR. Ah ! j'entrevois un abîme... Moi, Anténor, j'aurais été assez naïf... et quand je passerais dans la rue, tout le monde chuchotterait : « Voyez-vous ce beau jeune homme, avec sa figure mélancolique, il aimait un mannequin ! il était fou d'un mannequin ! » Dérision et mépris ! et ce qui est le plus affreux, c'est que moi-même, je ne pourrais plus me regarder sans rire. Vous représentez-vous la position d'un homme qui ne peut plus se regarder sans rire ; c'est atroce ! alors la vie est un supplice... il faut en finir avec elle, et comme dit si bien Antony : est-ce un mot qui m'arrête... suicide !

LILIA, *d part.* Quoi ! il serait capable ?

ANTÉNOR. Oui, si c'est une femme, je l'enlève... si c'est un mannequin, adieu l'existence... (*Tirant des pistolets de sa poche et les montrant.*) Il y a là-dedans de quoi mourir deux fois.

LILIA, *d part.* Enfermons-nous bien vite...

Elle rentre.

ANTÉNOR, Elle était dans ce cabinet.... il y a une heure, peut-être y est-elle encore, allons, ma destinée va s'accomplir!

SCÈNE XX.

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL, *entrant.* J'espère qu'à présent je pourrai habiller le mannequin.

ANTÉNOR. Le mannequin! qu'est-ce qui a dit le mannequin? est-ce toi, domestique?

RAPHAEL. Mais prenez donc garde..... vous allez me tuer avec votre pistolet...

ANTÉNOR. Réponds-moi... là... dans ce cabinet, est-ce un mannequin!

RAPHAEL, *hésitant.* Mais... oui... monsieur...

ANTÉNOR. Tu me trompes, domestique!

RAPHAEL. Monsieur, je vous assure...

ANTÉNOR. Eh bien! femme ou mannequin, être vivant ou inanimé, montre-le-moi, vas me la chercher, fais-le apparaître à mes yeux.

RAPHAEL. Oh! pour ça, avec plaisir, ça m'arrange même mieux... il me sera plus facile de changer son costume ici, que dans ce cabinet.

ANTÉNOR. Hâte-toi...

RAPHAEL. Je vais l'amener... mais vous ne vous ferez pas de mal ni à moi non plus.

ANTÉNOR. Non! je serai calme et résigné...

RAPHAEL. Si vous me donniez vos pistolets?

ANTÉNOR, *le poussant dans le cabinet où il entre.* Mais, va donc! va donc!

Il dépose ses pistolets sur la table.

Air de Renaud de Montauban.

Horreur! puis-je sans blasphémer
Attendre ici sa présence fatale?
Mais n'est-il pas moyen de l'animer
Fut-ce aux rayons de la flamme infernale?
Ange du mal, si de toi j'obtenais
Un tel prodige... Oh viens, je t'en convie,
Viens, je pourrais t'abandonner ma vie
Et mon âme... s'y j'y croyais.

Voyant entrer Raphaël.

Voici le moment... rassemblons toutes mes forces.

Raphaël sort du cabinet, poussant devant lui le fauteuil sur lequel Lilia est assise, vêtue et parée comme le mannequin.

RAPHAEL, *bas à Lilia.* Ah! ça, mademoiselle, prenez garde à vous... je vous en avertis, c'est un enragé.

LILIA, *bas à Raphaël.* Ne crains rien, c'est au contraire pour l'apaiser.

RAPHAEL. Monsieur, voilà. Maintenant je vous laisse; je reviendrai plus tard.

ANTÉNOR. Tu peux changer son costume devant moi.

RAPHAEL. Devant vous.

LILIA, *d part.* Ah! mon Dieu, je n'avais pas prévu

RAPHAEL. C'est que, voyez-vous, monsieur, je vais vous dire... voilà le jour qui baisse, il faut que j'aille apprêter les lampes pour la classe du soir.

ANTÉNOR. Eh bien, va! laisse-moi!

RAPHAEL, *à part.* Ma foi! c'est elle qui l'a voulu... qu'elle s'arrange.

Il sort.

SCÈNE XXI.

ANTÉNOR, LILIA.

ANTÉNOR. Tout est fini! l'automate est là, près de moi... et je n'ose encore le regarder... (*Se retournant lentement.* Quoi! c'est ce carton enluminé qui a fait battre mon cœur, dans ma poitrine d'homme!... vengeance! j'ai envie de le déchirer avec mes ongles! hum! (*Il fait un pas vers Lilia. Trait de musique. Elle fait un mouvement, et s'arrête.*) J'ai cru le voir remuer. Étrange erreur d'un cerveau complètement détraqué.

LILIA, *d part.* Si je parle, il deviendra fou tout-à-fait.

ANTÉNOR. Non, non! il n'y a dans cette enveloppe ni souffle ni mouvement. C'est une substance froide et inerte... Et pourtant, il me semble qu'un gouffre nous sépare... Ah! je dompterais cette terreur d'enfant. (*Musique douce sur laquelle il s'approche de Lilia et lui découvre entièrement le visage.*) Dieu!... quelle charmante figure!... quelle ravissante création! Ce n'est pas une femme, mais c'est un chef-d'œuvre, il est permis s'y tromper! Je ne sais ce qui se passe dans mon intérieur, c'est une rage, une frénésie, un crime, peut-être!... eh bien... (*Il s'avance vers Lilia. Trait d'orchestre agité. Il s'arrête hors de lui.*) Ah!

fayons, malheureux Anténor, tu outrages la nature, mon garçon!

Il se laisse tomber sur une chaise.

LILIA, *à part*. Quelle frayeur il m'a faite,

ANTÉNOR, *à part*. Objet fatal, mannequin produit par Satan! tu ne jouiras pas long-temps de ton triomphe. (*Il va à la table prendre ses pistolets. Trait de musique rinforzando jusqu'à la fin de la phrase suivante.*) Cette beauté magique! ces traits qui m'ont fasciné... il faut les briser avec ma dernière illusion...

Il dirige son pistolet sur Lilia.

LILIA, *poussant un cri*. Ah!

Elle se lève et s'avance.

ANTÉNOR, *reculant*. Grands Dieux! quel prestige... Est-ce un rêve fantastique enfanté par mon délire?

LILIA. Calmez-vous, monsieur, calmez-vous.

ANTÉNOR, *remettant son pistolet sur la table*. Elle marche, elle parle, c'est une femme... Oh! n'est-ce pas que tu es une femme...

LILIA. Comme vous voudrez.

ANTÉNOR. Bien vrai... approche n'aie pas peur... (*Elle approche.*) C'est bien ça, c'est parfaitement ça!

Air nouveau de M. Doche.

Cependant, je doute encore,
Daigne m'accorder ici;
Une faveur que j'implore,
Voyons ta main.

LILIA.

La voici.

ANTÉNOR, *la prenant*

Je sens circuler la flamme,
Sous cet ivoire tremblant,
Oui, c'est une main de femme. *bis.*

LILIA.

Etes-vous sûr, à présent? *bis.*

ANTÉNOR.

Même air.

Cependant je doute encore.
Tu dois posséder un cœur.

LILIA.

Je le crois.

ANTÉNOR.

Moi, je l'ignore,
Et suis sujet à l'erreur!
Laisse-moi voir s'il palpite!

Il lui met la main sur le cœur.

Un cœur de femme, vraiment,
Jamais n'a bondi plus vite;
Ah! oui, vraiment, il palpite.

LILIA.

Etes-vous sûr, à présent?

ANTÉNOR, *recommencant l'air*.

Cependant, je doute encore.

LILIA, *se retirant*. Mais il n'en finirait pas.

ANTÉNOR. Eh bien! non... je n'en doute plus... je n'en ai jamais douté... C'est ce Duplessy qui voulait me persuader le contraire... ce grotesque Duplessy... je l'exècre... car tu lui appartiens, tu es son épouse...

LILIA. Non, monsieur c'est ma cousine.

ANTÉNOR. Ta cousine!.. un autre mannequin.

LILIA. Mais non.

ANTÉNOR. Ah! pardon! une autre femme!.. ainsi tu es libre... tu es à moi pour toujours... tu es à moi... comme l'homme est au malheur... n'est-ce pas que tu consens à être mon génie, ma sylphide, mon dgin!

LILIA. Monsieur, je ne puis répondre.

ANTÉNOR. Oh! ne me refuse pas... crains tout de mon désespoir... Avec une passion comme la mienne... si tu me résistais... je pourrais t'assassiner.

LILIA. Laissez-moi, monsieur... vous me faites peur...

Elle se retire jusqu'auprès de la fenêtre.

ANTÉNOR. Tu me fuis?

LILIA, *à part*. J'entends du bruit, comment me cacher?..

ANTÉNOR, *se jetant à ses pieds*. Ah! je t'en conjure à genoux...

~~~~~

## SCÈNE XXII.

Les Mêmes, DUPLESSY, AUGUSTINE,  
*les Éléves.*

DUPLESSY. O ciel! c'est ma foi vrai!..

CHOEUR.

*Air : Notre vengeance.*

Quelle surprise!

Quelle méprise!

De ce carton,

Quoi, son ame est éprise!

Ah! sans remise,

Qu'on le conduise

A Charenton

Retrouver la raison

ANTÉNOR, *toujours à genoux.*

Être immobile

Être débile

Etre fragile  
Etre mignon,  
Etre angélique  
Etre magique,  
Etre électrique,  
Réponds-moi donc ?

REPRISE DU CHOEUR.

Quelle surprise, etc.

DUPLESSY. Comment M. Anténor c'est là l'objet de votre passion ?

ANTÉNOR, *se levant*.—Eh bien oui, Duplessy... oui, excellent Duplessy... je l'aime et je me flatte d'en être aimé...

DUPLESSY, *riant*. En vérité... Parbleu... il ne vous manque plus que de lui assurer une fidélité éternelle...

ANTÉNOR. Vous m'y faites songer... C'est devant vous que je veux lui passer au doigt l'anneau des fiançailles !

DUPLESSY. C'est fini, l'aliénation mentale est à son dernier période.

ANTÉNOR, *prenant la main de Lilia et lui passant l'anneau*. Être mystérieux ! je te fiancée à moi pour la vie !..

LILIA, *retirant sa main*. Ah ! prenez donc garde, vous me faites mal...

TOUS. Lilia !

DUPLESSY. Que signifie ?

CHOEUR.

*Air de la Nuit de Noël.*

Quelle métamorphose !  
Quoi, c'est elle ? grands dieux !  
La singulière chose,  
C'est vraiment merveilleux !

### SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, RAPHAEL, *accourant*.

RAPHAEL. M. Anténor ! M. Anténor ! on vous demande, un monsieur qui arrive de Châlons en poste ; il ne vous a pas trouvé chez vous, Baptiste l'a amené ici ; il veut vous voir à l'instant.

ANTÉNOR. Serait-ce mon père ?

RAPHAEL. Je le crois... je l'ai entendu qui disait : mon fils... Il est vrai que ce n'est pas une raison...

ANTÉNOR. C'est lui, tant mieux ! je sais qu'il avait l'intention de me donner une compagne, je lui dirai : voilà celle que j'ai choisie. Venez, Lilia, que je lui présente ma fiancée.

DUPLESSY. Un moment... un moment... Raphaël, conduis ce monsieur au salon...

ANTÉNOR. Peintre, aurais-tu le projet de t'opposer ?..

DUPLESSY. Vous êtes si peu raisonnable.

LILIA. Vous voulez dire si extravagant.

ANTÉNOR. Qu'elle est aimable !

LILIA. Soyez tranquille, je m'en charge.

DUPLESSY. Ah ! si tu veux te risquer, je n'ai plus rien à dire... Nous allons en causer avec le père du jeune homme.

LILIA. Dans quelque temps vous ne le reconnaîtrez pas, et s'il est encore un peu fou ce ne sera plus que de sa femme.

ANTÉNOR. Cher ange ! j'ai donc enfin trouvé un âme qui a compris la mienne.

VAUDEVILLE.

*Air du vaud. de l'Héritière.*

LILIA.

L'erreur est permise à notre âge ;  
Et quand l'hymen va nous unir,  
Je crains pourtant ce mariage  
Car je pourrais m'en repentir,  
Mais, jeune, on croit à l'avenir ;  
On se dit avec confiance :  
Le bonheur ne peut m'échapper.  
Puisqu'on a déjà l'espérance,  
Il est permis de s'y tromper.

ANTÉNOR.

Nos jeunes soldats que j'admire,  
Sous Anvers, braves et joyeux,  
Se montraient dignes de l'Empire ;  
Et du Hollandais furieux,  
Quand le canon tirait sur eux,  
Ils s'écriaient avec courage,  
Même en se voyant éclopper :  
Est-ce un boulet, est-ce un fromage ?  
Il est permis de s'y tromper.

DUPLESSY.

Aimez-vous l'état monarchique,  
Tant mieux, je suis de vos amis.  
Préférez-vous la république ;  
Je suis encore de votre avis  
J'appartiens à tous les partis.  
N'accusez pas ma conscience,  
Un seul mot va me disculper :  
Quand on ne sait pas ce qu'on pense,  
Il est permis de s'y tromper.

ANTÉNOR.

Cette nuit dans ma rêverie,  
M'étant couché l'estomac creux,  
Il me sembla qu'avec furie  
J'étreignais, de mes bras nerveux,  
Une hydre, un serpent monstrueux.  
Tout à coup, l'illusion cesse,  
Et quelle horreur vient me frapper ;  
C'est mon traversin que je presse,  
Il est permis de s'y tromper.

RAPHAËL.

L'autre jour, croyant me distraire,  
 J'vais à la Porte Saint-Martin,  
 J'entre avec un billet d'parterre  
 Que l'on m'avait donné l'matin.  
 Voilà qu' la pièce' commence enfin.  
 J'en riais comm' d'un' parodie,  
 Et mes voisins ven'nt m'écharper.  
 Est-ce un' farce? est-ce un' tragédie,  
 Il est permis de s'y tromper.

ANTENOR, *au public.*

Messeigneurs, et vous, nobles dames,  
 Naguère encor, vous veniez voir  
 Ces raffinés, ces bonnes lames  
 Qu'on applaudissait chaque soir,  
 En ce vieil et joyeux manoir.  
 Ces braves, que le moyen-âge  
 Pour lui seul voudrait usurper,  
 Octroyez-les; à mon langage,  
 Il est permis de s'y tromper.

FIN.



A. L.  
SCÈNE XXI.

# LE CABARET DE LUSTUCRU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Jaime et Etienne Arago,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 24 FÉVRIER 1838.

| PERSONNAGES.                                 | ACTEURS.                | PERSONNAGES.                              | ACTEURS.                       |
|----------------------------------------------|-------------------------|-------------------------------------------|--------------------------------|
| LUSTUCRU. . . . .                            | M. ARNAL.               | PAQUERETTE, femme de<br>Lustucru. . . . . | M <sup>lle</sup> LOUISE MAYET. |
| LE COMTE DE CHAMILLY.                        | M. HIPPOLYTE            | HECTOR, valet de Chamilly. . .            | M. BALLARD.                    |
| LE CHEVALIER ALBERT DE<br>SAINT-YON. . . . . | M. FRADÈLLE.            | CLOPINET, garçon de cabaret.              | M. LUDOVIC.                    |
| CLOTILDE DE TURENNE. .                       | M <sup>me</sup> TAIGNY. |                                           |                                |

S'adresser, pour la musique, à M. J. DOCHE, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

Toutes les indications sont prises de droite et de gauche du public.

La porte d'entrée au fond ; porte à gauche ; à droite, un petit escalier conduisant à un cabinet dont la fenêtre donne sur la scène, à droite, premier plan. Un juda, comme il en existe encore dans plusieurs maisons, communique du premier à la boutique.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, *entre du fond et regarde autour de lui.*

Comment ! personne au cabaret ! pas même de Chamilly qui m'y invite à dîner ! Trois heures précises ; c'est pourtant bien ce que m'indique son billet. (*Il le tire de sa poche et lit.*) Oui, trois heures. (*Continuant.*) « Trouve-toi au cabaret de » Lustucru, à l'extrémité du jardin des Tuileries ; » c'est le seul qui nous reste, à nous autres bons

« gentilshommes, qui tenons pour M<sup>me</sup> la reine » depuis deux mois que Paris est livré à messieurs » les frondeurs ; il y a plaisir à venir se griser au » nez et à la barbe de ces bourgeois révoltés, et » surtout à leur souffler leurs hommes, quand elles » sont jolies. » (*Parlant.*) Oui, surtout cela, mon » cher Chamilly. (*Continuant.*) « Mais n'est-ce rien, » mon digne Caton, il s'agit d'un devoir résolu- » ble, où l'on mettra de l'eau dans son vin, et non » d'une de ces joyeuses orgies qui te font pour- » »

(*Pliant le billet.*) Et que toi tu aimes tant, pour lesquels tu oublies la femme adorable qui dans quinze jours sera comtesse de Chamilly. Ah! il est peut-être excusable, il ne connaît pas M<sup>lle</sup> de Turenne, il n'a jamais vu Clotilde. (*S'animant.*) Il ne sait pas comme moi tout ce que peuvent allumer d'amour au cœur tant de grâces, d'enjouement... (*Il s'assied à gauche.*) Allons, allons, du calme, et tâchons d'oublier, puisque Clotilde est promise à un ami, et que l'honneur m'interdit toute démarche.

Il est interrompu par la voix de Lustucru qu'on entend de la boutique au-dessous.

LUSTUCRU, *de la boutique.*

Voyons, qu'on se dépêche; Clopinet! où est Clopinet? mon tourne-broche... mon tourne-broche, Clopinet!

CLOPINET, *arrivant par la porte de gauche et allant ouvrir le juda pour répondre.*

Oui, not' maître, voilà.

LUSTUCRU.

Prends ces deux paquets sous ton bras, et allez-vous-en tous les trois à la voiture.

CLOPINET.

Oui, not' maître.

LUSTUCRU.

Cours comme un lièvre, et dis au cocher que c'est le bagage de ma femme, qui est très-fragile.

CLOPINET.

Oui, not' maître.

Clopinet va prendre les paquets qu'il a laissés à la porte de la chambre.

ALBERT.

Eh! mais où vas-tu donc? où t'envoie Lustucru?

CLOPINET.

A la voiture; je vas porter les effets de not' bourgeoisie, M<sup>me</sup> Lustucru, qui va partir en voyage.

ALBERT.

M<sup>me</sup> Lustucru va partir?

CLOPINET.

Dans un quart d'heure, oui, mon gentilhomme, serviteur.

Il sort par le fond et se rencontre avec le comte de Chamilly.

CHAMILLY, *le poussant.*

Eh! prends donc garde, manant!

Clopinet se sauve.

## SCENE II.

CHAMILLY, ALBERT.

ALBERT.

Eh! voilà de Chamilly.

CHAMILLY.

Bonjour; le premier au rendez-vous que je vous donne, c'est un reproche indirect pour moi.

ALBERT, *se levant.*

Tu n'en mérites pas; si j'étais une de ces jolies petites bourgeoises...

CHAMILLY.

Que j'adore, en masse, oui, je conçois. (*Baisant la voix.*) Mais une surtout dont les yeux ravissans...

ALBERT.

Ont seuls le pouvoir de t'amener tous les jours dans ce cabaret.

CHAMILLY.

Seuls! non pas; ce cabaret mérite la préférence que nous lui accordons: fondé par Renard, valet de confiance de feu Louis XIII, dont le bon plaisir lui avait octroyé ces quelques toises de terrain, à l'extrémité des Tuileries; c'est un cabaret de bonne souche, c'est presque de la noblesse; Renard étant mort, l'établissement est échu à son neveu Lustucru, un nigaud, mais qui est dévoué aux partisans de la reine, et qui possède, à mon sens, un plus grand mérite encore.

ALBERT.

Lequel?

CHAMILLY.

Eh! par Dieu, tu devines, c'est d'avoir eu la bonne, l'excellente idée d'épouser Paquerette, la filleule de Renard.

ALBERT, *souriant.*

Allons, toujours Paquerette.

CHAMILLY, *s'animant.*

Ah! c'est que je la préfère à toutes les autres, c'est que rien n'est plus joli, plus séduisant; mais une vertu!

ALBERT.

Désespérante.

CHAMILLY.

Ridicule, dans cette classe-là; cependant, depuis peu de jours, cela va beaucoup mieux, oui, on s'humanise, on m'écoute, on sourit quelquefois... enfin, tous les symptômes d'une prochaine capitulation.

ALBERT.

Bah! vraiment?

CHAMILLY.

Et j'espère qu'aujourd'hui, enfin...

ALBERT.

Aujourd'hui! Eh bien, mon cher, si tu ne comptes que sur cette journée et les suivantes, partie perdue.

CHAMILLY.

Hein! qu'est-ce à dire?

ALBERT.

Que probablement Lustucru a découvert tes petits projets, et qu'il veut être moins nigand que tu ne penses, car aujourd'hui sa femme quitte Paris.

CHAMILLY.

Ah! mon Dieu! Paquerette!

ALBERT, *riant.*

Va partir à l'instant.

CHAMILLY.

Et je me laisserais jouer de la sorte, moi, Phœbus de Chamilly... et par un Lustucru pareil!

ALBERT.

Ah! ah! ah!



CHAMILLY.

Non, non, de par Dieu! et où va-t-elle?

ALBERT, *riant toujours.*

Je n'en sais rien, va le demander à son mari.

CHAMILLY.

A son... Eh bien, non! que m'importe! je n'ai pas besoin de connaître le but du voyage, pourvu qu'elle ne l'atteigne pas, et pour cela.. (*Réfléchissant.*) Oui, très-bien, à merveille; Hector, mon domestique, qui est si adroit, si alerte. (*Courant au fond et appelant.*) Hector! Hector!

ALBERT.

Quel est son projet? (*Le domestique entre au fond, et Chamilly lui parle bas.*) Est-ce qu'il voudrait...

CHAMILLY.

Va, dépêche-toi, et vingt-cinq louis si tu réussis.

Le domestique sort en courant.

ALBERT.

Que vas-tu donc faire?

CHAMILLY, *joyeux, descendant en scène.*

Un tour sublime, un tour pendable! à tourner la tête au lieutenant de police, et celle du mari par contre-coup; c'est ce que je veux, c'est ce que j'aime; voilà ma vie.

ALBERT.

Mais d'honneur, je t'admire; à peine arrivé à Paris, et...

CHAMILLY.

Oui, je comprends: tu t'attendais à voir un petit gentilhomme du Languedoc, tout empêtré de timidité provinciale; non pas, mort Dieu! j'ai voulu me former en un jour aux belles manières, et maintenant je veux briller au premier rang; l'aventure d'aujourd'hui doit me gagner mes éperons.

ALBERT.

Mais encore dans quel but? Eh quoi! la veille d'épouser la nièce du vicomte de Turenne...

CHAMILLY.

A la veille; c'est dans quinze jours seulement que mon oncle, le commandeur de Lucienne, doit me présenter à la cour, puis à ma future. On la dit jolie, spirituelle, tant mieux; mais, une fois son mari, j'aurai le temps de l'apprécier; et puis je m'occupe d'elle, je viens de me ruiner en étoffes, en dentelles; j'ai mis en réquisition les plus célèbres faiseuses pour la corbeille que je veux lui offrir. En entrant dans ma chambre on se croirait chez une de nos coquettes: robes, fraises, bijoux, je n'ai rien épargné. Mais adieu, j'ai à peine le temps de courir; d'ailleurs il ne serait pas prudent que Lustucru me vit ici.

ALBERT.

Où vas-tu?

CHAMILLY.

Où le triomphe m'appelle. Pardon, mon ami, pardon, je t'avais invité à dîner, eh bien, je change l'invitation, au lieu de dîner, nous souperons; tu me pardonnes, n'est-ce pas? Adieu! adieu!

Il sort rapidement

ALBERT.

Diable de fou! dans ces temps de troubles, il est capable de se compromettre par étourderie, je ne le quitte pas.

Il suit Chamilly par le fond.

## SCENE III.

L'USTUCRU, PAQUERETTE, *entrant à gauche.*LUSTUCRU, *portant deux petits cartons.*

Je te dis que ce sont des idées chimeriques que tu te fais; ne t'afflige pas. Est-ce que je m'afflige, moi qui suis l'homme le plus sensible du quartier?

Il pose ses cartons.

PAQUERETTE.

Oui, sensible et aimable surtout; me forcer de partir, et pourquoi? Jamais, au grand jamais un mari n'a tant pressé sa femme de s'en aller.

LUSTUCRU.

Voilà qui est joli! Est-ce que je te presse? Je te dis de t'en aller tout de suite, mais je ne te presse pas.

PAQUERETTE.

Depuis six mois que je suis vot' femme, vous êtes joliment change.

Aria: *Faudeville de l'Apothicaire*

Je regrettais toujours mon pays;  
Dans l'commentement de mon mariage,  
Vous cherchiez, galsat et souma,  
A m'faire oublier mon village;  
Sermens par ci, carresses par là;  
Me plaire était vot' seule étude,  
Et v'la qu'vous m'faites quitter tout ça,  
A présent qu' j'en ai l'habitude.

Vous avez des projets, vous me cachez quelque chose, témoin la plus belle chambre de notre auberge qu'on vient de retourner, et qui est occupée sans que vous ayez voulu me dire ni pourquoi ni pour qui est-ce.

LUSTUCRU.

C'est quelque chose de secret, ça ne regarde pas les femmes. (*A part.*) Ce n'est pas pour ça que je te renvoie.

PAQUERETTE.

Ah! j'en suis sûre, il y a quelque chose là-dessous.

LUSTUCRU.

Il n'y a rien du tout là-dessous, je te le jure sur ce qu'il y a de plus cher, j'en leve les deux mains à la fois: cela me chagrine beaucoup, sans ma dignité d'homme, je pleurerais, mais c'est une faiblesse qui n'appartient guère qu'aux veaux, et encore il faut qu'ils soient très-jeunes.

PAQUERETTE.

Mais alors pourquoi ce voyage? pourquoi vous débarrasser de moi? pourquoi vouloir rester seul? On dirait que vous ne serez heureux qu' lorsque je serai partie.

LUSTUCRU.

Comme les femmes exagèrent dans leurs pas-

sions ! Moi aimer rester seul avec mon caractère fougueux ! Petite ingrate, je t'expédie par le coche, amour que tu es, parce que ta tante Bachelu t'attend dans sa province ; hein, cette bonne petite mère Bachelu, cette bonne petite vieille, qui est si gentille ! eh ! eh ! eh ! dans sa petite maison d'Auxerre, eh !... où elle cultive des petites salades, toutes sortes de fleurs et une foule de lapins, eh ! eh ! eh ! Allez-vous faire des parties tous ensemble !

PAQUERETTE.

Si j'aime mieux me divertir avec vous, là !

LUSTUCRU.

Cette préférence n'a rien de désagréable ; mais écoute, mon cher ange, mon petit chat, la Bachelu compte sur toi ; et puis tu ne sais pas ce qu'elle m'a écrit, la Bachelu ? (*A part.*) Prenons-la par la coquetterie. (*Haut.*) Elle a plein une armoire de cadeaux à te donner, des jupons délicieux, des colliers enchanteurs, et des boucles d'oreilles longues comme ça.

PAQUERETTE.

En vérité !

LUSTUCRU.

*Air de Masantello.*

T'as lu d' ces livres où les princesses  
Sont criblés d'or et de diamans ;  
T'as vu d' ces fêtes où qu' les duchesses  
Sont r'luisant's comm' des firmamens,  
T'auras, comme elles, des perles, un voile ;  
J'espère que ça doit t' consoler ;  
Tu s'ras brillant' comme une étoile.

*A part.*

J' lui dis ça pour la fair' filer.

PAQUERETTE.

Allons, il faut donc vous obéir ?

LUSTUCRU.

Oui, obéis, ça me flattera.

PAQUERETTE, *prenant les cartons.*

Je m'en vais, je pars, mais le cœur bien gros, et avec de bien vilaines pensées.

LUSTUCRU.

Ça passera en route, au grand air ; voyons, ne manque pas l'heure de la voiture, vas-y avec tes petits pieds, et pense à ton cher mari tous les jours, toutes les nuits ; rêves-en, hein ? je t'en prie, rêves-en.

PAQUERETTE, *embrassant Lustucru après avoir posé son carton.*

Adieu, Lustucru !

LUSTUCRU.

Adieu, Paquerette ! Ah ! que cette séparation est déchirante ! Prends tes cartons.

PAQUERETTE.

Je reviendrai dans trois semaines, n'est-ce pas ?

LUSTUCRU.

Oui, dans trois petites semaines près de moi ! et trois semaines ! ne t'inquiète pas, femme trop heureuse.

PAQUERETTE, *pleurant et posant encore ses cartons.*

Ah ! c'est égal, on ne peut pas s'empêcher...

LUSTUCRU.

Je ne t'empêche pas non plus. Venez un peu là, sur le pauvre cœur de votre pauvre homme ; là, pleure, ma femme, pleure et fais attention à tes cartons.

PAQUERETTE.

Adieu, mon petit Lustucru !

Elle reprend ses cartons.

LUSTUCRU.

Adieu. (*Il soupire.*) Ah ! adieu !

ENSEMBLE.

AIR :

De près, de loin, compte sur ma constance,  
Au fond du cœur garde-moi ton amour ;  
Pour dissiper les ennuis de l'absence,  
Je vais songer à l'instant du retour.

LUSTUCRU, *à part.*

Je sais qu'un galant un peu leste  
Voulait ici me la ravir ;  
Et c'est afin qu'elle me reste  
Qu'en ce jour je la fais partir.

REPRISE.

De près, de loin, etc.

*Elle sort par le fond.*

## SCENE IV.

LUSTUCRU, *seul, marchant à grands pas avec satisfaction.*

Ah ! je respire, je renaiss ; ma tête se dégage, ma poitrine se dilate, mes membres sont élastiques, et mon sang circule comme un ruisseau ! je vais manger comme un bossu, je vais rire comme un ogre, ma femme est partie !

AIR :

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !  
Ah ! pour moi, quel beau jour !  
Je ne crains plus pour mon amour  
De ruse, de malin tour.

Qu'un sot époux, fermant les yeux,  
Subisse à la fin quelque accident fâcheux,  
Jamais trompé, toujours chéri,  
J'aime mieux le sort d'un adroit mari.

Ah ! quel plaisir !

Aimable et bien fait,  
Profitant de l'absence  
D'un nouvel objet  
J' pourrais fair' connaissance.  
Mais non, quoique seul,  
Modèle de constance,  
J' s'rai fidèle tout seul,  
Comme un petit épagueul.

Ah ! quel plaisir, etc.

(*S'arrêtant tout-à-coup.*) Ah ! malheureux, si on te voyait ! Tu n'aimes donc pas ta femme ? s'écrierait ce monsieur. Je n'aime pas ma femme ! (*avec aplomb*) plus que vous, inconnu ; mais apprenez qu'un tas de godelureaux faisaient la cour à mon épouse ; et surtout le vicomte de Chamilly. Heureusement, la voilà partie ; qu'il vienne mainte-

nant! Tout le monde ignore où elle est allée : je suis donc parfaitement tranquille. J'étais devenu jaloux, monsieur, comme vingt-six millions de milliards de tigres! je dépérissais, je m'étiolais, je tournais à l'abrutissement. C'est au point, car voilà une preuve, depuis moins d'une heure qu'est descendue chez moi la nièce de M. le vicomte de Turenne, l'illustre guerrier, avec sa gouvernante, j'ai manqué cinq ou six fois à l'étiquette; j'ai fait trois cuirs en lui parlant. O jalousie! Qu'est-ce qui est là?

On frappe à la porte à gauche.

## SCÈNE V.

CLOTILDE DE TURENNE, LUSTUCRU.

Clotilde paraît à la porte et avance la tête.

LUSTUCRU, à part.

Oh! la nièce du grand homme, on se découvre. (*Il salue; haut.*) Je suis tout seul, altesse.

CLOTILDE.

Altesse! ah! ah! ah! je ne suis pas une princesse du sang.

LUSTUCRU.

Excusez ma légèreté, j'aurais pu me tromper mieux que ça : vous avez l'air d'une reine. (*A part.*) C'est joli ce que j'ai trouvé là! (*Haut.*) Et M. votre oncle, l'illustre guerrier, n'est pas encore arrivé?

CLOTILDE.

Non, je l'attends ici, où je suis venue au rendez-vous qu'il m'a donné, et je suis inquiète de ne pas le voir. Amenée à Paris, chez une amie de notre famille, il devait venir me prendre pour m'emmener avec lui à la cour, à Saint-Germain; et je ne comprends rien à son absence; un motif impérieux l'aura, sans doute, empêché d'être exact.

LUSTUCRU.

Si votre noble oncle vous a fait venir ici, c'est qu'il sait que vous et madame votre gouvernante vous y êtes en toute sûreté! Il y a peut-être quelque affaire politique sous jeu; il aura profité de sa présence aux portes de Paris pour négocier quelque arrangement avec les chefs de la Fronde; car il m'a fait prévenir de votre arrivée en m'enjoignant de vous recevoir sous le plus grand secret.

CLOTILDE.

Ma gouvernante, malade et fatiguée de la route, s'est endormie, et dans cette chambre je m'ennuyais tant que je me suis hasardée à descendre.

Elle s'assied à gauche.

LUSTUCRU.

Vous n'avez donc pas contempné les estampes? il y en a une foule : l'histoire du Juif errant, Henriette et Damon! En voilà deux jeunes gens qui ont eu des peines! Quand je suis un peu triste, je regarde ça et je pleure. Et Genievre de Brabant,

c'est ça une peinture sensible! Avez-vous vu, dans le coin à gauche? il y a un chasseur près d'un arbre, qui est monté sur un cheval, et il reconnaît son épouse et leur petit, parce qu'il poursuivait une biche qui l'a attiré là. Il se trouve que dans le temps, pendant que le chasseur était à l'armée, un homme perfide voulait adorer sa femme; de sorte que la malheureuse s'est ensauvée avec son fils dans les bois. Quand le chasseur est revenu, il a dit : Oùs qu'est mon épouse? L'homme perfide a dit : Monsieur, madame est morte. — Et mon fils? — Il est mort aussi. Voilà l'chasseur qui prend le deuil, et pour se consoler, il s'en va à la chasse; c'est là où il rencontre la biche qui l'emmena devant sa famille. Sa femme, qui avait vécu de racines, lui crie : Ah! ciel! vous allez tuer la nourrice de votre enfant! Le chasseur attendri regarde Genievre, l'enfant et la biche; il se jette dans leurs bras. L'homme perfide a été chassé; la biche a eu une forte récompense et une place au chatteau dans l'écurie. C'est les couplets d'en bas qui expliquent; il y en a dix-neuf, il faudra les apprendre.

CLOTILDE, souriant.

Je connais cette histoire. Mais je vous remercie de me l'avoir...

LUSTUCRU.

Ah! il n'y a pas de quoi, et quand vous voudrez que je vous en narre d'autres...

CLOTILDE.

Dites-moi, par la fenêtre, j'ai vu sortir d'ici une jeune personne de très-bonne tournure.

LUSTUCRU.

C'est mon épouse, ma pure femme, ma compagne chérie, qui va parcourir le monde.

CLOTILDE.

Si au moins je pouvais me promener dans ce beau jardin des Tuileries qu'on aperçoit d'ici!

LUSTUCRU.

Y pensez-vous, mademoiselle? et l'incognito dont votre illustre parent veut s'envelopper! Si on vous reconnaissait!

CLOTILDE, souriant ironiquement.

Moi? et qui donc? vos habitudes peut-être?

LUSTUCRU, avec fierté.

Ah! mademoiselle de Turenne, sans l'honneur de vous loger céans, nous recevons fort belle compagnie : des jeunes gentilshommes huppés, mais que vous ne sauriez voir sans quelque danger sous ces ombrages frais et remplis de nombreux destours.

CLOTILDE.

Que voulez-vous dire?

LUSTUCRU.

D'exécrables sujets, d'atroces libertins, le comte de Murçay, le marquis de Lavri, le chevalier de Bongars, le comte Phœbus de Chamilly.

CLOTILDE, à part.

Ciel! M. de Chamilly, mon futur! Il est dans quelle affaire?

LUSTUCRU, *l'observant.*

Qu'éprouvez - vous ? vous éprouvez quelque chose ?

CLOTILDE, *très-agitée et se promenant sur l'avant-scène.*

Rien, rien. (*A part.*) Que je suis malheureuse ! cet homme que je déteste sans le connaître... Ah !

LUSTUCRU, *à part.*

Elle éprouve toujours...

CLOTILDE, *de même.*

Si je pouvais le voir, lui parler, sans qu'il me connût surtout ! Je lui dirais de moi un mal ! un mal affreux ! à le faire partir pour sa province !

LUSTUCRU.

Ce sont les nerfs, ce sont les nerfs.

Il lui présente une chaise, Clotilde s'éloigne sans le voir.

CLOTILDE.

Eh ! mais, pourquoi pas ? il ne m'a jamais vue ; si je... Dieu ! la bonne idée ! (*Sautant de joie.*) Oh ! que c'est gentil ! que c'est amusant !

LUSTUCRU.

Ça va mieux, ce ne sera rien.

CLOTILDE.

Monsieur, monsieur, vous pouvez me rendre un grand service !

LUSTUCRU.

Moi ! Ah ! je suis donc favorisé des cieux ! Parlez.

CLOTILDE.

Votre femme vient de partir ? eh bien ! prêtez-moi de ses habits ?

LUSTUCRU.

Hein ? des habits de Paquerette ? les simples habits de Paquerette ?

CLOTILDE.

Tout ce qu'il y a de plus simple.

LUSTUCRU.

Ah çà ! voyons, voyons, ne nous embrouillons pas. Vous passerez donc pour mon épouse ?

CLOTILDE.

Non pas ; tout le monde la connaît ! mais bien pour une cousine à vous, qui arrive de son village : une Lonison, Fanchon, Madelon, Jeanneton.

LUSTUCRU.

Où Margoton, je sais bien ; ce n'est pas là le difficile ; mais que dira madame votre gouvernante de vous voir sous ce costume ?

CLOTILDE.

Je lui ferai part de mon projet ; ma bonne Gertrude m'est toute dévouée !

LUSTUCRU.

Et si M. votre célèbre oncle se fâche tout rouge, et qu'il me fasse flanquer une volée ? Mettons un peu cette question sur le tapis ; elle présente quelque intérêt.

CLOTILDE.

Rassurez-vous, maintenant, il ne viendra, sans doute, que demain, et puis, s'il me voit ainsi, je lui ferai entendre que personne ne peut me reconnaître sous ce costume ; et puis, que je m'ennuyais

bien fort ; et puis, il est si bon qu'il ne dira rien, j'en suis sûre !

LUSTUCRU.

Etil ne me fera pas flanquer de volée ? Du moment où ça ne peut pas me faire de peine, je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir.

CLOTILDE.

Très-bien ! Ah ! M. de Chamilly, je suis impatiente de le rencontrer.

*Air du Baiser au Porteur.*

Changeant d'esprit, de caractère

Je vais ici me transformer,

Je vais me peindre incapable de plaire,

Je vais me dire incapable d'aimer,

Et nous verrons si je sais le charmer.

Oui, s'il le faut, appelant à mon aide

La calomnie et la ruse et l'erreur,

Je lui dirai que je suis sotté et laide,

On peut mentir quand c'est pour son bonheur.

La chambre de Paquerette ?

LUSTUCRU.

La voici.

CLOTILDE.

Ses habits ?

LUSTUCRU.

Dans le grand bahut.

CLOTILDE.

Je cours. Ah ! quelle joie si je réussis ! Que je suis contente !

Elle sort à gauche.

## SCENE VI.

LUSTUCRU, puis LE VALET DE CHAMILLY et CHAMILLY.

LUSTUCRU.

Je rirais à chaudes larmes de cette joyeuseté, sans la pensée que son magnifique oncle pourrait bien...

CLOTILDE, *dans la coulisse.*

Monsieur, la clef est ôtée, je ne puis ouvrir.

LUSTUCRU.

Oh ! pardon, pardon ; c'est juste, elle n'a pas la clef : elle ne peut pas ouvrir. Je vous l'apporte à l'instant, moi-même, moi-même, noble demoiselle ; je vais lui donner les hardes, et je descends par le petit escalier.

## SCENE VII.

CHAMILLY, HECTOR.

CHAMILLY, *entrant, bas à Hector.*

Maladroit, toi qui jamais n'as manqué pareille entreprise, la laisser échapper ?

HECTOR.

C'est une malédiction ; tout allait à merveille, je m'approche de la belle, et, feignant de me dispenser a voyager comme elle, je lui fais avouer

que le coche ne se prend plus au même endroit ; je la conduis à votre hôtel du Cours-la-Reine, et c'était téméraire : votre oncle, arrivé depuis hier, pouvait nous surprendre ; n'importe, je l'introduis dans le petit salon, où, malgré son étonnement, je la laisse pour aller vous prévenir ; je recommande aux gens de la cour d'empêcher de sortir une femme vêtue en paysanne, et à notre retour...

CHAMILLY.

Oui, l'oiseau s'était envolé ; avec son instinct de femme elle aura tout deviné ; je trouve la porte de ma chambre ouverte et ses habits de paysanne, qu'elle avait échangés sans façon contre ceux de ma future ; après une pareille aventure, elle va sans doute revenir ici. Nous avons pris l'avance sur elle, mettons le temps à profit ; descends, empare-toi de Lustucru, dis-lui ce que tu voudras ; mais empêche qu'il ne soit présent à l'arrivée de sa femme... eh ! la voici qui vient, vite à ton poste. (*Hector sort.*) Je reste ici, et si je puis causer un instant seul avec elle, la partie n'est pas encore perdue !... elle monte !... à merveille.

Il se cache un instant à droite, derrière l'escalier.

## SCENE VIII.

PAQUERETTE, seule et en robe à queue.

Où est mon mari?... Lustucru ! Lustucru !... oh ! quelle aventure !... mais que va-t-il me dire en me voyant sous ces habits?... Quelle indignité, profiter de ma crédulité ! moi, élevée en province... si peu au fait des dangers d'une grande ville... Ah ! M. de Chamilly !... je voudrais le voir, lui reprocher son audace... ah ! je donnerais beaucoup pour qu'il fût devant moi.

CHAMILLY, paraissant.

Me voici, mon enfant.

PAQUERETTE.

Vous osez venir ici, monsieur ?...

CHAMILLY.

Oui, Paquerette, pour obtenir mon pardon, pour vous dire...

PAQUERETTE.

Je n'écoute rien, monsieur ; Dieu merci, je ne vous crains plus, je suis chez mon mari... Outrager une pauvre femme... tromper un honnête homme !...

CHAMILLY.

Un imbécile !...

PAQUERETTE.

J'aime les imbéciles !...

CHAMILLY.

Impossible, vous si gracieuse, si jolie, aimer un être pareil !... il a une de ces physionomies dont il faut demander pardon à sa femme.

PAQUERETTE.

Oui, c'est vrai, il n'est pas beau, c'est un homme tout simple, ça n'est pas parfumé, enjôlé !... mais c'est fidèle !... on est sûr d'un mari

comme ça, tandis que des galans comme vous...

CHAMILLY, riant.

Eh ! eh ! Lustucru, fidèle !... comme les autres

PAQUERETTE.

Hein ?... qu'est-ce que vous dites ?

CHAMILLY, à part.

Bon !... elle est jalouse !... (*Haut.*) Je dis qu'il ne mérite pas les efforts de vertu que vous faites pour lui.

PAQUERETTE

Lustucru ?

CHAMILLY.

Un mauvais sujet, un libertin, qui vous trompe.

PAQUERETTE.

Ce n'est pas vrai !

CHAMILLY.

Demandez à Hector, mon valet de chambre, qui a été cent fois le compagnon de ses fredaines.

PAQUERETTE.

C'est impossible !... il est toujours avec moi, je ne le quitte pas.

CHAMILLY.

Vous ne le quittez pas... et ce voyage...

PAQUERETTE.

Ce voyage !... ah ! mon Dieu !... vous croyez ?...

CHAMILLY.

Que votre présence le gênait, qu'il voulait être libre.

PAQUERETTE.

Là, juste la même idée que moi !...

CHAMILLY.

Sans cette conduite, Paquerette, j'aurais respecté son bonheur ; mais avouez...

PAQUERETTE.

Il faut que je le surprenne, que je sache tout.

CHAMILLY.

Rien de plus facile... je sais quelqu'un qui nous pourra donner des preuves... et si vous voulez me suivre...

PAQUERETTE.

Vous suivre !... vous me trompez, monsieur ; c'est un nouveau piège !... ah ! vous êtes trop adroit, monsieur de Chamilly, mais je suis femme ; oui, la jalousie m'égarait... j'avais tort.

CHAMILLY.

Allons, je suis battu !

PAQUERETTE, appelant.

Lustucru !... Lustucru !...

Elles'arrête à la vue de M<sup>lle</sup> Clotilde

## SCENE IX.

CLOTILDE, avec un costume de Paquerette,  
PAQUERETTE, CHAMILLY.

CLOTILDE, s'arrêtant.

Du monde !...

CHAMILLY.

Une jeune fille.

PAQUERETTE.

Quelle est cette femme ?

CLOTILDE, *voulant se retirer.*

Pardon, monsieur, madame... je...

PAQUETTE, *vivement.*

Mademoiselle!... Retenez-la, monsieur de Chamilly, retenez-la...

CLOTILDE, *à part.*

M. de Chamilly!... mon prétendu, avec une dame!

CHAMILLY, *passant et lui prenant la main.*

Permettez, mademoiselle, un mot de grâce... (*A part.*) Est-ce que j'aurais dit vrai sans m'en douter?

CLOTILDE, *à part.*

Oh! je reste, à présent... (*Haut.*) Que voulez-vous, monsieur, madame?... vous faut-il quelques rafraichissemens, quelque douceur pour madame?... Oh! je sommes pas empruntée, allez... je vous servirons bien... vous ne me trouverez pas novice du tout.

PAQUETTE, *bas à Chamilly.*

Demandez-lui donc qui elle est, comment elle se trouve ici... et avec mes habits!... dépêchez-vous... je meurs d'inquiétude!

CHAMILLY, *bas.*

Du calme!... (*A Clotilde.*) C'est la première fois, ma jolie enfant, que je vois ici ce piquant minois; quel est votre nom?

CLOTILDE, *faisant la révérence.*

Louison Chevreau.

CHAMILLY.

Ah! Louison.

CLOTILDE.

Oui, je suis la cousine de M. Lustucru.

PAQUETTE, *à part.*

Sa cousine!... mais nous n'avons pas de cousine!... il n'y a pas de Chevreau dans la famille.

CHAMILLY.

Vous êtes, je crois, récemment arrivée à Paris?

CLOTILDE.

De ce matin, monsieur, mon cousin Lustucru m'a fait venir de Picardie pour lui tenir compagnie pendant l'absence de sa femme.

PAQUETTE, *à part.*

Oh! le monstre!...

CHAMILLY, *bas.*

Qu'est-ce que je vous disais? (*A part.*) Le ciel!... ou le diable s'en mêle.

CLOTILDE.

Pour lors, madame, j'sommes venue tout d'go, quand j'ai vu qu'il me promettait de me faire voir des spectacles, de m'acheter tout plein de belles choses... c'est qu'il m'aime joliment, allez, mon cousin Lustucru!

PAQUETTE.

Il l'aime, monsieur... il l'aime...

CLOTILDE.

Et moi, je lui rends de tout mon cœur.

CHAMILLY.

C'est bon, c'est bon!... on ne vous en demande pas davantage. (*Bas et vivement à Paquette.*) Eh bien! vous le voyez, Paquette, pen-

dant que vous repoussiez l'amour le plus pur, le plus sincère, votre drôle de mari...

PAQUETTE, *furieuse.*

C'est un infâme!...

CHAMILLY.

C'est un énorme scélérat!

PAQUETTE.

Mais je me vengerai!

CHAMILLY.

Vous ferez bien.

PAQUETTE.

Je lui ferai payer cher...

CHAMILLY.

Oui! nous lui ferons payer cher...

CLOTILDE, *à part.*

Qu'ont-ils donc à se dire tout bas?

PAQUETTE.

Et d'abord quant à cette péronnelle, je veux...

CHAMILLY, *s'interposant.*

Lui arracher les yeux, c'est l'usage... mais d'abord ils sont trop jolis pour ça... et ensuite il faut attendre qu'il vous soit bien prouvé que votre mari...

LUSTUCRU, *en dehors.*

Ah! farceur d'Hector!... farceur d'Hector!... Clopinet? une bouteille pour ce brave M. Hector.

PAQUETTE.

Le voilà.

CLOTILDE, *à part.*

La voix du cabaretier; il a peut-être oublié que je suis sa cousine... et puis il ne sait pas le nom que j'ai adopté... s'il allait me trahir... courons vite lui donner le mot...

Elle sort rapidement par le fond.

## SCENE X.

PAQUETTE, CHAMILLY.

PAQUETTE.

Vous voyez, monsieur, vous voyez!... elle a entendu sa voix!... et elle court près de lui... Ah! je n'y tiens plus! il faut que j'éclate!

Fausse sortie.

CHAMILLY, *l'arrêtant.*

Écoutez-moi...

PAQUETTE.

Il faut que je les tue tous les deux!

CHAMILLY.

Vous les tuerez plus tard... c'est trop juste... mais songez donc, pauvre enfant, qu'il n'y a encore que des apparences... il est certain pour moi que Lustucru vous trahit... mais en ménage il faut des preuves; et si vous paraissez, s'il apprend que vous êtes ici, tout est perdu!

PAQUETTE.

Oui, vous avez raison... il nous faut des preuves, parce qu'alors je le livrerai à M. de grand prévôt, pour qu'il soit brûlé vif et elle aussi!

CHAMILLY.

A la bonne heure, vous voilà plus raisonnable..

(*A part.*) Délicieuse cousine qui me tombe du ciel!...

PAQUERETTE.

Ainsi c'est décidé, je garde ce voile, je ne me fais pas reconnaître; je me cache dans la maison.

CHAMILLY.

Avec moi... c'est très-bien...

PAQUERETTE.

Non pas, toute seule dans ce cabinet... au haut de cet escalier... vous me préviendrez quand il faudra paraître pour le confondre!

CHAMILLY.

Oui, oui, c'est cela même!... (*A part.*) Je le tiens.

PAQUERETTE.

Le perfide! le scélérat! le brigand qui m'envoyait à Auxerre, chez ma tante Bachelu!

CHAMILLY.

Voyez-vous ça, à Auxerre, chez votre tante Bachelu, qu'il rendait complice de son infamie!... mais heureusement j'étais là...

PAQUERETTE.

Oui, vous êtes mon sauveur, monsieur.

CHAMILLY, *à part.*

Son sauveur!... elle est perdue... (*Haut.*) Ainsi vous vous fiez à moi?...

PAQUERETTE.

Tout-à-fait.

CHAMILLY.

Et si pour toute récompense, pour toute faveur, je vous demande celle de souper avec vous; vous me l'accorderez?...

PAQUERETTE.

Pourvu que je me venge!

CHAMILLY.

Marché conclu. (*A part.*) Elle est à moi!

On entend Lustucru parler dans la coulisse.

PAQUERETTE.

Mais, j'entends... on vient!...

CHAMILLY.

C'est lui! vite, vite, sauvez-vous, surtout ne sortez pas avant que je sois bien informé, et que nous puissions le confondre.

PAQUERETTE.

Oh! pour me venger j'aurai de la patience, s'il le faut, j'y resterai jusqu'à demain.

Elle monte l'escalier et entre dans le cabinet.

## SCENE XI.

CHAMILLY, *seul.*

A merveille, il n'y a rien de précieux pour les amans comme la vengeance des femmes vertueuses... Quand la vertu se met en colère, elle perd la tête, et nous y gagnons toujours quelque chose; mais par le diable, si Lustucru s'avisait d'entrer dans ce cabinet!... je lui défends, mort Dieu!... et pour en être plus sûr, moyen facile et expéditif, je mets sa femme sous clef.

Il ferme doucement la porte à double tour et retire la clef qu'il met dans sa poche. Lustucru paraît à gauche et avance la tête.

## SCENE XII.

LUSTUCRU, CHAMILLY, *sur l'escalier.*

LUSTUCRU.

Ah! farceur d'Hector!... s'il n'y a pas une heure qu'il me parle; je veux être pendu si j'y ai rien compris, et j'ai ri!... je riais. Ah! M. de Chamilly...  
Il aperçoit de Chamilly.

CHAMILLY.

Chut!...

LUSTUCRU.

Quoi?...

CHAMILLY, *descendant.*

Chut!... j'ai besoin de toute ta discrétion, il y a ici une dame que j'ai amenée.

LUSTUCRU.

Une dame?...

CHAMILLY.

J'ai besoin de toute ta discrétion...

LUSTUCRU.

Soyez tranquille, une dame!...

CHAMILLY.

Oui, qui m'inspire le plus vif intérêt.

LUSTUCRU.

Une dame qui lui inspire... c'est de l'amour!... et moi qui me figurais qu'il pensait à Paquerette!... Dites donc, c'est peut-être une comtesse!...

CHAMILLY.

Peut-être.

LUSTUCRU.

Une duchesse?...

CHAMILLY.

Juste!...

LUSTUCRU.

Une duchesse!... eh bien!... ça me fait plaisir... une duchesse!... il faut que je vous avoue une chose... dites donc... j'avais pourtant la bêtise d'être jaloux de vous au sujet de Paquerette... quel stupide je faisais! (*A part.*) A la bonne heure, qu'il prenne toutes les femmes de la cour!... je les lui donne en masse avec ma bénédiction... Brave jeune homme... aime-la, ta duchesse, fiche-toi une passion atroce dans le cœur! monte-toi la tête et laisse la mienne tranquille. Mais dites-moi, où est-elle?

CHAMILLY, *lui montrant la clef.*

Là, dans ce cabinet.

LUSTUCRU.

Enfermée!...

CHAMILLY.

Oui, pour éviter les regards indiscrets.

LUSTUCRU.

C'est très-bien vu. (*En riant.*) Il y a peut-être un mari, hein?... Il y a un petit mari... alors, tant mieux! tant mieux!... c'est bien plus drôle.

CHAMILLY.

N'est-ce pas?...

LUSTUCRU.

Ah! permettez-moi de vous le dire, vous êtes un fameux enjôleur.

CHAMILLY.

Tu trouves?

LUSTUCRU.

Vous faites bien, allez... vous êtes jeune... allez donc... La vie est une admirable folie.

CHAMILLY.

Et toi un aimable garçon...

LUSTUCRU.

Garçon!... heureusement pour vous, sans ça, bernique!

AIR du Dîner de Garçon.

Garçon, j'ai pu fermer les yeux  
Sur votre amoureuse entreprise,  
Vous êtes maître dans ces lieux,  
Usez de tout à votre guise.  
Mais, sage et pudique mari,  
Ma demeure serait sacrée  
Si mon épouse était ici.

CHAMILLY.

Jamais, mon cher, ta femme étant ici,  
Ma belle n'y serait entrée.

LUSTUCRU.

Jamais! Comme vous allez lui en conter à cette marquise... je donnerai volontiers un gobelet d'argent pour être dans un petit coin... je me roulerais de rire, je me ferais quelques onces de bon sang.

CHAMILLY, *riant*.

Oui; mais ce ne serait pas convenable, j'ai d'ailleurs besoin de tous tes soins pour un souper délicieux!

LUSTUCRU.

Un souper avec la duchesse?

CHAMILLY.

Et tu vas...

## SCENE XIII.

LUSTUCRU, CHAMILLY, ALBERT.

ALBERT, *entrant du fond*.

Ah! te voilà...

CHAMILLY, *à part*.

De Saint-Yon... ah! diable!... et moi qui l'ai invitée pour ce soir!

ALBERT.

Qu'es-tu donc devenu?... Te voyant partir comme un fou, j'ai voulu te suivre... impossible de te rejoindre.

CHAMILLY, *le prenant à part*.

Chut!... (*Baissant la voix*.) L'aventure la plus hardie... Cacher ici, chez son mari, la femme de ce pauvre Lustucru et souper avec elle.

ALBERT.

Il se pourrait?...

CHAMILLY.

Vois-tu? le péril augmente mon amour... Il m'a semblé que réussir dans cette entreprise serait un coup de maître, et je réussirai... mais je t'avais invité d'avance, et tu seras de la partie.

ALBERT.

Comment, tu voudrais?..

CHAMILLY.

Attends!.. attends... ici Lustucru?

LUSTUCRU.

Voilà!... Nous disions donc, un ravissant petit souper...

CHAMILLY.

Oui, dans cette salle que je retiens et où tu ne

laisseras monter personne... Tu mettras quatre couverts.

LUSTUCRU.

Quatre couverts?... vous n'êtes que deux... vous voulez donc manger comme quatre?...

CHAMILLY.

Nous serons quatre en effet... (*Jetant un regard à Albert*.) Attendu que j'invite ta cousine.

LUSTUCRU.

Ma cousine... quelle cousine?...

CHAMILLY.

Eh! oui, cette jeune fille que nous avons vue tout-à-l'heure.

LUSTUCRU.

Ah! bon... ah! bon... une petite fillette qui n'a pas mal d'agrémens dans la figure... (*À part*.) S'il savait de qui il ose parler... il ignore sa noblesse...

CHAMILLY.

Ainsi c'est convenu; tu acceptes pour elle?

LUSTUCRU.

Dam!... si ça lui fait plaisir!... d'autant mieux que je serai là pour lui servir de chaperon...

CHAMILLY.

Oui, dès qu'on aura servi, et que ces dames seront à table.

LUSTUCRU.

Je me...

CHAMILLY.

Tu t'en iras, et tu céderas ta place à M. de Saint-Yon...

LUSTUCRU.

Hein?...

ALBERT.

A moi? je refuse!

LUSTUCRU.

Je refuse bien plus encore.. Savez-vous que vous m'avilissez... que vous me proposez des choses à me ternir de la tête aux pieds?... Car enfin cette jeune fille...

CHAMILLY.

Tu la prévienbras adroitement; je te charge de lui vanter mon ami de Saint-Yon, de parler de son esprit, de sa grâce, de l'impression qu'elle a faite sur lui... de façon qu'elle soit d'avance toute disposée à le trouver aimable.

LUSTUCRU.

V'là une commission qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une vilénie... et c'est à moi, Lustucru... descendant des Renard...

ALBERT.

Ne te désole pas... je remercie de Chamilly, et je m'en vais souper ailleurs.

CHAMILLY.

Du tout, tu ne t'en iras pas... j'aimerais mieux me battre avec toi... Mais songe donc, un trésor, mon ami!... une jeune fille charmante!...

ALBERT.

Qui par conséquent est aimée de quelqu'un... de quelque brave et honnête garçon, qui veut en faire sa femme... et pour un caprice qui aura tout juste la durée de ton souper, nous causerons peut-être le malheur de deux personnes!... Allons donc!



c'est plus qu'une folie... ce serait une mauvaise action.

LUSTUCRU.

Oh ! très-bien ! très-bien !... l'ami... Je presserais volontiers ce jeune homme dans mes bras.

CHAMILLY, *riant*.

Ah ! je conçois tes scrupules... parce que tu aimes, tu adores une belle inconnue... et modèle de constance... Ah ! ah !... à coup sûr nous touchons à la fin du monde... bouleversement général : les temps prédits sont arrivés !...

AIR : *Le grand Eugène*.

Les magistrats font des plans de finance,  
Sous le bourgeois le noble doit plier ;  
Les prélats saisissent la lance,  
Les femmes s'en vont guerroyer.  
Pour compléter ces lugubres mystères  
Il nous manquait, en vérité,  
De trouver, chez les mousquetaires,  
Des héros de fidélité.

LUSTUCRU, *à part*.

C'est pénible à entendre !...

CHAMILLY.

Moi, en amour, je ne connais rien... pères, maris, fiancés, je fais la guerre à tous.

LUSTUCRU, *à part*.

Affreux dévastateur !... Mais ça abîme les mœurs, des gens comme ça... douze comme lui, il n'y en aurait plus...

CHAMILLY.

Tiens... toi, tu es mon ami... tu serais sur le point d'épouser une jolie femme... ton inconnue, par exemple ! eh bien ! je n'hésiterais pas plus à te l'enlever qu'à recevoir un coup d'épée pour toi.

ALBERT, *à part*.

Il me donnerait presque envie de profiter de ses conseils...

CHAMILLY.

Et si tu te fâchais, je te regarderais comme le plus sot gentilhomme de la noblesse de France.

ALBERT.

Ah ! tu penses !...

CHAMILLY.

De même que si tu persistais à refuser mon souper.

ALBERT, *à part*.

Allons, puisqu'il le veut !... (*Haut.*) J'accepte.

LUSTUCRU, *indigné*.

Il accepte !... l'autre l'a corrompu. (*A part.*) Mais je m'en vais, moi, je m'en vais... il va peut-être me corrompre aussi...

ALBERT.

Après tout, une belle et jolie femme ne me fait pas peur...

LUSTUCRU.

Va donc !... fais donc ton joli cœur, à présent, girouette !...

CHAMILLY.

Hein !... tu dis ?

LUSTUCRU.

Je dis que je refuse plus que jamais... que je refuse avec énergie...

CHAMILLY.

Ah ! tu refuses ?...

LUSTUCRU.

Comme un roc !...

CHAMILLY.

Alors, je m'en vais, je pars...

LUSTUCRU.

J'aime infiniment mieux ça.

CHAMILLY.

Je monte en chaise de poste.

LUSTUCRU.

Allez donc !

CHAMILLY.

Et je vais à Auxerre...

LUSTUCRU.

Hein !... à...

CHAMILLY.

A Auxerre !...

LUSTUCRU.

Auxerre ?...

CHAMILLY.

Chez ta tante Bachelu.

LUSTUCRU.

Dieu du ciel !... où a-t-il appris ça ?

CHAMILLY.

Là, je tombe aux pieds de ta femme... je la salue... je l'enlève !...

LUSTUCRU.

Ah ! arrêtez !... j'ai des sueurs froides... mes genoux se démontent... je couve une jaunisse.

CHAMILLY.

Acceptes-tu enfin ?...

LUSTUCRU.

Ma femme !... Auxerre !... l'enlever !... Paquette ! Ah ! monsieur... monsieur...

AIR : *Ça, aux braves bourgeois du 7<sup>e</sup>, etc.*

De mon secret le voilà maître ;

Cet homme est-il donc un héros ?

Dans tous les cas, c'est un fier traître.

Il m'a plongé dans un guépier.

Il m'a plongé dans un affreux guépier.

De tout permettre j'ai l'impression ;

Tous quatre ici venez vous divertir ;

La jeun' personne, lui, vous et la priéresse,

Le diable avec, si ça vous fait plaisir.

CHAMILLY.

A la bonne heure ! je retrouve ce brave Lustucru.

LUSTUCRU.

M'a-t-il retourné, ce gueux-là !

CHAMILLY.

Obéis donc ? et une fois que nous serons réunis ici, tous les quatre, si tu as l'audace de parler de nous, ou de pénétrer dans cette pièce, sous quelque prétexte que ce soit, je te fais sauter par la fenêtre.

LUSTUCRU.

Ce serait joli dans mon jardin ! sur mes melons ? Ou n'entrera pas, mon Dieu ! soyez tranquille, on n'entrera pas.

ALBERT, *à Chamilly*.

Dis-moi, en venant ici, j'ai trouvé en bas quelques-uns de nos compagnons ; s'ils apprennent !...

CHAMILLY.

Ah ! diable ! ils ne seraient pas gens à nous lais-

ser tranquilles. Suis-moi, afin qu'ils ne puissent rien soupçonner; quittons un instant cette maison, où nous tâcherons de revenir sans être aperçus. (*Il regarde vers le cabinet.*) Eh! mais laisser ici, elle ne se montrera pas avant de m'avoir vu; lui ne se doute de rien; et puis j'ai la clef dans ma poche, viens. (*A Lustucru.* Tu sais ce que je t'ai dit? Dans un instant ta cousine, le souper, ou prends garde à ta femme!

Ils sortent par le fond.

#### SCENE XIV.

LUSTUCRU, puis CLOTILDE.

LUSTUCRU, seul.

Me voilà dans une position très-gentille! tire-toi de là, mon cher ami! Comment; mais ça n'a pas de nom! Débaucher M<sup>lle</sup> de Turenne! Si elle allait se plaindre au grand homme, le grand homme me ferait fustiger! D'un autre côté, le damné Chamilly s'en ira chez ma tante Bachelu! ainsi je ne peux pas l'échapper! Si je parle à M<sup>lle</sup> de Turenne, je sauve ma femme; et si je sauve ma femme, j'ai une volée affreuse suspendue au-dessus des reins! Ah! justement, voici mademoiselle ma cousine.

CLOTILDE, entrant du fond, à part avec joie.

Ah! oui, c'est lui, je l'ai bien reconnu! je ne peux pas m'y tromper. (*Haut à Lustucru.*) Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, quels sont ces deux gentilshommes qui viennent de sortir?

LUSTUCRU, à part.

Tiens, comme ça se trouve! c'est elle qui m'en parle. (*Haut.*) Ces deux aimables gentilshommes sont: primo, M. le comte Phœbus de Chamilly; deuxièmement, M. le chevalier Albert de Saint-Yon.

CLOTILDE, à part.

J'en étais sûre! Mais que peut faire Albert dans cette maison, et avec M. de Chamilly?

LUSTUCRU.

Mademoiselle aurait donc remarqué ces deux délicieux gentilshommes? Ce sont, par mon ame, des cavaliers charmans. (*A part.*) Il faut tourner adroitement autour de la chose.

CLOTILDE, à part.

Ah! M. de Saint-Yon!

LUSTUCRU.

Et gais! Ah! sont-ils gais! ils sont d'une gaité! Eh! eh! eh! figurez-vous que tout-à-l'heure!

CLOTILDE.

Quoi donc?

LUSTUCRU.

Non, rien; vous ne pourrez jamais croire: vous me prendrez pour un imposteur; j'aime mieux aller me coucher.

CLOTILDE.

Mais pas du tout, parlez!

LUSTUCRU.

Figurez-vous que ces délirans cavaliers s'imaginent que vous êtes ma cousine pour de bon.

CLOTILDE.

Vrai? Tant mieux! après!

LUSTUCRU.

Ils ont eu le front de me proposer à moi, parlant à ma personne... (*Riant.*) Drôlichons de gausseurs!

CLOTILDE, impatientée.

Mais quoi donc enfin?

LUSTUCRU.

De vous engager, vous, ma cousine, à souper avec eux! (*A part.*) V'lan! ça y est!

CLOTILDE.

Et M. de Saint-Yon a consenti, a pu accepter?

LUSTUCRU.

Dans la perfection!

CLOTILDE.

C'est affreux!

LUSTUCRU.

Et de confiance; car il n'a pas vu mademoiselle; il a fait d'abord la petite bouche. Dans ce qu'il disait, ce jeune homme, on voyait qu'il avait un amour dans le cœur et qu'il voulait être sage.

CLOTILDE.

Ah! vous croyez?

LUSTUCRU.

Pour sûr; mais je ne sais pas ce que l'autre lui a insinué dans l'oreille gauche; ça l'a retourné dans l'autre sens, et il a accepté par acclamation.

CLOTILDE, à part.

C'est une indignité! peu m'importe la conduite de M. de Chamilly; mais lui, Albert!...

LUSTUCRU.

Ainsi, je vais leur dire que mademoiselle trouve la proposition grotesque, fabuleuse, et que...

CLOTILDE.

Que j'accepte.

LUSTUCRU.

Hein! plaît-il?

CLOTILDE.

J'accepte.

Elle remonte la scène.

LUSTUCRU, à part, en passant à droite.

Eh bien! en voilà une cruelle! une demoiselle de ce rang-là! Ah çà! mais qu'est-ce qu'ils ont donc, ces êtres-là, pour abîmer la raison des femmes? qu'est-ce qu'ils ont donc?

CLOTILDE, à part, en descendant à gauche.

Oui, certainement, j'accepte. Albert, une conduite pareille...

LUSTUCRU.

Et monsieur le maréchal, votre oncle, vous ne le craignez pas?

CLOTILDE.

Non!

LUSTUCRU.

Alors, ni moi non plus. (*A part.*) Dès qu'il n'y a pas de danger et que ça lui convient, ça me va! Tant pire donc, tiens! En fait de vertu, il n'y en a qu'une qui me regarde, que je conserve comme le bleu de mes yeux que je défendrais... c'est la vertu de Paquet...

On voit Paquerette regarder à travers la fenêtre du cabinet; elle aperçoit Clotilde et Lustucru, elle ouvre vivement la croisée qui fait face au public.

#### SCENE XV.

LES MÊMES, PAQUERETTE.

LUSTUCRU.

Qu'est-ce qui ouvre la fenêtre?

Paquerette baisse son voile et se tient à la croisée.

PAQUERETTE.

Mon mari avec cette femme!

LUSTUCRU.

Ah! c'est la princesse.

CLOTILDE, bas.

Qui était avec M. de Chamilly?

LUSTUCRU, bas.

Oui, oui, oui; elle cache sa figure (*d'un air malin*) pour qu'on ne la voie pas. (*Haut.*) N'ayez pas

peur, noble dame, nous respectons votre mystère. (*Bas à Clotilde.*) Qu'est-ce que ça nous fait, dites donc? je ne suis pas son mari, ni vous non plus?

CLOTILDE, *bas.*

M. de Chamilly... l'aime?...

LUSTUCRU.

S'il l'aime...

PAQUERETTE, *à part.*

Ils se parlent bas!...

LUSTUCRU.

Vous demandez s'il l'aime!... dites donc, noble dame... v'là ma cousine qui demande si M. de Chamilly vous aime!... il y a de quoi rire... il vous chérit, ce malheureux. (*À part.*) C'est une bonne malice... si cette dame pouvait l'adorer, il ne penserait plus à ma femme!... (*Haut à Paquerette.*) Il faut le payer de retour... payez-le bien de retour...

PAQUERETTE, *déguisant sa voix.*

Mais si j'étais mariée!...

LUSTUCRU.

Qu'est-ce que cela fait?... tant pis pour l'autre... allez donc!...

PAQUERETTE.

C'est vous qui me le conseillez?...

LUSTUCRU.

Je ne peux pas vous dire pourquoi; mais ça me rendra service... aimez-le tendrement... vous me ferez plaisir.

PAQUERETTE.

Ah! quel pays que ce Paris!... mauvais exemples, mauvais conseils!...

LUSTUCRU.

Vous arrivez de province, noble dame?...

PAQUERETTE.

Aujourd'hui même...

LUSTUCRU.

Vous reviendrez de vos erreurs... les Parisiens sont excellents... et les Parisiennes!

PAQUERETTE.

Oui, je vous conseille d'en parler... j'en ai rencontré une en route, au premier relai, qui voyageait dans le coche d'Auxerre... une petite femme d'assez bonne façon.

LUSTUCRU, *vivement.*

Avec une jupe grise et rouge...

PAQUERETTE.

C'est cela même...

LUSTUCRU, *à part, avec satisfaction à Clotilde.*

Ma femme... c'était ma femme... la voilà en route...

PAQUERETTE.

Eh bien, monsieur, elle était entourée de huit soldats du régiment de Nivernais...

LUSTUCRU.

Hein?

PAQUERETTE.

Qui l'agaçaient, la lutinaient, et loin de se fâcher, elle riait comme une folle!...

LUSTUCRU, *furieux.*

Ah! les sacripans... huit?... ils étaient huit... contre une femme seule! les lâches, et recouverts de l'uniforme français... huit du régiment de Nivernais!...

CLOTILDE.

Et elle riait...

LUSTUCRU.

Et elle riait... v'là le plus fort... c'est qu'elle riait...

CLOTILDE, *riant en s'asseyant.*

Ah!... ah!... ah!... ah!

LUSTUCRU, *indigné.*

Et vous aussi?

PAQUERETTE.

Ah!... ah!... ah!... ah!...

LUSTUCRU, *exaspéré.*

Et la princesse de même!... bien... très-léger!... tout le monde rit... il n'y a que moi qui rage!... oh! mais je m'en donne depuis les talons jusqu'aux cheveux!... voilà l'homme qui rage... le voilà!...

CLOTILDE.

Qu'allez-vous faire?

LUSTUCRU.

Je ne peux pas courir après la voiture... je n'attraperais pas ma femme... et j'attraperais une pleurésie!... Mais où donc est la vertu sur la terre?... j'ai envie de me plonger dans n'importe quoi... Que l'on m'apporte un puits... non! qu'en ne l'apporte pas!... je fais une réflexion!... ça n'empêcherait pas le Nivernais d'aller son train... si ma femme continue à rire!... j'ai une idée!...

CLOTILDE.

Laquelle?...

LUSTUCRU.

Elle n'est pas encore née... je vais la chercher, et nous verrons.

*Il sort par le fond.*

## SCÈNE XVI

CLOTILDE, PAQUERETTE.

PAQUERETTE, *à part, toujours à la fenêtre du cabinet.*  
Le v'là sorti, bon! c'est ce que je désirais. *Elle va pour sortir.* Eh! non! bien! mais je suis enfermée, c'est une trahison. (*Haut.*) Dites-moi, la belle!

CLOTILDE.

La belle! ce ton...

PAQUERETTE, *en colère.*

Il me convient et à vous aussi... une petite personne qui profite de l'absence d'une honnête femme pour séduire le mari.

CLOTILDE.

Que dites-vous?

PAQUERETTE.

Que nous n'avons pas de cousin, que vous êtes une aventurière, que je ne suis, moi, ni princesse, ni grande dame, mais Paquerette, la femme à Lustucru, hé!

CLOTILDE.

Il serait vrai! ah! mais alors soyez vite rassurée... je ne suis, moi, ni Jeanneton ni Louison, je suis la nièce du vicomte de Turenne.

PAQUERETTE.

Vous! la nièce de M. le maréchal! vous! ah! celui-là est trop fort, et quand vous me ferez croire ça...

## SCÈNE XVII

ALBERT, CLOTILDE, PAQUERETTE.

ALBERT.

Ciel! M<sup>lle</sup> de Turenne!

PAQUERETTE, *interdit.*

C'est toi vrai! mon mari! mon pauvre mari! ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait?

*Elle s'écroule.*

ALBERT.

Vous, Clotilde, quelle idée!

CLOTILDE.

Rassurez-vous, monsieur, j'ai bien voulu avec mon cœur.

ALBERT.

Mais ce costume?

CLOTILDE, *d'un ton sec.*

Je conçois que cela dérange tous vos projets, monsieur, car ce n'était pas avec M<sup>lle</sup> de Turenne, c'était avec Louison Chevreau que vous deviez souper.

ALBERT.

Cela est vrai, et je l'avoue.

CLOTILDE.

Vous l'avouez, vous l'avouez! et à moi, encore! pourrai-je savoir ce que vous comptiez dire de si séduisant à cette fille de cabaret?

ALBERT.

Pas un seul mot, mademoiselle, mais ce petit billet que je voulais lui glisser furtivement dans la main.

CLOTILDE.

Un billet?

ALBERT.

Lisez.

CLOTILDE.

Quelle horreur! vous osez me proposer...

ALBERT.

J'ose vous en prier... Lisez, mademoiselle.

CLOTILDE.

Ah! cela passe les bornes... mais ne fût-ce que pour avoir le droit de vous détester, de vous mépriser. (*Elle lit.*) « Ne craignez rien, mon enfant. (*Elle s'arrête étonnée, puis continue.*) « Je n'assiste » à ce repas que pour mettre des bornes à l'audace de Chamilly et sauver, s'il se peut, le pauvre Lustucru d'un grand danger. Secondez-moi, » et vous aurez agi en honnête fille. » (*Confondue et joyeuse en même temps.*) Ah! monsieur Albert!

ALBERT.

M'en voulez-vous encore?

CLOTILDE.

Moi! ah! que c'est bien ce que vous alliez faire! protéger une pauvre jeune femme contre...

ALBERT.

Contre celui qui sera votre époux, Clotilde.

CLOTILDE.

Jamais! j'aimerais mieux mourir.

ALBERT.

Et cependant votre famille est engagée, et à moins que de Chamilly ne renonce de lui-même...

CLOTILDE, *vivement.*

Eh bien! il faut l'amener là.

ALBERT.

Comment?

CLOTILDE.

J'assisterai à ce repas, à ce souper.

ALBERT.

Mais encore...

CLOTILDE.

Après qu'en ma présence il aura dit à une autre femme qu'il l'aime, je me ferai connaître, et il faudra bien...

ALBERT, *vivement.*

Chut! j'entends...

CHAMILLY, *en dehors.*

Chevalier, où diable es-tu donc?

ALBERT.

C'est lui!

CLOTILDE.

Je me sauve.

Elle sort rapidement à gauche.

## SCENE XVIII.

ALBERT, CHAMILLY.

CHAMILLY, *entrant du fond.*

Enfin, nous voilà sûrs du mystère et à l'abri des indiscrets... que fais-tu là tout seul?

ALBERT, *gaiment.*

Je n'étais pas seul, mon ami.

CHAMILLY.

Ah! ah! avec la petite cousine, peut-être?

ALBERT.

Précisément.

CHAMILLY.

Eh bien! est-ce joli, avenant? cela plait-il?

ALBERT.

Si elle me plait? Je l'aime, je l'adore, j'en suis fou.

CHAMILLY.

Déjà! toi, si réservé, si timide! voilà des progrès, c'est charmant, à la bonne heure!

ALBERT.

Et... tu en penses ce que tu voudras, je suis prêt à l'épouser.

CHAMILLY.

Hein! l'épouser?

ALBERT.

Sur l'honneur!

CHAMILLY, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! c'est délicieux! rien de tel que les poltrons révoltés... il épouse, ah! ah! ah!

ALBERT.

Oui, sur mon honneur, je le répète... si toutefois tu ne t'y opposes pas.

CHAMILLY.

Moi?

ALBERT.

Tu y consens?

CHAMILLY.

Si j'y consens? de toute mon ame, mort Dieu! et comme toi, sur l'honneur... ah! ah! ah!

ALBERT.

J'accepte ta parole.

CHAMILLY, *riant toujours.*

Et je me charge de vous bénir au dessert... justement voici la table, ah! ah! ah! (*Deux garçons apportent à gauche une table servie et des flambeaux.*) Voyons donc si maître Lustucru s'est distingué. (*Bas.*) Que diable! quand on régale sa propre femme, on doit se surpasser. Viens donc, chevalier.

Il entraîne Albert du côté de la table qu'ils examinent en détail; Lustucru entre.

## SCENE XIX.

ALBERT, CHAMILLY, LUSTUCRU.

LUSTUCRU, *entre l'air pensif et marchant d'un pas solennel jusque sous la fenêtre du cabinet; il s'arrête et dit avec réflexion.*

Ils étaient huit, tous du régiment de Nivernais! Et elle riait... Ah! Paquerette, Paquerette, où en sont-ils?

CHAMILLY, *à la table.*

Pas mal, pas mal! ce faisant a bonne mine, et ces bees-figures; comment rien que quatre? Eh! Lustucru!

LUSTUCRU.

Mon gentilhomme!

CHAMILLY.

Il n'y en avait donc que quatre?

LUSTUCRU, avec fureur.

Ils étaient huit.

CHAMILLY.

Huit bees-figues ?

LUSTUCRU.

Tous du régiment de Nivernais !

CHAMILLY.

Es-tu fou, ou te moques-tu de moi ?

LUSTUCRU, d'une voix sombre pendant que les deux jeunes gens s'occupent du souper; la fenêtre du cabinet s'entr'ouvre et un mouchoir dont le coin est noué tombe aux pieds de Lustuorn.

Qu'est-ce qui tombe là ? un mouchoir ! *Il leve les yeux.* On a jeté ça par la fenêtre... ça vient de la princesse. *Il le ramasse.* Tiens ! un mouchoir tout simple, comme ceux de Paquerette. *Touchant le bout noué.* Qu'est-ce donc que c'est que ça ? *Il le dénoue et en retire un anneau qu'il examine.* Ciel de Dieu ! mon anneau de mariage, qui tombe de la princesse ; c'est invraisemblable, c'est impossible... Paquerette est donc là dedans ? Il monte l'escalier, regarde par la serrure et veut ouvrir la porte.

CHAMILLY.

Malheureux ! veux-tu bien descendre ? qu'est-ce que tu vas chercher là ?

LUSTUCRU.

Des assiettes !

CHAMILLY.

Nous n'en avons pas besoin. Descends, descends donc !

LUSTUCRU, à part, sur l'escalier.

C'était Paquerette ! *(A voix basse à Chamilly qui a le dos tourné et qui ne l'entend pas.)* Tu m'as fourré dedans, grand gueusard ; tu m'as fait avaler une couleuvre longue de ça ! une couleuvre humiliante, gueux de pendar !

CHAMILLY, se retournant.

Eh bien, encore là ! Tu sais nos conventions ? la porte ou la fenêtre.

LUSTUCRU, sur l'escalier.

L'usage de la porte m'est plus familier.

CHAMILLY.

Sors donc !

LUSTUCRU.

On s'en va, on s'en va. *(A part.)* O amour ! toi qui as quelquefois de si bonnes idées, prête-m'en donc une, mon cher ami, car je suis bien embarrassé ; ô amour ! ô mon maître ! exauce ma prière ! *(Chamilly le prend par le bras.)* Eh ! on s'en va.

## SCENE XX.

CHAMILLY, ALBERT.

Musique pendant cette scène et l'entrée de Lustuorn.

CHAMILLY.

Ah ! maintenant, avertissons nos belles. Avant tout, ferme la porte avec soin.

ALBERT, fermant la porte du fond.

C'est fait.

CHAMILLY.

Nous voilà donc maîtres de la place ; que chacun donne le signal à sa jolie compagne.

Il prend la clef, monte le petit escalier et ouvre. Pendant ce temps Albert frappe à gauche ; Clotilde et Paquerette paraissent en même temps.

AIR nouveau de M. Doche.

C'est l'instant du plaisir,  
C'est l'heure du mystère,  
Ne craignez rien, ma chère,  
Personne ici ne peut venir.

CHAMILLY.

Loin de votre époux

Sottement jaloux,  
Daiguez accuser ma tendresse.

ALBERT.

Pris de votre amour,  
Mon bonheur dépend  
De vos soins et de votre adresse.

## SCENE XXI.

ALBERT, CLOTILDE et PAQUERETTE, CHAMILLY.

CLOTILDE

Vous êtes bien sûr que mon cousin Lustuorn ?...

CHAMILLY.

Soyez tranquille ; d'ailleurs impossible d'entrer.

CLOTILDE, à Albert.

Assurez-vous-en, je vous prie. *Albert remonte avec Chamilly.* Clotilde à Paquerette. Paquerette, ne craignez rien, vous savez qui je suis ; placez-vous à cette table, et laissez-moi faire.

PAQUERETTE.

Mais mon mari...

CLOTILDE.

Vous le verrez tout-à-l'heure, j'ai besoin que vous restiez là.

CHAMILLY, revenant.

A table ! Allons, Albert, sois aimable.

ALBERT, à part.

S'il savait que je suis auprès de sa fiancée.

CHAMILLY.

Fais comme moi ; de ma vie je n'ai déposé un baiser sur une plus jolie main. Allons donc !

CLOTILDE, se défendant et à part.

Albert !

ALBERT.

Ma foi, c'est lui qui le veut.

Il embrasse la main de Clotilde.

CHAMILLY.

Très-bien !

CLOTILDE, à part.

Oh ! le mauvais sujet !

CHAMILLY, servant Clotilde.

A vous, charmante Louison ! je me rappelle... oh ! les noms de femmes, voyez-vous, j'ai une mémoire...

CLOTILDE.

Monsieur en sait beaucoup, sans doute ?

CHAMILLY, avec ferveur.

Oui, assez. *(Servant Paquerette.)* A vous, belle...CLOTILDE, achevant et montrant Paquerette.  
Clotilde.

CHAMILLY.

Clotilde !

PAQUERETTE.

Sans doute, *(toe comme une grande dame, je ne pourrais pas m'appeler Paquerette.)*

ALBERT.

Clotilde ! juste le nom de celle que tu dois épouser.

PAQUERETTE.

Comment, monsieur, vous alliez vous marier, et vous osiez me parler d'amour ? *(A part.)* Voyez à quoi je me serais exposée ?

CHAMILLY, à Albert.

Maladroit, va, qui viens la tourmenter, lui parler d'une femme que j'épouse par des raisons de famille, mais que je n'aime pas, que je n'ai jamais vue, et qui j'en suis sûr serait effacée par ces yeux charmants, ce sourire délicieux, cette taille divine !

CLOTILDE, à Albert.

Comment ! mais c'est très-bien !

CHAMILLY, à Albert.

Tu vois, elle dit que j'ai raison? Voyons, au diable le mariage et l'avenir, ne songeons qu'au présent.

Ici Lustucru a soulevé le juda qui est à droite, au premier plan du théâtre, et passe la tête.

LUSTUCRU.

Là, je n'entre pas, ils ne peuvent pas dire que j'entre; mais au moins je vois : c'est bien Paquerette, c'est ma femme!

CHAMILLY, prenant une bouteille et versant à boire.

Goûtons ce vin dont Lustucru fait tant d'éloges?... Hum, le maraud ne nous a pas tiré du meilleur.

Il jette son vin, qui va frapper le visage de Lustucru.

LUSTUCRU, à part.

Oh! c'est mon vin... ah! pouah!...

Il a la figure toute mouillée et ne sait comment s'essuyer.

CHAMILLY.

Aussi, je m'en vengerai!... ma chère Paquerette, vous ne pouvez plus douter maintenant de la conduite de Lustucru... la présence de cette jeune fille...

PAQUERETTE.

Me rassure tout-à-fait, monsieur.

CHAMILLY.

Vous voulez rire, cela est en effet très-rassurant; Paquerette, ma chère Paquerette, moi, dont l'amour est sincère, n'obtiendrai-je pas un gage, un souvenir de cet heureux instant?

LUSTUCRU, remuant la tête.

Est-ce qu'elle lui donnerait le gage?

PAQUERETTE.

Laissez-moi, laissez-moi... mon mari est un honnête homme, j'en suis sûre, et je l'aime plus que jamais.

LUSTUCRU, à part.

Oh! bravo!... oh! bravo!...

CHAMILLY.

C'est trop fort... Louise, dites la vérité, près de ce cavalier charmant qui vous aime, Lustucru ne peut que vous paraître ridicule; avouez qu'en l'absence de sa femme il vous faisait venir...

CLOTILDE.

Du tout, monsieur, j'ai pu dire cela ce matin, parce que j'avais intérêt à ne pas me faire connaître... je ne suis pas ce que vous pensez... Si vous me voyez là, près de vous, c'est que je voulais préserver cette pauvre jeune femme du danger de votre compagnie.

CHAMILLY.

Comment, et qui donc êtes-vous?...

CLOTILDE.

Je suis au service d'une personne que vous n'aimez pas!... que vous épousez seulement pour des raisons de famille, je suis la femme de chambre de M<sup>lle</sup> de Turenne!...

CHAMILLY.

Grand Dieu!...

LUSTUCRU, haut.

Oh! bravo!... oh! bravo!...

tous, se retournant.

Lustucru! mon mari!

CHAMILLY, se levant.

Malheureux!...

LUSTUCRU.

Je n'entre pas, ne touchez pas, je ne suis pas entré... Oui, oui, ma femme, mon épouse, tu es blanche comme du lin, viens m'embrasser!

PAQUERETTE.

Mais je ne peux pas!...

LUSTUCRU.

Viens m'embrasser. (Paquerette se met à genoux et l'embrasse.) Encore. (Paquerette l'embrasse encore.) Je suis heureux jusqu'au cou.

PAQUERETTE, le tirant par le cou.

Viens, mon mari, viens, mon petit homme!

LUSTUCRU, faisant des efforts pour passer.

Je ne peux pas, les épaules... les diables d'épaules... un instant, pas de bêtises... va-t'en dans le coin, par là! je vas venir.

CHAMILLY.

Allons, je suis vaincu!... plus heureux, toi, mon cher, tu peux épouser, justement nous sommes au dessert, et j'ai promis mon consentement.

CLOTILDE.

Prenez garde, monsieur, si j'étais autre chose encore que ce que je vous ai dit.

CHAMILLY.

Comment! ah! je devine... j'ai dû vous paraître coupable ou bien léger... Albert, tu as merveilleusement profité de mes leçons, tu m'as joué un tour!

ALBERT.

Ne m'avais-tu pas dit: En amour je ne connais rien, tu serais sur le point d'épouser?

CHAMILLY.

C'est juste, c'est juste.

ALBERT.

Et puis j'ai ta parole.

CHAMILLY.

C'est vrai, je l'ai donnée.

LUSTUCRU, entrant.

Me voilà!... me voilà!... tu peux avancer maintenant.

CHAMILLY.

Pas si bête, Lustucru... pas si bête... je renonce à ta femme.

LUSTUCRU.

Très-bien!... très-bien!... quel gracieux caractère! je vous connaissais avec plaisir si je n'étais pas marié... Ma petite femme, il paraît que pour aujourd'hui je puis me regarder sans rougir... à l'avenir plus de voyage... voici ta future position... toujours sous mon bras gauche, côté du cœur, en travaillant, en nous promenant et même en dormant, ça sera gênant... mais cela sera rassurant.

CHOEUR.

Plus de tourmens, plus de soucis,  
Plus de trahison, de surprise;  
Que l'amitié, que la franchise  
À l'amour soient toujours unis.

AIR :

CLOTILDE.

Je viens chez lui de trouver le bonheur;  
Protégez-le, messieurs, je vous en prie.


PAQUERETTE.

Je l'aime tant, qu'en ce moment j'ai peur;  
Exaucez-le, sa femme vous en supplie.

LUSTUCRU.

Vol' indulgence, messieurs, peut seule ici  
Encourager une vertu si grande;  
Je m'adresse à chaque mari:  
Sauvez mon bonheur aujourd'hui,  
Et que demain Dieu vous le rende.

FIN.



# MATHILDE,

OU

## LA JALOUSIE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES MÊLÉE DE CHANTS,

Par MM. Bayard et Laurencin.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre National du Vaudeville,  
le 3 juin 1835.

| PERSONNAGES.                                           | ACTEURS.                | PERSONNAGES.                                  | ACTEURS.               |
|--------------------------------------------------------|-------------------------|-----------------------------------------------|------------------------|
| M. DARBERT, agent de change.                           | MM. LAFONT.             | MAD. DARBERT.                                 | M <sup>me</sup> DOCHÉ. |
| ALFRED DE SAVENAY, maître<br>des requêtes.             | HIPPOLYTE.              | MATHILDE DE SAVENAY.                          | THÉNARD.               |
| THÉOBALD DE PONT-CASSÉ.                                | ARNAL.                  | JULIE, femme de chambre de<br>madame Darbert. | FORTUNÉE.              |
| LUCIEN <sup>e</sup> , fils de M <sup>me</sup> Darbert. | E. TAIGNY.<br>BRINDEAU. | JOSEPH, domestique d'Alfred.<br>Amis, etc.    | M. BALARD.             |

<sup>e</sup> Ce rôle peut être rempli par une femme.

*La scène se passe à Paris, chez M. Darbert, aux premier et troisième actes,  
et chez M. de Savenay au deuxième.*

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon élégant, éclairé pour un bal, et ouvrant sur un riche  
appartement, portes à droite et à gauche.

#### SCÈNE I.

M. DARBERT, MAD. DARBERT.

Au lever du rideau, madame Darbert est debout et achève sa toilette devant une psyché. Darbert entre par la gauche, en parcourant des lettres.

DARBERT. Encore un qui ne viendra pas.

MAD. DARBERT. Qui donc ?

DARBERT. Un de mes confrères; l'agent de change des grands seigneurs... il va sans doute à quelque bal du faubourg St.-Germain.

MAD. DARBERT. Peut-être au bal de la cour, je vous l'ai bien dit... c'est un mauvais jour que celui-là; lorsqu'on donne un

bal, il faut faire en sorte de ne se rencontrer ni avec le roi, ni avec le président de la chambre; ils enlèvent tout Paris, et quand on demeure comme nous rue Montaigne... aux Champs-Élysées.

DARBERT, *continuant de parcourir les lettres*. Oh! soyez sans inquiétude! vous aurez des danseurs... M. Théobald de Pont-Cassé, M. Lucien.

MAD. DARBERT, *vivement*. Ah! il viendra!

DARBERT. Lucien!

MAD. DARBERT, *se reprenant*. Ah! je croyais que vous parliez de M. Théobald.

DARBERT. Oh! M. Théobald, c'est différent; il est l'âme de nos fêtes; c'est

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre le premier inscrit tient la gauche du spectateur.

l'homme à bonnes fortunes de la finance; il fait la cour à toutes nos dames; ce n'est pas comme M Lucien dont voici la carte.

**MAD. DARBERT**, *d'un air d'indifférence*. Vous l'avez invité?

**DARBERT**. Mais oui, je l'aime assez ce pauvre jeune homme; il n'est pas heureux, et je ne me rappelle pas sans émotion que notre vieil avocat, M. Durville, quelques jours avant sa mort, le recommandait à mon amitié.

**MAD. DARBERT**, *avec émotion*. Ah! M. Durville... c'était son protecteur.

**DARBERT**. J'ai cru long-temps que c'était son père.

**MAD. DARBERT**, *vivement*. Oh! non! (*Se reprenant.*) Au reste, je ne connais pas la famille de ce jeune homme.

**DARBERT**. Je crois bien, il n'en a pas... mais c'est un danseur... et il faut y tenir; à présent surtout, que les jeunes gens ne dansent guères. Je ne me rappelle jamais sans rire, qu'à mon dernier bal, apercevant un petit bonhomme de dix-huit ans à peu près, qui bâillait en se rengorgeant dans sa cravatte, jem'approchai de lui, et lui montrant une rangée de femmes charmantes. « Allons, monsieur, lui dis-je, la contredanse vous appelle; moi, me répondit-il gravement, je ne danse plus. »

**MAD. DARBERT**, *riant*. Ah! ah! ah!

*Air : Un homme pour faire un tableau.*

Pour la maîtresse de maison,  
Croyez-vous que ce soit commode ?  
Aussi, vive un projet bouffon,  
Qu'on parle de mettre à la mode.  
Grace à d'heureux spéculateurs,  
Dans nos bals, pour un prix modique,  
On nous fournira les danseurs,  
Comme on nous fournit la musique.

**DARBERT**. A la bonne heure.

**MAD. DARBERT**. Maintenant, mon ami, voyons, comment me trouvez-vous?

**DARBERT**, *lui baisant la main*. Charmante!... votre toilette est d'un goût et d'une simplicité...

**MAD. DARBERT**. Aussi, je n'ai pas été long-temps à la faire.

**DARBERT**, *regardant à sa montre*. Oh!... non... deux heures et demie, ce n'est pas trop.

**MAD. DARBERT**. Ah! mon Dieu! près de neuf heures, mais on doit arriver.

Un domestique remet une lettre à Darbert et sort.

**DARBERT**, *ouvrant la lettre*. Pas encore. Voici un singulier billet. (*Lisant.*) « Je suis » un peu souffrante; je ne pourrai pas aller

» partager vos plaisirs... je crains que mon » mari ne veuille rester auprès de moi, » ainsi ne comptez pas sur nous. Votre affectionnée...

MATHILDE DE SAVENAY.»

**MAD. DARBERT**. Madame de Savenay ne viendrait pas, quel singulier caprice!

**DARBERT**. Un caprice, non, ce n'est pas cela.

**MAD. DARBERT**. Et quoi donc?

**DARBERT**. Un mal affreux qui lui ronge le cœur; il faut la plaindre et en avoir pitié; mais soyez tranquille, si son mari vient, nous la verrons.

**THÉOBALD**, *en dehors, riant*. Ah! ah! ah! venez, venez...

**MAD. DARBERT**. Eh! mais, on arrive dans ce salon. (*Un domestique annonçant.*) M. Théobald de Pont-Cassé... M. Lucien.

## SCENE II.

Les Mêmes, THÉOBALD, LUCIEN.\*

**THÉOBALD**, *costume de bal, moustache*. Ah! ah! c'est délicieux... Belle dame!.. je mets tous mes hommages à vos pieds! (*Remontant la scène à la cantonnde.*) Entrez donc, mon cher!

Lucien entre.

**LUCIEN**. Monsieur est parfaitement tombé.

**THÉOBALD**. A la renverse... (*Lucien et madame Darbert continuent à rire, Darbert rit plus fort; Théobald les regarde tous, sérieusement et dit.*) Mais je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui m'arrive.

**MAD. DARBERT**. Pardon! puisque vous ne vous êtes pas fait de mal!

**DARBERT**. Comment diable cela vous est-il arrivé?

**LUCIEN**. Monsieur faisait un entrechat...

Ils se remettent tous à rire.

**THÉOBALD**, *se laissant aller aussi*. Ah! ah! ah! au fait, c'est drôle? figurez-vous: J'entre dans le salon, il n'y avait encore personne, et en arrangeant ma cravatte devant une glace, je m'élançai avec cette légèreté qui m'est particulière, et je bats un six! parfait! mais au lieu de retomber sur mes pieds... je me trouve... comme je vous disais tout à l'heure.

**LUCIEN**. Et je suis entré fort à propos pour lui offrir la main.

**MAD. DARBERT**. Vous n'avez pas pris quelque chose?

\* Darbert, Théobald, Lucien, madame Darbert.



THÉOBALD. Si fait, j'ai pris la main de monsieur... (*On se remet à rire.*) Oui, riez! (*A part.*) Si mon pantalon s'était déchiré.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Durbois, madame Dervieux, M. et madame de Savenay.

THÉOBALD, *à part.* Ah! Mathilde!

MAD. DARBERT. Madame de Savenay! et sa lettre.

DARBERT. Je vous avais bien dit qu'elle suivrait son mari... Venez, ma chère amie il faut recevoir.

MAD. DARBERT, *à Lucien.*

Air : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Vous connaissez peu de monde, je croi,  
Dans la foule qui sera grande.

*A Théobald.*

Vous, monsieur, je vous recommande  
M. Lucien...

THÉOBALD.

Eh! oui... comptez sur moi.

DARBERT, *à Théobald.*

Votre chute vous a fait mal?

THÉOBALD.

Non, je me sens des plus ingambes.

DARBERT.

Vous seriez mieux assis...

THÉOBALD.

Non, c'est égal

J'aime mieux rester sur mes jambes.

ENSEMBLE.

DARBERT, *à sa femme*

De toutes parts on arrive, je croi,  
Chez nous ce soir la foule sera grande;  
Je ne veux pas que notre monde attende  
Venez, ma chère, suivez-moi.

MAD. DARBERT, *regardant Lucien.*

Oh! doux bonheur lorsqu'ainsi je le vois  
Que je l'entends, ah! que ma joie est grande;  
Il faut partir; mon mari le commande,  
Allons, monsieur, on nous attend, je crois.

THÉOBALD, *à Lucien.*

Mon cher monsieur, reposez-vous sur moi;  
Dès qu'à mes soins elle vous recommande,  
J'obéirai, car lorsqu'elle commande,  
De la beauté je suis toujours la loi.

LUCIEN, *à Théobald.*

A vos bontés, d'avance oui je croi,  
Et lorsqu'à vous elle me recommande,  
Croyez, monsieur, que ma joie est bien grande;  
Dès ce moment comptez aussi sur moi.

## SCÈNE III.

THÉOBALD, LUCIEN.

THÉOBALD. Merci, merci... un homme qui tombe, c'est toujours burlesque... (*Apercevant un garçon au fond.*) Ah! garçon, une glace! (*Il prend une glace.*) j'adore les glaces, j'en ai pris vingt la nuit dernière...

LUCIEN. Ah! bon dien!

THÉOBALD. Dites donc, je vous en prie, pas un mot de l'aventure, mes danseuses me riraient au nez.

LUCIEN. Soyez tranquille... d'ailleurs, à qui en parlerais-je?

THÉOBALD. C'est juste, vous connaissez peu de monde si j'en crois, madame Darbert, qui paraît vous témoigner un vif intérêt.

LUCIEN. En effet, elle a pour moi trop de bonté... cela me touche d'autant plus, que je n'y suis pas habitué.

THÉOBALD. Bah! monsieur a peu de relations dans la capitale! monsieur n'est peut-être pas de la capitale?

LUCIEN. Moi... (*Avec un peu d'embarras.*) je ne sais pas monsieur.

THÉOBALD. Bah! monsieur a cependant une famille?

LUCIEN, *avec impatience.* Je ne sais pas, monsieur...

THÉOBALD. Bah! à moins que monsieur n'ait plus sa mère.

LUCIEN. Je ne sais pas, monsieur.

THÉOBALD. Ah! bah! (*A part.*) Il paraît qu'il n'a rien du tout, ce jeune homme... c'est quelqu'enfant perdu... (*Haut.*) Monsieur a du moins... (*A part.*) Diable! je n'ose pas lui parler de son père.

LUCIEN. Vous dites, monsieur...

THÉOBALD. Je dis, que je crois me rappeler... oui... l'hiver dernier je vous ai vu ici, avec un vieillard?

LUCIEN. M. Durville, un ancien avocat; à qui ma jeunesse fut confiée, et que j'ai en le malheur de perdre il y a six mois; je suis seul au monde.

Le domestique repaît avec le plateau. Théobald lui remet sa glace.

THÉOBALD. Ah! ah! ah! (*A part.*) C'est un Antony.

LUCIEN. A peine s'il me reste quelques amis... et je me félicite d'en avoir un de plus en ce moment...

THÉOBALD, *lui serrant la main.* Dam! un de plus...



leurs; M. de Savenay est occupé quelque part, il fait danser sans doute.

MATHILDE. Qui donc ?

THÉOBALD. Dam ! je suppose... (*A part.*)  
Amener le mari, pas si candide.

MATHILDE. Prévenez-le de grace... ou je ne crois plus à votre amitié... mon mari...

LUCIEN, *du fond.* Je l'aperçois, madame; il parle à madame Darbert...

MATHILDE, *remontant la scène.* Madame...

LUCIEN. Je vais lui dire que vous l'attendez.

Il sort.

THÉOBALD, *ramenant Mathilde.* Mais à quoi bon ? vous ne partirez pas sitôt, cela ne se peut pas; c'est à se jeter par la fenêtre.

MATHILDE. Ils'est empressé de m'échapper dans cette foule.

THÉOBALD. D'ailleurs, vous me devez une contredanse, un galop, pour achever certaine conversation...

MATHILDE, *apercevant Alfred.* Ah ! c'est lui !

## SCÈNE V.

MATHILDE, THÉOBALD, ALFRED DE SAVENAY.

ALFRED. Qu'est ce donc... qu'y a-t-il ?

THÉOBALD. C'est madame qui veut déjà nous échapper.

ALFRED. Ah ! quelle idée !

MATHILDE. Oui, mon ami, je ne me sens pas bien, je te cherchais.

ALFRED, *souriant.* Elle ne partira pas.

THÉOBALD. Bravo !

MATHILDE. Si fait !

ALFRED. Non, ma chère amie...

THÉOBALD. J'invitais madame à danser, mais son départ...

ALFRED. Elle accepte.

THÉOBALD. Bravissimo !

MATHILDE. Mais non...

ALFRED. Mais si...

THÉOBALD. Certainement. (*A part.*) Il me la jette dans les bras ! ces maris, c'est pyramidal...

*Air de la Tentation.*

Je vais voir ce qu'on annonce,  
Notre vis-à-vis est là.

*A Mathilde.*

Je pars, j'ai votre réponse,

MATHILDE.

Monsieur...

ALFRED.

Elle dansera.

THÉOBALD, *à part.*

C'est en vain qu'elle balance,  
Son cœur me cède, il le faut ;  
Je le touche à la contredanse,  
Et je l'enlève au galop.

ENSEMBLE.

Je vais voir ce qu'on annonce;  
Notre vis-à-vis est là.  
Je pars, j'ai votre réponse ;  
Enfin, elle dansera.

MATHILDE.

Il va voir ce qu'on annonce,  
Bientôt il reparaitra  
Au bal en vain je renonce,  
A danser il m'obligera.

ALFRED.

Voyez donc ce qu'on annonce,  
Ma femme vous attendra.  
Vous connaissez sa réponse,  
Avec vous elle dansera.

## SCÈNE VI.

MATHILDE, ALFRED.

MATHILDE. Y penses-tu ! mais je ne danserai pas, je ne resterai pas ici... je veux quitter ce bal, je me sens mal aux nerfs.

ALFRED. Eh ! non ! jamais tu n'as été plus jolie, on me faisait tout à l'heure compliment de ta toilette, qui est délicieuse, de ton air animé, de tes yeux si brillants.

MATHILDE. Mes yeux ; c'est qu'on ne voyait pas les larmes prêtes à s'en échapper, lorsqu'on arrivait tu m'as abandonnée à côté de ma sœur, pour aller porter tes hommages à je ne sais qu'elles femmes, d'anciennes conquêtes, peut-être, qui l'appelaient du regard.

ALFRED. Ah ! tu as remarqué cela ! tu me flattes assurément, j'ai salué quelques dames fort peu occupées de moi, je t'assure.

MATHILDE. Tu crois, eh bien, oui... c'est possible ; mais alors, quel plaisir trouves-tu à rester ici, au milieu de ce bruit, de cette cohue... méchant, j'étais si heureuse à l'idée seule de te retener ce soir, chez nous, en tête-à-tête, j'avais prévu madame Darbert que nous ne viendrions pas.

ALFRED. Et tu avais eu tort... que diable ! je veux m'amuser... on a bien le temps dans son ménage de rester face à face avec... ce qu'on aime, ce qu'on adore, assurément ! mais, on se doit à ses amis, au monde !

*Air du Piège.*

Moi j'aime cet éclat d'un bal,  
 Au bruit des danses énivrantes,  
 Ce luxe...

MATHILDE.

Cela me fait mal,

ALFRED.

Ces fleurs, ces toilettes charmantes,  
 Ces femmes dont l'heureux essaim  
 Cède à la valse qui l'entraîne,  
 Si belles!

MATHILDE.

Ces femmes enfin,  
 Qui te font oublier la tienne!

ALFRED. Ah! quelle idée! toi-même, je suis sûr que tu resteras avec plaisir, quand la danse t'aura un peu égayée, tiens, tout à l'heure, avec M. Théobald.

MATHILDE. Oui, un original, qui me fatigue de ses airs de fatuité, et de bonne fortune.

ALFRED. Vrai! il doit être amusant!

MATHILDE. Vous trouvez! s'il vient me parler bas, pour faire croire que je l'écoute... s'il me suit sans cesse, s'il m'entoure de soins fastidieux... cela vous est égal... cela ne vous émeut pas!

ALFRED. Cela me fait rire...

MATHILDE, avec douleur. Ah! c'est que vous ne m'aimez pas... C'est que vous ne m'avez jamais aimée.

ALFRED. Nous y voilà... il faudrait être jaloux comme toi! Eh bien, non, ma chère non... je ne le suis pas... je ne veux pas l'être... c'est un ridicule que j'aurais eu... que sais-je? comme un autre: mais tu m'en as dégoûté, Dieu merci.

MATHILDE. Ainsi... parce que je t'aime, parce que je souffre... parce que je suis malheureuse... vous me trouvez bien ridicule, n'est-ce pas?..

ALFRED. Je te trouve... je te trouve insupportable.

MATHILDE. Alfred!..

ALFRED. C'est vrai aussi!.. il y a cinq heures que je veux me contenir pour ne pas éclater, tu m'y forces à la fin... Après m'avoir fait une scène chez moi pour m'empêcher de venir ici, où tu as voulu me suivre; c'est toi qui l'as voulu... voilà que tu vas recommencer à me tourmenter, à me persécuter de tes soupçons, de tes reproches, de tes maux de nerfs!.. je ne puis pas parler à une femme, que tes yeux ne s'allument de colère... je n'ose pas danser, de crainte que tu ne t'évanouisses... Oh! ma foi! cela m'ennuie, cela me fatigue si tu te déplaies ici prends la voiture, va-

t'en... je ne m'y oppose pas... quant à moi, je m'y trouve bien... et j'y reste!..

MATHILDE. Oh! ce que vous me dites là, est bien dur, bien cruel... tu es un ingrat, Alfred...

ALFRED. Moi! allons, tu pleures, à présent... tu vas nous donner en spectacle à toute cette foule qui ne demande pas mieux que de rire à nos dépens... adieu...

MATHILDE, le retenant. Eh bien, non... non... reste; tiens... vois, je ne pleure plus... je ne pleurerai plus...

ALFRED. Tant mieux! car avec ta jalousie, tu ferais le malheur de tous ceux qui t'entourent... et pour commencer j'irais perdre mon argent à la bouillotte que je ne peux pas souffrir.

MATHILDE. Eh! tu as tort... tous ces messieurs jouent là-bas, dans l'appartement de madame Darbert... vas-y...

ALFRED. Oui... dans le quartier des hommes...

MATHILDE. A moins que tu ne préfères partir tout de suite... Oh! je t'en prie...

ALFRED. Je ne partirai pas... et si tu t'obstines à me faire la guerre, je resterai ici, jusqu'à trois heures du matin... et je danserai et je walserais.

On entend un air de galop.

MATHILDE. Oh! je vais danser... je vais danser...

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, THÉOBALD.

THÉOBALD, vivement et mettant ses gants. Voilà! voilà!.. entendez-vous! le galop est commencé...

ALFRED. Tiens, c'est ton danseur.

MATHILDE. C'est juste... je vous attendais, monsieur.

THÉOBALD. Eh! vite! je ne voudrais pas perdre une mesure... j'en raffole... tra la la la...

MATHILDE. Mon ami...

THÉOBALD. Oh! ici, il n'y a plus de mari... plus d'autorité... c'est le galop qui gouverne; galoppons...

MATHILDE. Viens, là-bas... dans le salon, que je te voie.

THÉOBALD, jetant son claque à Alfred. Tenez mon claque (*A part.*) Mari!.. (*Haut.*) Tra la la la la... prenons la file...

Il sort en faisant galopper Mathilde.

## SCÈNE VIII.

ALFRED, *seul, à sa femme qui le regarde en sortant.*

Oui, oui, j'y vais... (*Revenant en scène.*)  
Je n'irai pas! c'est un supplice à la fin...  
c'est une tyrannie, de toutes les heures, de  
tous les instans plus de trêve... plus de res-  
pos... sa jalousie est toujours là, pour me  
donner des idées qui étaient bien loin de  
mon esprit... c'est vrai! après une vie de  
garçon un peu agitée, je ne demandais qu'à  
me reposer près de ma femme... une petite  
femme bien douce.. bien gentille... je  
l'aimais... j'en étais fou... mais, voilà  
qu'elle s'avise d'être jalouse sans motif;  
elle veut faire de ma maison, un enfer...  
Eh bien, tant pis! je m'émancipe... je me  
révolte, et si... dam! c'est sa faute!..

*Air : Adieu, je vous fais bois charmans.*

Si ma vertu court du danger,  
Ma femme en sera responsable;  
L'époux qu'on trouve un peu léger  
N'est pas toujours le plus coupable.  
On se lasse... un joli minois  
Aux distractions vous invite,  
Le cœur est faible... et quelquefois...  
Un malheur arrive si vite.

Avec ça que je suis taquin... et du moment  
qu'elle ne veut plus que je parle à une  
femme, je vais les aimer toutes... une, sur-  
tout, qui feint de ne pas me comprendre...  
Oh! je n'ai pas oublié mes phrases d'autre-  
fois... dans le bon temps... ces phrases  
passionnées...

## SCÈNE IX.

MAD. DARBERT, ALFRED.

MAD. DARBERT, *entrant par le fond.* On  
étouffé! c'est charmant!

ALFRED. Justement, la voilà.

MAD. DARBERT. M. de Savenay!.. que  
faites-vous donc seul, ici!

ALFRED. Mais... je vous attendais, peut-  
être...

MAD. DARBERT. Moi!

ALFRED. Et, ne savez-vous pas, que  
partout où vous êtes, je ne cherche que  
vous, je ne veux voir que vous...

MAD. DARBERT. Ah! vous allez repren-  
dre votre langage ordinaire... quand je vous  
cherchais sans crainte.

ALFRED. Vous me cherchiez... était-ce

done pour repousser encore mes homma-  
ges, mon amour.

MAD. DARBERT. Monsieur...

ALFRED. Ah! pardon... ce mot m'est  
échappé... mais il le fallait, enfin... et cette  
déclaration que vous recevez aujourd'hui...

MAD. DARBERT, *souriant.* Le lieu est  
singulièrement choisi pour me la faire!

ALFRED. Eh! que m'importe!.. cette  
musique et cet éclat, cet air de fête et de  
bonheur!.. tout éveille en moi des espé-  
rances, que vous ne repousserez pas...  
oh! non!.. vous savez si je vous aime.

MAD. DARBERT. Je croyais du moins,  
que vous aviez compris mon silence, et que  
mes refus... seraient un obstacle.

ALFRED. Au contraire, ils n'ont fait  
qu'irriter mon amour!

MAD. DARBERT. Mais, vous êtes fou en  
vérité!.. M. Alfred! écoutez-moi... cet  
amour, je n'y crois pas... (*Mouvement d'Al-  
fred.*) Ce langage me fait mal... il me rap-  
pelle des souvenirs.

*Air : J'en guette un petit de mon âge.*

A ce passé que je regrette  
Il me reporte malgré moi;  
Votre amitié franche et discrète  
Me conviendrait mieux, et j'y croi.

ALFRED.

Ah! vous l'avez, tout vous l'ateste!

MAD. DARBERT.

La mienne est à vous désormais!

ALFRED.

J'accepte votre amitié... mais  
Sans vous tenir quitte du reste!

MAD. DARBERT. Oh! ne me parlez plus  
ainsi... je vous le demande, en grâce!.. un  
ami... voilà tout, et j'en aurai besoin peut-  
être...

ALFRED. Ah! parlez, madame... parlez;  
trop heureux...

MAD. DARBERT. Vrai! si mon cœur vous  
confait des peines... Alfred, la vie d'une  
femme... la plus folle... la plus heureuse  
en apparence... est souvent entourée de  
mystère... et vouée à la douleur...

ALFRED. Vous, madame.

MAD. DARBERT, *gaiement.* Heureuse-  
ment que ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

ALFRED. Quoi! ce sont les peines d'une  
autre femme...

MAD. DARBERT. C'est possible... mais  
plus tard... d'ailleurs, au milieu d'un bal.

ALFRED. Oui, vous avez raison. (*Regar-  
dant autour de lui.*) Mais du moins ne pour-  
rais-je vous voir bientôt... seule...

MAD. DARBERT. Y pensez-vous ?

ALFRED. Pour recevoir vos secrets... à charge de revanche... car moi aussi... j'ai des peines, des chagrins qu'une amie pourrait guérir...

MAD. DARBERT. Une confidence, à moi ; mais votre femme !

ALFRED. Une confidence à moi... et votre mari. Ah ! pardon... rappelez-vous ce jour où arrivant de bonne heure... chez cette vieille Marguerite, qui fut autrefois au service de mon père et qui avait imploré ma pitié... je vous trouvai à son chevet, comme un ange bienfaisant... vous lui portiez des secours.

MAD. DARBERT. Mon mari prend ses cliens au premier étage... il me laisse ceux des mansardes...

ALFRED. Oui, et grâce au hasard... je suis seul dans ce secret-là... Depuis cette matinée que je n'oublierai jamais, je suis retourné souvent chez Marguerite, je ne vous y ai plus retrouvée... vous la négligez... retournez-y demain... à neuf heures.

MAD. DARBERT. Ah ! je vois quelle est votre espérance...

ALFRED. Vous y serez...

MAD. DARBERT. Non, monsieur... non, n'y comptez pas.

ALFRED. Ah ! c'est que vous n'avez pas pour moi cette amitié dont vous me parliez tout à l'heure ; c'est que vous ne m'aimez pas comme je vous aime...

MAD. DARBERT. Ah ! de grâce, taisez-vous !

ALFRED. Comme vous en aimez un autre, peut-être...

MAD. DARBERT. Monsieur de Savenay !

ALFRED. Oui, madame, oui, un autre... que je retrouve partout sur vos pas... que vous retenez sans cesse à vos côtés, par un regard, par un sourire...

MAD. DARBERT. Plus bas, monsieur ; je ne vous comprends pas...

ALFRED. Ce jeune homme... monsieur Lucien...

MAD. DARBERT. Je le connais à peine...

ALFRED. Il est chez vous ce soir...

MAD. DARBERT. Ce n'est pas moi qui l'ai invité.

ALFRED. Raison de plus...

MAD. DARBERT. Je ne lui adresse jamais la parole...

ALFRED. Le voilà...

SCÈNE X.

LUCIEN, MAD. DARBERT, ALFRED.

LUCIEN. Madame, je me rends ici comme vous me l'avez ordonné ..

ALFRED, à Mad. Darbert bas et avec ironie. Jamais !..

MAD. DARBERT, un peu embarrassée. Ah ! M. Lucien... vous paraissez bien agité... bien ému.

LUCIEN. Ce n'est rien, madame... une danseuse qui m'a manqué de parole. J'ai été malheureux.

ALFRED. Mais non... madame vous attendait...

LUCIEN, faisant un léger salut. Monsieur.

MAD. DARBERT. En effet, je suis bien aise de vous voir, M. Lucien.

Air de Paris et le Village.

Monsieur Durville était pour vous  
Un protecteur et presque un père,  
Il vous recommandait à nous.

ALFRED, à part.

Ce vieil avocat... quel mystère !

MAD. DARBERT.

Il n'est plus... mais il fut pour moi  
Un vieil ami fidèle et sage,  
Nous l'aimions.

ALFRED, se rapprochant d'elle, à demi-voix.

Et monsieur, je voi,

A recueilli son héritage,

(Mouvement de Mad. Darbert.)

On l'aimait, et monsieur, je voi,

A recueilli son héritage.

MAD. DARBERT. Oui, de l'intérêt que nous lui portions ; aussi, je voulais vous recommander M. Lucien... il a travaillé chez un agent de change, un confrère de mon mari... et comme la famille de M. de Savenay est dans la banque... vous pourriez...

ALFRED. Oh ! fort peu de chose.

LUCIEN. Je vous remercie, madame, de vos bontés pour moi... elles me font bénir encore la mémoire de mon bienfaiteur !.. Après l'avoir perdu, je croyais n'avoir plus d'amis...

MAD. DARBERT, avec émotion. Et c'était de l'ingratitude ! nos amis seront les vôtres... M. Alfred, par exemple...

ALFRED. Assurément. (A part.) J'ai l'air d'être là pour lui donner un maintien.

LUCIEN. Je tâcherai de me rendre digne... mais pardon, je crains que la walse ne commence...

MAD. DARBERT. Non, pas encore... (A

*part, regardant Alfred.)* Est-ce qu'il ne s'en ira pas?

ALFRED. Elle le retient...

## SCÈNE XI.

Les Mêmes, M. DARBERT, un Domestique.

DARBERT, dans le fond, au Domestique. C'est bien; dans mon cabinet une table de vist... dépêchez-vous, je vous donnerai les cartes. (*Apercevant sa femme.*) Ah! c'est vous, ma bonne amie; vos cousines viennent d'arriver... un peu tard... tâchez de les placer...

MAD. DARBERT. Tout de suite, j'y vais..

ALFRED, allant vers elle. Si madame eut me permettre...

MAD. DARBERT, se rapprochant de Lucien. Merci; M. Lucien m'a offert son bras.

DARBERT. Tant mieux... car vous, mon cher, il faut que vous alliez rejoindre votre femme (*Baisant la voir.*) qui paraît fort gâtée. Je lui parlais tout-à-l'heure, elle avait de grosses larmes dans les yeux...

MAD. DARBERT. Qui, Mathilde?

ALFRED. Je sais ce que c'est...

DARBERT, à demi-voix. Et moi aussi...prenez garde! je crois m'y connaître, elle est jalouse... c'est un mal horrible, et qui rend bien malheureux...

ALFRED. Oui... le mari...

Madame Darbert et Lucien remontent la scène pendant les répliques qui précèdent.—M. Darbert prend des cartes sur un meuble.—Théobald arrive par le fond.

## SCÈNE XII.

Les Mêmes, THÉOBALD.

THÉOBALD, prenant une glace et riant. Ah! c'est sérieux... Ah! M. Lucien, j'ai arrangé l'affaire...

LUCIEN. Vous êtes bien bon, monsieur.

MAD. DARBERT. Comment, que veut-il dire?

LUCIEN, l'entraînant. Ah! rien, madame...

Il sort avec mad. Darbert.

DARBERT, à Alfred. Vrai! allez la rejoindre... je vous en prie...

THÉOBALD, descendant la scène. Mathilde est par ici. (*Il montre la porte à gauche.*) Ah! le mari...

DARBERT. Tenez, M. Théobald vous dira de quel côté vous la trouverez.

THÉOBALD. Qui donc?

DARBERT. Madame de Savenay ..

THÉOBALD, indiquant la droite. Ah! par là... à droite... dans le salon bleu, je crois...

ALFRED. Merci. (*Bas à Théobald.*) Quel est donc ce M. Lucien qui sort avec madame Darbert?

THÉOBALD. Dam! c'est un jeune homme qui n'a ni pays, ni fortune, ni père, ni mère... du reste, un particulier... très connu dans Paris...

DARBERT, revenant à Alfred. Alfred! et madame de Savenay?

THÉOBALD, montrant la droite. Par là...

ALFRED. Oui, oui, (*à part.*) Elle fera si bien que je serai amoureux fou... de l'autre...

Il sort par la droite.

THÉOBALD, achevant sa glace. Elle vient par la gauche... et je reste... c'est ce que nous appelons une ruse de guerre, nous autres. (*Mathilde paraît.*) Je suis un fourbe.

## SCÈNE XIII.

THÉOBALD, MATHILDE.

MATHILDE. On m'a trompée!

THÉOBALD. Combien je bénis, madame, le hasard qui m'a retenu ici...

MATHILDE. Monsieur... (*à part.*) Toujours lui! Cet homme est insipide.

THÉOBALD, à part. Je lui cause un doux émoi... elle rougit... (*haut.*) Permettez-moi de saisir ce moment favorable.

MATHILDE. Pardon, monsieur; je cherche mon mari...

Elle remonte la scène.

THÉOBALD. Encore! Il paraît qu'il ne met pas un grand empressement à vous répondre... (*à part.*) Je suis un bien grand fourbe... (*la retenant.*) Ah! madame. Laissez-moi profiter de son absence pour vous exprimer des sentiments...

MATHILDE. Quels sentiments? Monsieur je ne vous comprends pas...

THÉOBALD. Ah!... c'est que... vous y mettez... de la mauvaise volonté. (*à part.*) Elle m'a parfaitement compris. (*Haut.*) Ces demi-mots échappés à un cœur vivement épris.

MATHILDE. Encore, monsieur, c'est une persécution...

THÉOBALD. Une persécution! eh! bien, oui, madame, je ne le cache pas... c'en est une... ou plutôt... c'est autre chose! c'est le langage d'un jeune homme extrêmement sensible et enthousiaste... qui n'a

pu vous voir sans vous admirer et sans vous plaindre.

MATHILDE. Oubliez-vous que je suis mariée ?

THÉOBALD. Eh ! non, parbleu ! je me le rappelle parfaitement, et c'est ce qui me rend plus cher ce trésor que monsieur de Savenay semble négliger.

MATHILDE, *avec émotion*. Vous trouvez, Monsieur ?

THÉOBALD. Ah ! ces maris, ils ne sentent pas leur bonheur... et c'est nous, jeunes gens, bons et naïfs, cœurs tendres et ingénus, qui apprécions ces qualités... qu'ils vont trahir aux pieds de nos coquettes...

MATHILDE, *vivement*. Monsieur... vous avez vu mon mari, dans le salon, parler à quelqu'un.

THÉOBALD. Je ne dis pas...

MATHILDE. Si fait... si fait... et si vous avez de l'amitié pour moi...

THÉOBALD. Ah ! considérablement...

MATHILDE. Dites-moi tout... ne me cachez rien, monsieur Théobald, parlez, parlez je vous écoute...

THÉOBALD, *à part*. C'est chaud !.. me voilà lancé...

MATHILDE. Alfred était... où donc était-il ?

THÉOBALD. Monsieur Alfred... mais il était ici tout à l'heure.

MATHILDE. Pas seul ?

THÉOBALD. Non... Monsieur Darbert...

MATHILDE. Eh ! ce n'est pas cela... (*En souriant*.) J'ai cru voir une dame qui lui parlait...

THÉOBALD. Une dame, c'est possible... Mad. Darbert sortait...

MATHILDE. Madame.. ! Oh ! non, non.. pas d'autre ?

THÉOBALD. Je n'ai pas vu... (*À part*.) Tiens ! est-ce qu'elle aurait des soupçons.. tant mieux ! ça me va... tout me va.

MATHILDE. Et dans ce moment-ci, vous ne savez pas où il est... à qui il parle ?

THÉOBALD. Eh ! que nous importe, madame... il est occupé ailleurs, sans doute, et toutes les fois que je le saurai loin de vous je serai à son poste... toutes les fois.

MATHILDE. Oh ! oui... épiez ses sorties.. ses rendez-vous, et dès que vous serez sûr de son absence, de sa trahison, montrez-vous à moi...

THÉOBALD. Vous me recevrez ?

MATHILDE. Oui, monsieur, (*à part*.) comme un avis...

THÉOBALD, *à part*. Je suis un heureux fourbe !

## SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MAD. DARBERT, ALFRED.

Ils entrent par la droite sans voir Mathilde.

MAD. DARBERT. Non, monsieur, non, je n'irai pas...

ALFRED. Oh ! je vous en supplie, (*à part*) Ciel ! ma femme...

MATHILDE, *à part*. Mad. Darbert !

MAD. DARBERT, *à Théobald*. Monsieur Théobald... voyez donc dans le salon de l'orchestre... on s'y porte en foule... je ne sais ce qui s'y passe... vous me le direz...

THÉOBALD. Tout de suite, madame... (*saluant Alfred*.) Monsieur, (*à part*.) Ces maris, je n'en manque pas un.

Il sort par la gauche.

ALFRED, *à part*, *en regardant sa femme*. Oh ! quels regards \*

MAD. DARBERT. Madame, je vous ramène votre mari qui s'égarait dans le bal.

MATHILDE, *les observant*. Ah ! c'est donc pour cela que nous ne nous retrouvons jamais.

ALFRED. Et pourtant ma chère amie, je te demandais à tout le monde... je te croyais perdue...

MATHILDE, *avec ironie*. Pauvre Alfred ! il en a encore l'air tout ému...

ALFRED, *embarrassé*. Moi !..

MAD. DARBERT. Monsieur de Savenay ?  
On rit dans la coulisse.

MATHILDE. Vous ne trouvez pas madame ?

Bruit.

ALFRED. Eh ! mais, il me semble que le bruit redouble...

MAD. DARBERT. Qu'est-ce que cela peut être... des éclats de rire...

THÉOBALD, *entrant par la gauche*. C'est bon !.. c'est bon !.. ça ne se passera pas ainsi...

MAD. DARBERT. Qu'est-ce donc, Monsieur ?..

THÉOBALD, *il va se placer entre Alfred et Mad. Darbert*. Oh !.. c'est fini... à peu près... Et vous m'avez envoyé bien à temps... Car sans moi, M. Lucien recevait le plus effroyable soufflet...

MAD. DARBERT. M. Lucien... que dites-vous ?..

THÉOBALD. Eh bien ! la dispute avec M. de Mauclair... Ah, vous ne savez pas ? Ce grand fashionnable lui avait enlevé sa danseuse... Il y a une demi-heure ; je croyais avoir arrangé l'affaire... Ah ! bien

\* Mathilde, Alfred, Mad. Darbert.



oui... Il paraît qu'il a la tête chaude, le petit Lucien; il a demandé une explication à ce grand fat à besicles... qui a un pied de plus que lui... et une main!..

MAD. DARBERT. Achevez, que s'est-il passé?.. achevez donc!..

ALFRED. Mon Dieu!.. quelle émotion!

MATHILDE, *vivement à Alfred.* Et vous?

THÉOBALD. Je suis arrivé comme la querelle s'échauffait... M. de Mauclair a dit un mot qui a blessé l'autre... une allusion à sa parenté avec Antony et le beau Dunois...

MAD. DARBERT, *vivement.* Après?..

THÉOBALD. L'autre lui a répondu insolemment, et comme j'avais l'honneur de vous dire, il allait recevoir le plus effroyable soufflet... lorsque heureusement pour lui, je suis arrivé juste à temps pour lui épargner cet affront.

ALFRED. Vous avez empêché...

THÉOBALD. Rien du tout, au contraire, et si M. de Mauclair a la vue faible, il peut se flatter en revanche, d'avoir la main solide, j'en suis devenu cramoisi.

ALFRED. D'indignation?

THÉOBALD. Non, de surprise!

ALFRED. Bah! vous avez reçu?

THÉOBALD. En plein...

ALFRED, *riant.* Ah! ah! c'est drôle...

THÉOBALD. N'est-ce pas? c'est ce que tout le monde a dit.

*Air du Verre.*

La soirée est chaude : En entrant,  
Sur le parquet j'ai pris mesure,  
Et par un quiproquo charmant  
Voilà qu'il pleut sur ma figure!  
De ma chute encore affecté,  
Pour moi, quelle fête est la vôtre!  
J'ai cru que j'avais d'un côté  
Reçu le contre coup de l'autre.

J'ai voulu me fâcher, mais le moyen, il y avait erreur, Lucien l'a si bien senti...

ALFRED. Le soufflet!

THÉOBALD. Eh! non, l'erreur... que je l'ai laissé se charger de l'affaire qui doit être arrangée maintenant.

MAD. DARBERT. Vous croyez?

THÉOBALD. Parbleu, ils se battront!

MAD. DARBERT. O ciel!

THÉOBALD. Il n'y a pas moyen de s'arranger autrement... d'abord, moi, je ne le veux pas... il faut que ma joue soit lavée...

Il remonte la scène.

MAD. DARBERT. Que dites-vous? Lucien...

ALFRED, *s'approchant de madame Dar-*

*bert, d mi-voix.* Vous vous intéressez bien à ce jeune homme, madame!

MATHILDE, *de même à Alfred.* Cela vous inquiète, monsieur?

THÉOBALD. Ah! M. Darbert les a séparés!..

Les invités entrent par toutes les portes.

CHŒUR.

*Air nouveau de Doche.*

MAD. DARBERT.

Grands Dieux! une pareille offense!  
Quel trouble vient de me saisir...  
S'il voulait en tirer vengeance.  
Je tremble, je me sens mourir!

MATHILDE.

Eh, que m'importe leur offense,  
Pour moi seule je dois souffrir.  
S'il me trahit, son inconstance  
Je le sens me fera mourir.

ALFRED.

Eile tremblait pour lui, je pense,  
Le danger qu'il pouvait courir.  
Alarmait son cœur, et d'avance  
Pour Lucien la faisait frémir.

THÉOBALD.

Pour lui j'ai reçu cette offense,  
C'est donc à lui de l'en punir.  
Mais s'il renonce à la vengeance  
J'irai me battre avec plaisir.

SCENE XV.

Les Mêmes, DARBERT, LUCIEN.

LUCIEN. Laissez-moi, monsieur.

DARBERT, *l'entraînant.* Non, jeune homme, non, ce n'est pas vous qui l'avez reçu.

THÉOBALD. Je crois bien!

MAD. DARBERT. M. Lucien... \* (*Se contraignant.*) Quoi, qu'y a-t-il?

LUCIEN. Mille pardons, madame, d'un scandale qui n'aura pas de suites.

THÉOBALD. Comment pas de suites?

DARBERT. Je l'espère bien...

Il va parler aux personnes du fond.

MAD. DARBERT, *s'approchant d'Alfred, avec mystère.* M. de Savenay.

ALFRED. Madame?

MATHILDE, *à part, les observant.* Que lui veut-elle?

THÉOBALD, *écoutant.* Quoi?

MAD. DARBERT, *bas d'Alfred.* Ce rendez-vous, rue de Choiseul.

\* Mathilde, Théobald, Alfred, Darbert, madame Darbert, Lucien.

ALFRED, *idem*. Neuf heures...

MAD. DARBERT, *idem*. J'y serai...

ALFRED, *avec joie*. Ah!

THÉOBALD, *qui a entendu*. Bah!

MATHILDE, *bas à Théobald*. Il a dit?

DARBERT. Allons, une contredanse pour rapprocher tout le monde.

TOUS. Bravo!

LUCIEN, *à part*. Demain, à cinq heures, je serai chez lui.

*Reprise de l'air.*

MATHILDE.

Eh, que m'importe leur offense !  
Pour moi seule, je dois souffrir.  
S'il me trahit, son inconstance,  
Je le sens, me fera mourir !

THÉOBALD.

Pour lui j'ai reçu cette offense,  
C'est donc à lui de l'en punir.  
Mais s'il renonce à la vengeance  
J'irai me battre avec plaisir !

ALFRED.

Elle tremblait pour lui je pense,  
Le danger qu'il pourrait courir  
Alarmait son cœur, et d'avance,  
Pour Lucien, la faisait frémir.

DARBERT.

Venez, jeune homme; cette offense,

N'a rien qui puisse vous flétrir.

Après une telle insolence

C'est au mépris de l'en punir.

LUCIEN.

Non, c'en est trop, de ma vengeance

Rien ne saurait le garantir.

Laissez-moi; de son insolence

Bientôt je saurai le punir.

MAD. DARBERT.

Grands Dieux, une pareille offense!

Quel trouble vient de me saisir.

S'il voulait en tirer vengeance !

Je tremble, je me sens mourir.

CHOEUR DES INVITÉS.

Mais le bal enfin recommence,

Le signal vient de retentir.

Qu'au moins, au milieu de la danse,

Rien ne trouble notre plaisir.

*On rentre dans la salle du bal. La contredanse va crescendo; Alfred veut donner la main à madame Darbert, mais Mathilde, refusant Théobald qui lui offrait la sienne, prend le bras de son mari et l'entraîne. — Théobald va à madame Darbert, mais, au moment où il lui présente sa main, elle accepte celle de Lucien. Théobald déconcerté, court à un domestique qui porte des glaces, et en prend une.*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon chez M. de Savenay. La porte d'entrée au fond, une fenêtre sur le même plan à droite, avec rideaux; de l'autre côté, une cheminée avec une pendule. Portes latérales. A droite, vers le premier plan et près de la porte, un guéridon. A gauche, un canapé.

### SCÈNE I.

#### ALFRED, UN DOMESTIQUE.

ALFRED, *entrant par la gauche, au domestique, en lui montrant le guéridon*. Eh! oui... tu mettras ici mes gants, mon chapeau... je sortirai dans une heure... (*Le domestique rentre dans la chambre.*) Elle me l'a promis, elle y sera... oh! j'ai besoin de me le répéter pour y croire! madame Darbert d'un caractère si bon, si doux, c'est de l'amitié qu'elle me promet; j'espère mieux que ça; et, du moins, près d'elle, j'oublierais les persécutions... car c'est Mathilde qui l'a voulu... qui m'y a forcé. (*Au domestique qui met le chapeau et les gants sur le guéridon.*) C'est bien: si ma

femme me demande, tu diras que je suis... (*Cherchant.*) dam! au conseil-d'état.

Mathilde est entrée par la droite sur ces derniers mots, et s'est approchée de lui. Le domestique sort par le fond.

### SCÈNE II.

#### ALFRED, MATHILDE.

MATHILDE, *qui a passé son bras sous celui d'Alfred, souriant*. Le croira-t-elle?

ALFRED, *il s'éloigne d'elle*. Mathilde!

MATHILDE. Eh bien, tu me houpes encore?

ALFRED. Après la soirée d'hier...

**MATHILDE** *lui tendant la main.* Je te demande la paix...

**ALFRED**, *sans la regarder.* Oui, vous me la demandez tous les jours ainsi, et tous les jours, vous prenez à tâche de mettre ma patience à l'épreuve; ce ton impérieux au milieu d'un bal! m'entraîner malgré moi comme un enfant... comme un esclave... ah!

Il se jette sur un canapé, et ouvre un journal.

**MATHILDE**, *s'appuyant sur le canapé.* Alfred! ah! ce n'est pas bien d'avoir de la rancune; je suis coupable, c'est possible, mais si tu savais tout ce qu'il y avait là, de douleur et d'angoisses! ma toilette me pesait, mon front brûlait... j'étais bien à plaindre, va!

Elle s'assied près de lui sur le canapé.

**ALFRED**, *sans la regarder.* Et pourquoi, vous le demandez?

**MATHILDE**, *avec passion.* Pourquoi! c'est que je t'aime, c'est que tu es mon honneur, ma vie; c'est que l'idée seule de te perdre est un supplice affreux! il faut avoir pitié de moi, vois-tu; je suis faible... je crains tout quand tu es là, dans un cercle, et que je vois une femme arrêter ses regards sur toi... te sourire, t'adresser une parole... je voudrais me jeter entre elle et toi... pour te retenir, pour t'embrasser, car j'ai peur, je tremble, je voudrais te savoir seul, toujours seul!

**ALFRED**, *sans la regarder.* Merci! ce serait amusant.

**MATHILDE. Avec ça que tu n'es pas insensible à toutes ces séductions.**

**ALFRED**, *offensé.* Moi!

**MATHILDE. Oui, avant notre mariage.**

*Air : Pardonne-moi (de M. Amédée Beauplan.)*

Pardonne-moi!

J'attends de toi

Ces mots si doux

Qui chassent les soupçons jaloux.

Pourquoi toujours,

De nos amours,

Troubler le cours?

Plein d'espérance,

De confiance,

Aux soupçons mon cœur est fermé;

Que peux-tu craindre,

De quoi te plaindre,

Est-ce donc d'être trop aimé?

Regarde-moi bien

Ton cœur vers le mien

Ne sent-il rien qui l'attire!

Alfred, sois-généreux

Es-tu donc si malheureux!

Regarde-moi bien,

*Mathilde.*

Allons ne crains rien

Crois-en mes yeux, mon sourire...

Allons, sois-généreux;

Mais es-tu donc si malheureux?..

*Pendant ce couplet, Alfred a laissé tomber son journal et s'est retourné peu à peu vers sa femme.*

**ALFRED**, *d part.*

*(Parlé.)* Elle est charmante.

**MATHILDE.**

Pardonne-moi!

Autour de toi

Je sens mon cœur

Battre d'espoir et de bonheur;

Où je renais,

Déjà la paix

Calme mes traits.

**ALFRED.**

Ah! pour me plaire,

Reste, ma chère,

Toujours ainsi que je te vois

Belle et joyeuse!

**MATHILDE.**

C'est être heureuse,

Méchant, cela dépend de toi!

Je suis heureuse,

Où, bien heureuse!

Quand tu m'aimeras,

Quand tu souriras,

Pour toi je serai plus tendre;

Aime-tu mieux, tous deux,

Nous rendre malheureux?

Alfred, un baiser,

Peux-tu le refuser.

Donne vite... ou je vais le prendre!

Allons, sois-généreux,

*Alfred l'embrasse.*

Mais es-tu donc si malheureux!

**ALFRED**, *d part.* Allons, je sens que l'amitié de madame Darbert me suffira, je ne veux rien de plus

**MATHILDE. Tu dis?**

**ALFRED. Je dis, que je ne veux pas d'autre amour que le tien**

**MATHILDE. Oh! je te crois... je devrais toujours te croire... Tu ne sais pas, tiens, il faut que je m'accuse... Tu sortais quelquefois à pied, en secret... tu me parlais de bien à faire... de malheureux à secourir, je ne te croyais pas, et j'avais tort, car, enfin, ces visites rue de Choiseul, au cinquième étage, chez cette vieille domestique de ta mère... oh! j'ai bien ri de mes soupçons.**

**ALFRED. Tu m'as suivi...**

**MATHILDE. Oui, un jour; elle y a gagné de nouveaux secours... elle ne m'en veut pas, ni toi non plus.**



au soir qui continue... car vous êtes sortie du bal, pâle, agitée... oh! je connais cela, vous souffriez beaucoup...

MATHILDE. Oh! oui... beaucoup!

DARBERT. Comme en ce moment, et je plains votre mari, car il est plus malheureux que vous...

MATHILDE. Et qui vous a dit cela?..

DARBERT. Mais... lui-même, madame.

MATHILDE. Malheureux, par moi! oh! non, cela n'est pas...

DARBERT, *avec amitié*. Ecoutez, Mathilde nos deux familles sont unies... des rapports d'amitié me lient à votre mari, à vous... j'ai droit peut-être, à ce titre, d'entrer dans des secrets que j'ai devinés... et puis-je fermer des blessures que vous vous plaisez à déchirer... Oui! Alfred est malheureux...

MATHILDE. Lui! et c'est moi qui pleure, moi qu'il n'aime plus... et dont il a détruit le repos et le bonheur!

DARBERT. Que dites-vous?... vous l'accusez...

MATHILDE. Oh! monsieur... il est de ces douleurs qu'on ne peut vaincre... elles briseraient le sein qui voudrait les étouffer...

DARBERT. Mais... j'ai peine à comprendre...

MATHILDE. Ah! c'est que vous n'avez jamais aimé... c'est que vous n'avez jamais senti au fond du cœur, ces tortures d'un amour jaloux... cette douleur qui brûle et qui dévore...

DARBERT. Moi... madame... ah! ne me parlez pas ainsi... vous réveillez là des souvenirs... oh! si fait, madame... moi aussi, je me suis plaint comme vous... j'ai senti comme vous, mon cœur tressaillir... mon sang bouillonner ou se glacer dans mes veines... comme vous, plus que vous, peut-être... j'ai été soupçonneux... jaloux, et par moment encore...

MATHILDE. Vous, monsieur...

DARBERT. Oh! c'est mon secret... vous me le garderez... oui, jaloux! mais j'ai résisté, j'ai imposé silence à mes transports, j'ai combattu le mal...

MATHILDE. C'est impossible!

DARBERT. J'ai fait plus... je l'ai vaincu! et s'il le fallait encore...

MATHILDE. Quoi!.. si l'on vous disait: votre femme vous trompe!.. elle vous trahit!

DARBERT, *avec explosion*. Si l'on me disait cela, madame!.. (*Se reprenant*.) Oh! silence!.. et maudit soit celui qui rouvrirait mes blessures mal fermées... qui me rendrait ma terreur et mes angoisses...

MATHILDE. Et ce courage dont vous me parliez... c'est qu'il n'a jamais été mis à l'épreuve comme le mien.

DARBERT. Jamais, dites-vous! jamais! mais vous, madame, vous qui cédez à des craintes, à des soupçons imaginaires, chez vous, près d'un mari qui vous aime... que vous voyez à chaque instant du jour, que serait-ce donc, si à la veille d'un mariage long-temps sollicité... il eut fallu vous éloigner comme moi, de tout ce qui vous était cher au monde... en laissant là, à ses côtés, un rival également épris, et plus aimé, peut-être?

MATHILDE. Quoi! Monsieur...

DARBERT. Oui!.. j'étais officier... le devoir m'ordonnait de partir... il fallut ajourner à mon retour ce mariage qui allait combler tous mes vœux... il fallut emporter avec mon amour, des soupçons horribles que l'incertitude et la distance irritaient encore... Pendant un an d'absence... je n'eus pas un jour... une heure... un instant de calme... c'est affreux, savez-vous, de passer un an à aimer, à souffrir, à trembler...

MATHILDE. Et vous n'êtes pas mort, Monsieur?

DARBERT. On voulait me retenir encore... c'était un supplice au-dessus de mes forces; je brisai mon épée, je perdis mon état... mes épauettes... je revins... mais trop tard pour joindre mon rival... un autre... le frère de ma femme, l'avait provoqué... l'avait puni de ses insolentes assiduités. Ma fiancée était mourante... elle tremblait sous la volonté de son père... mais je l'adorais... mais l'amour m'aveuglait alors; je ne vis que sa beauté, ses vertus... je ne pensai qu'à mon bonheur.. Je réclamai la foi promise, et je l'épousai.. Mais jugez de ma douleur... jugez de mon désespoir quand je reconnus que je n'étais pas aimé!.. moi qui l'aimais avec passion... avec délire... ce cœur que j'aurais acheté de ma vie, ne m'appartenait pas... en proie à je ne sais quelle préoccupation... ma présence, le son de ma voix, la faisait tressaillir... elle pâlisait... elle tremblait... et la nuit, en songe, elle murmurait des paroles de trouble... de terreur... aussi, chez moi, dans le monde, partout... mes pas s'attachaient à ses pas... mes regards épiaient ses regards... ses pensées et jusqu'à son sommeil... mes soupçons s'arrêtaient sur tous ceux qu'un mot, un sourire, une faveur légère semblaient retenir à ses côtés.

MATHILDE. Oh!.. oui, oui... c'est bien cela...

**DARBERT.** Violent, emporté, je la condamnerais à fuir les bals, les plaisirs... j'aurais voulu briser son cœur pour lui arracher ses secrets... j'étais jaloux, Madame. je faisais mon malheur et le sien... je voulais son amour, et c'était son indifférence, sa haine que j'attirais sur moi. Heureusement je sentis que j'étais un fou... un insensé... tant de résignation me désarma, ces soupçons odieux, flétrissants, je les refoulai dans mon cœur, je les renfermai là... au risque d'en mourir... je luttai contre moi-même.. j'ai réussi... je suis heureux... ma femme m'entoure d'une tendresse toujours nouvelle, et me paye en bonheur tous les efforts que j'ai faits pour être digne d'elle et de moi!. Voilà ce que j'ai souffert, Madame... voilà mes combats et le prix que j'en ai reçu... Et vous, qui cédez à ce mal que j'ai vaincu, vous qui, plus heureuse que moi, commencez par de l'amour... tremblez de finir par de l'indifférence et de la haine... comme j'ai commencé ..

**MATHILDE.** Oh! vous avez raison... je tâcherai de lui cacher mes larmes... de la haine... de l'indifférence... voilà tout ce que j'ai obtenu de lui...

**DARBERT.**

*Air : Un page aimait la jeune Adèle.*

Non, son cœur est toujours le même,  
Il est à vous... mais, songez-y,  
Soupçonner toujours ce qu'on aime,  
C'est mériter d'être trahi!..  
Au joug qu'on supporte sans peine,  
On s'abandonne sans rougir,  
Mais on cherche à briser sa chaîne,  
Dès qu'on commence à la sentir.

Dites-vous une bonne fois : j'aurai du courage. . et vous en aurez.

**MATHILDE.** Je me le dis souvent, et je n'en ai pas davantage!.. il me semble toujours qu'il y a dans ses démarches... dans ses paroles... dans ses regards... quelque chose de mystérieux.

**DARBERT.** Oh!.. je me reconnais... les mêmes symptômes .. la même folie... oh! je le sens... ce feu mal éteint... une étincelle pourrait le rallumer... et quand je crois voir en elle cet air de réserve... de mystère étrange... inexplicable...

**MATHILDE.** Que dites-vous?..

**LE DOMESTIQUE,** annonçant. M. Lucien.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LUCIEN.

**LUCIEN.** M. Darbert est ici... (*Saluant Mathilde.*) Madame.

**DARBERT.** Je vous attendais...

**LUCIEN.** Pardon... \* je croyais être en retard... car j'ai eu beaucoup d'affaires ce matin... et en ce moment encore j'ai peu de temps à moi... (*Regardant la pendule.*) Une heure environ...

**DARBERT.** Quoi donc! qu'est-ce qui vous occupe?.. la querelle d'hier peut-être...

**MATHILDE.** En effet... Est-ce que cette affaire a eu des suites. . Monsieur?..

**LUCIEN.** Du tout, du tout, Madame... M. Darbert l'a arrangée. .

**DARBERT.** Oh! ce n'était rien, et monsieur Lucien aurait tort...

**LUCIEN.** Sans doute, j'aurais tort de me fâcher de l'impertinence de M. de Mauclair, moi, pauvre jeune homme sans fortune, sans famille, sans nom. . moi, dont le cœur appelle en vain les caresses d'un père, je suis jeté dans le monde, pour y souffrir les insultes, les railleries; et parce que je me vois en butte aux sarcasmes de M. de Mauclair; un fashionable, qui a l'honneur, lui, d'avoir pour père, un intrigant sans ame, toujours vendu et toujours à vendre, de nous élabousser dans un tilbury qu'il doit, et d'étaler dans une loge de l'Opéra, son insolence et ses gants jaunes... je dois baisser la tête et lui dire : merci...

**DARBERT.** Oh! de l'humeur, vous m'aviez promis de tout oublier.

**LUCIEN.** Je tiendrai ma promesse...

**DARBERT.** A la bonne heure! et moi qui ai de l'amitié pour vous... je veux vous éloigner de Paris quelque temps, voilà plusieurs querelles que vous avez en huit jours.

**MATHILDE.** Et c'est fort mal... c'est comme cela qu'on a des duels, qu'on se bat, qu'on se fait tuer.

**LUCIEN.** Eh! madame, qu'importe... je puis mourir tranquille; on ne me pleurera pas...

Mouvement de Mathilde et de Darbert.

**MATHILDE.** Comment, monsieur...

**DARBERT.** Et vos amis?

**LUCIEN.** Des amis, oui, c'est bien; mais ce n'est pas assez... (*S'efforçant d'être gai.*) Voyons, M. Darbert, que faites-vous de moi, où m'envoyez-vous? en ambassade à

\* Darbert, Lucien, Mathilde.

quelque banquier étranger! en Angleterre, pour m'égayer un peu, ou plus loin, si vous voulez.

DARBERT. Vous ne sortirez pas de France... madame de Savenay a un frère au Havre, un riche négociant à qui son mari me fera l'amitié de vous recommander.

MATHILDE. Et je joindrai ma recommandation à la sienne, monsieur...

LUCIEN. Ah! madame... M. Darbert, si vous saviez combien je suis sensible à l'intérêt que vous me portez... et quand je vous dis que je partirai sans regrets, (*Tenant la main à Darbert.*) je vous trompe, je me trompe moi-même, monsieur... (*Se reprenant, et allant à la porte de droite.*) Mais voulez-vous me présenter à M. de Savenay, car je suis attendu quelque part, chez un ami. (*A part.*) Et je ne veux pas qu'il m'attende.

MATHILDE, à Darbert. Vous trouverez Alfred dans son cabinet.

LUCIEN, près de la porte. Venez-vous... M. de Savenay doit être pressé lui-même, car Théobald de Pont-Cassé, que j'ai rencontré tout à l'heure, m'a dit que votre mari ne serait pas chez lui ce matin.

MATHILDE, vivement et allant à lui. Ah! il vous a dit cela.

DARBERT, à Lucien, vivement. Entrez, mon ami... (*Bas à Mathilde.*) Vous, madame, allons, du courage... faites comme moi! ayez confiance! cela porte bonheur!

Il sort avec Lucien.

## SCÈNE VI.

MATHILDE, seule, après un silence.

Oui, je suivrai ses conseils... je saurai lui cacher ma douleur, mon dépit, il ne verra rien; car, enfin, il se peut que mes soupçons soient inutiles, que je le rende malheureux... Alfred... lui, malheureux! et par moi! il aurait le droit de me haïr! oh! non, il m'aime, et je l'entourerai de soins, d'amour, de confiance; et pour commencer, il peut sortir sans que je lui adresse une seule question, je vais lui porter moi-même...

Elle se dirige vers les gants et le chapeau. Théobald entr'ouvre la porte du fond, et passe sa tête.

## SCÈNE VII.

MATHILDE, THÉOBALD.

THÉOBALD, la tête à la porte. Dix heures, il doit être sorti...

MATHILDE, se retournant et effrayée. Qu'est-ce? ah!

THÉOBALD, entrant. Chut! pardon, belle dame, si j'ose pénétrer chez vous, sans valet, ni sonnette, comme un malintentionné.

MATHILDE. Mon Dieu, monsieur, que voulez-vous? que venez-vous faire ici, à cette heure?

THÉOBALD, reculant. Comment? est-ce qu'il n'est pas sorti?

MATHILDE. Qui donc?

THÉOBALD. Eh bien, lui, votre mari...

MATHILDE. Vous saviez...

THÉOBALD. Sans doute, ne sommes-nous pas convenus, que lorsque je serais sûr de son absence...

MATHILDE, vivement. Ah! oui, oui, mais parlez bas!

THÉOBALD, baissant la voix. Ne craignez rien...

Air : *Le fleuve de la vie.*

Comme vous, j'aime le mystère...

Ami discret, amant heureux;

À la beauté qui sait me plaire

Sans parler, j'exprime mes vœux.

Mathilde va fermer la porte du cabinet d'Alfred.

A part. Oui, j'ai fait tourner bien des têtes!

Mais, quoique je sois éloquent,

Moi, ce n'est jamais en parlant,

Que je fais des conquêtes.

J'ai une autre manière, plusieurs autres...

MATHILDE, revenant à lui. C'est hier... cette nuit, au bal, que vous avez entendu donner un rendez-vous? par qui?

THÉOBALD. Eh! eh! eh! permettez, je n'abuse pas d'une position extrêmement avantageuse... je n'ai rien entendu, il me suffit de savoir qu'il a dû sortir ce matin.

MATHILDE. Qui donc?

THÉOBALD. Eh bien, lui, votre mari... Nos conventions.

MATHILDE. Oui... oui... je sais... je me rappelle, et si vous êtes ici, seul avec moi... c'est que vous savez ce qui l'attire loin de moi, où il doit aller... mais où donc, monsieur... où donc?..

THÉOBALD, troublé et reculant. Il n'est donc pas sorti?..

MATHILDE, le retenant vivement. Si fait, si fait, vous le voyez, votre calcul était juste... nous sommes seuls... (*A part.*) Oh! je saurai enfin...

THÉOBALD, à part. Seuls... c'est vrai... ça me donne un petit frisson... tout singulier.





THÉOBALD. Comment donc!.. mon cher monsieur de Savenay, vous pouvez être sûr que jamais, au grand jamais, je ne dirai...

MATHILDE. Ce que vous savez...

THÉOBALD. Moi... je sais... il me semble que je n'ai pas soufflé un mot...

ALFRED, *bas*. C'est bien...

MATHILDE, *appuyant*. Oui... C'est très-bien...

THÉOBALD, *les regardant alternativement, et s'efforçant de rire*. Eh! eh! eh! eh! (*à part*.) Est-ce que ça va durer long-temps comme ça!..

MATHILDE. Quant à moi je n'insiste pas... je ne sais rien... je ne veux rien savoir...

ALFRED, *à part*. Enfin!

THÉOBALD, *à part*. Je respire... C'est la première fois depuis vingt minutes.

MATHILDE, *regardant Théobald*. Mais il faut que je sorte.

ALFRED. Vous!..

THÉOBALD, *à part*. Oh! mon Dieu! nous y revoilà!..

MATHILDE. Oui... une visite... chez madame Darbert.

ALFRED. Madame Darbert.

MATHILDE. Ne vous dérangez donc pas mon ami... Si vous ne pouvez pas m'accompagner...

ALFRED, *s'asseyant*. Oh! moi... merci... je ne sors pas ce matin... (*à part*.) Est-ce qu'elle saurait...

MATHILDE. En ce cas... M. Théobald... qui m'offrirait tout à l'heure avec tant de complaisance...

THÉOBALD. Moi, Madame...

MATHILDE.

Air : *Vaudeville de l'Apothicaire*.

Eh! bien j'accepte votre bras!

ALFRED, *bas*.

Restez...

MATHILDE.

Monsieur, je vous en prie,

THÉOBALD.

Quoi! je ne l'échapperai pas!..

MATHILDE.

Venez!

ALFRED, *bas*.

Restez!

THÉOBALD, *à part*.

Quelle agonie!

MATHILDE.

Votre bras,

ALFRED, *bas*.

Je vous le défends,

THÉOBALD.

Grand Dieu! l'épreuve est des plus fortes,  
Je dois avoir l'air, je le sens,  
D'un homme pris entre deux portes!..

Mon Dieu! Madame... je suis désolé... mais je ne puis pas avoir l'honneur...

MATHILDE. Vous me refusez...

THÉOBALD. Pas du tout.. (*se reprenant*.) C'est-à-dire une affaire importante... la querelle de cette nuit... il faut absolument que je sache où cela en est, car enfin... si le petit Lucien fléchissait, il faudrait bien que moi-même...

ALFRED. C'est-ça...

MATHILDE. Eh! Monsieur... pour me conduire à deux pas... chez mad. Darbert.

THÉOBALD. Mais si elle n'est pas chez elle.

ALFRED. Chut!..

MATHILDE, *à part*. Ce n'est pas là...

THÉOBALD, *à part*. Qu'est-ce que j'ai dit!..

MATHILDE, *observant Alfred*. N'importe, vous me conduirez chez sa sœur...

ALFRED. Oui... chez sa sœur.

MATHILDE, *à part*. Ce n'est pas là...

THÉOBALD. Chez sa sœur?..

MATHILDE. Non, non, dans la maison où elle est...

THÉOBALD, *allant vers le fond*. Pardon! je cours chez Lucien... rue d'Anjou...

MATHILDE, *qui s'est rapprochée d'Alfred, qu'elle observe*. Eh bien!.. c'est votre chemin...

THÉOBALD. La rue de Choiseul...

ALFRED, *se levant*. Ciel?..

MATHILDE. rue de Choiseul... (*à part*.) c'est là...

THÉOBALD, *à part*. J'ai dit une bêtise... (*haut*.) C'est-à-dire, Madame... je voudrais... je ne dis pas... c'est que... (*à part*.) Ah! ma foi! il n'est pas permis de placer un homme dans une situation aussi personnellement désagréable.

MATHILDE, *souriant d'un air de contentement*. De grace Messieurs!.. Vous, mon ami, restez... M. Théobald peut vous tenir compagnie...

THÉOBALD. Madame... (*à part*.) Ils s'amusent tous les deux à me promener sur un buisson d'épines.

MATHILDE. Le domestique me suivra... je vais moi-même... cette pauvre Marguerite! j'aurai du plaisir à lui porter des secours en votre nom, Monsieur...

THÉOBALD. Marguerite, qu'est-ce que c'est encore?

MATHILDE, *avec ironie*. Une pauvre fem-

me, que M. de Savenay va visiter quelque-fois, dans sa mansarde, par charité.

ALFRED, *à part*. Elle a deviné...

MATHILDE, *avec une reverence*. Messieurs, ne vous dérangez pas... (*A part.*) Ah! je la verrai avant lui!

Elle sort par la droite.

THÉOBALD. Cloué ici, avec le mari... c'est extrêmement divertissant...

SCÈNE IX.

ALFRED, THÉOBALD.

ALFRED, *avec explosion*. Monsieur, monsieur!

THÉOBALD. Eh bien, eh bien!

ALFRED Silence, sur votre tête, monsieur...

Il remonte le théâtre et regarde.

THÉOBALD, *sur le devant*. Hein? sur ta tête, toi-même.

ALFRED Ce que vous avez fait est indigne! votre bavardage a jeté le trouble chez moi.

THÉOBALD. Je vous proteste, monsieur, qu'il n'y a pas de ma faute; votre femme m'a pris en traître, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée, qu'elle m'a pris en traître.

ALFRED, *le serrant fortement*. Silence!.. vous avez voulu me perdre dans son esprit, je sais vos projets... vos espérances!

THÉOBALD, *à part* Il cherche à m'humilier.

ALFRED. Mais, rassurez-vous, je ne vous fais pas l'honneur de vous craindre..

THÉOBALD Permettez, je n'ai jamais eu la prétention de me faire craindre, au contraire...

ALFRED. Silence! vous dis-je!

Il remonte la scène.

THÉOBALD. Ah! c'est que je ne permets pas qu'on donne des soufflets à mon honneur; ce n'est pas tous les jours fête! si c'est une réparation que vous demandez, vous n'avez qu'à dire... (*A part.*) Une affaire, m'y voilà, je serai blessé, c'est sûr.

ALFRED, *revenant à lui*. Une réparation! oui, monsieur, vous m'aidez à réparer le mal que vous avez fait... vous allez sortir sur-le-champ, attendre ma femme, ou la rejoindre.

THÉOBALD. Ah! bah!

ALFRED Oui, monsieur, la rejoindre à l'instant, lui offrir votre bras...

THÉOBALD. Ah! bah!

ALFRED. Vous lui direz ce qu'il vous plaira; des choses aimables, spirituelles, si

vous pouvez; contre moi-même, si vous voulez; mon Dieu, peu m'importe.

THÉOBALD, *à part*. Ces maris sont d'une fatuité!

ALFRED. Vous offrirez de la conduire rue de Choiseul... elle acceptera... mais vous, vous ferez naître des obstacles, vous retarderez sa marche; enfin, il faut qu'elle n'arrive rue de Choiseul que le plus tard possible, vous comprenez!

THÉOBALD. Très bien... et pendant ce temps-là.. vous.. très bien... (*A part.*) Je vais exercer une jolie profession.

ALFRED. Oh! monsieur, pas de supposition dont mon honneur plus que le vôtre pourrait s'offenser, tout est faux, tout; hâtez-vous! courez... par ici, vous la rejoindrez.

THÉOBALD. Soyez tranquille... (*A part*) Ah! tu m'as piqué, toi, tu m'as abimé de sarcasmes, tu me le paieras... (*Alfred le regarde.*) Je pars, restez... (*A part*) Tu me le paieras, mari.

Il sort par le fond.

SCÈNE X.

ALFRED, puis MAD. DARBERT.

ALFRED, *seul*. Et moi, je ne sais où j'en suis, je perds la tête; s'il me trahissait.. eh! vite, madame Darbert, ce billet qu'elle vient de m'écrire pour presser mon départ, elle m'attend, elle est compromise, perdue... je vais envoyer; envoyer!.. non; j'irai moi-même, il faut que j'arrive avec eux, avant Mathilde... (*Il va pour sortir, madame Darbert paraît.*) Ciel! vous, madame!

MAD. DARBERT, *s'appuyant sur la porte*. Oui, oui, monsieur, morte d'impatience et d'effroi.

ALFRED, *ouvrant la fenêtre et regardant en dehors*. Ma femme...

MAD. DARBERT. Elle est ici... oh! que je ne la voie pas, que je ne voie personne...

ALFRED, *à la fenêtre*. Non, madame, non, partie..

Il laisse un côté de la fenêtre ouvert.

MAD. DARBERT, *se laissant tomber dans un fauteuil près de la porte*. Oh! mon Dieu! je n'ai plus de forces, mon courage est épuisé, avec quelle anxiété je vous attendais chez cette femme, l'heure était passée!

ALFRED. Impossible, j'étais retenu par une visite de votre mari.

MAD. DARBERT. M. Darbert...

ALFRED. Qui m'amenait M. Lucien.

**MAD. DARBERT**, *se levant vivement*. Lucien ! et mon mari, oh ! monsieur, ils étaient ensemble, Lucien ! c'est de lui que je viens vous parler

**ALFRED**. Comment, de ce jeune homme. que... peut-être...

**MAD. DARBERT**. M. de Savenay, écoutez-moi... Long-temps, vous m'avez parlé de votre amitié, je l'ai crue, je veux la croire encore pure et sincère. j'avais besoin d'un appui, je n'ai vu que vous, et quand je viens me confier à l'honneur, à la loyauté d'un ami... vous ne voudrez pas que je sorte d'ici avec la pensée que vous n'étiez pas digne de m'entendre.

**ALFRED**, *à part*. Quel trouble ! (*Haut*.) Je vous écoute, madame...

**MAD. DARBERT**. Lucien a été insulté hier à ma soirée... M. de Mauclair, votre ami, lui a fait un crime de sa naissance; cette querelle a jeté l'épouvante dans le cœur de sa mère.

**ALFRED**. Sa mère ? il ne la connaît pas.

**MAD. DARBERT**. Mais, moi, monsieur, je la connais.

**ALFRED**. Vous ?

**MAD. DARBERT**, *se reprenant*. Oui, je la connais, une amie de ma famille, de la vôtre, peut-être... oh ! bien malheureuse ; si vous savez son anxiété, son désespoir, vous en auriez pitié comme moi...

**ALFRED**. Qui donc, madame, qui donc ?

**MAD. DARBERT**. Ah ! ne me demandez pas son secret, il ferait trop de malheureux ; le coupable n'est plus, il y a long-temps ; il a été rejoint dans la tombe par ceux qui ont trompé un honnête homme par leur silence ; leur silence qu'elle a maudit... aujourd'hui elle expie le crime des autres par ce secret qui doit mourir avec elle, et avec moi ; jugez si elle y tient... si elle me supplie de le garder... en m'envoyant à vous, à vous que nous est nous toutes les deux... l'idée seule que mon mari puisse connaître le motif qui m'amène chez vous... que votre femme puisse l'apprendre, la tuerait !

**ALFRED**. Grand Dieu !

**MAD. DARBERT**. Oh ! silence... n'est-ce pas ?..

*Air : Fils d'un soldat.*

A votre cœur loyal et généreux  
Lorsqu'une mère aux larmes condamnée,  
Ose livrer ses craintes et ses vœux  
Et dans vos mains mettre sa destinée,  
Ami prudent, et discret protecteur,  
Ah ! taisez-vous ! c'est le secret d'une autre  
Cachez-le bien au fond de votre cœur !  
C'est une femme enfui ! et son honneur  
Se met sous la garde du vôtre !..

**ALFRED**. Ah ! madame, parlez, que puis-je faire pour son fils ?

**MAD. DARBERT**. Il est seul... seul au monde, monsieur, il ne sait pas que sa mère veille sur lui... il doit l'ignorer à jamais... le ciel vient de lui enlever l'ami à qui sa jeunesse fut confiée...

**ALFRED**. M. Durville !

**MAD. DARBERT**. Dès lors, il n'y a plus personne qui puisse se placer entre sa mère et lui pour assurer son existence... pour veiller sur ses jours.

**ALFRED**. Mais vous, madame...

**MAD. DARBERT**. Moi ! (*S'efforçant de sourire*.) Oh ! elle ne le veut pas... elle craint mon mari... M. Darbert... que sais-je ? une folie... mais, c'est moi qui vous parlerai d'elle... de son fils... qui vous en parlerai souvent, si vous acceptez. Oh !.. oui... dites ?.. vous ne refusez pas le service que je vous demande... pour ces deux infortunés.

**ALFRED**, *lui tendant la main*. En doutez-vous, madame ?.. oui, je serai son ami... ma maison sera la sienne, je vous réponds de lui ! mais cet intérêt qu'il vous inspire... monsieur Darbert l'éprouve aussi, madame... car il voulait ce matin l'éloigner de Paris...

**MAD. DARBERT**. Lucien !.. l'éloigner de sa mère qui ne le verrait plus ! oh ! non... non, monsieur... ne les séparez pas...

**ALFRED**. La querelle d'hier donnait des craintes...

**MAD. DARBERT**. C'est ce qui m'ép... (*Se reprenant*.) Ce qui nous épouvante toutes les deux... mais l'affaire s'est arrangée chez moi... on me l'a dit, et pourtant je tremble encore... aussi, Lucien doit recevoir en ce moment un billet de... (*Se reprenant*.) Un billet de sa mère... c'est le premier... elle le prie à genoux, de vivre pour elle ! qui l'aime tant... mais qu'a-t-elle le droit d'exiger

**ALFRED**. Rassurez-vous... M. de Mauclair est mon ami... je le verrai...

**MAD. DARBERT**. Oh ! oui... n'est-ce pas ? car s'ils allaient se retrouver ensemble... une nouvelle provocation...

**ALFRED**, *écouant*. Non... soyez sans crainte...

**MAD. DARBERT**. Oh ! vous avez compris les larmes, les prières que je vous ai apportées... et la reconnaissance...

**ALFRED**, *présentant l'enveloppe vers la main*. Écoutez...

**DARBERT**, *en dehors*. Merci... c'est inutile...

**MAD. DARBERT**. Mon mari ! je suis perdue !

ALFRED. Sortez madame...

MAD. DARBERT. Oh ! qu'un secret inviolable...

ALFRED. Madame... (*La porte du fond s'ouvre.*) Il n'est plus temps !

Madame Darbert se jette dans l'embrasure de la fenêtre, et fait tomber le rideau.

SCÈNE XI.

ALFRED, M. DARBERT, MAD.

DARBERT, *cachée.*

DARBERT. Je ne vous dérange pas ?

ALFRED. Moi !.. (*Regardant autour de lui et ne la voyant plus.*) Ah ! je respire...

DARBERT. Vous êtes étonné de me voir ! mais je reviens de la banque, et je n'ai pas voulu passer si près de vous, sans vous donner un avis charitable... Eh ! mais, vous avez l'air triste... préoccupé...

ALFRED. Du tout... du tout, je vous assure...

DARBERT. Vous m'avez rendu un service, et je veux vous en rendre un autre ; d'ailleurs, entre maris, il faut se protéger un peu, par esprit de corps ..

ALFRED. Que voulez-vous dire ?

DARBERT. Oh ! c'est une rencontre que j'ai faite ce matin qui m'a donné ces idées-ci... mon cher ami, il y a dans notre société un fat .. M. Théobald, dont il faut se défier, entendez-vous, il est ridicule pour nous... mais il paraît que ces dames sont d'un autre avis... je l'ai rencontré.

ALFRED. Avec ma femme...

DARBERT. Je n'ai pas dit cela.

ALFRED. Oh ! je le sais...

DARBERT. Ah ! c'est différent... dam !.. ça m'avait fait peur pour vous, un confrère ! et comme votre femme est un peu jalouse, je voulais vous engager à ne pas trop l'irriter, parce qu'une colère de femme, voyez-vous, c'est terrible... mais puisque c'est vous qui l'avez confiée au bras de M. Théobald...

ALFRED. Et sans crainte, je vous assure...

DARBERT. A l'heure où elle devrait se reposer des fatigues du bal... comme ma femme ; mais n'en parlons plus... pendant que je suis chez vous... vous êtes libre n'est-ce pas ?

ALFRED. Parfaitement...

DARBERT. Vous allez me donner la lettre que vous m'avez promise pour votre beau-frère du Havre...

ALFRED. A l'instant... si vous voulez passer dans mon cabinet... là...

DARBERT. Volontiers... (*Il fait quelques pas et revient.*) Elle me servira, je l'espère, quoique ce petit Lucien me fasse une peur en ce moment-ci...

ALFRED. Comment ?

DARBERT. Que voulez-vous ? ces diables de jeunes gens... ils vous échappent si vite... il est vrai que je ne l'aurais pas retenu malgré lui... je sais ce que c'est qu'une affaire d'honneur... une première affaire...

ALFRED. M. Lucien...

DARBERT, *allant vers le cabinet.* Il se bat, aujourd'hui...

MAD. DARBERT, *poussant un cri derrière le rideau.* Ah !

ALFRED, *effrayé.* Ciel !

DARBERT, *regardant.* Hein ? qu'entends-je ! (*Voyant remuer le rideau.*) Là... (*Regardant Alfred.*) Vous n'étiez pas seul...

ALFRED. Vous croyez... c'est possible.

DARBERT, *allant à la fenêtre.* C'est quel- qu'un qui se trouve mal, monsieur.

ALFRED, *se jetant-au devant de lui.* Non, non !

DARBERT, *à mi-voix.* Alfred ! ah ! c'est mal... une femme ici... et la vôtre, jalouse, monsieur, jalouse ! vous ne savez donc pas, ce que c'est que ce tourment-là !..

ALFRED. Monsieur, monsieur... je vous jure sur l'honneur...

DARBERT, *baissant la voix.* Renvoyez-la, je vous en prie...

ALFRED, *le poussant vers son cabinet.* Oui, oui, je vous rejoins.

DARBERT, *élevant la voix.* Je vous attends...

Il entre à gauche, Alfred ferme la porte.

SCÈNE XII.

ALFRED, MAD. DARBERT.

MAD. DARBERT, *rejetant le rideau et d'une voix étouffée.* Mon fils !.. Sauvez mon fils !..

ALFRED. Madame...

MAD. DARBERT. C'est mon fils...

ALFRED. Oh !... plus bas...

MAD. DARBERT. Sauvez-le !.. courez !.. il est temps encore... M. de Mauclair... il faut le voir... lui aussi... Lucien... dites que vous connaissez sa famille... sa mère. dites... dites... qu'il ne se batte pas... ah ! sauvez-le...

ALFRED. Madame... comptez sur moi... je vous en répons... mais... sortez... venez...

MAD. DARBERT. Oui... oui... courez...

Ils remontent la scène pour sortir.. La porte s'ouvre violemment. Mathilde paraît, pâle, haletante, hors d'elle-même.

## SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MATHILDE.\*

ALFRED. Mathilde!..

MAD. DARBERT, appuyée sur le fauteuil. Ciel!..

MATHILDE, sur le seuil de la porte. Ah! chez moi! je m'en doutais...

ALFRED. Silence... (*A mad. Darbert.*) rassurez-vous, Madame.

MATHILDE. J'arrive bien mal, n'est-ce pas!.. Ah! je suis bien indiscrette.

MAD. DARBERT. Oh! Madame, je vous en supplie...

MATHILDE, descendant brusquement la scène vers la droite. Mais, qu'elle sorte donc, Monsieur!.. dites donc à cette femme de sortir...

MAD. DARBERT, se cachant la tête dans ses mains. Malheureuse!..

ALFRED, à Mad. Darbert. Allez, Madame... comptez sur moi... sur mon respect.

MATHILDE. Du respect!

ALFRED, à Mathilde avec autorité. Et sur le vôtre aussi!..

MAD. DARBERT, du fond en suppliant. M. de Savenay!..

Elle montre la pendule.

ALFRED. J'y cours, Madame...

Mad. Darbert disparaît.

## SCÈNE XIV.

MATHILDE, ALFRED, ensuite DARBERT.

MATHILDE, prenant vivement Alfred par le bras. Et où donc, Monsieur, où courez-vous?..

ALFRED. Silence!.. Laissez-moi... pas un mot... pas un geste...

MATHILDE, exaspérée. Moi! me taire!.. quand vous êtes un ingrat... un infâme!..

ALFRED. Mathilde!..

MATHILDE. Oui... un infâme!.. ah!.. vous ne m'attendiez pas ici... vous me trompiez tous .. mais enfin...

ALFRED. Rentrez, Madame, rentrez.

MATHILDE. Laissez-moi...

DARBERT, entrant par la gauche. Qu'est-ce donc!.. ces cris...

MATHILDE, avec stupéfaction. M. Darbert.

\* Alfred, Mathilde, Mad. Darbert.

ALFRED, cherchant à se contraindre. Oh! rien... une supposition ridicule...

MATHILDE. Vous trouvez?..

DARBERT. Je comprends... une personne qui était ici... n'est-ce pas? et qui vient de sortir.. je sais. (*bas à Alfred.*) imprudent! que vous disais-je?

MATHILDE. Non, Monsieur, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ALFRED. Eh!.. de grâce.

DARBERT. Si fait... une ancienne cliente de votre mari, qui venait le consulter...

MATHILDE, vivement. Ce n'est pas vrai..

DARBERT. C'est moi qui l'ai amenée...

MATHILDE, vivement. Votre femme! (*Alfred saute vivement le bras de Mathilde. — Pousant un cri.*) Ah! vous me faites mal, Monsieur...

DARBERT. Ma femme!..

Il est pâle, défait, et les observe.

ALFRED. N'en croyez rien, Monsieur... c'est de la démence... c'est de la folie... une passion effrénée... qui causera le malheur de tous ceux qui l'entourent. (*A demi-voix et jetant un regard à Mathilde.*) Leur mort!..

Darbert passe entr'eux

MATHILDE, qui les regarde terribles de Darbert épouvanté. Oh! sans doute... une erreur... je ne sais pas... je n'ai pas vu... c'est impossible...

DARBERT, allant à Alfred. Ma femme!

ALFRED. Je vous jure...

DARBERT. Non!.. oh! non... je ne crois pas. Je... je vous reverrai... Ah!

Il sort vivement par le fond. Musique jusqu'à la fin.

## SCÈNE XV.

ALFRED, MATHILDE.

MATHILDE. Alfred!..

ALFRED. Vous triomphez, Madame!.. vous nous avez tous perdus .. tous!..

MATHILDE. Grâce!.. c'est qu'aussi c'est indigne... c'est affreux... Alfred!.. où vas-tu?..

ALFRED. Laissez-moi... mes instans sont comptés... Mad. Darbert!..

MATHILDE. Tu veux le rejoindre...

ALFRED. Que vous importe... laissez-moi!..

MATHILDE, se jetant sur la porte. Non! tu ne sortiras pas!..

ALFRED. Que dis-tu! Mathilde!.. Mathilde!

MATHILDE, à l'autre porte. Tu ne sortiras pas!..

ALFRED. Rends - moi ces clefs!... ces clefs!..

MATHILDE. Tu resteras!..

ALFRED, *allant à elle*. Rends-les-moi, à l'instant... je l'ordonne...

MATHILDE. Et moi... je ne le veux pas!..

Elle jette les clefs par la fenêtre.

ALFRED. Malheureuse!..

Il secoue vivement la porte du fond.

MATHILDE. Non! je ne le veux pas! c'est trop souffrir... tu es sans pitié... Eh! bien..

moi aussi je serai cruelle... inexorable!...  
(*la porte cède. — Elle se jette après Alfred.*)  
Ah!..

ALFRED, *la prenant par le bras et la ramenant sur scène*. Madame!.. laissez-moi.. laissez-moi!.. un homme meurt en ce moment peut-être... et c'est vous, vous, qui l'assassinez!

Elle tombe à genoux, et Alfred sort précipitamment par la porte qu'il a brisée.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un boudoir chez madame Darbert; entrée au fond; à droite, la porte de la chambre de madame Darbert; à droite, celle du cabinet de son mari. A droite, sur le premier plan, une toilette ouverte.

### SCÈNE I.

MAD. DARBERT, JULIE, puis  
DARBERT.

Au lever du rideau Julie range la toilette, madame Darbert entre vivement et comme effrayée, elle a une robe pensée, garnie de fourrure, un voile blanc sur son chapeau.

MAD. DARBERT, *entrant*. Julie, Julie!  
(*Elle lui jette son schall, et son chapeau et se laisse tomber dans un fauteuil devant sa toilette.*) C'est lui! à peine échappée aux poursuites de M. Théobald... et mon fils! mon fils!

DARBERT, *paraissant hors de lui, à la porte d'entrée, et s'arrêtant* ) Ah! (*Elle lui tourne le dos et s'occupe de sa coiffure avec calme; après un instant de silence, Darbert s'adresse à la cantonnade.*) Bien, monsieur, bien! attendez un instant, de grâce...

MAD. DARBERT, *se retournant, froidement*. C'est vous, mon ami?

DARBERT. Vous rentrez, madame...

MAD. DARBERT. Moi? Julie me coiffait, j'allais sortir.

JULIE. Voici le chapeau de madame, je demande pardon à monsieur, s'il n'a pas trouvé tout en ordre, mais madame ne fait que de se lever... et..

DARBERT, *les observant*. C'est bien, sortez...

MAD. DARBERT. Oui, passez cela dans ma chambre, j'y vais achever...

Elle se lève.

DARBERT. Tout à l'heure... (*A Julie.*) Voyez, il y a là quelqu'un qui a besoin de vous... de Joseph! n'importe, allez...

JULIE, *allant à la porte*. J'y vais, monsieur.. (*Au moment de sortir, à part.*) Tiens, M. Théobald... ah! bon Dieu! il est donc tombé... et dans la rue encore! (*Darbert la regarde.*) Je suis à vous, monsieur.

Elle sort.

### SCÈNE II.

DARBERT, MAD. DARBERT.

MAD. DARBERT. Je vous laisse, mon ami, j'ai à m'occuper.

DARBERT. De quoi donc? de votre toilette. mais, non, elle est terminée... toilette du matin... (*Il examine sa toilette.*) Et quand vous seriez sortie...

MAD. DARBERT. Oh! j'étais si fatiguée! mais vous avez des affaires...

Elle fait un mouvement pour rentrer dans sa chambre.

DARBERT, *la retenant*. Non, rien, je vous assure, je ne suis pas fâché, au contraire, de me trouver avec vous un moment, car je suis encors tout ému d'une scène dont je viens d'être témoin.

MAD. DARBERT, *s'asseyant*. Vous! en effet, vous avez les traits altérés.

DARBERT. Vous trouvez? c'est possible; je sors de chez M. de Savenay. (*Elle se retourne du côté de la glace où il l'observe.*) De chez M. de Savenay, et sa femme vient d'avoir un accès de jalousie...

MAD. DARBERT. Elle est jalouse! et sans doute à tort! c'est bien mal!

DARBERT. Vous trouvez... oui, vous avez

raison; mais comment se défendre de ces soupçons qui vous déchirent! c'est la mort, mais une mort lente, horrible, qui vous arrache cent fois plus que le jour... oui, le bonheur, la confiance, le repos! c'est la perte de toutes les illusions!. (*Avec explosion.*) c'est l'enfer, voyez-vous!

MAD. DARBERT, *avec effroi*. Ah! vous me faites peur...

DARBERT, *se remettant*. Pardon, j'oubliais... je... moi, j'ai plaint cette pauvre Mathilde; elle aime tant son mari, et si en effet, elle était lâchement trahie, une pauvre femme sans défense, qui n'a que des larmes! (*S'échauffant peu à peu.*) Un homme, c'est différent, il se vengerait, lui! pour effacer tant d'infamie, il aurait du sang!

MAD. DARBERT, *avec effroi*. Monsieur... (*Se remettant.*) Mais quel'e apparence que M. de Savenay, si bon, si honorable, la trompe ainsi? Ce serait affreux!

DARBERT. Vous trouvez!.. et pourtant il la trompe.

MAD. DARBERT. Lui!

DARBERT. Oui, lui, c'est un infâme; il torture à plaisir ce cœur fidèle et tendre, et il se trouve dans le monde, dans notre monde à nous, une femme assez vile, assez misérable, pour accepter la complicité de son crime... vous la connaissez.

MAD. DARBERT. Non!

DARBERT, *froidement*. Ni moi non plus; elle était chez lui ce matin, en même temps que moi... car, (*L'observant dans la glace.*) car je suis sorti... de bonne heure, avant vous.

MAD. DARBERT. Avant moi!... mais...

DARBERT. Vous n'êtes pas sortie, c'est juste... Elle était chez lui... oh! je ne l'ai pas vue, moi; mais madame de Savenay l'a vue, ou plutôt, elle a cru la voir, mais c'est de la folie! (*S'efforçant de rire.*) Vous ne devineriez jamais quelle personne elle a nommée dans son emportement.

MAD. DARBERT. Ah!.. elle a nommé?..

DARBERT. Oui, une femme estimée de tous ceux qui la connaissent, adorée d'un mari, qui depuis quinze ans, achète à force de soins, de confiance et de tendresse, un amour qui est pour lui le bonheur, la vie! une femme qui serait horrible, dont il faudrait briser le cœur, s'il renfermait tant de lâcheté et de perfidie; et cette femme qu'elle a nommée... (*La faisant tourner de son côté.*) cette femme, c'est vous!

MAD. DARBERT, *se levant*. Moi!

DARBERT. Oui, vous!.. cette femme! sa maîtresse... et...

MAD. DARBERT, *l'arrêtant*. Monsieur!

à cela il n'y avait... il n'y a qu'une répon-e possible, le silence et le mépris.

DARBERT. Madame...

MAD. DARBERT. Pardon, mon ami, j'ai à sortir; je passe chez moi un instant... je suis à vous...

Elle rentre dans sa chambre.

### SCÈNE III.

DARBERT.

Oh! non, non... avec cet air imposant, cette assurance... me tromper... elle... oh! non, il faudrait mourir! ou plutôt, le traître, l'infâme, qui m'a rendu mes combats, mes tourmens, j'irais à lui et tout son sang... (*Se repréant.*) Oh! du calme, j'ai failli me trahir, rougira ses yeux de mon emportement, et pourquoi? sur quelles preuves? sur quels indices? faut-il en croire les transports d'une femme ja ôuse, insensée? et parce qu'un nom est échappé à sa fureur, un nom qu'ensuite elle a nié... faut-il oublier quinze ans de vertu, de bonheur! faut-il... et pourtant, il était pâle, il tremblait de colère et d'effroi! et pourtant, une femme... il y en avait une, qui a tressailli, à ma voix, là, chez lui, sous ce rideau... il fallait donc l'en arracher, la jeter palpitante aux pieds de son complice... et d'une main désespérée... (*Tombant assis.*) Ah! je m'égare, je suis fou! je me meurs!

### SCÈNE IV.

DARBERT, THÉOBALD.

THÉOBALD, *en dehors*. Merci, mon cher, merci; cela suffit, c'est très bien... (*Entrant*) Scélérat de cabriolet, va! Mais je ne partirai pas sans remercier, de sa généreuse hospitalité, cet honnête M. Darbert...

DARBERT, *revenant à lui*. On m'a nommé?..

THÉOBALD, *l'apercevant*. Ah! c'est lui... ma loi! mon cher monsieur, vous pouvez vous flatter d'avoir pour valet de chambre, un drôle qui joue de la brosse d'une manière extrêmement distinguée... voyez, il n'y paraît plus, il m'a remis à neuf des pieds à la tête, car j'étais dans un état! éclaboussé sur toutes les coutures... (*Riant.*) Ah, ah, ah! infâme cabriolet, va! j'étais horrible, et quand j'ai voulu me jeter dans le café voisin, la limonadière a poussé un

cri... (*Faisant la petite voix.*) Ah! mon Dieu! ah! si! ah! l'horreur... (*Changeant de ton.*) Et elle m'a jeté la porte au nez, c'est à la lettre... Stupide cabriolet, je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas savoir son numéro.

DARBERT, *d'un air d'indifférence.* Il fallait le prendre.

THÉOBALD. Eh! parbleu! c'était bien mon intention, mais impossible, je n'y voyais plus, j'avais les yeux obstrués, et ce qui m'a molesté le plus profondément... c'est que le propriétaire de cet exécrable cabriolet riait aux éclats... (*Riant d'indignation*) Ah, ah, ah! indécent cocher! mais je me vengerai, drôle!.. oui, dès demain... et nous verrons, je rirai, ah, ah, ah!

DARBERT, *le retenant.* Je suis bien aise, monsieur, d'avoir pu vous être utile, j'espère que vous serez moins malheureux...

THÉOBALD. Ma foi, je n'en sais rien, je suis en veine; chez vous, cette nuit, et ce matin, chez M. de Savenay.

DARBERT, *le ramenant.* M. de Savenay. ce matin... que parlez-vous de M. de Savenay? vous l'avez vu?

THÉOBALD. Parbleu! et sa femme aussi, voilà encore un ménage... ah! Dieux! si j'y remets jamais les pieds...

DARBERT. Oui, une querelle, n'est-ce pas? une scène de jalousie?

THÉOBALD. Où je me suis trouvé englobé d'une manière atroce, le mari d'un côté, la femme de l'autre, l'un qui me fait taire, l'autre qui me fait parler, M. Alfred qui a un rendez-vous...

DARBERT, *vivement.* Chez lui!

THÉOBALD. Au contraire... c'est à dire, il n'en avait pas du tout; c'est égal, elle veut que je l'empêche d'y aller... lui, exige que j'accompagne sa femme, laquelle veut arriver la première, tandis que, de son côté, le mari... est-ce que je sais? est-ce que j'y comprends quelque chose.

DARBERT. Mais enfin, madame de Savenay vous a dit...

THÉOBALD. Ah! oui, elle m'a dit... voilà le comique... Quand nous sommes arrivés, et qu'elle n'a trouvé personne, chez la vieille, une pauvre femme, rue de Choiseul; cent-vingt marches... avec une corde en forme de rampe... moi, j'étais tout essoufflé... elle... Ah! bien oui... elle était rouge, pourpre, cramoisie ses yeux étaient en feu... sortez, m'a-t-elle dit, à moi, à moi! vous vous entendez avec mon mari, monsieur, vous me trompez, monsieur... moi! je vous demande un peu, dans ma po-

sition... comme si, lorsqu'on fait la cour à une femme...

DARBERT. Vous dites?

THÉOBALD. Plait-il? (*A part.*) Oh! qu'est-ce que j'ai dit-là...

DARBERT. Achevez donc... vous êtes revenu chez M. de Savenay...

THÉOBALD. Du tout... au contraire... c'est alors que j'ai rencontré ma robe pensée garnie de fourrure...

DARBERT. Hein?

THÉOBALD. Je dis: garnie de fourrure... c'est la cause de mes malheurs... Oui, une belle dame, qui, en passant près de moi, au coin de la rue de la Paix, m'a regardé et a poussé un cri... un petit cri... Ah!

DARBERT, *réfléchissant.* C'est singulier.

THÉOBALD. Oui... mais ce n'est pas désagréable.

DARBERT. Une robe pensée...

THÉOBALD. Garnie de fourrure.

DARBERT. Et cette femme, vous l'avez vue?

THÉOBALD. Certainement... j'ai vu son pied, sa taille, sa tournure imposante... mais pour la figure... votre serviteur... elle fuyait rapidement en retournant vers moi sa tête couverte d'un grand voile blanc.

DARBERT, *tèrs agité.* Un voile blanc... après?

THÉOBALD. Moi, piqué au vif par les Savenay, et pressé de prendre une revanche... d'ailleurs, naturellement aventureux, je m'élançai sur les pas de la belle!.. Mais je m'amuse là à vous conter des vécilles...

DARBERT, *le retenant.* Du tout!.. continuez... une robe pensée!..

THÉOBALD. Garnie de fourrure... j'allais l'atteindre et la connaître, quand, tout à coup, elle se jette dans une citadine qui l'attendait... en me faisant un geste de...

DARBERT. D'effroi.

THÉOBALD. Ou d'amitié... comme ça... (*Faisant un geste de la main.*) ce qui semblait dire: « Amour, discrétion, et une foule de choses pareilles! » Pas d'autre voiture... heureusement j'ai du jarret... je la suis de loin... mais, jugez de ma contrariété quand je la vois se diriger vers ce faubourg... j'ai cru un moment qu'elle allait sortir de Paris... qui sait! gagner la province... ça pouvait me mener loin.

DARBERT. Enfin... elle s'est arrêtée?..

THÉOBALD. Un peu plus bas que votre rue... et quand j'y suis arrivé... bonsoir!.. mon inconnue avait disparu!.. et je cherchais sa trace, le nez en l'air, et les mains dans les poches... quand ce cabriolet, cet imbécile de cabriolet, m'a jeté un tombe-



reau à la tête... sur le corps et partout... j'étais fait...

DARBERT, *à part*. Oh! mon cœur se brise ..

THÉOBALD. C'est alors que vous m'avez ramassé, et que vos domestiques...

DARBERT. Et cette femme que vous avez vue... bien vue... si vous la retrouviez...

THÉOBALD. Je la reconnaitrais tout de suite .. il me semble la voir encore... avec sa robe pensée, garnie de fourrure... son grand voile blanc... et...

## SCÈNE V.

Les Mêmes, MAD. DARBERT; elle paraît avec le costume qu'il vient d'indiquer.

MAD. DARBERT, *sortant de la chambre. — A la cantonnade*. Oui... je sors... pour une heure.

THÉOBALD, *l'apercevant*. Ah! mon Dieu!

MAD. DARBERT, *à part\**. M. Théobald...

DARBERT, *les observant*. Ah!

THÉOBALD, *à part*. Mais c'est ça... c'est ça!

DARBERT, *s'efforçant de sourire*. Oui... n'est-ce pas, c'est singulier!

THÉOBALD, *stupéfait*. Mais non... je ne dis pas...

DARBERT. Si fait... si fait... exactement la même chose... robe pensée, garnie de fourrure... jusqu'au voile blanc. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

THÉOBALD. Eh mais... (*A part.*) Comment, il rit!.. il rit!..

MAD. DARBERT. Pardon, messieurs, je sortais...

DARBERT, *à mi-voix, la retenant*. Encore...

MAD. DARBERT. Monsieur...

DARBERT, *souriant*. Restez donc, madame, M. Théobald croirait que vous le fuyez...

THÉOBALD. Moi! par exemple... si j'ai seulement l'idée... (*A part.*) Encore un guêpier, et peut-être plus atroce que l'autre.

MAD. DARBERT. Je ne comprends pas...

DARBERT. Non... c'est juste... vous ne pouvez comprendre... figurez-vous que vous faites sur lui l'effet d'une apparition... une dame qu'il a rencontrée ce matin, un instant avant mon retour... elle avait votre tournure, votre costume...

MAD. DARBERT. En vérité...

THÉOBALD. Eh non, pas tout-à-fait...

\* Théobald, Darbert, madame Darbert.

la couleur et la fourrure... le... enfin... et puis... dam!.. (*A part*) Je suis en nage.

DARBERT, *riant*. Vous voulez me rassurer... à présent. Ah! ah! ah!

MAD. DARBERT, *à part*. Oh! je me meurs!

DARBERT, *gaiement*. Le fait est que si je ne savais pas que ma femme à l'écore de cette rencontre romanesque... était paisiblement couchée... dans sa chambre ou je l'ai retrouvée endormie... tout à l'heure...

THÉOBALD. Bah! ah! ah! ah!

DARBERT, *riant plus fort*. A l'instant... Ah! ah! ah! (*S'approchant de madame Darbert. — Bas.*) Mais, riez donc, madame... vous vous perdez!

MAD. DARBERT, *s'efforçant de sourire*. Moi... monieur, en effet, je...

DARBERT, *à Théobald*. Hein?... c'est fort plaisant. . ah! ah!

THÉOBALD. Très plaisant... ah! ah! (*A part.*) Cet homme a une manière de rire qui vous donne la chair de poule.

DARBERT. Eh bien, M. Théobald, vous nous quittez déjà... vous allez retrouver la trace de votre belle inconnue?

Il jette un regard sur madame Darbert.

THÉOBALD. Non, non, j'y renonce... j'y ai perdu trop de temps et vous aussi... ce que je veux savoir maintenant... c'est le résultat de la rencontre de M. de Maclair et du petit Lucien.

MAD. DARBERT, *vivement*. Ah! monsieur. (*Terrifiée par un regard de Darbert.*) Déjà... ce matin... vous croyez...

THÉOBALD. Dam, il a voulu venger son honneur et le mien... sans cela: moi-même...

DARBERT, *à sa femme*. Quelle émotion, ma lame...

MAD. DARBERT. Moi!

THÉOBALD. Qu'est-ce qu'il y a encore? je ne dirai plus rien!.. je suis muet!..

ALFRED, *en dehors*. Venez, jeune homme venez!

THÉOBALD. Le voici.

MAD. DARBERT. Ah!

DARBERT. Madame. (*Apercevant Alfred.*) C'est lui!..

Il se confie à peine.

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, ALFRED, LUCIEN.

ALFRED. Venez donc, que je vous rende à vos amis.

MAD. DARBERT, *à part, avec joie*. Sauvé!..

THÉOBALD. \* Ce cher M. Lucien! (*À Alfred.*) Vous étiez là?

ALFRED. Certainement, prêt à me battre s'il l'eût fallu.

LUCIEN. Ah! monsieur!..

DARBERT, regardant sa femme qui ne peut cacher son émotion. Je comprends, alors!..

THÉOBALD. Cela nous regardait tous les deux! il paraît que ce fat de Mauclair... a reçu son affaire... bravo! ça lui apprendra à modérer ses gestes... heureusement, il n'y a personne de tué.

ALFRED, avec intention. Ni de blessé... Mouvement de joie de madame Darbert; elle s'est assise.

THÉOBALD. Pas possible?..

LUCIEN. Ce n'est pas ma faute.

ALFRED. L'affaire a été arrangée... et honorablement puisque j'étais là.

DARBERT, avec ironie. En effet, c'est une garantie...

THÉOBALD. Arrangée? arrangée? Ah! mais, un instant... ça ne m'arrange pas du tout, moi.

LUCIEN. J'ai dû céder... hier, ce matin encore je ne l'eusse pas fait; la vie m'était à charge... la mort n'avait rien d'affreux pour moi... au contraire, je l'appelais de tous mes vœux... mais depuis une heure, mon sort est changé... l'espérance est rentrée dans ce cœur flétri... je ne suis plus seul au monde... je suis aimé... j'ai une mère!

DARBERT, à part. Est-ce qu'ils ne sortiront pas!..

LUCIEN. Une mère, qui m'a ordonné de vivre pour réclamer des jours qu'elle veut embellir... une mère, que je verrai bientôt peut-être... oh! je l'avoue, de ce moment mon courage a faibli... ma main a tremblé... j'ai craint la mort... Ah! pardon, mes amis, pardon... ma mère!.. j'embrasserai ma mère!

THÉOBALD. C'est bel et bon! mais permettez, il y a un soufflet de donné et même de reçu...

ALFRED. Qu'importe, puisque ce n'est pas lui?

THÉOBALD. Mais c'est moi que ça touche... Ah! ah! on fait des excuses à monsieur qu'on a insulté au moral... c'est bien, il s'en contente... c'est très-bien... mais vous croyez que ça va me suffire, à moi, qui ai reçu la chose... au physique... tout le monde l'a vu et entendu!.. j'ai cédé mon tour à monsieur parce qu'il y tenait... mais dès qu'il y renonce, je le reprends... je le reprends...

\* Lucien, Théobald, Alfred, Darbert, madame Darbert,

ALFRED. Eh! non...

THÉOBALD. Eh! si... eh! si... allons donc! l'affaire a eu du retentissement... il faut que mon soufflet soit lavé... il le sera, et tout de suite.

LUCIEN. Arrêtez! si les excuses de M. de Mauclair ne vous suffisent pas... c'est moi.

MAD. DARBERT, se levant, à part, avec effroi. Ah! encore...

ALFRED. Eh! messieurs, c'est de la folie...

DARBERT, passant entre Alfred et Théobald. Oui, de la folie sans doute, monsieur a raison! vous battre, vous battre! jeunes fous que vous êtes... parce qu'il a plu à un fat, de jeter en l'air quelques paroles insolentes qui n'ont deshonoré que lui; pour des mots, que sais-je?.. Il vous faut un combat... sans excuses, sans merci!.. il vous faut du sang! Eh! que demanderiez-vous de plus si ce fat était un infâme... si sa faute était un crime! que demanderiez-vous de plus... si cet homme s'était dit votre ami... vous avait serré la main comme un frère, et n'avait profité de votre confiance que pour vous arracher cent fois plus que votre fortune... que votre vie! le cœur qui était à vous... et l'honneur! entendez-vous, jeunes gens, l'honneur? C'est alors qu'il faut un combat sans merci! c'est alors qu'il faut du sang!.. c'est alors que celui qui recule est un lâche... (*Serrant le bras à Alfred.*) N'est-ce pas monsieur?

ALFRED. Monsieur Darbert...

MAD. DARBERT, se rapprochant. Grand Dieu!

LUCIEN. Qu'est-ce donc?

THÉOBALD. Il a dit...

DARBERT. Mais pardon... je m'emporte sans motif, j'oublie que tout ceci n'est qu'un projet insensé... qui doit rester sans résultat... puisque des... excuses...

THÉOBALD. Je n'en veux pas... je les refuse.

DARBERT. A la bonne heure! quant à vous, Monsieur Lucien. attendez-moi dans mon cabinet... par là... et vous, madame...

LUCIEN.

Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Eh! mais, de moi, qu'est-ce donc qu'il réclame, Pour le servir que puis-je en ce moment.

MAD. DARBERT.

Ah! malgré moi, je tremble au fond de l'âme; Mais il est là, je respire à présent.

THÉOBALD.

C'en est fait... contre un matamore, Je vais me battre de nouveau

Dussé-je recevoir encore  
Une balle... dans mon chapeau.

*Darbert montre à sa femme la porte de sa chambre, elle y rentre lentement. Lucien va vers le cabinet, Théobald vers le fond.*

ENSEMBLE.

DARBERT.

Rentrez chez vous, rentrez enfin, madame,  
Qu'est-il besoin de sortir à présent,

*A Lucien.*

Attendez-moi, car ici je réclame  
De vous, monsieur, un service important.

ALFRED.

Ah! quel regard il jette sur sa femme  
Par quel moyen le calmer à présent  
Je vois, hélas! au courroux qui l'enflamme  
Que tout pour elle est perdu maintenant.

MAD. DARBERT.

Que lui veut-il? qu'est-ce donc qu'il réclame  
Oserait-il soupçonner cet enfant?  
S'il faut qu'ici la colère l'enflamme,  
Que sur moi seule elle tombe maintenant.

LUCIEN.

C'est un service aujourd'hui qu'il réclame  
De son appui, si doux, si bienveillant  
De l'intérêt que me porte sa femme  
Oui, montrons-nous au moins reconnaissant.

THÉOBALD.

Mais d'où vient donc le courroux qui l'enflamme,  
Pourquoi prend-il cet air si menaçant  
Penserait-il que j'en veux à sa femme  
D'autres projets m'occupent à présent.

*Théobald sort par le fond, Lucien par la gauche, madame Darbert rentre chez elle. Darbert attend que toutes les portes soient fermées.*

## SCÈNE VII.

ALFRED, DARBERT.

DARBERT. Ah! j'ai su me contenir trop  
long-temps... cette femme a épuisé mon  
courage et ma pitié... mais à vous, je ne  
vous dois rien.

ALFRED. Que dites-vous, Darbert?

DARBERT. Rien, que le mépris et l'in-  
sulte.

ALFRED, *l'interrompant vivement.* Mon-  
sieur! monsieur... tout autre que vous paie-  
rait de sa vie...

DARBERT. C'est la vôtre que je veux.  
*(Mouvement d'Alfred. Darbert reprend plus  
bas.)* Pas de bruit, pas de scandale... il faut  
que l'un de nous deux meure, voyez-vous?

*Mathilde.*

Il emportera le secret de l'autre... venez,  
venez à l'instant.

ALFRED. Mais c'est du délire... Darbert,  
écoutez-moi, je vous en supplie!

DARBERT. Je sais tout.

ALFRED. Non, vous ne savez rien... j'ai  
pu être léger, étourdi... mais coupable,  
jamais!.. et votre femme...

DARBERT. Silence! ne prononcez pas ce  
nom-là.

ALFRED. Mais je vous jure...

DARBERT, *d'une voix étouffée par la fu-  
reur.* Mensonge!.. elle n'était pas là... chez  
vous, ce matin, niez-le donc.

ALFRED. Monsieur! *(A part.)* Oh! que  
dire! que faire!

DARBERT, *de même.* Ce n'est pas sa voix  
que j'ai entendue, ce n'est pas elle qui s'est  
échappée après mon départ; elle, que ce  
Théobald a rencontrée fuyant en crimi-  
nelle devant moi... devant son juge...  
niez-le donc?

ALFRED. Eh qu'importe! si ce n'est pas...

DARBERT. Ce n'est pas elle que votre  
femme a nommée... mais niez-le donc?

ALFRED. Ah! n'en croyez pas les trans-  
ports furieux d'une insensée!.. *(A lui-mé-  
me.)* Mathilde! Mathilde!

DARBERT. Et voulez-vous, maintenant,  
que je traîne votre complice, ici, devant  
vous... que je la force à avouer, la rougeur  
au front, sa honte et votre infamie?..

ALFRED. C'en est trop!.. vous repoussez  
ma parole avec mépris... vous me prodi-  
guez l'outrage... et c'est moi qui, à mon  
tour, aurais le droit de vous demander rai-  
son.

DARBERT. A la bonne heure!

ALFRED. Ah! je m'égare!.. Non, non,  
vous saurez... *(A part.)* Un secret confié à  
mon honneur... le livrer!.. jamais!

DARBERT. Mais viens donc!.. si après  
t'avoir dit : Traître!.. infâme!..

ALFRED. Monsieur!..

DARBERT, *se mettant face à face avec lui.*  
Tu ne veux pas que j'aie le droit de te dire  
Lâche!

ALFRED. Arrêtez; un pareil mot veut du  
sang!

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, THÉOBALD.

Il entre précipitamment une boîte de pistolets à  
la main.

THÉOBALD\*. Madame de Savenay! j'en-  
voyais un billet... non pas un billet doux,  
parbleu! à M. de Mauclair, qui va me re-

\* Darbert, Théobald, Alfred.

joindre à deux pas, et je venais de prendre ces pistolets... ceux du petit Lucien... quand je l'ai aperçue, pâle, défaite, qui venait par ici.

**ALFRED.** Mathilde!

**THÉOBALD.** Et moi qui crains toujours quelque bombe prête à éclater...

**DARBERT**, redescendant la scène. C'est elle! silence! (*A demi-voix à Alfred.*) Dans un instant... (*Montrant la fenêtre.*) sous ces arbres... vos armes... votre témoin... j'ai le mien... je vous rejoins.

**ALFRED.** J'y serai.

Il remonte la scène.

**THÉOBALD.** Qu'est-ce qu'il y a encore... un défi... (*Darbert va vers son cabinet; Alfred prêt à sortir par le fond s'arrête tout à coup, profite du moment où Darbert va sortir, fait un signe de résolution et entre précipitamment dans la chambre de madame Darbert. Théobald qui l'a vu entrer.*) Bah! dans la chambre de madame...

**DARBERT**, se retournant et revenant à Théobald. Hein?... qu'est-ce...

**THÉOBALD.** Rien... rien... (*A part.*) C'est qu'il y est .. je suis anéanti!

Il tombe dans un fauteuil à droite.

### SCÈNE IX.

**M. DARBERT, MATHILDE, THÉOBALD.**

**MATHILDE**, entrant vivement. Alfred!.. mon mari!.. où est-il? (*Apercevant M. Darbert qui va entrer dans son cabinet.*) Oh! M. Darbert... (*Elle se précipite vers lui.*) Mon mari, monsieur, où est-il? qu'en avez-vous fait?

**DARBERT.** Moi, madame?

**MATHILDE.** Oui, vous!.. oh! j'ai bien vu, à la fureur qui brillait dans vos yeux... chez moi, ce matin... que vous ne vous quittiez que pour vous rejoindre... et puis, après, il m'a laissée... il m'a dit... je ne sais... je n'ai rien entendu!.. mais vous l'avez revu, n'est-ce pas?

**DARBERT.** Que vous importe! laissez-moi.

**MATHILDE.** Oui, vous l'avez revu... vous avez ajouté foi à des paroles insensées... à des folies... à ce nom qui m'est échappé .. oh! vous avez eu tort .. je perdais la raison... je ne savais plus ce que je disais... j'étais folle... vous ne vous battrez pas!.. c'est moi qui vous aurais livré Alfred... mon mari!.. oh! rendez-le-moi... il m'aime... il n'aime que moi... moi seule, je vous ai trompé .. j'ai menti ..

**DARBERT.** Il n'est plus temps, ma-

dame... Vous avez enfoncé dans mon cœur un trait mortel... que vous n'en pouvez plus arracher!.. votre jalousie a rallumé la mienne... vous disiez vrai...

**MATHILDE.** Grand Dieu! non, non... et votre femme aussi... elle est innocente... elle vous respecte .. elle vous honore... vous ne me croyez pas... mais si elle m'avait enlevé le cœur de mon mari, dirais-je tout cela?..

**DARBERT.** Vous disiez vrai, madame, et je vous en rends grâce.

**MATHILDE**, lui prenant la main. Oh! non... ou plutôt .. pardonnez... faites comme moi... je pardonne...

**DARBERT.** Pardonnez!.. vous me faites pitié...

Il rentre, la porte se referme.

**THÉOBALD.** Il paraît que ça se complique.

**MATHILDE.** Monsieur! (*Apercevant Théobald.*) Ah!..

### SCÈNE X.

**MATHILDE, THÉOBALD.**

**THÉOBALD**, à part. A mon tour... elle va encore me faire parler...

Il va pour sortir.

**MATHILDE**, d'une voix suppliante. Monsieur Théobald... M. Théobald! (*Il s'arrête.*) Quand tout le monde me fuit, m'abandonne... me repousserez-vous aussi, vous?

**THÉOBALD**, revenant à elle. Madame... (*à part.*) Oh! si elle prend sa petite voix...

**MATHILDE.** J'ai eu tort avec vous... je vous en demande pardon, M. Théobald. (*lui tenant la main.*) M'en voulez-vous encore?

**THÉOBALD**, s'attembrissant. Pas le moins du monde.

**MATHILDE.** Vous savez où est mon mari?..

**THÉOBALD.** Certainement. (*Se reprenant vivement.*) C'est-à-dire, non... je ne crois pas... (*A part.*) Je suis repris.

**MATHILDE.** Oh!.. vous le savez... il court quelque danger.

**THÉOBALD.** Oh! pour cela, je crois pouvoir vous assurer que non. (*A part.*) C'est plutôt l'autre.

**MATHILDE.** Ainsi on ne l'a pas provoqué... il ne doit pas se battre...

**THÉOBALD**, d'un ton solennel. Je ne connais ici qu'une personne qu'on ai provoquée et qui doit se battre...

**MATHILDE.** Grand Dieu! qui donc?

THÉOBALD, montrant ses pistolets et s'indiquant. Voilà!

MATHILDE. Vous?

THÉOBALD. Oui, moi... être sensible et vindicatif... qui ne peut supporter un affront, ni votre dédain... Oh! je ne tiens plus à la vie... Qu'est-ce que la vie?... Adieu Madame... je vais mourir de mon amour... et d'une balle que m'enverra monsieur de Maucclair. (*Mathilde écoute du côté de la chambre de Mad. Darbert.*) Si j'avais une larme de vous...

MATHILDE, écoutant. Silence...

THÉOBALD, à part. On dirait que ça lui fait quelque chose... (*Haut*) Si j'avais (*Ne la voyant plus, il se retourne et l'aperçoit écoutant à la porte de Mad. Darbert. — Il va à elle.*) Une larme de...

MATHILDE, écoutant toujours. Mais c'est lui... c'est sa voix...

THÉOBALD, à part, redescendant vers la droite. Lui... elle y est... et si le mari vient... il croira encore que c'est moi... qui lui ai dit... ma foi! qu'ils s'arrangent... je m'évade... je... (*Sortant précipitamment.*) Je m'évade!

Il sort par le fond.

MATHILDE. Ah! c'est lui!

## SCÈNE XI.

MATHILDE, MAD. DARBERT.

MAD. DARBERT, paraissant à la porte de la chambre à la cantonnade. Allez, Monsieur... allez... et plutôt mourir...

MATHILDE. Alfred!

MAD. DARBERT, l'apercevant. Ciel!

Elles restent un instant muettes.

MATHILDE. Mon mari!... il est là... chez vous!...

MAD. DARBERT. Il sort... à l'instant...

MATHILDE. Chez vous!...

MAD. DARBERT. Ah! madame, votre jalousie va faire couler bien des larmes!...

MATHILDE. Mais arrachez donc le doute qui est là!... dites-moi donc... prouvez-moi donc qu'il n'est pas coupable!...

MAD. DARBERT. Et, si du secret qui nous attire l'une vers l'autre, dépendait mon honneur, ma vie... l'existence d'un malheureux!... le repos de mon mari!... si je ne cédaï, en entrant chez vous, qu'à un sentiment pur et sacré,...

MATHILDE, avec colère. Eh! Madame...

MAD. DARBERT. Eh bien! oui, puisqu'il faut tout expier!... j'allais porter à cet Alfred si généreux, si discret... les vœux d'une mère infortunée que vous voyez devant

vous, et qui ne peut presser dans ses bras un fils... dont les jours étaient en danger... et que lui seul pouvait sauver... Il l'a sauvé, Madame, et pour prix d'un service que je voudrais payer de mon sang, j'ai jeté le trouble dans sa maison... je vous ai rendus malheureux l'un et l'autre!... Ah! pardonnez-moi, Madame!... je suis une pauvre mère, j'ai voulu sauver à la fois, et mon secret... et mon fils! qui allait mourir...

MATHILDE. Votre fils!... votre fils! et qui donc? quel mystère!

MAD. DARBERT. Mystère affreux en effet! que ma famille a caché malgré moi comme un crime... qui pouvait la deshonoré et me perdre... aujourd'hui, je reste seule pour tout expier... seule et tremblante sous la colère de mon mari, dont vous avez appelé sur moi les soupçons et la vengeance!...

MATHILDE, tombant à ses genoux en pleurant. Ah! grâce, grâce à mon tour, Madame, j'ai été fatale à tout ce qui m'environnait... mon amour est un amour qui tue!... Oh! ne me maudissez pas, Madame!

MAD. DARBERT, la retenant. Vous maudire!... Et Alfred m'a rendu mon fils... et en ce moment encore peut-être il affronte la fureur de M. Darbert!

MATHILDE, se levant. Que dites-vous?

MAD. DARBERT. Oh! je lui ai rendu ses sermens, à moi seule la douleur et la honte! à moi seule la haine de mon mari... mais en croira-t-il cette confidence, se laissera-t-il désarmer?

MATHILDE. Oh, je cours le flechir, où sont-ils?

MAD. DARBERT. Je ne sais... ici près... je crois, ils devaient se rejoindre; dans son délire, M. Darbert voulait se battre.

MATHILDE. Oh! venez, madame, venez, et s'il doutait encore, s'il...

On entend un coup de pistolet, elles s'arrêtent et se serrent la main en silence, on entend un second coup.

MAD. DARBERT. O mon Dieu!

MATHILDE, chancelant et tombant sur un fauteuil à gauche. Alfred!

MAD. DARBERT. Ah! courons!

## SCÈNE XII.

Les Mêmes, ALFRED, paraissant au fond.

MAD. DARBERT, à Alfred. Monsieur, monsieur, mon mari...

ALFRED. Il sait tout, madame; c'est vous qui l'avez voulu, et en ce moment, Lucien appelé près de lui...

**MAD. DARBERT.** Près de lui ! et cette arme, ce combat...

**ALFRED.** Je ne sais, ce n'est pas nous... Ah ! les voici... (*Apercevant sa femme.*) Mathilde !.. Mathilde !..

Il va lui donner des soins.

**MAD. DARBERT.** Ciel !

Elle fait un mouvement vers le fond et recule en voyant entrer Darbert.

~~~~~

SCENE XIII.

Les Mêmes, **DARBERT**, **LUCIEN**, puis **THÉOBALD**.

LUCIEN. Monsieur, que voulez-vous de moi ? quel air agité !..

DARBERT. Venez... Venez... (*Il aperçoit Mad. Darbert, s'arrête, redescend ensuite jusqu'à elle et lui dit d'une voix basse et émue.*) * Madame, je sais tout !

MAD. DARBERT. Vous ne me pardonnez pas...

DARBERT. Quoi donc ?.. un passé qui n'était pas encore à moi !.. la faute d'un lâche... ah ! s'il vivait du moins... (*Musique jusqu'à la fin.*) Aujourd'hui... ma vengeance ne peut frapper que deux malheu-

* Mathilde, Alfred, Lucien, Darbert, Madame Darbert.

reux, et ma vengeance... (*Se tournant vers Lucien.*) Lucien ! embrassez votre mère !..

LUCIEN. Moi... vous avez dit...

MAD. DARBERT, prenant la main de Darbert et s'inclinant. Ah ! Monsieur, ma vie entière... celle de mon fils. (*Ouvrant les bras à Lucien.*) Mon fils...

LUCIEN, s'y jetant. Ma mère !..

Mathilde ranimée par les soins de son mari, commence à revenir à elle. — Alfred s'approche de Darbert et lui serre la main.

ALFRED. C'est bien !

MATHILDE, revenant à elle. Mort ! qui donc !.. (*Elle voit Lucien dans les bras de Mad. Darbert, et Alfred et M. Darbert se serrer la main.*) Ah ! que vois-je !.. cette arme... cette explosion... Oh ! non, non !

Elle se lève, passe au milieu d'eux, les regarde, les touche en respirant à peine.

THÉOBALD, il entre en riant. — Il a le bras en écharpe et vient se placer à gauche. Ah ! ah ! ah ! ah !.. il m'a blessé... le drôle ! j'en étais sûr... mais c'est égal... je lui ai donné une fière leçon...

ALFRED, pressant la main de Mathilde. Une leçon...

MATHILDE, poussant un cri. Ah !..

Elle se jette au cou d'Alfred. — Darbert tend la main à sa femme, et Théobald les regarde avec étonnement. — Le rideau tombe.

FIN.

MON
COQUIN DE NEVEU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ROCHEFORT ET DESVERGERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,

LE 23 AOUT 1837.

PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,

RUE MESLAY, 34, BOULEVART SAINT-MARTIN, 29;

BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

M^{me} HEBERT-QUOY, LIBRAIRE,

BOULEVART SAINT-MARTIN, 126

—
1837

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DUFRÊNE, homme d'affaires.	M. AMANT.
CORNÉLIE, sa fille.	M ^{me} E. TAIGNY.
M ^{lle} OLYMPE TIROUFLET, propriétaire, 41 ans.	M ^{me} GUILLEMIN.
FRÉDÉRIC LAGRANGE, jeune homme à la mode, 22 ans.	M. E. TAIGNY.
OVIDE LAGRANGE, son neveu, 23 ans.	M. LÉPEINTRE jeune.
GEORGES, domestique.	M. BALLARD.

La scène se passe au Marais, chez M. Dufrêne.

COQUIN DE NEVEU,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une espèce de salon d'attente. Porte d'entrée au fond. Cabinet à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

DUFRÈNE, CORNÉLIE.

DUFRÈNE, *entrant par la gauche, une lettre à la main.* Allons donc, Cornélie, tu finiras ta toilette plus tard... je t'attends depuis une heure...

CORNÉLIE, *qui vient d'entrer aussi.* Si j'ai dormi un peu trop, mon papa, c'est qu'il était près de minuit quand nous sommes arrivés hier de la campagne... Vous le savez bien... tout le monde était couché... jusqu'à la portière...

DUFRÈNE. Oui... nous aurions dû revenir plus tôt... du moins nous aurions été ici pour recevoir quelqu'un...

CORNÉLIE. Qui donc, mon papa?

DUFRÈNE. Tu ne devines pas?..

CORNÉLIE. Mon petit cousin Ovide?

DUFRÈNE. Justement... Écoute la lettre qu'il a laissée pour moi hier au soir.

CORNÉLIE. Tiens, il vous écrit... pour-quoi donc?

DUFRÈNE. (*Il lit.*) « A monsieur Dufrène, avocat consultant et homme d'affaires, rue Saintonge, au Marais, n° 17. Mon cher monsieur, la présente n'est à autre fin que de vous faire savoir mon arrivée en votre ville. En réponse à votre honnorable du 28 de l'écoûlé, je vous avais marqué que je me présenterais chez vous du 15 au 20 courant... mais ayant placé à Rouen plus facilement que je ne pensais mes... mes oignons... »

CORNÉLIE. Comment, il vend des oignons?..

DUFRÈNE. Attends donc!.. (*Il continue.*) « Mes oignons de tulipe... (*S'interrompant avec poids.*) Branche fort intéressante du

commerce des Pays-Bas... ça rapporte beaucoup... et ce qui rapporte est toujours très-avantageux... c'est clair comme deux et deux font quatre...

CORNÉLIE. Continuez, mon papa...

DUFRÈNE. « Je descends chez vous trois jours plus tôt que je ne l'espérais... ce qui me procure le désavantage de ne pas vous rencontrer... et celui non moins grave de me priver d'un excellent souper... En conséquence, et vu la fatigue du voyage, je vais me coucher, dans l'intente de pouvoir demain matin vous saluer et présenter mes hommages à mon admirable cousine, avec laquelle j'ai l'honneur, ou du moins avec laquelle j'aurai bientôt l'honneur d'être votre dévoué serviteur et gendre futur, OVIDE LAGRANGE, associé de la maison Van - Poussiff et C^e, de Rotterdam. » Qu'en dis-tu, ma fille?

CORNÉLIE. Dam, mon papa... ce pauvre cousin... s'il était fatigué... il a bien fait d'aller se reposer... Vous savez qu'il n'a jamais été d'une santé bien robuste...

DUFRÈNE. Et voilà pourquoi je suis contrarié que tu aies conservé pour lui un sentiment aussi positif... J'étais très lié avec mon cousin-germain, Anthelme Lagrange, ancien notaire... et j'ai toujours eu le projet de resserrer nos liens par un mariage... nous en avions souvent parlé ensemble... c'est pour cela que je t'ai proposé d'épouser son fils, Ovide Lagrange, ou l'oncle de ce dernier, jeune frère de ce bon Anthelme...

CORNÉLIE. Un oncle!.. comment pouviez-vous me proposer un pareil ma-

au soir, à ce que m'a dit M^{me} Chrétien, ma portière?..

CORNÉLIE. Oui, mademoiselle... c'est mon petit cousin Lagrange...

M^{lle} OLYMPE, *étonnée*. Lagrange!

DUFRÈNE. Vous connaissez peut-être cette famille-là... les Lagrange ont été notaires de père en fils dans le Marais; cependant mon gendre ne l'est pas... il est négociant...

M^{lle} OLYMPE, *à part*. Lagrange!.. fils d'un notaire... ô mon cœur, qu'apprends-tu là!..

DUFRÈNE. Vous n'avez pu le voir venir ici, car le jeune homme est absent depuis quelques années...

M^{lle} OLYMPE, *à part*. C'est bien ça!.. l'émotion m'a ébranlé tout le système nerveux...

CORNÉLIE. Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

M^{lle} OLYMPE. Rien, rien, mon enfant... c'est que je ne puis entendre parler de mariage sans être affectée péniblement... Je viens de lire *Lélia*, de Georges Sand...

DUFRÈNE. Nous osons nous flatter, mademoiselle, que vous voudrez bien nous faire l'honneur d'assister à la noce...

M^{lle} OLYMPE. Je n'y manquerai pas, monsieur Dufrene.

DUFRÈNE. Vous ferez connaissance avec mon gendre...

M^{lle} OLYMPE, *à part*. J'espère bien la renouveler avant... Le soupçon me torture!..

DUFRÈNE. Mais, tout en causant, j'oublie le but de votre visite... pardon... une minute encore, et je vous apporte votre argent.

M^{lle} OLYMPE, *le retenant*. Du tout... je ne souffrirai pas... je repasserai plus tard... (*À part*.) Ce sera une occasion de m'assurer si c'est bien mon perfide!..

CORNÉLIE. Mon papa, puisque mon cousin ne paraît pas encore, je vais ajouter quelque chose à ma toilette.

AIR: *Allons, vite à l'ouvrage.* (For-l'Evêque.)

On peut être coquette
Pour plaire à son mari,
Ce jour est une fête
Pour moi comme pour lui.

DUFRÈNE.

Va, mon aimable enfant...

M^{lle} OLYMPE, *à part*.

Sachons si je suis outragée.

CORNÉLIE, *à son père*.

Mon cœur est si content!..

M^{lle} OLYMPE, *à part*.

Et bientôt je serai vengée.

REPRISE ENSEMBLE.

M^{lle} OLYMPE, *à part*.

La petite coquette
Croît trouver un mari;

Je troublerai la fête
Que l'on prépare ici.

DUFRÈNE et CORNÉLIE.

On peut-être coquette, etc.

M^{lle} Olympe sort par le fond, Cornélie par la gauche.

SCENE III.

DUFRÈNE, puis FRÉDÉRIC.

DUFRÈNE. Ce qui me contrarie... c'est que, d'après ce qu'annonçait mon gendre dans son enfance, ce doit être un individu fort mesquin... sous tous les rapports, et j'aimais dix fois mieux le jeune oncle Frédéric.

FRÉDÉRIC, *en dehors*. C'est bien... ce n'est pas la peine de m'annoncer... je trouverai bien... (*Il entre*.) Eh! le voilà justement, ce cher M. Dufrene!

DUFRÈNE. Si je ne me trompe... c'est le jeune oncle, Frédéric Lagrange!

FRÉDÉRIC. Lui-même, cher et honoré parent!

DUFRÈNE. Je parlais de vous à l'instant avec ma fille...

FRÉDÉRIC. Enchanté que vous ne m'avez pas oublié entièrement...

DUFRÈNE. Il est de fait que voilà plus d'un an que je n'ai été favorisé de vos visites...

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous, papa Dufrene?... j'ai entrepris des voyages... j'ai fait des affaires... (*à part*) des affaires de plaisir...

DUFRÈNE. Pour votre compte?

FRÉDÉRIC. Assurément!..

DUFRÈNE. Vous avez tort... moi je n'en fais que pour le compte des autres...

FRÉDÉRIC. Oh! voyez-vous, les affaires dont je m'occupe... on ne doit les faire que pour soi-même... C'est beaucoup plus agréable!

DUFRÈNE. Alors ce n'est pas dans un but utile que vous venez me voir... simple visite d'amitié...

FRÉDÉRIC. D'amitié, d'amour et d'hymen... je ne sais pas au juste...

DUFRÈNE. Je ne vous comprends pas!

FRÉDÉRIC. Voilà!.. J'ai reçu ce matin un billet de mon neveu Ovide Lagrange, qui m'annonce son arrivée chez vous et son mariage avec M^{lle} Cornélie...

DUFRÈNE. En effet!..

FRÉDÉRIC. Il me prie en même temps d'assister à la signature du contrat, qui doit avoir lieu aujourd'hui... et je m'empresse de me rendre à l'invitation de ce cher petit neveu.

DUFRÈNE. C'est fort aimable à vous... d'autant plus que dans le temps il avait été question de ce mariage pour vous-même... Mais je ne vous ai pas revu... et puis n'ai-je pas entendu dire que vous deviez épouser certaine demoiselle...

FRÉDÉRIC. Oh ! oui... il y a deux ans, un mariage de raison, d'intérêt... ma fortune était un peu dérangée dans ce temps-là...

DUFRÈNE. Je croyais que c'était une passion !...

FRÉDÉRIC. Du tout... l'amour n'y entrerait pour rien... du moins de mon côté... Une demoiselle de trente-neuf ans... qui m'offrait son cœur avec un héritage... qui se faisait toujours attendre !

AIR : *Les anguilles, etc.*

Une fortune des meilleures
A la dame était maint défaut ;
Elle avait des raisons majeures
Pour se marier au plus tôt ;
Mais l'héritage de ma belle
Ne venant point me consoler,
J'ai laissé les amours chez elle,
Et j'ai fini par m'envoler. (bis.)

DUFRÈNE. C'est clair comme deux et deux font quatre...

FRÉDÉRIC. C'est ce qui fait que je suis toujours garçon...

DUFRÈNE. Quand vous resteriez célibataire... ce ne serait pas un malheur... Vous avez déjà un neveu... vous en aurez probablement bientôt quelques-uns de plus...

FRÉDÉRIC. Des petits-neveux !... vous croyez?... Moi, grand-oncle... à vingt-deux ans... ah ! ah ! ah ! j'en ris d'avance... Mais où est-il donc, ce cher Ovide ?... vous ne m'en parlez pas... Il fait sans doute la cour à sa prétendue... Vous avez tort de les laisser en tête-à-tête, papa Dufrène ; si mon coquin de neveu tient de son coquin d'oncle... c'est dangereux !

DUFRÈNE. Oh ! je n'ai rien à craindre... il dort encore...

FRÉDÉRIC. Il dort ?

DUFRÈNE. Arrivé d'hier au soir, la route l'a fatigué... Nous ne l'avons pas encore vu... et pourtant je suis impatient de savoir s'il est devenu un peu homme... car dans le temps il était si frêle, si chétif, ce pauvre Ovide !...

FRÉDÉRIC. Ma foi... je ne vous dirai pas au juste. .

On entend au dehors un grand bruit, comme si quelque chose de très-lourd tombait sur l'escalier.

DUFRÈNE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OVIDE, portant une petite boîte sous son bras, et se frottant le genou.

OVIDE, entrant, à la cantonnaie. Merci !... Je ne me suis pas fait de mal... au contraire...

DUFRÈNE. Quel est ce gros inconnu ? (A Ovide.) Est-ce que vous êtes tombé, monsieur ?

OVIDE. Très-légalement !... dans l'escalier. Mais vous ne me remettez pas, monsieur Dufrène ?...

DUFRÈNE. Non...

OVIDE. C'est moi qui suis Ovide La-grange !...

FRÉDÉRIC. Se peut-il !... mon neveu !... avec ce physique-là !

OVIDE, se retournant. Mon cher oncle !... (A Dufrène.) Pardon, monsieur Dufrène... la nature avant tout... Souffrez, mon oncle, qu'une accolade respectueuse...

FRÉDÉRIC. Bien volontiers !...

Ils s'embrassent.

DUFRÈNE, à part. Quoi ! c'est lui !... voilà qui est prodigieux ! Comme les voyages forment la jeunesse ! Eh bien ! à la bonne heure, ça me fera un gendre étoffé, au moins...

OVIDE. A présent, cher monsieur Dufrène, je vous demanderai pardon de la liberté que j'ai prise hier d'aller me jeter dans les bras de Morphée avant de me jeter dans les vôtres ; mais j'étais tellement affaibli...

FRÉDÉRIC. Affaibli ?... bon !

DUFRÈNE. Vous avez très-bien fait, mon bon ami...

FRÉDÉRIC. Est-ce que tout le monde est aussi matinal que toi en Hollande ?

OVIDE. Non. A Rotterdam on se lève de très bonne heure... surtout dans le commerce des tulipes... c'est indispensable... vu que c'est le matin que la marchandise a l'aspect le plus flatteur.

DUFRÈNE. Et vous en débitez en grande quantité ?

OVIDE. Nous en envoyons dans toute l'Europe. Mon associé Johann Van-Ponssiff a un talent remarquable pour multiplier les espèces...

FRÉDÉRIC. Végétales ?

DUFRÈNE. Et métalliques, par conséquent...

OVIDE. Comme vous dites, monsieur Dufrène, c'est la conséquence naturelle... aussi je me suis arrondi.

FRÉDÉRIC. C'est visible !...

OVIDE. J'ai amassé près de cent mille florins... tout bêtement.

FRÉDÉRIC. Cent mille florins!... Cet aimable neveu!... il a fait fortune! il ne m'en est que plus cher.

DUFRÈNE, à part. C'est un très-bon parti, et ma fille a eu raison.

OVIDE. Envoyé tout jeune en Hollande par ma famille, je suis parvenu à me rendre indispensable au premier négociant de Rotterdam. Il m'a pris en amitié subito, et m'a fait son associé ex abrupto.

FRÉDÉRIC. Voilà un honnête homme!

OVIDE. C'est à mes connaissances dans les liliacées, les glaïeuls et les bulbenses, que je dois mon avancement... Les fleurs font mes délices, et je les cultive avec une passion éclairée...

FRÉDÉRIC. Tu es devenu un véritable amant de Flore!...

OVIDE. L'amant de Flore?... oh! non!... je n'ai pas la prétention de l'égalier!...

DUFRÈNE. C'est un autre genre!...

OVIDE. Mon caractère est doux... j'aime la paix, la vertu et les tulipes... ah! et mon oncle... je n'ai qu'un défaut, c'est une timidité effrayante.....

FRÉDÉRIC. Le mariage te corrigera!...

OVIDE. Je suis craintif comme une sensitive.....

FRÉDÉRIC. Nous te donnerons de la hardiesse en te faisant connaître tous les plaisirs de Paris, nous irons à l'Opéra, au concert Musard... nous boirons du vin de Champagne!...

OVIDE. Le champagne?... j'ai pour lui une amitié qui tient de la vénération!

DUFRÈNE. Bravo!... c'est ce que je veux, morbleu! nous en dégusterons à déjeuner!...

OVIDE. Tant que vous voudrez.....

DUFRÈNE, riant et s'adressant à Frédéric. Ah! ah! le gaillard sera bientôt émancipé!

AIR: *Verse, verse du vin de France.*

Je n'aime pas tous ces Catons
Qui n'ont jamais eu de faiblesse;

FRÉDÉRIC.

Il vaut bien mieux de francs lrons,
Qui gaiement partagent l'ivresse
De la jeunesse!

DUFRÈNE.

La table a pour vous des attraits?

OVIDE.

C'est ma passion dominante.

FRÉDÉRIC.

Le vin?

OVIDE.

J'en goûte les bienfaits;
Car malgré le houblon qu'on vante
Et la tulipe florissante...

Ah! la vigne est toujours la plante
La plus chère aux bons Hollandais.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! la vigne est toujours la plante
La plus chère aux bons Hollandais,
Aux Anglais comme aux Irlandais,
Et surtout aux Néerlandais!

DUFRÈNE. Ma foi, mon ami, vous me convenez sous tous les rapports, et il faudrait que ma fille fût bien difficile pour ne pas se contenter de tous vos avantages extérieurs...

OVIDE. Ça me fait penser que vous ne m'avez encore rien dit de ma cousine, de mon aimable future...

DUFRÈNE. Vous avez bien fait d'en parler, la voici.

SCENE V.

LES MÎMES, CORNÉLIE.

CORNÉLIE, entrant. Ah! pardon, messieurs!

DUFRÈNE. Arrive donc, ma chère Cornélie, que je te présente à ton petit cousin.

CORNÉLIE, à part, regardant Frédéric. Le voilà!... c'est bien l'idée que je m'en faisais.

OVIDE, s'avançant timidement vers Cornélie, qui lui tourne le dos, et présentant sa petite boîte. Mademoiselle!...

CORNÉLIE, à Frédéric. Mon cousin... je suis bien contente de vous revoir.....

DUFRÈNE. Que fais-tu donc?... ce n'est pas monsieur... c'est l'autre!...

CORNÉLIE, se retournant. L'autre?... (Regardant Ovide.) Ah! mon Dieu!...

CHŒUR.

AIR: *Il faut finir son est lavage.*

CORNÉLIE, à part.

Ah! n'est-ce point une méprise,
Un prestige ou bien une erreur?
J'ai le cœur glacé de surprise!
Il faut renouer au bonheur. (bis.)

OVIDE.

Elle reconnaît sa méprise,
Elle revient de son erreur;
C'est moi, n'en soyez plus surprise,
Qui dois vous conduire au bonheur.

DUFRÈNE ET FRÉDÉRIC.

Je ris vraiment de sa méprise,
Mais j'exuse bien son erreur.
Ce n'est qu'un moment de surprise,
Qui va se changer en bonheur.

OVIDE, à part. Elle est bien plus formée qu'à six ans!...

FRÉDÉRIC, à Cornélie. Oui, mademoiselle, je ne suis que l'oncle!...

OVIDE. Et c'est moi, ma cousine, qui suis le jeune homme en question...

CORNÉLIE, à part. Oh! comme il est changé!

OVIDE. J'arrive de Rotterdam pour vous offrir mon cœur et ma main... et vous prier d'accepter ce léger échantillon des produits de mon industrie.....

CORNÉLIE. Mon cousin!

DUFRÈNE. Qu'est-ce que c'est donc?

OVIDE.

Ce ruban qui nous lie...
Ma chère Cornélie,
Unit, quoique effacé,
Le présent au passé.

CORNELIE, à part.

Pour moi tout se trouve éclairci ;
C'est mon cousin ! oui, c'est bien lui !

OVIDE, montrant son ruban.

Oui, l'amour aujourd'hui
Revient avec lui.

A présent, ma cousine, je ne vous
cache pas que j'ai bien faim !... on
déjeune beaucoup plus tôt que ça à Rot-
terdam...

CORNÉLIE, faisant légèrement la moue.
Ah !... il fallait donc le dire.

OVIDE. Je n'osais pas, ma cousine...

SCENE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à part, en entrant. Diable !...
cinquante mille écus de dot, c'est très-
beau... (Haut.) Ah ! vous voilà, mes en-
fans !... j'espère que vous êtes contents de
nous... et vous, mademoiselle, l'êtes-vous
de mon neveu ?... Je le plaindrais s'il n'a-
vait pas le bonheur de vous plaire, car rien
qu'en vous voyant on en sent naître le
plus vif désir...

CORNÉLIE, à part. L'oncle est bien plus
aimable !...

FRÉDÉRIC, à Ovide. Qu'as-tu donc, toi ?...
tu fais une bien drôle de figure ?...

OVIDE. Mon cher oncle, il y a une rai-
son majeure...

CORNÉLIE. Monsieur se plaint de ce que
le déjeuner se fait attendre...

FRÉDÉRIC. Ah !... le gourmand !... Et
moi qui oubliais... Mademoiselle, votre
père vous attend tous les deux pour vous
mettre à table...

OVIDE, avec joie. Oh ! très-bien ! Est-ce
que vous ne venez pas, mon oncle ?

FRÉDÉRIC. Non, j'ai déjeuné... et puis
il faut que j'em'absente pour une affaire...

CORNÉLIE. Quoi, monsieur !...

FRÉDÉRIC, vivement. Mais je reviendrai...
dans un instant .. je serais désolé de vous
quitter sitôt...

OVIDE. A la bonne heure... (Offrant la
main à Cornélie.) Ma cousine, voulez-vous
bien permettre...

CORNÉLIE, à part. Ah ! mon Dieu ! pour-
quoi n'ai-je pas écouté mon père.

OVIDE.

AIR : Mire dans mes yeux tes yeux.
Je serai dans mes discours
Plus aimable
A table ;
Car le bon vin fait toujours
Jaser les amours.

ENSEMBLE.

Je serai, etc.
Il sera, etc.

Ovide sort avec Cornélie.

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, puis M^{lle} OLYMPE.

FRÉDÉRIC. La petite n'a pas l'air d'être fort
éprise de mon cher neveu !... Il est cer-
tain que ce pauvre Ovide est d'une épais-
seur !... Cinquante mille écus de dot, et
une jolie femme, ça m'irait aussi bien
qu'à lui... je crois même que ça m'irait
mieux... vu le délabrement où les plai-
sirs ont mis mes affaires... Je ne suis pas
tranquille... courons vite jusque chez moi
voir s'il ne m'est pas venu quelques nou-
velles...

Il va pour sortir.

M^{lle} OLYMPE, entrant vivement par le
foud. O amour !... c'est bien lui !

FRÉDÉRIC. Ah ! grand Dieu ! mademoiselle
Tironflet !

M^{lle} OLYMPE. Vous ne vous attendiez
pas à me rencontrer ici, monsieur !

FRÉDÉRIC. Non, certainement... madame.

M^{lle} OLYMPE. Madame !... je suis en-
core demoiselle, monstre que tu es !...

FRÉDÉRIC. Comment, mademoiselle
Olympe, l'héritage que vous attendiez n'est
donc pas encore échu ?...

M^{lle} OLYMPE. Si, volage !... puisque
je suis propriétaire de cette maison...

FRÉDÉRIC, à part. Elle est fort belle !...
la maison !

M^{lle} OLYMPE. C'est pour vous, perfide,
que j'ai consacré... mon cœur, ma main
et ma propriété...

FRÉDÉRIC. J'en suis touché jusqu'aux
larmes...

M^{lle} OLYMPE. J'espérais que vous re-
viendriez un jour reprendre vos fers !... Je
me disais... Il n'a pas voulu plonger éter-
nellement une fille innocente et ver-
tueuse dans les tourmens et le désespoir !...

FRÉDÉRIC. Calmez-vous, belle Olympe...
lorsque des circonstances impérieuses me
forcèrent de vous quitter inopinément...
j'ignorais si le destin qui me persécute
me permettrait de vous revoir... je n'ai
jamais eu là-dessus de projet bien arrêté...
mais vous oublier... définitivement !...
vous abandonner... indéfiniment !... Ah !
vous ne le croyez pas... naïve Tironflet !...
vous ne le croirez jamais !...

M^{lle} OLYMPE. Vous seriez revenu !
vous ! je n'avais qu'à y compter pour res-
ter pe-péu-lllement vierge, (se reprenant)
d moi-elle et martyre, comme le roman
de M. Michel Raymond !

FRÉDÉRIC. Je ne connais pas.

M^{lle} OLYMPE. Je sais vos nouvelles perfidies, monsieur... le vieux Dufène, mon locataire, m'a donné les plus grands détails.

FRÉDÉRIC. Sur quoi?...

M^{lle} OLYMPE. Il veut encore me tromper, le serpent!... votre beau-père m'a tout révélé, vous dis-je, votre cousin, votre fiancée, m'ont fait votre portrait!... impossible de s'y méprendre.... C'est ressemblant à faire fuir...

FRÉDÉRIC. Mais!... Olympe! vous êtes dans l'erreur la plus complète... c'est un autre...

M^{lle} OLYMPE. Se pourrait-il?... Eh bien, Frédéric, s'il en est ainsi, prouvez-moi que vous dites la vérité en m'accompagnant chez mon notaire...

FRÉDÉRIC. Tout de suite... comme cela... à l'improvvisu?...

M^{lle} OLYMPE. Il y a deux ans que j'attends!...

FRÉDÉRIC. Donnez-moi le temps de la réflexion. Écoutez, mademoiselle, puisque je ne peux pas échapper au bonheur d'être votre époux, je suis disposé à me résigner à cette félicité, et si dans huit jours les affaires gênantes, embrouillées qui me retiennent à Paris, ne sont pas terminées, je me livre à vous tout vif, et nous marchons tous deux à l'autel d'un pied ferme!...

M^{lle} OLYMPE, avec sentiment. Ah! Frédéric, ne me trompez-vous pas une seconde fois?

FRÉDÉRIC. Non, vertueuse Olympe... je suis capable de tout, quand j'en prends la résolution.

M^{lle} OLYMPE. S'il était bien vrai, on pourrait vous pardonner... le passé ne serait plus qu'un songe, le présent une enivrante réalité, et l'avenir...

FRÉDÉRIC, l'imitant. Un océan de délices... (à part) où je suis parfaitement sûr de me noyer.

M^{lle} OLYMPE.

AIR : *J'ai vingt ans.* (De Brazier.)

Le sentiment et m'exalte et m'enivre ;
 Tout me sourit et rajeunit pour moi,
 A la folie à présent je me livre,
 Puisque l'amour m'a rendu votre foi ;
 De mon roman c'est la dernière page.
 Je puis braver les outrages du temps ;
 Hier encor j'avais peur de mon âge,
 Mais j'ai vingt ans, aujourd'hui j'ai vingt ans. (bis.)

FRÉDÉRIC. Tâchez de les garder le plus que vous pourrez, ma chère Olympe.

M^{lle} OLYMPE, à part. Malgré cela, j'aurai les yeux sur lui et sur la jeune fille... (Haut.) Adieu, Frédéric, je vais relire vos lettres d'amour que j'ai toujours... et ache-

ver de toucher mes loyers... que je n'ai pas encore...

Elle sort en riant :

Oui, j'ai vingt ans, aujourd'hui j'ai vingt ans.

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, puis OVIDE.

FRÉDÉRIC, la regardant partir. O jeunesse imprudente, voyez mon sacrifice et profitez-en!.. Maison de ville, maison de campagne, quinze mille livres de rentes, et une femme de quarante-un ans : tels sont les bénéfices et les charges qui m'attendent... cependant j'y réfléchirai de nouveau.

OVIDE, rentrant par la gauche. Ah! mon cher oncle!.. vous voilà... et moi aussi.

FRÉDÉRIC, à part. Quel air joyeux!.. est-ce que la petite se serait faite à lui? (Haut.) Tu parais bien alègre, mon cher neveu.

OVIDE. Oui, je suis fort content, moi.

FRÉDÉRIC. Le déjeuner s'est donc bien passé?

OVIDE. Oh! M. Dufène fait bien les choses... aussi quand le dessert arrive, le vin de Champagne éclate, la gaiété vient avec lui, je me mets à dire des mots à crever de rire, le beau-père se roulait.

FRÉDÉRIC, avec un peu d'impatience. Et ta cousine?

OVIDE. On aurait dit qu'elle avait envie de pleurer.

FRÉDÉRIC. Pauvre petite!..

OVIDE.

AIR : *L'exercice fait les talens.*

Godfredom, j'ai fait de l'effet,
 Je me suis bien conduit, j'espère,
 L'ai pétillait dans mon verre!...

FRÉDÉRIC.

Et ta cousine?

OVIDE.

Elle bondait.

FRÉDÉRIC.

Moi, j'aurais montré plus d'audace.

OVIDE.

Il fallait venir avec nous,
 Lui parler d'amour à ma place,
 Pendant que j'aurais bu pour vous.

FRÉDÉRIC. Si tu le veux, mon ami, on pourra te rendre ce service-là.

OVIDE. Parce que, voyez-vous, moi, je ne suis pas un amoureux ordinaire, je n'entends pas grand' chose au cœur des femmes.

FRÉDÉRIC. Pourtant je n'ai pas oublié toutes vos fredaines...

OVIDE. Quelles fredaines, juste Dieu !

FRÉDÉRIC. Cette superbe Hollandaise, dont vous me parliez dans vos lettres, et à qui vous faisiez la cour à Rotterdam.

OVIDE. M^{lle} Wilhelmine Van-Poussiff, la sœur de mon associé... Ah ! mon oncle, vous vous êtes mépris... c'est elle qui s'était enflammée pour moi toute seule... mais je jure que je n'ai jamais pu la souffrir, à cause de son effroyable embonpoint.

FRÉDÉRIC. C'est égal, il faut cacher cette liaison à M^{lle} Cornélie, elle pourrait s'en offenser... ajoutez à cela qu'elle ne paraît pas vous adorer...

OVIDE. C'est vrai... et je ne saurais deviner pourquoi elle ne m'adore pas.

FRÉDÉRIC. Parce que vous ne savez pas être aimable.

OVIDE. J'ai eu un moment cette idée-là.

FRÉDÉRIC. Si je ne m'en mêle pas, je suis sûr que le mariage manquera.

OVIDE. Que voulez-vous donc faire ?

FRÉDÉRIC. Parbleu ! je veux remplir mon devoir d'oncle jusqu'au bout, et vous donner une leçon de galanterie en faisant à la charmante Cornélie une déclaration d'amour en votre nom.

OVIDE. Ce plan me jette dans l'enthousiasme, mon cher oncle ; voulez-vous m'autoriser à vous sauter au cou ?

FRÉDÉRIC. Sautez !

OVIDE, l'embrassant. J'en bondis de joie... vous me répondez de la séduire ?

FRÉDÉRIC. Je l'espère bien...

OVIDE. Ne la ménagez pas...

FRÉDÉRIC. Je crois l'entendre... entrez dans ce cabinet... écoutez, profitez, mais ne paraissez pas.

OVIDE. Non, parce que le charme serait détruit... (Regardant à gauche.) La voici... je m'empresse d'aller me cacher.

Il se sauve dans le cabinet à droite.

une mission à remplir près de vous, et il faut que je m'en acquitte sans retard.

CORNÉLIE. Monsieur... je ne comprends pas...

FRÉDÉRIC. Monsieur est un mot bien froid... nous sommes parents... ne pourriez-vous au moins me traiter en ami ?

CORNÉLIE, *baisant les yeux*. Je n'oserais pas... votre titre d'oncle est si respectable...

FRÉDÉRIC. Ma chère enfant, je suis ennemi du respect... je n'en ai jamais demandé aux jolies demoiselles comme vous.

CORNÉLIE. Si cela vous fait plaisir, je tâcherai de vous respecter un peu moins.

FRÉDÉRIC. Et de m'aimer un peu plus... bien ! nous nous entendrions mieux.

OVIDE, *entr'ouvrant la porte*. Écoutez pour savoir ce que je vais dire de tendre à ma future.

FRÉDÉRIC. Cornélie... vous allez vous marier ?

CORNÉLIE, *avec un soupir*. Eh ! mon Dieu, oui.

FRÉDÉRIC. Avant de terminer cette affaire importante, il n'est peut-être pas inutile de vous demander si votre cœur est libre ?

CORNÉLIE, *troublée*. Je le crois...

FRÉDÉRIC. Ainsi, rien ne s'oppose à ce que vous aimiez celui qui vous aime déjà ?

OVIDE, *à part, se désignant*. Et que voilà, ci présent.

CORNÉLIE. Je serais piète à l'avouer s'il savait me plaire.

OVIDE, *à part*. C'est là le difficile !

FRÉDÉRIC. Si pour vous plaire il ne faut qu'un amour ardent, un désir passionné de faire votre bonheur, je réponds de ses intentions... il vous apprécie bien... il sait tout ce que vous méritez de tendresse et de fidélité... Enfin, c'est un amant qui vous adore, un prisonnier qui se livre à vous sans condition, et qu'un mot de votre bouche peut rendre à la vie !

OVIDE, *à part*. Admirable ! O mon oncle, que vous êtes beau !

FRÉDÉRIC, *le voyant et lui faisant des signes*. Veux-tu bien te cacher ?

Ovide disparaît.

CORNÉLIE, *à part*. A la bonne heure... voilà comme on s'exprime... Ah ! si le neveu lui ressemblait !

FRÉDÉRIC. Eh bien, belle Cornélie ?

CORNÉLIE. Ah ! monsieur, je crains de me tromper... et voilà ce qui m'empêche de vous répondre.

FRÉDÉRIC, *à part, regardant Cornélie avec attention*. Est-ce que par hasard elle aurait pris le change ?... Voyons donc, voyons donc ! Il s'avance tout doucement vers la porte

SCENE X.

FRÉDÉRIC, CORNÉLIE, OVIDE, *caché*.

CORNÉLIE, *avec timidité*. Vous êtes seul, monsieur ?.. mon père désire vous parler.

FRÉDÉRIC, *s'approchant d'elle*. Il attendra un instant, charmante Cornélie, car j'ai

SCENE XII.

CORNÉLIE, puis OVIDE.

CORNÉLIE Elle est folle!... J'ai été troublée un instant... Mais pour oublier tout cela, allons vite retrouver mon père et M. Frédéric.

Elle se dirige vers la gauche.

OVIDE, *sortant du cabinet.* Je n'entends plus rien; elle est seule!... (*Haut.*) Cornélie!... céleste Cornélie! laissez-moi savourer votre présence!

CORNÉLIE, *s'arrêtant.* Ah!... vous étiez là, mon cousin!

OVIDE. Oui... J'écoutais ce que mon respectable oncle vous disait tout-à-l'heure...

CORNÉLIE, *à part.* Grand Dieu! (*Haut.*) et vous avez entendu tout?...

OVIDE. Non... une partie de tout... et il est impossible que vous ne soyez pas attendrie au dernier point, par tout ce qu'il vous a dit au nom de l'amour, qui tombe à vos pieds en ce moment...

Il se jette à genoux.

CORNÉLIE. Que faites-vous, mon cousin?... je ne dois pas souffrir...

OVIDE. Ni moi non plus... Je ne dois pas souffrir plus long-temps... Ainsi que ce baiser désaltère mes lèvres brûlantes...

Il lui prend la main.

CORNÉLIE, *la retirant vivement.* Laissez-moi, mon cousin... laissez-moi!...

Elle se sauve par la gauche.

SCENE XIII.

OVIDE, puis GEORGES.

OVIDE, *se levant.* Qu'a-t-elle donc?... Ah! j'y suis!... elle a peur de moi!... Innocente pudeur, va!... c'est en vain que tu te dérobes à ma bouillante audace... Je suis victorieux sur tous les points.

GEORGES, *paraissant au fond.* Le voilà!

Il descend la scène avec mystère.

OVIDE. Courons trouver le papa Dufrêne, pour régler avec lui le compte définitif de ma félicité!

Il s'avance du côté du cabinet à gauche.

GEORGES, *qui se trouve devant la porte.* Excusez, monsieur!

OVIDE, *effrayé.* Hein!...

GEORGES. Je désirerais vous dire deux mots...

OVIDE, *le regardant avec surprise.* Relativement à quoi, monsieur?..

GEORGES. Vous êtes monsieur Lagrange?

OVIDE. Je le suis entièrement depuis vingt-trois ans...

GEORGES, *à part.* C'est bien notre jeune homme! (*Haut.*) Une dame qui vous attend en bas, a des choses importantes à vous révéler avant votre mariage...

OVIDE, *à part.* Avant mon mariage!... Juste ciel! si c'était Wilhelmine Van-Poussif... la sœur de mon associé?... elle serait capable de m'avoir suivi jusqu'à Paris. Alons bien vite... Merci, jeune homme... j'y cours.

Il sort.

SCENE XIV.

GEORGES, *seul.*

Il n'a pas été difficile à persuader; mes hommes sont dans l'antichambre, et, suivant l'ordre de M^{lle} Trouflet, ils sauront bien étouffer ses cris.

OVIDE, *en dehors.* Qu'est-ce que vous voulez, messieurs... Au secours!

GEORGES. Parfait! le voilà parti pour Saint-Mandé... Il ne me reste plus qu'à remettre le billet...

SCENE XV.

GEORGES, DUFRÈNE, *sortant de la gauche.*

DUFRÈNE. Il me semble avoir entendu ici du bruit... des cris...

GEORGES. C'est moi, monsieur Dufrêne... la portière m'a dit que vous étiez chez vous... et je vous apporte cette lettre...

DUFRÈNE. Une lettre!...

GEORGES, *la lui donnant.* Voici... j'ai bien l'honneur... (*à part, en sortant.*) Alons rendre compte de ma mission!...

Il sort.

SCENE XVI.

DUFRÈNE, puis FRÉDÉRIC et CORNÉLIE.

DUFRÈNE. Qui diable peut m'écrire à cette heure-ci? (*Il regarde au bas de la lettre qu'il vient de décrocher.* Pas de signature! (*Il lit.*) Comment! mon gendre prisonnier! Que signifie cette ridicule plaisanterie?... je le quitte à l'instant! (*Il va à la gauche et appelle.*) Cornélie! Frédéric!

CORNÉLIE, *paraissant, suivie de Frédéric.*
 Quoi donc, mon papa?

DUFRÈNE. C'est un billet anonyme qu'on vient de m'apporter, et j'ai besoin de vos lumières pour m'expliquer....

FRÉDÉRIC. Un billet anonyme!

DUFRÈNE, *le lui donnant.* Tenez! lisez vous-même, et nous en tirons ensuite, s'il y a lieu.

FRÉDÉRIC, *prenant le billet et à part.*
 Dieu! l'écriture de M^{lle} Tirouflet!

CORNÉLIE. Eh bien?

FRÉDÉRIC, *avec importance.* Non, monsieur... non, mademoiselle, si vous m'en croyez, nous ne souillerons pas nos regards en lisant une lettre anonyme....

Il va déchirer la lettre avec indignation; Cornélie la lui arrache.

CORNÉLIE. Pardon, monsieur... moi, j'ai le défaut d'être très-curieuse.

DUFRÈNE. D'ailleurs ce n'est que pour nous en amuser....

FRÉDÉRIC, *à part.* J'ai une peur affreuse... tâchons d'en rire...

CORNÉLIE, *lisant.* « Père aveugle! »

DUFRÈNE, *riant.* C'est moi qui suis censé ce père-là!...

CORNÉLIE. « Ne comptez plus sur votre » gendre... il est mon prisonnier! »

FRÉDÉRIC, *riant.* Ah! ah! ah!

DUFRÈNE. C'est stupide, ma parole d'honneur.

CORNÉLIE, *continuant.* « Une femme » sensible et trahie a le droit de se venger... » l'infidèle ne sera rendu à la liberté que » lorsque vous aurez lu les brûlantes lettres d'amour qu'il m'adressait jadis. »

FRÉDÉRIC, *à part.* Mes lettres!

DUFRÈNE. C'est horriblement bouffon!

CORNÉLIE. « Je vous les porterai moi-même, et nous verrons après si vous » aurez l'indélicatesse de donner votre » fille au trop aimable monstre que j'ai » entre les mains. » Quel mystère!

DUFRÈNE. Qui ça peut-il être?... Ah!... une pensée subite vient m'illuminer....
 (A Frédéric.) Mon ami! c'est votre coquin de neveu!

FRÉDÉRIC, *vivement.* Vous avez raison... c'est mon coquin de neveu!

Il court au cabinet, à droite, et y entre vivement.

DUFRÈNE. Quelque malheureuse qu'il aura séduite, abandonnée! O dissolution de mœurs!

FRÉDÉRIC, *revenant.* Plus de doute!... il n'est plus là!

DUFRÈNE. Il se sera enfui pour cacher ses remords, le criminel! et sa victime l'aura

saisi au passage, comme elle nous le marque.... Frédéric! cet événement me décide... ma fille est à vous... vous êtes son mari.

SCENE XVII.

LES MÊMES, M^{lle} OLYMPE.

M^{lle} OLYMPE, *qui vient d'entrer vivement par le fond.* Son mari!... lui!...

CORNÉLIE. Oui, mademoiselle!

M^{lle} OLYMPE. Les malheureux! qu'ont-ils fait?... Je m'évanouis!...

Elle tombe sur un fauteuil, et laisse échapper un paquet de lettres qu'elle tenait.

DUFRÈNE. O ciel! M^{lle} Olympe!.....

CORNÉLIE. Que signifie?...

FRÉDÉRIC, *vivement.* Attendez! j'ai un flacon.... (A part, en s'approchant de M^{lle} Olympe.) Dieu! mes lettres!...

Il lui fait respirer le flacon d'une main, et de l'autre prend adroitement les lettres.

CORNÉLIE. Elle revient, je crois!

FRÉDÉRIC, *à part.* Enfin je suis sauvé!

M^{lle} OLYMPE, *ouvrant les yeux.* Où suis-je?

DUFRÈNE. Ici, mademoiselle!

M^{lle} OLYMPE, *voyant Frédéric.* Grand Dieu! qui donc ai-je enlevé?

SCENE XVIII.

LES MÊMES, OVIDE, *qui vient d'entrer tout défait, sans cravate et les cheveux en désordre.*

OVIDE. Eh! Godfredom! c'est moi!

TOUS. vous!...

OVIDE. Oui... c'est moi!.. et je viens vous en demander raison.

M^{lle} OLYMPE, *à part.* Quelle méprise!

DUFRÈNE. Enfin me donnera-t-on le mot de ce bizarre logogryphe?

OVIDE. Bizarre!.. dites donc atroce... infernal!.. Malheureux Ovide... à l'aide de quatre émissaires déguisés en scélérats, on s'est permis d'exercer sur ta personne un rapt inusité... on t'a ravi comme une demoiselle difficile à vivre, comme la duchesse de la Vaubalière... mais ça ne peut pas se qualifier... je ferai mes plaintes au procureur du roi... je ferai des pétitions aux chambres... bien plus, j'irai chez le commissaire de police.

FRÉDÉRIC, *riant.* Assez, mon neveu, vous tombez dans le burlesque.

M^{lle} OLYMPE. Mais comment se fait-il que monsieur soit ici?

OVIDE. Comment il se fait?... mais où

serais-je, si par un hasard que je puis taxer d'inouï... le fiacre où j'étais mugissant n'avait pas défoncé sous moi... où serais-je?

M^{lle} OLYMPE, *froidement*. A Saint-Mandé, monsieur.

OVIDE. Il me faut une indemnité, madame, une réparation publique pour avoir été ravi par vous... c'est une invraisemblance qui n'a pas de nom!

M^{lle} OLYMPE, *à part*. Je suis couverte de confusion!

OVIDE, *très-haut*. Je suis couvert de contusions!

FRÉDÉRIC. Silence!.. laissez parler votre oncle, monsieur mon neveu... cette réparation que vous exigez, madame est prête à vous l'accorder...

M^{lle} OLYMPE. Moi, monsieur?

FRÉDÉRIC. Je veux dire que les aventures de roman peuvent avoir des conséquences très-graves... Les lois ne sont pas romanesques, mademoiselle... elles punissent le rapt, l'enlèvement... je ne sais pas au juste...

OVIDE. Et un enlèvement de mineur, encore!

DUFRÈNE. Art. 354 du Code pénal, cinq ans de réclusion... c'est clair comme deux et deux font quatre.

M^{lle} OLYMPE. Vous me faites frissonner...

FRÉDÉRIC. Rassurez-vous, un bon mariage arrange bien des choses...

M^{lle} OLYMPE. Un mariage!.. avec celui-là?

DUFRÈNE. Avec celui-ci?

FRÉDÉRIC, *bas*. Olympe, j'ai recouvré mes lettres.

M^{lle} OLYMPE, *mettant la main à sa poche*. Dieu! je suis volée!

FRÉDÉRIC, *de même*. Consentez, ou vous êtes perdue de ridicule.

OVIDE. Mais je ne peux pas, moi... et ma petite cousine?

CORNÉLIE. Pendant votre absence, votre petite cousine est devenue votre tante.

OVIDE. O kaliferchton!... on m'enlève donc tout ici... ma future, et moi-même!

FRÉDÉRIC. Il vous reste madame pour dédommagement...

M^{lle} OLYMPE. Si monsieur se sent assez de générosité... (*Bas à Frédéric.*) Il est pourtant bien effrayant!

FRÉDÉRIC, *de même*. Vous vous y ferez.

OVIDE. Mais, mon oncle..

FRÉDÉRIC. Drôle!..

OVIDE, *à part*. Il me ferait entrer dans un trou de souris.

FRÉDÉRIC, *severement*. Drôle, si vous refusez, je vous déshérite... et je vous donne ma malédiction!..

OVIDE. Maudit et déshérité!.. alors que votre volonté soit faite... après tout, c'est une fortune... je la mettrai dans mon commerce, et mes oignons feront le tour du monde.

DUFRÈNE. Allons, je vois que nous aurons deux noces.

M^{lle} OLYMPE, *à part*. Je le tourmenterai tant que je le ferai maigrir tout doucement.

CHOEUR.

Air du chœur final de *Mina*.

De la folle jeunesse
Excusons la faiblesse
Et les torts impunis;
L'hymen la rend plus sage,
Après le mariage
Les plaisirs sont finis.

OVIDE, *au public, montrant Frédéric*.

AIR: *Il est permis de s'y tromper.* (Une Passion.)

D'un oncle que mon cœur ventrose
Je fais le bonheur aujourd'hui,
Pour moi c'est presque un second père,
Et j'ose réclamer pour lui
Votre faveur et votre appui.

FRÉDÉRIC, *montrant Ovide*.

Pardonnez ses erreurs d'enfance,
Et nous corrigeons dans peu
Par les conseils et l'indulgence
Mon petit coquin de neveu. (*bas.*)

REPRISE.

De la folle jeunesse, etc.

FIN.

HEUR ET MALHEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DUVERT, ALEXANDRE BASSET ET LAUZANNE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville,
le 19 avril 1831.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MONTIVON.....	M. ARNAU.
CLÉMANÇOT, ancien marchand.....	M. LEPEINTRE JEUNE.
JULES FOMBERT, sous le nom de DURAND.....	M. PERRIN.
MAIGREPEAU, huissier.....	M. ÉMILIE.
AMÉLIE, fille de Clémançot.....	M ^{lle} ATALA PEALCHÈRE.
ANNETTE, petite paysanne au service de Clémançot.	M ^{lle} LÉONTINE.
UN PAYSAN.	
VOISINS et VOISINES de Clémançot.	

La scène se passe chez Clémançot, dans une campagne à une lieue de Melun.

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée; la porte du fond donne sur un jardin. A gauche, au troisième plan, une fenêtre; deux portes latérales.

SCÈNE I.

AMÉLIE, JULES, arrivant par le fond *.

AMÉLIE.

Je tiens absolument à le savoir, ou je ne vous
reparlerai de ma vie.

JULES.

Mademoiselle! qu'exigez-vous de moi?

AMÉLIE.

Je veux savoir pourquoi vous nous quittez...
D'où vient cette lubie qui vous prend de partir
pour Paris, juste au moment où votre présence
ici est plus nécessaire que jamais?

JULES.

Nécessaire!... A qui?

AMÉLIE.

A moi. Oui, monsieur, c'est aujourd'hui,
dans un instant peut-être, que M. Montivon va
arriver. Ce n'est pas assez que d'être forcée de
me marier à un homme que je n'aime pas, qui
est maussade, et qui à l'air d'un imbécile; il
faut que, le même jour, vous nous quittez...
Vous qui, depuis trois mois que vous êtes ici,
vous êtes fait aimer de toute la maison; vous,
le fils d'un ancien ami de mon père! C'est affreux!

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier tenant toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

JULES.

Eh bien! charmante Amélie! dussiez-vous
me condamner à ne vous revoir jamais, apprenez
toute la vérité. (A demi-voix.) J'ai trompé
votre père, vous-même, tout le monde.

AMÉLIE, effrayée.

Ah mon Dieu!

JULES.

Je ne suis pas celui que vous croyez.

AMÉLIE.

Est-il possible! vous n'êtes pas le fils de
M. Durand?

JULES.

Eh non!... Je suis l'ami de son fils... Ce
n'est pas la même chose.

AMÉLIE.

Mais cette lettre de M. Durand que vous
avez remise à mon père, lorsque vous vîtes
vous établir ici, elle était d'une fausse!

JULES, vivement.

Ah! gardez-vous de le croire! Non! cette
lettre était bien de lui. Seulement, c'est son
fils qui devait la présenter à votre père, il m'a
fait le plaisir de me la prêter, et voilà comment
depuis trois mois...

AMÉLIE.

Vous êtes ici sans un sou! supposez!... Mais
qui donc êtes-vous, maintenant?

JULES.

Mon nom!... que servirait de vous le dire? Il vous est inconnu; du moins, je le crois... (A part.) Elle n'est pas huissier.

AMÉLIE.

Mais quel motif a pu vous déterminer à employer cette ruse?

JULES.

Le plus impérieux de tous... la nécessité. J'étais forcé de me cacher.

AMÉLIE.

De vous cacher? (Avec hésitation.) Vous avez donc fait quelque mauvaise action.

JULES.

Pouvez-vous le penser? Non!... mais j'ai eu un léger différend avec la magistrature. J'ai eu la faiblesse de faire de petites lettres-de-change.

AMÉLIE.

Mais, si elles étaient petites?

JULES.

Ah! voilà; mais j'ai suppléé à leur importance par le nombre. Le jour de l'échéance est arrivé, et le Tribunal de Commerce (c'est assez ridicule), le Tribunal de Commerce... Que vous dirai-je? Je venais d'échapper par une espèce de miracle aux inconvénients de la situation, lorsque je rencontrai Durand; je lui exposai en deux mots la nécessité où j'étais de me mettre à l'abri des recherches; il m'offrit la lettre que son père lui avait donnée pour le vôtre... Vous savez le reste.

AMÉLIE.

Ah! monsieur, je ne saurais vous dire l'effet que cet aveu produit sur moi... (Avec intérêt.) Et qui vous force à partir?

JULES.

Ah! je vais vous dire... D'abord une raison de délicatesse... Oui, si nous restions plus long-temps auprès l'un de l'autre, moi, qui n'ai rien... vous, qui allez vous marier.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

JULES.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Un seul mot suffirait peut-être
Pour troubler tout votre bonheur;
Car bien souvent on n'est pas maître
D'imposer silence à son cœur.
En pareil cas, je dois le croire,
Quand le cœur est mal affermi,
On est plus sûr de la victoire
Quand on est loin de l'ennemi.

AMÉLIE.

Quoi! c'est là, monsieur, le motif de votre fuite?

JULES.

Ah! ce n'est pas le seul. Non. Je comptais recevoir une somme assez majeure qui m'est due par un homme qui habite l'Alsace, et pour lequel j'ai suivi à Paris une affaire importante. J'espérais par-là faire honneur à mes engage-

ments, et implorer de votre père le pardon d'une ruse coupable... Mais j'ai écrit, et depuis trois mois je n'obtiens pas de réponse. Plus de salut pour moi, car, ce matin, en me mettant à la fenêtre, j'ai cru apercevoir une figure... de sinistre présage.

AMÉLIE.

Qui donc?

JULES.

Un de mes ennemis... un huissier... et comme je ne voudrais pas, pour tout au monde, que l'excellent M. Clémançot eût le chagrin de se voir enlever son hôte, je vais au-devant du destin, de peur qu'il ne vienne au-devant de moi.

AMÉLIE.

Y pensez-vous?... Mais vous me faites trembler... Comment! on vous arrêterait?...

JULES.

La seule chose qui m'afflige, c'est de laisser, en partant d'ici, une réputation imméritée; mais je me confie à l'avenir: le véritable Durand viendra quelque jour voir votre père... Il vous dira que son ami n'a pas de fortune, mais qu'il a le cœur droit et sincère; qu'il était digne peut-être d'un meilleur sort; et, en faveur du Durand légitime, vous pardonnerez à celui qui a usurpé son nom. Dans une heure je serai à Melun, où j'ai fait arrêter ma place à la diligence, et ce soir je couche à Paris... Vous dire où, c'est ce que j'ignore; mais n'importe... (A part.) N'entends-je pas du bruit? (Il écoute.) Non... La justice me corne aux oreilles.

AIR : Noble dame, pensez à moi.

Un songe affreux poursuit ma vie!
Ah! pour moi quel rêve cruel!
Je crois voir Sainte-Pélagie
Qui m'offre un lit dans son hôtel.

AMÉLIE.

Quoi! monsieur, vous quittez ces lieux,
Et sans me faire vos adieux!

JULES.

L'avez-vous pu penser, grand Dieu!...
Adieu, belle Amélie, adieu!
Adieu!

AMÉLIE.

Adieu!

(Il sort pendant la ritournelle. Amélie le suit des yeux et redescend tristement la scène.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, seule.

Il part!... il part!... C'était bien la peine d'avoir de l'amitié pour lui. L'ingrat!... Et comme il nous a trompés! Prendre un nom qui ne lui appartient pas... Mais ce pauvre jeune homme, puisqu'on voulait l'arrêter, il a bien fait.

SCÈNE III.

ANNETTE, AMÉLIE.

ANNETTE, accourant par le fond.

Mademoiselle! mademoiselle! savez-vous la nouvelle? M. Durand qui s'en va!

AMÉLIE.

Je le sais.

ANNETTE.

Et il reviendra pour la noce.

AMÉLIE.

Je l'ignore.

ANNETTE.

Comment! il s'en irait tout-à-fait?

AMÉLIE, en soupirant.

C'est possible, ma pauvre Annette.

ANNETTE.

Ah ça! mais ça lui a donc pris comme...
(Elle regarde par la fenêtre.) Tenez! le voilà qui arrange la bride de son cheval.

AMÉLIE.

Comme il a l'air chagrin!

ANNETTE.

Le cheval? je ne trouve pas. Ah! c'est de lui que vous voulez parler? c'est vrai. Le voilà monté. (Elle crie.) Au revoir, monsieur Durand! Dites-lui donc adieu! il vous fait signe. Au revoir! au revoir!

AMÉLIE, faisant des signes d'adieu.

Adieu! adieu!

ANNETTE.

Le voilà parti!... Dieu va-t-il fort!!! Oh! que j'aurais donc peur si j'étais à califourchon comme ça, sur le dos d'un animal! Mais pourquoi donc, mam'selle, que vous avez l'air triste? puisque vous allez vous marier? Ah! si je me mariaais, moi, si j'avais la belle robe blanche, le bouquet au côté, et la fleur d'orange sur la tête, je rirais comme une folle.

AMÉLIE.

Tais-toi, tais-toi; voici mon père.

ANNETTE.

Faut pas lui dire que vous êtes triste? (A part.) Je n'y comprends rien; elle se marie et elle est triste!

SCÈNE IV.

ANNETTE; CLÉMANÇOT, entrant par la porte à droite; AMÉLIE.

CLÉMANÇOT.

Ma foi! voilà deux heures que je suis au grenier pour voir de plus loin... Personne sur la grande route; à moins que ne cher Montivon ne soit venu par la traverse... ce qui est bien possible... Et l'ami Durand, où est-il donc? je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui.

AMÉLIE.

Mon père, il vient de partir pour Melun.

CLÉMANÇOT.

Que le diable soit de lui! aller à Melun aujourd'hui; pourquoi faire? Ce garçon là tient beaucoup de son père... Durand est un original... Mais s'en aller quand il sait que j'ai compté sur lui pour tous nos préparatifs... pour servir de garçon d'honneur à Montivon! Cela va le contrarier beaucoup; moi qui lui ai promis que je disposerais tout pour la cérémonie. T'a-t-il dit quand il reviendrait?

AMÉLIE.

Non, mon père.

CLÉMANÇOT.

C'est mal, c'est très mal; sur-tout quand je viens d'obtenir pour lui la place que je sollicitais à son insu, celle de percepteur de contributions. Ne le lui dis pas, je veux le surprendre agréablement. Je lui laverai la tête à son retour. Mais trêve à la mauvaise humeur. C'est un jour de bonheur, d'allégresse; il faut que tout le monde soit gai... Ah! ma fille!... c'est que ce n'est pas une petite cérémonie qu'un mariage! Ça n'arrive qu'une fois dans la vie.

AMÉLIE, d'un air sec.

Quelquefois deux, puisque M. Montivon est déjà veuf.

ANNETTE, à part.

Oh! que j'haïrais un homme veuf, moi!

CLÉMANÇOT, à Annette.

De quoi te mêles-tu, toi? (A Amélie.) Il est veuf, c'est vrai; mais il est encore jeune. Il a vingt-sept-ans, c'est un bon âge... Va, va, tu seras très heureuse avec lui. Je sais bien qu'il n'est pas... Ah! ce n'est pas l'Apollon du Belvédère... mais il n'est, ma foi! pas désagréable à l'œil.

AMÉLIE.

Mon père, je ne vous parle pas de son physique... mais il m'a semblé, pendant les quatre jours qu'il a passés ici l'année dernière, qu'il avait le caractère... singulier.

CLÉMANÇOT.

C'est un homme qui a eu tout plein de malheurs. De manière qu'il est devenu fataliste. Il n'eût dernièrement que rien de ce qu'il avait entrepris ne lui a réussi, et qu'il me donnera de vive voix des détails sur tout cela.

AMÉLIE.

Avec le caractère que je lui connais, je crains qu'il ne regarde encore son mariage comme un accident.

CLÉMANÇOT, en partant.

Il en est bien capable, le furon; mais je suis inquiet de ne pas le voir arriver. D'après sa lettre, il y a plus de deux heures qu'il devrait être ici. (On entend Montivon et Julia discuter et dehors.) Eh mais! n'entends-je pas?... Eh oui! c'est sa voix... et celle de Durand.

AMÉLIE, à part, avec émotion.

Il reviendrait.

SCÈNE VI.

JULES, MONTIVON, AMÉLIE, CLÉMANÇOT, au fond.

MONTIVON.

Vous le voyez, charmante Amélie, c'est une suite de la fatalité qui me poursuit. Je reste là à parler de mon événement, et je ne vous demande pas comment vous vous portez... Je suis grossier comme pain d'orge!

AMÉLIE, avec hésitation.

Monsieur!...

MONTIVON, appuyant.

Comme pain d'orge. Je ne connais rien qui peigne mieux ma grossièreté à votre égard. Mon excuse est dans ma situation. Je vais vous montrer toutes mes contusions : je suis sûr que je suis tout bleu.

(Il déboutonne son habit et son gilet; Clémançot accourt vivement pour l'arrêter.)

CLÉMANÇOT, bas à Montivon.

C'est inutile... ma fille...

MONTIVON.

C'est juste... mais je disais, comme futur... (Il parle bas à Clémançot et ajoute tout haut :) C'est égal! vous avez raison. (A Amélie.) L'essentiel est que vous ne m'en veuillez pas.

AMÉLIE.

Monsieur, j'ai été plus touchée de votre accident que de votre silence.

MONTIVON, d'un air gracieux.

Charmante répartie!

AMÉLIE.

Je vois que, Dieu merci! le résultat de cet événement (regardant Jules.) n'aura rien d'affligeant pour personne; j'aurai seulement une grâce à vous demander, ou plutôt à mon père.

CLÉMANÇOT.

A moi?

MONTIVON.

Si ça dépend de moi?

AMÉLIE, à Clémançot.

Je voudrais... je desire vivement que vos projets ne se réalisent que dans un mois.

MONTIVON, stupéfait.

Un mois! je suis anéanti!

AMÉLIE, à Clémançot.

Vous y consentez?

CLÉMANÇOT, avec embarras.

Ma fille!...

AMÉLIE.

J'y compte...

(Elle sort. Clémançot remonte la scène avec elle et paraît lui faire des remontrances.)

MONTIVON, à part, avec dépit.

C'est fait pour moi!

(Il jette son chapeau par terre avec colère, et jette un cri douloureux.)

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que vous faites donc?

MONTIVON, essouffé.

J'avais laissé tomber mon chapeau.

(Il ramasse son chapeau et fait un cri de douleur en se relevant.)

SCÈNE VII.

JULES, CLÉMANÇOT, MONTIVON.

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Oh! nous lui ferons entendre raison. (Montivon remonte la scène et s'occupe à épousseter ses vêtements, pendant le dialogue entre Clémançot et Jules.) (A Jules.) Ah ça! pourriez-vous me dire, mon cher ami, ce que vous allez faire à la ville?

JULES.

Monsieur, j'y allais pour... (A moi-même.) Je vous dirai plus tard mon motif, et je pense que vous m'approuverez... (Haut.) Sans l'accident arrivé à monsieur, je ne serais point ici...

MONTIVON, se rapprochant de Clémançot.

C'est vrai! c'est moi qui ai prié monsieur de me donner le bras pour m'aider à arriver jusque chez vous.

CLÉMANÇOT.

Mais, c'est fort heureux!... c'est lui qui doit vous servir de garçon d'honneur.

MONTIVON, regardant Jules.

C'est monsieur?...

JULES, avec hésitation.

Monsieur!...

MONTIVON.

Je vous avoue, mon cher Clémançot, que si j'étais arrivé ici sans accident, j'aurais été bien attrappé. Tout le long du chemin, je me dans à moi-même. C'est drôle, il ne m'arrive rien... Lorsqu'enfin j'ai rencontré monsieur, j'ai dit : voilà mon affaire!

CLÉMANÇOT.

Vous êtes donc toujours fataliste?

MONTIVON.

Je voudrais bien savoir comment je ne le serais pas, quand je vois que le diable fait election de domicile à ma porte, et impossible de lui donner congé? Je crois qu'il a un bail. Je vais vous en faire juge, jeune homme. (Ici Montivon passe entre Clémançot et Jules.) Et vous allez me dire si je ne suis pas l'homme le plus malheureux de France... et de Navarre. Du moment que j'entreprends n'importe quoi, crac! (Jules et Clémançot le regardent avec étonnement.) ça manque.

JULES.

Ce ne peut être qu'une prévention.

MONTIVON, lui à Jules.

J'ai demandé l'emploi de percepteur des contributions; j'ai eu la place. Mais n'en dis rien au père Clémançot, c'est une surprise que je lui ménage. (Haut.) Oh! mais il y a long-

temps que je lutte contre la destinée... Cela remonte à plus de quatre ans. Vous allez voir... En 1827, peu de temps après la mort de mon épouse... (mais ne parlons pas de ça, il n'est question ici que de mes guignons,) en 1827, je sollicitais une place dans les Ponts-et-Chaussées. Après six mois de démarches, qu'est-ce que j'apprends?... j'apprends qu'un jeune homme, qui avait fait une demande la veille, a obtenu l'emploi.

CLÉMANÇOT.

Ah! c'est terrible!

MONTIVON, avec un sourire amer.

C'était un nommé Fombert.

JULES, étonné, et à part.

Ah! la rencontre est bizarre.

MONTIVON.

Assez joli garçon (d'un air de doute), dit-on; et qui se trouvait appuyé par la femme d'un chef de division.

CLÉMANÇOT.

Ça se voit tous les jours; c'est inique.

MONTIVON.

Inique! Vous avez... (A Jules.) Monsieur a parfaitement appliqué le mot. Mais ce n'est rien que ça. Repoussé avec perte aux Ponts-et-Chaussées, six mois après, je braque la lorgnette de mon ambition sur les Finances; ce n'est pas que j'aie absolument besoin d'un emploi; mais enfin expéditionnaire aux Finances, c'est une position sociale, n'est-ce pas? on fait partie de l'État; on mange du budget: c'est une profession. Je me mets donc sur les rangs... Nous étions au moins quatre-vingts. Devinez qui est-ce qui attrape la place? (A Jules.) Devinez, jeune homme!... Allez! cherchez! Vous pouvez chercher aussi, monsieur Clémançot... Je vous le donne en sept.

(Il remonte la scène tranquillement comme pour attendre le résultat de leurs réflexions.)

JULES, avec embarras.

Si c'est le plus digne, c'est vous... sans doute...

MONTIVON.

Du tout!

CLÉMANÇOT.

Alors... un autre?...

MONTIVON.

Du tout... C'était encore ce Fombert, ce même scélérat de Fombert qui avait quitté les Ponts-et-Chaussées, et qui s'était insinué aux Finances, je ne sais par où... un lézard administratif.

CLÉMANÇOT.

Ah! voilà qui est bien étonnant!

JULES.

C'est de la fatalité.

MONTIVON, vivement.

Pure. Vous avez trouvé le mot. (A Clémançot.) Il a trouvé le mot aussi. Vous avouerez que

ceci passe toute expression... J'écumais... Alors, transporté de fureur, d'indignation...

CLÉMANÇOT.

Il y avait de quoi.

MONTIVON.

Je prends un cabriolet.

CLÉMANÇOT.

Très bien.

MONTIVON.

Je vole aux Finances.

CLÉMANÇOT.

Ça s'est vu...

MONTIVON, qui ne comprend pas d'abord l'intention de Clémançot, reste un moment interdit, puis il dit d'un air d'approbation :

Ah! oui... Je demande à voir en face mon obstacle, mon rival, cet homme qui pèse sur toute ma vie comme un cauchemar perpétuel... Il y avait quinze jours qu'il n'était venu au bureau, et il était remplacé... Oh! alors, je dis: Un instant! s'il est sans place, gare à moi! il faut que je lui en trouve une, à ce gaillard-là... Je cours, je questionne, je m'informe; enfin, après mille recherches, j'apprends que mon luron a fait des lettres-de-change... mais qu'il en a fait! qu'il en a fait!... plus que notre Saint-Père le pape ne pourrait en bénir en quarante-huit heures de travail. Un de mes voisins en avait quinze, de deux cents francs chacune. Je vais chez le voisin; je lui achète sa créance. (A Clémançot.) Pour le coup, je me dis: Je tiens mon homme! (Se retournant gaiement vers Jules et lui saisissant le bras.) Je tiens mon homme! Une fois à Sainte-Pélagie, c'est bien le diable si je le trouve encore pour me barrer le chemin.

JULES, à part.

En effet, ce nom me revient maintenant. Que le ciel te confonde!

MONTIVON.

Après huit jours de recherches, on l'arrête...

CLÉMANÇOT.

Ah! vous le tenez à la fin!

MONTIVON.

Minute. Ici, dénoûment tragique; on pleure (pas moi, par exemple), mon huissier et les gardes du Commerce...

CLÉMANÇOT.

Pleuraient?...

MONTIVON.

Allons donc! Il y a des professions qui ne pleurent jamais. Mon huissier, dis-je, et les gardes du Commerce le conduisaient à la maison... en question; voilà qu'en traversant le pont d'Austerlitz, mon luron fait un écart, et puis, plof!

CLÉMANÇOT, d'un air effrayé.

Ah mon Dieu!

JULES, de même.

Il se jette à la rivière?

MONTIVON.

Comme une poule d'eau, mon ami... Vous

jugez de l'embarras de mes trois officiers ministériels qui ne savent pas nager, et qui restent là... le bec... sur le pont, avec leur dossier sous le bras. Enfin, on a vu ce malheureux passer sous des bateaux de vin, des bateaux de charbon, des bateaux de fagots, enfin tous les bateaux imaginables... bref, il a disparu... noyé... à perpétuité... comme un joli garçon, sans que j'aie jamais eu le plaisir de le voir.

CLÉMANÇOT.

O ciel! quel événement! c'est affreux!

JULES.

Ma foi! c'est bien fait, c'est très bien fait.

MONTIVON.

Incident horriblement ridicule, et qui me coûte mille écus, sans les frais.

JULES.

Au moins vous êtes débarrassé d'un adversaire diablement incommode, convenez-en... Il est vrai que vous lui avez fait payer assez cher le triste avantage que le hasard lui a donné.

MONTIVON, à Jules.

Eh bien! j'aime beaucoup... (se retournant vivement vers Clémançot.) j'aime beaucoup le raisonnement de monsieur. (A Jules.) Il s'est noyé, c'est vrai; mais il s'est noyé à mes frais; il n'a pas déboursé un sou. (Vivement, à part, d'un air satisfait.) Mais dam!...

CLÉMANÇOT.

Mais peut-être ne perdrez-vous rien; car, enfin, sa famille...

MONTIVON.

Sa famille? le ciel me garde d'aller au-devant des Fombert... s'il en existe.

CLÉMANÇOT.

Allons, allons, vous avez été malheureux; maintenant il n'y faut plus penser... Oublions le passé... Et l'héritage?...

MONTIVON, d'un air confidentiel.

Oh! cela va très-bien. Si le diable ne s'en mêle pas, j'aurai une réponse aujourd'hui; j'ai donné ordre qu'on m'envoyât la lettre ici par un exprès... (A Jules.) Je vous demande pardon; c'est lui qui me parle. (A Clémançot.) C'est une fameuse affaire; nous ne sommes que dix-sept héritiers, et je représente un tiers de tête; j'ai déjà dépensé douze cents francs pour justifier de mes droits. Mais, mon cher Clémançot, je ne vous cache pas que je suis moulu, et qu'après la scène de pantomime que j'ai jouée sur la route, j'aurais diablement besoin de me refaire un peu.

CLÉMANÇOT.

Je vais faire hâter le déjeuner; il cuit, mon ami, il cuit. Je vous laisse avec Durand, votre garçon d'honneur, le fils d'un de mes bons amis. Faites votre paix ensemble, en attendant.

MONTIVON, bas à Clémançot en le reconduisant.

Eh mon Dieu! ce pauvre Dunand! ce n'est pas sa faute s'il m'a assailli. J'aurais été à

cent lieues de lui qu'il m'aurait écrasé tout de même: c'est le sort; je commence à m'y faire.

CLÉMANÇOT, sortant par la droite.

Ah! diable de fataliste que vous êtes!

JULES, à part, tandis que Montivon reconduit la voiture.

Voilà une arrivée qui complique singulièrement ma situation.

SCÈNE VIII.

JULES, MONTIVON.

MONTIVON.

Ah! vous vous appelez Dunand?

JULES.

Non, monsieur, pas Dunand; Durand.

MONTIVON.

J'ai connu autrefois un nommé Dunand, c'était peut-être votre cousin?

JULES.

J'ai l'honneur de vous dire que mon nom est Durand. (Appuyant.) Durand.

MONTIVON.

J'entends bien! D'où êtes-vous?

JULES.

Ma famille a toujours habité Paris.

MONTIVON.

Ah bien! ça ne peut pas être cela. Les Dunand que j'ai connus étaient de Payonne! Monsieur votre père a-t-il beaucoup d'enfants?

JULES.

Je suis fils unique.

MONTIVON.

C'est singulier! les Dunand étaient trois frères... dont une demoiselle.

JULES, à part.

Il paraît qu'il y tient! laissons-le aller.

MONTIVON.

Mon cher Dunand, je n'en rends pas moins grâce au ciel du hasard heureux qui m'a fait faire votre connaissance, quoique dans le premier instant nous ne fussions pas placés fort agréablement pour causer, vous qui êtes... et moi qui étais...

(Il imite le geste d'un homme qui est hanté aux pieds d'un cheval.)

JULES.

Je serais enchanté, monsieur, de réparer le tort involontaire que j'ai eu envers vous.

MONTIVON.

Allons donc! pourquoi donc ça? Du tout, du tout... parbleu!

JULES.

Mais je me vois forcé de m'éloigner... Il le faut.

MONTIVON.

Vous en aller?... Non, parbleu! Eh bien! il serait joli, celui-là! quand le papa vous a nommé pour remplir les augustes fonctions... Allons donc!

JULES.

Je vous assure, monsieur, que personne n'est moins capable que moi...

MONTIVON.

AIR : Ami ! jamais l' chagrin n' m'approche (de PRÉVILLE ET TACONNET).

Je ne vois pas ce qui vous embarrasse,
C'est un tribut levé sur l'amitié;
Garçon d'honneur!... c'est la plus belle place,
Après celle du marié...
Faut-il par moi que vous soyez prié?
Eh bien ! mon cher, c'est moi, moi qui vous somme
D'être ici mon garçon d'honneur.
Me refuser, ce serait une horreur!

JULES, à part.

O destinée ! il faut que le pauvre homme,
Décidément, ait l'instinct du malheur!

Monsieur, je vous assure...

MONTIVON.

Il n'y a pas de : je vous assure. Vous resterez... Comment ! après m'avoir presque assassiné au physique, vous voulez maintenant m'assassiner au moral. Il n'y a que vous qui puissiez lui faire entendre raison.

JULES.

A qui, monsieur ?

MONTIVON.

A mademoiselle Clémançot. Vous n'avez pas entendu ? Elle veut ajourner notre mariage à un mois... Un mois!!!... Savez-vous combien il peut m'arriver d'accidents en un mois?... (Il réfléchit un instant.) Soixante-sept.

JULES.

Quel singulier calcul ! (A part.) Il y a de la folie dans son fait.

MONTIVON.

Cela peut aller là ! Je me connais si bien !... Si vous saviez, mon cher Dunand, comme je me connais !... Parole d'honneur, je suis comme les paratonnerres, j'attire la foudre.

AIR : L'Établi, mon ami (de MILLER).

Au sort pas moyen d'échapper !
Fussiez-vous à Troye en Champagne,
Fussiez-vous à Brest en Bretagne,
Quand le diable vent vous happer,
Il saura, le coquin, il saura vous happer;
Pas moyen, pas moyen d'échapper.

Aux environs de Bagnolet,
J'avais une maison charmante;
Le jour où j'en signais la vente,
Mon ami, la maison brûlait !
J'avais en soin d'avance
De la faire assurer.
Oui... mais mon assurance...

JULES.

Quoi ?

MONTIVON.

Venait d'expirer.

Et les scélérats de voisins, mon cher monsieur Dunand!... ils m'ont chipé toute la braise...

Je n'en ai pas retiré trois fois plein votre chapeau... Quand je vous le dis :

Reprise de l'air.

Au sort pas moyen d'échapper, etc
Ma femme était brune de peau
Et faite!... A cela je me borne :
Représentez-vous une borne
Sur laquelle on met un chapeau.
Quoiqu'elle fût affreuse
Comme les sept péchés,
Eh bien ! la malheureuse
M'a fait... allez!... cherchez!...

Petite scélérate, va !

Reprise de l'air.

Au sort pas moyen d'échapper, etc.

Ainsi, je compte sur vous pour déterminer mademoiselle Clémançot à nous marier sans retard ; (A demi-voix.) Je suis horriblement pressé.

JULES.

Monsieur!... vous me chargez là d'une mission...

MONTIVON.

Vous la remplirez dignement... Oui, oui, vous êtes fort bien dans la maison... Soyez mon appui, mon avocat; pour un rien je me jetterais à vos genoux... Parole d'honneur, je m'y jetterais, si je ne craignais pas de paraître ridicule. (Il remonte la scène pour s'assurer qu'il ne peut pas être vu, puis il revient près de Jules et s'efforce de se jeter à genoux, en disant : hein ? hein ? comme pour le consulter. Jules s'y oppose.)

JULES.

Y pensez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela... Je tâcherai, mon cher monsieur Montivon...

MONTIVON, avec effusion.

Appelez-moi votre ami... Qu'est-ce que ça vous fait, mon cher Dunand ?

JULES, à part.

Il me fait de la peine ! (Haut.) Mon ami ! comptez sur moi.

MONTIVON.

C'est ça. (D'un air solennel.) Dunand ! je compte sur vous.

AIR : Dans ce castel, dame de haut lignage.

Déployez bien toute votre éloquence,
Pour hâter notre heureux hymen.
Je mets en vous toute ma confiance ;
Mais que, sur-tout, la noce ait lieu demain.
Demain, sans faute... il le faut, j'y persiste.
C'est important, car si je rénssis,
C'est que le diable, ayant perdu la piste,
N'a pas encor découvert où je suis...

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ANNETTE, entrant par la droite.

ANNETTE.

Le déjeuner de M. Montivon est servi.

MONTIVON.

J'y cours... ou plutôt, je m'y traîne, car, mon cher Dunand, vous m'avez mis dans un état affreux!... La jeune fille! donnez-moi le bras!... (Elle lui prend le bras.) Holà! êtes-vous maladroite! vous me prenez le bras, là justement où l'animal a le plus tapé... (Annette lui prend l'autre bras; il jette un nouveau cri, et finit par s'appuyer sur son épaule.) (A Jules en sortant.) Je vous demande pardon! c'est ridicule tout ça! mais que diable voulez-vous?

SCÈNE X.

JULES, seul.

Comment me tirer de là!... c'est à en perdre la tête. Parler au père, c'est impossible... Et ce malheureux Montivon qui me jette sa confiance à la tête... un homme dont, sans le savoir, j'ai contrecarré tous les projets, et pour une fois que je le rencontre sur mon chemin, je l'écrase. (On entend Montivon pousser un cri dans la coulisse.) Mais voyons! puisque le sort m'a ramené ici, si j'essayais de remettre à Amélie le billet que j'avais préparé pour elle... ce billet qui lui peint mon amour, qui l'engage à rompre cette union... Oh! fi donc!... j'ai la confiance de ce malheureux futur, et j'irais le trahir... (Il aperçoit Amélie et reste interdit.) Amélie!

SCÈNE XI.

JULES; AMÉLIE, entrant par le fond.

AMÉLIE.

Je suis aise de vous trouver seul, monsieur Jules, j'ai besoin d'un conseil. Parlez, que dois-je faire?...

JULES.

Je sais, mademoiselle, que vous n'avez point d'amour pour M. Montivon; mais il a de la fortune, c'est un honnête homme; il peut vous rendre heureuse... Le retard que vous voulez mettre à accomplir le vœu de votre père peut compromettre votre avenir. Hâtez votre mariage, c'est tout ce que je puis, tout ce que je dois vous dire. (Avec timidité.) J'ai peut-être plus de mérite qu'un autre, en vous donnant ce conseil.

AMÉLIE, avec un sentiment de reproche.

C'est vous qui me le donnez!...

AIR: De votre bonté généreuse

Je subirai la loi que l'on m'impose,
Mais un motif peut encor m'arrêter,
Car sur l'époux qu'ici l'on me propose,

Moi, je venais vous consulter.

De cette main qu'il faut que je lui donne,
Quelqu'un est-il plus digne à votre gré?

(Montivon paraît au fond.)

JULES.

Plus digne? Non, je ne connais personne.

AMÉLIE, avec indignation.

Eh bien! monsieur, j'obéirai. (Ils.)

SCÈNE XII.

JULES, MONTIVON, AMÉLIE.

(Montivon a changé de gilet et d'habit.)

MONTIVON.

O vertueux Dunand! Si je n'étais pas dans l'état où je suis, je voudrais vous serrer dans mes bras; mais impossible! je suis presque en dissolution; il n'y a que le côté gauche qui marche un peu.

JULES.

Quoi! monsieur Montivon, vous avez déjà déjeuné?...

MONTIVON.

Je n'ai pas taim... (Bas à Jules.) Et puis je ne puis pas m'asseoir... je vous dirai pourquoi. (Haut.) Charmante Amélie! je suis touché jusqu'aux larmes de ce qu'il vient de vous dire... Vous consentez, n'est-ce pas? Oh! dites-moi, dites-moi, que vous consentez à ne pas retarder la cérémonie; et vous pouvez ajouter tout bas Je suis une femme idolâtrée!

AMÉLIE, avec intention.

Je ne veux qu'être aimée, monsieur, ce désir est d'autant plus sincère que jusqu'à présent de moins, il n'a pas été exaucé.

MONTIVON, à part, après un moment de réflexion.

Je ne sais pas à quoi elle veut faire allusion, en me disant cela. Ah! imbécile que je suis!... Dans l'excès de ma joie, j'oubliais de vous dire... J'arrive de l'écurie... Oui, j'ai vu voir mon assassin manger de l'avoine (c'est une fort belle bête); j'ai fait une trouvaille à la porte... une lettre...

JULES, à part.

Ma lettre, que j'aurai laissée tomber, en descendant de cheval.

MONTIVON.

Je l'ai mise dans ma poche, et la voici.

JULES, bas à Montivon.

Que faites-vous, monsieur Montivon? cette lettre...

(Jules saisit vivement le bras de Montivon pour l'empêcher de remettre la lettre à Amélie, celui-ci fait un cri de douleur.)

MONTIVON.

Ho! holà!... (En criant d'un air douloureux.) Oh! mon bon ami, parole d'honneur! vous m'avez fait un mal affreux! Eh bien! quoi! cette lettre...

JULES, bas à Montivon.

Donnez-la-moi.

MONTIVON.

En voilà une jolie, par exemple! Vous lisez une lettre qui n'est pas à votre adresse! Est-ce vous qui êtes mademoiselle Amélie Clémence?

çot? Voilà toute la question. Êtes-vous mademoiselle Amélie Clémançot? Répondez franchement.

AMÉLIE.

Quoi! cette lettre?...

MONTIVON.

Vous est adressée, et quoiqu'elle ne soit pas cachetée, je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue... La voici telle que la nature l'a produite...

(Amélie prend la lettre.)

JULES, à part.

Et c'est lui!... Cet homme est marqué du sceau de la fatalité.

MONTIVON, bas à Jules.

Vous avez eu de la peine à la décider, hein?

JULES.

Je vous jure que jamais position ne fut plus embarrassante que la mienne.

AMÉLIE, regardant la signature.

De lui!... (Elle lit.) « Mademoiselle, jusqu'à présent je vous ai caché mes sentiments, mais je ne puis en contenir plus long-temps l'expression. Je vous aime, je vous adore! Au nom du ciel! faites tout au monde pour rompre votre mariage avec ce Montivon, ou je m'éloigne pour toujours. Selon votre réponse, au revoir ou adieu! » Il m'aime! et c'est M. Montivon qui me remet cette lettre...

MONTIVON, bas à Jules.

Elle a l'air drôle, dites donc?

JULES, avec embarras.

Oui... il me semble...

AMÉLIE, souriant à Montivon.

Je vous remercie, monsieur Montivon, de votre discrète attention; je ne l'oublierai pas.

(Elle fait une révérence.)

MONTIVON, à part, avec joie.

Elle ne l'oubliera pas!... Tout me sourit, mon ami, tout me sourit. (La saluant.) Vous nous quittez? Je vous présente l'hommage pressé de mon respect.

(Il jette un cri en saluant, et porte la main à sa hanche.)

AIR: Je reconnais ce militaire.

L'amour dans ses yeux étincelle.

JULES, à part.

Je tremble et de crainte et d'espoir!

(Bas à Amélie.)

Je pars!... Adieu, mademoiselle...

AMÉLIE.

Au revoir, messieurs!

JULES, à part, avec joie.

Au revoir!...

(Au moment où Amélie va sortir, Jules la retient par la main, et lui dit à demi-voix:)

Non! de vous fuir, mademoiselle,

Le devoir m'impose la loi;

Oubliez-la, cette lettre cruelle

Que l'on vous remit malgré moi;
A mon rival engagez votre foi.

(Amélie cherche à réprimer son émotion, et sort d'un air résigné.)

ENSEMBLE.

MONTIVON.

L'amour dans ses yeux étincelle;
Ah! pour moi quel heureux espoir!
Elle est encor six fois plus belle
Lorsqu'elle me dit: Au revoir.

JULES.

Ah! le bonheur est auprès d'elle,
Un instant j'ai cru l'entrevoir.
Pourquoi la fortune cruelle
Vient-elle m'ôter tout espoir?

SCÈNE XIII.

MONTIVON, JULES.

MONTIVON.

Je suis aux anges! Je plane dans le septième ciel! Vertueux jeune homme! C'est à vous que je dois ça, Dunand!... Dunand! c'est à vous que je dois ça!

(Il s'avance vers Jules, et le prend dans ses bras avec effusion.)

JULES, à part.

Sa reconnaissance m'embarrasse à un point...

MONTIVON

Oui!... quand je pense que c'est à vous que je dois de voir mon mariage conclu si promptement... Tenez! parole d'honneur! je voudrais faire quelque chose pour vous.

JULES, modestement et avec embarras.

Ah! monsieur Montivon!...

MONTIVON, criant plus fort que lui.

Si, si, si fait! si!... je veux vous faire avoir un débit de tabac!... Aimerez-vous un débit de tabac dans un bon quartier? ou un bureau de papier timbré? hein?

JULES, en souriant.

Mille remerciements! Je ne porte pas si haut mon ambition.

MONTIVON.

C'est que, voyez-vous, je suis si content d'avoir enfin trouvé un homme qui me seconde dans mes entreprises; moi qui depuis quatre ans ai toujours été poursuivi par ce coquin de l'ombert!... Enfin il est mort; que le diable l'emporte!... et sur-tout qu'il ne le lâche pas!... O diable!... ne va pas le lâcher, mon bon ami.

JULES, à part.

Dites donc votre nom à ce malheureux-là!

SCÈNE XIV.

JULES; CLÉMANÇOT, arrivant par la droite, un bouquet à la boutonnière, MONTIVON.

CLÉMANÇOT.

Comment! mon ami, vous donnez à ma fille... Je viens de voir la corbeille.

MONTIVON, se frottant les mains.

Voilà, monsieur Clémançot, voilà!...

(Il est occupé à mettre ses gants; il les regarde avec attention.)

CLÉMANÇOT.

Qu'avez-vous donc?

MONTIVON.

C'est que... je m'aperçois... j'ai acheté deux gants de la même main. Si vous vouliez me...

(Clémançot lui donne un de ses gants.)

CLÉMANÇOT.

Où, j'ai vu la corbeille. Ce sont de jolies épingles! (Bas à Jules.) Savez-vous que c'est un cadeau de dix mille francs! Aussi j'ai profité du moment... J'ai fait prévenir à la mairie, à l'église... On nous attend... Le curé avec son étole, le suisse avec sa hallebarde, les pauvres avec le gobelet de fer-blanc et les bénédictions... Tout le monde est sous les armes... la mariée elle-même... je l'entends.

MONTIVON, marchant à grands pas avec joie.

Ah! je crois que j'en deviendrai fou... Je suis dix fois plus content que lorsque j'ai eu le désagrément de perdre ma première... Comme on change!... La voilà!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES; AMÉLIE, en costume de mariée, VOISINS et VOISINES.

CHOEUR.

AIR du Hussard de Felheim.

Puisqu'un doux hymen les engage,
Qu'ils soient contents, qu'ils soient heureux!
Pour le bonheur de leur ménage,
Que le ciel exauce nos vœux!

MONTIVON.

Notre union a droit d'être bénie.

Car le destin, en vérité,

Après quatre ans de tyrannie,

(Montrant Amélie.)

Me doit bien cette noblesse

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

CLÉMANÇOT, à Amélie.

Ma fille! c'est très bien.

(Il l'embrasse au front.)

MONTIVON, à Jules.

C'est votre ouvrage, Dunand.

JULES, à part.

Quel supplice! et pas moyen de parler à Amélie, au milieu de cette cohue nuptiale.

MONTIVON.

Allons, mon cher Dunand, je connais l'usage: le garçon d'honneur donne la main à la mariée; moi je vais donner le bras au papa Clémançot.

JULES.

Quoi! monsieur, vous voulez...

MONTIVON.

Ah! gaillard que vous êtes! je devine... Vous voudriez bien aller voltiger, courir de l'une à l'autre... Du tout... Vous êtes garçon d'honneur, le bras à la mariée, tout de suite... (Il prend la main d'Amélie, la place dans celle de Jules, et court prendre le bras de Clémançot. / À Clémançot.) Je crois qu'il est un peu vexé; mais, ma foi! qu'y faire?

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Il n'y a rien à y faire... Mais le diable m'emporte! vous êtes un homme...

MONTIVON.

Je m'en flatte, mon cher... (A part.) Cette nouvelle qu'il m'apprend!

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

(Au moment où tout le monde va pour partir, Annette apporte une lettre.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, une lettre à la main.

Pardon, monsieur, mais c'est une lettre pour M. Montivon.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

CLÉMANÇOT, MONTIVON, AMÉLIE,
JULES, VOISINS et VOISINES dans le fond.

MONTIVON.

Une lettre pour moi! Allez, allez toujours. Je vous rejoins à la mairie.

CLÉMANÇOT.

Non, non, nous attendrons... Lisez votre lettre.

MONTIVON.

De Strasbourg! C'est celle que j'attendais. L'affaire de l'héritage... Des lettres-de-change, sans doute... (Il déchante la lettre.) Non, il n'y a rien dedans.

CLÉMANÇOT.

Diab! c'est intéressant... Voyons...

MONTIVON.

C'est de mon honneur d'affaires... Laissez, mon cher Clémançot, laissez, c'est la propriété de votre fille maintenant.

CLÉMANÇOT.

Volontiers, parbleu! (Il lit.) « Monsieur, la succession de M. votre oncle a été enfin inventoriée. Elle se compose d'environ mille francs en numéraire. »

MONTIVON.

Bon! bon!

CLÉMANÇOT.

« Sa maison de Strasbourg, cinquante arpents de vignes sur les bords du Rhin, et environ vingt mille francs de bijoux... »

MONTIVON.

Excellent oncle!

CLÉMANÇOT.

« On a trouvé dans ses papiers un testament olographe qui institue pour légataire universel... »

MONTIVON, vivement.

Qui!

CLÉMANÇOT.

« Un autre que vous... »

MONTIVON.

Ah! le vieux malfaiteur!

CLÉMANÇOT.

« Un jeune homme qui a suivi pour lui un procès duquel dépendait toute sa fortune. »

MONTIVON.

Nous sommes volés comme dans un bois!

CLÉMANÇOT.

« Ce jeune homme se nomme Jules Fombert. »

JULES, à part.

Est-il possible!

MONTIVON, avec force.

Holà! Ah mon Dieu! Une chaise, mon ami, une chaise!... Pour l'amour de Dieu, une chaise! je fonds sous moi.

(Jules apporte précipitamment une chaise. Montivon se laisse tomber dessus; mais il se relève brusquement en jetant un cri douloureux, et s'assied sur sa jambe qu'il a pliée sur la chaise. Il semble anéanti sous le poids de sa douleur. Pendant ce mouvement, Jules est passé du côté de Clémançot, à gauche de la scène.)

JULES, bas à Clémançot

Il faut absolument que je vous parle.

CLÉMANÇOT.

Attendez! attendez! (Il lit.) « Cependant, d'après le vœu du testateur, et comme depuis long-temps il a perdu de vue le légataire, l'héritage retournerait à la famille dudit testateur. »

MONTIVON, qui jusque-là est resté accablé.

La famille dudit testateur?... J'en suis membre.

CLÉMANÇOT.

Sans doute. (Continuant de lire.) « A la famille dudit testateur, si elle pouvait produire une preuve légale du décès de Fombert. »

MONTIVON, se levant.

Je respire! je respire... J'avais là un poids de seize quintaux. En voilà un qui peut se vanter de s'être noyé à temps.

JULES, bas à Clémançot.

Monsieur, il faut que je vous dise absolument...

CLÉMANÇOT.

Tout-à-l'heure, je suis à vous.

MONTIVON, avec joie.

La preuve est facile à donner, parbleu! Il s'est jeté à l'eau en présence de M. Maigrepeau, huissier, et en présence des gardes du Commerce... S'il est mort?... Je le crois, parbleu! bien qu'il est mort! ce digne garçon! Hein! mon cher Dunand, j'en échappe d'une belle. Allons, partons, partons!...

JULES, à part.

Et impossible de parler à M. Clémançot!

MONTIVON.

Allons, allons! Ne vous impatientez pas. Nous voilà.

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

(Après quelques mesures, Annette arrive; tout le monde se tait.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE.

Un monsieur demande à parler à M. Montivon.

MONTIVON.

Encore un obstacle! le diable a bien de la peine à me lâcher... Quel est ce monsieur?

ANNETTE.

C'est M. Maigrepeau, huissier de Paris.

SCÈNE XIX.

MONTIVON, MAIGREPEAU, CLÉMANÇOT, AMÉLIE, JULES et ANNETTE.

MONTIVON.

Maigrepeau! c'est le ciel qui l'envoie! c'est un témoin de l'événement. Ah! maître Maigrepeau, je parlais de vous à l'instant.

MAIGREPEAU.

Depuis ce matin, je rôde dans le voisinage; j'avais oublié le nom de votre hôte. Je viens vous chercher! Grande et bonne nouvelle! Vos mille écus ne sont pas perdus!

MONTIVON.

Comment ça?

MAIGREPEAU.

J'ai fait des recherches.

MONTIVON, avec inquiétude.

Quelles recherches?

MAIGREPEAU, d'un air de triomphe.

Et j'ai fini par découvrir une fameuse affaire. Votre débiteur n'est pas mort!

MONTIVON.

Ah grand Dieu! je vois tout bleu! j'ai un éblouissement.

MAIGREPEAU.

Pas plus mort que vous et moi, le drôle!

(Montivon a les yeux fermés; il reste un instant comme frappé de stupeur, puis il croise les bras sur sa poitrine, et marche à grands pas d'un air égaré.)

CLÉMANÇOT.

Diable! mais ceci change bien la question. *(Regardant Montivon avec inquiétude.)* Mais quelle mine fait Montivon? Je crois qu'il devient imbécile! Ah grand Dieu! il tourne à l'imbécillité.

MONTIVON, d'un air hébété.

Fombert! Fombert! être féroce! tu ne veux donc pas me laisser tranquille?

(En prononçant cette phrase, il arrive devant Maigrepeau.)

MAIGREPEAU, d'un air mystérieux.

J'ai découvert qu'il est caché dans une maison de cette ville.

MONTIVON, effrayé.

De cette ville!... Ah! le scélérat!... je suis sûr qu'il me cherche. Je voudrais me cacher... Dunand! Dunand! cachez-moi, je vous en prie!

(Il prend les mains de Jules, et se place devant lui.)

MAIGREPEAU.

Si vous vous cachez tous les deux... c'est très drôle; il est, dit-on, caché lui-même sous le nom de Durand...

CLÉMANÇOT.

Bah!

MONTIVON.

De Dunand!

(Jules fait un mouvement en avant, Maigrepeau l'aperçoit.)

MAIGREPEAU.

Eh mais! le voilà!

MONTIVON.

Lui!

JULES.

Moi-même.

(Montivon se tourne avec effroi vers Jules, le regarde fixement et se sauve de l'autre côté de la scène.)

MONTIVON.

A la garde! à la garde!

JULES, s'approchant de Montivon.

Monsieur Montivon...

MONTIVON, vivement.

Ne m'approche pas, génie infernal! ne m'approche pas! ou je me porte à des excès sur toi. Clémançot, je quitte votre maison, je la quitte... Lucifer est à mes trousses... Voilà son fondé de pouvoirs... Il n'y a pas moyen...

CLÉMANÇOT.

Allons! allons! vous êtes visionnaire, mon pauvre ami!

MONTIVON, d'un air d'indignation, et en faisant un geste menaçant.

Missionnaire?

JULES.

Mais, monsieur Montivon, réfléchissez donc!... J'aimais mademoiselle avant vous...

MONTIVON.

Il l'aimait! il l'aimait!

JULES.

C'est vous qui, malgré moi, lui avez remis la lettre?...

MONTIVON.

Quoi! cette lettre... *(A Clémançot.)* Et vous ne me l'avez pas dit?

CLÉMANÇOT, bêtement.

Est-ce que je le savais?

MONTIVON, à part.

Ah! c'est ignoble!

JULES.

Monsieur Montivon!

CLÉMANÇOT.

Pouvais-je le deviner? Je voulais le fixer près de nous; c'est pour cela que j'ai sollicité pour lui la place de percepteur des contributions, et on la lui a accordée.

MONTIVON, avec force.

Mais je l'ai demandée aussi.

CLÉMANÇOT.

Est-ce que je le savais?

MONTIVON, hors de lui, après avoir porté la main à ses yeux.

Ah! je vois une quantité innombrable de chandelles... Ma raison se détériore... Il n'y a qu'un moyen d'échapper... Je l'emploierai... Laissez-moi passer!... laissez-moi passer!...

(Il remonte vivement la scène.)

CLÉMANÇOT.

Où allez-vous? où allez-vous, Montivon? Vous êtes dans une agitation...

MONTIVON, au désespoir.

Je vais périr dans les flots de Seine-et-Marne.

TOUS.

Grand Dieu!

CLÉMANÇOT.

Avez-vous perdu la tête!... Je vous défends de quitter cette maison. *(Aux invités.)* Ne le laissez pas sortir!*(Montivon marche d'un air égaré, Jules le suit sans qu'il s'en aperçoive.)*

JULES.

Monsieur Montivon, un peu de philosophie! quand vous serez plus calme, vous me rendrez justice. Je vous jure que...

MONTIVON, apercevant Jules auprès de lui.

Ne m'approche pas! ne m'approche pas! *(Il se sauve au milieu des invités; il en jette plusieurs par terre, puis, revenant sur le devant de la scène, il prend Clémançot par les épaules, comme pour s'en faire un rempart, et se place derrière lui.)* Ne m'approche pas! *(Par un mouvement brusque, il fait promettre Clémançot, se trouve face à face avec lui, et lui dit d'un ton hargneux.)* Ainsi, monsieur Clémançot, je suis chez vous en état d'arrestation... Vous m'écoutez cependant que je ne puis pas respirer le nom-

air que cet être fantastique que le destin a collé à ma destinée.

CLÉMANÇOT, pleurant aussi.

Mon ami, vous avez tort! vous vous faites des idées...

(Ils s'attendrissent de plus en plus tous les deux : Montivon, dans un excès d'expansion, embrasse Clémançot sur les deux joues. Clémançot en fait autant à Montivon.)

MONTIVON, pleurant plus fort.

Hélas! mon Dieu! vous voyez bien qu'il m'est impossible de lui échapper.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Souvent, pour lui faire une niche,
Un écolier, un franc vaurien,
A la queue d'un pauvre caniche
Attache un bouchon d'paille... Eh bien!
Le sort du caniche est le mien!
L'animal effrayé s'agite,
Il saute, il fait mille détours;
Mais il a beau prendre la fuite,
Le bouchon d'paille le suit toujours.
Ainsi j'ai beau prendre la fuite,

(Désignant Jules avec une sorte de fureur.)

V'là l'bonchon d'paille qui m'suit toujours!

Pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller?
(Clémançot le retenant encore, Montivon prend un air suppliant.) Laissez-moi m'en aller à la diligence... pour arrêter ma place.

JULES, avec embarras.

Mon Dieu! monsieur Montivon, je doute que vous en trouviez, car, ayant le dessein de partir ce soir, j'ai arrêté la seule qui restât.

MONTIVON et CLÉMANÇOT, se regardant mutuellement d'un air stupéfait.

Là!

MONTIVON, après un moment et d'un air décidé.

Eh bien! non!... non! je trouve ça très bien; c'est naturel : cela devait être comme ça... (A Jules, d'un air indigné.) O cauchemar!

JULES, tirant un papier de sa poche.

Si j'osais vous offrir le bulletin.

CLÉMANÇOT, prenant le bulletin des mains de Jules, et l'offrant à Montivon.

Ah! oui, prenez le bulletin.

MONTIVON.

Que le ciel m'en préserve! pour que je me casse le cou en route... (Il prend le bulletin des mains de Clémançot, le déchire avec colère, et en jette les morceaux.) Non, non, je m'en irai à pied; oui, à pied... comme un vagabond, comme un pestiféré, comme un dangereux reptile.

CLÉMANÇOT.

Allons! allons! ne vous frappez pas l'imagination; restez avec nous, que diable! vous avez été malheureux... Monsieur a toujours réussi... c'est l'effet du hasard; dans le monde il n'y a qu'heur et malheur.

MONTIVON.

Eh bien! je reste... (A part.) Au fait, c'est lui qui se marie, la veine est peut-être changée.

(D'un air satisfait.) Ah diable! (Il offre la main à Amélie, et la conduit près de Jules en disant :) Mon cher Dunand!... voilà votre fiancée... J'ai été heureux, très heureux en ménage, vous le savez... c'est votre tour maintenant... (A part.) O cauchemar!... *

JULES, à Clémançot.

Que veut-il dire?

CLÉMANÇOT, bas à Jules.

AIR : Déjà la trompette sonne (du HUSSARD DE FELSHEIM).

C'est un mot de novell' mode;
Groom, banquier ou potentat,
Tout homm' qui nous incommode
Est cauch'mar de son état;
Arrangeurs de vicilles pièces,
Jongleurs du trône et d' l'autel,
Et ceux qui grug'nt nos espèces
Pour payer leur maîtr'-d'hôtel :
Des cauch'mars (bis.)
On en remplirait le Champ-d'-Mars.

MAIGREPEAU.

La comète est retardée,
Mais pour l'annoncer, je crois,
Voici venir une ondlée
De rubans roug's et de crois;
Mais de ces présents célestes,
Bien qu' l'almanach l'ait promis,
Il n'eu tomb' pas sur les vestes,
Ça n'attrap' que les habits.
Quel cauch'mar! (bis.)
Faut pourtant qu' chacun ait sa part.

MONTIVON.

Sur les héros d'antichambre
La peur fait un drôl' d'effet;
Ils ont des sueurs en décembre,
Ils tremblent au mois d' juillet;

* Quelques raisons de localité déterminèrent les auteurs de cette pièce à en supprimer le vaudeville final à la représentation. Les mêmes circonstances n'existant pas dans les départements, ils ont eu devoir le conserver sur la brochure. Voici, dans tous les cas, le seul couplet qui soit chanté sur le théâtre du Vaudeville.

MONTIVON, à part.

O cauchemar!...

AIR : A soixante nos.

Un petit mot en faveur de la pièce...
A demi-voix je voudrais vous parler,
Car si Dunand sait qu'elle m'intéresse,
Il est capable encor de cabaler,
Le scélérat! il viendrait nous troubler.
Préservez-nous de ce cruel outrage!
Protégez-moi! que, du moins, notre auteur,
Qui, bien à tort, m'a pris pour protecteur,
Ne dise pas qu'à ce léger ouvrage
Ma pauvre étoile aura porté malheur.

(Pendant que Montivon salue le public, le rideau tombe. Il se trouve enfermé sur l'avant-scène; et quand il se retourné, il dit en frappant du pied : C'est fait pour moi!... Monsieur Clémançot! monsieur Clémançot! — Clémançot lui répond d'un côté du rideau : Où êtes-vous! — Par ici! — Montivon se dirige vers le côté où il a entendu la voix de Clémançot; mais celui-ci est passé du côté opposé, et crie à son tour : Par où? — Par ici! (A part.) Que le diable l'emporte! Enfin le rideau se relève; Clémançot lui dit : Allons donc; toute la société est déjà partie.)

Faut qu' l'État ferme boutique,
 Disait l'un deux, j'ai, e' matin,
 Rencontré la république,
 S' prom'nant la canne à la main.
 Quel cauch'mar! (*bis*)
 Il s' trouv' que c'était un monchard.

JULES.

Ceux qui livrèrent au glaive
 Tout un peuple valeureux!
 Ah! quel effroyable rêve
 Doit un jour peser sur eux!
 Sous une main decharnée,
 Oui, leur sein s'oppressera;
 La Pologne assassinée

Devant eux se dressera.
 C'est l' cauch'mar (*bis*)
 Qui vous poursuivra tôt ou tard.

AMÉLIE, au public.

Soit fatigue, soit paresse,
 Nos auteurs mal affermis,
 Tandis qu'on jouait leur pièce,
 Tous trois se sont emparmis;
 Ils font un rêve effroyable,
 Ils semblent tout essouffés,
 Je crois (c'est assez probable)
 Qu'ils rêvent qu'ils sont...
 Quel cauch'mar! (*bis*)
 Ah! reveillez-les sans retard!

FIN D'HEUR ET MALHEUR.



UN DUEL

SOUS

LE CARDINAL DE RICHELIEU,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR

MM. LOCKROY ET EDMOND BADON;

Représenté pour la première fois, sur le théâtre national du Vaudeville, le
9 avril 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARIE DE ROHAN-MONBAZON, veuve du connétable de Luynes.....	M ^{me} ALBERT.
LE COMTE DE CHALAIS, favori de Louis XIII...	M. ADRIEN.
LE DUC DE CHEVREUSE.....	M. VOLNTS.
ARMAND DE RETZ, abbé DE GONDI.....	M. ÉMILE TAIGNY.
DE FIESQUE, capitaine des gardes du cardinal..	M. DÉBOUVÈRE.
DE SUZE, } BALAGNIER, } jeunes seigneurs. SOUBISE, }	{ M. PERRIN. M. BALARI. M. PROSPER.
AUBRY, secrétaire du comte de Chalais.....	M. ARMAND.
UN DOMESTIQUE du duc de Chevreuse.....	M. CASSEL.
UN AUTRE DOMESTIQUE.....	M. LACOMBE.
UN HUISSIER du cabinet du roi.....	M. LEJEUNE.
UN GENTILHOMME ORDINAIRE.....	M. AUTERNO.
SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES du duc de Chevreuse, ARCHERS.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du Louvre ; portes au fond ; à gauche, les appartements du roi ; à droite, ceux de la reine.

SCÈNE I.

CHALAIS, assis, un billet à la main ; AUBRY, debout devant lui *.

AUBRY.

On m'a répondu que le cardinal était toujours fort malade ; cependant je n'ai pu le voir.

CHALAIS.

C'est bien.

AUBRY.

Voilà trois jours qu'aucun gentilhomme

n'est venu de la part du roi s'informer de la santé de M. de Richelieu, et cette subite indifférence a été remarquée au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Qu'importe ?

AUBRY.

Comme la dernière entrevue du roi et de son éminence a été fort animée, on commence à craindre une disgrâce, et on l'attribue à monsieur le comte.

CHALAIS.

Il suffit.

AUBRY.

C'est sans doute pour prévenir le coup qui

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

CHALAIS.

Ah! oui, les serments que vous lui avez faits...

LA DUCHESSE.

Ils sont sacrés, monsieur, c'est mon mari. Depuis deux ans, nous sommes secrètement unis.

CHALAIS, accablé.

Mariée!

LA DUCHESSE.

Après la mort de monsieur de Luynes, je me refusai d'abord à contracter un nouveau lien; mais ma famille le voulut, et je fus obligée de céder. Monsieur de Chevreuse a caché jusqu'à ce jour son mariage, par crainte du cardinal, qui voulait m'unir à son neveu, ce même de Launay qui ce matin a péri dans ce malheureux duel.

CHALAIS.

Mariée!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur, vous étonnez-vous encore de ma douleur, et refuserez-vous de me servir?

CHALAIS.

Non, madame, non.

AIR : T'en souviens-tu!

C'en est donc fait, plus d'espoir qui me flatte :

Il faut du sort accepter les arrêts.

Ne craignez pas que ma douleur éclate;

Non, je saurai renfermer mes regrets.

Loin de me plaindre, ah! je vous remercie,

Puisqu'un aveu détruisait mon bonheur,

Puisqu'un seul mot désenchantait ma vie.

D'avoir au moins prolongé mon erreur. *(bis.)*

Mais mon secours pourra-t-il maintenant vous être utile? Monsieur de Chevreuse vient d'être arrêté.

LA DUCHESSE.

Arrêté! ah! le cardinal me l'a caché. En me refusant sa grâce, il savait que sa victime ne pouvait lui échapper. Plus d'espoir! ô mon Dieu!

CHALAIS.

Et ne suis-je pas là, madame? n'avez-vous pas compté sur moi? *(On entend le son du cor.)* Le roi rentre au château : je vais me jeter à ses pieds. Dieu me donne la force de surmonter ses craintes! Lui demander l'impunité pour monsieur de Chevreuse, c'est lui demander le renvoi du cardinal. Beaucoup l'ont tenté qui se croyaient comme moi à la veille de réussir; tous l'ont payé de leur tête. Oh! cela ne m'effraie pas : je vous ai sacrifié mon repos, mon bonheur; ma vie de plus, qu'importe? adieu, madame.

(Il fait un mouvement pour entrer dans le cabinet du roi.)

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, ne me quittez pas ainsi; ne me laissez pas avec cette affreuse

pensée que je serai la cause de votre ruine. Vos paroles, vos regards, tout me tue. Que faut-il donc que je vous dise? c'est mon mari qu'on va conduire à l'échafaud; mon mari... et quand je demande sa grâce, je ne fais que remplir le plus sacré des devoirs.

CHALAIS.

Oui, madame, qui oserait vous blâmer? et d'ailleurs n'est-ce pas lui dont les soins ont su vous plaire?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, oui.

CHALAIS.

N'est-ce pas lui que vous avez préféré?

LA DUCHESSE, presque à elle-même.

Vous n'étiez pas à la cour, alors.

CHALAIS.

Ah! j'avais besoin de ce mot.

LA DUCHESSE, très vivement.

Je n'ai rien dit qui vous autorise à penser...

CHALAIS, de même.

Oh! ne craignez rien! votre parole est là, là, dans mon cœur; elle n'en sortira jamais. Restez ici, adieu, madame.

(Il entre chez le roi.)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, seule.

Mon secret m'a échappé. Malheureuse! oserai-je encore paraître devant lui? Ah! son cœur est généreux, il est noble; il n'abusera pas d'un aveu arraché à ma faiblesse et qu'aucune parole à l'avenir ne viendra confirmer. Je recevrai ses soins avec plus de réserve encore, de froideur; j'éviterai, s'il le faut, sa présence... Il en mourra, car il m'aime de toutes les forces de son âme; et moi!... ah! un amour comme le sien eut fait le bonheur de toute ma vie! *(Resautant près du cabinet du roi.)* Je n'entends rien. Réussira-t-il? S'il allait échouer! s'il se perdait pour moi! Serait-ce donc la première fois que Louis aurait livré à son ministre la tête de ses amis? J'aurais dû n'exposer personne; j'aurais dû me jeter moi-même aux genoux du roi... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... j'ai cru entendre... non... et cette fête qui va commencer!

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE, BALAGNIER.

(Ils entrent par le fond.)

DE FIESQUE, à Balagnier.

Nous arrivons beaucoup trop tôt, monsieur. Ah! pardon, belle dame, je ne vous avais pas aperçue. Nous étions loin de nous attendre à cette bonne fortune; mais puisque nous vous avons les premiers rencontrés, nous pouvons

DE SUZE.

Maubreuil avait affaire à plus fort que lui, à ce cher abbe de Gondi, qui d'un coup d'estoc l'a élué sur place. Tout l'avantage est resté du côté de Chevreuse. Victoire complète.

BALAGNIER.

L'abbé de Gondi! mais c'est un vrai diable que ce petit abbé. Il a à peine l'âge de recevoir les ordres, et voici son troisième duel de ce mois.

DE SUZE.

Que voulez-vous? c'est un cadet de famille Il a endossé la soutane malgré lui, et il se bat pour qu'on la déchire. Eh! justement le voici.

BALAGNIER.

Par la messe! il est fou. Venir au Louvre le soir, après avoir aidé le matin à tuer le neveu du cardinal!

SCÈNE IX.

DE SUZE, GONDI, (même costume que les autres seigneurs, mais tout noir, grand feutre sans plumes, un rabat.) DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS.

GONDI. (Il est entré en fredonnant et avec la plus grande gaieté.)

Eh! bonjour, de Suze! que tu es beau aujourd'hui! te voilà épanoui comme une rose. Et ta maîtresse? cette cruelle, cette rebelle, ne rend-elle point les armes à ce beau front, à cette moustache si bien troussée? mais c'est à en mourir!

DE FIESQUE, à voix basse.

Prends garde, l'abbé! l'air du Louvre ne te convient pas aujourd'hui. Attends du moins que de Launay soit rétabli ou enterré; autrement le cardinal...

GONDI.

Laissez-moi donc avec votre cardinal: je viens de le siffler, votre cardinal.

DE FIESQUE.

Le siffler! par la morbleu! il ne te manquait plus que cela.

GONDI.

Eh! certainement! ignorez-vous que Richelieu a la manie d'être à-la-fois bel esprit et homme d'état! Il vient tout-à-coup de s'apercevoir qu'il est né poète. (Etat de rire des seigneurs.) C'est une bonne fortune pour la France et pour nous.

AIR: Au temps heureux de la chevalerie

Sa tyrannie est enfin moins sévère,
Il se corrige et veut nous égayer
Tous ces impôts qui nous pesaient naguère
Sont désormais plus légers à payer.
S'il faut le jour redouter sa puissance,
S'il faut se taire et payer en tremblant,
Le soir au moins la liberté commence;
On peut alors siffler pour son argent. (bis.)

Je sors du théâtre: cette fameuse Mirame, qu'il croyait un chef-d'œuvre! eh bien! chute complète. J'ai sifflé son éminence avec délices, et le parterre a demandé le Cid.

SCÈNE X.

DE SUZE, GONDI; SOURISE, arrivant du fond;
DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS;
puis CHALAIS, portant du cabinet du roi.

SOURISE.

Grande nouvelle, messieurs! mais nouvelle positive, qui vous sera confirmée demain. Richelieu est disgracié.

TOUS.

Que dis-tu?

GONDI, étonné.

Ah! parbleu, ce serait charmant.

DE FIESQUE.

Voici Chalais qui sort de chez sa Majesté, il peut nous apprendre... (Tout le monde écoute. A Chalais, en traversant le théâtre.) Que penser de la nouvelle qui se répand, monsieur le comte? est-il vrai que le premier ministre soit remercié?

CHALAIS.

On le dit, messieurs; mais je n'en suis pas mieux instruit que vous.

(Il remonte la scène, puis vient s'asseoir sur un fauteuil près du cabinet du roi.)

DE SUZE, bas aux autres.

Il fait le discret; la disgrâce est positive.

GONDI, très étonné.

Vive Dieu! nous en voilà donc débarrassés. Ce maudit cardinal nous nuisait sous tous les rapports. Figurez-vous que depuis quelques jours il avait pour maîtresse la plus jolie femme de Paris.

DE SUZE.

Tu veux parler, sans doute, de la jeune Ninon de Lenelos? mais tu te trompes, Gondi. Elle a refusé les cent mille écus que le cardinal lui a fait offrir par Marion Delorme.

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

SOURISE.

Eh morbleu! c'est la propre nièce du cardinal?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE FIESQUE, à dessein.

Ce petit abbé ne respecte personne. Je gage qu'il veut parler de la reine?

CHALAIS.

Vous n'y êtes pas.

DE SUZE.

Pas encore? nous l'indiquer par trouver cependant.

* Chalais, le Duc de Nemours, Gondi, seigneurs, Paris 1649.

TOUS.

Chevreuse!

GONDI.

Comment diable as-tu fait pour sortir de prison?

CHEVREUSE.

Demande à mon libérateur, à monsieur de Chalais, qui a obtenu ma grace. Quelle agréable surprise vous me causez aujourd'hui! en moins d'une heure je passe d'un cachot bien triste et bien noir à une fête brillante. Ce n'est pas pour un bal que je croyais en sortir: aussi, je suis à vous à la vie, à la mort; toute ma crainte est de ne pouvoir jamais m'acquitter de ce que je vous dois.

(Balagnier sort par le fond.)

DE FIESQUE, qui a remonté la scène.

Voyez, messieurs! les salles du Louvre se remplissent de monde: nous aurons des quadrilles charmants. Le coup d'œil sera enchanteur.

CHALAIS, seul sur le devant du théâtre.

Pourrais-je la laisser insulter? non, il était de mon devoir de la défendre, et l'abbé de Gondi paiera cher ses calomnies.

CHEVREUSE, qui a causé avec un groupe, revenant vivement à Chalais.

Vive Dieu! que viens-je d'apprendre, mon cher ami? que vous vous battez demain avec Gondi? ah! je suis heureux d'être arrivé assez à temps pour vous servir de second.

CHALAIS.

Moi, monsieur de Chevreuse! merci. De Suze m'accompagnera.

CHEVREUSE.

Il vous faut deux tenants; vous ne sauriez être trop bien secondé. Gondi est le roi des raffinés; son audace et son bonheur l'ont rendu fameux.

CHALAIS.

N'importe.

AIR du vaudeville de la Lune de Miel.

Le sort demain me servira, je pense;
Gardez, monsieur, vos généreux secours.

CHEVREUSE.

Allons, mon cher, pourriez-vous, sans offense,
Les refuser quand je vous dois mes jours?

A votre appui n'ai-je pas eu recours?

D'un tel bienfait mon ame est pénétrée;

Où, je le sais, je viens de contracter,

En l'acceptant, une dette sacrée...

Mais laissez-moi l'espoir de l'acquitter. (bis.)

Gondi, à demain, je suis pour monsieur de Chalais.

GONDI.

A ton aise, Chevreuse. Tu sais comme j'en ai servi ce matin, tu prends le mauvais côté.

(Il parle à Soubise et à un autre seigneur.)

CHEVREUSE.

C'est ce que la journée de demain nous

prouvera, l'abbé. Ah! de Suze, apprenez-moi donc la cause de cette querelle

(La musique se fait entendre dans les salons, se lie avec le chœur de la scène suivante, et ne cesse plus jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE XII.

DE FIESQUE, CHALAIS, LA DUCHESSE, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE, DAMES ET SEIGNEURS.

LA DUCHESSE, entrant par le fond.

Eh bien! mesdames, messieurs, le bal commence. Monsieur de Fiesque, faut-il que je vienne vous chercher?

CHALAIS, bas à la duchesse.

Vous ai-je tenu parole, madame?

SCÈNE XIII.

CHALAIS; DE FIESQUE, qui a remonté près de la duchesse; LA DUCHESSE, BALAGNIER, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE.

BALAGNIER.

Soubise avait raison, messieurs. Le renvoi du ministre n'est plus un mystère: la reine vient de l'annoncer hautement.

UNE FOULE DE SEIGNEURS.

Vive le roi!

DE FIESQUE.

Adieu ma compagnie!

CHEVREUSE.

Vrai Dieu! je suis dans mon jour de bonheur. Puisque nous sommes enfin délivrés de ce maudit cardinal, messieurs, permettez-moi de vous présenter madame la duchesse de Chevreuse.

(Grand mouvement de surprise.)

GONDI.

Hein? qu'est-ce que tu dis? ta femme?

CHEVREUSE.

Depuis deux ans, l'abbé: tu n'avais pas deviné celle-là.

GONDI.

Non, en vérité: reçois nos sincères félicitations. (A de Suze et aux autres.) C'est bien plus drôle comme ça.

CHEVREUSE, s'approchant de Chalais qui est sur l'avant-scène.

A quelle heure demain?

CHALAIS.

Mais, monsieur de Chevreuse, permettez-moi de ne pas vous exposer...

CHEVREUSE.

Silence! ma femme nous écoute; elle est felle de moi, et si elle se doutait de la moindre chose...

* Chalais, la Duchesse, Chevreuse, de Fiesque, Balagnier, de Suze, Gondi, Soubise.

SCÈNE II.

CHALAIS, seul, regardant à la fenêtre.

Le bal continue toujours. Ils se réjouissent de la chute de Richelieu, comme ils se réjouiraient de la mienne. Elle est là, pensant à moi peut-être; car maintenant il ne m'est plus permis de douter de son amour. L'heure approche, (il prend dans le cabinet d'armes des pistolets et les pose sur la table.) et j'ai promis à de Suze de le prendre chez lui. Chevreuse s'y trouvera sans doute; je n'ai pu m'en débarrasser. Hier, j'aurais donné tout mon sang pour obtenir un aveu: d'où vient qu'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur! Ah! c'est qu'il existe entre elle et moi un obstacle contre lequel mes espérances viennent se briser. Elle m'aime, dit-elle, mais elle se doit à son mari. Oui, il l'a achetée corps et ame; attrait, amour, on lui a tout vendu, et elle veut observer le marché jusqu'au bout. Dérision! Ah! la vie tient-elle jamais ce qu'elle promet! On arrive rempli d'espérance; on s'élançe joyeux vers un avenir riant: mais chaque jour une illusion s'efface, un plaisir s'en va, une réalité se présente, et à vingt-cinq ans on se trouve seul, désabusé, et dévoré par une soif de bonheur qu'on n'étanchera jamais. (On entend frapper légèrement à la porte du fond.) Qui frappe ainsi?

SCÈNE III.

CHALAIS; GONDI, passant la tête à la porte.

GONDI.

C'est moi, monseigneur.

(Il entre, portant une épée à son côté et des pistolets à sa ceinture.)

CHALAIS.

Que veut dire ceci, monsieur? (Montrant la pendule.) Cinq heures un quart, vous voyez, et notre rendez-vous n'est que pour six heures. Craignez-vous donc que je manque d'exactitude?

GONDI.

Votre réputation m'est trop connue, monsieur le comte. Non; je sais fort bien qu'à l'heure précise je vous aurais trouvé au rendez-vous, le pistolet ou l'épée à la main, et prêt à me faire payer cher toutes mes extravagances, pour peu que je vous en eusse laissé le temps.

CHALAIS.

Pourquoi cette visite, alors? Nous avons encore trois quarts d'heure.

GONDI.

Je le sais, et c'est précisément là ce qui amène.

CHALAIS.

Comment?

GONDI.

Passé ce temps, je n'aurai plus une seconde à vous donner.

CHALAIS.

Pourquoi donc, monsieur?

GONDI.

Parce que j'ai à six heures une affaire également importante, qu'il ne m'est pas possible de traiter dans le même lieu, et que je n'ai pas encore trouvé le moyen d'être dans deux endroits en même temps.

CHALAIS.

Ah! un rendez-vous encore?

GONDI.

Précisément.

CHALAIS.

Rassurez-vous. Il est probable que, dans tous les cas, vous manquerez l'un ou l'autre.

GONDI, en riant.

J'ai plus de confiance que monsieur le comte, et c'est pour cela que je voudrais tout concilier.

CHALAIS, avec impatience.

Mais, monsieur, c'est moi qui le premier vous ai provoqué: l'autre personne attendra.

GONDI.

Je n'aurais pas hésité à le lui proposer, si je n'avais eu affaire qu'à une simple mortelle; (un rendez-vous d'amour, vous le voyez;) mais c'est à une divinité de l'Olympe que mes vœux se sont adressés; elle a daigné les exaucer, et une déesse, quelque petite qu'elle soit, n'est pas faite pour attendre. Celle-ci sur-tout, que tant de respects et d'hommages ont entourée! c'est la blanche Phébé, qui, au milieu d'un essaim de nymphes, brillait d'un si vif éclat dans cette soirée enivrante.

CHALAIS.

Je ne vous demande pas à la connaître.

GONDI.

Comme il vous plaira; d'ailleurs toute la cour l'apprendra demain.

CHALAIS.

J'en serais fâché pour vos bonnes fortunes, monsieur; mais s'il ne me plaisait pas de changer l'heure de notre combat?

GONDI.

J'obéirais à vos ordres, monsieur le comte; mais il y aurait vraiment de la cruauté.

AIR. *Ainsi qu'en temps de la révolte.*

C'est dans la nuit que règne ma déesse,

Là seulement elle brille à mes yeux.

L'éclat du jour la fatigue et la blesse,

Voyez! l'aurore a paru dans les cieux

De nos maisons elle a blanchi le toit.

Ah! dans l'instant où, pour fuir son retour,

Ma déesse va partir se retirant,

N'aiger pas que je sois au grand jour. (Au)

C'est un service qu'en pareil cas je serais prêt à vous rendre.

CHALAIS.

Eh bien ! monsieur , marchons.

GONDI.

Je n'attendais pas moins de votre générosité.

CHALAIS, lui donnant un papier qu'il tire de sa poche.

Votre sauf-conduit.

GONDI, le lisant.

Votre excellence voudrait-elle y mettre deux noms ? Ma déesse consentira peut-être à adoucir les rigueurs de mon exil ; et comme elle est mariée...

CHALAIS.

Ceci est votre affaire , monsieur. (Indiquant les pistolets et l'épée de Gondi.) Tous ces apprêts sont-ils nécessaires ?

GONDI.

Ils vous indiquent que vous avez le choix des armes.

CHALAIS.

Je vous le laisse.

GONDI.

Oh ! cela m'est tout-à-fait indifférent, à moi.

CHALAIS.

Eh bien ! alors , à cheval.

GONDI.

Soit.

CHALAIS.

A l'épée et au pistolet.

GONDI.

J'ai l'un et l'autre.

CHALAIS.

Jusqu'à ce que l'un des deux reste sur la place.

GONDI.

Hein ?

CHALAIS.

Ce combat vous étonne, monsieur ?

GONDI.

Je ne le propose jamais, mais je l'accepte toujours.

CHALAIS.

Allons.

SCÈNE IV.

AUBRY, CHALAIS, GONDI.

AUBRY, bas à Chalais.

Une dame masquée veut absolument parler à monsieur le comte.

CHALAIS.

Une dame !

GONDI.

Eh bien , monsieur le comte ?

CHALAIS.

Un moment, monsieur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE. (Elle est masquée et couverte d'un grand manteau en satin noir, ayant la forme d'un domino ; en voyant Gondi, elle fait un mouvement pour sortir.)

GONDI, cachant ses armes sous son manteau.

Ah ! madame, c'est à moi de m'éloigner. (A Chalais, en souriant et à demi-voix.) Vous êtes plus heureux que moi, monsieur le comte : je dois m'immoler, c'est trop juste.

(Aubry sort.)

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

Bien plus qu'à moi l'amour vous est propice ;
Et pour ne pas troubler un tel moment,
De mon bonheur je fais le sacrifice ;
Ne craignez plus que j'insiste à présent.
Nous maintiendrons, car il faut que je cède,
Le rendez-vous qui causait mes regrets.
Pour vous, soyez, puisque le ciel vous aide,
Heureux avant... je saurai l'être après. (bis.)

SCÈNE VI.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, jetant son masque.

C'est moi.

CHALAIS.

Vous, madame ! Ah ! si c'est un rêve, ne me réveillez pas, laissez-moi mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Insensé, qui parlez de bonheur, et qui ne voyez pas la mort devant vous !... Fuyez ! Richelieu a repris son empire.

CHALAIS.

Richelieu ! c'est impossible : j'ai revu sa majesté pendant le bal, et son accueil...

LA DUCHESSE.

Et ne connaissez-vous pas Louis XIII ? Est-ce à moi de vous rappeler sa faiblesse, son ingratitude ? Roi sans ame, qui n'a jamais su refuser une tête !

CHALAIS.

Oh ! ce serait un lâche abandon !

LA DUCHESSE.

Croyez-moi : il coûte moins à son froid égoïsme que le sacrifice d'une heure de repos. En apprenant sa disgrâce, le cardinal s'est fait transporter au Louvre. Il attendait le roi dans son cabinet. Le roi l'a vu, il a cédé, il a eu peur.

CHALAIS.

C'est bien cela !

LA DUCHESSE.

Cet événement est encore un mystère ; nul ne le soupçonne à la cour : la reine seule en a été instruite sur-le-champ. Elle m'a prise à part, elle m'a tout raconté ; et moi j'ai couru dans le bal, je vous ai cherché ; j'ai cherché votre ami, monsieur de Suze, pour vous faire

avertir ; personne ; vous aviez disparu l'un et l'autre. Alors, ne sachant à qui me confier, craignant de m'adresser à un ennemi, j'ai pris à la hâte dans le cabinet de la reine ce manteau, ce masque, et j'ai tout quitté pour vous sauver.

CHALAIS.

Oh ! vous êtes un ange ! Mais qu'ai-je à redouter ? Mon ministère de deux heures n'a fait de mal à personne, et il a été utile à quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Mais le ministre vous accuse de trahison envers l'État, d'un complot tramé avec la reine pour placer le duc d'Orléans sur le trône.

CHALAIS.

Ah ! c'est une infame calomnie ! il faudra en fournir les preuves.

LA DUCHESSE.

Les preuves ? tout en servira. Vous ne m'avez donc pas comprise ? Richelien vous accuse, vous dis-je. Les preuves ! mais il veut votre tête ; et il l'aura, si vous ne la sauvez.

CHALAIS.

Eh bien ! qu'il l'envoie chercher.

LA DUCHESSE,

Oh ! ce n'est pas votre pensée, n'est-ce pas ? ce n'est pas votre résolution ? Vous dites cela pour me tourmenter seulement ; car c'est moi qui vous ai précipité dans l'abîme ; et ce remords éternel, vous ne voudriez pas me le laisser, n'est-ce pas ? Non : ce serait trop affreux. Je ne vous ai jamais voulu de mal ; oh ! vous ne pensiez pas ce que vous avez dit.

CHALAIS.

Marie !

LA DUCHESSE.

Non, vous ne le pensiez pas. Un carrosse vous attend en bas, et la reine a envoyé des courriers en avant pour protéger votre fuite.

CHALAIS, regardant la pendule.

Eh bien ! que la voiture parte et m'attende à la porte de Nesle ; dans une heure j'irai la joindre.

LA DUCHESSE.

Dans une heure ! et pourquoi ce retard ? dans une heure il ne sera plus temps. Le jour vient ; au lever du soleil vous serez arrêté. Partez à l'instant, ou vous êtes perdu.

CHEVREUSE, dans la coulisse.

Chalais ! eh ! Chalais ! (La duchesse s'arrête comme anéantie.) Où diable est-il donc ?

LA DUCHESSE.

Mon mari !

CHALAIS.

Chevreuse !... Où vous cacher ? là, dans ce cabinet... Venez, ne craignez rien.

(Il prend le bras de la duchesse, qui est restée immobile, saisie d'un tremblement convulsif ; la pousse dans un cabinet d'armes, et ferme vivement la porte.)

* La duchesse, Chalais

SCÈNE VII.

CHALAIS, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Je gage qu'il repose... Ah ! j'avais tort.

CHALAIS.

Monsieur le duc, il me semble que ce n'était pas ici...

CHEVREUSE.

Que nous devons nous retrouver ? c'est vrai ; pardonnez à mon impatience ; j'ai voulu vous prouver que je ne serais pas en retard. Me voici à vos ordres : j'estime ce jour le plus heureux de ma vie, puisque je vais employer mon être à votre service.

CHALAIS.

Plus bas, plus bas, de grace. (Chevreuse le regarde d'un air étonné.) Les appartements de ma mère sont près d'ici ; elle pourrait nous entendre.

CHEVREUSE, baissant la voix.

Vous avez raison ; cette pauvre comtesse, il ne faut pas l'inquiéter : vous ne sauriez prendre trop de précautions. C'est comme moi, avec ma femme ; si vous saviez combien il m'a fallu de peine pour lui cacher tout ceci ! Heureusement je me suis esquivé du bal de bonne heure et sans qu'elle s'en aperçut : d'ailleurs, elle doit passer la nuit entière chez la reine ; il est impossible qu'elle conçoive un soupçon. L'admirable soirée ! vous en étiez le héros, monsieur le comte, votre nom était dans toutes les bouches ; tous voulaient vous voir, vous féliciter : votre règne commence par une fête.

CHALAIS.

Il peut finir bientôt.

CHEVREUSE.

A Dieu ne plaise ! il sera long, car vous êtes aimé, et votre puissance ne fera pas de jaloux.

CHALAIS, dont l'impatience et l'embarras augmentent à chaque instant.

Pardon, monsieur le duc ; mais j'ai encore quelques ordres à donner.

CHEVREUSE.

Ne vous gênez pas, je vous en prie ; faites comme si je n'étais pas là. (Chalais, voyant qu'il ne s'en va pas, se met à la table et fait semblant d'écrire ; Chevreuse s'assied. Moment de silence.) A propos, quelle armée choisirez-vous ?

CHALAIS.

Si cela vous convient, nous nous battons à cheval, à l'épée et au pistolet.

CHEVREUSE, se levant.

Très volontiers ; c'est plus gai, plus animé ; cela ressemble à une charge de cavalerie. (Il va examiner sur la table les armes de Chalais.) Dieu me damne ! mais c'est une épée de bal que

* Chevreuse, Chalais

LA DUCHESSE.

Vous voulez donc mourir?

CHALAIS.

Le ciel décidera de mon sort.

(Il s'élançe vers la porte.)

LA DUCHESSE, le retenant.

Chalais ! au nom de votre amour, du mien... du mien, monsieur...

CHALAIS.

Et suis-je digne de cet amour, si je reste?

LA DUCHESSE.

L'heure est passée, vous l'avez dit, elle est passée.

CHALAIS.

Chaque seconde qui s'écoule emporte avec elle mon honneur. Venez, sortons.

LA DUCHESSE.

Sortir !... non, je reste ici... (saisissant le fauteuil.) ici, entendez-vous ? N'espérez pas m'emmener : je veux me perdre aussi, moi ; et quand les émissaires de Richelieu viendront vous chercher, eh bien ! ils rapporteront au cardinal qu'ils ont trouvé madame la duchesse de Chevreuse chez monsieur de Chalais. Allez, allez, monsieur, je ne vous retiens plus.

(Elle s'assoit.)

CHALAIS.

Ah ! vous me faites trembler ! Écoutez-moi, Marie ; vous le savez, nous autres hommes, nous avons des devoirs auxquels nous ne pouvons manquer sans encourir l'infamie. Un rendez-vous d'honneur est sacré... j'ai insulté mon adversaire, je lui dois une réparation, dussé-je, pour la lui avoir donnée, porter ma tête sur l'échafaud.

LA DUCHESSE, se levant.

Mais ce n'est pas votre adversaire que vous fuirez, c'est l'anathème de Richelieu. Eh ! mon Dieu ! dans la vie ordinaire, je ne vous engagerais pas à éviter un combat que l'honneur commande, j'en gérais sans me plaindre ; mais ici c'est l'échafaud, l'échafaud, entendez-vous ? Voyons, comment faut-il que je vous parle ? dites-moi les paroles qui pourront le plus toucher votre cœur, les sentiments qui lui sont le plus chers. Mon amour ? non ; il ne peut rien ; pas cela... Votre mère ?... Ah ! oui, votre mère, que vous aimez tant, qui veilla son nom flétri, qui mourra de douleur !... non, ni cela non plus !... Je ne sais plus que vous dire, moi, quelle prière employer ; mon âme est usée, je n'ai plus que la force de pleurer et d'embrasser vos genoux.

CHALAIS.

Laissez-moi, au nom du ciel !

LA DUCHESSE.

Ne l'espérez pas, monsieur.

CHALAIS.

Ah ! vous ne voudriez pas me déshonorer ?

LA DUCHESSE, se relevant.

Et si je me déshonore avec toi ?

CHALAIS.

Marie !

LA DUCHESSE.

Si je partage ta honte ?... si je pars aussi ?

CHALAIS.

Tais-toi, tais-toi !...

LA DUCHESSE.

Partons, oui, partons à l'instant, c'est cela. Dans quelques heures, nous serons loin de France, loin de Richelieu, loin d'eux tous. Il n'y aura plus que nous deux au monde. Comprends-tu notre félicité ? Oh ! ce sera une vie toute d'amour et de bonheur, le ciel sur la terre... partons.

CHALAIS.

Malheureux ! je suis perdu, si je t'écoute.

LA DUCHESSE.

Tu ne peux plus me refuser... oh ! tu ne le peux plus, vois-tu ?... Qu'est ton sacrifice près du mien ? moi, je n'ai pas d'excuse, j'abandonne un mari qui m'aime, je trahis tous mes devoirs... (Chalais la presse sur son cœur.) Oh ! oui, entoure-moi de tes bras, cache-moi à tous les regards, car je suis infame.

CHALAIS.

Ne parle pas ainsi, toi qui me sacrifies tout, qui m'appartiens désormais.

LA DUCHESSE.

Oui, à toi, à toi !

CHALAIS.

C'est m'importe le monde maintenant ? elle est à moi pour la vie.

(Il la presse sur sa poitrine et la couvre de baisers. Bruit de pas dans la coulisse. Coups répétés à la porte.)

LA DUCHESSE, avec un grand mouvement d'affolement.

Ah ! ce sont les soldats de Richelieu qui viennent te chercher.

CHALAIS.

Ils ne m'auront pas vivant.

DE SUZE, se déhant.

Chalais ! Chalais ! ouvre donc !

CHALAIS.

C'est la voix de de Suze.

DE SUZE, secouant plus fortement la porte.

Ouvre donc ! morbleu ! (La porte cède, il entre. La duchesse se précipite le visage dans ses mains.) Es-tu fou ? Chevreuse vient de partir pour se battre à ta place.

CHALAIS.

Malédiction ! (Il jette sur ses armes.) Et je le déshonorais !

(Il entre dans la chambre de Suze, il se laisse tomber dans un fauteuil.)

LA DUCHESSE.

Monsieur, permettez-moi de me retirer : je suis souffrante.

CHEVREUSE.

Quelques instants seulement. Pour moi, quelques instants, je vous en prie.

SCÈNE IV.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à part, après un grand silence.

Ah ! quel supplice, grand Dieu !

CHALAIS, sans regarder la duchesse et avec la plus grande réserve.

Combien j'ai tremblé pour vous, madame ! Vous avez pu sortir sans qu'on vous aperçût ?

LA DUCHESSE, de même.

Oui... oui, monsieur.

CHALAIS, après un nouveau silence.

J'ai bien souffert depuis deux heures.

LA DUCHESSE, presque à elle-même.

Et moi, mon Dieu ! et moi !

CHALAIS.

Si la blessure de M. de Chevreuse eût été plus grave, vous ne m'auriez pas revu.

LA DUCHESSE.

Ah ! je le crois, monsieur.

CHALAIS.

Pardonnez-moi d'être venu jusqu'ici m'informer de la vérité. Maintenant qu'il n'y a pas de danger pour lui, que tout est enseveli dans la nuit, que je n'ai plus à craindre pour personne, je m'éloigne sans plaintes, sans hésitation, n'emportant avec moi que le souvenir de ce moment.

SCÈNE V.

CHALAIS, UN DOMESTIQUE, LA DUCHESSE.

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui ne veut pas dire son nom demande avec instance à parler à madame la duchesse.

LA DUCHESSE, vivement

Faites entrer.

(Le domestique sort.)

CHALAIS.

Je me retire. Adieu, madame.

SCÈNE VI.

CHALAIS, AUBRY, LA DUCHESSE.

CHALAIS.

Aubry, c'est toi !

AUBRY.

Vous ici, monsieur le comte ! vous pouvez encore vous sauver, du moins. Vous savez donc tout ?

CHALAIS.

Oui : mais c'est à moi qu'il faut remettre le

dépôt que je t'ai confié. Pardon, madame, c'est une lettre qui maintenant est inutile. Donne.

AUBRY.

Mais elle n'est plus entre mes mains, monsieur le comte.

CHALAIS.

Que dis-tu ?

AUBRY.

Et c'est de cela que je vous croyais instruit. Il y a une heure, une compagnie d'archers a envahi votre hôtel. On vous a cherché par tout. Tous vos papiers ont été saisis, tous : ils sont entre les mains du cardinal. Je n'ai pu en soustraire aucun.

CHALAIS.

C'en est fait : et je n'aurai pu échapper à ma destinée. Laisse-moi.

AUBRY.

Mais, monsieur le comte...

CHALAIS.

Laisse-moi, te dis-je, aubs.

SCÈNE VII.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

(L'horloge marque deux heures.)

LA DUCHESSE.

Monsieur, quelle est donc cette lettre dont vous parlez ?

CHALAIS, avec désespoir.

Cette lettre ? je l'écrivais ce matin, avant de partir pour ce duel : elle vous était adressée.

LA DUCHESSE.

A moi ! et que renferme-t-elle, mon Dieu !

CHALAIS.

Mon amour, le vôtre ; des aveux qui vous perdent.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

CHALAIS.

Tout cela est entre les mains du cardinal, et sera bientôt entre celles de ton mari.

LA DUCHESSE.

Il me tuera. Oh ! j'ai peur, j'ai peur.

CHALAIS.

Silence ! ou tu es perdue. Écoute, un seul parti te reste : fuir.

LA DUCHESSE.

Oui, comment ?

CHALAIS.

Tous deux.

LA DUCHESSE.

Jamais, monsieur ?

CHALAIS.

Attends-toi donc à mourir ici ; mais avec lui, avec moi.

LA DUCHESSE.

Vous me faites frémir.

* La Duchesse, Chalais.

CHALAIS.

Penses-tu que je consente à sauver mes jours quand les tiens sont menacés? Tu préfères la mort! eh bien! elle nous frappera tous trois.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez perdue!

CHALAIS.

Allons! pas de cris, pas de plaintes maintenant. Écoute: je vais sortir d'ici. Je t'attendrai à la porte Saint-Paul. Une heure te suffit pour m'y rejoindre: tu trouveras un prétexte. Ce n'est plus mon amour qui te parle, ce n'est plus pour lui que je te presse de fuir. Non; ton oncle est gouverneur de Champagne: eh bien! je te remettrai dans ses bras: il te protégera; et moi, moi, je respecterai ta douleur, je te dirai adieu pour toujours.

LA DUCHESSE.

Oui: j'irai implorer son appui, mais seule.

CHALAIS.

L'oseras-tu? en sera-t-il temps? Non, c'est moi qui dois t'y conduire.

LA DUCHESSE.

Vous! eh! ne suis-je pas assez coupable?

(On entend les pas de Chevreuse dans la coulisse.)

CHALAIS.

Un mot de plus, c'est fait de nous tous.

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, CHALAIS, CHEVREUSE,
puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Venez, mon ami, tout est prêt. (Indiquant la porte à droite.) Ce cabinet conduit par un escalier dérobé dans le jardin de l'hôtel. Il touche presque à la porte Saint-Antoine. Un cheval vous attend; dans quelques minutes vous serez hors de Paris.

CHALAIS.

Permettez-moi de vous rendre grâce, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Le cardinal croit sans doute vous surprendre au Louvre ou à votre hôtel: pendant que ses espions vous chercheront ici, vous aurez passé la frontière.

UN DOMESTIQUE, de la porte du fond.

La reine fait demander madame la duchesse.

CHEVREUSE.

C'est bien. (Le domestique sort.) Elle est inquiète peut-être de ce qui se passe; elle craint que vous soyez arrêté. Partez, les instants sont précieux.

(Il va ouvrir la porte du cabinet, et disparaît.)

CHALAIS, bas à la duchesse.

Saisissez ce prétexte: rejoignez-moi à la porte Saint-Paul, ou dans une heure je viens vous chercher.

CHEVREUSE, en dehors.

Allons, mon ami!

CHALAIS, en saluant la duchesse.

Adieu, madame. (Bas.) Dans une heure, ou je me livre.

CHEVREUSE, rentrant.

Venez.

(Il conduit Chalais dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, seule.

Seule enfin! et je puis pleurer en liberté. Si heureuse hier, aujourd'hui avilie! Comment oser lever les yeux sur cet homme à qui je dois tout, que j'ai trompé, et qui bientôt peut-être me demandera compte de son honneur qu'il m'avait confié! Il me semble à tout moment que cette parole va sortir de sa bouche: Infame!... infame! ce nom me poursuit; il est là, qui résonne à mon oreille; je l'entends toujours. Qu'il sera terrible, prononcé par lui! La vengeance le suivra de près. Alors il faudra du sang... A vous mon ame, ô mon Dieu! dès qu'il aura tout appris. Je tremble à chaque instant que la vérité se découvre: ah! c'est une horrible torture!

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Parti! je l'ai vu s'éloigner. Dans peu d'heures il sera loin de nous, et sur sa route il trouvera sans peine un asile chez ses nombreux amis. (Il s'assoit dans le fauteuil qui est au fond à droite.) Lorsqu'il apprendra sa fuite, le cardinal va achever de se damner. Oh! ce ne sera pas la peine de dresser un échafaud, monsieur de Richelieu: votre prisonnier vous échappe. (Regardant la pendule.) Au train dont il allait, il doit être maintenant sorti de Paris et en rase campagne. Ma foi! l'attrape qui pourra; son cheval est bon. Ils peuvent bien mettre deux régiments à ses trousses, je les défie de l'atteindre. (Se levant.) Ce serait mon plus mortel ennemi, que maintenant... adieu la vengeance!... Qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle!

LA DUCHESSE.

Moi, monsieur! la fatigue du bal, les émotions de cette journée...

CHEVREUSE.

Oui; c'est vrai: pardonnez-moi. Mais votre malaise paraît augmenter: je crains que vous n'ayez pas la force d'aller chez la reine.

LA DUCHESSE.

Chez la reine!... oui, elle m'a fait demander.

CHEVREUSE.

Je suis sûr qu'elle brûle de vous voir, de

vous interroger. Sa cause était unie à celle de Chalais, et l'inquiétude qu'elle éprouve est bien naturelle. Je voudrais de grand cœur que votre présence la fit cesser.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'est trop souffrir! (Haut.) Permettez, monsieur, que dans ce moment...

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, UN DOMESTIQUE au fond,
CHEVREUSE.

LE DOMESTIQUE.

Le capitaine des gardes de son éminence le cardinal.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'est la mort!

CHEVREUSE.

Il était temps. Remettez-vous, il n'y a plus de danger. Faites entrer.

(Le domestique sort.)

LA DUCHESSE, à part.

Perdue! perdue!

(Elle sonne; un domestique paraît à la porte de gauche.)

CHEVREUSE.

Qu'y a-t-il donc?

LA DUCHESSE, avec trouble.

Ne m'avez-vous pas dit que la reine m'attendait, que je devais me rendre auprès d'elle? et je m'y rends, monsieur, j'y vais.

CHEVREUSE, la considérant.

En effet, je vous en ai priée.

LA DUCHESSE.

Aussi, vous le voyez, je m'empresse... (Au domestique.) Mon carrosse est-il prêt?

LE DOMESTIQUE.

Il attend les ordres de madame.

LA DUCHESSE.

Je descends.

(Il sort.)

CHEVREUSE, fixant ses regards sur elle.

Vous paraissez si peu disposée à sortir...

LA DUCHESSE, timidement.

Je resterai si vous l'ordonnez.

CHEVREUSE, après un temps.

Non, non, allez.

(Elle sort par le côté; Chevreuse la suit long-temps des yeux.)

SCÈNE XII.

CHEVREUSE, DE FIESQUE.

DE FIESQUE.

Son éminence m'envoie vers vous, monsieur le duc, pour vous rassurer sur les événements d'hier. Votre grâce a été signée de sa majesté, elle est confirmée.

CHEVREUSE.

Voilà une visite qui doit me surprendre, et

monsieur de Richelieu ne m'a pas accoutumé à toutes ces politesses.

DE FIESQUE.

Je suis chargé de vous assurer de sa part le plus complet oubli du passé, et il ose compter un peu de son côté sur la générosité de monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Mais, vrai Dieu! monsieur, ce sont des avances qu'il me fait. Son éminence n'en risquerait pas plus pour une jolie femme.

DE FIESQUE.

Elles vous prouvent, monsieur le duc, quelle haute estime monseigneur attache à votre amitié. Il sait que vous êtes tout dévoué à monsieur de Chalais, mais il vous connaît trop bien pour vous soupçonner d'avoir prêté part à ses perfides projets.

CHEVREUSE.

Oh! il ne me semble pas si criminel, à moi. Parlons nettement, monsieur, le cardinal me flatte; il m'offre une réconciliation: il n'a pu découvrir la retraite de monsieur de Chalais, et il espère que je la lui vendrai. Eh bien! monsieur, dites-lui de ma part que cette retraite, je ne la connais pas, et que, s'il la craint ici, je vous ai autorisé à chercher part-out.

DE FIESQUE.

Votre parole suffit, monsieur le duc. Il ne me reste plus qu'à vous remettre ce paquet trouvé chez M. de Chalais. Son éminence dit que ces papiers n'intéressant pas l'État, c'est à vous, ou à madame la duchesse, qu'ils doivent être rendus.

CHEVREUSE.

Et pourquoi, monsieur! il ne pouvait exister chez M. de Chalais aucun écrit qui nous concernât.

DE FIESQUE.

Son éminence seule a ouvert ce paquet. Je ne fais que répéter ses paroles. Voulez lire, monsieur le duc, je vais attendre.

(Il sort.)

CHEVREUSE, sortant la lettre.

Moi! je ne sais en vérité ce que signifie ce mystère. (Il la pose de la table.) • Vendredi, quatre heures du matin. Enfin vous m'aimez, je le sais. Il est sorti de votre bouche cet aveu que j'attendais depuis si long-temps, que je n'osais espérer. Ah! qu'il envie mon bonheur, celui qui ne possède que votre main! moi, je suis aimé. (Une pause.) Vous reverrai-je? Oh! oui, je suis trop heureux maintenant pour mourir. (S'entretenant.) Eh bien! cette lettre... quel intérêt peut-elle exciter en moi? J'ignore tout-à-fait... (Poursuivant.) • Voici votre porteur, il ornait votre bracelet tout-à-l'heure; vous l'en avez détaché pour moi. (Une pause.) Faut-il ainsi m'en séparer? Non, il ne viant sera pas rendu; je le retrouverai là, et je pourrai encore le

couvrir de baisers, comme je le fais en ce moment. A demain donc; à demain, j'en ai l'espoir. » Et puis... le portrait... (Il ouvre la boîte.) Le sien!... Ah! ah! (Il tombe anéanti dans un fauteuil.) Le sien!... elle!... c'était elle!... cette nuit!... Oh! comment la tuer? Allons! cette lettre, ce portrait... ici. (Il les met dans sa poche.) Des plaintes, des pleurs? Non; du sang, du sang! (Il se lève et se promène avec agitation.) Elle était là! elle m'entendait! Oh! cela passe toute croyance. Honte! opprobre sur moi qui leur servais de risée et qui ne les ai pas poignardés! (Apercevant de Fiesque, qui est rentré dans le fond.) Qu'attendez-vous donc, monsieur?

DE FIESQUE.

Une réponse, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Et laquelle? Il n'est pas ici, vous dis-je; il n'y est pas. (A lui-même.) N'avoir qu'elle seule entre mes mains! elle seule! (Après un instant de réflexion.) Elle vient de partir!... quel soupçon!... son empressément... Oh! avec lui, c'était avec lui!... Il l'attendait! (Il court à la croisée qui donne dans la cour, la duchesse paraît au fond au même instant.) La voilà!

SCÈNE XIII.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE, DE FIESQUE.

LA DUCHESSE, s'adressant à de Fiesque.

Est-ce par votre ordre, monsieur, qu'on me retient prisonnière dans mon hôtel?

DE FIESQUE.

Daignez m'excuser, madame la Duchesse; j'ai dû me conformer à mes instructions: vous n'étiez pas exceptée de la défense générale, et personne ne devait sortir. Maintenant que ma mission est remplie, je vais m'empressez de vous laisser libre.

LA DUCHESSE.

Je me plaindrai à la reine, monsieur. Il est impossible que cette défense puisse concerner une femme. Le cardinal abuse de son autorité. (Elle fait un pas pour sortir; Chevreuse la retient d'un geste.)

CHEVREUSE, les yeux fixés sur la duchesse.

En effet, c'est pousser un peu loin les préractions. (A de Fiesque.) Monsieur, veuillez reporter ma réponse à son éminence, et dites-lui bien que M. de Chalais n'est pas caché chez moi. Si son arrestation importe au salut de l'État, on n'a qu'à le faire poursuivre sur toutes les routes.

LA DUCHESSE, bas.

Quoi! monsieur...

CHEVREUSE, de même.

Oubliez-vous qu'il a une demi-heure sur eux?

* La duchesse, Chevreuse, de Fiesque.

LA DUCHESSE, à part.

Une demi-heure!... déjà!

CHEVREUSE.

D'ailleurs, c'est l'affaire du cardinal.

DE FIESQUE, saluant.

Vos paroles, monsieur le duc, seront fidèlement transmises à son éminence.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE; ils sont près de la table.

CHEVREUSE.

Je suis plus heureux que je ne l'espérais. Je vous croyais partie, madame.

LA DUCHESSE.

Oui, la reine m'attend.

CHEVREUSE.

La reine attendra. Vous avez une excuse à laquelle je n'avais pas songé d'abord: cette blessure, que j'ai reçue pour M. de Chalais... sa Majesté trouvera tout naturel que vous soyez restée près de moi. Puis, je vous assure, je suis triste, souffrant; j'ai besoin de quelqu'un, de quelqu'un qui m'aime, (détachant la coiffure de la duchesse, et la jetant sur un fauteuil.) et vous ne voudriez pas me laisser seul ici, me quitter en cet état? (Il sonne.) Je vous connais: votre cœur se le reprocherait comme une mauvaise action. (Au domestique qui paraît.) Qu'on dételle les chevaux; madame ne sort pas. (Le domestique sort; Chevreuse s'assied.) Ah! j'avais besoin de vous voir: je suis plus content maintenant. Asseyez-vous ici... asseyez-vous donc, on vous me contraindrez à rester debout, et cela me fatigue. (Il la fait asseoir.) Déjà vous regardez l'heure, et vous mesurez avec chagrin le temps que vous aurez à passer ici.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE.

Vous êtes gênée avec moi comme avec un mari soupçonneux et jaloux qui se ferait un jeu de contrarier vos plaisirs; et cependant, avez-vous jamais eu ce reproche à me faire? ne vous ai-je pas toujours laissée libre de vos actions?

LA DUCHESSE.

Monsieur! pourquoi me parler ainsi?

CHEVREUSE, s'appuyant sur la table.

Ma confiance en vous a toujours été si grande, je l'ai manifestée si hautement, qu'il serait moins cruel de me tuer que de me tromper aujourd'hui. Qu'est-ce en effet que la mort auprès du mépris? Voilà pourtant tout ce que je serais en droit d'attendre, moi, si j'étais trompé... le mépris; voilà ce que d'autres ont obtenu pour prix de leurs soins. Oh! comment cette pensée ne prévient-elle pas l'adultère? Il y a là-dedans de quoi arrêter la femme la plus éhontée. Un homme dont on a porté le nom,

qui vous a entourée de vénération et d'amour, livré à la risée publique! Croyez-vous donc qu'il suffise après cela de lui dire : Tuez-moi, et que tout soit fini? Non : sa vengeance ne satisfait que lui ; mais cette honte que vous avez empreinte sur son nom, cette honte... elle est toujours là, toujours, et tout votre sang ne saurait l'effacer.

LA DUCHESSE.

Vous me faites peur, monsieur.

CHEVREUSE.

Et pourquoi? je crois à votre vertu, moi, à votre respect pour vos devoirs, comme je crois à l'amitié.

LA DUCHESSE.

Monsieur! du sang! vous ne voyez donc pas? du sang qui s'échappe de votre blessure!

CHEVREUSE.

Ah! il coulait plus abondamment ce matin, quand je me battais pour lui! quand je lui donnais ma vie! Si vous aviez vu avec quelle joie j'en faisais le sacrifice! oh! cela vous aurait touchée peut-être, car j'étais noble et grand, je vous assure, et je crois tous les cœurs aussi purs que le mien.

LA DUCHESSE, à part.

Malheureuse!

CHEVREUSE.

Me paiera-t-il jamais ce que j'ai fait pour lui, maintenant; maintenant qu'il n'est plus ici?

(On entend sonner trois heures.)

LA DUCHESSE, se tournant vers le cabinet avec un grand mouvement d'effroi.

Ah!

CHEVREUSE, s'élançant dans le cabinet.

Qui donc, dans ce cabinet? Personne! vous vous étiez trompée, il n'y a personne. (Il revient s'asseoir, et à compter de ce moment ses yeux ne quittent plus la porte du cabinet.) Oh! je vous le disais bien, que vous comptiez les minutes près de moi! c'est qu'il est des moments où chacune d'elles emporte une espérance et amène une crainte; c'est que la même heure mesure à l'un la joie, à l'autre la terreur et le remords. Votre visage pâlit à mesure que le mien s'anime. Je suis content de moi, moi, naguère si triste et si torturé; car vous m'avez réservé un bonheur, et ce bonheur je le garderai tout entier. Ah! cela me semble un délire, une joie céleste au-dessus des forces de l'homme. Ne la comprenez-vous pas, vous? (Lui saisissant le bras et le secouant avec force.) Répondez donc, répondez! vous ne parlez plus maintenant!

LA DUCHESSE.

Eh! je meurs, monsieur; ne voyez-vous pas que je meurs?

CHEVREUSE, se levant pendant que la duchesse tombe à ses pieds.

Oh! ne nous quittons pas la main; fixons

nos yeux sur la même porte, car nous attendons tous deux.

LA DUCHESSE.

Grace! grace!

CHEVREUSE, désignant la porte, en s'asseyant de nouveau.

C'est de là, de là qu'il doit venir, et personne encore! Ne vous semble-t-il pas, à chaque instant, comme à moi, qu'il va paraître? Ne vous semble-t-il pas, au moindre bruit, que votre cœur va briser votre poitrine? Si cela devait durer long-temps, nous mourrions ici tous deux. Mais nous n'avons plus, peut-être, qu'une minute d'attente... qui sait? une seconde... une seconde. (La porte s'ouvre, Chalais paraît.) Ah! enfin!...

(Chevreuse saute sur ses pistolets. La duchesse est restée à genoux, presque évanouie.)

SCÈNE XV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE, CHALAIS, puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Quel intérêt vous ramène donc, monsieur le comte?

CHALAIS.

Aucun. Le dégoût de la vie, le désir de m'en délivrer.

CHEVREUSE.

Oh! vous n'y songez pas; la mort vous attend ici, et il ne vous sera plus possible de l'éviter.

(Un domestique se précipite à la porte du fond.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le duc! l'hôtel est envahi.

CHEVREUSE, s'asseyant.

Ah! vous le voyez, monsieur: il est temps d'adresser votre ame à Dieu.

CHALAIS.

Je vais leur porter ma tête.

CHEVREUSE, sautant sur lui.

Pas à eux!

LE DOMESTIQUE.

Les voici! les voici! ils accourent.

CHEVREUSE.

Arrêtez-les quelques instants. (Le domestique sort. A Chalais, saisissant le bras et lui serrant un pistolet dans la main.) Et nous ici, par-là. Tenez, monsieur!

CHALAIS.

Non; laissez-moi.

CHEVREUSE, le saisissant à la gorge.

Par-là, vous dis-je. Oh! vous ne m'le happerez pas! (Il l'entraîne dans le cabinet. A la duchesse, qui s'est jetée à ses genoux, en la repoussant.) Faites des vœux pour lui, madame.

LA DUCHESSE, en se trainant vers le cabinet.

Ah! monsieur!... (On entend fermer la porte en dedans.) Par pitié! par pitié! moi aussi. (S'efforçant avec ses ongles d'ouvrir la porte.) Rien, rien, pour ouvrir cette porte. Désespoir!... Oh! je l'ouvrirai, je l'ouvrirai. (On entend crier dans la coulisse: Il est ici!) La clef, je l'ai, oui... (Elle se précipite vers la table.)

SCÈNE XVI.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE; SOLDATS, DOMESTIQUES, entrant pêle-mêle.

LES SOLDATS.

Il est ici!

DE FIESQUE.

Qu'on le délivre. (On entend deux coups de pistolet dans le cabinet. La duchesse tombe évanouie dans le fauteuil qui est près de la table.) C'est de là que les coups sont partis. Il a beau se défendre, il n'échappera pas A moi, messieurs!

FIN D'UN DUEL SOUS LE CARDINAL DE RICHELIEU.

SCÈNE XVII.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE; CHEVREUSE, sortant du cabinet; SOLDATS, DOMESTIQUES.

CHEVREUSE.

Que voulez-vous?

DE FIESQUE, avec force.

Monsieur de Chalais.

CHEVREUSE, froidement.

Il vient de se tuer pour vous échapper.

(De Fiesque et deux soldats entrent dans le cabinet; tous les autres font un mouvement de ce côté, ainsi que les domestiques. Pendant que tous les regards sont fixés vers la porte, Chevreuse s'est approché de la duchesse.)


LA DUCHESSE, voyant le sang dont Chevreuse est couvert, et tombant à genoux.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE, lui jetant la lettre et le portrait.

A vous les remords et une séparation éternelle.

(De Fiesque et les soldats sortent du cabinet. Tableau.)



MAL NOTÉ

DANS LE QUARTIER,

TABLEAU POPULAIRE EN UN ACTE,

PAR

MM. DESVERGERS ET HIPPOLYTE LEROUX;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville,
le 2 décembre 1837.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

AUGUSTE PERROTIN, ouvrier peintre-décorateur. (Ce rôle appartient à l'emploi des premiers comiques du Vaudeville.)	M. PHILIPPE.
SOPHIE, sa femme, fleuriste. (Jeune première comique-Minette.)	M ^{me} E. TAIGNY.
M. POTARD, ancien teinturier, propriétaire. (Crime-Lepeintre jeune.)	M. AMANT.
M ^{lle} CÉLESTE POTARD, sa sœur. (Duègne.)	M ^{me} RAVEL.
CLIQUOT, clerc de commissaire.	M. RAVEL.
ROBINET, distillateur.	M. BALLARD.

La scène se passe à Paris, chez Perrotin.

Une mansarde. Porte au fond, ouverte sur un carré. A gauche, vers le fond, une autre porte. Au premier plan, du même côté, cheminée et trumeau; et un peu en avant, table avec des fleurs artificielles et les accessoires de l'état. — A droite, sur une chaise haute, au second plan, une enseigne de boutique, indiquée. Au premier plan, du même côté, croisée ouverte. Une autre petite table au fond, au milieu, un peu loin de la porte d'entrée.

SCÈNE I.

SOPHIE *, assise devant la table et faisant des fleurs.

(Chanté.)

« C'est pour vous que je les arrange. »

« Tu n'auras pas ma rose. » (bis.)

« Mais si je ne suis pas là,

« Mon bouquet, du moins, y sera. »

(Laisant son ouvrage et se levant.) Mais assez travaillé pour un dimanche; je n'ai plus que le temps de m'habiller, pendant qu'Auguste a été toucher sa semaine... Et puis, dès qu'il sera revenu, en route pour la tête à Saint-Cloud... Doux souvenir de l'année dernière !..

Ah ! J'ai vu le Parnasse

C'est là que j'ai fait sa conquête,

Là qu'il m'avona son amour...

* On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changements de places sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Aussi, pour moi, c'est double fête,
Et tous les ans, à pareil jour...
C'est l'moins que Saint-Cloud doit attendre,
J'veux t'nir compte à c' bon fortune
Par tout l'plaisir que j'y veux prendre,
De tout l'bonheur qu'il m'a donné.

Ah ! ne perdons pas une minute... (Elle court vers la gauche et sortite en voyant ouvrir la porte du fond.) Tenez !.. mam'selle Potard, la sœur du propriétaire, ça n'est pourtant pas le terme.

SCÈNE II.

SOPHIE, M^{me} POTARD.

MADemoisELLE POTARD.

Je vous dérange, madame Perrotin ?

SOPHIE.

C'est suivant, mam'selle Potard... si ça n'est pas long ?..

MADemoisELLE POTARD.

Oh ! à cet égard-là, soyez calme... je n'ai pas

de temps à perdre non plus... C'est par rapport à hier au soir, notre chère locataire, que je n'étais point à la maison... M. Potard y était, lui... mais c'est comme rien du tout, le pauvre homme!... Et le locataire du premier m'a donc fait ses plaintes, ce matin, d'un carillon, d'un tintamarre dans nos escaliers, mais à réveiller tout un peuple!... or, *ça ne peut être que vous !...*

SOPHIE.

Tiens! c'est juste : le cinquième, toujours pour le mal!... Oh! si c'était pour le bien, on s'arrêterait au premier étage.

MADemoiselle POTARD.

Dam! à l'œuvre on reconnaît l'artisan... Je ne connais que ça, moi; et on ne dira pas que c'est nous... Dieu merci! assez connus dans le quartier et considérés... monsieur et mademoiselle Potard, ci-devant teinturiers-dégraisseurs, rue des Blancs-Manteaux, à l'Agneau sans tache, et de présent, pro-pri-é-tai-res... reçus chez M. le juge de paix, chez des notaires, des avoués, et qu'on a invités à la dernière soirée du premier adjoint; on n'a pas besoin d'en dire davantage... Pour quant aux locataires du premier... des gens respectables! trois fenêtres sur la rue, quatre pièces de plain-pied, et du papier partout, qu'ils ont mis à leurs frais... Et je ne veux rien ajouter de discordant pour M. votre mari, notre chère locataire, mais tout le quartier est là pour le dire, quand on a contre soi le précédent d'être noté chez le commissaire!...

SOPHIE.

Et savez-vous pourquoi, seulement, il a été noté, mon pauvre Auguste?... noté comme *turbateur !...* parcequ'on l'a pris pour un autre!... oui, mam'selle Potard, c'est comme ça!... il ne m'a pas raconté l'histoire, mais il me l'a assuré, et je le crois...

AIR : Dans un simple et champêtre asile (LE CHALET).

Lui, si tranquillo dans son ménage!

MADemoiselle POTARD.

Partout que ne l'est-il autant?...
Mais qu'il rentre, et c'est un tapage,
Des ris, des chants...

SOPHIE.

Tant mieux, vraiment!
Quand il chant, c'est qu'il est content!...
Et tout ça prouve ici
Que de lui,
Comme les miens, vos yeux
Ne sont pas amoureux.

ENSEMBLE, en se moquant.

C'est heureux!

SOPHIE.

Mais que d'injustices!
Malgré vos malices,
Trouvez-lui des vices,

Moi, j' l'aime comme ça.

Ah! ah! ah!

Bien n'y fera; moi, j' l'aime comm' ça.

MADemoiselle POTARD.

Je l' dis sans malices
Et sans injustices,
C'est un homm' plein de vices.
Ma chère, c'est comme ça.
Il faudra le garder comm' ça.

SOPHIE.

Mon mari est un honnête homme, entendez-vous?... un brave garçon!... et qui me rend bien heureuse!

MADemoiselle POTARD.

Possible!... mais ça n'est pas encore le bruit public... et on ne peut pas empêcher les cloches de carillonner.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'il dit encore votre bruit public? des menteries, des ragots!... pour jeter la zizanie dans le ménage des autres, parcequ'elle n'a jamais pu trouver à se marier, tiens!... voyez donc, mam'selle Potasse!...

MADemoiselle POTARD.

Potasse!... moi!... quelle horreur!... en parlant de ses propriétaires!... il n'y a plus rien de sacré pour ces gens-là... ça mettrait le feu à votre maison!... ça jetterait vos portes par vos fenêtres!...

SOPHIE, riant.

Ah! ah! le grand mal... ça économiserait l'impôt...

AUGUSTE, en dehors.

AIR du Chalet.

Vive le vin, la brosse et l' sentiment!
Voilà (*ter.*) le r'frain du peintre en bâtiment!

MADemoiselle POTARD.

Ah! voilà l'autre qui chante à présent!

SCÈNE III.

SOPHIE, AUGUSTE, M^{lle} POTARD.

AUGUSTE, en tenue de travail, et un pot de couleur à la main.

Dans l' charmant métier d' la peinture,
On a la grâce et la tournure
D' un vrai dandy...

Et, malgré les états qu' ça vexe,
C'est l' peintre encor qu' est du beau sexe
L' enfant chéri.

Fils du plaisir, à Bacchus il se livre...
Mais e' n'est jamais que Vénus qui l'enivre...
Et viv' le vin, la brosse et le sentiment!
Voilà (*ter.*) le r'frain du peintre en bâtiment!

(Il agite sa brosse en poussant le cri des peintres : *Prout!*... et en touche la figure de mademoiselle Potard, qu'il n'a pas encore vue.)

MADemoiselle POTARD, une tache sur la joue.

Ah! faites donc attention!...

AUGUSTE, en posant son pot près de la table à gauche.

Pardon!... je vous voyais pas... mais ce n'est qu'en détrempe, ça ne tient pas...

SOPHIE, bas à Auguste.

Tu fais bien d'arriver... Elle est là à me chercher une kyrielle de raisons...

AUGUSTE, de même.

Bah! laisse-moi faire!... (Haut, avec un sang-froid comique.) Mademoiselle vient voir apparemment si la cheminée fume?... Oui, mam'selle, elle fume; sans compter d'autres réparations urgentes... du carrelage à refaire dans la chambre, un chambranle qui se démolit, une croisée qui tombera un de ces jours sur les passants... et une partie de toiture à recouvrir... vu qu'il pleut dans not' boudoir, et que l'autre jour, une bouteille que j'avais vidée le soir, s'est retrouvée pleine le lendemain matin... seulement, de ratafiat de grenouille... Du reste, logement très agréable et propriétaires gracieux...

MADemoiselle POTARD, reculant.

Ah! des réparations... c'est mon frère que ça regarde... c'est lui qui s'occupe de ça... mais je lui en parlerai. (A part.) Compte là-dessus!

(Elle va pour sortir.)

SOPHIE, la retenant et prenant le milieu.

Pardon!... à mon tour aussi, mademoiselle; puisque nous voilà en compte... mais dans une maison à allée, non éclairée et sans portier, comme celle-ci... vous devriez bien dire aux personnes qui viennent chez vous le soir...

AUGUSTE.

Ah! oui, au fait... dites-leur z'y donc de frapper quatre coups à la porte au lieu de cinq, parce qu'alors c'est le cinquième qui descend ouvrir.

SOPHIE.

Et que ça lui use les jambes, au cintième...

AUGUSTE.

Non compris la chandelle que ça fait couler... que j'en ai consommé les trois quarts d'une des huit avant-z'hier soir, rien qu'à descendre et à remonter.

MADemoiselle POTARD, légèrement troublée.

Comment, quelqu'un, pour moi... avant-hier?

SOPHIE.

Pardine!... le même monsieur que la veille... il paraît qu'il vient tous les jours!... un gros, court, à besiques!...

MADemoiselle POTARD, à part.

Sigismond!... l'imprudent! (Haut, avec volubilité.) Pardon, mes chers locataires... ça sera la dernière fois... Quant aux réparations, c'est trop juste... ne vous dérangez donc pas...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

AUGUSTE, SOPHIE.

AUGUSTE, accompagnant mademoiselle Potard avec une politesse charnelle.

Comment donc, des propriétaires si aimables, si... permettez...

(Des qu'elle est sortie, il ferme la porte et chante.)

• O ma tendre amie,

• Ne viens plus nous revoir!

Et va donc!... (A Sophie.) T'es bête aussi... t'es vu... tout de suite le chapitre des réparations... (Faisant un mouvement.) Ut! évaporée!... c'est magique!...

Air de l'Apothicaire.

Le propriétaire est connu,

L'histoir' naturelle le classe...

Et dans Buffon j'crois avoir lu

Qu'il frise l'espece vorace...

S'agit-il d'réparer?... pas d'ça!

Dans sa tanière il se renferme...

Il dort trois mois comm' le bou,

Et n' se réveill' que l'jour du terme.

Mais qu'est-ce qu'elle te voulait encore c'te sébille-là?

SOPHIE.

Ne m'en parle pas... est-ce que je sais! elle est venue me chanter que nous avions fait du vacarme dans... (appuyant.) sa maison... dans ses escaliers... elle en a plein la bouche!... Ah ça! à présent, nous allons nous halotter tout de suite, et partir!...

(Elle reprend la gauche, par un mouvement vers la porte.)

AUGUSTE.

Ah ben oui! s'habiller... d'abord, tu crois peut-être que j'ai ma semaine?... plus souvent... encore une autre plaie d'Égypte!... le bourgeois ne sera à sa caisse que dans une couple d'heures!... ah! tu veux aller promener, ouvrier?... à Saint-Cloud, ouvrier?... Eh bien! non! trempe, pioche, avale de la peinture... abîme-toi le tempérament... hum!...

(Il jette son bonnet par terre.)

SOPHIE, s'asseyant près de la table et s'occupant.

Pourquoi te faire du mal?... à quoi que ça sert?

AUGUSTE.

Non, c'est que ça vous rend méchant, malgré vous... parole d'honneur!... et quand je suis comme ça, à présent, dans la rue, sur l'échelle, à peindre quelque devanture... et qu'il passe un bourgeois d'nous, bien moi, bien ficelé, là!... (Avec gros.) Tzim, tzim, tzim, sur son costume... je te fais de la priote... et va donc!

SOPHIE, chant avec lui.

Ah! ah! ah!... (Se reprenant.) Oui, et puis des raisons, des mauvaises notes chez le tunc...

dans la personne du commissaire..., brave homme, aimé et estimé de tout le quartier...

SOPHIE.

Une politesse?

ROBINET.

Et du numéro un!... Oui, il y a déjà quelques jours.. parbleu! Auguste doit bien s'en souvenir... il montait comme je descendais de chez le magistrat... je ne l'avais pas trouvé, mais j'avais laissé ça, adroitement, sur une table, auprès de son employé. (A Auguste.) A propos, quoi donc que tu allais faire là, toi?...

SOPHIE, vivement avec intention.

Lui!... oh! rien!... C'était une commission...

AUGUSTE, appuyant.

Oui, oui, pour un autre.

ROBINET.

A la bonne heure!... j'espère que tu n'as pas de démêlés avec la justice de la petite propriété? Au moment de t'établir peintre décorateur, ça serait un vilain vernis. (Riant.) Ah! ah! ah!

SOPHIE, lui tendant la main.

Ah! cousin, Auguste m'a dit ce que vous vouliez faire pour nous, et je vous en remercie...

ROBINET.

De rien, petite cousine... C'est de l'argent qui me tombe des nues; je ne peux pas mieux l'employer qu'en obligeant un brave garçon, bon ouvrier, et qui le fera valoir; c'est de l'argent bien placé.

AUGUSTE.

Oh! ça, je te le promets.

ROBINET.

Allons, allons, l'héritage pour la fin du mois, et mon enseigne pas plus tard que tout-à-l'heure... J'achève ma tournée, et que je la retrouve chez moi en rentrant!... Au revoir les enfants! j'vas chez M. le commissaire.

AUGUSTE et SOPHIE, le reconduisant.

Adieu, cousin Robinet.

SCÈNE VI.

SOPHIE, AUGUSTE.

AUGUSTE, enlevé.

En voilà un de Français!... aussi, comme je vas lui perler son Pompier provocateur!...

SOPHIE.

Allons, dépêche-toi, que nous puissions encore aller dîner à Saint-Cloud!... Il fait si beau!... Tiens, pour te donner du courage, je vas aussi un peu travailler auprès de toi...

(Elle se met à la table et travaille à une fleur.)

AUGUSTE.

C'est ça... avec l'accompagnement obligé, une chanson... voyons, laquelle, hem?... ah!... (Comme annonçant.) *La trompette à piston!*

SOPHIE.

Ah! oui... romance dialoguée, non, deux?...

AUGUSTE, travaillant à l'enseigne.

Air de Marguerite.

Où courez-vous, mam'selle Titim?
Rendez-en compte à vot' Oscar;
Et n'allez pas perd' son estime
Au concert de monsieur Musard...

SOPHIE, travaillant de son côté, à ses fleurs.

Tiens, la défense est trop comique...
J'crois que vous perdez la raison...

AUGUSTE.

Oh! que non! oh! que non!
Si vot' camarad' Veronique
Y fit un' fugue sans musique...
C'est que la belle avait trop, dit-on,
Aimé la trompette à piston... (bis.)
(Il accompagne la ritournelle en imitant le piston.)

DEUXIÈME COUPLÉ.

SOPHIE.

J'en conviens, dans un' symphonie
J'aim' le solo du galoubet;
Mais j' préfère à tout l'harmonie
D' l'instrument d' monsieur Collinet.

AUGUSTE.

Titim', vot' rage musicale
Vous fera perdre la raison!

SOPHIE.

Oh! que non, oh! que non...
Et si d' musique je m' régalé,
Mém' dans la gabelle reformée...
C' n'est toujours qu'avec précaution
Qu' j'écout' la trompette à piston... (bis.)
(Même jeu qu' Auguste à la fin du couplet précédent.)

AUGUSTE, embrassant Sophie.

Enlevé!... Un baiser sur les deux ongles... la-dessus, je pars... et tout-à-l'heure, l'ouvrage rendu, le gousset garni, sa petite femme aux bras, pomponnée... un genre, là, et allez donc!...

AIR. Allons, dis l'matin (L'ESTANT DE PARIS, des Variétés).

Eh! vite en courrou,
En cass'-ou
Pour Saint-Cloud!
C'est dimanche:
Qu' la gabelle soit finie!
Mangeons l'saint frusquin,
F'sous festo,
Et demoi,
Sans chagrin,
Ou r'prendra son train-train.

SOPHIE.

A la Tot-Noc' nous dînerons...

A l'Etrole nous dînerons!...

AUGUSTE.

Où plutôt dans les bois d' Meudon
Nous irons danser sous violon...
Finalement, vous comos' l'amus' despiéres,
Mais ent' tous le sera comitères
De madon la mère...

REPRISE ENSEMBLE.

Eh! vite en courrou, etc., etc.

(Au deuxième et troisième.)

SCÈNE VII.

SOPHIE, CLIQUOT, AUGUSTE. En les voyant danser, Cliquot les imite à la porte.

AUGUSTE, se trouvant face à face avec Cliquot. Cliquot!

CLIQUOT, un rouleau de papiers sous le bras. De la part de M. le commissaire.

SOPHIE, à part. Le vilain homme!

CLIQUOT, comme récitant une leçon.

Vous êtes invité à vous présenter sans délai, pour affaire qui vous concerne.

AUGUSTE.

Ah çà! qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau?... Ça va donc être un service à présent, un état?... On me fera donc des rentes?... (Enlevé.) Vive le gouvernement!...

SOPHIE.

Au fait, tiens, on nous ennue!...

(Ils se remettent à danser.)

CLIQUOT, avec importance.

Oh! oh! mes amis... et le glaive de la loi!... diable! ne jouons pas avec le glaive de la loi!... il en euit!... surtout quand on est déjà noté chez le commissaire... et si je vous dis ça, moi, c'est en votre faveur... parce que je m'intéresse à vous, jeunes artistes des deux sexes!... (Il s'approche de Sophie en faisant l'aimable, veut lui prendre la main.) qui avez l'âme élevée... quatre-vingt douze marches... (bas.) jugez à quel degré vous m'intéressez?

AUGUSTE, le voyant.

Eh ben! eh ben! qu'est-ce que vous faites donc?

CLIQUOT, avec une dignité comique.

Je vous prierai de ne pas m'interrompre dans l'exercice de mes fonctions....

AUGUSTE, le repoussant de l'autre côté, et prenant le milieu.

Il est joli, celui-là!... Veux-tu bien... (Riant.) Ah! ah! ah!

CLIQUOT, riant aussi.

Ah! ah! ah!...

SCÈNE VIII.

SOPHIE, AUGUSTE, POTARD, CLIQUOT.

POTARD, entrant vivement.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce qu'il y a?... (A part, en voyant Cliquot.) Vertubleu! l'employé du commissaire!...

AUGUSTE.

Bon, v'là le Potard, à présent!... Il paraît que je reçois... Nous f'sons salon!...

POTARD, d'un ton hypocrite.

Oui, dès que j'ai vu monter ici monsieur l'employé du commissaire, je me suis dit tout de suite... Mon Dieu! est-ce qu'on viendrait

tracasser encore mes pauvres petits locataires du cinquième?... Que je donne au moins, en faveur de ce couple aimable, tous les bons témoignages... car je les estime, moi, il y a de la sympathie entre nous... un peintre et un ancien teinturier... ce sont toujours des hommes de couleur...

AUGUSTE.

Merci, monsieur Potard, de l'attention... (A Cliquot.) Mais je suis curieux de savoir ce que j'ai fait?

POTARD, à part.

J'ai une diable de peur!.. aussi, j'ai été trop rageur!...

CLIQUOT, riant, à Potard, en passant derrière lui?.

Ah! ah! ah! ils sont charmants les criminels!... ils font toujours semblant comme ça... je vais te le dire ce que tu as fait, moi, prévenu!... (Appuyant.) Prévenu!...

AUGUSTE.

Bon, je suis prévenu; après?...

CLIQUOT, avec gravité.

Tapage nocturne, accompagné de voies de fait, avec violence.

POTARD, à part.

C'est mon affaire!... je sens que je deviens blanc d'Espagne!

AUGUSTE, riant.

Ah! ah! ah! et où ça, s'il vous plaît?

CLIQUOT, même gravité.

Dans votre escalier, dans votre allée et jusque dans votre rue... hier au soir!

AUGUSTE, riant plus fort.

Ah! ah! ah!

SOPHIE.

Mais c'est impossible.

POTARD, à part.

C'est bien ça... la volée que j'ai donnée à ce M. Sigismond, dont j'ai intercepté l'épître amoureuse à ma coupable sœur.

CLIQUOT, d'un ton railleur.

Je vais retracer les faits... pour monsieur Potard, propriétaire, qui doit en connaître...

AUGUSTE.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, ça vous fatiguerait...

CLIQUOT.

Ma foi, je ne demande pas mieux. (Il va pour s'asseoir sur la chaise que lui avance Auguste et que celui-ci retire en même temps, ce qui le fait tomber.) Oh! la! la!

AUGUSTE.

Est-il drôle de s'asseoir à côté!...

CLIQUOT, furieux.

Je dresserai procès-verbal!

POTARD.

Ce n'est rien... voyons les faits.... (A part.) N'ayons pas l'air...

• Sophie, Auguste, Cliquot, Potard.

CLIQUEOT, s'asseyant, et se relevant après une longue préparation oratoire.

Tout-à-coup, la porte de l'allée s'ouvre tumultueusement, et vomit à l'extérieur, sur la voie publique, un homme tatoué de coups!.. Jusqu'ici il n'y a pas de mal... l'individu se sauve, il en a assez, et ne juge pas à propos de se plaindre.

POTARD, à part.

Je crois bien! je l'aurais joliment reçu.. ventrbleu!

AUGUSTE.

Eh bien! alors, qu'est-ce qui se plaint?

CLIQUEOT.

Un autre!... car il paraît que celui qui frappait (regardant Auguste.) n'était pas comme celui qui recevait; il n'en avait pas encore assez, lui... et par la porte entrebâillée... (imitant le jeu d'une canne.) il allait, il allait toujours... Pour lors, dans l'état des choses, un monsieur vient à passer... dans le moment de la distribution gratis.

POTARD, vivement.

Hein! sur un passant?

AUGUSTE, riant avec Sophie.

En v'là un autre, bon.. ça fait deux, comptables.

POTARD, à part.

L'affaire devient d'une teinte plus foncée!

CLIQUEOT.

Un monsieur bien couvert, décoré, n'importe! pif! paf! pouf! et là-dessus, la porte se referme comme si de rien n'était... Il crie, il frappe; je l'en souhaite, pas de portier, (à Potard.) pas de portier!... ça, c'est un tort, monsieur Potard... il faudra en faire poser un...

POTARD, à part.

Ça ne lui coûte rien...

CLIQUEOT, continuant.

Parce que... le bras et la canne rentrés chez eux, bien le bonsoir... (Avec force.) A présent, qui est-ce?

POTARD, avec aplomb.

Qui est-ce?

AUGUSTE et SOPHIE.

Oui, v'là la question, qui est-ce?

CLIQUEOT, avec explosion.

Parbleu! ça ne peut être que vous!

SOPHIE.

Mais...

CLIQUEOT.

Noté chez le commissaire!...

AUGUSTE, retenant Sophie.

Non, je l'attendais.. je voulais seulement lui faire dire... (A Cliquot.) Il n'y a qu'un léger inconvénient, fonctionnaire de tout mon cœur, c'est que hier soir je n'y étais pas. (Riant avec Sophie.) Ah! ah! ah!

SOPHIE.

Rien que ça

AUGUSTE.

J'étais au Postillon de Lonjumeau!

(Chantant.)

Ah! qu'il est beau! (ter.)

Ce superbe monsieur Cliquot!

CLIQUEOT, versé.

Très bien! en prouvant l'alibi...

AUGUSTE.

L'ali...

CLIQUEOT.

Bi!... un mot étranger, qui veut dire: n'être pas chez soi... Vous direz ça à M. le commissaire.

AUGUSTE.

Tiens, que je me gênerai, et pas plus tard que tout de suite, en société du pompier sur l'épaule gauche... (Il charge l'enseigne sur son épaule.)

Air de la Légère.

Commissaire, (bis.)

Je me moque de l'affaire;

Qu'on éclaire

Ce mystère...

Mais absent

N'est pas présent.

Allons, ma Sophie, sois calme, et rentre dans ta chambre pour te requinquer... Je reviens, je n'ai que ça à dire:

REPRISE GÉNÉRALE.

AUGUSTE.

Commissaire, etc.

SOPHIE.

Commissaire, (bis.)

Nous nous moquons, etc., etc.

CLIQUEOT.

L'commissaire (bis.)

Examinera l'affaire:

Qu'on éclaire

Ce mystère...

Car absent

N'est pas présent.

POTARD, à part.

Laissons faire, (bis.)

Entretions ce mystère...

Ei l'affaire,

Chuse claire,

Sera, vraiment,

Au néant.

(Sophie sort par la gauche et Auguste par le fond, suivi de Cliquot. — On entend en dehors: Fréconot, Potard, qui va lui ouvrir l'accès.)

SCÈNE IX.

POTARD, seul.

Non! attendons un moment, avant de rejoindre ma sœur... je suis tellement bête... je dois être chamoué. (Rotodansant.) Au fait, je ferai bien de laisser aller les choses... qu'est-ce qu'il risque, ce jeune prolétaire, puisqu'il n'y

était pas?... (Fouillant dans ses poches.) Où donc est ce billet incendiaire à mademoiselle Potard? (Cherchant toujours.) Et s'il n'y avait que ça qui m'occupe!... Mais, d'un autre côté, pour mon propre compte, après les menaces que m'a faites ma petite Phrosine... je tremble à tout moment de recevoir... bien autre chose! Quel éclat! heureusement, je jouis d'une réputation tellement pure que personne ne croirait à une pareille noirceur! (Continuant à chercher dans ses poches.) Mais ce diable de billet, qu'en ai-je fait? C'est que ce serait aussi pour mademoiselle Potard une tache indélébile!... (Toussant pour se remettre.) Hum! hum!

SCÈNE X.

M^{lle} POTARD, POTARD.

MADemoiselle POTARD. (Entrée vive et agitée.)

Ah! vous voici, mon frère!... pendant que chez vous un scandale!...

(Elle se cache la figure.)

POTARD, dissimulant son trouble.

Chez moi!... Quoi donc, Céleste?... O mon Dieu!

MADemoiselle POTARD.

Vous ne savez pas?... vous ne devinez pas ce que je trouve en rentrant dans la salle à manger?

POTARD, même jeu continué.

Non... que cela peut-il être?... (A part.) Le garance me monte au visage.

MADemoiselle POTARD.

Une corbeille, mon frère!

POTARD.

Ah! une corbeille... de fruits?

MADemoiselle POTARD.

De fruit nouveau, en effet...

POTARD, à part.

Drôlesse de Phrosine! C'est le fruit de ta scélératesse!

MADemoiselle POTARD.

Mais répondez donc! C'est un enfant, M. Potard, un enfant!... Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que cela signifie?

POTARD, avec un aplomb mal assuré.

Oui, qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-ce que ça signifie? (A part.) Abominable grisette!

MADemoiselle POTARD.

Et le commissionnaire a bien dit à la bonne: « Chez M. Potard, maison de M. Potard! »

POTARD, vivement.

Ah! il a dit cela?... Justement, ça ne dit rien, la maison a cinq étages...

MADemoiselle POTARD.

Au surplus, cette lettre, que la simple pudeur m'a défendu d'ouvrir...

(Elle la décachète.)

POTARD, avec frayeur.

Il y a aussi une lettre... un faire part? (A part.) La dévergondée!

MADemoiselle POTARD, lisant.

« Homme sans délicatesse! puisque vous n'avez pas de ménagements pour moi, je n'en aurai pas non plus pour vous... et je vous envoie cette lettre, avec votre enfant sous enveloppe... » PHROSINE. »

Ah! ah!... Quelle lecture pour une demoiselle!...

POTARD.

Oui, de trente-huit ans, et quelque chose! (Lui arrachant la lettre.) Vertubleu! ma sœur, moi, propriétaire, sergent-major de ma compagnie, vous ne croyez pas...

MADemoiselle POTARD, avec explosion.

Mais, voyons donc, alors! — Au premier, un magistrat irréprochable...

POTARD.

Qui n'a pas dépensé moins de dix louis dans son appartement!... — Au deuxième, une dame de la *Gâté*...

MADemoiselle POTARD, vivement.

Femme éminemment vertueuse... qui vient de faire mettre des sonnettes partout...

POTARD.

Au troisième?

MADemoiselle POTARD.

Un commissionnaire au Mont-de-Piété.

POTARD.

Institution philanthropique et morale.

MADemoiselle POTARD.

Un bail de neuf ans!

POTARD.

Au quatrième...

MADemoiselle POTARD.

C'est nous!

POTARD, baissant les yeux.

Vous, et moi, Céleste!

MADemoiselle POTARD, avec explosion.

Alors, c'est le cinquième!... six mois de ménage... un mari qui devait être un libertin!... un reste de jeunesse! noté avec ça chez le commissionnaire.

POTARD, embarrassé.

Quoi! vous accuseriez ici? Chut!

MADemoiselle POTARD, crescendo.

Et qui demande des réparations!...

POTARD.

Hein!... vraiment? Voilà de curieux locataires!...

MADemoiselle POTARD.

Ça ne peut être que lui!

POTARD.

Oui, ça ne peut être que... c'est-à-dire, non... prenez bien garde!

MADemoiselle POTARD.

Oui... non... Eh bien! quoi?

POTARD, à part.

Que faire?... Après tout, ce jeune ménage, c'est bon, c'est compatissant et ça n'a pas le sou... avec de l'argent, on peut arranger ça de manière à passer l'éponge...

MADemoiselle POTARD.

Ta, ta, ta, vous êtes là à rêver!... moi, je vais trancher le nœud gordien!

(Elle sort vivement.)

POTARD, la suivant.

Le nœud gordien!... Ma sœur! Céleste! (Revenant.) Vertubleu!...

AIR: Frère Jean, à la cuisine

Fut-il un jour plus néfaste?
Moi qui, toujours si prudent,
Pass' pour l'homme le plus chaste
De mon arrondissement...
Dieu! si j'étais soupçonné,
S'rais-je assez baffoué, berné?
Quel pied de né (bis.)
Si l'on m' voit un nouveau-né!
Si quelqu'un voit mon nouveau-né!

(Il se cache le visage.)

MADemoiselle POTARD, rentrant avec une grande corbeille ou panier de blanchisseuse couvert d'une serviette, et le plaçant dans le fond, sur une petite table.

Là! mon petit ami, te voilà chez toi!... Et la lettre aussi. (Elle la prend des mains de son frère et la met dans le panier.) Allons, mon frère...

POTARD, s'approchant du panier.

Que je le voie, ce pauvre chérubin!

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

MADemoiselle POTARD.

Voici madame Pervotin!... venez donc!

(Elle l'entraîne.)

POTARD, vivement, à part, lançant un coup d'œil dans le panier.

Dieu! comme il ressemble à son père!... c'est bien l'enfant de l'amour.

(Ils sortent tous deux par le fond.)

SCÈNE XI.

SOPHIE, seule, sortant de la chambre à gauche, en toilette, et devant la glace.

AIR: Je ris de tes refus.

Me v'là prêt', me voilà...
Suis-je bien comme ça!
Avec ce p'tit bonnet,
Et ma robe à bouquet,
Enfin tout c' que j' sais qui lui plaît.
Et, sans plus d' frais,
A d' plus coquets,
Oui, je plairais
Si je voulais...

Ah! ah! ah! mais non, je n' veux
Que mon mari pour amoureux.

Ah! ah! ah! non, je ne veux (bis.)

Ah! ah! ah! jamais avoir d'autre amoureux.

J' n'ai pour briller au bal
Qu'un' chaîn' de chrisocal,
Des boucles d' mém' métal;
Plus c't anneau conjugal,
De tous mes bijoux
Le plus doux...
Dieu sait pourtant

D' plus d'un galant
C' que je r'cevras
Si je voulais...

Ah! ah! ah! etc.

Là! je me suis fait belle comme il y a un an... toute la même chose!... mais il ne revient pas mon Auguste!... Voyons donc si je l'aperçois.

(Elle va à la fenêtre et se vent à l'air.)

SCÈNE XII.

CLIQUOT, SOPHIE.

CLIQUOT entre avec une bouteille de liqueur sous chaque bras, et une lettre à la main, sans voir d'abord Sophie.

Avec une pareille artillerie, je dois faire brèche!... et puis, cette petite note diplomatique que j'ai trouvée sur le carré, tout-à-l'heure en sortant... Un amoureux!... ah! fleuriste, en tresses des couronnes!

SOPHIE.

Eh quoi! monsieur Cliquot, qu'est-ce qui vous ramène?... Est-ce que mon mari...?

CLIQUOT.

Renvoyé des fins de la plainte grâce à mon influence, et toujours à l'intérêt qu'on vous porte, charmante cultivatrice des jardins artificiels.

(Il veut lui prendre la taille.)

SOPHIE, reculant.

Qu'est-ce que c'est que ces airs-là?

CLIQUOT.

C'est des airs enivrants... deux petits cordials (Il pose les bouteilles sur la cheminée.) Crème de juillet... c'est chaud!... Huile de Venus... c'est doux!... et le chaud et le doux combinés, c'est l'emblème de mes sentiments!... hé!... hé!...

(Il veut encore lui prendre la taille.)

SOPHIE.

A bas les mains, grand estographe!

CLIQUOT.

Ah bah! vous n'êtes pas si gendarme avec tout le monde!...

SOPHIE.

Plait-il? que voulez-vous dire?

CLIQUOT, lui montrant la lettre.

Oui, oui, la correspondance est au greffe (Lisant) « Chère amie, ce soir, à neuf heures... » envoyez ailleurs votre Argus, que j'embrasse « vos genoux... SIGISMOND! »

SOPHIE.

Je ne comprends pas...

CLIQUOT.

Bah! tu fais celle qui ne comprend pas... car ça ne peut être que nous, méchante!...

(Il l'approche.)

SOPHIE, reculant.

A la fin, lancez-moi, ou je le dirai à mon mari, là.

CLIQUOT.

Votre mari!... Ah! que c'est joli de naïveté!
(A part.) Effrayons-la, même aux dépens de la vérité... (Haut.) Mais je m'en moque pas mal de votre mari!... mais il est dans mes griffes!... mais il est mon esclave!... davantage que j'ai sur Sigismond... moi qui peux l'envoyer... ailleurs, votre mari!... aujourd'hui dimanche justement, congé de secrétaire... il ne tient qu'à moi de le jeter préventivement... au violon!

SOPHIE.

Ciel!

CLIQUOT.

De lui faire passer là la nuit!... autre avantage que j'ai sur Sigismond... et s'il se révolte, l'Argus, l'Odello... les poncettes, les menottes, les fers aux pieds et aux mains!... Et vous resterez insensible à un pareil amour!...

SOPHIE.

Ah! par exemple, voilà une déclaration originale!

CLIQUOT, à ses pieds.

Belle Sophie!... toi, dont la vie aurait dû être semée de fleurs, tu es réduite à en confectionner pour le tiers, et le quart!... (Se relevant.)

AIR: Je sais attacher des tubans.

Tu fabriques le *réséda*

Qu'on offre à l'humble couturière...

Tu fabriques le *seringa*,

Emblème de l'apothicaire...

Tu fais, pour les amants transis,

Des *sensitives* demi-closes...Pour ton époux fais-moi donc des *soucis*...Et pour moi réserve les *roses*...Pour ton époux fais beaucoup de *soucis*,

Et pour moi réserve les roses.

SOPHIE.

Pour vous?... plus souvent!... Je te ferai des oreilles d'ours!

CLIQUOT, s'animant.

Ah! tu refuses la commande?... Eh bien! tu n'en feras pour personne!... (Il se lève, et jette à la volée les outils qu'il trouve sur la table.) Des outils!... des ustensiles vulgaires!... des paniers de... (Il va pour les renverser et s'arrête tout-à-coup.) Oh! quel bouquet!...

SOPHIE, s'approchant.

Quoi donc?...

CLIQUOT.

Un petit!...

SOPHIE.

Dieu! qu'il est gentil!...

CLIQUOT.

Il est très laid!...

SOPHIE.

Mais d'où vient-il donc?

CLIQUOT.

Vous me le demandez, Sophie?

SOPHIE.

Voilà une aventure!... Oh! mais je me sens tout émue!... pauvre petit!... Mais voyez donc... il me prend sans doute pour sa mère?... Il me regarde... il va crier!...

AIR: Venez, mon père.

Mais courez vite, il réclame, je croi,
Les premiers secours d'une mère;

(Donnant une tasse à Cliquot.)

Vous trouverez, à gauche, une crémère...

Prenez ce bol, et courez-y pour moi.

CLIQUOT, la tasse à la main.

Hein! le joli message, en vérité!

Que dira-t-on de la justice,

Si l'on rencontre ainsi l'autorité

Faisant les fonctions de nourrice?

ENSEMBLE.

CLIQUOT.

Allons, j'y vais, il le faut, je le voi;

Je cours pour vous chez la crémère...

Mais vous deviendrez moins sévère...

L'autorité vous en fait une loi.

SOPHIE.

Mais courez vite, etc., etc.

(Cliquot sort.)

SCÈNE XIII.

SOPHIE, puis AUGUSTE.

SOPHIE.

Je n'en reviens pas... plus je cherche à comprendre, et plus je m'y perds... qu'est-ce qui a pu nous apporter?... C'est qu'il est gentil à croquer!... Pauvre petit, on dirait qu'il a froid!... C'est que le mois de septembre n'est pas chaud cette année!... Ah! justement, j'ai un peu de feu par-là!... et ça me donnera le temps de préparer Auguste. (On entend dans la coulisse: Prrrou!) Cette fois, le voilà bien; dépêchons-nous...

(Elle emporte la corbeille dans la chambre de gauche, et rentre presque aussitôt.)

AUGUSTE.

Personne?...

(Il recommence son cri: Prrrou!)

SOPHIE, rentrant et laissant la porte ouverte.

Eh bien! le commissaire?

AUGUSTE.

Le commissaire... mon innocence reconnue...
A ta santé, commissaire!

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il est gris?

AUGUSTE.

Gris? ça n'est pas tout-à-fait ma nuance,
chère amie... légèrement coloré, v'là tout.

SOPHIE.

Mais si quelqu'un t'a vu?...

AUGUSTE, vivement.

Je ne me cache pas.

SOPHIE.

C'est peut-être là le tort!...

AUGUSTE, même jeu.

Le tort?... je n'en fais à personne!... je paie comptant sur le comptoir... et en avant la chanson du peintre...

AIR de Lantana.

« A jeun je suis trop philosophe ;
« Le monde me fait peine à voir... »

SOPHIE.

Admets donc chaque catastrophe
Que dès-lors ça peut nous valoir ;
Car, contre nous on doit se prévaloir
De cette vie exempte d'artifices...
Not' plus grand tort, mon ami, le voila :
Il n' suffit pas de n' point avoir les vices,
Il faut qu' person' ne puiss' dir' qu'on les a.

ENSEMBLE.

Il n' suffit pas de n' point avoir les vices,
Il faut qu' person' ne puiss' dir' qu'on les a

AUGUSTE.

Mais il ne s'agit pas de ça ; mon habit, et en route !

SOPHIE, le lui donnant.

D'abord, il faut que je te dise...

AUGUSTE.

Quoi ?

SOPHIE.

En ton absence, il nous est arrivé quelque chose de bien extraordinaire, va !

AUGUSTE.

De l'argent ?

SOPHIE.

Non, au contraire, une visite...

AUGUSTE, sautant.

La propriétaire?... Je l'extermine, mam'selle Potard !

SOPHIE.

Mais non...

MADemoiselle POTARD, en dehors.

Pétronille ! ma chaufferette qui est sur la fenêtre de votre cuisine !

AUGUSTE.

Tiens ! entends-tu son organe enchanteresse ?

SOPHIE.

Promets-moi seulement de ne pas mal le recevoir.

AUGUSTE.

Qui ça ?

SOPHIE, embarrassée.

Ce qui nous est tombé... de là-haut !

AUGUSTE, levant les yeux.

Mais quoi?... qu'est-ce... de là-haut?... une tuile!... (Soudainement.) Ah ! j'y suis, cœur sensible!... de la gouttière!... encore quelque chat ou autre insecte qu'elle m'a ramassé! (Comant en gesticulant.) Je n'en veux pas de bétail!... allons, housse, l'animal ! housse!... (appelant.) Mimi!.. mimi!... (Regardant dans la chambre de gauche.) Ou est le reptile? (Reculant d'un pas.) Hein ! un bipède! ..

SOPHIE.

Oui, je l'ai trouvé là, pauvre petit!..

AUGUSTE.

Là! il ne peut pas y être venu tout seul!.. Il

* Auguste, Sophie.

est drôle tout de même.. Oh ! l'intrigant qui me rit... (D'un ton sentencieux.) V'là ben l'humanité, dès le berceau!.. Canaille!..

SOPHIE, le ramenant.

Mou ami, mon bon Auguste !

AIR : Je ne suis qu'un vieux bonhomme

Si nous n'avons pas d' fortune,
Prouvons qu' nous avons bon cœur.

AUGUSTE.

V'là d' la tendress' peu commune !
M'en charger ! vot' serviteur !

SOPHIE.

Ça peut nous porter bonheur !
Dis un seul mot, je le garde.
Et r'cueilli par de brav's gens,
Le pauvre enfant, dans la mansarde,
Du moins, trouvera des parents

ENSEMBLE.

Le pauvre enfant, etc., etc.

AUGUSTE, rede descendant vivement

Mais d'un' faiblesse de grand' dame
C'est p'êtr' le fruit méconnu ?
Et si que'qu' jour on l' réclame ?

SOPHIE.

D' la mèr' qui l'aura r'connu
Le cœur lui s'ra-t-il rendu ?
Du rang que le ciel lui garde,
S'il doit genir.. je l'emends
Dire, en passant d'vant la mansarde
C'est là qu' j' ai trouvé des parents.

ENSEMBLE.

Il s' rappell'ra qu' dans la mansarde
Il a trouvé de bons parents.

SOPHIE.

Tiens, mais voyons donc, au fait... si c'êtit ça... il y aurait peut-être quelque signe alors, quelque chose pour indiquer...

(Elle court dans la chambre à côté pendant ce temps et on entend mademoiselle Potard.)

MADemoiselle POTARD, en dehors.

Allons donc, Pétronille!.. (On entend tinter quelque chose.) Bon ! voilà ma chaufferette par la fenêtre, à présent !

AUGUSTE.

Oh ! si ça pouvait avoir degingolé sur elle-même et grillé ses effets! .. (A Sophie.) Eh ben ! qu'est-ce que tu cherches, crois-tu pas trouver des trésors ?

SOPHIE, riant.

Justement, un papier.

AUGUSTE.

Parfumé ?

SOPHIE.

Peut-être d'une duchesse!

AUGUSTE.

Ou d'une modiste.

SOPHIE.

Nous allons bien le savoir.

Pour ton époux fais beaucoup de soucis ;
Et pour moi réserve les roses!...

AUGUSTE, à part, en s'animant.

Ah ben ! par exemple !

SOPHIE, de loin, à son mari.

Mais...

AUGUSTE, avec autorité.

Chut !

CLIQUOT, tirant un billet de son gilet.

Ah ! ne faisons pas la sucrée!... nous savons de quoi il retourne... on ne serait pas le premier... et Sigismond ? et ce tendre poulet?...

AUGUSTE, le lui arrachant.

Un billet!... que signifie ?

CLIQUOT, se frottant les yeux, et le voyant.

Oh ! l'autre œil, le mari !

SOPHIE, à Auguste.

Je ne sais ce que ça veut dire, je te jure...

AUGUSTE, le saisissant à la gorge et le secouant.

Ah ! Cliquot, tu fais les yeux doux à ma femme!...

CLIQUOT, se débattant.

Mais non, je ne lui fais pas d'yeux du tout ! je n'y vois pas clair!... lâchez-moi donc!... Au secours!...

(Auguste le jette vers la porte, et il tombe sur Potard qui entre.)

SCÈNE XV.

M^{lle} POTARD, AUGUSTE, POTARD,
SOPHIE, CLIQUOT.

ENSEMBLE.

CLIQUOT.

Air :

Ah ! c'est affreux ! c'est odieux ! c'est un scandale !

Et je frémis devant un tel danger :

Que vot' courroux plus doucement ici s'exhale !

Aus'cours ! aus'cours ! j' crois qu'on veut m'égorger !

AUGUSTE ET SOPHIE.

Ah ! c'est affreux ! oui, c'est affreux ! c'est un scandale !

Oser venir ainsi nous outrager !

Oui, sur-le-champ, de cet affront que rien n'égale

L'honneur nous fait un loi de nous venger.

POTARD ET MADemoiselle POTARD.

Quel bruit affreux ! c'est odieux ! c'est un scandale !

Assurément c'est pour nous outrager...

De la maison de pareill's gens bless'nt la morale :

Plus de retard, il faut déménager,

POTARD, à Auguste.

Du calme, jeune homme, du calme.

CLIQUOT.

C'est une horreur ! c'est un guet-apens!..... mais patience ! on m'a jetté une chaufferette sur la tête... je vais dresser mon procès-verbal, et nous verrons...

POTARD.

Là ! quand je vous le disais, ma sœur, que votre maladresse nous causerait des désagréments.

AUGUSTE ET SOPHIE.

Ah !

CLIQUOT.

C'est donc vous, mademoiselle Potard?... désolé ; mais amende, dommages et intérêts.

POTARD.

A l'amende, moi !

AUGUSTE, à Cliquot.

Hein ! c'était nous ?

MADemoiselle POTARD, passant près d'Auguste.

Vous ou un autre, ça ne peut pas durer comme ça, et je vous donne congé !

AUGUSTE ET SOPHIE, s'écriant ensemble et en tant.

Oh !...

AUGUSTE.

Parfait ! j'allais vous le donner moi-même pour le demi-terme... j' m'établis le mois prochain pour mon compte.

TOUS.

Vous ?

SOPHIE.

Oui, mam'selle Potard, nous !... mon cousin Robinet nous avance des fonds.

AUGUSTE, allant au-devant de lui.

Et tenez, le voilà lui-même pour le dire...

SOPHIE.

Tiens, comme il a l'air farouche!...

SCÈNE XVI.

POTARD, M^{lle} POTARD, AUGUSTE,
ROBINET, SOPHIE, CLIQUOT.

ROBINET.

Et ce n'est pas sans raison, cousine ; je viens apporter ce que je dois à votre mari... et désormais plus rien entre nous.

SOPHIE, étonnée.

Pourquoi donc ?...

AUGUSTE.

Ah ! mais, explique-moi..... qu'est-ce que ça veut dire ?

ROBINET.

Ça veut dire que je sors de chez monsieur le commissaire, qui m'a donné ma permission, mais en refusant mon radeau et en me rendant deux bouteilles... (Appuyant.) Deux bouteilles.

CLIQUOT, à part.

Aie ! aie ! aie !

AUGUSTE.

Eh bien ?

ROBINET.

Eh bien ! j'ai fait l'observation alors que j'en avais offert quatre.... cognac, vespréto, huile de Vénus et crème de juillet... et la crème de juillet disparue... avec l'huile de Vénus !

SOPHIE, à part, réfléchissant, et se tournant vers Cliquot.

C'est drôle !

ROBINET, avec une intention marquée.

C'était le jour (montrant Auguste) où ce cadet-

là montait quand je descendais ; et le magistrat vient de me dire : « S'il y a deux fioles de soufflées... ça ne peut être que lui. »

AUGUSTE, hors de lui.

Encore!

SOPHIE.

Quelle horreur!

MADemoiselle POTARD, enlevé.

Ah! ah! c'est bien pis que d'être un *turbateur*, un débauché, c'est un...

AUGUSTE, avec une indignation mêlée d'émotion.

N'achevez pas, crébleu!... Est-ce qu'on peut croire ça!... Parce que l'ouvrier de Paris est un peu jovial, un peu tapageur, aimant le sexe, je ne dis pas.... mais pousser la chose jusqu'à.... allons!... des faiblesses, quelquefois... des inconvenances, jamais!... non, jamais Auguste Perrotin, enfant de Paris, n'a donné ni ne donnera dans ce genre de divertissement-là!

ROBINET, qui est allé vers la table, voyant les bouteilles et lui prenant le bras.

Quoi, malheureux! tu oses nier! quand j'évois ici les deux bouteilles?

CLIQUEOT, à part.

Je suis dans une fausse position!... me v'là renvoyé, c'est sûr!

SOPHIE, vivement, en passant entre Auguste et Robinet, qui a pris la droite de celui-ci.

Ah! mais, un instant, j'en rappelle... mon pauvre homme n'est pas fautif... c'est monsieur Cliquot qui voulait m'en faire hommage, ce matin.

AUGUSTE, furieux.

Toujours Cliquot!

CLIQUEOT, à part.

Si je pouvais m'insinuer dans un goulot.

POTARD, apostrophant Cliquot et s'avançant.

Monsieur l'employé.... tête-bleu!..... C'est joli!

CLIQUEOT, même jeu, et s'avançant vers Potard.

Et vous, monsieur...! c'est bien à lui de parler!

TOUS.

Comment?*

CLIQUEOT.

Moi, ce n'est qu'une espièglerie, une farce... mais vous, atteinte à la morale publique, monsieur Potard!...

MADemoiselle POTARD.

Expliquez-vous donc?...

CLIQUEOT, à Auguste et à Sophie.

Oui, ce jeune adolescent.... ce nouveau Moïse, abandonné dans sa corbeille sur le fleuve de la vie... Savez-vous quel est son auteur?

POTARD, bas, et voulant le retenir de la main.

Chut!

CLIQUEOT, à part.

Ne déchirez donc pas ma manche! (Repre-

* Mademoiselle Potard, Potard, Cliquot, Sophie, Auguste, Robinet (qui est passé).

nant son récit, pendant que Potard continue son jeu.) Le ciel veillait sur l'innocence.... et tout-à-l'heure, chez la crémère, à qui j'allais chercher du laitage pour cette intéressante créature, je rencontre une de nos plus piquantes administrées, mademoiselle Phrosine, qui narrait le fait à un club de commères, avec accompagnement.. (donnant un grand coup sur le bras de Potard.) d'un ruisseau de larmes!...

AUGUSTE.

Eh bien?...

CLIQUEOT.

Le commissionnaire s'était trompé d'étage; il avait passé l'entresol... (A Potard.) Laissez donc le pan de mon habit!... (A tous.) Et c'est à monsieur Potard que s'adressait le Cupidon!

TOUS.

Ah!

ROBINET, à Auguste.

Qu'est-ce que ça veut donc dire?

AUGUSTE, à Robinet.

C'est le sien! (A Potard.) Prenez-le, alors, il est là... avec la lettre d'envoi.

(Il fait passer la lettre par Sophie*)

MADemoiselle POTARD.

Le sien!... Ah! mon frère!...

POTARD, enlevé.

Ta, ta, ta! la nature l'emporte!... Il est si beau, mon fils!... Je reconnais la mère et l'enfant! Je leur donne mon nom, mon beau nom!

MADemoiselle POTARD.

Ah! vous me faites rougir!...

(Elle se cache le visage.)

POTARD.

Eh! vous êtes donc bien nette, ma sœur, pour parler si haut!... et si je n'avais égaré certain billet de M. Sigismond...

AUGUSTE, vivement.

Sigismond!... le v'là aussi à son adresse... (il le fait passer comme l'autre.) Il ne lui manquerait plus que d'avoir donné la volée?...

POTARD.

Je m'en flatte, vertableu! et si je le rencontre dans la rue, ce M. Sigismond...

TOUS.

Eh! bien, qu'est-ce que vous lui ferez?...

CLIQUEOT.

Oh! soyez calmes... dans la rue, nous avons les sergents de ville...

TOUS, bruyamment.

Oh! oui, certainement!...

POTARD, s'emportant et dominant le bruit.

- Pas de sergents de ville, je ne les aime pas!... à bas le sergent de ville!

AUGUSTE, frappé tout-à-coup.

Hein! répétez!... v'là ma voix! ma voix de l'autre jour, dans la rue des Singes!...

* Mademoiselle Potard, Potard, Sophie, Auguste, Cliquot (repassant derrière), Robinet.

POTARD, à part.

Maladroit !

AUGUSTE.

Je disais aussi, c'est de ma connaissance !...

CLIQUOT, se croisant les bras avec importance.

Ah ! ah ! c'est vous, mon cher monsieur, qui vous permettez de proférer des choses ?...

AUGUSTE, avec explosion, et gaiement.

Eh ben ! vous voyez ! *ça ne pouvait être que nous*, toujours nous !... et, c'est vous tous, au contraire, tas de Bédouins que vous êtes, qui mettiez sur mon dos vos amours, vos volées, vos enfants et vos chaufferettes !...

CLIQUOT, se montrant.

Oh ! pour ça, c'est sur le mien !

SOPHIE, avec joie.

Ah çà !... mais alors tu n'es plus noté... ?

AUGUSTE, de même.

Eh ! non, ma petite femme, ce n'est plus moi ! je respire, je rentre dans la classe des citoyens civilisés ; mon ban est levé !...

(Avec feu.)

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Allez-vous-en, gens de justice,

Plus d'émêlés avec la loi !

Désormais l'œil de la police

N'a plus à se braquer sur moi.

(Pressant sa femme sur son cœur.)

Oui, sur nous si gronda l'orage,

Anjourd'hui

L'beau temps a relui :

J'vais, Dieu merci !

Être établi !

Eh ! laissez donc, troubles-ménage,

L'honnête homm' tranquille chez lui !

REPRISE.

AUGUSTE, SOPHIE ET ROBINET.

Oui ! laissez donc, etc.

AUGUSTE.

Et toi, Cliquot, une autre fois, quand tu auras quelqu'un à noter dans la maison, ne

lève pas les yeux si haut... le soleil pourrait te faire mal !

(D'un coup de poing il lui enfonce son chapeau sur les yeux.)

CLIQUOT.

Oh !

SOPHIE.

A présent, nous allons partir pour Saint-Cloud ?

AUGUSTE.

Et le cousin sera de la fête, j'espère ?...

ROBINET, revenu à sa place, après avoir pris les bouteilles sur la table.

Un peu !... avec ces deux commères-là... On reprend son bien où on le trouve.

AUGUSTE, aux autres.

Et vous, farceurs, videz le bocal... (se reprenant.) c'est-à-dire le local.

AIR de Docteur

AUGUSTE ET SOPHIE.

Vite en route,

Coûte que coûte ;

En avant, en coucou,

Partons pour Saint-Cloud...

Vite en route,

Et coûte que coûte,

Faut s'dépêcher :

En avant, fouett' cocher.

AUGUSTE.

Amour, fortune, espérance,

Tout r'vient ; j'ai la chance !

Mais tout ça peut s'échapper...

En ch'min, si nous allions verser !

SOPHIE, au public.

Dan ! les coucoucs sont perdus !...

Mais, Messieurs, des cahots pour nous préserver,

Que vos mains daign'nt prendre les guides...

Et ce soir, sans accrocs, laissez-nous arriver !

REPRISE ENSEMBLE

Vite en route, etc.

REPRISE GÉNÉRALE

Vite en route, etc.

FIN DE MAL NOTÉ DANS LE QUARTIER.

